DICTIONNAIRE

CRITIQUE

DES RELIQUES ET DES IMAGES

MIRACULEUSES;

Précédé d'un Essai historique sur le Culte des images et des reliques, sur les troubles élevés par les Iconoclastes, etc.

PAR J.-A.-S. COLLIN DE PLANCY.

« Et je vis (dans les enfers) entre les mains des démons un saint évêque dont les reliques avaient fait des miracles. »

DENYS LE CHARTREUX, *de Quat. Nov. art.* 47.

« Vous commandez à un ouvrier de vous faire des dieux, vous les achetez à prix d'or, et vous les adorez. »

ISAÏE, *cap.* 46.

TOME PREMIER.

PARIS,

GUIEN ET COMPAGNIE, LIBRAIRES,

BOULEVART MONTMARTRE, N°. 23.

1821.

DICTIONNAIRE

CRITIQUE

DES RELIQUES ET DES IMAGES.

I.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

DICTIONNAIRE INFERNAL, ou Recherches et Anecdotes sur les démons, les revenans, les sorciers, etc., et sur tout ce qui tient à la magie et au commerce de l'enfer. 2 vol. in-8°. fig. Il ne reste que vingt exemplaires. Prix, 12 fr.

DICTIONNAIRE FÉODAL, seconde édition. 2 vol. in-8°. Prix, 10 fr.

MÉMOIRES D'UN VILAIN DU QUATORZIÈME SIÈCLE. 2 vol. in-12. Prix 5 fr.

LE DIABLE PEINT PAR LUI-MÊME, ou Galeries de petits Romans et de Contes tirés des légendaires et des démonomanes, etc. Un vol. in-8°. Prix, 5 fr.

ANECDOTES DU XIX^e^. SIÈCLE. Deux vol. in-8°. Prix, 10 fr.

MAHOMET II, ou la Prise de Constantinople. 2 vol. in-12. Prix, 5 fr.

IMPRIMERIE DE FAIN.

DICTIONNAIRE

CRITIQUE

DES RELIQUES ET DES IMAGES

MIRACULEUSES;

PAR J.-A.-S. COLLIN DE PLANCY.

« Et je vis (dans les enfers) entre les mains des démons, un saint évêque dont les reliques avaient fait des miracles. »

DENYS LE CHARTREUX, *de Quat. Nov. art.* 47.

« Vous commandez à un ouvrier de vous faire des dieux, vous les achetez à prix d'or, et vous les adorez. »

ISAÏE, *cap.* 46.

TOME PREMIER.

PARIS,

GUIEN ET COMPAGNIE, LIBRAIRES,

BOULEVART MONTMARTRE, N°. 23.

1821.

AVERTISSEMENT.

Je ne présume pas que cet ouvrage puisse déplaire aux véritables chrétiens. Je n'attaque ici ni les dogmes de l'évangile, ni la vie sainte de Jésus, ni les pères de l'église, ni aucun des objets qui ont mérité la vénération des hommes sages. Je ne cherche à combattre que le culte ridicule des objets extérieurs; et en voyant que ces reliques qui ont reçu des honneurs absurdes ne sont pas même authentiques, on jugera mes intentions.

Si quelques personnes s'offensent de la hardiesse de ce livre, on les prie de considérer que ce n'est point une déclamation, mais une série de faits qu'on présente. Ce n'est pas à moi qu'il faut s'en prendre, si saint André eut dix-sept bras, si saint Guignolé reçut un culte abominable, et si l'on adora des reliques dont l'idée seule est révoltante.

Les choses qui pourront choquer le plus ne tombent pas non plus sur moi, puisqu'elles sont tirées des légendaires et des écrivains religieux.

Quant à ceux qui veulent rétablir en France les reliques et les images, malgré les lumières et la raison, je n'ai rien à dire. Ils ont leurs intérêts et leurs motifs, qu'ils me permettront de ne pas approuver.

J'ai pensé que, sous un gouvernement qui nous a donné une liberté sage, on pouvait dire son opinion

sur des choses, religieuses il est vrai, mais qui ne tiennent pas au fond de la religion de l'État, je veux dire l'Évangile.

J'ai pensé aussi que les chrétiens pieux ne pourraient se fâcher contre un livre qui n'est fait que pour les éclairer, qui n'insulte à aucun dogme, et qui prouve, sans employer les détours d'une logique forcée.

D'ailleurs les sources où j'ai puisé sont toutes familières aux dévots. Ils peuvent examiner mon ouvrage, et sont libres de le réfuter.

La matière que je traite est si abondante, que pour ne pas fatiguer le lecteur, j'ai dû ne m'attacher qu'aux saints dont les reliques et les images offraient quelque chose de remarquable. Il serait impossible de rassembler indistinctement toutes les reliques.

Cet ouvrage a nécessité des recherches immenses. Mais on n'a cité que pour les choses indispensables. Autrement, il y aurait eu deux fois plus de citations que de texte.

INTRODUCTION.

CHAPITRE PREMIER.

Du culte des objets extérieurs.

L'HOMME, dans l'état de nature, dut avoir des sensations bornées aux simples besoins; les périls et les travaux de la vie sauvage ne lui laissaient pas le temps de développer assez sa raison, pour prendre une idée un peu noble de l'Être-Suprême. Cependant il y a dans le cœur humain un sentiment inné qui nous crie que le monde ne peut s'être fait tout seul; et les premiers hommes adorèrent sans doute un Dieu sans le connaître.

Le soleil attira bientôt l'attention du sauvage; il prit l'astre qui anime tout pour le père de la nature; et le culte des astres fut le premier culte.

Les hommes habiles, qui firent quelque bien à leurs semblables, furent révérés; on garda leur souvenir, on respecta leur mémoire; et comme les objets merveilleux se

grandissent encore à mesure qu'ils s'éloignent, les récits de leur histoire furent entourés de prodiges ; on en fit des dieux, et on les invoqua.

On remarqua aussi que cette vie est semée de peines. On redouta le dieu du mal, et on lui rendit un culte de crainte. Des charlatans se formèrent ; ils se dirent les ministres des dieux, et furent plus heureux et plus riches, dans une indolence vénérable, que les malheureux pour qui ils faisaient des prières.

On institua d'abord des sacrifices au démon du mal qu'il fallait apaiser. Les dieux bienfaisans reçurent moins d'honneurs, car l'homme redoute les maux et cherche à les écarter avant de souhaiter les biens. Il n'est pas besoin de dire qu'on adora des bêtes horribles, des monstres imaginaires. On en fit de hideuses images, parce qu'il fallait aux esprits grossiers des dieux visibles. Mais les hommes du moins eurent l'instinct de comprendre que les dieux méchans devaient être laids.

Les Mexicains répandaient des flots de sang humain sur les autels du dieu du mal. Les Asiatiques avaient l'abominable Moloch ; l'Égypte adorait le crocodile ; et partout les

anciens dieux bienfaisans furent des hommes divinisés.

Ces religions furent enfantées par la peur, la reconnaissance et l'intérêt. On fit beaucoup pour apaiser les dieux méchans; on adora d'un culte un peu négligé les dieux et les saints qui avaient été bons, mais qui avaient peu de puissance; on soigna davantage les autels fameux où l'on espérait trouver la fortune ou la santé.

Bacchus fut fêté parce que (comme saint Vincent chez nous) il donnait d'abondantes vendanges. Neptune et saint Nicolas préservèrent des tempêtes. Minerve et sainte Catherine accordèrent les lumières de l'esprit. Esculape et saint Cosme présidèrent à la médecine. Priape et saint Fiacre gardèrent les jardins. Junon et Notre-Dame-de-Liesse rendirent mère. Lucine et sainte Marguerite eurent le domaine des accouchemens. Saint Gengoul fut comme Cérès chargé des moissons. Mercure et saint Antoine de Padoue firent retrouver les objets volés. Diane et saint Hubert présidèrent à la chasse. Tous les autres dieux, tous les autres saints eurent divers patronages; ils guérirent tous quelque maladie; ils eurent tous quelque grâce à donner; et l'on voit que les dévots

n'adorèrent jamais d'un culte assidu que les saints et les dieux qu'ils voyaient bons à quelque chose. Les images et les reliques qui faisaient peu de miracles attiraient peu de pèlerins, tandis qu'on en compta quelquefois deux cent mille à Notre-Dame de Lorette.

Les païens avaient toutefois beaucoup moins de temples que nous n'avons d'églises. Il y a dans les pays chrétiens plus de cinq cent mille autels ornés de reliques et d'images, qui pour la plupart ont fait des miracles et qui n'en font plus.

Ce qui doit paraître surprenant, c'est que ce culte des objets extérieurs, tolérable chez des peuples ignorans et barbares, ne tomba point devant les lumières de la raison; et ce fut encore l'intérêt qui le soutint. Les prêtres des dieux, des saints et des images, ne vivaient que du culte qu'on rendait à leurs idoles; ils fascinèrent les esprits et les yeux par des prodiges; ils forgèrent des histoires miraculeuses. Au lieu d'employer leurs connaissances à combattre la superstition, les savans ne firent usage de toutes les ressources de la science et de l'imagination que pour appuyer l'erreur. Combien a-t-on fait de livres jusqu'à présent,

pour démontrer des choses si évidemment fausses, qu'elles s'écroulent dans le mépris et dans le ridicule aussitôt que les théologiens cessent de les soutenir!

Les reliques surtout et les images ont eu besoin de tout le charlatanisme des miracles et d'une logique captieuse, pour subsister si long-temps.

Ce serait sans doute un travail digne d'une plume habile, que de tracer l'histoire philosophique des reliques et des images. En voyant la stupide démence des adorateurs d'une masse de pierre ou d'un amas d'ossemens, les honneurs insensés que l'on rendit à des linges et à des clous, le culte de saint Guignolé, les miracles ridicules, les pèlerinages dégoûtans, et les supercheries des guérisons et des prodiges, on rougirait des tristes faiblesses de l'esprit humain, et l'on conviendrait que les catholiques ne sont pas chrétiens.

Nous essaierons de parcourir rapidement la progression du culte des reliques. Nous traiterons ensuite chacun des principaux articles en particulier, parce qu'il serait trop fatigant de les discuter avec méthode.

CHAPITRE II.

Du culte des reliques et des images, chez les Peuples anciens.

Les dieux secondaires des païens étaient, comme les saints des catholiques, des hommes que l'on avait canonisés après leur mort, pour leurs vertus ou pour leurs belles actions. Les Athéniens conservaient avec soin les os de Thésée, les Romains vénéraient les reliques de Numa ; et tous les peuples païens avaient des ossemens et des tombeaux de saints qu'ils honoraient d'un culte. On montrait à Lacédémone les deux œufs de Léda, pendus à la voûte d'un temple. Le bâton augural de Romulus faisait des miracles à Rome ; et l'on disait qu'il s'était conservé entier dans les flammes, lorsque les Gaulois brûlèrent la ville (1).

Les païens avaient comme nous, sous des autels, les restes de leurs dieux ; mais

(1) La vestale Claudia, qui fut béatifiée par les Romains, avait sa statue dans le temple de Vesta. Cette image, qui était de bois, échappa fraîche et complète à deux ou trois incendies.

ils avaient moins de dieux que nous n'avons de saints, car nous en comptons plus de cent mille.

Le culte des images ne vint qu'après les reliques ; on eut des restes de morts avant d'avoir des artistes. Le peuple se montra si dévot aux dieux qu'on lui fit voir, que les prêtres se hâtèrent d'avoir partout des images, dès qu'ils le purent. Ce sont ces images que les premiers chrétiens appelaient les idoles, et qu'on pourrait aisément comparer aux Notre-Dames des catholiques.

La fameuse statue de la Diane Taurique avait une origine aussi merveilleuse que Notre-Dame-des-Guides ; elle n'avait point été faite de main d'homme ; et plusieurs villes se vantaient de la posséder, comme nous avons vu dix-neuf églises se disputer la mâchoire de saint Jean-Baptiste. La véritable image de cette Diane était en Lydie, à Comana dans le Pont, à Comana dans la Cappadoce; les Lacédémoniens la montraient chez eux, et les Athéniens soutenaient qu'Iphigénie la leur avait laissée ; cette statue était partout accompagnée du couteau d'Iphigénie et de quelques autres raretés. Les prêtres prouvaient partout aussi qu'ils avaient la vraie Diane de Tauride, en mar-

chant sur la braise ardente, et en subissant d'autres épreuves (1). La statue de Pallas, que les Grecs appelaient le Palladium, était tombée du ciel comme Notre-Dame-de-Liesse et quelques autres de nos images de la Vierge.

Les anciens avaient plusieurs statues de cette sorte, vénérables par leurs miracles et leur origine mystérieuse. L'Apollon de Delphes rendit quelquefois des oracles étonnans; et la Notre-Dame-du-Chêne n'est pas encore si célèbre que le Jupiter de Dodone.

Les femmes chez les anciens portaient en procession les statues de leurs dieux, dans les temps de sécheresse; elles marchaient pieds nus, les cheveux épars, et aussitôt il pleuvait à seaux, comme dit Pétrone. La châsse de sainte Geneviève à Paris donnait aussi la pluie et le beau temps; « et dans combien » de villes ne porte-t-on pas nu-pieds des » statues de saints, pour obtenir les bénédic- » tions du ciel par leur intercession (2)! »

Si nos saints ont châtié ceux qui manquèrent de respect à leurs images (excepté cependant les iconoclastes de 1793, qui étaient trop nombreux), les dieux des

---

(1) Bayle, après Pausanias, Dion, Strabon, etc., au mot *Comana*.

(2) Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, au mot *Idole*.

païens n'ont pas été moins sensibles. Lorsque le temple de Cérès eut été profané par le meurtre de l'un des Gracques, il fallut apaiser par de longues cérémonies son image irritée. On disait aussi que, dans le sac de Carthage, un impie ayant osé dépouiller la statue d'Apollon de ses vêtemens d'or, le dieu se vengea si sévèrement que les mains du sacrilége tombèrent en pièces.

Brennus se tua de sa main, positivement parce qu'il avait pillé le temple de Delphes; et l'on dira peut-être un jour que Napoléon n'est mort dans l'exil, que parce qu'il a enrichi ses soldats des dépouilles de Notre-Dame-de-Lorette.

Le censeur Quintus Fulvius fut possédé du diable pour avoir emporté de Locres quelques pierres du temple de Junon, comme cet évêque qui eut la fièvre jusqu'à ce qu'il eût rendu une brique qu'il avait prise à la *Santa-Casa*.

Il est bien malheureux que les sacriléges de Denis-le-Tyran n'aient pas été punis : car il pilla le temple de Proserpine à Locres; il enleva la pesante robe d'or du Jupiter Olympien, sous prétexte qu'elle était trop lourde en été et trop froide en hiver; il dépouilla plusieurs autres images, et n'en re-

çut aucun châtiment, du moins pendant sa vie : ce qui est, de l'avis des théologiens, un dangereux exemple.

A la prise de Milet, les soldats d'Alexandre entrèrent insolemment dans le temple de Cérès pour le piller ; la déesse irritée les aveugla aussitôt. Plusieurs de nos saints ont ainsi privé de la vue les sacriléges qui venaient les insulter ou voler leur garde-robe.

Il y eut aussi des images des faux dieux qui parlèrent, comme ont fait nos crucifix. Lorsqu'on emporta de Veïes la statue de Junon, un soldat lui demanda si elle voulait venir à Rome, et l'image répondit qu'elle le voulait bien.

On rappelait à Rome, le jour de la fête de Cybèle, ces paroles que la statue avait dites, lorsqu'on la transporta de Pergame : « Je » suis bien aise qu'on m'enlève d'ici ; em- » portez-moi promptement, car Rome est un » lieu digne du séjour de tous les dieux. »

La statue de la Fortune des femmes félicita à haute voix les dames romaines, lorsqu'elles eurent fléchi la colère de Coriolan.

On contait encore que les dieux qu'Énée avait apportés à Lavinium, ayant été transportés dans la ville d'Albe, retournèrent d'eux-mêmes à leur premier séjour

où ils se plaisaient mieux. Ils firent deux fois le même miracle (1) ; et Notre-Dame-de-Vassivière s'est signalée par un prodige absolument semblable. Une statue de Jupiter s'amusait à se promener par les airs, pendant qu'on la portait en procession.

Ces images étaient invoquées comme nous invoquons nos saints. Plutarque rapporte, dans la vie de César, que Cassius, avant de tuer le tyran, fit sa prière devant l'image de Pompée. Ravaillac imvoquait aussi des Notre-Dames.

Il serait facile de prouver que le culte des saints est tout copié sur le culte des faux dieux. Arnobe se moque de l'équipage que les païens donnaient à leurs idoles : Jupiter Ammon avait des cornes, Saturne une faux, Neptune la fourche à trois dents, etc., Nous donnons des cornes à Moïse ; nous représentons saint Jacques avec un bourdon, saint Genest avec un violon, saint Antoine avec un pourceau, sainte Geneviève avec une chandelle et un diable à ses pieds, sainte Gertrude avec des rats, etc. ; et si les païens ont fait des peintures lascives de leurs Priapes, nous avons saint Guignolé qui n'était

(1) *Valere Maxime*, liv. I^er^.

pas représenté d'une manière plus modeste.

Ambroise Catherin, qui brilla au concile de Trente, dit qu'au seizième siècle on trouvait dans les églises des images, où l'on voyait à découvert les parties naturelles.

Enfin les païens baisaient comme nous les images ; ils leur offraient des cierges et des *ex-voto*, lorsqu'ils en avaient reçu quelques faveurs ; et leurs idoles saignèrent comme nos crucifix : on sait même qu'Érysichton ayant mis la coignée à un arbre consacré à Cérès, cet arbre versa du sang ; le sacrilége fut châtié par une faim insatiable. On verra plusieurs arbres consacrés aux saints catholiques faire des miracles aussi surprenans.

CHAPITRE III.

Des reliques et des images, chez les Juifs et chez les premiers chrétiens.

Au lieu de chercher les dieux et les saints dans leur doctrine et dans leurs exemples, le peuple ne les voit que dans leurs ossemens et dans leurs images, comme si la pierre et les os pouris avaient la puissance suprême,

« comme si la vertu de Dieu y était enclose (1). »

On citera vainement les paroles de saint Grégoire, qui dit que les images sont utiles parce qu'elles frappent l'esprit du peuple. C'est par-là, au contraire, qu'elles sont dangereuses. Le peuple adore les saints qu'il voit, et ne songe bientôt plus à Dieu qu'il ne voit pas.

D'ailleurs la loi divine est précise : Tu ne feras point d'images pour les adorer ou pour les servir (2). Ce Dieu qui ne veut pas qu'un autre partage sa gloire (3), qui est jaloux de sa puissance (4), qui s'irrite de recevoir un culte dont il n'est pas le seul objet (5), ne cacha le corps de Moïse que de peur que le peuple d'Israël ne l'adorât après sa mort (6).

Ces choses sont précises pour des chrétiens et pour des Juifs : cependant les Juifs avaient déjà des reliques ; ils honoraient les os de Joseph, qui avait demandé qu'on emportât ses cendres dans la terre promise (7). Plus tard ils allaient prier aux tombeaux de leurs patriarches.

---

(1) Calvin, *Traité des reliques.*

(2) *Exode*, ch. 20. — (3) Isaïe, ch. 46. — (4) *Exode*, ch. 34. — (5) *Deuteronome*, ch. 4. — (6) *Deuteronome*, ch. 34. — (7) *Genèse*, ch. 50. Josué, ch. 24.

Ils connaissaient depuis long-temps le culte des images ; et, sans parler du veau d'or, des idoles de Laban, des petites statues de Moloch qu'ils portaient avec eux comme des divinités tutélaires, et du serpent d'airain qu'ils adorèrent dans le désert, il est certain qu'ils se prosternaient devant les chérubins de l'arche, qu'ils honoraient des figures talismaniques, et qu'ils eurent toujours un penchant déterminé pour l'idolâtrie.

Les tombeaux de David et de Salomon étaient chez eux presque aussi vénérés que l'arche du Seigneur. Ils eurent plusieurs autres reliques.

Le manteau d'Élie, que son disciple Élisée conservait avec révérence, faisait des miracles sans nombre (1). Il faut bien que les Juifs aient honoré ce manteau, puisqu'il n'est pas encore perdu, et qu'on le montre dans un couvent de carmes allemands.

Le corps d'Élisée recevait le culte que nous rendons à nos saints canonisés. L'Écriture dit même que ce corps mort prophétisa (2), et que ses reliques firent de grandes

---

(1) *Rois*, liv. IV, ch. 2.

(2) *Ecclésiastique*, ch. 48, v. 14 et 15.

merveilles. Un homme qu'on allait mettre en terre ressuscita pour avoir touché les os d'Élisée (1). Nos plus grands saints n'ont rien fait de mieux.

Les Juifs honoraient aussi quelques arbres sacrés, comme le chêne sous lequel Abraham donna un festin aux trois anges. La terre que les prophètes avaient foulée était vénérée par les Juifs, de même que la poussière des saints tombeaux est vénérée chez nous. Lorsque Naaman fut guéri de la lèpre par Élisée, il lui demanda la permission d'emporter la charge de deux mulets de terre prise dans sa caverne (2). Il ne croyait pas pouvoir employer de plus dignes matériaux à la construction d'un autel ; et c'est pour cela que Théodoret, cité avec tant de plaisir par l'abbé de Cordemoy (3), appelle Naaman « un homme admirable. »

Il est bien évident que les Juifs honoraient assez généralement les reliques, puisque Jésus-Christ leur fait ce reproche : « Malheur à vous, hypocrites, qui bâtissez des tombeaux aux prophètes, qui ornez les sé-

---

(1) *Rois*, liv. IV, ch. 21.

(2) *Rois*, liv. IV, ch. 5.

(3) *Traité des saintes reliques*, chap. 2.

pulcres des justes, et qui ressemblez à ceux qui les ont persécutés (1). »

Dans l'Évangile, l'hémoroïsse ne cherche à se guérir que par l'attouchement (2) de la robe de Jésus ; et quand les habitans de Genesareth envoyèrent leurs malades à Notre-Seigneur, ils ne le prièrent pas de les guérir, mais de permettre qu'ils touchassent le bord de sa robe (3), à laquelle ils attribuaient la vertu des miracles. Croyaient-ils donc qu'ils ne seraient point secourus par la simple parole de Jésus-Christ (4) ?

L'ombre de saint Pierre guérissait aussi les malades (5) ; et saint Paul faisait si aisément des miracles, que les tabliers et les mouchoirs qui avaient touché son corps, rendaient la santé à tous ceux qui s'en frottaient avec foi (6). Calvin observe que les souliers de saint François et le peigne de sainte Marguerite avaient la même vertu pour ceux qui les baisaient (7).

Après la mort des apôtres, le culte des

---

(1) Mathieu, chap. 23.
(2) Luc, ch. 8.
(3) Marc, ch. 6.
(4) Calvin, *Commentaires sur l'harmonie des évangélistes.*
(5) *Actes*, ch. 5.
(6) *Actes*, ch. 19.
(7) *Commentaires sur les actes des apôtres.*

reliques alla toujours croissant, parce que leurs os firent des prodiges. Les martyrs fournirent un grand aliment à la dévotion des fidèles. On recueillit avec empressement leurs os, leurs habits, le sable imbibé de leur sang, les charbons même de leurs bûchers. Les plus pieux donnaient de grosses sommes pour avoir les restes d'un martyr; on s'exposait aux plus grands dangers pour les dérober aux gardiens. Les chrétiens rendaient tant d'honneurs aux reliques, qu'on les accusait généralement de les adorer.

Ils portaient sur eux de petits os de saints comme de précieuses amulettes; on jugeait heureux ceux qui avaient dans leur maison quelque objet qui eût appartenu à un saint; et dans les premiers siècles, on n'élevait d'églises que dans les lieux où l'on avait des corps de quelque chrétien que l'on croyait dans le ciel. Saint Ambroise refusa de consacrer une église où il n'y avait point de reliques; et le concile tenu en 692, à Constantinople, ordonna d'abattre tous les autels sous lesquels on n'aurait pas quelques restes sacrés.

La découverte de la croix de Jésus-Christ par l'impératrice Hélène fit une grande sensation (1). Saint Cyrille de Jérusalem, dit

(1) « J'ai remarqué (sur un autel de l'église de Saint-Paul

qu'en quelques années tout l'univers fut rempli de morceaux de cette croix ; et, chose admirable ! elle est toujours demeurée entière.

On attribuait tant de vertus à cette relique, que Constantin en fit mettre une bûchette au pied de sa statue, dans la principale place de Constantinople, avec la persuasion que ce talisman rendrait la ville imprenable. C'est du moins ce que dit Sozomène (1).

Quoi qu'il en soit, les morceaux de la croix et les autres instrumens de la passion faisaient des choses merveilleuses. La terre du tombeau de Jésus-Christ chassait les démons (2).

L'huile des lampes qui brûlaient devant les corps des martyrs, les fleurs qu'on jetait sur leurs châsses, en un mot tous les objets sanctifiés pour avoir appartenu à un saint, ou seulement pour avoir approché

à Worms,) un tableau dans lequel la Vierge reçoit Jésus-Christ descendant de la croix. Plusieurs anges emportent au ciel les instrumens de la crucifixion ; mais le peintre n'y pensait pas sans doute, ou bien il faut que les anges aient rapporté depuis toutes ces reliques. » (Misson, *Voyage d'Allemagne.*)

(1) Livre II.

(2) Augustin, *De la Cité de Dieu*, liv. 22, ch. 8.

ses os, étaient autant de moyens de guérison, qui ne laissaient de maladies qu'aux incrédules.

Les saintes images ne furent pas d'abord honorées publiquement. Comme les païens adoraient des idoles, nos premiers prélats craignirent que, s'ils laissaient honorer les images, on n'accusât la religion chrétienne de n'être qu'une idolâtrie, un peu différente du paganisme par le fond seulement.

Il n'y eut donc guère d'images jusqu'à Constantin, du moins dans les pays mêlés de chrétiens et de païens; car, si l'on en croit les légendaires, Notre-Dame d'Édesse, qui était un ouvrage de Dieu, fut honorée dès le deuxième siècle; on révérait ailleurs diverses Notre-Dames peintes par saint Luc.

Mais lorsque Constantin se fut fait l'appui du christianisme, il fit d'abord adorer sa statue, selon l'ancien usage des empereurs, et il permit qu'on en adorât d'autres. Ainsi les images des chrétiens prirent insensiblement la place des images des faux dieux.

Ce ne fut pas toutefois d'un accord unanime. Les prélats éclairés ne se hâtèrent pas de permettre un culte qui leur semblait opposé à la simplicité de la religion. Serenus, évêque de Marseille, brisa les images de son

église, parce qu'il reconnut que son peuple les adorait exclusivement. En 393, saint Épiphane abattait les images en Syrie; plusieurs saints montrèrent le même zèle; et l'on voit dans un vieux manuscrit, publié par Jean du Tillet (1), que Charlemagne avait formé le projet d'abolir dans ses états le culte des images.

Nous parlerons dans un instant des iconoclastes.

Du moment où les prêtres tirèrent profit des reliques et des images, il y en eut de fausses. La sainte Vierge avait un corps à Éphèse et un autre corps à Jérusalem, dès le commencement du cinquième siècle. Les chrétiens s'emparèrent aussi des reliques des anciens saints juifs, qui se trouvaient souvent doubles, triples ou quadruples, comme les restes de leurs nouveaux saints.

On vénérait encore comme saints des gens qui n'étaient pas dans le ciel. De vils ossemens, que l'on disait sacrés, étaient présentés à la vénération du peuple, qui donnait son argent pour avoir la grâce de baiser une carcasse; et le concile d'Aix-la-Chapelle

---

(1) *Opus illustrissimi Caroli magni*, etc. Paris, 1549, et Cologne, 1555. Voyez Bayle, à l'article *Jean du Tillet.*

en 816, reproche aux évêques de faire des miracles pour avoir de l'argent.

Grégoire de Tours rapporte que Ragemodus, évêque de Paris, fit mettre en prison le moine Didier, qui portait dans les villages et faisait baiser au peuple des dents de taupes; des os de souris, des griffes et de la graisse d'ours, qu'il faisait passer pour les reliques de saint Vincent et de saint Félix (1).

Saint Martin fit jeter à la voirie des reliques que son peuple adorait, et qui étaient les restes d'un infâme voleur. On en avait fait un saint martyr (2).

Du temps de Charles-le-Chauve, des moines ambulans apportèrent de Rome à Dijon le corps d'un prétendu saint, qui faisait des miracles, mais dont on ne savait pas le nom. Ces miracles étaient des convulsions comme celles du cimetière Saint-Médard. L'archevêque de Lyon ordonna qu'on enterrât dans un lieu secret ces reliques *infernales* (3).

Le vénérable Guibert fit supprimer aussi le culte d'un saint Piron, qui, s'étant enivré,

---

(1) *Histor. lib.* 9, *cap.* 6.
(2) Sulpice Sévère, *Vie de saint Martin*, ch. 8.
(3) *Epist. Amulon. ad Theobold. Ling.*

tomba dans un puits et s'y noya. On l'invoquait comme un saint confesseur.

Beaucoup d'abus de cette sorte firent que quelquefois on soumit les reliques à des épreuves. On sait que c'était la coutume de se purger de l'accusation d'un crime, en subissant les épreuves de l'eau ou du feu. Sainte Cunegonde porta une barre de fer ardent pour convaincre de calomnie ceux qui l'accusaient de fornication. On jugea qu'on pouvait connaître les bonnes reliques par de semblables moyens, comme les prêtres anciens prouvaient, en sautant sur un brasier, qu'ils avaient la véritable image miraculeuse de la Diane de Tauride.

Outre les reliques supposées, les ariens et les autres hérétiques faisaient honorer, comme les orthodoxes, les reliques de leurs saints. Il était important de les distinguer, du moins dans les premiers siècles; car les prêtres furent dans la suite moins scrupuleux, et les reliques moins puissantes. La châsse de sainte Geneviève n'a pas soutenu l'épreuve du feu en 1793.

Le concile tenu à Sarragosse en 592 ordonne pourtant que l'on n'honorera désormais que les reliques que le feu aura respectées; et lorsqu'en 1098 on eut trouvé à

Antioche la sainte lance de la passion, qui était déjà à Constantinople, un prêtre provençal, nommé Pierre Barthélemy, lequel avait eu révélation du lieu où il fallait chercher cette relique, offrit de passer par le feu pour prouver qu'elle était authentique. Il y passa en effet, nu, en chemise, tenant la lance à la main ; mais il mourut douze jours après, des suites de ses blessures.

Dans ces temps barbares on éprouvait tout par le feu ou par les combats singuliers. Alphonse VI, roi de Castille et de Léon, au siècle des premières croisades, avait ordonné que le missel romain serait substitué dans ses états au missel gothique. On ne termina que par le jugement de Dieu les querelles que cette innovation excita. Un chevalier tint pour l'office romain, un autre pour l'office qu'on voulait réformer; le duel eut lieu devant une assemblée immense ; le champion du missel romain fut vaincu; ce qui n'empêcha pas le roi de persister à supprimer le missel gothique.

Ces idées de duels et d'épreuves judiciaires étaient tellement dans toutes les têtes, qu'un poëte anglais du quatorzième siècle (1), chantant les aventures de la pas-

(1) Cité par M. Ellis, dans la préface qu'il a mise aux Fabliaux de Way.

sion, représenta Pilate défiant Jésus-Christ à un combat singulier.

Nous n'avons pas encore dit que les sermens sur les reliques étaient plus terribles que ceux qu'on faisait devant Dieu. Mais nous parlerons auparavant des querelles qui s'élevèrent en Orient pour le culte des images.

CHAPITRE IV.

Des Iconoclastes.

Nous avons déjà dit que les chrétiens, qui avaient renversé les idoles païennes pour établir leur religion exclusive, ne furent pas plus tôt les maîtres, qu'ils remplacèrent les dieux du paganisme par les reliques et les représentations de leurs saints. Il sembla à quelques-uns que l'idolâtrie n'avait fait que changer de forme, et beaucoup de fidèles refusèrent d'adorer les images.

Les empereurs d'Orient, depuis Constantin, prirent part à toutes les querelles religieuses, et s'occupèrent souvent de théologie plus que de politique. La religion ne s'élevait qu'au milieu des persécutions et de troubles

sanglans ; la secte la plus forte ne songeait qu'à renverser les autres sectes, et les empereurs prenaient toujours un parti. Ils avaient beaucoup de goût pour les affaires de la religion, parce que les prêtres qu'ils favorisaient les accablaient de bénédictions et d'éloges.

Lorsque le prince déplaisait, un pieux solitaire retiré dans une grotte déserte, allait trouver quelque général disposé à la sédition ; il lui annonçait de la part du ciel qu'il était appelé à l'empire ; le rebelle tuait l'empereur, prenait sa place, et donnait au bon prophète la dignité de patriarche.

Ces menées, les assassinats sans nombre, les désordres de l'état, les règnes orageux, la lutte perpétuelle des principes les plus opposés, et le pouvoir immense des prêtres et des moines, qui conduisaient tout, désolaient l'empire. L'histoire de l'Occident au huitième siècle ne présente qu'un tableau épouvantable d'horreurs, où la religion (disons plutôt la superstition), se trouve malheureusement toujours mêlée.

Un prince se croyait heureux lorsqu'il avait des hérétiques à combattre, ou un concile à tenir ; et cet esprit de tracasseries théologiques se fit remarquer dans les em-

pereurs de Constantinople, jusqu'à la conquête de Mahomet II. Justinien s'occupa plus de faire condamner la doctrine d'Origène que de rendre ses sujets heureux. Philippicus laissait ravager l'empire par les Bulgares, pendant qu'il prenait la défense des monothélistes (1).

Les empereurs se déclaraient pour ou contre les images, selon les opinions du parti dominant. Mais ils n'avaient pas poursuivi très-ardemment les iconolâtres, jusqu'à Léon l'Isaurien. Ce prince, qui n'était pas assez instruit pour comprendre les subtilités des théologiens, laissa en paix les hérésies qui ne reposaient que sur des mots. Mais comme il fallait qu'il fît aussi quelque chose pour la religion, il voulut la rétablir dans son ancienne simplicité, et se fit l'ennemi des images. Il publia un édit par lequel il ordonnait de les abattre. Saint Germain, patriarche de Constantinople, se révolta contre l'édit et souleva le peuple; la sédition allait gagner toutes les provinces. L'empereur fit charger les rebelles par ses gardes; le peuple se dispersa, les images furent détruites, et le patriarche déposé (2).

---

(1) Hérétiques, qui ne reconnaissaient qu'une volonté en Jésus-Christ.

(2) On fit alors des miracles pour prouver la puissance des

Léon voulut aussi que son édit fût exécuté en Italie. Le pape lui répondit que le culte regardait les évêques et non les empereurs. L'Italie se révolta contre lui, et refusa de payer les tributs ; Léon envoya des troupes ; mais il mourut sans avoir pu supprimer chez les descendans des Romains le culte des images.

Constantin-Copronyme, son fils, poursuivit ses projets ; et pour leur donner plus d'importance, il assembla à Constantinople un concile de trois cents évêques, qui déclarèrent que ceux qui adoraient les images et les reliques tombaient dans l'idolâtrie des païens. Le concile défendit en conséquence de rendre un culte aux images dans les églises et dans les maisons particulières, sous peine d'excommunication. Les prêtres qui se montrèrent iconolâtres furent déposés.

Le pape condamna les décisions du concile des iconoclastes (1) ; mais l'empereur les fit exécuter dans tout l'Orient. Il fit

---

images. On contait que Jean Damascène ayant eu la main coupée, par ordre du calife de Damas qui le soupçonnait de trahison, avait prié une image de la Vierge de lui rendre sa main, et que l'image la lui avait rendue ; ce qui avait presque converti le calife.

(1) Briseurs d'images.

abattre partout les images des saints ; on jeta les reliques à la mer ; et les miracles qui se faisaient à la châsse de sainte Euphémie ne la sauvèrent pas de la proscription générale.

Ce qu'il y a de déplorable, c'est qu'un grand nombre de chrétiens s'opposèrent follement aux ordres de l'empereur ; il y eut des persécutions cruelles. On exila les fidèles obstinés ; on fit mourir ceux qui se révoltèrent avec éclat ; et l'empire fut de nouveau livré aux troubles et au carnage.

L'empereur défendit encore à tous ses sujets d'embrasser la vie monastique, parce qu'il y avait parmi les moines un esprit d'intérêt qui les poussait à soutenir le culte des images ; il obligea la plupart des moines à se marier, supprima les maisons religieuses, et prit toutes les mesures qui pouvaient servir ses résolutions.

Léon IV, qui lui succéda, montra pour les images une horreur outrée ; il ne voulut plus voir l'impératrice Irène, parce qu'il avait trouvé des images dans son oratoire ; et persécuta les iconoclastes avec acharnement.

Après sa mort, Constantin-Porphyrogenète étant trop jeune pour régner, l'impératrice

Irène s'empara du trône, et gouverna d'abord comme mère de l'empereur. Elle fit bientôt assassiner son fils, commanda seule, se déclara pour les images, et assembla un concile qui en rétablit le culte. Les Grecs eurent l'ordre d'*adorer* les images ; on les releva dans toutes les églises ; l'empire se réconcilia avec Rome ; et Nicéphore, qui profita de la haine que l'impératrice s'était attirée par ses forfaits pour la détrôner, ne s'occupa point de ces querelles.

Mais Léon l'Arménien, qui régna quelque temps après, se montra grand iconoclaste, fit abattre de nouveau les saintes images, en proscrivit le culte, et fut assassiné à la messe de Noël, pendant qu'il chantait une antienne.

Ses assassins, qui croyaient servir la religion en tuant un hérétique, mirent à sa place Michel le Bègue. C'était un officier que le sénat venait de condamner à mort. Il n'eut pas le temps de songer à la théologie, parce que son règne ne fut que troubles.

Son successeur, Théophile, persécuta plus que jamais les adorateurs des images ; le sang ruissela de toutes parts ; les moines se révoltèrent ; le peuple ne savait plus quelle religion il suivait ; le culte changeait

presque toujours avec le prince. Théodora, veuve de Théophile, régna après lui ; elle rétablit de nouveau le culte des images, exila les iconoclastes, chassa le patriarche Jean, et fit couler des flots de sang pour obliger tout l'empire à recevoir les décrets du concile, qui ordonnaient d'adorer les images.

Le parti des iconoclastes se dissipa entièrement sous cette princesse. Dès-lors, les images et les reliques furent adorées dans tout l'Orient et dans l'Italie ; mais on ne les honorait pas généralement dans l'Occident. Les évêques des Gaules refusèrent de recevoir le concile de Nicée (1). Ils ne pensaient pas qu'on dût adorer la matière ; ils honoraient pourtant les reliques.

Un concile qui se tint à Francfort, condamna le concile des Grecs, à cause de cette décision : « Quiconque ne voudra pas » rendre aux images des saints, le service » ou l'adoration, comme à la divine Tri- » nité, sera jugé anathême. »

Peu à peu, les prélats des Gaules se rapprochèrent des Grecs. Une assemblée d'évê-

---

(1) On donne ce nom au concile d'Irène, parce qu'il se termina à Nicée.

ques, tenue à Paris en 824, décida qu'il ne fallait pas honorer les images, mais qu'on pouvait les permettre; et vers le dixième siècle, on leur rendit un culte en France comme ailleurs.

Ce culte prit beaucoup de force; il devint la religion même; et plus tard on ne fit des guerres sanglantes aux Vaudois et aux huguenots, que parce qu'ils étaient iconoclastes (1).

CHAPITRE V.

Des reliques et des images chez les Grecs, depuis l'extinction des iconoclastes. — Des infidèles.

Il est constant que les prêtres et les moines auront toujours un intérêt immense au maintien du culte des reliques et des images. C'est à des images fameuses ou à des reliques vénérées, que de riches dévots firent toutes ces grandes donations qui rendirent le clergé

(1) Pluquet, *Dictionnaire des Hérésies*, au mot *Iconoclastes*, etc. le P. Maimbourg, *Histoire des Iconoclastes*. Voltaire, *Essai sur les mœurs*, etc., chap. 39. Racine, *Discours sur l'histoire ecclésiastique*, etc.

maître du tiers de nos biens. Une religion qui ne présenterait aux hommes que Dieu et l'évangile, n'aurait pas de prêtres opulens; mais ces prêtres seraient vertueux.

Les rois et les particuliers ne pouvaient faire un pèlerinage sans donner leur offrande au saint qu'ils venaient adorer. Les moines de Saint-Jacques-de-Compostelle recevaient plus d'argent en un jour que les apôtres n'en ont eu dans toute leur vie. On peut donc présumer qu'autant qu'ils le pourront, les prêtres multiplieront les reliques et les images, dont les miracles ne sont que des moyens de fortune.

Aussitôt que les maîtres de l'empire redevinrent protecteurs des reliques et des images, les prêtres et les moines les appuyèrent de tout leur pouvoir; et l'on ne vit pas long-temps les traces de la destruction. Les images fameuses se retrouvèrent, les reliques célèbres reparurent. Les églises se remplirent de nouveaux objets de culte, et les Grecs se réconcilièrent avec le pape.

Mais comme leur patriarche s'obstinait à prendre le titre de *patriarche universel*, et que le pape excommuniait pour cela de temps en temps les empereurs et les sujets de l'empire, cette union devait bientôt se rompre.

Le savant Photius commença le grand schisme, qui fut consommé par Michel Cerularius.

Le fond de ce schisme est peu de chose : au lieu de croire que le saint esprit procède du père et du fils également, les Grecs prétendent qu'il procède du père par le fils ; qu'il n'y a point de purgatoire ; qu'il ne faut pas dire de messes pour les morts ; que le divorce doit être permis lorsqu'il est nécessaire ; qu'il ne faut pas manger de fromage, et qu'on doit faire quatre carêmes par an.

Mais avec ces différences, les Grecs ne sont pas moins superstitieux que les catholiques ; ils adorent comme nous les reliques et les images ; ils leur rendent un culte outré, et ne jurent que par les saints. Il n'y a pas de personnage un peu célèbre dans la légende, dont ils n'aient le corps, quoiqu'il soit ailleurs. Ils possèdent partout des images de la Vierge peintes par saint Luc, et beaucoup de simulacres venus du ciel.

Ces reliques et ces images font des miracles étonnans ; l'imagination orientale semble avoir présidé aux prodiges qu'on en raconte (1).

Ils ont le plus grand respect pour ces ob-

(1) Voyez, dans ce Dictionnaire, Lavrenthios, Notre-Dame de Damas, etc.

jets de culte, et n'en montrent aucun pour les choses les plus saintes. Ils marchandent une absolution; ils paient comptant l'hostie qu'ils reçoivent du prêtre, et que celui-ci vend le plus cher qu'il peut; ils donnent de l'argent à un saint homme pour faire maudire leur ennemi; et l'anathème n'est terrible qu'autant qu'il est bien payé.

Ces choses sont permises parce qu'elles plaisent aux moines et aux prêtres. Mais ils excommunièrent Constantin-Paléologue, lorsqu'il prit un peu d'argent dans le trésor d'une église, pour payer ses alliés et défendre sa ville contre Mahomet II.

Dans ce siége déplorable où Constantin fut peut-être le seul homme qui montra une grande vertu, tous les malheurs des Grecs peuvent retomber sur la tête de leurs moines; ils refusèrent les secours des catholiques, parce qu'ils étaient catholiques; ils bouleversèrent la tête du peuple, qui allait dans les cabarets boire à la santé de la mère de Dieu, et priait ensuite les images de la Vierge d'empêcher au moins que Mahomet assiégeât la ville durant la semaine sainte (1).....

---

(1) Voyez Ducas dans la bibliothéque Byzant., tome 8.— Cité dans la notice qui précède la nouvelle de Mahomet II, ou la prise de Constantinople. (2 vol. in-12).

Depuis que les Grecs ont courbé la tête sous le joug des Turcs, ils n'ont rien perdu de leurs anciennes superstitions ; et malgré la pauvreté de leurs temples, les murs en sont tapissés d'images et de reliquaires, qu'ils adorent avec tous les signes du plus profond respect. Ils ont aussi des saints modernes, qui font des prodiges comme les anciens. Mais tous les peuples ont des objets de culte extérieur. Les Russes surtout, les Arméniens et les autres schismatiques ont également leurs saints, leurs reliques et leurs pèlerinages.

Les infidèles ont imité ces superstitions, lorsqu'ils n'en ont pas donné l'exemple. Si les musulmans sont les implacables ennemis des images, ils révèrent des figures talismaniques ; ils ont des reliques et des lieux saints. Ils fêtent comme nous l'assomption d'une vierge mère; et le tombeau de Fatime est chez les Persans un pèlerinage aussi sacré, que la maison de la Vierge à Lorette l'est chez nous (1).

---

(1) Fatime, fille de Mahomet, femme d'Ali, est honorée à Com d'un culte célèbre. Sa mosquée est magnifique, son tombeau entouré de riches présens. On y monte par quel que marches d'argent massif; la tombe est élevée de douze pieds et couverte d'un drap de velours blanc. Cette sainte Fatime

On sait combien les sectateurs de Mahomet vénèrent le tombeau de leur prophète. La tente noire qui couvre la mosquée de la Mecque est déchirée tous les ans et partagée entre les pèlerins, qui en font des reliques. Ils rendent des honneurs au chameau qui porte l'alcoran ; ils révèrent les pigeons qu'ils croient pouvoir être les descendans de celui qui parlait à l'oreille du prophète, comme les chrétiens respectaient autrefois les poules de la lignée du coq de saint Pierre (1).

Ils n'ont point d'images; mais leurs églises

---

est la Notre-Dame du pays. On l'appelle dans les prières, « fille *sans tache*, exempte de toute impureté. » On déteste ses péchés devant elle et on lui dit : « Daigne m'accorder » ton intercession, *ô sainte Vierge*, au jour où les bons » seront séparés d'avec les méchans.... Je te souhaite le » salut éternel, ô vierge très-pure, très-juste et *immaculée*, » glorieuse Fatime, fille de Mahomet l'élu, femme d'Ali le » bien-aimé, *mère des douze* vrais vicaires de Dieu d'illustre » naissance. » Le peuple croit que Dieu *enleva Fatime au ciel*, que son tombeau ne renferme rien et n'est qu'une représentation. — Ainsi, l'église romaine n'est pas la seule qui honore l'assomption d'une vierge, la conception immaculée et la virginité d'une mère. — Au reste, les musulmans, et surtout les Persans ont aussi beaucoup de respect pour la vierge, mère de Jésus. (*Voyez Bayle, au mot* Fatime, *après Chardin*, etc.)

(1) Voyez aussi dans le dictionnaire, l'article *Mecque*.

sont pleines de reliques de saints et d'ex-voto (1).

Il n'est pas nécessaire de dire que les autres nations qui chargent le monde adorent les images. Les peuples généralement appelés idolâtres sont encore les plus nombreux ; et tous ces peuples ont les reliques de leurs dieux et de leurs saints, leurs ex-voto, leurs pèlerinages et leurs amulettes.

Nous nous contenterons de rappeler au lecteur une relique des plus curieuses, que le pot-de-chambre du Grand-Lama multiplie tous les jours (2). Ne nous étonnons pourtant

---

(1) Un Génois eut une si grande curiosité de voir ce que faisaient les mahométans dans leurs mosquées, qu'il y entra, quoiqu'il sût fort bien qu'il s'exposait à mourir ou à être contraint d'abjurer le christianisme. Il se trouva bientôt tellement pressé par la foule, qu'il lui fut impossible de sortir pour satisfaire un besoin naturel qui le pressait beaucoup. Il n'en fut pas long-temps le maître, et se crut perdu; car la mauvaise odeur qui se répandait autour de lui fit connaître son aventure. Il s'avisa heureusement de dire tout haut qu'étant constipé depuis plusieurs semaines, il était venu se recommander à Mahomet, et qu'aussitôt il avait été soulagé. Là-dessus on cria miracle! on prit ses chausses, on les pendit à la muraille de la mosquée; on en fit un bel ex-voto, etc. (*Prognosticon Antichristi*, etc. Cité dans Bayle à l'article *Mahomet.*)

(2) Le Grand-Lama a quelque ressemblance avec le pape que l'on *adore* après son élection sur le grand autel de Saint-Pierre, etc.

pas trop de voir quatre mille moines vivre à leur aise de la vente des excrémens séchés de leur dieu, que les dévots portent à leur cou. Les peuples du Thibet ne sont pas les seuls qui aient vénéré de semblables reliques. L'hérétique Tanchelin, qui fut tué au douzième siècle par un prêtre catholique, recevait un culte aussi singulier dans la Flandre et dans nos provinces du nord; on lui amenait les plus belles femmes; on vendait ses excrémens, que les pieux portaient comme de saintes amulettes; et ses urines opéraient des guérisons miraculeuses.

L'évêque Aldebert, qui séduisit par ses prodiges les Français du dix-huitième siècle, et qui possédait une lettre de Jésus-Christ apportée du ciel par l'archange Michel, distribuait au peuple les rognures de ses ongles et de ses cheveux, qu'on vénérait comme des choses sacrées. La superstition peut-elle avoir des limites ?

CHAPITRE VI.

Des reliques et des images dans les siècles qui précédèrent la réforme.

Les siècles des croisades furent aussi beaux pour les reliques et les saintes images, que

le siècle de Louis XIV pour les lettres et les arts. Saint Louis dépensa des millions, pour se procurer quelques reliques probablement fausses. Mais alors il fallait des instrumens à miracles : le peuple ne fréquentait que les églises où il pouvait adorer les restes ou l'image merveilleuse de quelque saint.

Les catholiques vulgaires ne songeaient pas à prier Dieu ; ils s'adressaient à la châsse de sainte Geneviève, aux Notre-Dames, aux reliques de Jésus.

Les prêtres et les moines s'étaient emparés de toutes les fontaines douées de quelque vertu salutaire ; ils y avaient mis de petites images ; et ce n'était plus la qualité naturelle de l'eau qui faisait des guérisons, mais la bonté du saint. On voyait tous les jours des miracles, sans qu'il y eût plus de vraie piété qu'à présent ; toute la France s'occupait du voyage d'un saint ou de la translation d'une châsse ; avec l'intérêt que nous prenons aujourd'hui aux grandes fêtes triomphales ; et les routes n'offraient que de dévots pèlerins, dont les mœurs, assurément, ne valaient pas les nôtres.

Philippe-le-Long fut guéri de la fièvre quarte, par l'attouchement du saint clou et

du bras de saint Siméon qu'on vénérait à Saint-Denis. Le duc de Normandie, fils du roi Philippe de Valois, dut la guérison d'une longue maladie à ces mêmes reliques; et bien que cette guérison eût traîné six semaines, il n'en alla pas moins faire à Saint-Denis ses actions de grâce. Les dévots disaient qu'on offensait les saints en recourant à la médecine, et que tous les maux étaient bien traités par les reliques et les images. La sainte Vierge s'était montrée à un bon homme, qui venait de consulter un médecin, et lui avait dit qu'il serait malade toute sa vie, s'il ne se recommandait uniquement à quelque madone.

On jurait sur les saintes reliques, et quelquefois devant les images, comme on jure encore devant le crucifix dans nos tribunaux. Louis XI ne voulait pas jurer sur la croix de Saint-Lô, qui tuait les parjures dans l'année. Beaucoup de reliques avaient une réputation aussi terrible. C'est pour cela que plusieurs princes firent des sermens, sur des châsses dont ils avaient fait ôter les reliques, sous prétexte que dès lors ils n'étaient plus obligés à tenir leur parole, comme si ces fourberies n'avaient pas eu Dieu pour témoin.

Le bon roi Robert, qui savait qu'on ne respecte pas toujours les sermens qu'on a faits, avait une châsse vide, mais toute dorée, sur laquelle il recevait le serment de fidélité des nobles. Les roturiers juraient sur un reliquaire moins riche, dans lequel il avait mis un œuf d'autruche.

Ces idées donnaient beaucoup d'importance aux reliques. Charles-le-Bel menait partout à sa suite celles de la Sainte-Chapelle. Louis XI crut se guérir, dans sa dernière maladie, en faisant apporter auprès de son lit la nappe sur laquelle saint Pierre avait dit la messe, la sainte-ampoule et plusieurs autres pièces curieuses. Il ne se passait pas de jour que l'on n'entendît parler de guérisons miraculeuses. Les pays catholiques ne s'occupaient que de pèlerinages. Le voyage de la Terre-Sainte était la grande affaire des plus pieux. On trouvait partout des reliques et des objets de culte ; et le plus petit village, le plus modeste couvent avait toujours de quoi arrêter un dévot pèlerin.

Ce n'étaient pas les lieux les plus fournis qui jouissaient de la plus belle réputation. On avait, à Saint-Alexandre de Milan, des reliques de cent quarante-quatre mille mar-

tyrs, qui attiraient moins de fidèles que le saint clou ; et l'on vénérait dans diverses églises de Rome les restes de plusieurs milliers de saints, qui faisaient en masse moins de profit que la tête de saint Paul.

On a calculé que toutes les reliques rassemblées auraient pu former cinq ou six cent mille corps saints.

Outre les trésors des églises, il y avait les porteurs de reliques, qui promenaient dans les villages des images et des ossemens, auxquels les femmes venaient, pour leur argent, faire toucher des linges et des chapelets ; de même que nous voyons encore les marchands de clefs de Saint-Hubert bénir, par l'approche d'une image de cire, les anneaux de nos villageoises.

Les reliques étaient une si bonne marchandise, que certaines gens faisaient métier de les voler ; et ces larcins demeuraient ordinairement impunis, parce que le larron était protégé par la ville où il se réfugiait avec son vol. Une foule de saintes pièces furent volées ainsi, du consentement du saint qui se laissait emporter (1); car géné-

---

(1) Cependant les saints ont quelquefois fait merveilles contre leurs voleurs. Grégoire de Tours raconte qu'un voleur ayant voulu piller les richesses qu'on avait enterrées

ralement les saints ne font de miracles qu'à l'ordre de leurs prêtres.

Il y avait encore des voleurs privilégiés. Par exemple, on achetait communément les bénéfices ; on payait un évêché cent mille sous ou davantage ; et pour l'ordinaire l'acquéreur, en prenant possession de son évêché, vendait les vases d'or, les croix, les châsses et les reliques pour payer sa dette.

Ces choses étaient sans inconvéniens pour un prélat ; mais, comme on l'a déjà dit, si un prince eût enlevé quelque riche inutilité d'une église, pour subvenir aux besoins de l'état, il eût été damné comme Charles-Martel.

Dans nos siècles barbares, le clergé était plus puissant que les rois. On dépouillait le peuple ; on l'épouvantait par des miracles terribles ; les reliques saignaient, les images annonçaient des fléaux, si le malheureux ne donnait pas son argent aux moines. Les femmes et les filles ne passaient pas avec

---

avec saint Hélie, évêque de Lyon, sans avoir l'intention de voler le corps, le cadavre du saint se leva, se jeta sur le voleur et le tint embrassé jusqu'au lendemain. Lorsqu'on surprit le larron en flagrant délit, on le condamna à être pendu. Mais le saint ne le lâchait point : on comprit sa bonne intention et on donna grâce au voleur. Incontinent le mort le laissa libre, et il s'amenda. (*de Gloriâ conf., cap.* 62.)

sûreté devant les monastères ; les moines enlevaient les pèlerines, et ils soutenaient l'assaut plutôt que de lâcher leur proie. S'ils étaient trop pressés par les parens ou l'époux de la femme qu'ils avaient en leur pouvoir, ils apportaient sur la muraille les reliques de quelque saint. Alors il arrivait presque toujours que les assaillans, saisis de respect, se retiraient sans oser poursuivre leur vengeance (1).

Les reliques présentaient tant de ressources, qu'on en faisait de tout ce qui se présentait. On trouva en 1756, au Pont-du-Château, en Auvergne, dans un petit cercueil, un enfant embaumé à la manière orientale ; il était si bien conservé qu'on cria miracle. C'était en 1756 ; le peuple allait l'adorer comme un saint, si un ordre du gouvernement n'eût fait transporter cette curiosité au cabinet d'histoire naturelle de Paris.

Les Italiens adoraient le corps de Tite-Live ; le peuple de Rome adorait aussi le

---

(1) Voilà l'origine des enchanteurs, de ces enchantemens et de ces châteaux enchantés dont il est tant parlé dans les romans de chevalerie. (Sainte-Foix après Mézerai.) Voyez aussi le chap. IV des *Mémoires d'un Vilain du quatorzième siècle.*

corps de la fille de Cicéron, lorsque le pape Paul III fit jeter ce corps dans le Tibre. Il aurait pu faire mieux.

Mais le vulgaire est toujours prêt à tomber à genoux ; et les prêtres, qui devaient éclairer le peuple, ne s'appliquèrent qu'à l'égarer. Le culte superstitieux des reliques et des images était universel ; on brûlait ceux qui avaient manqué de respect à la statue d'un saint ; on fouettait ceux qui ne vénéraient pas assez les reliques. Le christianisme n'était plus qu'un vain nom, quand les protestans parurent.

CHAPITRE VII.

Des protestans, etc. — Conclusion.

Les réformés ne ramenèrent pas le christianisme pur ; ils gardèrent les miracles et bien d'autres abus ; mais ils firent beaucoup, pour le siècle où ils vécurent, en combattant le culte des reliques et des images.

Il était réservé aux philosophes du dix-huitième siècle d'achever la réforme que Luther commença ; et peut-être pourra-

t-on leur reprocher de s'être avancé trop loin, puisque quelques-uns ont attaqué les dogmes les plus sacrés de la religion que Dieu a mise dans les cœurs; ils ont jeté des doutes sur l'immortalité de l'âme, et se sont quelquefois égarés sur Dieu même.

Les réformés furent persécutés comme ils devaient s'attendre à l'être; c'est peut-être à ces grandes persécutions dont ils furent l'objet, qu'ils doivent d'être devenus si forts et si nombreux; car au fond, avec quelques superstitions de moins, ils ne sont pas plus tolérans que les catholiques.

Quoi qu'il en soit, on leur dut l'anéantissement d'une multitude de reliques et d'images. Ils écrivirent contre le culte idolâtre; Calvin fit le traité des reliques; d'Aubigné les attaqua dans la Confession catholique de Sancy; cette matière donna lieu à des diatribes, qui obligèrent la cour de Rome à mettre plus de circonspection dans les honneurs qu'elle rendait à ses saints. Ils éclairèrent aussi certaines classes du peuple, en montrant que les ossemens et les images qu'ils brûlaient n'avaient aucun pouvoir; et les prêtres ne s'acharnèrent si fort contre les protestans, que parce qu'ils leur ôtaient une source abondante de richesses.

Le petit livre de Calvin fit de l'effet; l'abbé de Cordemoi tenta vainement, longtemps après, de le réfuter; il annonça qu'il allait répondre enfin au livre du huguenot, que l'on n'avait pu combattre; il fit un traité des saintes reliques, où il prouva que Calvin avait raison, puisqu'il ne montra nulle part qu'il eût tort. Le livre de Cordemoi n'est qu'une mauvaise déclamation en l'honneur des reliques, si singulièrement faite, qu'on a peine à s'apercevoir si elle a été écrite avant ou après la lecture du livre de Calvin.

Depuis la réforme, on ne fit plus guère usage de ces grands miracles qui réjouissent tant dans les anciennes légendes. Les prêtres devinrent plus prudens. On les voit n'écrire qu'en tremblant les mensonges. Ils hésitent sur les miracles des saintes châsses; ils rougissent en contant des merveilles contestées. Le chanoine Villette s'embarrassait beaucoup au dernier siècle, en commençant l'histoire de Notre-Dame-de-Liesse. Il avoue que cette histoire n'a rien de bien sûr. Mais enfin, ajoute-t-il, elle vaut bien Notre-Dame-de-Lorette, Notre-Dame-de-Montserrat, les Saints-Suaires, les Saintes-Faces, et toutes les reliques et images que

les fidèles vénèrent ailleurs (1). . . . . .

Mais si les hommes éclairés du dernier siècle ne croyaient déjà plus aux reliques et aux images, le vulgaire restait encore fidèle aux décrets du concile de Trente, qui recommande expressément (2) l'article du concile de Nicée où il est ordonné d'adorer les images et les reliques. Dumarsais fut presque assommé à Paris, dans la rue aux Ours, parce qu'il disait aux bonnes femmes que les images de la Vierge n'ont pas plus de puissance que d'autres images, et que Notre-Dame n'est pas, comme Dieu, partout présente.

Les grandes dames et les bourgeoises faisaient encore des pèlerinages pour avoir des enfans; on descendait la châsse de sainte Geneviève; et si ces choses sont moins communes en France aujourd'hui, rien n'est presque changé dans les pays voisins. On lit toujours dans les églises d'Espagne et d'Italie deux ou trois grandes listes des reliques qu'on peut y adorer. Celui qui parle mal de Saint-Martial à Limoges est toujours plus coupable que celui qui parle mal de Dieu. On est toujours sa-

---

(1) Page 3 du Discours préliminaire, seconde édit. 1728.

(2) Deuxième décrét. IXe. session.

crilége, en France même, lorsqu'on touche les vases et les châsses sacrées, sans être prêtre. On convertit encore des tableaux profanes en images saintes (1), que les pieux révèrent. On fait des miracles; on délivre des possédés, on ôte les maladies; et tous les journaux ont retenti des cures miraculeuses que M. de Hohenlohe vient d'opérer à Wurtzbourg. On a reconnu, il est vrai, que M. de Hohenlohe n'a guéri personne; mais ses miracles sont écrits; les dévots éloignés les croient; et ils serviront un jour au procès verbal de sa canonisation.

On a quelquefois reproché aux protestans, à ces ennemis déclarés des reliques et des images, de vénérer eux-mêmes quelques restes de leurs saints. Ils gardent, par exemple, le banc sur lequel Luther était assis, lorsque le diable vint se battre avec lui. Il se peut que quelques sots luthériens fassent de ce ridicule objet une amulette; mais généralement les réformés ne vénè-

(1) En 1820, dans une petite ville du Calvados, un dévot se fit donner pour son église un tableau qui représentait Psyché à genoux devant Cupidon. Il fit couvrir les nudités par un barbouilleur. Cupidon devint Gabriel, Psyché la vierge Marie, et ce fut une Annonciation. *(Cité dans quelques journaux et particulièrement, mais avec quelques erreurs de détails, dans le N°. 2 ou 3 de la Marotte du Calvados.)*

rent les reliques de leurs grands hommes que comme de simples souvenirs.

C'est ainsi qu'on a vendu fort cher la canne de J.-J. Rousseau et l'encrier de Voltaire. Assurément ceux qui possèdent ces restes curieux ne leur adressent point de prières. Ceux qui achetèrent à haut prix les débris de la triste garde-robe du grand Frédéric, ne cherchaient là qu'à satisfaire une curiosité naturelle. Nous aimons à voir, dans la maison de Jeanne-d'Arc, l'armoire qui fut, dit-on, à son usage.

Un pharmacien (1) possède le cerveau du grand Voltaire, sans songer à invoquer saint Arouet (2); et sans doute les voyageurs qui déchiraient les registres de l'état civil de Châtillon-les-Lombes, pour avoir un morceau de l'écriture de Vincent de Paule (3), ne croyaient pas porter des reliques.

Les Anglais, qui n'ont point de reliques, vénèrent tout ce qui leur rappelle le souve-

---

(1) M. Mitouard, à Paris, rue du Bouloy, N°. 10. Il est fils du pharmacien de ce nom qui participa à l'embaumement de Voltaire.

(2) Voyez *Comme on connaît les saints on les honore* dans les *Proverbes dramatiques* de M. Gosse.

(3) *Voyages de M. Delaure aux environs de Paris*, tome I^er^., page 93.

nir de leur Shakspeare ; on les a vus payer au poids de l'or des morceaux d'un mûrier qu'il avait planté de ses poétiques mains ; mais ils n'ont jamais cru que ces morceaux de mûrier pussent donner aux porteurs quelque dose du génie de Shakspeare. Celui qui se plaît au souvenir des grands hommes, et qui admire les monumens, ne peut pas être confondu avec celui qui adore des ossemens et de vaines figures de bois ou de pierre.

Nous aurions pu nous étendre bien davantage sur ces matières de culte ; mais nous n'avons dû traiter ici toutes ces choses que sous un point de vue général. La multitude des anecdotes se trouvera aux articles particuliers.

En voyant à quelles extravagances les hommes se sont abandonnés, on reconnaîtra que nous ne devons pas être fiers de cette raison, dont nous avons toujours fait un si pauvre usage.

On observera aussi que le culte des reliques et des images renaît de toutes parts, et qu'il est peut-être temps de réclamer le retour aux simples règles de l'Évangile, qui ramènerait la vertu dans le sein de l'Église.

Comme je crois que les hommes éclairés peuvent être bons et justes, je répète que je n'ai point entrepris cet ouvrage pour attaquer la religion, mais pour la défendre contre le torrent de la superstition et du charlatanisme, qui aurait besoin d'être retenu dans de fortes digues.

DICTIONNAIRE

CRITIQUE

DES RELIQUES ET DES IMAGES.

A.

AARON, — frère de Moïse. Sa verge, qui poussa des feuilles et des fleurs, à ce que dit la Bible, est la seule relique que nous ayons de lui. Elle était à la fois dans l'église de Saint-Jean-de-Latran; à Rome; dans la cathédrale de Florence; à la Sainte-Chapelle, à Paris; à Saint-Salvador, en Espagne; et dans la cathédrale de Bordeaux. On la montre encore à Rome, à Florence et à Saint-Salvador. C'est un vieux bâton de trois mille trois cents ans.

Cependant les plus graves théologiens prétentent que la verge d'Aaron est dans l'arche d'alliance, que Jérémie fit enterrer sous le mont Nebo, au delà du Jourdain.

ABDON ET SENNEN, — saints martyrs du troisième siècle, dont on ne sait pas l'histoire. On ignore également le lieu de leur sépulture. Néanmoins leurs corps étaient en même temps à

Rome, à Florence, à Saint-Médard de Soissons, et dans une abbaye d'Arles en Roussillon.

TOMBEAU DES SAINTS ABDON ET SENNEN.

On voyait aussi, dans la même petite ville d'Arles en Roussillon, le miraculeux tombeaux des saints martyrs Abdon et Sennen. Ce tombeau était toujours plein d'une eau merveilleuse. Le 30 juillet surtout, jour de la fête des deux saints, on tirait de leur tombe de quoi désaltérer tout le pays (1). Il est fâcheux, pour la réputation des patrons du lieu, qu'on ait découvert la source naturelle de cette eau, qui a des propriétés très-salutaires contre la dyssenterie.

On donnait à l'eau du tombeau une origine assez singulière. On contait que le voiturier qui apportait de Rome les deux corps saints, craignant d'être volé par les dévots, avait mis ces corps dans une futaille pleine d'eau; et que depuis, les deux saints étaient devenus comme deux fontaines intarissables.

ABEL. — Saint Jérôme dit que Caïn tua son frère Abel à peu de distance du lieu où l'on a bâti depuis la ville de Damas. On montre à seize milles de cette ville deux colonnes et quelques ruines qui passent pour les débris de la sépulture d'Abel (2). Son tombeau avait cinquante-cinq

---

(1) Piganiol, *Description de la France*, tome VI.

(2) *Voyage des pères Jacques Goujon, Nau, etc. en terre sainte.*

pieds de long. Quelques Musulmans prétendent qu'Abel était haut de quarante-huit pieds ; d'autres le grandissent bien davantage.

ABRAHAM, — père des croyans. Je ne crois pas qu'aucune église se soit vantée de posséder son corps. Mais on montrait à Rome quelques-uns de ses os ; à l'église de Sainte-Marie sur Minerve.

On voit encore dans l'église de Saint-Jacques *Scossa - Cavalli* ; une table de marbre que l'on présente comme l'autel où Abraham voulut sacrifier son fils Isaac. L'impératrice Hélène envoyait cette grosse relique pour l'église de Saint-Pierre ; mais quand la charrette se trouva vis-à-vis Saint-Jacques, les chevaux refusèrent d'aller plus loin. D'abord cela ne parut pas raisonnable; mais bientôt on soupçonna du mystère ; et d'ailleurs quand on aurait eu tous les bœufs de l'Italie, la sainte relique aurait reculé plutôt que de faire un pas en avant. Il fallut donc la mettre là. En mémoire de ce miracle, on donna à Saint-Jacques le nom de *Scossa-Cavalli* (1).

FONTAINE D'ABRAHAM.

On montre, auprès d'Orfa en Asie, de vieilles colonnes sur lesquelles était posé, dit-on, un des trônes de Nemrod. C'est là qu'il jugea Abraham, que l'on avait arrêté comme magicien, parce

---

(1) *Secoue chevaux*. Misson, *Voyage d'Italie*.

qu'il faisait des miracles. Il condamna le saint patriarche à être jeté dans une fournaise ardente qui était allumée tout près de là. Mais incontinent la fournaise se changea en fontaine, la flamme en eau limpide, et Abraham ne prit qu'un bain. Un esclave voyant cela, dit à Nemrod : Seigneur, cet homme là n'est pas un magicien, mais bien un prophète. Nemrod, fâché, fit jeter l'esclave dans une autre fournaise qui se changea pareillement en une source d'eau vive. Ce sont ces deux fontaines qui empêchent les habitans d'Orfa de mourir de soif (1). Il n'est pas étonnant qu'ils en aient fait l'origine un peu mervcilleuse.

ACHILLÉE ET NÉRÉE, — deux saints eunuques, qui prêchaient avec zèle la virginité et le célibat. Leur histoire rappelle un peu le renard à qui on avait coupé la queue. Ils ont laissé chacun cinq têtes, sans compter le reste. Ces têtes étaient 1°. à Rome, dans l'église de leur nom ; 2°. à Garra, en Espagne ; 3°. dans une église d'Osma ; 4°. dans la petite ville d'Ariano au royaume de Naples ; 5°. dans un monastère d'Atino, à la terre de Labour. Rome et Garra possédaient leurs corps ; Venise, Boulogne et Douai montraient d'eux quelques reliques. C'est bien des choses pour deux saints eunuques.

ACISCLE, — martyr en Espagne. Il avait

(1) Thevenot et autres voyageurs au Levant.

deux corps, l'un à Cordoue ; l'autre à Toulouse ; tous les deux faisaient des miracles.

ADALBERT, — saint évêque du dixième siècle. Les Polonais se vantent de posséder son corps. Mais les Bohémiens prétendent qu'ils ont eu l'adresse de le voler, au commencement du onzième siècle, et qu'ils le conservent à Prague. C'est le sujet d'une contestation très-importante, qui dure depuis huit cents ans.

ADAM, — le premier homme, selon les saintes écritures. Les Arabes montrent, à une lieue de la Mecque, une petite colline sur le sommet de laquelle ils croient qu'Ève avait la tête appuyée, la première fois qu'Adam la connut, car elle sortit vierge du paradis terrestre. Ses deux genoux étaient bien loin sur deux petits tertres qu'on remarque aussi dans la plaine. Ces Arabes donnent une taille monstrueuse à nos premiers parens, car Ève avait les genoux écartés à plus de trois cents pas l'un de l'autre. Il y a des docteurs musulmans qui n'ont pas hésité à leur supposer six mille pieds de haut. Nous sommes bien dégénérés!

Quelques rabbins, et avec eux des pères de l'église, ont écrit que quand Noé s'enferma dans l'arche, il prit avec lui les os d'Adam ; qu'il les partagea à ses enfans après le déluge ; et que la tête échut à Sem. On ne sait pas ce que devint le

reste. Mais Sem, à qui on avait recommandé d'enterrer la tête d'Adam au milieu du monde, fut conduit par un ange dans une petite grotte sous le calvaire, où il s'acquitta de sa commission. On montre en effet un trou carré, au-dessous de l'endroit où le rocher se fendit à la passion; on dit que c'est par cette fente que le sang de Jésus-Christ coula jusque sur le crâne d'Adam pour le purifier; et l'on a bâti en cet endroit une petite chapelle en l'honneur de la tête du premier homme. Mais cette tête n'a pas encore osé se montrer (1).

Les habitans de l'île de Ceylan vont aussi en pèlerinage à une montagne très-escarpée, qu'ils nomment le Pic d'Adam. Ils ont beaucoup de vénération pour ce saint lieu, y lavent leurs habits et s'y baignent dévotement; ce qui efface tous leurs péchés. Ils honorent sur cette montagne une grande pierre sur laquelle on remarque l'empreinte très-bien gravée d'un pied humain long de vingt-deux pouces. Ils disent que c'est le pied de notre premier père,

ADRIEN, — saint martyr de Nicomédie. Son corps fut brûlé en place publique, sans qu'il n'y eût pour cela rien de perdu; et même ses reliques préservent de la peste (2). Natalie, sa femme, sauva des flammes une de ses mains, l'enveloppa dans un linge, et la garda toute sa vie sous son

(1) *Voyage de Chardin, de Monconis et du père Nau.*
(2) Durand, *Caractères des Saints.*

oreiller (1). Mais plus tard on fut plus adroit : son corps tout entier avec ses deux mains est à Rome. Il était aussi en même temps avec ses deux mains dans une abbaye de bénédictins voisine de Gand (2). De plus, on montrait avant la révolution, dans la cathédrale de Marseille, un bras de saint Adrien bien entier (3); ce qui fait six mains, sans celles que nous ne savons pas.

AFRE, — courtisane d'Ausbourg, qui se purifia par le martyre, au quatrième siècle. Son corps fut perdu deux cents ans après, retrouvé en 956, perdu de nouveau dans le siècle suivant, retrouvé encore en 1064, et depuis très-fécond en miracles. Saint Anon, archevêque de Cologne fit cadeau à son église d'un pouce du pied de sainte Afre ; ce qui était alors un précieux trésor.

AGATHE, — vierge et martyre de Catane, au troisième siècle. Les habitans de Catane conservent son voile et son corps, qui les préservent, disent-ils, des feux de l'Etna appelé aujourd'hui Mont-Gibel. Cependant, au douzième siècle, la montagne fit d'affreux ravages à Catane; l'église cathédrale fut renversée ; plusieurs religieux y furent écrasés ; et en 1693, dans un tremblement de terre excité par une éruption du volcan, onze mille personnes furent englouties sous les débris

(1) Ribadéneira, *Fleurs des vies des Saints.*
(2) Baillet, *Vies des Saints*, 8 septembre.
(3) *Journal d'un voyage de France et d'Italie*, 1667.

de la principale église, tandis qu'on leur donnait la bénédiction.

Malgré cela, tous les ans, le 5 février, on fait à Catane une procession solennelle du corps de sainte Agathe, qui est placé dans une châsse d'argent enrichie de pierreries.

Toutes les fois que le volcan lance ses feux, le clergé ne manque pas de sortir avec le voile de sainte Agathe; on étend ce voile en l'air et on est persuadé qu'il détourne la flamme. Le père Ribadéneira dit que quand le feu aperçoit ce voile sacré, il s'éloigne avec tant de révérence, qu'on jurerait qu'il a usage de raison.

On distribue aussi du coton que l'on fait toucher au corps de sainte Agathe, et qui a la propriété de garantir du feu les maisons où l'on a la piété d'en conserver.

Le corps et le voile de sainte Agathe sont très-célèbres; tous les chrétiens savent que ces reliques sont à Catane; et cependant on les trouve dispersées ailleurs. On montre un de ses bras à Palerme; un autre bras à Douai. On a à Rome, dans l'église de Saint-Étienne le Rond, une partie du voile et des mamelles de sainte Agathe (1). Une mamelle entière était à Paris, dans l'église de Saint-Merry, quoiqu'on fasse voir les deux mamelles à Catane. Une quatrième mamelle était honorée à Rome, dans l'église de Saint-Dominique; une cinquième à Siponto; une sixième à Ca-

(1) *Merveilles et antiquités de Rome*, page 68.

poue, etc. Quelques-unes sont perdues ; espérons qu'on les retrouvera.

AGNÈS. — Le corps de sainte Agnès est à Rome ; mais elle a un autre corps à Manresa en Catalogne ; elle en avait un troisième à Utrecht, et une quatrième tête à Rouen, avec quelques ossemens à Anvers, à Bruxelles, à Cologne, et en plusieurs autres villes.

AGNÈS DE MONTE-PULCIANO. — La bienheureuse Agnès de Monte-Pulciano étant morte, des personnes pieuses voulurent l'embaumer. Mais Dieu fit voir qu'elle n'en avait pas besoin. Car il permit que ses mains et tous les autres membres de son corps suassent un saint baume en si grande abondance, que tous ses vêtemens en furent mouillés. On en remplit dévotieusement une fiole de verre, que l'on montre tous les ans à Gênes le premier jour de mai. On montre aussi une fiole pleine de manne blanche que Notre-Seigneur envoyait à sainte Agnès pour sa nourriture (1).

On honore à Gênes le corps de sainte Agnès de Monte-Pulciano. Entre tous les miracles que ce saint corps opéra, nous citerons celui-ci : sainte Catherine de Sienne vint visiter notre sainte, qui venait de mourir, et s'inclina pour baiser les sacrés pieds de la défunte. Mais le saint

(1) Ribadéneira, 20 avril.

corps éleva son pied jusqu'à la bouche de sainte Catherine, afin qu'elle pût le baiser sans s'incliner davantage. En mémoire de cette merveille, le pied qui a remué est demeuré plus court que l'autre (1).

ALBAN, — premier martyr de la Grande-Bretagne. Son corps, qui fut visité mille ans après sa mort, fut trouvé aussi frais que s'il eût été vivant (2); mais il se corrompit lorsqu'on l'eut logé dans sa châsse. Ce corps était à la fois dans le quatorzième siècle; en Angleterre, à Rome et à Cologne.

ALBERT. — Il y a plusieurs saints de ce nom. Saint Albert, évêque de Prague a laissé deux corps; un en Pologne, un second à Rome. Ce saint alla prêcher la religion aux Polonais qui le chassèrent. Mais bientôt se rappelant combien on attachait de prix aux reliques des saints, ils se repentirent d'avoir laissé échapper saint Albert, coururent après lui, le tuèrent, et emportèrent sa tête qu'ils espéraient bien vendre. Effectivement le duc Boleslas la leur acheta au poids de l'or. Les Polonais voyant son zèle lui vendirent au même prix les autres parties du corps saint, qui depuis fit une multitude de miracles.

IMAGE DE SAINT ALBERT DE LIÉGE.

Un joueur ayant perdu tout son argent, à Tra-

(1) Ribadéneira, après Surius.
(2) Ribadéneira, *Fleurs des vies des Saints.*

pano, vit deux images, l'une de la vierge Marie, l'autre de saint Albert de Liége, à qui il avait demandé inutilement un peu de bonheur au jeu. Il mit l'épée à la main en disant : « Je t'ai souvent ré-» clamé, saint sans complaisance, et tu ne m'as » point aidé : je ne t'aimerai jamais. Et toi, Marie, » surnommée mère de grâces, tu as été sourde à » ma prière. Eh bien ! vous ne ferez plus de du-» pes. » Aussitôt il se mit à frapper ces images qui rendirent quantité de sang ; le tonnerre tomba sur le joueur et le tua incontinent ; et depuis, ces saintes images, aussi bien que les reliques de saint Albert de Liége, opérèrent d'éclatans prodiges.

ALDEGONDE, — sainte vierge de Haynaut, patrone de Maubeuge. On garde dans plusieurs églises le voile miraculeux que le Saint-Esprit lui mit sur la tête avec son bec, le jour où elle fit vœu de virginité.

Les reliques de sainte Aldegonde ont fait beaucoup de miracles. Quelque temps après sa mort, un chevalier de Maubeuge se vanta d'avoir violé la sainte, et commit des impiétés dans son église. « Mais il fut à l'instant frappé aux parties secrètes » d'une étrange et horrible maladie, » dont il mourut, ayant néanmoins demandé pardon au tombeau de sainte Aldegonde (1), où il reconnut la vérité des miracles qu'elle opérait.

Comme on portait ses reliques en procession

(1) Les pères Triquet et Ribadéneira.

dans la ville de Mons, un pont sur lequel on passait fondit tout à coup dans la rivière. Les dévots burent d'autant; mais personne ne se noya; ceux qui portaient la châsse furent soutenus en l'air par une force miraculeuse, et traversèrent ainsi le fleuve; comme s'ils avaient eu sous les pieds le pavé le plus doux (1).

ALEXIS. — Ce saint n'a jamais existé : on sait que c'est le même que saint Jean Calybite. On raconte que le jour de ses noces, il abandonna sa femme et sa famille désespérée, qu'il changea d'habit avec un mendiant, qu'il mena quelque temps la vie de gueux; que lorsqu'il fut devenu méconnaissable, il vint demander l'hospitalité dans la maison paternelle, qu'on le logea sous un escalier où il vécut d'aumônes; que pendant dix-sept ans il entendit avec froideur les sanglots et les cris de sa femme, de sa mère, de son vieux père; et qu'on le reconnut à sa mort, en trouvant auprès de lui un livre de prières que sa mère lui avait donné. On a osé présenter cet horrible conte comme une histoire exemplaire.

On a bâti à Rome une église en l'honneur de saint Alexis, sur le lieu où il a fait pénitence. On y montre le corps de ce prétendu saint. « Cette » église est très-fréquentée, dit un voyageur » pieux (2), à cause des reliques du grand saint

---

(1) M. Durand, *Caractères des Saints.*

(2) *Journal d'un voyage de France et d'Italie, fait par un gentilhomme français.* 1667, page 365.

» Alexis. On voit encore, au bas de la nef de » l'église, l'escalier sous lequel il a vécu dix-sept » ans inconnu, et qui lui a facilité le chemin du » ciel. » Nous répétons que le prêtre Baillet lui-même (1) et tous les théologiens un peu sensés nient l'existence de ce saint, dont Rome expose les os à la vénération des fidèles.

ALPHONSE, — évêque de Tolède. On voit, dans l'histoire de saint Alphonse, qu'un jour de l'Annonciation de la sainte Vierge, s'étant levé plus matin que de coutume, il entra dans sa cathédrale et trouva la vierge Marie assise dans son siége épiscopal. Il se jeta bien vite à genoux; car il avait pour elle une dévotion très-ardente. Alors la sainte Vierge qui l'aimait lui fit présent d'une chasuble miraculeuse, que l'on montre toujours à Oviedo dans les Asturies.

AMABLE. — Dent de saint Amable (2).

« Heureux les habitans de Riom, qui possèdent la dent de saint Amable, avec laquelle on guérit toutes les morsures de vipères! Le père Lebrun de l'Oratoire, qui rapporte ce miracle, assure qu'on n'en saurait douter. La cérémonie se fait au son de la cloche; on assemble le peuple, on récite des prières, et l'on apporte le malade. Un

---

(1) *Vies des Saints*, 15 janvier.

(2) Saint Amable fut citoyen de Riom. Il est actuellement patron de cette ville.

prêtre approche, pose sur la plaie la dent de saint Amable, et le malade est guéri aussitôt (1). »

Cependant on n'ose plus guère aujourd'hui employer ce merveilleux talisman. Il paraît au reste que saint Amable n'avait qu'une dent, et qu'il la gardait pour la ville de Riom.

AMANT, — évêque de Rodez. Sa tête est à Saint-Pierre de Rome et sans doute encore dans sa ville épiscopale. Saint Quintien, son successeur sur le siége de Rodez, déterra le corps d'icelui et l'exposa à la vénération publique. Mais saint Amant apparut en colère à Quintien, le reprit aigrement et lui dit : « Vous faites tort au culte que » l'on doit à Dieu. C'est une impiété d'adorer des » os pouris. Faites-moi remettre en terre, ou » vous serez châtié (2). » Ou bien saint Amant n'avait qu'une fausse modestie, ou saint Quintien ne le craignait pas excessivement, car on continua d'honorer les reliques du défunt, et on les honore encore.

AMBROISE DE SIENNE, — religieux du treizième siècle. La vie de ce saint, publiée en Italie lorsque Grégoire XV le béatifia, assure qu'il a fait cent quatre-vingts miracles, tous authentiques, entre lesquels on trouve seize morts ressuscités.....

Il mourut d'une perte de sang. Comme la

---

(1) M. Salgues, *des Erreurs et des Préjugés*, tome I.
(2) Grégoire de Tours, Pierre Natalis, etc.

ruelle de son lit était inondée d'un sang noir et abondant, le frère infirmier prit une pelle à feu, répandit des cendres, « enleva l'ordure et la jeta dans les latrines de la maison. Cependant le bon saint trépasse. On s'aperçoit que les rideaux et les draps ensanglantés rendent une odeur très-suave. On fait conscience de les laver, et on appelle les religieux pour leur faire remarquer cette merveille. Le frère infirmier sentant alors son irrévérence, descend promptement aux fosses immondes, trouve le bienheureux sang entier, vermeil, odorant...., le recueille avec respect, et le fait voir aux religieux et au peuple (1). »

Ce saint sang s'est conservé long-temps à Sienne où l'on assure qu'il est encore. Il guérit les hémorroïdes et autres maladies de même nature.

AMPOULE. — SAINTE-AMPOULE DE REIMS. — Louis XII n'était pas persuadé que la sainte-Ampoule donnât tous les caractères de la royauté ; car ayant été sacré à Reims, le 27 mai 1498, il se fit encore couronner à Saint-Denis, le 1^er^. juillet suivant, et ne fit son entrée à Paris, qu'après cette dernière cérémonie.

Lorsque saint Remi eut converti Clovis, il voulut que les cérémonies d'un baptême qui allait donner à la religion chrétienne un si puissant appui se fissent avec la plus grande pompe ; les rues

(1) Voyez l'Abrégé de sa vie compilée par quatre théologiens, et le père Ribadéneira, au 20 mars.

de la ville de Reims furent tendues magnifiquement ; l'église ornée de tout ce qu'elle avait de plus riche, et le baptistère parfumé avec le meilleur goût.

Quand le roi Clovis et l'évêque Remi furent arrivés au baptistère, le clerc qui portait le saint-Chrême n'en put approcher; soit, comme dit Hincmar, à cause de la foule, ou plutôt, selon l'avis de Guillaume le Breton, parce que le diable cassa méchamment la bouteille aux huiles saintes ; et empêcha le jeune clerc d'avancer, dans l'espoir de retarder le baptême, ou peut-être de damner le roi, qui s'impatientait aisément.

Quoi qu'il en soit, le Chrême manqua, et le saint évêque leva les yeux vers le ciel, priant et pleurant. Aussitôt parut une colombe, portant en son bec une ampoule ou fiole, pleine d'une huile sainte, et d'une odeur si suave, que toute l'église en fut délicieusement embaumée. Aimoin prétend même que la sainte-Ampoule fut apportée par le Saint-Esprit, en propre personne ; et un autre théologien (1) assure que le pigeon envoyé du ciel était chargé de deux bouteilles, l'une pour le roi, l'autre pour la reine. Cette dernière est perdue il y a long-temps.

Or, l'évêque Remi prit la sainte-Ampoule, et pendant qu'il en versait quelques gouttes dans l'eau baptismale, la colombe céleste disparut, sans qu'on pût savoir par où elle avait passé. Clovis,

---

(1) L'auteur de la Vie de sainte Clotilde.

tout ému de ce prodige, reçut le baptême avec humilité, aussi-bien que ses sœurs, trois mille hommes de son armée, et une grande multitude d'enfans et de femmes (1).

Depuis ce jour, l'huile de la sainte-Ampoule a *toujours* servi au sacre de nos rois, sans que son parfum, après tant de siècles, cessât d'être agréable, et la fiole d'être pleine, quoiqu'on y puisât au besoin.

La sainte-Ampoule était soigneusement gardée par des religieux bénédictins. On ne la tirait du trésor que pour le sacre des rois; et encore exigeait-on préalablement quatre otages, choisis parmi les plus grands seigneurs de la cour.

La sainte-Ampoule se perdit quelquefois; mais elle reparut toujours, rapportée par un ange ou par un pigeon blanc. Dans les guerres du règne de Charles VII, le 3 avril 1429, les Anglais étant entrés à Reims, enlevèrent la sainte-Ampoule. Ils se retiraient tout fiers de ce pieux larcin; mais les habitans du Chêne-Pouilleux, en Rethelois, leur arrachèrent ce précieux trésor, et le remirent à ses gardiens maladroits. En récompense de ce service, Charles VII accorda à ces bons villageois, le privilége d'assister au sacre des rois de France, et y ajouta le don à perpétuité de la haquenée blanche qui porte le religieux chargé de la sainte-Ampoule.

De vieilles chroniques disent aussi que la sainte-

(1) Flodoard, *Histoire de l'église de Reims.*

Ampoule égarée se retrouva dans l'oreille d'un roussin, pour le sacre de Charles VII. La sainte-Ampoule a été brisée publiquement dans la révolution ; elle n'est pas encore revenue, selon son ancienne habitude ; mais il ne faut pas désespérer (1).

On a tant écrit sur la sainte-Ampoule, qu'il est inutile de dire que cette fable a été inventée trois cent cinquante ans après Clovis, par Hincmar, archevêque de Reims, qui y trouvait son intérêt ; que Grégoire de Tours et les autres écrivains du sixième siècle n'en disent rien ; que Pepin fut le premier roi qui ait été sacré en France ; et que, selon toutes les probabilités, aucun n'avait été sacré à Reims avant Philippe Ier.

La sainte-Ampoule ne devait pas être déplacée. Elle le fut cependant pour notre bon Louis XI. Ce prince, dans sa dernière maladie, avait une si grande peur de la mort, qu'il se fit apporter à son château du Plessis, près de Tours, les nombreuses reliques de la Sainte-Chapelle, qui arrivèrent escortées par plusieurs prélats. Le pape Sixte IV lui envoya la nappe de l'autel sur lequel *monseigneur saint Pierre* chantait la messe, avec plusieurs autres saintes reliques. La sainte-Ampoule fut placée sur son buffet, auprès de son lit, où elle était encore à l'heure de sa mort. Il avait envie de s'en faire oindre comme au jour de son

---

(1) On assure que les habitans de Reims ont retrouvé la sainte-Ampoule, avec beaucoup d'autres objets. Ils disent qu'ils en ont laissé briser une fausse, et qu'ils ont sauvé la vraie.

sacre ; et on prétend même qu'il voulait qu'on lui en frottât tout le corps (1). Mais tout cela ne l'empêcha pas de mourir.

SAINTE-AMPOULE DE MARMOUTIER.

Lorsque Henri IV se fit sacrer, comme il n'était encore en possession ni de la ville de Reims, ni de la sainte-Ampoule qu'elle possédait, il trouva le moyen de s'en passer. Il se fit sacrer le 27 février 1594, dans l'église de Notre-Dame de Chartres, avec une huile sainte contenue en une Ampoule ou fiole, qu'un ange avait apportée à saint Martin pour lui remettre les membres qu'il avait froissés par une chute du haut en bas d'un escalier (2). Les bénédictins de Marmoutier de Tours conservaient encore cette sainte-Ampoule en 1789 (3).

SAINTE-AMPOULE D'ANGLETERRE.

Quelques légendaires racontent que, tandis que saint Thomas de Cantorbéry était réfugié en France, la sainte vierge Marie, mère de Dieu, lui apporta une sainte-Ampoule ou fiole, pleine d'une huile aussi admirable que celle de Reims ; on ne sait pas pour quel usage. Mais lorsque le duc de Lancastre eut fait enfermer le roi Richard dans la tour de Londres, et se fut emparé de la couronne, il se fit sacrer avec l'huile de cette sainte-Ampoule.

AMPOULE DE SAINT-MAXIMIN.

On montrait dans l'église de Saint-Maximin,

---

(1) *Mémoires de Commines.*
(2) Sulpice Sévère, *Vie de saint Martin.*
(3) Dusaulx, *Voyage à Barrège*, chap. 1er.

en Provence, une sainte-Ampoule ou fiole de cristal que l'on disait apportée dans le pays par la Madelaine ou par saint Maximin. On remarquait dans cette Ampoule huit ou dix petites pierres blanchâtres, sur lesquelles les moines faisaient voir quelques taches du sang de Jésus-Christ. La Madelaine, disait-on, avait ramassé ces petites pierres au pied de la croix. Le vendredi saint de chaque année, entre midi et une heure, le peuple était persuadé que ce sang se détachait des pierres, s'élevait, et bouillonnait visiblement. La même chose arrivait, et n'arrive plus, le jour de la Sainte-Croix, si c'était un vendredi.

ANANIAS, MIZAEL, AZARIAS, ou Sidrach, Missach, Abdenago, — trois jeunes Hébreux que Nabuchodonosor fit jeter dans une fournaise ardente, et qui en sortirent sains et frais. Les corps de ces trois jeunes saints étaient à Alexandrie en Égypte, où une de leurs mains faisait beaucoup de miracles et chassait les démons sans difficulté. Ces mêmes corps étaient aussi et sont encore à Rome, dans l'église de Saint-Adrien. En troisième lieu, ces jeunes Hébreux reposaient à Langres dans un tombeau de bronze, avec une inscription latine, qui annonçait que le roi de Perse Zenon avait envoyé ces trois corps saints à Langres, pour mettre en fuite les démons qui désolaient cette ville (1).

---

(1) Baugier, *Mémoires historiques de Champagne*, tome I.

Cependant, loin de savoir comment on a pu découvrir une seule relique de ces trois jeunes hébreux, on ignore même le temps, le lieu et les circonstances de leur mort. On ne connaît d'eux que le miracle qui les préserva des flammes ; et si l'on en voulait croire le voyageur juif Benjamin de Tudèle, il faudrait chercher aux bords de l'Euphrate les corps et les tombeaux d'Ananias, de Mizaël et d'Azarias, qu'il dit avoir vu honorer au douzième siècle par les peuples de ces contrées. Mais tous ces contes ne méritent pas plus de foi que toutes ces reliques.

ANASTASE, — martyr de Perse. « Les bourreaux le noyèrent ; et après, ils lui tranchèrent la tète. Les chiens gardèrent son corps, sur lequel on voyait une étoile fort brillante. Dieu opéra plusieurs miracles avec l'habit de saint Anastase et avec son image miraculeuse. Sa tête fut portée à Rome, aussi-bien que cette image, qui chassait les diables et guérissait les malades. Tandis qu'on portait le corps du saint, une dame nommée Aréta refusa de faire la révérence aux reliques de saint Anastase. Le saint lui apparut avec son habit de religieux, et lui dit : Tu es méchante. Elle répondit : Non, je suis bonne. Et aussitôt elle fut saisie de douleurs poignantes, et ne recouvra la santé qu'en se faisant porter dévotement auprès du corps de saint Anastase (1). »

(1) Ribadéneira, 22 janvier.

Saint Anastase a laissé trois têtes, une à Constantinople, une à Rome, une à Aix-la-Chapelle. Son corps était aussi dans les deux premières de ces villes; et il y a peu de pays qui ne se vantent d'avoir quelques-unes de ses reliques.

ANDRÉ, — l'un des douze apôtres. A cause de son éminente sainteté et de ses grands miracles, ses reliques furent très-recherchées. Son corps était à Constantinople, à Amalfi dans le royaume de Naples, à Toulouse, en Russie et au couvent des apôtres en Arménie (1); ce qui fait cinq corps bien entiers. Sa sixième tête était à Saint-Pierre de Rome, où elle se voit encore. Un onzième bras était à Reims, un douzième à Avranches, un treizième à l'abbaye de la Chaise-Dieu en Auvergne, un quatorzième à Vergy en Bourgogne, un quinzième à Notre-Dame de Paris, un seizième à l'hôpital du Saint-Esprit de Rome, un dix-septième à l'église de Saint-Sébastien dans la même ville. Saint André avait encore des genoux, des pieds, des épaules, des côtes, des doigts, etc., à Aix en Provence, et dans une multitude d'autres villes. Son peigne à retaper était à Notre-Dame de l'Ile-sur-Lyon.

HUILE DE SAINT ANDRÉ.

Grégoire de Tours raconte que de son temps

---

(1) Au pied du mont Ararat est un monastère nommé Arakil-Vauc, c'est-à-dire, monastère des apôtres. Les Arméniens disent que cette maison a été la première demeure de Noé. (Chardin, tome II.)

il coulait du tombeau de saint André, le jour de sa fête (30 novembre) une huile très-odoriférante. Lorsqu'elle sortait abondamment, c'était l'assuré présage d'une année fertile. Si le tombeau était avare de cette précieuse liqueur, on pouvait s'attendre à une grande stérilité. Les possesseurs des reliques de saint André n'ont pas tous laissé perdre ce miracle. A Amalfi, on distribuait, il n'y a pas quarante ans, aux pèlerins qui payaient, de petites fioles d'huile qui découlait, disait-on, des os du saint apôtre. Cette huile, que peut-être on pourrait encore se procurer, est un spécifique contre toutes les maladies.

ANIMAUX. — Toutes les religions ont eu des animaux sacrés; on a même mis beaucoup de bêtes en paradis. Les paysans récitent une prière qui prouverait qu'il y a dans le ciel un cerf qui jouit de quelque puissance (1). On a donné aux plus fameux saints des bêtes pour compagnie : peut-être cette société-là en vaut-elle d'autres. Nous allons nous arrêter un moment avec les animaux sanctifiés; et nous verrons que quelques-uns ont laissé des reliques.

AGNEAUX DE SAINTE AGNÈS.

On représente sainte Agnès avec un agneau, à cause de l'analogie du nom; et tous les ans, à

---

(1) C'est la fameuse *Oraison du Loup*, qui se trouve rapportée dans les *Anecdotes du dix-neuvième siècle.* Elle se termine par ces mots : « Au nom du père, et du fils, et du » saint esprit, et du bienheureux saint Cerf. »

Rome, le 21 janvier, dans l'église de Sainte-Agnès, on bénit deux agneaux vivans, dont la laine est employée à faire le pallium que le pape envoie aux archevêques (1). — Saint Jean-Baptiste a aussi un agneau, qui figure Jésus-Christ.

L'ANE DE VÉRONE, etc.

« On raconte à Vérone, qu'après que Jésus-Christ eut fait son entrée à Jérusalem, il donna la clef des champs à l'âne qui lui avait servi de monture, voulant que cet animal passât le reste de ses jours en liberté. On ajoute que l'âne, ayant longtemps rôdé en Palestine, s'avisa de visiter les pays étrangers, et d'entreprendre un voyage par mer. Il n'eut pas besoin de vaisseau ; les vagues s'étant aplanies, le liquide élément s'endurcit comme du cristal. Il visita Chypre, Rhodes, Candie, Malte, la Sicile ; il s'avança tout le long du golfe de Venise, et s'arrêta quelques jours dans le lieu où cette fameuse ville a depuis été bâtie. Mais l'air lui ayant paru malsain et le pâturage mauvais dans ces îles salées et marécageuses, il continua son voyage; et, remontant l'Adige à pied sec, il vint jusqu'à Vérone, qu'il choisit pour son dernier séjour. Après y avoir vécu plusieurs années en âne de bien et d'honneur, il alla enfin de vie à trépas. On lui fit de riches obsèques ; les dévots de Vérone gardèrent soigneusement ses reliques, et les mirent dans le ventre d'un âne artificiel qui fut fait exprès. On les conserve encore au-

(1) Baillet, *Vies des Saints*, 21 janvier.

jourd'hui, à la grande édification des bonnes âmes. Cette sainte statue est gardée dans l'église de Notre-Dame-des-Orgues ; et quatre des plus gros moines du couvent, pontificalement habillés, la portent solennellement en procession deux fois dans l'année (1). »

« Ce qui donna lieu à cette fable, c'est que la plupart des ânes ont une espèce de croix noire sur le dos. Il y eut apparemment quelque vieil âne aux environs de Vérone, chez qui la populace remarqua une plus belle croix qu'à ses confrères ; une bonne femme ne manqua pas de dire que c'était celui qui avait servi de monture à l'entrée dans Jérusalem ; on fit de magnifiques funérailles à l'âne. La fête de Vérone s'établit ; elle passa de Vérone dans les autres pays ; elle fut surtout célèbre en France ; on chanta la prose de l'âne à la messe... Le prêtre, au lieu de dire : *Ite, missa est*, se mettait à braire trois fois de toute sa force, et le peuple répondait en chœur (2). »

Au reste, quoique les habitans de Vérone se vantent de posséder en entier les reliques de l'âne de Jésus-Christ, on montrait à Gênes, comme un très-précieux joyau, la queue de ce même âne (3) ; et l'on voit dans plusieurs voyageurs, que le trésor de Saint-Jean-de-Latran, à Rome, conserve

---

(1) Misson, *Voyage d'Italie*, tome I.

(2) Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, au mot *Ane*.

(3) Henri Étienne, *Apologie pour Hérodote*. Calvin, *Traité des Reliques*, etc.

avec beaucoup de soin la queue de l'âne de Balaam (1).

On a gardé aussi quelque chose de l'âne de saint Pierre le Célestin, lequel âne a guéri par l'attouchement un enfant perclus de tous ses membres (2).

DE LA CROIX QUE L'ANE PORTE SUR LE DOS.

On a dit que les ânes avaient une croix noire sur le dos, à cause de l'ànesse de Bethphagé, qui porta Jésus-Christ à Jérusalem. Mais Pline, qui a rassemblé avec soin tout ce qui concerne l'âne, et qui était presque contemporain de la susdite ânesse, n'aurait pas négligé ce mémorable prodige. Cependant il ne parle d'aucune révolution survenue de son temps dans la distribution de la couleur et du poil de l'âne. Il en faut conclure avec le bon sens que les ânes sont aujourd'hui ce qu'ils étaient autrefois (3).

L'ARAIGNÉE DE SAINT CONRAD.

Un jour que saint Conrad, évêque de Constance en Allemagne, était à l'autel, après qu'il eut fait la consécration, une araignée tomba dans le calice. Il l'avala sans rien craindre ; mais bientôt elle sortit miraculeusement de la cuisse du saint (4), et se promena sur l'autel à la vue de tout le monde. On la garda dans un reliquaire, parce qu'elle

---

(1) Misson, tome II.
(2) Ribadéneira, *Fleurs des vies des Saints.*
(3) M. Salgues, *des Erreurs et des Préjugés*, tome III.
(4) La même chose arriva à saint François d'Assise.

avait touché le précieux sang de Jésus-Christ (1).

BALEINE DE SAINT MACLOU.

Saint Maclou le Breton, étant en pleine mer, et voulant célébrer la messe le jour de Pâques, une grande baleine se présenta au bord du vaisseau. On lui dressa un autel sur le dos, et le saint célébra paisiblement les divins mystères (2). Mais il ne paraît pas qu'on ait rien conservé de cette sainte baleine.

LA BREBIS DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE, etc.

Saint François d'Assise, étant à Rome, avait recommandé à une brebis de vivre au couvent sans inquiéter les frères, et d'assister aux louanges divines; ce qu'elle fit : car lorsque les frères allaient au chœur, elle s'agenouillait devant l'autel de Notre-Dame, bêlant pour la saluer. Quand on levait le très-saint Sacrement à la messe, elle s'agenouillait aussi en signe d'adoration.

Saint François eut encore un agneau à qui il donna les mêmes habitudes. Il le laissa à une dame que l'agneau réveillait le matin, à force de bêler, lorsqu'elle oubliait d'aller à la messe. Il l'avertissait même par signes d'aller à l'église (3). Quelques villes d'Italie ont conservé la laine de ces bonnes brebis.

On représente saint Antoine de Padoue avec

---

(1) Molanus, Surius, Ribadéneira, 26 novembre.

(2) *Les trois animaux philosophes*, page 87, après le père Angelin de Gaza.

(3) Le père Ribadéneira, 4 octobre.

une brebis à ses côtés. On en donne une aussi à saint Loup, pour faire un contraste. On prétend même que saint Loup est le patron des brebis (1), quoique d'autres donnent cette charge à saint Vandelin.

CERF DE SAINT JULIEN L'HOSPITALIER.

On honorait dans quelques villes des reliques de cerf, mais sans doute sans savoir d'où elles venaient. Aussi nous ignorons ce que sont devenus les restes des saints cerfs dont nous allons parler.

Saint Julien l'hospitalier poursuivant un cerf à la chasse, le cerf se retourna et lui dit : « Cesse de me poursuivre ; tu tueras ton père et ta mère. » Il s'enfuit pour éviter la prophétie. Mais il fallait l'accomplir ; et il tua son père et sa mère sans les connaître (2).

CERFS DE SAINT RIEULE, PATRON DE SENLIS.

Les bêtes honorèrent la sépulture et les reliques de saint Rieule ; car tous les ans, le jour de sa fête, plusieurs cerfs, biches et chevreuils sortaient de la forêt, et suivaient le peuple à l'église comme en procession. Ils se plaçaient ensuite sur le tombeau du saint, et y demeuraient tout le long de la messe ; après quoi ils s'en retournaient doucement dans les bois. Cette merveille dura plusieurs années ; mais un nommé Gaubert les ayant empêchés d'entrer dans l'église, ils prirent cet affront

---

(1) Henri Étienne, *Apologie pour Hérodote*, chap. 38.
(2) Voyez la *Légende dorée* et toutes les anciennes légendes.

tant à cœur, qu'ils ne revinrent plus. C'est en mémoire de ce miracle qu'on met un cerf et une biche à côté de saint Rieule (1).

CERF DE SAINT EUSTACHE.

Étant un jour à la chasse, éloigné de ses gens, un jour de vendredi saint, Eustache aperçut un grand cerf, qu'il poursuivit à toute bride. Mais le cerf s'étant arrêté, il vit entre ses cornes un crucifix très-brillant, et entendit une voix qui lui dit : « Pourquoi me persécutes-tu ? Je suis Jésus-Christ, mort pour toi ; et je veux te sauver. » Eustache fléchit le génou et se fit chrétien (2). On le met au rang des martyrs. Il est fâcheux que ce saint n'ait jamais existé, comme tant d'autres, que dans les légendes.

CERF DE SAINT HUBERT.

Saint Hubert, évêque de Liége, étant encore païen, poursuivait un cerf à la chasse, lorsqu'il vit entre les cornes de l'animal, un crucifix qui l'engagea à se convertir, et l'envoya à saint Lambert, évêque de Maestricht. Hubert y alla, et reçut le baptême. On dit que ses chiens se mirent à genoux avec lui devant le cerf (3).

LE CERF DE SAINT TELO.

« On montre encore à Landeleau le matelas

---

(1) Ribadéneira, *Fleurs des vies des Saints*, 30 mars.
(2) Les divers martyrologes et Ribadéneira.
(3) *Vie du grand saint Hubert.*

de pierre où saint Telo se reposait, quand, monté sur un cerf, il avait achevé de parcourir la paroisse qu'il protégeait (1). »

CHEVAUX DES SAINTS.

« Quand un cheval bâille à Languengar, on lui dit : Saint-Éloi vous assiste. C'était et c'est encore le patron des chevaux (2). »

On représente communément avec un cheval saint Martin, saint Georges, saint Victor, saint Maurice, et tous les saints qui ont été soldats.

CHAT DE SAINT YVES DE BRETAGNE.

On représente saint Yves avec un chat, parce que saint Yves fut avocat, et que, selon Henri Etienne, le chat est le symbole des gens de justice (3).

LE SAINT CHIEN DE L'ABBAYE DE CORBIE.

En l'an.887, vivait dans l'abbaye de Corbie un vénérable chien., qui pouvait être proposé comme un modèle de dévotion. Il écoutait la messe avec modestie et recueillement. Il se levait, s'agenouillait, se prosternait toutes les fois qu'il était nécessaire. Il observait scrupuleusement les jours maigres ; et toutes les caresses imaginables ne l'auraient pas décidé à ronger le plus petit os

---

(1) *Voyage dans le Finistère, ou état de ce département en* 1794, tome I.

(2) Même ouvrage, tome II.

(3) *Apologie pour Hérodote*, tome I.

en des temps d'abstinence. Si quelques chiens venaient pisser contre les murs de l'église, il les poursuivait en les mordant avec un saint zèle. S'ils troublaient les saints offices par leurs aboiemens, il ne manquait pas non plus d'aller les mettre à la raison. Ce vertueux chien mourut dans les bras des moines ses confrères. On montrait encore au seizième siècle, dans le monastère de la nouvelle Corbie en Westphalie, la peau empaillée d'icelui chien. Son histoire tient place dans les chroniques de la maison qu'il édifia par ses exemples (1).

CHIEN DE SAINT ROCH.

Saint Roch n'était pas toujours bien portant. Ayant été attaqué d'une cruelle maladie au milieu d'un voyage, et se trouvant seul dans les bois, il se coucha sous un arbre, attendant les secours de la Providence. Dieu, pour montrer qu'il n'abandonne jamais les siens, envoya le chien d'un gentilhomme du voisinage, lequel chien lui apportait régulièrement tous les jours du pain et des viandes de la table de son maître, pour sa nourriture. C'est pour cette merveille qu'on représente saint Roch avec son chien (2).

Plusieurs autres saints ont été pareillement secourus pendant leur vie, ou gardés après leur

---

(1) Cette histoire a été publiée dans les mélanges de l'académie des curieux de la nature. Voyez aussi le VI^e^. volume des *Nouvelles de la république des lettres*, et le tome II de l'ouvrage de M. Salgues sur les Erreurs et les Préjugés.

(2) Ribadéneira, 16 août.

mort par des chiens qui ont mérité de figurer dans les légendes.

LE CHIEN DES SEPT DORMANS.

Sept jeunes gens, pour éviter les persécutions de Décius, se cachèrent dans une caverne près d'Éphèse, et y dormirent environ deux cents ans. Leur chien sommeilla comme eux, et se réveilla le chien le plus instruit du monde. Il vécut encore autant qu'un chien peut vivre, sans compter les deux cents ans qu'il avait dormi comme ses maîtres. C'était un animal dont les connaissances surpassaient celles des plus savans philosophes.

Les chrétiens, qui ont mis les sept dormans au rang des saints, font grand cas de leur chien; et Mahomet l'a placé dans le paradis, entre l'âne de Balaam et l'ânesse de Bethphagé. On se vante à Andrinople de posséder le bout de sa queue, et on montre auprès d'Éphèse la grotte des sept dormans et de leur chien.

On sait que saint Hubert est le patron des chiens, comme saint Yves est le patron des chats.

LA CIGALE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE.

Une cigale chantait sur un figuier, auprès du couvent de Sainte-Marie-de-la-Portioncule. Saint François d'Assise l'appela, et aussitôt la cigale vola sur sa main. François lui dit : Chante, ma sœur la cigale, loue ton créateur. La cigale chanta :

Mon Dieu, que vous êtes grand
Dans les plus petites choses!
Mon Dieu, que vous êtes grand!

Quand elle eut bien réjoui le saint par ses chansons, il donna congé à sa sœur la cigale (1). Le même saint appelait un loup : Mon frère le loup. Lorsqu'il prêchait les hirondelles, il leur disait : Mes sœurs les hirondelles.

COCHON DE SAINT ANTOINE.

On représente saint Antoine avec un cochon, parce qu'on croit qu'il vécut, dans sa solitude, avec un compagnon de cette singulière espèce. On sait qu'il protége les confrères de son cochon, et qu'il est leur patron titré. Autrefois les cochons de l'abbaye Saint-Antoine à Paris, avaient, exclusivement à tous autres, le privilége de courir librement dans la ville avec une sonnette au cou. On les respectait infiniment à cause de leur patron saint Antoine. On donne aussi un cochon à saint François Borgia, de la compagnie de Jésus.

POURCEAU DE NAPLES.

On raconte à Naples que le démon se montrait autrefois sous la figure d'un pourceau, dans le lieu où l'église de Sainte-Marie-Majeure a depuis été bâtie ; ce qui épouvantait tellement les Napolitains, que l'on craignait de voir bientôt la ville déserte ; mais la Vierge apparut à l'évêque et lui ordonna de lui bâtir une église à l'endroit où l'on voyait ordinairement le pourceau infernal. Aussitôt que l'église fut commencée, le diable

---

(1) *Vie de saint François*, chap. 8. — Ribadéneira, 4 octobre. Le père Angelin de Gaza. *Pia Hilaria.*

ne se montra plus. En mémoire de cet événement, l'évêque Pomponius fit faire un pourceau de bronze qui est encore dans l'église (1).

COQ DE SAINT PIERRE, etc.

On gardait, dans quelques villes d'Espagne, les plumes du coq qui chanta quand saint Pierre renia son maître; on contait que saint Jacques avait apporté ce coq aux Espagnols; et il n'y a pas deux cents ans que la plupart des pèlerins qui revenaient de la Terre-Sainte et de la Galice, rapportaient de certaines poules qu'ils disaient de la race du saint coq de la passion.

On ne peut douter qu'il y ait, dans la religion chrétienne, beaucoup de cérémonies tirées du paganisme. En voici une qui prouverait que saint Christophe est l'Esculape des chrétiens. Lorsque les habitans de la Touraine avaient quelque mal au bout des doigts, comme un panaris, ils offraient un coq à saint Christophe. Mais il fallait bien observer que ce coq fût blanc; autrement, loin d'obtenir les bonnes grâces du saint par ce sacrifice, on était sûr d'allumer son courroux et de voir redoubler le mal (2).

CORBEAU DE SAINT VINCENT.

« On fit jeter à la voirie le corps du saint martyr Vincent. Mais il fut bien gardé. Sitôt que quelque oiseau de proie voulait s'approcher pour

---

(1) Misson, *Voyage d'Italie*, tome II.
(2) Henri Étienne, *Apologie pour Hérodote*, chap. 38.

en faire curée, un grand corbeau descendait de la montagne et lui donnait la chasse. Un loup vint pour s'en gorger : le corbeau l'attaqua et lui donna tant de coups de bec dans les yeux, qu'il le fit retourner à sa tanière plus vite que le pas. Enfin, une bonne et dévote femme enterra le corps (1). »

CORBEAU DE SAINT PAUL, ERMITE.

« Saint Antoine étant venu visiter saint Paul, le premier ermite, un corbeau volant doucement apporta un pain devant eux. Dieu soit loué, dit saint Paul. Il y a soixante ans, mon frère Antoine, que ce corbeau m'apporte tous les jours un demi-pain. Maintenant que vous êtes ici, il a redoublé la pitance (2). »

On sait que saint Jérome, le prophète Élie et quelques autres, furent pareillement nourris par des corbeaux.

DAUPHIN DE SAINT LUCIEN DE SYRIE.

Le saint prêtre Lucien fut jeté à la mer par les persécuteurs, et se noya. Mais un grand dauphin, portant le saint corps sur son dos comme sur un lit, déposa ce précieux trésor sur le sable, à la vue de plusieurs chrétiens, et mourut lui-même à côté du martyr. On conserva long-temps la carcasse de ce dauphin à Nicomédie ; et Méta-

---

(1) Ribadéneira, *Fleurs des vies des Saints*, 22 janvier.

(2) Même ouvrage, 10 janvier.

phraste rapporte que, dans un hymne qu'on chantait de son temps à la louange de saint Lucien, on faisait mention honorable de son poisson. Les reliques de ce dernier sont maintenant perdues (1).

On remarque dans la vie de saint Martinien, ermite, qu'il fit un voyage de mer à cheval sur deux dauphins. Nous ne voyons plus à présent ni dauphins ni dragons : mais il y en avait sans doute au temps des saints.

DRAGON DE SAINT GEORGES, etc

On montre auprès de Béryte, en Phénicie, le lieu où saint Georges tua un monstrueux dragon, et délivra la fille du roi du pays, qui allait en être dévorée. On dit qu'il la rendit saine et vive à son père. On voit encore à peu de distance la caverne du dragon, et la vieille masure où l'on exposait les jeunes filles qui devaient être mangées. Il y avait sur ces lieux consacrés par le courage de saint Georges, une église qui ne subsiste plus (2). — Ce n'est pas bien loin de ces contrées que Persée tua le dragon qui devait dévorer Andromède.

Un dragon long de trente pieds, ayant la tête faite comme celle d'un coq, et le corps tout couverts de rudes écailles, désolait les environs de Landernau. Saint Dérien, ayant fait le signe de la croix, s'approcha du dragon, lui mit son étole au cou, et le donna à conduire à un enfant qui

---

(1) Surius, Métaphraste, Ribadéneira. *Voyage d'un anonyme au Levant*, 1691.

(2) *Voyages de Monconis*, *de Thévenot*, et *du P. Goujon.*

traîna la bête jusqu'à un château où elle fut enfermée (1).

Saint Méen, abbé de Saint-Florent, au bord de la Loire; avait noyé un autre dragon, pareillement avec son étole.

Saint Jouin, évêque de Léon, tua aussi, mais avec la seule arme du signe de la croix, un dragon qui ravageait son évêché.

Saint Julien du Mans, et saint Marcel de Paris, eurent à combattre des ennemis semblables, et furent nécessairement victorieux.

Sainte Marguerite est représentée avec un dragon à ses pieds, parce qu'elle terrassa le diable qui avait pris cette figure.

On conte à Tarascon que sainte Marthe délivra le pays d'un dragon monstrueux (la Tarasque), dont on promène encore tous les ans l'effigie, en grande réjouissance.

On montrait, dans le trésor de l'abbaye du Mont Saint-Michel, une petite épée et un bouclier carré, trouvés, disait-on, en Irlande, auprès du corps d'un dragon que l'archange Michel avait tué, avec ce bouclier et cette épée (2).

Saint Pol, évêque de Léon, avait tellement soumis un dragon long de soixante pieds, qu'il s'en faisait suivre comme si c'eût été un chien (3).

---

(1) Le père Albert, *Vies des Saints de Bretagne.*

(2) Bruzen de la Martinière, le grand Dictionnaire géographique, article *Mont saint-Michel.*

(3) *Vies des Saints de Bretagne.*

Saint Pavace délivra le Mans d'un dragon qui vomissait des flammes ; et saint Samson, évêque de Dole, en fit mourir deux par des signes de croix.

Sainte Vénérande, vierge et martyre, fut exposée à l'appétit d'un dragon, par les persécuteurs qui avaient alors des dragons à leur disposition ; mais elle tua la bête par le signe susdit.

Saint Romain, évêque de Rouen, assisté de deux criminels, délivra également son diocèse d'un dragon monstrueux que les Normands nomment la Gargouille. En mémoire de ce miracle, on promenait tous les ans à Rouen, aux Rogations, une effigie de la bête ; comme on traînait en procession, à Paris, il n'y a pas encore long-temps, le dragon de saint Marcel, auquel les passans, jetaient des gâteaux et des bonbons, que les bedeaux lui ôtaient de la gueule. De plus, l'archevêque de Rouen conservait, dans le dix-huitième siècle même, le droit de délivrer tous les ans un criminel, en mémoire de ceux qui accompagnaient saint Romain.

DRAGON DE SAINT SYLVESTRE.

On vint dire au saint pape Sylvestre que Rome était dévastée par un dragon qui mangeait trois cents hommes par jour. Attendez, dit Sylvestre, je vais le mettre à la raison. Il courut à la caverne du dragon et lui dit : « Au nom de notre Seigneur Jésus-Christ qui a été crucifié, et qui viendra juger les vivans et les morts, je te défends de mordre dorénavant. » En disant ces mots, Syl-

vestre lia la grande gueule du dragon avec un fil, et le dragon creva. Le saint pape, en reconnaissance de la protection du ciel, bâtit une église qu'on voit encore, à sainte Marie Libératrice. Elle est sur le lieu où le dragon se retirait. On garda long-temps les écailles de ce monstre; mais on ne voit plus que la pierre où il eut la gueule serrée par le signe de la croix, et où l'on a écrit cette belle histoire (1).

GRENOUILLES DE SAINTE ULPHE.

La jeune vierge Ulphe vivait solitaire dans une petite cabane, auprès d'Amiens. Un matin que saint Domice vint frapper à la porte de la bienheureuse Ulphe, pour l'avertir d'aller à matines, le croassement des grenouilles l'empêcha d'entendre la voix de Domice : elle continua de dormir, et n'alla point à matines. Mais à son réveil, s'étant aperçue de sa faute, elle pria Notre-Seigneur de faire taire ces grenouilles; et Notre-Seigneur les fit taire, car depuis elles n'ont plus croassé. C'est comme un miracle perpétuel (2).

GRENOUILLES DE SAINT RIEULE.

Saint Rieule, évêque de Senlis, prêchant un soir au bord d'un marais, les grenouilles se mirent à faire tant de bruit, qu'on n'entendait plus ce

---

(1) Jacobi de Voragine, *Legenda* 12. *Journal d'un voyage de France et d'Italie en* 1660. *Merveilles et Antiquités de Rome.*

(2) Le père Giry, *Vies des Saints*, 31 janvier.

que le saint disait. Rieule s'adressant à ces animaux leur commanda de se taire. Chose admirable, et qui confond les libertins ! Ces grenouilles gardèrent incontinent un profond silence ; et elles n'ont jamais crié depuis (1).

Saint Ouen fit taire aussi des grenouilles qui l'empêchaient de dire son bréviaire ; et plusieurs saints opérèrent le même miracle. Faut-il donc que les bêtes soient le modèle des chrétiens (2) !

LIONS DE SAINT PAUL, ERMITE.

Saint Antoine, vieux, cassé, et sans autres instrumens que ses mains, ne pouvait enterrer saint Paul, ermite. Comme il était dans cet embarras, deux lions arrivèrent. Antoine ne fut pas plus ému que si c'eût été deux moutons. Les deux lions allèrent droit au corps de saint Paul, le caressèrent, puis lui firent une fosse avec leurs ongles. Ensuite ils vinrent demander la bénédiction de saint Antoine. Le saint levant les mains et louant Notre-Seigneur dit : Seigneur, donnez à ces lions ce qui leur est convenable. Et les lions s'en allèrent (3).

LION DE SAINT GÉRASIME.

L'auteur du *Pré spirituel* raconte que saint Gérasime guérit un lion qui s'était enfoncé une épine

---

(1) Ribadéneira, 30 mars.

(2) Cette réflexion appartient à l'auteur de la vie de saint Ouen.

(3) Ribadéneira, 10 janvier.

dans la pate ; et que depuis il fut servi jusqu'à sa mort par cet animal reconnaissant. Et après cinq ans passés ensemble, le fidèle lion voyant son maître mort, se refusa la nourriture, et rendit l'âme sur le tombeau de Gérasime. On gardait en Palestine, avant les irruptions des infidèles, la pate que le saint avait guérie, et quelques autres reliques de ce lion, qui est, comme on a dû le remarquer, une copie du lion d'Androclès.

On représentait souvent saint Jérôme avec un lion, parce qu'on le confondait avec saint Gérasime.

LION DE SAINT SABAS, etc.

Saint Sabas, abbé, entra un jour dans une caverne où se retirait un grand lion. Après qu'il eut achevé sa prière, il s'y endormit. Vers minuit, le lion rentra dans sa tanière, et n'osant mal faire à Sabas, il le tirait doucement par sa robe, comme voulant le mettre hors de sa caverne. Le saint, loin de s'étonner, se mit à dire ses matines. Le lion sortit aussitôt, attendant qu'il les eût achevées. Mais fatigué d'attendre, il vint l'avertir de nouveau à sa manière de sortir de sa maison. Le saint, sans s'émouvoir, lui dit : Regarde, nous demeurerons bien ici tous deux, car la tanière est assez grande. Sinon, il est plus raisonnable que tu t'en ailles et me cèdes la place. Le lion entendit cela, sortit de sa tanière et la laissa au saint abbé (1).

(1) Ribadéneira, 5 décembre.

Sans parler du lion de saint Marc, plusieurs de ces animaux ont place dans les légendes, pour avoir fait société à des saints, ou pour avoir gardé les corps des martyrs, ou pour avoir fait en faveur des ermites le métier de fossoyeurs.

Il est parlé aussi, dans les actes de sainte Thècle d'un lion que cette sainte baptisa. Mais c'est un sujet trop grave pour que nous puissions nous permettre de nous y arrêter imprudemment.

LOUP DE SAINT HERVÉ.

On raconte que ce saint, étant aveugle, se faisait conduire par un loup, qu'il avait su rendre miraculeusement docile et pacifique; et l'on assure, dans la Bretagne, que ceux qui donnent du beurre à saint Hervé, ou aux prêtres de saint Hervé, peuvent être certains que leurs troupeaux seront respectés par les loups, dont saint Hervé est le patron. La légende du P. Albert dit que le loup de saint Hervé avait mangé un âne, et que le saint l'obligeait à remplacer aussi le défunt, en portant des fardeaux et traînant la charrue.

Saint Mâlo condamna un autre loup qui avait mangé son âne à faire le service de l'âne.

LOUP DE SAINT BLAISE.

Une pauvre veuve n'avait qu'un cochon pour toute compagnie; un loup prit le cochon et l'emporta. La veuve s'adressa à saint Blaise et le pria de lui faire rendre son cochon. Saint Blaise, souriant, dit : Soyez tranquille. En même temps, il

appela le loup qui rapporta le cochon et le rendit sain et vivant à la veuve (1).

Semblablement saint Hervé fit restituer une poule qu'un renard venait de voler.

Saint Robert, abbé de Cîteaux, obligea un autre loup à rapporter un petit enfant qu'il venait d'enlever. Plusieurs autres loups, plus saints que ceux-là, gardèrent les corps des martyrs. La tête de saint Edmond, roi d'Angleterre, fut conservée par la protection d'un loup.

MULET DE SAINT THOMAS D'AQUIN.

En sortant du bois de Piperno, à quelques lieues de Fondi, dans le royaume de Naples, les pèlerins vont visiter l'abbaye de Fossa-Nova. Les moines de cette abbaye racontent que saint Thomas d'Aquin, allant de Fondi au concile de Lyon, et s'étant trouvé malade, descendit de son mulet, attacha sa bête, et s'endormit dans un coin du bois, près de l'église. Le mulet s'étant détaché, entra sans respect dans l'église; il eut même l'insolence de mettre les pieds dans le chœur. Mais à l'instant ces pieds coupables s'enfoncèrent dans le pavé. L'animal épouvanté s'enfuit.

Cependant, comme on cherchait le maître du mulet pour le punir, on trouva saint Thomas d'Aquin près de rendre l'âme. On l'emporta au couvent, où il expira quelques jours après. Au moment des funérailles, le mulet vint pleurer sur le

---

(1) Jacobi de Voragine, *Legenda* 38.

corps de son maître, et y mourut de douleur, semblant demander à partager sa tombe, ce que sans doute on n'accorda pas. Mais on garda longtemps les fers du mulet, et on montrait encore il y a peu de temps les empreintes de ses pieds dans le pavé de l'église. On avait couvert cette relique d'une petite grille de fer, pour la mettre à l'abri des insultes du temps et des impies (1).

MULET DE SAINT ANTOINE DE PADOUE.

Bovibile, hérétique très-obstiné, niait la vérité du saint sacrement de l'autel. Saint Antoine de Padoue, pour le convaincre, fit amener un mulet qui n'avait ni bu ni mangé depuis trois jours. Bovibile lui présenta de l'avoine, et le saint tenant en main une hostie consacrée, dit au mulet : « Viens, fais la révérence à ton créateur, et confonds la malice des hérétiques. » Aussitôt le mulet, sans faire attention à l'avoine, se prosterna devant le très-saint sacrement et l'adora. Ce miracle consola fort les catholiques. Les hérétiques en enragèrent, hors Bovibile qui se convertit (2).

BRIDE DU MULET DE SAINT THOMAS DE CANTORBÉRI.

Un chevalier très-dévot à Saint-Thomas de Cantorbéri, cherchait à acheter quelques-unes de ses reliques. Un prêtre rusé (3) lui vendit la

---

(1) Misson, *Voyage d'Italie*, t. II, Ribadéneira, 7 mars; etc.
(2) Ribadéneira, 13 juin.
(3) *Dolosus sacerdos*, et plus bas *pessimus sacerdos*.

bride du mulet de ce grand saint, en lui vantant ses grandes vertus. Le chevalier donna tout l'argent qu'on lui demanda, et emporta sa bride. Or, c'était la bride de l'âne du prêtre. Jamais saint Thomas ne l'avait touchée. Cependant, la miséricorde de Dieu sur les saints est si grande, que le chevalier fit avec cette bride une multitude de miracles. Il finit par la mettre dans une église, où elle fut honorée comme une relique très-importante (1).

OURS DE SAINT WAAST.

On voit dans la vie de saint Waast qu'il savait obliger les ours à lui obéir. Les églises qui l'ont pris pour patron n'ont pas négligé cette circonstance. Le pupitre de Saint-Waast d'Arras, qui ne subsiste peut-être plus, était un arbre d'airain soutenu par deux ours de même métal. De petits ours grimpaient à l'arbre, avec différentes postures. On a voulu par-là rendre le saint plus accessible, en lui présentant ainsi des êtres dont il avait aimé la compagnie.

Saint Corbinian obligea un ours à lui servir de monture, parce que cet ours avait mangé son âne. Saint Martin, abbé de Vertou, fit la même chose.

OURS DE SAINTE GUDULE, etc.

Un grand ours, poursuivi par l'empereur Charlemagne, se réfugia dans l'église de Sainte-

---

(1) *Cæsarii miracula, lib.* 8, *cap.* 70.

Gudulé, à Morzelle, en Brabant ; et, miraculeusement adouci par la sainteté du lieu, il se mit à lécher les pieds des religieuses, et ne voulut plus quitter ces sages vierges, avec lesquelles il vécut comme un agneau. On montrait la peau de cet ours aux libertins et aux furieux (1).

Saint Colomban vit un ours qui mangeait un cerf. Considérant que la peau était propre à faire des souliers, il ordonna à l'ours de la ménager. L'ours obéit, et le saint fit emporter la peau du cerf par ses religieux. On conservait dans le monastère de Mereraw, en Allemagne, un soulier de saint Colomban, fait de la peau de ce cerf (2).

PEAU D'OURS DE SAINT ANDRÉ.

Un chanoine de Cologne chargea, au douzième siècle, deux jeunes marchands de lui acheter en Norwége une peau d'ours blanc, pour couvrir l'autel de saint André. Les deux marchands s'acquittèrent de leur commission ; et il paraît que dès lors saint André prit de l'affection pour la peau d'ours ; car une horrible tempête s'étant élevée au milieu de la pleine mer, comme on ne savait plus à quels moyens recourir pour se garantir du naufrage, les deux jeunes gens se rappelèrent la peau de saint André : ils l'opposèrent comme une voile à l'ouragan, qui s'apaisa aussitôt ; et le reste de la navigation fut heureux. A leur arrivée à Cologne,

---

(1) Molanus, Ribadéneira, etc., 8 janvier.
(2) *Gallia christiana*, tome V. Ribadéneira, 22 novembre.

ils rendirent l'argent qu'on leur avait donné, et firent présent à saint André de la miraculeuse peau d'ours, qui opéra depuis beaucoup de prodiges (1).

PIGEON DE RAVENNE.

« On montre dans l'église des Théatins de Ravenne, au-dessus du grand autel, une petite fenêtre au milieu de laquelle on a mis la figure d'un pigeon blanc. C'est en mémoire de ce qu'après la mort de saint Apollinaire, premier évêque de Ravenne, les prêtres étant assemblés pour lui choisir un successeur, le Saint-Esprit entra, dit-on, par cette fenêtre, en forme de colombe, et se vint poser sur celui qui devait être élu. On ajoute que la même chose arriva encore onze fois dans la suite. Mais depuis, ils ont fait leurs affaires sans le secours du Saint-Esprit (2). »

Un jour que saint Braule prêchait à Sarragosse, afin qu'on sût que c'était le Saint-Esprit qui lui inspirait ce qu'il disait, on vit sur son épaule un pigeon qui semblait lui souffler son discours (3). On se rappelle que Mahomet avait pareillement un pigeon qui lui parlait à l'oreille.

POISSON DE JÉSUS-CHRIST.

Les dernières reliques qui appartiennent à Jé-

---

(1) *Cæsarii miracula*, lib. 8, cap. 57; et divers mémoires sur Cologne.

(2) Misson, *Voyage d'Italie*, tome I.

(3) Ribadéneira, *Vies des Saints*, 26 mars.

sus-Christ sont celles qu'on a eues depuis sa résurrection ; et la plus curieuse sans doute est un morceau du poisson rôti que lui présenta saint Pierre, lorsque Jésus lui apparut. « Il faut dire » qu'il a été bien épicé, ou qu'on lui a fait un mer- » veilleux saupiquet, puisqu'il s'est pu garder si » long-temps. Mais, sérieusement, est-il à pré- » sumer que les apôtres aient fait une relique » du poisson qu'ils avaient apprêté pour leur dî- » ner (1)? » Cependant ce morceau de poisson se montrait à Rome, et à Saint-Salvador en Espagne.

POISSON DE SAINT CORENTIN, etc.

On voit encore à Quimper la fontaine où vivait ce poisson merveilleux. Quoique saint Corentin en coupât chaque matin la moitié pour se nourrir, il était toujours vivant et toujours entier (2).

Nous ne parlerons point du poisson de Jonas, que les mahométans ont mis dans le ciel.

Un jour que saint Antoine de Padoue prêchait devant des hérétiques qui ne l'écoutaient point, comme il était au bord d'une rivière, il appela les poissons et leur dit : Écoutez-moi, vous autres, puisque les hérétiques refusent de m'entendre. Ce fut une chose merveilleuse de voir aussitôt une infinité de gros, de menus et de petits poissons, tous en ordre, sortant la tête de l'eau et l'écoutant attentivement. Le saint les appela frères, et leur

---

(1) Calvin, *Traité des Reliques.*

(2) *Vies des Saints de Bretagne. Voyage dans le Finistère*, tome III.

fit un sermon sur la manière dont ils devaient servir Dieu et lui rendre grâce. Lorsqu'il eut fini, les poissons baissèrent la tête, reçurent sa bénédiction et s'écoulèrent (1).

POULETS DE SAINTE GERTRUDE.

A Trefflès en Basse-Bretagne, on offre à sainte Gertrude des poulets, qu'elle préfère à tout autre présent. Elle guérit, dans ceux qui lui font ces offrandes, les rhumatismes et les maladies de langueur. Après les avoir bénis, les prêtres revendent les poulets, qui préservent dès lors les basses-cours de tout accident (2).

RATS DE POPPIEL ET D'HATTON.

Poppiel Ier., roi de Pologne, jurait souvent et disait : Que les rats me puissent manger ! Il était impie et méchant. Or un jour, une armée de rats vint et mangea Poppiel II, fils du jureur.

Hatton, archevêque de Mayence, ayant mis le feu à une grange pleine de pauvres gens, une bande de gros rats se jeta sur lui et le dévora. On montre encore auprès de Mayence la grange aux rats.

SERPENS, SAUTERELLES, etc.

Saint Jean de Réaume, saint Vigor, et plusieurs autres saints tuèrent avec leur étole et un signe de croix des serpens monstrueux qui ravageaient leur

---

(1) Ribadéneira, 13 juin.

(2) *Voyage dans le Finistère en* 1794, tome II.

pays. Mais ces histoires ressemblent trop aux dragons dont nous avons déjà parlé.

Saint Théodose ordonna aux sauterelles de respecter les fruits de la terre, et elles se contentèrent de ronger les chardons et les mauvaises graines.

Saint Sylvestre, luttant avec un magicien, dit à un taureau : Zambri ! Aussitôt le taureau tomba mort. Saint Sylvestre pria et dit : Taureau, lève-toi. Incontinent le taureau ressuscita, et les assistans se firent chrétiens (1).

On parle aussi de la vache de saint Martin ; c'est une vache qui était possédée du diable, et que le saint dépossséda (2).

LA SAINTE SOURIS.

A Paris, dans l'église de Saint-Merry, et à Lodève en Gascogne, des souris mangèrent quelques hosties consacrées. A Paris, on n'en fit pas grand bruit. Mais à Lodève, on canonisa le petit animal, que l'on appela la sainte souris (3).

VEAU DE SAINT GERMAIN.

Saint Germain (dans sa légende) prêcha un jour en Bretagne. Le roi, qui ne fut pas content du sermon, ne voulut pas lui donner à dîner. Germain alla avec ses compagnons chez un bouvier, qui les reçut humainement et fit tuer un veau qu'il avait pour les régaler. Mais après le repas,

---

(1) Jacobi de Voragine, *Legenda* 12.
(2) Voyez Sulpice Sévère.
(3) Henri Étienne, *Apologie pour Hérodote*, ch. 39.

saint Germain fit apporter les os et la peau de la bête ; et ayant fait son oraison, le veau se leva aussitôt sur ses pieds vif et bien portant. Ce miracle fit beaucoup de bruit. Le lendemain, Germain alla trouver le roi, et lui dit : Pourquoi ne m'as-tu pas reçu hier? Le roi ne sut trop que répondre ; saint Germain le chassa, et mit le bouvier pour régner à sa place. Le royaume passa paisiblement à la postérité dudit bouvier (1), dit toujours la légende.

ANNE, — femme de saint Joachim et mère de la sainte Vierge. Sainte Anne possède à notre connaissance deux corps et huit têtes. Le premier corps était bien complet avec la tête, dans la ville d'Apt en Provence, et à Notre-Dame de l'île sur Lyon. Troisième tête à Trèves. Quatrième tête à Duren, au diocèse de Cologne. Cinquième tête à Sainte-Anne en Thuringe. Sixième tête à Bologne en Italie. Septième tête à l'abbaye d'Orcamp, près de Noyon. Huitième tête enfin à Chartres.

C'est sur cette tête que les chanoines de Chartres juraient, au moment de leur réception, qu'ils étaient nés de légitime mariage (2).

Sainte Anne avait encore un cinquième bras à Rome, dans l'église de saint Paul au chemin d'Ostie. Elle en a un sixième à Nuremberg, et divers ossemens à Rouen, à Cologne, à Annaberg en haute Saxe, etc.

---

(1) Henri Etienne, *Apologie pour Hérodote*, chap. 34.

(2) *Histoire de l'auguste et vénérable église de Chartres*, chap. 15.

On démontra dans le dix-septième siècle que toutes ces reliques sans exception étaient fausses. Mais les démonstrateurs furent traités d'hérétiques et de visionnaires, quoiqu'on sache si peu de choses sur la mère de la sainte vierge, que l'évangile ne dit pas même son nom. On lui a donné celui d'Anne, comme on aurait pu lui en donner un autre.

MAISON DE SAINTE ANNE.

On montre à Jérusalem deux petits caveaux qui formaient dit-on la maison de sainte Anne. Le père Goujon, dans son miraculeux voyage en Terre sainte, dit qu'on observe une chose fort remarquable dans celle de ces deux grottes où naquit la très-sainte vierge. « Je ne sais cependant, ajoute-t-il, si la chose est bien assurée. C'est que nul infidèle, de l'un ou de l'autre sexe, ne peut mettre le pied dans cette chambre, qu'il ne meure peu de temps après. Mais les chrétiens n'y reçoivent aucune incommodité (1). »

ANSBERT, — archevêque de Rouen. Le corps de ce saint était à Gand et à Abbeville. Le corps de Gand fut brûlé en 1578 par les calvinistes de Flandre. Celui d'Abbeville disparut en 1793; mais on en a retrouvé bonnes parties.

ANTIPAS. — Saint Antipas, martyr à Pergame au premier siècle, fut enterré dans l'église

---

(1) *Seconde journée de la 21e. visite.*

de cette ville. Si l'on en croit les légendes grecques, son tombeau jetait sans cesse une huile miraculeuse qui était un préservatif assuré contre l'incendie, et un excellent onguent pour la brûlure. Il faut observer que le saint avait été brûlé dans un taureau d'airain.

Qui ne sait compatir aux maux qu'il a soufferts (1)?

ANTOINE. — Saint Athanase, qui conservait la tunique et le vieux manteau de saint Antoine, comme un très-précieux héritage, témoigne que le lieu de la sépulture de ce saint solitaire était absolument inconnu aux hommes ; et on ignora pendant deux cents ans où pouvait être le corps de saint Antoine (2). Cependant on a fini par le trouver.

On craignait tellement saint Antoine, qui envoyait le feu ardent à ceux qui ne l'honoraient pas bien, que, dans le quatorzième siècle, il y avait peu d'églises qui n'eussent quelqu'une de ses reliques. Voilà ce qu'on gagne, dit Henri Étienne, à faire le mauvais, ou du moins à passer pour tel (3). Le corps de saint Antoine était à la fois à Constantinople, à Arles, à Vienne en Dauphiné, et à Novogorod en Russie. Nous parlerons tout à l'heure de ce dernier. Outre ces quatre corps, on montrait encore des genoux de saint Antoine à Bourg, à Mâcon, à Dijon, à Châlons-sur-Saône,

---

(1) Voltaire, *Zaïre*, acte II, scène II.
(2) Adrien Baillet, *Vies des Saints*, 17 janvier.
(3) *Apologie pour Hérodote*, chap. 38.

aux Augustins d'Albi, à Ouroux; et une foule d'autres reliques à Besançon, à Rome, à Paris et dans toutes les villes un peu fournies.

MEULE DE MOULIN DE SAINT ANTOINE.

Voici ce que dit Jean Perry (1) de la meule et du corps de saint Antoine que les Russes se vantent de posséder. « Le principal couvent de Novogorod est dédié au fameux saint Antoine. Les Russes racontent qu'un ange étant apparu à ce saint le fit partir de l'embouchure du Tibre sur une meule de moulin; qu'il passa de l'Océan dans la mer Baltique, de là dans le lac Lodiga, et qu'il vint par eau à Novogorod, en quatre jours. Ils ajoutent que par ce miracle, il convertit tous les habitans du pays à la religion chrétienne; ce qui eut lieu, à ce qu'ils prétendent, il y a bien cinq cents ans. (Huit ou neuf cents ans après la mort du saint). J'arrivai dans cette ville vers la fin de juin, j'y vis porter en procession l'image du saint avec beaucoup de pompe : cérémonie qui se fait tous les ans, en mémoire du jour de son arrivée.

» Ce monastère est sur la rivière Volcoff, à une petite distance de la ville, dans l'endroit même où l'on dit que saint Antoine mit pied à terre : on voit dans l'église la meule de moulin sur laquelle il vint. Le corps du saint y est aussi dans un cercueil de pierre. Les moines assurent que Dieu a préservé ce corps de la pourriture; et ils l'expo-

(1) *État présent de la Grande-Russie*, page 206. — 1717.

sent à la vue de ceux qui viennent avec humilité faire leurs dévotions devant son tombeau.

» Je ne fis pas d'abord grande attention à toutes ces choses. Mais en 1710, me retrouvant dans ce pays, j'envoyai demander au monastère la permission de voir le corps de saint Antoine et la meule de moulin. Je ne crois pas qu'il y ait aucun liége qui puisse nager sur l'eau aussi bien que cette meule. Je ne sais si les moines ne remarquèrent pas en moi une assez grande foi, ou s'il était nécessaire que le corps de saint Antoine fût vu en plus grande cérémonie et par des yeux plus purs que les miens. Quoiqu'il en soit, après m'avoir fait attendre assez long-temps, les moines me dirent qu'ils ne pouvaient me faire voir saint Antoine, sans que leur supérieur fût présent. Comme il n'y avait pas d'apparence qu'il arrivât bientôt, je me contentai de ce que j'avais vu. »

BRAS DE SAINT ANTOINE A GENÈVE.

» On avait à Genève un bras de saint Antoine,
» qu'on baisait et adorait, enchâssé dans du verre.
» On le visita un jour, et on reconnut que c'était
» le membre d'un cerf (1). »

IMAGE DE SAINT ANTOINE.

« Il y a de certaines histoires dont le récit fait horreur aux âmes craignant Dieu. Il est bon néanmoins de les savoir. En 1575, tandis qu'il y avait à Châtillon-sur-Seine beaucoup de soldats

---

(1) Calvin, *Traité des Reliques.*

huguenots et catholiques mécontens, il s'y passa une horrible tragédie qui fait voir le danger de l'impiété envers les saintes images.

« Leroi, Lapierre, Courcelles et quelques autres soldats gardaient la porte de Saint-Antoine, où l'on avait mis une image de bois représentant ledit saint. Un des soldats ayant ébranlé l'image, la fit tomber avec sa pique. Aussitôt ils l'habillèrent en soldat, lui mirent le mousquet sur l'épaule et la posèrent en sentinelle sur le boulevart, obligeant les passans de se mettre à genoux devant cette image, et proférant mille blasphèmes.

» Après avoir fait bien des risées, ils fusillèrent la sacrée effigie, la frappèrent de leurs piques, et dirent : « Par la mort ! le galant est à bas. Mais il mérite le feu. » Ils firent un bûcher avec une charretée de bois, l'allumèrent et y jetèrent l'image, se chauffant autour avec des blasphèmes exécrables, et invitant les passans à mettre quelque chose dans une écuelle, pour le pauvre vieillard qu'on brûlait.

» Mais ils n'échappèrent pas à la justice de Dieu. L'image ne fut pas plus tôt brûlée, que les trois impies qui l'avaient jetée aux flammes se sentirent dévorés du feu ardent, et se mirent à courir comme des furieux par les rues et les places, en criant : Je brûle.

» Lapierre, qui était un peu moins forcené, fut conduit en son logis, rentra en lui-même et se fit catholique. Il demeura néanmoins quelque temps malade, afin qu'on ne pût douter de la vérité du

châtiment. Courcelles fut guéri pareillement, ayant abjuré son hérésie, et fait une pénitence publique, avec amende honorable à saint Antoine. Mais Leroi ne cessa de courir les rues que pour grimper à une échelle, où il se tua misérablement. Le caporal, effrayé de ces châtimens, abandonna les huguenots, et plusieurs autres se firent catholiques (1). »

N'est-il pas fâcheux qu'une si belle histoire soit regardée comme un conte sans fondement, par ceux qui connaissent Châtillon-sur-Seine ?

ANTOINE DE PADOUE. — Lorsqu'on canonisa saint Antoine de Padoue, les cloches de Lisbonne, où il était né, sonnèrent d'elles-mêmes (2). Ses reliques firent de très-nombreux miracles. Un évêque, à qui on avait volé un livre, alla prier au tombeau du saint, et le soir un inconnu rapporta le livre : c'était une imitation de Jésus-Christ qu'on avait prise pour un portefeuille. Depuis lors, saint Antoine de Padoue est invoqué par ceux qui veulent retrouver les choses perdues.

Son corps est à Padoue. Mais il faut qu'il ait eu quatre bras, car il y en a deux avec son corps, un troisième à Lisbonne et un quatrième à Venise. Aussi, Durand dit-il qu'il prêchait et chantait au

---

(1) *La Vie et les Miracles de saint Antoine*, et *Histoire de la ville de Châtillon-sur-Seine*, par le père Et. Legrand, jésuite.

(2) Ribadéneira, 13 juin.

lutrin tout en même temps (1), comme Michel Morin.

On raconte encore qu'il cassait du marbre et opérait beaucoup de merveilles en récitant un vers de Virgile. S'il n'avait pas été saint, on l'aurait brûlé comme sorcier ; car il avait aussi l'adresse de se doubler fréquemment, étant à la fois à Padoue et à Lisbonne, quand il avait affaire dans ces deux villes.

Saint Antoine de Padoue a un petit trait de ressemblance avec Voltaire. Un pauvre homme fut brûlé par l'inquisition, pour avoir été faussement accusé d'avoir tué son enfant. Saint Antoine s'intéressa à cette affaire, comme Voltaire aux Calas. Mais Voltaire n'était pas saint : tous ses efforts généreux ne purent que réhabiliter Calas ; au lieu que saint Antoine de Padoue ressuscita l'innocent défunt : ce trait est peint à Padoue, dans l'église du saint.

N'oublions pas de parler aussi du généralat de saint Antoine de Padoue. Sa mémoire était si chère aux Portugais, qu'en 1705, l'armée de Portugal étant embarrassée de se choisir un chef de sa nation, élut saint Antoine de Padoue pour son général ; et depuis, les soldats portugais l'ont toujours regardé comme tel. On portait son image à la tête de l'armée. Son couvent recevait les appointemens de général ; et ceux qui commandaient les troupes n'étaient que ses lieutenans.

---

(1) *Caractères des Saints*, 13 juin.

A la bataille d'Almanza, la première volée de canon emporta l'image de saint Antoine. Toute l'armée fut aussitôt en déroute. C'était naturel ; elle avait perdu son général. Néanmoins, il n'y a que très-peu de temps que saint Antoine de Padoue est mis à la réforme.

ANTONIN, — abbé de Saint-Agrippin, à Sorrente. « Les Turcs ayant pris et pillé Sorrente, en 1558, emportèrent le bras de saint Antonin et l'exposèrent en vente à Constantinople. Personne ne parut tenté de l'acheter, quelque bonne composition qu'on en offrît (1). Mais un homme de Sorrente même en fit l'acquisition à très-bas prix, et le rapporta dans sa ville, où le saint bras se remit à faire des miracles. »

APOLLINE ou APOLLONIE, — vierge et martyre d'Alexandrie, au troisième siècle. Elle guérit le mal de dents, parce que les persécuteurs lui ont brisé les mâchoires. On prétend que son corps fut réduit en cendres. Cependant on montre de ses reliques dans douze églises de Rome, à Paris, à Naples, à Madrid, dans toutes les villes où son nom est connu.

A la fin du dernier siècle, le pape Pie VI, entendant parler du grand nombre de guérisons qu'opéraient les dents de sainte Apolline, fit recueillir toutes celles qu'on put connaître, en Italie

(1) Adrien Baillet, *Vies des Saints*, 14 février.

seulement. Il s'en trouva plein un petit coffre qui tenait trois litres. Le saint père fit jeter le tout dans le Tibre ; mais on saura les retrouver. D'ailleurs, il est constant que l'on pourrait encore ramasser en France plus de cinq cents dents de sainte Apolline (1).

APOLLONE, — martyr romain, deuxième siècle. La ville de Bologne en Italie se vante d'avoir son corps avec sa tête. Cependant il a une seconde tête chez les carmes d'Evora, en Portugal, et beaucoup de reliques à Anvers, à Rome, et ailleurs. « Mais, comme dit le pieux et délicat Baillet, à qui il arrive quelquefois de s'échapper, rien ne prouve que ces reliques soient plutôt de notre saint que de tout autre (2). » Il se pourrait même qu'elles ne fussent pas des reliques de saint.

APOTRES. — On montrait encore au dernier siècle, à Notre-Dame de l'île-sur-Lyon, les douze peignes des apôtres. On ne les aurait pas crus si anciens (3). Les autres reliques des apôtres sont énumérées à leurs noms particuliers.

ARBRES. — Quelques arbres aussi peuvent

---

(1) Delancre raconte qu'un enfant étant ensorcelé, sans que l'eau bénite même pût le secourir, on le soulagea très-efficacement avec une dent de sainte Apolline. Ainsi, ces dents guérissent du mal de mâchoire et du sortilége. C'est bien précieux. (*Delancre, Tableau de l'inconstance des démons, magiciens et sorciers.* Livre 2, discours 4e.)

(2) *Vies des Saints*, 18 avril.

(3) Calvin, *Traité des Reliques.*

être considérés comme reliques. Nous allons dire un mot des principaux.

On voit sur le mont Luco, en Italie, un amandier planté par saint François d'Assise. Si l'on en croit les religieux du monastère voisin, les feuilles de cet arbre croissent avec des croix bien formées (1). Mais les voyageurs désintéressés ont remarqué que ces croix disparaissaient, lorsque la moindre pluie lavait ces feuilles.

On montre, auprès du jardin des franciscains de Gaëte, un buisson d'épines, lesquelles naissent *presque toutes* sans pointes, depuis que saint François s'y roula, pour éteindre le feu de ses convoitises (2).

Les franciscains de Rome ont, dans un de leurs jardins, un coignassier planté par saint François. Les fruits de cet arbre, portent dit-on, cinq petits boutons, qui représentent les cinq plaies, ou les stygmates imprimés miraculeusement sur le corps du séraphique saint (3).

Les dominicains de Fondi, conservent avec beaucoup de soin un vieil oranger, qu'ils disent planté par saint Thomas d'Aquin. Ce saint mourut en 1273. On respecte beaucoup aussi à Sainte-Sabine-de-Rome, un autre oranger, planté par saint Dominique. Les moines de l'ordre préten-

---

(1) Misson, *Voyage d'Italie*, tome II.

(2) Même ouvrage, même volume.

(3) *Voyage de France et d'Italie, par un gentilhomme français* en 1660.

dent que les feuilles de ces orangers sont d'une forme particulière. Mais Misson rapporte qu'ayant examiné de près l'arbre de saint Thomas d'Aquin, il le trouva semblable aux autres orangers. Il ajoute que les oranges en étaient toutes gelées; ce qui marque le peu de respect que l'hiver témoigne à saint Thomas. Au reste, quand cet arbre mourra, si toutefois il doit mourir, les dominicains se proposent d'en faire une châsse, pour y renfermer quelques reliques du saint qui l'a planté (1).

On a vu des arbres bien plus anciens. On montrait encore à la fin du dix-septième siècle, le figuier maudit par Jésus-Christ, parce qu'il ne portait pas de figues, dans un temps qui n'était pas le temps des fruits. Maintenant on n'en voit plus que la place (2). Mais il est assez difficile de comprendre comment ce figuier a pu subsister plus de seize cents ans, après la malédiction qui l'avait desséché.

Cet arbre n'est pas le seul que la malédiction ait fait mourir sur pied. Saint Ouen raconte que saint Éloi dessécha pareillement un noyer, en prononçant sur lui des paroles d'anathème (3).

On voyait encore en 1760, les oliviers sous lesquels Judas baisa Jésus-Christ, dans le jardin des Olives. On conservait comme des préservatifs les noyaux du fruit de ces arbres (4).

---

(1) Misson, *Voyage d'Italie*, tome II.
(2) Le père Goujon, *Voyage en Terre sainte*, 17^e^. visite.
(3) *S. Audoeni, vita S. Eligii, lib.* 2, *cap.* 22.
(4) *Voyage en Terre sainte*, par un franciscain, 1760, ch. 24.

Le thérébinte, sous lequel la sainte Vierge s'arrêta, en allant se purifier à Jérusalem, subsistait aussi au commencement du dix-septième siècle.

Mais voici sans doute un des arbres les plus vénérables. « Il y avait sur la route du Grand-Caire un vieil arbre que les Égyptiens adoraient à cause de son antiquité. La sainte Vierge, fuyant en Égypte, se reposa sous cet arbre, qui lui abaissa ses branches pour lui faire un ombrage. On ajoute même qu'il s'ouvrit pour cacher la sainte famille que des voleurs poursuivaient. Cet arbre était encore sur pied au siècle de Louis XIV (1). »

On voyait sous Louis XV le sycomore sur lequel Zachée monta pour apercevoir Jésus-Christ. Mais c'était un sycomore qui ressemblait à un noyer (2).

Un franciscain assure qu'il y a des arbres plus anciens que tous ceux-là, et qu'on voit au pied du Mont-Liban sept ou huit cèdres plantés au commencement du monde (3). Il ajoute qu'ils sont très-gros, et que quatre hommes pourraient à peine les embrasser.

On fait voir dans le monastère de Sainte-Catherine au Mont-Sinaï, la racine desséchée du buisson ardent, au milieu duquel Dieu parla à Moïse. On a bâti tout auprès un autel dont on n'approche pas sans ôter ses souliers (4).

---

(1) *Voyage du père Goujon en Terre sainte.*
(2) *Voyage d'un franciscain en Terre sainte*, 1760.
(3) Même ouvrage, ch. 2.
(4) Manesson-Mallet, *Description de l'Univers*, tome II, le père Goujon, etc.

On a élevé aussi un autel auprès du chêne de Mambré, sous lequel Abraham reçut les trois anges qui venaient lui annoncer la ruine des sodomites (1).

On peut même connaître le goût des pommes de Sodome. La mer Morte, qui a remplacé cette ville coupable, est bordée, disent les voyageurs pieux, de pommiers chargés de fruits superbes en apparence, mais qui ne sont sous la dent qu'un assemblage de cendre et de poussière amère (2). Cependant les voyageurs qui ont voulu vérifier sur les lieux ce phénomène surprenant, n'ont point trouvé de pommes; mais quelques grenades, dont les unes étaient desséchées, les autres sans saveur, parce que le site et la nature du terrain sont loin d'être favorables à la végétation.

ARCHE D'ALLIANCE. — Les plus anciennes traditions de l'église nous apprennent que Jérémie fit enterrer sous le Mont-Nébo, au delà du Jourdain, l'arche d'alliance que Moïse avait fait faire dans le désert pour servir de coffre aux tables de la loi. Saint Paul semble même mettre ce coffre au rang des choses perdues (3). Néanmoins l'arche d'alliance se voit à Rome, dans l'église de Saint-Jean-de-Latran.

---

(1) Baillet, *Vies des Saints de l'ancien testament*, 9 octobre.

(2) *Voyage d'un franciscain en Terre sainte*, ch. 40 de la première partie.

(3) Adrien Baillet, *Vies des Saints de l'ancien testament*, 1^er^. juillet.

ARCHE DE NOÉ. — Il est constant et avéré que personne n'a jamais vu ni pu voir l'arche de Noé. Mais les pieux voyageurs et géographes qui ont parlé du mont Ararath sans l'avoir aperçu, soutiennent que l'arche de Noé s'est arrêtée sur cette montagne après le déluge, et qu'elle y est encore. L'air est très-doux, disent-ils, au sommet de l'Ararath ; c'est cette température qui a empêché le bâtiment de se corrompre.

Il y a même dans les environs des religieux qui vendent de petites croix faites du bois de l'arche. Tournefort, qui eut le courage de grimper au mont Ararath, n'a rien vu du coche d'eau que Noé fut cent ans à bâtir. Il n'avait pas une foi assez vive. On a calculé que l'arche avait 450 pieds de long, 70 de large et 30 de haut.

ARNOUL, — saint martyr du sixième siècle, compté parmi les évêques de Metz, patron des brasseurs de bière. Il fut martyrisé, dit-on, au diocèse de Reims. Tandis qu'on emportait son corps pour l'enterrer à Tours, selon le désir qu'il en avait témoigné, son corps demeura miraculeusement immobile dans la forêt d'Yveline, à huit lieues de Chartres. On fut obligé de l'enterrer au milieu du chemin : on y bâtit ensuite une église où l'on garde son corps, et autour de laquelle se forma un gros bourg qui porte le nom de Saint-Arnoul (1).

(1) *Histoire de l'auguste et vénérable église de Chartres*, chap. 9.

ATHANASE, — évêque d'Alexandrie, ami de saint Antoine. Le corps de saint Athanase est à Venise, revêtu d'une chappe, dans un reliquaire de bois doré. Mais sa mitre est soutenue par une tête de carton; car la véritable tête est à Sérigny en Touraine, où elle fut apportée d'Égypte, au temps des croisades, par les comtes d'Anjou.

Les bénédictins de Valvanera, en Espagne, se vantaient aussi d'avoir la tête de saint Athanase. Elle était très-fraîche : on fut tenté de l'examiner, et on reconnut que c'était la tête du défunt cuisinier des bons pères (1). Il se pourrait que la tête de Sérigny en Touraine eût autant d'authenticité que celle de Valvanera.

On honore à Rome, dans l'église de Saint-Athanase et de Saint-Vincent, une image miraculeuse de la tête de saint Athanase, moine et martyr; laquelle image fait fuir les démons, guérit les malades qui se portent bien, et fait marcher droit les dévots qui ne sont pas boiteux (2).

AUBERT. — ROCHE DE SAINT AUBERT.

On voit au mont Saint-Michel une petite chapelle de douze pieds de longueur, dédiée à saint Aubert, évêque d'Avranches, et bâtie sur une roche qui était autrefois le sommet de la montagne, et qui, à la prière de ce saint, s'en détacha, pour

---

(1) Palpebrock, *Continuation des actes de Bollandus*, 2 mai.

(2) *Voyage de France et d'Italie en* 1660, par un gentilhomme français, page 441.

laisser place aux ouvriers qui devaient construire l'église de Saint-Michel, et alla se précipiter du côté du nord. Cette petite chapelle n'a qu'un autel avec la statue de saint Aubert (1).

AUGUSTIN, — saint et célèbre évêque d'Hippone. Après plusieurs translations, son corps se trouvait à Pavie en l'année 712. Luitprand, roi des Lombards, connaissant le prix du trésor qu'il possédait, et redoutant l'adresse des voleurs de reliques, sorte de voleurs que notre siècle dépravé ne connaît plus, fit faire trois tombeaux, publia que le corps de saint Augustin était dans l'un des trois, et cependant le cacha ailleurs, mais si bien qu'on n'a jamais pu le découvrir depuis (2).

Malgré cela, les augustins d'Allemagne soutiennent qu'ils possèdent le cœur de saint Augustin, lequel cœur fut arraché par un saint personnage à un ange qui l'emportait, et donné à l'évêque Sigilbert, qui en fit présent aux religieux augustins d'Allemagne (3). C'est à cause de ce conte que l'on représente ordinairement saint Augustin tenant son cœur enflammé dans sa main gauche.

AUGUSTIN DE CANTORBÉRY. — Les reliques étaient autrefois des présens de grand prix.

---

(1) Bruzen de la Martinière, le grand *Dictionnaire géographique*, article *Mont-Saint-Michel*.

(2) Baillet, *Vies des Saints*, 28 août.

(3) Tillemont, et Vie de saint Augustin, dans la dernière édition de ses œuvres.

Lorsque l'infâme et incompréhensible Henri VIII voulut féciliter Jean III, roi de Portugal, sur son mariage avec la sœur de Charles-Quint, il lui envoya solennellement le menton et trois dents de saint Augustin de Cantorbéry. Le cardinal Volsey fut chargé de porter ce présent magnifique (1). Un pareil présent de noces paraîtrait aujourd'hui singulier; c'est que nous dégénérons. Au reste, Henri VIII dégénéra aussi; car quelques années plus tard il fit brûler les reliques, ferma les couvents, etc.

AURÉUS ET JUSTIN. — Deux frères chrétiens, nommés Auréus et Justin, allant en pèlerinage, s'arrêtèrent dans une métairie de l'électorat de Mayence, et y passèrent la nuit. Le lendemain, ils continuèrent leur route à travers une forêt où ils trouvèrent des idolâtres qui les massacrèrent et les enterrèrent.

Quelques années après, le roi Dagobert vint en Allemagne. Quoique affligé de la lèpre, il ne laissait pas de monter à cheval et de chasser. Un jour d'été, se trouvant de bon matin dans la même forêt, il descendit de cheval, se coucha dans la rosée et s'endormit. Il trouva à son réveil que les endroits de son corps qui avaient été mouillés de la rosée étaient entièrement guéris. Étonné de ce prodige, il revint le lendemain avec la reine sa femme, se déshabilla, se roula nu sur la rosée,

(1) Papebrock. *Suite des actes de Bollandus*, 26 mai.

et fut entièrement délivré de sa lèpre. Il dit alors : « C'est ici un lieu saint. » On fouilla, et l'on trouva les corps des deux pèlerins martyrs, frais et sans corruption. Dagobert bâtit une église dans ce lieu même, qui est devenu depuis la villé d'Heiligenstadt, dans l'électorat de Mayence. Mais il est assez remarquable qu'aucune des églises de la ville n'est dédiée aux saints Auréus et Justin (1); et qu'on ne sait ce que sont devenues leurs reliques. »

AVIT. — Saint Avit, abbé de Châteaudun au sixième siècle, étant mort en odeur de sainteté, les habitans d'Orléans, qui l'aimaient beaucoup, voulurent avoir son corps ; et ceux de Châteaudun ne voulurent pas s'en séparer. La contestation devint très-vive. Enfin, de part et d'autre on prit les armes et on se battit. Les os d'un saint devaient être le prix de la victoire : la bataille eût été sanglante si les deux partis avaient eu des forces égales. Mais les habitans de Châteaudun furent bientôt vaincus. Les vainqueurs se montrèrent généreux ; car, en emportant le corps de saint Avit à Orléans, ils laissèrent quelques petits os aux moines de Châteaudun, qui les mirent dans une belle châsse (2).

---

(1) Bruzen de la Martinière ; art. *Héiligenstadt*, après la topographie de Zeyler.

(2) Surius, 1^er^. juillet ; Martial du Mans, *les Pratiques de l'année sainte*, 17 juin.

On voit dans Grégoire de Tours qu'un paysan fut frappé de paralysie pour avoir travaillé à la vigne le jour de saint Avit, qu'il fallait chômer. Observons que si on suivait à la lettre les fêtes instituées par la sainte église, il n'y aurait pas un jour dans l'année où il fût permis de travailler; car tous les jours du mois ont un ou plusieurs saints que l'église de Rome a ordonné de fêter, dans l'oisiveté et l'ivrognerie sa compagne fidèle. Ainsi, le 1^er^ janvier, on doit chômer la Circoncision; le 2, saint Macaire d'Alexandrie; le 3, sainte Geneviève de Paris; le 4, saint Tite, disciple de saint Paul; le 5, saint Siméon Stylite; le 6, l'Épiphanie, etc.

B.

BABYLAS, — saint évêque d'Antioche, qui souffrit le martyre le 24 janvier de l'année 250.

On raconte que Gallus César, frère de l'empereur Julien, dit l'apostat, était un prince très-religieux qui avait une vénération particulière pour les reliques des martyrs. Comme il faisait sa résidence à Antioche, il fit bâtir auprès du temple d'Apollon, dans le faubourg de Daphné, une belle église où il plaça le corps de saint Babylas. Or, un jour que l'empereur Julien, qui protégeait toutes religions, présidait à un sacrifice dans le temple du dieu du Parnasse, le diable, qui se trouvait, comme disent les légendaires, dans la statue d'Apollon, *s'écria qu'il ne pouvait plus*

parler, à cause des reliques de Babylas qui étaient dans le voisinage. Julien, qui était généreux et tolérant, ordonna seulement d'emporter le corps du saint dans un autre quartier. Les chrétiens, triomphans du miracle que leur saint venait d'opérer, et de l'aveu que le diable avait été forcé de faire, enlevèrent avec la plus lente gravité le cercueil de Babylas, en chantant pendant une heure, aux oreilles mêmes de Julien, ce verset du psaume 96 : *Que tous ceux qui adorent les idoles soient couverts de confusion et de honte*. L'empereur, assez philosophe pour supporter cette effronterie séditieuse, que Sozomène présente comme un trait de fermeté héroïque, attendit patiemment la fin de ces cérémonies pour reprendre les siennes. Mais la vengeance de saint Babylas éclata bientôt ; car trois mois après le temple d'Apollon se trouva réduit en cendres ; et, voyez l'impiété, Julien l'apostat osa soupçonner les chrétiens de cet incendie. Malheureusement ils n'eurent pas la joie de se voir persécutés pour cette héroïque audace (1).

On pense que les reliques de saint Babylas furent toujours honorées à Antioche, publiquement ou en secret ; suivant la religion des maîtres. Cependant la ville de Crémone ; en Italie, montre

(1) Voyez le discours de saint Jean Chrysostome sur saint Babylas. Sozomène, *Histoire ecclésiastique*, livre 5, ch. 29. *Martyrologe* d'Adon ; 24 janvier. Jacques de Voragine, leg. 120, etc.

comme un précieux trésor un second corps de saint Babylas (1). Il en avait un troisième au prieuré de Nanteuil-le-Haudoin, dans le diocèse de Meaux (2). Mais saint Babylas faisait de si beaux miracles qu'il méritait d'être encore plus multiplié.

BACCHUS, — que nous pères visigoths ont appelé saint Bache, était un militaire qui fut martyrisé au bord de l'Euphrate pour la foi catholique, vers le troisième ou le quatrième siècle. Son corps était autrefois en Syrie, en Égypte, en Phénicie, et à Constantinople. Cependant on en possédait quelques morceaux à Rome, à Tours, à Angers. Je ne sais s'il n'y en avait pas aussi à Paris, dans l'église de Saint-Bacche, plus connue depuis quelque temps sous le nom de Saint-Benoît de la rue Saint-Jacques. — On voyait enfin, avant la révolution, dans *l'auguste et vénérable* église de Chartres, une petite châsse qui contenait des reliques de *Saint-Bache* (3).

BAMBINO. — « Ce matin, je suivais tranquillement mon chemin dans la rue (à Rome); je m'en allais au Capitole. Dans le moment a passé

---

(1) *Les Bollandistes*, au 24 janvier.

(2) *Mémoires de Tillemont*, tome III; Bruzen de la Martinière, au mot *Nanteuil*, n°. 2.

(3) *Martyrologe* d'Adon, 7 octobre. *Mémoires de Tillemont*, tome 5. *Histoire de l'auguste et vénérable église de Chartres*, chap. 15.

un carrosse où étaient deux récollets, l'un sur le fond, l'autre sur le devant, et tenant entre ses jambes quelque chose que je n'ai pu distinguer.

» Tout le monde s'est arrêté et a salué avec un profond respect. J'ai demandé à qui s'adressait ce salut. C'est, m'a-t-on répondu, au *Bambino*, que ces bons pères vont porter à un prélat qui est bien malade, et dont les médecins désespèrent.

» Je me suis fait expliquer ensuite tout ce *Bambino*. — Le *Bambino* est un petit Jésus de bois, richement habillé. — Le couvent qui a le bonheur d'en être propriétaire n'a pas d'autre patrimoine.

» Dès que quelqu'un est sérieusement malade, on va chercher le *Bambino*, et en carrosse, car il ne va jamais à pied. Deux récollets le conduisent, le placent à côté du malade, et restent là à ses frais, jusqu'à ce qu'il soit mort ou sauvé.

» Le *Bambino* est toujours en course; on se bat quelquefois à la porte du couvent pour l'avoir; on se l'arrache : l'été surtout, il est singulièrement occupé, quoiqu'il se fasse alors payer plus cher, à raison de la concurrence et de la chaleur. Cela est juste (1). »

Au reste le petit Jésus, qu'on appelle en Italie *il Bambino* (en français *le Bambin*), remplace à Rome Jupiter tonnant, et se voit au mont du Capitole; dans l'église de Sainte-Marie d'*Ara-Cœli*. Lorsqu'il n'est pas en course, on le place

(1) Dupaty, *Lettre* 48e. *sur l'Italie*.

dans une crèche, entre un bœuf et un âne, au-dessus du tombeau de sainte Hélène. Il est soigné par des récollets.

On raconte que le *Bambino* fut plusieurs fois emporté par des voleurs (1), mais qu'il sut toujours s'échapper de leurs mains, et, malgré les langes dont il est emmailloté, revenir à pied dans sa crèche.

BARBAT. — Le corps de ce saint évêque de Bénévent fut découvert en 1124, quatre cent cinquante ans après sa mort. Il était frais comme un vampire et faisait des miracles. Dans les guerres qui survinrent, les Bénéventins laissèrent égarer les reliques de Barbat, qui furent long-temps perdues. Mais on gagna quelque chose à cette absence du saint; car depuis on trouve que son corps est adoré à la fois à Bénévent et au monastère du Mont-Vierge dans le royaume de Naples (2).

---

(1) Journal d'un voyage de France et d'Italie. 1667. On donne aussi le nom de *Jupiter Bambino* à Jupiter enfant dans les bras de la déesse Vesta, qui, selon les païens, resta toujours vierge. d'Aubigné dit que c'est sur ce modèle que les chrétiens ont représenté la vierge Marie avec le petit Jésus sur son sein. *Confession du sieur de Sancy*, chap. II.

(2) Le monastère du Mont-Vierge possédait autrefois des reliques de sainte Cybèle qu'il appelait la grande mère, *magna mater*. Ces reliques avaient quelque fondement, puisque Cybèle eut, dit-on, un temple au lieu où l'on éleva depuis le monastère. Mais quand on eut observé à l'abbé que Cybèle n'était pas morte dans le sein de la religion catholique, les relique de sainte Cybèle devinrent des reliques de sainte Julienne.

BARBE. — Sainte Barbe est la patronne des arquebusiers, des chasseurs et des marins. On donne son nom à la partie du vaisseau qui renferme la poudre. Elle préserve des incendies et du tonnerre, parce que ceux qui lui firent souffrir le martyre furent miraculeusement tués par la foudre du ciel (1).

A dire le vrai, on ne sait ni le temps, ni le pays où elle vécut, ni le nom de son père, qui lui fit couper la tête parce qu'elle était chrétienne. Cependant les légendes racontent longuement l'histoire de sa vie et de ses miracles. Mais les légendaires étaient peut-être aussi inspirés par l'esprit saint.

Quoi qu'il en soit, le corps de sainte Barbe était à la fois en Égypte, à Venise et à Plaisance. Il est encore dans ces deux dernières villes; et en même temps l'on montre à Rome, dans l'église qui porte son nom, sa tête et son voile. Les feuillans de la rue Saint-Honoré, à Paris, avaient aussi des reliques de cette sainte; et tant d'églises se vantaient de participer au même avantage, que toutes les reliques de sainte Barbe auraient chargé plusieurs voitures à six chevaux. On en a perdu quelques débris dans ces derniers temps.

On raconte que, comme sainte Barbe était vierge, lorsqu'on lui coupa la tête, elle ne saigna que du lait (2); et l'on montrait dans plusieurs couvens, surtout en Italie, des fioles pleines du lait de sainte Barbe.

---

(1) Voyez Ribadéneira, 4 décembre.

(2) Henri Etienne, *Apologie pour Hérodote*, chap. 36.

BARNABÉ. — Le saint apôtre Barnabé n'a pas à se plaindre non plus des amateurs de reliques. On lui en donne un très-grand nombre. On dit qu'il fut lapidé à Salamine ; son tombeau demeura près de quatre cents ans ignoré. Mais le saint, apparemment las de cet oubli, se montra enfin à Anthème, évêque de Salamine, et lui indiqua le lieu où il était enterré. Le bonhomme Anthème fit fouiller, et l'on découvrit le corps de l'apôtre, avec un exemplaire de l'évangile de saint Mathieu, que saint Barnabé avait écrit de sa propre main. Dans un siècle comme le nôtre, l'évangile de saint Mathieu, écrit par saint Barnabé, paraîtrait plus curieux que toutes les reliques les plus miraleuses. Alors on pensait un peu différemment. On laissa perdre le livre, mais on conserva le corps du saint; on en fit même plusieurs copies, car ce corps était à Salamine, à Milan et à Toulouse.

Les habitans de cette dernière ville ne peuvent malheureusement dire ni d'où, ni quand, ni comment ce saint corps leur est venu.

Une multitude de villes, en Italie et en France, possédaient des reliques considérables du même saint. Il avait surtout une douzaine de têtes, répandues dans diverses églises. La meilleure et la plus grosse est encore à Gênes (1).

---

(1) Dusaussay, *Martyrolog. Gall.* 27 *maii*. *Mémoires de Tillemont*, tome I, Ribadéneira, 11 juin, etc.

BARTHELEMI, — l'un des apôtres. Sans avoir rien de certain sur sa vie, Eusèbe a prétendu que saint Barthélemi était allé prêcher dans l'Inde, dans l'Arabie-Heureuse, dans la Perse et dans l'Abyssinie (1). Les légendaires ajoutent qu'Astyage, roi d'Arménie, le fit écorcher vif. Sa qualité d'apôtre de Jésus-Christ a fait rechercher ses reliques.

On commença au sixième siècle seulement à songer à lui. On publia qu'il avait été martyre. On chercha son corps qui ne manqua pas de se trouver. Ce corps fut dès lors en même temps à Dara en Mésopotamie, et dans l'île de Lipari, près de la Sicile (2). Il faisait même beaucoup de miracles dans ces deux églises. Mais il ne put empêcher les Sarrasins de s'emparer de la Sicile et de l'île de Lipari. Ces barbares trouvèrent si peu d'obstacles, qu'ils mirent tout en cendres, et brûlèrent sans respect le corps saint.

A la vérité, quelques années après, au commencement du neuvième siècle, le corps de saint Barthélemi fut retrouvé par un moine, et porté à Bénévent, où les prodiges recommencèrent. Dans le onzième siècle, l'empereur Othon III trouvant ce corps trop précieux pour les Bénéventins, l'emmena à Rome, et fit bâtir en l'honneur du saint apôtre une église dans l'île du Tibre, qui s'appelle maintenant île de Saint-Barthélemi.

---

(1) Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, livre 5, chap. 10.

(2) Grégoire de Tours, *Miracul.*, etc. lib. I, cap. 34. Tillemont, *Mémoires ecclés.*, tome I.

Cependant les Bénéventins prétendent qu'ils ont donné à l'empereur Othon un faux corps, et qu'ils ont conservé le véritable. Les Romains repliquent à cela que leur corps de saint Barthélemi est le véritable, puisqu'il fait des miracles. Les Bénéventins opposent des prodiges non moins éclatans ; de façon qu'il est impossible à tout esprit pieux de ne pas reconnaître que saint Barthélemi a au moins deux corps, si celui de Dara est perdu.

Outre ces deux corps très-complets, on montre dans une multitude d'églises différentes pièces de saint Barthélemi. La cathédrale de Cantorbéry possédait son cinquième ou septième bras. Le huitième était à Béthune en Artois. On voit à Pise une neuvième main du même saint. On montrait un de ses doigts à Saint-Denis, un autre à Fréjus, d'autres en beaucoup d'autres lieux.

Comme on conta que saint Barthélemi avait été écorché, on eut aussi l'adresse de trouver sa peau, qui est peut-être encore à Pise, et qui guérit beaucoup de maladies cutanées.

Enfin, on eut tant de vénération pour tous les débris de ce grand saint, que l'on montrait à Trèves, en Allemagne, son membre viril (1). Quelques-uns prétendent que ce même membre fut long-temps double, parce qu'on le possédait aussi à Augsbourg. Il était d'une taille extraordinaire, et avait la propriété de faire faire des enfans aux

---

(1) Calvin. *Traité des Reliques.* Voyez dans ce Dictionnaire l'article de *Saint Guignolé.*

femmes. La plupart de ces saintes reliques sont maintenant égarées.

DEUX MIRACLES DU CORPS DE SAINT BARTHÉLEMI,

Tirés de la Légende dorée: *Legenda* 118.

— « Lorsque l'empereur *Frédéric* détruisait les églises de Bénévent, un de ses satellites aperçut à l'écart une petite troupe de graves personnages, vêtus de blancs, et très-occupés à discuter ensemble. Il s'en aprocha et leur demanda qui ils étaient. On lui répondit : C'est saint Barthélemi, avec les autres saints dont les reliques sont honorées dans cette ville. L'homme se prosterna ; et comme il était curieux, il écouta ce qu'ils disaient.

» Après avoir long-temps disputé sur la peine que méritait celui qui les avait chassés de leurs églises, les bons saints convinrent qu'il fallait le tuer sans plus de retard, et l'envoyer rendre compte de sa conduite au tribunal de Dieu. Après cela, ils se séparèrent; et au bout de quelques jours l'empereur Frédéric mourut misérablement. »

—« Un docteur en théologie fêtait saint Barthélemi toute l'année, et avait grande vénération pour ses reliques. Un jour qu'il prêchait, le diable vint à son sermon sous la figure d'une jeune fille extrêmement belle. Le docteur jeta les yeux sur elle, la trouva à son gré et l'invita à dîner.

» Lorsqu'ils furent à table, la prétendue pucelle

lança des œillades si amoureuses à son hôte qu'il commença de s'enflammer. Mais tout à coup saint Barthélemi, habillé en pèlerin, vint frapper à la porte, et demanda l'hospitalité. La prétendue jeune fille ne parut pas d'avis de recevoir un tiers, et le docteur se contenta d'envoyer un croûton au pèlerin.

» Saint Barthélemi le refusa, et fit demander au docteur de lui dire ce qu'il trouvait de particulier dans l'homme. — C'est qu'il rit, répondit le docteur. — C'est la manière dont il engendre, répondit la pucelle.

» Saint Barthélemi dit : — Le docteur a bien répondu ; mais la demoiselle est plus profonde. Qu'on me dise aussi quel est l'espace d'un pied qui renferme les plus miraculeux objets de la création. — C'est le trou de la croix, répondit le docteur. — C'est la tête humaine, répondit la jeune fille.

» A merveille tous les deux, dit saint Barthélemi. Je n'ai plus qu'une question à vous proposer : quelle distance y a-t-il du ciel aux enfers? — Je n'en sais rien, dit le docteur. — Hélas ! je le sais bien, moi, dit la jeune fille ; j'en ai fait le voyage, et je sens qu'il faut y retomber.

» Aussitôt le diable reprit sa forme peu gracieuse et disparut en hurlant. Le docteur, épouvanté, chercha son pèlerin ; mais il ne trouva personne ; et se doutant du miracle, il alla brûler un cierge devant le corps de saint Barthélemi. »

Saint André garantit, par un moyen tout sem-

blable, un évêque qui s'allait coucher avec une jeune pèlerine (1).

D'UNE DENT DE SAINT BARTHÉLEMI.

Une recluse des environs d'Aix-la-Chapelle, au douzième siècle, possédait une dent de saint Barthélemi et quelques autres reliques. Un prêtre qui lui disait des messes lui demanda cette dent, qu'elle refusa. Eh bien! dit le prêtre, si vous ne m'en donnez au moins la moitié, je ne viendrai plus vous voir. La recluse embarrassée hésita un moment entre cette menace et l'amour qu'elle portait à sa dent. Il paraît qu'elle n'aimait pas moins le prêtre, car elle finit par consentir à lui en donner la moitié. Mais le prêtre n'eut pas plus tôt essayé de couper la dent avec son couteau, qu'il en sortit du sang, comme si saint Barthélemi eût vécu encore dans sa dent. Le pauvre prêtre épouvanté laissa à la recluse son joyau entier, et se contenta de le toucher quelquefois en venant lui dire la messe. Césaire de Cîteaux assure qu'il a vu de ses yeux cette miraculeuse dent du saint apôtre écorché (2).

BASILE. — Le corps de saint Basile-le-Grand était à Césarée et dans un monastère du Pont. On ne voit rien qui apprenne que ce saint corps ait

---

(1) On peut voir le mélodrame de saint André, dans *le Diable peint par lui-même*, chap. XXVI.

(2) *Miracul. Cæsarii*, lib. VIII, cap. 40.

été transporté en Occident. Néanmoins on l'honorait encore dans le dernier siècle à Tournus en Bourgogne, et à Bruges dans les Pays-Bas. Malgré ces quatre corps, on montre à Rome une tête, un bras et une côte de saint Basile-le-Grand.

BATHILDE, — reine de France, fondatrice de l'abbaye de Chelles, mise au rang des saintes. Ses reliques furent conservées à Chelles, où elles rendirent la santé à quelques vieilles femmes, firent marcher droit trois ou quatre boiteux, et chassèrent bon nombre de démons.

En 1631, comme l'abbesse de Chelles voyait ses reliques un peu négligées, parce qu'elles ne faisaient plus de miracles, elle fit ouvrir la châsse; et six religieuses possédées du démon depuis quelques mois furent délivrées de la tête aux pieds. La foi des pieux se ranima, et on mit sainte Bathilde dans un beau reliquaire, « autant parce » qu'elle profitait bien à l'abbaye, que pour la » consolation des catholiques, comme dit le père » Ribadéneira (1). »

Il reste encore à Chelles et à Paris quelques restes de sainte Bathilde, qui fut, malgré tout, une reine estimable, *vu le temps*.

BATON DU DIABLE. — Quoiqu'il ne soit pas décent de mêler le diable avec les saints, nous ne faisons que suivre l'exemple des théolo-

(1) *Fleurs des vies des saints*, 30 janvier.

giens nos sacrés maîtres ; des vénérables légendaires, et enfin des bons moines qui conservent à Tolentino, dans la marche d'Ancône, comme une relique du diable, le bâton dont icelui diable vergeta un jour les épaules de saint Nicolas de Tolentin (1).

Remarquons aussi en passant le bâton du chantre de la Sainte-Chapelle, qui n'est plus maintenant qu'un greffe, où les Parisiens ont laissé entasser des sacs de papiers à procès. Ce bâton, qui doit être à la bibliothéque de la rue de Richelieu, était surmonté d'une agate antique, représentant un buste de Titus. Nos doctes aïeux attachèrent à ce petit buste deux bras, dont l'un tenait une petite croix, l'autre une petite couronne d'épines ; et ils en firent un saint Louis, que les dévots baisaient avec respect, comme on baise à Rome les pieds d'une statue de Jupiter transformé en saint Pierre.

BAUDILLE ou BAUDÈLE, — saint martyr, qui souffrit à Nîmes pour la foi vers le quatrième siècle. Son corps fut trouvé, on ne sait comment, six ou sept cents ans après sa mort ; et bientôt il se doubla. Car il y en avait un à Orléans, et un autre à Oviédo en Espagne, sans parler d'une troisième tête qui était à Paris dans l'église de sainte Geneviève. Celui d'Oviédo est encore sur pied.

---

(1) *Voyage de France et d'Italie*, etc. 1667, page 731.

BAVON. — Que dire de saint Bavon ou Baf, patron de la ville de Gand ? Son corps fut brûlé par les Normands en 851. Mais le saint fit un miracle ; et, au lieu de se laisser brûler tout-à-fait, il s'en alla à Laon et voyagea dans d'autres villes, jusqu'à la fin des guerres d'alors.

Quand le danger fut passé, le corps de saint Bavon reparut ; et en 1010 on l'exposa publiquement, pour confondre les incrédules qui publiaient témérairement que le saint corps avait été détruit. On peut voir là-dessus, au 1er. d'octobre, la judicieuse compilation des Bollandistes.

BENIGNE, — saint martyr qui fut l'apôtre de la Bourgogne. Son corps était perdu et très-regretté depuis sept ou huit cents ans, lorsque Reniger, abbé d'Elwangen en Souabe, fit faire des fouilles dans l'église de la Celle-Saint-Vit qui lui appartenait, et découvrit un corps à qui il donna le nom de saint Benigne.

Saint Annon, archevêque de Cologne, ayant appris cette découverte, pria Reniger de lui céder le corps du saint pour son abbaye de Sigebert, dont il était le patron. Reniger ne consentit à s'en dessaisir qu'à condition qu'on lui donnerait en échange de quoi payer ses dettes ; et l'abbé Reniger en avait beaucoup. Saint Annon, obligé d'accepter, paya fort cher le saint corps qui fut depuis honoré à Sigebert. Toutefois ce marché n'eut lieu que sur l'assurance que donna Reniger que c'était bien le corps de saint Benigne de Dijon.

BENOIT, — abbé du Mont-Cassin, patriarche des bénédictins, mort vers le milieu du sixième siècle. Lorsqu'il eut rendu l'âme, saint Maur, son disciple favori, le vit monter au ciel par un chemin tendu de riches tapisseries. Il avait fait de grands miracles de son vivant; il continua d'en faire après sa mort; et ses reliques ne furent pas négligées.

En l'an 580, les Lombards brûlèrent le monastère du Mont-Cassin où se trouvait le corps de saint Benoît. Mais saint Ayou, accompagné de quelques Manceaux, retrouva le saint corps sous les ruines, et le transporta en France vers l'an 660. Ce corps de saint Benoît était encore au dernier siècle dans la riche et célèbre abbaye de saint Benoît-sur-Loire, au diocèse d'Orléans.

Mais comme ce saint corps était très-productif, les moines du Mont-Cassin en eurent bientôt un second qu'ils prétendaient être le véritable. Il y en avait un troisième chez les bénédictins d'Espagne. On montrait à Saint-Denis la tête et le bras du même saint; quelques ossemens à la Trappe, et diverses pièces en Allemagne, dans les Pays-Bas, en France, en Italie, etc.

On vénère aussi au Mont-Cassin la grotte où saint Benoît allait prier. Saint Grégoire-le-Grand rapporte qu'une femme folle étant entrée dans cette grotte, en sortit avec l'esprit sain et le cerveau bien guéri (1). Apparemment que les saints

(1) Dernier dialogue du livre II.

à miracles sont un peu capricieux ; ou bien il y a temps pour tout ; car saint Benoît ne guérit plus de folles. Il aurait pourtant de quoi se distinguer.

On raconte encore qu'un dévot envoya à saint Benoît deux flacons de plusieurs pintes, pleins de bon vin vieux. Le commissionnaire qui les portait s'avisa, chemin faisant, de garder le plus petit pour lui et de ne porter que le plus gros à Benoît. C'était modeste. Il cache donc son flacon dans un fossé écarté et continue sa route. Saint Benoît reçut le gros flacon de vin vieux avec action de grâces ; mais il dit au porteur : « Mon » ami, ayez soin de ne pas boire le vin du flacon » que vous avez gardé ; mais renversez-le avec » précaution, vous verrez ce qu'il y a dedans. » Le bonhomme s'en retourna tout honteux. Lorsqu'il arriva à sa cachette, il renversa doucement son flacon et en vit sortir une grande couleuvre (1). Ce flacon s'est conservé long-temps au Mont-Cassin.

Finissons par une réflexion pieuse. A propos des reliques de saint Benoît, Durand dit que : « Trois sortes de personnes critiquent les mira- » cles que les saints font par leurs reliques ; les » païens, les libertins, les hérésiarques. Les » païens les accusent de magie, les libertins de » fourberie et d'illusion, les hérétiques d'im- » piété (2). » Aujourd'hui on ne voit presque

---

(1) *Le diable peint par lui-même*, après la quarante-huitième légende de la *Légende dorée*.

(2) *Caractères des Saints*, de M. Durand, docteur en théologie, 9 juillet.

plus que des libertins ; et les saints en sont si consternés qu'ils ne font plus de miracles.

BENOITE, — vierge romaine, qui fit un voyage de trois cents lieues pour participer aux périls et à la gloire de saint Quentin, missionnaire dans les Gaules. C'était au troisième siècle ; et comme dit Baillet, si sainte Benoîte voulait mourir pour la foi dans les supplices, elle pouvait se satisfaire sans sortir de son pays (1).

Il est très-douteux qu'il y ait jamais eu en France une sainte Benoîte, compagne de saint Quentin et de saint Lucien. Cependant, on conservait à l'abbaye d'Origny, au diocèse de Laon, le corps de cette sainte, dont il reste plusieurs fragmens considérables. Ce corps était, par *duplicatum*, à l'abbaye de Saint-Martin-au-Bois, dans le diocèse de Beauvais.

Sans doute aussi cette sainte avait plus de quatre bras et abondance de certaines parties du corps, puisqu'on montrait de ses reliques à Paris dans l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, dans celle du Temple ; et qu'on rencontrait des pièces du corps de sainte Benoîte dans une multitude de villes.

Celui des deux corps de sainte Benoîte que l'on honorait à Origny, près Saint-Quentin, avait quelque célébrité. On l'invoquait pour les enfans langoureux et étiques, qui n'engraissaient pourtant

(1) *Vies des Saints*, d'Ad. Baillet, 8 octobre.

pas toujours. Tous les ans, le mercredi après la Pentecôte, l'abbaye faisait une procession solennelle où l'on portait le corps de la sainte à un petit monticule sur lequel elle souffrit, dit-on, le martyre. Les vassaux de l'abbaye devaient s'y trouver à cheval et l'épée à la main. On en faisait l'appel, et les cérémonies se terminaient par un dîner maigre que l'on donnait aux assistans (1). C'était une heureuse union que celle de la superstition avec la féodalité!

On montrait encore dans la même abbaye d'Origny une espèce de hache d'armes, que l'on appelait la hache de sainte Benoîte; et l'on racontait que c'était avec cet instrument qu'elle avait été martyrisée par un juif endurci.

BERNARD. — Le corps de ce fameux saint était à Clairvaux, où il mourut en 1153. Suivant les usages d'alors, il demanda qu'on ensevelît avec lui une boîte pleine de reliques de l'apôtre Thadée, reliques que les croisés lui avaient envoyées de Palestine. On exécuta sans hésiter cette volonté du saint mourant. Il était commun en ces temps-là d'enterrer ainsi les morts avec des reliques, quelquefois avec des hosties; comme on les ensevelit encore dans la Provence et dans tout le midi, avec des agnus, des chapelets et des livres de prières. C'est une sorte de préservatif contre la griffe du malin.

---

(1) *Mémoire de M. l'abbé Peitavi, sur Saint-Quentin.*

On gardait à Saint-Victor de Paris, comme une très-précieuse dépouille, le capuchon de saint Bernard, en l'honneur duquel capuchon on célébrait tous les ans, le 20 d'Auguste, une messe solennelle.

Dans l'abbaye de Cambron, à trois lieues de Mons, on montrait la chasuble de saint Bernard, faite de simple coton; le célébrant en était orné le jour de la fête du saint, et chaque religieux en était revêtu pour dire sa première messe.

Dans la chartreuse de Mont-Dieu, près de Sedan, on faisait voir encore la chambre de saint Bernard, où l'on conservait sa ceinture. On prétend que saint Bernard quittait souvent Clairvaux, pour venir chercher dans cette chartreuse une retraite plus solitaire.

On voyait aussi, à un quart de lieue de l'abbaye de Praslon, au diocèse de Dijon, une fontaine appelée fontaine de Saint-Bernard. On contait que le saint étant venu dans ce monastère, qui manquait d'eau, avait miraculeusement obtenu du ciel la fontaine à laquelle on donna son nom.

Les moines de Praslon gardaient un vieux calice et un assortiment d'habits sacerdotaux qu'ils disaient avoir appartenu à saint Bernard; et dom Martène prétend qu'on ne peut pas en douter.

On avait des reliques de saint Bernard à Avignon, à Soissons, dans une multitude d'églises et de couvens. Elles opéraient des prodiges et des guérisons miraculeuses. Il en reste quelques-

unes en France et en Portugal ; mais elles ne produisent plus rien.

CHARTRE DE L'ABBAYE DE SIGNY.

Saint Bernard était seigneur de Portugal, comme saint Antoine de Padoue était généralissime des armées portugaises. En l'année 1142, Alphonse I^er^., roi de Portugal, rendit son royaume feudataire de l'abbaye de Clairvaux, en s'engageant pour lui et pour ses successeurs à jamais de payer tous les ans à saint Bernard, et après lui à ses moines, cinquante maravédis *d'or pur et bon*. Saint Bernard reçut lui-même cet acte royal, que l'on conservait encore à Clairvaux en 1789.

Il paraît qu'en effet saint Bernard était un puissant seigneur. Il fonda très-richement la superbe abbaye de Signy près Mézières ; et voulant l'enrichir encore, il laissa aux moines de Signy une chartre formelle, où il promettait sur parchemin aux chrétiens pieux autant d'arpens de terre dans le ciel qu'ils en auraient donné ici-bas à la susdite abbaye (1). Du moins les religieux de Signy montraient cette chartre ; et qu'elle fût ou non du saint à qui ils l'attribuaient, il est certain qu'elle profita bien entre leurs mains, puisqu'au dernier siècle l'abbé de Signy avait vingt-cinq mille livres de rentes, et les moines huit à dix mille. On ne

---

(1) *Dictionnaire féodal*, tome I, page 68, après MM. de Sainte-Marthe.

conçoit pas comment notre clergé a laissé égarer des pièces aussi utiles.

BERTHE. — Le corps de sainte Berthe, abbesse de Blangy en Artois, au huitième siècle, fut, à ce qu'il paraît, détruit deux fois par les Normands. Cependant, avant la dernière révolution, on honorait à la fois ce saint corps au monastère de Blangy en Artois, et dans l'église d'Alziac au-dessus de Strasbourg. L'abbaye d'Erstein et quelques autres pieuses maisons avaient aussi diverses parcelles du corps de sainte Berthe, sans parler de trois mâchoires qu'on montrait à Saint-Omer, et qui, dit-on, avaient été à l'usage de sainte Berthe et de ses deux filles sainte Déotile et sainte Gertrude; car sainte Berthe avait été mariée. On croit que les trois mâchoires ne sont pas perdues.

BERTOUL. — Saint Bertoul ou Bertulphe, abbé de Renty en Artois, au commencement du huitième siècle, fut aussi heureux en reliques que sa voisine sainte Berthe: car son corps fut à la fois dissipé par les Normands, enlevé par Erkengar, comte de Boulogne, et dérobé par un pieux Breton qui voulait le vendre aux Anglais alors curieux de reliques.

Le sacrilége fut découvert, et le corps volé fut transféré à Gand. Mais au seizième siècle, les calvinistes, à qui on a donné le nom de gueux chez les Flamands et de huguenots chez les Français, détruisirent une seconde fois le corps de saint

Bertoul, qui se reproduisit et se doubla de nouveau par un miracle perpétuel, et que nos pères honoraient à la fois dans deux églises de Gand, celle de saint Bavon et celle de saint Pierre, qui prétendaient l'une et l'autre avoir le corps de saint Bertoul, et qui trouvaient l'une et l'autre des sots pour les croire et tout adorer en silence. C'était le bon temps! il n'y a pas quarante ans qu'il est passé. Espérons qu'il reviendra.

BEUVON. — Saint Beuvon, en latin Bobo, gentilhomme provençal, contemporain de notre roi Louis d'outre-mer, étant mort à Voghéra en Lombardie, son corps fit d'éclatans miracles. C'est pourquoi on le canonisa.

Saint Beuvon doit être fort occupé, car il est le protecteur des bêtes. Les paysans lui recommandent leurs chevaux, leurs étables, leurs basses-cours. Le corps de ce saint est à Voghéra et à Pavie tout à la fois (1). Mais il est probable que celui de Voghéra est le bon, attendu que l'église de Pavie n'a eu jusqu'ici que des reliques doubles, triples ou quadruples, et qui se trouvent deux ou trois fois ailleurs avec de bons titres d'authenticité.

BIBIANE ou VIVIENNE, — vierge et martyre à Rome au quatrième siècle. Son corps est dans cette ville au delà des trophées de Marius, où le pape Simplicius lui fit élever une chapelle, qui

(1) Henschenius, *Continuation des Bolland.* 22 mai.

fut rebâtie par Honoré III. De plus, sainte Bibiane a une seconde tête à Rome même, dans l'église de Sainte-Marie-Majeure (1).

On montre aussi, dans un petit cimetière voisin du palais de Licinius, une herbe qui fut plantée par sainte Bibiane, et qui guérit du mal caduc (2). Cette herbe ne meurt jamais. Un grand nombre d'épileptiques s'en sont frottés sans être guéris, parce qu'ils n'avaient pas la foi assez vive.

BIRIN. — Saint Birin, premier évêque de Dorcester en Angleterre, alla de vie à trépas au milieu du septième siècle. On ne rendait point de culte à ses reliques, qui furent perdues six cents ans. Mais enfin au treizième siècle, saint Birin impatienté apparut à un chanoine, lui indiqua où il trouverait son corps, lui commanda de le déterrer, et de lui faire rendre des honneurs comme aux autres saints dont on avait les reliques.

Le chanoine conta sa vision à l'évêque qui fit fouiller. Le précieux corps de saint Birin fut trouvé tout entier, mais réduit en poudre... (3). Il se trouva un certain abbé qui s'écria : « Assurément, c'est bien là le corps de saint Birin (4). »

Un jeune muet vint, et le saint lui rendit la parole. Mais comme il parlait l'anglais, un cha-

---

(1) *Journal d'un voyage de France et d'Italie en* 1660. *Merveilles de la ville de Rome*, 1730.

(2) *Merveilles de la ville de Rome*, page 61.

(3) Le révérend père Ribadéneira, 3 décembre.

(4) *Idem*, *ibidem*, et Guill. de Ramesey.

noine lui dit en gaussant : « Saint Birin vous a appris un vilain patois ! ce n'est pas cette langue qu'on parle à la cour. » Trois jours après le muet parla français (1).

Comme le corps ou plutôt la poudre du corps de saint Birin avait des effets très-avantageux, on en sentit le prix ; et le clergé de Vincester se vanta d'avoir également les reliques du saint. Dès lors grande dispute. On écrivit au pape Honorius III, qui décréta que l'authenticité des reliques de saint Birin devait être décidée à la pluralité des miracles. Il s'ensuivit un combat merveilleux. Le corps du saint à Vincester fit des prodiges. Mais le corps de Dorcester en fit bien davantage ; et le pape déclara que les vraies reliques de Birin étaient à Dorcester (2). Malheureusement, celles de Dorcester et celles de Vincester ne sont plus bonnes à rien.

BLAISE, — évêque de Sébaste, martyr au quatrième siècle. On le croit très-puissant dans le ciel ; et le désir d'avoir de ses reliques les a fait multiplier tellement « qu'on s'est trouvé ré-» duit, pour ne pas contrister les peuples ou » mettre du trouble dans leurs dévotions, d'ima-» giner plusieurs saints du nom de Blaise (3). »

---

(1) Guillaume de Ramesey, bénédictin. Surius. Ribadéneira.

(2) Voyez la compilation de Surius, et le vénérable Bède, hist., liv. 3.

(3) Adrien Baillet, *Vies des Saints*, 3 février.

Nous allons énumérer une très-petite partie des innombrables reliques qui portent le nom de saint Blaise, évêque de Sébaste. 1°. Son corps est à Maratée au royaume de Naples. Il en sort continuellement une liqueur salutaire qui guérit les paralytiques. Ce même corps est aussi dans l'église de Saint-Marcel à Rome; ce qui n'empêche pas qu'on en montre des parties considérables dans six autres églises de la même ville, à Brindes, à Raguse, à Volterre, à Anvers, à Malines, à Lisbonne, à Palerme. Plusieurs grands ossemens du même saint recevaient un culte à Mende, à Melun, dans deux églises de Paris (Saint-Sauveur et Saint-Jean-en-Grève), à Luxembourg, à Maubeuge, à Cambrai, dans la plupart des abbayes du Hainaut, de l'Artois et de la Flandre, à Tournai, à Gand, à Bruges, à Utrecht, dans quinze ou seize églises de Cologne, etc., etc.; et cependant il paraît que le corps de saint Blaise n'est jamais sorti de Sébaste en Arménie.

2°. Quatre principales têtes de saint Blaise sont à Naples, à Saint-Maximin en Provence, à Montpellier, à Orbitello où elles ont fait des merveilles surprenantes. Une cinquième était et n'est plus à la Sainte-Chapelle à Paris. Nous ne parlons pas des mâchoires qui se montraient à Douai, à Vintimille près de Gènes, à Bourbon-l'Archambaut, et dans une multitude d'églises.

3°. Mais nous citerons huit bras détachés de saint Blaise, le premier à Rome, dans l'église des Saints-Apôtres, le second à Milan, le troisiè-

me à Capoue, le quatrième à Notre-Dame de Paris, le cinquième à Compostelle en Galice, le sixième à Dilighem en Brabant, le septième à l'abbaye de Basse-Fontaine près Brienne en Champagne, le huitième à Marseille.

Avec un peu de recherches, on trouverait saint Blaise armé de cent bras, comme le géant de la fable. Les doigts, les dents, les pieds de ce saint volumineux, sont trop dispersés pour que nous puissions entreprendre d'en faire le rassemblement.

BOÈCE, — philosophe chrétien, auteur de la consolation philosophique, etc., martyr au sixième siècle, et mis par plusieurs légendaires au rang des saints. Il le méritait bien. Ayant eu la tête tranchée à Pavie, par ordre de Théodoric, un des bourreaux lui demanda par moquerie : « Qui t'a tué ? » Il répondit : « Les méchans ; » et prenant sa tête entre ses mains, comme saint Denis, il entra dans une église, se mit à genoux, reçut le très-saint sacrement ; et se laissa ensuite mourir tout-à-fait (1). Sa tête et son corps recevaient un culte à Pavie.

BON, BONET, ou BONNET, — évêque de Clermont en Auvergne, au septième siècle. On conservait à Clermont un pot d'eau bénite où ce

(1) Ribadéneira, 27 mai, dans la *Vie du Pape Jean I.* Saint Boèce se fête le 23 octobre.

saint avait lavé ses mains. Les malades qui en buvaient étaient sur-le-champ guéris. On en cite deux à qui cette faveur arriva (1).

Nous ne disons rien du corps de saint Bonnet, qui était tout entier à Clermont, quoiqu'on en montrât des parties importantes dans l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois et dans celle de Saint-Bon à Paris.

ROBE DE SAINT BONNET.

Saint Bonnet, passant la nuit en oraison dans une église, entendit tout à coup une douce mélodie, et vit descendre du ciel la sainte Vierge, accompagnée d'une troupe de saints qui chantaient. La compagnie céleste se mit en bel ordre et fit la procession autour du chœur. Après quoi, un saint ayant demandé quelqu'un pour dire la messe, Notre-Dame répondit que Bonnet pouvait bien la dire. Bonnet, honteux, recula et se cogna contre une pierre dure qui s'amollit, et conserva l'empreinte de son corps. Mais les saints le prirent par la main, le menèrent à l'autel; et il chanta la messe, après laquelle la sainte Vierge lui fit présent d'une belle robe tissue d'une matière que l'on ne connaît point. On voit seulement qu'elle est légère, délicate et blanche à merveille (2). Cette robe, qui ne se montrait qu'à travers les vitres d'une châsse, doit être encore en Auvergne.

---

(1) Voyez le premier tome de Surius, 15 janvier.
(2) Ribadéneira, 15 janvier.

BONAVENTURE, — général de l'ordre de Saint-François, mis par quelques-uns, au nombre des pères de l'église. Saint Bonaventure est l'un des patrons des accoucheurs ; il délivre les femmes qui se recommandent à lui en travail d'enfant (1). C'est au moins un talent très-utile.

Ses reliques, qui étaient en poudre, furent dispersées à Lyon par les huguenots du seizième siècle ; mais peu à près on vit reparaître sa tête, qui se trouva aussi fraîche que la tête d'un mort de deux jours ; elle avait des cheveux, des dents, de la barbe, etc. Outre cette tête, on montrait dans le couvent des Mathurins de Fontainebleau une mâchoire de saint Bonaventure, enchâssée dans du cristal et armée de toutes ses dents. Cette pièce pouvait être vénérable ; mais on assure qu'elle n'avait rien de très-gracieux.

BONIFACE. — Une jeune dame extrêmement riche, nommée Aglaé, avait un intendant qui s'appelait Boniface, avec qui elle menait la vie la plus déréglée... (2) Après avoir vécu très-longtemps dans ce libertinage, Aglaé dit à son intendant : « Il faut nous convertir ; allez en Orient, » apportez des reliques des martyrs ; nous leur » bâtirons un oratoire, et nous serons sauvés par » ce moyen. » Boniface répliqua : « Et si l'on » vous apportait mon corps sous le nom d'un

---

(1) Ribadéneira, au 14 juillet.

(2) Fleury, *Histoire ecclésiastique* ; *Mémoires* de Tillemont, tome V.

» martyr, ne le recevriez-vous pas comme tel ? » — « Ne raillons plus, dit Aglaé ; nous sommes » vieux, il faut changer de vie. » Cette sévère réprimande fit tant d'impression sur l'esprit de Boniface (1), qu'il commença de faire pénitence, et se mit en route, laissant Aglaé à Rome, où l'on ne voyait point de martyrs. C'était cependant sous Dioclétien.

Boniface étant arrivé à Tarse en Cilicie, vit des martyrs que l'on sciait, que l'on empalait, que l'on écartelait ; il eut envie de partager leur bonheur. Le juge se hâta de le satisfaire, et il expira en témoignant pour la foi.

Cependant ses gens, qui connaissaient ses anciennes habitudes, le cherchaient dans les cabarets et les mauvais lieux (2). Ils le trouvèrent après bien des peines ; et emportèrent son corps à Rome. Aglaé ayant appris ce qui s'était passé, rendit grâces à Dieu de la miséricorde qu'il avait faite à son serviteur Boniface (3), et fit mettre son corps dans un oratoire dont la place n'est plus connue.

Le corps de ce saint Boniface s'est trouvé depuis à Rome, dans l'église de Saint-Alexis ; à Bénévent, à Volterre, et à Prague en Bohême. Il n'était pas nécessaire qu'un pareil saint eût quatre corps. Mais peut-être est-ce, comme tant d'autres, un saint qui n'a jamais existé.

---

(1) Henschenius, *Continuation des Bolland.*, 14 mai.
(2) Baillet, 14 mai ; Fleury, *Histoire ecclésiastique.*
(3) Le même Baillet, *ibidem.*

BONIFACE, — évêque de Mayence, apôtre d'Allemagne. Ce saint a laissé trois ou quatre têtes, à Fulde, à Dockum, à Mayence ; mais trois ou quatre têtes sont si peu rares, que nous nous hâtons de passer.

BRAS. — L'abbé Dulaurens raconte (1) que Louis de Bourbon, prince de Condé, étant à Tours, et voyant sur un autel le bras de je ne sais quel saint, fit ouvrir la châsse et ôter les enveloppes. On y trouva un valet de pique avec une chanson d'amour....

Les bras des différents saints sont énumérés à leurs noms respectifs.

BRIGIDE ou BIRGITTE, — sainte veuve de Suède au quatorzième siècle. On garde à Rome, parmi les autres reliques de cette sainte, une de ses robes qui a, dit-on, beaucoup de vertus, et qui délivre les femmes en travail d'enfant (2). Son corps est dans l'église de Saint-Mathieu de Rome, au marché aux bœufs (3).

Sainte Brigide écrivit un exécrable livre de révélations sur les supplices atroces du purgatoire et de l'enfer. Il est impossible d'en supporter la lecture sans éprouver des déchiremens dans tous

---

(1) *Les abus dans les cérémonies et dans les mœurs*, chap. de la Bibliothèque, après la confession de Sancy, de d'Aubigné.

(2) Le père Ribadénéira, 23 juillet.

(3) *Merveilles et Antiquités de Rome*. Rouen 1730, chez Jean Oursel, page 58.

les nerfs. Il fut approuvé par le barbare Torquemada, inquisiteur et cardinal. On le trouve dans les bibliothéques pieuses.

Sainte Brigide de Kildar en Irlande, n'a laissé que trois têtes à notre connaissance, une aux Irlandais, une autre à Cologne, la troisième à Neustad en Autriche. Elle mourut au commencement du sixième siècle.

Les religieuses de Kildar, pour mieux honorer sa mémoire, avaient institué en son honneur un feu sacré qui brûlait continuellement comme le feu de Vesta. On l'appelait *le feu de sainte Brigide*, et le monastère de Kildar *la maison du feu*. Ce feu sacré ne cessa de brûler pendant sept cents ans. Enfin vers l'an 1220, l'archevêque de Dublin le fit éteindre, parce qu'il donnait lieu à beaucoup de superstitions (1).

BRUNO; — fondateur de l'ordre des chartreux, mort en 1101. Si l'on réunissait toutes les parties de son corps et de sa tête qui sont dispersées dans plus de quatre cents églises, on en ferait aisément douze corps bien complets, sans compter les membres dépareillés.

On assure que peu de temps après sa mort, il sortit de son tombeau une source d'eau vive qui guérissait toutes les maladies. Mais cette fontaine ne dura pas long-temps, parce que les chartreux se relâchèrent de leur discipline (2).

---

(1) Baillet, au 1er. février; et Henschenius, au 17 mars.

(2) Voyez la *compilation de Surius*.

« On tient encore aujourd'hui qu'en son mo-
» nastère de Calabre, à la place où il reposait ses
» membres fatigués par la contemplation, il ne
» croît point d'herbe, dans tout l'espace qu'occu-
» pait son corps, quoiqu'il y ait tout à l'entour
» une belle verdure (1). »

LA CHAPELLE DU DAMNÉ.

Il y avait dans l'église de Notre-Dame de Paris, près le portail qui est du côté du cloître, une chapelle qui porta autrefois le nom de saint Julien du Mans, et qui depuis fut dédiée sous l'invocation de saint Marcel. Mais on l'appelait plus souvent la chapelle Noire ou la chapelle du Damné, à cause de l'aventure que voici.

Raymond Diocres, chanoine de Notre-Dame, ou docteur de l'université, ami de saint Bruno, mourut en odeur de sainteté vers l'an 1084. Son corps fut porté dans le chœur de Notre-Dame, et l'on commença l'office des morts. Mais lorsqu'un petit choriste eut entonné cette leçon de de Job : *Responde mihi quantas habeș iniquitates?* le mort leva la tête hors du cercueil et dit d'une voix effrayante : *Je suis accusé devant le juste jugement de Dieu.*

Les assistans saisis d'épouvante prirent la fuite. Le service fut interrompu, et l'on déposa le corps dans la chapelle dont nous avons parlé. Le lendemain on recommença l'office; et au même ver-

---

(1) Ribadéneira, 6 octobre.

set, le mort s'écria : *Je suis jugé par un juste jugement de Dieu.*

Les fidèles furent plus troublés que la veille, et l'on remit encore l'office au jour suivant. Mais au troisième jour, lorsqu'on prononça les paroles du même verset, le mort se leva de nouveau et dit d'une voix éclatante et terrible : *Je suis condamné par un juste jugement de Dieu.*

Alors on ne songea plus à enterrer le défunt ; les uns disent qu'on jeta son corps à la voirie ; d'autres prétendent qu'un spectre l'emporta (1). Saint Bruno, dit-on, était présent à cette horrible pasquinade, jouée sans doute ; si elle a jamais eu lieu, par des gens intéressés à épouvanter le peuple ; et l'on ajoute que ce prodige affreux fut la cause de la retraite du saint dans le désert. Mais cette circonstance ne fut jointe à la vie de Bruno que plus de deux cents ans après sa mort ; le pape Urbain VIII la fit retrancher du bréviaire ; et le fameux Launoy a prouvé que le miracle de Raymond Diocres n'avait pas même été connu de saint Bruno (2). Quoi qu'il en soit, on allait encore en 1789 voir à Notre-Dame la chapelle du Damné.

C

CALÈS ou CALAIS ou KARILÈFE ou CARILPHE, — dix-septième évêque de Chartres.

---

(1) Piganiol de la Force. *Description de Paris*, tome Ier.
(2) Du vrai motif de la retraite de saint Bruno, etc.

L'église de Chartres montre comme une relique de ce saint une énorme tête qui suppose un homme de douze pieds (1).

CALLIXTE, — pape et martyr au commencement du troisième siècle. Son corps était à la fois à Reims et dans l'église de Sainte-Marie *in trastevere* à Rome (2). On montre dans cette dernière église la pierre qui fut mise au cou du pape Callixte, lorsqu'il fut jeté dans un puits (3) par ordre de l'empereur Alexandre Sévère, qui n'était pourtant pas persécuteur, et qui n'employa jamais de semblables supplices.

L'église de Saint-Sébastien de Rome possède une troisième tête de saint Callixte (4).

CALVAIRE. — « Je marchai pendant une heure, visitant toutes les stations qui m'étaient expliquées par des religieux italiens. Ici Jésus-Christ avait été battu de verges ; plus loin une couronne d'épines avait été enfoncée sur son front ; plus loin encore ses vêtemens avaient été tirés au sort.

» Montant par un escalier qui tournait autour d'un énorme pilier, nous entrons dans une autre

---

(1) *Histoire de l'église de Chartres*, chap. 9.

(2) *Voyage de France et d'Italie*, par un gentilhomme français en 1660.

(3) *Mémoires de Tillemont*, tome III.

(4) *Merveilles de Rome*. Rouen, 1730, page 25.

église dont chacun baisait respectueusement le pavé : c'était Golgotha. Un religieux, tout en récitant des prières, me montrait à travers des grilles la fente du rocher où fut placé l'instrument du supplice de Jésus. Des chrétiens de Coptos, de l'Yémen, de l'Abyssinie, étaient là prosternés avec le pèlerin de Tobolsk, de Novogorod et de Téflis (1). »

Le nom de Golgotha ou de Calvaire signifie crâne. On a ainsi nommé la montagne où Jésus-Christ fut crucifié auprès de Jérusalem, soit à cause de sa forme qui ressemblait à un crane humain ; soit parce qu'on y exécutait les criminels ; ou, comme dit saint Jérôme, parce qu'on croyait que la tête d'Adam y avait été enterrée. C'était le lieu patibulaire et la voirie publique de Jérusalem (2).

L'empereur Adrien, en rétablissant Jérusalem, profana le tombeau de Jésus-Christ et mit à la place les statues de ses dieux. Mais l'impératrice Hélène fit bâtir sur le calvaire la superbe église du Saint-Sépulcre, que l'on voit encore aujourd'hui. Un voyageur anglais qui visita ces lieux en 1697 en parle ainsi (3) : l'église du Saint-Sépulcre est sur le mont Calvaire, petite émi-

---

(1) Le comte de Forbin, *Voyage dans le Levant.*

(2) Le père Goujon, *Voyage en Terre-Sainte.*

(3) Maundrell, *Voyage d'Alep à Jérusalem* ; cité dans le dictionnaire de Bruzen de la Martinière, au mot *Calvaire.*

nence qui fait partie de la montagne Moryah. Pour rendre cette montagne propre à supporter une église, il a fallu aplanir ou élever plusieurs parties du roc. Cependant on a pris soin de ne pas toucher aux endroits que l'on a crus sanctifiés par les souffrances de Jésus-Christ. On a laissé entier l'endroit du Calvaire où l'on dit que Jésus fut élevé sur la croix. On monte à ce roc par dix-huit degrés.

L'église contient douze ou treize sanctuaires. C'est dans l'un que les soldats outragèrent le Sauveur. Dans un autre ils partagèrent ses vêtemens. Le troisième est le lieu où il fut enfermé tandis qu'on plantait la croix. Plus loin on montre la place où il fut cloué sur l'instrument de son supplice, celle où étaient les soldats qui lui percèrent le côté, les lieux où l'on embauma son corps, où l'on le mit dans le sépulcre, où l'ange apparut aux saintes femmes, où Jésus se montra lui-même à Marie-Madeleine.

Les Turcs permettaient autrefois à des religieux de toutes les nations et de toutes les sectes chrétiennes de célébrer leurs mystères dans ces lieux sacrés, moyennant un certain tribut. L'intolérant Louis XIV obtint de la sublime Porte que les chrétiens catholiques auraient seuls désormais le privilège d'officier librement au saint sépulcre. Ce règlement commença de s'exécuter en 1690; mais le privilége accordé aux catholiques est maintenant perdu pour eux. Aussi commence-t-on de prêcher une croisade pour remettre le

saint sépulcre à l'abri des insultes des infidèles, sous la garde des moines latins (1).

TROU DE LA CROIX.

On montre au sommet du Calvaire le trou où fut plantée la croix de Jésus-Christ. Ce trou est à peine large d'un pied, quoique les premiers chrétiens en aient emporté une multitude de morceaux. Pour prévenir ces indiscrétions, on a entouré le trou de la croix d'une platine d'argent qui a la forme d'un chapeau ; en sorte que les pèlerins peuvent y mettre leurs *dévotions* (2).

Un peu au-dessous du trou de la croix, on voit la crevasse du rocher qui se fendit au tremblement de terre de la Passion. C'est par cette fente, qui descend à une profondeur inconnue, que le sang de Jésus-Christ ruissela, dit-on, sur le crâne d'Adam pour le purifier. On voit au-dessous une chapelle dédiée au premier homme. La fente du rocher paraît derrière l'autel de cette chapelle ; et les femmes chrétiennes qui vont y faire leurs prières arrachent leurs cheveux et les jettent dans cette fente.

On ne sait pas l'origine de cette coutume superstitieuse. Mais cette multitude de cheveux a

---

(1) On peut voir particulièrement une brochure publiée en 1819 et intitulée : *Les Regards d'un chrétien, tournés vers le saint sépulcre de Jérusalem*, ou *invitation aux rois et aux princes souverains de l'Europe de se coaliser*, etc.

(2) *Relation du Voyage de la Terre-Sainte*, par un religieux de Saint-François.

empêché jusqu'ici de sonder la miraculeuse fente, qui est assez profonde, selon l'avis de quelques théologiens, pour aller jusqu'aux enfers (1).

Il faut remarquer que le Calvaire, comme nous l'avons déjà dit, fait partie du mont Moriah, et que le texte hébreu de la Génèse nomme ainsi la montagne où Abraham allait sacrifier son fils.

Quelques critiques pensent que les traditions attachées au Calvaire ne sont rien moins que certaines; et Voltaire prétend qu'il n'est pas vraisemblable que Jésus ait été enterré au saint sépulcre (2); le Calvaire était un lieu d'exécutions judiciaires, et non un lieu de sépulture.

CALVAIRE DU MONT VALÉRIEN.

On sait que le mont Valérien est à deux lieues de Paris. C'est un lieu de grande dévotion, où Louis XIII établit un Calvaire qui offre l'image de la montagne sur laquelle Jésus-Christ est mort. L'église du Calvaire, qui possédait un morceau de la vraie croix, était servie par une congrégation de prêtres. On y montrait quelques reliques. Mais ce qui attirait le plus les fidèles, c'était le Calvaire même, chargé de trois crucifix de grandeur naturelle. En descendant la montagne, qui est fort rude, on allait faire des stations devant de petites chapelles, dans lesquelles étaient représentées les différentes circonstances de la

---

(1) *Voyage du père Goujon*, cité plus haut.
(2) *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, chap. 56.

Passion. Dans la semaine sainte et aux fêtes de la Croix, c'était un concours étonnant de Parisiens, de dévôts et de mendians, qui venaient de toutes parts au Calvaire.

On supprima, au commencement du dernier siècle, les pèlerinages nocturnes qui se faisaient par le bois de Boulogne, la nuit du jeudi au vendredi saint (1). Les uns y portaient des croix pesantes, ou se faisaient fustiger en chemin ; d'autres montraient une ardeur moins sainte. Mais comme c'était au printemps, et comme tout dégénère, les pèlerins et pèlerines faisaient souvent des stations dans le bois de Boulogne, avant d'en faire sur la montagne du Calvaire (2).

La dernière révolution renversa les croix, l'église et les stations du mont Valérien, où l'on a depuis relevé le Calvaire. Nous parlerons dans un moment des reliques qu'on y voit aujourd'hui ; et nous remarquerons qu'il est maintenant peu de pays où l'on ne rétablisse assez de Calvaires pour ne pas faire regretter ceux que la révolution a détruits. Parmi ces croix, qu'on relève sur les montagnes ou sur les grands chemins, les unes sont ornées de quelques fragmens de la vraie croix ; les autres sont vénérables par de grands miracles que les dévots en racontent.

VOYAGE AU MONT VALÉRIEN EN 1819.

« Au nom du père, et du fils, et du saint esprit ;

---

(1) Piganiol, *Description des environs de Paris.*
(2) Dulaure. *Environs de Paris*, tome II.

c'est ainsi que doit commencer la relation d'un voyage entrepris à l'occasion de la retraite annuelle pour la fête de l'Invention de la Sainte-Croix. Je voulais faire mes stations et voir les reliques de Jérusalem. Je suis parti pour le mont Valérien.

» Arrivé au pied de la montagne, j'y trouvai une procession, et de jeunes filles qui chantaient des cantiques sacrés sur des airs qui ne l'étaient pas. Je ne m'arrêtai ni aux marchands de crucifix, ni aux chapelles ; j'allai droit à la croix, et je considérai long-temps le Calvaire, élevé sur un rocher factice (1). J'entrai ensuite dans une espèce de grotte pratiquée au-dessous de la croix, et dans laquelle se trouve Notre Seigneur Jésus-Christ, couché nu sur des fleurs. Des fidèles venaient l'adorer. Je vis une femme lui baiser les pieds, les genoux, le sein et les cuisses.

» Je visitai après cela les différentes chapelles des stations. Dans l'une se trouvent des figures colossales en terre, représentant l'arrestation de Notre Seigneur Jésus-Christ au jardin des oliviers ; dans une autre la sainte Vierge. Dans d'autres ce sont d'autres sujets. Toutes présentent à l'argent des fidèles un énorme tronc, qui sans doute ne manque pas de s'emplir.

---

(1) Les trois figures des trois croix sont fort grandes, mais assez mal sculptées, et plus mal peintes. Il n'y a que la figure du mauvais larron où l'on trouve quelque mérite, sous le rapport de l'art.

» Je me rendis à la chapelle où l'on a placé les reliques apportées de la Terre-Sainte par M. l'abbé Janson. Je distinguai celles-ci, dont je copie littéralement les étiquettes : *Casques trouvés dans le château de David à Jérusalem.* — *Pierre de l'escalier de la visitation.* — *Bois de l'olivier où* L'ON DIT *qu'on a pris la croix.* — *Bois de l'olivier des pasteurs à Bethléem.* — *Pierre de l'église des Macchabées.* — *Pierre de la maison de la sainte Vierge au Caire.* — *Eau de la mer morte.* — Enfin, de *l'eau du Jourdain prise au lieu du baptême de Notre Seigneur Jésus-Christ*, eau dont je ne dirai pas la couleur, par respect pour le Jourdain.

» Je ne quittai le Calvaire que quand l'heure fut avancée; et je me promis bien d'y retourner quelquefois pour mes dévotions (1). »

CANDIDE. — FONTAINE DE SAINTE CANDIDE.

« La merveille de Scaer en Bretagne est la fontaine de sainte Candide, à quatre cents pas de la commune. C'est sainte Candide qui en fit jaillir les sources. L'eau de cette fontaine guérit la fièvre, le mal aux yeux, et dénoue les enfans. Une certaine maladie de langueur, nommée *barat*, qui est le résultat d'un sort jeté, et qui conduit infailliblement à la mort, ne peut être détruite que par les eaux de sainte Candide. Il n'est pas d'en-

(1) Extrait d'un morceau plus long publié dans le premier volume du *Libéral*, page 218.

fant que l'on ne trempe dans cette fontaine, quelques jours après sa naissance ; il vivra s'il étend les pieds, il meurt dans peu s'il les retire (1). »

CANIF. — Un juif frappa une hostie de plusieurs coups de canif, dans une paroisse de Paris. On découvrit le sacrilége ; le canif fut mis au rang des plus précieuses reliques, dans l'église de Saint-Jean-en-Grève ; et on l'appela le *saint canif* (2).

CANT ET COMPAGNIE. — Saint Cant, saint Cantien, sainte Cantienne, ou Cantianille, et saint Prote leur gouverneur, souffrirent le martyre à Aquilée, au commencement du quatrième siècle, et furent enterrés par un prêtre nommé Zoïle. Ces saints avaient chacun sept corps ; ce qui doit paraître prodigieux, attendu qu'ils ont peu de réputation. Ces corps étaient à Aquilée, à Milan, à Vérone, à Bergame, à Rome, à Hildesheim en Saxe, et à Etampes, ville de Beauce en France.

CASIMIR, — prince de Pologne, élu roi de Hongrie. Il donne la chasteté aux personnes qui l'invoquent ; car il fut lui-même très-chaste. Son tombeau, ouvert au bout d'un mois, répandit contre la coutume une odeur agréable comme la rose ; il est vrai que le corps avait été embaumé.

---

(1) Cambry, *Voyage dans le Finistère en* 1794, tome III.
(2) Henri Estienne, *Apologie pour Hérodote*, chap. 39.

Mais, ce que les impies n'essaieront pas de combattre, c'est qu'on apercevait de loin une lumière brillante autour du saint.

Son corps fit tant de miracles, que Grégoire Swickicki en composa un gros livre.

Diverses églises de Pologne conservent des caleçons et d'autres vêtemens de saint Casimir, dont l'attouchement préserve des tentations luxurieuses. Son corps est à Vilna en Lithuanie. Cependant on montrait plusieurs de ses reliques à Paris, dans l'église de Saint-Germain-des-Prés (1).

CASSI ET VICTORIN.—L'église de Clermont en Auvergne célèbre, le 15 de mai, la mémoire de saint Cassi ou Cassius, et de saint Victorin, martyrisés avec six mille deux cent soixante-six autres chrétiens, par les idolâtres qui passèrent le Rhin au troisième siècle, pour venir ravager les Gaules. Il faut observer que cette armée de martyrs est un détachement de soldats qui reçut la mort sur le champ de bataille. Cette gloire en vaut une autre; et mourir pour la patrie est peut-être aussi honorable que courir au bûcher pour des controverses que l'on ne comprend point.

Les idolâtres que ces martyrs combattirent ne venaient pas en effet pour renverser la religion de Jésus-Christ, mais pour piller les Gaules; et

(1) Baillet, 4 mars; le père Giry et autres agiographes ou agiologues.

c'est encore un trait un peu rare de patriotisme que d'avoir canonisé les défenseurs du pays. Aussi j'aimerais à voir multipliés les corps de saint Cassi et de saint Victorin. Malheureusement on ne peut citer de chacun d'eux que trois corps bien connus : 1°. à Clermont; 2°. à l'abbaye de Saint-Martin-de-Massai en Berri ; 3°. à Chantengeol..... (1).

CASSIEN. — Il y a plusieurs saints de ce nom.

Saint Cassien, maître d'école et martyr d'Imola, vers le troisième siècle, a laissé deux têtes: l'une est à Imola avec son corps ; l'autre est à Toulouse.

Saint Jean Cassien, prêtre de Marseille au sixième siècle, fut condamné comme hérétique par le saint siége, et ne fut pas canonisé. Chose étonnante ! il fit, sans la permission du pape, de grands miracles après sa mort. Aussi, quoiqu'il ne soit pas dans les bonnes légendes, les Marseillais le fêtent comme un saint; son corps et sa tête sont dans de beaux reliquaires à Saint-Victor de Marseille. Ces reliques d'hérétique ont guéri beaucoup de maladies, comme on peut le voir par les béquilles et autres *ex-voto*.

On croit que saint Cassien, évêque d'Autun

---

(1) Baillet, qui cite Chantengeol, n'indique pas plus particulièrement ce lieu, qui n'est pas dans les dictionnaires. *Vies des Saints*, 15 mai.

au quatrième siècle, a laissé deux corps ; l'un est à Saint-Quentin, l'autre à Bonn sur le Rhin. Saint Germain d'Auxerre, allant en Italie, visita le tombeau de saint Cassien, qui était alors à Autun, d'où on le délogea lors des invasions des Normands, pour le transporter à Saint-Quentin. Germain demanda au défunt *ce qu'il faisait là* (1). Cassien répondit du fond de son cercueil qu'il jouissait de la félicité. — Je suis bien aise de vous savoir si heureux, répliqua Germain, et je me recommande à vos prières.

Grégoire de Tours rapporte que de son temps les malades grattaient la terre du sépulcre de saint Cassien, et l'avalaient dans un verre de tisane, comme un spécifique miraculeux contre toute espèce de maladie. Ce spécifique n'a plus d'effet depuis que la foi s'est refroidie.

CATACOMBES, — lieux souterrains creusés dans le voisinage de plusieurs grandes villes. Les plus fameuses sont celles des environs de Rome, parce qu'on est persuadé qu'elles renferment les corps d'une multitude de martyrs.

« J'entrai, dit un gentilhomme français (2), dans les catacombes de Sainte-Agnès, ayant pris un cierge à la main, et sous la conduite d'un homme qui en a le gouvernement. Ce sont des routes souterraines, où l'on voit dans des concavités qui

---

(1) Ribadéneira, 5 août.
(2) *Voyage de France et d'Italie en* 1660, page 375.

sont à droite et à gauche, les reliques *des martyrs et des chrétiens*. J'en vis plusieurs ; mais il est défendu d'y toucher, sous peine d'excommunication.»

On dit que les catacombes de Saint-Athanase contiennent les corps de 5,266 martyrs ; sans compter les femmes ni les enfans. Mais les catacombes de Callixte ou de Saint-Sébastien sont bien plus riches, puisqu'on y a trouvé 174,000 corps de saints martyrs, dont on ne sait ni le nom, ni le pays, ni l'histoire (1).

Le voyageur que nous avons déjà cité observe que les catacombes de Saint-Sébastien sont divisées en cimetière public et en cimetierre secret. « J'entrai, ajoute-t-il(2), dans le cimetière public, qui est ouvert à tout le monde. Je vis des tombeaux des deux côtés de la muraille. Dans quelques endroits, les passages sont bouchés, de peur que les pèlerins, s'y engageant témérairement, ne se perdent, comme cela est arrivé quelquefois.

» Je n'ai pu voir le cimetière secret ; mais, pour la satisfaction des curieux, je dirai qu'une personne pieuse, poussée du saint zèle de connaître ces lieux sacrés, y découvrit des grottes, des souterrains immenses, des tombeaux, des ossemens, des urnes remplies du sang des martyrs, et une infinité de choses qui annonçaient qu'on avait enterré là une multitude de chrétiens. »

---

(1) Bruzen de la Martinière, au mot *Catacombes*.
(2) *Voyage de France et d'Italie*, page 412.

Plusieurs savans de la religion réformée ont démontré que les corps trouvés dans les catacombes devaient être rarement regardés comme des corps saints. Premièrement, le nombre des martyrs qu'on y enterrait était petit, en comparaison des autres chrétiens frappés de mort naturelle. En second lieu, parmi les chrétiens qui meurent, il y a fort peu d'élus. Troisièmement, les docteurs protestans soutiennent que dans les corps que l'on exhume aux catacombes, on doit trouver beaucoup de carcasses de païens, qui n'ont aucun droit à notre culte ; car, disent-ils, les païens brûlaient les restes des riches et des gens de qualité ; mais ils enterraient assez généralement les esclaves et les malheureux des classes du peuple.

On peut ajouter que toutes les persécutions des empereurs romains n'ont pas fait vingt mille martyrs, dans le sens que les chrétiens donnent à ce nom.

CATHERINE, — vierge et martyre d'Alexandrie au quatrième siècle, patrone des jeunes filles et des philosophes. Les critiques disent que cette sainte n'a point existé. On en a fait la protectrice de la virginité et de la sagesse, parce que son nom est un mot grec qui signifie *pure et sans tache.*

Mais les légendaires qui ne doutent de rien racontent avec de longs détails les nombreux miracles de sainte Catherine. Ils assurent qu'après sa mort les anges emportèrent son corps sur le mont

Sinaï (1). On découvrit dans la suite les restes de la sainte, et on éleva sur la montagne un monastère qui porte son nom. Le corps et la tête de sainte Catherine sont dans ce monastère (2). Cependant on montre d'elle une seconde tête à Rome, une troisième mâchoire à Vintimille, un troisième pied à Bologne, des cheveux à Assise et diverses reliques à Saint-Denis.

Il y a des légendaires qui racontent que sainte Catherine fut emportée vivante sur le mont Sinaï, et que Jésus-Christ l'épousa dans le lieu même où l'on a depuis construit une église sous l'invocation de cette sainte (3). Mais d'autres assurent que sainte Catherine eut la tête tranchée dans Alexandrie ; et l'on montre à Rome dans l'église de Sainte-Catherine-del-Borgo, une fiole pleine du lait qui sortit du cou de la sainte, lorsqu'on lui coupa la tête (4).

HUILE DE SAINTE CATHERINE.

On racontait autrefois que les os de sainte Catherine suaient continuellement une huile miraculeuse, et que dans le monastère du mont Sinaï, sa tête et ses cheveux nageaient dans cette liqueur (5). Ce miracle ne subsiste plus ; néanmoins on voit encore dans quelques pays, et sur-

---

(1) Durand, *Caractères des Saints*, 25 novembre.
(2) Manesson-Mallet, *Description de l'Univers*, tome II.
(3) Le père Goujon, *Voyage de la Terre-Sainte*, page 270.
(4) *Merveilles de Rome*, 1730, page 33.
(5) *Cœsarii miracula*, *lib.* 8, *cap.* 84.

tout à Rome, dans l'église de Sainte-Catherine-del-Borgo, quelques portions de cette huile sainte, vantée comme un baume qui ferme les plaies les plus profondes.

ROUE DE SAINTE CATHERINE.

On dit aussi que sainte Catherine fut rouée avant d'avoir le cou coupé. On montrait sa roue à Bourges. Les huguenots ayant ouvert en 1562 la châsse qui contenait cette relique, trouvèrent une petite roue assez singulière, autour de laquelle on avait écrit cette pieuse légende :

Quand cette roue tournera,
Celle que j'aime m'aimera (1).

BRASSIÈRES DE SAINTE CATHERINE.

Je ne puis dire si le passage qui suit n'est pas une facétie, qui repose peut-être sur quelque ancienne opinion superstitieuse. « A propos de » relique, ce méchant comte de la Rochefoucaut, » dînant un jour avec les filles de la reine, qui » le picótaient par ordre exprès, et lui demandaient de ces belles reliques qu'il avait pillées » à Tours, il dit s'en être défait comme de bagatelles. Enfin, étant importuné, il leur promit que si elles venaient toutes le baiser, il » leur donnerait des brassières de sainte Catherine, qui leur feraient à toutes revenir les

(1) Remarques de Le Duchat, sur le chapitre 7 de la *Confession de Sancy*.

» tetons aussi durs que quand elles étaient pu-
» celles (1). »

D'Aubigné raconte encore (2) qu'à Bosny, près d'Orléans, une maîtresse du grand prieur Salviati, ayant trouvé dans les fosses immondes un coffre que l'on y avait caché pendant les guerres, ouvrit ce coffre, et y vit une boîte sur laquelle on avait écrit : *R. de Coti.* Les docteurs appelés opinèrent que cette boîte pouvait renfermer des reliques de sainte Catherine, et qu'elle ne devait être ouverte que par les mains sacrées de l'évêque, assisté des processions voisines. On lava donc les doigts de l'évêque avec de l'eau bénite ; il fit trois pas à genoux vers le coffre : c'était une boîte de confitures, et on reconnut que *R. de Coti*, signifiait *reste de cotignac* (3).

D'UNE IMAGE DE SAINTE CATHERINE.

Un Irlandais, nommé Williams Tynsbi, ayant entrepris le pèlerinage de Jérusalem, tomba entre les mains des Sarrasins qui le condamnèrent à mort. La veille du jour destiné à son supplice, il se ressouvint d'une image de sainte Catherine, qui était suspendue dans l'oratoire de son père. Il supplia la sainte, en fondant en larmes, de venir à son secours ; car il n'était pas pressé de

(1) D'Aubigné, *Confession catholique du sieur de Sancy*, chap. 7.

(2) Même ouvrage, même chapitre.

(3) Confiture faite avec des coings.

grossir le nombre des martyrs. Après avoir quelque temps prié et sanglotté, il s'endormit profondément, et se trouva à son réveil dans l'oratoire de son père, devant l'image de sainte Catherine. Transporté de joie, il publia le miracle, et entra dans la maison des chartreux de Londres, où il mourut paisiblement sous l'habit monacal (1).

CATHERINE DE BOLOGNE. — Sainte Catherine de Bologne, nommée aussi Catherine de Vigri, naquit à Bologne en 1413, et mourut au couvent de Sainte-Claire, qu'elle avait fondé dans cette même ville.

On l'enterra sans trop de cérémonies. Mais quelque temps après ses funérailles, son tombeau exhala une très-suave odeur, et jeta des rayons de lumière. C'étaient bien des signes de sainteté. On déterra le corps pour l'ensevelir plus honnêtement (2). On le porta à l'église; le visage, qui était noir et tanné, devint frais comme celui d'une fille de vingt ans. On piqua les chairs qui rendirent du sang avec abondance. Catherine eût été un vampire si elle n'eût été une sainte.

Arrivé devant le très-saint sacrement, le bienheureux corps parut tout joyeux, fit trois fois la révérence, et répandit une odeur admirable. « De moment en moment, la face de la défunte se montrait plus belle et répandait une sueur

(1) *Mathœi Tympii præmia virtutum*, etc., page 199.
(2) Supplément au père Ribadéneira.

odoriférante. Le cardinal de Sainte-Croix, légat du saint père, demanda pour lui la guimpe qui couvrait la tête de Catherine, toute imbibée de cette sainte liqueur. Le saint corps ayant été manié et flairé, ne fut trouvé corrompu en aucun lieu (1). »

On eut honte du peu d'honneur qu'on avait fait à une si grande sainte, et on la plaça avec révérence dans un tabernacle vitré où elle commença de faire des miracles éclatans. « Nicolas Campège avait une fille que l'on regardait comme morte, et cinq fils toujours fiévreux ; c'était une famille mal constituée. On leur fit toucher les reliques de sainte Catherine de Bologne, et tous furent aussitôt guéris.

» Un jeune homme avait la jambe droite si courte, que son pied ne descendait pas jusqu'au genou de la jambe gauche. Il se baigna dans une eau qui avait lavé le corps de la sainte ; incontinent sa jambe s'allongea de quatre pouces, puis de quatre autres pouces, et devint en moins de rien aussi grande que l'autre.

» Une dame noble, travaillée des hémorroïdes, avait le corps tout corrompu d'apostumes, et le fondement tellement dur et enflé qu'elle ne pouvait vider ses excrémens. Elle implora l'aide de notre vierge. Chose admirable ! A peine avait-elle achevé son vœu et sa prière, qu'elle fut guérie et put remplir ses fonctions à son aise (2). »

---

(1) Supplément au père Ribadéneira.

(2) Même légende pour le 9 mars.

Plusieurs miracles de cette force rendirent célèbre le culte de sainte Catherine de Bologne. On s'empressa de toutes parts d'aller visiter ses reliques. Henschenius (1) assure qu'en 1660 il vit le corps de la sainte assis à Bologne dans son tabernacle vitré. Elle était vêtue d'une étoffe grise, mais précieuse, couverte de dentelles d'argent, ayant sur la tête une couronne d'or, et aux doigts des bagues chargées de diamans. Elle tenait de la main droite un petit crucifix d'argent, et de la main gauche un livre qu'elle a composé (2). Le visage, les mains et les pieds, étaient découverts. Henschenius ajoute que les chairs paraissaient encore fraîches et maniables; et un gentilhomme français qui visita le même corps, assure (3) que des personnes dignes de foi lui ont raconté à Bologne que l'on coupait de temps en temps les cheveux et les ongles de la sainte, qui croissaient *visiblement.*

On dit que le corps de sainte Catherine de Bologne ou de Vigri existe encore, mais que les ongles n'osent plus lui pousser, et que son visage ressemble beaucoup à un visage de cire (4). En

---

(1) *Acta sanctorum. Continuat. ad Bolland.* 9 mars.

(2) *Les sept Armes spirituelles.*

(3) *Voyage de France et d'Italie par un gentilhomme français.* 1667, page 784.

(4) L'accroissement des ongles, des cheveux et de la barbe, s'est remarqué dans plusieurs cadavres. Mais il ne dure pas des années, comme on l'a supposé pour sainte Catherine de Bologne et pour quelques autres corps saints. « Tandis qu'il reste

ce cas, ce visage aurait embelli de nouveau, car Misson, qui vit en 1688 le corps de sainte Catherine de Bologne, dit que c'était une momie si noire et si hideuse, qu'elle faisait peur à voir (1).

CATHERINE DE SIENNE, — vierge, religieuse du tiers-ordre de saint Dominique. Cette sainte naquit à Sienne en Toscane, l'an de Jésus-Christ 1347, et mourut à Rome en 1380. Sa vie est pleine de merveilles; et les miracles qu'elle fit après sa mort attirèrent un si grand concours de fidèles, que son corps demeura trois jours sans pouvoir être enseveli. Ce saint corps est à Rome dans l'église de Sainte-Marie-sur-Minerve. La ville de Sienne possède sa tête et un de ses doigts. Une de ses côtes est à Cologne; une main chez les dominicains de Saint-Sixte à Rome; un pied chez les dominicaines de Venise; d'autres parties en d'autres lieux.

COEUR DE SAINTE CATHERINE DE SIENNE.

« Sainte Catherine de Sienne était si amoureuse et si fidèle, que Notre Seigneur l'embras-

---

encore beaucoup d'humidité dans les corps, il n'y a rien de surprenant que pendant un certain temps on voie quelque augmentation dans des parties qui n'exigent pas l'influence des esprits vitaux. » (*Histoire des Vampires et des Spectres malfaisans*. 1820. III^e^. partie, chap. 3.) Ambroise Paré dit qu'il garda vingt ans un corps dont les ongles croissaient presque autant que quand la personne était en vie. C'est une merveille très-rare.

(1) *Voyage d'Italie*, 4^e^ édition. Tome II, page 350.

sait et la caressait avec des faveurs extraordinaires. Une fois, Jésus-Christ lui apparut avec sa bienheureuse mère et d'autres saints, en présence desquels il l'épousa, par une merveilleuse et singulière façon. Il la visitait presque continuellement, avec une grande familiarité et tendresse, amenant quelquefois avec soi la vierge Marie, d'autres fois d'autres saints; encore qu'ordinairement il venait seul, se promenait avec elle et récitait les psaumes, que la sainte apprit par cœur.

» Un jour, comme elle était en oraison, elle demanda à son époux de lui donner un cœur pur. Jésus-Christ lui apparut incontinent et lui ôta son cœur, qu'il emporta. Au bout de trois jours, (pendant lesquels elle était demeurée sans cœur, comme l'observe Henri Estienne), la sainte voulant sortir d'une chapelle de l'église de Saint-Dominique, Jésus-Christ lui apparut de nouveau, portant à la main un beau cœur qu'il lui mit au côté gauche, et lui dit : « Ma fille Catherine, je t'ai baillé mon cœur pour le mien », et lui ferma le côté; et pour montrer que ce n'avait point été par imagination, la cicatrice lui demeura au même côté que ses compagnes virent souvent. Avant cela, elle disait : « Mon Seigneur, je vous recommande mon cœur. » Elle dit depuis : « Mon époux, je vous recommande votre cœur(1). »

Ce miraculeux cœur de sainte Catherine de

(1) Ribadéneira, 29 avril.

Sienne était exposé dans un beau reliquaire à Sainte-Marie-sur-Minerve. Mais il y a déjà long-temps qu'on ne sait trop ce qu'il est devenu.

IMAGE DE SAINTE CATHERINE DE SIENNE.

« Un peintre s'étant trouvé par hasard dans l'église de Saint-Dominique, comme sainte Catherine y était un jour en extase, il en fit le portrait sans qu'elle s'en aperçut. On montrait cette image à Sienne, et l'on assurait qu'elle était des plus miraculeuses. Surtout elle avait la vertu de mettre les démons en déroute, lorsqu'on la présentait à quelque démoniaque (1). »

CHAMBRE DE SAINTE CATHERINE DE SIENNE.

« Vous saurez que quand cette vierge demeurait à Sienne, dans sa maison, Jésus-Christ lui rendait de fréquentes visites en propre personne, et qu'après le saint et intime commerce qu'il eut avec elle, pendant quelques années, il l'épousa dans toutes les formes, et voulut que les nôces fussent célébrées avec solennité. Il fit présent à son épouse d'un anneau d'or dans lequel était enchâssé un diamant entre quatre perles. Il voulut que la vierge Marie sa mère fût du festin, avec saint Pierre, saint Jean et saint Dominique; et il commanda au roi David de descendre du ciel pour jouer de la harpe pendant la fête.

» C'est une histoire que j'ai lue à Rome, dans

---

(1) Misson, *Voyage d'Italie*, tome II.

la description de l'église de Sainte-Catherine *in Strada Giulia*. J'en ai vu le tableau en divers endroits, et on nous a montré à Sienne la chambre même de la sainte, et la fenêtre par où Jésus-Christ entrait quand il la venait visiter sans vouloir être vu (1). »

On montre aussi à Rome une chambre de sainte Catherine de Sienne, dont on a fait une chapelle où l'on dit la messe. Cette chambre est auprès de la sacristie de Sainte-Marie-sur-Minerve (2).

CEADDE, — évêque d'Yorck, etc., au septième siècle. Le vénérable Bède dit que saint Ceadde avait une peur effroyable du tonnerre ; et que quand il s'élevait quelque orage, il se mettait en prières et rassemblait le peuple à l'église pour apaiser la colère divine. Baillet observe (3) que nous sommes peut-être redevables à ce saint de la pratique observée par les fidèles de prier, de jeter de l'eau bénite, de sonner les cloches pendant les orages. Si cela était, nous devrions peu de reconnaissance à saint Ceadde, car la plate habitude de sonner les cloches a fait tomber

---

(1) Misson, *Voyage d'Italie*, tome II. « On voit, au cloître des dominicains d'Alexandrie un David qui sert de violon à la fête du mariage de sainte Catherine avec Jésus-Christ. » Misson, *Mémoire pour les voyageurs*, à la suite du *Voyage d'Italie*.

(2) *Voyage d'un gentilhomme français en Italie*, page 303.

(3) *Vies des Saints*, du 2 mars.

mille fois le tonnerre sur les clochers. Mais tous les peuples ignorans ont éprouvé des terreurs superstitieuses au bruit du tonnerre ; tous les peuples sauvages prient, hurlent et font le plus de bruit qu'ils peuvent pour obliger l'orage à s'éloigner. — Quoi qu'il en soit, on invoque saint Ceadde contre le tonnerre.

TOMBEAU DE SAINT CEADDE.

Saint Ceadde mourut à Lichfield en Mercie. Son tombeau était visité des pèlerins, parce que ceux qui étaient attaqués de quelque maladie se trouvaient entièrement guéris en buvant un peu de poussière du tombeau de saint Ceadde, infusée dans un verre d'eau (1).

CÉCILE. — On ne sait absolument rien sur le pays, la famille et les diverses circonstances de la vie de sainte Cécile, que les musiciens ont prise pour leur patrone. Cependant Ribadéneira raconte longuement sa prodigieuse histoire. Il assure qu'elle souffrit le martyre en l'an 232, sous l'empereur Alexandre Sévère ; et que les fidèles gardèrent comme de précieuses reliques des linges teints de son sang.

Toutefois il paraît certain que dès le cinquième siècle il y avait à Rome une église qui portait le nom de Sainte-Cécile.

En 821, le pape Pascal Ier. fit faire une fouille

(1) Ribadéneira. *Fleurs des Vies des Saints*, 2 mars.

dans les catacombes. On trouva un corps enveloppé dans une toile d'or ; on publia que c'était le corps de sainte Cécile. Aussitôt il se fit des miracles, et le corps de la sainte fut porté avec honneur dans l'église qui était dédiée sous son nom.

Le pape Pascal craignit de perdre un corps si précieux ; il chargea un certain nombre de moines de le garder jour et nuit, et leur donna pour cela de bons revenus ; ce qui était une imprudence ; car les moines s'occupèrent de manger leurs revenus, et négligèrent tellement le corps de sainte Cécile, que quelques années plus tard il fut dérobé et emporté en Allemagne.

Mais à la fin du seizième siècle, on découvrit à Rome, sous Clément VIII, dans l'église de Sainte-Cécile, un cercueil de cyprès, dans lequel était un corps passablement conservé, couvert de taffetas, et ayant à ses pieds les restes du drap d'or dans lequel le pape Pascal l'avait trouvé enveloppé huit cents ans auparavant (1). On prouva bien vite que c'était le corps de sainte Cécile, et que les reliques que les Allemands se vantaient de posséder étaient fausses. On mit ce corps dans une grande châsse d'argent ; de façon qu'une sainte qui sans doute n'a jamais existé eut deux corps bien établis, et une troisième tête à Beauvais.

On voit encore dans l'église de Sainte-Cécile de Rome le corps de la sainte, le voile qui lui

(1) Baillet, 22 novembre.

couvrait la tête, le drap d'or et de soie qui lui servait de linceul ; on montre même sur son voile quelques gouttes de son sang qui est toujours vermeil (1).

CÉLESTIN, — premier pape de ce nom, et saint comme de juste. Il n'a que trois corps ; le premier est à Rome, dans l'église de Sainte-Praxède ; le second à Mantoue ; le troisième était à Rosne, au diocèse de Tournai.

CELSE, — disciple de saint Pierre. Nous lui connaissons deux corps seulement ; l'un à Rome dans l'église de Saint-Paul ; l'autre à Pouzzol, dans l'église de Saint-Proculè.

CENSURE. — Voilà par exemple un assez vilain nom pour un saint ! aussi il n'a qu'un corps ; et ce corps n'est pas même complet. Ce qu'il y a de pis, c'est que saint Censure ne fait pas merveilles, et qu'il n'a jamais guéri le plus modeste boiteux. Ses restes faisaient partie des soixante corps saints qui décoraient la cathédrale d'Auxerre. La révolution l'a supprimé comme bien d'autres ; et nous aurions bien pu ne pas le recevoir ici. Mais c'est par cas d'exception.

Saint Censure fut évêque d'Auxerre, voilà tout ce qu'on sait de lui. Les censeurs, qui n'ont point

---

(1) *Merveilles de Rome*, page 29, etc.

de patrons dans le ciel, peuvent se mettre sous sa protection, à cause du nom séduisant.

CÉSAR DE BUS, — instituteur des pères de la doctrine chrétienne, vénérable gentilhomme qui a obtenu place dans la plupart des légendes, mais qui n'est pas encore canonisé, et qui prouve qu'on peut faire des miracles sans bulle ni permission du pape. Il fut tourmenté de l'aiguillon de la chair jusqu'à l'âge de soixante-deux ans, et surmonta le diable qui le poussait à la luxure.

On montre à Avignon la chambre de César de Bus, et l'on raconte que pendant la nuit le diable le prenait et le portait tout nu sur le toit de la maison; on fait voir les tuiles qu'il cassa en se débattant avec le malin. Le corps de ce saint homme était à Avignon, entouré de lampes, et d'*ex-voto* des dévots qu'il avait guéris (1).

CHANDELLE D'ARRAS. — « En l'an du salut onze cent et cinq, Lambert étant évêque d'Arras, le peuple devint si débordé et abandonné à tous vices et péchés, que tout incontinent la colère de Dieu envoya une saison intempérée et un air corrompu, tellement que les habitans d'Arras et du pays circonvoisin furent punis d'une étrange maladie, provenant comme d'un feu ardent qui brûlait la partie du corps où il se jetait.

(1) *Voyage de France et d'Italie*, 1667, page 68. Marcel, *Vie de César de Bus*.

» Or, en ce même temps il y avait deux joueurs d'instrumens musicaux, qui ayant été grands amis étaient devenus grands ennemis. La sainte Vierge, en atours magnifiques, leur apparut en la nuit, et leur dit : « Allez trouver l'évêque Lambert, et l'avertissez qu'il veille. La nuit prochaine, au premier chant du coq, on verra une femme revêtue de mêmes atoûrs que moi, descendre dans le chœur de ladite église, tenant en ses mains un cierge de cire qu'elle vous baillera ; vous en ferez tomber quelques gouttes dans des vases remplis d'eau que vous donnerez à boire à tous les malades. Ceux qui boiront avec vive foi seront guéris ; mais ceux qui mépriseront ce remède mourront. »

» Outre ce discours commun, elle ordonna aux deux joueurs d'instrumens musicaux de se réconcilier ; ce qu'ils firent.

» Ils allèrent trouver l'évêque. L'évêque, fort étonné, leur demanda leur nom, et de quel style et pays ils étaient. Ils lui répondirent qu'ils étaient joueurs d'instrumens : Ah ! mes amis, leur dit Lambert, ne vous jouez point de moi.

» L'évêque leur lava la tête et les chassa. Mais après, ayant fait attention, il les envoya chercher et alla avec eux à l'église, où ils se mirent en oraison jusqu'au premier chant du coq. Alors la vierge Marie apparut en mêmes atours, laquelle semblait descendre de la voûte de l'église, avec un cierge ardent du feu divin, qu'elle leur délivra, leur en indiquant l'usage, comme à la première apparition.

» Après que quelques vases furent remplis d'eau, l'évêque y fit dégoutter quelque peu de cire, forma dessus le signe de la croix ; et tous les malades qui burent de cette eau furent guéris. On fit aussitôt des processions, et tous les environs vinrent en pélerinage pour prier le précieux joyau de la sainte chandelle (1). »

La sainte chandelle d'Arras, qui ne se consumait point, était encore avant la révolution dans une chapelle particulière, élevée sur une place publique devant l'hôtel de ville d'Arras. On l'a éteinte et sans doute perdue ; et l'on ne peut plus l'appeler avec l'abbé Dulaurens :

Ce phénomène apporté par Marie,
Qui toujours luit, brûle et ne s'éteint pas (2).

CHAPELETS. — Quoique les chapelets soient par eux-mêmes des objets saints, et que quelques-uns aient été considérés comme reliques, nous n'en dirons que fort peu de chose. Il faudrait des recherches immenses pour écrire d'une manière satisfaisante le chapitre des chapelets.

On sait que les chapelets ne sont pas particuliers aux chrétiens seulement, que les musulmans et les idolâtres s'en servent pour la plupart à peu près comme nous, et que cette machine a été inventée pour donner un maintien aux dévots.

---

(1) Guillaume Gazet, *Histoire Ecclésiastique des Pays-Bas*, 1614, sous l'an 1105. — Cité en tête du poëme de l'abbé Dulaurens.

(2) Poëme de *la Chandelle d'Arras*, chant Ier.

Chez les chrétiens, le chapelet a beaucoup de vertus. Plusieurs saintes ont étranglé le diable ou l'ont mis en fuite avec leur chapelet. Un chapelet qui a touché des reliques devient un préservatif contre les maladies ; de même que le fer frotté d'aimant se trouve doué de force magnétique. Aussi voit-on dans les campagnes les bonnes femmes faire toucher leurs chapelets et leurs bagues aux saintes images et aux reliques que des histrions colportent dans les fêtes de village, pour le rétablissement des idées pieuses.

Une autre superstition, qui est conseillée dans plusieurs livres de mysticité, consiste à réciter le chapelet une fois par jour pendant six mois, avec les quinze oraisons de sainte Brigitte, pour savoir par révélation le jour précis où l'on doit mourir. Ceux qui ont pu voir les classes ignorantes du peuple français et des autres peuples catholiques, ont vu aussi pratiquer ce moyen absurde. — On trouvera à l'article de Jeanne de la Croix, l'histoire du chapelet miraculeux de cette sainte.

CHAPELLES. — Il y avait à Marseille, dans le nombre des chapelles souterraines de l'église de Saint-Victor, une chapelle de Notre-Dame, dans laquelle les femmes n'osaient pénétrer, depuis qu'une reine y étant entrée avec trop de hardiesse, en était sortie aveugle (1). Mais toutes les femmes ne sont pas reines.

---

(1) *Voyage de France et d'Italie en* 1660 et 1661.

Au reste, on ne sait pas le nom de la princesse qui perdit ainsi la lumière. Ce qu'il y a de certain, c'est que la superstition qui interdisait aux dames l'entrée de la terrible chapelle n'était pas encore dissipée au dernier siècle.

Les dévots qui visitent Rome ne manquent pas de visiter une chapelle plus séduisante, dans l'église de Saint-André *della valle* : c'est la chapelle des Barberins. Cette chapelle est construite sur le cloaque où fut jeté saint Sébastien. Elle est si riche en indulgences, que les personnes pieuses qui y font le lundi une station convenable, gagnent l'entière rémission de tous leurs péchés (1).

La ville d'Arles vénère beaucoup une vieille chapelle, bâtie par saint Trophime, et dédiée à la sainte Vierge tandis qu'elle vivait encore. Il s'y faisait des miracles ; il y avait des reliques, et beaucoup de pèlerins venaient la visiter.

Si l'on en veut croire *l'histoire de l'auguste et vénérable église de Chartres*, cette église a été dédiée à la vierge Marie, avant même que la vierge Marie fût née ; et Patin raconte, dans son voyage d'Allemagne, que certains moines de Prague se vantaient d'avoir une église où l'on avait commencé de dire la messe et d'invoquer saint Pierre, bien long-temps avant Jésus-Christ.

Nous pourrions faire un article fort long sur les chapelles. Mais ce que nous avons à en dire se rattache mieux aux saints qui les ont rendues

---

(1) Même ouvrage, écrit par un gentilhomme français.

célèbres. On en trouvera beaucoup dans les Notre-Dames. Quant à la *chapelle du damné*, qui est assez fameuse, on peut la voir à l'article de saint Bruno. Voyez aussi saint Clément, à qui les anges bâtirent une chapelle merveilleuse.

Nous ne parlerons de la Sainte-Chapelle de Paris que comme d'un magasin où l'on avait entassé une multitude de reliques, où l'on exorcisait encore en 1777 les possédés pendant la nuit, où l'on se cachait quelques années avant la révolution pour faire des miracles ténébreux, avec un prétendu morceau de la vraie croix, etc.

CHARLES-BORROMÉE, — cardinal, archevêque de Milan, né en 1538, mis au nombre des saints en 1610. Sa canonisation occasiona bien des pamphlets; et si l'on en croyait ses ennemis les huguenots, ce serait un singulier saint. Le Duchat a publié dans les remarques sur le chapitre IX de la confession catholique du sieur de Sancy, un petit cantique qui ne représente pas saint Charles-Borromée comme un saint très-édifiant. Nous en citerons trois couplets, en observant que les huguenots n'ont pas attaqué la vertu des Fénélon, des Belzunce et de quelques autres prélats, peut-être moins ardens, mais sans doute aussi respectables que saint Charles-Borromée.

S'il fallait par la perfidie
Faire la guerre à l'hérésie,
Dispenser d'un serment formé,
Et faire tomber dans le piége

Ceux qui n'adoraient le saint siége,
On employait saint Borromé.

Pour changer la paix en la guerre,
Mettre au sang les rois de la terre
Et les armer au point nommé,
Pour profiter de leur discorde,
Qui savait toucher cette corde,
Comme Saint Charles-Borromé ?

Quand il fallait sans conscience
Allumer le feu dans la France
Et l'entretenir allumé,
Mettre les ligueurs en campagne,
Perdre tout pour servir l'Espagne,
C'étaient coups de saint Borromé, etc

Malgré cela, on prouva au pape que saint Charles-Borromée avait fait plus de *vingt* miracles *avérés*, et que toute sa vie était celle d'un saint qui avait rendu de grands services à la cour de Rome. De plus, la famille de Charles était fort riche. Le ciel est comme la tour de Danaé ; il s'ouvre devant l'or. Saint Charles-Borromée fut donc canonisé.

Ses os sont tous à Milan. On avait à Paris, une de ses chemises au Val-de-Grâce, sa culotte aux Théatins, son lit de campagne aux Minimes de la place Royale, sa chasuble aux Bons-Enfans de la rue de Saint-Victor ; son étole à Saint-Jacques de la Boucherie (1). Il y avait en France, en Italie, en Espagne, tant de couvens et d'églises qui montraient quelque partie de sa garde-robe, qu'on

(1) Adrien Baillet, 4 novembre.

en aurait garni la boutique d'un fripier. Mais il est venu trop tard pour que l'on ait pu lui donner deux ou trois corps : les huguenots étaient là.

Bref, comme dit le père Ribadéneira, saint Charles-Borromée sera toujours un grand saint. « Il a fait tant de miracles, qu'en 1610, il y avait déjà 10,350 *ex-voto d'argent* et quantité d'autres plus modestes offerts à l'église de Milan, par les personnes que le saint avait guéries (1). » Avec cela on est bien fort.

CHARLEMAGNE, — empereur des Français. Il fut canonisé par l'anti-pape Pascal III ; et il est demeuré saint, les papes suivans n'ayant pas jugé à propos de s'opposer au culte que l'on rendait à Charlemagne, « à qui ils savaient que l'église romaine avaient des obligations immortelles (2). » Son corps est à Aix-la-Chapelle et sa tête à Osnabruck en Westphalie. Ribadéneira dit qu'il fit quantitité de miracles ; mais avec Ribadéneira, tous les saints en font ou en ont fait.

COURONNE DE CHARLEMAGNE.

On montre à Nuremberg une couronne d'or toute couverte de pierres précieuses. C'est, dit-on, la couronne de Charlemagne. Elle pèse quatorze livres, et sert au sacre de l'empereur. Elle n'est pas fermée comme les autres couronnes impéria-

(1) *Fleurs des vies des Saints*, 4 novembre.
(2) Baillet, 28 janvier.

les. Elle est composée de sept lames arrondies par le haut, qui se joignent par les côtés. La lame du devant est la plus richement ornée; elle est surmontée d'une grosse croix (1).

La couronne de Charlemagne était aussi à Saint-Denis, et servait au sacre des rois de France. Elle ne doit pas être perdue. C'est la même richesse; mais ce n'est pas la même forme.

On montrait encore à Osnabruck, sous le nom de couronne de Charlemagne, une couronne d'argent doré ornée de huit fleurs-de-lis et chargée de quelques escarboucles. Mais c'était une fausse relique.

ÉPÉE DE CHARLEMAGNE, etc.

On voyait à Nuremberg l'épée de Charlemagne, qu'un ange, disait-on, avait apportée du ciel. Avec cette épée Nuremberg se vantait de conserver le sceptre et le globe du saint empereur, sa dalmatique violette brodée de perles, et son manteau impérial parsemé d'aigles d'or et de pierreries.

On avait également à Saint-Denis l'épée de Charlemagne, dont la garde, la poignée et le pommeau sont d'or; et avec l'épée son sceptre d'or long d'environ six pieds, surmonté d'un lis d'or émaillé, sur lequel était gravé Charlemagne avec cette inscription : *Sanctus Karolus Magnus, Italia, Roma, Gallia, Germania* (2).

---

(1) Misson, *Voyage d'Italie*, tome I. [*Voyage d'Allemagne.*]
(2) Dulaure, *Environs de Paris*, tome I.

Enfin la ville d'Osnabruck possédait le peigne et le bâton d'ivoire de Charlemagne, lequel bâton était long de six pieds. On ne dit pas que toutes ces reliques aient jamais fait de miracles. Ce sont pourtant des reliques de saint ; et peut être saint Charlemagne ferait-il bien de donner quelques-unes de ses grandes qualités aux princes qui se font sacrer avec sa couronne, qui tirent son épée, et qui soulèvent son sceptre de justice.

CHASSE. — C'est le nom qu'on donne aux manières de coffres ordinairement vitrés où l'on garde des reliques. Quelquefois les châsses sont tout simplement des caisses de bois ferrées à leurs angles. Telles étaient les châsses que l'on déterra à Notre-Dame de Paris en 1699. On y trouva des reliques de saint Gendou, de saint Séverin, de saint Germain et de saint Lucain.

Mais les châsses exposées dans les églises ont des formes plus recherchées ; les unes ressemblent à de petits autels, d'autres à de petits temples de bois doré, d'argent ou de vermeil.

Il y a des châsses qui sont vénérables par elles-mêmes, indépendamment des reliques qu'elles contiennent, comme la fameuse châsse que saint Éloi fit pour sainte Geneviève. Nous en parlerons à l'article de cette sainte.

On peut remarquer que les saints modestes ont de petites châsses de bois bien économiques. Il y a partout, dans les usages religieux comme dans les choses profanes, un peu de féodalité. Les

saints plus célèbres, plus nobles si l'on veut, ont des châsses magnifiques, chargées de pierres précieuses, éclairées par des lampes superbes, et entourées d'une multitude de cierges. La religion chrétienne (qui n'est peut-être pas la religion catholique) est cependant une religion d'égalité; et l'Évangile ne nous dit pas qu'il y ait dans le ciel des distictions ou des priviléges.

CHAUMOND, — évêque de Lyon, au septième siècle. Il fut assassiné dans les environs de Châlons-sur-Saône; et plusieurs historiens accusent sainte Bathilde de cet assassinat, que nous ne pouvons discuter ici. Saint Chaumond avait deux corps, et tous deux à Lyon; le premier chez les religieuses de Saint-Pierre, où il est peut-être encore; le second dans la cave des chanoines de Saint-Nizier. Cette duplicité occasiona plusieurs procès, qu'on ne put décider parce qu'il était difficile de reconnaître le véritable corps, et que tous les deux faisaient des miracles.

CHÉRUBIN. — Si l'on en croit Henri Estienne (1), un moine se vantait d'avoir vu en terre sainte, parmi d'autres reliques, un ongle de chérubin. Un chérubin est un bœuf (2). Un ongle de bœuf n'est pas une relique bien rare.

---

(1) *Apologie pour Hérodote*, chap. 39.

(2) « *Cherub* signifie bœuf. » Voltaire. *La bible enfin expliquée*. *Dictionnaire philosophique*, article *Genèse*.

CHRISTOPHE. — Ce nom signifie porte-christ. On le donne à un saint que les légendaires font vivre au troisième siècle, et qui souffrit le martyre sous Décius. Mais tous les historiens critiques rejettent saint Christophe comme un saint imaginaire, parce que son histoire est toute fabuleuse, et n'est appuyée que sur des contes ridicules.

On donne à saint Christophe la taille d'un géant monstrueux; et on conte que les persécuteurs ayant envoyé deux filles de joie dans sa prison pour le séduire, ces malheureuses furent tellement épouvantées de sa mine, qu'elles se firent chrétiennes pour ne pas mettre le saint en colère (1). On rapporte qu'il prêchait avantageusement, et qu'il convertit quarante-huit mille hommes.

On peint ordinairement le grand saint Christophe passant une rivière avec un petit Jésus sur l'épaule, parce que dans ses traverses et ses voyages, Jésus-Christ venait l'encourager et lui faire compagnie, et parce qu'il portait partout la foi chrétienne.

On le met sur les hauts lieux, parce qu'il préserve de la grêle et du tonnerre. On le place à l'entrée des églises, comme un portier vigoureux qui chassera les impies et les voleurs.

Le corps du saint géant Christophe est à Valence en Espagne. Il a un bras à Compostelle,

(1) Ribadéneira, 25 juillet.

une mâchoire à Astorga, une épaule à Saint-Pierre de Rome, une dent et une côte à Venise, beaucoup d'autres reliques, toutes énormes, en d'autres lieux.

VERTÈBRE DE SAINT CHRISTOPHE.

« On nous montra, à Munich une vertèbre (1) aussi grande que celle d'un éléphant ou de quelque autre grand animal. Ce gros os est en singulière vénération, comme étant une vertèbre du grand saint Christophe (2). »

DENT DE SAINT CHRISTOPHE.

Il y en a qui disent que saint Christophe guérit du mal de dents, comme sainte Apolline. Quant à moi, dit Henri Estienne, je suis de leur avis. Saint Christophe avait une mâchoire trop bien montée pour ne pas s'y connaître. On montre une de ses dents à Beauvais en Beauvaisis, dans une petite abbaye qui porte son nom ; « laquelle dent est telle que jamais Geoffroi à la grande dent n'en porta une pareille ; car elle est d'un si gros calibre, qu'il faudrait que la bouche qui en logerait une douzaine de même force fût plus grande que la plus grande gueule de four qui soit entre Paris et Lyon (3). »

---

(1) On sait que les vertèbres sont ces os qui s'emboîtent les uns dans les autres pour composer l'épine du dos.

(2) Misson, *Voyage d'Allemagne*, introd. au *Voyage d'Italie*.

(3) *Apologie pour Hérodote*, chap. 38.

PERCHE DE SAINT CHRISTOPHE.

Saint Christophe avait pour bâton, dans ses voyages, une perche de quinze à vingt pieds. Un jour qu'il venait de traverser une rivière pour aller joindre des peuples idolâtres qu'il voulait convertir, il planta sa perche sur la rive : incontinent la perche reverdit, poussa des boutons, puis des feuilles, et devint un beau palmier. Le miracle était d'autant plus grand qu'il avait planté sa perche la tête en bas. Aussi les idolâtres se firent-ils chrétiens (1).

ONGLE DE SAINT CHRISTOPHE.

Plusieurs églises se vantent ou se sont vantées de posséder quelques petites châsses faites de cet arbre merveilleux. Misson raconte que dans un village du Tyrol, on garde un des plus grands ongles de saint Christophe, dans un étui fait du palmier qui naquit de sa perche, lorsqu'il la planta en terre, « après avoir passé l'enfant » Jésus d'un côté de la rivière à l'autre (2). »

LE SAINT CHRISTOPHE DE NOTRE-DAME.

On allait voir à Notre-Dame de Paris la fameuse statue en pierre de saint Christophe, haute de

---

(1) Voyez toutes les anciennes légendes. Les conteurs de l'antiquité disent que Romulus ayant un jour planté sa lance en terre, elle reverdit et poussa comme le bâton de saint Christophe.

(2) *Voyage d'Italie*, quatrième édition, tome II, page 18.

vingt-huit pieds. C'était un vœu d'Antoine des Essarts, chambellan, conseiller et valet tranchant du roi Charles VI. Cette statue colossale fut faite en 1413; elle était adossée au second pilier de Notre-Dame, auprès des grandes portes. On l'a renversée dans la révolution. Nous transcrirons ces détails dans un nouveau voyage à Paris (1):

« Enfin, qu'est devenu saint Christophe? — Modérez-vous. On a pensé qu'il figurait mal à l'entrée d'une église, qu'il effrayait les enfans et les femmes. — Et on l'a renversé! Un saint qui portait notre Seigneur sur ses épaules, qui avait vingt-huit pieds de haut, dont le pied comptait une aune de longueur! Vous conviendrez que c'est un vandalisme. Et la statue qui était à genoux auprès du premier pilier? — On l'a détruite aussi. — Figure-toi, mon fils, la perte que nous faisons. Un homme, armé de toutes pièces, devant une statue de vingt-huit pieds! et cet homme, c'était un valet tranchant du roi Charles VI, qui avait fait élever le saint Christophe pour l'accomplissement d'un vœu fait en prison, d'où le saint l'avait miraculeusement tiré pendant la nuit, comme je crois me le rappeler. Ces circonstances-là ne devaient-elles pas crier grâce pour un pareil monument? Mais les destructeurs des saintes choses n'avaient point d'oreilles. — A propos d'oreilles, je me souviens que quand on

(1) *Voyages de Paul Béranger dans Paris après quarante-cinq ans d'absence.* Seconde édition, 1820, tome I, page 78.

brisa la statue qui vous était si chère, il fallut douze hommes pour emporter le pied droit de saint Christophe, et que quatre màçons avaient leur charge de l'oreille et d'une partie des favoris..... »

On voit à Venise, dans l'église de Sainte-Marie de la Miséricorde, une grande statue de saint Christophe, que l'on croit proportionnée à la taille de ce saint géant, qui a été calculée sur un de ses os apporté d'Angleterre en 1470. — Généralement on fait saint Christophe haut de vingt à trente pieds.

CIERGES ET AGNUS DEI. — Les cierges et la cire semblent nécessaires au salut des catholiques. L'église ne fait aucune cérémonie sans allumer des cierges ; et elle enseigne qu'on chasse quelquefois les démons avec un cierge béni. On met des cierges au pied du cercueil, pour empêcher le diable d'emporter le défunt.

On sait que les reliques des saints et les images qui ont fait quelques miracles ne peuvent se passer de lumières. C'est une dévotion indispensable que d'allumer des lampes et des cierges devant les châsses des saints ; et un dévot qui viendrait honorer des reliques sans brûler une bougie n'aurait fait que la moitié de son devoir.

On voit dans les formules de la bénédiction des cierges, que la cire bénite préserve de beaucoup de maux. Mais les *Agnus Dei*, surtout, ont une grande vertu contre les accidens

naturels et les tentations de l'ennemi invisible. L'usage des *Agnus* est fort ancien. Les païens portaient au cou des figures de cœur et d'autres amulettes qu'ils regardaient comme des préservatifs contre les enchantemens et les charmes. Dès les premiers siècles de l'église, on donnait aux chrétiens, après leur baptême, de petites *images de cire* qui représentaient des agneaux. Cet usage s'est conservé; et dans tous les pays pieux, on a soin de munir les enfans d'un *Agnus Dei.* Les saints meurtriers de Henri III et de Henri IV portaient sur eux des chapelets et des agnus.

Autrefois les *Agnus Dei* se faisaient avec de l'huile, de la cire, et des reliques de martyrs que l'on réduisait en poudre. On bénissait le tout solennellement à Rome, le samedi saint (1). Aujourd'hui on n'y met plus de poudre de reliques.

« LES VERTUS DE L'AGNUS DEI,

» Composé de saint chresme, baume et pure
» cire. Extrait du livre appelé le cérémonial,
» où, parlant de la bénédiction d'iceux, les pa-
» roles suivantes se trouvent registrées sur la
» fin, en cette manière :

(Ici est la figure de l'*Agnus Dei*, qui est celle d'une médaille ronde, sur laquelle est représenté un agneau en repos sur un livre fermé, tenant une croix à laquelle flotte un étendard. On lit

(1) Grégoire de Tours, *De vit. Patr.*, *cap.* 8.

autour cette légende : *Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, miserere nobis.*)

» Il se lit que le pape Urbain V envoya à l'em-
» pereur des Grecs trois *Agnus Dei*, avec ces vers
» et paroles :

» Les tonnerres il chasse ;
» Les péchés il efface ;
» Sauve d'embrâsement
» Et de submergement ;
» Garde de mort subite ;
» Les diables met en fuite ;
» Dompte les ennemis.
» Hors de danger sont mis
» Et l'enfant et la mère
» Qui travaille à le faire ;
» Il donne maint pouvoir
» Aux dignes de l'avoir.
» La part, quoique petite,
» Tant que la grand' profite.

Les vertus de l'Agnus Dei ont été imprimées à Rome en 1662, chez l'imprimeur de la chambre apostolique. Elles contiennent ce qu'on vient de lire, et de plus la prière que le pape fait à la bénédiction des *Agnus* : « Que le bruit de l'air,
» gresles, neiges et tempêtes, la furie des vents
» et des tonnerres soient modérés et arrêtés. Que
» devant le salutaire et glorieux étendard de la
» croix qui y est figuré, les esprits malins s'épou-
» vantent et s'enfuient. Que celui qui les porte
» ait vertu contre les illusions, astuces, trom-
» peries et fraudes du diable et des esprits malins.
» Qu'aucune tempête, adversité, air pestilentiel
» ou corrompu, ni mal caduc, aucune tour-
» mente, tempeste de mer, aucun feu ou autres
» injures de temps ne puissent offenser, nuire,
» ni préjudicier à celui qui le portera dévotement
» sur soi. Qu'en l'accouchement soient délivrés
» la mère et l'enfant. Que tous ceux qui le por-

» tent puissent être toujours en sûreté, qu'ils ne » craignent aucun péril, qu'ils n'aient point » peur des ombres, et qu'aucune cruauté du » diable ne les endommage (1). »

— Il y a encore plusieurs sortes d'amulettes et de médailles, qui sont en usage chez les catholiques; mais elles ne tiennent pas assez directement à notre sujet.

CLAIR. — Il y a plusieurs saints de ce nom; et dans tous les pays catholiques, lorsqu'une fontaine a quelque vertu adoucissante pour les maux des yeux, on la met sous la protection de saint Clair, qui guérit les visières mal nettes. Partout et dans tous les temps, c'est l'usage des prêtres de mettre une petite statue au-dessus de la source qui a des qualités salutaires, et d'attribuer à une idole ou à un saint des bienfaits que nous ne devons qu'à la nature.

Le plus célèbre de tous les saints Clair est celui qui fut enterré à Saint-Clair-sur-Epte en Normandie. Mais on ne sait rien de son histoire, comme de tous les saints imaginés. L'abbaye de Saint-Victor de Paris possédait un de ses yeux, qui attirait un grand concours de borgnes et d'aveugles. Depuis qu'on y regarde un peu, on n'a pas vu que saint Clair ait ouvert les yeux à personne. Mais autrefois, un aveugle s'étant frotté les yeux avec la terre du tombeau de saint Clair,

(1) Pris dans les *Cérémonies et superstitions* de B. Picard.

recouvra aussitôt la vue. La même faveur fut faite à des personnes pieuses qui se lavaient les yeux à la fontaine de Saint-Clair-sur-Epte (1), et à quelques dévots qui allèrent honorer, l'argent à la main, l'œil de l'abbaye de Saint-Victor.

CLAIRE, — vierge, mère des religieuses de Saint-François, née à Assise en Ombrie, l'an 1193. Tout le monde connaît cette sainte célèbre; que quelques-uns invoquent aussi pour le mal des yeux, à cause de son nom.

Un gentilhomme français, qui fit en 1660 un voyage en Italie (2), et qui vit cinq ou six têtes de saint Jean-Baptiste sans douter d'aucune, dit à la page 722 que l'église des religieuses de Sainte-Claire de Montefalco est célèbre en ce qu'elle est dépositrice du corps de cette sainte; et à la page 726 que l'église de Sainte-Claire d'Assise est considérable, en ce qu'elle est dépositaire du corps de la sainte. Il n'est pas étonnant que sainte Claire ait deux corps si voisins l'un de l'autre, puisque saint Chaumond avait deux corps dans la même ville de Lyon.

« On montre dans l'église de Montefalco, à travers une grille, le corps de sainte Claire, habillée en religieuse. Son visage est couvert d'un petit voile de soie tout-à-fait transparent. Les

---

(1) Le père Lebon, chanoine de Saint-Victor, *Vie de saint Clair-sur-Epte.*

(2) *Voyage de France et d'Italie en* 1660 et 1661.

traits en sont si beaux et si vifs, dit le gentilhomme cité, qu'un peintre en pourrait tirer facilement sa véritable ressemblance. Les cartilages de ses mains et de ses pieds sont si bien distingués, qu'on les croirait encore animés de vie. Son corps est dans une châsse d'argent; sa tête est couronnée d'une triple couronne, enrichie de perles, de diamans, d'émeraudes et d'autres pierres très-rares. Elle a aux doigts des bagues d'un grand prix. Ses habits sont très-brillans.»

Misson ne dit pas avoir vu tout cela; il dit seulement que la plus grande partie des os de sainte Claire est à Assise.

COEUR DE SAINTE CLAIRE.

Si saint François eut dès stigmates, sainte Claire son amie ne fut pas moins heureuse. Après que sainte Claire fut morte, on voulut visiter son cœur qui se trouva fendu en deux parties. On le montre ainsi fendu dans une petite châsse à Montefalco. D'abord il en sortit du sang très-vermeil que l'on conserve dans une fiole, et que l'on vit bouillir à la naissance de l'hérésie de Calvin. Ensuite on trouva dans ce cœur une croix et tous les instrumens de la passion, qui semblaient sculptés en chair, et qui avaient été mis là par un miracle de Jésus-Christ. Enfin on trouva dans le cœur de sainte Claire trois boules grosses comme des noisettes, sur lesquelles étaient gravées les différentes circonstances de la passion de notre Seigneur. La plus grande merveille de ces

trois boules, c'est que les trois ensemble ne pèsent pas plus qu'une seule, et qu'une par conséquent pèse autant que les trois. On fit cette expérience autrefois ; mais on la répéta rarement. Ces boules, dit-on, se sont fendues en deux depuis l'hérésie de Calvin (1) ; car les fentes sont une des ressources de sainte Claire. On ne peut dire ce que sont devenues toutes ces reliques.

CLÉMENT, — premier pape de ce nom, disciple des apôtres et martyr, à la fin du premier siècle. Un moine du neuvième siècle trouva un corps qui sentait bon. Rien n'indiquait que ce fût un corps saint ; on le fit passer sous le nom de saint Clément, et on l'apporta à Rome dans l'église dédiée à ce saint pape. Il avait un second corps à Peschiéra près de Vérone, une troisième tête à Kiow en Ukraine, une quatrième à Constantinople, et une cinquième à l'abbaye de Cluni. Quelques-unes sont perdues. On montrait encore à Pont-Sainte-Maxence un corps qui ferait le troisième de saint Clément, s'il n'y avait rien de faux dans les reliques.

CHAPELLE MERVEILLEUSE DE SAINT CLÉMENT.

Trajan ayant fait jeter le saint pape Clément dans la mer, deux chrétiens prièrent Dieu de leur découvrir les reliques de ce saint martyr.

---

(1) *Voyage d'un gentilhomme français* cité plus haut. Misson, *Voyage d'Italie*, tome I.

Après qu'ils eurent fait leur oraison, la mer se retira de plus d'une lieue, en sorte qu'ils y allèrent à pied sec. « Ils trouvèrent (ô Dieu tout-puissant, opérateur de merveilles!) dans la mer une chapelle ou petite église fabriquée de la main des anges, et au dedans une auge de pierre dans laquelle était le corps de saint Clément, avec l'ancre qu'on lui avait attachée au cou pour le jeter dans la mer. Ce miracle se renouvelá les années suivantes; pendant sept jours la mer se retirait d'une lieue et laissait le chemin libre aux fidèles, à savoir le jour du martyre de saint Clément, et les six jours qui suivaient. »

Ce prodige attira les pèlerins. Il y alla une femme avec son petit enfant, qui s'endormit dans la miraculeuse chapelle, et la mer revenant dans ses limites naturelles, chacun se retira si vite que la mère oublia son enfant. Dieu voulait par-là glorifier le saint martyr. La pauvre femme ne s'aperçut qu'elle avait perdu son enfant que quand la mer fut par-dessus l'église. Croyant que son fils était noyé, elle courut tout le long de la côte pour trouver son corps et le faire enterrer. Ne l'ayant point aperçu, elle s'en retourna bien affligée, et passa l'année dans la douleur.

« L'année étant écoulée, elle revint en pèlerinage, entra dans l'église, fit son oraïson, puis, jetant tristement les yeux sur le lieu où elle avait laissé son enfant, elle lè vit qui dormait encore. Elle courut l'embrasser toute ravie d'aise, et luî demanda ce qu'il était devenu toute cette année.

L'enfant répondit qu'il n'avait fait que dormir. Ceux qui visitaient le tombeau de saint Clément obtenaient de Dieu tout ce qu'ils lui demandaient. Les aveugles y recouvraient la vue, les boiteux leurs pieds, les manchots leurs mains (1). »

Ces miracles ont cessé, et l'on ne sait plus dans quel endroit de la mer ils ont eu lieu. C'était, dit-on, dans la mer Noire.

FONTAINE DE SAINT CLÉMENT.

Les chrétiens qui travaillaient aux carrières, dans la Chersonèse Taurique, manquaient d'eau, quand le saint pape Clément y fut envoyé en exil. Il eut pitié de leur misère, se mit en oraison, et vit un agneau qui lui montrait du pied où il fallait piocher pour trouver une source. Le saint pape ordonna aussitôt de creuser, prit lui-même une pioche, et au premier coup qu'il donna il fit jaillir une claire fontaine d'eau douce. Ce miracle fit tant de conversions, que saint Clément baptisait plus de cinq cents personnes par jour. Le pape Nicolas I^er^. fit élever une église auprès de cette fontaine ; tous les possédés qui allaient y boire étaient sur-le-champ délivrés (2).

CLÉOPHAS, — oncle et disciple de Jésus-Christ. Il demeurait à Emmaüs ; et c'est chez lui que les deux disciples firent entrer Jésus pour

---

(1) Ribadéneira, 23 novembre.
(2) Ribadéneira, Giry, etc.

souper, le soir de sa résurrection. Saint Jérôme (1) dit que par la suite on fit de la maison de Cléophas une église que l'on disait consacrée par Jésus-Christ même.

CLOCHES. — Quelques cloches entrent aussi dans la collection des saintes reliques. On sait que les cloches ne sont en usage dans les églises que depuis le septième siècle. Cependant Henri Estienne (2) parle d'un moine qui se vantait d'avoir reçu dans une fiole à Jérusalem un peu du son des cloches de Salomon. Il se peut que ce soit une plaisanterie.

Lorsque Ferdinand-le-Catholique, restaurateur de la sainte inquisition, fut attaqué de la maladie dont il mourut, « la fameuse cloche de Villela (qui a dix brasses de tour) sonna, dit-on, d'elle-même ; ce qui arrive quand l'Espagne est menacée de quelque malheur. On publia aussitôt qu'elle annonçait la mort du roi, qui mourut effectivement peu après. Cette cloche est appelée ordinairement la cloche des miracles. Elle sonne aussi d'elle-même pendant quelques jours, lorsque les chrétiens sont à la veille d'être travaillés par les hérétiques ou tourmentés par leurs ennemis (3). » Mais aujourd'hui, malgré tous les

---

(1) Epist. 27, cité par Baillet.

(2) *Apologie pour Hérodote*, chap. 39.

(3) Du Vair, à propos des charmes, cité dans Taillepied. *Anecdotes espagnoles*, tome II, page 50.

motifs qui pourraient engager la cloche de Villela à sonner en bourdon, elle ne sonne plus que quand on la pousse.

On respecte beaucoup dans les Pyrénées la cloche de la Vallée. On lui donne toutes sortes d'origines merveilleuses ; la plus commune, c'est qu'elle a été fondue par les anges ; on l'entend ou peut-être on croit l'entendre quelquefois ; mais on ne sait pas où elle est suspendue. C'est cette cloche qui doit, disent les montagnards, réveiller leurs patriarches endormis dans les creux des rochers, et appeler les hommes au dernier jugement (1).

Saint Éloi avait mis une église en interdit. Le curé fit le rebelle et voulut y dire la messe. La cloche fut plus docile que lui, car elle refusa de sonner (2). Nous dirions quel cas on a fait de cette cloche, si nous savions dans quel village du diocèse de Noyon elle a tenu cette conduite édifiante. On citerait beaucoup d'autres cloches célèbres par des miracles. Mais elles ne se rattachent pas assez fortement à l'histoire des reliques. Nous n'indiquerons plus que le clocher de Quimpercorentin, qu'on allait voir comme une curiosité redoutable, parce qu'un jour le diable y avait mis le feu, pendant qu'on sonnait les cloches pour dissiper un orage (3).

---

(1) Dusaulx, *Voyage à Barrège*, chap. 13.

(2) André Duval, *Vie de saint Éloi, d'après saint Ouen.*

(3) Voyez l'*Histoire de la Magie en France*, par M. Garinet ; et le chapitre 8 du *Diable peint par lui-même.*

CLOTILDE, — reine de France, femme du barbare Clovis, qu'elle amena dans le giron de l'église catholique. Elle protégea toujours le clergé, qui l'a mise au rang des saintes. Son corps était à Sainte-Geneviève de Paris, dans une châsse d'argent. Aux processions publiques où l'on demandait à Dieu la pluie ou le beau temps, on promenait la châsse de sainte Clotilde, à la suite de celle de la bergère de Nanterre. Clotilde avait trois têtes : la première à Paris ; la seconde dans l'abbaye du Trésor, au diocèse de Rouen ; la troisième dans le monastère de Valseri, au diocèse de Soissons. Ces reliques sont perdues.

*

FONTAINE DE SAINTE CLOTILDE.

Le Grand-Andely avait une église qui subsiste peut-être encore, et qui fut bâtie par sainte Clotilde. On y montre une fontaine qui porte le nom de cette sainte ; et l'on dit dans le pays qu'elle y changea l'eau en vin, parce que ceux qui bâtissaient l'église n'avaient plus de quoi boire. C'est en mémoire de ce miracle que le 2 juin, veille de la fête de sainte Clotilde, on faisait une procession solennelle à la fontaine ; le doyen, à la tête du chapitre, y répandait une certaine quantité de vin ; et les pèlerins accourus de tous côtés en grand nombre se jetaient nus dans cette fontaine, où ils espéraient obtenir la guérison de différens maux. Les hommes n'étaient séparés des femmes, qui se mettaient nues comme

eux, que par une petite muraille (1). Ces choses cessèrent à la révolution.

CLOUS DE LA CROIX. — « On nous fit voir encore un des clous dont notre Seigneur fut attaché à la croix. Il me parut bien différent de celui que les bénédictins font voir à Saint-Denis. Peut-être que celui de Saint-Denis avait servi pour les pieds, et qu'il devait être plus grand que celui des mains. Il fallait pourtant que ceux des mains fussent assez grands et assez forts pour soutenir tout le poids du corps. Mais il faut que les juifs aient employé plus de quatre clous, ou que quelques-uns de ceux qu'on expose à la vénération des fidèles ne soient pas bien authentiques; car l'histoire rapporte que sainte Hélène en jeta un dans la mer, pour apaiser une tempête furieuse qui agitait son vaisseau. Constantin se servit d'un autre pour faire le mors de la bride de son cheval. On en montre un tout entier à Saint-Denis en France, un autre aussi tout entier à la Sainte-Croix de Jérusalem à Rome. Un auteur romain de notre siècle, très-célèbre, assure que la couronne de fer dont on couronne les empereurs en Italie est faite d'un de ces clous. On voit à Rome et à Carpentras deux mors de bride aussi faits de ces clous, et on en fait voir encore en d'autres endroits (2). »

---

(1) Bruzen de la Martinière, au mot *Andely*.
(2) *Voyages du père Labat*, religieux jacobin, tome VIII.

Dès les premiers siècles de l'église, les historiens se sont disputés sur l'usage qu'on a fait de ces clous; mais tous les anciens n'en comptent que trois (1). Voltaire et beaucoup de critiques avec lui prétendent même qu'on n'a attaché Jésus d'aucun clou (2). On liait les condamnés à la croix avec des cordes.

Cependant les trois clous de la croix, en supposant qu'on ait fait usage de clous, se sont si heureusement multipliés, que Calvin (3) en comptait quatorze. Nous en avons découvert davantage.

1°. L'impératrice Hélène se voyant sur le point de périr au milieu d'une tempête, jeta un de ces clous dans la mer, qui aussitôt devint calme.

2°. Elle en fit mettre un autre au riche diadème de son fils.

3°. Constantin-le-Grand, avec le troisième clou, fit faire un mors de bride pour son cheval, ce qui était peu révérencieux. Toutefois ce mors était très-vénéré. Grégoire de Tours raconte (4) que l'empereur Justin étant tourmenté la nuit par des lutins et des fantômes, s'en délivra en mettant sous son oreiller la bride de Constantin, ornée du saint clou.

4°. Selon le même Grégoire de Tours, Théodoret et quelques autres, la magnifique bride de Constantin fut faite de deux vrais clous.

---

(1) *Theodoret, hist. trip.* lib. 2, etc.
(2) *Dictionnaire philosophique*, au mot *Clou.*
(3) *Traité des Reliques.*
(4) *De Gloriâ mart.* lib. I, cap. 6.

5°. La couronne de fer, que l'on garde précieusement dans une chapelle à deux lieues de Milan, est enrichie d'un des plus grands clous de la croix.

6°. A Milan même, on a un autre clou, qui fut posé, dit-on, au mors du cheval de Constantin ; mais Calvin observe que cela ne peut être, parce que saint Ambroise ne dit pas que le clou fut attaché à ce mors de bride, mais que ce mors de bride fut fait du saint clou. C'en est donc un autre. Quoi qu'il en soit, le clou de Milan est toujours attaché à la voûte de la cathédrale, au-dessus du grand autel, entre cinq luminaires qui brûlent jour et nuit.

7°. Ribadéneira dit (1) que Charlemagne alla en terre sainte, et en rapporta un clou de la croix. On montrait à Saint-Denis ce clou célèbre ; mais on disait qu'il avait été donné à Charlemagne par l'empereur Constantin VII, et que ce fut Charles-le-Chauve qui en fit présent aux moines de Saint-Denis (2).

8°. Nous compterons ensuite le saint clou qui est à Nuremberg, et que les empereurs d'Allemagne regardaient comme un talisman dont la perte pouvait causer les plus grands maux (3).

9°. On montre à Rome, dans l'église de la Sainte-

---

(1) 28 janvier. *Fleurs des vies des Saints.*

(2) Piganiol, *Descriptions de Saint-Denis.*

(3) Misson, tome I, page 83, 4e. édition.

Croix, un neuvième clou qui fut trouvé dans le crucifix miraculeux de la ville de Lucques (1).

10°. Un dixième clou est à Rome dans l'église de Sainte-Marie in Campitelli (2). Ce clou à été apporté, dit-on, par saint Grégoire de Nazianze.

11°. A Rome encore, Calvin compte un onzième clou, dans la chapelle de Sainte-Hélène; ainsi Rome aurait les trois clous.

12°. L'abbaye de Saint-Germain-des-Prés à Paris, se vantait d'avoir un des vrais clous. C'était un présent de la pieuse princesse Anne de Gonzague de Clèves.

13°. Il y en avait un autre chez les carmes de Paris.

14°. Dans la même ville, on montrait encore un vrai clou, à la Sainte-Chapelle. Ainsi Paris aurait eu également les trois clous.

15°. Un quinzième clou de la croix se voyait à Carpentras.

16°. On faisait voir, dans la galerie de Florence, un clou de la passion, qui avait été à moitié changé en or parce qu'un saint personnage l'avait touché. Ce miracle parut si ridicule, que dès la fin du dix-septième siècle, on cessa de montrer ce singulier clou (3).

17°. et 18°. On comptait deux vrais clous à

---

(1) *Voyage de France et d'Italie*, 1660, page 631. *Merveilles de Rome*, page 26.

(2) *Merveilles de Rome*, page 52.

(3) Il avait été soudé d'une manière trop visible. Misson tome II, page 332.

Naples. Mais il paraît qu'on ne les voit plus; ils avaient sans doute aussi quelque chose de trop absurde.

19°. La ville d'Assise, qui est, comme on sait, la patrie de saint François et un bon pays à reliques, se vantait depuis long-temps de posséder un vrai clou.

20°. Il y en avait un vingtième à Ancône.

21°. Un à Sienne.

22°. Un à Venise.

23°. Un à Cologne, où l'on est sûr de trouver toutes les reliques.

24°. Un à Trèves.

25°. Calvin en compte un qui ferait le vingt-cinquième, à l'abbaye de la Tenaille en Saintonge.

26°. On en montrait un à Bourges.

27°. Enfin, un vingt-septième se voyait à Draguignan, etc.

M. Dulaure dit (1) qu'on pourrait trouver dans le monde chrétien une quarantaine de *vrais clous*. Mais nous osons croire qu'il ne serait pas difficile d'en compter deux ou trois cents. Nous n'avons indiqué que les plus connus; et nous n'avons rien dit d'une multitude d'églises qui, comme celle de Chartres, avaient des parcelles et des limailles de clou de la croix.

Godescard cherche à expliquer la multiplicité des clous (2). « Le vrai clou qui est à Rome, dans

(1) *Curiosités de Paris*, tome I, page 27, 3e édition.

(2) *Vies des pères, des martyrs et des autres principaux Saints*. 3 mai. Invention de la Sainte-Croix.

l'église de la Sainte-Croix, a été limé, dit-il, et n'a plus de pointe aujourd'hui. On a renfermé cette limaille dans d'autres clous, faits de la même manière que le véritable; et par ce moyen, on l'a en quelque sorte multiplié. On a trouvé encore un autre moyen de le multiplier; ça été d'y faire toucher des clous tout semblables, que l'on distribuait ensuite. Saint Charles-Borromée, prélat très-éclairé *et de la plus scrupuleuse exactitude en fait de reliques*, avait plusieurs clous faits comme celui que l'on garde à Milan, et les distribuait après qu'ils y avaient touché. Il en donna un au roi Philippe II, comme une relique précieuse. »

Mais les églises qui font adorer un clou, le présentent comme un vrai clou de la vraie croix trouvée par sainte Hélène, et non comme un clou ordinaire qui n'aurait qu'une vertu empruntée de l'attouchement d'un saint clou son confrère.

MIRACLE DU CLOU DE TRÈVES.

Un chevalier nommé Henri, quoique marié à une belle femme, fit un enfant à sa servante. C'était un homme malicieux, qui n'avait d'autres vertus que le parjure, l'adultère et le brigandage. La servante accoucha d'une fille; et quand elle fut grande, Henri la corrompit. Il mourut peu de temps après, et vint infester la maison de cette jeune malheureuse. Les signes de croix et les prières ne pouvaient mettre en fuite ce spectre redoutable. Si on le frappait d'un coup d'épée,

l'épée se brisait, et le revenant ne sentait rien. On s'adressa enfin à l'évêque de Trèves, qui donna un pot d'eau dans laquelle il avait trempé le vrai clou de la croix que possédait son église. On jeta de cette eau sur la fille, sur les murs et sur les portes de la maison; et quand le spectre voulut revenir, il se brûla si bien qu'il n'osa plus reparaître (1).

CLOUD, — en latin *Clodoaldus*, petit-fils de sainte Clotilde, patron du village qui porte son nom, à deux lieues de Paris. Les évêques de Paris étaient, au bon temps, seigneurs de ce village. Le corps du saint y était encore au moment de la révolution, dans une belle châsse d'argent qui faisait de grands miracles. Il ne paraît pas qu'on ait multiplié ses reliques.

EAUX DE SAINT CLOUD.

Le président Fauchet, dans ses *Antiquités françaises*, dit que le bourg de Saint-Cloud a toujours été un séjour recherché, à cause de la bonté de ses eaux qui guérissent les écrouelles. On sait que la cause la plus ordinaire de cette maladie est la malpropreté. La tradition populaire veut que saint Cloud ait donné aux eaux de son village la vertu de guérir ce vilain mal, qu'il ne guérit plus depuis bien long-temps.

CLOVIS. — FLACON DU ROI CLOVIS.

---

(1) Miracula Cesarii. Lib. 12, cap. 15.

« Hincmar rapporte sérieusement que saint Remi donna au roi Clovis un flacon d'un vin pur et généreux, qui ne tarissait jamais, et qui montait ou baissait suivant que le roi devait perdre ou gagner la bataille. Clovis, qui le portait partout, en régalait toute sa cour et son armée; et le flacon était toujours plein. Il ne manquait au prince pour faire un repas complet, que le fameux sanglier d'Odin, qu'on coupait sans cesse et qui se reproduisait toujours (1). » Il est bien fâcheux que ce flacon soit perdu. Ce serait une bonne relique pour un couvent de carmes.

Voyez aussi l'article de la Sainte-Ampoule.

COLISÉE. — Les pèlerins vont prier au colisée à Rome, et regardent en quelque sorte ce monument comme une relique. Outre que des fidèles y furent exposés aux bêtes, le colisée fut bâti, disent-ils, par dix ou douze mille chrétiens que l'on condamna à ce travail, et que l'on martyrisa ensuite pour toute récompense (2). Cet événement se passa sous le règne de Vespasien.

COLMANN. — Au commencement du onzième siècle, une bande de pèlerins passant par l'Autriche pour se rendre à Jérusalem, l'un d'entre eux nommé Colmann, et qui se disait écossais,

---

(1) Salgues. *Des erreurs et des préjugés*, tome I, p. 284.

(2) *Voyage de France et d'Italie par un gentilhomme français*, p. 275.

fut arrêté à cause de son extérieur sinistre. On soupçonna que ce pouvait être un agent des Esclavons, alors en guerre avec l'Empire, et on le pendit comme espion.

Or, c'était un saint. La potence où il était pendu prit racine, et poussa de la verdure. La hart qui l'étranglait se couvrit de feuillages. Cependant, les chrétiens allemands furent assez endurcis pour laisser le saint au gibet pendant dix-huit mois. Ses ongles et son poil poussaient comme s'il eût été vivant; et il rendait du sang lorsqu'on le saignait.

Les Allemands sont un peu lents; mais enfin ils ouvrirent les yeux. On dépendit saint Colmann; son corps sain et entier fut mis avec honneur dans l'église de Melck sur le Danube; et il eut assez peu de rancune pour faire des miracles en faveur du peuple qui l'avait pendu.

L'abbaye de bénédictins qui possédait ce précieux corps était si riche, que l'abbé avait la préséance dans toutes les diètes des états du pays.

On gardait, dans une des caves de cette abbaye, un excellent vin qu'on appelait vin de saint Colmann; une cuillerée de ce vin, qui se vendait fort cher, guérissait, dit-on, les maux de gorge. C'était un vin qu'on disait vieux de plus de quatre cents ans (1). Il a été bu par les Français dans les campagnes d'Allemagne.

---

(1) Zeyler, *Topographie de l'Autriche.* Erchenfroi, dans la *Bibliothèque de Lambecius*, tome II, page 612, etc. Bruzen de la Martinière, au mot *Melck.*

COLOMB, — Colombus, ou Colomban, ou Colombkil, ou Coloquil, abbé de Hy, apôtre d'Écosse, au sixième siècle. Il portait une tonsure en forme de croissant. Que les antiquaires raisonnent là-dessus.

Il a laissé quatre corps ; le premier dans son monastère de Hy, situé dans une petite île entre l'Irlande et l'Ecosse ; le second à Downe en Irlande ; le troisième à Glassemburi, dans le comté de Sommerset ; le quatrième à Sens, qui croit avoir ce saint corps depuis le règne de Louis-le-Débonnaire.

COLOMBAN, — fondateur et abbé de Luxeu, né en Irlande, mort au septième siècle, et mis au rang des saints.

Il haïssait tellement les femmes qu'il ne pouvait souffrir auprès de lui aucun animal du sexe qui donne la vie. Une vache le mettait en colère ; la vue d'une chèvre le courrouçait ; tous les animaux qu'il recevait dans ses domaines devaient être mâles. Un tel homme méritait-il d'avoir une mère ? que deviendrait toute la création avec de tels fanatiques ?

Ce saint (puisqu'on l'appelle ainsi) a laissé deux corps dont on se serait passé, l'un à l'abbaye de Bobbio, sur les frontières du Milanais, l'autre à Locmené, en Bretagne. On dit que les femmes ne se pressaient pas d'y brûler des chandelles.

COLOMBE, — sainte vierge du troisième

siècle, qui souffrit le martyre à Sens. Elle a laissé deux corps, l'un à Sens, dans l'abbaye qui porte son nom ; l'autre à Rimini en Italie. Au rest e on ne sait rien de son histoire.

COLONNES. — On montre dans la cathédrale de Gaëte une colonne du temple de Salomon. Le grand autel de la chapelle de saint Marc à Venise, est supporté par quatre colonnes qui viennent, dit-on, du même temple (1).

« En entrant dans la nef de Saint-Pierre de Rome, dit un gentilhomme français (2), on voit à main droite, auprès du portail, une chapelle grillée où l'on tient enfermée une colonne du temple de Salomon, sur laquelle notre Seigneur s'appuyait, lorsqu'il prêchait... On y met les démoniaques, qui, *bien souvent*, en sortent tout-à-fait délivrés. »

« Dans la chapelle du saint-sacrement, à Saint-Jean-de-Latran, on voit autour de l'autel quatre colonnes de bronze doré, très-hautes et creuses par dedans, que l'on dit avoir été apportées de Jérusalem à Rome, pleines de la terre-sainte du sépulcre de Jésus-Christ, par l'empereur Vespasien. D'autres prétendent que Sylla les apporta d'Athènes ; d'autres, qu'elles ont été faites à Rome par ordre d'Auguste. Quoi qu'il en soit,

---

(1) Misson. Tome II, page 22, 4°. édition.

(2) *Voyage de France et d'Italie par un gentilhomme français*, p. 264.

il est constant qu'elles sont dans l'église de Saint-Jean-de-Latran..... (1) ».

On montre dans la même église une autre colonne qui se fendit en deux parties, au moment de la mort de Jésus-Christ. Elle fut apportée de Jérusalem, et consacrée par le pape Nicolas III, dans la chapelle dite le Saint des Saints, où les femmes n'entrent jamais... (2).

« La colonne à laquelle Jésus-Christ fut lié pendant sa flagellation, et qui était anciennement à Jérusalem, se voit présentement à Rome, à travers un grillage de fer, dans une petite chapelle de l'église de Sainte-Praxède. Suivant une inscription placée au-dessus, elle y fut apportée en 1223. Elle est de marbre gris, et longue d'un pied et demi. Elle a dans sa base un pied de diamètre et huit seulement par le haut. Quelques-uns pensent qu'elle n'est que la partie supérieure de la colonne dont parle saint Jérôme ; mais on n'y aperçoit aucune marque de fracture (3). » On croit aussi avec raison que les juifs ne fouettaient pas leurs criminels sur des colonnes de marbre.

On montre à Sainte-Marie-Transpontine les deux colonnes sur lesquelles furent flagellés saint Pierre et saint Paul.

---

(1) *Voyage de France et d'Italie par un gentilhomme français*, page 295.

(2) *Merveilles de Rome*, page 5.

(3) Godescard. *Vies des Pères*, etc. 3 mai.

Près de l'église des Franciscains de Rome, dans une chapelle que l'on dit être bâtie sur le lieu où saint Pierre fut crucifié la tête en bas, on voit une colonne sur laquelle on raconte que saint Paul fut décapité. « C'est un beau sujet de critique entre les curieux, dit Misson, de savoir comment cette exécution put être faite sur une colonne. »

« Cette colonne, ajoute-t-il, me rappelle celle qu'on voit dans le cloître de Saint-Jean-de-Latran; c'est la colonne sur laquelle le coq de saint Pierre chanta (1). »

Il y avait autrefois dans le baptistère de la cathédrale de Pise une colonne merveilleuse, dont on ne sait trop l'origine. Mais lorsqu'il se tramait quelque complot contre l'état, les projets et la figure des coupables se représentaient dans la colonne comme dans un miroir. On ne la voit plus.

Mais sans doute que l'on montre encore, dans le château de Nuremberg, quatre colonnes corinthiennes, hautes d'environ quinze pieds, que le diable apporta de Rome, sur le défi que lui fit un moine.

Un autre moine, qui avait fait pacte avec le diable, s'avisa un jour de dire la messe. Le diable en colère apporta de Rome une grosse colonne pour écraser ce moine. Mais saint Pierre survint et jeta trois fois de suite le diable et sa colonne

(1) *Voyage d'Italie*, tome II, page 178.

dans la mer ; ce qui donna à l'autre le temps de se mettre en mesure. Le diable désolé rompit sa colonne et s'enfuit. Le docteur Patin, à qui on montra, dans une église de Prague, trois pierres de cette colonne que l'on conserve comme des reliques, demanda en quel temps le prodige avait eu lieu ? On lui répondit par plusieurs milliers d'années. Mais, reprit-il, il n'y a pas deux mille ans que le christianisme est établi. — Oh ! repliquèrent les moines, notre miracle est bien plus vieux que cela !... Et il se vit presque obligé de croire que saint Pierre, le diable, les messes, les prêtres et les églises catholiques étaient bien antérieurs à Jésus-Christ (1). — Il y a beaucoup d'autres colonnes que nous pourrions encore citer comme reliques.

CONOGAN. — AUGE DE SAINT CONOGAN.

« Saint-Conogan, patron de la paroisse de Beuzit, près de Landerneau, traversa l'Océan sur une auge de pierre, dans laquelle on s'étend, contre laquelle on se frotte, pour se délivrer des rhumatismes, de tous genres de douleurs nerveuses. La fontaine, voisine de sa chapelle, a la vertu de guérir les maux d'yeux. (2) »

CONRAD DE PLAISANCE, — mort au quatorzième siècle. Ce saint a laissé deux têtes, l'une à Noto en Sicile, l'autre à Molfetta, dans la Pouille.

---

(1) *Voyage de Patin en Allemagne*, cité dans le *Dictionnaire infernal*, au mot *Colonne du diable*.

(2) Cambry, *Voyage dans le Finistère en* 1794, t. II, p. 170.

CORENTIN, — évêque de Quimper en Bretagne, au cinquième siècle. Son corps était à la fois à l'abbaye de Saint-Corentin, près de Mantes, à Montreuil-sur-Mer, et à Marmoutier en Touraine. — Nous avons parlé du poisson de saint Corentin, à l'article des animaux.

CORPS SAINTS. — Si nous faisions ici la simple énumération de tous les corps saints que les catholiques honorent d'un culte, il faudrait un énorme volume, puisqu'il y a plus de cent mille saints, et qu'il s'en présente fort peu dont le corps n'ait pas été retrouvé.

Bien souvent on ne sait ni le temps ni le pays, on ignore même les particularités de la vie d'un homme ; cependant on sait distinguer son corps, sept ou huit cents ans après sa mort.

Aussi on a dû remarquer que dans chaque article des saints très-nombreux qui entrent dans cet ouvrage, nous ne parlons de leurs corps que lorsqu'ils en ont au moins deux.

COMMENT ON DISTINGUE LES CORPS SAINTS.

« Les chrétiens de la primitive église avaient grand soin de ne point enterrer leurs morts parmi les infidèles. Saint Cyprien fait un crime à Martial, évêque espagnol, d'avoir enterré des enfans dans des tombeaux profanes, et de les avoir mêlés avec les étrangers.

» Les chrétiens ne furent jamais dans l'usage de conserver les corps morts comme les Égyptiens,

ou de les brûler comme les Romains, ou de les abandonner aux bêtes comme les Perses. Ils suivirent ce qui avait été pratiqué par le peuple de Dieu, dès le commencement du monde; ils enterraient leurs morts avec décence et avec respect, vérifiant ces paroles que l'homme retournerait en poussière, jusqu'à la résurrection générale. Ils choisirent à Rome pour leurs tombeaux, les cavernes ou *arenæ*, qu'on appela depuis les catacombes. Ils y creusèrent des espèces de loges de chaque côté, pour recevoir les corps; et lorsqu'ils les y avaient déposés, ils en muraient l'entrée.

» On voit ordinairement une urne lacrimatoire ou un petit vase auprès de ces corps, c'est-à-dire auprès des ossemens et de la poussière qui sont dans chaque loge. Si le vase est d'un rouge foncé, et que l'on remarque au fond un sédiment de sang, on juge qu'il y avait là un martyr. Sur la brique ou le mortier qui fermait l'entrée de la loge, est ordinairement représenté quelque symbole, comme une fleur, une branche de palmier, etc.

» On ne peut douter que les fioles où est ce sédiment rouge ne renferment du sang. Leibnitz, après avoir fait plusieurs expériences chimiques sur ce sédiment, manda à Fabretti que ce ne pouvait être qu'une croûte de sang congelé, qui en retenait la couleur après plusieurs siècles. Les chrétiens avaient coutume de recueillir avec soin le sang des martyrs et de le mettre avec leurs corps, lorsqu'il était encore frais; ils le ramas-

saient avec des éponges. C'est pour cela qu'on trouve quelquefois dans les fioles une éponge ou des linges teints de sang.

» C'est d'après ces observations que la congrégation des indulgences et des reliques déclara en 1668 que des fioles teintes de sang, accompagnées d'une branche de palmier, devaient être regardées comme une marque non équivoque des reliques d'un martyr. Mabillon pense que les fioles de sang toutes seules suffisent pour constater l'authenticité des reliques.

» De temps en temps on a transféré, des catacombes, les corps de plusieurs martyrs célèbres; mais on découvre encore tous les jours de nouveaux tombeaux.

» Les principaux symboles que l'on remarque dans ces cimetières sont : un cerf, qui représente la soif du chrétien après les biens invisibles; une branche de palmier, qui désigne la victoire; un vaisseau, qui est l'emblème de l'église; une ancre, qui représente l'espérance ou la constance; Mabillon observe que les symboles d'une colombe, d'une brebis, d'une olive, qui peuvent dénoter certaines vertus, ne dénotent pas pour cela le martyre ou la sainteté. Il montre, par des autorités et par des exemples, qu'on doit prendre les plus grandes précautions pour éviter les méprises à cet égard; et qu'il vaut mieux enterrer avec décence les reliques douteuses, que de les distribuer aux fidèles. Il prouve, par le décret d'Urbain VIII, et par celui d'Innocent XII en

1691, que les reliques des saints inconnus, auxquels il est d'usage de donner un nom, quoique distinguées par des marques certaines de martyre, ne sont pas mises dans la même classe que les autres reliques, et qu'on ne permet jamais d'honorer ces sortes de saints par un office particulier, à moins qu'il n'y ait un privilége spécial, comme celui qu'obtinrent les chanoinesses anglaises de Paris et les capucines de la place Vendôme de la même ville, les unes, en faveur de saint Justin, et les autres en faveur de saint Ovide (1). »

On pourrait faire ici beaucoup d'objections. D'abord il est bien difficile de reconnaître dans les catacombes non-seulement les corps des saints, mais même les corps des simples chrétiens; puisque les Romains y enterraient fréquemment leurs esclaves, et les criminels qui ne laissaient pas de quoi se faire brûler.

Il est constant aussi que beaucoup de juifs furent enterrés dans les catacombes.

On a trouvé dans les catacombes des pierres, avec cette inscription que les chrétiens ne réclameront certainement pas : *Diis Manibus*. On y a remarqué beaucoup d'autres particularités qui prouvent du paganisme; et les symboles n'appartiennent pas plus aux chrétiens qu'aux idolâtres.

Si on rencontre quelques croix, presque toujours elles ont été faites après coup, sur des pierres qui portent d'autres signes plus anciens.

---

(1) Godescard. 14 octobre. *Note à la vie de saint Calliste.*

Cependant on a mis audacieusement, dans l'église qui est à l'entrée des catacombes de saint Sébastien, cette petite inscription : « C'est ici le » cimetière du célèbre pape Calliste, martyr. » Quiconque le visitera, étant véritablement » contrit et après s'être confessé, obtiendra l'en- » tière remission de tous ses péchés, par les glo- » rieux mérites des 174,000 saints martyrs qui » ont été enterrés là, etc. »

Dans les cas et dans les lieux ordinaires, on reconnaît le corps d'un saint à différens signes, comme on l'a pu remarquer dans une multitude d'articles particuliers. Communément le corps qui fait des miracles est réputé saint ; et malheureusement, à force d'en faire, on est devenu aujourd'hui très-difficile sur les miracles.

Il faut que le poil et les ongles poussent au saint corps ; et cela n'arrive guère. Il faut qu'il jette une odeur suave, ce qui ne se fait plus.

S'il est frais et vermeil six mois après sa mort, on criera que c'est un vampire. Quant aux corps merveilleux qui se montraient entiers et sains plusieurs siècles après le trépas, nous sommes privés de ces raretés admirables.

Souvent aussi les moines se sont trompés dans les reliques qu'ils ont proposées au culte du peuple. Denis, le chartreux, parle d'un évêque qu'on trouva en enfer, tandis qu'on faisait des miracles à son tombeau. C'était, dit-on, l'esprit malin qui abusait les chrétiens.

On voit, dans Sulpice Sévère, que saint Martin

visitant un jour les reliques d'un saint qu'il ne connaissait pas, commanda à ce saint de lui dire qui il était. Le prétendu saint sortit de son tombeau et déclara qu'il avait été voleur de grand chemin, et qu'il était damné. L'autel qu'on lui avait bâti fut dès lors renversé. Mais sans la curiosité de saint Martin, on honorerait peut-être encore les reliques de ce brigand. On a détrôné quelques saints de cette espèce; mais il en reste encore beaucoup.

Autrefois les corps des saints étaient gardés par des aigles, enterrés par des lions, dépendus par des anges, indiqués par des lumières prodigieuses. Nous ne voyons plus rien de tout cela, à cause de l'impiété générale et de l'incrédulité du siècle.

COSME ET DAMIEN, — frères, médecins, martyrs, patrons des médecins, des chirurgiens et des apothicaires, morts vers le quatrième siècle, en Arabie ou en pays voisins. Leur histoire est pleine de fables et d'obscurités.

Les corps de saint Cosme et de saint Damien étaient à Lusarches, à sept lieues de Paris, où il se faisait un grand pèlerinage. Ils sont en second lieu à Rome, dans l'église qui porte leur nom, et qui est l'ancien temple de Castor et de Pollux. Leurs troisièmes corps sont à Venise, sans compter qu'on montre à Chartres beaucoup d'os sous leur nom, et qu'on vénère à Rome, dans l'église de Saint-Marcel, deux têtes qu'on fait passer pour les têtes de saint Cosme et de saint Damien.

Il n'est pas nécessaire de dire que toutes les reliques de ces deux médecins guérissent les diverses maladies. On montre à Rome, dans l'église des saints Cosme et Damien, un puits très-profond où les persécuteurs faisaient jeter, dit-on, les corps des martyrs. Cette circonstance, et la protection de saint Cosme et de saint Damien, ont rendu ce puits célèbre. Les malades qui, s'étant confessés, boivent de l'eau qu'on tire de ce puits, s'en retournent guéris, quand ils ne sont pas malades.

TROIS MIRACLES DES SAINTS COSME ET DAMIEN (1).

— « Un paysan des environs de Rome, s'étant endormi la bouche ouverte, un serpent y entra et se logea dans son ventre. Le paysan s'éveilla sans se douter de rien, et revint au logis ; mais bientôt il ressentit des douleurs aigües : et n'ayant pas de foi aux autres médecins, il se rendit à l'église des saints Cosme et Damien, honora leurs reliques et réclama leur ministère. Incontinent le serpent se sentit chassé de son domicile par une force supérieure ; et il s'en alla comme il était venu. »

— « Un mari, sur le point de faire un long voyage, recommanda sa femme aux saints Cosme et Damien, dont il honorait fidèlement les reliques. Quelque temps après, le diable s'habilla en homme, et vint dire à cette femme : « Votre mari m'a chargé de vous conduire vers lui ; il

(1) Tirés de la *Légende dorée*. Legenda 138.

a besoin de vous. » En même temps le diable lui donna des preuves qu'il connaissait bien son mari. Mais la femme craignant encore, lui dit : « Jurez-moi sur les reliques de saint Cosme et de saint Damien que je serai en sûreté avec vous. » Le diable jura, et on partit.

» En arrivant dans un certain lieu très-désert, le diable, qui avait ses desseins, voulut renverser la pauvre femme, qui montait une assez mauvaise jument ; mais aussitôt saint Cosme et saint Damien parurent, mirent en fuite le malin, et reconduisirent cette dame à l'église, où sans doute elle brûla une chandelle. »

— « Un dévot de Rome, qui honorait avec une grande assiduité les reliques de saint Cosme et de saint Damien, fut attaqué d'une grangrène qui lui rongea une cuisse. Pendant qu'il dormait, saint Cosme et saint Damien lui apparurent, portant avec eux des onguents et des instrumens de chirurgie. Saint Cosme voulait couper la jambe pourie ; mais il ne savait comment la remplacer. Saint Damien, se souvenant alors qu'on avait enterré le jour même un Éthiopien dans le cimetière de Saint-Pierre-aux-liens, proposa d'aller prendre une de ses cuisses. Ce qui fut dit fut fait. Saint Cosme y courut ; après quoi ayant coupé la cuisse malade du dévot, ils lui ajustèrent la jambe de l'Ethiopien, fermèrent diligemment la plaie et se retirèrent.

» Le dévot s'éveilla plein de joie ; il conta son aventure, alla voir au cimetière sa cuisse pourie,

enterrée avec le corps du pauvre homme que les saints avaient tronqué pour son service, et devint plus pieux que jamais envers les saintes reliques de Damien et de Cosme. »

COURONNE D'ÉPINES. — « Il faut dire que » les pièces de la sainte couronne d'épines qui » fut mise sur la tête de Jésus-Christ à sa passion, » ont été replantées pour reverdir ; autrement, » je ne sais comment elle pourrait être ainsi aug- » mentée (1). »

On ne sait pas non plus dans quels lieux, dans quels temps et par qui la sainte couronne d'épines a été découverte ; car aucun des anciens historiens n'a dit qu'elle ait été trouvée avec la croix ou ailleurs. Toutefois, le révérend père Ribadéneira assure que Charlemagne, ayant fait le voyage de terre sainte, rapporta une partie de la couronne d'épines de Notre-Seigneur, laquelle devint verdoyante et poussa des feuilles entre ses mains. On ignore ce que cette partie de la sainte couronne est devenue. Mais en 1789, la couronne d'épines était à la Sainte-Chapelle de Paris ; elle doit être maintenant à Notre-Dame.

Néanmoins, il y a à Rome cinq églises qui en ont des morceaux notables : saint Eustache, saint Maur, sainte Sabine, le grand couvent des Chartreux, et l'église de la Sainte-Croix, qui montre d'un côté une branche trouvée dans le miracu-

(1) Calvin, *Traité des Reliques*.

leux crucifix de Lucques ; et dans un autre reliquaire, treize épines prises à la sainte couronne de Constantinople, qui est la même que celle de la Sainte-Chapelle de Paris.

Observons avec Godescard (1) que ces épines sont fort longues, et que par conséquent il n'y en a pas beaucoup.

On voit encore trois de ces saintes épines à Padoue, quatre à Tarascon, cinq à Nuremberg, et trois à Aix en Provence, lesquelles rougissaient autrefois, le vendredi saint à midi, en présence des chrétiens pieux (2).

On honorait aussi un morceau de la couronne d'épines à Sienne, un morceau à Venise, un morceau à Assise, dans l'église de Saint-François, une épine à Saint-Denis, enchâssée dans un rubis précieux, un morceau à Avignon, un morceau à Bologne, un morceau à Bourges, un morceau à Besançon, un morceau à Mont-Royal, un morceau à San-Salvador, un morceau à Saint-Jacques en Galice, un morceau à Albi, un morceau à Toulouse, un morceau à Mâcon, un morceau à Chartres, une branche à Naples, un morceau à la chartreuse de Mont-Dieu en Champagne, plusieurs épines à Arles, un morceau à Bourbon-l'Archambaut, une épine dans la cathédrale d'Aoste, un morceau à Charoux, un morceau à Cléry, un

(1) Tome IV, page 71, de la *Vie des Saints*, édition de Versailles, 1819.

(2) *Voyage de France et d'Italie, par un gentilhomme français*, page 90.

morceau à Saint-Martin de Noyon, un morceau à Saint-Maximin en Provence, un morceau à St.-Flour, et des épines détachées dans plus de huit cents églises.....

COMMENT SAINT LOUIS ACQUIT LA SAINTE COURONNE.

La ville de Constantinople étant assiégée par terre et par mer, n'avait plus de ressources, et allait tomber au pouvoir des Sarrasins et des Grecs, lorsqu'on conseilla à l'empereur Baudouin II d'*engager* la sainte couronne de Jésus-Christ, qu'il possédait. Baudouin la fit offrir au roi saint Louis. Cette offre fut reçue avec joie. Le roi envoya deux religieux dominicains à Constantinople.

Mais lorsqu'ils arrivèrent, la sainte couronne était déjà engagée aux Vénitiens et aux Génois, qui avaient prêté de grosses sommes d'argent sur ce saint gage. Les deux dominicains revinrent à Venise avec la couronne d'épines, et firent savoir au roi de France qu'il fallait rembourser l'argent prêté, pour avoir la relique en question.

Saint Louis paya tout ce qu'on voulut, et la sainte couronne arriva en France. Le pieux roi voulut aller au-devant de ce joyau sacré, qu'il rencontra à Villeneuve-l'Archevêque, entre Troyes et Sens. Il était accompagné de la reine Blanche, sa mère, et des princes ses frères. Il se fit ouvrir la triple cassette (de bois, d'argent et d'or) dans laquelle était renfermée la couronne d'épines; on la montra à tous les assistans; et le lendemain,

le roi et le comte d'Artois son frère, ayant les pieds nus, portèrent sur un brancard leur chère relique, qui fut reçue à Sens avec toute la pompe et toute la piété imaginable.

On arriva à Paris après sept jours de marche, le 19 d'auguste de l'an 1239; un grand nombre de prélats, sur un échafaud richement décoré, reçut la sainte couronne, qui fut montrée à la multitude, et transportée par le roi et le comte d'Artois son frère, toujours pieds nus et vêtus d'une simple tunique, à l'église de Notre-Dame.

Ce fut pour placer plus honorablement la couronne de Jésus-Christ, et quelques autres reliques aussi précieuses, que saint Louis fit bâtir à grands frais la Sainte-Chapelle de Paris; les châsses qui renfermèrent ces reliques étaient si riches, qu'elles coûtèrent seules plus de trois millions de la monnaie actuelle.

On sait que la couronne de la Sainte-Chapelle opérait autrefois un si grand nombre de guérisons miraculeuses, qu'il n'y avait plus de place pour les béquilles des boîteux, et autres *ex voto* de gens remis en santé.

LA SAINTE ÉPINE DE PORT-ROYAL.

« Il y avait à Port-Royal de Paris une jeune pensionnaire de dix à onze ans, nommée mademoiselle Perrier, nièce de Pascal. Elle était affligée depuis trois ans et demi d'une fistule lacrymale, au coin de l'œil gauche. Cette fistule, qui était fort grosse au dehors, avait fait un grand ravage en

dedans ; elle avait entièrement carié l'os du nez et percé le palais. Son œil s'était apetissé, et l'on ne pouvait lui toucher le côté gauche de la tête sans lui faire beaucoup de douleur.

» On l'avait fait voir à tout ce qu'il y avait d'oculistes, de chirurgiens, et même d'opérateurs plus fameux ; mais les remèdes ne faisant qu'irriter le mal, comme on craignait que l'ulcère ne s'étendît enfin sur tout le visage (1), trois des plus habiles chirurgiens de Paris, Cressé, Guillard et Dalencé, furent d'avis d'y appliquer au plus tôt le feu (2).

» Il y avait alors à Paris un ecclésiastique de condition et de piété, nommé M. de la Potterie, qui, entre plusieurs saintes reliques qu'il avait recueillies avec grand soin, prétendait avoir une des épines de la couronne de Notre-Seigneur. Plusieurs couvens avaient eu une sainte curiosité de voir cette relique. Il l'avait prêtée, entre autres, aux Carmelites du faubourg Saint-Jacques, qui l'avaient portée en procession dans leur maison.

» Les religieuses de Port-Royal, touchées de la même dévotion, avaient aussi demandé à la voir ; et elle leur fut portée le 24 mars de l'an 1656, qui se trouvait alors le vendredi de la troisième semaine de carême, jour auquel l'église chante à l'introït de la messe ces paroles tirées du psaume 85 : « Seigneur, faites éclater un pro-

---

(1) Notez bien que la plaie était dans l'intérieur du nez, et ne se voyait pas.

(2) Notez encore qu'on ne l'appliqua pas.

» dige en ma faveur, afin que mes ennemis le » voient et soient confondus. »

» Les religieuses ayant reçu cette sainte relique, la posèrent au dedans de leur chœur sur une espèce de petit autel ; et la comunauté fut avertie de se trouver à une procession qu'on devait faire après vêpres en son honneur.

» Vêpres finies, on chanta les hymnes et les prières convenables à la sainte couronne d'épines et au mystère douloureux de la passion ; après quoi elles allèrent, chacune en leur rang, baiser la relique.

» Quand ce fut le tour de la petite Perrier, la maîtresse des pensionnaires lui dit : « Recom- » mandez-vous à Dieu, ma fille ; et faites toucher » votre œil malade à la sainte épine. » La petite fille fit ce qu'on lui dit ; et elle a depuis déclaré qu'elle ne douta point, sur la parole de sa maîtresse, que la sainte épine ne la guérît.

» Après cette cérémonie, toutes les pensionnaires se retirèrent dans leur chambre ; celle-ci n'y fut pas plus tôt, qu'elle dit à sa compagne : « Ma sœur, je n'ai plus de mal ; la sainte épine m'a guérie. » En effet, sa compagne l'ayant regardée avec attention, trouva son œil gauche aussi sain que l'autre, sans tumeur et même sans cicatrice (1).

L'un des médecins qui avait soigné la jeune fille ne put voir ce miracle sans en rendre témoi-

---

(1) Racine, *Abrégé de l'histoire de Port-Royal.*

gnage. Dans toute autre maison que Port-Royal, le prodige eût été divulgué le jour même. Les religieuses le répandirent plus lentement; mais enfin, il fut connu; les dévots accoururent en foule visiter la sainte épine, qui fut donnée à l'abbaye de Port-Royal; et mademoiselle Perrier raconta souvent, dans le monde, le miracle qui l'avait guérie.

Mais observons encore qu'à l'instant de ce miracle, les filles de Port-Royal étaient sur le point de succomber sous les efforts des jésuites leurs ennemis, et qu'un prodige bien soutenu pouvait relever leur maison. La sainte épine ne les sauva pourtant pas, puisqu'elles furent dispersées peu après. Cette sainte épine était encore, avant la révolution, dans l'église de l'abbaye de Port-Royal-de-Paris.

CRANES. — On montrait autrefois, à Gavaret en Gascogne, douze crânes de Templiers, que l'on faisait honorer comme douze crânes de saints martyrs. — Les crânes des différens saints sont indiqués à leurs noms particuliers.

CRÉPIN ET CRÉPINIEN, — frères et martyrs pour la foi à Soissons, au troisième siècle, patrons des cordonniers et savetiers. Leur nom a beaucoup d'analogie avec le mot *crepida*, qui est un terme de leur métier.

Ils ont laissé chacun trois corps : 1°. à Rome, dans l'église de saint Laurent; 2°. au monastère

de Lézat, à quatre lieues de Toulouse; 3°. à l'abbaye de Notre-Dame de Soissons. Les saints corps de Soissons furent découverts par saint Éloi. Quelques critiques prétendent qu'ils furent brûlés par les huguenots en 1567; mais il ne faut pas y regarder de si près.

CROIX DE JÉSUS-CHRIST. — C'était, dit-on, l'usage chez les Juifs d'enterrer les instrumens du supplice avec les malfaiteurs suppliciés. La croix où Jésus-Christ était mort fut jetée dans une vieille citerne avec les gibets des deux larrons, et elle demeura perdue environ trois siècles.

Hélène, mère du grand Constantin, était chrétienne; Constantin dut, par conséquent savoir l'histoire de Jésus-Christ. La croix lumineuse qui lui apparut dans les airs, au moment d'une bataille, avec ces mots : *In hoc signo vinces*, ayant achevé la conversion de ce prince, il donna un édit qui défendait d'user à l'avenir du supplice de la croix; et sainte Hélène, âgée de près de quatre-vingts ans, passa en 326 dans la Palestine, avec un ardent désir de découvrir la croix de Jésus-Christ, pour l'exposer au culte des chrétiens.

Mais rien ne désignait où elle pouvait être. Elle consulta les habitans de Jérusalem et tous ceux qui pouvaient lui donner quelques lumières. On lui répondit que si elle découvrait le tombeau de Jésus, elle ne manquerait pas de trouver les instrumens de son supplice.

Après qu'on eut creusé sur le Calvaire, on trouva

le saint sépulcre. Il y avait auprès trois croix avec les clous qui avaient percé les mains et les pieds de Notre-Seigneur, et le titre qui avait été attaché au haut de sa croix. Comme ce titre était séparé, on fut bien en peine pour reconnaître celle de ces trois croix qui avait servi à la passion de Jésus.

Saint Macaire, évêque de Jérusalem, implora les lumières du ciel, et fit appliquer les trois croix l'une après l'autre sur une femme que les médecins avaient abandonnée et qui était mourante. Les deux premières ne produisirent aucun effet. Mais cette femme n'eut pas plus tôt touché la troisième croix, qu'elle se trouva entièrement guérie (1).

Hélène témoigna la joie la plus vive, et fonda une église à l'endroit où ce précieux trésor avait été trouvé. Elle donna une partie de la vraie croix à l'empereur Constantin son fils, qui la reçut avec respect à Constantinople ; elle en envoya une autre partie à Rome, et laissa le reste à Jérusalem, enfermé dans un étui extrêmement riche. Voilà du moins ce que disent les écrivains catholiques.

« Que la croix trouvé par sainte Hélène ait été la même que celle où Jésus-Christ fut pendu, de tout cela, ajoute Calvin, je m'en rapporte à ce qui en est ; mais ce fut à elle une folle curiosité ou une sotte dévotion. Supposons pourtant que ç'ait été une œuvre louable de chercher la vraie

(1) Godescard et autres, au 3 mai.

croix, que Jésus-Christ l'ait fait connaître par un miracle, et voyons ensuite ce qu'elle est devenue.

» L'Évangile fait assez connaître que la croix pouvait être portée par un seul homme. On en montre maintenant tant de pièces, que trois cents hommes ne les porteraient pas. Et voici l'excuse qu'on donne pour couvrir cette inconvenance, c'est que, malgré tous les dégâts qu'on y fait, la vraie croix ne diminue pas, et reste toujours entière à Jérusalem (1).

» C'est une bourde si grossière, que les plus superstitieux dévots n'osent plus l'employer; et la plupart des églises qui possèdent quelques morceaux de la croix n'ont d'autre ressource que de lui donner une origine merveilleuse. Les uns disent que leur morceau a été apporté par un ange; d'autres, qu'il leur est tombé du ciel. Ceux de Poitiers racontent que ce qu'ils en ont leur fut donné par une demoiselle qui l'avait dérobé à l'impératrice Hélène, et qui s'égara dans le Poitou, en fuyant cette pieuse princesse, dont elle était femme de chambre. Ils ajoutent que cette demoiselle était boiteuse (2). »

Nul ne doute que la croix ne soit encore à Jérusalem, et elle y est entière. Cependant, il y en avait une grande partie à Paris dans la Sainte-Chapelle, à l'abbaye de Saint-Victor, à Saint-Germain-des-Prés, et dans d'autres églises; plu-

---

(1) Voyez le père Goujon, *Voyage en Terre sainte*, page 147.
(2) Calvin, *Traité des reliques*.

sieurs grands morceaux à Rome, dans l'église de la Sainte-Croix, dans celle de Saint-Pierre, à Saint-Jean-de-Latran, à Saint-Marcel, à Sainte-Marie *in trastevere*, à Sainte-Sabine, à Sainte-Marie-du-peuple, à Saint-Paul en la voie d'Ostie, à l'obélisque de Saint-Pierre, etc., une pièce considérable à Saint-Marc de Venise, un grand morceau à Nuremberg, un fragment remarquable à Notre-Dame-d'Avignon, un morceau important à Saint-Victor de Marseille, plusieurs morceaux à Chartres, une bonne pièce à Notre-Dame d'Argensole en Champagne; un gros morceau apporté par un ange chez les Camaldules de l'île de Saint-Michel, près de Venise; une partie assez notable aux Carmélites d'Ancône; un morceau à Saint-Laurent de Gènes; une pièce magnifiquement enchâssée à Notre-Dame de Lorette, deux beaux échantillons à Saint-Jacques et à Saint Dominique de Bologne.

Dans une des églises de Saint-Étienne de la même ville, on montre une croix d'or longue d'un pied, qui renferme deux morceaux de la vraie croix teints du sang de Jésus-Christ, et disposés en croix par les mains de saint Pétrone (1).

On voit aussi à Naples plusieurs morceaux de la vraie croix; il y en avait un morceau considérable et très-considéré à Bernay en Normandie. On vénérait à Saint-Denis une croix faite d'un morceau de

(1) *Voyage de France et d'Italie par un gentilhomme français*, page 792.

bois de la vraie croix par le pape Clément III, et donnée par ce saint père à Philippe-Auguste. On conservait au même lieu un autre morceau long d'un pied, qui était un présent de Baudouin de Jérusalem. On connaît encore un morceau de la vraie croix, enchâssé dans un sceptre royal, qui est dans le trésor de la tour de Londres (1).

Il serait difficile de citer la plus petite ville qui n'ait pas eu quelque fragment de la vraie croix; il y en avait dans trente mille couvens, et on chargerait un grand vaisseau de tout ce qui s'en pourrait ramasser (2).

Les morceaux de bois de la vraie croix sont ordinairement noirs. Cependant, on en trouve qui sont d'autre couleur. C'est sans doute pour justifier ces différentes nuances que des théologiens ont écrit que la croix avait été faite de quatre bois, savoir, de palmier, de cèdre, de cyprès et d'olivier (3). Les Juifs n'y faisaient pas tant de façon; et ce n'est pas les ébénistes qu'on charge de faire les potences.

On lit dans quelques critiques que souvent des porteurs de reliques vendirent comme morceaux de la vraie croix des parcelles d'amiante; on sait que cette pierre a, comme le bois, des linéamens, et qu'elle est incombustible; ce qui faisait illusion.

---

(1) Madame Davot, *Lettres sur l'Angleterre*, page 54.

(2) Calvin, *Traité des reliques.*

(3) Glose sur la Clémentine, citée dans le *Voyage du père Jacques Goujon*, page 148.

CROIX DE LA SAINTE-CHAPELLE DE PARIS.

Baudoin II, empereur de Constantinople, n'ayant de ressources, dans le triste état de ses affaires, que dans les reliques de sa chapelle impériale, content de la manière avantageuse dont il avait vendu la couronne d'épines à notre roi saint Louis, lui fit proposer d'autres acquisitions non moins saintes. Louis se hâta d'envoyer à Constantinople des ambassadeurs avec de l'argent.

Parmi les reliques qu'ils achetèrent à haut prix, il y avait un morceau, le plus long qu'on ait connu, de la vraie croix de Jésus-Christ ; c'était celui que l'impératrice Hélène avait envoyé à son fils ; un autre morceau moins remarquable ; et une croix appelée *la Croix du triomphe*, parce que ceux qui la portaient au combat étaient sûrs de remporter la victoire. Constantinople était alors assiégée de toutes parts ; et il paraîtrait que l'empereur n'avait pas foi à la vertu de sa croix de triomphe, puisqu'il la vendait dans un moment où il en aurait eu le plus grand besoin (1).

Ces reliques furent déposées dans la Sainte-Chapelle, et attirèrent un grand concours de dévots. Mais la nuit du 10 mai 1575, le plus grand morceau de la vraie croix fut volé. On mit des gardes aux portes de la ville et sur la rivière, pour fouiller tous ceux qui sortiraient : on fit des recherches sévères, des processions où toute

(1) M. Dulaure, *Description des curiosités de Paris.*

la cour assista, le roi Henri III disant dévotement son chapelet ; on ordonna des prières publiques ; et le morceau de croix ne reparut pas.

L'opinion générale accusait Henri III de l'avoir vendu aux Vénitiens.

Le jour de Pâques fleuri de l'année suivante, Henri III fit publier au prône, dans toutes les paroisses de Paris, que chacun allât adorer comme de coutume, une nouvelle croix qu'il avait fait faire, toute semblable à la première, et dans laquelle il avait fait enchâsser un morceau de la vraie croix : « de quoi le peuple de Paris fut fort joyeux et content (1) » Cette croix de Henri III est une grande croix de vermeil, qu'on exposait tous les vendredis de carême, et qui doit être à présent dans le trésor de Notre-Dame.

TITRE DE LA CROIX.

Pilate fit mettre au haut de la croix de Jésus-Christ cette inscription, en latin, en grec et en hébreu : *Jésus de Nazareth, roi des juifs.* C'est cette inscription qu'on appelle le titre de la croix. On prétend qu'il fut trouvé par sainte Hélène ; on le montre à Rome, dans l'église de la Sainte-Croix, et à Toulouse dans l'église de Notre-Dame la Daurade.

L'inscription, dans celui de Toulouse, est en cinq lignes, au lieu qu'à Rome elle n'en contient que trois.

(1) L'Estoile, journal de Henri III.

On prétend que le *titre* de Rome avait un pied de long ; et comme il n'a plus que neuf pouces, on se vante dans plusieurs églises d'en avoir des fragmens.

Mais encore un coup, ni Rome, ni Toulouse ne peuvent dire au juste où ils ont pris les planches peintes qu'ils donnent pour le titre de la croix, qui est sans doute aussi dans d'autres villes.

CROIX DE TOURS.

Théodore de Bèze, dans son Histoire ecclésiastique, parle d'une croix qui se trouva dans l'inventaire des reliques de Tours, lorsque cette ville fut prise par les huguenots en 1562. On l'adorait surtout le jour de la passion. C'était une grande croix couverte d'or et d'émail, où était enchâssée une agate précieuse représentant Vénus couchée avec Mars, et Cupidon entre eux deux; il y avait à côté un morceau de bois rouge, qu'on disait tiré de la vraie croix. Aux grandes fêtes, « le peuple baisait bien dévotement l'image » de Vénus, avec son fils Cupidon, et Mars son » adultère. »

Sur une autre croix, on baisait et adorait une autre agate représentant Vénus qui pleurait la mort d'Adonis (1).

CROIX VÉNITIENNE.

« On m'a conté à Venise la longue et obscure

---

(1) Dulaurens, *les Abus dans les cérémonies*, etc. chap. de la Bibliothèque.

histoire d'une croix d'airain qui fut trouvée flottante autour des îles, et qu'on apporta avec beaucoup de cérémonies dans l'église de Saint-Pierre-du-Château. On a de la vénération pour cette croix, mais elle n'a jamais dit ce qui l'empêchait d'aller à fond quand elle était sur l'eau; et, bien qu'elle soit évidemment miraculeuse, il n'y a personne qui se souvienne de lui avoir vu faire d'autre miracle; de sorte que, comme toutes les églises et même la plupart des chapelles de Venise sont abondamment pourvues de morceaux de la vraie croix, celle-ci, quelque extraordinaire qu'elle soit, est un peu négligée.

» Les moines de Saint-Michel ont une autre croix fort grande et fort belle, dans laquelle est enchâssé un morceau considérable de la vraie croix. Ce morceau, qui leur fut apporté par un ange, a particulièrement la vertu de calmer les orages. La suite des miracles qu'il a opérés est écrite sur une pancarte de vieux vélin. Autrefois, aucun vaisseau ne partait de Venise que le pilote et presque tout l'équipage ne vinssent se recommander à cette bonne croix. Mais ce zèle s'est refroidi, parce que les bonnes coutumes se perdent plutôt que les mauvaises (1). »

CROIX DE SAINTE-MARTHE.

« On montre, dans l'église de Sainte-Marthe de Tarascon, une croix d'un bois incorruptible,

(1) Misson, tome Ier., page 275.

que sainte Marthe portait toujours avec elle. Elle se servit de cette croix pour dompter la tarasque, monstre horrible qui dévorait les hommes tout entiers : d'où la ville a retenu le nom de Tarascon. La tarasque est représentée dans une chapelle souterraine, avec le corps couvert d'écailles, la queue d'un serpent et la tête d'un lion (1). »

CROIX DE SAINT-LO.

Il y avait à Saint-Lô une croix très-merveilleuse, sur laquelle on comptait mille histoires terribles. Lorsqu'on voulait obliger quelqu'un par un serment indissoluble, on l'obligeait à jurer sur la sainte croix de Saint-Lô, comme autrefois sur les reliques de saint Martin. Aussi notre roi Louis XI ne voulut-il jamais prêter serment sur la croix de Saint-Lô (2), parce qu'on assurait que ceux qui se parjuraient en jurant sur cette croix mouraient misérablement dans l'année. Le bon prince, dit le président Hénaut, était un peu plus attaché à la vie qu'à sa parole.

BAINS DE LA SAINTE CROIX.

Auprès du lac d'Averne en Italie, on va par dévotion se baigner aux bains de la sainte croix, ainsi nommés parce qu'un jour il y apparut une

---

(1) *Voyage de France et d'Italie par un gentilhomme français*, pages 83 et 84.

(2) Le président Hénaut, sous l'année 1483, après d'autres historiens.

croix, avec tous les instrumens de la passion. Ces bains guérissent de diverses maladies (1).

CHAPELLE DE LA SAINTE CROIX.

On voit à Rome, dans l'église de la Sainte-Croix-de-Jérusalem, une chapelle bâtie au lieu même où était autrefois la chambre de sainte Hélène. Il est défendu aux femmes d'y entrer, sous peine d'excommunication....., excepté le vingt mars, jour de la dédicace de l'église. La terre qui est sous le pavé de cette chapelle a été apportée de Jérusalem par sainte Hélène, et arrosée du sang de Jésus-Christ : on le conte du moins. Il n'y a que le pape qui puisse dire la messe dans cette chapelle sainte (2).

CROIX DE SAINTE RADEGONDE.

« Il n'y avait au sixième siècle aucune église de France qui pût se vanter d'avoir du bois de la vraie croix. La sainte reine Radegonde en demanda à l'empereur de Constantinople, qui en envoya une pièce : de quoi le diable se dépitant, usa d'étranges artifices pour faire mépriser cette belle relique. Il fit douter si c'en était, jusque-là que plusieurs jurèrent que ce n'en était point (3). » Et comme ce morceau de la croix ne faisait pas merveille à Poitiers, on l'emporta à

---

(1) *Voyage d'un gentilhomme français en France et en Italie*, et quelques autres relations.

(2) Même ouvrage, page 331

(3) Ribadéneira, 13 août.

Tours où il fit encore moins d'effet, ce qui désolait les pieux.

CROIX DE BOURBON-L'ARCHAMBAUT.

On montrait dans le trésor de la sainte chapelle de Bourbon-l'Archambaut, une belle croix d'or pur, dont le montant était long de dix-huit pouces, et le travers d'un pied. Cette croix était ornée de trente grosses perles, de cinq pierres précieuses, et surmontée d'une couronne d'or. On y avait enchâssé une épine de la couronne de Jésus-Christ, et une croix faite du bois de la vraie croix. Une montagne de vermeil servait de piédestal. Au bas étaient à genoux le duc Jean de Bourgogne, la duchesse Jeanne de France, sa femme; la Magdeleine embrassait la croix, et la sainte Vierge était auprès soutenue par saint Jean. Au pied de la croix étaient une tête et quelques os de mort en argent. Cette croix, qui a peut-être été fondue, pesait treize livres, et faisait quelques petits miracles. Mais est-ce avec un luxe aussi inutile qu'on devrait rappeler le Dieu des malheureux et des pauvres?

CROIX DE SAINT PAULIN.

Saint Jérôme avait chargé sainte Mélanie de remettre à saint Paulin un petit morceau du bois de la vraie croix. Or, un violent incendie s'étant élevé, comme la maison où demeurait saint Paulin allait être la proie des flammes, il s'avisa de leur opposer son petit morceau de bois de la croix,

et incontinent l'incendie ne manqua pas de s'arrêter (1).

Terminons cet article qui devient trop long. Il y a partout quelques parties du bois de la vraie croix; et partout on en fait des miracles. Mais observons que la croix, qui est le signe du salut des chrétiens, est quelquefois pour eux un indice de malheur. On sait quel terrible présage on peut tirer de deux fourchettes mises en croix. On appliquera la même réflexion au vendredi, qui est le jour de notre rédemption, et dont nous faisons un jour malheureux.

CROIX DE CONSTANTIN. — Constantin-le-Grand, allant combattre le tyran Maxence, fit une prière au vrai Dieu, et se mit en marche avec une partie de son armée. Un peu après midi, le soleil commençant à baisser, l'empereur et ceux qui étaient avec lui aperçurent une croix lumineuse sur un nuage, au-dessus du soleil. On raconte même qu'il lut à l'entour cette légende : *In hoc signo vinces*, c'est par la croix que tu vaincras. Il se convertit, fit faire des étendards qui représentaient une croix et remporta la victoire.

Cette croix de Constantin n'était que la vision d'un reflet de lumière sur un nuage. A Brescia pourtant on se vante de l'avoir; mais ceux de Corbone maintiennent qu'elle est chez eux (2). Qu'on

---

(1) *Matthæi Tympii prœmia virtutum*, etc., page 441, post Baron., tome V, page 27.

(2) Calvin, *Traité des Reliques.*

s'étonne après cela de voir des moines porter en bouteille le han de saint Joseph et les rayons cornus de Moïse !

CROIX DU BON LARRON. — « Qui entra » le premier en paradis ? — Ce fut le bon lar- » ron (1). » On fit donc bien d'en faire un saint et d'honorer ses reliques. La croix de ce bon saint voleur est à Rome, dans l'église de la Sainte-Croix. Mais on en montre de gros fragmens dans trois ou quatre cents église sou couvents. Voyez l'article Disma.

CROIX DE SAINT ANDRÉ. — La croix de saint André était entière à Marseille, dans l'abbaye de Saint-Victor. Les branches, larges de huit pouces, avaient sept pieds de longueur (2). Elles étaient revêtues d'un ouvrage d'orfévrerie, qui était admiré et que l'on a peut-être fondu.

En second lieu, la croix de saint André est en Russie, aussi entière qu'à Marseille.

On voit à Saint-Pierre de Rome, dans la chapelle du pape, une troisième croix de saint André (3). On en montre des parties considérables dans la même ville, aux églises de Saint-Eustache,

---

(1) L'enfant sage a trois ans ; opuscule d'ignorantin rapporté dans les anecdotes du 19e. siècle, tome I, page 293.

(2) *Voyage de France et d'Italie, fait par un gentilhomme français*, page 108.

(3) Même voyage, page 670.

de Sainte-Sabine, de Saint-Mathieu *in Merulana*, et dans une foule d'églises et de couvens de l'Espagne, de la Russie, et de l'Italie. Mais personne ne sait où l'on a pris cette croix; les légendaires mêmes n'en parlent pas.

CRUCIFIX. — La croix étant le signe du salut des chrétiens, on en fit partout des représentations, et on adora toujours Jésus-Christ *crucifié*. Il ne faut pas se persuader pour cela que les chrétiens soient les seuls qui aient rendu un culte à la croix. Les Égyptiens vénéraient la croix de Serapis, qu'ils regardaient comme l'emblème de la vie future (1); et l'on trouve dans Martial une épigramme sur *un amour crucifié*.

Quoi qu'il en soit, les chrétiens *adorent* la croix, et lui rendent un culte qui ne serait dû qu'à Dieu. Il est vrai qu'outre les miracles du bois de la vraie croix, plusieurs crucifix apportés par des anges ou faits par des saints, ont opéré des merveilles qui méritent attention. Nous allons parler de quelques-uns des plus célèbres.

CRUCIFIX DE SAINT-AGNELLO DE NAPLES.

On voit dans l'église de saint Agnello, un crucifix dont l'histoire est assez singulière. En l'an 1300, deux compères se disputaient vivement pour une somme d'argent que l'un avait prêtée, et que l'autre niait d'avoir reçue. La scène se passait de-

(1) Voyez Volney, *les Ruines*, chap. xxii, paragraphe 3.

vant le crucifix en question. Tout à coup, ce saint crucifix indigné des mensonges du débiteur, découvrit à haute voix la vérité.

Tandis que les assistans étaient dans l'admiration d'avoir entendu parler un crucifix de bois, le débiteur fâché prit une grosse pierre et en frappa le visage de la sainte image. Incontinent le crucifix devint pâle, livide; le coup de pierre avait fait une contusion comme si le visage eût été animé. Le sacrilége épouvanté fut frappé d'une punition soudaine et demeura immobile comme un mort. Mais les prières de son créancier, qu'il promit de payer, le ressuscitèrent; et il vécut depuis plus saintement.

Cette belle histoire est rapportée dans une inscription latine qui se trouve mise au bas du crucifix de saint Agnello.

CRUCIFIX DES APÔTRES.

On voit, dans la *Santa Casa*, à Notre-Dame-de-Lorette, un crucifix d'un bois incorruptible, qui fut placé par les apôtres sur l'autel qu'ils élevèrent dans la chambre de la sainte Vierge. « Ce » crucifix est présentement sur la fenêtre de la » *Santa Casa* (1), et l'on n'a jamais pu le faire » changer de place (2).

---

(1) Voyez pour la Santa Casa l'article de *Notre-Dame de Lorette.*

(2) *Voyage de France et d'Italie par un gentilhomme français*, page 743.

CRUCIFIX DES BÉNÉDICTINS DE NAPLES.

On voit sans doute encore à Naples, dans l'église des bénédictins, « un crucifix qui eut deux » conversations assez longues avec son lieutenant » le pape Pie V (1). »

CRUCIFIX DES BÉGUINES DE GAND.

« Il y a, dans l'église des béguines de Gand, un crucifix miraculeux qui a la bouche ouverte. Une béguine, affligée de ce que toutes les béguines s'étaient allées divertir un jour de carnaval et l'avaient laissée seule, alla faire ses condoléances au crucifix. Le crucifix lui répondit : « Ne t'af- » fliges pas ma fille, demain tu te réjouiras avec » moi ; tu seras à mes noces éternelles. » En effet la béguine mourut le lendemain ; et depuis, le crucifix est demeuré la bouche ouverte (2).

CRUCIFIX DE BOKSLEY.

Après que Henri VIII eut supprimé les couvens en Angleterre, parmi les instrumens de fraudes pieuses que l'on découvrit dans ces superbes asiles de la fainéantise, on parle surtout du fameux crucifix de Boksley, qui se remuait et qui marchait comme une marionnette (3). On appe-

---

(1) Misson, tome II, page 34, 4e. édition.

(2) Tiré d'un *Voyage de Flandres*, et cité dans Misson, tome III, page 137.

(3) Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, au mot *Oracles*.

lait ce crucifix la *Statue de Grâce*. Il se courbait, se haussait, se baissait, branlait la tête, remuait les lèvres, roulait les yeux, fronçait les sourcils, selon les différens mouvemens qui l'agitaient. Les moines toujours ingénieux avaient habilement inventé des ressorts qui faisaient mouvoir à volonté ce miraculeux crucifix ; et cette sainte industrie avait long-temps édifié les Anglais dévots, et porté de grands profits au monastère.

Malheureusement, pour les pieux qui n'aiment pas le scandale, un évêque de la nouvelle religion découvrit toute la mécanique de ces miracles (1) ; et le crucifix fut exposé en place publique à la risée de la multitude.

CRUCIFIX DES FILLES DE GÊNES.

On garde à Gênes, dans l'église de Saint-Marie-du-Château, un crucifix qui est particulièrement vénéré des filles ; en voici la raison.

Un gentilhomme faisait la cour à une demoiselle, qu'il n'avait dessein que de tromper. Comme ses instances lui réussissaient mal, il s'avisa un jour de lui promettre formellement de l'épouser ; elle reçut ses sermens dans une place publique où était alors le crucifix ; et bientôt son amant fut heureux. Mais ensuite il refusa de tenir sa promesse.

La demoiselle indignée lui fit un procès ; et

---

(1) *Histoire des Religions et des Mœurs de tous les peuples*, (6 vol. in-4°. 1819), tome IV, page 81.

comme elle n'avait point de témoins des faveurs qu'elle lui avait accordées, on allait rejeter sa plainte, lorsqu'elle se rappela que les sermens du gentilhomme avaient été faits en présence d'un crucifix. Elle s'écria en pleurant qu'elle le prenait à témoin de la vérité, et supplia les juges de vouloir bien l'entendre.

On eut la complaisance de députer au crucifix et de l'interroger. Il n'ouvrit pas la bouche, comme quelques autres auraient fait; mais il baissa la tête, et attesta par ce signe affirmatif la vérité des déclarations de la pauvre fille pour qui on l'interrogeait. Les juges ordonnèrent donc que le mariage fût célébré le jour même. Le cœur de l'amant fut touché, et jamais on n'a vu d'union plus heureuse (1).

CRUCIFIX DE SAINTE-MARIE-DES-CARMES.

On montre à Naples, dans l'église de Sainte-Marie-des-Carmes, un crucifix qui baissa la tête à la vue d'un boulet de canon qui la lui allait emporter. Ce fut en 1439, lorsqu'Alphonse d'Aragon assiégeait Naples. Le boulet ne fit qu'abattre la couronne du crucifix. On le fait voir tous les ans, le premier vendredi de mars, et à la seconde fête de Noël (2).

CRUCIFIX DE LUCQUES.

Le crucifix de Lucques, appelé aussi le cru-

(1) Misson, *Voyage d'Italie*, tome III, page 44.
(2) Même ouvrage, tome II, page 34.

cifix de Nicodême, est très-célèbre en Italie sous le nom du *Volto-Santo*, (le saint-visage.) Voici un petit précis de son histoire.

Nicodême, ayant l'esprit fortement frappé de la figure de Jésus-Christ; entreprit de faire son image. Mais après qu'il eût achevé de sculpter le corps, il lui fut impossible de faire la tête, qui fut terminée par la main d'un ange.

Au moment de sa mort, Nicodême raconta ce miracle à un de ses parens et lui donna son crucifix qui resta en Judée jusqu'au huitième siècle. Alors un évêque de Lucques en fit l'acquisition et porta le saint crucifix dans un navire qui, sans être conduit par aucun matelot, arriva heureusement en Italie au port de la ville de Lune.

Les habitans qui se promenaient sur le rivage, entrèrent dans le vaisseau et voulurent emporter le crucifix de Nicodême. Mais il se fit si pesant que tous leurs efforts furent inutiles.

Comme les Lucquois et les habitans de Lune contestaient à qui l'aurait, les évêques des deux villes convinrent qu'on le mettrait sur un chariot attelé de deux jeunes taureaux, et que le crucifix demeurerait à l'église où il se laisserait conduire.

Le crucifix, comme de juste, se rendit à Lucques et fut reçu dans une église, qui était bâtie hors de la ville sous l'invocation de saint Frédien. Mais apparemment qu'il s'ennuya dans cette église, car un jour il prit sa volée et se transporta miraculeusement dans celle de Saint-Martin, où il se

tint suspendu en l'air, jusqu'à qu'on lui eut bâti un autel sur lequel il se reposa.

Quelque temps après, un pèlerin qui visitait Jérusalem, apprit de deux religieux qui gardaient le tombeau de notre Seigneur, que si on ouvrait le crucifix de Lucques, on y trouverait des reliques. Le pèlerin ne manqua pas à son retour de rapporter cette révélation. L'évêque de Lucques regarda dans le miraculeux crucifix; il y trouva une partie de la couronne d'épines de notre Seigneur, une fiole de son sang que Nicodème avait ramassé, un clou de la croix, et quelques autres objets sacrés.

Mais il fut obligé d'y laisser quelques reliques que l'on ne connaît pas, parce que le crucifix se referma miraculeusement, avec un grand éclat de lumière.

Autrefois, le crucifix de Lucques faisait tous les jours des miracles. Nous en citerons un petit. Un jeune homme qui était venu adorer ce crucifix, voyant que plusieurs personnes lui faisaient des présens considérables, et qu'il n'avait rien à donner, s'avisa de jouer d'un instrument qu'il avait, dont la mélodie charma tellement la sainte image, que quand il voulut s'approcher pour le baiser, le crucifix lui tendit ses pieds, qui étaient alors chaussés de souliers d'argent. Ce miracle attira beaucoup de dévotions pécuniaires.

Le crucifix de Lucques était fait de bois de cèdre, vêtu d'une robe très-riche, coiffé d'une couronne de pierres précieuses. On lui mettait des

pantoufles de velours cramoisi, les jours ordinaires, des pantoufles de drap d'argent les dimanches, et des pantoufles de drap d'or aux grandes fêtes.

Les critiques prétendent que ce crucifix était fait comme celui de Boksley. On le vénérait tellement à Lucques, qu'on le mettait sur la monnaie avec les armes de la république. — Nous ne pourrions dire si ce crucifix est toujours chez les Lucquois ; mais il y en a encore une copie que l'on dit très-exacte, à Rome, dans l'église de la Sainte-Croix (1).

CRUCIFIX DE CITEAUX.

Une religieuse étant restée un peu tard dans la chapelle, on l'y enferma, et elle fut obligée d'y passer la nuit. Mais il sortit incontinent du bras d'un crucifix au pied duquel elle priait, une lumière merveilleuse, grosse *comme une étoile* et beaucoup plus brillante, à la lueur de laquelle elle put lire les psaumes toute la nuit. On conservait ce crucifix miraculeux dans un monastère de l'ordre de Citeaux (2).

CRUCIFIX DE SAINTE ERMENGARDE.

Sainte Ermengarde étant allée en pèlerinage à Rome, se mit en prières aux pieds d'un crucifix

---

(1) Dupaty, lettre XXXIII *sur l'Italie*. Misson, tome II, p. 322, *Voyage de France et d'Italie*, etc., pages 193 et 630. Bruzen de la Martinière, article *Lucques*.

(2) *Cæsarii* (il écrivait au treizième siècle) *miracul. Lib. VIII, cap.* 22.

qui est dans l'église de Saint-Paul, au chemin d'Ostie. Le crucifix, content de sa piété, ouvrit la bouche et lui dit : « Ermengarde, ma fille bien-» aimée, je te prie, sitôt que tu seras de retour » à Cologne, d'aller saluer de ma part un crucifix » qui me ressemble, et qui est dans l'église de » Saint-Pierre, au grand autel. »

La comtesse mit bas son chapeau de pèlerine, remercia le crucifix de l'honneur qu'il lui faisait, et promit de s'acquitter de sa commission. A l'instant, le crucifix détacha son bras cloué à la croix, et lui donna sa bénédiction.

Ermengarde, de retour à Cologne, se rendit à l'église de Saint-Pierre, s'agenouilla devant l'autre crucifix, et lui dit : « Monseigneur, il y a dans » l'église de Saint-Paul à Rome un crucifix qui » vous ressemble, et qui m'a chargé bien expres-» sément de vous saluer de sa part. » Le crucifix de Cologne, baissant et inclinant la tête, lui répondit : « Je te remercie, Ermengarde, ma fille » bien-aimée (1). »

CRUCIFIX DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE.

Dans une chapelle de l'église de Sainte-Claire d'Assise, on conserve le crucifix qui parla à saint François, pendant qu'il priait dans l'église de Saint-Damien, et lui dit par trois fois : « Fran-» çois, répare ma maison qui va tomber en » ruine. »

---

(1) *Vie de sainte Ermengarde*, citée dans le dictionnaire infernal, au mot *Miracles*.

Ce crucifix est une peinture ancienne d'environ quatre pieds de hauteur. La face est, dit-on, fort belle. Mais on a un peu de peine à en bien juger, parce qu'il est dans une armoire un peu éloignée, derrière un vitrage, et que les religieuses, qui le respectent beaucoup, ne le montrent qu'avec un flambeau allumé (1).

François d'Assise avait la tête un peu matérielle, car divers crucifix furent obligés de lui parler plusieurs fois pour s'en faire entendre ; et après que le crucifix de Saint-Damien lui eut dit trois fois de relever sa maison, au lieu de prendre le sens spirituel de ces paroles, il rétablit trois églises de pierre, parmi lesquelles on remarque Notre-Dame de la Portioncule (2), qui est une boutique d'indulgences.

CRUCIFIX DE SAINT FRANÇOIS-XAVIER.

« Le plus plaisant des miracles de Xavier est » qu'ayant laissé tomber son crucifix dans la mer, » près de l'île de Baranura, que je croirais plutôt » l'île de Barataria, un cancre vint le lui rappor- » ter entre ses pates, au bout de vingt-quatre » heures (3). » On conservait ce crucifix dans une maison de jésuites, que je ne saurais nommer précisément.

---

(1) Bruzen de la Martinière, au mot *Assise*.

(2) *Mémoires historiques de Canusat*, publiés sous le nom de Mézerai. Tome II, page 82.

(3) Voltaire, —*Dictionnaire philosophique*, article *François-Xavier*.

CRUCIFIX DE GAUTIER DE BIRBACH.

Il y avait à Birbach, dans l'électorat de Cologne, un chevalier qui se nommait Gautier et qui était très-pieux. La Sainte-Vierge apparut à un prêtre qui disait la messe, lui donna un beau crucifix d'or et lui dit : « Porte cela de ma part à » mon ami le chevalier Gautier de Birbach. »

Le prêtre fit sa commission, et Gautier fut si content qu'il prit l'habit monacal, et donna sa croix à un couvent de l'ordre de Cîteaux.

Or, le crucifix de Gautier fit tant de bruit, que la comtesse de Hollande en fit l'acquisition et le conserva précieusement dans le trésor de sa chapelle (1). On ne sait ce qu'il est devenu.

CRUCIFIX DE SAINT-GEORGES DE COLOGNE.

« On voit à Cologne, dans l'église de Saint-Georges, un crucifix de métal qui fait un grand nombre de miracles et guérit les dévots malades. C'est pourquoi il est toujours entouré de lampes, d'*ex-voto* et de cierges. On sait d'ailleurs qu'il y a dans ce crucifix un morceau de la vraie croix.

» Le sonneur de l'église de Saint-Georges avait peu de révérence pour ce saint crucifix, et tous les soirs, en s'allant coucher, il lui volait un cierge pour son usage.

» Une certaine nuit, pendant qu'il se mettait au lit, éclairé par un de ces cierges, le crucifix vint le trouver, l'accabla de reproches, et l'étrilla si

(1) Cæsarii miracula. Lib. 7, cap. 39.

rudement qu'il en eut un vomissement de sang qui dura plusieurs jours.

» Je me souviens très-bien de ce miracle. On en parla tant dans la ville, que, depuis lors, le doux crucifix est plus honoré que jamais (1). »

CRUCIFIX DE SAINT-GOAR.

Le puissant seigneur Garnier de Boulant assiégeant le monastère de Saint-Goar aux environs de Trèves, les moines mirent sur la muraille un crucifix de bois, espérant que l'ennemi respecterait une barrière si vénérable. Mais un soldat peu scrupuleux lança une flèche, qui fit une profonde blessure dans le bras de bois du crucifix. Incontinent le sang coula du bras blessé....; Garnier fit le signe de la croix et interrompit le siége; mais il n'arriva mal à personne.

On garda avec beaucoup de révérence la flèche sacrilége et le miraculeux crucifix de bois, qui saigna au douzième siècle (2), et qui saigne peut-être encore.

CRUCIFIX DE SAINT GRÉGOIRE DE TOURS.

Saint Grégoire de Tours avait un petit crucifix d'or, dans lequel il avait enfermé des reliques de la Sainte-Vierge, des apôtres et de saint Martin; il portait toujours ce crucifix avec lui. Un jour il aperçut la chaumière d'un pauvre homme en

---

(1) Cæsarii miracula. Liber. 8, cap. 25.
(2) Cæsarii miracula. Liber. 10, cap. 19.

proie à un violent incendie qui allait tout consumer. Il accourut, tira sa croix, l'opposa aux flammes, qui s'éteignirent aussitôt, et répara par le même moyen les dégâts que le feu avait déjà faits (1).

Un pareil talisman serait bien précieux entre les mains d'un homme sensible.

DEUX CRUCIFIX FRAPPÉS PAR DES JUIFS.

Un juif de Constantinople, se voyant seul dans l'église de Sainte-Sophie, tira son épée et frappa un crucifix à la gorge. Le jang jaillit aussitôt avec tant de violence, que la figure du sacrilége en fut tout inondée.

Le juif épouvanté prit le crucifix, le jeta dans un puits et se sauva. Mais ayant été rencontré plein de sang, on lui demanda s'il avait tué quelqu'un. Il était si troublé qu'il avoua ce qu'il venait de faire; on tira du puits la sainte image, dont la plaie se voit encore aujourd'hui (2), et le juif se fit chrétien pour ne pas être brûlé.

Dans la ville de Bérith, en Syrie, un chrétien avait placé auprès de son lit un crucifix aux pieds duquel il faisait habituellement ses prières. Ayant été obligé de louer sa maison à un juif, il oublia d'emporter son crucifix.

Un soir que ce juif soupait avec un de ses amis, ils observèrent la sainte image, qu'ils n'avaient

---

(1) Mathæi Tympii præmia virtutum, page 437.
(2) Legenda aurea Jacobi de Voragine. Leg. 130.

pas encore remarquée. Ils amenèrent le lendemain plusieurs de leurs parens; le crucifix fut foulé aux pieds; ils lui percèrent le flanc dont il sortit une si grande quantité de sang et d'eau, qu'ils en emplirent un vase.

On porta ce sang à la synagogue; et les juifs malades s'en étant frottés furent guéris; ce qui causa la conversion de tous les juifs de Berith. L'évêque fit mettre le précieux sang dans des flacons; on en conserve un à Rome et un autre à Venise.

Il fit venir le chrétien à qui appartenait la maison, et lui demanda de qui il tenait son crucifix miraculeux. Ce chrétien répondit : « Mon crucifix fut fait par Nicodème, qui le donna en mourant à Gamaliel; Gamaliel le légua à Zachée, » Zachée à Jacques, Jacques à Simon. Après la » ruine de Jérusalem, mes ancêtres en firent l'acquisition, et il est resté jusqu'ici dans ma famille (1). »

On doit trouver étrange que ce pieux chrétien, qui faisait tous les soirs la prière devant ce crucifix si précieux, l'eût ainsi oublié dans la maison qu'il quittait. Le miracle eût lieu en l'an 750; le crucifix miraculeux n'est sans doute pas perdu.

CRUCIFIX DE SAINTE BRIGIDE DE SUÈDE.

Sainte Brigide, ayant entendu prêcher la passion, demanda à un crucifix : « Seigneur, qui vous a ainsi blessé? » Le crucifix répondit : « Ceux

(1) Legenda eadem 130.

» qui me méprisent et qui ne tiennent compte de » mon amour. »

On montre à Rome, dans l'église de Saint-Paul, au chemin d'Ostie, le crucifix qui parla à sainte Brigide. Il est enfermé dans une grande armoire que l'on n'ouvre que le premier dimanche de chaque mois. Ce n'est point un ouvrage de sculpture; c'est un crucifix peint sur une bannière (1). Il est assez curieux de voir parler un morceau de toile.

CRUCIFIX DE BURGOS.

Dans une chapelle du couvent des augustins de Burgos, on voit un crucifix miraculeux auquel les Espagnols ont une dévotion fervente. Il est de grandeur naturelle, et placé sur un riche autel. Les uns prétendent qu'un ange l'apporta du ciel; d'autres, que c'est un ouvrage de Nicodème. On lui attribue des miracles qui lui attirent un si grand concours de fidèles et tant de richesses, qu'il n'y a peut-être pas dans le monde une église si riche et si magnifique que la chapelle où il est placé. Comme elle est fort sombre, elle est éclairée de deux ou trois cents lampes, dont la plupart sont d'argent; quelques-unes d'or pur; et toutes si grosses, qu'elles couvrent la voûte de la chapelle. On voit aux deux côtés de l'autel soixante chandeliers d'argent, si pesans et si hauts, qu'un homme ne saurait les remuer. L'autel est chargé

---

(1) *Voyage de France et d'Italie par un gentilhomme français*, pages 300 et 449 — Le même crucifix qui parla à sainte Brigide se voit à Gênes dans l'église de Saint-Jérôme.

de chandeliers et de croix d'or, et l'on admire au-dessus plusieurs couronnes fort riches, ornées de diamans et de grosses perles.

La chapelle est entourée de tableaux et d'images qui représentent les miracles que le crucifix a faits, et tellement remplie *d'ex-voto* et de raretés, qu'on est contraint de mettre les nouveaux présens dans le trésor.

On ne fait voir ce crucifix qu'à des gens de distinction, et après bien des cérémonies, dont l'une est d'entendre deux messes. On sonne plusieurs cloches tandis qu'on le montre, et tout le monde est prosterné à genoux. Ce crucifix est-il donc plus précieux que la sainte hostie, qu'on montre plus simplement, et qui est pourtant, selon les catholiques, Jésus-Christ même en chair et en sang.

Le crucifix de Burgos est toujours couvert de trois rideaux de satin de diverses couleurs, brodés de perles et de pierreries. On les tire l'un après l'autre ; et l'on voit l'image miraculeuse qui paraît assez bien sculptée, et d'une carnation si naturelle, qu'il ne lui manque que la parole pour persuader qu'elle est animée (1).

Cette persuasion est d'autant plus facile que, par le plus grand miracle (2), ce crucifix de bois

---

(1) Bruzen de la Martinière, art. *Burgos*, après Vairac, *État de l'Espagne*.

(2) Voyez Dulaurens, *les Abus dans les cérémonies et dans les mœurs*, page 100, etc.

semble vivre ou végéter, puisqu'on lui coupe tous les mois la barbe et les ongles.... — Les choses du moins étaient ainsi. Mais dans les guerres d'Espagne, les Français ont fait voir que le crucifix de Burgos poussait ongles et barbe aussi merveilleusement que marchait le crucifix de Boksley. On a si peu respecté aussi les richesses saintes de sa chapelle, qu'il y a maintenant de la place pour les nouveaux *ex-voto* des fidèles.

CRUCIFIX DE CAMPEN.

Il y avait au douzième siècle, à l'abbaye de Campen, dans le diocèse de Cologne, un moine qui avait coutume de dormir à l'église, et qui fut châtié bien sévèrement.

Une nuit, pendant qu'il dormait dans le chœur, selon son habitude, les autres moines qui psalmodiaient virent un crucifix de bois descendre de l'autel, éveiller durement le dormeur, et lui donner un si grand coup de poing dans la mâchoire, que le bon frère en mourut au bout de trois jours (1). Ce crucifix fut très-révéré par la suite.

CRUCIFIX DES CARMES DE FLORENCE.

On montre dans l'église des carmes de Florence (2), le crucifix qui parla au bienheureux carme André, évêque de Fiésole. Mais il y a tant

---

(1) Cæsarii cisterciensis Miracul. Lib. IV, cap. 38.

(2) Misson, tome II, page 341.

de crucifix qui ont parlé, que ce n'est pas un objet bien rare.

CRUCIFIX DE SAINTE CATHERINE DE SIENNE.

Sainte Catherine étant plongée dans les ardeurs de l'oraison aux pieds d'un crucifix, le crucifix la bénit et lui imprima, comme autrefois à saint François d'Assise, les sacrés stigmates, c'est-à-dire, les marques des cinq plaies de la passsion. Ce crucifix est honoré dans l'église de Saint-Dominique de Sienne; et la vérité de cette belle histoire est confirmée par une inscription qu'un pape a fait mettre au-dessous (1).

CRUCIFIX DE LAAR.

Il y avait à Laar, dans le royaume de Tunis, au milieu du cimetière des chrétiens, un calvaire qui représentait Jésus-Christ crucifié entre les deux voleurs. Une vieille tour qui se trouvait tout près s'étant écroulée dans un incendie, en 1599, les deux larrons et leurs croix furent entièrement brisés; mais le saint crucifix demeura intact. Ce miracle attira beaucoup de fidèles à la croix invulnérable, que l'on invoqua depuis contre l'incendie (2).

CRUCIFIX DE SAINT LAURENT.

On vénère dans l'église de Saint-Laurent, hors

---

(1) *Voyage de France et d'Italie par un gentilhomme français*, page 239.

(2) Mathæi Tympii præmia virtut., page 438, etc.

de Rome, deux crucifix miraculeux, trouvés auprès d'une pierre teinte du sang de saint Laurent. Une inscription avertit les dévots que ceux qui adorent ces deux crucifix avec un cœur contrit et mortifié, obtiennent la pleine rémission de toutes leurs fautes passées (1).

CRUCIFIX MAQUEREAU.

« La nuit du jeudi dix mars 1580, de l'or-» donnance de l'évêque de Paris, assisté du con-» sentement de la cour de parlement, fut ôté et » enlevé du lieu où il était, le crucifix surnommé » *Maquereau*, et porté à l'évêché, à cause du » scandaleux surnom que le peuple lui avait donné. » C'était un crucifix de bois plein, de la grandeur » de ceux que l'on voit ordinairement aux pa-» roisses, lequel était plaqué et attaché contre la » muraille d'une maison, sise au bout de la Vieil-» le-rue-du-Temple, proche les égouts, en la-» quelle maison se tenait un bordel; ce qui fit » donner à ce crucifix le surnom de Maquereau, » parce qu'il servait de marque et enseigne à » ceux qui allaient chercher les bordeliers repai-» res (2). »

Ce crucifix était aussi saint que les plus miraculeux. Mais dans l'esprit du vulgaire, les choses sacrées comme les choses profanes, sont jugées selon l'éclat qu'elles font dans ce monde.

---

(1) *Voyage de France et d'Italie par un gentilhomme français*, page 405.

(2) L'Estoile, journal de Henri III.

CRUCIFIX DE SAINT-DENIS.

On montrait à Saint-Denis un crucifix qui parla autrefois, disait-on, pour rendre témoignage que l'église était dédiée, à l'agrément de Dieu et des saints. — Il faut observer que quand on veut dédier les églises on en retire les crucifix et toutes les images (1)....

CRUCIFIX DE WILLISSAW.

Voici ce qui arriva en l'année 1553, à Willissaw, dans le canton de Lucerne. Un joueur de profession, nommé Ulrich Schroter, se voyant malheureux au jeu proférait des blasphèmes abominables.

Malgré les représentations des assistans, il jura que s'il ne gagnait pas dans la chance qui allait tourner, il percerait de sa dague un crucifix qui était sur la cheminée. Il perdit de nouveau, se leva furieux, s'avança et frappa le crucifix; la dague s'évanouit dans sa main; et aussitôt une troupe de diables tombant sur lui, l'enleva avec un bruit si épouvantable, que toute la ville en fut ébranlée (2).

Quoique ce miracle soit un conte de la dernière absurdité, on honorait encore, il y a peu de temps, le crucifix de Willissaw.

---

(1) Calvin. *Traité des Reliques.*

(2) *Le diable peint par lui-même*, chap. XIII, après la démonomanie de Bodin.

CRUCIFIX DE TRENTE.

On trouve à Trente *le saint crucifix* qui présida au fameux concile de cette ville, et qui baissa la tête pour témoigner l'approbation qu'il donnait aux décrets de l'assemblée. On disait autrefois qu'il était d'une matière inconnue et qu'il n'avait pas été fait de main d'hommes. Il opérait beaucoup de miracles (1).

CRUCIFIX DE SAN-SALVADOR.

Il y avait à San-Salvador en Espagne un crucifix à qui on faisait de temps en temps la barbe, qui croissait continuellement (2), comme au crucifix de Burgos dont nous avons parlé.

CRUCIFIX DE SAINT THOMAS D'AQUIN.

On voit à Naples, dans l'église de Saint-Dominique, le crucifix qui dit un jour à saint Thomas d'Aquin : « Tu as bien écrit sur mon compte, » Thomas ; quelle récompense veux-tu ? — Point » d'autre que vous-même, Seigneur, répondit » Thomas. » La légende ajoute que ce saint homme était alors en extase, et que la ferveur de son zèle le soutenait en l'air à trois pieds de terre (3).

CRUCIFIX DE WURTSBOURG.

Un soldat voyant un crucifix revêtu d'une belle

---

(1) Misson, tome I, page 150.
(2) Calvin, *Traité des reliques.*
(3) Misson, tome II, page 34.

robe qui était à sa convenance, voulut en faire son profit et essaya de la lui enlever avec sa pique. Mais dans tous les endroits où le fer toucha le corps de la sainte image, le sang coula si abondamment que le soldat s'enfuit épouvanté. On garda longtemps ce crucifix à Wurtsbourg (1).

CRUCIFIX DE CORDOUE.

On montre à une colonne de la cathédrale de Cordoue un crucifix miraculeux sculpté en bois et enfermé dans un treillis. Le plus grand miracle de ce crucifix est la manière dont il fut fait, puisqu'il fut sculpté, dit-on, par un chrétien prisonnier chez les Maures, et qui n'avait d'autres instrumens que ses ongles (2).

CRUCIFIX DE SAINT-JEAN-DE-LATRAN.

On voit à Rome, sous le dais du grand autel de Saint-Jean-de-Latran, une peinture miraculeuse du crucifix, qui descendit du ciel, à ce qu'on dit, aussitôt après la dédicace de l'église, et qui demeura toujours intacte, au milieu des deux incendies qui brûlèrent le temple où elle se vint placer (3).

CRUCIFIX DES NONNES.

Une jeune religieuse avait tant de plaisir à fré-

---

(1) Cæsarii miracul. Lib. X, cap. 20.

(2) Bruzen de la Martinière, au mot *Cordoue*, etc.

(3) *Voyage de France et d'Italie*, page 294. *Merveilles de Rome*, etc., page 2.

quenter les hommes et les fréquenta si bien, qu'elle devint enceinte. Elle vivait dans un monastère du diocèse de Cologne. Lorsqu'elle vit son ventre grossir de manière à découvrir bientôt sa faute et à perdre son honneur, elle se lamenta ; elle fit pénitence. Cependant sa grossesse allait croissant. Elle s'avisa d'aller se jeter aux pieds d'un crucifix, qu'elle supplia avec larmes de venir à son secours. Elle lui promit que s'il voulait la délivrer de l'opprobre que lui préparaient ses couches, elle serait désormais sage jusqu'à la mort. Le crucifix eut pitié d'elle ; et quand elle se releva, elle sentit son ventre désenflé ; il s'était déchargé de son poids criminel ; l'enfant déjà formé s'évanouit, et la nonne, pleine de joie et de reconnaissance, se comporta par la suite avec plus de circonspection (1).

CRUCIFIX DE QUIMPER-CORENTIN.

« Un marchand, en quittant Quimper, confie à son voisin une somme considérable, en le priant de la garder jusqu'à son retour..... Il arrive ; on nie le dépôt ; il porte plainte devant les juges. On demande un serment ; le dépositaire infidèle, prêt à lever la main, remet la canne remplie d'or à l'homme qui réclamait son argent, et jure alors qu'il le lui a rendu.

» Un crucifix, selon l'usage, présidait à ce

---

(1) Matthæi Tympii præmia virtut., etc., page 406. Ex histor. sancti Annonis.

tribunal. Indigné de cette affreuse infidélité, son bras se détache, son sang coule ; la canne se rompt et la fourberie se découvre. J'ai vu le sang, exposé tant de siècles à la vénération des fidèles ! — La révolution, ennemie des miracles, a détruit ce grand monument de la piété de nos pères (1). » M. Cambry ajoute ensuite :

« Quand Cervantès a placé ce fait dans l'île de » Barataria, au tribunal de notre ami Sancho, » il ignorait le vrai lieu de la scène. » — Mais ce n'est pas sur le conte de Quimper que Cervantès a bâti la sage sentence de l'écuyer de don Quichotte. Il en avait puisé l'idée dans une légende écrite par un Espagnol du douzième siècle, comme on le verra à l'article de saint Nicolas.

CRUCIFIX DU SAINT-SÉPULCRE.

Un soldat tua un vieillard. Le fils du mort voulut venger son père ; et il avait attiré le meurtrier dans un piége où il allait lui ôter la vie, quand ce malheureux demanda grâce, au nom de la croix de Jésus-Christ. Le fils du vieillard remit son épée et renonça à sa vengeance par respect pour la croix ; et quelque temps après, étant allé en pèlerinage, lorsqu'il entra dans l'église du Saint-Sépulcre, un grand crucifix le salua par une profonde inclination de tête, pour le remercier du respect qu'il portait à la croix (2). — On

---

(1) M. Cambry, *Voyage dans le Finistère en* 1794, t. III, page 17.

(2) Cæsarii. Miracul. Lib. 8, cap. 21.

voit combien dans tout cela les hommes font la divinité petite !

CRUCIFIX DE SAINTE MARIE TRANSPONTINE.

On voit à Rome, dans l'église de Sainte-Marie Transpontine, un très-ancien crucifix qui conversa avec saint Pierre et saint Paul, pendant qu'on les flagellait, attachés à une colonne qui se montre dans la même église (1). Un voyageur (2) dit que ce crucifix n'était pas planté là, mais qu'il apparut aux deux saints apôtres pour les encourager. Comment a-t-on pu conserver une apparition ?

CRUCIFIX EN PERRUQUE.

Dans l'église des Machabées de Cologne, on remarquait un crucifix qui portait une perruque ; ce qui est assez singulier. Mais le plus merveilleux c'est que quand les pèlerins de Hongrie venaient à Cologne, chacun d'eux coupait un flocon des cheveux de cette perruque, qui cependant ne diminuait jamais (3).

Il y a aussi à Milan et dans d'autres villes quelques crucifix coiffés en perruque, comme on a pu voir des Notre-Dames en vertugadin.

CRUCIFIX DES CRÉANCIERS.

Un Vénitien prêta une somme d'argent. Quand

(1) Misson, tome II, page 145 ; tome III, page 268.
(2) *Voyage de France et d'Italie*, etc. ; page 462.
(3) Misson ; tome I ; page 49.

il fallut la rendre, le débiteur nia. Le créancier réclama le témoignage d'un crucifix sculpté en relief sur un mur, devant lequel il avait prêté son argent. Le crucifix baissa la tête lorsque le prêteur l'interrogea devant témoins; et le débiteur fut obligé de payer. Ce miracle eut lieu il y a bien cinq cents ans; et depuis ce temps le crucifix n'a pas relevé sa tête qui est toujours baissée. On le voit auprès de Venise, dans l'île *del Christo di povillo* (1).

DE QUELQUES AUTRES CRUCIFIX.

Dans l'ancienne cathédrale de Naples, on conserve un crucifix miraculeux qui a été fait par un aveugle; et à Saint-Laurent des franciscains de la même ville, dans la chapelle de l'*Ecce Homo*, on voit un autre crucifix qui, ayant été frappé d'un coup de poignard, saigna et porta la main droite sur sa plaie (2).

La ville de la Conception de la Vega, à Saint-Domingue, fut presque toute renversée en 1564 par un tremblement de terre. Mais personne ne périt, et même les religieux de saint François s'étant réfugiés dans leur église qui s'écroula, en sortirent sains et saufs. — On attribua ce miracle à un grand crucifix qui avait été transporté, d'une montagne voisine, dans l'église de la Conception (3).

---

(1) *Voyage de France et d'Italie par un gentilhomme français*, page 854.

(2) Misson, tome II, page 33.

(3) Bruzen de la Martinière, article *Conception de la Vega*.

On habilla plusieurs crucifix ; et il était naturel que nos pères les vêtissent à leur mode, puisqu'ils faisaient Dieu à leur ressemblance. « Chez ceux qui portaient la barbe rase, il fallait que les crucifix eussent la patience de la porter rase pareillement ; quand ils étaient dans un pays où l'on portait la barbe jusqu'à la ceinture, il fallait qu'ils s'accoutumassent à cette mode, encore qu'elle ne leur fût plaisante ; car chacun voulait que son crucifix trouvât beau ce qu'il trouvait beau ; et voilà d'où vient qu'il y a tant de sortes de crucifix (1). » On voyait à Soleure un crucifix qui était vêtu à la suisse, avec le pourpoint, les aiguillettes, et les braguettes larges, etc.

Le nombre des crucifix qui ont saigné, parlé, baissé la tête, est si grand, qu'on ne finirait pas de les compter. Il y a peu de pays qui n'aient eu des crucifix à miracles. Dans la dernière révolution où l'on abattit tant d'images saintes, on voit peu de prodiges bien saillans. Cependant il y eut des crucifix qui pâlirent, d'autres qui frémirent, d'autres qui pleurèrent.

A Mery-sur-Seine, en 1793, un soldat planta une échelle contre une grande croix et y monta pour détacher le crucifix. L'échelle se dérangea et le soldat fit une chute. On s'écria aussitôt que le crucifix lui avait donné un soufflet. Dans un autre temps c'eût été un crucifix miraculeux.

A Châlons-sur-Marne, dans la même année,

---

(1) Henri Étienne, *Apologie pour Hérodote*, ch. 28.

un crucifix de bois peint resta quelque temps à la pluie. Le rouge qui bordait les yeux, se détrempa et coula par gouttes sur le visage. Une bonne femme cria avec épouvante que le crucifix versait des larmes de sang. C'eût été autrefois un miracle terrible. Mais de nos jours on cherche *quelquefois* à expliquer les prodiges, avant d'admirer et de frémir, comme nos sots ancêtres.

CUCUPHAT, COUQUENFAT ou COUGAT, — plus connu encore sous le nom de *saint Cucufin*, martyr très-célèbre qui mourut en Espagne vers le quatrième siècle, ou vers le troisième, ou vers le deuxième; car son histoire est presque aussi incertaine que celle du saint géant Christophe, dont on ne connut le nom que quatre cents ans après sa mort. On prétend qu'un des plus grands miracles de saint Cucufin fut de manger un jaune d'œuf cru avec une fourchette (1). Ce saint a laissé deux corps, l'un à Saint-Denis, l'autre à Compostelle en Galice. L'abbaye de Saint-Denis ne savait pas d'où lui venait le sien.

CUNÉGONDE, —impératrice, veuve et vierge allemande. Quand cette sainte se fit religieuse, elle coupa ses cheveux, que l'on conserva, et qui depuis *ont servi de reliques* (2). Elle mourut en

---

(1) Anciennes légendes. *Voyage de M. Maison-Terne au mont Valérien.* Anecdotes du 19e. siècle, tome I.

(2) Ribadéneira, 3 mars.

1040. Son premier corps est à Bamberg ; la moitié du second à Vienne, l'autre moitié au monastère d'Andeck en Bavière ; le troisième corps est mi-partie à Lisbonne et mi-partie à Cologne.

Un moine du seizième siècle, à qui les huguenots opposaient ces trois corps, répondit ingénieusement que Dieu pouvait les avoir multipliés ainsi, parce que sainte Cunégonde avait été impératrice, veuve et vierge.

CUVES DE SASSENAGE, — appelées aussi *cuves prophétiques*. « Ce sont deux pierres creusées dans une grotte, auprès du village de Sassenage, à une lieue de Grenoble. Elles avaient autrefois la vertu de s'emplir tous les ans, au jour des rois, et d'annoncer l'abondance ou la stérilité de l'année, suivant la quantité d'eau qu'elles renfermaient (1). »

On racontait dans le pays que ce miracle était dû à ceux qui portèrent à Cologne les têtes des trois rois Mages. D'autres disaient même que les trois rois avaient passé par Grenoble, et qu'ils s'étaient désaltérées aux cuves prophétiques. Mais le plus grand nombre attribuait le prodige de ces cuves à Melusine, qui s'y était baignée quelquefois (2).

On a reconnu depuis que c'était une adresse des habitans de Sassenage, qui faisaient venir l'eau dans les cuves par des conduits cachés. Le mira-

---

(1) M. Salgues ; *des Erreurs et des Préjugés*, tome II, p. 377.
(2) Note communiquée par un habitant de l'Isère.

cle a cessé, depuis qu'on n'y fait plus de pèlerinages.

CYPRIEN, — évêque de Carthage et martyr, l'un des pères de l'église, au troisième siècle. Il avait quatre corps ; le premier à Lyon, le second à Compiègne, le troisième à l'abbaye de Moissac en Quercy, le quatrième à Ronse ou Rosnay en Flandre, et une cinquième main droite à Venise.

CYPRIEN LE MAGICIEN. — Ce saint qu'il ne faut pas confondre avec l'évêque de Carthage, fut d'abord un détestable sujet. Il était magicien, sorcier, et qui pis est, païen. Il devint amoureux de la jeune vierge Justine, qui demeurait comme lui à Antioche ; et il employa les plus noirs maléfices pour l'obliger à pécher avec lui. Mais n'ayant pu y réussir, il se fit chrétien (1). Dès lors sainte Justine ne le repoussa plus. Ils vécurent ensemble comme un frère avec une sœur, s'édifiant et se soutenant mutuellement.

Ils souffrirent le martyre au quatrième siècle, et furent enterrés dans le même tombeau. Leurs corps, qui vont toujours ensemble, se sont doublés. 1°. Ils étaient à Toulouse, dans l'église de Saint-Cyprien et de Sainte-Justine ; 2°. ils étaient et sont toujours à Rome dans l'église de Saint-Jean-de-Latran.

---

(1) On peut voir dans *le Diable peint par lui-même*, ch. 23, la longue et prodigieuse histoire de Justine et de Cyprien ; le diable y joue un bon rôle.

CYR ET JEAN. — Ces deux saints vivaient en Égypte au quatrième siècle. Cyr était médecin et Jean soldat ; comme ils voulaient tous deux expier les meurtres qu'ils avaient pu faire, ils confessèrent la foi dans un temps de persécution, et eurent la joie d'être décapités, après avoir été brûlés à petit feu. Leurs reliques chassent les démons, les fantômes, les spectres. On honorait leurs corps à Alexandrie ; mais ils étaient aussi à Rome, et occupaient une troisième châsse à Munich, dans l'église de Saint-Michel. — On ne parle pas des pièces détachées du corps de saint Cyr, qui se trouvaient à Ville-Juif près de Paris, à Sorrento, et ailleurs.

CYRIAQUE ET COMPAGNIE. — Saint Cyriaque souffrit le martyre à Rome, au commencement du quatrième siècle, avec saint Large, saint Fécond, saint Émeraude ou Smaragdus, sainte Donnée ou Donata, etc. Le corps de saint Cyriaque ou Quiriace était à Rome dans l'église de Sainte-Marie *in viâ latâ*. Mais il en a un second à Ancône, un troisième en Westphalie ; il en avait un quatrième au prieuré de Notre-Dame près de Sens, la moitié d'un cinquième à Worms dans le Palatinat du Rhin, et de plus une tête détachée à Cologne, une autre tête détachée à Orléans, diverses reliques en Brabant, en Flandre, en Allemagne, en Italie, en France et en Espagne. Du reste, on ne sait absolument rien de l'histoire de saint Cyriaque.

D.

DAGOBERT. — TOMBEAU DE DAGOBERT Ier.

On sait que Dagobert II est mis au rang des saints, et que son corps est honoré en Lorraine. Dagobert Ier. avait fait trop de bien aux moines pour ne pas recevoir aussi les honneurs du culte. Mais sa canonisation eut si peu de succès qu'on y renonça, quoique son nom se trouve marqué avec le titre de saint dans plusieurs calendriers et martyrologes, aux 19, 20 et 29 janvier. Saint Dagobert II se fête le 23 décembre.

Le tombeau de Dagobert Ier. est un monument qui avait pour nos pères quelque chose de sacré et de terrible. Un saint ermite nommé Jean, qui s'était retiré sur les côtes de Sicile, eut une vision dans laquelle il vit l'âme du roi Dagobert enchaînée dans une barque en pleine mer, et gardée par des diables qui rouaient de coups l'âme royale, en la conduisant vers la Sicile où ils allaient la précipiter dans *l'antre de Vulcain*. L'âme poussait des cris lamentables, appelant à son secours saint Denis, saint Maurice et saint Martin.

Tout à coup le ciel tonna, les trois saints descendirent en habits lumineux, assis sur un nuage brillant. Ils se jetèrent sur les malins esprits, leur enlevèrent l'âme du roi, et l'ayant placée sur un drap triangulaire, qu'ils tenaient par les coins, ils l'emportèrent dans le ciel en chantant des psaumes.

L'ermite Jean fit part de sa vision à un Français qui, de retour dans son pays, la raconta à tout le monde. On la mit dans les légendes; et lorsque, vers le temps de saint Louis, on voulut élever un tombeau à Dagobert, on en profita.

La face principale de ce tombeau offre trois bandes de reliefs. La première représente d'un côté Dagobert mourant, et de l'autre, l'âme du roi emmenée dans une barque, sous la conduite de sept diables, dont l'un a sur la tête un capuchon de moine; deux autres ont des oreilles d'âne.

Dans la bande du milieu, saint Denis, saint Maurice et saint Martin viennent au secours de l'âme de Dagobert. Ils sont accompagnés de deux anges qui portent de l'eau bénite et un goupillon. Il y a un grand combat entre les diables et les saints, à qui l'âme reste.

On voit sur la troisième bande l'âme de Dagobert portée sur un drap par les trois saints; un des quatre anges qui ornent cette scène semble tirer une sonnette; le ciel s'est ouvert, et l'on remarque dans un nuage une grande main qui vient prendre l'âme de Dagobert par la tête.

Ce monument, le plus curieux peut-être que nous ayons dans nos antiquités, était à Saint-Denis. La révolution le respecta, et il demeura quelque temps au musée des Petits-Augustins. On vient de le remettre dans la basilique de Saint-Denis; et l'architecte qu'on en avait chargé l'a fait scier en deux, pour donner aux amateurs le plaisir de

voir à la fois le devant et le derrière. Ce derrière est consacré à la reine Nantilde (1).

DANIEL, — prophète juif, honoré par les chrétiens le 21 juillet. On ne sait pas où il est mort ; cependant son corps était à Alexandrie en Égypte, à Venise et à Constantinople. Il avait une septième jambe à Verceil en Piémont, beaucoup d'ossemens à Moscou, et diverses pièces dans plusieurs églises.

DOIGT DE DANIEL.

« Le frère Benoît d'Arezzo fut fort dévot envers Daniel, dont le sépulcre est à Babylone, gardé par des dragons. Il désira le visiter, mais comme il ne pouvait entreprendre ce voyage, à cause de la longueur du chemin, un grand dragon lui apparut, et le mettant sur sa queue le porta droit au sépulcre de Daniel. Le frère ouvrant le sépulcre, prit par dévotion un doigt du corps du prophète et fut reporté dans son pays par le même dragon. On pense que c'était un ange de Dieu (2). »

Beaucoup de légendaires disent en effet que Daniel fut enterré à Babylone, et lui donnent ainsi un quatrième corps. Quant au doigt rapporté si

---

(1) Aimoin. M. Dulaure, *Environs de Paris*. M. Garinet, *Histoire de la Magie en France*. Le Diable peint par lui-même, *chap.* 13. — On a rectifié, sur le monument même, quelques erreurs des livres cités.

(2) Henri Étienne, *Apologie pour Hérodote*, chap. 34, après le livre *des Conformités de saint François avec Jésus-Christ.*

miraculeusement par Benoît d'Arezzo, de la compagnie de saint François, il est bien fâcheux qu'on ne sache pas ce qu'il est devenu.

On montre à Padoue le corps d'un saint Daniel, martyr ; et à côté de ce corps, la pierre sur laquelle le saint fut martyrisé.

DAVID, — roi des juifs. C'est pour avoir peint ce roi prophète avec quelques traits de vérité, que Bayle essuya tant de persécutions. Ses barbaries, ses crimes, ce qu'on appelle sa pénitence, ses psaumes, ne sont pas du ressort de cet ouvrage. Il fut enterré à Jérusalem, et on mit dans son tombeau des sommes d'or considérables, que l'on vola au peuple juif.

On prétend que neuf cents ans après la mort de David, Jean Hircan ayant ouvert son tombeau, en tira trois mille talens. Hérode y trouva aussi de grosses sommes et beaucoup de vases magnifiques qu'il employa plus utilement. Ce prince espérant faire de nouvelles découvertes commanda qu'on ouvrît devant lui le cercueil même de David. Aussitôt Dieu fit sortir du cercueil une flamme qui consuma deux des gardes d'Hérode.

On admire sans doute comme Dieu est juste chez nos saints légendaires ; c'est Hérode qui est audacieux et coupable, et ce sont ses gardes qui sont brûlés.

Hérode fit refermer le sépulcre, où les chrétiens allaient prier du temps de saint Jérôme. Il est maintenant au pouvoir des Turcs qui honorent

et qui sont dignes d'admirer le saint roi David (1).

Je ne pourrais dire si quelques églises possèdent le corps de David ; mais Voltaire prétend (2) que la fronde avec laquelle il tua le géant Goliath, est conservée avec révérence, dans certains couvens latins et grecs.

DÉMÉTRIUS, — martyr de Thessalonique au quatrième siècle. Son corps fit tant de miracles, qu'on le mit dans une belle église toute neuve. On essaya plusieurs fois d'emporter quelques parties de ses reliques ; mais le saint ne voulut pas, dit-on, se laisser démembrer ; et le préfet Léonce qui avait bâti la belle église neuve, fut obligé de se contenter de la robe de saint Démétrius, teinte du sang qu'il avait répandu pour la foi. Cette robe lui servit quelquefois d'étendard et fit fuir ses ennemis ; de même qu'à Thessalonique, le corps du saint obligea trois ou quatre fois les armées étrangères à décamper, lorsqu'elles venaient assiéger la ville.

Il y a des peuples qui auraient besoin de telles reliques. Il est bien fâcheux qu'on ne les ait pas un peu multipliées.

DENIS, — apôtre des Gaules, patron de la France, etc. Voici le précis de son histoire, selon les légendes.

---

(1) Voyez Adrien Baillet, *Vies des Saints* de l'ancien testament après Joseph et saint Jérôme.

(2) Notes au deuxième chant de la Pucelle.

« Saint Denis, surnommé l'Aréopagite, naquit à Athènes, de parens riches et libéraux. Il s'adonna à l'étude, profita bien ; et étant passé en Égypte à l'âge de vingt-cinq ans, pour étudier l'astrologie, comme il était en la ville d'Héliopolis, il remarqua cette fameuse éclipse de soleil, qui dura trois heures dans la pleine lune, au moment de la mort de Jésus-Christ, et il s'écria en grec : *Ou Dieu pâtit, ou la machine du monde se dissout.* Il était encore païen. Mais il annonçait, comme on le voit, de bonnes dispositions.

» A son retour dans sa famille, il se maria avec une grande dame nommée Damaris, et devint, à cause de sa sagesse, juge de l'aréopage.

» Vers le même temps saint Paul vint à Athènes, où il annonça l'Évangile et démontra aux Athéniens qu'ils étaient chrétiens sans le savoir, parce qu'il y avait dans un de leurs temples un autel consacré *au dieu inconnu*. Il leur prouva que ce dieu inconnu était le dieu des chrétiens. Des gens qui n'étaient pas de l'avis de saint Paul, le conduisirent devant l'aréopage, que Denis présidait. Il plaida sa cause en prêchant Jésus-Christ et en annonçant la résurrection future. Denis n'eut pas plutôt appris que l'éclipse qu'il avait vue en Égypte avait été causée par la mort de Jésus, qu'il se convertit, avec sa femme Damaris. Beaucoup d'Athéniens suivirent son exemple, et saint Paul le sacra évêque d'Athènes.

» Quelque temps après, Denis alla à Jérusalem rendre une visite à la sainte Vierge, et il la trouva

si majestueuse et si belle, qu'il fut tenté de l'adorer.

» Un peu plus tard, il alla à Éphèse conférer avec saint Jean l'évangéliste, ensuite à Rome avec le pape saint Clément. De là il vint prêcher la foi en France, « où saint Pierre avait déjà envoyé » quelques disciples ; et sachant que Paris était » une ville riche, peuplée, abondante, et comme » la capitale des autres, il y vint planter une » divine citadelle pour battre le diable en ruine (1). »

» Il était accompagné de saint Rustique et de saint Eleuthère. Mais on ne dit pas ce qu'il fit de sa femme, ni s'il la perdit en chemin comme le pieux Énée.

» Après qu'il eut quelque temps prêché dans Paris, les païens parisiens le firent arrêter comme un séditieux, et le mirent sur un gril. Comme il ne rôtissait pas, on l'exposa aux bêtes féroces ; il fit sur elles le signe de la croix, et les bêtes se prosternèrent à ses pieds. On le jeta dans un four chaud ; il en sortit frais et bien portant. On le crucifia ; quand il fut crucifié, il se mit à prêcher du haut de sa potence.

» Voyant qu'il ne voulait pas mourir, les païens le remirent en prison avec ses compagnons Rustique et Éleuthère. Il y dit la messe ; saint Rustique servit de diacre et saint Eleuthère de

---

(1) Ribadéneira aurait pu savoir que Paris était alors un pauvre village.

sous-diacre. Enfin on les mena tous trois à Montmartre, et on leur trancha la tête.

Alors il se fit un grand miracle. Le corps de saint Denis se leva debout, prit sa tête entre ses mains et l'emporta. Les anges du ciel l'accompagnaient en chantant : *Gloria tibi domine*, *alleluia!* il porta sa tête entre ses mains près d'une lieue, jusqu'à ce qu'ayant rencontré une bonne femme nommée Catule, le corps de saint Denis lui remit sa tête en son giron (1).

Les corps des saints Rustique et Éleuthère demeurèrent sur la place ; mais ils furent sauvés par la pieuse Catule qui fit boire les gardiens, pendant que des chrétiens dérobaient et cachaient les corps des saints martyrs.

Saint Denis mourut à quatre-vingt-onze ans selon les uns, et à cent dix selon d'autres. « C'est sur quoi nous ne prenons point de parti (2). »

Depuis qu'on a osé mettre un peu de critique dans les légendes, on a reconnu que saint Denis l'aréopagite n'était jamais venu dans les Gaules,

---

(1) Ce n'est que fort tard que l'on s'avisa de dire que saint Denis avait porté sa tête, et qu'il la baisait en chemin, lui disant adieu. On érigea des croix dans tous les endroits où il s'était arrêté. Le cardinal de Polignac contant cette histoire à madame Dudeffant, et ajoutant que saint Denis n'avait eu de peine à porter sa tête que jusqu'à la première station, cette dame répondit : « Je le crois bien, il n'y a dans de telles affaires que le premier pas qui coûte. » [VOLTAIRE, *notes au chant 1er. de la Pucelle.*]

(2) Voltaire. Tiré de Baronius, Ribadéneira, Surius, et du Dictionnaire philosophique de Voltaire, article *Denis*.

et qu'il n'y avait pas encore de chrétiens à Paris au milieu du troisième siècle. Alors il vint de Rome un saint Denis qui fut martyrisé, dit-on, à Paris avec ses compagnons Rustique et Éleuthère. On prétend qu'il bâtit une église dans la Cité, mais on n'en connaît aucune trace.

Quoi qu'il en soit, l'abbaye de Saint-Denis (qui fut fondée par Dagobert) tenait beaucoup à ce que son patron fût l'aréopagite, et non le Denis venu de Rome en 252. Elle se vantait d'avoir toujours possédé le corps de saint Denis l'aréopagite, qui était en même temps à Rome et à Ratisbonne en Bavière.

Le pape Innocent III, convaincu par des titres solides que le saint corps de Rome était le vrai Denis de l'aréopage, en fit présent à l'abbaye de Saint-Denis, afin que désormais, dit-il dans sa bulle, elle possédât en effet un saint corps qu'elle se vantait faussement d'avoir. Ainsi les moines de Saint-Denis se trouvèrent avec deux corps du même saint sur les bras.

Ils reçurent assez tristement celui qu'on leur envoyait de Rome, et tenant à leur infaillibilité aussi-bien que le pape, ils mirent le nouveau corps dans une châsse gothique, sous le nom de saint Denis de Corinthe. On voyait encore avant la révolution ces deux corps de saint Denis, à l'abbaye qui porte son nom.

Cependant, les moines de saint Emmeran de Ratisbonne soutenaient qu'ils avaient le vrai corps de saint Denis l'aréopagite; ils avouaient qu'il

avait été volé par un Allemand à l'abbaye de Saint-Denis en France; mais enfin, volé ou légitimement acquis, ils prétendaient l'avoir.

Il s'éleva pour cela un procès devant la cour de Rome. Le saint pape Léon IX visita le corps de Ratisbonne; et soit, comme dit Calvin, que les Allemands aient donné plus d'argent que les Français, soit que leurs titres aient paru meilleurs, Léon IX déclara que le vrai corps de l'aréopagite était à Ratisbonne, et qu'il était inutile de le chercher ailleurs : de manière que les moines de Saint-Denis se voyaient chargés de deux corps qui étaient déclarés faux.

Mais ils n'en convinrent pas ; ils écrivirent pour prouver leurs droits, et on continua d'honorer en France le corps du saint aréopagite. « Quiconque aurait dit à Saint-Denis qu'il n'y était pas, aurait été lapidé (1). » Baillet place saint Denis l'aréopagite au 3 d'octobre, et saint Denis de Paris au 9 du même mois.

La tête de saint Denis l'aréopagite était à l'abbaye de Saint-Denis ; (nous ne parlons pas de celle de Ratisbonne) ; son crâne à Notre-Dame de Paris, et un autre crâne, avec la mâchoire inférieure, à Muys sur le Rhin. La tête que l'on montrait à Saint-Denis était dans un reliquaire d'or et de pierres précieuses.

Charles-le-Simple avait donné à l'empereur Henri un bras de l'aréopagite ; le pape Étienne II

---

(1) Calvin, *Traité des Reliques.*

avait mis l'autre bras dans une église de Rome (1); cependant le corps qu'on honorait en France avait ses bras.

On montrait à l'abbaye de Saint-Denis une main de vermeil, dans laquelle était enchâssé un petit ossement du saint, que notre roi Louis IX portait dans ses voyages (2). On montrait aussi l'anneau et le bâton épiscopal de saint Denis, le calice et les burettes de cristal dont il se servait pour dire la messe, et quelques autres petites reliques. — Il n'est pas besoin de dire que les corps de saint Denis et de ses deux compagnons étaient dans des reliquaires magnifiques.

PRISON DE SAINT DENIS.

L'église de Saint-Denis de la Chartre (3) avait pris son nom de la cave qui était au-dessous, et dans laquelle on dit que les Parisiens enfermèrent saint Denis, saint Rustique, et saint Eleuthère. On fonda dans la suite sur cette cave la susdite église, qui ne subsiste plus. On lisait sur la porte du souterrain, que c'était là que saint Denis avait été emprisonné; que notre Seigneur Jésus-Christ, était venu le faire communier dans cette prison; et qu'il y avait de grandes indulgences pour ceux qui venaient visiter ce saint lieu, les lundi et vendredi, et les jours de saint Denis et de saint Mathias.

---

(1) Baillet, 9 octobre.
(2) Pignaniol de la Force. *Description des environs de Paris.*
(3) *Ecclesia sancti Dionysii de carcere.*

On remarquait dans cette cave une grosse pierre percée par le milieu; on dit qu'on la mettait au cou du saint en manière de carcan (1). Cette sainte pierre a été brisée dans la révolution. Elle avait guéri quelques malades.

On regardait aussi comme une partie du culte saint Denis, les sept stations où l'on avait planté des croix, dans les lieux où il s'était arrêté en portant sa tête. Ces croix étaient encore debout en 1792.

On prétend que Montmartre doit son nom à saint Denis et à ses compagnons; mais si quelques-uns pensent que Montmartre signifie Mont-des-Martyrs, d'autres en font le Mont-de-Mars, parce qu'on croit qu'avant saint Denis, Mars avait un temple sur cette montagne.

FONTAINE DE SAINT-DENIS.

Saint Denis ayant eu la tête tranchée au Mont-de-Mars, comme nous l'avons dit, on raconte que, lorsqu'il se vit décapité, il s'en alla à la fontaine de Montmartre, qui porta depuis le nom de fontaine de Saint-Denis, y lava sa tête qui était couverte de sang, et la porta ensuite (en la baisant) jusqu'à l'abbaye de Saint-Denis, non sans se reposer plusieurs fois en chemin (il avait cent dix ans), aux lieux où étaient toutes ces croix qu'on a pu voir (2).

---

(1) Pignaniol, *Description de Paris, quartier de la Cité.*

(2) Sauval, *Antiquités de Paris*, tome III, page 54.

Nous ajouterons en finissant que saint Denis, l'apôtre des Gaules, était aussi le patron de la France. Il gardait l'oriflamme; et les rois, avant de marchèr à la guerre ou d'entreprendre un voyage, ne manquaient pas d'aller invoquer saint Denis en grande pompe.

Il a souvent guéri des princes, des papes, des prélats; et sa chapelle était tapissée *d'ex-voto*. Ses deux corps furent dissipés dans la révolution, avec les corps de saint Rustique et de saint Éleuthère. Cependant, depuis la restauration du culte des saints, on a su retrouver les corps des trois martyrs, et sa majesté le roi de France a donné trois châsses, que l'on dit fort belles, pour les reliques de saint Denis, de saint Éleuthère et de saint Rustique, qui ont été replacés solennellement dans la basilique de l'ancienne abbaye.

DENT. — Henri Estienne raconte qu'un moine de son temps se vantait d'avoir rapporté de Jérusalem une des dents de la sainte croix, une côte du *verbum-caro*, et quelque chose des vêtemens de la sainte foi catholique (1).

On a vu que sainte Apolline, qui guérit les mâchoires malades, a laissé plusieurs centaines de dents.

DICACE ou DIÉGO, — religieux de l'ordre de Saint-François, mort au couvent d'Alcala de

(1) *Apologie pour Hérodote*, chap. 39.

Hénarès en Espagne, le 12 novembre 1463. — J'ai lu quelque part que le prince Don Carlos étant malade, Philippe II, son père, lui fit boire un petit os de saint Diégo pulvérisé dans un verre de tisane ; ce qui procura au prince une guérison prompte et miraculeuse, quoique Diégo ou Dicace ne fût pas encore canonisé. Philippe II reconnaissant, fit les démarches et les dépenses nécessaires auprès du saint siége ; et Diégo fut mis au rang des saints par le pape Sixte V.

DIDIER ou DIZIER, — évêque de Langres et martyr au quatrième siècle. Il eut la tête tranchée par les païens, et il se fit à sa mort un miracle très-authentique, quoique personne n'en ait parlé, pas même Baronius.

« C'est qu'après que le bourreau eut décolé saint Didier de Langres, il ramassa sa tête de ses propres mains, tout plein de vie; et la tenant ainsi, marcha jusqu'aux portes de la cité, où se reposant quelque peu, il mit sa tête auprès de lui ; puis il la reprit et la porta jusqu'au lieu où il fut enterré, Dieu voulant qu'en cette merveille il imitât saint Denis, comme il l'avait imité en son martyre (1). »

On dit à Paris que saint Denis lava sa tête à la fontaine de Montmartre ; on dit à Langres que saint Dizier prit une prise de tabac ; ce qui n'est pas moins prodigieux.

---

(1) Le père Lebon, chanoine de Saint-Victor, *Vie de saint Didier de Langres.*

Son corps était au prieuré de Sainte-Madelaine, près de Langres ; mais à Langres même on avait, dans l'église de Saint-Mammès, deux mâchoires et un bras de ce saint, avec une de ses côtes. Gènes, Bologne, Milan, Avignon, Arles, Cologne, Liége et beaucoup d'autres villes, se vantaient de posséder aussi de ses reliques.

DIDIER, — évêque de Vienne, tué en 608, par ordre de Brunehaut, dont il gourmandait avec trop d'âpreté les déportemens. Son corps était à Vienne et à Lyon ; et l'abbaye de Notre-Dame de l'Hermitage, dans le canton de Schwitz, avait de lui une troisième tête.

DIMAS ou DYSMA, — c'est le nom qu'on donne au *bon larron*, qui fut crucifié avec Jésus-Christ, et qui est le premier des hommes qui soit entré en paradis. On a vu que sa croix est exposée à la vénération des fidèles ; et sans doute son corps se trouve quelque part ; mais nous ne l'avons pas découvert.

MAISONS DU BON LARRON.

« Sur le chemin de Rama à Jérusalem, il y avait une belle église bâtie en l'honneur du bon larron, au lieu même où était précédemment la maison de cet honnête brigand. Ce n'est pas qu'il ait toujours demeuré dans cette maison ; mais, comme voleur de grands chemins, tantôt il était ici, tantôt il était en Égypte. On prétend même

qu'il était né au Caire, et qu'il avait une autre maison dans les environs de cette ville.

» Lorsque la sainte famille fuyait en Égypte pour éviter les fureurs d'Hérode, elle fut rencontrée par une bande de voleurs et se réfugia sous un grand arbre que les Égyptiens adoraient, à cause de son antiquité. Quelques-uns ajoutent que le gros arbre s'ouvrit pour cacher Jésus, Marie et Joseph, et se ferma sur eux jusqu'à ce que les voleurs fussent éloignés.

» Mais d'autres historiens, qui paraissent mieux informés, disent que le vieux arbre ne fut pas si complaisant, et que les brigands entourèrent la sainte famille dans le dessein de la piller. Cette bande avait pour chef le farouche Dysma, qui devint par la suite le bon larron. Il n'eut pas plus tôt remarqué la douceur de Jésus et la modestie de sa mère, qu'il pria Marie et Joseph de conduire ce bel enfant dans sa maison du Caire, qui était près de là. Il les obligea à s'y rafraîchir et à y prendre du repos.

» La sainte Vierge profita de cet asile, pour laver les langes de Notre-Seigneur dans une petite fontaine ; la femme du larron alla un instant après y tremper un de ses enfans, qui était lépreux et qui en sortit parfaitement guéri (1). » On sait peu de choses sur le reste de la vie du bon larron ; mais les deux maisons se voient encore, ou du moins on en montre la place.

---

(1) Le père Goujon, *Voyage en Terre-Sainte*, p. 108 et 294.

DIX MILLE MARTYRS. — « Ce qui m'ap-
» prit à mépriser les reliques, c'est que je vis
» quinze ou seize corps à saint Pierre, dix-huit
» à saint Paul, sept ou huit corps à chaque saint,
» dix mille martyrs enterrés en la grandeur d'un
» coffre (1)..... »

Ces martyrs sont dix mille soldats qui, ayant refusé de se sacrifier aux idoles, furent tous crucifiés sur le mont Ararat, à cinq cents stades d'Alexandrie (2). On abattit sans doute une forêt pour élever ces dix mille croix. Les légendaires mettent cette grande exécution sur le compte de l'empereur Adrien.

Il paraît qu'après qu'ils furent en croix, on hâta leur mort; car on montre à Rome, dans l'église de *Scala cœli*, le couteau dont furent égorgés les dix mille martyrs (3).

On peut voir, mais non toucher, sous un autel de la même église, beaucoup de reliques de ces dix mille saints; et on montre à Rome une pierre de quelques pieds chargés d'une croix, qui est, dit-on, le lieu où sont enterrés les dix mille corps de ces dix mille chrétiens (4).

DOIGT. — Henri Estienne dit qu'un moine se vantait d'avoir vu à Jérusalem le bout d'un

---

(1) D'Aubigné, *Confession catholique du sieur de Sancy*, chap. 7.

(2) Legenda aurea Jacobi de Vorag. Leg. 151.

(3) Leduchat, notes sur le chap. 7 de la *Confess. de Sancy*.

(4) *Merveilles de Rome*, pages 70 et 71.

doigt du Saint-Esprit (1). On ne sait pas quelle en était la forme ; on sait seulement que jusqu'ici le Saint-Esprit ne s'est fait connaître que sous la figure d'un pigeon.

DOMINIQUE D'OSMA, — fondateur de l'inquisition, instituteur des frères prêcheurs, appelés en France jacobins, et dominicains ailleurs.

Il naquit au douzième siècle, dans un village du diocèse d'Osma en Castille. Ce fut lui qui prêcha l'affreuse croisade des Albigeois, qui apprit à honorer le Dieu de bonté par les flots de sang, les bûchers et le carnage, et qui fit massacrer ses frères le crucifix à la main. Les papes l'ont mis au rang des saints ; mais Voltaire, plus infaillible, lui a donné place dans les enfers (2).

Saint Dominique fit pourtant plus de miracles que Jésus-Christ même. On ne saurait compter les personnes qu'il a ressuscitées (3) ; un maçon qui s'était laissé écraser par la chute d'une voûte d'église ; le jeune Napoléon, neveu d'un cardinal de ses amis ; le fils d'une veuve, qui se noya en pêchant une friture à la ligne ; il ressuscita ces trois personnes en moins de rien, comme un homme accoutumé à faire des miracles.

On n'avait qu'à l'aller prier humblement, pour

---

(1) *Apologie pour Hérodote*, chap. 39.

(2) Chant cinquième de la *Pucelle*.

(3) D'un autre côté, il a fait massacrer de son vivant plus de cent mille hérétiques, pour le bien de la foi.

retrouver sa jambe lorsqu'on était boîteux, son œil lorsqu'on était borgne, son bras lorsqu'on était manchot. Il rendait la vie aux morts ; mais on ne voit pas qu'il ait jamais rendu l'esprit à ceux qui le perdirent de son temps.

Le peuple le suivait avec plus de vénération que si c'eût été un ange. On s'estimait heureux de le toucher. On coupa tant de pièces de son capuchon et de sa robe, pour avoir des reliques de lui de son vivant, que ses jambes étaient découvertes jusqu'aux cuisses, et que plusieurs fois il eût été exposé à montrer ses nudités, si quelques dévotes ne lui eussent donné de nouvelles tuniques (1).

Un homme qui avait opéré de pareilles merveilles durant sa vie, ne pouvait manquer de faire les plus grands miracles après sa mort. Il fut bientôt canonisé. Sa première tête est à Bologne dans un reliquaire magnifique ; et il a deux corps complets, un au grand couvent de Bologne, et un autre qui se tient sur ses pieds à Assise, comme s'il était encore vivant (2).

On montre malgré cela une multitude de pièces détachées du corps de saint Dominique, en Espagne, en Italie, en Sicile, en France ; et il est probable que si l'on rassemblait tous ces ossemens, grands et petits, on en formerait plusieurs corps.

---

(1) *Histoire de l'Église* de Racine, 13e. siècle, article 7, paragraphe IV.

(2) Misson, *Voyage d'Italie*, tome II, page 330.

On fait voir aussi, à Saint-Sixte et à Sainte-Sabine de Rome, diverses parties de la garde-robe de saint Dominique, que l'on présente comme des reliques très-efficaces.

PIERRE DE SAINT DOMINIQUE.

On montre dans le jardin de Sainte-Sabine un oranger planté par saint Dominique; et dans une chapelle de l'église, la pierre noire que le diable lui jeta à la tête, pour le tuer pendant qu'il priait. Malgré le bruit que fit ce caillou en se brisant, et quoiqu'il eût froissé le capuchon du saint, il continua sa prière, sans daigner même se retourner. On a réuni les morceaux de ce gros caillou noir, et on l'a exposé, enchaîné sur un petit pilier, à la vénération des fidèles qui honorent saint Dominique, et qui redoutent le diable (1).

AUTRE PIERRE DU MÊME SAINT.

Une jeune Sicilienne avait la pierre et allait en mourir. Sa mère la recommanda à saint Dominique; et la nuit suivante, pendant que la jeune fille dormait, saint Dominique lui apparut, ôta la pierre qui lui obstruait la vessie, et la lui mit dans la main. La pucelle s'éveilla dans une joie inexprimable; sa mère porta la pierre à un couvent de dominicains. On la suspendit devant une image de saint Dominique, où elle opéra les guérisons les plus surprenantes (2).

---

(1) *Merveilles de Rome*, page 69; *Voyage de France et d'Italie*, page 367.

(2) Legenda aurea, etc. Leg. 107.

On montrait encore à Bologne le chapelet que la sainte Vierge donna à saint Dominique, pour l'engager à instituer le rosaire (1). Il n'est pas certain que cette relique soit toujours à Bologne.

« Saint Dominique était *de moyenne taille*, » *fort bel homme*, le nez long et aquilin, la » barbe et les cheveux roux...., le visage blanc, » la tête fort garnie de poil. Il avait la voix claire, » était de faible complexion..... Il semblait quel- » quefois qu'on lui voyait sortir des yeux des » étincelles... (2). » Je crois qu'il y a là quelque chose qui pouvait convenir à Saint-Just de la convention.....

DOMITILLE, — vierge et martyre à Rome, vers la fin du premier siècle. On prétend qu'elle était parente de l'empereur Titus. Trajan la fit brûler dans une maison où l'on mit le feu. Cependant son corps s'est retrouvé. On le montre à Rome dans l'église de Saint-Adrien, à Elwangen en Suabe, à Ariano au diocèse de Naples. Elle a une quatrième tête à Osma en Espagne, une cinquième à Bologne. On fait voir enfin de grandes parties de ses reliques à Douai, à Limoges, à St.-Bertin en Artois, etc. — J'oubliais de dire que la tête qui est à Rome a été séparée du corps et transportée dans l'église de Sainte-Marie *in vallicella*.

---

(1) Voyez l'article *Rosaire*.
(2) Le père Ribadéneira, 4 août.

DOMNOLE, — nommé aussi Dôme, Tannoley, Tonnolé, Anolet, évêque du Mans au sixième siècle. Il a laissé deux corps, tous deux appuyés de titres et de miracles, l'un au Mans, l'autre à Chaunes en Brie, à neuf ou dix lieues de Paris.

DONAT, — évêque d'Arezzo et martyr au quatrième siècle. Il a laissé quatre corps, le premier à Venise dans l'église de son nom, le second à Imola, le troisième à Arezzo, et le quatrième à Avignon.

CALICE DE SAINT DONAT.

Un jour que saint Donat célébrait la messe, le diacre laissa tomber le calice, qui était de verre et qui se brisa. Donat fit une prière et rétablit le calice en son entier. Mais le diable qui se trouvait là, se jeta entre le diacre et l'évêque, et emporta un des morceaux du vase brisé, de sorte que malgré le miracle, le calice resta percé et imparfait (1). — On le montrait à Arezzo.

DONATIEN ET ROGATIEN, — frères qui souffrirent le martyre à Nantes au troisième siècle. On éleva bientôt une église sur leur tombeau, et on ne se repentit point des honneurs qu'on leur rendit. « Saint Grégoire de Tours raconte que la ville de Nantes étant assiégée par l'armée

---

(1) Saint Grégoire, Dial. liv. I, chap. 7; le *Diable peint par lui-même*, chap. 8, après la 110e. légende de la *Lég. dorée*.

du roi Clodovech, fut délivrée ainsi. Sur le minuit, apparurent aux peuples certaines personnes vêtues de blanc, avec des cierges allumés, venant de l'église des saints Donatien et Rogatien. Il sortit pareille compagnie de l'église de Saint-Similien, jadis évêque de Nantes; ces deux bandes se saluèrent fort gracieusement, et se mirent en oraison; après quoi elles s'en retournèrent, et incontinent l'armée ennemie, saisie d'une grande frayeur, leva le siége et se retira si hâtivement, qu'à l'aube du jour on ne vit plus personne (1). »

Les corps de saint Donatien et de saint Rogatien étaient encore à Nantes avant la révolution.

DORMANS (LES SEPT). — L'histoire des sept Dormans est célèbre dans les mythologies modernes. Les légendaires chrétiens racontent que sous l'empereur Décius, sept jeunes gens, Maximien, Malchus, Martian, Denis, Jean, Serapion et Constantin, fuyant la persécution, s'endormirent dans une caverne et y restèrent plongés dans un sommeil profond, pendant près de deux siècles. Ils ne se réveillèrent que quand il n'y eut plus de persécuteurs, sous le règne de Théodose le jeune. Ils avaient un chien qui dormit et se réveilla avec eux (2).

Les musulmans ont arrangé cette histoire à leur

---

(1) Le père Artus du Montier, récollet, *Vie des saints Donatien et Rogatien.*

(2) Voyez l'histoire de ce chien, à l'article *Animaux* dans ce dictionnaire.

manière ; les Persans l'ont adoptée, et il y a peu de religions où l'on ne l'admette avec des ornemens divers.

On montre auprès d'Éphèse la grotte des sept dormans ; on prétendait y posséder leurs corps, qui étaient aussi à l'abbaye de Marmoutier, près de Tours (1). Il y avait quatre de ces corps à Marseille (2) ; et ils s'étaient encore multipliés en d'autres lieux.

LES SEPT DORMANS D'ALLEMAGNE.

Paul Diacre, cité par Leloyer, raconte (3) qu'aux confins de l'Allemagne, auprès de l'Océan, on voyait dans une caverne sept hommes endormis depuis si long-temps, que personne ne pouvait dire quand ni comment ils étaient venus là. Leurs habits, qui étaient en bon état, comme leurs corps, faisaient supposer qu'ils étaient Romains. Un barbare du pays ayant essayé de dépouiller un de ces corps, perdit à l'instant l'usage du bras, ce qui effraya les téméraires. — On ne sait pas ce que ces corps sont devenus ; mais il est clair que ce ne sont pas les sept dormans d'Éphèse.

DOROTHÉE, — vierge de Césarée en Cappadoce, au commencement du quatrième siècle.

---

(1) Dussaulx, *Voyage à Barrège*, chap. Ier.

(2) *Voyage de France et d'Italie*, 1667, pag. 108.

(3) Paul Diac. De gestis Longob. Lib. I, cap. 4. — Cité dans Leloyer, *Histoire des Spectres*, liv. IV, ch. 25.

Lorsqu'on la conduisait au supplice, un jeune avocat, nommé Théophile, pensant la railler sur ce qu'elle disait qu'elle allait voir son divin époux, la pria de vouloir bien lui envoyer des fleurs et des fruits du jardin de cet époux, lorsqu'elle serait avec lui. Dorothée le lui promit ; et, au moment où l'on allait lui trancher la tête, un ange se présenta devant elle en forme de nain, portant dans un petit panier trois pommes fort belles et trois roses d'une fraîcheur admirable. Dorothée dit à l'ange : Portez cela de ma part à Théophile. Après quoi elle tendit le cou au bourreau. C'était le 6 de février. Théophile se troubla en recevant les trois pommes et les trois roses. De persécuteur il devint chrétien, et partagea le martyre de la sainte.

C'est en mémoire de ce miracle, que tous les ans à Rome, dans l'église de Sainte-Dorothée, au delà du Tibre, on bénit, le 6 de février, des pommes et des roses. Le pape, qui s'enrichit à recevoir sans s'épuiser à donner, envoie une de ces roses aux rois qui lui font quelque largesse.

Au reste, le corps de sainte Dorothée est à Rome. Il est aussi à Bologne, où l'on bénit pareillement des roses et des pommes le jour de sa fête ; il est en troisième lieu à Arles dans l'église de Saint-Honorat. Aucune de ces villes ne sait d'où lui vient le corps de sainte Dorothée, qui est encore à Lisbonne, à Prague, à Sirck auprès de Trèves.

Outre ces six corps, qui ne sont appuyés d'aucun

titre, on montrait des reliques de sainte Dorothée de Cappadoce, dans dix ou douze églises de Cologne, dans plusieurs villes d'Italie, en France, en Espagne, et partout. « Après cela, comme dit Daubigné, lorsqu'une sainte qui n'est pas connue a sept ou huit corps dont la source est toute obscure, mettez-vous à genoux devant ses reliques, et peut-être que vous adorerez la carcasse d'une fille de joie ou d'un voleur. »

DRAUSIN, — évêque de Soissons au septième siècle. Son corps était à Soissons, et son tombeau faisait des miracles fameux. On assure que dans les duels judiciaires, où deux hommes se battaient devant le jugement de Dieu pour décider par le sort des armes une querelle embrouillée, les champions étaient assurés de la victoire, selon le degré de foi et de dévotion qu'ils avaient pour saint Drausin (1). Aussi les duellistes, dont il est le patron, allaient continuellement visiter son tombeau, qui est malheureusement devenu sans pouvoir depuis qu'on s'est perverti.

DREUX, DROGON, ou DRUON. — Qu'on respecte les saints, mais surtout qu'on les craigne, et qu'on leur donne de l'argent. Saint Drogon, reclus en Hainaut, était né au village d'Épinay, chez les Flamands. Il passa dans une cellule, au

(1) Michel Germain, *Histoire de Notre-Dame de Soissons* liv. III, chap. Ier.

milieu des mortifications et des prières, une vie inutile à l'humanité ; c'est pourquoi on le canonisa après sa mort.

Son tombeau, qui était à Sebourg auprès de Valenciennes, opérait de grandes merveilles ; et la dévotion des peuples amassa autour de son corps des trésors considérables. Lorsqu'on voulut le faire canoniser en 1214, vingt-huit ans après sa mort, Ferdinand, comte de Flandres et de Hainaut, enleva les richesses accumulées autour de ses reliques, en disant qu'il les envoyait à Rome, afin qu'on se pressât davantage de mettre Drogon au rang des saints. On trouva que rien n'était plus juste ni mieux avisé.

Mais le ténéraire Ferdinand employa ces trésors sacrés aux frais d'une guerre profane. Ce sacrilége indigna saint Drogon ; et Ferdinand, en punition de son impiété, fut fait prisonnier à la bataille de Bouvines (1).

Le corps de saint Drogon était à Sebourg. Mais on en avait de bonnes pièces par duplicata, à Épinay, à Cambray, à Liessies, à Anderlac, à Gouy dans le diocèse de Liège, etc. On avait aussi bâti à Épinay une petite église sur le vénérable lieu où était né Dreux, Drogon ou Druon.

DUNSTAN, — archevêque de Cantorbéry au dixième siècle. C'est ce grand prélat qui prit le diable par le nez avec ses tenailles, parce que le

(1) Baillet, 16 avril.

malin était venu le tenter pendant qu'il s'amusait à forger du fer. On assure que l'esprit infernal avait pris la figure d'une femme charmante ; mais les saints ne sont pas sensibles à la beauté, et Dunstan tenaillait le plus beau nez du monde, comme il aurait baisé la plus laide tête d'un crasseux anachorète.

Le corps de saint Dunstan était double, ce qui est bien modeste pour un si grand saint. On ne vénérait ses reliques complètes qu'à Glassembury et à Cantorbéry. L'hérésie, en pénétrant chez les Anglais, dissipa ces deux corps précieux, qui ne se lassaient pas de faire des miracles, toutes les fois que c'était la volonté des moines ; et c'était leur volonté toutes les fois qu'on leur apportait de l'argent.

DYMPNE ou DYPNE, — vierge et martyre, à Ghèle en Brabant, vers le septième ou le huitième siècle. C'est l'histoire de Peau d'Ane, comme on l'a déjà remarqué.

Le père de sainte Dympne étant veuf devint éperdument amoureux de sa fille, et il lui donnait les plus belles choses du monde pour l'engager à se marier avec lui; ce que Dympne ne voulait pas, attendu qu'elle était chrétienne. Son père était païen, et prince d'un petit coin de l'Angleterre. Il était très-violent dans ses désirs, et pressait de toutes ses forces son mariage avec sa fille. Elle consulta un saint prêtre nommé Gerbern, qui était son confesseur. Gerbern lui conseilla de

demander à son père des choses très-rares pour présent de noces, afin de gagner du temps. Dympne suivit ce conseil ; mais l'amour le plus mal placé vient à bout de tout ; et on était sur le point de faire les fiançailles, lorsque Dympne prit la fuite avec le bon prêtre Gerbern. Elle se refugia dans un village du Brabant.

Il y avait quelque temps que Gerbern et Dympne y vivaient cachés, lorsque le père arriva. A force de chercher sa fille, il avait découvert sa retraite, et d'abord il tua de sa main le prêtre Gerbern, en l'accusant de mille horreurs. Il renouvela ensuite à sa fille les propositions de mariage ; et la voyant inflexible, il lui coupa la tête, après quoi il s'alla pendre, comme un Anglais qu'il était.

Gerbern ne pouvait pas manquer de devenir saint. Ses reliques firent des miracles, et bientôt il eut deux corps, l'un dans le village de Santen, et l'autre dans le village de Sonsbeck sur le Rhin.

Quant à sainte Dympne, les anges enterrèrent son corps, à ce que dit le père Ribadéneira, et lui élevèrent un tombeau de marbre blanc. De plus, on lui fit trois corps, un à Cambrai, l'autre à Saintes, et le troisième à Ghèle. Les deux premiers sont perdus depuis quelques siècles. Mais on a pris soin du troisième, qui est le meilleur, et qui fait peut-être encore de l'argent.

E.

EDITH, — femme de Loth. Tout le monde sait qu'au moment où Dieu voulut brûler Sodome, il en fit sortir Loth, avec sa femme et ses filles, après leur avoir défendu de se retourner dans leur fuite. La femme de Loth ne put résister à sa curiosité ; elle regarda derrière elle, et aussitôt elle fut changée en statue de sel.

Flavien Joseph dit qu'il a vu cette statue ; saint Justin, saint Irénée, Prudence, Tertullien, en parlent comme d'un prodige qui subsistait encore de leur temps. Benjamen de Tudèle se vante de l'avoir vue au douzième siècle ; et il remarque que si quelque étranger en enlève un morceau, la statue se reforme aussitôt, comme si rien n'eût été dégradé.

Plusieurs voyageurs ont observé aussi que les bêtes aimaient à lécher cette statue de sel, et qu'elles en avalaient passablement sans en diminuer la taille.

Prudence dit que la statue d'Édith avait conservé sa beauté et toutes ses formes, et saint Irénée prétend que de son temps elle avait ses mois. On trouve la même chose plus énergiquement exprimée dans le poëme de Sodome attribué à Tertullien :

Dicitur, et vivens alio sub corpore, sexûs
Munificos solito dispungere sanguine menses.

« C'est ce qu'un poëte du temps de Henri II a » traduit ainsi dans son style gaulois :

» La femme à Loth, quoique sel devenue,
» Est femme encor, car elle a sa menstrue.

» Les pays des aromates furent aussi le pays » des fables. C'est vers les cantons de l'Arabie » pétrée, c'est dans ces déserts que les anciens » mythologistes prétendent que Myrrha, petite- » fille d'une statue, s'enfuit après avoir couché » avec son père, comme les filles de Loth avec » le leur, et qu'elle fut métamorphosée en l'arbre » qui porte la myrrhe (1). »

Le Loyer, qui observe aussi que la statue d'Édith *suait et souffrait ses fleurs et menstrues*, dit que cette statue est à deux lieues de la mer Morte (2), qui occupe la place où fut Sodome. Ainsi la femme à Loth combattit deux lieues sa curiosité.

Pour avoir ses mois, il fallait bien qu'Édith eût conservé certaines formes; et il paraît qu'elle les avait dans les premiers siècles de l'ère vulgaire. Mais Benjamin de Tudèle, qui la vit plus tard, n'en parle que comme d'un monceau de sel informe.

La métamorphose de la femme de Loth n'est pas la seule de ce genre. Aventin (3) raconte qu'en

---

(1) Voltaire, Dictionnaire philosophique, au mot *Asphalte*.
(2) Leloyer, *Histoire des Spectres*, etc., liv. 4, ch. 19.
(3) Cité par M. Salgues, *des Erreurs et des Préjugés*, t. I, page 269.

1348, cinquante paysans furent changés en statues de sel avec tous leurs troupeaux. Kircher, dans le huitième livre de son Monde souterrain, parle même d'un village entier de l'Afrique qui fut pétrifié avec tous ses habitans, hommes et bêtes.

Depuis qu'on exige dans les voyageurs un peu de bonne foi, nous n'en connaissons point qui aient vu la statue de sel de la femme de Loth. Autrefois tout le monde l'avait touchée. « Nous » ne manquons point de nos Français qui se pi- » quent d'avoir tout vu, dit un bon franciscain (1). » Il y en a même qui disent avoir vu la statue » de sel en laquelle fut transformée la femme de » Loth. Je veux croire qu'elle y est encore : mais » l'impossibilité qui se trouve d'aller en ces en- » droits, à cause des Arabes, me fait conclure » qu'ils ne disent pas la vérité. Car si les pèle- » rins pouvaient y aller, il n'y en a point qui » le feraient avec plus de facilité que nos reli- » gieux, qui sont pour ainsi dire citoyens du » pays. »

Il se peut que, pour gagner de l'argent, les Arabes aient offert à quelques voyageurs de leur faire voir la statue de la femme de Loth, et qu'ils leur aient montré un monceau de sel, mais sans aucune forme fixe. Le père Goujon, qui visita exactement toute la Terre-Sainte, dit qu'il n'a vu

---

(1) *Relation fidèle du Voyage de la Terre-Sainte*, par un religieux de saint François observantin, qui a fait le voyage trois fois. Paris, 1760, première partie, chap. 40.

ni cette statue, ni même l'endroit où elle a pu être (1).

ÉDITHE, — fille d'Edgard, roi d'Angleterre, née en 961, vierge et religieuse. Cette sainte ne cessait, dit-on, de faire le signe de la croix sur son estomac et sur son front, avec le pouce de sa main droite. Un jour que saint Dunstan la voyait se signer continuellement ainsi, il lui dit : « Dieu » ne permettra pas que ce doigt-là pourisse. »

Treize ans après sa mort, sainte Édithe apparut à saint Dunstan, et le pria de faire lever son corps de terre. Elle s'ennuyait sans doute de n'être pas plus vite sainte. Elle avertit le saint prélat qu'il la trouverait sans corruption, excepté dans les parties dont elle avait fait mauvais usage.

On trouva en effet les yeux, les pieds et les mains entièrement pouris; le pouce avec lequel elle avait coutume de faire le signe de la croix était intact. On examina le corps, les mamelles, la bouche, les parties sexuelles qui se trouvèrent parfaitement conservées; d'où l'on conclut qu'elle avait pratiqué la chasteté, la sobriété et les autres vertus qui font les saints (2).

Les méchans trouvaient qu'Édithe ne devait pas être sainte, « étant fille d'un roi charnel et tyran; » on ouvrit la châsse devant ces méchans, et la

---

(1) *Histoire et voyage de la Terre-Sainte*, par le père Jacques Goujon, *in*-4°. Lyon 1672, page 230.

(2) Baillet, *Vies des Saints*, 16 septembre.

» sainte leva la moitié de son corps, avec un main-
» tien qui les fit trembler et les épouvanta telle-
» ment qu'ils honorèrent depuis sainte Édithe (1).»

EDMOND, — roi d'Angleterre au neuvième siècle. On prétend qu'il garda la continence et mourut vierge, parce que long-temps après sa mort, son corps se trouva sans corruption. Ce corps était double : on montrait le premier à Berdrich-Worth en Angleterre, et le second à Toulouse, qu'il délivra de la peste vers l'an 1630.

EDMOND ou EDME, — archevêque de Cantorbéry au douzième siècle. « Il ne fit que trois » miracles le jour de son enterrement. » Comme on lui en demandait la raison, il répondit qu'il était un peu trop serré dans son cercueil pour pouvoir agir.

On lui trouva au doigt un anneau merveilleux qu'un ange lui avait donné, et sur lequel était gravée la salutation angélique. C'était avec cet anneau que dans sa jeunesse il avait épousé la sainte Vierge. On ne put le lui ôter qu'après lui en avoir demandé la permission comme une grâce ; et cet anneau fit beaucoup de miracles.

Les bêtes mêmes étaient guéries de leurs maladies en touchant les reliques de saint Edmond l'archevêque (2). Son corps, que les Anglais se

(1) Ribadéneira. *Fleurs des Vies des Saints*, 16 septembre.
(2) Ribadéneira, 16 novembre.

vantaient de posséder, était aussi à Pontigny en Champagne, avec son anneau et son calice.

ÉGLISES. — Les chanoines de Chartres prétendent que leur église, qui est dédiée à Notre-Dame, fut bâtie et consacrée à la sainte Vierge bien avant que la sainte Vierge fût née.

Plusieurs églises ont les mêmes prétentions. Mais il paraît que la première église dédiée à sainte Marie fut celle d'Éphèse, bâtie vers le temps du grand Constantin. Dans les commencemens du christianisme, on élevait peu d'églises; on célébrait les saints mystères dans des maisons particulières, et sous les persécuteurs dans des cavernes.

Beaucoup d'églises ont une origine miraculeuse. Voici comment fut bâtie celle de Notre-Dame des Neiges, appelée aussi Sainte-Marie-Majeure, que l'on dit la plus ancienne église de Rome. Sous le pape Libère, au milieu du quatrième siècle, le patrice Jean et sa femme se voyant sans enfans, voulurent dépenser leur fortune en l'honneur de la sainte Vierge et lui élever un temple. Mais ils ne savaient où le placer. La sainte Vierge leur apparut et leur commanda de chercher sur le mont Esquilinus une place qu'ils trouveraient couverte de neige. Elle leur fit entendre que c'était là qu'il fallait bâtir l'église, et le pape eut la même révélation. C'était le 5 d'auguste, pendant une nuit extrêmement chaude.

Le pape, le patrice et sa femme, allèrent de

grand matin au mont Esquilinus, où ils trouvèrent effectivement une place couverte de neige fraîche, et ils y bâtirent l'église de Notre-Dame des Neiges, qui est, à cause de ce miracle, très-bien munie d'indulgences (1). On sait que l'église de l'abbaye de Saint-Denis, près Paris, fut dédiée par Jésus-Christ en personne.

On citerait beaucoup d'autres églises qui sont pareillement vénérées, parce qu'elles ont été bâties à la suite d'une révélation.

ÉGLISE DE LA RIVIÈRE DE TIFFIN.

« Dans la province de Novogorod, près de la rivière de Tiffin, qui se jette dans le lac Ladoga, on va voir un monastère dédié à la vierge Marie, que les Russes appellent la mère de Dieu. Ils rapportent un grand miracle touchant ce monastère. L'église, qui est à présent dans l'enclos du couvent, avait été bâtie, disent-ils, de l'autre côté de la rivière; l'endroit où elle est maintenant était une fondrière dangereuse. La mère de Dieu étant venue par les airs de Constantinople en vingt-quatre heures, transporta de nuit cette église, par-dessus la rivière, dans la fondrière même, qui devint aussitôt un terrain ferme.

» Je ne voudrais pas jurer, ajoute Perry, que ce terrain n'a pas été autrefois marécageux; mais il est certain que j'ai trouvé les bords de cette rivière fermes, graveleux, unis et durs des

---

(1) *Merveilles de la ville de Rome*, page 20. *Voyage de France et d'Italie*, page 281. Baillet, 15 août.

deux côtés, à une distance de plusieurs milles.

» Ils disent encore qué la sainte Vierge apparut à un vieillard qui était en prières dans l'église, pendant qu'elle la transportait à l'autre rive, et qu'elle lui déclara qu'elle changeait l'église de place, afin que le peuple y pût venir plus aisément de la ville voisine, observant qu'elle leur montrait par ce miracle que leurs prières seraient exaucées toutes les fois qu'ils auraient recours à elle dans l'église de son monastère (1)..... »

Voyez les articles des Notre-Dames, etc.

ÉLEUTHÈRE. — Il y a plusieurs saints de ce nom. Saint-Éleuthère, pape au deuxième siècle, a laissé deux corps, l'un à Rome, au Vatican, l'autre à Troja, dans le royaume de Naples.

Saint-Éleuthère, évêque de Tournai, faisait merveilles avec ses deux têtes qu'on honorait à Tournai même, l'une dans la cathédrale, l'autre dans l'abbaye de Saint-Martin de la même ville. Le corps était avec la première tête.

Saint Éleuthère, abbé de Saint-Marc, près de Spolette, avait aussi deux corps, puisqu'on en montrait un à Spolette, et un à Gênes dans l'église de Saint-Mathieu.

Le corps de saint Éleuthère, compagnon de saint Denis, était comme on sait avec ceux de saint Denis et de saint Rustique (2).

---

(1) Jean Perry, *État présent de la grande Russie*, p. 211.

(2) Il y a encore un saint Éleuthère de Rome, qui alla prêcher la foi aux Esclavons et souffrit le martyre sous l'em-

ÉLIE, — prophète juif, patron des carmes, qui le donnent pour le fondateur de leur ordre.

Il est bien heureux qu'Élie ait été enlevé vivant dans le ciel, car plusieurs couvens nous auraient montré son corps en chair et en os. Mais à défaut de son corps, on a su retrouver quelques autres reliques de ce grand saint, et plusieurs monastères grecs se vantent de posséder son manteau. Ce manteau, qu'il laissa au prophète Élisée, était aussi dans un couvent de carmes allemands.

LIT D'ÉLIE.

On montre à peu de distance de Bethléem *le lit d'Elie*. C'est une longue pierre plate, sur laquelle on voit figurée la forme d'un homme de grande taille. On dit qu'Élie passant par là et se trouvant fatigué, se coucha sur cette pierre où il laissa la marque de son corps et de ses habits ; mais cette figure ne ressemble plus à rien, parce que les pèlerins en ont enlevé par dévotion plusieurs fragmens. — Il y a tout auprès un couvent

---

pereur Adrien. Ce martyre fut très-prodigieux. « On fit coucher le saint sur un lit de cuivre ardent ; le feu lui servit de rafraîchissement. On l'étendit sur un gril, afin de le faire rôtir ; le feu s'éteignit sans l'offenser. On le mit dans une grande poêle pleine de graisse pour le fricasser ; il fut impossible d'en venir à bout. On le jeta dans un four tout rouge ; le feu perdit aussitôt son ardeur. On essaya de le faire mourir de faim ; une colombe se dépêcha de lui apporter assidûment à manger. On l'exposa aux bêtes féroces ; les bêtes ne lui firent que des caresses. Enfin on lui coupa la tête ; » et sa tête se laissa couper..... (RIBADÉNEIRA, 18 *avril*.)

de moines grecs, qui ont beaucoup de vénération pour cette pierre (1).

GROTTE D'ÉLIE.

On voit sur le mont Carmel une espèce de puits profond qu'on appelle la grotte d'Élie. C'est là, dit-on, que se cachait le saint prophète, pour éviter les persécutions de Jésabel. Comme l'entrée en est fort étroite, il la fermait avec une pierre et y demeurait bien clos (2). Un corbeau lui apportait tous les matins de quoi vivre, comme au torrent de Cédron.

MELONS D'ÉLIE.

A deux lieues de cette grotte, les pèlerins vont honorer un lieu qu'on nomme *le jardin d'Élie*. En voici l'histoire. Le prophète passant dans cet endroit, accablé de fatigue et de chaleur, vit un jardinier qui se reposait dans son jardin, où il remarqua beaucoup de melons. Il en demanda un pour se rafraîchir. Le jardinier lui répondit : « Eh ! pauvre homme ; ne vois-tu pas que ce sont » des pierres ? — Eh bien ! répondit Élie, si ce » sont des pierres, qu'elles soient pierres. » Aussitôt tous ces melons se pétrifièrent sans perdre leur forme ; « et l'on trouve encore aujourd'hui dans ce lieu-là des pierres qu'on prendrait pour des melons (3). »

---

(1) *Voyage du père Goujon*, etc., page 263.

(2) *Relation fidèle du voyage d'un religieux observantin en Terre-Sainte*, page 12.

(3) *Même voyage*, pages 12 et 13.

ÉLISABETH, — mère de saint Jean-Baptiste. Il est très-singulier que malgré sa sainteté éminente, sa qualité de mère du précurseur de Jésus-Christ, et les grands éloges qu'elle a reçus dans l'Évangile et dans les écrits des saints pères, sainte Élisabeth ait été négligée des légendaires (même du père Ribadéneira). Ce fut le cardinal Baronius qui le premier répara un oubli si injurieux à la sainte, et la plaça dans le martyrologe romain.

Ainsi nous ne pouvons dire si quelques églises chrétiennes conservent le corps de sainte Élisabeth. Nous observerons seulement qu'on montre la place où fut sa maison, dans le village hideux d'Aain-Charin, en Judée, à une lieue du désert de saint Jean. Les pèlerins qui visitent les débris de l'église qu'on a bâtie là, vont prier dans la grotte où la sainte Vierge composa et chanta le *Magnificat*.

ÉLISABETH DE HONGRIE, — landgrave de Thuringe et de Hesse. Elle fut veuve à vingt ans, et elle dit à Dieu : « Vous savez, Seigneur, » combien j'aimais le duc, parce que vous me » l'aviez donné pour mari. Maintenant que vous » l'avez appelé à vous, quand je pourrais le ressus- » citer d'un seul de mes cheveux, vous savez bien » que je ne le ferais pas (1). » Cette sainte mourut à vingt-quatre ans, en l'année 1231.

Si elle ne ressuscita pas son mari, elle ressuscita

(1) Ribadéneira, 19 novembre.

seize autres morts (1) et fit bien d'autres miracles.

Il sortait continuellement de son corps, qui était à Mayence, une sorte d'huile qui guérissait tous les malades, lorsqu'ils s'en frottaient avec dévotion. On montrait des fioles de cette huile dans plusieurs couvens de la basse Allemagne.

On conseille aux noyés d'invoquer sainte Élisabeth de Hongrie, car elle en a ressuscité plusieurs. Elle a même fait ce double miracle : un habile nageur nommé Frédéric se moquait de la sainte ; aussitôt il se noya, et on le retira mort après quelques jours. Un de ses parens, plus circonspect et plus pieux, porta le corps devant les reliques d'Élisabeth, avec un riche *ex-voto*, et la sainte ranima celui qu'elle avait noyé ; ce qui fit éclater sa puissance (2).

Un pendu se réclama de la protection de sainte Élisabeth de Hongrie ; incontinent sa corde casse, et il s'échappe en bonne santé (3).

Une pucelle du diocèse de Mayence, qui se nommait Béatrix, et qui ne trouvait point de mari parce qu'elle était bossue par devant et par derrière, alla visiter avec foi les reliques de la sainte, qui la redressa parfaitement la nuit suivante (4).

Il y a sept ou huit cents miracles de cette force sur le compte d'Élisabeth, princesse de Hongrie.

---

(1) Ribadéneira, au 19 novembre.
(2) Legenda aurea, leg. 165.
(3) Même légende.
(4) Même légende d'or.

ÉLISABETH, REINE DE PORTUGAL. — Elle mourut au quatorzième siècle. Il paraîtrait, par sa bulle de canonisation, que son corps est à Lisbonne. Cependant ce corps est aussi à Coïmbre.

Sainte Élisabeth de Portugal a fait beaucoup de miracles ; et l'on assure que « les malades qui » se frottent de l'huile de la lampe qui est sur son » tombeau à Coïmbre, s'en retournent entière- » ment guéris (1). »

ÉLISÉE, — prophète juif, second patron des carmes, qui l'honorèrent long-temps avant de se décider à honorer Élie, *parce qu'Élie est encore vivant.*

Les os d'Élisée furent brûlés par les païens, sous Julien l'apostat. On dit même qu'on mêla ces saintes reliques dans le même bûcher avec des ossemens de bêtes, pour mettre en défaut le zèle des chrétiens qui auraient recueilli ses cendres.

Néanmoins saint Jérôme raconte que vingt-quatre ans après, en 386, sainte Paule alla visiter à Sébaste le tombeau et *le corps* du prophète Élisée, et qu'elle fut toute consternée des miracles qui s'y faisaient ; car elle vit des possédés qui aboyaient comme des chiens, qui rugissaient comme des lions, qui sifflaient comme des serpens, qui imitaient le cri des diverses espèces d'animaux, tandis que d'autres marchaient sur la tête, les pieds en l'air. Ces miracles, en effet, devaient produire de singulières sensations.

(1) Ribadéneira, 4 juillet.

Il est donc évident que, vingt-quatre ans après avoir été brûlé, le corps du prophète Élisée avait reparu; aussi on le montra long-temps dans l'église de Saint-Apollinaire de Ravenne ; et aujourd'hui cette ville possède encore la tète du disciple d'Élie. — On avait également à Melun beaucoup de reliques d'Élisée, quoique les païens eussent jeté ses cendres au vent; mais rien n'est impossible aux pieux.

FONTAINE D'ÉLISÉE.

A quelque distance de Jéricho, on voit la fontaine d'Élisée, qui porte le nom de ce prophète parce que, de son vivant, il en adoucit les eaux qui étaient amères, en y jetant un peu de sel, en faveur des habitans de Jéricho, tristement dépourvus d'eau douce (1).

ÉLOI, — *Eligius*, patron des orfèvres et des forgerons, évêque de Noyon, orfèvre-bijoutier, et ministre *du bon roi Dagobert :* il mourut en 659, âgé de soixante-dix ans.

Sainte Bathilde voulut transporter son corps à Paris ; mais à peine eut-on ouvert son tombeau, qu'il se mit à saigner du nez. La reine fit recueillir ce sang dans des mouchoirs, et laissa le corps du saint à Noyon, où il resta jusqu'en 1792, et peut-être jusqu'à présent.

Néanmoins, saint Éloi avait une seconde tête

(1) *Voyage du père Goujon en Terre Sainte*, page 229.

à Chelles; et une troisième aux Barnabites de Paris. Il avait un second corps à Bruges; beaucoup de reliques à Tournay, plusieurs membres détachés à Douay, un bras dépareillé à l'abbaye de Basse-Fontaine en Champagne, un autre aux Barnabites de Paris, divers ossemens à Pont-aux-dames, dans le diocèse de Meaux.

On montrait aussi, dans quelques-unes des églises que nous venons de nommer, des flacons pleins de l'huile sainte qui découlá du tombeau de saint Éloi. Cette huile guérissait les malades et brisait les chaînes des prisonniers qui avaient la précaution de s'en frotter (1).

Enfin, on faisait voir à l'abbaye de Chelles, le calice de Saint-Éloi, qui était d'or pur et contenait plus d'une pinte de vin (2). C'était avec ce calice que saint Éloi disait la messe. On l'a probablement monnayé dans le cours des impiétés révolutionnaires.

ÉLOPH ou ALOPH ou ÉLIPHE, — martyr en Lorraine, au quatrième siècle. Son corps est à Cologne, à Toul et dans une église voisine de Gand. Il a une quatrième tête à Utrecht, et une cinquième à Saint-Martin de Cologne. Cette cinquième tête a été volée à Tours, disaient les moi-

---

(1) On voit, à la bibliothéque royale de la rue de Richelieu, le fauteuil de Dagobert, fait par saint Éloi.

(2) Baillet, Ribadéneira, Giry, premier décembre. Piganiol, *Description de Chelles*. M. Dulaure, *Environs de Paris*, etc.

nes, par l'archevêque Warin, qui la rapporta dans son diocèse.

ÉPIMAQUE, — martyr à Rome, au troisième siècle. Il n'est pas très-connu; cependant il nous a laissé quatre corps miraculeux; le premier à Rome, dans l'église de Saint-Gordien; le second à Constanstinople; le troisième à l'abbaye de Kempten, au diocèse d'Ausbourg; le quatrième à Venise.

ÉPIPHANE, — évêque de Salamine et docteur de l'église, mort en 403. Son corps, qui était en Chypre, fut long-temps tout-à-fait perdu. Mais on le retrouva un jour à Bénévent; et s'étant doublé comme tant d'autres, le corps de saint Épiphane est à la fois à Bénévent et à Prague.

ÉPIPODE ET ALEXANDRE, — saints martyrs de Lyon, au deuxième siècle. Leurs corps, qui étaient à Lyon, ayant été dissipés par les Normands, les chanoines de Saint-Just prétendirent qu'ils avaient retrouvé et qu'ils possédaient ces saintes reliques.

Mais on les retrouva aussi en 1410, dans l'église de Saint-Irénée; de sorte qu'à Lyon même saint Épipode et saint Alexandre eurent deux corps.

Les chanoines de Saint-Just, qui voulaient avoir les véritables reliques, firent un procès aux prêtres de l'église de Saint-Irénée qu'ils accu-

saient d'exposer à la vénération des fidèles de fausses carcasses de saints. L'affaire fut portée en 1413, devant le sénéchal du Lyonnais; et les reliques de l'église de Saint-Irénée s'étant aussitôt distinguées par deux ou trois miracles, le sénéchal déclara qu'elles étaient les bonnes; et que s'il y avait des carcasses, elles étaient dans l'église des chanoines de Saint-Just, qu'il condamna (1).

Grégoire de Tours dit que, de son temps, on guérissait beaucoup de malades en leur faisant avaler de la poussière prise sur le tombeau des saints Alexandre et Épipode.

Il n'est pas jusqu'au soulier de saint Épipode, qui, ayant été ramassé sur le lieu de son supplice et conservé précieusement par la bonne femme Lucie, hôtesse des deux saints, opéra des miracles sans nombre et guérit une multitude de pestiférés. On le gardait à Lyon avec beaucoup de respect. C'est effectivement un objet respectable, qu'un vieux soulier qui guérit de la peste!

ÉQUICE, — abbé de moines italiens, au sixième siècle. Son corps est à Aquila, en Italie, et à Bizzolo, près d'Aquila.

ÉRASME ou ELME, — martyr en Italie, au quatrième siècle. Son premier corps est à Gaëte,

(1) Chifflet, *continuatio ad Bolland. Jun.* tome I, p. 678. Tillemont, *Mémoires ecclésiastiques*, tome III, page 600, etc.

au royaume de Naples. Il en a un second à Rome, un troisième à Bologne, un quatrième à Eugubbio, un cinquième à Vérone, un sixième à Naples, un septième à Évora, un huitième à Lisbonne, un neuvième à Cologne, un dixième à Prague, un onzième à Mayence. Il faudrait peu de recherches pour avoir la douzaine, avec le treizième d'usage.

On a donné le nom de *feux de Saint-Elme* à de légères exhalaisons enflammées qui paraissent quelquefois au haut des navires. — Les matelots de la Méditerranée invoquent saint Érasme ou Ermo ou Elme, contre les tempêtes et les dangers du naufrage (1).

ERMITAGES. — Il y a un assez bon nombre d'ermitages qui peuvent être considérés comme des reliques des saints par qui ils ont été bâtis, et qui jouissent d'une grande considération dans l'esprit des gens pieux. Quelques-uns guérissent de diverses maladies ceux qui les visitent; d'autres sont une source de prospérités pour le pays; d'autres enfin sont honorés pour les miracles qu'ils rappellent. Nous nous contenterons de rapporter la touchante histoire d'un ermite du finistère.

L'ERMITAGE DE FLUMINIO.

Le rocher de Fluminio, près de Douarnenez,

(1) Papebrock, *continuat. ad Bolland. Junii*, tome I, p. 218.

fut jadis habité par un ermite dont l'histoire est célèbre. On en a fait un cantique breton.

« La mère d'un jeune gentilhomme, ne pouvant le souffrir, le chasse après lui avoir donné trente écus. Elle lui avait défendu de dire son nom et de jamais reparaître dans la maison paternelle.

» L'enfant, le cœur serré, la larme à l'œil, entre dans une église ; il voit sur un autel l'image de la Vierge et celle de saint Corentin. Hélas ! je suis orphelin, leur dit-il, ayez pitié de moi. Servez-moi de père et de mère.

» Au sortir de l'église, il rencontre une femme affligée ; elle implore sa charité. Son mari venait de mourir, et le curé lui refusait la sépulture, parce qu'elle n'avait pas de quoi en payer les frais. Faites enterrer votre époux, pauvre malheureuse, lui dit l'aimable enfant ; tenez, voilà mes trente écus.

» Il la quitta, sans penser à l'affreux état dans lequel il allait se trouver, manquant d'argent et mourant de faim ; il s'enfonce dans la forêt, résolu d'y passer la nuit.

» Une dame vêtue de blanc se présente, accompagnée d'un prélat en habits pontificaux, qui le console et lui dit : — « Rends-toi dans le ma-
» noir voisin ; on t'y donnera du service. —
» Mais je suis gentilhomme. — Qu'importe !... »
Et tout disparaît.

» Au point du jour, faible, glacé, l'infortuné jeune homme se présente au manoir ; on

le retient. Il montre à lire à la demoiselle de la maison. Il en est aimé. Le père qui est un très-bon homme, consent à lui donner sa fille. Il l'épouse.

» Un vieil oncle orgueilleux n'approuve point ce mariage, qu'il croit déshonorant pour sa maison; mais il dissimule. Le jeune homme bénit la Sainte Vierge et monsieur Corentin; et bientôt son bonheur augmente; sa femme met au monde un beau petit enfant.

» Un jour l'oncle vindicatif invite le jeune homme à la chasse du lièvre. Les chiens les mènent entre Ris et Tremalaouen; la mer était courroucée, furieuse; les deux chasseurs la contemplaient du haut d'un rocher; l'oncle inhumain précipite au fond des abîmes notre aimable gentilhomme, qui invoque aussitôt la sainte vierge et le bon père Corentin.

» L'eau se condense, lui forme un lit fort doux, et le porte sans le mouiller près de Douarnenez sur l'île de Fluminio. Là, nourri par saint Corentin, il fit pendant cinq ans des prières à la vierge et à ce bon saint; il leur bâtit une chapelle, pria pour les infortunés, songeant toujours à sa femme et à son joli petit enfant.

» On ignore pourquoi le bon Corentin laissa cinq ans le jeune homme dans l'ermitage de Fluminio; mais dans la conduite des saints il faut toujours du merveilleux, qu'on ne doit pas tenter de pénétrer.

» Quoi qu'il en soit, un jour, au coucher du

soleil, le jeune homme était assis devant sa chapelle, lorsqu'il vit avancer un vieillard à cheveux blancs, à barbe vénérable, qui lui proposa de le passer au continent, moyennant une récompense. — « Je vous donnerai tout mon bien, dit le jeune homme. — C'est trop. J'en accepte la moitié.

» Le jeune gentilhomme y consent et part. La chronique ne dit pas si la mer s'ouvrit devant eux, s'ils voyagèrent à pied sec, ou en bateau, ou dans une auge de pierre. Ces manières de voyager étaient très-communes du temps de nos pieux ancêtres.

» Ils arrivent enfin, et le vieillard disparaît. C'était l'ombre du malheureux qu'on avait enterré pour les trente écus.

» L'oncle était mort, dévoré par les rats; il expiait ses crimes aux enfers. Le beau-père, la femme et l'enfant du jeune homme étaient vivans et le pleuraient; il fut reçu avec tous les transports de l'amour et de la joie la plus vive.

» Au bout d'un an, le vieillard qui l'avait ramené, arrive. On l'embrasse, on l'accueille. Après quelques mots vagues, il annonce qu'il vient réclamer le paiement qu'on est convenu de lui donner.

» En un moment l'or, les bijoux, tout ce qu'on possède est partagé sans chagrin, sans murmure. « Vous oubliez, dit le vieillard, de me donner la moitié de ce fils qui fait partie de votre bien.... — De mon enfant ? — De votre enfant. Obéissez, Dieu le commande. Quelque cher qu'il

en coûté, on doit tenir ses engagemens, mais les contracter avec prudence. »

« Jamais la Sainte Vierge et saint Corentin n'arrivèrent plus à propos. La Vierge dit au bon gentilhomme : ta générosité, ta piété, ton dévouement méritent une récompense ; tu vas la recevoir. Le gentilhomme meurt aussitôt ; son fils meurt avec lui. Le vieillard rentre dans sa tombe ; la jeune mère, la tendre épouse qui voit son époux et son fils s'élever au ciel dans le voile de Marie soutenu par saint Corentin, se retire dans un couvent, en attendant le même sort, et donne ses biens à l'eglise. (1). »

On montre encore, avec admiration, auprès de Douarnenez, la porte et une partie des murs de l'ermitage où notre jeune gentilhomme se sanctifia pendant cinq années.

ESCURIAL, — monastère royal d'Espagne, dans la nouvelle Castille. Philippe II le fit bâtir en 1557, en mémoire de la bataille de Saint-Quentin, que son armée venait de gagner sur les français, le jour de Saint-Laurent.

On dit que Philippe II eut une si grande peur, en voyant cette bataille, qu'il fit deux vœux : l'un de n'aller jamais à la guerre ; l'autre d'élever à Saint-Laurent le plus beau monument de l'Europe, s'il remportait la victoire. Saint Laurent

---

(1) *Voyage de M. Cambry dans le Finistère*, tome II, p. 277.

fut séduit, à ce qu'il paraît; et Philippe II tint ses promesses. Il fit élever en l'honneur de saint Laurent le monastère de l'Escurial, qui lui coûta plus de deux cents millions de la monnaie actuelle.

Au devant du chœur de la magnifique église des moines qui habitent l'Escurial, on voit sur deux tableaux la liste des reliques qui s'y trouvent; 7 corps saints entiers; 107 têtes entières; 177 bras ou jambes; 346 veines; 1400 autres petites pièces, comme doigts, cheveux, etc.; et 1500 autres pièces encore plus petites, (quoiqu'il ne paraisse pas possible, à nous autres profanes, de conserver une relique plus petite qu'un cheveu.)

Toutes ces reliques sont placées dans quatre armoires, que l'on a disposées dans quatre chapelles; et « l'on prétend qu'une seule de ces armoires surpasse le trésor de saint Marc de Venise (1). » Les dernières guerres d'Espagne ont un peu changé toutes ces choses.

ÉTERNUMENT DU SAINT-ESPRIT. — D'Aubigné assure, dans le baron de Fœneste et dans le chapitre VII de la confession catholique du sieur de Sancy, qu'à l'église de Saint-Front, en Périgueux, on montrait un éternument du Saint-Esprit, dans une petite fiole que les hu-

(1) Bruzen de la Martinière, au mot *Escurial*.

guenots brisèrent, pendant les guerres de la ligue.

ÉTIENNE,—premier diacre et premier martyr de Jésus-Christ. — Vers l'an 415, on ne savait pas encore ce qu'était devenu le corps de saint Étienne, lorsque le prêtre Lucien, curé du bourg de Capharmagale, à quelque distance de Jérusalem, s'étant couché dans son presbytère le vendredi 3 décembre, vit venir à lui un vénérable vieillard vêtu d'habits sacerdotaux, ayant une longue barbe blanche, une étole chamarrée de pierres précieuses taillées en croix, et une baguette d'or à la main.

Le vieillard toucha de sa baguette le curé endormi, l'appela trois fois par son nom, et lui dit en grec qu'il s'ennuyait avec ses compagnons d'être enterré sans honneur; qu'ils voulaient être mis dans un lieu plus décent, et que si on rendait un culte à leurs reliques, Dieu se laisserait fléchir à ne pas perdre le monde qui était en danger, à cause des grands péchés qui se commettaient tous les jours.

Lucien demanda au vieillard qui il était et quels étaient ses compagnons. Je suis, répondit-il, le docteur Gamaliel. C'est moi qui ai instruit saint Paul. Mes compagnons sont, saint Étienne, le premier martyr, que j'ai fait enterrer dans mon jardin; saint Nicodème, l'un des disciples, que j'ai mis à côté de saint Étienne; saint Abibas, mon fils, que j'ai fait ensevelir auprès de Nico-

dème ; et j'ai demandé par mon testament à partager le tombeau de ces trois saints.

Gamaliel indiqua en même temps l'endroit de la paroisse ou l'on trouverait les quatre saints corps.

Malgré tant de motifs, Lucien ne se rendit pas d'abord. Il demanda que la vision fut répétée trois fois ; car il craignait d'être trompé par le diable. Il n'était pourtant pas très-pénible de faire fouiller au lieu désigné par le vieillard, puisqu'on pouvait par-là empêcher Dieu de perdre le monde. Mais les prêtres ne sont pas charitables.

Le bon Gamaliel se prêsenta une seconde, puis une troisième fois ; et comme il gourmanda un peu aigrement son curé, en lui disant que s'il ne voulait pas déterrer les corps, il allait s'adresser à de meilleurs chrétiens que lui, Lucien se hâta d'aller à Jérusalem, et se concerta avec l'évêque Jean qui lui conseilla de faire fouiller au plus vite, parce que Gamaliel avait dit qu'on porterait le corps de saint Étienne à Jérusalem, ce qui allait être une source de dévotions et de miracles.

On fouilla donc. Mais quoique Gamaliel eût expliqué trois fois ses intentions, il paraît que Lucien dormait trop, ou qu'il avait mal compris ; car il fit bêcher dans un champ à côté d'un monceau de pierres où l'on ne trouva rien. Il fallut que le docteur juif apparût de nouveau à un moine simple et innocent, qui vint indiquer un endroit

plus exact. On découvrit les tombeaux où étaient gravés ces mots hébreux : *Cheliel*, qui signifie serviteur, couronne, ou Étienne ; et *Apaaudardon*, c'est-à-dire, Nicodème et Gamaliel (1).

Lorsqu'on ouvrit le cercueil de saint Étienne, la terre trembla ; il se répandit une odeur excellente qui guérit plusieurs malades ; et il se fit des miracles étonnans. Le corps du saint martyr était réduit en cendres, à l'exception des os que que l'on porta à Jérusalem. La cérémonie se fit le 26 décembre ; et tandis qu'il y avait eu jusque-là une grande sécheresse qui causa beaucoup de maux, Dieu envoya sur-le-champ une pluie abondante, pour montrer qu'il se réconciliait avec la terre (2)

Une femme aveugle fit toucher des fleurs aux reliques de saint Étienne, les approcha ensuite de ses yeux et fut aussitôt guérie. Un peu de poussière de son tombeau rendit la santé à un paralytique. On assure même que plusieurs morts furent ressuscités.

Un grand nombre d'églises eurent bientôt quelques parties des reliques de saint Étienne ; et en moins de deux cents ans, ces saintes reliques opérèrent plus de trente mille miracles, comme on peut le voir dans Orose, dans saint Évode, dans saint Avitus et dans saint Augustin.

La reconnaissance des peuples fut si grande,

---

(1) Ribadéneira, 3 août.

(2) Baillet, 3 août. *Vies des Saints.*

que saint Augustin reproche aux fidèles de son temps, qu'ils adoraient saint Étienne comme un dieu, et non plus comme un saint (1). Il ne faut donc pas s'étonner que ce saint ait laissé tant de reliques. Nous n'indiquerons que les plus célèbres et les plus fécondes en merveilles.

CORPS DE SAINT ÉTIENNE.

Messire Durand, docteur en théologie, dit dans ses caractères des saints, que quand on découvrit le corps de saint Étienne, ses yeux lancèrent des regards perçans, son cœur jeta des flammes, du sang sortit de ses veines, et sa langue parla.

Nous avons vu dans la relation de Lucien, qui écrivit comme témoin oculaire, que tout était réduit en poudre, et qu'il n'y avait ni langue, ni yeux, ni cœur, ni veines; mais les doctes font quelquefois des figures de rhétorique. D'ailleurs, messire Durand pouvait n'avoir lu, ni la relation de Lucien, ni la cité de Dieu de saint Augustin, ni le recueil de miracles compilé par Evode; et il voyait partout des corps entiers de saint Étienne.

Le corps le plus ancien, qui fut trouvé réduit en cendres, est à Jérusalem; on en avait un second mieux conservé à Constantinople. On en montre à Rome, dans l'église de Saint-Laurent, un troisième qui est en fort bon état. Il y est

(1) Tillemont, tome II des *Mémoires ecclés.* page 21.

venu sous un prince chimérique, que les légendaires ont su nommer, mais que les historiens ne connaissent pas.

Venise montre un quatrième corps du saint martyr, dans l'église du monastère de saint Georges. Il fut volé, dit-on, et apporté par une pieuse femme nommée Julienne.

Outre ces quatre corps complets, on montre dans plus de mille églises des parties considérables de saint Étienne; une cinquième tête à Rome, dans l'église de Saint-Paul, en la voie d'Ostie; une sixième tête à Soissons : on l'a reçue, dit-on, de Constantinople; mais les moines de Constantinople n'en convenaient pas, et ils montraient à qui voulait le voir qu'ils avaient leur tête (maintenant perdue sans doute avec le corps); une septième tête à Arles; une huitième à Saint-Étienne de Lyon; un neuvième bras à Saint-Yves de Rome, un dixième bras à Sainte-Cécile de Rome; un onzième à Saint-Louis de Rome; un douzième à Metz; un treizième à Besançon.

Il sortit, dit-on, de ce dernier bras une chopine de sang vermeil, quoique ce bras fut très-sec, lorsque Chélidoine, évêque de Besançon, le cassa, ayant eu l'imprudence ou la malice de le laisser tomber à terre, devant une grande multitude de fidèles.

On conserve précieusement ce sang saint qui fit beaucoup de miracles. On montre aussi à Besançon une fiole pleine du sang que versa saint Étienne lorsqu'on le lapida.

On a des bouteilles pleines du même sang dans beaucoup d'églises, et principalement à Naples dans l'église de Saint-Gaudiose. Gaudiose l'apporta lui-même d'Afrique, ne sachant pas plus que les autres où il l'avait pris; et ce sang, qui est congelé toute l'année, se liquéfie et devient frais pendant la messe que l'on célèbre le jour de l'invention du corps de saint Étienne. Mais ce miracle n'est pas rare à Naples, où le sang de saint Janvier fait mieux encore.

On voit aussi à Besançon la tunique que portait saint Étienne le jour qu'il fut lapidé; elle est déchirée et sanglante. Il est malheureux que cette même tunique soit à Rome dans le *saint des saints* de Saint-Jean-de-Latran; elle est pareillement rompue par les cailloux et tigrée de taches de sang.

PIERRES DE SAINT ÉTIENNE.

On ne s'est pas contenté de faire adorer des corps incertains, on a fait adorer des pierres même, dit Henri Étienne (1); et on sent combien il est facile de multiplier de telles reliques.

Le corps de saint Étienne fut perdu quatre cents ans; on le retrouva en poussière; et cependant on osa faire reparaître sa robe. Quel fripier l'avait gardée? Ceux de Besançon disent que leur tunique est un présent de sainte Hélène. Mais quand sainte Hélène mourut, on ne son-

(1) *Apologie pour Hérodote*, chap. 39.

geait pas encore aux reliques du premier martyr.

Cependant, sans dire sur quels indices on les a reconnues, ni dans quel lieu on les a prises, on montre des pierres qui servirent à lapider saint Étienne, à Arles, à Florence, à Ancône, à Saint-Yves de Rome, à l'église de Saint-Laurent dans la même ville. On voit un de ces cailloux à Toulouse, et on lui attibue des guérisons miraculeuses. Il y en a un autre dans la cathédrale de Ravenne, devant lequel on se met à genoux avec la plus grande vénération. Il est même muni d'indulgences; et c'est bien honorable pour un caillou.

On montre aussi près de Jérusalem, à quelques pas de la porte dite de Saint-Étienne, la pierre sur laquelle le saint tomba quand on le lapidait et qu'il vit les cieux ouverts. Cette pierre conserve, dit-on, l'empreinte du corps du saint (1).

On le demande à tous les hommes qui ont conservé quelque lueur de raison, au milieu des influences superstitieuses; les instrumens du supplice d'un saint ne sont-ils pas des objets exécrables, loin d'être des objets sacrés? S'il faut honorer les pierres qui ont tué saint Étienne, ne faut-il pas honorer aussi les potences, les rivières, les bûchers qui ont servi à la mort des martyrs? Alors on adorera toute la nature. — Cependant on se vante dans cette religion catholique de n'adorer qu'un seul Dieu.

---

(1) *Voyage d'un franciscain en Terre-Sainte*, p. 64.

ÉTIENNE, — premier pape de ce nom, saint et martyr, à ce qu'on croit, au troisième siècle. Il laissa trois corps. Malheureusement on ne sait pas où ils furent trouvés. Le premier est à Trani dans la Pouille; le second à Pise; le troisième à Rome dans le monastère de Saint-Sylvestre; la tête de ce dernier corps est dans la même ville à Saint-Sébastien, en la voie Appienne.

ÉTIENNE, — patriarche d'Antioche et martyr au cinquième siècle. Nous regrettons que ce grand saint n'ait laissé qu'un corps qui est à Venise; car nous aurions remarqué qu'il fut tué à coups de plumes, genre de mort assez rare pour un prélat du temps passé. Il était en opposition avec les Eutychiens, qui aiguisèrent leurs plumes, l'en frappèrent à coups redoublés, dans un temps où l'on n'écrivait guère avec des plumes, et le tuèrent roide; après quoi ils jetèrent à la rivière son saint corps, qui fut emporté à la mer et qui vint se rendre directement à Venise, où il est très-honoré, avec une des plumes qui servirent à le tuer.

ÉTIENNE, — dit ÉTIENNE DE GRAMMONT, instituteur de l'ordre des bons-hommes au onzième siècle. Sa table à manger était à Fontereuse en Poitou, où elle faisait des miracles, aussi-bien que sa tunique de diacre. Lorsqu'on le déterra, on lui trouva sur la tête un papier où il avoit écrit sa profession de foi et son engagement au service

de Dieu (1). Ce saint papier s'est conservé longtemps à Limoges et ailleurs. Il est bien mortifiant de savoir que le papier n'était pas en usage dans l'Europe du temps de saint Étienne de Grammont. — Ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'il se faisait tant de miracles à son tombeau, que les moines lassés le prièrent de n'en plus faire ; et il n'en fit plus (2).

ÉTIENNE, — roi de Hongrie, mort au onzième siècle. Nous le plaçons comme de juste après les prélats et les moines. Son corps fit beaucoup de merveilles. Il guérit la comtesse Mathilde d'un mal qui lui rongeait le bas-ventre depuis trois ans, et redressa un enfant de sept ans qui marchait à quatre pates.

Dans une première ouverture de son tombeau, on trouva son corps nageant dans de l'huile rousse ; à une ouverture postérieure, le corps était réduit en poudre, excepté un bras qui s'est conservé intact chez les Hongrois.

ÉTOILE DES ROIS MAGES. — « Une étoile miraculeuse avertit trois rois de l'Orient de la naissance de Jésus-Christ et les amena à la sainte étable. » Mais quelle était cette étoile ? car la plus voisine de nous est trop éloignée et trop grosse pour indiquer la porte d'une étable, puis-

---

(1) *Almanach ou calendrier véritable*, par M. Legall. *Fastes du 9 février.*

(2) Durand, *Caractères des Saints*, page 39.

que la plus petite étoile a plus d'étendue que la terre.

C'était donc, comme disent saint Thomas et quelques doctes, un ange qui avait pris la figure d'une étoile. — Le père Goujon dit aussi dans son Voyage de la Terre-Sainte qu'on adore, à trois pas de la crèche de Bethléem, le lieu où l'étoile qui guidait les mages s'abaissa pour rendre hommage à Jésus naissant. Il observe que cette sainte étoile disparut ensuite par trois petits trous qu'on voit au rocher, et qui sont grands à y fourrer le doigt. Il fallait que l'ange habillé en étoile fût bien peu de chose pour s'écouler par trois trous si petits.

Quoi qu'il en soit, on montrait autrefois quelques rayons de l'étoile des mages à Jérusalem (1), à Rome dans l'église de Saint-Jean-de-Latran (2), et sans doute dans d'autres saints lieux.

Nous ajouterons que cette étoile a reçu souvent une espèce de culte. On la portait dans la procession d'Aix; et le 6 de janvier on promenait encore, il y a peu de temps, dans les rues d'Amsterdam, une grande lanterne façonnée en étoile et pendue au haut d'une perche : on l'appelait l'étoile des rois.

ÉTOILE DE S^T^ NICOLAS DE TOLENTINO.

— L'étoile des mages n'est pas la seule qui mérite

---

(1) Henri Estienne, *Apologie pour Hérodote*, chap. 39.

(2) Misson, tome II, page 148.

des honneurs. Entre les autres en assez grand nombre qui ont joué quelque rôle dans la vie des Saints, nous narrerons seulement que Dieu voulant montrer la sainteté de saint Nicolas de Tolentino, envoya une étoile qui descendit dans l'église et s'arrêta sur l'autel où Nicolas disait la messe, pour faire voir que le saint était la lumière des chrétiens. On garda cette étoile sous l'autel de Tolentino, et on la montrait tous les ans le 10 septembre, jour de la fête de Nicolas (1). Mais il y a long-temps déjà que cette étoile s'est évaporée, à cause de l'impiété des peuples.

EUGÈNE, — premier pape de ce nom, mort au septième siècle. Il a laissé deux corps; l'un est à Rome, l'autre chez les Portugais.

EUGÈNE, — évêque de Carthage, martyr au cinquième siècle. On ne sait comment son corps a pu venir d'Afrique en nos pays. Mais ce corps était 1°. à Albi; 2°. dans l'île de Corse; 3°. à Venise; et par fragmens en beaucoup d'autres églises de France et d'Italie.

EUGÈNE, — compagnon de saint Denis, à ce que dit l'histoire. Il alla prêcher en Espagne, fut le premier archevêque de Tolède, et vint recevoir le martyre auprès de Paris. Il est vrai que les Espagnols ne savaient rien de tout cela jusqu'au

(1) Ribadéneira, 10 septembre.

douzième siècle. Mais Alphonse VII ayant appris que ce saint Eugène avait été archevêque de Tolède, fit demander son corps qui était à Saint-Denis en France, sans savoir que ce saint en avait deux, et que les moines de Brogne, au diocèse de Namur, se vantaient de posséder le véritable.

Louis-le-Jeune, roi de France, pour obliger le roi de Castille son ami, demanda à l'abbé de Saint-Denis le corps de saint Eugène. Les moines ne voulurent donner qu'un bras, et Louis-le-Jeune l'envoya à Tolède, en disant que c'était là tout ce qu'il avait pu obtenir.

Philippe II, en 1565, demanda de nouveau le corps de saint Eugène; et Charles IX fut plus heureux que Louis-le-Jeune auprès des moines de Saint-Denis; car il envoya le corps entier à Tolède, où il fut reçu avec une pompe extraordinaire, porté sur les épaules du roi, ainsi que cela se pratiquait en ces bons temps.

EULALIE, — vierge et martyre de Mérida en Espagne au quatrième siècle. Grégoire de Tours assure que de son temps on voyait, devant l'autel sous lequel reposait à Mérida le corps de cette sainte, trois arbres miraculeux qui produisaient le jour de sainte Eulalie (10 décembre) des fleurs d'une excellente odeur, lesquelles guérissaient toutes sortes de maladies. Le peuple voyait dans l'abondance de ces fleurs le présage des biens qu'il pouvait attendre dans l'année.

Nous sommes privés de tous ces avantages; et

pourtant, valons-nous moins que les brigands du quatrième siècle? On voit partout des chrétiens et nulle part des persécuteurs.—Sainte Eulalie avait deux corps, un à Mérida, un autre dans une église des Asturies.—Le corps de Barcelone appartenait, dit-on, à une autre sainte du même nom.

EUPHÉMIE, — vierge et martyre de Calcédoine au quatrième siècle. Le fameux concile assemblé à Calcédoine en 451 se tint dans l'église de Sainte-Euphémie. On sait qu'on voulait abattre l'hérésie d'Eutychès, qui prétendait qu'il n'y avait pas deux natures en Jésus-Christ. Ce concile ne put se faire sans beaucoup de tumulte, et les évêques catholiques proposèrent, pour accorder tout, de faire décider la querelle par sainte Euphémie, dont le corps reposait en cette église.

Les catholiques écrivirent leurs dogmes sur une pancarte, et les hérétiques mirent leur profession de foi sur une autre. On ouvrit la châsse, et on plaça les deux pancartes dans le sein de la vierge Euphémie. On mit ensuite les scellés sur la châsse; et après trois jours de prières, la pancarte des hérétiques se trouva sous les pieds de la sainte, tandis qu'elle tenait à la main la profession de foi des catholiques, qu'elle remit gracieusement au patriarche (1).

(1) Ce miracle, rapporté dans Métaphraste et dans Ribadéneira, n'était pas connu des écrivains contemporains; ainsi, on n'est pas tout-à-fait damné pour ne pas y croire.

On pense bien que d'aussi grands miracles durent donner à sainte Euphémie une réputation étonnante. Son tombeau se mit à suer continuellement des goutes de sang incorruptible, et d'une odeur si agréable que toute l'église en était embaumée.

L'empereur Maurice, qui doutait que ce sang fût naturel, voulut le voir de près, et se mit en mesure pour n'être pas trompé. Il soupçonnait donc qu'il pouvait l'être. On ajoute qu'il avoua que ce sang était un grand miracle. Mais les critiques prétendent qu'il vit mal., ou qu'il ne prit que des précautions insuffisantes : car s'il est évident qu'on a trompé neuf fois dans ces sortes de choses, il est clair qu'on peut encore tromper une dixième fois.

Quand le très-impie Constantin Copronyme se fut méchamment résolu à abolir le culte des reliques et des images, il témoigna le dessein de faire anéantir le corps de sainte Euphémie, que les fidèles adoraient avec plus de zèle qu'ils n'en montraient pour Dieu même. On lui objecta le saint sang qui sortait du tombeau ; et comme il n'en tenait compte, le corps de la sainte jeta incontinent une huile de parfum, qui guérissait les malades et chassait les démons. Copronyme n'en eut pas moins la sacrilége audace de faire jeter le corps d'Euphémie dans la mer.

Mais Dieu permit que ces saintes reliques se retrouvassent depuis ; et sans compter que le corps de sainte Euphémie est à Rome, il est aussi à

Tarbes et à Saint-Malo. Il n'en sort plus d'huile, ni de sang, quoique les trois saints corps fassent toujours des miracles; ce qui véritablement n'est pas si rare qu'on le croit (1).

EUPHROSYNE, — vierge d'Alexandrie, qui vécut trente-huit ans habillée en homme dans une espèce de couvent de carmes, au cinquième siècle. Les légendaires un peu décens se tirent d'embarras avec cette sainte, en disant qu'elle n'a jamais existé. Comment se fait-il donc qu'elle ait laissé trois corps? car on en voyait un dans le diocèse de Trèves, un autre à Bologne, un troisième à l'abbaye de Réaulieu près de Compiègne. L'église fête sainte Euphrosyne le premier jour de janvier. Les carmes honorent sa mémoire le 11 de février.

EUSTACHE. — Le docteur Launoi recherchait les titres des saints, comme d'autres recherchaient les titres des nobles. Il découvrit tant de saints de contrebande, qu'on l'appelait *le dénicheur de Saints*. Le curé de Saint-Eustache de Paris disait: « Toutes les fois que je rencontre le docteur Launoi, je le salue jusqu'à terre, et je ne lui parle que le chapeau à la main, tant j'ai peur qu'il ne m'ôte mon saint Eustache qui ne tient presque à rien. » On ne sait effectivement rien sur saint Eustache le martyr, que l'on honore à

(1) Dusaussai, Mart. Gall. Niceph. lib. 15. Tillemont, t. V; Ribadéneira, Baillet, 16 septembre, etc.

Paris dans le quartier de la Halle. Cependant, l'audacieux et révérend père Ribadéneira assure que saint Eustache fut d'abord un païen, qui était connétable de la gendarmerie sous Titus. C'était, ajoute-t-il, un homme bien conditionné, car il avait femme et enfans.

Un jour qu'il chassait au cerf, le cerf se retourna et l'engagea à se faire chrétien. Eustache se fit donc baptiser, et incontinent Jésus-Christ l'éprouva en envoyant dans sa maison une épidémie qui tua tous ses domestiques, toutes les bêtes de ses étables, et il devint pauvre comme Job. Un capitaine de vaisseau lui enleva sa femme, un loup lui ravit son fils, et un lion emporta sa fille.

Après cela il alla à la guerre, remporta une victoire pour l'empereur Trajan, retrouva son fils qui n'avait pas été étranglé, sa fille qui n'avait pas été mangée, sa femme qui n'avait pas été violée, et qui vivait obscurément dans un village voisin du camp, où elle était cuisinière.

Adrien étant devenu empereur, et sachant qu'Eustache était chrétien, le fit exposer aux lions qui lui léchèrent les pieds; de quoi l'empereur courroucé fit faire un grand taureau d'airain sous lequel on alluma un bûcher. On jeta ensuite dans le ventre du taureau Eustache, sa femme et ses enfans. Après les avoir chauffés pendant trois jours, on les trouva morts; mais leurs corps étaient frais, vermeils, et pas un poil de grillé (1).

(1) Ribadéneira, 20 septembre.

Quoique ce martyre soit reconnu pour une fable, dans les bréviaires même, on porte tous les ans à la procession de la Fête-Dieu de Saint-Eustache de Paris, un tabernacle qui représente le saint dans son taureau. On avait, dans ce tabernacle, diverses reliques du patron, dont le corps fut apporté de Rome au douzième siècle à Saint-Denis en France.

Il a néanmoins un second corps à Rome dans l'église de Saint-Maur, une troisième tête à Venise, et une quatrième mâchoire à Saint-Louis de Rome, dans le quartier de Saint-Eustache.

Enfin, dans cette même ville de Rome, sous l'autel de l'église qui porte le nom de notre saint, on montre des charbons qui ont servi à chauffer le taureau dans lequel il fut brûlé.....

EUTROPE, — premier évêque de Saintes et martyr. On l'invoque contre l'hydropisie. Il mourut au troisième siècle. Ses reliques furent dissipées au seizième par les huguenots. Néanmoins on reproduisit sa tête à Saintes, et on lui retrouva deux corps, qui firent qu'on ne regretta plus celui qui était perdu. Ces deux corps faisaient des miracles à Vendôme et à l'église de Heule près de Courtrai. — Nous ne parlons pas des pièces détachées qui étaient en grand nombre.

ÈVE. — On prétend qu'Ève fut enterrée à Hébron dans la tribu de Juda, et on montre encore le lieu de sa sépulture. — Voyez aussi l'article d'Adam.

Misson raconte un petit trait qui a quelque rapport avec les saintes images. On a sculpté sur les portes de la cathédrale d'Augsbourg divers passages de l'histoire sainte, pour l'édification des fidèles. La création y occupe une place honorable, et l'on remarque que c'est la sainte Vierge qui tire Ève de la côte d'Adam. Apparemment que le sculpteur a trouvé plus décent de faire créer la femme par une femme.

EX-VOTO, — offrandes promises par un vœu. Le sacrifice de la fille de Jephté était un *ex-voto*.

Les anciens avaient comme nous leurs offrandes votives, parce que dans toutes les religions on a fait les dieux et les saints sensibles comme les hommes aux petits présens.

Un pauvre homme qui se nommait Christophe, se voyant en danger de périr sur mer, promit à son patron, s'il le sauvait, un cierge aussi gros que le saint Christophe de Notre-Dame de Paris. Quelqu'un lui observa qu'il ne pourrait jamais remplir cette promesse. Je sais bien ce que je fais, répondit-il tout bas; si une fois je touche la terre, je ne lui donnerai pas seulement une bougie grosse comme le doigt.

Mais tous les dévots ne sont pas si perfides, et les saints à miracles ont toujours été entourés d'*ex-voto* considérables. On a vu qu'il y en avait plus de dix mille autour de la châsse de saint Charles-Borromée. Le corps de chaque saint un peu habile ne manque pas d'être décoré de bé-

quilles, de membres d'argent, de tableaux, de lampes et de cierges, offerts par les pieux qui ont éprouvé le bienfait de quelque miracle.

L'Escurial est un *ex-voto*, puisque Philippe II le bâtit pour s'acquitter d'un vœu qu'il avait fait à saint Laurent. La statue de saint Christophe à Notre-Dame était un *ex-voto* d'un valet tranchant de Charles VI, que le grand saint tira de prison.

En 1512, l'empereur Maximilien fit présent à saint Willibrord, dont la châsse était à Epternach près de Trèves, d'une bougie qui pesait trois cents cinquante-trois livres. Elle se voyait encore en 1794.

Pendant la prison du roi Jean, le prévôt des marchands et les échevins de Paris présentèrent à Notre-Dame une bougie (apparemment roulée) aussi longue que l'enceinte de Paris avait alors de tour. La captivité du roi ayant cessé, on continua tous les ans d'offrir cet *ex-voto*, qui fut interrompu au temps de la ligue, et remplacé en 1605 par une grande lampe d'argent qui brûle jour et nuit devant l'autel de la Vierge (1).

Il faudrait bien des volumes pour énumérer les *ex-voto* remarquables offerts à des images ou à des reliques. Cette coutume s'est étendue jusque sur les enfans. Des parens qui désiraient ne pas mourir stériles, vouaient à la Vierge ou à quelque saint l'enfant qu'ils demandaient d'avoir; et si l'enfant naissait, ou par l'entremise des

(1) Saint-Foix, tome I, article de l'*Hôtel-de-ville*.

moines ou autrement, c'était ordinairement un malheureux destiné à la vie monastique.

On a vu, il y a peu de temps, promener dans Paris un enfant vêtu de blanc et voué à la Vierge. Sait-on si cet enfant qu'on donne voudra se donner lui-même ?

Les païens qui vénéraient les reliques de leurs grands hommes (1), faisaient aussi des *ex-voto*. Baruch reproche aux Babyloniens leurs *ex-voto* et leurs cierges ; et saint Grégoire de Néocésarée regarde cette coutume de pendre des yeux, des bras, des jambes devant les images des dieux (ou des saints) comme une absurdité qui fait l'opprobre de la religion païenne. Que penser des chrétiens qui ont copié ces usages, comme tous les autres ?

A présent encore, en France, à Paris même, les saints dont on a conservé quelque relique sont entourés d'*ex-voto*. L'église de Nanterre, à trois lieues de Paris, en est remplie, parce qu'on croit avoir dans cette église quelques petits os de sainte Geneviève. On a rapporté, dans les Anecdotes du dix-neuvième siècle (2), l'*ex-voto* qu'une dame offrit le 19 d'auguste 1815 dans l'église de Nanterre, pour le retour de Louis XVIII. Cet *ex-voto* est accompagné d'une grande pièce de prose très-singulièrement rimée. Nous ne pouvons la transcrire ici.

---

(1) Les os de Thésée, découverts par un aigle, recevaient encore un culte du temps de Plutarque.

(2) Tome II, page 124.

Il y a des *ex-voto* à Saint-Denis, à Reims, dans toutes les églises qui honorent quelques saints fameux, et pourtant nous vivons au dix-neuvième siècle, la philosophie a répandu quelques lumières. Mais il nous reste tant d'aveugles !.....

F.

FABIEN, — vingt-unième pape, martyrisé en 250. On montre à Rome, dans l'église de son nom, son corps qu'on trouva dans les catacombes, et une chaise de marbre sur laquelle, dit-on, il fut massacré (1) ; ce que les légendaires ne rapportent pas. On a beaucoup de vénération pour ce siége, qui est une ancienne chaise curule de quelque païen.

FARE, — vierge, première abbesse de la fameuse abbaye féodale de Faremoutier en Brie, morte vers 655. Son corps était à Faremoutier et à Bruges ; mais on en montrait des pièces considérables à l'abbaye de Pont-aux-Dames dans le diocèse de Meaux, et en beaucoup d'autres saints lieux.

En 1622, une religieuse, qui paraissait aveugle depuis quatre ans, fut guérie par l'attouchement des reliques de sainte Fare, qui a fait bien d'autres merveilles, et que l'on invoque efficacement contre le mal des yeux.

---

(1) *Voyage de France et d'Italie par un gentilhomme français*, page 410.

FAUSTE, JANVIER ET MARTIAL, — trois saints frères qui souffrirent le martyre à Cordoue au troisième ou au quatrième siècle. Leurs corps étaient depuis long-temps dans la ville de leur martyre. On les doubla au seizième siècle; et en 1583 l'archevêque Gaspard de Quiroga fit adorer à Tolède les trois corps saints qu'on adorait déjà à Cordoue.

FÉLICITÉ, — martyre en Afrique au troisième siècle, avec sainte Perpétue. Son corps était quadruple. On le montrait à Rome, à Bologne, à Vierzon en Berry, et au monastère de Dèvre, dans la même province. On ne peut pas dire comment le corps de cette sainte est venu de Carthage en Europe.

Une autre sainte Félicité souffrit le martyre à Rome avec ses sept fils, au deuxième siècle; les légendaires disent qu'elle ne mourut avec quelque douceur qu'après avoir vu massacrer tous ses enfans, qu'elle craignait de laisser dans le siècle. Son corps et ceux de ses fils furent long-temps perdus. On a su pourtant les retrouver, et on les honore à Rome dans l'église de Saint-Marcel.

FÉLIX, — premier pape de ce nom, au troisième siècle. Son premier corps est à Rome, dans l'église de Saint-Côme. Son second corps est à Rome, dans l'église de Sainte-Pudentiane. Son troisième corps est à Bologne, partagé en trois, dans trois églises de cette ville.

FÉLIX, — compagnon de saint Anastase, martyr en Espagne sous les Sarrasins. Son corps fut brûlé et ses cendres jetées dans la rivière. Cependant ce corps entier est au monastère de Saint-Zoïle, à deux lieues de Cordoue.

FÉLIX ET ADAUCTE, — martyrs à Rome au quatrième siècle. Leurs corps et leurs têtes étaient à l'abbaye de Ferrières en Gâtinais. Mais ils avaient chacun une seconde tête à Cologne, dans l'église des Apôtres, et divers membres doubles ou triples à Rome, en Picardie, en Normandie, etc.

FÉLIX DE CANTALICE, — capucin, né en 1513, à Cantalice en Ombrie. Il fut saint tout jeune. Il gardait aux champs les troupeaux de son père, et « c'est une merveille de dire qu'un enfant eût tant de soin de louer Dieu dans la campagne, et parmi les bêtes; car il se trouve que souvent il disait le *pater* et *l'ave*. » Il quittait fréquemment son troupeau pour aller à la messe, et Dieu envoyait un ange pour garder son bétail en son absence.

Il devint capucin et disait : « Je veux faire mon devoir ou ne m'en pas mêler. Un âne doit mourir sous sa charge. »

Il vit deux hommes qui allaient se battre en duel. Il leur cria : *Deo gratias*, mes frères; dites *Deo gratias*, et ne vous battez pas. » Les deux adversaires se mirent à rire et le combat n'eut pas

lieu, ce qu'on regarda comme un grand miracle.

Il avait de bonnes et industrieuses reparties. Une dame lui reprochant qu'il promettait des choses et ne les tenait pas, il répondit : « Et tenons-nous tout ce que nous promettons à Dieu ? »

Il aimait beaucoup saint Philippe de Néri ; et toutes les fois qu'ils se rencontraient, ces deux grands saints se saluaient merveilleusement. Saint Félix disait : Je souhaite de vous voir brûler. — Moi je voudrais vous voir sur la roue, répondait saint Philippe. — Plaise à Dieu qu'on vous pende bientôt, disait saint Félix. A quoi saint Philippe répliquait : Fasse notre Sauveur qu'on vous coupe bientôt la tête. — Puissiez-vous être fouetté et assommé, disait saint Félix; et saint Philippe répondait : Puissiez-vous être tenaillé et noyé dans le Tibre. Ces discours n'étaient que des témoignages de leur mutuel amour, et de la joie qu'ils auraient eue à recevoir le martyr.

Au carnaval, il se promenait dans les rues de Rome, avec une tête de mort sur sa tête de capucin, et un sac sur son froc, traînant le frère Alphonse Leloup avec une corde, et hurlant d'une manière affreuse pour faire rentrer les débauchés en eux-mêmes (1).

Quand saint Félix passait, on criait : Voici le saint. Les jeunes filles couraient aux portes, les femmes se mettaient aux fenêtres ; les enfans

---

(1) C'est ce que le frère Alphonse Leloup appelait *faire un bon carnaval.*

et le menu peuple allaient après lui pour le voir.

Si on lui demandait des nouvelles de sa santé, il répondait : « Comment voulez-vous que je me porte ? je me porterai comme on voudra. »

Quand il fut mort, son corps fit plus de mille miracles bien avérés, sans ceux qui sont inconnus. Ce bienheureux corps est à présent dans l'église de l'Immaculée-Conception des capucins de Rome. Il coule continuellement de son tombeau une liqueur merveilleuse, qui guérit tous les malades ; et même l'huile de la lampe qui brûle devant ses reliques a la propriété de faire des miracles.

Un enfant de quatre ans, qui était aveugle, ayant été oint de l'huile de cette lampe, recouvra aussitôt la vue ; et un moine, qui languissait au lit depuis quatre mois, d'un ulcère qu'il avait auprès des reins, fut guéri pour avoir mis sur sa plaie quelques gouttes de la même huile. Il y a indulgence plénière pour ceux qui visitent les reliques de saint Félix de Cantalice (1), de sorte qu'il peut à la fois guérir l'âme des souillures de l'impudicité, et délivrer le corps des maladies qui en proviennent quelquefois.

FÉLIX DE GIRONE, — ainsi nommé parce qu'il souffrit le martyre dans cette ville. Il était de Mauritanie, et quelques-uns le font diacre. Il devait connaître ce passage de l'Évangile qui prescrit aux chrétiens de fuir la persécution. Ce-

(1) Le R. P. Ribadéneira, *Fleurs des vies des Saints*, 18 mai.

pendant saint Euloge de Cordoue avance dans ses mémoires que Félix ne vint en Catalogne qu'avec l'espoir d'y recevoir le martyre, qu'il désirait extrêmement. Il mourut au quatrième siècle, et laissa deux corps qui sont encore l'un à Girone, et l'autre à Narbonne.

MIRACLE.

Saint Grégoire de Tours raconte (1) qu'un voleur étant entré à Girone, dans l'église de Saint-Félix, déroba plusieurs ornemens de soie, chargés d'or et de pierres précieuses, et s'en alla avèc son butin. Il rencontra à quelques pas un homme vêtu en pèlerin, qui lui demanda où il allait. Le voleur lui montra son vol. J'ai une maison fort secrète et beaucoup d'amis, dit le pèlerin. Si tu veux porter cela chez moi, tu pourras le vendre plus à l'aise. Le voleur y consentit et suivit l'inconnu, qui le conduisit sans qu'il s'en aperçût dans l'église où il avait fait son coup. Voici ma maison, dit le pèlerin, tu peux y laisser ce que tu as volé. Il disparut à l'instant; le voleur vit qu'il avait eu affaire avec saint Félix en personne; il se repentit, remit son vol et devint bon chrétien.

Il y a bien d'autres saints qui se laissent voler leurs belles robes, sans courir, comme saint Félix, après le voleur, qu'il n'attrapa que par une pieuse fraude.

---

(1) *De glorid martyrum*, cap. 92.

FÉLIX DE NOLE, — prêtre, mort au troisième siècle, et grand saint à miracles. Les contemporains ne disent pas qu'il ait souffert le martyre. Mais Ribadéneira dit, après quelques autres légendaires, qu'il fut persécuté très-cruellement. Il s'alla cacher, ajoute-t-il, pour éviter les bourreaux, dans un lieu secret qu'il pensait être bien sûr ; et il ne trouva qu'une vieille muraille qui était en ruine. Comme les tyrans couraient après lui, Dieu couvrit soudain l'endroit où il se cachait de toile d'araignées si épaisses, qu'il ne fut point aperçu.

Quand les persécuteurs furent partis, saint Félix se mit à chanter qu'il n'avait pas peur.

Il demeura six mois dans ses toiles d'araignées; et une femme dévote, qui demeurait tout près, lui apportait tous les jours, sans savoir ce qu'elle faisait, des vivres qu'elle croyait porter à sa famille, parce qu'elle prenait ces toiles d'araignées pour sa maison.

Saint Félix avait aussi de quoi boire, attendu que Dieu lui envoyait toutes les nuits un peu d'eau de pluie dans une auge rompue.

Mais quoique les anges le visitassent dans sa retraite, il s'y ennuya. Une chambre tapissée de toiles d'araignées peut plaire six mois à un saint ; à la fin on s'en lasse. Il revint donc à Nole et y vécut assez paisiblement jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 14 janvier de l'an 266.

Après sa mort, son tombeau jeta de la lumière, et il en sortit une huile qui guérissait comme de

juste tous les malades. Il y a plusieurs siècles que cette huile ne coule plus.

Mais en récompense, le corps du saint s'est triplé; car il est à Nole, à Rome dans l'église de Saint-Félix *in pincis*, et à Bénévent. Celui de Nôle est nécessairement le meilleur. Il a surtout la réputation de faire découvrir la vérité.

Un prêtre d'Hippone fut accusé de sodomie par un moine qui voulait avoir sa cure. Le prêtre niait. Saint Augustin envoya les deux parties au tombeau de saint Félix à Nole; le moine devint miraculeusement muet, et le prêtre s'en retourna justifié.

Plusieurs fois, quand la ville de Nole fut assiégée, le grand saint Félix s'est montré, et a combattu avec une croix pour la défense de sa ville et de son église. — Il est probable aussi qu'on a gardé dans quelques églises des parcelles de ses toiles d'araignées.

FÉLIX, — évêque de Trèves, mort à la fin du quatrième siècle. Il a laissé deux corps, un à Trèves, un autre à Bologne.

FERRÉOL ou FORGET, — martyr de Vienne en Dauphiné, au quatrième siècle. Nous avons déjà remarqué que c'était autrefois l'usage d'enterrer quelques reliques avec les corps des défunts que l'on présumait saints. Ferréol conservait avec beaucoup de vénération la tête de saint Julien de Brioude. On mit cette tête dans son cercueil

à côté de la sienne ; ce qui aurait pu embarrasser dans la suite ceux qui voulurent distinguer la tête de saint Ferréol d'avec celle de saint Julien, car Ferréol fut levé de terre pour être mis dans une châsse. Mais en saint poli, il fut trouvé tenant entre ses mains la tête de saint Julien. Il avait laissé un peu de côté sa propre tête. C'est pourquoi on ne se trompa point, et son corps est toujours honoré à Vienne en Dauphiné. Il s'était doublé autrefois en faveur d'une église de Brioude ; mais il y a déjà long-temps qu'on ne sait pas ce qu'est devenue cette doublure.

FIACRE. — On croit que saint Fiacre mourut en 670 ; et pendant plus de cinq cents ans il ne fut connu dans l'église que sous le nom de saint Fèfre. Son histoire est totalement ignorée. Mais le père Giry assure que c'était le fils aîné d'un roi d'Écosse, qu'il vint en France pour faire son salut, et qu'il se logea dans un petit ermitage à deux lieues de Meaux.

Il s'occupait du jardinage ; c'est en partie pour cela qu'il est devenu, comme Priape, le patron des jardiniers.

Sa piété attira beaucoup de pénitens à son ermitage, qui se trouva peu à peu converti en une sorte de monastère ; et comme il n'avait pas de quoi nourrir tous ceux qui venaient se mettre sous sa conduite, il demanda à saint Faron, évêque de Meaux, un terrain où il pût planter des légumes. Le prélat lui accorda autour de son ermi-

tage, qui était bâti dans une forêt, et qui est maintenant un bourg du nom de Saint-Fiacre, autant de terrain qu'il en pourrait circonscrire en un jour dans l'enceinte d'un petit fossé. Dieu permit que l'évêque lui prescrivît cette condition pour faire éclater la sainteté du bon ermite. Fiacre prit sa bêche, et après avoir prié, il se mit au travail. Mais, par un prodige qui le surprit agréablement, la terre s'ouvrait d'elle-même, le fossé se faisait tout seul, les arbres tombaient de côté et d'autre devant le saint, si bien que son jardin prit une très-grande étendue.

Pendant ces merveilles, il survint une femme qui, ayant vu la terre s'entr'ouvrir devant l'homme de Dieu, courut promptement à l'évêque et lui dit que cet homme, qu'il considérait tant, était un magicien par qui elle venait de voir opérer des sacriléges inouïs, dans le bois sacré de la cathédrale de Meaux. Elle retourna après cela vers le saint, l'accabla d'injures, et lui dit que l'évêque allait venir le chasser. Il paraît que cette méchante commère était une connaissance de saint Faron ; car, sur son rapport, saint Faron se rendit de suite à la forêt.

Cependant saint Fiacre s'était arrêté avec consternation ; et comme il voulut s'asseoir en attendant le prélat, les prodiges se succédant les uns aux autres, la pierre qu'il prit pour siége s'amollit sous ses fesses, et en garda la forme et l'empreinte, afin que le saint fût plus à son aise.

On doit voir encore à Meaux cette pierre mi-

raculcuse, qui subsistait en 1792, et qui pouvait donner la mesure des fesses de saint Fiacre.

Or donc, saint Faron arriva; il n'eut pas plus tôt vu ces merveilles, qu'il cessa de douter de la vertu d'un si grand saint. Fiacre acheva son fossé, qui fut toujours vénéré par les fidèles: mais il garda rancune aux femmes, à cause de la calomnie d'une commère, et il défendit au beau sexe de mettre jamais le pied dans son monastère, demandant à Dieu de punir toutes celles qui auraient la témérité d'y vouloir pénétrer.

Dieu lui accorda ce nouveau miracle, qui se renouvelait encore, dit-on, dans le dernier siècle, mais qui cessa à la révolution. On raconte que sous Louis XIII, une dame qui voulut entrer dans le monastère de saint Fiacre, n'y passa qu'une jambe, qu'elle retira grosse comme un muid. Une autre femme ayant passé la porte de cette maison, fut soudain assaillie de vapeurs hystériques, et se montra si furieuse, qu'on n'eut que le temps de la faire sortir.

La cathédrale de Meaux possédait le corps de saint Fiacre dans une châsse d'argent doré, donnée par Louis XI. On la promenait dans la ville pour demander la pluie et le beau temps. Une foule d'églises de France et quelques églises d'Italie avaient tant de reliques de ce saint, qu'on en aurait fait aisément un deuxième et un troisième corps.

J'oubliais de dire que pendant que saint Fiacre était dans son ermitage, les sujets du roi son père

s'étant trouvés sans maître, ce qui est assez rare, vinrent lui offrir la couronne. Fiacre, qui ne se souciait pas de prendre la peine de régner, et qui se trouvait plus heureux à planter des choux qu'à commander une armée, pria Dieu de le rendre assez laid pour dégoûter de lui les Écossais. Incontinent il devint lépreux, puant, et il n'eut pas plus tôt refusé le trône, que les députés de son peuple, fort contens de son refus, se retirèrent sans insister. C'est à cause de cela que saint Fiacre guérit la lèpre et la gale, et il n'aime guère à être raillé sur cette prérogative.

Sept pèlerins revenaient de Saint-Denis; et passant près du monastère de saint Fiacre, quelques-uns proposèrent d'aller adorer ses reliques. Mais il y en eut trois qui dirent: « Nous n'avons pas besoin de saint Fiacre; c'est le médecin des lépreux, galeux, rogneux, teigneux et vérolés. Si vous êtes galeux, vous autres, allez-y. » Leur impiété fut punie; sur-le-champ ils devinrent aveugles, et ils ne furent guéris que par la bonté du saint, dont ils allèrent baiser la châsse (1).

On sait que dans beaucoup de campagnes la statue de saint Fiacre préside aux jardins et les garde, comme autrefois Priape.

FIRMIN, — premier évêque d'Amiens, au

---

(1) Le R. P. Giry, 30 août. Le R. P. Ribadéneira, 28 août. Baillet, 30 août. *Confession de Sancy avec les remarques de Leduchat.* chap. 7.

troisième siècle ; il souffrit, dit-on, le martyre comme tous les premiers évêques. Il a laissé deux corps fameux, un à la cathédrale d'Amiens, un autre à Saint-Denis.

On prétend que lorsqu'on fit, le 13 de janvier 615, la translation du saint corps d'Amiens, « l'hi-» ver se changea tout à coup en un printemps » agréable, accompagné de ses fleurs et de sa » verdure, qui dura tout le temps de la céré-» monie (1). »

C'est en mémoire de ce miracle que tous les ans à Amiens on célèbre, le 13 de janvier, une fête solennelle, où l'on s'efforce de rappeler autant qu'il est possible les charmes du printemps par les décorations de l'église, les ornemens des autels, et les habits du clergé, qui laisse ce jour-là ses costumes d'hiver.

FIRMIN, — dit *le Confès* ou le confesseur, autre évêque d'Amiens, mort au quatrième ou au sixième siècle. Son corps était dans la cathédrale d'Amiens, à côté de celui de saint Firmin le martyr, dans une énorme châsse. Mais en 1697, comme cette châsse ne faisait que de petits miracles, on l'ouvrit ; il se trouva qu'elle était vide, et qu'elle n'avait un grand poids que parce qu'elle contenait quelques vieilles barres de fer.

Il n'y avait là que des chanoines et des dévots ; on se hâta de refermer la châsse ; on fut discret,

---

(1) Baillet, *Vies des Saints*, 25 septembre.

et le peuple continua de venir adorer le corps de saint Firmin le confès.

Cependant chacun songeant à soi dans ce monde, les chanoines de Saint-Acheul apprirent ce qui s'était passé; et deux mois après, ayant fait fouiller dans leur cave, ils y trouvèrent le corps de saint Firmin. On publia que le saint avait deux corps dans Amiens; ce qui sembla singulier.

Les chanoines de la cathédrale soutinrent impudemment qu'ils avaient le bon. On voulut le voir; on trouva la châsse vide : les dévots ne virent là dedans rien de plaisant : c'était un miracle du saint corps qui s'ennuyait là, et qui allait ailleurs. Le peuple, à qui il faut des hochets, ne pensa point, ne s'éclaira point; il adora le nouveau corps à l'abbaye de Saint-Acheul.

FLORENTIN ET HILAIRE, — martyrs en Bourgogne au cinquième siècle. On ignora pendant plus de deux cents ans le lieu de leur sépulture. Il fallut bien enfin les découvrir. — Nous ne connaissons à saint Florentin que trois corps et quatre têtes. Le premier corps était à Lyon dans le monastère d'Aisnay; le second à Lagny, le troisième à Bonn sur le Rhin; la quatrième tête à Bremur sur Seine.

Saint Hilaire n'a que deux corps et trois têtes, le premier corps à Lyon, le second à Lagny, la troisième tête à Bremur. — Du moins nous n'en savons pas davantage.

FOI. — « La foi consiste à croire ce que la raison ne comprend pas. » La foi est une vertu théologale, dont on trouvé de plus pieuses définitions dans les catéchismes. Mais Voltaire, que nous venons de citer, n'était pas docteur de Sorbonne.

Un moine qui cherchait des reliques à Jérusalem, y vit une côte du *verbum caro*, et la robe de la sainte foi catholique (1).... On ne dit ni la couleur ni la forme de cette robe.

FONTAINES. — Les prêtres des païens mettaient une nymphe ou un petit dieu champêtre au-dessus de toute fontaine qui avait quelque vertu. Les prêtres catholiques n'eurent pas la maladresse de négliger cette branche d'industrie.

Du moment où l'eau d'une source fut reconnue propre à guérir quelque maladie, on en fit bien vite la fontaine d'un saint. Saint Clair présida à toutes les sources qui eurent des vertus adoucissantes pour les maux des yeux ; saint Roch fut placé devant quelques sources propres à calmer les dartres et les maladies cutanées. On voit à Avenay, près d'Épernai en Champagne, la fontaine de sainte Berthe, dont l'eau a certaines propriétés contre la folie. On conte que dans un moment de démence la sainte vint y boire. On montrait même une pierre qui portait l'empreinte de ses genoux ; elle s'était, disait-on, agenouillée

---

(1) Henri Estienne, chap. 39 de l'*Apologie pour Hérodote*.

sur cette pierre, pour puiser l'eau avec sa main. Cette sainte Berthe était une femme pieuse qui courait les pèlerinages.

On visite dans la Terre-Sainte, à deux mille de Béthanie, la fontaine des Apôtres. On dit que Jésus et ses disciples s'y reposaient souvent et s'y désaltéraient : mais elle fait peu de miracles, et il y a lieu d'en être surpris.

La fontaine de Siloé est plus célèbre. On sait que c'est là que Notre-Seigneur envoyait les malades qu'il voulait guérir (1). Mais on n'y guérit plus personne.

On montre aussi, auprès du village de Cana, la fontaine où l'on alla remplir les cruches dont Jésus-Christ changea l'eau en vin. Sainte Hélène avait fait bâtir une église au lieu où se fit le festin ; mais l'église est ruinée, et l'eau de la fontaine n'est que de l'eau commune (2).

On honore, avec beaucoup de vénération à Rome, dans l'église de Sainte-Marie, de l'autre côté du Tibre, un trou d'où il sortit, dit-on, par un grand miracle, le jour de la naissance de Jésus-Christ, une fontaine d'huile si abondante, qu'elle coula une journée entière comme un grand ruisseau jusque dans le Tibre. En considération de ce miracle, le pape Calixte Ier. y fit bâtir une église, qu'il enrichit de grandes indulgences (3).

---

(1) Le père Goujon, *Voyage en Terre-Sainte*, pages 226 et 232.

(2) *Voyage d'un franciscain en Terre Sainte*, page 23.

(3) *Merveilles de Rome*, page 30, édit. de Rouen, 1730.

On vénère à Chelles, près de Paris, une fontaine sacrée, qui porte le nom de sainte Bathilde, parce que le monastère manquant d'eau, la sainte fit jaillir cette fontaine, comme autrefois Moïse, au moyen d'un simple bâton, que l'on gardait précieusement dans le trésor de Chelles (1).

« La fontaine de Bodilis, à trois quarts de lieue de Landivisiau, a la propriété d'indiquer aux amans si leurs maîtresses ont conservé leur innocence : il faut lui dérober l'épingle qui ferme sa collerette, la plus voisine de son cœur ; on la pose sur la surface de l'eau : tout est perdu si l'épingle s'enfonce. Surnage-t-elle, la bien-aimée est encore pucelle. On observera que les femmes de ce pays se servent d'épines pour attacher leurs vêtemens (2). »

« Dans des fontaines consacrées par le souvenir de quelque saint, les Bretons jettent des liards et des épingles pour se bien porter. On y trempe sa chemise pour se guérir de certaines maladies, sa ceinture pour accoucher sans peine, son enfant pour le rendre inaccessible à la douleur.

» Si la chemise des enfans enfonce dans l'eau de certaines fontaines de la Bretagne, l'enfant meurt dans l'année. Il vit long-temps si ce vêtement surnage.

» Puisque la fontaine de Krignac, où j'ai bu

---

(1) M. Dulaure, *Description des environs de Paris*, tome I.

(2) M. Cambry, *Voyage dans le Finistère en* 1794, t. II, page 170.

trois fois de l'eau à l'heure de minuit, ne m'a pas guéri de la fièvre tierce, je cesse tout remède, et je me décide à la mort, disait un paysan du district de Quimperlé (1). »

Dans tous les pays chrétiens, on voit pareillement des fontaines entourées d'idées superstitieuses. Chez les Musulmans, chez les Idolâtres, ce sont les mêmes absurdités sous d'autres noms.

Nous avons généralement indiqué aux articles des saints, les fontaines qu'ils ont illustrées de leur nom. Mais nous allions oublier une autre fontaine fameuse, qui se voyait auprès de Nazareth. On raconte que Notre-Seigneur, dînant sur une petite colline avec ses disciples, envoya saint Pierre puiser de l'eau dans un lieu voisin qu'il lui indiqua. Saint Pierre y alla, quoiqu'il sût bien qu'il n'y avait pas de fontaine ; mais il vit bientôt jaillir une source miraculeuse, que l'on appelait la fontaine nouvelle, et qui est desséchée depuis près de deux cents ans.

Beaucoup de fontaines ont reçu des noms religieux, par quelque sentiment de reconnaissance, et sans avoir de vertu merveilleuse, comme celle de sainte Bathilde, d'Abraham, etc. Mais cette reconnaissance n'est malheureusement fondée que sur des contes populaires.

FORTUNAT. — « En 1668, le cardinal Ginetti avait envoyé de Rome à Paris, une caisse

(1) M. Cambry, *Voyage dans le Finistère en* 1794, t. I, p. 170.

pleine de reliques. L'évêque de Soissons fut prié d'en faire la vérification chez Laprata, notaire, qui demeurait alors dans le cloître de Saint-Marcel. La première et la plus considérable de ces reliques était une prétendue tête de saint Fortunat, martyr. Le chirurgien qui avait été appelé s'aperçut d'abord que les dents n'étaient pas proportionnées à la tête. Il leva l'os pétreux, et il reconnut que c'était un os de carton. Il trempa dans l'eau bouillante la relique, qui perdit aussitôt la forme d'une tête, et devint comme du linge mouillé. L'assemblée en resta là, et ne procéda point à l'examen des autres reliques (1). »

FRAMBOURG, — Frambald, Frambold, ou Frambaud, solitaire au pays Manceau, né en Auvergne sur la fin du cinquième siècle, de parens riches, comme c'est l'usage.

Son corps est à Senlis. Mais le village d'Ivry, près Paris, possédait de lui quelques reliques doubles, qui attiraient, le 1er. de mai, un grand concours de dévots.

Ces reliques étaient dans une chapelle isolée, au bout du village, à l'endroit où le saint se retira d'abord en quittant la cour; (tous les saints d'autrefois étaient courtisans;) car Frambourg n'eut pas le courage d'aller tout de suite chez les Manceaux.

Derrière l'autel de la chapelle d'Ivry, on voyait

(1) Saint-Foix, tome I, article *Saint-Marcel.*

par une ouverture carrée, les pierres sur lesquelles le saint se reposait lorsqu'il était fatigué. Quelques-unes avaient conservé légèrement l'empreinte de ses fesses. Les fidèles se mettaient à genoux, passaient la tête par cette ouverture, baisaient et touchaient de leurs mains une statue du saint, et allaient ensuite boire de l'eau de la citerne où le saint s'était désaltéré de son vivant. — On assure qu'après avoir observé toutes ces choses, les fidèles étaient guéris de quelque maladie qu'ils pussent avoir, pourvu qu'ils eussent une foi vive (1).

FRANÇOIS D'ASSISE, — dit le Séraphique, patriarche des frères mineurs, né en 1182, dans la ville d'Assise en Ombrie. On prétend qu'à sa naissance il avait sur l'épaule la marque d'une croix. On a voulu, dans son histoire, soutenir la conformité qu'un moine lui donna avec Jésus-Christ, dans un livre tout prodigieux. Pique, sa mère, ne pouvant accoucher de lui, un pèlerin conseilla de la conduire dans une étable où elle enfanta aussitôt. La sainte Vierge avait elle-même prié Dieu le père d'envoyer saint François au monde, pour sauver les pauvres humains qui s'allaient damner.

François devint d'abord un débauché, en quoi

---

(1) M. Dulaure, *Environs de Paris*, tome I; Pignaniol, *Environs de Paris*; Baillet, 16 août; *Calendrier véritable de Legall.* 1er. mai.

la conformité cesse. Mais ensuite il fut très-charitable, et la conformité reprend. Il était fils d'un marchand assez riche. On conte qu'un jour il donna ses habits à un pauvre, se revêtit des haillons d'icelui, « et demeura joyeusement toute la » journée parmi les gueux (1). »

Dès-lors ce fut un grand saint ; plusieurs crucifix lui parlèrent ; Jésus-Christ et les anges lui apparurent. Il vola son père pour faire bâtir une église, donna l'argent à un prêtre et se cacha dans une cave, pendant que son père furieux prenait toutes les peines du monde pour ratrapper son argent. Mais bientôt « honteux de sa couardise, il sortit de sa cachette, reparut dans Assise ; et le peuple, qui le vit déguenillé, pâle, se mit à lui jeter de la boue, en le couvrant de huées (2). »

Son père le reconduisit à la maison, le corrigea sévèrement et l'enferma dans une petite chambre. Il s'en échappa et alla trouver l'évêque. L'ancienne loi disait : « Honore ton père et tu vivras. » La nouvelle dit au contraire : « Abandonne ton père et prends le froc. » François déclara devant sa mère et devant l'évêque qu'il reniait ses parens, qu'il ne voulait rien d'eux. En même temps il se dépouilla nu comme un ver. L'évêque admirant sa piété, et pleurant à chaudes larmes, lui fit donner un habit de paysan ; et le saint s'en alla en chan-

---

(1) Ribadéneira, 4 octobre.
(2) Le même légendaire, même jour.

tant dans un bois où des voleurs lui crièrent : *Qui vive?* Il répondit : *le héraut du grand Roi.* Ces voleurs le jetèrent dans un tas de neige, d'où il partit le lendemain pour aller demander l'aumône.

Il s'enhardit à ce métier, et vint mendier dans Assise même, où il se fit ensuite maçon et répara trois églises. Après cela il se mit à prêcher, suivi de douze disciples, comme Jésus-Christ, qu'il voulait quelquefois imiter. Il alla à Rome, fit connaissance avec saint Dominique, et ce ci-devant gueux devint chef d'un ordre, qui prit une extension considérable.

Un jour qu'il était absent, il apparut à ses frères, déjà rassemblés dans un couvent. Il était porté dans un chariot de feu, qui fit trois fois le tour du monastère ; ce qui apprit à vénérer le grand saint François, et lui amena cinq mille disciples.

On l'avait vu dans un char de feu comme Élie. Il monta comme Moïse sur une montagne, où il jeûna quarante jours avec deux de ses frères, écrivant la règle de son ordre, que le Saint-Esprit lui dictait. Un vicaire à qui il donna cette règle merveilleuse, en fit si peu de cas, qu'il la laissa égarer ; et le saint fut obligé de remonter à la montagne, toujours comme Moïse, pour récrire sa règle que le Saint-Esprit voulut bien dicter une seconde fois.

Un moine vit en songe, au milieu du ciel, un magnifique fauteuil d'or, garni de pierreries. Il demanda à qui on destinait ce beau fauteuil : à

saint François, lui répondit aussitôt un petit ange.

Cependant l'humble saint menait toujours la vie de mendiant ; il y trouvait tant de charmes, qu'on l'affligeait en lui donnant l'aumône sans qu'il la demandât. Quand il ne trouvait personne qui pût lui faire l'aumône ,, il la demandait à ses frères les mendians.

Un jour de Noël, voulant produire de l'effet, il fit mettre du foin sur l'autel, amena un bœuf et un âne, chanta la messe et prêcha sur la naissance de Jésus-Christ, qu'il appelait l'enfant de Bethléem. Le peuple fut si frappé de cette cérémonie, qu'on emporta comme une relique le foin sur lequel il avait dit la messe. Ce saint foin guérissait les maladies des bestiaux et des fidèles (1).

Saint François aimait beaucoup les animaux. Nous avons vu ailleurs qu'il avait une brebis qui se mettait à genoux à l'élévation de l'hostie, et un agneau qui allait exactement à la messe. Il disait : « Ma sœur la brebis, mes frères les oiseaux, ma sœur la cigale, mes sœurs les hirondelles, mes frères les lapins, mon frère le loup ; »il parlait et prêchait à ses frères, animaux, oiseaux et poissons, qui l'entendaient et lui faisaient aussi bonne compagnie que ses frères à face humaine.

---

(1) On adorait à Gênes, dans quelques églises de Lorraine et ailleurs, certaines petites bottes du saint foin qui était dans la crèche où naquit Notre-Seigneur. (*Henri Estienne*, *Apologie pour Hérodote*, chap. 38.)

Il y a peu de choses prodigieuses dans l'histoire de Jésus-Christ et des principaux personnages de l'ancienne loi, qui ne se trouvent conformément dans la légende de saint François d'Assise. Mais le plus grand de tous ses miracles est celui des stigmates que Jésus-Christ lui imprima lui-même.

Deux ans avant sa mort, le saint s'était retiré sur le mont Alverne, en Toscane. Le 14 de septembre, jour de l'Exaltation de la Sainte Croix, comme il était en prière, le cœur embrasé de l'amour divin, il vit descendre du ciel un séraphin brillant de lumière et voltigeant très-légèrement avec ses six ailes. Entre ses ailes apparut Jésus crucifié, qui imprima aux mains, aux pieds et au côté du père séraphique les cinq plaies de la passion. Il resta dans les trous des mains et des pieds des clous de chair dure, dont les têtes étaient rondes et noires. On les voyait dans les paumes de ses mains et sur le haut du pied. Les pointes étaient longues et recourbées, comme si on les eût rivées avec un marteau. La plaie du côté était une cicatrice, dont il sortait tant de sang, que les habits du saint en étaient trempés.

Tous les religieux virent ces sacrés stigmates; sainte Claire et ses religieuses les baisèrent avec une ardente dévotion (1). On ajoute que la stigmatisation l'affaiblit beaucoup; et sainte Claire raconte, dans le Compère Mathieu, qu'il en re-

---

(1) Ribadéneira, après saint Bonaventure, et le livre des *Conformités de Barthélemi de Pise.*

vint « crotté jusqu'à l'échine, avec son capuchon » de travers, se soutenant à peine sur sa béquille, » marchant de travers comme les crabes, ayant » les pieds et les mains enveloppés de chiffons, » et un emplâtre sur l'œil gauche (1). »

Ce grand et admirable saint mourut à quarante-cinq ans, le 4 d'octobre 1226. Nous nous hâtons enfin de passer à ses reliques précieuses.

CORPS DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE.

La nuit qui suivit la mort du séraphique père François, on laissa voir au peuple ses sacro-saints stigmates, qui parurent plus évidemment que jamais, parce que c'était la nuit.

Le lendemain de grand matin, on le porta dans la ville d'Assise, et on l'enterra dans l'église de Saint-Georges. Deux ans après, on le mit au rang des saints; on lui bâtit une église magnifique, auprès d'Assise, où l'on transporta son corps qui se trouva sans corruption.

Ce corps est toujours dans un caveau, derrière le grand autel de la cathédrale d'Assise, « debout, » entier, les yeux élevés au ciel, avec les mêmes » plaies que le Sauveur y imprima, et dont le sang » ruisselle encore.

» Il est vrai que depuis un certain temps le » ciel a mis un obstacle invincible à l'ouverture » du caveau où ce trésor est conservé; mais il a

---

(1) Dulaurens. *Le Compère Mathieu*, relation de Diégo, tome II, chap. IV, édition de 1796.

» été vu, tel qu'on vient de le décrire, par le » pape Nicolas V, accompagné d'un évêque et de » plusieurs autres personnes (1), par Sixte IV, » accompagné de trois cardinaux, du duc de » Milan, et d'un autre personnage d'Assise; il » a encore été vu par un gentilhomme en 1509. » Pie V eut aussi la même curiosité; pour cet » effet, il manda au ministre général de l'ordre » de faire ouvrir ce caveau; mais en vain : le » temps était venu où les efforts de tous les maçons » de l'univers n'étaient plus capables d'enlever » le moindre morceau de plâtre de la muraille, » qui ferme l'ouverture de l'endroit qui contient » ce dépôt sacré (2). »

On raconte qu'au commencement du dix-septième siècle, un certain évêque de Corse, se croyant plus privilégié qu'un autre, s'opiniâtra à voir le corps de saint François. Mais il fut aussitôt frappé de mort subite; et on ne le ressuscita qu'à force de prières auprès du bon saint (3), qui, plus doux de son vivant, ne tuait pas même ses sœurs les puces, ni ses frères les poux.

Nous ajouterons que l'église de Sainte-Marie de la Portioncule, à cinq lieues d'Assise, a un double du corps de saint François (4). Mais ce

---

(1) Cependant un voyageur dit qu'on n'entre plus dans ce caveau « depuis que Nicolas V est mort, pour avoir eu la » curiosité de voir le corps de notre saint. » *Voyage de France et d'Italie par un gentilhomme français*, page 724.

(2) Dulaurens, *le Compère Mathieu*, au chapitre cité plus haut.

(3) et (4) Misson, tome I, page 33, 4e. édition.

second corps est trop voisin de l'autre pour l'égaler en merveilles.

GARDE-ROBE, USTENSILES, etc. DE SAINT FRANÇOIS.

On montre, dans la cathédrale d'Assise, une paire de souliers, que saint François porta après qu'il eut reçu les stigmates, car auparavant il allait nu-pieds.

On garde aussi son cilice, sa ceinture de corde, le linge avec lequel il s'essuyait les yeux, qu'il fallait continuellement essuyer, un cornet à bouquin qui lui fut donné par le soudan de Babylone; c'est avec ce cornet qu'il appelait le peuple au sermon, et il imposait silence en tambourinant avec deux baguettes de bois, que lui avait données ledit soudan.

A côté du maître autel, on voit une pierre sur laquelle un ange habillé en pèlerin s'agenouilla pour prendre le petit François entre ses bras, lorsqu'il naquit dans une étable. Cette pierre a conservé l'empreinte des genoux de l'ange.

On visite à l'évêché la salle basse, dans laquelle le jeune saint se dépouilla nu pour rendre ses habits à son père. On vénère beaucoup d'autres lieux illustrés par les actions du saint. On a bâti au mont Alverno une église et un monastère à l'endroit où il reçut les stigmates.

On honore à Padoue et dans beaucoup d'autres villes des fioles pleines du sang qui sortit des plaies de saint François après la stigmatisation.

On garde à Rome, dans l'église de tous les

saints, le capuchon qu'il portait pendant cette cérémonie prodigieuse. Ce même capuchon est dans la même ville de Rome, à Saint-Marcel des Servites. Il est sans doute encore ailleurs.

Auprès de Sienne, on voit un vieux chêne encore vert, qui est sorti d'un bâton sec que saint François planta en terre (1), et qui poussa comme la perche de saint Christophe.

Le froc de saint François était à Assise, où il rendit la vue à trois aveugles. Ses braguettes ou culottes engrossaient les femmes stériles (2).

« Ses reliques chassaient les diables, guérissaient les malades et les estropiés, ressuscitaient les morts, élargissaient les prisonniers, préservaient les marins des tempêtes, délivraient les femmes en couche, et faisaient faire des enfans à celles qui en désiraient.

» Le pain qu'il avait béni, les pièces de son habit rapetassé, la corde qui lui avait servi de ceinture, l'eau où il lavait ses pieds et ses mains, tout ce qu'il touchait enfin faisait des miracles.

» Un médecin avait fait bâtir à grands frais une maison, qui se fendit du haut en bas, quoiqu'elle fût toute neuve. Il demanda quelque chose que le saint eût manié. Après qu'il eut bien importuné les frères, ils lui donnèrent des cheveux de saint François, qu'il alla mettre sur-le-champ dans les fentes ; et le lendemain matin, il

---

(1) Misson, tome III, page 213.

(2) Henri Estienne, chap. 39.

trouva les murailles si bien rejointes et reprises, qu'il n'y paraissait plus.

» Un bon religieux possédait une corde qui avait servi de ceinture à notre saint. Voyant les pays voisins de son monastère en proie à des maladies fâcheuses, il allait par les maisons des malades, leur donnait à boire un peu d'eau dans laquelle cette corde avait trempé, et ils étaient aussitôt guéris (1). »

On assure du reste que plus de mille morts furent ressuscités par ce grand saint ou par ses disciples ; et même pour montrer qu'il était supérieur à Jésus dans ses miracles, Barthélemi de Pise assure, au livre des conformités de saint François avec Jésus-Christ, qu'étant un jour à Nocera, dans le duché de Spolette, François tua le fils d'un médecin, pour avoir ensuite le plaisir de le ressusciter, ce qu'il fit très-honnêtement. — Il est vrai qu'il opérait un prodige, comme un autre moine aurait bu un verre de vin.

FAMILLE DE NEIGE DE SAINT FRANÇOIS.

Un jour que saint François d'Assise était en oraison, le diable qui le visitait souvent, vint le tourmenter de tentations charnelles. François sentit bien où voulait en venir l'ennemi ; il se déshabilla tout nu, et se donna le fouet avec une bonne grosse discipline. Après quoi, il s'alla rouler dans la neige, en fit sept petites figures, et les

(1) Ribadéneira, 4 octobre.

prenant dans ses bras, il se mit à dire : « La plus grande de ces figures est ma femme, les deux suivantes sont mes fils ; la quatrième et la cinquième sont mes filles ; la sixième est mon domestique, et la septième ma servante..... » En même temps il se roulait de nouveau sur la terre glacée, et caressait les figures de neige. Le diable tout confus se retira très-refroidi, et François retourna à ses prières (1). — Nous ne saurions dire si l'on a conservé dans quelqu'église cette famille du bon saint. Ce serait une relique bien curieuse.

DES VOYAGES DE SAINT FRANÇOIS AU PURGATOIRE.

C'était une opinion que les moines de saint François s'efforçaient de répandre, que leur patron descendait tous les ans, le jour de sa fête, au purgatoire, pour en tirer les âmes des religieux de son ordre et des chrétiens qui faisaient du bien aux frères mendians.

Lorsque Voltaire eut reçu de Rome ses patentes de capucin, il offrit au maréchal de Richelieu de tirer du purgatoire celle de ses maîtresses à laquelle il s'intéressait le plus (2).

On dit que saint François accroche à son cordon toutes les âmes qu'il veut délivrer, et qu'il remonte avec elles en triomphe dans le paradis.

On voit dans un livre italien imprimé au seizième siècle (3) que dans une ville de Sicile, un

---

(1) *Legenda aurea Jacobi de Voragine*, leg. 144.
(2) *Correspondance générale*, 9 février 1770.
(3) Cité par Henri Estienne, chap. 36.

cordelier prêcha si bien là-dessus, et persuada si habilement à ses auditeurs que saint François délivrait chaque année du purgatoire tous les amis de son ordre, que l'on apportait de toutes parts de l'argent et des offrandes à ces bons moines.

Les jacobins, que l'on appelait aussi les frères de la Vierge-Marie, voyant qu'on les négligeait pour enrichir les franciscains, se mirent à prêcher à leur tour que la sainte Vierge, ayant plus de charité et plus de pouvoir que saint François, ne laissait pas ses dévots toute une année en purgatoire, comme ce saint; mais que ceux qui faisaient du bien à ses frères les jacobins n'y restaient jamais plus de sept jours. Car, ajoutaient-ils, chaque samedi, qui est le jour consacré à la Vierge, elle descend dans le purgatoire pour en tirer les âmes que nous lui recommandons. — Ce petit expédient fit grand tort aux franciscains, et les jacobins se trouvèrent mieux achalandés que jamais.

PORTRAIT, PAR LE R. P. RIBADÉNEIRA.

« Saint François d'Assise était de moyenne » taille, plutôt petit que grand, la face longuette, » le front plein, les yeux noirs et paisibles, guère » gros, le poil noir, le nez droit et pointu, les » oreilles petites, la face joyeuse et bénigne, plus » brun que blanc, la langue vive, la voix claire, » perçante et harmonieuse. Il était fort décharné, » de petite complexion, mais d'un grand esprit » en ce qu'il entreprenait..... »

FRANÇOIS DE PAULE, — instituteur de l'ordre des Minimes ou Bons-Hommes, né à Paule dans la Calabre, en 1416. Son ordre fut approuvé par Alexandre VI et protégé par Louis XI, chose assez singulière aux yeux des impies.

Le bon roi Louis XI, étant abandonné des médecins, fit venir François le saint homme pour le guérir par quelque miracle. Mais François ne le sauva point.

Le R. P. Giry, qui était bon-homme, fait le plus grand éloge de ce saint, parce que c'était le fondateur de son ordre.

Quand il mourut, on mit en pièces ses habits et tout ce qui avait été à son usage pour en faire des reliques à miracles. Il était mort au couvent du Plessis-lez-Tours, où l'on conserva son corps jusqu'en 1562. Alors les huguenots le tirèrent de son tombeau où il était encore frais, quoique trépassé depuis cinquante-cinq ans; ils l'entraînèrent la corde au cou, et le brûlèrent avec le bois du grand crucifix de l'église du couvent.

Néanmoins, quoiqu'il soit constant que le corps de saint François de Paule a été réduit en cendres, il se trouve que ce saint a eu depuis au moins six corps miraculeux; car on avait des corps à peu près entiers, 1°. au couvent du Plessis-du-Parc, 2°. à Tours dans l'église de Notre-Dame la riche, 3°. aux couvens de Chaillot et de la place Royale à Paris, 4°. à Aix en Provence, 5°. à Paule en Calabre, 6°. à Naples, 7°. à Gênes, 8°. à Bologne, 9°. à Madrid, 10°. à Malaga, 11°. à Barcelone,

12°. à Rome, et dans beaucoup d'autres lieux.

On conserve encore à Paule une dent que le saint s'était fait arracher, et qu'il avait donnée à sa sœur en venant en France. Apparemment qu'il se doutait qu'il deviendrait saint à reliques.

Les minimes ajoutent qu'à Duplessis-lez-Tours le tombeau du saint fit plus de miracles que jamais, depuis que le corps fut brûlé, Dieu voulant donner aux Bons-Hommes une *compensation* de la perte qu'ils avaient faite (1).

FRANÇOIS DE SALES, — évêque de Genève, né en 1567. « Entre plusieurs miracles qui se firent à son tombeau, nous citerons celui-ci. « Une dame était depuis huit ans dans un état pitoyable, ayant des chancres et ulcères aux cuisses, outre que sa matrice était fort endommagée ; elle avait employé les médecins et les apothicaires ; mais néant : ils n'avaient rien fait. Enfin, elle fit une neuvaine à saint François de Sales, et recouvra la santé. De pareils miracles se renouvellent tous les jours au tombeau du glorieux saint (2). »

Le corps de saint François de Sales était à Annecy ; son cœur chez les visitandines de Lyon ; il fut enchâssé magnifiquement par Louis XIII, qui avait recouvré la santé pour s'être fait appliquer cette relique sur la poitrine, pendant une maladie considérable.

---

(1) Baillet, 11 avril.
(2) Les PP. Ribadéneira et Giry, supp. et 11 avril.

La mitre avec laquelle le saint fut enterré, et qui demeura dix ans sur sa tête, se gardait précieusement dans un reliquaire de vermeil, au couvent des minimes de la place Royale de Paris.

On fait toujours honorer un de ses doigts, avec divers ornemens pontificaux, au couvent de la Trinité du Mont, à Rome. On montrait à Paris, dans l'église de Saint-Jean-en-Grève, une autre de ses mitres, un de ses pieds, une partie de son foie, etc. Il avait beaucoup d'autres reliques doubles ou triplés, comme des épaules, des mâchoires, des bras, des mains, des pieds, dans diverses églises de France et de Savoie.

On voyait au bourg de Franconville, à quatre lieues de Paris, son dernier chapeau, qui était d'une étoffe noire bordée d'un ruban vert.

FRANÇOIS-XAVIER, — surnommé l'apôtre des Indes, l'un des premiers disciples de saint Ignace de Loyola, né en 1506, au château de Xavier, à huit lieues de Pampelune.

« J'ai vu au collége des jésuites de la rue Saint-Jacques, dit Voltaire, un tableau de douze pieds de long sur douze de hauteur, qui représentait Ignace et Xavier montant au ciel, chacun dans un char magnifique, attelé de quatre chevaux blancs; le père éternel en haut, décoré d'une belle barbe blanche, qui pendait jusqu'à la ceinture; Jésus-Christ et la vierge Marie à ses côtés; le Saint-Esprit au-dessous d'eux en forme de pigeon; et des

anges joignant les mains et baissant la tête, pour recevoir père Ignace et père Xavier.

» Si quelqu'un se fût moqué publiquement de ce tableau, le révérend père la Chaise, confesseur du roi, n'aurait pas manqué de faire donner une lettre de cachet au ricaneur sacrilége.

» Si on mettait bout à bout, dit le jésuite Bouhours, toutes les courses de Xavier, il y aurait de quoi faire plusieurs fois le tour de la terre. Observez qu'il était parti pour ses voyages en 1542, et qu'il mourut en 1552. S'il eut le temps d'apprendre toutes les langues des pays qu'il parcourut, c'est un beau miracle; s'il avait le don des langues, c'est un plus grand miracle encore. Le jésuite Bouhours ne fait aucun doute que saint François-Xavier n'eût le don des langues; mais il avoue qu'il ne l'avait pas toujours.

» Nous comptons dans la foule de ses miracles huit enfans ressuscités. Mais le plus brillant de tous, et après lequel il ne faut jamais parler d'aucun autre, c'est que dans une tempête qui dura trois jours, il fut constamment à la fois dans deux vaisseaux, à cent cinquante lieues l'un de l'autre, et servit à l'un des deux de pilote; et ce miracle fut avéré par tous les passagers qui ne pouvaient être ni trompés, ni trompeurs.

» C'est là pourtant ce qu'on a écrit sérieusement et avec succès, dans le siècle de Louis XIV, dans le siècle des Lettres Provinciales, des tragé-

dies de Racine, du Dictionnaire de Bayle, et de tant d'autres savans ouvrages (1). »

François-Xavier mourut à Malacca, et fut enterré dans de la chaux vive, afin que les chairs étant plus tôt consumées, on pût emporter les os. On le déterra *dans cette vue*, deux mois après ; mais il fut trouvé sans corruption et presque aussi frais au milieu de sa chaux qu'un homme qui n'aurait été qu'endormi. Ses habits n'étaient point gâtés ; et son corps jetait une odeur plus douce que celle des parfums les plus agréables. Ce saint corps fut reçu en grande pompe dans Malacca, où il chassa la peste qui y faisait des ravages depuis quelques semaines.

Il est singulier que malgré ces miracles, ce missionnaire apostolique, ce grand saint qui avait été exhumé pour être placé dans une châsse, ait été remis en terre hors de l'église, dans un lieu destiné aux morts de la populace, sans soin et sans honneur. Il paraîtrait que la ville de Malacca l'avait reçu avec pompe parce qu'elle était pestiférée, et qu'elle le dédaigna lorsqu'elle n'eut plus besoin de lui.

Six mois après trois jésuites, indignés de voir ce saint dépôt dans un tel abandon, le firent déterrer pendant la nuit ; ils le trouvèrent encore frais et entier. On ne lui avait mis qu'un linge sur la face et un oreiller sous la tête. Le père Jean

---

(1) Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, au mot *François-Xavier*.

Beite, de la compagnie de Jésus, observant que ce linge et cet oreiller étaient teints d'un sang vermeil, en fit deux précieuses reliques. Ensuite, avec ses deux compagnons, il fit mettre le corps dans un cercueil de bois précieux, garni de brocart d'or. On le transporta à Goa, où pour le coup il reçut des honneurs dignes du grand François-Xavier. Toutes les rues de la ville étaient décorées; le vice-roi, la noblesse, le clergé, les magistrats, les corps des marchands accompagnaient la procession, en habit de cérémonie; et tout du long du chemin, le saint corps faisait des miracles.

On le canonisa bientôt; on le fêta de toutes parts. « On dit même que vers le cap de Como-» rin, il y eut des mahométans qui lui dressèrent » une mosquée; et que le roi de Travancor, aussi » mahométan, lui fit bâtir un temple superbe. » Les payens *parlèrent aussi* de lui dresser des » autels comme à un de leurs dieux; et l'on en a » vu entreprendre de longs voyages à Goa, pour » voir son corps exempt de corruption, sur le » bruit des prodiges qu'il avait faits (1). »

Ce corps est à Goa. Mais on apporta à Rome un de ses bras qui s'y conserve avec vénération. Le père Maimbourg assure que le saint fut sensible à la perte de son bras; qui s'est tout desséché; et même depuis qu'on l'a ainsi estropié, le corps

---

(1) Baillet, 3 décembre.

n'est plus aussi frais qu'au seizième siècle : chose que l'on croira sans difficulté.

Saint François-Xavier est le patron des marins qui voyagent sur la mer du sud. On va honorer en Navarre la chambre où il est né, que l'on a convertie en chapelle. Beaucoup d'églises ont quelques pièces de ses habits ; et on montre dans la Calabre une de ses manches de soutane qui guérit du mal d'Amérique.

— Le corps de saint François de Borgia, troisième général de la compagnie de Jésus ou d'Ignace, mort en 1572, est à Madrid dans l'église de la maison professe des jésuites, et à Rome, dans l'église du grand Jésus.

— « Depuis la belle histoire de saint François-Xavier par le jésuite Bouhours, nous avons eu l'histoire de saint François Régis, par le jésuite d'Aubenton, confesseur de Philippe V, roi d'Espagne ; mais c'est de la piquette après de l'eau-de-vie : il n'y a pas seulement un mort ressuscité dans l'histoire du bienheureux Régis (1). »

FRANÇOISE, — veuve romaine, institutrice des Collatines, morte en 1440. Nous ne voyons pas qu'elle ait laissé plusieurs corps ; et nous ne citerons que celui qui fut trouvé à Rome, sous Urbain VIII, deux cents ans après sa mort. On ne le déterra qu'après une fouille de quinze jours ; et le peuple montra tant de dévotion pour cette

(1) Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, au lieu cité.

sainte, dont il voulait se partager les os, qu'on en fit la translation presque en secret, « parce » qu'on appréhendait le tumulte et les violences » du *peuple romain*, dont la dévotion était pleine » d'un zèle dangereux (1) ».

FRÉDIEN. — C'est un saint du sixième siècle qu'on honore à Lucques, où il a fait de grands miracles. On assure qu'il changea le cours d'une rivière en faveur des Lucquois; il ordonna à la rivière de le suivre où il la conduirait; et il se fit obéir. Cette rivière qui inondait souvent la ville est le Cerchio, qui est encore là pour témoigner du miracle utile de saint Frédien.

Le corps de ce saint est à Lucques, où l'on montre aussi une table de marbre longue de dix-sept pieds, qu'il prit dans ses bras, quoiqu'elle eût six pieds de large, qu'il chargea sur ses épaules, et qu'il mit sur un chariot, après l'avoir descendue de la montagne, voulant donner un peu d'aide aux maçons qui construisaient l'église dont il est maintenant le patron. — Cette histoire est narrée dans une belle inscription latine (2).

FRIARD. — Ce saint est du petit nombre de ceux qui travaillèrent; les laboureurs l'ont pris pour leur patron, parce qu'il laboura, mais dans sa jeunesse seulement; car étant devenu

---

(1) Baillet, 9 mars.
(2) Citée par Misson, tome II, page 323.

vieux, il vécut dans une cellule. Il était né à Besnai en Bretagne, où il a laissé un corps. On en montre un second à Nantes. — Il mourut en 583.

DEUX BEAUX MIRACLES.

Le vent ayant brisé un petit arbre que cultivait saint Friard, il le coupa et en fit un bâton. Long-temps après, ce bâton étant bien sec, il s'avisa de le planter en terre et de l'arroser tous les matins; si bien qu'il prit racine, porta du fruit, et devint en deux ou trois années un grand et bel arbre. Mais comme trop de curieux venaient voir cette merveille, Friard, n'aimant pas à être interrompu dans sa solitude, coupa son arbre par le pied.

Une autre fois, un gros arbre chargé de fleurs étant tombé par un coup de vent; comme il ne pouvait le relever à cause de son poids, il en coupa d'abord toutes les branches, l'aiguisa ensuite comme un pieu, le remit en terre, relia après cela toutes les branches à leur place. « Voilà un bel arbre. Qui dirait que cet arbre » reprit sa verdure, que les fleurs recouvrèrent » leur beauté, et qu'il se chargea de fruits (1)? » Cet arbre merveilleux subsista long-temps. On l'a employé vers le huitième siècle à la construction d'un autel dédié à saint Friard. Cet autel doit être encore à Nantes.

---

(1) Ribadéneira, 2 août.

FRUCTUEUX, — évêque de Tarragone et martyr au troisième siècle. Après qu'il fut mort, les fidèles de Tarragone se jetèrent sur son corps et se le partagèrent à coups de poings. Un corps à miracle est assez précieux pour qu'on s'en dispute la possession. Mais saint Fructueux, qui ne se souciait pas d'être dépiécé, apparut aux fidèles, et leur dit que, puisque tout devait être commun entre les chrétiens, il les priait de restituer tous ce qu'ils avaient volé, afin que son corps fût honoré entier dans quelque église.

Les fidèles obéirent aux volontés du fantôme. Son corps était à la fois, 1°. à Tarragone; 2°. à Manrèse, en Catalogne; 3°. dans un faubourg de Barcelone; 4°. en Italie, sur la côte de Gênes: ce qui prouve que les fidèles voleurs des reliques de saint Fructueux avaient restitué le quadruple de ce qu'ils avaient pris, selon la loi du doux Moïse.

— Il y a un autre saint Fructueux, qui fut évêque de Brague au septième siècle. Son corps est à Brague et à Compostelle.

FULCRAN, — évêque de Lodève en Languedoc, mort au onzième siècle. Lorsqu'on releva ses reliques de terre, le peuple dévot mit en pièces et se partagea son cercueil et son drap mortuaire; il ne ménagea le corps que par une frayeur respectueuse. En 1572, ce corps était entier, frais, sans corruption, lorsque les hérétiques huguenots s'emparèrent de la ville de

Lodève. Ils tirèrent le saint corps de sa châsse et voulurent le brûler dans un feu de bois vert. Mais le bois ne s'enflamma point, et par un miracle qui confond les impies, le sacré corps, résistant aux flammes, devint plus frais que jamais. Une si grande merveille ne toucha pas les hérétiques qui traînèrent par les rues le corps de saint Fulcran, le mirent en pièces et le jetèrent à la voirie.

Ce nonobstant, le corps de saint Fulcran est toujours à Lodève; on ne sait trop comment il y est revenu entier, sans corruption, couvert de sa peau. (Si toutefois la révolution l'a respecté), chacun peut le voir de ses yeux. « Mais ne serait-» ce pas un corps étranger à qui on aurait donné » le nom du saint (1)? »

FULGENCE, — évêque de Ruspe en Afrique, au sixième siècle; père de l'église. Son corps fut, dit-on, apporté en France, mais on ne sait par qui, sous le règne de Dagobert III; on l'honorait à Bourges, et à l'abbaye de Montier-Moyen, en Berry.

FURSY, — abbé de Lagny, patron de Péronne, mort en 650. Après qu'on se fut longtemps disputé son corps, on le porta en grande cérémonie à Péronne, où il fit de grands miracles, guérissant des dévots qui se trouvaient malades tout exprès.

(1) Baillet, 13 février.

Quelques moines anglais avaient gardé, sans qu'il le sût, une de ses ceintures ; on l'appliquait sur les reins de ceux qui se sentaient affligés de l'esprit de fornication ; ce qui amortissait en eux toute concupiscence (1).

FUSCIEN, — martyr d'Amiens avec saint Victoric et saint Gentien, au quatrième siècle. Le corps de saint Fuscien est à Baugenci sur la Loire, et à Amiens ; celui de saint Victoric est doublé également, à Baugenci et à l'abbaye de Corbie ; celui de saint Gentien a eu le même avantage, étant à Baugenci, et à Saint-Quentin, en Vermandois. — Tel était du moins l'état de ces doubles corps, avant que la révolution vînt déranger leurs saintes reliques.

G.

GABRIEL. — On honorait dans quelques monastères une plume de l'ange Gabriel, laquelle plume était réstée, dit-on, dans la chambre de la Sainte-Vierge, lorsqu'il vint lui annoncer qu'elle allait concevoir notre Seigneur (2). On vénère aussi, à Notre-Dame de Lorette, la fenêtre par laquelle l'ange Gabriel passa, pour remplir son ministère.

---

(1) Ribadéneira, 16 janvier.

(2) Henri Étienne, *Apologie pour Hérodote*, chap. 39. Daubigné, *Confession de Sancy*, chap. 7.

GAETAN, ou CAJETAN, — instituteur des Théatins, mort en 1547. « Dieu a fait des milliers de miracles par l'invocation de son nom; et les merveilles qu'opère saint Gaëtan sont en si grand nombre, qu'il semble que Dieu les verse comme de la pluie (1). » Une dévote ayant imploré son assistance, il lui apparut et lui dit : vous réciterez en neuf jours quatre-vingt-un *pater*, autant d'*ave maria*, autant de *gloria patri*, devant mes reliques ou devant une de mes images; et vous obtiendrez alors ce que vous demandez. La dévote obéit, fut exaucée; et cette neuvaine à toujours été employée très-sûrement depuis.

Le corps de saint Gaëtan est à Naples, dans l'église de Saint-Paul. On conseille aux voyageurs d'éprouver sa vertu infaillible.

GALMIER, ou GAUMIER, — serrurier, puis dévot, puis mendiant, puis soudiacre à Lyon, mort vers 650. Son corps, qui était à Saint-Just de Lyon, fut anéanti par les huguenots, si visiblement qu'on n'osa retrouver ensuite qu'un de ses bras.

On montre, dans le Forest, la fontaine de Saint-Galmier, qui a la vertu de rendre la force aux garçons serruriers, lorsqu'ils sont épuisés. On dit que l'eau de cette fontaine a le goût du vin; « je m'en rapporte à ce qui en est, dit ingénieu-

---

(1) Le P. Giry, *Vies des Saints*, du 7 août.

sement un gentilhomme voyageur ; mais si c'était vrai, on en tarirait bien vite la source (1). »

GATIEN, — premier évêque de Tours, mort à la fin du troisième siècle. Il avait deux corps, un à Tours dans l'église de son nom ; un autre à l'abbaye de Saint-Vaast d'Arras. Celui de Tours fut brûlé par les huguenots. Mais, depuis, on en a retrouvé tant de pièces qu'il y a peu à regretter.

GAUDENCE, — prélat du quatrième siècle, très-vénéré à Ivrée en Piémont, où l'on honorait son corps. Mais il a laissé pour relique plus précieuse un miracle perpétuel ; c'est que la ville d'Ivrée étant infestée de scorpions qui s'y trouvent partout, jusques dans les lits, saint Gaudence leur défendit d'être dangereux ; et ils ne le sont pas, tandis qu'ils effraient ailleurs : c'est aux naturalistes à expliquer le fait, s'il est généralement vrai.

GAUTIER, — premier abbé de Saint-Martin de Pontoise. Son corps resta dans son abbaye, où il était mort en 1099.

Les religieux de cette abbaye bénissent une eau, dans laquelle ils font tremper un os du saint, et qu'ils appellent eau de saint Gautier ; elle guérit de la fièvre. « Un nommé Hilduin se moquait

---

(1) *Voyage de France et d'Italie par un gentilhomme français*, page 30.

de ceux qui disaient avoir été guéris par saint Gautier ; incontinent le fils de cet impie tomba tellement malade, que les médecins n'y purent rien faire, et il ne fut guéri que par les reliques de notre saint, que Hilduin honora beaucoup depuis (1). »

GÉANS. — C'est l'opinion des théologiens et de la sorbonne, qu'il y avait autrefois des géans. On trouva en Sicile (2) des os d'hommes de vingt pieds. Un anatomiste de Lucerne montrait un os, qui doit être encore à la bibliothéque de cette ville, et qui supposait un géant de dix-neuf pieds : un autre anatomiste a cru y reconnaître un os d'éléphant. On regarda ces os de géans avec terreur. On en fit ensuite des espèces de reliques redoutables.

On voyait au couvent des jacobins de Valence, en Dauphiné, dans le trésor des saintes reliques, les ossemens prodigieux d'un géant d'une taille extraordinaire, qui dévastait autrefois la contrée, et qui fut tué par les habitans (3).

Quoique les géans n'aient pas été des saints, à l'exception de saint Christophe, à qui l'on donne la taille honnête de vingt-huit pieds, nous avons cru devoir en dire deux mots, parce que dans

(1) André Duval, *la Vie de saint Gautier*, abbé.

(2) A ce que dit Barclai, dans le roman d'Argénis.

(3) *Voyage de France et d'Italie par un gentilhomme français*, 1667, page 58.

plusieurs pays on a gardé des reliques de géans.

GENEVIÈVE, — vierge, patrone de Paris, née à Nanterre (1) vers 442, morte en 512. On en a fait une bergère, une demoiselle noble, une religieuse, une prophétesse, une recluse. Elle avait six ans, lorsque saint Germain et saint Loup, passant par Nanterre, lui firent promettre de consacrer sa virginité à Jésus-Christ. Aussitôt, un ange apporta du ciel une médaille marquée d'une croix, que les deux évêques lui pendirent au cou. Cette médaille miraculeuse se conservait à Paris, dans l'abbaye du nom de la sainte.

Quoiqu'elle n'eût que six ans, Geneviève sentant qu'elle était épouse de Jésus-Christ, se mit à parler peu, à marcher gravement et à fréquenter les églises avec assiduité. Son occupation principale consistait, selon quelques-uns, à garder les moutons de son père; et ce travail lui plaisait beaucoup, parce qu'il lui laissait le temps de méditer et de prier.

Sa mère lui commanda, un jour de grande fête, de garder la maison pendant la messe. La petite Geneviève répondit qu'étant épouse de Jésus-Christ, elle devait plus que toute autre assister aux saints offices. Cette réplique fut punie d'un souflet; mais l'irrévérence de cette mère qui ne res-

---

(1) Village à trois lieues de Paris.

pectait pas sa fille eut aussitôt son châtiment. La mère de Geneviève devint aveugle, et ne recouvra la vue qu'au bout de deux ans, qu'ayant reconnu sa faute, elle pria sa fille, avec toutes sortes d'égards, de bénir un peu d'eau et de lui en laver les yeux.

Geneviève alla puiser de l'eau à une fontaine, que l'on vénère encore à l'entrée de Nanterre, bénit cette eau, en lava les paupières de sa mère, qui rouvrit aussitôt les yeux, et n'empêcha plus la jeune sainte d'aller à l'église tant qu'elle voudrait.

Elle prit le voile vers sa quatorzième année; et ayant perdu ses parens, elle alla à Paris demeurer chez sa marraine, où elle eut la joie de faire une grosse maladie, pendant laquelle un ange vint lui apprendre à deviner l'avenir et à connaître les choses cachées; ce qu'elle prouva bien, en découvrant à une jeune religieuse de Bourges le lieu, le jour et l'heure où elle avait péché contre la virginité, croyant le faire bien secrètement. Il n'est pas nécessaire d'ajouter que la religieuse ne manqua pas de faire pénitence.

Dès l'âge de quinze ans, Geneviève se donnait la discipline et se traitait fort durement. Elle ne mangeait que deux fois par semaine, et ne prenait qu'un peu de pain d'orge, avec quelques fèves qu'elle faisait toujours cuire quinze jours d'avance. Ce ne fut qu'à cinquante ans qu'elle se décida à prendre un peu de lait.

Elle avait eu, entre autres maladies, une lèpre si hideuse, que tout le monde l'avait abandon-

née. Mais en ayant été miraculeusement guérie, elle devint si dévote envers saint Denis et ses compagnons, qu'elle leur fit bâtir une église. Comme on y travaillait, le vin manqua aux ouvriers : la sainte y suppléa, en remplissant un tonneau d'eau commune qu'elle changea en vin, et qui demeura plein jusqu'à la fin de l'année.

Cette église était auprès de Paris; c'était cependant pour la sainte un assez long voyage, surtout voulant y aller toutes les nuits chanter matines. Cet inconvénient ne la rebuta point; et un jour le diable ayant soufflé sa lanterne, la sainte la ralluma merveilleusement avec le bout de son doigt, sans qu'il fût possible depuis à l'ennemi de l'éteindre. On gardait le cierge de cette lanterne à l'abbaye de Sainte-Geneviève. C'était une précieuse relique, qui guérissait les malades et délivrait les possédés.

On conserva aussi jusqu'au seizième siècle, dans quelques couvens, des bouteilles du vin que la sainte avait fait pour ses maçons. Mais il a été bu par les huguenots.

Sainte Geneviève avait ressuscité un enfant noyé; ses autres miracles lui donnaient la réputation de sainte; car alors il fallait des miracles. Cependant une bonne femme un peu curieuse, et facile à mal penser des gens extraordinaires, voulut voir ce que la sainte faisait seule dans sa chambre, et l'épia par le trou du clichet. Elle fut punie de sa témérité et resta quarante jours aveugle. La sainte ayant enfin pitié d'elle la guérit par un signe de croix.

Le diable, qui n'aimait pas Geneviève, publia que c'était une hypocrite, qui faisait la sainte pour avoir de la considération ; que ses miracles étaient des fourberies ; qu'elle se vantait de jeûner, mais qu'elle mangeait secrètement de bons morceaux ; enfin qu'elle s'abandonnait aux plaisirs de la chair. Le diable qui est adroit sema ces bruits avec tant d'artifice, que tous les gens de bien méprisèrent sainte Geneviève. Heureusement saint Germain d'Auxerre arriva ; il prouva que sa chère Geneviève était une sainte ; et le diable fut écorné de ce côté là.

Il dressa donc d'autres batteries. Attila, roi des Huns, surnommé le fléau de Dieu, entra en France. Les Parisiens voulurent s'enfuir avec la bravoure qui les caractérisait alors. Geneviève qui savait l'avenir, leur prédit que Paris ne serait point détruit s'ils faisaient pénitence. Les plus prudens la crurent. Mais les méchans s'écrièrent que c'était une sorcière, et qu'il fallait la tuer. Ils allaient le faire, quand l'archidiacre d'Auxerre vint l'arracher de leurs mains. Peu après, Attila s'étant retiré, sans saccager Paris, les Parisiens eurent tant de respect pour la prophétesse, qu'ils ne voulurent plus rien faire sans son avis.

Elle fit beaucoup d'aumônes, obtint la grâce de plusieurs criminels ; son grand plaisir était de lâcher les prisonniers.

Après avoir vécu plus de quatre-vingts ans, elle mourut avec douceur, et fut enterrée solennellement dans l'église de Saint-Pierre et de Saint-

Paul, qui a porté depuis le nom de Sainte-Geneviève. Paris implore son aide, dans les pestes, les guerres, les sécheresses et les inondations.

Le tombeau de sainte Geneviève fut honoré, immédiatement après qu'on y eut mis son corps, qui ne cessait de faire des miracles. On l'entoura de lampes et de présens; et cent dix-huit ans après sa mort, saint Éloi, qui était orfévre, offrit de lui faire une châsse magnifique. Cette sainte châsse faite par un saint, fut si souvent remuée et s'ébranla tellement, qu'il fallut sous saint Louis en faire une autre. On employa douze ans à ramasser l'or, l'argent et les pierreries; la châsse fut terminée en 1242; et les moines, qui y placèrent secrètement les reliques de Geneviève, parce qu'ils ne voulaient pas que le peuple les vît tirer de l'ancienne châsse, mirent une nuit entière à les arranger dans leur nouveau palais.

Cette châsse, que l'on voyait encore avant la révolution, était soutenue au fond de l'église par quatre statues de vierges plus grandes que le naturel, qui tenaient des candélabres à la main. Deux de ces vierges étaient debout sur deux grandes colonnes de marbre; les deux autres sur deux colonnes de jaspe, d'ordre ionique comme les premières. On avait employé à la châsse huit marcs d'or et cent quatre-vingt-douze marcs d'argent. Aussi, indépendamment des ornemens et des reliques, elle pesait cent livres. Les libéralités de nos rois l'avaient tellement enrichie de pierreries, qu'elle en était couverte. Elle était surmontée

d'une superbe couronne de diamans, qui était un présent de la reine Marie de Médicis.

Dans toutes les calamités publiques, on promenait la châsse de sainte Geneviève avec celle de saint Marcel par les rues de Paris. L'abbé de sainte Geneviève avait alors le pas sur l'archevêque. On l'avait promenée du temps des Normands; ce qui n'avait pas empêché les Normands de ravager la France.

En 1129, du tems de Louis-le-Gros, il s'éleva dans Paris une maladie étrange, qu'on appela le mal des ardens ou le feu sacré, parce qu'elle prenait les personnes aux parties honteuses dont elles avaient abusé. Les médecins n'y trouvaient aucun remède; beaucoup de Parisiens en mouraient et le nombre des malades était immense. On descendit la châsse de sainte Geneviève ; les malades qui emplissaient l'église de Notre-Dame allèrent au-devant des augustes reliques, et furent tous subitement guéris, à l'exception de trois incrédules. C'est en mémoire de ce miracle que l'on éleva, sur le lieu même où il s'était opéré, la petite église de Sainte-Geneviève des ardens.

Le corps de sainte Geneviève était donc dans son église de Paris, entouré *d'ex-voto* innombrables. Il est vrai que ces saintes reliques faisaient si aisément des miracles qu'elles guérissaient même les impies ; elles délivrèrent de la fièvre *Érasme de Rotterdam, qui était un libertin*, comme dit André Duval. On avait à Nanterre son voile et quelques-uns de ses vêtemens. On y

conserve encore trois ou quatre de ses petits os.

La lampe qui était à Paris devant le tombeau de Geneviève, était pleine d'une huile qui brûlait sans cesse et ne tarissait point. Son lit, que l'on conservait à Paris, faisait aussi des miracles. On conte même que dans une grande inondation qui survint, ce lit ne fut point mouillé; merveille très-croyable s'il était dans un endroit sec. Tous ces miracles ont cessé.

Dans la révolution on a porté à l'hôtel des monnaies la châsse de sainte Geneviève. Tous les os ont été soigneusement recueillis et brûlés devant une multitude immense de curieux, sur la place de Grève. Cependant, après la restauration du culte catholique, un prêtre de l'église de Saint-Étienne-du-Mont retrouva dans la terre, qu'il fit remuer autour de son église, des ossemens auxquelles il donna le nom de Sainte-Geneviève. On les mit dans une belle châsse qui brille sur quatre colonnes, au fond de Saint-Étienne-du-Mont, exposée à la vénération des fidèles. Ces os ont-ils pu échapper aux flammes de la place de Grève, ou renaître de leurs cendres? comment sont-ils venus se trouver autour de l'église où l'on a fait une fouille tout exprès? sur quels indices a-t-on reconnu que c'étaient des os de sainte Geneviève?

Ces os, brûlés en 1793 et retrouvés au dix-neuvième siècle ont déjà fait des miracles, guéri des malades, et gagné des *ex-voto*.

On vénère aussi à Paris la pierre tumulaire de sainte Geneviève; et on a remplacé par une croix,

auprès de Nanterre, une petite chapelle bâtie sur le lieu où la sainte gardait ses moutons. L'église de ce village est construite, dit-on, à l'endroit où fut jadis la maison de ses parens ; et l'on montre à peu de distance le puits dont nous avons parlé. Il est surmonté d'une petite statue de Geneviève. L'eau, qui guérissait tant de maux au dernier siècle même, a perdu sa vertu (1).

L'église de Nanterre est remplie d'*ex-voto*, peints pour la plupart par des peintres en bâtimens, et qui tiennent beaucoup de la caricature. On y voit le tableau d'une femme de Versailles, qui tomba d'un premier étage dans la rue sans ce blesser, par l'intercession de sainte Geneviève. Le père ou le mari de cette femme porte à son chapeau une cocarde tricolore. Le miracle a eu lieu en 1796. On y voit l'ex-voto d'un marchand de vin de Nanterre, qui tomba ivre devant ses chevaux, en 1812, et qui dut à l'aide de sainte Geneviève de n'être point écrasé.

Plus loin, c'est Marie Françoise Thomazet dans son lit. Sainte-Geneviève lui apparaît tenant d'une main un bâton ou un cierge, et de l'autre un livre de plain-chant. Elle a sur l'estomac une pièce piquée tricolore. Cette malade fut guérie par la sainte en 1749.

---

(1) Ce long article est tiré d'André Duval, *Vie de sainte Geneviève ;* Baillet, 3 janvier ; M. Dulaure, *Description de Paris*, tome I ; *Environs de Paris*, tome II. Saint-Albin, *Voyage de Béranger dans Paris*, tome II. Piganiol, sur Paris, tome I ; etc.

A côté c'est un voltigeur de Louis XV, qui revient de l'armée avec sa tête, par la protection de Geneviève : il a le fusil sur l'épaule.

Nous finirons par ce passage du père Martial-du-Mans, qui a perdu la moitié de sa grâce depuis qu'on a fondu la châsse de Sainte-Geneviève : « En admirant cette belle église et cette » riche châsse, ne vous prend-il point envie de » vous écrier : oh! qu'il fait bon servir Dieu » ! (1)

GENGOUL, — Gengon, Gengolff, ou Jean-Goul, martyr de la chasteté conjugale, tué en 760. C'était un gentilhomme bourguignon, disent les légendaires. Il était doux, modeste, peu lubrique ; il épousa une demoiselle noble qui avait des inclinations toutes contraires. Elle en donna des preuves évidentes, s'abandonnant à des cavaliers, pendant une absence de son mari, que sa naissance avait obligé de prendre du service à l'armée : et non-seulement elle partagea son lit avec des étrangers, elle ajouta encore la raillerie à l'outrage, faisant mille mauvaises plaisanteries sur la douceur et l'humeur pacifique de Gengoul son époux.

Gengoul n'opposa d'abord qu'une grande bonté à de pareils excès. Mais voyant sa femme devenir de plus en plus audacieuse dans le péché, il se sépara d'elle. Comme ce divorce mettait des bornes aux dépenses de sa femme, et que Gengoul

(1) *Les Pratiques de l'année sainte*, 3 janvier.

n'ayant point fait d'enfans, lui retirait une grande partie de son bien, elle le fit assassiner par l'un des complices de ses désordres. Gengoul devint ainsi le patron des époux malheureux : car l'église l'a mis au rang des saints martyrs.

Après qu'il fut mort, son corps fit des miracles. On vint dire à sa femme que le corps de Gengoul opérait des prodiges. — « Oui, dit-elle, il » fait des miracles comme mon cul pète. » A l'instant, le ciel voulant nous montrer qu'il ne faut pas nous moquer des saints, la veuve Gengoul péta et ne fit que péter le reste de sa vie. La ville de Cambrai fait tous les ans une procession en mémoire de cette merveille (1).

Le corps de saint Gengoul fut porté à Varennes, dans le diocèse de Langres. Il avait à Florennes, dans le pays de Liége, un second corps qui fut brûlé par les huguenots. Son troisième corps est à Villa-Viciosa en Portugal. Son quatrième corps est dispersé dans diverses églises du diocèse de Cologne. On en compte un cinquième dans la ville de Trèves ; des parties du sixième à Prague en Bohème, à Remerangles en Beauvaisis, à Harlem, etc. Mais un si grand saint doit avoir laissé plus de corps que nous n'en indiquons ici.

FONTAINE DE SAINT GENGOUL.

Un jour que saint Gengoul passait par la Cham-

---

(1) Le P. Arthur du Montier, *Vie de saint Gengoul.* Dulaurens. *Les abus dans les cérémonies et dans les mœurs.* — *Mémoires d'un vilain du quatorzième siècle*, tome II. *Appendice.*

pagne pour retourner à Varennes, où il demeurait, il s'arrêta auprès d'une belle et claire fontaine, qui le charma tellement qu'il demanda à l'acheter, et la paya cent pièces d'argent. Le maître de la fontaine les reçut, se riant dans sa barbe du bon saint, qu'il regardait comme un sot; car, disait-il, il ne pourra transporter ma fontaine ailleurs.

Le saint cependant rentra chez lui et annonça à sa femme l'emplette qu'il venait de faire. Elle se mit aussitôt à l'appeler hébété, homme sans esprit, et prodigue de son bien. Gengoul ne répliqua rien, sortit dehors et ficha son bâton en terre. Le lendemain matin il envoya un de ses serviteurs au lieu où il avait planté son bâton. Le serviteur ayant tiré le bâton, comme on le lui avait commandé, il en sortit une belle fontaine; c'était celle qu'il avait achetée quelques jours auparavant, et qui s'était tarie aussitôt dans la terre du vendeur.

Cette fontaine qu'on honore à Varennes, a toujours donné depuis des eaux abondantes, qui rendent la santé aux malades et ont des vertus très-salutaires, par les mérites du bon saint Gengoul(1).

On peut voir, à quelques lieues de Sézanne en Brie, des marais qui portent le nom de saint Gengoul, parce que ce saint les côtoyant un jour, et se trouvant importuné par les cris des grenouil-

(1) Le P. Arthur du Montier, cité plus haut.

les, jeta une petite pierre dans le marais, en ordonnant aux habitantes de ne parler désormais que l'une après l'autre. C'est pour cela qu'on n'entend jamais crier qu'une grenouille à la fois dans ces marécages. C'est du moins l'opinion des villages voisins.

GEORGES, — martyr du troisième ou du quatrième siècle, patron de l'Angleterre. On ne sait rien de son pays, ni de son histoire. Le père Ribadéneira dit que, comme on a fait des contes sur ce saint, le breviaire romain ne fait pas mention de sa vie, « parce que l'église de Rome fuit comme la peste tout ce qui peut sentir le mensonge, de mille lieues loin. » Il ajoute que pour lui il a grand soin de ne rien dire des saints qui ne soit bien avéré. Il nous apprend ensuite que St-Georges était un noble chrétien de Cappadoce, fort adroit à la guerre, où il était mestre-de-camp sous l'empereur Dioclétien.

Lorsque ce prince voulut persécuter les chrétiens, saint Georges, qui était membre du conseil impérial, prit leur défense. L'empereur saisi de rage et de furie fit emprisonner Georges dans un cachot, où on l'enchaîna sous une grosse pierre. Le lendemain on lui fit déchirer le corps avec des pointes de fer. Le surlemain il fit parler le diable devant Diocletien ; et après cela on lui coupa la tête. Mais on ne sait trop dans quelle ville (1) ; et le saint pape Gélase regardait Georges

(1) « Saint Georges fut martyrisé, dit-on, en Perse, dans une

comme un saint imaginaire. D'autres disent que Georges de Cappadoce était un arien, un scélérat, et un ennemi de saint Athanase (1).

Quoi qu'il en soit, ce saint a laissé plus de trente corps, dans les innombrables reliques que l'on montre de lui en Espagne, en Angleterre, en Italie, en France, en Allemagne et dans les Pays-Bas. Il a une tête à Venise, une autre à San-Salvador, une autre à Prague, une autre à Cologne, une autre dans une église du Mans, une autre dans l'Auvergne, une autre à Trèves, une autre chez les Anglais, une autre à Constantinople, un autre à Lydda, une autre à Rome, avec son étendard, le fer de sa lance, etc., dans l'église qui porte son nom. — On le représente toujours à cheval.

Voyez, dans l'article des Animaux sacrés, le Dragon de saint Georges.

GERMAIN, — évêque d'Auxerre, l'un des plus célèbres prélats de l'église Gallicane, mort vers 450. Il courut beaucoup, prêcha la foi en Angleterre, en Italie, en France; il alla même, dit-on, à Jérusalem, et fit partout des miracles.

» ville nommée Diospole. Mais comme les Persans n'avaient » point de ville de ce nom, on a placé depuis son martyre » en Arménie, à Mitylène. Il n'y a pas plus de Mitylène en » Arménie que de Diospole en Perse. Mais ce qui est constant, » c'est que Georges était colonel de cavalerie, puisqu'il a en- » core son cheval en paradis. » [VOLTAIRE. *Notes au chant IV de la Pucelle.*]

(1) Jurieu. *Apologie de la morale des réformés.* Tome I.

Un jour qu'il passait par le bourg de Sainte-Reine en Bourgogne, une sainte femme, nommée Nectariole, le reçut chez elle et lui fit un lit avec une botte de paille. Lorsque le saint fut parti, elle recueillit sa paille avec le plus grand soin, et s'en servit depuis pour guérir les malades. Cette paillasse était très-révérée. On délivra même un possédé, en le liant avec un lien fait de la paille sur laquelle notre saint avait dormi (1).

Germain mourut à Ravenne, en grande réputation de sainteté. Des princesses et des évêques se disputèrent sa tunique, sa ceinture, sa soutane et le reste de sa garderobe. On porta son corps à Auxerre, comme il l'avait demandé; et chemin faisant ce corps ne cessa de faire des miracles et de répandre une excellente odeur, attendu qu'on l'avait embaumé avec le plus grand soin.

Le saint corps fut placé à Auxerre dans une châsse magnifique. Les huguenots le brûlèrent au seizième siècle et s'enrichirent des bijoux qui l'entouraient. Mais un catholique zélé sut retrouver les principaux membres, qui sont sans doute encore à Auxerre. On a de lui un troizième bras dans l'abbaye de Cusa, au diocèse de Perpignan, un autre à Ravennes, et une multitude de pièces détachées, dans deux ou trois cents églises de France.

BAINS DE SAINT GERMAIN D'AUXERRE.

On donne ce nom à une fontaine voisine du

(1) Baillet, 31 juillet.

lac d'Agnano. Les eaux en sont si chaudes, que la vapeur qui s'en exhale met en sueur le voyageur qui s'en approche, et fait paraître des éruptions sur la peau. Il y a des personnes à qui cette fumée est dangereuse ; mais elle guérit aussi diverses maladies : ce qui est une ressource à miracles.

On dit que Germain étant allé se baigner à cette fontaine, délivra par ses prières un moine qui était condamné à y faire son purgatoire dans la fumée, pour n'avoir pas été bon catholique bien soumis au saint siège (1).

GERMAIN, —évêque de Paris, mort en 576. Son corps était à Paris dans l'église de Saint-Germain-des-Prés. On le brûla sur la place de Grève, pendant la révolution ; et sa châsse, à laquelle on avait employé vingt-sept marcs d'or et deux cent cinquante marcs d'argent, fut convertie en monnaie. Cette châsse avait la forme d'une église gothique.

On avait aussi un bras détaché du saint, dans l'église de Saint-Germain-le-vieux, (maintenant détruite) en la cité.

Dans la fouille qu'on fit à Notre-Dame, en 1699, pour l'éxécution du vœu de Louis XIII, d'élever un nouvel autel à la Sainte Vierge, on trouva plusieurs saintes reliques, notamment la châsse

---

(1) *Voyage de France et d'Italie, par un gentilhomme français*, page 608.

de saint Germain, où était sans doute un second corps. Mais on ne le produisit pas, pour ne point éveiller l'attention des dévots qui allaient adorer le corps de l'abbaye. On se contenta de montrer la soutane du saint ; cette soutane était de couleur de musc, bordée de blanc, et d'une forme que l'on pourrait croire postérieure au sixième siècle. Il y manquait une manche ; et l'on avait écrit en gothique ces mots : *C'est la robe saint Germain* (1). Cette relique a fait quelques guérisons de paralytiques et de fiévreux.

GERMAIN, — patriarche de Constantinople, mort au huitième siècle. Il a laissé deux corps ; un au monastère de Choras en Asie, un autre à Borti entre le Limousin et l'Auvergne.

GERMER, — premier abbé de Flay en Beauvaisis, mort vers l'an 658. Il a également laissé deux corps complets ; l'un à Beauvais, l'autre à l'abbaye de saint Cyprien de Poitiers ; sans compter qu'on montrait quelque chose de ses reliques à Paris, dans l'église du Val-de-Grâce et ailleurs.

GERTRUDE, — vierge, première abesse de Nivelle-en-Brabant, morte en 659. Elle était si belle, qu'un jeune seigneur de la cour de Dagobert voulut l'épouser. Mais elle fit réponse qu'elle avait consacré sa virginité et son cœur à Jésus-Christ. Elle avait alors six ans.

---

(1) Piganiol. *Description de Paris*, tome I.

Dix ans après sa mort, le feu ayant pris au monastère de Nivelle, Gertrude apparut au-dessus du réfectoire et éteignit l'incendie, en y jetant un voile miraculeux, que l'on a conservé comme une relique des plus précieuses.

Le lit de cette sainte, que l'on gardait aussi dans l'église de son monastère, ressuscita un enfant qui s'était noyé dans un puits (1).

Son corps est au moins double, puisqu'il était à Nivelle-en-Brabant, et à Bologne, outre plusieurs reliques détachées que l'on se vantait de posséder dans quatre ou cinq églises de Cologne, et dans beaucoup d'autres lieux.

GERVAIS ET PROTAIS, — martyrs de Milan, au premier siècle. Ces deux saints étaient frères. Il y avait long-temps que leur nom, leur martyre et leurs reliques étaient dans l'oubli, lorsqu'en l'an 386, ils apparurent à saint Ambroise, archevêque de Milan, et le prièrent de déterrer et de faire honorer leurs corps. Ambroise, qui ne connaissait pas les deux saints, parce qu'ils ne voulaient pas se nommer, fit fouiller cependant. On trouva deux corps, dont la longueur fit juger que les deux saints avaient été d'une taille extraordinaire. Baillet dit que tout était pourri, excepté les ossemens principaux. Mais Ribadéneira assure que les deux corps étaient aussi frais que s'ils ne fussent morts que de la veille. Nous ne déciderons pas entre ces doctes.

(1) Ribadéneira, 7 mars.

On trouva sous la tête des deux saints un papier qui commençait ainsi. « Je soussigné, Philippe, ai dérobé les corps de ces deux saints et les ai ensevelis dans ma maison. Leur père se nommait Vidal; ils naquirent d'une même ventrée, et furent nommés Gervais et Protais (1). »

Avant de lever ces deux corps saints, on les éprouva par divers miracles, dont ils se tirèrent assez bien. Les peuples dès lors accoururent en foule; et saint Ambroise, qui avait besoin de reliques pour la grande église de Milan, qu'il se disposait à dédier, y fit transporter les corps de Gervais et de Protais avec une pompe extraordinaire, qui fut suivie de réjouissances publiques dans toute la ville.

Ces corps continuèrent d'opérer des guérisons merveilleuses et de délivrer des possédés, par la bouche de qui les démons avouaient que Gervais et Protais étaient de vrais martys, sans oublier certains petits complimens pour saint Ambroise.

Depuis lors, on a toujours célébré la fête de cette translation, dans la ville de Milan qui possède ces saints corps. On les montre néanmoins à Brissac en Alsace; et en troisième lieu dans l'église de Saint-Pierre de Besançon. Gervais et Protais, qui sont probablement des saints imaginaires, avaient encore chacun un quatrième corps à Soissons. On montrait d'eux de grands

---

(1) Ribadéneira, 19 juin.

ossemens à Paris, et *partout*, comme dit Calvin (1).

On conte qu'un dévot offrit à saint Séverin de Bavière, une pièce importante des reliques découvertes par saint Ambroise; mais que Séverin ne la reçut qu'après s'être fait révéler par Dieu même que c'était une vraie relique. Car disait-il, il peut arriver quelquefois que le diable nous fasse honorer comme saints des os de scélérat (2). tous les adorateurs de reliques n'ont pas pris les mêmes précautions; il est vrai que tous n'ont pas le talent d'avoir des révélations à volonté.

« Mais comment oseriez-vous nier, dit-on aux » philosophes, que saint Gervais et saint Protais aient apparu en songe à saint Ambroise; » qu'ils lui aient enseigné l'endroit où étaient » leurs reliques, que saint Ambroise les ait » déterrées, et qu'elles aient guéri un aveugle? saint Augustin était alors à Milan; c'est » lui qui rapporte ce miracle : *immenso populo* » *teste*, dit-il dans la cité de Dieu, livre XXII. » Voilà un miracle des mieux constatés. Les » philosophes disent qu'ils n'en croient rien; que » Gervais et Protais n'apparaissent à personne; » qu'il importe fort peu au genre humain qu'on » sache où sont les restes de leurs carcasses; » qu'ils n'ont pas plus de foi à cet aveugle qu'à

---

(1) *Traité des Reliques.*

(2) Bollandus, 8 janvier; Baillet 19 juin.

» celui de Vespasien (1); que c'est un miracle » inutile; que Dieu ne fait rien d'inutile; et ils » se tiennent fermes dans leurs principes. Mon » respect pour saint Gervais et saint Protais ne » me permet pas d'être de l'avis de ces philo- » sophes; je rends compte seulement de leur » incrédulité (2). »

GEZELIN, ou SCOCELIN, — saint du douzième siècle, qui vivait comme un ours et fuyait les hommes comme la peste. Baillet avoue (3) qu'on ne sait presque rien de la vie de cet *admirable solitaire*. Il passait ses jours dans les forêts du diocèse de Trèves. Son corps est au duché de Berg. Mais on en montrait un second à Luxembourg dans l'église de Notre-Dame.

GILDAS, ou GUÉDAS, — abbé de Ruis en Bretagne, au sixième siècle. Avant de mourir, il ordonna expressément à ses religieux de mettre son corps, lorsqu'il ne serait plus, dans une petite nacelle, et de l'exposer sur la mer au gré des flots. Les religieux exécutèrent ponctuellement cette dernière volonté. Mais après que le corps fut en pleine mer, quelques autres disciples de saint Gil-

---

(1) Les païens, qui avaient aussi leurs miracles, disaient qu'un jour l'empereur Vespasien rendit dans Alexandrie l'usage de ses membres à un paralytique, et la vue à un aveugle. Ces deux miracles étaient attestés par des monumens.

(2) Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, à l'article *miracles*.

(3) *Vies des Saints*, du 6 août.

das voulurent le conduire chez eux. Incontinent, Dieu permit que ce corps saint allât au fond de l'eau, sans qu'on pût jamais le trouver (1).

Dieu n'approuverait-il donc pas le culte des corps morts ? Et comment accorder cet accident du corps de saint Gildas avec les miracles que le ciel fit visiblement pour découvrir d'autres reliques ?

Quoiqu'il en soit, on retrouva malgré le ciel le corps de Gildas, et on l'honora bientôt dans son monastère de Ruis. Les Normands le brûlèrent au dixième siècle. Mais on le reproduisit encore après qu'il avait passé par le feu, comme on avait su le tirer du fond des mers ; et on le vénérait au dernier siècle à l'abbaye de Saint-Gildas de Bourg-Dieu dans le Berry.

GILLES, — *Egidius*, abbé en Languedoc au sixième siècle. Les légendaires content qu'il était d'Athènes, d'une famille très-illustre comme c'est l'usage, car au bon temps on ne pouvait guère être saint sans être noble. Il vint dans les Gaules pour y vivre solitaire, et se logea dans une caverne qu'il trouva à sa convenance, au fond d'une forêt du Languedoc. Une biche qui demeurait avec lui et lui faisait société, le nourrissait de son lait ; et ils allaient ensemble brouter l'herbe.

Or un jour que le roi Childebert chassait dans

(1) Baillet, 29 janvier.

cette forêt, la biche de Gilles poursuivie par les chiens fit découvrir sa retraite. Le roi eut toutes sortes de respects pour le saint, et lui fit bâtir près de sa grotte un monastère dont il le constitua abbé. Il y mourut vers 550; et le bruit des miracles qui se firent à son tombeau attira tant de fidèles, qu'il s'y éleva insensiblement une ville qui porte le nom du saint. — Le corps de saint Gilles était dans son monastère et dans l'église de Saint-Saturnin de Toulouse.

GOHAR, ou COHARD, — évêque de Nantes, tué par les Normands dans son église, pendant qu'il officiait. On avait martyrisé avec lui plusieurs autres fidèles, et on allait mettre le feu à l'église où étaient accumulés tous ces saints massacrés. Incontinent le corps de saint Gohar, qui craignait le feu, se leva sur ses pieds, prit sa tête entre ses mains, et sortit avec gravité, à la grande surprise des Normands, qui le suivirent pour voir l'issue de cette affaire. Étant arrivé au bord de la Loire, où se trouvait un bateau miraculeux, ayant de chaque côté un cierge allumé, mais sans rameurs et sans guide, le corps de saint Gohar y entra, et le bateau le conduisit à Angers; où l'on vint en procession le recevoir (1). Le corps et la tête du saint étaient encore dans cette ville au dernier siècle.

GOMBERT ET BERTHE, — époux du sep-

(1) Le père Albert, *Vies des Saints de Bretagne*, 25 juin.

tième siècle, qui vécurent dans la continence et fondèrent entre autres monastères l'abbaye de saint Pierre d'Avenai, près d'Épernay en Champagne. Leurs corps étaient à Avenai, où ils guérissaient les insensés et rendaient la raison aux pèlerins. Aussi les pèlerinages étaient très-nombreux ; et l'on cite du dernier siècle même plusieurs miracles avérés, sur des fous qui recouvrèrent leur bon sens pour avoir honoré les reliques et bu quelques verres d'eau de la fontaine de sainte Berthe, qui est près de là (1). Les deux corps saints sont maintenant dissipés ; la fontaine qui ne fait plus de miracles appartient à un avoué qui l'emploie à tous les usages profanes de son jardin. Mais on convient dans le pays que l'eau de sainte Berthe a naturellement quelques vertus calmantes, qui peuvent soulager les fous.

GON, GODON, ou GAN, — patron des gantiers ou marchands de gants, à cause de son nom, religieux, mort en odeur de sainteté à la fin du septième siècle. Son corps fut dissipé au neuvième par les Normands ; mais cinq cents ans après, (en 1344), on en reproduisit un second, au prieuré de Saint-Gan, près de Sezanne ; et on montrait assez de membres détachés pour en faire un troisième, dans l'abbaye de Fontenelles au

---

(1) Nous avons déjà remarqué, au mot *Fontaines*, qu'on voit auprès de la fontaine de sainte Berthe une pierre qui a conservé l'empreinte de ses genoux.

pays de Caux, et dans divers couvens de la Champagne.

GORDIEN, — martyr à Rome au quatrième siècle sous l'empereur Julien. Son corps est à Rome, dans l'église qui porte son nom (1); mais il en a un second dans l'abbaye de Kempten au diocèse d'Augsbourg, un troisième à Prague, et une quatrième tête à Trèves. Du reste on ne sait rien de l'histoire de saint Gordien aux quatre têtes.

GORGONE, — martyr à Nicomédie ou à Rome vers le quatrième siècle. Il était eunuque et domestique à la cour, disent les légendaires. On le martyrisa avec plusieurs compagnons, et on jeta leurs corps à la rivière. On ne voit pas que personne se soit empressé de les en retirer, et il paraît qu'ils y restèrent. Il paraît aussi que saint Gorgone avait au moins six corps : 1.° celui qu'il laissa noyer et qu'on ne retira point; 2°. celui qu'on honorait deux cents ans après sa mort à Nicomédie; 3°. celui qui est à Saint-Pierre de Rome; 4°. celui qu'on vénérait à l'abbaye de Gorze au diocèse de Metz; 5°. celui qu'on gardait à Minden en Saxe; 6°. celui qu'on visitait à Marmoutier en Touraine.

(1) Saint Gordien a une seconde tête à Rome même, dans la sacristie de Saint-Jean-de-Latran; mais nous ne l'avons pas comptée, parce que ce serait vraiment trop que cinq têtes à un saint qui n'en a peut-être jamais eu.

Ce qu'il y a en cela de plus miraculeux, et qui ne permet pas de douter de l'authenticité de ces six saints corps de Gorgone, c'est que tous les six faisaient des miracles.

GOULVEN, — évêque de Saint-Paul-de-Léon, dans les temps incertains de la Bretagne. Son corps, qui faisait beaucoup de guérisons prodigieuses, attirait un grand concours de pèlerins. Comme il n'était pas riche, il eut le talent si regrettable de convertir une motte de terre en or fin, dont il se fit faire un calice que l'on a précieusement conservé. On vénère surtout une fontaine, qu'il fit jaillir en plantant son bâton en terre. Cette fontaine a de grandes vertus contre toutes sortes de maladies (1).

GRAT, ou GRATUS, — évêque de Châlons-sur-Saône, au septième siècle. Son corps était à l'abbaye de Paray-le-Monial en Bourgogne, et dans la cathédrale d'Aoste.

GRÉGOIRE-LE-GRAND, — premier pape du nom de Grégoire, docteur de l'église, mort en 604. Il alla prêcher la religion chez les Anglais, parce qu'il disait que c'était dommage de laisser à Satan un peuple qui avait la peau si blanche. Ce qui prouverait que Grégoire avait les idées un peu corporelles.

---

(1) Le père Albert, *Vies des Saints de Bretagne*, 1er juillet.

Il était moins libéral de reliques que ses successeurs, et se contentait de donner des linges qui avaient touché les corps saints. Certains ambassadeurs, qui étaient venus lui demander quelques reliques, reçurent de lui une boîte qu'ils ouvrirent en chemin, et dans laquelle ils ne trouvèrent qu'un linge. Ils retournèrent à Rome, et représentèrent au pape qu'un chiffon blanc n'était pas une relique. Grégoire prit aussitôt un couteau, en frappa le linge qu'ils méprisaient; il en sortit du sang; et les ambassadeurs s'en retournèrent fort contens de leur linge. Malheureusement les légendaires ne disent pas quels étaient ces ambassadeurs, ni dans quel pays le saint linge fut porté. Ce serait cependant un point important dans l'histoire.

On représente saint Grégoire avec un pigeon sur l'épaule, parce qu'on dit que le Saint-Esprit lui parlait à l'oreille.

Il eut pour successeur sur le siége de Rome, Sabinien, qui ne faisait pas si volontiers l'aumône aux mendians, et qui voulait réprimer la fainéantise; de quoi saint Grégoire étant mécontent, il apparut à Sabinien et lui donna un si grand coup de poing sur la tête, que le pauvre Sabinien en mourut (1).

Le corps de saint Grégoire était entier à Rome dans l'église de Saint-Pierre. Il était également entier à Saint-Médard-de-Soissons. Ce second

(1) Ribadéneira, 12 mars.

corps fut brûlé en 1564, par les huguenots qui jetèrent les cendres au vent. Mais un miracle sans doute fit retrouver une bonne partie de ces reliques anéanties ; et l'on vénérait encore en 1792, dans Saint-Médard-de-Soissons, la châsse de saint Grégoire-le-Grand.

Ce saint avait une troisième tête à Sens, une quatrième à Constance sur le Rhin, une cinquième à Cologne, et une sixième chez les jésuites de Lisbonne en Portugal.

GRÉGOIRE-LE-THAUMATURGE, — ou le faiseur de miracles, évêque de Néocésarée, au troisième siècle. Son nom indique assez de quoi il était capable : il ne pouvait faire un pas sans opérer des prodiges. Dès son enfance il était accompagné d'un ange ; et dans le temps de ses études il faisait déjà des choses surnaturelles, quoiqu'il fût à peine chrétien.

Comme il était modeste, quelques-uns de ses compagnons voulurent faire croire qu'il n'était pas si chaste qu'il en faisait semblant. « Ils attirèrent une fille de mauvaise vie (1), à laquelle ils promirent une grosse récompense pour aller attaquer Grégoire, lorsqu'elle le verrait en compagnie de gens d'honneur, et lui demander tout haut le prix d'avoir couché avec elle. Cette fille y vint, pendant qu'il discutait avec certains philosophes. Grégoire, sans se troubler, commanda à

(1) Le traducteur de Ribadéneira dit *une garce*.

son domestique de lui donner ce qu'elle demandait. Mais aussitôt qu'elle eut reçu l'argent, le diable commença à la posséder et à la tourmenter étrangement, jusqu'à ce que le saint l'eut délivrée par ses prières (1). « Après quoi Grégoire reprit sa conférence et continua ses études.

Peu de temps après, quoique fort jeune, il se laissa faire évêque de Néocésarée. Cette dignité l'obligeait à combattre l'idolâtrie. Un jour, il entra dans un temple d'Apollon, fit des prières et des signes de croix, et força les faux dieux à déloger. Le prêtre de ce temple étant venu le lendemain matin, et voyant que ses dieux ne lui répondaient plus, alla trouver Grégoire et lui reprocha de lui avoir ôté son gagne-pain. — Vos dieux ne sont que des idoles, répondit Grégoire; et moi je sers un puissant seigneur, au nom duquel je fais des démons tout ce que je veux. — Faites-les donc venir à mon temple, dit le prêtre. Grégoire déchira un feuillet d'un livre qu'il tenait à la main, écrivit cette lettre : » Grégoire à Satan. — Rentre. « Le prêtre porta le billet sur l'autel de son temple, et les diables revinrent. L'honnête païen émerveillé vint dire à Grégoire : — Faites-moi encore un miracle, et je me convertirai à votre Dieu; — Je le veux bien, répondit Grégoire; choisissez quel miracle vous voulez que je fasse. — Eh bien! dit le prêtre, je veux que vous commandiez à cette mon-

(1) Ribadéneira, 17 novembre.

tagne de passer de l'autre côté du grand chemin. Saint Grégoire parla à la montagne, qui sauta aussitôt de l'autre côté du grand chemin ; et le prêtre païen embrassa le christianisme.

Grégoire le Thaumaturge fit quelques volumes de miracles de cette force. Tous les lieux où ils s'opérèrent se montraient comme des monumens vénérables ; et les pèlerins qui allaient à Néocesarée ne manquaient pas de prier sur les diverses montagnes que le saint a déplacées.

On honorait aussi, sur le bord d'un fleuve de son diocèse, un vieux arbre produit par un bâton sec que Grégoire avait planté là, pour arrêter une inondation.

Il est fâcheux qu'un si grand saint n'ait laissé que deux corps, l'un à Lisbonne, l'autre à Néocésarée. On parle d'un troisième qui est en Allemagne, mais dont nous sommes peu certains.

GRÉGOIRE DE NAZIANZE, — évêque de Constantinople, docteur de l'église, surnommé le Théologien, mort à la fin du quatrième siècle. Il fit une multitude de miracles surnaturels, et on l'eût peut-être nommé aussi Thaumaturge, si le nom n'avait pas été pris.

Il a laissé trois corps ; le premier était à Constantinople; le second est à Saint-Pierre de Rome, et le troisième à Venise, dans l'église de Saint-Zacharie. Ces trois corps sont entiers, ce qui n'empêche pas qu'on montrait de ce saint une quatrième tête à Cozensa, dans le royaume de

Naples, et une septième main à Tomar, en Portugal.

Les reliques et les images de saint Grégoire de Nazianze ont fait beaucoup de miracles. Cedrenus raconte que, pendant que Léon l'Arménien abattait de toutes parts les saintes images dont il voulait abolir le culte, son fils Constance qui, depuis quelques jours, était devenu muet, alla faire sa prière devant une image de Grégoire de Nazianze, et que cette image miraculeuse lui rendit aussitôt la parole, dont il se servit comme avant son accident pour engager son père à être meilleur catholique. Mais l'incrédulité gâte tout. Léon l'Arménien s'imagina que son fils avait fait le muet pour donner lieu à un miracle.

GRÉGOIRE D'UTRECHT, — ainsi nommé parce qu'il fut quelque temps administrateur de l'évêché de cette ville, mort saintement en 776. Il a laissé deux corps, l'un au monastère de Saint-Sauveur d'Utrecht, dont il fut abbé, l'autre à Susteren en Westphalie.

GROTTES. — Il n'y a rien sur la terre qui ne soit digne de quelque vénération, puisque sans doute toute la terre a été foulée par des pieds de saints. Mais les chrétiens honorent surtout les lieux précis que certaines circonstances de la vie des saints personnages ont rendus vénérables. Les pèlerins ne manquent pas d'aller visiter les cavernes ou grottes dans lesquelles des bienheureux se

sont retirés. On montre, sur le penchant du calvaire, la grotte où les apôtres étaient cachés lorsqu'ils composèrent le symbole (1). Un peu plus haut est la grotte dans laquelle sainte Pélagie fit pénitence. D'un autre côté on voit la grotte où Notre-Seigneur sua sang et eau avant la passion. Auprès de Bethléem on visite une autre caverne où les pasteurs passaient la nuit lorsque des anges vinrent leur annoncer la naissance de Jésus. — Nous avons parlé des autres grottes un peu remarquables, aux articles des saints qui les ont illustrées.

LA GROTTE DES FÉES, DANS LE CHABLAIS.

« Cette grotte est située dans des rochers affreux, au milieu d'une forêt d'épines, à deux petites lieues de Ripailles, dans la paroisse de Leterne. Ce sont trois grottes en voûtes l'une sur l'autre, taillées à pic par la nature dans un roc inabordable. On n'y peut monter que par une échelle, et il faut s'élancer ensuite dans ces cavités en se tenant à des branches d'arbres. Cet endroit est appelé par les gens du lieu *la grotte des fées*. Chacune a dans son fond un bassin, dont l'eau passe pour avoir la même vertu que celle de sainte Reine (2). L'eau qui distille de la supérieure à travers le rocher, y a formé dans la voûte la

---

(1) *Voyage d'un franciscain en Terre-Sainte*, première partie, chap. 25.

(2) L'eau de sainte Reine guérit la gale, la teigne et les maladies déshonnêtes gagnées par l'incontinence (le P. Giry, 7 septembre.)

figure d'une poule qui couve des poussins. Auprès de cette poule est une autre concrétion qui ressemble parfaitement à un morceau de lard avec sa couenne, de la longueur de près de trois pieds.

» Dans le bassin de cette même grotte, où l'on se baigne, on trouve des figures de pralines, telles qu'on les vend chez les confiseurs ; et à côté la forme d'un rouet, ou tour à filer, avec la quenouille. Les femmes des environs prétendent avoir vu dans l'enfoncement une femme pétrifiée au-dessus du rouet ; mais les observateurs n'ont point vu en dernier lieu cette femme. Peut-être les concrétions stalactiques avaient dessiné autrefois une figure informe de femme, et c'est ce qui fit nommer cette caverne *la grotte des fées*.

» Il fut un temps qu'on n'osait en approcher ; mais depuis que la figure de la femme a disparu, on est devenu moins timide.

» Maintenant, qu'un philosophe à système raisonne sur ce jeu de la nature, ne pourrait-il pas dire : voilà des pétrifications véritables ; cette grotte était habitée sans doute autrefois par une femme ; elle filait au rouet, son lard était pendu au plancher, elle avait auprès d'elle sa poule avec ses poussins ; elle mangeait des pralines, lorsqu'elle fut changée en rocher, elle et ses poulets, et son lard, et son rouet, et sa quenouille et ses pralines, comme Edith, femme de Loth, fut changée en statue de sel. L'antiquité fourmille de ces exemples (1). »

(1) Voltaire, *des Singularités de la nature*, chap. 15.

GUDULE, — vierge du Brabant, qui était, dit-on, princesse du sang de Charlemagne, morte en 670. On l'appelle aussi Goule. Elle était fille de sainte Amalberge, sœur de sainte Renilde et de sainte Pharaïlde, cousine de sainte Gertrude, parente de sainte Valdetrude et de sainte Aldegonde, etc. Charlemagne eut beaucoup de vénération pour elle de son vivant, et beaucoup de respect pour ses reliques après sa mort. Lorsqu'on fit son convoi, un arbre poussa des feuilles et des fleurs, quoiqu'on ne fût qu'aux premiers jours de janvier; et quand on eut porté le corps de la sainte dans l'église de Morzelle, cet arbre s'arracha de lui-même, et vint se planter devant la porte du lieu saint où il fut long-temps vénéré.

Dans la suite, on transporta à Bruxelles le corps de la vierge sainte, que l'on disait toujours frais et vermeil. Le prince Charles, frère de Lothaire, roi de France, eut envie de voir ce beau corps. Aussitôt qu'on eut ouvert la châsse, il en sortit une fumée si épaisse, qu'on fut obligé de la refermer sans avoir rien vu; mais le miracle de la fumée ne laissait aucun doute de la puissance de Gudule.

On se vante à Ausbourg de posséder les cuisses et les parties sexuelles de sainte Gudule; mais son corps est en entier à Bruxelles, dans l'église qui porte son nom.

GUENAUT, — second abbé de Landevenec en Bretagne, disciple de saint Guénolé ou Gui-

gnolet, au sixième siècle. Il a laissé deux corps, l'un à Corbeil, et l'autre à Vannes.

GUIGNOLET, — ou Guenolé, ou Guingalois, ou Vignevalay, en latin *Winwaloëus*, premier abbé de Landevenec, à trois lieues de Brest, né vers l'an 445, du sang des princes du pays de Galles. C'est avec saint Corentin l'un des principaux saints de Bretagne : il était aussi en grande vénération chez les Anglais.

Il fit des miracles de très-bonne heure. Une oie avait avalé l'œil de la sœur de Guignolet ; il ouvrit l'estomac de l'oie, reprit cet œil, et le remit à sa place sans qu'il perdît rien de son éclat, et sans qu'il restât de traces de l'accident (1).

Ce saint mena une vie fort pénitente et fort sévère ; ce qui n'empêche pas que ses reliques et ses images ne fassent faire des enfans aux femmes, et qu'on ne lui ait rendu, dans plusieurs églises, le culte le plus indécent.

Il a laissé trois corps. Le premier qui était à Landevenec fut dissipé par les Normands ; et nous ne dirions pas s'il se retrouva ; mais on en montre un second à l'abbaye de Blandinberg près de Gand, et il y en avait un troisième à Montreuil en basse Picardie. Toutes ces reliques étaient visitées par les femmes stériles. Elles se frottaient à Landevenec sur le clou de saint Guignolet. On assure que la mère du duc de Coigny naquit par

(1) M. Cambry, *Voyage dans le Finistère*, tome I, p. 173.

cette opération, après que ses parens avaient été vingt ans stériles dans le mariage (1).

IMAGE DE SAINT GUIGNOLET.

« Je ne veux pas sortir de Brest sans faire part encore d'une anecdote assez singulière. Il s'agit d'un saint. Mon intention n'est pas de scandaliser les uns, ni de fournir aux autres des réflexions impies. Il fallait donc vous taire, me dira-t-on peut-être ; pourquoi parler d'un saint qui est l'objet d'un culte ?

» Eh bien, j'aurai le courage de le dire : le culte de ce saint est un outrage à l'honnêteté publique, à la décence, à la pureté évangélique ; il n'est donc pas de la religion : c'est une superstition monstrueuse.

» Quel est donc ce saint ? ce n'est ni dans Fréret, ni dans Voltaire que j'en ai lu le nom et les attributs ; je l'ai vu de mes yeux, je l'ai touché de mes mains, ainsi que cinq ou six personnes présentes avec moi.

» Au fond du port de Brest, au delà des fortifications, en remontant la rivière, il existait une chapelle, auprès d'une fontaine et d'un petit bois qui couvre la colline, et dans cette chapelle était une statue en pierre, honorée du nom de saint.

» Si la décence permettait de décrire Priape, avec ses indécens attributs, je peindrais cette statue.

---

(1) *Même voyage*, tome II, page 229.

» Lorsque je l'ai vue, la chapelle était à moitié démolie et découverte, la statue en dehors étendue par terre et sans être brisée ; de sorte qu'elle existait en entier, et même avec des réparations modernes, qui me la firent paraître encore plus scandaleuse.

» Les femmes stériles, ou qui craignaient de l'être, allaient à cette statue ; et, après avoir gratté ou raclé ce que je n'ose nommer, et bu cette poudre infusée dans un verre d'eau de la fontaine, ces femmes s'en retournaient avec l'espoir d'être fertiles (1). »

Jusqu'au moment où la révolution brisa ces images indécentes, il y avait en France une multitude de pèlerinages très-fréquentés à de pareils saints. A Montreuil, la statue de saint Guignolet faisait les mêmes fonctions qu'à Brest. On voit, dans la *Description des principaux lieux de France*, de M. Dulaure, les détails d'une image de ce saint. Cette image ou statue était de pierre, couchée sur le dos dans une chapelle, absolument nue, ayant un membre viril très-considérable. Cette pièce était faite comme un bâton de pierre postiche. On le poussait par derrière, à mesure que la dévotion des femmes qui venaient s'y frotter et le racler en diminuaient la taille ; de sorte qu'il paraissait toujours le même.

On le répète, il y avait en France beaucoup de

(1) Harmand de la Meuse, *Anecdotes relatives à la révolution*, page 118.

pèlerinages comme ceux-là. Autrefois, à l'abbaye de Royaumont, on faisait tenir la corde d'une cloche aux femmes stériles. Je ne sais ce qu'on ajoutait pour les rendre fécondes, parce que la chose se passait dans le secret.

Nous dirons aussi quelques mots de saint Guerlichon ou Guerlichou, ou Guerlicon. Ce saint n'est connu que par le culte qu'on lui rendait. On l'honorait dans beaucoup de saints lieux ; mais principalement à l'abbaye de Bourg-Dieu en Berry. « Il guérissait de la stérilité et engrossait autant de femmes qu'il en venait, pourvu que pendant le temps de leur neuvaine, elles ne manquassent pas de s'étendre tous les jours bien dévotement sur son image, qui était couchée à plat et non debout comme les autres.

» Outre cela, il fallait que chaque jour elles bussent un certain breuvage, mêlé de la poudre qu'on avait raclée à l'endroit le plus déshonnête de la statue. Ceux qui ont vu saint Guerlichon disent qu'il avait cette partie-là bien usée, à force de la racler.

» Il y avait aussi, dans le Cotentin en Normandie, un saint Gilles qui faisait des enfans aux femmes, quoiqu'il fût bien vieux et bien caduc.

» Dans l'Anjou, saint René se mêlait du même métier, et montrait ce que l'honnêteté commande de cacher. Mais j'aurais honte de décrire, et le lecteur aurait honte de lire la manière dont les femmes se conduisaient avec ce saint (1). »

(1) Henri Estienne, *Apologie pour Hérodote*, chap. 38. —

» Saint Renaud avait pareillement chez les Bourguignons la vertu de rendre les femmes fécondes.

» A Saint-Aubin, dans le Bourbonnais, la statue de saint Arnault portait un tablier qui lui cachait les parties génitales. Les femmes stériles levaient le tablier de cette statue, dans l'opinion que la vue des parties sexuelles du saint devait les rendre fécondes (1). »

GUILLAUME, — dit le grand, ermite de Maleval en Toscane, instituteur des guillelmites, au douzième siècle. Il avait un premier corps à l'abbaye de Saint-Guillaume du désert en Languedoc ; un second à l'Escurial en Espagne ; un troisième dans l'église de Maleval, (ce dernier fut, dit-on, transporté dans la petite ville de Grosseto en Toscane) ; un quatrième à Cologne ; la moitié d'un cinquième à Paris dans la maison de son ordre ; l'autre moitié à Cambrai ; un sixième à Béthune en Artois, un septième à Madrid ; une tête détachée à Anvers, une autre tête à Duren dans le duché de Juliers, et d'autres pièces en d'autres lieux. — On honore à Poitiers saint Guillaume Tempier, évêque, que l'on invoque contre la dysenterie.

GUISLEIN, — abbé de moines en Hainaut, au

Et pour l'article de saint Guerlichon, on a consulté aussi l'abbé Dulaurens, les *Abus des cérémonies*, etc.

(1) Leduchat, note à ce même chap. 38.

septième siècle. C'était un saint peu communicatif, qui vivait pourtant assez familièrement avec un ours et un aigle. Lorsqu'il voulut bâtir le monastère qui porta son nom, entre Mons et Condé, ses deux amis lui indiquèrent le lieu le plus propre à construire. On a toujours regardé cela comme un miracle, et dans la suite on a constamment nourri, à l'abbaye de Saint-Guislein, un ours et un aigle, en mémoire des services que ces deux animaux avaient rendus au patron.

Le corps de ce saint fut d'abord perdu. Il se retrouva ensuite et fit des miracles. Puis il fut dissipé par les Normands. Après quoi il reparut de nouveau, mais moins puissant que d'abord. Les religieuses de Maubeuge le firent dérober secrètement pour en enrichir leur monastère. On s'aperçut du vol ; on les força à restituer sous peine d'excommunication ; et les saintes reliques furent rapportées en triomphe au monastère de la Celle sur Haisne. Ces reliques furent gardées par des chanoines, que l'on chassa bientôt parce qu'ils menaient une vie trop licencieuse. Au onzième siècle enfin le corps de ce pauvre saint eut une demeure fixe à Cambrai ; mais il était aussi dans l'abbaye de Saint-Guislein.

GUITIERNE. — CHAÎNES DE SAINT GUITIERNE.

« Les légendes de la Bretagne disent qu'un solitaire nommé Guitierne, célèbre par sa piété, habita Quimperlé, dans le temps du roi Gralon, (vers le sixième siècle).

» La plus vieille partie de l'église des bénédictins de Quimperlé formait une chapelle souterraine, dans laquelle on avait enterré saint Guitierne et saint Gurlois. L'obscurité, l'antiquité du lieu, la vénération qui avait de tout temps existé pour saint Guitierne, attiraient une multitude de pèlerins et d'offrandes. On y déposait du beurre, du miel, et surtout du froment, des grains de toute espèce. A de petits piliers d'un goût sauvage pendaient de grosses chaînes de fer, mangées de rouille ; on passait autour de ces anneaux une tresse de ses cheveux qu'on arrachait avec violence. J'ai vu jadis les traces du sang qu'on versait par cette opération.

» Ainsi Thésée sacrifia ses cheveux dans le temple d'Apollon à Délos, Achille sur la tombe de Patrocle ; les femmes de la Virginie les déposaient sur les tombeaux de leurs maris ; les jeunes gens, à Rome, les consacraient aux dieux, les suspendaient à l'arbre *capillaris*. Le cheveu fut de tout temps l'emblème de la propriété. On en faisait le sacrifice aux dieux qu'on respectait, à ses amis, à son époux ; ici le sens de cette action s'étant perdu, elle n'était plus, pour le catholicisme, que le moyen d'obtenir un miracle, de se guérir d'un mal de tête (1). »

GUMMAR ou GOMER, — patron des moisson-

---

(1) M. Cambry, *Voyage dans le Finistère*, t. III, p. 109.

neurs, saint du Brabant au huitième siècle. Un jour que des moissonneurs mouraient de soif, il planta son bâton en terre, et il en sortit une source très-fraîche. Cette fontaine est encore vénérée à une lieue de Lire en Brabant. C'est dans cette ville que l'on garde le principal corps de saint Gomer; car il doit en avoir plus d'un.

On l'invoque aussi quand on est marié comme il le fut avec une méchante femme. Il quitta la sienne pour se faire ermite.

H.

HÉDWIGE, ou AVOYE, — duchesse de Pologne, ensuite religieuse, morte en odeur de sainteté en 1243. Comme les miracles qu'elle avait faits de son vivant continuaient à son tombeau après sa mort, on s'occupa de la canoniser (1).

Le pape Clément IV avait une fille qui était aveugle. Il demanda à Hédwige, si elle était sainte, de rendre la vue à sa fille; et aussitôt la fille du saint père ouvrit les yeux. Il n'y avait plus à douter. — Vingt-cinq ans après sa mort, Hédwige fut déclarée sainte. On déterra son corps qui répandit une excellente odeur, quoique déjà tout

---

(1) Au moment où elle mourut, on se douta qu'elle serait sainte. Pendant trois jours il y eut un grand concours de dévots qui vinrent toucher son corps, et tâcher d'avoir de ses reliques, les uns lui coupant les ongles des pieds, d'autres les ongles des mains, d'autres les cheveux, etc. (*Ribadéneira*, 17 octobre.)

pouri, à l'exception de trois doigts de la main gauche, qui tenaient une petite image de la sainte Vierge, qu'elle avait toujours portée avec elle comme une amulette. Sa tête distillait de l'huile d'olive, qui fit beaucoup de miracles. — Mais il paraît que son corps s'est aussi doublé; car il était au monastère de Trebnitz en Silésie, et à Cracovie en Pologne.

HÉLÈNE, — mère du grand Constantin, morte en 327. C'était la fille d'un cabaretier, que Constance Chlore prit pour sa concubine. Selon toutes les apparences, elle était de Bithynie. Ribadéneira en fait une princesse anglaise, parce qu'avec lui il faut être princesse pour être sainte.

On sait qu'Hélène embrassa le christianisme et le fit embrasser à son fils; qu'elle bâtit à Jérusalem la grande église du Saint-Sépulcre; qu'elle découvrit la vraie croix de Jésus-Christ, et qu'elle fit beaucoup de bien aux chrétiens. — On ne pouvait pas se dispenser de la canoniser.

Cette sainte a laissé quatre corps entiers. Le premier était à Constantinople dans l'église des douze apôtres; le second est à Rome, dans un tombeau de porphyre qui orne l'église d'*Aracœli*; le troisième est à Venise, dans l'île de Sainte-Hélène; le quatrième était à Hautvillé, près d'Épernay en Champagne.

Ce dernier fut apporté par un prêtre de Reims, qui se vanta de l'avoir volé à Rome, et de l'avoir amené subtilement à Hautvillé. On douta

d'abord que ce fut le véritable corps de sainte Hélène; et Charles-le-Chauve ordonna que le prêtre prouverait, par le jugement de Dieu, qu'il était un honnête voleur; c'est-à-dire qu'il avait véritablement dérobé le corps de la sainte en question, et qu'il n'apportait pas de fausses reliques. Le prêtre se soumit à l'épreuve de l'eau chaude, et en sortit à son honneur. Mais les Romains n'en soutiennent pas moins que le vrai corps de sainte Hélène n'a jamais été enlevé de Rome.

Cette sainte a une cinquième tête à Cologne, et beaucoup de reliques en d'autres lieux.

HILAIRE, — évêque de Poitiers, docteur de l'église, au quatrième siècle. « Un jour qu'il revenait par mer, de Rome à Poitiers, il aborda dans une île appelée Gallinaria, inhabitable à cause d'une multitude de serpens venimeux, qui s'enfuirent à l'arrivée du saint, comme pressentant qu'il venait les chasser au nom de Jésus-Christ. Le saint ayant planté son bâton dans un certain endroit de l'île, le donna pour limite aux courses des serpens, et leur défendit de passer plus avant; à quoi les serpens obéirent (1). » Mais par malheur nous ne savons pas où est l'île Gallinaria.

Au reste, on a compilé dans de gros volumes les miracles de saint Hilaire; car il en fit un nombre infini de son vivant; et quand il fut mort,

(1) Ribadéneira, 13 janvier.

il continua d'opérer, en faveur de ceux qui allaient visiter son tombeau. Cependant, cent cinquante ans après sa mort, on n'avait pas encore levé son corps de terre ; et saint Hilaire n'avait pas de châsse, lorsqu'il se signala de manière à en obtenir une. Le roi Clovis, ou Chlodovech, ou Hlot-whith, comme disent nos pédans, allait combattre les hérétiques ariens dans les plaines du Poitou. La veille de la bataille, un globe de feu parut sur l'église où reposait le corps d'Hilaire. On regarda ce prodige comme un signe certain de la victoire; et Clovis, effectivement vainqueur, attribua ses succès à saint Hilaire, dont il voulut étendre le culte.

Pour épargner des recherches qui auraient pu être longues, saint Hilaire apparut à saint Fridolin, abbé de son monastère de Poitiers, et lui indiqua le lieu précis où il pourrait découvrir son corps perdu sous des ruines. Saint Fridolin le fit lever de terre en 508 ; et Clovis paya les dépenses de cette cérémonie, qui fut précédée, accompagnée et suivie d'un bon nombre de miracles. Le corps fut mis dans une église neuve : il se multiplia passablement par la suite.

Calvin dit que de son temps saint Hilaire avait deux corps à Poitiers même (1). Les huguenots n'en brûlèrent qu'un en 1562. Il y en avait un troisième à Saint-Denis, que l'on disait apporté de Poitiers sous Dagobert. Mais les Poitevins n'en

---

(1) *Traité des Reliques.*

convenaient pas ; ce qui n'empêcha point d'enchâsser très-précieusement les reliques que l'on montrait à Saint-Denis. La tête de ce troisième corps était dans un reliquaire séparé, chargé de perles et de pierreries, et orné d'une agate antique qui représentait l'empereur Auguste.

Le quatrième corps de saint Hilaire était au Puy en Velay, dans l'église de Saint-Georges. On honorait un cinquième corps de l'évêque de Poitiers à Bénévent ; un sixième à Wallers en Hainaut ; la moitié d'un septième à Reims, l'autre moitié à Seckingen à sept lieues de Bâle ; la moitié d'un huitième à Parme, l'autre moitié à Tolède, etc.

On vénérait aussi à Poitiers le tombeau de saint Hilaire, qui était rompu en deux ou trois endroits, et qui avait la propriété de consumer en vingt-quatre heures les corps que l'on y renfermait ; ce qui agrandissait le miracle de la conservation du corps du saint, que l'on en avait retiré entier, après qu'il y était demeuré cent cinquante ans. Il est vrai que, depuis que le corps de saint Hilaire n'y était plus, on avait garni le fond de son tombeau d'un lit de chaux, que l'on faisait passer pour une vieille pierre blanche calcinée. C'eût été un sacrilége de vouloir vérifier cette circonstance.

Dans la même église où était le tombeau, on gardait le berceau de saint Hilaire. C'était la moitié d'une souche de chêne, longue d'environ

six pieds, sur deux et demi de largeur (1), et creusée en forme d'auge. On y attachait les fous et les insensés, qui n'en sortaient pas toujours guéris.

HILDEVERT, — évêque de Meaux, patron de Gournai en Normandie ; il vécut au septième siècle. Son corps était à Meaux, où il faisait tant de miracles et attirait tant de pèlerins, que tout le monde l'enviait comme un trésor d'un bon revenu.

Des moines le volèrent avec beaucoup d'adresse au douzième siècle, le cachèrent d'abord dans les diocèses de Paris et de Beauvais, et promenèrent ensuite sa châsse en Normandie, s'enrichissant des offrandes que leur amenait la dévotion du peuple.

Lorsqu'ils arrivèrent à Gournai, le comte Hugues, seigneur du pays, les combla de tant de présens, que se trouvant assez riches, ils lui donnèrent le corps de saint Hildevert, qui continua de guérir les épileptiques, les fous, les frénétiques et la migraine.

Le corps de Gournai fut volé à son tour au quatorzième siècle ; mais comme on ne sut trop où les voleurs l'avaient emporté, on le montra toujours dans l'église qu'on lui avait bâtie.

On gardait à Meaux les gants de saint Hilde-

---

(1) Il faut que ç'ait été de bonne heure un grand garçon, pour avoir un berceau long de six pieds.

vert. Un jour qu'il disait la messe au retour d'un voyage, ces saints gants s'enlevèrent comme par enchantement jusqu'à la voûte de l'église, et revinrent ensuite se poser sur la main du bon évêque. Ces gants calmaient l'agitation des nerfs.

HIPPOLYTE. — Il y a plusieurs saints de ce nom. Nous ne parlerons que des deux plus célèbres.

Saint Hippolyte, prêtre de Rome, dont l'histoire n'est aucunement appuyée, souffrit le martyre vers l'an 258. Il semble que son nom ait donné l'idée de son genre de mort. On l'attacha par les pieds à une corde, que l'on lia à la queue de deux chevaux indomptés; et depuis Ostie jusqu'à Porto, les chevaux le traînèrent entre les rochers, excités par les cris de la populace, et déchirèrent dans les caillous et les épines le corps du saint martyr. Les fidèles suivirent la trace de son sang, qu'ils recueillirent avec des éponges; ils ramassèrent ses membres déchirés et les enterrèrent à Rome, où ils sont encore dans l'église de Saint-Laurent. — On va honorer le corps de ce saint Hippolyte qui guérit les plaies des dévots.

Un autre Hippolyte, que l'on noya à Rome vers le même temps, a laissé plusieurs corps: 1°. un corps à Rome, dans l'église des quatre saints couronnés. La tête de ce corps est dans l'église de la Sainte-Croix de Jérusalem; 2°. un corps du même saint se montrait à Saint-Denis en France; 3°. Il y en avait un troisième dans l'abbaye de Sainte-Julie de Brescia en Lombardie.

Ce saint avait une quatrième tête à Lucques, une cinquième à Cologne, et une sixième à Toulouse. Chacune de ces six têtes était la bonne.

HONÊT, ou HONNÊTE, — *Honestus*, martyr en Espagne. On ignore le temps, le lieu, les circonstances de sa mort; et on ne sait rien de sa vie. Cet honnête saint n'a sans doute pas voulu faire grand bruit dans le monde. Il n'a laissé que deux têtes, l'une à Paris dans l'église de Saint-Denis de la Chartre, l'autre à Toulouse dans l'église de Saint-Saturnin. Le corps de saint Honnête était dans l'église de l'abbaye d'Hières à quatre lieues de Paris.

HONORÉE. — « Dans l'église supprimée de Languengar, aux environs de Lesneven dans le Finistère, on révérait sainte Honorée (1). Ses reliques trempées dans l'eau d'une fontaine voisine, faisaient opérer des merveilles. Les femmes en buvaient pour augmenter leur lait. Un jeune indiscret en prit par dérision; aussitôt ses seins se gonflent : il eût pu servir de nourrice... Sa conversion, son repentir et ses offrandes dissipèrent pourtant cette incommode protubérance (2). »

HOSTIES MIRACULEUSES. — Nous avons

(1) Quelques légendaires font de sainte Honorée une vierge qui souffrit le martyre à Pavie. On ne sait pas son histoire. D'ailleurs il s'agit peut-être ici d'une sainte de Bretagne que nous n'avons pas découverte.

(2) M. Cambry, *Voyage dans le Finistère*, tome II, p. 13.

peut-être trop peu respecté les reliques des saints qui, à la vérité, sont presque toutes évidemment fausses. Nous avons aussi montré une révérence très-médiocre pour les miracles, qui sont presque toujours dès contes absurdes, et pour les saintes images qui ne doivent généralement leur réputation qu'à une crédulité idiote et à l'imposture. Mais nous touchons ici un point plus important du catholicisme, puisque le mystère de l'Eucharistie est un des premiers dogmes fondamentaux de l'église romaine.

Quoiqu'il soit démontré que Jésus-Christ n'apas institué la communion telle que les catholiques la célèbrent, mais telle que les réformés la pratiquent; comme nous ne prétendons offenser personne, nous nous contenterons de rapporter ici des faits; et si nous employons quelques critiques, elles seront prises des écrivains qui ont traité cette matière. Notre intention n'est pas de nous faire excommunier aussi par le saint siége. Nous ne cherchons ici qu'à éclairer les pieux dans leurs dévotions; et même nous ne parlerons que de quelques-unes des hosties les plus célèbres, pour ne pas effrayer par un trop grand nombre de miracles extraordinaires.

LA SAINTE HOSTIE DE DIJON.

« Les païens croyaient bien que leurs dieux faisaient leur demeure habituelle dans le ciel; mais ils s'imaginaient aussi qu'ils venaient souvent sur la terre, qu'ils s'y mêlaient avec les hommes, et

même qu'ils pouvaient être blessés, comme on le voit dans Homère, qui raconte que Vénus fut blessée à la main par Diomède, et qu'il en sortit du sang, tel que peut être celui des dieux immortels. Mars eut aussi une fâcheuse aventure, ayant été blessé au ventre, de quoi il fit de grandes plaintes à Jupiter, lui montrant le sang qui coulait de sa plaie. — On croit de même, dans l'église romaine, que Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu; mais on croit aussi qu'il vient tous les jours sur la terre, par la consécration de l'Eucharistie; qu'il peut y être blessé, et qu'il sort du sang de son corps immortel : témoin la célèbre hostie dont le pape Eugène fit présent à Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, où l'on remarque, nous disent les historiens, les coups de couteau dont un juif la perça, comme aussi les gouttes de sang qui sortirent de ses plaies.

» On la conservait à Dijon, avec beaucoup de dévotion et de zèle, et l'on y venait de fort loin en pèlerinage. On dit que le roi Louis XII attribua la guérison d'une longue maladie au vœu qu'il avait fait de visiter cette hostie miraculeuse, et qu'il s'acquitta de son vœu après sa convalescence.

» Les anciens docteurs de l'église reprochaient aux païens qu'ils adoraient des ouvrages faits de main d'homme. — « Tu fais de tes mains un Dieu que tu adores, disait saint Jérôme. » Il se moque aussi de l'opinion extravagante des païens, qui croyaient que leurs dieux venaient se joindre aux

images qui les représentaient. « Les prêtres sont » plus puissans que leurs dieux, dit Arnobe, » puisque par quelques paroles ils les forcent » d'entrer dans des images et de s'unir avec el- » les. » Je laisse au lecteur le soin d'appliquer cela à l'Eucharistie, que l'église romaine adore.

» Ces mêmes docteurs se moquaient aussi d'une coutume des païens, qui était de tenir les dieux sous la clef, de peur des voleurs. « Pourquoi les » tenez-vous renfermés leur disait Arnobe? est-ce » de peur que le larron ne les emporte de nuit? » Si vous êtes assurés qu'ils sont dieux, laissez- » leur le soin de se garder eux-mêmes, et que » leurs temples soient toujours ouverts. »

Ne pourrait-on pas faire les mêmes objections à ceux de l'église romaine, qui par ordonnance expresse du pape Innocent III serrent sous la clef le Saint-Sacrement, qu'ils reconnaissent pour Dieu. « Nous ordonnons, dit ce pape, » qu'en toutes les églises l'Eucharistie soit tenue » sous la clef, afin que nul n'y puisse mettre » la main témérairement. » De telles précautions sont-elles donc nécessaires, si Dieu est personnellement dans l'hostie (1). »

On gardait à Dijon, dans l'église de Saint-Jean une petite fiole du sang qui était sorti de l'hostie miraculeuse (2).

---

(1) *Histoire des Religions et des Mœurs de tous les peuples du monde*, avec les fig. de B. Picard, tome VI. 1819.

(2) Calvin, *Traité des Reliques*.

IDÉE ALLEMANDE SUR L'HOSTIE.

« On voit à Worms, dans l'église de Saint-Martin, un tableau fort curieux, qui a environ cinq pieds en carré. Dieu le père est au haut dans un coin, d'où il semble parler à la vierge Marie, qui est à genoux au milieu du tableau. Elle tient par les pieds le petit enfant Jésus, et le met la tête la première dans la trémie d'un moulin. Les douze apôtres font tourner le moulin à force de bras, avec une manivelle ; ils sont aidés par les quatre animaux d'Ézéchiel, qui travaillent d'un autre côté. Le pape est à genoux, et il reçoit des hosties qui tombent toutes faites dans une coupe d'or. Il en présente une à un cardinal, le cardinal la donne à un évêque, l'évêque à un prêtre, le prêtre au peuple (1). »

L'HOSTIE DE SAINT-JEAN EN GRÈVE.

« Dans le treizième siècle, une pauvre femme du Marais (à Paris,) avait mis en gage ses habits des dimanches chez un usurier juif nommé Jonathas. Les fêtes de Pâques arrivèrent, sans qu'elle pût rendre les trente sous que le juif lui avait avancés ; elle le supplia donc de vouloir bien lui prêter ses habits, seulement pour le jour de sa communion ; mais l'inflexible juif ne les lui rendit qu'à condition qu'elle lui apporterait l'hostie qu'elle devait recevoir à la sainte table, auquel

(1) Misson, *Voyage d'Italie*, 4e. édition, tome I, page 71.

cas il la tenait quitte des trente sous. La bonne femme le promit, et elle tint sa promesse.

« Elle s'en alla à l'église de St.-Merry, reçut la communion, mit son hostie dans un mouchoir, et la porta à Jonathas. Celui-ci la perça de plusieurs coups de canif; on dit mème qu'il la frappa d'une lance: il en ruissela une grande abondance de sang. Il la jeta dans le feu; elle voltigea au-dessus des flammes. Il la mit dans une chaudière pleine d'eau bouillante; l'eau devint aussitôt rouge comme du sang; l'hostie s'éleva au-dessus de la chaudière et prit la forme de Jésus crucifié. Chaque impiété était suivie de miracles effrayans. Ce qui est inconcevable, c'est que cet homme y fut insensible.

» Son fils cependant, voyant les enfans de sa connaissance se rendre à l'église, leur conseilla de n'y plus aller, parce que son père, disait-il, avait fait mourir leur Dieu. Une bonne femme entendant cela, court chez Jonathas, sous prétexte d'y aller chercher du feu. On persécutait alors les juifs : il est donc surprenant que Jonathas ait laissé entrer cette femme, et qu'il ne l'ait pas empèchée d'approcher de la cheminée où il commettait son sacrilége.

» La sainte hostie ayant vu cette femme, se remit à voltiger, et alla se poser dans le vase qu'elle tenait à la main. La bonne femme la porta aussitôt au curé de Saint-Jean en Grève, qui la mit dans son église, où elle se conserva jusqu'à la révolution ; elle faisait mème, dit-on, des mi-

racles, aussi-bien que le sang qui en était sorti, et que l'on gardait dans un vase précieux.

» Le juif Jonathas fut brûlé vif. Sa femme et ses enfans furent obligés de recevoir le baptême, pour prouver qu'ils n'avaient point eu part à son crime; sa maison rasée fut remplacée par l'église des Carmes-Billettes, qui sert maintenant de temple aux luthériens. On lisait cette inscription sur la porte d'une chapelle souterraine, que l'on croyait être le lieu du miracle : « C'est ici que le juif fit » bouillir la sainte hostie. »

» Mais comment a-t-on pu savoir toutes les particularités de ce sacrilége? Le juif était seul. Se pourrait-il qu'on n'eût inventé cette horrible histoire que pour avoir un miracle et pour faire brûler un juif? Si l'hostie pouvait saigner, ne pouvait-elle pas s'enfuir? Une autre particularité, c'est que dans le même temps, la même profanation fut commise à Bruxelles, par un juif également nommé Jonathas (1)..... »

HOSTIES DE BRUXELLES.

On allait visiter à Bruxelles, dans l'église de Sainte-Gudule, la fameuse chapelle du Saint-Sacrement des miracles. Un juif, nommé Jonathas, avait acheté d'un curé trois hosties consacrées

---

(1) *Voyage de Bérenger dans Paris, après quarante-cinq ans d'absence*, 2e. édit. tome II, page 15. — On y a joint quelques détails pris dans M. Dulaure, *Curiosités de Paris*, tome I, page 178; le P. Giry, 1er. juillet. Piganiol, tome III, Calvin, etc.

qu'il destinait à un sacrilége. Ayant rassemblé quelques-uns de ses amis, il perça ces trois hosties de plusieurs coups de couteau, et aussitôt elles jetèrent du sang. Le miracle fut découvert, et les juifs brûlés sur la plus haute tour de la ville, de sorte qu'on voyait le feu de dix lieues. On mit les trois hosties miraculeuses dans un ciboire d'or, où elles conservèrent toujours les traces du sang qu'elles avaient répandu, et les marques des coups de couteau (1).

HOSTIE DE RIMINI.

« On me montra à Rimini un lieu célèbre par un grand miracle, qui doit confondre les hérétiques qui nient la réalité du corps de Jésus-Christ dans la sainte hostie. Un hérétique, par une impiété détestable, mit une hostie consacrée dans une botte de foin, que l'on présenta à un cheval affamé qui n'y toucha jamais; et quelques-uns ajoutent qu'il l'adora par une inclination (2). »

Tous les chevaux n'ont pas tenu la même conduite. « Pendant les guerres de la ligue, un gentilhomme huguenot ayant ouï sonner une clochette dans un village où il passait, demanda ce qu'elle signifiait; et ayant entendu qu elle avertissait qu'on allait lever Dieu, il y alla, empoigna l'hostie et la présenta à son cheval, devant toute l'assistance

---

(1) Misson, tome II, page 123; Bruzen de la Martinière, au mot *Bruxelles*; le P. Giry, 15 juillet, etc.

(2) *Voyage de France et d'Italie*, par un gentilhomme français, p. 766.

des auditeurs de la messe, qui regardaient cet acte avec un merveilleux étonnement. Mais lorsqu'ils virent le cheval tendre les babines et prendre l'hostie, ils commencèrent à dire : Puisque ce cheval fait cela, c'est bien signe qu'il a accoutumé de faire ses pâques (1). »

HOSTIE DE BELLITZ.

Micrelius raconte, dans son *Histoire de la Poméranie*, livre 3, qu'en 1247, des juifs de Bellitz, dans la marche de Brandebourg, ayant engagé une fille chrétienne à leur procurer une hostie consacrée, se firent un plaisir de la frapper d'un couteau. Aussitôt, comme de juste, il en jaillit des flots de sang. Une lumière miraculeuse qui sortit de la maison où se commettait le crime le fit connaître. Les juifs furent brûlés ; et l'hostie fut depuis l'objet d'un culte solennel.

Toutes ces histoires se ressemblent beaucoup, parce qu'alors toutes les églises un peu habiles voulaient avoir quelques objets de dévotion, qui attirassent les pèlerins.

---

(1) Henri Estienne, *Apologie pour Hérodote*, ch. 39. Voyez aussi dans ce dictionnaire *la sainte souris de Lodève*, à l'article des *Animaux*. Henri Estienne conte que d'autres hosties furent mangées par des souris à Sainte-Marie, et à Paris dans l'église de Saint-Merri ; il ajoute que le chien de Maigret en mangea un jour quatre-vingts. (*Même chapitre.*) Saint Cyprien conte d'un autre côté, en son livre *des Relaps*, que des hérétiques donatistes ayant jeté des hosties aux chiens, les chiens se ruèrent sur eux et les mordirent à cause de leur irrévérence.

HOSTIE DE LA SAINTE-CHAPELLE.

« A Paris, en 1258, un prêtre disant la messe à la Sainte-Chapelle, au moment où il éleva l'hostie, un enfant d'une beauté indicible apparut dans ses mains. Ceux qui virent cela allèrent en donner avis à saint Louis, alors roi de France, qui répondit : « Que ceux qui ne croient pas que Dieu » soit là l'aillent voir; pour moi, je le vois tous les » jours avec la foi (1). »

HOSTIE DES AUGUSTINS DE SÉEFELD.

L'anecdote qui suit a eu lieu dans le village de Séefeld, à quelque distance d'Inspruck. Un gentilhomme, nommé Milser, qui demeurait au château de Schlosberg, à un quart de lieue de ce village, et qui était fort redouté, crut dans son orgueil qu'il ne devait pas communier comme les paysans, et eût la vanité de vouloir qu'on lui donnât la grande hostie, qui est à l'usage des ecclésiastiques.

On l'exhorta inutilement à ne point s'opiniâtrer dans cette fantaisie. Mais lorsqu'on lui eut mis l'hostie dans la bouche, cette hostie jeta, dit-on, un gros ruisseau de sang; et en même temps les jambes du communiant s'enfoncèrent dans le pavé, jusqu'au dessous des genoux. Il voulut s'appuyer sur l'autel; mais la pierre céda et s'amollit aussi sous sa main : le malheureux allait être en-

(1) Ribadéneira, sur le saint Sacrement.

glouti tout vif, s il ne se fût relevé par un prompt repentir.

Les augustins de Séefeld montrent cette prétendue hostie, chiffonnée et ensanglantée, dans un reliquaire de verre. On voit aussi comme l'empreinte d'une main sur une des pierres de l'autel, et un creux dans le pavé de l'église comme de deux jambes qui se seraient enfoncées dans de la terre fort molle. On dit que cette hostie fait des miracles, et l'on ne s'en trouve pas mal au couvent (1).

DE QUELQUES AUTRES HOSTIES MIRACULEUSES.

Un prêtre de Bolséna, près d'Orviette, doutait, après la consécration, de la réalité de Jésus-Christ dans la sainte hostie. A l'instant même l'hostie versa du sang en si grande abondance, que le corporal, les nappes et l'autel en furent inondés. Le pape, informé de ce prodige, fit apporter la miraculeuse hostie à Orviette où elle est toujours honorée (2).

A Constantinople, le fils d'un juif, qui était verrier de profession, voyant que ses petits camarades d'école allaient à l'église pour y consommer les miettes des hosties consacrées, y alla aussi et participa avec eux aux saints mystères. Son père l'ayant su, entra en fureur et le jeta dans le four de sa verrerie, qui était tout enflammé. Cependant la mère, qui ne savait rien de ces circon-

(1) Misson, tome I, page 131.
(2) Ribadéneira, *sur la fête du Saint-Sacrement.*

stances, cherchait son fils depuis trois jours, lorsqu'il répondit du fond de la fournaise. Il en sortit sain et frais, et raconta qu'une dame vêtue de pourpre était venue éteindre les flammes autour de lui et lui apporter des alimens. La famille du juif embrassa le christianisme. Pour lui, comme il demeurait obstiné dans sa malice, il fut mis en croix par ordre de l'empereur Justinien (1).

On montre à Braine, au diocèse de Soissons, une hostie miraculeuse. Des juifs avaient promis à la comtesse de Dreux qu'ils se feraient chrétiens, si elle pouvait leur faire voir son Dieu à la messe. Un peu après la consécration, il parut un bel enfant au-dessus de l'hostie; et les juifs se convertirent. On gardait à Braine, non-seulement cette hostie sainte, mais aussi le calice et la chasuble dont le prêtre s'était servi le jour du miracle, et les fers avec lesquels on avait moulé le pain de la consécration (2).

L'hostie de Dole, dont on parle beaucoup, est célèbre, surtout parce qu'elle demeura entière et miraculeusement suspendue en l'air, au milieu d'un incendie qui consumait tout autour d'elle.

On vénère à Rome dans l'église de Sainte-Potentienne ou Pudentienne, une hostie qui tomba des mains d'un prêtre, pendant qu'après la consécration il doutait si le corps de Jésus-Christ descendait réellement dans l'Eucharistie. Au moment

---

(1) *Histoire d'Evagre*, livre 4, chap. 35.

(2) Le père Giry, sur la *fête du Saint-Sacrement*.

où l'hostie consacrée s'échappa de ses mains qu'elle ensanglanta, il tomba aussi sur l'autel quelques gouttes de sang, que l'on montre toujours sous une petite grille (1).

On voit encore à Saint-Jean de Latran un autel percé par une hostie, qui s'échappa des mains d'un incrédule (2); et on honore à Doraca, en Espagne, une autre hostie, qui teignit de sang les linges du calice et la nappe de l'autel, pour convaincre un prêtre qui ne croyait pas à la transubstantiation (3).

Dans une église d'Amsterdam, on exposait au culte des fidèles une hostie qui, ayant été rejetée par un malade qui ne pouvait rien digérer, tomba dans le feu sans pouvoir se consumer. Elle a fait beaucoup de miracles (4).

On adorait dans l'abbaye de Faverney, au diocèse de Besançon, une hostie miraculeuse qui, en 1608, pendant un incéndie, se tint deux jours entiers suspendue en l'air (5).

Une multitude d'hosties consacrées se sont distinguées par des merveilles semblables à celles qu'on vient de lire, et ont été conservées pour exciter la dévotion des fidèles. Il est bien douloureux pour les personnes qui n'aiment pas le scandale,

---

(1) *Voyage de France et d'Italie*, etc. pag. 394. *Merveilles de Rome*, page 59.

(2) Misson, tome II, page 179.

(3) Ribadéneira, sur *le Saint-Sacrement.*

(4) Le P. Giry, au 16 mars.

(5) Piganiol, *Description de la France*, tome VI.

que ceux qui examinèrent dans la révolution les saintes hosties qu'on vénérait dans nos églises, aient reconnu que la plupart étaient entourées de supercheries. Par exemple, les hosties qui avaient été frappées, et qui pour cela avaient saigné, étaient pour la plupart des hosties de carton peint.... On dira peut-être que cette métamorphose était un nouveau miracle.

Mais comment les hosties réelles, si sensibles jadis aux impiétés, se sont-elles laissé profaner en 1793? Le temps des miracles est-il passé? On en a fait pourtant dans ce siècle même.

On sait que la Fête-Dieu, où l'on promène la sainte hostie dans les rues, ne fut instituée qu'au treizième siècle; 1°. parce qu'au douzième la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie n'était pas encore bien établie dans l'église; 2°. parce que dans une vision la bienheureuse Julienne du Mont-Cornillon vit la pleine lune un peu échancrée, ce qui signifiait qu'il fallait instituer la fête du Saint-Sacrement; 3°. parce qu'on voulait montrer aux hérétiques que Jésus-Christ était en personne dans l'hostie, et qu'on pouvait ainsi le transporter partout.

HUBERT, — dernier évêque de Maestricht, et premier évêque de Liége, mort vers l'an 727. On prétend qu'il était d'une famille royale, et qu'il vint au monde dans l'Aquitaine. Sa tante, sainte Ode, l'éleva dans la crainte de Dieu et l'envoya à Paris auprès du roi, afin qu'il apprît, comme dit l'histoire, les coutumes et civilités de la cour.

Lorsqu'Hubert fut en âge d'être marié, son cousin Pepin, prince d'Austrasie, lui fit épouser Floribane, fille du comte de Louvain, et lui donna le titre de grand maître d'hôtel d'Austrasie.

Un jour qu'il chassait au cerf, le cerf qu'il poursuivait, voyant Hubert seul, se retourna vers lui ; et un crucifix ayant apparu entre les ramures de la bête dit au chasseur : « Hubert, vous passez vos jours dans les plaisirs ; ne savez-vous que vous êtes né pour servir Dieu? » Hubert descendit de cheval et se mit à genoux. Le crucifix lui ordonna d'aller trouver saint Lambert, évêque de Maestricht. En même temps la femme d'Hubert mourut ; de sorte qu'il put entrer dans le clergé.

Il alla en pèlerinage à Rome, pendant qu'on tuait saint Lambert ; et le pape qui sut cela par révélation, sacra Hubert évêque à la place du défunt. Un ange apparut aussitôt et lui donna les vêtemens de Lambert, avec une étole miraculeuse faite par la sainte Vierge, et douée de la vertu de guérir les démoniaques, les femmes acariâtres, et les personnes mordues des bêtes enragées. Un autre ange, car il y en a beaucoup dans la vie du grand saint Hubert, lui apporta quelques jours après une clef merveilleuse, qui lui était envoyée par saint Pierre. Cette clef, qui est « d'un métal tirant sur le lustre de l'or, » s'est soigneusement conservée, aussi-bien que l'étole ; et l'attouchement de ces précieux joyaux guérit de la rage.

Après la mort de saint Hubert, sa sainteté fut

attestée par beaucoup de miracles. Son corps, qui était très-frais, quoiqu'enterré depuis seize ans, fut d'abord placé honorablement dans la cathédrale de Liége. Mais au siècle suivant on donna ce saint dépôt aux moines d'Andain, dans les Ardennes; et depuis, leur couvent porta le nom de Saint-Hubert. C'est là que les malheureux menacés de la rage par quelque morsure vont en pèlerinage pour être préservés de ce mal terrible. La force de l'imagination a effectivement guéri quelques malades, qui se persuadaient qu'ils ne pouvaient avoir honoré les reliques de saint Hubert, sans être hors de tout danger.

Il est vrai qu'on fait observer un régime sévère aux pèlerins mordus; 1°. ils doivent se confesser et communier neuf jours de suite; 2°. ils doivent coucher dans des draps blancs, ou bien tout habillés; 3°. ils doivent boire du vin mêlé d'eau, avec une bouteille, de manière à ne rien voir de liquide; ils doivent éviter par conséquent de se pencher sur les fontaines, et aussi de se regarder dans un miroir; 4°. ils ne doivent pas se peigner pendant quarante jours.—On leur fait faire aussi des abstinences, etc.; après quoi, ils touchent les reliques et s'en vont guéris.

Il est probable que le corps, la clef et l'étole de saint Hubert ne sont pas perdus, car on les honore encore à Saint-Hubert des Ardennes. L'étole et la clef ont fait des millions de miracles. L'auteur de la vie de saint Hubert avoue que depuis l'an 825, on a détaché de l'étole une infinité de

parcelles qui, réunies, pourraient faire plus de cinquante mille étoles d'une dimension raisonnable; néanmoins la première, qui fut brodée par la sainte Vierge, n'a rien perdu de son ampleur, et il ne paraîtrait pas qu'on y ait touché, si on n'en voyait des morceaux partout.

Si vous craignez de devenir enragé, allez à Saint-Hubert des Ardennes, on vous lèvera sur le front une petite portion de l'épiderme, on vous y greffera une fibrille de la sainte étole; et vous voilà en mesure contre les chiens malades.

Si vous avez été mordu, courez vite à Saint-Hubert, on chauffera la clef miraculeuse, on vous l'appliquera sur le front, après une neuvaine du régime dont nous avons parlé; et vous voilà guéri.

Ce qu'il y a d'admirable, c'est que les personnes qui portent un fragment de l'étole dans le front ont la propriété de suspendre les accès de la rage; cela s'appelle le répit. Si quelqu'un de vos amis, quelqu'une de vos parentes, a été mordu d'un chien enragé, vous suspendez pour quarante jours les effets de la rage, mais à condition qu'elle fera le pèlerinage de Saint-Hubert.

Comme on ne peut pas faire ce pèlerinage dans tous les pays du monde, il y a d'autres moyens. Les chevaliers de Saint-Hubert, gens qui se prétendent issus de ce pieux évêque (1), ont le droit

(1) On sait que saint Hubert fut marié avant de porter la crosse. Il laissa un fils qui se nommait Floribert, et qui succéda à l'évêché de son père, etc.

de guérir les enragés par la seule imposition des mains. En 1649, le chevalier Georges Hubert toucha tous les princes de France, qu'il préserva à jamais de la rage.

Le mauvais côté de ces prodiges, c'est qu'il est prouvé que l'histoire de saint Hubert est toute fabuleuse ; que la miraculeuse étole est une fourberie; et que ceux qui font le pèlerinage de St-Hubert ne sont guéris que de la rage imaginaire, lorsqu'ils ont été mordus par des bêtes non enragées. Thiers parle de plusieurs personnes qui moururent de la rage, après avoir fait le pèlerinage de Saint-Hubert (1). Des chanoines, des jésuites, des moines même s'élevèrent contre le charlatanisme des moines de Saint-Hubert, auxquels on ne croit plus.

Cependant, du temps d'Henri Étienne, un moine qui portait avec lui quelques reliques de saint Hubert vantait tellement la puissance de ce grand saint, qu'il assurait que si le Saint-Esprit était mordu d'un chien enragé, il lui faudrait faire le pèlerinage de Saint-Hubert des Ardennes, pour être guéri de la rage (2).

HUILE DES RELIQUES. — On a vu dans

---

(1) *Traité des Superstitions*, tome I, chap. 4.

(2) *Apologie pour Hérodote*, chap. 39. — Cet article est tiré de la *Vie du grand saint Hubert*, de Ribadéneira, t. II, page 449; de Baillet, 3 novembre ; de M. Salgues, *des Erreurs et des Préjugés répandus dans la société*, tome I, p. 183, etc.

beaucoup d'articles de saints, que la plupart des reliques jetèrent de l'huile et des parfums lorsqu'on les découvrit. Des profanes diraient que ces parfums et ces huiles furent mis avec les corps lorsqu'on les embauma ; mais les pieux trouvent plus de plaisir à croire que l'huile d'olive qui sort des os des saints est venue là par miracle, d'autant plus qu'elle guérit les malades et rend aux possédés la raison que le diable leur a ôtée.

On dit aussi que le jour de la naissance de Jésus-Christ, Rome, alors païenne, mais destinée à être le siége de la religion catholique, vit jaillir une merveilleuse fontaine d'huile qui coula jusqu'au Tibre. On montre avec révérence la cavité d'où jaillit cette fontaine, dans l'église de Sainte-Marie in Trastevere.

HUMBERT, — abbé de Marolles, au diocèse de Cambrai, mort vers l'an 682. Son corps fut levé de terre cent cinquante ans après sa mort, et se trouva nécessairement frais et vermeil ; et même les fleurs qu'on avait jetées sur son tombeau n'étaient pas encore fanées après un si grand laps de temps : chose bien merveilleuse.

En l'an 1020, les chanoines de Marolles ayant été chassés à cause de leurs débordemens, enlevèrent le corps de saint Humbert, qui, par ses miracles, rapportait de bons revenus à l'abbaye; et s'étant fortifiés dans un bois, ils déclarèrent qu'ils ne rendraient le corps qu'à condition qu'on les rétablirait dans leur poste ; ou bien qu'ils le ven-

draient pour se faire des rentes ; ou enfin qu'ils le porteraient, pour gagner de quoi vivre, par les villes et les villages. On prit l'accommodement le moins scandaleux ; on racheta le saint corps, qui était encore, au dernier siècle, religieusement conservé dans le monastère de Marolles.

HYACINTHE, — religieux polonais, mort en 1257. Son corps était à Cracovie ; mais il avait une seconde tête à Paris, dans l'église des Jacobins de la rue Saint-Honoré, et une troisième à Anvers.

» Un jour que ce saint, fuyant les Tartares qui n'aimaient pas à l'entendre prêcher, voulait passer le fleuve Garistène ; comme il n'avait pas de bateau, il fit la bénédiction sur l'eau et marcha dessus à pied sec, sans que les semelles de ses souliers fussent mouillées. Ses compagnons, qui le suivaient, profitèrent du miracle ; mais, chose admirable et qui est rapportée dans l'acte de sa canonisation, les pas du saint demeurèrent marqués sur la rivière ; on dit qu'ils s'y voient encore (1). »

I.

ICONOCLASTES, — briseurs d'images. C'est le nom qu'on donna à des chrétiens que nous traitons d'hérétiques, parce qu'ils ont pensé qu'on ne devait pas rendre à des statues et à des images le

(1) Ribadéneira, 16 août.

culte qui n'est dû qu'à Dieu. — Voyez le discours préliminaire.

On appelle *Iconolâtres*, ceux qui adorent des images ou des dieux de pierre et d'argile, etc.

IGNACE, — évêque d'Antioche, et martyr en l'an 107 de Jésus-Christ. Trajan le fit venir devant lui et lui dit : « Es-tu cet Ignace qui se fait sur-» nommer porte-Dieu (théophore), et qui est le » chef de ceux qui se moquent des empereurs et » ne veulent pas reconnaître les dieux que nous » adorons (1)? » Ignace répondit qu'oui, et prétendit qu'on ne devait adorer que Dieu, sans rendre un culte absurde à de vaines statues..... Trajan le condamna aux bêtes, comme l'inquisition l'eût condamné au feu, parce qu'il blâmait le culte des madones.

On le mena dans le cirque ; et lorsqu'il vit venir les lions qui allaient le dévorer, il commença à crier : « Je suis le froment de Dieu ; je suis le » grain qui serai moulu par les dents des bêtes, » et réduit en farine, de laquelle sera fait le pain » blanc, que l'on présentera à mon seigneur Jésus-» Christ (2). » Là-dessus les lions le mangèrent, sans le rendre en farine.

Pendant son supplice, il ne cessait d'invoquer le nom de Jésus. On lui demanda pourquoi il répétait si souvent ce nom : c'est parce qu'il est

(1) Ribadéneira, 1er. février.

(2) Le P. Martial, du Mans. *Pratiques de l'année sainte*, 1er. février.

gravé dans mon cœur, répondit-il. On lui ouvrit le cœur, que les lions n'avaient peut-être pas pu avaler, et on y trouva le nom de Jésus gravé en lettres d'or (1). Il est probable qu'on aura conservé un cœur si merveilleux; mais on ne sait trop où le trouver aujourd'hui.

Quoique les lions qui mangèrent saint Ignace n'en eussent laissé que les os les plus longs et les plus durs, en très-petite quantité, ce saint avait un premier corps à Antioche, un second à Rome, un troisième à Clairvaux. Ce dernier fut donné à saint Bernard par le pape Innocent II; et saint Bernard l'emporta de Rome, sans qu'on cessât de le montrer dans la ville du pape, en l'église de Saint-Clément.

Saint Ignace nous a laissé six têtes : 1°. celle qui fut mangée par les lions (2); 2°. celle qui est à Rome dans l'église du Grand-Jésus; 3°. celle qui était à Clairvaux; 4°. celle qui était à Prague en Bohême; 5°. celle qui était à Cologne; 6°. celle qui était à Messine.

Il avait un septième bras à Chartres, une septième jambe à Saint-Jean-en-Grève, à Paris, et beaucoup de grands débris dans une multitude d'églises.

IGNACE, — patriarche de Constantinople, mort en 877. Ce fut en partie la roideur de son

---

(1) Le même et le P. Ribadéneira.
(2) Baillet, 1er. février.

zèle et le désir qu'il avait de dominer sur les empereurs, qui amena le fameux schisme des Grecs.

Il avait une dévotion particulière pour saint Jacques-le-Mineur, frère de Jésus-Christ; et il conservait précieusement une tunique de ce saint, qu'on lui avait envoyée de Jérusalem. Il ordonna qu'on enterrât cette relique avec lui; et on lui mit par-dessus ses habits pontificaux la tunique de saint Jacques, qui se retrouva par la suite dans quelques églises.

Le peuple, qui regardait Ignace comme un grand saint, déchira en mille pièces le drap qui couvrait son cercueil, et en fit autant de reliques. Il est vrai que le défunt avait guéri deux possédés.

Son corps était auprès de Constantinople, dans l'église de Saint-Michel sur le Bosphore. Il y en a un second qui doit être à Naples ou en Sicile.

IGNACE DE LOYOLA, — fondateur de la compagnie de Jésus, mort en 1556, canonisé en 1622. — Il naquit dans le Guipuscoa en Biscaye, sous le règne d'Isabelle et de Ferdinand-le-Catholique, restaurateur de l'inquisition en Espagne. Sa mère le mit au monde dans une étable; et comme on hésitait sur le nom qu'il fallait lui donner, l'enfant s'écria qu'il voulait s'appeler Ignace. C'était, comme on voit, commencer les miracles de bonne heure.

Lorsqu'il fut grand, il prit le métier des armes, se distingua par sa valeur, eut beaucoup d'aventu-

res galantes, et sembla jusqu'à vingt-neuf ans ne vivre que pour la gloire et pour l'amour. Mais alors ayant eu la jambe cassée d'un éclat de pierre, au siége de Pampelune, saint Pierre, en l'honneur de qui il avait fait une chanson castillane, vint le voir pendant la nuit et guérit sa jambe, dont les médecins désespéraient.

Pendant sa convalescence, il s'amusa à lire les légendes des saints. Il fit le projet de mener désormais la vie de saint errant, qu'il trouvait plus merveilleuse que celle des chevaliers. Il prit pour modèles saint Dominique d'Osma et saint François d'Assise, l'un comme le Roland et l'autre comme l'Amadis de la chevalerie spirituelle.

Il se consacra aussitôt au service de la vierge Marie et lui jura une fidélité inviolable. Le diable, furieux de perdre Ignace, cassa les vitres de la chambre où il faisait son vœu, et se montra pour l'effrayer sous la forme d'un grand bouc. Ignace le força, d'un signe de croix, à s'enfuir par un trou de la muraille. On montre encore au château de Loyola ce trou qu'on n'a pu fermer, les débris des vitres que le diable cassa, et l'étable où naquit le saint. Ce sont de curieuses reliques.

Quand la jambe d'Ignace fut guérie, il résolut d'aller chercher des aventures et de se montrer digne chevalier de la vierge, qu'il appelait la dame de ses pensées. Il monta sur une mule comme Don Quichotte sur Rossinante, et se rendit à Mont-Serrat où l'on allait adorer une célèbre madone qui faisait beaucoup de miracles. Il rencontra che-

min faisant un Maure mahométan, avec qui il lia conversation ; il vanta beaucoup les perfections de Marie, et prétendit que ç'avait été la seule femme qui fût tout à la fois mère et vierge. Le Maure soutint qu'en mettant un fils au monde, il était impossible qu'elle eût conservé sa virginité. — Elle l'a conservée, s'écria Ignace ; et si tu ne confesses que c'est une mère vierge, tu vas expier ton blasphème. — Seigneur chevalier, dit le Maure, faites-moi comprendre comment on peut être mère sans cesser d'être vierge ; et alors je confesserai ce que vous voulez. — Et si je te le faisais comprendre, reprit Ignace, quel mérite aurais-tu de croire ? — Aucun ; mais en aurais-je davantage à croire une chose incroyable ?....

Le Maure ajouta quelques railleries ; puis voyant qu'Ignace tirait sa rondache, il piqua des deux. Ignace le galopa pour le tuer. Mais étant arrivé à un endroit où le chemin se divisait en deux, il eut un scrupule : devait-il poursuivre l'infidèle, ou continuer le voyage de Mont-Serrat qu'il avait fait vœu d'achever sans retard ? Il abandonna la décision de ce doute à sa mule, qui, heureusement pour le Maure, prit le chemin de Mont-Serrat.

Ignace se laissa conduire, persuadé que sa mule était inspirée, comme l'oie et la chèvre des croisés de Hongrie (1). On a plauté une croix où l'on fait

(1) En l'an 1096, deux cent mille croisés s'abandonnèrent à la conduite d'une oie et d'une chèvre, qu'ils croyaient divinement inspirées pour les conduire de Hongrie à Jérusalem.

des stations, dans l'endroit où Ignace consulta ainsi sa bête.

Arrivé à Mont-Serrat, il se souvint que pour être parfait chevalier il faut avoir fait *la veille des armes*. Il passa donc tout armé la nuit du 24 au 25 de mars de l'an 1522, devant l'image miraculeuse de Mont-Serrat, tantôt debout, tantot à genoux, toujours les yeux tournés vers la madone, et se dévouant à son service en qualité de son chevalier. On a gravé devant l'image une inscription qui rappelle cette circonstance. On conserve aussi l'épée et le poignard d'Ignace, qu'il suspendit en trophée à un pilier de la chapelle.

Il passa ensuite quelque temps parmi les gueux de l'hôpital de Manrèze, mendiant, déguenillé, et faisant une pénitence beaucoup plus rude que celle d'Amadis sur la roche pauvre. Il laissait croître ses cheveux, sa barbe et ses ongles, afin de moins séduire le sexe, que véritablement il ne séduisait plus. On garde à Manrèze quelques-unes de ses guenilles et la paillasse où il couchait. Il s'y fait des miracles.

Il ne partit de Manrèze que pour aller vivre dans une caverne voisine, où l'on va maintenant en pèlerinage.

On montre sur les degrés de l'église des Dominicains de Manrèze l'endroit où il vit la représentation corporelle de la sainte trinité ; et l'on a fait ériger une pyramide dans l'hôpital, au lieu même où il se donnait la discipline trois fois par jour. On garde aussi à Manrèze le bâton noueux qu'il

agitait pour faire fuir le diable, sur qui il avait beaucoup de puissance.

Ignace composa dans cette ville les *Exercices spirituels*. Alegambe, Sotwel et Louis Dupont, disent que Dieu, la sainte Vierge et l'ange Gabriel, aidèrent Ignace dans la composition de cet ouvrage, qui n'est pourtant pas un chef-d'œuvre. L'ange Gabriel, tout seul, aurait pu faire mieux.

Il visita ensuite la Terre-Sainte. De là il revint à Barcelone. On sait qu'il commença d'étudier à trente-trois ans. On montre à Barcelone une chambre qui était tellement infestée de malins esprits, que personne n'osait y coucher. Ignace s'y logea et fut bientôt entouré de démons hideux, qu'il en chassa pour jamais.

Il vint ensuite en France, et fut fouetté au collége de Sainte-Barbe.

Il se lia avec François Xavier, Lainés, Salmeron, et autres saints personnages très-révérés dans la société de Jésus. Rodrigués, un de ses compagnons, voulut le quitter à Bassano; car ils couraient sans cesse : un géant formidable vint se poster devant lui l'épée nue; et Rodrigués épouvanté retourna avec Ignace.

On voit à une demi-lieue de Rome une vieille chapelle ruinée, où Jésus-Christ apparut à Ignace, et lui dit qu'il lui rendrait le pape favorable. Ignace alla donc offrir ses services au pape. Il donna à sa troupe le nom de compagnie de Jésus, et offrit à Paul III, s'il voulait approuver son ordre, d'ajouter aux trois vœux de pauvreté, de chas-

teté et d'obéissance, un vœu spécial d'aller partout où il plairait au pape, et d'être entièrement soumis à toutes les volontés du saint-siège. De plus les jésuites s'engageaient à dire tous les ans trois milles messes pour le souverain pontife. Le pape approuva l'ordre, qui devint bientôt formidable.

On vénère au Mont-Cassin le lieu où Ignace vit l'âme d'Hosez, son compagnon, monter au ciel couronnée de lumière. C'est le même endroit où saint Benoit vit l'âme de saint Germain de Capoue, emportée par les anges.

Mais il est temps d'en finir avec le grand saint Ignace. Lorsqu'il mourut, il eut la consolation de voir sa compagnie répandue jusqu'aux extrémités du monde. On lui trouva trois pierres dans le foie qui était fort dur. Son corps desséché est à Rome, magnifiquement enchâssé, dans l'église du Grand-Jésus, où il fait des miracles sans nombre. Il a dans une multitude d'autres églises assez de reliques pour former six autres corps; et le marquis d'Argens prétend qu'on rend dans quelques saints lieux un culte honorable à son croupion, qu'il appelle une relique odoriférante (1).

IMAGES. — « Tu ne feras point d'images taillées pour les adorer et les servir. » Cependant le concile de Trente ordonne d'honorer, de vé-

(1) Histoire de l'admirable D. Inigo de Guipuscoa, etc. Le P. Ribadéneira, 31 juillet. Baillet, même jour. Godescard, même jour. *Lettres cabalistiques du marquis d'Argens*, lettres 38e., etc.

nérer et de baiser les images de Jésus-Christ, de la Vierge et des saints, aussi-bien que les reliques (1). Cependant encore tous les anciens pères de l'église ont condamné le culte des images comme une abomination païenne. Mais les catholiques ont-ils rien de commun avec les chrétiens primitifs ? Assurément celui qui est bon catholique n'est pas vrai chrétien.

Pendant plus de deux cents ans, les premiers chrétions ne souffrirent jamais d'images dans leurs assemblées. « On voit qu'en 393, saint Épiphane arracha d'une église de Syrie une image devant laquelle le peuple priait. Il déclara que l'église chrétienne ne permettait pas ce culte ; et sa sévérité ne causa point de schisme.—Enfin les images s'introduisirent ; et bientôt le peuple toujours grossier ne distingua point Dieu et les images. On en vint jusqu'à leur attribuer des miracles : chaque image guérissait une maladie (2). »

Rien n'est changé chez les catholiques dans le culte des images. Elles ont toujours le don de guérir les maladies du peuple et de gouverner son esprit. Pendant la première campagne de Bonaparte en Italie, le bruit se répandit un jour tout à coup que l'armée française était en marche contre Rome. Le peuple s'assembla tumultueusement sur les places, menaçant de piller les maisons des grands, pour pré-

---

(1) Neuvième session, second décret.

(2) Voltaire, *Essai sur les Mœurs et l'Esprit des Nations*, chapitre 14.

venir les Français et ne leur laisser rien à prendre. Le soulèvement était tout prêt, le gouvernement dans la plus grande inquiétude, lorsque la finesse de Pie VI apaisa la sédition : *Les images de Marie pleurent!* telle fut la proclamation qu'on publia dans les places. La tourbe féroce fut effrayée. On alla dans les églises pour se convaincre par ses propres yeux : les images de Marie pleuraient!!! Une voix du ciel n'aurait pas été plus efficace. De la rage les séditieux passèrent vite au repentir, et se soumirent en tremblant à des pénitences publiques. Ils chargèrent leurs corps demi-nus de chaînes pesantes, qu'ils traînèrent dans les rues, formant de longues processions nocturnes, se déchirant avec des disciplines, et hurlant : *Grâce, sainte Marie, grâce!* Quand cette momerie fanatique eut duré quelques jours, on entendit retentir une seconde proclamation du pape : *Les images de Marie sont apaisées...* Et le peuple rentra chez soi (1). »

D'UNE IMAGE DE LA TRINITÉ.

Il est certain, dit Burnet dans son histoire de la réformation, que quelques images n'étaient propres qu'à causer du scandale, comme par exemple celle de la sainte Trinité. La coutume était que le jour des Innocens, un enfant élu pour évêque

---

(1) Le docteur Meyer, *Fragmens sur Paris*, traduits de l'allemand par le général Dumouriez.

par ses camarades faisait brûler de l'encens devant cette image : ce qui insinue que l'encensement se pratiquait en d'autres jours d'une manière plus sérieuse, et par l'évêque lui-même s'il était présent.

C'était d'ailleurs un abus grossier que de vouloir représenter le mystère tout-à-fait incompréhensible de la Trinité ; et la manière dont on le représentait n'était pas moins condamnable, à en juger par les estampes qui nous en restent.

Dieu le père y paraissait sous la forme d'un vieillard, avec une tiare pontificale et des rayons autour de la tête. Le fils était de l'autre côté, sous la figure d'un jeune homme, ayant le visage environné de rayons et la tête chargée d'une simple couronne. La vierge Marie était assise entre eux deux, et le saint Esprit au-dessus d'elle, sous l'image d'une colombe.

Cette représentation subsiste encore dans un livre d'heures à l'usage de Salisbury, imprimé en 1526. Il semblait qu'en donnant place à la sainte Vierge entre les personnes de la sainte Trinité, on eût voulu renouveler son assomption à la nature divine, laquelle a été crue anciennement par des moines hérétiques qui faisaient de Marie une déesse.

Les catholiques, au reste, n'ont pas toujours montré beaucoup de scrupule sur leurs images. Il y a des Jupiter, des Hercule, des Apollon, dont on a fait des saints dans plusieurs églises ; des statues d'Isis sont devenues des madones ; des statues de Vesta sont honorées sous le nom de Marie. On voyait à Bordeaux Jupiter sur son aigle, mis dans

une église pour représenter l'ascension de Jésus-Christ. On adorait ailleurs Vénus et Cupidon, qu'on appelait Marie et Jésus.

« Sienne n'a rien de remarquable que le groupe » des trois Grâces placées au milieu de la sacristie » de la cathédrale, entre un Christ qui meurt et » un Christ qui ressuscite. C'est à leurs pieds que » le prêtre se prépare à la messe : elles sont toutes » nues (1). » Il est vrai qu'on les appelle à Sienne les trois vertus théologales.

ANECDOTES SUR QUELQUES IMAGES.

« Un tailleur de Florence, qui avait depuis long-temps une grande dévotion pour une image de saint Jean-Baptiste, vint lui dire un matin après s'être agenouillé : Glorieux saint Jean, je vous prie de me faire deux grâces; la première de me dire ce que deviendra mon fils; la seconde de me révéler si ma femme m'a jamais été infidèle. Un jeune sacristain qui se trouvait par hasard derrière l'autel, contrefaisant la voix du saint, lui répondit : Mon bon ami, sache que ta femme a fait faute avec plus d'un, et que ton fils sera pendu. Le tailleur fâché se leva et s'en alla sans rien dire. Mais quand il fut au milieu de l'église, il se retourna; et sans faire aucune révérence, même sans ôter le bonnet, il répliqua à saint Jean-Baptiste, c'est-à-dire à son image : Que de Dieu tu sois maudit; tu as toujours eu une méchante langue qui a été cause

(1) Dupaty, 44e. *Lettre sur l'Italie.*

qu'Hérode t'a fait couper la tête. Mais je ne viendrai plus t'adorer. »

« Un charcutier de la même ville de Florence avait coutume depuis vingt ans de faire ses dévotions et de donner des chandelles à l'image d'un petit Jésus fort jeune. Au bout de ce temps il arriva qu'une tuile tomba sur la tête de son fils et le tua. Le charcutier vint sur-le-champ trouver son petit Jésus, lui apportant un assez beau cierge, et lui fit cette prière : Mon doux seigneur Jésus, je vous prie de rendre la vie à mon fils que j'aime tant. Vous savez que je ne vous ai jamais rien demandé depuis vingt ans que je vous suis fidèle. Après cette oraison, il s'en retourna chez lui où il trouva son fils bien mort. C'est pourquoi il revint le lendemain à l'église, et dit à son petit Jésus sans lui apporter de cierge et sans le saluer : Je te renie ; jamais tu ne me reverras. Il y a vingt ans que je te sers, et tu ne m'as pas accordé la seule grâce que je t'aie demandée. Si j'eusse fait ma prière à ce grand crucifix qui est auprès de toi, je suis sûr qu'il l'eût exaucée. Aussi je te promets bien que jamais je n'aurai affaire avec toi, ni avec aucun enfant de ton espèce. »

« On se rappelle à ce propos le mot d'un bon homme, lequel priant une Notre-Dame qui tenait le petit Jésus entre ses bras, quelqu'un qui s'était mis derrière l'image fit une réponse fâcheuse d'une voix flûtée. Le dévot pensant que ce n'était pas la mère qui avait parlé, mais l'enfant Jésus, lui dit : Taisez-vous, petit friand ; laissez parler votre mère qui est plus sage que vous. »

« Près du village de Chaseul en Bourgogne, un paysan passant par une église demanda à des sonneurs pour quel trépassé ils sonnaient. Ayant su le nom du mort, il se mit à dire quelque prière pour le repos de son âme, devant un crucifix qui était là, lequel crucifix, au lieu de faire un signe de tête ou de lui dire une parole, tomba sur lui et le mit dans un état qui le retint long-temps malade au lit. Après qu'il fut revenu en santé, il retourna à l'église ; et voyant un jeune crucifix qui avait la face riante (car le vieux en tombant sur ce pauvre homme s'était rompu le cou, et on l'avait remplacé), il lui dit : Quelque belle mine que tu me fasses, je ne me fierai jamais en toi ; car si tu vis âge d'homme, tu seras aussi méchant que ton père qui a failli me tuer. »

« Ceux de Villeneuve-Saint-Georges près Paris eurent encore une hardiesse plus grande. Ils ne se contentèrent pas de dire des injures à l'image de saint Georges, qui avait laissé geler leurs vignes le propre jour de sa fête, mais ils la jetèrent dans la rivière de Seine, où elle pensa être gelée aussi-bien que les vignes. C'était d'autant plus hardi, qu'ils s'adressaient à celui qui est le Mars entre tous les saints (1). »

DES IMAGES CHEZ LES RUSSES.

Les Russes accordent aux images un culte d'idolâtrie, qui rend très-raisonnable la sévérité des

---

(1) Henri Estienne, *Apologie pour Hérodote*, chap. 14 et 39.

iconoclastes. Dans le dix-septième siècle surtout, ce culte avait presque fait oublier celui qu'on doit à Dieu. Chacun se disputait une petite place sur les murailles des églises, pour y attacher une image qui lui appartînt. C'était à qui ornerait la sienne à plus grands frais.

On rendait à ces images un culte superstitieux qui troublait le culte public. Elles étaient souvent attachées au mur opposé à l'autel ; les dévots leur adressaient des prières pendant la célébration des saints mystères et tournaient le dos au prêtre.

Le maître d'une image ne souffrait pas qu'un autre lui adressât des vœux; s'il le prenait sur le fait, il l'outrageait et le poursuivait jusqu'à ce qu'il en eût obtenu des dédommagemens. « Tu n'as » qu'à te pourvoir d'un saint qui t'appartienne, » disait-il ; on ne se ruine pas à parer le sien » d'or, de perles, de pierreries, pour lui voir » accorder des grâces à d'autres. »

Le patriarche Nicon eut assez de puissance pour faire ôter ces images des églises ; mais il s'attira par-là des ennemis qui ne contribuèrent pas peu à sa perte (1) ; et si les images particulières disparurent des temples, le culte qu'on leur rendait n'en continua pas moins dans les maisons.

On voit partout chez les Russes, vis-à-vis la porte, des images de saints devant lesquelles on

---

(1) *Histoire de Russie*, par Lévêque, revue par MM. Malte-brun et Deppin, tome IV, page 131.

s'incline en faisant le signe de la croix, et en disant, Seigneur, ayez pitié de moi, avant de saluer les personnes du logis. Les riches et les gens un peu instruits commencent à ne plus pratiquer ces usages, qui subsistent toujours chez le peuple. Il y a ordinairement, surtout les dimanches et les jours de fêtes, une chandelle allumée devant ces images, que l'on décore avec beaucoup de soin.

Ceux d'entre eux qui ont un peu de raison savent bien que ce qu'ils adorent ainsi n'est qu'une peinture de saint Nicolas ou de quelque autre saint. Mais ils prétendent que l'honneur qu'on leur rend est rendu à Dieu ; et que le moyen le plus sûr d'obtenir quelque chose d'un prince est de s'adresser à son favori. Ils ajoutent que tant qu'on ne représente pas les saints en sculpture (1), il ne leur est pas défendu de se courber devant leurs images peintes.

Ils représentent Dieu sous la figure d'un vieillard avec une grande barbe blanche ; mais ils font la vierge Marie jeune, belle et richement parée.

On ne peut pas marchander les saintes images, ce qui est très-avantageux aux peintres ; elles doivent être faites par un Russe. On les échange au marché ou dans les églises, pour une certaine somme ; car ce serait un péché de dire que le peintre les vend, ou qu'ils les ont achetées (2).

On les expose aussi à la vénération publique

---

(1) La loi de Moïse ne défend, disent-ils, que de faire des images taillées.

(2) J. Perry, *État présent de la Russie*, etc. page 168.

dans les rues, sur les portes des villes, aux portails des églises, dans les carrefours; elles sont ordinairement dans des caisses vitrées, indiquées par une bougie. Quelque pressé que l'on soit, il faut les saluer, non pas en courant, mais en s'arrêtant un instant pour leur faire une prière jaculatoire, la tête nue, avec une demi-douzaine de révérences et autant de signes de croix.

Lorsque ces images particulières ou publiques sont usées par le temps, on les enterre religieusement dans un jardin ou dans un cimetière (1).

On attribue à ces images beaucoup de puissance et de miracles; et quand les Russes se croient délivrés de quelque péril, ou comblés de quelque faveur par leur intercession, ils leur offrent en *ex-voto* des cierges plus ou moins grands, selon les richesses qu'ils possèdent et la grâce qu'ils ont obtenue. On cite deux de ces cierges qui pesaient chacun soixante livres.

DES IMAGES CHEZ LES CATHOLIQUES.

Nos pères ont eu plus que nous un respect pour les images bien au-dessus du respect qu'ils portaient à Dieu qu'ils ne voyaient pas. Tel homme qui jurait une chose fausse par le nom du Dieu tout-puissant n'aurait osé jurer par le nom de certain saint, peut-être imaginaire, mais dont la représentation faisait des miracles par le moyen des moines.

---

(1) *Histoire des Religions*, etc. *de tous les peuples*, t. III, pages 64 et 65.

On avait le plus grand zèle pour le service de ces saintes idoles. En 1414, on coupa le poignet à un jeune Parisien qui avait eu l'impiété d'ôter à la statue de saint Eustache un baudrier de soie dont on l'avait ornée.

En 1548, on brûla vif, dans le parvis de Notre-Dame, un crieur de vieille ferraille qui avait abattu la tête d'une statue de la Vierge.

En 1550, un fou entra dans l'église Notre-Dame, l'épée à la main, et voulut abattre pareillement une image de Marie. Mais il en fut empêché par deux chanoines qui lui firent fendre la langue, après quoi il fut brûlé devant l'église.

En 1503, un écolier de vingt-deux ans prétendit que la religion naturelle était la seule qu'on dût suivre; et un jour qu'il entendait la messe à la Sainte-Chapelle, il arracha une hostie des mains du prêtre qui venait de la consacrer. On l'arrêta aussitôt, on lui coupa le poignet, on le brûla à petit feu, et l'on emporta comme une relique au trésor de la Sainte-Chapelle la pierre du pavé où ce malheureux avait jeté l'hostie.

On ajoute qu'à la procession solennelle que fit le clergé en réparation de ce sacrilège, deux bœufs que l'on conduisait à la boucherie de l'Hôtel-Dieu, et qui se trouvaient à la porte de la petite paroisse de Saint-Pierre, se mirent à genoux aussitôt qu'ils aperçurent le Saint-Sacrement, pour confondre deux calvinistes qui ne voulaient pas s'agenouiller devant l'hostie; et qu'en mémoire de ce miracle on sculpta au-dessus du portail de

l'église de Saint-Pierre deux bœufs que l'on voyait encore il y a cinquante ans, et qui firent donner à la paroisse le nom de Saint-Pierre-aux-Bœufs.

Mais elle portait ce nom et ces bœufs avant le seizième siècle, parce que c'était la paroisse des bouchers (1).

Dans d'autres pays, on servait bien les images, mais on exigeait d'elles quelque retour. A Quimper, jusqu'à la fin du dix-septième siècle, on fouettait, on jetait à la rivière les images des saints qui n'accordaient pas les demandes qu'on leur avait faites. On tenait la même conduite dans beaucoup d'autres pays (2).

Mais plus généralement on se contentait de vénérer les images sans leur donner le fouet; lorsqu'elles n'accordaient pas les grâces qu'on leur avait demandées, on pensait qu'elles ne trouvaient pas les offrandes assez riches, et on leur en faisait de nouvelles. On avait bien soin surtout de les venger sévèrement quand quelqu'un les avait offensées.

Ce saint zèle n'est pas éteint. Au mois de février 1820, un postillon de Genève ayant été convaincu d'avoir enlevé quelque ornement que l'on avait mis à une image de la Vierge, dans une église d'Annecy, fut brûlé vif à Chambéri, après avoir eu le poing coupé (3). — On sait les affreux

---

(1) *Dictionnaire féodal*, tome II, au mot *Peines*.

(2) Voyez Nicolas, Pierre, Marie, Notre-Dame, etc.

(3) Voyez les journaux de Paris, des premiers jours de mars 1820.

supplices du chevalier Labarre, qui avait manqué de respect à un crucifix de bois dans le dix-huitième siècle !.....

Anciennement les images saignaient, parlaient, agissaient devant les hommes. On en a beaucoup détruit dans la révolution, sans qu'elles aient montré le moindre sentiment. Mais dans cinquante ans les dévots feront sans doute bien des contes sur cette matière, s'ils n'en font pas déjà.

J'ai dit qu'on adorait souvent dans nos églises des Vesta, des Hercules, des Cybèles, et d'autres statues de divinités anciennes affublées de divers noms de saints. Il ne faut pas oublier l'image de sainte Geneviève, qui était à Paris auprès d'une fontaine sur la place de Notre-Dame. C'était une vieille statue d'Esculape....

L'église de Sainte-Walburge d'Anvers fut autrefois, dit-on, un temple dédié à Priape. On avait laissé au-dessus d'une porte de cette église un Priape haut d'un pied, que les femmes du peuple venaient orner de fleurs, et qu'elles invoquaient sans doute sous quelque nom; car elles montraient une dévotion fort assidue pour cette image (1).

D'UNE IMAGE DE TORRIGIANO.

Le célèbre sculpteur florentin Torrigiano avait fait une belle statue de la Vierge. Un grand d'Espagne, incapable sans doute d'apprécier le génie, lui offrit trente ducats d'un morceau qui en

(1) Bruzen de la Martinière, au mot *Anvers*.

valait plus de trois cents. L'artiste, indigné du prix que l'on mettait à son temps et à son talent, déchargea sa colère sur son propre ouvrage.

Mais parce que c'était une statue de la Vierge, l'inquisition de Séville lui fit son procès et le condamna comme sacrilège à être brûlé vif.....

Ainsi il faut que l'ouvrier tremble devant son ouvrage. Observez aussi que l'image n'était pas encore consacrée par les *oremus* du prêtre; que ce pouvait être une statue profane tout aussi bien qu'une madone; que l'on eût puni moins sévèrement celui qui eût outragé Dieu même; que l'on brûle ici un homme qui a été impie envers une pierre !.:...

Après de pareils traits, il faudrait être aveugle pour ne pas convenir que les vrais catholiques sont plus idolâtres que les païens. L'inquisition de Séville, qui avait l'impudence de se dire chrétienne, aurait brûlé à petit feu ce saint Épiphane qui arracha dans une église une image consacrée.

La sentence de mort de Torrigiano fut prononcée en 1522. Le grand artiste aima mieux mourir de faim que de monter sur le bûcher; et il expira effectivement d'inanition dans les cachots du saint office, trois jours avant celui où il devait être brûlé.

On a conservé et l'on adore sans doute encore à Séville la tête et un des bras de la statue qui causa la mort du sculpteur (1). — Voyez aux

---

(1) Aménités littéraires, tome II.

noms des divers saints ceux qui ont eu des images célèbres.

INDULGENCES. — On croit que les indulgences furent imaginées vers le neuvième siècle, pour encourager les chrétiens à combattre les hérétiques. Dans les siècles suivans, un chrétien qui tuait un infidèle avait indulgence ou rémission de ses péchés. Les femmes, qui ne sont pas faites pour tuer, participaient au bénéfice des indulgences, moyennant argent.

On fit bientôt des indulgences une branche de commerce très-productive. Léon X les vendait cinquante écus, et il en vendit beaucoup. Cent ans plus tard, on les donnait à deux sous pièce.

Le produit en devint alors si mince, qu'on finit par les donner pour rien, à ceux qui visiteraient les lieux saints et les reliques.

Les cordeliers, en s'établissant dans la Terre sainte, avaient demandé au pape des bulles d'indulgence. Eugène V leur répondit : « Ces lieux » sont trop saints pour avoir besoin de nos bulles. » Les chrétiens y trouveront, sans que je les leur » donne, toutes les indulgences et toutes les grâ- » ces. »

Mais les papes qui suivirent pensèrent autrement. Ils décidèrent qu'il y aurait indulgence plénière ou rémission de tous les péchés, pour ceux qui visiteraient avec dévotion le trou de la croix où Jésus fut crucifié, le saint sépulcre, la colonne de la flagellation (qui est aussi à Rome), le lieu

ou l'on découvrit la croix, la crèche de Bethléem, la maison de la sainte Vierge ; etc.

Il y a indulgence de sept ans, ou exemption de sept ans de purgatoire, à ceux qui visiteront le lieu où Jésus fut couronné d'épines, le lieu où il apparut à la Madelaine, le lieu où l'on partagea ses vêtemens ; etc. Les Franciscains disent que ces indulgences ont été accordées à sainte Hélène par le pape saint Sylvestre, qui était mort lorsque Hélène songea à visiter la terre sainte. Mais c'est une bien petite difficulté, si l'on ne savait que les indulgences furent inventées beaucoup plus tard.

Ceux qui ne sont pas curieux de voir le purgatoire, et qui ne se soucient pas non plus d'aller visiter le triste pays de la Judée, peuvent encore gagner à Rome des indulgences suffisantes. Les pèlerins qui assistent aux saints offices de Saint-Jean-de-Latran, le jour de Saint-Jean l'évangéliste, gagnent vingt-huit mille ans d'indulgence... Ceux qui vont se mettre à genoux lorsqu'on montre les têtes de saint Pierre et de saint Paul, s'exemptent douze mille ans de purgatoire (1). Il faut avoir fait bien des fredaines pour mériter de brûler cent mille ans ; et il est aisé de gagner cent mille ans d'indulgences.

Il y a aussi des indulgences plénières aussi faciles à attraper, pour ceux qui ont mérité l'enfer. Il est vrai qu'on est obligé de se confesser ; mais pour une âme dévote ce n'est pas une peine.

---

(1) *Merveilles de Rome*, pages 2 et 7.

La France a pareillement des indulgences dans tous les lieux où elle a quelques reliques. Et dans l'affiche d'une fête de village, où l'on rappelle que ce village célébrera la commémoration de la translation des reliques de saint Vigor, ou de tel autre saint, on a soin d'annoncer aussi qu'il y a de bonnes indulgences. — Comment donc ose-t-on nous dire que nous serons tous damnés, quand nous avons de si prompts moyens de salut ?

INNOCENS. — « Quand on parle du massacre des innocens, on n'entend ni les vêpres siciliennes, ni les matines de Paris, connues sous le nom de Saint-Barthélemi, ni les habitans du nouveau monde égorgés parce qu'ils n'étaient pas chrétiens, ni les auto-da-fé d'Espagne et de Portugal, etc., etc., etc. On n'entend d'ordinaire que des petits enfans qui furent tués dans la banlieue de Bethléem, par ordre d'Hérode-le-Grand, et qui furent ensuite transportés à Cologne où l'on en trouve encore.

» Toute l'église grecque a prétendu qu'ils étaient au nombre de quatorze mille.....

» On objecte que l'historien Josephe, presque contemporain, et qui a raconté toutes les cruautés d'Hérode, n'a pourtant pas plus parlé du massacre des petits enfans que de l'étoile des trois rois ; que ni Philon le juif, ni aucun autre juif, ni aucun Romain n'en ont rien dit ; que même trois évangélistes ont gardé un profond silence sur ces objets importans. On répond que saint

Mathieu les a annoncés, et que le témoignage d'un homme inspiré est plus fort que le silence de toute la terre.....

» Les censeurs ne se sont pas rendus; ils croient trouver une contradiction aussi grande entre le récit de saint Mathieu et celui de saint Luc, qu'entre les deux généalogies rapportées par eux. Saint Mathieu dit que Joseph et Marie transportèrent Jésus en Égypte, de crainte qu'il ne fût enveloppé dans le massacre. Saint Luc, au contraire, dit qu'après avoir accompli toutes les cérémonies de la loi, Joseph et Marie retournèrent à Nazareth, leur ville, et qu'ils allaient tous les ans à Jérusalem pour célébrer la Pâque.

» Or, il fallait trente jours avant qu'une accouchée se purifiât et accomplît toutes les cérémonies de la loi. C'eût été exposer l'enfant à périr dans la proscription générale. Et si ses parens allèrent à Jérusalem accomplir les ordonnances de la loi, ils n'allèrent donc pas en Égypte (1). »

Quoi qu'il en soit, et bien que personne ne nous ait jamais appris si les innocens ont été enterrés et déterrés par la suite, on possède beaucoup de leurs reliques, et on montre partout tant de corps de ces pauvres enfans, qu'on pourrait en faire une grande armée (2).

Mais le plus grand nombre est à Cologne, la ville la mieux fournie en reliques après Rome.

---

(1) Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, au mot *Innocens*.

(2) Calvin, *Traité des reliques*.

On sent quelles ressources il y a dans une multitude de martyrs comme les innocens, dont on ne sait pas le nombre, et que l'on peut se procurer partout. Aussi, il y en a par douzaines à Rome et dans les grandes villes. On en montre trois à Padoue; on en avait plusieurs en Provence. Marseille se vantait même de posséder les vêtemens de quelques-uns de ces petits juifs (1).

On vénérait plusieurs corps d'innocens dans le Languedoc, dans le Limousin, dans la Champagne. Saint Charles Borromée fit présent d'un de ces petits corps à Philippe II, roi d'Espagne. On en gardait un autre, assez bien conservé dans une caisse d'argent doré, à Saint-Denis près de Paris. C'était, disait-on, un présent de Charlemagne.

Dans l'église des Innocens à Paris, on montrait un de ces corps; il était garni de ses chairs et ressemblait à une petite momie. On l'avait enfermé dans un cristal orné d'argent. Cette châsse était une générosité du superstitieux Louis XI, qui, comme on sait, honorait beaucoup les saints innocens, et ne voulait jamais parler d'affaires le le jour de leur fête.

Toutes les villes, toutes les églises, tous les couvens un peu fournis, avaient quelque squelette d'enfant, qu'ils présentaient comme les reliques de l'une des victimes d'Hérode.

Les pèlerins vont visiter aussi auprès de Beth-

---

(1) *Voyage de France et d'Italie par un gentilhomme français*, page 106.

léem le lieu où ces petits innocens furent enterrés (1).

IRÈNE. — « Un nommé Bertaud, modeste et de bonne façon, devint amoureux d'une jeune vierge de Tomar, en Portugal, qui se nommait Irène. Comme elle devait bientôt se consacrer au seigneur dans un couvent, Bertaud tomba malade d'amour; et les médecins ne pouvant le guérir, Irène l'alla voir, et lui fit l'éloge de la chasteté, de manière à faire taire son amour.

» Bertaud consentit donc à ne pas rechercher la jeune Irène, à condition que si elle se décidait jamais à aimer un homme, elle lui donnerait la préférence. Irène le promit et retourna dans son monastère.

» Sélio son oncle, qui était abbé d'un couvent du voisinage, lui donna pour directeur spirituel un moine nommé Remi, qui devint amoureux de sa pénitente et la sollicita au péché. Irène le blâma de son impudicité; et Remi voulant se venger de ses refus, lui fit boire un breuvage qui lui enfla le ventre, en sorte qu'on la crut enceinte. Le peuple ajoute aisément foi au mal; on publia qu'Irène était grosse; et Bertaud, son premier amoureux, furieux de voir qu'elle eût péché avec un autre que lui, chargea un méchant soldat de la tuer.

» Un matin que la jeune vierge était en oraison, au bord de la rivière de Naban, ce soldat qui l'é-

(1) *Voyage du père Goujon*, page 264.

piait se précipita sur elle, la tua sans pitié, la dépouilla et jeta son corps dans la rivière.

» Une révélation apprit à l'abbé Sélio ce qui s'était passé. Il en avertit tout le peuple, afin qu'on allât en procession à la recherche du précieux corps. La rivière de Naban l'avait emporté dans une autre rivière, et le courant de celle-ci le conduisit dans le Tage. La procession s'aperçut que le Tage s'était retiré de son lit, en un certain endroit dont on s'approcha. Le fleuve avait laissé à sec le corps de la pieuse vierge, victime de la calomnie et de la brutalité. On trouva que ce corps était posé dans un riche tombeau bâti par les anges.

» On voulut en tirer le corps, mais on ne put le remuer; et comme on vit que c'était la volonté de Dieu qu'il demeurât là, on se contenta d'emporter une partie des cheveux et la chemise de la sainte, comme de précieuses reliques. L'abbé Sélio les mit dans son monastère, où elles guérirent des aveugles et des paralytiques.

» Après que la procession se fût éloignée, le Tage reprit son cours, et l'on ne vit plus le tombeau. La ville de Scalabis, voisine de là, prit le nom de notre sainte, et on l'appelle par corruption Santaren. On dit qu'encore aujourd'hui, sur la rivière de Naban, à l'endroit où le soldat jeta le corps d'Irène, on trouve beaucoup de poissons miraculeux qui ont des gouttes de sang au menton (1). » On ne sait pas quand vécut sainte Irène.

---

(1) Les PP. Ribadéneira et Giry, 10 octobre.

IRÉNÉE,—évêque de Lyon, docteur de l'église et martyr au deuxième siècle. Les uns disent qu'il eut seize ou dix-sept compagnons de son martyre (1); les autres qu'il en eut seize on dix-sept mille, et même davantage (2); ce qui est assez indifférent.

Le corps de saint Irénée avait été tellement depiécé, que la ville de Lyon en possédait à peine quelques parties, lorsque les huguenots brulèrent ces saints restes en 1562, et jetèrent les cendres au vent. Dès lors, au lieu de trois ou quatre ossemens que l'impiété anéantit, on reproduisit deux ans après, un corps tout entier; et les reliques qu'on avait dissipées par le feu se retrouvèrent améliorées pour avoir passé à l'eau, car on pêcha le nouveau corps dans la Saône.

Mais pour plus de merveilles, ce nouveau corps n'avait point de tête; il fallut en trouver une; et on ne savait où la chercher. Un chirurgien conta qu'il avait trouvé la tête du saint dans un égout, et qu'il la gardait depuis deux ans chez lui où elle faisait des miracles. On alla en procession prendre cette tête on la rejoignit au corps, qui était encore à Lyon au dernier siècle.

Le cordelier Feu-Ardent (3) s'efforce de prouver que ce corps est le même avec lequel saint

---

(1) *Martyrologe de saint Jérôme*, 28 juin, etc.

(2) Grégoire de Tours, Adon, Usuard, etc.

(3) En la vie de saint Irénée, qu'il a mise en tête des œuvres de ce saint.

Irénée fut enterré. Mais les impies soutiennent que c'en est un autre ; ils ajoutent qu'Irénée en avait un troisième à Catanzarc en Calabre, sans parler du septième bras qu'on vénérait à Paris, dans l'église de Saint-Jean en Grêve.

IS. — C'est à la pointe de la Chèvre, dans le Finistère, qu'était, suivant la tradition, la grande et belle ville d'Is. Je vais vous en donner l'histoire.

« La superbe ville d'Is, comme disent les légendes, les cantiques et les bardes de la Bretagne, était sous la puissance du roi Gralon. Toute espèce de luxe et de débauches régnait dans cette opulente cité. En vain les amis de Dieu, les plus saints personnages, y prêchaient les mœurs et la réforme ; saint Guénolé lui-même y perdait son latin. La princesse Dahut, fille du roi, oubliant la pudeur et la modération naturelle à son sexe, y donnait l'exemple de tout genre de dépravation. L'heure de la vengeance arrivait ; le calme qui précède les plus horribles tempêtes, les chants, la musique, l'amour, le vin, les spectacles et la débauche, énivraient, endormaient les habitans endurcis de la grande ville.

» Le roi Gralon seul n'avait pas fermé son cœur à la voix du ciel ; il assistait aux saints offices, et fréquentait les serviteurs de Dieu.

» Un jour saint Guénolé (ou Guignolet), saisi d'enthousiasme comme les prophètes, prononça d'une voix sombre ces mots devant le roi Gralon :

« Prince, le désordre est au comble, le bras de » l'Éternel s'élève, la mer se gonfle, la cité d'Is » va disparaître ; partons. »

» Gralon, docile à la voix du saint homme, est à cheval, s'éloigne à toute bride; sa fille Dahut le suit en croupe.... La main de l'Éternel s'abaisse ; les plus hautes tours de la ville sont englouties ; les flots pressent en grondant le coursier du saint roi qui ne peut s'en dégager ; une voix terrible se fait entendre : « Prince, si tu veux te sauver, se- » coue le diable qui te suit en croupe. » Si le prince obéit, et s'il noya sa fille, si la princesse en se précipitant se sacrifia pour son père, si Lucifer saisit Dahut pour épargner au prince le désagrément de la noyer, je n'en sais rien. Les historiens du temps n'ont pas bien raconté le fait, et les commentateurs ont oublié de l'éclaircir.

» La belle Dahut perdit la vie ; elle se noya près du lieu qu'on nomme Poul-Dahut. La tempête cessa ; l'air devint calme, le ciel serein ; mais depuis ce moment, le vaste bassin sur lequel s'étendait une partie de la ville d'Is fut couvert d'eau ; c'est la baie de Douarnenez.

» On m'a fait voir sur le rivage près de Ris un monument irréfutable de cet événement terrible. C'est le rocher de Garrec, sur lequel est empreint le pied du cheval de Gralon. Ainsi Jésus, en s'élevant au ciel, laissa la trace de son pied sur le sommet du Mont Thabor. Ainsi sur la plus haute montagne de Ceylan, qui jadis supportait le paradis terrestre, est empreint le grand pied d'Adam. Que

croirions-nous des temps passés, sans ces monumens d'après lesquels nous écrivons l'histoire (1)?... »

ISAAC, — fils d'Abraham. Il fut enterré dans la caverne d'Hébron, et il n'y a pas d'apparence qu'on ait jamais retrouvé ses os ; cependant on en montre quelques-uns à Rome, dans l'église de Sainte-Marie sur Minerve ou sans Minerve, et ailleurs.

— Le corps de saint Isaac, solitaire de Spolette au sixième siècle, était à Spolette et à Bamberg. Il faisait des miracles dans ces deux villes.

ISABELLE, — sœur de saint Louis, fondatrice du monastère de Long-Champ, déclarée bienheureuse par Léon X. Son corps était à Long-Champ où il guérissait la fièvre quarte, les ulcères, les morsures de bêtes, la brûlure et les maladies déshonorantes ; il chassait aussi les démons (2). Il ne paraît pas qu'elle ait laissé deux corps, mais tous les couvens de religieuses urbanistes avaient quelque chose de ses habits ou de sa chevelure.

---

(1) M. Cambry, *Voyage dans le Finistère*, t. II, page 285. — « Ces contes nous reportent aux époques les plus éloignées ; car le roi Gralon n'est pour moi que le nom par lequel les Bretons renvoient à l'antiquité la plus reculée. Il n'exista pas plus que Saturne, Ogygès, Janus, Osiris, Numa, Japhet, etc. » On montre pourtant la trace du pied de son cheval, comme on montre beaucoup d'autres reliques aussi authentiques.

(2) Ribadéneira, 31 août.

Agnès de Harcourt dit (1) qu'Isabelle avait une fort belle tête, et que, quand on la peignait, ses demoiselles gardaient soigneusement les cheveux qui lui tombaient. Isabelle leur demanda un jour ce qu'elles en pensaient faire? — Nous en ferons des reliques, lorsque vous serez sainte, répondirent-elles.

ISAIE, — le premier des quatre grands prophètes, scié en deux avec une scie de bois, six cent quatre-vingts ans avant Jésus-Christ, par ordre du roi Manassés, à qui il avait reproché ses mauvais déportemens. Isaïe avait alors cent trente ans et se portait encore bien. On l'enterra sous un chêne auprès de Jérusalem.

Son corps était à la montagne de Sion, dans le septième siècle, quoiqu'on le possédât depuis deux cents ans à Constantinople.

Isaïe avait un troisième corps à l'abbaye de Saint-Denis en France, où l'on ne cessa de montrer ses os qu'à la révolution. Les moines de Saint-Denis ne savaient pas dire eux-mêmes où ils avaient pris le corps du grand prophète juif.

ISIDORE LE LABOUREUR, — patron des gens de son métier; il vivait au douzième siècle dans un faubourg de Madrid. Son corps était à Madrid dans une châsse, qui coûta trois cent mille francs, en l'année 1620.

---

(1) *Vie de la bienheureuse Isabelle*, publiée par Ducange, avec les *Mémoires de Joinville*.

ISIDORE, — martyr de Chio au troisième siècle. Il a laissé quatre corps : le premier dans l'île de Chio, où il était encore en 1250 ; le second à Constantinople ; le troisième à Venise ; le quatrième à Martorel en Catalogne.

Le saint corps de Venise est le plus remarquable; c'était une relique libérale ; car le doge Falieri ayant conspiré en 1354 contre la liberté des Vénitiens, la châsse de saint Isidore dévoila le complot par des signes de mauvais augure qui donnèrent l'éveil au peuple. La conspiration échoua, parce qu'elle fut découverte ; et depuis ce temps on portait tous les ans la châsse du saint en procession par la ville, avec la plus grande pompe.

Cette procession, qui rappelait de nobles souvenirs, ne se fait plus, tandis qu'on promène encore tant d'ossemens inconnus qui ne rappellent rien.

ISIDORE, — évêque de Séville, mort en 636. Il a laissé trois corps ; un à Séville dans l'église dont il est le patron ; un à Léon, dans l'église de Saint-Jean-Baptiste ; un à Bologne dans l'église de Saint-Étienne, sans compter sept ou huit têtes qu'on trouve sous son nom, dans diverses églises d'Espagne et d'Italie.

FIN DU PREMIER VOLUME.

OUVRAGES NOUVEAUX

Qui se trouvent chez les mêmes libraires.

ŒUVRES DE MIRABEAU, 10 vol. in-8°., contenant les Œuvres oratoires, les Lettres à Sophie, l'Essai sur le despotisme, l'Histoire secrète du cabinet de Berlin, les Lettres de cachet, etc.; la notice de M. Cadet de Gassicourt sur la vie de Mirabeau, l'éloge de Cérutti, le *fac simile* de l'écriture et le portrait de Mirabeau, le portrait de Sophie, etc. Très-bien imprimés, pap. fin. Prix de souscription, 55 fr. jusqu'au 20 janvier; passé cette époque, 70 fr. : on ajoute 13 fr. pour recevoir les 10 volumes francs de port par la poste.

DES DÉLITS ET DES PEINES, par Beccaria; traduction nouvelle, avec le commentaire de Voltaire, la réponse aux notes du moine de Vallombreuse, les notes de Diderot, de Morellet, de Rizzi, de Servan, de Mirabeau, etc., etc.; les lettres relatives à l'ouvrage, une notice sur la vie et les ouvrages de Beccaria, etc. 1 fort vol. in-8°. très-bien imprimé, pap. très-fin. Prix, 6 fr., et 7 fr. 50 c. par la poste.

TRAITÉ DE LA MORT CIVILE EN FRANCE, par A.-T. Desquiron, avocat à la cour royale de cassation de Paris. 1 fort vol. in-8°. Prix, 7 fr.

Ce bel ouvrage, digne de la méditation de tous les lecteurs français, manquait à notre législation. Tout avocat applaudira aux recherches savantes et aux discussions judicieuses de l'auteur : tout citoyen lira avec intérêt les faits qui ont fourni tant d'aperçus neufs; et peut-être le Traité de la Mort civile, devenu livre classique, fera-t-il faire aussi de nouveaux pas à notre jurisprudence, en même temps qu'il fournira aux philosophes et aux penseurs des réflexions utiles.

La belle édition du COMPÈRE MATHIEU, suivi de LA CHANDELLE D'ARRAS et autres œuvres de l'abbé Dulaurens, que nous avons annoncée il y a trois mois, aurait déjà paru, si nous n'avions été retardés jusqu'à présent par les gravures. Comme nous tenons à remplir exactement les engagemens que nous avons avec nos nombreux souscripteurs, nous mettons tous nos soins à faire de cette édition un livre magnifique sous tous les rapports. Elle formera 4 vol. in-8°. imprimés en caractères neufs de Firmin Didot, avec huit figures d'Horace Vernet et de nos meilleurs artistes. Prix, 7 fr. 50 c. le volume pour les souscripteurs. Papier vélin, 15 fr. Le premier volume paraîtra dans deux mois. On distribue le prospectus au bureau de souscription, chez GUIEN et compagnie, boulevart Montmartre, n°. 23.

DICTIONNAIRE

CRITIQUE

DES RELIQUES ET DES IMAGES

MIRACULEUSES;

PAR J.-A.-S. COLLIN DE PLANCY.

« Et je vis (dans les enfers) entre les mains des démons, un saint évêque dont les reliques avaient fait des miracles. »

DENYS LE CHARTREUX, *de Quat. Nov. art.* 47.

« Vous commandez à un ouvrier de vous faire des dieux, vous les achetez à prix d'or, et vous les adorez. »

ISAÏE, *cap.* 46.

TOME SECOND.

PARIS,

GUIEN ET COMPAGNIE, LIBRAIRES,

BOULEVART MONTMARTRE, N°. 23.

1821.

DICTIONNAIRE

CRITIQUE

DES RELIQUES ET DES IMAGES.

II.

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

DICTIONNAIRE

CRITIQUE

DES RELIQUES ET DES IMAGES.

J.

JACOB, — patriarche, fils d'Isaac. Il fut enterré à Cariath-Arbé, dans la caverne d'Hébron. On montre à Rome, dans l'église de Sainte-Marie sur Minerve, quelques-uns de ses os, dont on serait bien embarrassé de faire voir les titres.

Les pèlerins un peu exacts ne manquent pas de visiter auprès de Sichem le fameux puits de Jacob, au bord duquel Notre-Seigneur eut un entretien avec la Samaritaine. Saint Jérôme dit, dans sa lettre sur la mort de sainte Paule, qu'on avait bâti une église auprès de ce puits, qui était très-vénéré de son temps, et qui aujourd'hui désaltère les Turcs, s'il n'est pas desséché.

JACQUES LE MAJEUR, — le troisième apôtre, frère aîné de saint Jean l'évangéliste. Tous les théologiens raisonnables (s'il en est,) se contentent de dire qu'il prêcha à Jérusalem, qu'il

resta dans la Judée, et qu'il fut décapité par ordre d'Hérode Agrippa, onze ans après la mort de Jésus-Christ.

Mais les légendaires prétendent qu'après avoir prêché à Jérusalem et à Samarie, l'apôtre saint Jacques vint en Espagne ; qu'il y apporta le christianisme ; qu'il y ordonna des évêques, y bâtit des églises, et qu'il s'en retourna chercher le martyre à Jérusalem.

Ils ajoutent que pendant qu'il convertissait les juifs, deux magiciens, Hermogène et Filette le firent outrager par les démons. Filette fut si étonné des miracles de saint Jacques, qu'il se convertit. Hermogène qui faisait aussi des prodiges, charma tellement le nouveau chrétien, qu'il ne pouvait plus remuer ni bras ni jambes. Saint Jacques en eut pitié et lui envoya son mouchoir, qui ôta le maléfice.

Hermogène furieux commanda à une bande de démons de lui amener Jacques et Filette. Les démons garrottèrent Hermogène lui-même et l'étrillèrent si bien qu'il n'osait plus sortir seul. Jacques eut encore pitié de cet autre, et lui fit présent de son bâton, avec lequel il put aller partout en assurance.

Malgré tant de merveilles, Hérode Agrippa fit trancher la tête du saint, qui guérissait les paralytiques en allant au martyre. Mais on a dû garder quelque part son bâton et son mouchoir (1).

(1) Surius, 22 juillet; Ribadéneira, 25 juillet.

COMMENT LE CORPS DE SAINT JACQUES VINT EN ESPAGNE.

Après que saint Jacques fut décapité, ses disciples prirent son corps, et s'en allèrent de nuit au bord de la mer, où ils s'embarquèrent dans un vaisseau qui se trouvait là, sans matelots et sans pilote, mais qui les conduisit merveilleusement en Galice, où régnait alors la reine Louve ou Lupa. Ils tirèrent le saint corps du vaisseau et le déposèrent sur une grande pierre, qui devint aussi souple que la cire, et qui forma sur-le-champ un cercueil miraculeux au grand apôtre. Ils se présentèrent ensuite à la reine Lupa, qui n'avait pas voulu recevoir le saint de son vivant, dans son petit royaume. Ils lui contèrent ce qui se passait. Lupa leur dit qu'elle ne pouvait rien décider là-dessus, sans avoir consulté le roi d'Espagne.

Elle envoya donc les disciples à ce prince, qui les fit mettre en prison, soupa et s'alla coucher. Un ange les délivra pendant que le méchant roi dormait. Il n'eut pas plus tôt appris que ses prisonniers lui échappaient, qu'il envoya un régiment de cavalerie à leur poursuite. Le régiment se noya en traversant un pont qui se rompit. Alors le roi effrayé fit pénitence et envoya dire aux disciples de saint Jacques qu'il ne chercherait plus à leur mal faire.

Les disciples revinrent, se mirent à prêcher, et retournèrent au palais de Lupa qui savait déjà tout. « Prenez mes bœufs qui sont sur la monta-

gne voisine, leur dit-elle; apportez le corps de saint Jacques et placez-le où vous voudrez. » C'était encore une perfidie de Louve; car sês bœufs étaient des bœufs sauvages et indomptés. Les disciples montèrent à la montagne, laquelle était gardée par un grand dragon qui vomissait du feu; ils le fendirent en deux avec un signe de croix, et trouvèrent les bœufs doux comme des agneaux.

Après qu'on les eut chargés du corps de l'apôtre, les bœufs vinrent s'arrêter au milieu du palais de Lupa, sans qu'on pût les faire aller ailleurs. La reine étonnée se fit chrétienne, donna son palais aux disciples qui en firent une église, et acheva ses jours dans les bonnes œuvres (1).

Le corps de saint Jacques débarqua donc à Iria-Flavia, maintenant El-Padron, en Galice, l'an 44 de Jésus-Christ. C'était là aussi qu'il avait pris terre lorsqu'il vint prêcher les Espagnols. On y montre la barque sur laquelle il arriva, seul et sans guide; elle est d'une seule pièce et n'a que six pieds de longueur; il paraît qu'elle ne fait pas de grandes merveilles ou qu'elle se gâte, car elle est presque totalement cachée dans le sable (2).

On ne sait trop pourquoi le corps du saint demeura oublié en Espagne pendant près de huit

---

(1) *Legenda aurea Jacobi de Voragine aucta à Cl. à Rotâ.*

(2) Jouvin de Rochefort, *Voyage d'Espagne*, cité dans Bruzen de la Martinière.

siècles ; il y était tout-à-fait ignoré, lorsqu'on le découvrit en l'an 800 sous le règne d'Alfonse le Chaste, dans un bois voisin de Compostelle. Il n'y a aucun titre qui prouve que ce corps soit celui de saint Jacques le majeur, plutôt que de tout autre saint. Cependant on se le persuada généralement en Espagne. On rendit au saint des honneurs magnifiques ; on lui bâtit une église superbe ; son corps fut enchâssé avec luxe, et devint le but d'un fameux pèlerinage qui attirait les dévots de tous les pays du monde, et qui amenait à Compostelle de grandes sommes d'argent.

On appela la voie lactée *chemin de saint Jacques*, parce qu'elle se trouvait dans la direction de Compostelle ; ce chemin céleste avait été tracé, disait-on, par les anges qui avaient fait un jour le pèlerinage de Galice ; les clous lumineux qui se détachèrent de leurs souliers sont les petites étoiles qui forment confusément la voie lactée (1).

On sait que tout bon Espagnol ne mourrait pas en paix, s'il n'avait fait une fois au moins le pèlerinage de saint Jacques de Compostelle, qui est aussi le patron des pèlerins, dont il porte le costume dans ses images.

DES DIVERS CORPS DE SAINT JACQUES LE MAJEUR.

Quoique les Espagnols se vantent de posséder

(1) C'est ce que donnent à entendre les anciens bréviaires de saint Jacques de Galice.

depuis l'an 44, le vrai corps de saint Jacques; on voit dans Fortunat que le corps de ce saint était encore en Judée au sixième siècle. Tillemont (1) en indique un troisième, qui était en Lydie, en même temps qu'on l'honorait en Terre-sainte, et qu'on le possédait dans le bois de Compostelle.

Ce grand apôtre a un quatrième corps à Vérone; ce corps fut trouvé sur le mont Grigiano. Il a un cinquième corps à Toulouse; un sixième à Rome dans l'église des Saints-Apôtres; un septième à Pistoie, où l'on a une si grande vénération pour lui, que l'on l'appelle le premier des apôtres dans les prières publiques (2). On a encore une huitième tête de saint Jacques à Venise, une neuvième à l'abbaye de Saint-Waast d'Arras; un quinzième bras à Rome dans l'église de Saint-Chrysogone, un seizième à Liége, un dix-septième bras à l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire; un dix-huitième à Amiens, et beaucoup d'autres reliques à Paris, à Troyes, à Bologne, etc.

MANTEAU DE SAINT JACQUES.

Théodoret raconte qu'un méchant démon lui apparut un jour et lui dit en langue syriaque: « Va, il y a long-temps que je t'aurais mis en

---

(1) *Mémoires ecclésiastiques*, tome I, page 629.

(2) Saint Pierre ne peut pas trouver cela bien. Une oraison à saint Jacques commence ainsi: *Tu qui primatum tenes inter apostolos, imò qui eorum primus*, etc. (Misson, t. II, p. 325.)

» pièces, si je ne t'avais vu gardé par saint Jacques » et par plusieurs martyrs. » Un de mes amis et moi entendîmes ce discours, ajoute Théodoret ; le démon parlait ainsi, parce qu'il y avait à mon lit un petit vase pendu, où était de l'huile bénite au tombeau de plusieurs martyrs ; et il nommait saint Jacques, parce que j'avais sous ma tête un vieux manteau de ce grand serviteur de Dieu. On ne sait ce qu'est devenu ce manteau.

MIRACLES EN FAVEUR DES PÈLERINS, etc.

Un jeune Lyonnais, qui avait déjà fait quelquefois avec beaucoup de dévotion, le pèlerinage de saint Jacques de Compostelle, tomba un jour dans le péché de fornication, en faisant son pieux voyage, et arriva quelques jours après au tombeau du saint, qu'il honora et pria avec révérence.

La nuit suivante, le diable ayant pris la figure et le costume de saint Jacques, lui apparut et lui dit : « Me connais-tu ? — Non. — Je suis saint » Jacques, que tu viens voir tous les ans. J'étais » content de ta dévotion. Mais après avoir forni- » qué, tu t'es approché de moi sans confession. » Cela ne me fait pas plaisir. »

Le malin gagna par-là la confiance du pèlerin, qui se mit en devoir d'aller à confesse.

Mais au moment où il s'allait purger au tribunal de la pénitence, le diable lui apparut une seconde fois sous la même forme et lui dit : « Au fait » il est inutile que tu te confesses, puisque je con- » nais ton péché ; mais sache que tu n'en auras

» pas le pardon, à moins que tu ne te coupes les » génitales ; et si tu veux venir avec les bienheu- » reux, tu n'as qu'à te tuer ensuite, parce que tu » seras martyr (1). »

Le jeune homme prit un sabre, se coupa les génitales, et se tua après cela, en se plongeant le sabre dans le ventre.

Il avait sans doute crié avant de mourir, car ses compagnons s'éveillèrent ; et craignant de se voir accuser de sa mort, ils jetèrent son corps dans un champ voisin.

Tandis qu'on se préparait à l'enterrer, il ressuscita, raconta son histoire, et ajouta : « Quand » je fus mort, les démons me menèrent à Rome. » Mais saint Jacques courut après eux, les gronda » de la fourberie qu'ils m'avaient faite; et comme » nous nous trouvions sur le bord d'un pré, où la » sainte Vierge s'entretenait avec quelques bien- » heureux, saint Jacques lui demanda justice : elle » ordonna qu'on me rendît la vie. »

Le jeune homme se confessa donc, et reprit le chemin de son pays (2). Mais on ne dit pas si le prodige qui le ressuscita lui restitua aussi ce qu'il s'était coupé.

Un autre pèlerin tomba entre les mains des voleurs, qui lui prirent le cheval sur lequel il conduisait ses enfans. Mais saint Jacques habillé en paysan vint au-devant de lui et lui prêta son âne.

---

(1) *Nisi* penitùs *genitalia membra sibi secaret.*

(2) *Jacobi de Voragine*, eadem leg. 94.

Un autre, faisant le pèlerinage, fut enfermé dans une tour qui avait cent pieds de haut. Saint Jacques vint le trouver, le fit monter au sommet de la tour et lui dit de faire le saut. Le pèlerin fit le saut sans se blesser, parce que la tour s'était miraculeusement abaissée de quatre-vingt-dix-neuf pieds; et il acheva son voyage sans autre inconvénient. Il ne reste aucune trace de tous ces miracles.

On ne saurait énumérer non plus les grandes faveurs que saint Jacques accorda aux Espagnols dont il est le patron. En l'an 834, le roi Ramire ayant perdu une grande bataille contre les Maures, saint Jacques lui apparut et lui dit : « Demain matin faites confesser et communier tous vos soldats : attaquez ensuite l'armée des Maures. Je marcherai devant vous, et je vous donnerai la victoire. » Ramire obéit ; et tous les Espagnols virent le grand saint Jacques à leur tête, monté sur un cheval blanc et tenant un étendard blanc à la main. Le saint fit un si grand carnage des infidèles, qu'on en tua ce jour-là plus de soixante mille. C'est en mémoire de ce grand miracle, qu'en marchant à la bataille les Espagnols crient : saint Jacques, l'Espagne combat (1).

On gardait à Compostelle le drapeau du saint, comme on conservait à Saint-Denis l'oriflamme.

On sait que les Espagnols ont un ordre de

---

(1) Lambertini de Cruz Houen, *theatrum hisp.* et Ribadéneira, au lieu cité.

chevalerie très-fameux qui porte le nom de saint Jacques.

JACQUES LE MINEUR. — Malgré la qualité d'apôtre, de frère de Jésus-Christ et d'évêque de Jérusalem, ce saint a fait beaucoup moins de bruit que son confrère saint Jacques le majeur. Thomas Corneille, Louis Racine et Gilles Boileau ont prouvé comme lui qu'il est désagréable de porter un nom déjà célèbre. On est si occupé de saint Jacques le majeur, qu'on ne songe presque pas à l'évêque de Jérusalem.

Il le mérite pourtant un peu. Il vivait d'une manière très-austère, et s'agenouillait si souvent, que ses genoux étaient durs comme ceux d'un chameau. On l'invoque avec succès pour avoir de la pluie.

Il n'a laissé que quatre corps. Le premier était enterré au mont des oliviers, comme l'observe saint Jérôme. Mais on se vantait d'en avoir un second à Constantinople, sans pouvoir dire comment il y était venu. On vénère le troisième à Rome, dans l'église des saints apôtres, et le quatrième à Toulouse.

Saint Jacques le mineur possède avec cela un neuvième bras à Gênes, un dixième à Trèves, un onzième à Namur, un douzième à Langres; il a une cinquième tête à Compostelle en Galice, à côté du corps de saint Jacques le majeur, une sixième tête (qui se trouve double dans la même ville) à Saint-Pierre de Rome; une septième à

Ancône ; une huitième aux trois Maries en Provence ; une neuvième à Compiègne, une dixième à Anvers, une onzième mâchoire à Forli ; et diverses reliques dans sept ou huit cents autres églises.

Le roi Geryon qui avait trois têtes, n'était qu'un petit garçon à côté de ces saints-là. (Nous ne parlons que de leurs reliques.)

JACQUES, — martyr en Perse au cinquième siècle, surnommé *l'intercis*, parce qu'il fut coupé en morceaux. Son corps est entier dans l'abbaye du Saint-Esprit de Pavie ; ce qui n'empêche pas qu'on n'en montre un second à Moscou, et un troisième corps également entier, à Brague en Portugal.

JAHEL, — héroïne juive, chez qui le général cananéen Sisara vint se réfugier. Elle l'enivra avec un pot de lait, et le voyant endormi, elle le tua, en lui enfonçant un grand clou dans la tempe. Le père Lemoine de la compagnie de Jésus fait un pompeux éloge de l'action généreuse de Jahel (1), dont le clou et le marteau furent conservés sans doute comme de saintes reliques. Voltaire dit qu'on vénérait ce marteau et ce clou dans plusieurs couvens grecs et latins (2).

JANVIER, — évêque de Bénévent au quatriè-

---

(1) *Galerie des femmes fortes.*

(2) Notes au deuxième chant de la *Pucelle*, etc.

me siècle. Dioclétien le fit mettre pendant trois jours dans un four ardent ; mais le saint en sortit sans avoir perdu un poil de sa barbe. On l'exposa aux bêtes qui lui léchèrent les pieds. On lui fit souffrir d'autres tourmens, qu'il ressentit à peine; et le juge furieux termina tout en lui tranchant la tête.

Son corps fut enseveli près de Pouzzol ; et une bonne femme recueillit son sang dans deux bouteilles , qu'elle conserva précieusement. Ce corps fut depuis transporté à Naples ; mais il est encore par duplicatum à Pouzzol.

Quelque temps après son martyre , saint Janvier apparut à un Napolitain , et lui ordonna d'aller chercher sa tête , qu'on avait jetée dans un buisson d'épines, avec un de ses doigts. Le Napolitain recueillit ces vénérables reliques et les porta à Naples, où elles furent reçues avec beaucoup de vénération. La dame de Pouzzol apporta en même temps une fiole pleine de sang du martyr ; on ne l'eut pas plus tôt approchée de la sainte tête, que le sang se mit à bouillir , et devint liquide , quoiqu'auparavant il semblât pétrifié.

Ce miracle a toujours continué depuis ce temps-là ; et tous les ans , on fait une procession solennelle de ces reliques. On approche ensuite la tête de saint Janvier de la fiole qui contient son sang ; et aussitôt ce saint sang se liquéfie à la vue de la multitude.

On garde aussi dans la cathédrale de Naples ,

une pierre teinte du sang de saint Janvier (1). Toutes ces reliques font des miracles surprenans ; et Baronius assure que la tête de saint Janvier éteignit un jour un horrible embrasement du Vésuve.

Lorsque les Français eurent pris Naples, à la fin du dernier siècle, ils furent curieux d'être témoins du miracle annuel de la liquéfaction du saint sang de saint Janvier. Le clergé fit d'abord de longues objections ; mais enfin le sang du saint fut approché de sa tête et devint liquide. Un chimiste de l'armée voulut examiner de près cette merveille. Il se trouva que la fiole qui contenait le précieux sang était artistement placée sur un petit brasier allumé. Il se trouva aussi que le sang de saint Janvier n'était autre chose qu'un morceau de fine cire d'Espagne.

« Je ne peux vous rien dire du miracle de la » liquéfaction du sang de saint Janvier ; elle ne » se fait pas dans l'été, elle y est trop naturelle ; » je vous dirai seulement que ce miracle est de- » puis peu de temps discrédité ; il cessera, dit-on, » bientôt tout-à-fait. Il n'y aura peut-être bientôt » plus dans tout l'univers qu'un seul mira- » cle : l'univers (2). »

---

(1) *Voyage de France et d'Italie, par un gentilhomme français*, 1667, page 603.

(2) Dupaty, 109e. *Lettre sur l'Italie.* — Le père Montfaucon racontait souvent qu'étant à Naples lorsqu'on approcha le sang de saint Janvier de sa tête, tout le monde cria miracle, et qu'il fit à peu près comme les autres, de peur d'être lapidé,

Cependant saint Janvier règne encore à Naples, malgré son discrédit, et quoique les Français aient anéanti ses reliques, après en avoir découvert la supercherie.

Quand les guerres de Naples furent terminées, on retrouva par un nouveau miracle les reliques du saint ; et le quinze février 1806, peu de temps après qu'il fut fait roi des Napolitains, Joseph Napoléon, fit présent d'un riche collier de diamans à la châsse de saint Janvier.....

JEAN-BAPTISTE, — précurseur de Jésus-Christ. L'historien Josephe, tout en faisant l'éloge de saint Jean-Baptiste, le représente comme un chef de parti, qui avait un pouvoir énorme sur l'esprit du peuple, et plus de crédit que Jésus-Christ même. Il ajoute (1), qu'Hérode ne fit arrêter Jean-Baptiste, que parce qu'il craignait qu'il n'excitât quelque sédition.

Mais cette version n'a pas plu aux légendaires. Ils disent qu'Hérode ayant épousé sa belle-sœur Hérodiade, (ce qui était commun chez les Juifs), Jean lui fit de sévères reproches sur cet inceste.

Hérodiade indignée de l'audace du prophète obtint son emprisonnement ; et quelque temps après, au milieu d'une grande fête, Salomé, fille

---

quoiqu'il ne vît rien du tout. (*Dictionnaire d'anecdotes* de Lacombe, au mot *Erreur*.)

(1) Livre 18, chap. 7.

d'Hérodiade, ayant dansé avec beaucoup de grâce devant Hérode, ce prince jura de lui accorder le présent qui pourrait lui plaire ; « fut-ce la moitié de son royaume. » Salomé consulta sa mère qui lui ordonna de demander la tête de Jean-Baptiste. Hérode eut quelque regret ; mais il voulut tenir son serment, et fit apporter la tête de Jean dans un plat. Salomé porta cette tête à sa mère qui lui perça la langue de plusieurs coups d'aiguille, si l'on en croit saint Jérôme (1).

Hérodiade enterra ensuite le chef de saint Jean dans un lieu secret de son palais, afin que les sectateurs du saint prophète ne pussent en faire un objet de culte offensant pour elle. Métaphraste dit qu'elle la cacha si bien, parce qu'elle craignait que cette tête ne s'allât réunir au corps, et que saint Jean ne ressuscitât.....

Nicephore ajoute que tous les auteurs du meurtre de Jean-Baptiste, furent sévèrement punis en ce monde et en l'autre. Hérode et Hérodiade moururent dans l'exil. « Quant à la baladine Salomé, un jour qu'elle traversait une rivière gelée, la glace se fondit sous elle ; elle tomba dans l'eau jusqu'au cou, la tête demeurant supportée sur la glace ; et comme elle était accoutumée à danser, elle sauta et se tourna tant dans l'eau, que les gros glaçons lui coupèrent la tête tout net, au grand étonnement de ceux qui étaient présens,

---

(1) *In Rufin.* Lib. III, cap. 11.

et par un juste jugement de Dieu, lequel bien qu'il attende et dissimule, châtie d'autant plus rigoureusement qu'il a plus long-temps dissimulé et patienté (1). »

Une révélation fit découvrir par la suite, le lieu où était le chef de saint Jean-Baptiste. Il fut porté à Sébaste avec son corps. Mais sous Julien l'apostat, les païens brûlèrent le corps et la tête de saint Jean-Baptiste, avec les reliques du prophète Élisée. Pour plus grande profanation, ils joignirent à ces ossemens sacrés des os de bêtes immondes, et ils jetèrent les cendres au vent.

Cela n'empêche pas qu'au temps de saint Jérôme, sainte Paule vit le corps de saint Jean-Baptiste opérer les prodiges les plus surprenans. Cependant ce ne devait être que la vertu de ce saint corps qui faisait des miracles; car le tombeau était vide.

Mais malgré l'authenticité de la perte de toutes les reliques de saint Jean-Baptiste, on va voir qu'on ne les honore pas moins très-multipliées, dans les églises grecques et catholiques. On vénère ses cendres à Rome dans l'église de Saint-Jean-de-Latran; on les honorait aussi à Gênes dans l'église de Saint-Laurent; à Vienne en Dauphiné; au Puy-en-Velai; à Ardres, en Picardie; dans l'abbaye du Paraclit au diocèse d'Amiens; à Douai, dans l'église de Saint-Amé.

Toutes ces villes en particulier se vantent de

---

(1) Ribadéneira, 29 août.

posséder les cendres complètes du corps de Jean-Baptiste. A Gènes surtout, on a beaucoup de vénération pour ces saintes reliques. Saint Jean-Baptiste était autrefois protecteur de la république de Gênes; et depuis l'an 1098 qu'elles sont chez les Gènois, ses cendres n'ont cessé d'apaiser les tempêtes de la mer et d'éteindre les incendies.

Indépendamment de ses cendres, on avait très-anciennement quelques-uns de ses os à Saint-Jean-de Maurienne (1), à Langey en Touraine, à Saint-Martin de Tours, et ailleurs. Saint-Gaudence mit aussi des os de Jean-Baptiste dans l'église de Brescia; saint Paulin en apporta dans l'église de Saint-Félix-de-Nole.

On vénérait à Saint-Denis, près de Paris, une partie d'épaule de saint Jean-Baptiste, que l'on disait envoyée par l'empereur Héraclius au roi Dagobert I^er^.; et une épaule entière donnée à Philippe Auguste par l'empereur de Constantinople. Une autre épaule était à Longpont dans le diocèse de Soissons; une autre encore à Lieissies dans le Hainaut.

On montrait une jambe à l'église de Saint-Jean d'Abbeville; une autre jambe à Venise; une autre à Tolède; quelques os d'une jambe, au prieuré de Saint-Jean de Nemours; et de plus l'abbaye de Joienval, au diocèse de Chartres, se vantait de

---

(1) Grégoire de Tours, *de glor. Martyr.* cap. 14 et seq.

posséder vingt-deux os du précurseur de Jésus-Christ.

Il avait un bras à Bologne ; un autre bras, apporté de Rhodes, en Hollande ; un autre bras à Saint-Jean-des-vignes de Soissons ; un autre bras à Rome, dans l'église de Sainte-Marie Majeure ; un cinquième bras avec la chair, la peau et les ongles, aux jacobins de Perpignan ; une sixième main précieusement conservée, à Citeaux ; une septième main à Venise ; une huitième à Sienne ; un 41 . doigt à Besançon ; un 42e. à Toulouse ; un 43e. à Lyon ; un 44e. à Bourges ; un 45e. à Florence ; un 46e à Saint-Jean-des-aventures, près de Macon ; un 47e. à l'abbaye de Basse-fontaine, en Champagne ; un 48e. à la Sainte-Chapelle de Paris ; un 49e. à Malte ; un 50e. à Saint-Jean-du-doigt dans le Finistère ; un 51e. à l'Escurial.

Ces onze doigts détachés, tous bien conservés, sont aussi tous le doigt index de la main droite, avec lequel saint Jean-Baptiste montra Jésus-Christ aux Juifs, en leur disant : voici l'agneau de Dieu.

Nous ne parlons pas d'une main de saint Jean-Baptiste, qui fut donnée par Bajazet à Pierre d'Aubusson ; c'était, dit-on, la main avec laquelle il baptisa Jésus. Mais nous ne savons ce qu'elle est devenue.

On gardait encore deux doigts de saint Jean au monastère de Trois-Églises, en Arménie, une centaine d'autres doigts et une douzaine d'autres mains dans d'autre lieux, etc.

On conte aussi qu'une Gauloise se trouvant à Jérusalem, au moment où l'on coupa la tête de saint Jean, recueillit son sang et l'apporta à Bazas en Gascogne. Malgré l'absurdité d'une pareille origine, ce sang était encore vénéré à Bazas, au moment de la révolution ; et on fêtait le onze juillet, son arrivée chez les Gascons.

On expose à Naples une fiole pleine de sang de saint Jean-Baptiste. Ce sang est dur toute l'année; mais le 29 d'auguste, jour de la fête de la décolation du saint, son sang est liquide pendant toute la messe. Ce miracle s'opère par le procédé qui fait bouillonner le sang de saint Janvier.

On garde à Venise une pierre teinte du sang de saint Jean-Baptiste. Les Vénitiens se frottent sur cette pierre, pour se guérir des rhumatismes et des maux de tête.

DES TÊTES DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

1°. S'il est vrai qu'on ait retrouvé la tête qu'Hérodiade voulut dérober à toutes les recherches, elle fut brûlée à Sébaste, sous l'empereur Julien, comme toutes les autres parties du corps de Jean.

2°. On trouva une tête de saint Jean-Baptiste à Émèse, en Phénicie, du temps de Constantin-le-Grand.

3°. Au milieu du cinquième siècle, on découvrit, par un enchaînement de miracles surprenans, une autre tête du même saint, dans la même ville d'Émèse ; et les Grecs instituèrent au vingt-

quatre de février, la fête des deux têtes de saint Jean-Baptiste ; ils adorèrent ces deux têtes ; et ils soutinrent que Dieu les avaient doublées pour prouver la sainteté de Jean.

4°. On trouva à Comane, dans le Pont, vers l'an 850, une autre tête de saint Jean, différente des trois premières. On la transporta à Constantinople ; et elle n'est pas sortie de cette ville.

5°. Les maronites du Liban ont une cinquième tête véritable de saint Jean-Baptiste.

6°. La cathédrale d'Amiens possède depuis le treizième siècle la tête de saint Jean-Baptiste. On dit qu'elle fut apportée de Constantinople ; mais les moines grecs n'en conviennent pas ; car ils se vantent de la conserver toujours. Il manque à cette tête un morceau de la mâchoire inférieure, et un morceau de l'os qui forme le crâne.

C'est la tête d'Amiens que l'abbé de Marolles baisait, lorsqu'il dit : « Grâces à Dieu, voilà la sixième que j'ai l'honneur de baiser (1). »

7°. L'église de Saint-Jean-d'Angely en Saintonge, possède aussi, depuis le huitième siècle, la tête de saint Jean, qui fut apportée d'Alexandrie en France, sous le règne de Pepin-le-Bref. La tête qui est dans l'église d'Amiens, porte la marque d'un coup de couteau qu'Hérodiade lui donna dans l'œil ; mais la tête de Saint-Jean-d'An-

---

(1) Ducange, dans sa *Dissertation sur le chef de saint Jean*, dit que la tête d'Amiens est la véritable. On a prouvé que douze autres étaient aussi les têtes véritables.

gely n'a pas la trace du coup de couteau. On observera que ces têtes ne sont pas des os seulement, mais des visages revêtus de peau. On dit qu'elles ont été dérobées aux iconoclastes de la révolution.

8°. La ville de Rome ne pouvait pas manquer de montrer quelques prétentions sur la tête de Jean-Baptiste. Cette tête est dans l'église de Saint-Sylvestre au champ de Mars, entière et bien conservée. Les Romains disent qu'elle leur fut apportée par des moines grecs.

Le pape Jean XXIII, qui estimait peu ces sortes de choses, avait vendu cette tête de saint Jean aux Florentins, moyennant la somme de cinquante mille ducats. Mais au moment où l'on était sur le point de l'enlever, les Romains se révoltèrent et firent rompre le marché. Le concile de Constance reprocha au pape ce sacrilége de simoniaque. C'était plutôt une fourberie qu'un sacrilége; car une relique évidemment fausse ne vaut pas cinquante mille ducats; et Jean XXIII savait que sa relique était fausse.

Au reste la tête qu'on l'avait empêché de vendre fut anéantie dans la prise de Rome par Charles-Quint, en 1527.

9°. Mais on remit à la place une autre tête, qu'on donna pour la même tête de saint Jean; et Baronius dit que les religieuses de Sainte-Claire se vantaient d'avoir sauvé la tête sainte des impiétés du soldat, qu'ainsi elles l'avaient sauvée.

10°. La Sainte-Chapelle de Paris avait encore

la vraie tète de saint Jean, donnée à saint Louis par Baudoin II, de Constantinople. On voit dans une procession de Sainte-Geneviève, faite sous Henri III, le chef de saint Jean porté par les augustins. Mais depuis cent ans, cette relique faisait peu de miracles, lorsque la révolution la fit disparaître.

11°. Des moines grecs apportèrent à Moscou une onzième tète de saint Jean, dans des temps éloignés. Il est probable que le grand incendie de cette ville, dans nos dernières guerres, a respecté cette sainte relique.

12°. On avait une douzième tête de saint Jean-Baptiste à Soissons. Elle venait, comme celle d'Amiens, de Constantinople.

13°. Il y en a une treizième, qui vient également de Constantinople, à l'Escurial, avec cent six autres têtes de saints.

La moitié supérieure d'une autre tète était à Malte; un derrière de tête et une mâchoire à Saint-Jean-de-Nemours; un crâne entier à Venise; un autre crâne à Saint-Jean de Maurienne; un autre crâne à Cologne; une mâchoire à Besançon; une autre mâchoire au château de Saint-Chaumont en Lyonnais; une autre mâchoire à Saint-Jean de Lyon; une cinquième mâchoire détachée à Turin; une sixième dans la cathédrale d'Aoste; une septième à Beauvais, avec deux dents; plusieurs autres dents à Saint-Jean-de-Latran, à Nuremberg, à Saint-Denis, etc. Une cervelle de saint Jean à l'abbaye de Tiron, dans le diocèse de Chartres;

une autre cervelle à Nogent-le-Rotrou; une oreille à Paris, une autre à Saint-Flour, une autre à Prague; etc. etc. etc. (1), et une quarantaine d'autres têtes que nous ne pouvons indiquer précisément avec assurance.

AUTRES RELIQUES DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

Les chartreux de Paris montraient un des souliers du saint précurseur. Ce soulier fut volé en 1588; et incontinent il s'en retrouva un autre. Tant qu'il y aura des cordonniers, dit Calvin, on ne sera pas en peine de telles reliques.

On gardait à Aix-la-Chapelle, le tapis que le bourreau eut la politesse de mettre sous saint Jean-Baptiste dans sa prison.

On faisait voir dans la cathédrale d'Avignon, le sabre qui coupa la tête du saint.

On vénère à Saint-Laurent de Gènes le plat d'airain dans lequel Salomée présenta à sa mère la tête de Jean-Baptiste.

On montre aussi, dans une église d'Avignon, les vêtemens de poil de chameau que portait saint Jean. Sa haire, dont il n'est fait mention nulle part, est à Rome, dans l'église de Saint-Jean-de-Latran; et les dominicains de Madrid avaient sa discipline.

On voit encore à Saint-Jean-de-Latran, l'autel

---

(1) Calvin, *Traité des Reliques*. Baillet, 29 août. Ducange, *Dissertation sur le chef de saint Jean-Baptiste*. Calendrier de M. Legall. *Voyages* de Misson, etc., etc. Bruzen de la Martinière, *Légendes et Martyrologes* divers, etc.

sur lequel Jean disait la messe. On visite dans le désert de Saint-Jean, en terre sainte, la grotte où il se retirait, et une longue pierre qu'on appelle *le lit de saint Jean-Baptiste*, parce que ce grand saint s'y reposait. Il n'est pas nécessaire de dire qu'elle a conservé l'empreinte de son corps; c'est l'usage.

On vénère dans une chapelle de Saint-Marc de Venise, la pierre sur laquelle Jean eut la tête tranchée; et l'on redoute beaucoup à Rome, dans Saint-Jean-de-Latran, un oratoire qui porte le nom de Jean-Baptiste; les femmes, par un miracle perpétuel, ne peuvent y entrer sans accident fâcheux, parce que ce fut à l'occasion d'une femme que le saint fut décapité (1).

HISTOIRE MERVEILLEUSE DU DOIGT DE SAINT JEAN-BAPTISTE, QUE L'ON VÉNÈRE A SAINT-JEAN-DU-DOIGT EN BRETAGNE.

« Passons à Saint-Jean-du-Doigt, sur le rivage de la mer. Là, dix-huit cents habitans vivaient à l'aide des offrandes faites au doigt de saint Jean, et de la dépense d'une multitude incroyable de pèlerins, qui s'y rendaient de la Bretagne, de la Normandie, des provinces les plus éloignées. Malgré les chemins impraticables qui l'environnent, plus de vingt mille personnes de tout âge marchaient pieds nus dans ce pèlerinage.

---

(1) *Merveilles de Rome*, etc. *Voyage d'un Gentilhomme français en France et en Italie. Voyage d'un franciscain en Terre-Sainte.* Calvin, *Traité des Reliques*, etc.

» Au milieu d'une colline, dont la pente est presque insensible, s'élèvent les bâtimens consacrés à saint Jean. La fontaine, où l'on trempe tous les ans l'index du saint, guérit toutes les maladies, est sans cesse entourée de femmes et d'enfans, d'hommes à barbe grise, qui se lavent les mains, les yeux et les genoux. Toutes les parties du corps que la douleur attaque, reçoivent du soulagement par cette liqueur admirable; elle charme l'ennui, dissipe les chagrins et remet les péchés.

» Je vis dans cette église des *ex-voto*, et la tête de saint Jean grossièrement sculptée, près d'une boîte où l'on dépose les offrandes. J'y vis, et sans la gravité du lieu je n'eusse pu m'empêcher de rire de l'attitude, des contorsions, des grimaces d'un grand homme louche de cinquante ans, dont pendant un demi-siècle toute l'occupation consiste à verser de l'eau, d'un vase d'étain dans un gobelet de plomb, à marmotter des patenôtres, à tourner un chapelet dans ses doigts, à recevoir l'argent qu'on lui prodigue.

» Hélas! si les dévots se contentaient d'être imbéciles! Mais ils sont atroces, cruels, ambitieux, calomniateurs; ils égorgent au nom d'un Dieu; ils emprisonnent pour le ciel, en France comme en Arabie, et dans l'Inde comme en Espagne.

» On brûlait à Sébaste le corps de Jean-Baptiste. Une pluie miraculeuse permit aux chrétiens d'en dérober quelques reliques; un de ses doigts fut envoyé à Philippe le juste, patriarche de Jérusa-

lem. Tècle, vierge normande, trouva ensuite le moyen d'acquérir ce doigt; elle le transporta dans sa patrie, et fit bâtir une église où elle le consacra à la vénération publique.

» En 1437, un jeune Bas-Breton natif de Plougasnou se passionne pour cette pièce merveilleuse et forme le projet de l'enlever. Le doigt n'attend pas cette violence; il se place entre cuir et chair sous le poignet de son adorateur, sans qu'il se doutât de cette bonne fortune. Entraîné aussitôt vers sa patrie par une force surnaturelle, le jeune Breton se met en marche. Dès la première journée, en passant par une petite ville, les cloches sonnent d'elles-mêmes, les arbres s'inclinent, toute la nature s'émeut de respect et de plaisir.

» Le jeune homme passe pour sorcier; on le saisit; on l'emprisonne. Le lendemain, (qui le croirait?) il s'éveille dans son pays, dans le village de Plougasnou, près de la fontaine qu'on nomme encore fontaine du Doigt....

» Tout s'agite dans Plougasnou; la chapelle de saint Mériadec s'ouvre; la terre tressaille d'allégresse et se couvre de fleurs nouvelles. A peine le jeune Breton est-il à genoux, que le doigt du saint se dégage et va se placer sur l'autel; il reconnaît l'objet de son adoration. Les cierges s'allument eux-mêmes; le peuple se prosterne; le duc Jean, qui était à Vannes, accourt au bruit de ces prodiges; il élève une église à son patron. Quels miracles! les morts ressuscitent, les sourds entendent, les aveugles voient; les offrandes des

fidèles facilitent la construction du nouveau temple (qui ne fut achevé qu'en 1513, par la libéralité de la reine Anne).

» Cette princesse eut l'irrévérence d'envoyer chercher sur un brancard le doigt sacré; elle voulait l'appliquer à son œil malade : le brancard se brise, la relique retourne à sa place. Anne repentante fait à pied le voyage, guérit, donne une boîte de cristal, des chandeliers, un calice de vermeil, un encensoir au trésor de Saint-Jean. Quelques-uns de ces objets furent vendus à l'époque des guerres de la ligue. Le pied de la reine Anne est empreint sur le piédestal d'une croix à Lann-Festour.

» En 1489, quand Henri VII envoya des secours à la duchesse Anne, contre Charles VIII, roi de France, sous les ordres du général Richard d'Eggecimile, ses vaisseaux enlevèrent le doigt de saint Jean. Arrivés au port d'Hampton, ils firent prévenir le clergé du riche trésor qu'ils apportaient. Quelle fut la surprise générale! la boîte se trouva vide; la sainte relique avait repris le chemin de son domicile.....

» On n'avait rien négligé pour frapper l'imagination des nombreux pèlerins qui se rendaient dans ce séjour de miracles. Les sentiers qu'on foulait en l'approchant étaient sacrés; des saints épars, grossièrement sculptés, peints, dorés, bordaient la route de l'église du Saint-Doigt. On rencontrait autour de la grande fontaine des estropiés qui criaient au miracle, des clercs qui

les expliquaient, des poëtes qui les chantaient. Les cérémonies religieuses se faisaient avec majesté; les prêtres étaient revêtus des étoffes les plus brillantes. La veille de la fête du saint, dans une profonde obscurité, une scène nouvelle donnait le dernier coup à la raison de ces bonnes gens. Un ange partait du sommet du clocher, éblouissant de feux d'artifice; il allait à cent toises sur un monticule allumer le feu de saint Jean, remontait au sommet du clocher, et disparaissait dans les airs, sans qu'on pût voir la corde sur laquelle il tournait, pour opérer cet effet merveilleux (1). »

La sainte relique est toujours à Saint-Jean du Doigt; mais depuis la révolution, elle ne fait presque plus de miracles et n'attire presque plus de pèlerins.

D'UN BRAS DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

Au douzième siècle, un marchand passant par le diocèse de Cologne, vit dans l'église d'un hôpital, un bras de saint Jean-Baptiste qui lui faisait envie. Il sut que le gardien des reliques avait une maîtresse; il l'alla trouver et lui promit cent quarante livres d'argent, si elle pouvait lui procurer la possession du saint bras. Cette femme à qui les cent quarante livres d'argent n'auraient pas déplu, refusa au gardien des reliques, son amant, l'entrée

---

(1) M. Cambry, *Voyage dans le Finistère en* 1794, tome I, pages 164 et suivantes.

de son lit jusqu'à ce qu'il lui eût donné le bras de Jean-Baptiste, qu'elle livra au marchand pour la somme convenue. Le marchand enveloppa le bras sacré dans la pourpre, se retira à Groningue aux frontières de la Frise, y acheta une maison, cacha sa précieuse relique dans la muraille, et commença bientôt à s'enrichir d'une manière étonnante.

Quelque temps après, un incendie brûla Groningue, sans endommager la maison du marchand; on voulut en savoir la cause; on apprit la miraculeuse histoire du saint bras, qu'on porta dans l'église et qui ne cessa depuis de faire les plus grands miracles.

Il était garni de sa chair et de sa peau (1), et augmentait encore de cinq, le nombre des cinquante-huit doigts de saint Jean-Baptiste, que nous avons indiqués précédemment.

IMAGE DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

Un chanoine de Bonn, passait tous les jours devant une image de saint Jean-Baptiste, sans l'honorer, et sans jamais s'incliner le moins du monde devant la sainte peinture. L'image du saint lui apparut un soir pendant qu'il dormait, et lui dit, en le regardant de travers : « Méchant, tu n'as point de respect pour moi; tu n'as jamais baissé la tête devant mon autel..... » En même temps la vision ou l'image leva le pied et en donna

---

(1) *Cæsarii miracula*, lib. VIII, cap. 53.

de si grand coups dans le ventre du chanoine, qu'il en mourut en peu de jours (1).

FEUX DE LA SAINT-JEAN, etc.

On place la fête de la naissance de Jean-Baptiste au vingt-quatre juin, parce que, selon les uns, les jours diminuent à cette époque, et que saint Jean dit de Jésus-Christ : Il faut qu'il croisse et que je diminue (2). D'autres prétendent qu'on fête le précurseur au moment ou le soleil recule, parce que c'est le dernier prophète de l'ancienne loi.

Dans la Provence et dans tout le midi, on est dans l'usage de jeter ce jour-là des vases d'eau au visage de ses amis, en mémoire du baptême que distribuait Jean.

Mais généralement on fait encore le feu de la Saint-Jean. Pourquoi ce feu, dans le temps le plus chaud de l'été ? C'est une vieille coutume des païens et des barbares, qui rappelle, dit-on, le monde à demi brûlé par Phaéton, et qui doit pénétrer les fidèles de l'idée que le monde finira par le feu.

A Paris et dans beaucoup d'autres villes, on brûlait deux douzaines de chats dans le feu de la Saint-Jean. Il y a peu de temps que cet usage a cessé. Voulait-on figurer quelque chose d'infernal, en brûlant un animal consacré au diable ?

---

(1) *Ejusdem*, lib. *idem*, cap. 52.

(2) Voltaire, au mot *Noël. Dictionnaire philosophique.*

Dans tous les villages où l'on fait le feu de la Saint-Jean, on plante sur le bûcher un jeune arbre, que l'on tire des flammes tout embrasé, et dont on se dispute les branches ; les bonnes gens les gardent chez eux, comme des reliques. Celui qui a le tronc de l'arbre, qu'il ne peut acquérir qu'à coups de poing, est assuré d'avoir toute l'année la bénédiction d'en haut sur sa famille et sur ses biens.

D'où viennent toutes ces superstitions ? Il serait difficile d'en bien établir l'origine.

Quelques-uns pensent aussi que le feu de la Saint-Jean a pour but de rappeler que les os du saint ont été brûlés. Mais ces feux de joie étaient en usage avant Jean-Baptiste ; et au fond, ce ne sont que des feux de joie, comme on en faisait en l'honneur des anciens dieux.

Mais pourquoi le clergé catholique fait-il trois processions, en chantant des psaumes, autour du feu de la Saint-Jean ? Pourquoi de graves curés bénissent-ils un feu de joie, autour duquel on se prépare à danser et à se battre ? On maudit, on excommunie les folies du carnaval ; mais on permet les extravagances de la Saint-Jean, parce qu'elles portent le nom d'un saint.

JEAN-L'ÉVANGÉLISTE, — apôtre de Jésus-Christ, frère de saint Jacques le majeur, mort à Éphèse, à l'âge de près de cent ans. C'était, comme on sait, le disciple bien-aimé de Notre-Seigneur ; on a reçu son évangile et son apocalypse dans les livres canoniques.

Tous les bons historiens gardent le silence sur son martyre ; mais les légendaires en parlent beaucoup , parce que ce martyre est appuyé sur des monumens. Ils disent donc que Domitien fit venir Jean à Rome. On le jeta dans une chaudière d'huile bouillante ; aussitôt le feu perdit toute sa force; la fumée devint une rosée fraîche, l'huile une liqueur douce ; et le saint prit un bain très-suave.

Jean fit beaucoup de miracles semblables. On voulut lui faire boire une coupe de poison ; un serpent qui se présenta sur la coupe l'avertit qu'il ne fallait pas boire; et Domitien voyant qu'il ne pouvait tuer le saint, le laissa retourner en Asie.

Quoique le martyre et le voyage de saint Jean à Rome soient évidemment faux, on a bâti, sur le lieu de la chaudière d'huile, l'église de Saint-Jean devant la Porte Latine. On célèbre, surtout dans cette église, le 6 de mai, qui est, sans qu'on voie pourquoi, la fête des imprimeurs et des libraires, la commémoration des prodiges que le ciel n'opéra point, pour empêcher saint Jean d'être brûlé.

Saint Jean fut enterré à Éphèse, selon quelques-uns. Lorsqu'il sentit approcher l'heure de sa mort, il fit creuser une fosse sur une montagne, y jeta son manteau, y descendit ensuite, en faisant le signe de la croix, et rendit son âme à Dieu, au milieu d'une lumière resplendissante.

Certains légendaires prétendent que saint Jean l'Évangéliste n'est pas encore mort ; mais qu'il fut emporté vivant dans le paradis terrestre, d'où il

viendra avec Élie et Énoch prêcher contre l'Antéchrist. D'autres soutiennent qu'il est au ciel même, en corps et en âme, et qu'ainsi il ne faut pas chercher ses restes ici-bas. D'autres enfin sont persuadés qu'il est enterré auprès d'Éphèse, mais qu'un si grand saint ne devant pas mourir, il est toujours vivant dans son tombeau, qui ne peut pas être, comme on l'a déjà observé, un séjour bien agréable.

Quoi qu'il en soit, si l'on n'a pas osé montrer un corps complet de saint Jean l'Évangéliste, on vénérait quelques-uns de ses os à Arles, à Milan, à Auxerre, à Besançon, à Tolède, à Moscou, à Cologne, etc.

On garde à Rome dans l'église de Saint-Jean-de-Latran sa tunique ou soutane, dont la vertu ressuscita trois morts; on montre aussi la chaîne dont il fut lié lorsqu'on l'amena d'Éphèse à Rome.

Le calice dans lequel il but le poison que lui fit donner Domitien est à Saint-Jean-de-Latran; mais il est pareillement à Bologne.

Il sortait continuellement de son tombeau, auprès d'Éphèse, une poudre blanche qui guérissait toutes sortes de maladies. Saint Augustin, Grégoire de Tours, parlent de cette poudre ou farine, comme d'un miracle encore subsistant; mais il paraît que cette merveille cessa vers le septième siècle.

C'est peut-être à cause de cette poudre que la tombe du saint rejetait continuellement, que l'on a dit que le corps de Jean remuait sans cesse dans

son tombeau. Mais cette opinion est détruite par le conte de ceux qui prétendent que le sépulcre de Jean ayant été ouvert au troisième siècle, le corps s'évanouit et disparut à la vue de la multitude. Il est difficile d'accorder toutes ces merveilles.

On montre dans l'île de Pathmos une grotte que l'on appelle l'*Apocalypse*. C'est là, dit-on, que Jean écrivit ses incompréhensibles révélations. Il y a dans la roche vive une fente par laquelle la voix du Saint-Esprit se faisait entendre au saint.

On sait que l'Apocalypse fut long-temps rejeté des livres canoniques; on a trop écrit sur cette matière pour que nous puissions nous y arrêter.

Nous ne dirons rien non plus de l'Évangile de saint Jean, quoique le premier chapitre de ce livre soit pourtant une précieuse amulette qui chasse les démons, qui guérit l'épilepsie, qui fait découvrir les trésors cachés, et surtout qui préserve du tonnerre ceux qui le récitent avec foi.

Quand les cosaques de la Sibérie pillent la maison d'un honnête homme, ils mettent une clef dans l'évangile de saint Jean. Si la clef se retourne, elle leur indique quelque argent caché; et ils serrent le livre avec une corde arrangée de manière à forcer la clef de tourner.

On représente saint Jean avec un aigle, parce que c'est le plus élevé des quatre évangélistes; ou bien avec un serpent sur une coupe, à cause du miracle dont nous avons parlé.

JEAN-CHRYSOSTOME, — évêque de Con-

stantinople, père et docteur de l'église, (surnommé Chrysostome, c'est-à-dire *bouche d'or*, à cause de son éloquence.) Il montra un zèle si véhément contre les désordres de la cour, que l'empereur Théophile l'exila. Mais un tremblement de terre qui survint, et les clameurs du peuple firent rappeler le saint, qui avait un parti considérable.

Quelque temps après, pendant qu'on élevait une statue à l'impératrice Eudoxie sur une place publique, il y eut des fêtes qui troublèrent un peu Chrysostome dans ses fonctions; il monta en chaire et tonna avec force contre la cour et les fêtes et les statues de la princesse, si bien qu'on l'exila de nouveau; il mourut à Comanes en l'an 407.

Sous l'empereur Théodose-le-Jeune, les mécontentemens que Chrysostome avait causés n'étaient pas encore apaisés. Saint Cyrille et plusieurs autres prélats blâmaient sa mémoire; on le regardait généralement comme un séditieux justement puni. Mais quelques évêques firent son panégyrique; on publia que le corps de Chrysostome faisait de très-grands miracles; on le présenta comme un zélé serviteur de Dieu; le peuple, qui fait aussi des saints, éleva la voix en faveur de son ancien patriarche; et Théodose envoya chercher en cérémonie le corps du saint, qu'on ne put remuer dans son tombeau.

Ce prodige acheva tout; il fallut absolument avoir à Constantinople les reliques d'un si puissant saint. Théodose lui écrivit une lettre, pour

le prier de se laisser emporter. On mit cette lettre sur l'estomac de Chrysostome, qui était enterré depuis trente ans. Aussitôt il devint léger comme une plume ; et on le transporta à Constantinople, au milieu d'une pompe qui surpassait les fêtes triomphales des empereurs. On plaça le corps plus honorablement que ceux des plus grands princes, dans l'église des Apôtres. Le peuple criait à peu près : vive Chrysostome ! le défunt répondit : La paix soit avec vous ! et il souleva son bras mort, avec lequel il bénit les assistans.

On pense bien que la joie du peuple fut au comble, et qu'on brûla bien de l'encens. On avait allumé, dit-on, plus de douze mille cierges.

Le corps de ce saint n'a pas quitté Constantinople ; et s'il n'y est plus, c'est que l'impiété l'a dissipé. On en montre un second à Rome, dans l'église de Saint-Pierre ; il y fut apporté, dit-on, en l'an 745 ; mais en 1450, le corps de Chrysostome brillait encore dans la ville de Constantin.

Les Bernardins de Paris avaient une troisième tête de notre saint, qui en possède une quatrième à Messine.

JEAN-CALYBITE. — C'est le même que l'abominable saint Alexis. Nous nous permettons de l'appeler abominable, parce qu'il n'a sûrement pas existé, et que l'exemple de sa vie est affreux. On place à l'année 450 la mort de Jean-Calybite. Il a laissé un corps à Constantinople, un autre à Rome, et une troisième tête à Besançon. — Voyez Alexis.

JEAN L'AUMONIER, —patriarche d'Alexandrie, fameux pour sa charité et ses aumônes. On dit que Dieu multiplia plusieurs fois les richesses qu'il distribuait aux pauvres, et que sa bourse n'était jamais vide, quoiqu'il y puisât sans cesse. C'est une gracieuse allégorie, qui peut encourager la bienfaisance. Ce saint était bon : qu'il soit béni.

Au moment où il se mourait, une femme qui n'osait confesser à d'autres un grand péché qu'elle avait commis, demanda à le voir. Le saint ordonna qu'on la laissât entrer. Mais elle était si honteuse de sa faute, que tout ce qu'elle put faire fut de l'écrire dans une lettre, qu'elle cacheta et qu'elle remit au saint. Jean rendit l'âme, un moment après avoir pris la lettre, sans avoir pu la lire, ni absoudre le péché. La pauvre femme désolée demeura trois jours en pleurs au pied du corps mort ; le troisième jour, Jean étendit la main, et remit la lettre qu'on n'avait pu lui arracher. La pécheresse y lut ces mots : ton grand péché est effacé.

Le bon Jean-l'Aumônier fut ensuite mis en terre; on le plaça entre deux vénérables évêques, morts depuis peu de temps ; leurs corps inanimés semblèrent retrouver du sentiment à l'approche du grand serviteur de Dieu ; ils se retirèrent de part et d'autre avec respect, pour lui laisser entre eux la place honorable.

C'est ainsi qu'Abailard, mort depuis vingt ans, étendit ses bras pour recevoir sa chère Héloïse.

Saint Jean l'Aumônier n'a laissé que deux corps; il était trop bon pour faire un grand effet sur la populace. Il mourut en 616, et fut enterré dans l'île de Chypre, près d'Amathonte, où la mort le surprit dans un voyage que sa charité lui avait fait entreprendre.

Son véritable corps resta dans l'île de Chypre; mais on en eut par la suite un second à Constantinople. Ce dernier doit être maintenant à Presbourg.

JEAN, — premier pape de ce nom, mort en 526. Il a laissé un corps à Rome dans l'église du Vatican, un autre à Augsbourg, et une troisième tête à Ravennes.

On joint à l'histoire du saint pape Jean une petite circonstance qui ressemble un peu à l'aventure de Dagobert, et qui eut lieu vers le même temps. Théodoric, qui avait persécuté Jean, mourut trois mois après lui, *d'une fâcheuse diarrhée*; et saint Grégoire-le-Grand dit (1) qu'un saint ermite vit l'âme du tyran enchaînée et conduite par Symmaque et le pape Jean, qui, s'étant arrêtés en Sicile, la précipitèrent dans *l'antre de Vulcain*.

Mais ici ce sont des saints qui font l'office des diables de Dagobert.

JEAN DE MATHA, — fondateur de l'ordre

---

(1) Livre III, chap. 2, des *Dialogues*.

de la rédemption des captifs, mort au treizième siècle. Ce vénérable saint n'a laissé qu'un corps à Saint-Thomas de Rome ; et ce seul corps est perdu.

Soyez méchant, ou insensé, ou hypocrite, ou vendu aux grands, si vous voulez qu'on vous honore et qu'on se dispute votre carcasse.

JEAN DE LA CROIX, — réformateur des carmes déchaussés en Espagne, mort en 1591. Un an après qu'il fut enterré, on trouva son corps sans corruption ; on le porta à Ségovie, où il doit être encore, et où il se signala par des prodiges surprenans, que l'on appelait à Rome le miracle des miracles. On voyait par intervalles le corps de Jean tacheté de sang, ou stigmatisé de diverses figures, qui variaient aux yeux des spectateurs. Les uns voyaient ou croyaient voir sur sa peau des crucifix, des colombes, des anges, des images de la vierge, des portraits de saints ; et pendant que les uns voyaient tout cela, les autres ne voyaient rien..... Les mêmes personnes ne voyaient plus les mêmes choses, lorsqu'elles retournaient au corps du saint. Ce miracle cessa, lorsqu'on voulut l'examiner de près.

JEANNE DE LA CROIX. — DES CHAPELETS DE JEANNE DE LA CROIX, BÉNIS PAR JÉSUS-CHRIST, etc. Extrait de la VIE ADMIRABLE DE SAINTE JEANNE DE LA CROIX, *religieuse du Tiers-Ordre de pénitence du séraphique saint François à Cordoue* ; ouvrage condamné par la Sorbonne le 1^er^. d'octobre 1614.

« Les religieuses du monastère dont la bienheureuse Jeanne était supérieure, la prièrent un jour d'obtenir que Jésus-Christ même bénit leurs chapelets. La bienheureuse Jeanne ayant demandé cette grâce à Jésus-Christ, toutes les religieuses mirent leurs chapelets dans un coffre, dont une d'entre elles conserva la clef.

» Pendant que Jeanne était en oraison, un ange enleva ces chapelets, sans ouvrir le coffre, et les porta au ciel; de sorte que la religieuse qui était dépositaire de la clef, ayant été curieuse de voir ce qui se passait, trouva le coffre vide. Mais aussitôt que la bienheureuse Jeanne eût achevé sa prière, il se répandit une odeur agréable dans toute la maison; on ouvrit le coffre; on y trouva les chapelets bénis de la main même de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

» Jeanne obtint aussi qu'il y eût des grâces particulières attachées non-seulement à chacun de ces chapelets, mais encore à chacun des grains dont ils étaient composés; et que les mêmes indulgences fussent jointes à tous les grains qui auraient touché quelques grains de ces chapelets, même à ceux qui n'auraient touché que des grains bénis par l'attouchement des chapelets de Jésus-Christ, et ainsi à l'infini.

» Ces grâces étaient : de délivrer les possédés, d'éteindre les incendies, de garantir du tonnerre, d'apaiser les tempêtes, de préserver de la peste, de guérir la fièvre, la brûlure, la paralysie, de chasser les scrupules, les tentations, le désespoir, de rendre vains les sortiléges, etc.

» L'auteur de la vie de la bienheureuse Jeanne ajoute que les oiseaux venaient de tous côtés entendre prêcher cette sainte femme ; que les âmes du purgatoire accouraient à elle pour se recommander à ses prières ; que ces âmes faisaient leur pénitence dans des vases de sa cellule où elle mettait des fleurs ; et que les fleurs s'inclinaient toutes les fois qu'elle disait le *gloria patri* ; enfin que son ange gardien lui avait révélé qu'un grand prélat avait été changé en colombier pour faire son purgatoire, parce qu'un prélat doit servir de refuge aux âmes faibles, comme le colombier sert de refuge aux pigeons contre les vautours... (1) »

JÉRÉMIE, — prophète juif. Il paraît qu'il fut enseveli en Égypte ; et quelques légendaires racontent que les Égyptiens rendaient de grands honneurs à sa cendre. Ils ajoutent qu'Alexandre-le-Grand étant venu visiter son sépulcre fit transporter ses reliques à Alexandrie, et les enferma dans un monument superbe. Ceux qui touchaient le tombeau de Jérémie se garantissaient par-là de la morsure des aspics et des crocodiles.

Mais outre que rien n'appuie cette belle histoire, comment l'accorder avec les honneurs que sainte Hélène rendit à la cendre de Jérémie, qui se trouvait à Jérusalem, et qu'elle plaça dans

---

(1) Cité dans le P. Lebrun, *Histoire critique des pratiques superstitieuses*, tome I, p. 395, et dans le *Journal des savans*, août 1728.

une riche église ? On a toujours à Jérusalem le corps de Jérémie ; et les capucins ne conviennent pas que ce corps ait jamais voyagé sous les ordres d'Alexandre.

Avec ces deux corps, Jérémie possède encore beaucoup de reliques à Moscou, à Venise et à Prague. Les Vénitiens ont surtout de ce prophète une grosse dent, qui fait de grands miracles.

On montre auprès de Jérusalem la caverne où il fit ses lamentations, et la fosse où quelques-uns prétendent qu'on l'enterra d'abord (1).

On voit, dans le chapitre 15 du II^e^. livre des Machabées, que Jérémie apparut au prince Judas, dans une circonstance difficile, et lui remit de la part de Dieu une épée d'or, en l'assurant qu'il terrasserait avec cette épée les ennemis du peuple juif. Cette épée doit se garder dans quelque église.

JÉROME, — docteur de l'église, mort en 420. Il fut enterré à Bethléem ; et son corps n'est jamais sorti de ce hameau. On en possède un second à Rome dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, un troisième à Toulouse ; et l'abbaye de Cluny vénérait une tête détachée de ce grand saint.

On montre aussi, dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, l'étole de saint Jérôme, qui n'a jamais porté d'étole.

---

(1) Baillet, *Vies des Saints de l'ancien testament*, 1^er^. mai. *Chronique Pasc. Voyage d'un franciscain en Terre-Sainte*, page 45, etc.

On visite à Bethléem la grotte où il se retira pour y mener cette vie pénitente, dont sainte Paule et sainte Eustochie charmèrent quelquefois l'austérité.

On représente quelquefois saint Jérôme avec un lion, parce que des légendaires ignorans l'ont confondu avec saint Gérasime. On le peint aussi avec un chapeau de cardinal; mais il n'y avait point de cardinaux du temps de saint Jérôme.

JÉSUS-CHRIST. — Nous ne prétendons attaquer ici ni la Divinité, ni la vie, ni la morale sublime de Jésus. Nous aurions souhaité que les prêtres eussent assez respecté le fils de Dieu, pour ne pas l'abaisser jusqu'à nos misères. On n'a pu se flatter de posséder son corps, parce que l'évangile déclare expressément que ce corps est dans le ciel, à la droite du père; mais on présente à la vénération des catholiques tout ce que Jésus-Christ n'emporta pas avec lui en quittant la terre.

Nous ne dirons pas avec les Basilidiens que Jésus-Christ était trop grand et d'une nature trop élevée, pour laisser aux hommes un prépuce, des cheveux, du sang, etc.; et que si ces restes appartiennent véritablement à celui qui fut crucifié par les Juifs, c'est que Jésus ne mourut point, mais qu'un autre fut mis en croix à sa place. Nous croyons que Jésus-Christ fut crucifié en personne; et si nous ne savons comment juger les reliques dont nous allons parler, c'est qu'elles ne sont appuyées que sur des preuves ridicules, et qu'elles

nous présentent quelque chose d'indigne de la majesté d'un Dieu.

DE LA CRÈCHE DE JÉSUS-CHRIST.

L'auge ou la crèche de la sainte étable dans laquelle Jésus-Christ voulut bien naître se montre toujours à Bethléem, quoique cette pierre ait sans doute été dissipée par les Turcs. Mais on voit aussi dans l'église de Sainte-Marie-Majeure à Rome, cette même crèche où Jésus fut posé en naissant; et bien qu'elle soit entière, mais de forme différente dans les deux endroits que nous indiquons, on en montrait des morceaux considérables à Toulon, à Nuremberg, à l'abbaye de la Celle près de Troyes, à l'Escurial, etc.

On dit que la sainte crèche fut apportée à Rome avec le corps de saint Jérôme, qui est bien à Rome, mais qui n'y a jamais été apporté.

On vénère encore, à Sainte-Marie-Majeure, le berceau de Jésus-Christ. Personne n'a pu savoir d'où vient cette relique; et aucune histoire ne témoigne que Jésus ait jamais eu un berceau. Celui de Rome est magnifiquement orné de plaques d'argent et de cristal (1).

Nous avons déjà dit qu'on honorait en Lorraine le saint foin qui fut mis dans la crèche, sous le corps de Jésus naissant (2).

On visite enfin à Bethléem, outre la sainte crè-

---

(1) *Voyage de France et d'Italie par un gentilhomme français*, page 281.

(2) Voyez François d'Assise, dans ce dictionnaire.

che, l'étable où Jésus vint au monde, le lieu où la vierge enfanta ; ceux où se tenait saint Joseph, où les trois rois se mirent à genoux, où les pasteurs vinrent adorer le Messie ; tous ces lieux rappellent des mystères ; mais tous ces lieux sont-ils exacts ?

LE NOMBRIL DE JÉSUS.

On adore à Rome le nombril, ou peut-être le cordon ombilical de Jésus-Christ, divisé en deux parties ; la plus considérable est à Saint-Jean-de-Latran ; l'autre à Sainte-Marie-du-Peuple (1).

On ne songeait pas encore à cette relique, huit cents ans après la naissance de Jésus-Christ.

LANGES DE JÉSUS-CHRIST.

On a trouvé moyen de faire honorer aussi les langes où Jésus fut emmaillotté. On montre à Rome, dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, la petite chemise que lui fit la Sainte-Vierge ; et dans l'église de Saint-Paul, le drapeau dont il fut enveloppé pendant qu'il ne marchait pas encore (2).

On avait à Paris, dans la Sainte-Chapelle, plusieurs langes de Jésus, et à Saint-Denis, un reliquaire rempli de ces langes sacrés (3).

On en vénérait aussi quelques pièces à Ancône, à San-Salvador en Espagne, à Chartres, et dans tant d'autres églises, qu'ils empliraient le magasin d'une revendeuse.

---

(1) *Voyage de France et d'Italie*, pages 309 et 433. Misson, tome II, page 148.

(2) Calvin, *Traité des Reliques.*

(3) Piganiol, *Description de Saint-Denis.*

Si un curieux demande où l'on a pris ces reliques, on répond qu'une sainte femme, ou un moine, ou un ange les apporta de la Terre-Sainte où elles étaient cachées. Ces langes sont cependant d'étoffe moderne ; mais comment en douter ? Ils font des miracles.

LE SAINT PRÉPUCE DE JÉSUS-CHRIST.

« On ne pouvait laisser échapper le corps de Jésus-Christ sans en retenir *quelque lopin* (1). Outre que certaines églises conservent ses cheveux et quelques-unes de ses dents, l'abbaye de Charroux, au diocèse de Poitiers, se vante d'avoir son prépuce, c'est-à-dire le peu qui lui fut coupé à la circoncision (2).

» En supposant que le petit morceau de peau qui fut ôté à l'enfant Jésus ait été conservé, et qu'il puisse être là ou ailleurs, que dirons-nous du prépuce qui se montre à Rome, dans l'église de Saint-Jean-de-Latran ? il est certain que jamais il n'y en a eu qu'un, et qu'il ne peut être à la fois à Rome et à Charroux. »

Il paraît à ce passage que Calvin ne connaissait que deux prépuces de Jésus-Christ ; cependant il y en a davantage. Les moines de Coulombs, dans le diocèse de Chartres, se vantaient d'avoir la même relique, que les bonnes gens du pays ap-

---

(1) Calvin, *Traité des Reliques.*

(2) Quelqu'un était-il là pour recueillir le saint prépuce, le conserver, le transmettre comme une relique, etc., etc.

pelaient *le saint prépuce*. On le montrait aux femmes grosses, enchâssé dans un reliquaire d'argent, afin de les faire accoucher sans travail ; et ce prépuce était d'un bon revenu (1).

Il y avait un quatrième prépuce à Anvers ; un cinquième que des moines ambulans apportèrent à la cathédrale du Puy en Velay ; un sixième à Hildesheim en Saxe ; un septième à Châlons-sur-Marne, dans l'église de Notre-Dame en Vaux. Au commencement du dernier siècle, pendant la régence, l'évêque Noailles considérant que ce saint prépuce était l'objet d'un culte souvent scandaleux, surtout de la part des femmes, et se doutant bien que c'était une fausse relique, voulut la faire examiner. Elle était dans un morceau de velours rouge ; un chirurgien, après avoir ouvert le velours, n'y trouva qu'un peu de poudre ; il la mit sur sa langue, et déclara que le prétendu prépuce n'était qu'une poussière de sable. On appela depuis ce chirurgien *croque-prépuce* ; mais il n'y eut plus de prépuce à Châlons-sur-Marne (2).

AVENTURE DU PRÉPUCE DE SAINT-JEAN-DE-LATRAN.

Dans le pillage de Rome, en 1527, un soldat vola, au trésor de Saint-Jean-de-Latran, le saint prépuce de Notre-Seigneur, avec quelques autres reliques. Ayant été emprisonné, pour je ne sais quel délit, auprès d'Anguillara, il enterra les

(1) Thiers, *Traité des Superstitions*, t. I, Liv. II, ch. 1er.
(2) Note donnée sur les lieux.

saints objets qu'il avait volés ; et comme il craignait qu'on ne le poursuivît pour ce vol (qui était peut-être le sujet de son emprisonnement), il ne l'emporta point lorsqu'on lui rendit sa liberté.

Une maladie qu'il eut peu de temps après lui fit pressentir sa mort prochaine ; il révéla, avant de mourir, le lieu où il avait caché le saint prépuce. Clément VII ordonna des recherches, qui furent d'abord inutiles. Enfin, Magdeleine de Strozzi ayant fait fouiller avec soin dans la prison du soldat, découvrit un écrin précieux, qu'elle ouvrit devant Lucrèce des Ursins et sa fille Clarisse, âgée de sept à huit ans.

Les étiquettes qui indiquaient le nom des reliques enfermées dans l'écrin, étaient déjà pouries par l'humidité. Magdeleine tira un petit sac, où elle crut lire confusément le nom de Jésus. Elle essaya d'en délier les cordons ; Mais aussitôt ses doigts se glacèrent ; trois ou quatre tentatives furent aussi inutiles ; ses mains avaient pris la raideur du marbre. « Cela me ferait croire, dit Lucrèce, que ce sac contient le saint prépuce. » Elle n'eut pas achevé ces mots, que toute la maison fut embaumée d'une odeur excellente. Mais elle ne put, non plus que Magdeleine, ouvrir le petit sac, parce qu'elles n'avaient pas les mains chastes.

Un prêtre qui se trouvait là n'osa tenter l'aventure. Il conseilla de faire délier le sac par la petite Clarisse. Nous avons dit qu'elle n'avait que

sept à huit ans ; l'historien ajoute qu'elle était vierge. Elle ouvrit le sac sans difficulté, et en tira le saint prépuce, qui fut mis avec respect dans une cuvette d'argent, et reporté à Rome, où les fidèles l'adorent toujours, dans l'église de Saint-Jean-de-Latran (1).

Les incrédules diront qu'il n'est pas difficile de faire des histoires comme celle-là. Mais « ce sont des orgueilleux qui sont des ignorans (2). »

AUTRES RELIQUES DE LA CIRCONCISION.

On gardait à Compiègne, dans l'église de Saint-Corneille, le couteau qui servit à couper le prépuce de Jésus-Christ. L'abbé de Villars disait que cette relique avait une tournure si peu juive, qu'il la soupçonnait fort de venir de Namur.

On montre à Rome, dans l'église de Saint-Jacques *in Borgo*, la pierre sur laquelle l'enfant Jésus fut circoncis. L'impératrice Hélène, qui apporta cette grosse relique de Jérusalem, voulait la faire mettre à Saint-Pierre. Mais en passant devant Saint-Jacques, les chevaux s'obstinèrent tellement à ne plus faire un pas, qu'il fallut y laisser la pierre de la circoncision (3). On raconte

---

(1) *Philippi de Berlaymont, soc. Jesu, Paradisus puerorum, pars II, cap.* 28, § 1.

(2) Simonnet, *Conclusion de la réalité de la magie, pillé dans la conclusion de l'explication du catéchisme de l'empire, qui a pillé saint Paul*, 1, *ad Timoth.* cap. 6, verset 2.

(3) Misson, tome II, page 149. *Merveilles de Rome*, p. 34.

la même chose de la pierre qui servit d'autel au sacrifice d'Abraham. Celle de la circoncision est un grand morceau de marbre, sur lequel l'enfant Jésus a laissé l'empreinte d'un de ses talons.

RELIQUES DES NOCES DE CANA.

Le miracle des noces de Cana, où Jésus-Christ changea l'eau en vin, en faveur de gens qui avaient déjà beaucoup bu, fit tant d'effet sur les Juifs, que, si nous en croyons nos théologiens, on conserva les six cruches, qui avaient été l'instrument du prodige, soit par curiosité, soit par esprit de religion.

Mais on ne sait pas ce que devinrent ces cruches, jusqu'au moment où les croisés les apportèrent de la Terre-Sainte en Europe. Du moins les églises qui possèdent quelqu'une de ces cruches, n'en font pas monter l'origine beaucoup plus loin.

On en montre une à Pise, une à Ravennes, une à San-Salvador en Espagne, une quatrième à Venise, dans l'église de Saint-Nicolas *in Lido*, une cinquième à Moscou, une sixième à Bologne; il y en avait une septième à Tongres, une huitième à Cologne, une neuvième à Angers, une dixième à l'abbaye de Cluni, une onzième à l'abbaye de Port-Royal de Paris, une douzième à Beauvais, une treizième à Orléans. Toutes ces cruches étaient complètes; et outre quelques morceaux pris à d'autres cruches cassées, qui se voyaient à Saint-Denis et ailleurs, on montrait encore beaucoup de cruches entières, mais moins

célèbres, dans divers monastères grecs ou catholiques. Cependant l'Évangile n'indique que six cruches.

Ce qu'il y de plus merveilleux, c'est qu'aucune de ces cruches ne ressemble à une autre, ni pour la matière, ni pour la taille, ni pour la forme. Il y a certaine de ces cruches qui tient un muids (1). Celle de Paris contenait cinquante-deux pintes ; celle de Cologne en contenait à peine dix-huit. Celle de Bologne était un vase de marbre antique, orné de fleurs en relief. Celle de Beauvais était un pot de terre cuite. Il fallait trois hommes pour remuer à vide la cruche de Port-Royal; il n'en fallait qu'un pour porter plein celle de Tongres. Cependant l'Évangile spécifie que toutes ces cruches avaient la même capacité (2).

On ne s'est pas contenté de faire honorer des cruches. Les moines d'Orléans ont imaginé une ressource plus lucrative. Ils se vantaient d'avoir du vin des noces de Cana, qu'ils nommaient *vin de l'Architriclin*. On sait que le mot latin *Architriclinus* signifie maître d'hôtel, majordome ; nos doctes moines en ont fait un nom propre, le nom du jeune marié, dont Jésus fêtait la noce. Une fois l'année (le 6 de janvier) ils faisaient lécher le bout d'une cuillère trempée dans ce vin, à ceux qui leur apportaient quelque offrande. C'était, disaient-ils, le vrai vin que Notre-Seigneur fit au

---

(1) Calvin, *Traité des reliques.*
(2) *Sanctis Joannis Evang.* cap. 2, verset 6.

banquet de Cana ; et, chose admirable ! jamais la quantité n'en diminuait, quoique les moines en vendissent de pleins gobelets aux riches (1).

Malheureusement, nous ne pouvons plus boire de ce saint vin, qui aurait aujourd'hui près de dix-huit cents ans.

DU MIRACLE ANNUEL DES FONTAINES.

On prétend que le miracle de Cana fut fait le 6 de janvier; et c'est ce jour-là que l'église en fête la commémoration, conjointement avec l'Épiphanie et le baptême de Jésus-Christ.

Sainte-Épiphane raconte que, de son temps, l'eau de plusieurs fontaines et de quelques rivières se changeait en vin, ou plutôt en prenait le goût et la couleur, le 6 de janvier. Il proteste qu'il but avec plaisir du vin de l'une de ces fontaines, à Cibyre en Carie ; il ajoute que des moines de sa connaissance avaient bu du vin d'une autre fontaine, dans l'église de Gérase en Arabie. Le lendemain du 6 de janvier l'eau reprenait sa qualité commune (2).

Il paraît que ce miracle cessa dans le quatrième siècle ; car il n'y a que Saint-Épiphane qui en ait parlé.

Nous observerons seulement qu'on cite vaguement des rivières qui prirent le goût du vin ; et

---

(1) Calvin, *Traité des Reliques.*

(2) Cité dans Tillemont, *Mémoires ecclésiastiques*, t. II, et dans Baillet, 6 janvier.

que les fontaines que le saint spécifie appartenaient à des églises ou à des moines. D'ailleurs serait-il bien digne de la Divinité de faire tous les ans un miracle qui obligerait toute la terre à s'enivrer?...

Nous ajouterons encore qu'une fontaine du temple de Bacchus, dans l'île d'Andros, prenait tous les ans le goût de vin, le 5 de janvier....(1).

RELIQUES DES CINQ PAINS, etc.

Jésus nourrit, comme on sait, cinq mille hommes dans le désert, avec cinq pains d'orge et deux poissons, qu'il multiplia par un miracle. L'Évangile observe qu'il en resta quelques morceaux ; on en montre à Rome, dans l'église de Notre-Dame-la-Neuve et dans celle de Saint-Thomas, à San-Salvador en Espagne, et au trésor de l'Escurial (2).

On se vante aussi de posséder à Venise, dans l'église de Saint-Marc, la table sur laquelle Jésus distribua au peuple les cinq pains et les deux poissons (3). On est embarrassé de concevoir comment il y avait une table dressée dans le désert.

On vénère à Saint-Pierre de Rome une grille de fer sur laquelle notre Seigneur s'appuyait pour prêcher (4) ; cette grille délivre les possédés, et fait beaucoup de miracles.

---

(1) Pline, liv. Ier, chap. 103.

(2) Calvin, *Traité des Reliques. Merveilles de Rome*, p. 49. *Voyage en Espagne en* 1739, page 417.

(3) Misson, tome III, page 176, 4e. édition.

(4) *Merveilles de Rome*, 1730, page 10.

On gardait anciennement dans l'église d'Armagh le bâton de Jésus-Christ, qui passa au quatorzième siècle dans la cathédrale de Dublin (1). Ce bâton, que quelques-uns prétendent avoir été trouvé par saint Patrice, chassait les démons sans difficulté. Nous ne saurions dire s'il n'est pas perdu.

On visite dans la Terre-Sainte la grotte où Jésus-Christ jeûna quarante jours ; on montre le rocher où il fut tenté par le diable, et les pierres que Satan lui proposa de changer en pain. On fait voir aussi le roc élevé, du haut duquel le tentateur montra à Jésus tous les royaumes du monde avec toute leur gloire (2).

PUITS DU MOUCHOIR. PORTRAIT DE JÉSUS.

On trouve à quelque distance d'Orfa, anciennement Édesse, un puits fameux qu'on nomme le puits du mouchoir. Selon la tradition du pays, Abgare, roi d'Édesse, étant tout lépreux, et entendant conter beaucoup de merveilles de Jésus-Christ, lui envoya une ambassade pour le prier de venir à Édesse, promettant de le protéger contre ses ennemis. Comme le temps de sa passion approchait, Jésus répondit qu'il ne pouvait aller voir Abgare ; et s'étant aperçu qu'un peintre de la suite de l'ambassade tirait son portrait,

---

(1) *Polychronicon* de Ralph Hidgen, publié par Gale.

(2) *Voyage du P. Nau*, liv. 4. *Voyage d'un franciscain en Terre-Sainte*, Ire. partie, ch. 39.

il mit sur son visage un mouchoir qui en conserva l'empreinte, et qu'il donna aux ambassadeurs.

Ces gens s'en retournèrent; et lorsqu'ils étaient sur le point d'entrer dans Édesse, ils furent rencontrés par des voleurs qui les attaquèrent. Celui qui portait le mouchoir se hâta de le jeter dans le puits dont nous avons parlé, et courut à la ville où il conta tout au roi.

Ce prince, suivi de tout son peuple rangé en procession, alla aussitôt au puits; l'eau s'était élevée jusqu'aux bords; et le saint mouchoir surnageait. Le roi le prit, fut sur le champ guéri de sa lèpre, et se fit chrétien avec tout son peuple (1).

Le puits du mouchoir guérit toujours les lépreux; mais le mouchoir où Jésus a empreint lui-même sa figure, fut par la suite transporté à Rome, où il est encore honoré dans l'église de Saint-Sylvestre (2).

LARMES DE JÉSUS-CHRIST.

Les bénédictins de Vendôme se vantaient d'avoir dans leur église une des larmes que Jésus versa sur la mort de Lazare; et ils en avaient si bien persuadé les bonnes gens que, dans les temps les plus malheureux, cette relique leur rapportait au moins quatre mille francs de rentes, en messes, en neuvaines et en offrandes. C'était une larme

---

(1) Bruzen de la Martinière, au mot *Orfa*.

(1) *Voyage de France et d'Italie par un gentilhomme français*, page 315.

qui valait un fonds de quatre-vingts mille francs placés à cinq d'intérêt.

Pour justifier l'authenticité de cette relique, les bénédictins de Vendôme avaient fait imprimer un petit livre intitulé : « Histoire véritable de la » sainte Larme que Jésus-Christ pleura sur Lazare; » comme et par qui elle fut apportée au mona- » stère de la Sainte-Trinité de Vendôme ; ensem- » ble plusieurs beaux et insignes miracles arrivés » depuis 630 ans, qu'elle est miraculeusement » conservée en ce saint lieu. 1672. »

On voit dans ce livre admirable que cette larme est une de celles qué Notre-Seigneur versa sur la mort de Lazare. Un ange la recueillit, la mit dans une petite fiole, qu'il enferma dans un vase plus grand, telle qu'elle se voyait encore au dernier siècle, et la donna à la Madeleine. Celle-ci l'apporta en France, lorsqu'elle y vint avec son frère Lazare, sa sœur Marthe, saint Maximin et saint Celidoine.

Quand elle se vit près de mourir, Madeleine remit sa précieuse relique à saint Maximin, devenu évêque d'Aix ; elle resta dans cette ville jusqu'après la mort de Dioclétien. Alors elle fut portée à Constantinople, où elle demeura jusque vers le milieu du onzième siècle.

En 1040, les Sarrazins ayant fait une nouvelle irruption en Sicile, l'empereur de Constantinople, Michel le Paphlagonien, à qui ce royaume appartenait, demanda du secours à Henri Ier. roi de France. Ce prince lui en envoya, sous la con-

duite de Geoffroi Martel, comte d'Anjou et de Vendôme, qui s'étant joint aux troupes impériales, défit entièrement les Sarrazins et les chassa de la Sicile.

A la fin de l'année 1042, Geoffroi Martel étant à Constantinople, l'empereur, pour récompenser ses services, lui donna la sainte larme, qu'il fit rapporter en France par un de ses gentilshommes, et qu'il donna au monastère de Vendôme, fondé depuis deux ans.....

Voici les principales objections que l'on a faites aux bénédictins, sur cette histoire merveilleuse. « Vous dites que la sainte larme de Vendôme est une de celles que Jésus versa sur la mort de Lazare; mais ne pourrait-elle pas être également une de celles qu'il a répandues sur Jérusalem, au jardin des olives, sur la croix? Qui vous a révélé qu'un ange recueillit cette larme dans un flacon et la donna à la Madeleine? Ou avait-il pris ce flacon? Pourquoi ne conserva-t-il qu'une seule larme? Est-ce le même ange qui a distribué celles qu'on vénère en d'autres lieux? Vous dites que la sainte larme fut apportée en France par la Madeleine? Ne savez-vous pas que la Madeleine ne vint jamais en France, et que saint Maximin est un saint imaginaire, dont on n'a commencé de parler qu'en 1572? Quelles sont les autorités qui prouvent que la sainte larme resta à Aix jusqu'à la fin de la persécution de Dioclétien? Quels étaient les Grecs qui l'emportèrent à Constantinople? Quel est votre Geoffroi Martel à qui Michel le Paphlago-

nien, qui était mort en 1041, donne la sainte larme en 1042?.... (1) »

On ne répondit point à ces objections et les bonnes gens continuèrent d'honorer la sainte larme de Vendôme.

Les religieux de l'abbaye de Saint-Pierre, au diocèse d'Amiens, avaient également une sainte larme, dont ils avaient fait imprimer aussi l'histoire véritable. Mais elle était moins fameuse que celle de Vendôme.

On avait encore d'autres larmes de Jésus-Christ à Trèves, à Saint-Maximin en Provence, à l'abbaye de Selincourt, à Thiers en Auvergne, à Saint-Pierre-le-Puellier d'Orléans, à l'abbaye de Foucarmont, et dans divers autres lieux.

Celle de Saint-Maximin était tombée des yeux de Notre-Seigneur, pendant qu'il lavait les pieds des apôtres; ses aventures n'étaient guère moins miraculeuses que celles de la relique de Vendôme.

On visita dans la révolution quelques-unes de ces saintes larmes. Dans certaines fioles comme celle de Vendôme, on trouva un grain de verre, qui figurait une goutte d'eau; dans d'autres on ne trouva rien.

RELIQUES DE L'ENTRÉE A JÉRUSALEM.

Nous avons parlé (2) de l'ânesse sur laquelle

---

(1) Thiers, *Traité des Superstitions*, liv. II, chap. Ier, t. Ier. *Dissertation sur la sainte Larme de Vendôme.* Salgues, *des Erreurs et des Préjugés*, tome II, page 355. Calvin, *Traité des Reliques.*

(2) Voyez l'article des *Animaux sacrés.*

Jésus-Christ entra dans Jérusalem. Le corps de cette ânesse se conservait à Vérone.

On montre, à San-Salvador en Espagne, la branche de palmier que Jésus tenait à la main le dimanche des rameaux, lorsqu'il fit son entrée dans la ville sainte, monté sur l'ânesse de Bethphagé. On a soin de tenir cette branche toujours verte.

Mais il faut que cette circonstance de l'histoire de Notre-Seigneur ait été révélée, car il n'en est point parlé dans l'Évangile (1).

RELIQUES DE LA CÈNE.

On vénère à Rome, dans l'église de Saint-Jean-de-Latran, la table sur laquelle Jésus fit le repas de la cène avec ses apôtres, le jeudi saint. Cette table fut, dit-on, apportée de Jérusalem par Titus (2); et quoiqu'elle soit entière, on en voyait pourtant des morceaux considérables à l'abbaye de Montdieu en Champagne, à Chartres, à Cologne, à l'Escurial et ailleurs. « Notez, dit Calvin, que Jésus-Christ n'était pas chez lui, et qu'en partant il laissa la table. »

On visite aussi, à quelques pas de Nazareth, une grande pierre à peu près ronde, sur laquelle Jésus-Christ mangea souvent avec ses apôtres, et que l'on appelle la table de Notre-Seigneur (3).

---

(1) Calvin, *Traité des Reliques*.
(2) *Merveilles de Rome*, page 3, édition de 1730.
(3) *Voyage d'un franciscain en Terre-Sainte*, chapitre 6.

— Il est inutile d'observer que la table de la cène est une table de bois.

On vénère à Jérusalem la salle où se fit la dernière cène ; elle faisait partie du palais de David ; et c'est, dit-on, dans cette même salle que Nathan vint reprocher au roi-prophète l'assassinat d'Urie, l'adultère avec Betsabée, etc. (1).

On avait à Paris, dans le trésor de la Sainte-Chapelle, la sainte *touaille* ou nappe qui couvrait la table où Jésus fit le repas de la cène (2). Cette pièce était également, quoiqu'un peu tronquée, à Nuremberg, et, aussi entière qu'à Paris, mais d'étoffe différente, dans la cathédrale de Moscou.

On voit à Saint-Jean-de-Latran le siége où Notre-Seigneur était assis dans son dernier repas ; c'est un grand tabouret de bois noir, large d'un pied et demi, et un peu vermoulu (3).

On garde, à la cathédrale de Gênes un grand plat qui est d'une seule émeraude. C'est, dit-on, le plat où fut servi l'agneau pascal, le jour où Jésus-Christ fit la pâque avec ses apôtres. Ce même plat était aussi dans une église d'Arles, à Rome, à Tolède, à Novogorod ; mais partout d'une matière et d'un travail divers.

Le vénérable Bede prétend que l'agneau fut servi dans un plat d'argent. Sainte Brigide assure que le plat était d'ivoire ; et André Duval, qui

---

(1) *Même voyage*, chap. 15.
(2) Corrozet, chap. 12.
(3) *Voyage de France et d'Italie*, pag. 434, etc.

regardait le plat d'émeraude de Gênes comme le vrai plat de la cène, pense que c'est un des présens que la reine de Saba fit à Salomon (1)... Un plat qui fut à l'usage de la reine de Saba, de Salomon, et de Jésus-Christ ne peut manquer d'être une relique trois fois vénérable.

On adorait à Trèves le couteau dont on se servit à la cène pour découper l'agneau pascal (2).

Il paraîtrait à toutes ces reliques que Jésus était servi magnifiquement. Baudouin, frère de Godefroi de Bouillon, s'empara en 1101 de Césarée en Syrie, d'où il rapporta une coupe d'émeraude qui est certainement celle dont Jésus-Christ se servit à son dernier souper, et dans laquelle il fit boire ses apôtres, en leur disant : ceci est mon sang (3). On la garde dévotement à Gênes.

Mais cette même coupe était aussi (d'une autre matière que l'émeraude à la vérité) à Notre-Dame-de-Lille près de Lyon, et dans un couvent d'Augustins du diocèse d'Albi.

On montre même quelques morceaux du pain que Jésus bénit, et qu'il donna à ses disciples en disant : « Ceci est mon corps, » à Saint-Jean-de-Latran, à Toulon, à San-Salvador, etc (4). Il est étonnant que l'on ne garde pas aussi un peu de vin de la cène.

---

(1) Misson, tome III, pages 44 et 236.
(2) Calvin, *Traité des Reliques*.
(3) Calvin, après Sigonius, liv. 9.
(4) *Voyage de France et d'Italie*, 1667, pages 113 et 433. Calvin, *Traité des Reliques*.

La serviette avec laquelle Jésus-Christ essuya les pieds de ses apôtres le jeudi saint se voit à Rome dans l'église de Saint-Jean-de-Latran. On en garde une autre, que l'on donne également pour la véritable, et qui a conservé la marque du pied de Judas, à Aix-la-Chapelle dans l'église de Saint-Corneille. Il y en avait une troisième à la Sainte-Chapelle de Paris; une quatrième à Nuremberg, un morceau à Chartres, une autre pièce à l'abbaye de Montdieu en Champagne (1).

CHEVEUX DE JÉSUS-CHRIST, etc.

On garde quelque partie des cheveux de Jésus-Christ, à Rome dans l'église de Sainte-Cécile, à Chartres, à l'Escurial; on en avait aussi dans l'abbaye de Notre-Dame d'Argensole en Champagne.

Henri Étienne parle d'un moine qui se vantait de porter dans une boîte « du souffle de Jé» sus-Christ, gardé soigneusement par sa mère » depuis le temps qu'il était petit enfant (2). »

Un prêtre de Gênes rapporta pareillement de Bethléem un peu de souffle de Jésus dans une bouteille. Ce souffle est sans doute évaporé.

En 1810, une bonne femme de Salon en Provence croyait posséder un os de Jésus-Christ, qu'elle faisait porter aux jeunes gens qui voulaient

---

(1) Calvin, *Traité des Reliques. Histoire de l'église de Chartres.* Corrozet, Misson, Bruzen de la Martinière, etc.

(2) *Apologie pour Hérodote*, chap. 38.

éviter la conscription..... Cette relique ne doit pas être perdue.

DU SANG DE JÉSUS-CHRIST.

« De tout ce que Jésus-Christ a laissé sur la terre, rien ne serait plus digne de notre vénération que le sang qu'il a répandu pour le salut du genre humain. Rien ne méritait donc d'être recueilli et conservé avec plus de soin, mais Dieu ne l'a point permis, et on doit en être suffisamment persuadé par le silence de l'écriture et de tous les anciens (1). »

Cependant les modernes ont exposé à la vénération des fidèles une grande quantité du sang de Jésus-Christ; et l'on en conserve bien plus qu'un corps humain n'en porte dans ses veines.

On a dans Venise des fioles assez grandes remplies du sang de Jésus, qui reçoit un culte très-solennel le 12 de mars, au couvent des religieux conventuels de Saint-François et dans l'église de Saint-Marc.

A Rome, on a des fioles pleines du sang de Jésus-Christ, dans l'église de Saint-Eustache; on en montrait un flaçon assez considérable dans l'église de la Sainte-Croix de Jérusalem. On en adore une grosse bouteille à Moscou, dans l'église de l'Annonciation.

A Sarzane, dans les états de Gênes, on doit avoir encore une fiole pleine du sang que Nico-

---

(1) Adrien Baillet, *Histoire de la Semaine sainte.*

dème recueillit sous la croix, et qui fut trouvée dans le fameux crucifix de Lucques.

A Saint-Maximin en Provence, on gardait quelques petits cailloux tachés du sang de Jésus-Christ, recueilli sous la croix par la Madeleine.

A Tours, on avait une certaine quantité de sang que Notre-Seigneur répandit au Mont-des-Olives.

A La Rochelle, on montrait quelques gouttes du sang recueilli par Nicodème; et dans le seizième siècle, on cite plusieurs porteurs de reliques, qui promenaient dans les pays chrétiens des fioles de sang de Jésus-Christ conservé par la Sainte-Vierge.

On ne s'est pas contenté du sang simple, dit Calvin, il a fallu avoir le sang mêlé d'eau qui sortit du côté de Jésus, sur la croix. « Cette marchandise se trouve à Rome, dans l'église de Saint-Jean-de-Latran (1). »

Mais le sang le plus fameux est celui de Mantoue. Il a même donné lieu à l'ordre militaire *du sacré sang du Christ*, établi en 1608. Ce que l'on possède dans cette ville ne consiste pourtant qu'en trois gouttes, qui à la vérité ont fait beaucoup de miracles. On disait autrefois que ces trois gouttes de sang étaient sorties d'un crucifix de Beryth en Phénicie; mais depuis, on publia que c'était le pur sang de Jésus-Christ en personne.

On prétend généralement que ce sang fut apporté à Mantoue par saint Longin. C'est le soldat

---

(1) *Traité des Reliques.*

qui perça le côté de Jésus-Christ avec sa lance.

Mathieu Pàris raconte qu'Henri III, roi d'Angleterre fut jaloux de voir la couronne d'épines entre les mains de saint Louis, et que voulant avoir aussi quelque relique importante, il se vanta peu de temps après de posséder un grand flacon plein du sang de Notre-Seigneur. C'était, disait-il, un présent de quelques Templiers, qui l'avaient reçu du patriarche de Jérusalem.

Mais sa fiole devint bientôt si suspecte, qu'il fallut la faire disparaître. Il est vrai qu'il en reste assez de toutes parts.

HISTOIRE DU GANT DE NICODÈME.

Lorsque Nicodème descendit Jésus de la croix, il recueillit quelques gouttes de son précieux sang, dans un doigt de son gant; car Nicodème portait des gants comme nous en portons.

Il fit bientôt avec ce sang de si grands miracles, que les Juifs se mirent à le persécuter pour lui ôter sa relique, et qu'il se vit obligé de s'en séparer. Mais auparavant, il eut soin de prendre un parchemin, sur lequel il écrivit tous les miracles que le doigt de son gant avait faits; il en nota bien exactement l'origine; puis ayant pris le bec d'un grand oiseau dont on ne dit pas le nom, il lia de son mieux le doigt de gant plein du sang de Jésus dans ce grand bec, et le jeta à la mer, avec le morceau de parchemin, en recommandant le tout à Dieu.

Douze cents ans après, ou environ, ce saint bec,

s'étant bien promené par toutes les mers, arriva sur les côtes de Normandie, aux lieux où l'on a fondé l'abbaye du Bec.

Par la permission divine, la mer jeta le paquet de Nicodème dans des broussailles qui étaient près du rivage; et bientôt un bon duc de Normandie vint chasser dans ces quartiers-là.

Après qu'il eût long-temps poursuivi le cerf, on n'entendit plus ni le son des cors, ni les cris des chiens; et l'on ne sut ce qu'était devenue toute la chasse. Le bon duc se mit à chercher, avec la peur de quelque malheureux prestige.

Ses craintes cessèrent, mais sa surprise fut bien grande, lorsqu'il aperçut le cerf et les chiens tous à genoux autour d'un buisson, avec la contenance la plus modeste. Le duc ému de dévotion, et se doutant bien qu'il y avait là quelque chose de saint, se mit à genoux comme sa meute, et fit visiter le buisson.

On y trouva le saint bec, avec le précieux sang, dans le vénérable doigt de gant de Nicodème; et le bon duc fit bâtir aussitôt l'abbaye du Bec, « où l'on conserve encore cette belle relique, qui attire tant de richesses par ses miracles, qu'on peut bien dire que c'est un bec qui nourrit beaucoup de ventres et les nourrit bien grassement (1). »

ANECDOTE DU SANG DE NEUFRY (2).

L'abbé de Marolles eut un jour la dévotion de

---

(1) Henri Estienne, *Apologie pour Hérodote*, ch. 38.

(2) *Diction. d'anecdotes* de Lacombe, t. I, au mot *Erreur*.

visiter l'église du saint Sépulcre de Neufry, en Touraine, près de laquelle il passait. Les chanoines de la collégiale lui annoncèrent qu'on y gardait, dans un reliquaire de verre, quelque peu du sang de Jésus-Christ, que l'on serait bien aise de lui montrer; et qu'il serait étonné de voir ce sang liquide et vermeil se partager toujours également en trois gouttes dans le reliquaire, et se réunir ensuite comme feraient trois gouttes d'eau ou de quelque autre liqueur.

L'abbé de Marolles répondit que ce fait lui semblait en effet merveilleux, mais qu'il desirait de voir avant d'être persuadé. On approcha donc le reliquaire de ses yeux, en plein jour; il le considéra avec attention, et l'on fut bien surpris de ne lui voir témoigner aucun étonnement. On lui en demanda la raison : tout ce que vous m'avez annoncé peut bien être, dit-il; mais je n'en ai rien vu. Ce que j'ai remarqué dans le reliquaire n'est ni vermeil ni liquide; et au lieu de trois gouttes égales, j'ai compté quatre grains mal polis et de grosseur différente.....

Les chanoines gémirent sur son aveuglement, aussi-bien que les bons dévots qui se trouvaient là, et qui n'en virent pas moins dans les quatre cailloux bruns-rouges, trois précieuses gouttes du sang de notre Seigneur.

LE SAINT SANG DE HALES.

Lorsque Henri VIII eut ordonné la visite des couvens de l'Angleterre, on fit chez les moines

de Hales une découverte assez fâcheuse pour l'honneur des saintes reliques. Ces bons religieux montraient, dans une fiole, du sang de canard, qu'ils faisaient adorer comme étant du pur sang de Jésus-Christ.

Le verre de la fiole était épais d'un côté, et fort transparent de l'autre. Quand on voulait tirer de l'argent de quelque dévot, on lui montrait le côté épais de la fiole, et on lui disait que ses péchés rendaient le sang invisible ; le dévot payait alors tout ce qu'on voulait pour expier ses fautes et voir le sang miraculeux (1).

On chassa les moines, et l'on exposa leur charlatanisme aux regards de la multitude. Mais qu'il y aurait peu de miracles, s'ils pouvaient être examinés de près ! On peut même croire qu'il n'y en aurait point.

ROBE SANS COUTURE DE JÉSUS-CHRIST.

Les églises russes sont généralement riches en reliques. L'histoire suivante montrera avec quelle facilité elles y sont reçues.

Le Schah de Perse fit présent au Czar Michel de la Tunique ou robe sans couture de Jésus-Christ, que ses troupes avaient prise en Géorgie. On fit des recherches pour prouver l'authenticité d'une relique si précieuse. D'abord l'archevêque de Vologda assura qu'en venant de Jérusalem où

---

(1) *Histoire des religions de tous les peuples*, in-4°. 1819, tome IV, page 81.

il avait été archidiacre; il avait vu, dans une église géorgienne, sur une colonne, une cassette d'or qui renfermait, lui avait-on dit, la tunique de notre Seigneur.

Le témoignage de ce prélat suffisait pour confirmer les Russes dans leur foi à la sainte tunique, lorsqu'on reçut une preuve encore plus respectable. Le patriarche de Jérusalem était alors à Moscou. Un moine qui l'accompagnait certifia que c'était l'opinion générale en Palestine, que la sainte tunique de Jésus-Christ avait passé en Géorgie, parce qu'au moment où les vêtemens du Sauveur furent joués aux dés, le sort ayant donné la tunique à un soldat georgien, il l'avait emportée dans sa patrie.

Après une semblable attestation, il ne manquait plus à la relique que de faire des miracles : c'était le plus aisé; elle en fit (1). — Cette tunique est religieusement conservée dans la principale église de Moscou.

Il est évident que Jésus n'eut qu'une seule tunique dans les différens âges de sa vie, puisqu'on avoue que la Sainte-Vierge fit à son fils sortant des maillots une tunique qui crut à mesure qu'il croissait, et qui est la même que l'on tira au sort le jour de la passion (2).

Cependant cette tunique qui est à Moscou, est aussi à Rome, dans l'église de Saint-Jean-de-Latran. Mais celle-ci est une chemise de toile; et

---

(1) Lévesque, *Histoire de Russie*, tome IV, page 133.
(2) *Merveilles et Antiquités de Rome*, 1730, page 51.

sans s'arrêter à ce fait que le linge n'était pas en usage chez les Juifs, c'est une petite chemise qui ne peut avoir été portée par Jésus-Christ, dont la taille était de six pieds (1). On ne laisse pas de la faire adorer comme la robe sans couture, que tricota la Sainte-Vierge.

On a une troisième tunique de Jésus-Christ à Rome même, dans l'église de Sainte-Martinelle. Il y en eut une quatrième à Trèves, qui croit tenir cette relique d'une libéralité de sainte Hélène. On en vénère une cinquième au bourg d'Argenteuil, près de Paris; et Calvin en note une autre chez les Turcs (2). Ce serait la sixième, mais ce ne serait sans doute pas tout.

La plus fameuse est celle d'Argenteuil. On conte que Charlemagne la reçut de l'impératrice Irène, vers l'an 800, et qu'il la donna au monastère d'Argenteuil, où étaient alors sa sœur Gisèle et sa fille Théodrade. La robe s'égara dans les invasions des Normands. Mais au douzième siècle, l'abbé Suger ayant remplacé les religieuses d'Argenteuil par des bénédictins, un moine eut soin d'avoir une révélation qui lui indiquait la cachette de la sainte relique. On chercha donc et on découvrit, en 1157, *la chape de notre Sauveur* dans une vieille muraille. Elle était sans couture,

---

(1) On montre à Rome, dans ce fameux magasin de reliques de Saint-Jean-de-Latran, la mesure de la taille de Jésus. C'est une toise.

(2) *Traité des Reliques.*

de couleur roussâtre ; et un petit billet que l'on y trouva joint, annonçait que c'était la *chape* que la Sainte-Vierge avait faite pour Jésus enfant, et que notre Seigneur n'avait quittée qu'au jour de sa mort.

En 1567, cette robe sans couture, cette chape, cette tunique de Jésus-Christ fut brûlée par les huguenots. Mais on la retrouva de nouveau ; elle a même échappé aux exterminations révolutionnaires ; et tous les ans, le jour de l'Ascension, on adore à Argenteuil la robe sans couture de Jésus-Christ.

Ce qu'il y a de plus singulier dans tout cela, c'est que la robe de Trèves est une tunique, celle de Saint-Jean-de-Latran une petite chemise, celle de Moscou une robe longue, celle d'Argenteuil une chasuble de prêtre.

AUTRES VÊTEMENS DE JÉSUS.

« Les gendarmes n'ont partagé les vêtemens de Jésus-Christ que pour s'en servir à leur usage, dit Calvin ; quel chrétien les a rachetés pour les conserver et en faire des reliques ?... »

On les honore pourtant. On montre à Rome de grands morceaux du manteau de Jésus, dans l'église des saints martyrs Jean et Paul, dans celle de Saint-Eustache, dans celle de St.-Alexis, et dans celle de la Sainte-Croix. On en conservait une grande pièce en Angleterre, dans l'abbaye de Westminster. On en voit quelque chose à Chartres, à Ancône, à Arles, à Tolède, à Prague, etc. etc.

On montre à Cologne le bord de la robe que l'hémoroïsse toucha pour se guérir. Quand les femmes de Cologne étaient travaillées de quelque perte de sang, elles faisaient porter une certaine quantité de vin aux chartreux, qui en renvoyaient en change un petit verre, dans lequel ils avaient trempé le bout de leur relique. Elles étaient délivrées de leur maladie aussitôt qu'elles avaient bu ce vin bénit, à moins qu'elles ne fussent de grandes pécheresses (1).

Le manteau d'écarlate, autrement dit la robe de pourpre, dont Jésus fut couvert pour être montré au peuple, est deux fois à Rome, premièrement à saint Jean-de-Latran sous le nom de robe de pourpre, en second lieu dans l'église de Saint-Louis sous le nom de manteau d'écarlate; ce qui n'empêche pas qu'on en montrait des morceaux très-considérables à la Sainte-Chapelle de Paris, à Naples, à Venise, à Montserrat, etc.

On voit aussi à Rome, dans la même église de Saint-Jean-de-Latran, le linge « que la Sainte-» Vierge Marie mit sur les parties honteuses » de Notre-Seigneur, lorsqu'on l'attacha à la » croix (2). » Cette pièce est pareillement dans l'église des augustins de Carcassonne.

Si l'on ajoutait foi à toutes les reliques que l'on fait honorer sous le nom de Notre-Seigneur, il faudrait croire que Jésus vécut dans un palais,

---

(1) Jean Reiskius, *des Images de Jésus-Christ.*

(2) Calvin, *Traité des Reliques.*

qu'il avait des souliers pour ses promenades et des sandales au logis, etc. ; car on gardait à l'abbaye de Prumm, dans le diocèse de Trèves, la semelle d'un des souliers du Sauveur, donnée à notre roi Pepin-le-Bref par le pape Zacharie ; et l'on voit à Rome, dans le saint des saints de Saint-Jean-de-Latran, une paire de souliers qui furent portés par Jésus-Christ. Ses sandales sont au trésor de l'Escurial.

On ne s'est pas contenté d'avoir les divers débris de la garde-robe de Notre-Seigneur ; on a retrouvé aussi les dés avec lesquels la robe sans couture fut jouée au sort. Ces deux dés sont à Umbriatico en Calabre ; mais il y en a deux autres à San-Salvador, et un cinquième à Trèves. On peut même voir, à Saint-Jean-de-Latran, la pierre sur laquelle les soldats jetèrent les dès ; c'est un grand bloc de porphyre.

Nous nous contenterons d'observer que les Juifs consultaient le sort dans un vase ou dans un casque, et qu'ils ne connaissaient pas les dés (1).

LE ROSEAU DE LA PASSION.

Il paraît certain que lorsque Mahomet II prit Constantinople, en 1453, on y trouva le roseau que les soldats avaient mis à la main de Jésus, en guise de sceptre ; et que Mahomet fit garder soigneusement cette relique dans son palais (2).

---

(1) Calvin, *Traité des Reliques.*

(2) Adrien Baillet, *Histoire de la Semaine sainte.*

Néanmoins, ce roseau est depuis long-temps à Rome, dans l'église de Saint-Jean-de-Latran.

On en avait aussi une grande partie à la Sainte-Chapelle de Paris, depuis le règne de Louis IX; et une autre grande partie se voit toujours à Novogorod.

Celui de Saint-Jean-de-Latran est un bâton d'un bois singulier de couleur brune; celui de Novogorod est un bambou.

COLONNES ET VERGES DE LA FLAGELLATION.

Nous avons dit, à l'article *colonnes*, que celle où l'on attacha Jésus pour le battre de verges, se voit toujours à Rome dans l'église de Sainte-Praxède. Nous ajouterons qu'elle est aussi à Jérusalem; et malgré que ces deux colonnes soient entières, on en montre des parties considérables à Padoue, à Assise, à Ancône, à Tolède.

On en avait un débris considérable à l'abbaye de la Celle près de Troyes, où l'on conservait en même temps les verges qui servirent à flageller Jésus-Christ. Ces verges sont encore à Bologne et à San-Salvador.

On croyait à Paris que Jésus-Christ avait été enchaîné à la colonne; et l'on montrait à la Sainte-Chapelle quelques anneaux de sa chaîne; mais on prétend à Rome qu'il fut lié avec une corde; que l'on vénère dans l'église de la Sainte-Croix.

ESCALIER SAINT, OU SCALA SANTA.

Tout près de Saint-Jean-de-Latran, les dévots

vénèrent la *santa scala*, ou la sainte échelle, ou l'escalier saint. C'est un escalier de vingt-huit degrés de marbre blanc, qui était autrefois devant la maison de Pilate, et que Notre-Seigneur monta et descendit deux fois le jour de la passion. On ne conçoit guère comment cet escalier est venu à Rome, d'autant plus qu'on le montre toujours (mais en pierre commune) à Jérusalem. On dit que Jésus y répandit quelques gouttes de sang, qui se voient encore sous un grillage de fer.

Il n'est permis de monter cet escalier qu'à genoux ; mais en récompense on gagne à chaque degrés trois ans d'indulgences. Pour les curieux peu avides de ces sortes de pardons, il y a de chaque coté un petit escalier, par où l'on peut monter comme on veut au saint des saints de saint Jean-de-Latran (1).

L'ÉPONGE DE LA PASSION.

On montre à Rome, dans l'église de la Sainte-Croix, l'éponge avec laquelle on présenta à Jésus, sur la croix, du fiel et du vinaigre, lorsqu'il demandait à boire (2).

Elle est aussi à Ancône. On en trouva une troisième en 804 à Mantoue ; elle était teinte de sang, et c'était également l'éponge de la passion ; elle opérait des miracles (3).

---

(1) Misson, tome II, page 192; Calvin, *Traité des Reliques*; *Merveilles de Rome*, page 4.

(2) Calvin, dans l'ouvrage cité.

(3) Lefebvre de Saint-Marc, *Histoire d'Italie*.

Il y avait une quatrième véritable éponge à l'abbaye de Montdieu en Champagne. Saint Louis fit acheter la cinquième à Constantinople ; elle était à la Sainte-Chapelle de Paris, et doit être maintenant au trésor de Notre-Dame.

AUTRES RELIQUES DE JÉSUS.

On conte que Jésus-Christ consacra lui-même l'église que Dagobert avait fait bâtir en l'honneur de saint Denis. Il était accompagné d'une troupe d'anges. Il fit cette cérémonie un peu avant l'instant où les évêques se disposaient à la faire avec beaucoup de pompe. On sut ce miracle ; par le moyen d'un lépreux, qui s'était caché dans la nouvelle église, et que Jésus guérit de sa lèpre, comme un témoignage de ce qui s'était passé (1).

On avait une preuve plus forte de l'apparition du Christ dans l'église de Saint-Denis. C'était la trace de son pied divin sur une pierre, qui est peut-être perdue aujourd'hui.

On garde à Rome, dans l'église de Saint-Laurent, une autre pierre où Jésus laissa la trace de son pied lorsqu'il sortit du tombeau.

On vénère au mont des Olives le lieu d'où Jésus s'éleva au ciel le jour de l'ascension. Il laissa sur un roc très-dur la forme de ses pieds ; les Turcs ont pris le pied droit qu'ils ont mis, dit-on, dans une mosquée. Mais la marque du pied gauche est toujours à sa place ; et l'on n'a jamais pu y bâtir d'église.

---

(1) Le P. Giry, 9 octobre.

On voit à Rome, dans l'église de Saint-Sébastien, la pierre sur laquelle Notre-Seigneur laissa les traces de ses pieds, lorsqu'il apparut à saint Pierre qui s'enfuyait de Rome (1). Il est vrai que saint Pierre n'alla jamais à Rome; mais il faut une grande foi, dans les reliques.

Ceux qui visitent en Terre-Sainte la maison de Simon le pharisien, ne manquent pas d'aller adorer une grande pierre, où Jésus laissa la marque de son pied gauche, imprimée dans la pierre à deux doigts de profondeur, « comme s'il eut marché sur la neige, en mémoire éternelle du pardon qu'il accordait à Marie-Madeleine, qui était venue laver les pieds adorables de Notre-Seigneur avec ses larmes, et les essuyer avec ses cheveux (2). »

On montre encore, à Soissons et dans une église d'Arles, des pierres où sont gravés les pieds de Jésus-Christ. Enfin, on fait voir à Poitiers, sur un pavé célèbre, la trace du pied du Sauveur, qui laissa ce vestige sacré, lorsqu'il apparut à sainte Radegonde.

On sait que Jésus bâtit lui-même le magnifique portail de la cathédrale de Reims; et l'on montrait sur une pierre qui se conservait religieusement derrière le grand autel, l'empreinte des fesses de Notre-Seigneur. « Cette empreinte miraculeuse s'est faite, disent les Rémois, du temps que

---

(1) *Merveilles de Rome*, page 24.
(2) *Voyage du père Goujon en Terre-Sainte*, page 249.

Notre-Seigneur était devenu maçon pour bâtir le portail de leur église (1). »

On baisait, dans plusieurs couvens, la mesure de la plaie que Jésus-Christ reçut à l'épaule, et qu'il révéla à saint Bernard (2). Mais Jésus n'eut point de plaie à l'épaule, et cette révélation ne se trouve dans aucune des vies de saint Bernard. L'abbé Salicet, dans l'*Antidotarius animæ* ne parle pas non plus de cette plaie à l'épaule. Il rapporte seulement une oraison des cinq plaies, qui vaut à ceux qui la récitent cinq cents ans d'indulgences.

On débite aussi que Jésus-Christ traça lui-même le plan de l'église du monastère de Vichklissé en Arménie. Au lieu de crayon, il se servit d'un rayon de lumière, et fit son dessin sur une grande pierre de trois pieds de diamètre, que l'on montre encore aujourd'hui au milieu de l'église, si l'église subsiste toujours.

Nous n'avons pas besoin d'ajouter que l'on visite assez généralement en Palestine, les lieux où Jésus porta sa croix, où il sua sang et eau, où il fut montré au peuple, et où se passèrent les diverses circonstances de la passion.

DE QUELQUES IMAGES DE JÉSUS.

Misson dit que le saint des saints de Saint-Jean-de-Latran porte le nom de *Sancta Sanctorum*,

---

(1) Calvin, *Traité des Reliques.*
(2) Thiers. *Traité des superstitions*, tome IV, page 120.

à cause d'une image de Jésus-Christ, âgé de douze ans, que l'on croit faite par les anges, et que l'on conserve très-religieusement. « J'ai vu ce portrait, ajoute-t-il ; c'est une figure fort laide et fort mal bâtie (1). » Mais cette figure fait de grands miracles.

Nous avons peut-être déjà dit que l'on vénère à Naples, dans l'église de Saint-Laurent, une image de Jésus qui, ayant été frappée d'un coup de poignard, saigna et porta la main sur sa plaie.

On rendait un grand culte à une image en bronze de Jésus-Christ, érigée en Palestine au lieu où il guérit l'hémoroïsse. Eusèbe raconte qu'il croissait continuellement au pied de cette image une herbe merveilleuse, que l'on frottait au bord de la robe de la statue, et qui avait dès lors la vertu de guérir toutes les maladies sanguines (2).

On montrait à Paris, dans la Sainte-Chapelle, une fiole pleine du sang qui sortit d'une image de Jésus, frappée par un infidèle. Une multitude d'images firent le même miracle.

Les Russes, qui ont beaucoup de vénération pour les images, racontent que, Jésus-Christ étant encore sur la terre, un peintre essaya plusieurs fois, mais en cachette, de faire le portrait du Sauveur, sans en pouvoir venir à bout. Il trouvait tous les jours son travail dénaturé ; et

---

(1) Misson, tome II, page 192.

(2) Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, lib. VII, cap. 18.

les traits de l'image qu'il voulait faire changéaient toutes les nuits. Jésus, qui sans doute avait pris plaisir à l'étonner par ce miracle, eut enfin pitié de lui ; il l'appela, lui demanda son mouchoir ; et après l'avoir appliqué sur son visage, il le lui rendit, lui disant que son portrait s'y trouvait peint au naturel.

C'est sur cet original que les Russes peignent notre Seigneur, et qu'ils se flattent de le peindre exactement (1).

On voit sans doute que ce conte est une copie du conte d'Abgare, dont nous avons parlé.

Voyez, pour la sainte lance, l'article de Longin. Voyez aussi les articles Croix, Clous de la croix, Couronne d'épines, Crucifix, Suaire, Sépulcre, etc., etc.

JOACHIM. — Les évangélistes n'ont pas eu la galanterie de nous transmettre le nom des parens de la Sainte-Vierge ; c'est pourquoi on décida vers le sixième siècle que sa mère s'appelait Anne et son père Joachim. On montre dans la Terre-Sainte le tombeau du père de la Sainte-Vierge, et le corps de Joachim, qui est au moins double, reçoit un culte à Bologne et à Cologne.

JOB. — FONTAINE DU BONHOMME JOB.

Auprès d'Anneberg en Misnie, on remarque

---

(1) Perry, *État de la Russie*, page 215.

un bain d'eaux tièdes, que l'on appelle la fontaine du bon homme Job. Ces bains sont très-efficaces, surtout pour les maladies de la peau. Mais au lieu d'attribuer leur vertu à leur qualité naturelle, on prétend qu'ils ne guérissent les malades qu'à cause d'une vieille image de Job, qui était autrefois dans une chapelle adossée à l'édifice des bains (1).

JONAS. — Les Turcs se vantent de posséder, dans une mosquée des environs de Lydda le corps du prophète Jonas, qu'ils montrent aux chrétiens à la lumière d'une bougie, en les obligeant de se déchausser par dévotion (2).

Mais Jonas a un second corps à Moussoul, qui est aussi au pouvoir des infidèles; et il n'aurait pas de culte bien distingué chez les chrétiens, si les Vénitiens ne possédaient son troisième corps, dont la tête se porte en procession lorsqu'on veut apaiser une tempête.

JOSEPH, — fils de Jacob, et l'un des douze chefs des tribus d'Israël. Les Hébreux emportèrent ses os dans la terre promise et les enterrèrent à Sichem, selon qu'il l'avait demandé en mourant.

On vénérait encore le sépulcre de Joseph, du temps de saint Jérôme, qui conte que sainte Paule

---

(1) L. Peccenstein. *Theat Sax.* pars 3.

(2) Adrien Baillet. *Vies des Saints de l'ancien testament*, 21 septembre.

visita près de Sichem les tombeaux des douze patriarches, quoique l'Écriture ne dise pas que Moïse ait emporté aussi les os des onze autres fils de Jacob. Les Turcs se flattent toujours de conserver les reliques de Joseph.

On n'est pas d'accord sur la manière dont Moïse retrouva le corps de Joseph, enterré depuis quatre cents ans, dans un pays où les débordemens du Nil doivent accélérer la pouriture. Les uns disent qu'une brebis parla miraculeusement sur son tombeau, et le révéla; les autres prétendent que Moïse écrivit sur une lame d'or ce nom magique du Seigneur *Tetragrammaton*; qu'il jeta cette lame sur le Nil débordé; et qu'après avoir flotté quelque temps sur les eaux, elle s'arrêta au lieu où reposaient les ossemens du chaste Joseph (1). Nous ne prenons aucun parti dans cette dispute.

On montre, à quelque distance de Sichem, la citerne où Joseph fut jeté par ses frères, avant d'être vendu aux marchands qui l'emmenèrent en Égypte. Les Turcs ont bâti une mosquée sur cette citerne.

JOSEPH, — époux de la Sainte-Vierge. Son corps est enterré dans la vallée de Josaphat. On montre à Pérouse, à Semur et ailleurs, son anneau de mariage. Son manteau est à Tolède et dans d'autres villes chrétiennes : ses chausses sont à

---

(1) *Voyage du Père Goujon en Terre-Sainte*, page 96.

Aix-la-Chapelle. Calvin observe qu'elles ne pourraient servir qu'à un enfant de dix ans. On garde ses pantoufles, qui sont bien plus grandes, à l'abbaye de Saint-Siméon de Trèves ; et la ville d'Anneci en Savoie se vante de posséder son bâton de voyage qui opère des merveilles.

Mais une relique plus curieuse, c'est le fameux *han* de saint Joseph fendant une bûche. On entend par un *han*, le son qui sort de la poitrine d'un homme qui se donne quelque peine à fendre du bois. Il en sort communément un à chaque coup de hache. On gardait un des *hans* de saint Joseph, en bouteille, à Courchiverny près de la ville de Blois (1).

JOSEPH D'ARIMATHIE. — On raconte que lorsque Titus eut pris Jérusalem, il fit abattre un gros mur de prison et en vit sortir un vieillard, respectable par sa bonne mine et ses cheveux blancs. Il lui demanda qui il était : « Je suis Joseph d'Arimathie, dit le vieillard. Les Juifs m'ont muré ici, parce que j'avais enseveli Jésus ; mais je n'ai pas cessé d'être nourri par des anges, et vous voyez que je me porte bien. »

Le corps de Joseph d'Arimathie était à Moyen-Moutier au diocèse de Toul, et à Glassembury en Angleterre. Il a un cinquième bras à Rome, dans l'église du Vatican.

---

(1) D'Aubigné, *Confession de Sancy*, chap. 7. Leduchat, notes sur le chapitre 7 de la *Confession de Sancy*.

JUDAS ISCARIOTE.* — Celui-là n'est pas saint ; mais beaucoup d'églises gardent comme reliques divers objets qui ont été à son usage.

On montrait quelques-uns des trente deniers qu'il reçut pour avoir trahi Jésus-Christ, à Saint-Denis près Paris. On garde deux de ces pièces à Florence dans l'église de l'Annonciade, une à Rome dans l'église de la Sainte-Croix, une autre dans celle de Saint-Jean-de-Latran, une autre chez les visitandines d'Aix en Provence, et une centaine d'autres dans différentes villes.

Ces deniers étaient des pièces de trente sous. Ils passèrent des mains de Judas dans celles du marchand qui vendit le petit champ dont on fit un cimetière. Il n'est pas aisé de concevoir comment ces pièces ont été conservées ; comment on les a discernées des autres pièces de même valeur ; et il n'est pas probable que Dieu les ait fait reconnaître par des révélations.

On montre à Rome dans le trésor de Saint-Jean-de-Latran la lanterne de Judas ; ce qui n'empêche pas qu'on la voyait aussi à Saint-Denis, avec la tasse dans laquelle l'Iscariote buvait.

On gardait enfin au château d'Amras, à une demi-lieue d'Inspruck, un bout de corde qui est, dit-on, la corde avec laquelle Judas se pendit.

JUDE, — l'un des apôtres. Il a laissé deux corps célèbres : celui de Toulouse, et celui de Saint-Pierre de Rome. On lui donne aussi à Co-

logne un cinquième bras et une troisième mâchoire.

Saint Jude est un saint de qui il ne fait pas bon se jouer. Une femme voulant faire la dépense d'une image pour quelqu'un des apôtres, tira leurs noms au sort ; et le sort lui amena saint Jude. Elle en fut si fâchée qu'elle déchira le billet et le jeta au vent. Elle n'osait trop choisir à son gré l'un des douze, de peur de courroucer les onze autres ; mais elle désirait intérieurement saint Jacques, ou saint Jean le bien-aimé.

Cependant saint Jude s'irrita sérieusement du mépris qu'une dévote lui témoignait. Il vint la trouver la nuit suivante, lui fit des reproches assez durs sur ce qu'elle ne faisait point cas de lui, sur ce qu'elle avait déchiré le billet qui portait son nom ; et ne se contentant pas de la gourmander, il lui donna tant de coups de poing, qu'elle en devint paralytique et qu'elle en mourut dans l'année (1).

JUDITH. — On garde, dit-on, dans plusieurs couvens grecs et latins, le sabre ou couperet avec lequel Judith coupa la tête d'Holoferne, après avoir couché avec lui (2).

JULIEN, — premier évêque du Mans, vers le quatrième siècle. Son corps fut brûlé par les

---

(1) *Cæsarii cist. miracula, lib.* 8, *cap.* 61, etc.
(2) Voltaire, *Notes au chant* V^e^. *de la Pucelle.*

huguenots en 1562 ; mais on le retrouva deux ou trois ans après dans une abbaye du pays manseau, et sa tête reparut au Mans aussi puissante que si elle n'avait jamais été brûlée.

On conte que saint Julien ayant fiché son bâton en terre , près de la vieille porte du Mans , fit jaillir une fontaine abondante où les habitans vont encore se laver les yeux lorsqu'ils y ont mal.

JULIEN L'HOSPITALIER , — ainsi nommé parce qu'ayant tué son père et sa mère au quatrième siècle (1), il bâtit en expiation une petite auberge gratuite pour les pèlerins. Son corps est à Padoue, et à Rome , dans l'église de Saint-Paul-au-Chemin-d'Ostie ou dans le monastère de Saint-Julien, près des trophées de Marius. Les moines de ce couvent trempent un os de leur patron dans une fontaine factice , dont l'eau guérit toute espèce de fièvre.

JULIENNE , — vierge et martyre de Nicomédie au quatrième siècle. Elle a laissé vingt ou trente corps complets : un à Constantinople , un à Cumes , un troisième à Naples , un quatrième à Bologne, un cinquième à Sarragosse, un sixième à Madrid , un septième à Lisbonne , un huitième dans un village voisin de Coïmbre , un neuvième à Prague , un dixième à Gand , un onzième à

---

(1) Voyez dans l'article des Animaux, *le Cerf de saint Julien l'Hospitalier.*

Moscou, un douzième à Varsovie, un treizième à Cologne, etc. Plus, une tête détachée à Notre-Dame des martyrs près Lisbonne, une autre à Hall, une autre à Bruxelles, une autre à Ancône, une autre à Paris dans l'église de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, une autre au Val-de-Saint-Germain près de Dourdan.

L'évêque de Chartres ayant visité cette dernière en 1697, il se trouva que la châsse où il croyait honorer la tête de sainte Julienne ne contenait que le morceau d'un crâne d'enfant, avec le derrière d'un autre grand crâne d'homme de six pieds. Cela n'empêcha pas de vénérer comme par le passé la sainte tête, qui attirait un grand nombre de pèlerins et d'offrandes.

Malgré toutes ces reliques, on ne sait pas en quels lieux fut enterrée sainte Julienne.

JUST ET PASTEUR, — jeunes martyrs d'Espagne au quatrième siècle. La pierre sur laquelle on les fit mettre à genoux pour avoir la tête tranchée s'amollit sous le poids de leurs corps; et l'on montre encore à Alcala de Hénarès cette pierre merveilleuse, où les deux saints ont laissé leurs genoux empreints. Les corps de ces deux saints sont avec cette pierre.

JUSTIN LE PHILOSOPHE, — martyr au second siècle, docteur de l'église. Son corps est à Rome dans l'église de Saint-Laurent; il est aussi

à Eystad, avec une troisième tête à Namur et une quatrième à Bologne.

JUSTINE, — vierge et martyre, patrone de Padoue. On ne sait pas dans quel temps elle a vécu. Son corps est à Padoue, et à Rome dans l'église de Sainte-Marie-la-Neuve. On va honorer à Venise une pierre où parait l'impression qu'y firent ses genoux, lorsqu'elle adressa à Dieu sa dernière prière, quelques instans avant son martyre.

JUVÉNAL, — évêque de Narni au quatrième siècle. Son corps est à Narni et à Fossano en Piémont.

K.

KÉ. — Saint Ké ou Koladec vécut dans les temps héroïques de la Bretagne, aux environs de Douarnenez. C'était un faiseur de prodiges. Il marchait sur les eaux sans se mouiller les pieds, et volait sans ailes. Les anges faisaient son potage. Il guérissait les malades en les touchant de son bâton.

Ce qui le distingue un peu davantage, c'est qu'il avait une clochette qui l'avertissait du bien qu'il pouvait faire, et du mal qu'il devait éviter, selon les sons qu'elle rendait d'elle-même.

Cette clochette fut long-temps conservée à Douarnenez; nous ne saurions dire où elle peut être aujourd'hui.

L.

LACS. — Les Russes de la Sibérie croient que le dangereux lac de Baikal couvre une ancienne ville que Dieu noya à cause des péchés des habitans. Ils disent que ce lac est gardé par un ange terrible et fier ; et pour ne pas l'offenser ils appellent ce lac *la mer sainte*, parce qu'ils croient qu'il y aurait pour eux du danger à ne lui donner que le nom modeste de lac.

Ils se privent d'eau-de-vie et de tabac lorsqu'ils passent ce lac sur les glaces. Ils ont raison de lui rendre un culte puisque c'est une relique, ou, si vous l'aimez mieux, un monument d'un grand miracle.

Les Savoyards honorent aussi le *lac bénit*, près de Bonneville. Ils vont faire sur ses bords des prières solennelles, le jour de la Saint-Claude, et croient se préserver par-là de ses inondations.

Sur la montagne appelée Frackmont, dans le canton de Lucerne, on vénère avec une sorte de frayeur un petit lac rond, qu'on nomme le *lac de Pilate*. On dit que Pilate s'y noya ; que les diables viennent souvent faire leur sabbat à l'entour ; et que Pilate vêtu en juge apparaît tous les ans une fois sur un petit tertre voisin.

On était persuadé aussi, jusqu'à la fin du seizième siècle, que lorsqu'on jetait quelque chose dans ce lac, comme un morceau de bois, une pierre, aussitôt une puissance invisible excitait

des tempêtes affreuses qui causaient de grands ravages dans le pays. C'est pourquoi on ne pouvait visiter la montagne et le lac sans une permission expresse du magistrat de Lucerne ; et il était sévèrement défendu d'y rien jeter (1).

Beaucoup d'autres lacs ont reçu un culte ou inspiré des frayeurs. Nous parlerons ailleurs de la mer de Sodome. Voyez aussi l'article Is, etc.

LAIT DE LA LUNE. — On voit près du lac de Pilate, dont nous venons de parler, une caverne profonde qu'on appelle le trou de la lune. Le haut de cette caverne distille continuellement une certaine eau qui se convertit en une matière blanche comme le lait. Cette liqueur est d'abord légère et poreuse, mais elle se sèche et se durcit au grand air. Elle est propre à la guérison de diverses maladies ; et les gens du pays l'appellent le *lait de la lune*.

Il n'est pas bien décidé que cet objet tienne beaucoup aux reliques. Cependant les Suisses récitent certaines prières en employant le lait de la lune, comme si c'était le fruit d'un ancien miracle que nous ignorons.

LANDELIN, — fondateur de Lobes, premier abbé de Crespin en Hainaut, au septième siècle. Son corps était à Crespin, et à Lobes dans le diocèse de Cambrai. Il a plusieurs bras et beaucoup de côtes en Allemagne.

---

(1) *Délices de la Suisse*, tome II, page 236.

LANDRI, — vingt-huitième évêque de Paris, mort vers 650. Sa châsse, qui faisait beaucoup de miracles, était à Saint-Germain-l'Auxerrois. Comme il paraît qu'il n'avait qu'un corps, nous ne le plaçons ici que pour sa célébrité. Il la mérite, s'il est vrai qu'il ait fondé l'Hôtel-Dieu de Paris.

LAURENT, — diacre de l'église romaine, martyr au troisième siècle. Il était né en Espagne, et il vint se faire brûler à Rome. On sait qu'il fut mis sur un gril, et que lorsqu'il se sentit assez cuit d'un côté il demanda qu'on le retournât de l'autre. Il fut enterré sur le chemin de Tivoli.

Le dominicain Labat raconte que, lorsqu'on apporta de Jérusalem à Rome le corps du premier diacre saint Étienne, en 557, on le mit dans le même tombeau où reposaient les restes de saint Laurent. Alors saint Laurent, qui était mort depuis trois cents ans, se retira de lui-même, pour donner la droite à son hôte, « action qui lui ac» quit le surnom de civil Espagnol (1). »

Saint Grégoire-le-Grand dit (2) que, quand Pélage II fit orner en 580 le tombeau de saint Laurent, les ouvriers qui faisaient la fouille découvrirent son corps à la lumière; que personne n'osa le toucher; et que cependant tous ceux qui l'avaient vu, quoique avec respect, moururent

---

(1) *Voyage de Labat*, cité dans le *Dictionnaire philosophique de Voltaire*, article *Clou*.

(2) *Epistola* 30 *libri III.*

au bout de dix jours. Ces pauvres gens étaient tous des moines ou des prêtres.

Il paraît que le corps de saint Laurent ne fut pas toujours si formidable; car on l'exposa au neuvième siècle dans une grande châsse; et il se voit encore auprès de Rome dans l'église qui porte le nom du saint. On montre avec ce corps une pierre teinte de son sang et de sa graisse fondue. Ce fut, dit-on, sur cette pierre que l'on posa le corps rôti, lorsqu'on l'ôta de dessus le gril (1).

Saint Laurent avait un second corps à Gènes; et Calvin prétend qu'on gardait en France assez d'ossemens sous son nom, pour en faire encore trois ou quatre corps raisonnables. Mais nous ne compterons que les deux premiers.

Il avait un cinquième bras au Puy en Velai, un sixième à l'abbaye de Saint-Martin de Laon; une cinquième épaule à Saint-Maximin en Provence; un cinquième pied à Padoue. Le pied droit du corps qui est à Gênes guérit la brûlure, éteint les incendies et fait des cures merveilleuses.

On gardait aussi divers ossemens de ce saint à Liége, aux Blancs-Manteaux à Paris, à Chartres, à l'abbaye de Basse-Fontaine en Champagne, à Berre en Provence, etc., etc.

CHAIR, SANG ET GRAISSE DE SAINT LAURENT.

On montre à Rome, dans l'église de Saint-

---

(1) *Merveilles de Rome*, page 55. *Voyage de France et d'Italie*, page 405.

Laurent *in Lucinâ*, un grand pot plein de morceaux de sa chair grillée. On voit dans cette même église et dans celle de Saint-Laurent *in Damaso* des cruches pleines de sa graisse, qui se fondit pendant qu'il rôtissait. On y conserve aussi une bouteille pleine de son sang, avec une serviette qu'un ange apporta du ciel pour essuyer le corps du saint, et qui est ornée de sang et de graisse. Cette serviette est double à Rome même, car on la possède également à Saint-Eustache; on dit même qu'elle est encore au trésor de Saint-Jean-de-Latran (1), où l'on vénère aussi les vêtemens de diacre de saint Laurent.

FONTAINE DE SAINT LAURENT.

L'église de Saint-Laurent *in fonte* à Rome a été bâtie au lieu même où le saint fut emprisonné. On conte que, voulant baptiser dans sa prison saint Lucile et saint Hippolyte, il fit jaillir une fontaine miraculeuse, dont l'eau bénie par un saint pour le baptême de deux autres saints, guérit beaucoup de maladies; car cette fontaine subsiste toujours.

CHARBONS DE SAINT LAURENT.

Les charbons qui rôtirent saint Laurent méritaient sans doute leur part dans le culte qu'on rend à ses reliques. Ces saints charbons sont à Rome, dans l'église de Saint-Laurent *in panis-*

---

(1) *Journal d'un Voyage de France et d'Italie*, page 434.

permâ, dans celle de Saint-Eustache, dans celle de Saint-Jean-de-Latran ; et dans beaucoup d'autres églises chrétiennes.

Henri Estienne raconte cette petite aventure, qu'il a prise dans le cordelier Menot. Un porteur de rogatons, comme il y en avait beaucoup au seizième siècle, ayant engagé ses reliques au cabaret, et ne pouvant rendre l'argent qu'il avait emprunté sur ce gage, s'avisa du tour qu'on va lire.

Il prit un charbon, en présence de l'hôtesse à qui il devait l'argent, et l'enveloppa dans un beau linge fin. « Vous vous moquez de mon charbon, dit-il à l'hôtesse ; mais je vous le ferai baiser avant qu'il soit nuit. » Elle se mit à rire : « Eh bien, ajouta le moine, consentez-vous, si je vous fais baiser mon charbon, à me rendre mes reliques et à me tenir quitte de la somme que je vous dois? » L'hôtesse ayant répondu qu'elle le ferait de bon cœur, le moine, qui n'était pas sot, se rendit à l'église, y rassembla le peuple, et annonça qu'il n'allait pas montrer ses reliques ordinaires, mais une bien plus précieuse. Alors il ouvrit son beau linge : « Ce charbon que vous voyez, s'écria-t-il, est un de ceux sur lesquels le glorieux saint Laurent fut rôti. Mais les filles qui ont perdu leur pucelage, et les femmes qui ont manqué de fidélité à leurs maris, ne peuvent en approcher sans s'exposer à de grands périls. »

Il y eut aussitôt un empressement général à qui baiserait le saint charbon : les femmes et les

filles voulaient montrer qu'elles avaient la conscience nette. L'hôtesse considérant qu'en baisant le charbon elle perdait son argent, mais qu'en ne le baisant pas elle se rendait suspecte d'avoir joué un mauvais tour à son mari, aima mieux une petite perte qu'une querelle conjugale, et alla baiser le babouin comme les autres. Ainsi ce bon moine dégagea ses rogatons sans rien débourser, et ajouta une relique à la multitude des anciennes (1).

GRIL DE SAINT LAURENT.

Cette relique est encore plus fameuse que les saints charbons. Elle a fait partout de grands miracles.

On possède à Rome une partie du gril de saint Laurent, dans l'église de Saint-Laurent *in panis-perná*, une autre dans celle de Saint-Laurent hors des murs, une troisième partie dans celle de Saint-Laurent *in Luciná*. On convient que ces trois parties font le gril complet. Cependant on montrait la moitié de ce gril à Saint-Denis en France; on se vantait même d'en avoir la verge, quoique le gril de notre saint ne soit pas un gril à verge, comme ceux où l'on grille les harengs. L'autre moitié de ce double gril était à Aix en Provence. Il y en avait une douzaine d'autres dans diverses églises.

LA POUTRE DE BRENNE.

« Dans la petite ville de Brenne, en Italie, un

(1) Henri Estienne, *Apologie pour Hérodote*, chap. 39.

curé faisant rebâtir l'église de Saint-Laurent, il se trouva une poutre trop courte. Le bon curé eut recours au saint et le pria en pleurant d'avoir compassion de sa pauvreté, parce qu'il n'avait pas le moyen d'acheter une autre poutre. Aussitôt la poutre s'allongea plus qu'il n'était besoin pour le bâtiment; on scia ce qu'il y avait de trop; et le peuple en conserva les morceaux comme des reliques, par lesquelles Dieu fit de grands miracles, rendant la vue aux aveugles et la santé aux malades (1). »

Les bonnes gens ont une superstition qui tient au culte de saint Laurent. Ils prétendent qu'il ne faut pas jeter au feu la coque des œufs, parce que toutes les fois qu'on le fait, on brûle de nouveau le grand saint Laurent, quoiqu'il soit dans le ciel.....

LAVRENTHIOS. — C'est le nom d'un saint grec qui fit beaucoup de miracles. Nous n'en citerons qu'un petit. Un jour qu'il voulait parler au patriarche de Constantinople, on le fit attendre assez long-temps dans l'antichambre. Comme il faisait fort chaud, le bon saint voulut se débarrasser de son manteau qui l'importunait; mais la pièce où l'austère patriarche laissait entrer les moines, n'était qu'une petite cellule qui n'avait que les quatre murailles. A travers une ouverture pratiquée dans un volet, un rayon de soleil tra-

(1) Ribadéneira, 10 août.

versait l'antichambre. Lavrenthios jeta son manteau sur ce rayon, qui prit la consistance d'une corde à linge. . . . . On alla conter ce prodige au patriarche, qui se hâta de recevoir le saint moine, et qui lui accorda tout ce qu'il voulut bien demander. Le corps de saint Lavrenthios est à Salamine; il avait une seconde tête à Constantinople, où l'on gardait aussi son manteau précieux, dans l'une des églises grecques que le bon plaisir du grand-turc vient de renverser (1).

LAZARE, — juif de Béthanie, disciple de Jésus-Christ; on le fait aussi premier évêque de Marseille. Il est du nombre passablement grand de ceux qui sont morts deux fois (2).

Les uns mettent sa seconde mort, qui fut la bonne, à Jérusalem. D'autres, comme les chrétiens grecs, disent qu'après avoir vu mourir Jésus-Christ, par qui il avait été ressuscité, Lazare alla finir ses jours dans l'île de Chypre. Mais les légendaires modernes prétendent que saint Lazare vint à Marseille avec sainte Marthe, la Madeleine et quelques autres.

Le corps de Lazare était en Chypre; on le

(1) M. de Pouqueville parle de saint Lavrenthios et du miracle du rayon de soleil, dans le tome IV^e^. de son ouvrage *sur la Grèce.*

(2) Jésus ressuscita trois ou quatre morts; François Xavier en ressuscita huit. De plus petits saints en ont ressuscité seize, etc.

transporta à Constantinople, sous Léon-le-Sage. Il avait un second corps à Béthanie ; on montre toujours dans la Terre-Sainte le tombeau où il fut enterré. On voit aussi le caveau dans lequel son corps était enfermé depuis quatre jours, lorsque Jésus vint le ressusciter.

Mais les Marseillais soutiennent que les juifs ayant chassé de Jérusalem Lazare, Marthe, Marie-Madeleine, Marcelle leur servante, Maximin, Célidoine, que l'on croit être l'aveugle-né, et Joseph d'Arimathie, on les exposa tous sur un vaisseau sans gouvernail, sans voiles et sans rames, qu'ils arrivèrent heureusement à Marseille, et que Lazare en fut le premier évêque.

Il n'aurait pas fallu, au dernier siècle même, aller dire aux Provençaux que cette histoire était un conte. Ils ne sont pas encore traitables sur cette matière ; et le parlement d'Aix condamna au feu un livre du docteur Launoi, qui prouvait pourtant par de bonnes raisons que Lazare n'était jamais venu à Marseille (1).

Les Marseillais conservent, magnifiquement enchâssée, la tête de saint Lazare, dans l'église de Notre-Dame la majeure. Le troisième corps de ce saint était à Autun ; il en avait un quatrième à Avalon (2). On montre, dans la Terre-Sainte, tous les lieux remarquables par quelque circonstance de sa vie.

---

(1) Bruzen de la Martinière, au mot *Marseille*.
(2) Calvin, *Traité des Reliques*.

On voit à Jérusalem une relique plus curieuse que toutes celles-là ; c'est la maison du pauvre Lazare (mendiant lépreux qu'il ne faut pas confondre avec Lazare le ressuscité). Elle est dans un cul-de-sac, à côté du palais du mauvais riche. « Je fus bien surpris, dit un moine, lorsqu'on me montra ces deux maisons ; car jusqu'alors je ne connaissais l'histoire du mauvais riche que comme une parabole (1). »

LÉGER , — évêque d'Autun et martyr au septième siècle ; ce fut , dit-on , le doux Ébroïn qui le fit assassiner. Saint Léger a laissé cinq corps complets , un premier aux moines de Saint-Maixent en Poitou , un second aux religieuses de Notre-Dame de Soissons , un troisième au couvent de Saint-Gérard de Brogne , au diocèse de Namur , un quatrième aux moines d'Ébreules près de Clermont en Auvergne , un cinquième au prieuré de Souvigny dans le Bourbonnais.

Il avait une sixième tête au monastère de Saint-Waast d'Arras , une septième chez les moines de Maimac en Limousin , une huitième dans l'abbaye de Murbach en Alsace , une neuvième dans l'église de Saint-Pierre-de-Préaux au diocèse de Lisieux , une dixième dans l'abbaye de Jumièges au pays de Caux , une onzième main à Maimac ,

---

(1) *Voyage d'un religieux de Saint-François en Terre-Sainte*, 1760, première partie , chapitre 18.

une douzième à Fescan, et diverses reliques dépareillées à Paris, à Boissy-Saint-Léger, à Autun, etc.

On dit qu'Ebroïn, implacable ennemi de saint Léger, lui avait fait arracher les yeux quelque temps avant de le faire tuer. On sut retrouver dans la suite ces deux pièces égarées. L'œil gauche était à Paris, dans l'abbaye de Saint-Victor. On vénérait l'œil droit, richement enchâssé, dans le trésor de l'abbaye de Saint-Denis.

LÉGION THÉBÉENNE. — Les légendaires parlent de plusieurs régimens qui reçurent le martyre ; on remarque surtout la légion thébéenne. Les os de quelques-uns de ces soldats étaient à Bonn, et faisaient beaucoup de miracles.

Dans une châsse où l'on croyait n'avoir qu'un seul corps, on apprit par la révélation d'un ange qu'il y avait un corps et demi. Depuis cette révélation, l'eau où l'on trempait quelque os de cette châsse eut la propriété de guérir les tumeurs de la peau et les inflammations pectorales (1).

On avait dans mille autres églises des ossemens de la légion thébéenne et des autres légions martyrisées. — Voyez Maurice.

LÉOCADIE, — vierge et martyre à Tolède au quatrième siècle. Trois cents ans après sa mort,

---

(1) Cæsarii miracul. Lib. VIII, cap. 65.

saint Ildefonse ou Alphonse, archevêque de Tolède; étant en prières devant son tombeau, tout à coup la tombe, que trente hommes n'eussent pas su ébranler, s'ouvrit d'elle-même, et Léocadie, sortant de son sépulcre, se tourna vers le saint prélat en lui disant : « Salut, ô Ildefonse, défenseur de la gloire de Marie. » Il faut savoir que saint Ildefonse ou Alphonse avait défendu la virginité de la sainte mère de Jésus, contre les sarcasmes des hérétiques. Il répondit à Léocadie par un compliment assez bien tourné, et lui dit qu'elle était digne d'habiter dans le ciel. A ces mots, la sainte fit mine de se retirer; mais le prélat voyant qu'elle avait un beau voile, dont on pouvait faire une relique enchâssée, mit la main dessus et voulut l'arracher. Comme il n'en eut pas la force, le roi Recessuinde qui était là, lui prêta son sabre, et il coupa une bonne pièce du voile de Léocadie (1). On enchâssa ce voile et ce sabre qui font à présent de grands miracles.

Le corps de notre sainte disparut de Tolède pendant les invasions des Maures; mais il se trouva par la suite à Mons, sans qu'on sût comment il y était venu, et Philippe II le fit reporter à Tolède en 1587. Ce qui fit qu'on le montra à la fois à Tolède et à Mons.

LÉON-LE-GRAND, — premier pape du nom

---

(1) Ribadéneira, 9 décembre.

de Léon, mort en l'an 461. Il n'a laissé que trois corps, un à Rome dans l'église de Saint-Pierre, un autre à Wurtzbourg en Franconie, un troisième à Périgueux chez les Périgourdins.

On montrait à Sens un bras détaché de ce grand saint qui avait cinq pieds neuf pouces, et diverses reliques dans une multitude d'églises.

LÉON IX, — cent cinquante-quatrième pape. On dit qu'à l'heure de sa mort toutes les cloches sonnèrent d'elles-mèmes, et qu'il fut *conduit au ciel dans une riche et précieuse litière* (1).

Tandis qu'on faisait des miracles pour le canoniser, une femme de la Toscane, coupable de certains péchés qu'on ne dit pas, osa entrer dans l'église. Le diable qui s'était logé dans le corps de cette femme, se mit à crier par la bouche d'icelle : « O saint Léon, pourquoi me resserrez-vous si fort? Je ne vous ai point fait de mal. » Les évêques qui se trouvaient là dirent au démon : « Tais-toi, maudit, et réponds. Comment es-tu venu dans le corps de cette femme? » Le démon répondit qu'il s'y était glissé à petit bruit. — « C'est très-bien, répartit un prêtre. Mais après cela pourquoi t'annonces-tu avec tant de scandale? Réponds, scélérat. » — D'abord, repliqua le démon, quand nous sommes maîtres d'un poste, nous y amenons la paresse, la lubricité et la gourmandise. Si la personne qui nous loge passe son

(1) Ribadéneira, 20 avril.

temps à table et au lit, tout va bien, et nous sommes bien payés de nos prevôts. Mais si l'on nous mène à l'église, où nous avons tant d'ennuis, nous crions pour qu'on s'en éloigne.

« A merveille, ajouta un évêque; je t'adjure maintenant de nous dire si le pape Léon IX est parmi les saints? Réponds, misérable. » — Ah! vieux sorcier, s'écria le diable, tu parles là de notre plus grand ennemi. Saint Léon IX a conduit plus de gens au ciel que nous en enfer. Il nous chasse partout, nous poursuit de tous côtés, et je vois qu'il me va faire détaler d'ici. C'est un grand malheur pour nous que cet homme-là soit saint. »

Tout cela se passait devant le tombeau de Léon IX. Une méchante femme qui s'y rencontra blasphéma en cette sorte : « Léon IX, qui marchait dans le sang sur les champs de bataille est un turc et non un chrétien. Quand il chassera les démons, je serai reine..... » Incontinent, le démon sortit de la possédée de Toscane, et se jeta dans le bas-ventre de cette femme impie. (1) On pense que saint Léon IX eut la complaisance de la délivrer, toutefois l'histoire n'en dit rien; mais c'est sur des miracles de cette force que l'on canonisa le défunt, dont le corps est au Vatican, et dans un village voisin de Capoue.

---

(1) Bollandi, aprilis 19, cap. II, in Leon. IX. — *Le diable peint par lui-même*, chap. 27, § III.

LÉOPOLD, — marquis d'Autriche, mort en 1136. Lorsqu'on fit le procès verbal des miracles opérés à son tombeau, une femme nommée Isabelle fut appelée pour témoigner de ce qu'elle savait, touchant le saint que l'on voulait canoniser. Elle répondit qu'elle ne savait rien de remarquable ; et, malgré les longs interrogatoires qu'on lui fit, elle ne déposa aucunement de manière à augmenter le nombre des merveilles du saint. Tout à coup elle se sentit atteinte d'une vive douleur, comme si quelqu'un l'eût piquée par derrière. Alors elle reconnut sa faute, et raconta tous les miracles que l'on souhaita d'avoir sur le compte du saint marquis qui l'avait piquée (1). Le corps de Léopold est à Neubourg, où il opère des guérisons surnaturelles et délivre les prisonniers.

LEU, — *Lupus*, évêque de Sens, mort en 623. Il se fit enterrer sous une gouttière de son église ; mais ce trait d'humilité ne servit qu'à rendre sa sainteté plus éclatante. C'est assez l'effet ordinaire des actions humbles, que les saints ne font pas sans bonnes raisons.

Son corps était à Sens, et à l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif près de Sens. Malgré ces deux corps il avait des reliques à Paris et ailleurs.

LIBÉRAL. — La manière de faire l'eau bénite

---

(1) François de Padoue, dans *Surius*, tome VII; Bolland, *februarii*, tome II, page 80 ; Ribadéneira, 10 novembre.

dans l'église de Saint-Mathieu de Venise, était d'y tremper tout simplement un os de saint Libéral (1), que nous ne connaissons guère autrement, et que nous ne plaçons ici qu'à cause de son nom. Il avait une église à Venise.

LIBOIRE, — quatrième évêque du Mans.

Badurad, second évêque de Paderborn en Westphalie, voulant détourner son peuple du culte des idoles, fit demander aux Manceaux le corps de Liboire. Après quelques difficultés on le lui envoya en grande pompe ; et les légendaires observent que dès qu'ils purent adorer le corps de saint Liboire qui faisait des miracles, les habitans de Paderborn cessèrent d'invoquer leurs faux dieux (2). Ce petit trait prouve avec mille autres que le culte des reliques et des images de saints, ne fut qu'un moyen d'appliquer l'idolâtrie à la religion chrétienne.

Le corps de saint Liboire était à Paderborn et à Aimeries dans le Hainaut.

LIDWINA, — vierge hollandaise, morte au quinzième siècle. — Un chanoine qui avait une belle voix en tirait quelque vanité. Lidwina qui s'intéressait à son salut pria pour lui ; aussitôt il devint tellement enroué, qu'il fut obligé de faire venir un médecin. Mais quand le médecin

---

(1) Misson, tome II, page 278, 4e. édition, *in marg.*
(2) Baillet, 23 juillet.

sut que ce rhume était l'effet des oraisons de la sainte, il dit au malade : « Puisque c'est comme » cela, Hippocrate et Galien ne vous ôteront » pas votre rhume (1). » Le chanoine sentit sa faute et par la suite il se contenta de psalmodier. Lidwina fit beaucoup de miracles aussi utiles.

Elle a laissé trois corps ; le premier fut brûlé à Schiedam par les protestans ; le second était à Anvers ; le troisième est peut-être encore à Bruxelles.

LIVRES. — Nous dirons deux mots des livres-reliques et des livres miraculeux ; mais nous devons nous contenter d'en indiquer quelques-uns seulement. Nous observerons d'abord qu'on se vante de posséder à Bologne, dans l'église de Saint-Dominique, la bible écrite en hébreu de la main d'Esdras (2) ; et nous demanderons comment cet exemplaire original est venu à Bologne ? comment il s'est pu conserver jusqu'ici ? et comment ce volume a pu prendre une forme si moderne, qu'on le croirait au plus tard du huitième siècle ?

On garde aussi à Venise, dans un écrin magnifique (3), l'évangile que l'on croit écrit de la main de saint Marc, et qui n'a certainement pas dix-huit cents ans d'antiquité.

Nous pourrions observer aussi que ni Mathieu,

---

(1) Ribadéneira, 14 avril.

(2) *Voyage de France et d'Italie*, pag. 780.

(3) Bruzen de la Martinière, au mot *Venise*.

ni Marc, ni Luc, ni Jean n'ont écrit d'évangile. Le titre seul des livres qu'on leur attribue prouve cette assertion. Évangile selon Mathieu, selon Marc, selon Luc, selon Jean, ne veut pas dire, évangile écrit par Mathieu, par Marc, etc.; mais, évangile rédigé sur les prédications et selon la doctrine de Mathieu, de Marc, de Luc, de Jean.

D'ailleurs si le Saint-Esprit s'était donné la peine de révéler l'évangile, comme la révélation est une, comme le Saint-Esprit doit être infaillible, il se fût contenté de dicter une seule fois l'histoire de Jésus; où s'il l'eût fait écrire par quatre secrétaires, les quatre textes seraient exactement les mêmes et nous n'aurions qu'une rédaction, au lieu que nous en avons quatre qui ne se ressemblent pas (1).

On montre à travers un grillage, dans le chœur de l'église d'Agreda en Espagne, les ouvrages de l'illustre sainte Marie d'Agreda, ouvrages flétris par la Sorbonne et censurés plusieurs fois à cause de leurs extravagances. Les Espagnols considèrent pourtant les manuscrits de ces ouvrages comme de précieuses reliques, et Philippe V les baisa et les honora à genoux en 1703 (2).

On vénère à Notre-Dame-de-Lorette la petite armoire où la sainte Vierge mettait *ses écritu-*

---

(1) Voyez l'*Histoire critique des livres de l'ancien Testament* du fameux Richard Simon.

(2) *État présent de l'Espagne*, tome I, p. 325.

res (1), avec quelques prières écrites de sa main.

On gardait à Édesse la lettre que Jésus écrivit à Abgare; l'effet de cette lettre était si merveilleux qu'il ne pouvait rester à Édesse ni juifs, ni païens, ni hérétiques. Lorsqu'on soupçonnait qu'il y avait un méchant dans la ville, un enfant monté sur une tour faisait lecture de la lettre, et le méchant était obligé de fuir, poussé par une force inconnue (2). Cette précieuse relique est au Vatican.

On conserva quelque temps, dans nos monastères, la lettre écrite par Jésus-Christ aux Français sous le règne de Charlemagne. Cette lettre déclarait que si les paysans ne payaient pas la dime à leurs curés, des dragons ailés viendraient manger les tétons de leurs femmes (3).

On baisait encore, comme une relique une lettre de saint Léon-le-Grand, revue et corrigée par saint Pierre (4). Voici comment cela se fit : Leon déposa son opuscule sur le tombeau de saint Pierre, le priant d'en corriger les fautes. Au bout

---

(1) *Journal d'un voyage de France et d'Italie*, page 743.

(2) *Legenda aurea*, J. de Voragine, leg. 5.

(3) Mably, obs. 5, liv. II, sur l'*Histoire de France*. Garinet, *Histoire de la Magie*, 2e. race. *Dictionnaire féodal*, au mot *Dîme*.

(4) C'est la dixième des lettres de saint Léon. Elle roule sur le mystère de l'incarnation du verbe, et les révélations d'en haut sont bonnes en ces sortes de choses. D'ailleurs Léon, qui avait de l'esprit, sentit bien que c'était un moyen usé de dire que le saint esprit lui aurait dicté sa lettre. Il inventa une ressource plus neuve.

de quarante jours, il alla reprendre sa lettre, qui se trouva raturée avec des surcharges très-heureuses. Saint Pierre apparut en même temps au pape et lui dit : Votre lettre est bien à présent ; je l'ai lue, je l'ai corrigée (1).

On garde ainsi, dans une multitude d'autres lieux, et comme de précieuses reliques, divers manuscrits de saints. Quand Vincent-de-Paule fut mort, les pieux déchirèrent un de ses registres, pour en faire des amulettes. Ce saint zèle s'est souvent répété.

Nous ne pouvons dire précisément en quelles églises se conservent les manuscrits de l'apocalypse et des autres livres saints ; mais on les montre assurément dans de belles châsses.

Nous ajouterons qu'on a trouvé, il y a trois ans, dans les environs de Bordeaux, une lettre écrite en caractères d'argent, par la sainte Vierge, et signée du seing de la croix. On a fait imprimer cette lettre, on l'a distribuée ; et sans doute les missionnaires, dont cette pièce sert les intérêts, n'ont pas laissé perdre l'original. Au reste, de pareilles lettres envoyées d'en haut ne sont pas si rares qu'on le croit.

Quant aux livres miraculeux, on peut entendre par-là tous les livres inspirés, ceux dont nous venons de faire mention, et ceux auxquels le ciel a travaillé sans les dicter totalement, comme les exercices spirituels de saint Ignace de Loyola. On

---

(1) Ribadéneira, 11 avril.

sait qu'il fut aidé par la sainte Vierge et par l'ange Gabriel, dans la composition de cet ouvrage divin.

Nous ne citerons pas les livres apocryphes de l'ancien et du nouveau testament; l'église les a déclarés apocryphes, et nous devons respecter l'église.

Nous ne citerons pas non plus la lettre d'Ignace le martyr à la sainte Vierge en l'an 116, ni la réponse de Marie. Ces objets sont devenus si suspects que notre siècle en rirait.

RÉCIT SURPRENANT SUR L'APPARITION VISIBLE ET MIRACULEUSE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST AU SAINT-SACREMENT DE L'AUTEL, QUI S'EST FAITE, PAR LA TOUTE-PUISSANCE DE DIEU, DANS L'ÉGLISE PAROISSIALE DE PAIMPOL, PRÈS TRÉGUIER EN BASSE-BRETAGNE, LE JOUR DES ROIS.

« Le 6 janvier 1771, jour des rois, pendant qu'on chantait le salut, on vit des rayons de lumière sortir du saint-sacrement, et l'on aperçut à l'instant Notre-Seigneur Jésus en figure naturelle, qui parut plus brillant que le soleil, et qui fut vu une demi-heure entière, pendant laquelle parut un arc-en-ciel sur le faîte de l'église. Les pieds de Jésus restèrent imprimés sur le tabernacle, où ils se voient encore; et il s'y opère tous les jours plusieurs miracles.

» A quatre heures du soir, Jésus ayant disparu de dessus le tabernacle, le curé de ladite paroisse s'approcha de l'autel, et y trouva une lettre que Jésus y avait laissée : il voulut la prendre; mais il lui fut impossible de la pouvoir lever. Le curé,

ainsi que le vicaire, en furent avertir monseigneur l'évêque de Tréguier, qui ordonna, dans toutes les églises de la ville, les prières de quarante heures pendant huit jours, durant lequel temps le peuple allait en foule voir cette sainte lettre.

» Au bout de la huitaine, monseigneur l'évêque y vint en procession, accompagné de tout le clergé séculier et régulier de la ville, après trois jours de jeûne au pain et à l'eau. La procession étant entrée dans l'église, monseigneur l'évêque se mit à genoux sur les degrés de l'autel; et, après avoir demandé à Dieu la grâce de pouvoir lever cette lettre, il monta à l'autel, et la prit sans difficulté : s'étant ensuite tourné vers le peuple, il en fit la lecture à haute voix, et recommanda à tous ceux qui savaient lire d'en faire la lecture tous les premiers vendredis de chaque mois; et à ceux qui ne savaient pas lire, de dire cinq *Pater* et cinq *Ave* en l'honneur des cinq plaies de Jésus-Christ, afin d'obtenir les grâces promises à ceux qui la liront dévotement, et la conservation des biens de la terre.

» Les femmes enceintes doivent dire, pour leur heureuse délivrance, neuf *Pater* et neuf *Ave* en faveur des âmes du purgatoire, afin que leurs enfans aient le bonheur de recevoir le saint sacrement de baptême.

» Tout le contenu en ce récit a été approuvé par monseigneur l'évêque, par monsieur le lieutenant général de ladite ville de Tréguier, et par plusieurs personnes de distinction, qui se sont trouvées présentes à ce miracle. »

COPIE DE LA LETTRE TROUVÉE SUR L'AUTEL, LORS DE L'APPARITION MIRACULEUSE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST AU TRÈS-SAINT-SACREMENT DE L'AUTEL, LE JOUR DES ROIS, 1771.

« Éternité de vie, éternité de châtimens, éternelles délices; rien n'en peut dispenser. Il faut choisir un parti, ou celui d'aller à la gloire, ou marcher au supplice. Le nombre d'années que les hommes passent sur la terre dans toutes sortes de plaisirs sensuels et de débauches excessives, d'usurpations, de luxe, d'homicides, de larcins, de médisances et d'impureté, blasphémant et jurant mon saint nom en vain, et mille autres crimes, ne me permettant pas de souffrir plus long-temps que des créatures créées à mon image et ressemblance, rachetées par le prix de mon sang sur l'arbre de la croix, où j'ai enduré mort et passion, m'offensent continuellement, en transgressant mes commandemens et en abandonnant ma loi divine, je vous avertis que, si vous continuez à vivre dans le péché, et que je ne voie en vous ni remords ni contrition, ni une sincère et véritable confession et satisfaction, je vous ferai sentir la pesanteur de mon bras divin. Si ce n'était les prières de ma chère mère, j'aurais déjà détruit la terre, pour les péchés que vous commettez les uns contre les autres. Je vous ai donné six jours pour travailler, et le septième pour vous reposer, pour sanctifier mon saint nom, pour entendre la sainte messe, et pour employer le reste du jour au service de Dieu mon père.

Au contraire, on ne voit que blasphèmes et ivrogneries; et le monde est tellement débordé, qu'on n'y voit que vanité et mensonges. Les chrétiens, au lieu d'avoir compassion des pauvres qu'ils voient à leurs portes, et qui sont mes membres, pour parvenir au royaume céleste, ils aiment mieux mignarder des chiens et autres animaux, et laisser mourir de faim et de soif ces objets, en s'abandonnant entièrement à Satan, par leur avarice, gourmandise et autres vices; au lieu d'assister les pauvres, ils aiment mieux sacrifier tout à leurs plaisirs et débauches. C'est ainsi qu'ils me déclarent la guerre.

» Et vous, pères et mères pleins d'iniquités, vous souffrez vos enfans jurer et blasphémer mon saint nom : au lieu de leur donner une bonne éducation, vous leur amassez, par avarice, des biens qui sont dédiés à Satan. Je vous dis, par la bouche de Dieu mon père, de ma chère mère, de tous les chérubins et séraphins, et par saint Pierre, le chef de mon église, que si vous ne vous amendez, je vous enverrai des maladies extraordinaires, par qui périra tout; vous ressentirez la juste colère de Dieu mon père; vous serez réduits à un tel état, que vous n'aurez connaissance les uns des autres. Ouvrez les yeux, et contemplez ma croix que je vous ai laissée pour arme contre l'ennemi du genre humain, et pour vous servir de guide à la gloire éternelle : regardez mon chef couronné d'épines, mes pieds et mes mains percés de clous; j'ai répandu jusqu'à la dernière

goutte de mon sang pour votre rédemption, par un pur amour de père pour des enfans ingrats. Faites des œuvres qui puissent vous attirer ma miséricorde ; ne jurez pas mon saint nom ; priez-moi dévotement ; jeûnez souvent, et particulièrement faites l'aumône aux pauvres qui sont mes membres ; car c'est de toutes les bonnes œuvres celle qui m'est la plus agréable : ne méprisez ni la veuve ni l'orphelin ; restituez ce qui ne vous appartient pas ; fuyez toutes les occasions de pécher ; gardez soigneusement mes commandemens ; honorez Marie, ma très-chère mère.

» Ceux ou celles qui ne profiteront pas des avertissemens que je leur donne, qui nē croiront pas mes paroles, attireront par leur obstination mon bras vengeur sur leurs têtes ; ils seront accablés de malheurs, qui seront les avant-coureurs de leur fin dernière et malheureuse, après laquelle ils seront précipités dans les flammes éternelles, où ils souffriront des peines sans fin, qui sont le juste châtiment réservé à leurs crimes.

» Au contraire, ceux ou celles qui feront un saint usage des avertissemens de Dieu, qui leur sont donnés par cette lettre, apaiseront sa colère, et obtiendront de lui, après une confession sincère de leurs fautes, la rémission de leurs péchés, tant grands soient-ils. »

« Il faut garder soigneusement cette lettre, en l'honneur de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

» Avec permission. A Bourges, le 30 juillet 1771.

De Beauvoir, lieutenant général de police (1). »

La clef du paradis et le chemin du ciel, avec les révélations faites par la bouche de Jésus-Christ a sainte Élisabeth, sainte Brigitte et sainte Melchide, qui avaient désiré savoir le nombre des coups qu'il avait reçus en sa passion. Paris, chez Montaudon. 1816.

« Notre sauveur et rédempteur Jésus-Christ ayant écouté les prières de ces saintes âmes, il leur apparut et leur dit : considérez, mes sœurs, que j'ai versé pour vous soixante-deux mille deux cents larmes ; et des gouttes de sang dans le jardin des Olives, quatre-vingt-dix-sept mille trois cent sept.

» J'ai reçu sur mon sacré corps seize cent soixante-sept coups ; des soufflets sur mes délicates joues cent dix ; des coups au cou cent vingt ; sur le dos trois cent quatre-vingts ; sur ma poitrine quarante-trois ; sur la tête quatre-vingt-cinq ; aux flancs trente-huit ; sur les épaules soixante-

---

(1) « Il faut remarquer que cette sottise a été imprimée » à Bourges, sans qu'il y ait eu, ni à Tréguier ni à Paimpol, » le moindre prétexte qui pût donner lieu á une pareille im- » posture. Cependant, supposons que, dans les siècles à ve- » nir quelque cuistre à miracle veuille prouver un point » de théologie par l'apparition de Jésus-Christ sur l'autel de » Paimpol, ne se croira-t-il pas en droit de citer la propre » lettre de Jésus, imprimée à Bourges avec permission ? ne » traitera-t-il pas d'impies ceux qui en douteront ? ne prou- » vera-t-il pas par les faits que Jésus opérait partout des mi- » racles dans notre siècle ? Voilà un beau champ ouvert aux » Houtreville et aux Abadie. » (Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, au mot *Superstition*.)

deux ; sur les bras quarante ; aux cuisses et aux jambes trente-deux.

» Ils m'ont frappé à la bouche trente fois. On m'a jeté sur ma précieuse face de vilains et infâmes crachats trente-deux fois. On m'a traité à coups de pieds comme un séditieux trois cents soixante-dix fois. On m'a poussé et renversé par terre treize fois. On m'a tiré par les cheveux trente fois. On m'a attaché et traîné par la barbe trente-huit fois.

» Au couronnement d'épines, on m'a fait à la tête trois cent trois trous.

» J'ai gémi et soupiré pour votre salut et conversion neuf cents fois. Des tourmens capables de me faire mourir, j'en ai souffert cent soixante-deux. D'extrêmes agonies comme si j'eusse été mort, dix-neuf fois. Du Prétoire jusqu'au Calvaire portant ma croix, j'ai fait trois cent vingt-un pas.

» Pour tout cela, je n'ai reçu qu'un acte de charité de sainte Véronique, qui m'a essuyé le visage d'un mouchoir, où ma face est demeurée empreinte de mon sang précieux.

» Ceux qui réciteront la clef du paradis pendant quarante jours, où qui ne sachant pas lire diront cinq *Pater* et cinq *Ave*, je leur donnerai cinq grâces de ma passion.

» La première, indulgence plénière et rémission de tous leurs péchés. — La seconde, je les ferai exempts des peines du purgatoire. — La troisième, mourant auparavant que le temps soit

fini, je leur concède comme s'ils avaient accompli tout le temps. — La quatrième, je leur concède comme si c'était un martyr qui eût répandu son sang pour la foi. — La cinquième, je viendrai du ciel en terre recevoir les âmes de leurs parens jusqu'au quatrième degré, lesquels seront aux peines du purgatoire, et je les ferai jouir de la gloire du paradis. »

— Nous pourrions rapporter quelques autres pièces de cette force ; mais la matière est si abondante qu'elle fournirait à plusieurs volumes.

LOMER, — abbé de Corbion, (appelé depuis Lomer-le-Moutier au pays de Dreux), mort à la fin du sixième siècle. Son corps fut enterré à Chartres où il décéda en courant le pays. Comme il faisait des miracles, les moines de Corbion redemandèrent ce trésor, car alors les reliques rapportaient beaucoup d'argent ; et voyant qu'on leur refusait le corps de leur saint abbé, ils le volèrent. On envoya des gendarmes à leur poursuite ; mais le saint fit tant de miracles que les gendarmes n'osèrent mettre la main sur ses moines.

Dans la suite, il fut transporté à Blois par les moines de Corbion qui s'y établirent. Les huguenots le brûlèrent en 1567, excepté un bras que l'on vénère sans doute encore. Il avait une seconde tête à Maissac, au diocèse de Clermont en Auvergne.

LONGIN ou LONGIS. — C'est le nom qu'on

donne au soldat qui perça le côté de Notre-Seigneur avec sa pique. Aussitôt il devint aveugle. Mais ayant senti l'énormité de son péché et reconnu la divinité de Jésus-Christ, il prit un peu du sang divin qui coulait le long du bois de sa lance, il s'en frotta les yeux, recouvra la vue et se fit moine en Cappadoce.

Le père Goujon ajoute qu'il reçut le martyre, et qu'on fit jeter son corps et sa tête à la voirie. Mais ce corps ne fut pas perdu pour cela; il est à Mantoue dans l'église de Saint-André, avec quelques gouttes du sang qu'il fit jaillir du côté de Jésus. Ce corps est aussi à Rome, dans l'église de Saint-Marcel. Il était en troisième lieu à Notre-Dame-de-l'Ile-sur-Lyon.

Au reste, si l'évangile et les écrivains des premiers siècles ne parlent pas de saint Longin, Métaphraste et Ribadéneira en parlent beaucoup.

LANCE DE SAINT LONGIN.

On ne songeait pas à la lance de saint Longin avant le sixième siècle. Grégoire de Tours fut le premier qui publia qu'on avait conservé cette sainte lance, de laquelle fut percé le côté de notre Sauveur. Il semble qu'en suivant les sentimens que la nature inspire, on n'aurait que de l'horreur pour un pareil instrument. Mais les légendaires disent qu'il a fait de grands miracles; et l'église veut qu'on l'honore comme une relique sacrée.

Cette lance, transportée de Jérusalem à An-

tioche, fut trouvée en 1098, et délivra la ville des Sarrasins qui l'assiégeaient. Ce qu'il y a de particulier, c'est qu'au douzième siècle on la vénérait à Jérusalem, à Antioche et à Constantinople. En 1123, les chrétiens de Jérusalem, réduits aux dernières extrémités par les Sarrasins, firent porter devant eux le bois de la croix, la lance de saint Longin et une fiole du lait de la Vierge. Au moyen de ces reliques, ils remportèrent, dit-on, une victoire complète.

Dans le siècle suivant, l'empereur de Constantinople vendit la sainte lance à saint Louis, qui la fit mettre dans la Sainte-Chapelle ; et en 1492, Bajazet la vendit de nouveau au pape Innocent VII qui la plaça solennellement au Vatican. C'est déjà quatre fois la lance de saint Longin.

Il y en a dans Nuremberg une cinquième, avec laquelle un homme seul mit en déroute toute une armée, dans des temps nécessairement très-éloignés de nous. On en montrait une sixième à l'abbaye de Montdieu en Champagne, une septième à l'abbaye de la Tenaille en Saintonge (1), une huitième à la Selve près de Bordeaux, une neuvième à Moscou, etc. Toutes ces lances sont de forme différente. Celle de Nuremberg, qui est probablement la plus curieuse, est trop belle pour avoir été l'arme d'un simple soldat.

Observez que nous n'avons parlé que du fer de

(1) Calvin, *Traité des reliques.*

la sainte lance. Le bois est à Saint-Jean-de-Latran, et sans doute ailleurs.

LOUIS IX, — roi de France. On sait qu'il mourut de la peste, dans sa dernière croisade, le 25 d'auguste de l'année 1270. On fit bouillir son corps, pour séparer les os et les chairs. On envoya les entrailles à Palerme, et le corps à Paris. Philippe-le-Hardi son fils porta ce corps sur ses épaules jusqu'à Saint-Denis; et l'on planta des croix dans tous les lieux où la pesanteur du fardeau l'obligea de s'arrêter. Ces funérailles, qui se firent avec beaucoup de pompe, ne furent troublées que par l'impudence des moines de Saint-Denis, qui se disaient indépendans de toute juridiction épiscopale, et qui fermèrent leurs portes jusqu'à ce que l'évêque de Paris et l'archevêque de Sens se fussent dépouillés de leurs habits pontificaux, et des autres marques de leur dignité.

Lorsque Louis fut canonisé (en 1297) et qu'on fit l'élévation de ses reliques, le roi Philippe-le-Bel eut toutes les peines du monde à obtenir des moines de Saint-Denis que l'archevêque de Sens et l'évêque de Paris fissent les offices en costume pontifical. Selon les coutumes féodales d'alors, c'était reconnaître la juridiction d'un évêque que de le laisser entrer dans une église avec les marques de sa dignité; et il fallut que le roi donnât aux moines un acte qui attestait que les évèques n'avaient aucun droit sur leur abbaye.

Les entrailles et les chairs de saint Louis sont

à Mont-Réal en Sicile. On gardait à Saint-Denis ses os, sa màchoire, quelques morceaux de ses habits, sa main de justice, son épée, son anneau, etc. Philippe-le-Bel avait fait transporter sa tête à la Sainte-Chapelle, après en avoir demandé permission au Pape Clément V (1); et l'on vénérait à Notre-Dame de Paris une des côtes de saint Louis qui, comme toutes ses autres reliques faisait beaucoup de miracles. On montrait aussi les cheveux du saint roi, dans la principale église d'Assise. — Les dernières révolutions ont dû dissiper la plupart de ces objets de culte.

On conservait comme une relique, dans le trésor de Saint-Denis, une tasse de bois de tamaris, dans laquelle saint Louis buvait pour se préserver du mal de rate. C'était comme on le voit une amulette. Le grand inquisiteur Torquemada portait toujours avec lui une corne de licorne pour se garantir du poison et des assassins (2).

---

(1) Piganiol, *Description de Paris*, tome I.

(2) Tous les peuples superstitieux font usage des amulettes, parce qu'ils reconnaissent deux puissances, Dieu ou le génie du bien, et le diable ou le génie du mal, contre qui il faut se mettre en garde. Les brames ont bien soin de tenir une queue de vache à l'heure de la mort. Périclès portait des amulettes sur sa poitrine, lorsqu'il s'apprêtait à mourir. Dans les environs d.· Coadrix et de Scaer en Bretagne, on trouve beaucoup de ces pierres nommées pierres de croix par les naturalistes, parce qu'elles portent souvent la figure imparfaite d'une croix de saint André. On en conserve comme préservatifs dans la plupart des ménages. C'est un talisman qui garantit du naufrage. C'est une amulette qui préserve

On montre, dans une chapelle de la nef de Notre-Dame de Poissy (1), les fonts sur lesquels saint Louis fut baptisé. On prétendait, encore dans le dernier siècle, que la raclure de ces fonts était un remède excellent contre la fièvre. On mettait, en payant, un peu de cette raclure dans un verre d'eau, on l'avalait; et la guérison était certaine.

Les vitreaux de cette chapelle représentaient l'accouchement de la reine Blanche, avec ce quatrain :

Saint Louis fut un enfant de Poissy,
Et baptisé en la présente église ;
Les fonts en sont gardés encore ici,
Et honorés comme relique exquise (2).

DU DON DE GUÉRIR LES ÉCROUELLES.

La médecine avait quelque chose de si vénérable pour les anciens, que plusieurs rois se vantèrent de posséder le don de guérir, mais sans employer de remèdes, et par une grâce spéciale attachée à leur royale personne. Pyrrhus guérissait les malades en les touchant du bout du pied; Vespasien n'avait besoin que de prononcer quelques paroles ; Adrien jouissait du même pouvoir.

---

de la morsure des chiens enragés, qui guérit les maux des yeux, etc. (M. Cambry, *Voyage dans le Finistère*, tome III, page 158.)

(1) Petite ville à sept lieues de Paris.

(2) Rapporté par M. Dulaure, *Description des Environs de Paris.*

Les rois de Hongrie prétendaient guérir la jaunisse. Les rois de Bourgogne préservaient de la peste ; les rois d'Espagne délivraient les possédés. Les rois de France ont guéri des écrouelles, depuis les temps les plus anciens.

Thomas d'Aquin fait remonter cette prérogative jusqu'à Clovis (1). Mais il est maintenant reconnu qu'elle ne fut donnée qu'aux rois de la troisième race, en récompense des vertus du bon roi Robert. Guibert de Nogent assure qu'il vit de ses propres yeux le roi Louis-le-Gros guérir une multitude de malades affligés des écrouelles. Il ajoute que Philippe Ier, père de ce prince, perdit

---

(1) Il attribue la vertu de guérir les écrouelles à l'huile sainte qui fut apportée du ciel pour *le sacre* de Clovis. Voici l'histoire de la première cure qui fut faite par le premier roi chrétien : « Un cavalier, nommé Lancinet, que Clovis aimait beaucoup, était affligé des écrouelles. Un jour que Clovis dormait, il lui sembla qu'il touchait doucement le cou de Lancinet, et que Lancinet se trouvait parfaitement guéri. Le roi se leva plus joyeux qu'à l'ordinaire, toucha Lancinet et le guérit. Cette vertu de guérir les écrouelles a été depuis héréditaire aux rois de France, etc. » On répond que personne ne se nommait Lancinet, du temps de Clovis; que Clovis ne fut jamais sacré; que la sainte Ampoule fut apportée pour son baptême et non pour son sacre; que le pieux Dagobert et tous les Mérovingiens et tous les Carlovingiens ne guérirent jamais les écrouelles ; et que tous les chroniqueurs ne font remonter ce privilége de nos rois qu'au pieux roi Robert, qui chantait au lutrin, et qui fit la guerre à son père comme un brigand. Ce n'est sans doute pas pour s'être révolté contre son père et son roi qu'il eut le don de guérir les écrouelles. S'il gagna son beau talent en chantant au lutrin, tous les maîtres d'école devraient l'avoir.

sa prérogative de guérir, lorsque le pape l'eut excommunié.

Guillaume de Nangis dit que saint Louis fut le premier qui fit usage du signe de la croix en touchant les écrouelles. Aussi guérissait-il bien plus de malades que ses prédécesseurs. On accourait de toutes parts pour se faire toucher par lui. Les Espagnols faisaient pour cela de nombreux pèlerinages ; et quand saint Louis fut mort, comme sa réputation était immense, les Catalans achetèrent à grands frais un doigt du pieux monarque ; ce doigt guérissait par le simple attouchement du reliquaire contre le mal.

Cependant les rois de France continuaient de guérir. Philippe de Valois nettoya la peau de quatorze cents malades. Charles VIII touchait les écrouelles en Italie comme en France. Le grand François Ier. fit des cures éclatantes à Madrid. Charles IX opéra des guérisons merveilleuses à Bordeaux ; et le pieux Henri III ne laissa pas languir son talent héréditaire.

« Il arriva une chose assez triste à Martorillo le Calabrois, que nous nommons saint François de Paule. Le roi Louis XI le fit venir au Plessis-lez-Tours, pour le guérir des suites de son apoplexie. François arriva avec les écrouelles. — Le saint ne guérit point le roi, et le roi ne guérit point le saint (1). »

---

(1) Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, au mot *Écrouelles*.

Les rois d'Angleterre, toujours rivaux des rois de France, voulurent avoir le même privilége(1). Édouard III n'avait pas plus tôt posé le bout de son doigt sur un cou scrofuleux que les écrouelles n'y paraissaient plus. La reine Élisabeth toucha, dit-on, un catholique et le guérit, toute excommuniée qu'elle était. Jacques Ier. toucha le marquis de Tresnel, ambassadeur de France ; et Jacques II s'exerça avec honneur à Saint-Germain-en-Laye. Après la reine Anne, les princes anglais ne touchèrent plus les écrouelles.

Il est fâcheux que ces temps de prodiges soient passés, et que le doute ait détruit ces merveilles. On ne croit plus que nos rois aient jamais fait de miracles. Les écrivains de bonne foi, qui ont parlé de la guérison des écrouelles (2), disent qu'ils n'ont jamais vu guérir un seul malade. Les rois ne touchaient qu'après avoir communié, et ils ne communiaient pas tous les jours. Les malades observaient un régime, et après s'être fait toucher plusieurs fois, ils guérissaient, peut-être, dans le courant d'une année.

Lorsqu'on voulait guérir plus rapidement et

---

(1) Brompton, approuvé par Godescard, fait remonter ce privilége jusqu'à saint Édouard le confesseur, mort en 1066. —L'anneau de ce saint (que l'on gardait à l'abbaye de Westminster) guérissait le mal caduc et la crampe. C'est depuis cette relique, que les rois d'Angleterre bénissaient le vendredi saint des anneaux que l'on portait pour se préserver de la crampe et du mal caduc.

(2) Il y avait, dans les siècles passés, peu d'écrivains de bonne foi, parce que ces écrivains étaient moines.

produire de l'effet, on avait des mendians et des gueux, qui n'avaient que des écrouelles peintes, et qui étaient, pour un peu d'argent, des instrumens à miracles. Néanmoins au sacre de nos rois, le prince touche encore les écrouelles en disant au malade : *Le roi te touche*, *Dieu te guérisse* (1).

Les jeunes filles avaient aussi le don de guérir les écrouelles, pourvu qu'elles fussent vierges, et qu'elles prononçassent à jeun et toutes nues ces paroles : *Negat Apollo pestem posse recrudescere quem nuda virgo restringat.*

Le septième enfant mâle, né en légitime mariage et sans mélange de filles, avait le même privilége.

Les fils aînés des comtes de Châteauroux se croyaient également propres à guérir les humeurs froides, parce qu'ils possédaient dans leurs terres une fontaine, près de laquelle on avait déposé pendant quelque temps les reliques des trois mages.

Enfin, les eaux de Saint-Cloud près de Paris, guérissaient autrefois les écrouelles. Toutes ces choses ne sont plus, parce que nous ne sommes

---

(1) Autrefois les rois et les grands n'avaient pas seulement des priviléges humains. Ils avaient encore des priviléges divins. Des anges les avertissaient de leur mort. Dieu les protégeait plus que les malheureux. Il fallait qu'ils fissent bien peu, pour être mieux placés dans le ciel que les roturiers. Quel bon temps ! la monstrueuse féodalité avait place dans la religion même; et pourtant on appelait cela religion de Jésus-Christ, qui est le dieu des pauvres.

pas pieux et croyans comme nos pères (1).

LOUIS, — évêque de Toulouse, fils de Charles le Boiteux, roi de Naples et de Sicile. Il mourut au château de Brignoles en Provence, et demanda à être enterré chez les cordeliers de Marseille. On conte qu'après sa mort on vit sortir une fleur de sa bouche; que, pendant qu'on l'enterrait, il vint en habit religieux chanter avec les moines l'office des morts pour ses propres obsèques; et que quand il fut inhumé, il parut au maître-autel avec ses ornemens pontificaux, la mitre en tête et la crosse à la main (2).

Le corps de ce saint demeura à Marseille jusqu'en l'an 1423. Mais Alphonse le Magnanime, roi d'Aragon, ayant pris et pillé cette ville, emporta le corps de saint Louis de Toulouse, qui doit être encore à Valence en Espagne. On montre à Chartres une troisième main de notre saint, et quelques bribes à Marseille.

LOUIS DE GONZAGUE, — jésuite, mort à vingt-trois ans, après en avoir passé six dans la compagnie de Jésus. Il était mort en 1591; les

---

(1) Cet article est extrait principalement du *Traité des erreurs et des préjugés* de M. Salgues, tome I, p. 272; de Godescard, *Vies de saint Louis et de saint Édouard le confesseur*; de Thiers, *Traité des Superstitions*, t. I, liv. VI, ch. 4; du P. Lebrun, liv. IV, etc. Voyez aussi saint Marcoul.

(2) Durand, *Caractères des Saints*, 19 août. Ribadéneira, même jour.

jésuites lui firent faire tant de miracles, qu'il fut canonisé en 1626. Ses reliques guérissent les enfans de la dyssenterie, et chassent les démons. Son corps est à Rome dans l'église de Saint-Ignace; mais ce qu'on trouvera sans doute merveilleux, c'est sa boîte aux lettres.

Dans la fameuse chapelle de Saint-Louis de Gonzague (1), au-devant de l'autel, on voit « une ouverture par laquelle on jetait, du temps des jésuites, et on jette encore aujourd'hui, des lettres adressées au saint : on lui demande de présenter à Dieu telle et telle requête, et de les appuyer de ses bons offices.

» Les jésuites avaient persuadé aux Italiens que saint Louis de Gonzague se prêtait volontiers à cela, et qu'il était si bien avec Dieu, que rarement il manquait son coup. Les jésuites ne manquaient pas le leur; ils pénétraient, par ce moyen, les secrets les plus cachés des familles.

» Comme le devant d'autel avait été enlevé à cause de la fête, j'ai vu de mes propres yeux, dans la boîte, une foule de lettres.

» On venait d'en mettre une à la poste dans le moment même, elle était souscrite : *A saint Louis de Gonzague*. On avait oublié *poste restante* (2). »

Il y avait à Nice et dans beaucoup d'autres églises, plusieurs saints à qui l'on écrivait pareil-

---

(1) En l'église de Saint-Ignace de Rome.

(2) Dupaty, XLVII^e *Lettre sur l'Italie*.

lement des lettres, et qui daignaient y répondre.

LOUP, — évêque de Troyes, l'un des principaux ornemens de l'église gallicane, mort en l'année 478.

Calvin lui donne cinq corps, 1°. à Troyes, 2°. à Auxerre, 3°. à Genève, 4°. à Sens, 5°. à Lyon. Mais Calvin a confondu saint Loup, archevêque de Lyon avec saint Loup de Troyes, ce qui fait à ce dernier un corps de moins.

Les reliques de saint Loup ont fait de grands miracles. Grégoire de Tours rapporte celui-ci: Un esclave ayant fait une faute, se réfugia dans l'église de Saint-Loup, qui avait le droit d'asile. Son maître le poursuivit et l'arracha du tombeau du saint qu'il tenait embrassé, en disant que ce loup ne mettrait pas la pate hors de son cercueil pour protéger son esclave. Ce blasphème fut puni; la langue de l'impie s'embarrassa de telle sorte, qu'il ne lui fut plus possible de pousser d'autres sons que des hurlemens semblables à ceux des loups. Il se mit à quatre pates et courut par l'église en criant comme un furieux. Sa femme, l'ayant fait lier avec de bonnes cordes, l'emmena dans sa maison, et fit de grands présens au tombeau, pour obtenir sa délivrance. Ces vœux furent inutiles, le mari mourut comme un loup trois jours après, et la femme retira ses présens. Mais l'esclave demeura libre (1).

(1) *Gregorii Turon. de Glorid confess.* cap. 68.

On raconte qu'un soir le diable se jeta dans un verre d'eau que Loup allait boire, espérant par ce moyen entrer dans le corps du saint et y faire du ravage. Loup ne s'y laissa pas prendre. Il couvrit le vase d'un oreiller et y tint le diable enfermé jusqu'au matin. On gardait ce vase dans le trésor de la cathédrale de Troyes.

Les boucheries de cette ville sont tellement disposées, la fraîcheur y est si constamment entretenues par les courans d'air, qu'on n'y voit jamais de mouches. Le peuple troyen regarde cela comme un miracle perpétuel, dont il rapporte tout l'honneur à saint Loup, son ancien évêque. Le buste du saint décore l'entrée de ce palais.

On sait que saint Loup est, par antithèse, le patron des brebis.

LUBIN, — évêque de Chartres, mort en 557. Toutes ses reliques, qui étaient à Chartres, furent brûlées par les huguenots en 1568. Mais peu après on lui retrouva une seconde tête, qui faisait encore de grands miracles au dernier siècle.

On conservait, dans la cathédrale de Chartres, la soutane de saint Lubin, qui guérissait de la fièvre ceux qui avaient le bonheur d'en être vêtus quelques minutes. On conte même qu'une jeune fille, qui était possédée du diable, en fut délivrée à jamais pour avoir porté sur elle un petit filet de la chemise de notre saint.

« Je ne trouve pas cela étrange, dit Riba-

» déneira, puisque l'ombre seule de saint Pierre » guérissait tous les malades sur lesquels elle » passait. »

LUC, — le troisième évangéliste. Il fut enterré à Patras; et il paraît qu'il n'a guère eu que huit corps complets; premièrement, celui qu'on laissa pourir à Patras; 2°. celui que l'on commença d'honorer au quatrième siècle, dans l'église des douze apôtres, à Constantinople; 3°. celui que l'on vénérait vers le même temps, à Antioche; 4°. celui qui parut à Ostie au sixième siècle, et qui fut brûlé par les Lombards; 5°. celui qu'on adorait encore il y a peu de temps, au couvent de Monte-Vergine, près de Bénévent; 6°. celui qu'on montre à Venise, dans l'église de Saint-Job; 7°. celui qui se voit toujours chez les bénédictins de Sainte-Justine de Padoue; 8°. un huitième corps enfin dans la ville de Naples; avec des reliques considérables à Nole, à Fondi, à Brescia et dans une multitude d'églises de l'Italie, de la France et de l'Espagne.

Saint Luc possède une neuvième tête dans l'église de Saint-Pierre de Rome. Une de ses côtes guérit de la fièvre à Toulon; on montre une bouteille pleine de son sang à Rome, dans l'église de Saint-Thomas in parione; et l'on garde à sainte Marie *in viâ latâ*, le manuscrit de ses *Actes des Apôtres*.

On sait que saint Luc écrivit un évangile, qu'il rédigea les actes des apôtres, qu'il fut peintre,

médecin, sculpteur, qu'on lui doit une multitude de portraits et d'images de Marie et de Jésus, et qu'il est le patron des beaux-arts, principalement en peinture.

LUCE, — pape du troisième siècle. Son corps était à Rome et à Bologne; il avait une troisième tête à Roschild en Danemarck. Il reste peu de chose de ses reliques.

LUCE, ou LUCIE, — vierge et martyre de Syracuse, au sixième siècle. On raconte que le juge l'ayant condamnée à être menée dans un lieu de prostitution, pour y perdre sa virginité, elle demeura si immobile, malgré les efforts des bœufs et des hommes qu'on avait attelés pour la tirer, qu'on fut obligé de lui couper la tête.

Cette sainte guérit les maux des yeux, à cause de son nom; et quelques-uns disent qu'elle a, comme saint Laurent, le pouvoir d'éteindre les incendies.

Elle a laissé cinq corps; le premier est à Palerme; le second était à Constantinople avant que le grand turc eût renversé les églises chrétiennes; le troisième est à Venise, couché sur un autel superbe, vêtu d'une robe de velours brodé de perles et de diamans, et coiffé d'une couronne magnifique. Le quatrième corps de sainte Luce est à Rome, dans l'église de Sainte-Marie-la-Neuve. Elle en avait un cinquième à Saint-Vincent de Metz, et une sixième tête dans la cathédrale de Bourges.

On représente quelquefois sainte Luce avec une paire d'yeux dans un plat.

LUCIEN, — apôtre de Beauvais, au troisième siècle. Son corps était à la fois à Beauvais et à Meaux ; mais le corps de Beauvais fut partagé dans la suite à diverses églises. On garde dans cette dernière ville l'aube et les sandales de saint Lucien, qui avait une troisième tête à l'abbaye de Corbie, en Picardie.

Un autre saint Lucien, prêtre de Syrie, souffrit le martyre auprès d'Hélénopolis, en Bithynie. Son corps que l'on avait jeté à la mer fut rapporté sur le rivage par un dauphin, qui mourut aussitôt après avoir rempli ce bon office. Le corps du saint fut donné par Charlemagne à la ville d'Arles. Mais il est fâcheux que l'on ait perdu les reliques du benoît dauphin, elles auraient prouvé à nos naturalistes qu'il y a des dauphins.

LUCIFER, —évêque de Cagliari en Sardaigne, mort en l'an 370. Les papes ne l'ont point canonisé, parce que ce fut un schismatique. Mais le peuple sarde a su se passer du consentement des papes ; et le corps de saint Lucifer est vénéré à Cagliari, où il fait tous les mois des miracles.

LUCINE, — vierge du premier siècle, compagne des apôtres. Son corps fut trouvé dans les catacombes, onze ou douze cents ans après sa mort; on le montre à Rome, dans l'église de Saint-Sé-

bastien, avec les flèches qui servirent à la martyriser, quoiqu'aucun écrivain ne parle de son martyre.

M.

MACAIRE, — solitaire d'Égypte, au quatrième siècle. « Et à propos de bête qui se pourra garder » de rire, quand il lira que saint Macaire fit sept » ans pénitence, dans les épines et les buissons, » pour avoir tué une puce (1)? »

Mais au moins cette pénitence avait un motif, au lieu que saint Dominique l'encuirassé se donnait par jour quarante-cinq mille coups de fouets, en récitant trois fois le psautier, sans s'être jamais permis de tuer la moindre vermine.

C'est ce même saint Macaire d'Égypte qui prenait la carcasse d'un mort pour s'en faire un oreiller, qui s'entretenait avec des crânes pouris, qui se garrottait les mains et broutait l'herbe à quatre pattes, lorsque le diable l'affligeait de quelque tentation. Le corps de ce saint est dans la cathédrale de Sens.

On montrait à Auch un autre corps de saint

---

(1) Henri Estienne, *Apologie pour Hérodote*, chap. 34.

» Un rien presque suffit pour le scandaliser ;
» Jusque-là qu'il se vint, l'autre jour, accuser
» D'avoir pris une puce en faisant sa prière,
» Et de l'avoir tuée avec trop de colère.

TARTUFE, *acte* Ier.

Macaire ; mais on lui donnait le nom de Macaire d'Alexandrie.

Nous citerons encore saint Macaire d'Antioche, qui vécut au dixième siècle. Son corps était à Gand ; mais il avait un troisième bras à Lille, et une infinité de reliques détachées dans d'autres églises des Pays-Bas.

MACHABÉES. — L'église catholique rend un culte aux sept frères Machabées et à leur mère, qui souffrirent le martyre pour avoir refusé de manger des viandes consacrées aux idoles. On leur donne les noms de Machabée, Aber, Machir, Judas, Achas, Arath, Jacob. On nomme aussi leur mère Salomé ou Salomone ; mais tous ces noms sont supposés, aussi bien que leurs reliques.

On montre les corps complets des sept frères Machabées, à Cologne, dans l'église qui leur est dédiée. On les expose également entiers à Rome, dans l'église de Saint-Pierre-aux-Liens ; ce qui n'empêche pas qu'on vénérait diverses reliques considérables des Machabées, dans l'église des Blancs-Manteaux de Paris, et dans l'église de Mont-Rouge près de cette ville.

MACLOU, MALO, ou MAHOUT, — évêque d'Aleth, en Bretagne, au sixième siècle. C'est lui qui disait la messe en pleine mer sur le dos d'une baleine (1). Son corps était triple. On le montrait

(1) Voyez *les trois animaux philosophes de M. Saint-Albin*, ch. IX des *Voyages de l'ours de saint Corbinian*.

à Saint-Malo, au séminaire de Saint-Magloire à Paris, et chez les moines de Gemblours, dans le Brabant.

MADELEINE, ou MARIE-MADELEINE. — On a fait de cette sainte femme une vierge, une veuve, une prostituée. On a confondu, en un seul personnage, la pécheresse qui vint laver les pieds de Jésus et les essuyer avec ses cheveux, la Madeleine qui suivit partout notre Sauveur, et Marie, sœur de Lazare. Baillet prétend qu'il faut bien distinguer ces trois femmes; et il suit l'opinion de ceux qui ont pensé que la Madeleine était morte à Éphèse, où elle s'était réfugiée avec la Sainte-Vierge et saint Jean l'Évangéliste.

Mais la plupart des légendaires et tous les théologiens provençaux soutiennent qu'il n'y a jamais eu qu'une Madeleine, dont les reliques sont en Provence. Nous sommes obligés de donner rapidement son histoire, telle qu'on l'a faite il y a quelques siècles.

LÉGENDE DE LA MADELEINE, TIRÉE DE RIBADÉNEIRA (1).

« Marie était sœur de Lazare et de Marthe. Son père se nommait Sire et sa mère Eucarie. Après la mort de ses parens, elle eut, pour sa part de l'héritage, le château de Madelon en Galilée; c'est pourquoi elle porta le nom de Madeleine. Comme

(1) *Fleurs des vies des Saints*, 22 juillet, édition française de 1740.

elle était jeune, belle, riche, elle abusa de la liberté que lui laissait le trépas de ses père et mère, pour se donner du bon temps avec les mondains. Mais elle s'en donna par trop. Elle avait une conversation si dissolue et menait une vie si libertine, qu'on l'appelait généralement la pécheresse.

» Dieu lui fit voir la saleté de son âme, lui montrant combien elle était embourbée dans l'ordure. Elle reconnut son infection ; et un jour que notre Seigneur dînait chez Simon le pharisien, elle prit un vase plein d'un onguent précieux, se coucha derrière Jésus-Christ, lui lava les pieds avec ses larmes, les essuya de ses cheveux, dont elle fit un torchon, les couvrit de baisers, et y répandit son vase de parfums.

» Jésus dit à la Madeleine : beaucoup de péchés vous sont remis parce que vous avez beaucoup aimé ; et lui ayant donné indulgence pleinière, il la renvoya en paix.

» Depuis lors la Madeleine suivit constamment Jésus-Christ, qui prêchait par les villes et les villages ; (elle était embrasée d'un amour si ardent pour Notre-Seigneur, que le père Pierre-de-saint-Louis l'appelle l'amante de Jésus ; mais c'était un amour tout spirituel).

» Lorsque Lazare mourut, Madeleine et Marthe étant assurées de toute l'affection que Jésus portait à leur frère, à cause d'elles, le prièrent de le ressusciter. C'est en rendant la vie à Lazare, que mêlant ses pleurs à ceux de Madeleine et de Marthe, il répandit la sainte larme de Vendôme.

« Dans un repas qui suivit la résurrection de Lazare, Madeleine parfuma de nouveau les pieds de Jésus-Christ. Elle lui donna des marques de son amour jusqu'à la fin, elle le suivit au Calvaire ; elle fut la plus empressée à l'aller embaumer au sépulcre ; et avant tous les apôtres, avant la Sainte-Vierge même, ce fut à elle que Jésus apparut d'abord après sa résurrection.

» Mais les juifs qui persécutaient décidément tous les disciples de Jésus-Christ, mirent Lazare, Marthe, Madeleine, Maximin, Marcelle, Célidoine et Joseph d'Arimathie dans un vaisseau sans voiles et sans rames, et les abandonnèrent en pleine mer, où ils comptaient bien qu'ils se noyeraient. Dieu permit que le navire vînt aborder à Marseille, et toute la Provence fut bientôt convertie à la foi de Jésus-Christ. Lazare fut évêque de Marseille; Maximin, évêque d'Aix; Joseph d'Arimathie passa en Angleterre, Marthe se retira dans un couvent, et Madeleine, après avoir prêché quelque temps les Provençaux, se réfugia dans le désert de la Sainte-Baume, pour y pleurer ses péchés.

» Elle y demeura trente ans, ne mangeant que des herbes et des racines d'arbres ; et quand ses habits furent usés, Dieu la couvrit de ses cheveux. Les anges l'enlevaient sept fois par jour pour entendre leur musique du ciel.

» Au bout de trente ans, elle fit dire à saint Maximin de se trouver seul de bon matin dans son église. Maximin y vint, vit la Madeleine en

extase, la communia ; et peu d'instans après elle rendit l'âme que les anges emportèrent, en chantant et psalmodiant. »

RELIQUES DE LA MADELEINE.

On voit, dans Grégoire de Tours et dans les écrivains qui ont précédé le septième siècle, que le corps de la Madeleine était dans une église d'Éphèse, où ses reliques étaient honorées avec beaucoup de dévotion. Ce saint corps passa à Constantinople sous Léon-le-Sage ; il n'est jamais sorti de cette ville, et les chrétiens grecs le vénéreraient encore, sans la persécution toute récente qu'ils viennent d'essuyer.

Néanmoins la Madeleine a un second corps à Rome, divisé en deux parties, dans les églises de Saint-Jean-de-Latran et de Sainte-Marie-du-Peuple.

Elle en a un troisième à Montserrat, un quatrième à Naples dans l'église de Notre-Dame-de-Constantinople, un cinquième à Vezelay en Bourgogne, et un sixième à Saint-Maximin en Provence.

Celui de Vezelay fut long-temps célèbre. On prétendait qu'il avait été apporté de Jérusalem au neuvième siècle. Mais le plus fameux des six corps de la Madeleine est celui qu'on vénère chez les Provençaux. Ce dernier corps a fait tant de bruit et tant de miracles, qu'il a presque fait oublier les cinq autres.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que le roi saint Louis alla faire ses dévotions devant les reliques

de Vezelay et devant celles de la Provence, sans paraître étonné d'honorer le même corps en deux lieux différens.

Le corps que l'on montre à Saint-Maximin est enfermé dans une chasse fort riche; la tête est énorme, et l'on a détaché du corps un bras si long, qu'il faudrait supposer à la sainte une taille de dix pieds.

Cette tête est assez bien conservée. On fait remarquer à côté du front, un endroit où la chair est demeurée incorruptible, parce que c'est là que Notre-Seigneur toucha Madeleine, lorsqu'il lui dit : *Noli me tangere* (1). On conservait à Paris, dans l'église de Sainte-Madeleine en la cité, la peau qui couvrait cette partie du front de la sainte. On avait aussi son menton à Saint-Denis.

On montrait d'elle un bras détaché à Marseille, dans l'église de Notre-Dame-la-Majeure. On vénère à Saint-Maximin, dans une grande fiole, les cheveux avec lesquels elle essuya les pieds de Notre-Seigneur; ils sont châtains, fort longs et très-frais. On montre encore quelques parties de ces cheveux dans la cathédrale de Chartres, à Sainte-Barbe de Rome, et dans une multitude d'églises.

On voyait enfin à Saint-Maximin, quelques gouttes de sang que la Madeleine avait ramassées

---

(1) D'autres soutiennent au contraire que toute la tête s'est conservée saine et fraîche, excepté la partie touchée par Notre Seigneur, qui resta desséchée. (*Ribadéneira.*)

sous la croix, et qui bouillonnait tous les ans, le vendredi saint, immédiatement après qu'on avait lu la passion.

On garde le doigt *medius* de sainte Madeleine à Tarascon, dans l'église de Sainte-Marthe; à Marseille, dans l'église de Saint-Victor; à Venise, dans l'église de Saint-Marc, etc. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que les pèlerins peuvent visiter dans la terre sainte, la maison de sainte Marie-Madeleine.

Cette sainte a fait d'innombrables miracles en faveur de ceux qui honorèrent ses reliques. Un soldat, qui faisait tous les ans le pèlerinage du corps de la Madeleine, fut tué dans une bataille. Pendant qu'on le portait en terre, ses parens, désolés de le voir mort sans confession (1), supplièrent sainte Madeleine de prendre pitié de lui. Incontinent, le défunt se leva debout, fit appeler un prêtre, reçut les derniers sacremens, et reposa en paix un moment après, à la grande admiration des assistans, qui l'enterrèrent avec plus de plaisir (2).

Nous ne pouvons passer sous silence une petite circonstance que Jacques de Voragine ajoute à l'histoire de notre sainte. Il rapporte que la Madeleine fut mariée fort jeune à saint Jean (depuis apôtre et évangéliste); que, voyant son époux l'abandonner pour suivre Jésus-Christ, elle donna

---

(1) Il paraît que ses parens le suivaient à l'armée.

(2) *Legenda aurea, Jacobi de Voragine.* leg. 90.

dans le désordre ; que ce fut saint Jean qui obtint le miracle de sa conversion ; qu'elle se réconcilia alors avec lui, le suivit à Éphèse, et sut regagner toute sa tendresse. Mais les Provençaux ne conviendront de rien de tout cela.

On vénérait, au dernier siècle même, dans l'église métropolitaine d'Aix, une petite chapelle obscure, bâtie par saint Maximin ; on disait que la Madeleine était morte dans cette chapelle, après sa dernière communion ; et l'on assurait qu'une femme qui aurait eu la témérité de vouloir y entrer, ne pouvait manquer de tomber morte en y mettant le pied.

LA SAINTE BAUME.

Les personnes pieuses visitent à deux lieues de Saint-Maximin en Provence, l'affreux désert où se trouve la baume, ou caverne, dans laquelle sainte Marie-Madeleine fit trente ans pénitence. Cette caverne, ou baume, est sur un rocher d'une hauteur prodigieuse.

Elle est taillée dans le roc, de la grandeur d'une belle salle, bien voûtée et uniquement travaillée des mains de la nature. On n'a point orné ce lieu sévère « pour apprendre aux pèlerins qu'on ne fait pas pénitence sur des roses. »

La caverne a trois étages. Dans le premier, qui est le plus étroit, on voit la statue de la Madeleine, représentée dans l'instant où elle exerçait sur son corps les plus grandes austérités de la pénitence.

Le second étage, où la sainte faisait sa demeure

ordinaire, est plus spacieux. On y voit une fontaine d'une eau extrêmement pure, qui ne tarit jamais, quoiqu'elle repose dans un lit d'une sécheresse extraordinaire. « On ne connaît à cette fontaine d'autre source que les larmes abondantes qui furent répandues par la sainte, pendant trente années. »

C'est aussi une merveille que l'eau dégoutte sans cesse de la voûte de cette caverne, excepté un endroit où Madeleine prenait son sommeil. « Il semble que le rocher veuille faire connaître par-là qu'il a possédé le modèle de la pénitence. »

Le troisième étage, qui est très-sombre, était le lieu où la sainte se livrait habituellement à toute l'ardeur de sa pénitence sévère.

A quelque distance de la caverne, on va visiter le saint pilon (ou en français, le saint pilier). On prétend qu'il fut mis par miracle à l'endroit même où la sainte fut enlevée par quatre anges qui l'emportèrent au ciel (1). Tous ces saints lieux sont féconds en miracles.

MADELEINE DE PAZZI. — Carmelite de Florence, morte en 1607. Elle épousa aussi Jésus-Christ, fut stigmatisée, eut des révélations et des extases, et ne parla toute sa vie que de l'amour qu'elle avait pour son époux. Son corps est

(1) *Journal d'un Voyage de France et d'Italie par un gentilhomme français*, page 97.

à Florence richement enchâssé. On n'en a détaché qu'un doigt, que le pape Urbain VIII remplaça par un doigt d'or (1).

On conte qu'un jour où l'on exposait son corps à la vénération des fidèles, la sainte détourna la tête, parce qu'il se trouvait devant elle un débauché, et qu'elle ne pouvait soutenir une telle vue, même après sa mort (2). Nous ne savons trop comment il se peut faire qu'un crâne pouri ait besoin de se détourner pour ne pas voir.

MADONES. — Voyez l'article Notre-Dame.

MALACHIE. — Archevêque d'Armagh, en Irlande, contemporain et ami de saint Bernard. Il mourut à Clairvaux, comme il l'avait prédit; car c'était un grand prophète. Son corps est conservé dans une église d'Avignon.

Sa paillasse fit de grands miracles, comme tout ce qui avait touché sôn corps; et il avait fait lui-même de son vivant des prodiges admirables.

Un pauvre irlandais, accablé d'infirmités et travaillé de maléfices, se coucha un soir dans une chambre ou se trouvait la paillasse de saint Malachie. Il entendit des voies infernales qui disaient: « Prenons garde que ce malheureux ne touche la paillasse où l'hypocrite a couché. » Le malade comprit bien vite que l'hypocrite était saint Ma-

(1) Baillet, 25 mai.

(2) Le P. Giry, au 25 mai.

lachie, et il reconnut la voix des démons. Il se glissa donc hors du lit, se traîna comme il put jusqu'à la paillasse, s'y roula tout nu, et fut aussitôt guéri, à la grande confusion des diables qui prirent la fuite (1).

Saint Malachie a laissé quelque chose de plus singulier; c'est sa prophétie relative à la chute de la papauté. La plupart des énigmes que renferme cette prophétie se sont passablement vérifiées jusqu'ici; et cette pièce a étonné bien des curieux. Si les prédictions obscures de l'archevêque d'Armagh s'accomplissent jusqu'au bout, nous n'aurons plus que quatorze papes, après quoi Rome sera détruite, la papauté renversée, et le monde près de sa fin (2).

MAMERT, — évêque de Vienne en Dauphiné, au cinquième siècle. Il guérit à cause de son nom les maladies des mamelles. Son corps fut brûlé à Orléans par les huguenots, en l'année 1562; mais on sut en retrouver la plus grande partie; et d'ailleurs, ce corps est honoré tout entier à Bologne.

MAMMÈS, — martyr de Cappadoce, au troisième siècle, patron de Langres. Son corps était autrefois à Césarée, à Jérusalem et à Constanti-

---

(1) *Vie de saint Malachie*, écrite par saint Bernard.

(2) On prépare, dit-on, une réimpression de cette prophétie, au moins curieuse.

nople ; ces trois corps étaient si fameux , qu'au douzième siècle, un gentilhomme ayant fait présent d'un os du cou du grand saint Mammès à l'église de Langres, on se hâta de donner au saint le titre de patron du diocèse. On se procura dans la suite un grand os de la jambe de Mammès ; et comme ces deux reliques ne paraissaient pas suffisantes, on fit au treizième siècle l'acquisition de sa tête, que des soldats français avaient apportée de Constantinople. Ces reliques ont fait à Langres bien des prodiges.

On voit dans la vie de sainte Radegonde, que cette sainte désirant avoir quelque chose des reliques de saint Mammès, que l'on gardait à Jérusalem, y envoya tout exprès un évêque. Le prélat s'approcha en tendant la main, du corps du martyr, et lui dit : « Si Radegonde sert bien Dieu, » montrez que sa requête vous est agréable. » Il n'eut pas plus tôt parlé, qu'un doigt du saint martyr se détacha et lui tomba dans la main, au grand étonnement des assistans qui admirèrent la gracieuseté de Mammès (1). Sainte Radegonde reçut cette relique avec beaucoup de respect; elle doit être toujours à Poitiers, où elle a opéré des guérisons miraculeuses.

MANNE. — Quoiqu'on montre, dans une infinité d'églises, quelque provision de la manne que Dieu fit tomber du ciel pour la nourriture des

(1) Ribadéneira, 13 août.

Israëlites dans le désert, nous ne pouvons indiquer précisément que celle qu'on vénère à Bologne, dans l'une des sept églises de Saint Étienne. Cette manne ressemble à de petites pierres blanches taillées en forme de dragées (1). — On sait que pendant quarante ans que la manne tomba du ciel, il fut impossible d'en rien conserver deux jours de suite (2).

MARC, — le deuxième évangéliste. Quoique Eusèbe, saint Jérôme et les pères des premiers siècles ne parlent aucunement de son martyre, on dit pourtant qu'il fut martyrisé par les gentils d'Alexandrie en Egypte, « trop chassieux alors » pour souffrir l'éclat de la lumière évangéli- » que (3). »

Son corps fut brûlé publiquement ; mais un orage qui survint ayant écarté les gentils, laissa aux chrétiens le temps de ramasser quelques débris d'ossemens, qu'ils enterrèrent avec respect. Ils étaient encore dans Alexandrie au huitième siècle; mais vers l'an 815, on prétend qu'ils furent volés et emportés à Venise.

Ces débris devaient être peu considérables ; cependant les Vénitiens se vantent de posséder le corps de saint Marc, dans la magnifique chapelle qui porte le nom du saint; mais ils ne peuvent

---

(1) *Voyage de France et d'Italie*, etc., page 793.

(2) *Exodi*, cap. 16, versic. 20.

(3) Ribadéneira, 25 avril.

dire en quel lieu précis il est enterré ; ce qui est assez affligeant pour les dévots.

Les reliques de saint Marc, causèrent tant de joie dans Venise, qu'on prit ce saint évangéliste pour patron de la république, sans qu'on eût pourtant aucun sujet de plainte contre saint Théodore que l'on déplaça. On conte aussi, que deux cent soixante-dix ans après son arrivée dans Venise, saint Marc fit une visite au doge, à qui il donna un de ses bras, que l'on n'avait pas apporté d'Alexandrie, et que le saint s'était donné la peine d'aller chercher lui-même. Ce bras reçoit un grand culte et fait d'étonnans miracles.

On montre, dans la même chapelle de saint Marc, le pouce que le saint se coupa pour ne pas être prêtre ; ce qui n'empêcha pas saint Pierre de le sacrer évêque d'Alexandrie, attendu que saint Pierre étant pape pouvait lui donner dispense de son imperfection.

On garde encore le soulier qui se creva au pied de saint Marc, lorsqu'il entrait dans Alexandrie, pour l'avertir de n'aller pas plus loin.

On voit avec toutes ces reliques la chaise du saint ; mais la plus précieuse peut-être, est son évangile. Ce manuscrit a été apporté d'Aquilée ; on ne le montre que très-difficilement. C'est un amas de vieilles feuilles de parchemin détachées, et tellement pouries, qu'on ne saurait presque les toucher, sans que les morceaux en demeurent entre les doigts. Tous les caractères en sont effacés par l'humidité et par le temps. On a renfermé

cette relique dans une boîte de vermeil qui a la forme d'un livre. Misson qui le vit deux fois (1), n'y put découvrir que le seul mot KATA, écrit comme on le voit ici. Cependant, Baronius prétend que cet évangile est écrit en latin. Mais au fait, rien ne prouve que ce soit un évangile plutôt que tout autre ouvrage (2).

On montre aussi à Padoue, dans l'église de Sainte Justine, la plume de saint Marc, qui n'écrivit point avec une plume, si toutefois il écrivit.

Quant au corps de saint Marc, si l'on ne peut le voir à Venise, on l'expose peut-être encore à Richenaw près de Constance, où il était tout entier, quoiqu'on prétende avoir sa tête à Rome, dans l'église de Saint Paul en la voie d'Ostie. On vénère également à Prague une partie considérable du corps et de l'évangile de saint Marc. On avait son crâne à Soissons, un de ses bras à Limours, un autre bras à Cambray, un autre dans l'abbaye de Liessies en Hainaut, un autre bras à Rouen dans l'église de son nom, une main dans l'église de l'Annonciation de Moscou, beaucoup d'ossemens à Cologne, etc. etc.

On sait que Venise porte dans ses armes un lion qui tient l'évangile, parce que saint Marc est représenté avec un lion, comme saint Luc est représenté avec un bœuf, saint Jean avec un aigle et saint Mathieu avec un homme. Ces quatre bêtes sont des allégories.

---

(1) *Nouveau Voyage d'Italie*, tome I, page 212.

(2) Voyez ce que nous en avons déjà dit à l'article *Livres*.

HISTOIRE DE L'ANNEAU DE SAINT MARC.

Saint Marc voulant donner aux Vénitiens une preuve non équivoque de l'affection qu'il avait pour eux, apparut un jour avec pompe au doge de Venise, l'assura de sa protection, et lui donna solennellement l'anneau d'or qu'il avait porté étant évêque.

On mit beaucoup d'importance à une relique si miraculeusement obtenue. Cependant malgré tous les soins et tout le prix qu'on y attachait, l'anneau de saint Marc fut volé peu de temps après, et il fut impossible de le retrouver.

Mais en l'année 1339, « la mer étant extraordinairement irritée, trois hommes se présentèrent à un gondolier qui se tenait auprès de sa gondole, et tâchait de la garantir de la violence des flots, qui était grande en cet endroit. Ils le contraignirent de les mener à deux milles de là, proche du lieu qu'on appelle le *Lido*. Aussitôt qu'ils y furent, ils trouvèrent un navire chargé de diables, qui faisaient force diableries, et qui excitaient la tempête. Ces trois hommes ayant tancé les démons, l'orage cessa. Alors le premier des trois se fit conduire à l'église de Saint-Nicolas, le second à celle de Saint-Georges, et le troisième à celle de Saint-Marc.

» Ce dernier, au lieu de payer le gondolier, lui donna une bague, avec ordre de la porter au sénat, et avec assurance qu'on ne manquerait pas de le satisfaire. Il déclara en même temps à ce

gondolier (quelques-uns ont dit que c'était un pècheur), que celui qui était descendu à Saint-Nicolas, était le seigneur saint Nicolas lui-mème; que le second était saint Georges, et que lui troisième était saint Marc en propre personne. Le gondolier, ravi de tant de merveilles, raconta toute l'affaire au sénat, on le crut, on prit la bague et on le paya généreusement (1). »

MARCEL, — trente-unième pape, mort en l'année 309. Ses reliques sont à Rome, dans l'église qui porte son nom. On conte que cette église fut bàtie à la place d'une étable ou le saint fut emprisonné et dont la puanteur le fit mourir (2). Mais il est certain que l'église de Saint Marcel est l'ancien temple d'Isis, dont on n'a fait que changer le nom (3).

Quoi qu'il en soit, le saint pape Marcel avait un second corps à l'abbaye de Cluny et un troisième à Mons.

MARCEL, ou MARCEAU, — évêque de Paris, au cinquième siècle. Il faisait de grands miracles. On conte qu'un jour qu'il se trouvait dans une forge, comme il passait pour un homme fort simple, le maître de la forge le pria de prendre à la main une barre de fer toute rouge et de

---

(1) Misson, tome II, page 115.

(2) *Merveilles de Rome*., etc. page 39.

(3) *Voyage de France et d'Italie*, etc., page 387.

lui dire combien elle pesait. Marcel prit la barre sans en souffrir aucun dommage, et en estima le poids avec autant d'exactitude que si sa main eût été une balance.

Un autre jour (1), il changea l'eau de la Seine en vin rouge, à la grande joie des Parisiens. Un autre jour, il changea l'eau de la Seine en liqueur de baume, à la grande admiration des Parisiennes.

Le corps de saint Marcel était dévotement conservé à Paris, dans l'église de Notre-Dame. On portait encore, dans le dernier siècle, la châsse de ce bon saint en procession, avec celle de sainte Geneviève, toutes les fois qu'on voulait avoir de la pluie ou du beau temps.

LE DRAGON DE SAINT MARCEL.

Pendant que saint Marcel était évêque de Paris; on vit mourir une demoiselle noble qui s'était livrée aux plus infâmes débauches. Parce qu'elle était noble, on la mit en terre sainte. Mais aussitôt un dragon hideux, d'une grandeur prodigieuse, vint au cimetière, se jeta sur le corps de la défunte et fit de grands ravages dans la ville. Saint Marcel se transporta à la caverne du dragon, lui donna deux coups de crosse sur la tête; puis lui ayant passé son étole autour du cou, il le conduisit hors de Paris, et lui ordonna d'aller se jeter à la mer, ce que le dragon fit tout incontinent (2).

---

(1) C'était le 6 de janvier, jour de la fête des rois.

(2) André Duval, *Vie de saint Marcel*, et autres légendaires.

Dans les processions de Notre-Dame de Paris, on traînait souvent, en mémoire de ce miracle, à la suite de la châsse de saint Marcel, un grand dragon recouvert de toile peinte, auquel on faisait faire mille sottises (1).

MARCELLIN, — évêque d'Ambrun au quatrième siècle. Son corps était à Ambrun et sa tête à Digne ; mais il avait un second corps à Rome dans l'église de Saint-Barthélemi.

On dit que ce saint vint des extrémités de l'Afrique en Dauphiné, où il voulait répandre la foi. Il fit construire à Ambrun un baptistère, pour donner le baptême aux chrétiens qu'il venait de faire. Ce baptistère se trouva aussitôt rempli d'une eau miraculeuse, que l'on dit venue du ciel, et qui ne tarit jamais ; car quoiqu'on y puise tous les ans, à Noël, à Pâques, et à la Pentecôte, de quoi remplir un autre baptistère sur lequel on baptise actuellement, le baptistère de saint Marcellin est toujours plein jusqu'aux bords. On ajoute que l'eau qu'il renferme est incorruptible et guérit beaucoup de maux.

Les malades se trouvent également bien de se frotter le corps avec quelques gouttes de l'huile de la lampe qui brûle devant l'autel du saint, et qui ne tarit pas non plus, quoiqu'on ne mette jamais rien dans la lampe. Du moins ces choses étaient ainsi avant la révolution, qui a détruit bien des miracles d'un bon revenu.

---

(1) Sauval, *Antiquités de Paris*, livre XI.

MARCELLIN ET PIERRE, — martyrs du quatrième siècle, qui souffrirent auprès de Rome en l'année 304. Leurs corps sont à Mayence, et à Rome dans l'église qui porte leur nom. Mais on montre des parties énormes de leurs reliques, à Tournai, à Cambrai, à Coblentz, à Bologne, à Prague, et dans une multitude d'églises catholiques.

MARCOUL, — abbé de Nanteuil en Normandie, mort en l'an 558. Son corps fut transporté en 950 à Corbigny dans le diocèse de Reims. Les bonnes gens appellent aussi ce saint, *Malcou*; c'est pourquoi on lui attribue le don de guérir les écrouelles. On prétend même que c'est à lui que les rois de France doivent leur privilége anti-scrofuleux; et de fait, nos rois, au retour de leur sacre, allaient de Reims à Corbigny en pèlerinage, et y faisaient une neuvaine, par eux-mêmes ou par un de leurs aumôniers, pour remercier le saint de ce qu'il leur permettait de guérir comme lui les écrouelles (1).

Mais saint Marcoul aurait joué de malheur, si on ne lui eût donné que le corps de Corbigny. Il avait à Mantes un second corps, que l'on trouva sur la route de Rouen, avec ceux de saint Domard et de saint Cariulphe, ses disciples. Les reliques de Mantes, quoique moins fameuses, guérissaient aussi les humeurs scrofuleuses.

Marcoul avait encore diverses reliques à Troyes,

---

(1) Baillet, 22 mai. (Voyez aussi l'article Louis IX.)

dans l'église de Saint-Étienne ; à Reims, dans l'abbaye de Saint-Remy ; à Paris, chez les Carmes de la place Maubert ; à Rouen, à Cologne, à Anvers, etc. ; et enfin un troisième corps entier à Gissé en Bourgogne, où il guérissait les enfans des humeurs froides, que les habitans appellent le *mal de saint Marcoul*. Celui qui faisait trois pèlerinages aux reliques de Gissé, qui les baisait trois fois avec dévotion, ne manquait pas de s'en retourner guéri.

L'auteur de l'inventaire des messes a osé dire :

Or un maçon peut bâtir sans truelles,
Si saint Marcoul guérit les écrouelles.

On donne aux chats le nom de *Marcou*, par antiphrase, parce que, selon un vieux préjugé populaire, le poil de cet animal donne les écrouelles. Ainsi un Marcou saint guérissait le mal que pouvait faire un marcou chat (1).

MARGUERITE. — Dès les premiers siècles, l'histoire de S^te^. Marguerite était regardée comme un ancien roman, par les papes et par les docteurs un peu éclairés. Son nom signifie perle ; et c'est la patrone spéciale des femmes (2). Il y a là dedans une galanterie qui est rare chez les théologiens.

Les légendaires, que rien ne peut arrêter, di-

---

(1) Leduchat, notes au chapitre 38 de l'*Apologie*, d'Henri Estienne, *pour Hérodote*.

(2) Anciennement en Angleterre il était défendu aux femmes de travailler le jour de la fête de sainte Marguerite.

sent que Marguerite naquit à Antioche, de parens païens. Mais on l'éleva dans le christianisme, et bientôt elle désira ardemment de souffrir le martyre pour la foi. Son père, qui était prêtre des faux dieux, la traitait fort mal. Pour comble de désagrément il voulut la marier, elle qui avait fait vœu de virginité, au préfet Olibrius, qui était idolâtre et fort laid.

Olibrius déclara son amour; et se voyant rejeté, il commença par faire déchirer le corps de Marguerite; après quoi il lui demanda encore si elle voulait l'épouser? Comme les tortures n'avaient pas rendu Olibrius plus aimable aux yeux de la jeune fille, elle le repoussa de nouveau; si bien qu'il l'envoya coucher dans un cachot hideux.

C'est là que le diable ayant osé se montrer devant elle, sous la forme d'un dragon monstrueux, elle lui sauta sur le dos, l'étrilla sévèrement et le renvoya assommé (1).

Les gentillesses d'Olibrius recommencèrent le lendemain; et après de longs supplices, Marguerite eut la tête tranchée.

Son corps est dans la cathédrale de Monte-Falcone, sans qu'on sache par quel moyen il y est venu.

On montrait ses jupons et ses cheveux à Saint-Denis. Les jacobins de Poitiers avaient une de ses côtes, qui délivrait les femmes en mal d'enfant; on la vola dans le pieux siècle seizième.

---

(1) C'est à cause de cette aventure qu'on représente sainte Marguerite avec un dragon sous les pieds.

Mais on vénérait encore à Paris, en 1789, dans l'église de Saint-Germain-des-Prés, la ceinture de sainte Marguerite, qui avait la même vertu. Les bénédictins ceignaient les femmes enceintes de cette ceinture, leur promettant un accouchement heureux par la vertu de leur relique, qui était d'un bon rapport, quoiqu'il eût été bien difficile d'en dire l'histoire (1).

Il n'est pas aisé non plus de concevoir pourquoi sainte Marguerite qui fut vierge, fait accoucher les femmes enceintes. — On montrait diverses reliques de cette perle dans sept ou huit cents églises.

MARIE. — Les livres saints nous apprennent très-peu de choses sur la mère de Jésus-Christ; mais les légendaires ont écrit fort longuement l'histoire de sa vie, depuis sa conception jusqu'à son assomption. Nous craindrions d'offenser beaucoup de lecteurs, en transcrivant seulement certaines légendes.

Nous observerons que la sainteté de la vierge Marie était bien moins célèbre dans les premiers siècles qu'à présent. On ne crut pas d'abord qu'elle avait été emportée par des anges; on racontait sa mort comme celle de toute autre sainte.

Baillet dit qu'il est certain que la sainte Vierge est morte; mais d'autres prétendent qu'elle fut emportée vivante dans le ciel; d'autres croient que Dieu la ressuscita quelques jours après sa mort,

(1) Thiers, *Traité des Superstitions*, Liv. II, ch. Ier.

et que des anges l'enlevèrent en chair et en os dans la Jérusalem céleste dont elle est reine.

Quoi qu'il en soit, on ne se doutait pas, nous le répétons, du miracle de l'assomption, dans les premiers siècles. On pensait que le corps de Marie était resté dans son tombeau; et l'on voit que l'impératrice Pulchérie fit demander à Juvénal, évêque de Jérusalem au cinquième siècle, le corps de la sainte Vierge, qu'elle voulait exposer à la vénération des fidèles de Constantinople (1).

Cependant, ce que nous savons du concile œcuménique de l'an 415, prouverait que la sainte Vierge est morte à Éphèse, et qu'on y vénérait son tombeau. Son corps était donc à la fois à Éphèse et à Jérusalem?

Grégoire de Tours dit que, de son temps, c'est-à-dire au sixième siècle, on gardait quelques reliques du corps de la sainte Vierge dans une église d'Auvergne (2). On montrait aussi à Luçon quelques ossemens de la mère de Jésus, qui se conservèrent jusqu'à la fin du neuvième siècle; et sans doute beaucoup d'églises avaient de pareilles reliques.

Mais l'opinion de l'assomption s'étant solidement établie, on fit disparaître tout ce que la sainte Vierge avait été obligée d'emporter dans le ciel;

---

(1) Tillemont, *Mémoires ecclésiastiques*, tome I, p. 492. Citation de Nicephore.

(2) *De gloriâ martyrum*, lib. I, cap. 4 et 9.

et l'on n'honora plus que les choses dont elle avait pu se passer en nous ôtant son corps. C'est de quoi nous allons nous occuper.

CHEVEUX DE LA SAINTE VIERGE.

On ne sait trop où l'on a pu recueillir les cheveux de la sainte Vierge ; cependant on en montre partout et en si grande quantité que cinquante têtes de femmes n'auraient pas suffi pour les produire.

On vénère ces saints cheveux , à Rome , dans l'église de Sainte-Marie-sur-Minerve , dans celle de Saint-Jean-de-Latran , dans celle de Sainte-Suzanne, dans celle de la Sainte-Croix , dans celle de Saint-Sixte , dans celle de Sainte-Marie-in-Campitelli. On les honore à Venise dans l'église de Saint-Marc ; à Bologne dans l'église de Saint-Dominique ; à Padoue dans l'église de Saint-Antoine ; à Oviédo dans l'église de Notre-Dame ; à San-Salvador, à Bruges , à Assise , à Saint-Omer, à Mâcon , à Saint-Flour, à Berre en Provence. On en montrait quelques pàrties dans l'abbaye de Chelles , chez les moines de Cluny , à Chartres , à Saint-Denis , à Paris , dans le trésor de la Sainte-Chapelle , etc., etc., etc.

On dit généralement que les cheveux de la sainte Vierge étaient roux d'or. Mais on no peut en juger par ceux qu'elle a laissés dans mille églises chrétiennes , car il y en a de toutes les couleurs.

Nous remarquerons encore que l'on faisait avec quelque solennité , à Oviédo , à Bruges , à Saint-

Omer et ailleurs la fête des cheveux de la Vierge.

ANECDOTE D'UN CHEVEU DE NOTRE-DAME (1).

Un religieux montrait les reliques de son couvent, devant une nombreuse assemblée. La plus rare à son avis était un cheveu de la sainte Vierge, qu'il présentait aux fidèles en écartant les mains. Un paysan ouvrant tous ses yeux, dit en s'approchant : « Mais, mon révérend père, je ne vois pas le saint cheveu. » — « Parbleu, je le crois bien, répondit le moine, il y a vingt ans que je le montre, et moi-même je ne l'ai pas encore vu ».

PEIGNES DE LA SAINTE VIERGE.

Il faut qu'elle en ait eu deux, car on en montre un à Rome, dans l'église de Saint-Martin, au mont Esquilinus, et un autre à Besançon dans l'église de Saint Jean-le-Grand (2).

ONGLES DE LA SAINTE VIERGE.

On conservait à Maillezais en Poitou, les rognures des ongles de la sainte Vierge, dans un petit sac de satin rouge. Ce n'était sans doute pas la seule relique de ce genre (3).

LAIT DE LA SAINTE VIERGE.

« Il n'y a si petite villette, ni si méchant cou-

---

(1) Cette anecdote se trouve dans divers recueils.
(2) Calvin, *Traité des Reliques*.
(3) D'Aubigné, *Confession de Sancy*, chap. 7.

» vent, soit de moines, soit de nonnains, où l'on » ne montre du lait de la sainte Vierge, les uns » plus, les autres moins. Tant y a que si la sainte » Vierge eût été une vache, ou qu'elle eût été » nourrice toute sa vie, à grande peine en eût- » elle pu rendre une si grande quantité (1). »

Nous ne citerons que les lieux les plus célèbres où ce saint lait a reçu un culte.

On montrait solennellement à Gênes, une fiole assez considérable de lait de la sainte Vierge (2). Cette relique guérissait les maux de sein, et avait beaucoup d'autres propriétés.

On garde à Rome une fiole de lait de la Vierge dans l'église de Saint-Nicolas *in carcere*. Cette église est l'ancien temple de la piété filiale, bâti à la place d'une prison dans laquelle une femme sut nourrir son père de son lait. On en sait l'histoire.

A Rome encore, on montre une fiole de lait de la Vierge, dans l'église de Sainte-Marie, *in campitelli* ;

Une autre fiole de lait de la Vierge, dans l'église de Sainte-Marie du peuple ;

Une fiole de lait de la Vierge, dans l'église de Saint-Alexis ;

Une fiole de lait de la Vierge, à Venise, dans l'église de Saint-Marc ; elle donne du lait aux nourrices qui en demandent.

---

(1) Calvin, *Traité des Reliques*.

(2) Henri Estienne, *Apologie pour Hérodote*, ch. 38.

Une fiole de lait de la Vierge, chez les Célestins d'Avignon.

Une fiole de lait de la Vierge à Padoue, dans l'église de Saint-Antoine.

Quelque peu du lait de la Vierge, dans la métropole d'Aix en Provence.

Une fiole de lait de la Vierge, dans la cathédrale de Toulon.

On vénérait à Chartres une fiole du lait de la Vierge, recueilli en Judée pendant qu'elle allaitait l'Enfant-Jésus.

Mais on avait dans cette même ville, un autre vase de lait plus miraculeux. On conte que Fulbert, quarante-quatrième évêque de Chartres, ayant dans le palais un feu incurable qui lui brûlait la langue, la sainte Vierge lui apparut, lui commanda d'ouvrir la bouche, et y fit jaillir de ses mamelles qu'elle pressa de ses doigts sacrés *une ondée* de lait excellent, qui éteignit soudain le feu de sa langue et la rendit plus saine que jamais. On ramassa sur les joues de Fulbert plusieurs gouttes de ce lait sacré, que l'on conserva dans une fiole, au trésor de Chartres, et qui fit bien des prodiges de guérison en faveur des femmes qui avaient le sein malade (1). Il est vrai qu'on n'a pas vu ces prodiges.

On honorait encore des fioles pleines du lait de la Vierge, à Berre en Provence, à Chelles, à Paris, dans le trésor de la sainte Chapelle, à Guimaranès en Portugal, etc., etc., etc.

---

(1) *Histoire de l'Église de Chartres*, p. 46, 85, 87, 92.

On gardait à l'abbaye d'Evron, dans le Maine, une fiole qui contenait quelques gouttes de lait, que la Vierge laissa échapper lorsqu'elle fuyait en Égypte la persécution d'Hérode. On avait acquis cette relique au temps des croisades. Elle avait fort bien enrichi le monastère, qui renfermait une douzaine de religieux, et qui possédait plus de quarante mille livres de rentes (1).

On vénérait à Saint-Louis de Naples, une autre fiole de lait de la sainte Vierge, qui devenait liquide à toutes les fêtes de Notre-Dame, et qui était caillé le reste de l'année (2).

L'abbaye de Royaumont avait au contraire une fiole de lait habituellement liquide, qui prenait la consistance du fromage à la pie, aux fêtes de la sainte Vierge. — Nous craindrions de devenir ennuyeux en allongeant cette liste.

GROTTE DU LAIT DE LA VIERGE.

Les pèlerins visitent, à deux cents pas de Bethléem, une grotte où la sainte Vierge se cacha quelques instans, pendant que saint Joseph allait acheter à la ville des provisions pour le voyage en Égypte. On raconte, qu'en attendant son époux, Marie donna à téter à l'enfant Jésus, et que quelques gouttes de son lait tombèrent sur un petit rocher qui s'amollit. Depuis ce temps, les nourrices qui manquent de lait vont à la grotte, raclent

---

(1) *Nouvelles recherches sur la France.* — *Recherches sur la Charnie dans le Maine*, au tome II.

(2) Misson, tome II, page 34.

un peu de poudre du rocher qui est devenu tout blanc, la boivent dans du vin ou dans du bouillon, et sentent aussitôt leurs mamelles se remplir. Les femmes turques mêmes recourent à ce remède miraculeux ; et l'on assure qne si un homme avait l'imprudence de boire quelque peu de cette poudre du rocher de la Vierge, il lui pousserait incontinent des tétons pleins de lait.

Nous rapportons toutes ces choses sur le témoignages de trois moines (1).

RELIQUE PLUS SINGULIÈRE.

« Ce qui m'apprit encore à mépriser les reliques » c'est que je vis, en Catalogne, à Jossé en Au- » vergne, et dans d'autres lieux, *un linge sale de* » *la sainte Vierge, ayant ses fleurs*.... (2).

ANNEAU NUPTIAL DE LA VIERGE.

L'anneau que la sainte Vierge reçut de saint Joseph, le jour de son mariage, a été nécessairement conservé mille ou onze cents ans, par quelque bon ange. Un bijoutier de Jérusalem, apporta cet anneau en Italie, au commencement du onzième siècle, et le vendit à un habitant de Chiusi en Toscane, qui le garda dix ans chez lui.

Enfin, le scrupule qu'il avait de priver ainsi

---

(1) *Voyage du P. Nau en Terre-Sainte*, liv. IV, chap. 14: — *Voyage du P. Goujon*, page 276. — *Voyage d'un franciscain*. Paris, 1760. Ire. partie, chap. 33.

(2) D'Aubigné, *Confession catholique du sieur de Sancy*, chap. 7, Iere. partie.

les fidèles d'une chose si sacrée, le porta à remettre l'anneau de la Vierge dans l'église de Sainte-Mustiole. Cette relique n'avait point encore fait de miracles : elle en fit de très-grands, aussitôt qu'elle fut entre les mains des ecclésiastiques.

En l'année 1477, un cordelier allemand, chargé de montrer le saint anneau au peuple de Chiusi, feignit de le remettre dans sa boîte, le détourna adroitement, le fit couler dans sa manche et l'emporta à Pérouse.

Lorsqu'il eut découvert au sénat et au peuple de cette ville le vol qu'il avait fait, on arrêta que ce vol lui serait pardonné et qu'on lui payerait généreusement sa relique.

Cependant les habitans de Chiusi, ayant appris la friponnerie du moine, envoyèrent à Pérouse des députés qui redemandèrent l'anneau de la sainte Vierge. Mais toutes leurs démarches furent inutiles. La clergé de Pérouse fit enfermer l'anneau saint dans un double coffre de fer, chargé de cadenas et de serrures. Dès lors, les peuples de Pérouse et de Chiusi prirent les armes ; et l'anneau de la Vierge devint la cause d'une guerre où s'intéressèrent toutes les provinces de l'Italie.

Le pape Sixte IV, voulant mettre les parties d'accord, fit confisquer le saint anneau qui fut emporté à Rome. Mais Innocent VIII, son successeur le rendit à la ville de Pérouse, où il est conservé dans un reliquaire extrêmement riche.

Cependant l'anneau de Pérouse pourrait bien

n'être pas le véritable anneau de la sainte Vierge. Lorsqu'il parut pour la première fois à Chiusi, il y avait près de deux cents ans que l'on montrait, à Semur en Bourgogne, la bague nuptiale de Notre-Dame. On conserve à Rome, dans l'Église de Ste.-Marie-in-via-lata, un troisième anneau de la sainte Vierge. On en vénérait un quatrième à l'abbaye d'Anchin près de Douai.

Parmi les nombreux miracles que faisait par-tout l'anneau de la sainte Vierge, il avait surtout la vertu de procurer aux femmes un heureux accouchement (1).

VOILE DE LA SAINTE VIERGE, etc.

Le voile de Marie fut transporté, dit-on, de Jérusalem à Constantinople. On ajoute que quelques empereurs le portèrent à la bataille, et que ce saint étendard leur donna plusieurs fois la victoire.

On se vante de posséder maintenant le voile de la Vierge à Trèves; on dit qu'il y fut apporté de Constantinople en l'année 1207. Mais il était encore dans la ville de Constantin au quinzième siècle.

Le voile de la sainte Vierge est en troisième lieu à Rome dans l'église de Sainte-Marie-du-Peuple. On le montrait également tout entier à Chartres. On en avait un cinquième à Mont-Serrat; un sixième à l'Escurial; on honore le septième dans l'église de l'Annonciation de Moscou.

---

(1) Baillet, 15 août. — Calvin, *Traité des Reliques*.

Un huitième voile de Marie se voit sans doute encore à Marseille, dans l'église de Notre-Dame-la-Majeure, etc.

Les huguenots dissipèrent, à Saint-Front en Périgueux, une des coiffes de la sainte Vierge (1). Mais on en montre une autre, qui pourrait convenir à une femme de huit pieds, dans l'abbaye de Saint-Maximin de Trèves; une troisième qui coifferait à peine une jeune fille de dix ans, dans le trésor des reliques de Raguse; une quatrième qui ne ressemble à rien, dans le monastère de l'Escurial.

Le bandeau que la sainte Vierge portait sur le front se voit à Bologne, à Moscou et à San-Salvador. Celui de Bologne est teint de quelques taches de sang, qui rejaillirent sur la figure de Notre-Dame, lorsqu'on perça le côté de Jésus sur la croix. Nous avons déjà observé que les Juifs ne connaissaient pas le linge.

CHEMISE DE LA SAINTE VIERGE.

Nicéphore, qui compilait au quatorzième siècle, raconte que la sainte Vierge légua en mourant ses deux chemises à deux veuves de ses voisines. Par un heureux concours de circonstances, les deux saintes chemises se trouvèrent rassemblées à Constantinople, vers l'an 810. Elles furent envoyées comme un présent considérable à notre empereur Charlemagne, qui les donna à l'église de Notre-Dame-d'Aix-la-Chapelle.

---

(1) Leduchat, *Remarques sur le chapitre VII de la confession de Sancy.*

Mais dans la suite, Charles-le-Chauve repassa une de ces deux chemises à l'église de Chartres, où elle attira de tous côtés l'affluence des dévots.

L'évêque Nivelon apporta aussi de Constantinople une troisième chemise de la sainte Vierge, qu'il déposa en 1205 dans l'église de Soissons ; et l'on en montre une quatrième à Utrecht.

On faisait voir ensemble, à Aix-la-Chapelle, la chemise de Marie et les chausses de Joseph. La chemise avait plus de six pieds de haut, tandis que les chausses pouvaient à peine convenir à un nain de trois pieds. « Il y a bien peu d'adresse, » dit Calvin, de garder si peu de proportion en- » tre les chausses du mari et la chemise de la » femme. »

HISTOIRE DE LA CHEMISE DE CHARTRES.

On se vante de posséder à Chartres la seule véritable chemise de la sainte Vierge ; et voici comment les Chartrains racontent les aventures de cette relique.

La sainte Vierge ayant donné en mourant sa garde-robe à une bonne veuve, qui la servait depuis la mort de son fils, les divers objets que Marie avait portés pour se vêtir se mirent à faire des miracles, si bien qu'on en prit grand soin. On les plaça dans de belles châsses ; et pendant quelques siècles ils passèrent dans plusieurs mains.

La chemise de la sainte Vierge appartenait à une femme juive, lorsque Candidus et Galbius, patrices de Constantinople, revenant de Jéru-

salem où ils avaient fait un pèlerinage, s'arrêtèrent dans le pays où cette femme demeurait. Elle les reçut chez elle, et leur offrit avec bienveillance de se reposer quelques jours dans sa maison. Ils remarquèrent que leur hôtesse conservait, dans une châsse, la chemise de Notre-Dame, qu'ils reconnurent parfaitement, quoiqu'ils n'en eussent jamais rien vu. Ils ne perdirent point l'occasion de voler une relique qui leur semblait mal chez une juive; ils s'échappèrent avec la châsse et apportèrent la sainte chemise à Constantinople.

On prétend qu'ils la voulaient garder pour leur maison; mais la relique fit tant de miracles, qu'on la découvrit, et que l'empereur la fit mettre dans une belle église.

Quelque temps après, l'impératrice Irène reçut à sa cour le sultan Haroun-al-Raschid et l'empereur Charlemagne qui revenait de la Terre-Sainte. Elle leur ouvrit ses trésors et leur offrit d'y prendre quelques curiosités. Charlemagne choisit pour sa part la chemise de la sainte Vierge, avec deux ou trois autres reliques qu'il fit apporter à Aix-la-Chapelle.

Charles-le-Chauve donna par la suite la sainte chemise à l'église de Chartres; et en l'année 908, les Normands qui ravageaient la France ayant mis le siége devant Chartres, l'évêque Gousseaume, qui n'avait point de troupes pour se défendre, fit de la chemise de la vierge un étendard, et marcha à la tête de son peuple, au-devant des Normands, qui prirent aussitôt la fuite, comme si

Notre-Dame eût combattu contre eux avec une armée d'anges.

Il est vrai que tous les habitans de Chartres avaient tant de confiance dans leur relique, qu'ils se battaient en déterminés qui se croyaient invulnérables.

Un peu plus tard, dans un incendie qui consuma l'église, la sainte chemise demeura saine et entière. Il faut ajouter qu'on l'avait cachée dans une cave, éloignée du feu ; « et par ce moyen la » sainte Vierge conserva sa chemise contre la vio- » lence des flammes. »

Enfin cette chemise n'a pas cessé de faire des miracles, en faveur de ceux qui ont la dévotion de passer par dessous en payant; et ceux qui portent sur eux la figure d'icelle sont à l'abri de tout danger.

Aussi les Chartrains ont-ils montré de tout temps beaucoup d'attachement pour une relique qui attirait tant de pèlerins et d'argent à leur église. On la mit dans une châsse double ; la première était d'or pur, et la seconde qui lui servait d'étui était de cèdre couvert de lames d'or ; elle était enrichie de diamans et de toutes sortes de pierres précieuses ; et l'on y avait joint tant de richesses qu'elle aurait fait la fortune de mille pauvres familles (1). — La révolution ne l'a probablement pas épargnée.

Nous remarquerons ici qu'on montre à Rome,

---

(1) *Histoire de l'église de Chartres*, Chap. XII et XIII.

dans l'église de Saint-Alexis, quelques débris du lit de la sainte Vierge. On le voyait tout entier à Soissons.

CHAUSSURES DE NOTRE-DAME.

On montre un soulier de la sainte Vierge à Saint-Flour, un autre soulier à Soissons, un troisième soulier dans l'église principale de Moscou, un quatrième au bourg de Saint-Jacquème en Savoie; un cinquième à Rhodès, un sixième à Notre-Dame-du-Puy, etc.

On avait une de ses pantoufles à Saint-Nicaise de Reims, une autre à Nantes, une autre à l'Escurial. Toutes ces pièces de chaussures avaient chaussé des pieds de taille différente, si l'on en juge par leur forme. Mais si l'on s'en rapporte à la foi, c'est autre chose.

Les Espagnols devaient à une révélation la mesure du pied de la sainte Vierge, qui paraît à cette mesure avoir été petit et mignon. Le pape Jean XXII accorda de grandes indulgences à ceux qui baiseraient avec dévotion cette mesure du pied de Notre-Dame. Quelques théologiens ont prétendu que Jean XXII n'avait pu accorder des indulgences pour une pratique superstitieuse. Mais il les accorda si bien, que l'inquisition de Rome fut obligée de les supprimer le 23 de juin 1635, sans respect pour l'infaillibilité du saint pape qui établit les taxes des parties casuelles.

VÊTEMENS DE LA SAINTE VIERGE.

Vers le milieu du cinquième siècle, une vieille

juive se vanta de posséder la robe de la Vierge. On la crut, dit-on, avidement; on transporta cette relique en grande pompe à Constantinople. On lui rendit un culte solennel, avec un office particulier; et les Grecs font encore aujourd'hui, le 2 de juillet, la fête de la sainte robe.

Mais ce n'est pas la seule; et si nous devons croire à tout ce qu'on nous montre des vêtemens de la sainte Vierge, elle était bien magnifiquement nippée. Car on garde une autre de ses robes à Rome, dans l'église de Saint-Jean-de-Latran, une troisième dans l'église de Sainte-Marie-sur-Minerve, une quatrième dans l'église de Sainte-Marie-du-Peuple, une cinquième dans l'église de Sainte-Barbe, une sixième dans l'église de Saint-Blaise, une septième dans l'église de Saint-Thomas-in-Parione, une huitième dans l'église de Sainte-Susanne, une neuvième à San-Salvador en Espagne, une dixième à Avignon, une onzième à Marseille, une douzième à Toulon, une treizième à Assise, une quatorzième à Arles, une quinzième à Novogorod, une seizième à l'Escurial. On en montrait une dix-septième à Berre en Provence, une dix-huitième à l'abbaye de Montier-la-Celle en Champagne, une dix-neuvième à la Chartreuse de Montdieu, une vingtième à Bruxelles, etc.

La plupart de ces robes supposent que la personne qui les portait était fort riche. On conserve, dans le trésor des reliques de Munich, un morceau de moire d'or, que l'on fait honorer comme partie d'une robe de la sainte Vierge, et qui justifie

ce que nous disons de son opulence. Ces reliques ont toutes, comme les saintes chemises, des vertus très-miraculeuses.

CEINTURE DE LA SAINTE VIERGE.

Nicéphore conte que, quand les anges emportèrent la sainte Vierge, elle laissa tomber sa ceinture, que saint Thomas s'empressa de ramasser. Il ajoute que cette ceinture fut transportée à Constantinople, vers le milieu du quatrième siècle. Les Grecs font toujours le 31 d'auguste *la fête de la ceinture de la mère de Dieu.*

Cette ceinture passa de Constantinople à Soissons, en l'année 1205; et elle y reçut bientôt un grand culte. Cependant on la montre aussi à Notre-Dame de Mont-Serrat; on la conservait à Notre-Dame de Paris, dans un reliquaire de cristal; on la vénérait à Chartres; on la voit à Assise; on l'honore en sixième lieu à Prato en Toscane.

Cette dernière n'est pas la moins célèbre; outre qu'elle procure des accouchemens heureux, qu'elle délivre de tout péril, et qu'elle accorde beaucoup de grâces, elle a fait divers miracles pour montrer son attachement à l'église de Prato. Toutes les fois que des voleurs ou des moines essayèrent de la dérober, elle s'échappa de leurs mains, et revint seule dans son reliquaire, qu'il est impossible d'emporter du pays.

VAISSELLE DE LA SAINTE VIERGE, etc.

On montre, dans la maison de Lorette, plu-

sieurs pièces de vaisselle qui ont été, dit-on, à l'usage de la sainte famille, et qui consistent en écuelles et en plats de terre, que l'on a recouverts de lames d'or. Misson vit un de ces plats, qui était seulement revêtu d'argent par-dessous. On voulut lui persuader que c'était une terre étran gère (ce qui au fond n'aurait pas été difficile à trouver); mais il n'y vit qu'un plat de faïence ordinaire, dont l'émail avait été si mal écrouté, qu'il en paraissait encore quelque partie (1).

On dit cependant que plusieurs malades ont été guéris, pour avoir bu de l'eau qui avait passé par un de ces plats ou par une de ces écuelles (2).

On se vante de conserver, dans le même lieu, l'armoire où la sainte Vierge mettait sa vaisselle. On garde ailleurs des gants, des fuseaux, et divers petits meubles qui ont appartenu à Notre-Dame, et qu'on a miraculeusement su retrouver.

MAISON DE NOTRE-DAME A NAZARETH, etc.

On visite à Nazareth la maison où Jésus fut conçu dans le sein de Marie. C'est un petit caveau souterrain, qui n'a guère que dix-huit pieds de longueur, et qui est taillé dans le roc. On y remarque deux colonnes, dont l'une, qui est rompue à la base, marque l'endroit où la sainte Vierge était à genoux, lorsque l'ange Gabriel

---

(1) *Nouveau Voyage d'Italie*, tome I, pages 312 et 313.

(2) *Voyage de France et d'Italie par un gentilhomme français*, page 743.

vint lui annoncer le mystère de l'incarnation. Il s'était arrêté à l'endroit où l'on a placé la seconde colonne, et l'on ajoute qu'il trouva Notre-Dame récitant son chapelet.

La colonne qui est rompue à sa base, et qui se soutient presque suspendue à la voûte par une espèce de miracle perpétuel, opère tous les jours de grandes merveilles. On dit que les femmes enceintes qui peuvent s'y aller frotter, accouchent heureusement, et que ceux qui s'y grattent le dos sont délivrés de toutes sortes de douleurs internes. On ajoute que des ceintures qui ont touché cette colonne produisent les mêmes merveilles en différens pays.

Tout respire une extrême pauvreté dans cette maison de la sainte Vierge. On n'ose même plus y allumer de cierges, parce que les Turcs y allaient mettre le feu à leurs pipes (1).

On montre aussi à cinquante pas la boutique de saint Joseph ; et l'on prétend qu'il y avait, devant la cave dont nous venons de parler, une autre petite chambre qui fut emportée par les anges en Italie, comme nous le dirons à l'article de Notre-Dame de Lorette. Mais on verra par la répétition des mêmes détails, que la maison de Lorette est la même que celle de Nazareth, ou plutôt que ni l'une ni l'autre n'a été habitée par la sainte Vierge.

---

(1) *Voyage du père Goujon en Terre-Sainte*, page 66. — *Voyage d'un religieux de saint François*, chap. VI. — Bruzen de la Martinière au mot *Nazareth*.

On voit aussi, dans les environs de Bethléem, de Nazareth, de Jérusalem, et dans d'autres lieux de la Palestine, quelques fontaines qui portent le nom de fontaines de la Vierge, parce qu'elles servirent, dit-on, aux usages de la sainte famille. On possédait à Paris, dans l'église de Saint-Sulpice, une pierre sur laquelle Notre-Dame lavait les drapeaux de l'enfant Jésus (1). On révérait la même pierre à Saint-Martin de Tours, et dans la principale église de Tolède.

On baise à Bethléem, auprès de la sainte crèche, la pierre sur laquelle la Vierge était assise, tenant l'enfant Jésus lorsque les trois rois vinrent l'adorer.

On montre auprès de Jérusalem, derrière la grotte où Notre-Seigneur sua sang et eau, un monument délabré, qu'on appelle le sépulcre de la sainte Vierge, quoiqu'il soit constant par le témoignage des écrivains des premiers siècles que la sainte Vierge a été enterrée à Éphèse; et l'on voit, dans plusieurs historiens cités par Tillemont (2), qu'il faudrait chercher le tombeau de la Vierge à Constantinople, puisque l'impératrice Pulchérie le fit transporter dans cette ville.

On croit enfin avoir conservé le suaire ou linceuil dans lequel la sainte Vierge fut ensevelie. Ce suaire fut apporté à Constantinople au milieu

---

(1) Dulaurens, *les Abus dans les cérémonies et dans les mœurs*, page 100.

(2) *Mémoires ecclésiastiques*, tome I, page 497.

du cinquième siècle. Il passa ensuite à Venise, et il se trouve maintenant dans diverses églises chrétiennes ; mais il n'a pas fait beaucoup de bruit.

Voyez, pour le culte, les images et les portraits peints par saint Luc, l'introduction des Notre-Dame.

MARIES. — Le bourg des trois Maries, au diocèse d'Arles, était autrefois un pèlerinage célèbre, parce qu'on croyait que c'était le lieu où les trois Maries avaient débarqué avec la tête de saint Jacques-le-Mineur. On y gardait les corps de ces trois saintes femmes, qui sont aussi à Constantinople, à Bologne, et dont on voyait à Chartres quelques parties détachées.

Mais il y a eu, entre les théologiens, des disputes assez graves sur les trois Maries, qui étaient, selon l'opinion la plus commune, Marie-Madeleine, Marie de Cléophé et Marie Salomé. D'autres mettent Marie, mère de Jésus, à la place de Marie Salomé ; d'autres placent, dans le nombre des trois Maries, Marie de Béthanie.

Nous avons parlé de la vierge Marie et de Madeleine, nous dirons quelques mots des autres Maries.

Marie de Cléophé était sœur de la sainte Vierge, et mère de saint Jacques-le-Mineur, de saint Jude et de saint Simon. Si son corps fut honoré aux Trois-Maries, à Constantinople et à Bologne, elle en a un quatrième à Véroli, dans la campagne de Rome, un cinquième à Ciudad-Rodrigo en

Portugal, et une sixième tête à Venise, dans l'église des Servites.

Marie Salomé, mère de saint Jacques-le-Majeur et de saint Jean le bien-aimé, a pareillement cinq corps, dans les mêmes lieux où l'on vénère ceux de Marie, femme de Cléophé, ou Alphée, ou Cléophas.

Outre tous les corps que peut avoir sous différens noms, Marie de Béthanie, sœur de Marthe et de Lazare, et qui est selon quelques-uns la même que Marie-Madeleine, elle a sous le nom de Marie de Béthanie un corps à Moscou, un autre corps à l'Escurial, et une tête à Raguse.

Toutes ces saintes sont honorées d'un grand culte; mais chaque diocèse fait leur histoire à sa manière.

MARIE ÉGYPTIENNE. — Voici comment cette fameuse prostituée du siècle cinquième raconte son histoire, dans la septième lettre cabalistique du marquis d'Argens :

« Il est vrai que pendant quelque temps, j'ai » été livrée à l'impudicité. Mais quelle rigoureuse » pénitence n'en ai-je pas faite dans la suite ? Ma » légende ne dit-elle pas qu'étant allée à Jérusa- » lem, pour y faire le vilain métier que j'avais » exercé dans Alexandrie, je me sentis poussée » par une force inconnue dans une église, où » j'aperçus une image de la Vierge, et que lui » ayant demandé ce qu'il fallait que je fisse pour » plaire à Dieu, l'image m'ordonna d'aller dans

» le désert. J'obéis ; je me retirai dans une soli-
» tude ; j'y vécus quarante-sept ans ; et j'y fus ser-
» vie les trente derniers par les anges. Il est vrai
» qu'ils n'eurent pas beaucoup de peine à faire ma
» cuisine ; car je ne mangeai, dans les dix-sept
» dernières années, que deux pains d'une livre. »

Une autre courtisane lui répond :

« Vous ne dites pas que la légende, qui fait
» mention de vos vertus, nous apprend aussi
» qu'après votre conversion, ayant passé une ri-
» vière dans un bateau, et n'ayant pas de quoi
» payer les bateliers, vous leur offrîtes l'usage de
» votre corps pour les satisfaire (1). — Vous me
» direz peut-être qu'on n'est obligé d'acquitter ses
» dettes qu'avec les espèces qu'on possède. Mais
» je crois qu'il y avait beaucoup plus d'avarice
» que d'indigence dans votre procédé. Vos histo-
» riens assurent que vous aviez plusieurs amans
» excessivement riches, qui vous comblaient de
» présens. Ils ajoutent que quand vous sortîtes de
» l'église où vous aviez eu une conversation avec
» l'image, vous étiez chargée de bijoux. Tout cela
» est incompréhensible. — Retranchez-vous dé-
» sormais à n'être invoquée que par quelques
» vieilles courtisanes surannées. Elles vous pla-
» cent avec plaisir en paradis, parce qu'elles es-
» pèrent qu'après s'être aussi bien diverties que

---

(1) On avait peint à Paris, dans une chapelle de la rue de la Jussienne, sainte Marie d'Égypte troussant sa robe, avec cette inscription : *Comment sainte Marie Égyptienne offrit son corps au batelier.*

» vous dans ce monde, elles auront aussi avec vous » le même bonheur dans l'autre. »

On sait que les anges qui servaient sainte Marie l'Égyptienne, dans son désert, l'abandonnèrent à sa mort, et qu'elle fut enterrée par deux lions. Ces sortes de prodiges n'étaient pas rares alors.

Le corps de cette sainte doit être à Rome, où il fut transporté au sixième siècle. Mais il est aussi à Crémone. Il était encore à Tournai ; et la bonne pénitente a une troisième ou quatrième tête à Naples.

Lorsque don Alphonse de Portugal, chassé par le roi d'Espagne Philippe II, se vint réfugier en France, il apporta comme un riche trésor, une grande châsse qui contenait les reliques de trente-cinq saints. On avait alors beaucoup de zèle pour sainte Marie d'Égypte ; il donna un premier corps de cette sainte à l'église de Munich ; il en donna un second à la ville d'Anvers ; il donna diverses reliques qui feraient sans doute un troisième corps aux églises de Saint-Merry et de Saint-Martin-des-Champs de Paris, et à diverses maisons religieuses.

MARIE D'OIGNIES, — recluse d'Oignies, à quatre lieues de Namur, grande amie du cardinal Jacques de Vitri, à qui elle laissa sa vieille ceinture et son mouchoir de poche qui n'était qu'un chiffon tout déchiré. Il garda comme des reliques très-précieuses ces deux objets qui enrichirent dans la suite l'église d'Oignies, où l'on vénère aussi le corps de la sainte, son couteau qui sert à

peu de chose, et sa chemise de laine qui procure aux femmes d'heureux accouchemens.

MARINE, — vierge travestie, dont l'histoire est extrêmement attendrissante. On croit qu'elle vécut au huitième siècle, dans la Palestine, ou dans l'Égypte, ou dans la Bithynie.

Le corps de cette vierge admirable, dont on ne reconnut le sexe qu'après sa mort, reçoit un culte à Venise dans l'église qui porte son nom. On montre aussi dans cette ville, une robe de soie que l'on dit avoir été portée par elle (1). Mais dans l'état d'anachorète qu'elle avait embrassé, on ne portait pas de robes de soie.

Sainte Marine avait un second corps à Constantinople; et l'on montrait d'elle diverses reliques à Paris, dans une petite église qui lui était dédiée (2). On ne sait d'où sont venues toutes ces choses. On visite aussi dans la Palestine, auprès du Liban, la grotte où mourut, dit-on, sainte Marine.

MARIUS ou MARIS, — martyr du quatrième siècle, originaire de Perse. Il a deux corps dans Rome même, l'un dans l'église des Quatre-Cou-

---

(1) *Voyage de France et d'Italie par un gentilhomme français*, page 854.

(2) C'est dans cette église que l'on mariait les amans qui s'étaient connus de trop près avant le sacrement. On leur méttait au doigt uu anneau de paille, comme un emblème de leur fragilité.

ronnés, l'autre dans l'église de Saint-Adrien ; ce qui n'empêche pas qu'on montrait ses reliques à Selgenstad sur le Mein, à Courtrai, à Crémone, à Prumm dans le diocèse de Trèves, à Gemblours en Brabant, etc.

MARTHE, — sœur de Lazare. On prétend qu'elle vint mourir à Tarascon, et qu'elle délivra cette ville d'un dragon affreux qu'on nomme la Tarasque, en le touchant d'une petite croix de bois incorruptible, qui se montre encore dans le trésor des reliques de Tarascon, avec les doigts de la sainte, autrefois ornés de pierres précieuses, son crâne et son corps qui fait de grands miracles, et qui est par double emploi à Tolède.

La vie de sainte Marthe fut écrite, disent les légendaires, par sainte Marcelle sa servante.

Il y a une autre Marthe, femme de saint Marius, dont nous avons parlé. Ses reliques se trouvent dans les mêmes lieux où l'on vénère celles de son mari, avec qui elle souffrit le martyre.

MARTIN, — évêque de Tours, au quatrième siècle. Son culte a été fameux et ses reliques célèbres. Il mourut à Cande, au confluent de la Loire et de la Vienne, vers l'an 397, après avoir prêché la foi dans beaucoup de pays, principalement dans le Poitou et la Touraine.

Aussitôt qu'il fut mort, les Poitevins et les Tourangeaux se disputèrent ses reliques. Comme il était né en Pannonie, et qu'il n'avait guère eu

de demeure fixe, tous les chrétiens chez qui il avait fait quelque séjour se croyaient en droit de réclamer son corps. Les Poitevins disaient à ceux de la Touraine, qu'ils devaient se contenter d'avoir eu Martin pour évêque. Les Tourangeaux répondaient : vous avez encore été mieux servis que nous ; car le saint vous a ressuscité deux morts, au lieu qu'il ne nous en a ressuscité qu'un.

Toute la journée se passa dans les querelles. Mais la nuit suivante, le clergé de Tours profita du sommeil des Poitevins pour enlever le corps du saint, qui était déjà loin au lever du soleil. Le peuple de Tours reçut avec pompe le corps de son évêque ; et saint Brice, qui lui succéda, lui fit bâtir une église ; car alors c'était le peuple qui canonisait.

Lorsque les Normands-Danois entrèrent en France, ils ravagèrent l'abbaye de Marmoutier, que Martin avait fondée, tuèrent la plupart des moines ; et comme ils se disposaient à marcher sur Tours, le vénérable Hébern, abbé de Marmoutier, accompagné des vingt-quatre moines qui lui restaient, et de douze chanoines Tourangeaux, transporta le corps du saint à Orléans, et de là Auxerre. Il demeura trente ans dans cette dernière ville et y fit des miracles continuels. Le meilleur, c'est que les vingt-quatre moines de Marmoutier furent tous faits évêques ou abbés de bons monastères.

Quand la France redevint paisible, le clergé de Tours redemanda les reliques de saint Martin, que

l'évêque Aumar refusa de rendre. Quelques ossemens célèbres étaient alors une source de richesses. Les Tourangeaux s'adressèrent au roi Charles-le-Gros, qui ne les écouta point, et les laissa vider seuls leur querelle. Cette conduite d'hérétique affligea Ingelger, comte de Gâtinais. Ce seigneur se chargea de la cause du clergé de Tours; il entra dans Auxerre à la tête d'une armée de six mille hommes, assiégea l'église de Saint-Germain, et redemanda le corps de saint Martin, d'un ton qui ne permettait plus de le refuser.

On ordonna aussitôt la translation des saintes reliques. Les évêques de Troyes et d'Autun se rendirent à Auxerre, pour la cérémonie du départ. Après une messe célébrée en grande solennité par l'évêque auxerrois, Ingelger, comte de Gâtinais, et Abnar, comte d'Auxerre, prirent le saint corps sur leurs épaules. La marche fut partout une marche de triomphe. L'archevêque de Tours, l'évêque du Mans, l'évêque d'Angers et plusieurs autres prélats vinrent au devant du saint avec leur clergé et leur peuple. C'étaient là les grandes fêtes de la France d'alors.

Le corps de Martin fut reçu à Tours, le 13 de décembre de l'année 887. Il y resta, dit-on, jusqu'en l'an 1562, (quoiqu'on prétende d'ailleurs qu'il fut transporté à Salzbourg). Mais alors les huguenots le brûlèrent en place publique, et s'enrichirent de la châsse.

Deux ans après, on retrouva le grand os d'un bras avec un morceau du crâne; et ces dernières

reliques ne furent dissipées qu'à la révolution. Le clergé de Tours disait que cet os et ce morceau de crâne avaient été retirés des flammes allumées par les huguenots. Mais on voit dans le rapport de l'ouverture de la châsse en 1562, qu'on ne put sauver des flammes un morceau du *crâne*, puisque les huguenots ne trouvèrent dans cette châsse où se conservait, disait-on, tout le corps du glorieux saint. Martin, que deux petits ossemens qui ressemblaient assez à des ossemens d'hommes, avec des tenailles, un marteau et quelques clous (1).

Quoi qu'il en soit, les reliques de saint Martin étaient autrefois très-vénérées de nos pères. On n'osait enfreindre un serment fait sur le tombeau du saint. On allait le visiter avant d'aller à la guerre; et c'était sur quelqu'un de ses restes que plusieurs de nos rois juraient les traités.

LA CHAPE DE SAINT MARTIN.

Le manteau ou chape de saint Martin faisait aussi des merveilles. Sulpice-Sévère raconte qu'une femme fut guérie d'un flux de sang pour avoir seulement touché le bord du manteau de Martin. C'est une copie du miracle de l'hémoroïsse.

« Quand les rois de France allaient à la guerre,

---

(1) Théodore de Bèze, dans son *Histoire ecclésiastique*, cité par le Duchat sur le chap. VII de la IIe. partie de la *Confession de Saney*. — Et pour ce qui est rapporté précédemment, *Histoire de Grégoire de Tours*, liv. Ier., ch. 43, Baillet, 11 novembre, etc.

on portait devant eux la chape de saint Martin, et cet étendard sacré ne manquait pas de leur donner la victoire sur tous leurs ennemis (1). »

On gardait la chape de saint Martin à Tours, comme l'oriflamme à Saint-Denis ; et l'on allait la prendre en grande pompe. Ce n'était pourtant qu'un manteau très-grossier ; il paraît même qu'il était fait de peaux de brebis (2).

On montrait, dans une chapelle d'Amiens, le morceau de manteau que Martin donna à Jésus déguisé en mendiant. Toutes ces reliques sont perdues.

Théodore de Bèze parle d'un autre rogaton plus singulier. C'étaient deux petits bouts de manches de taffetas violet, tirant sur le changeant, enchâssés dans des cristaux séparés. Les prêtres assuraient que ces deux bouts de manches avaient été apportés du paradis même, et remis par un ange à saint Martin, qui allait lever l'hostie avec les poignets découverts.

Les chanoines de Saint-Martin de Tours et ceux de Saint-Gratien étaient en procès, depuis plus de soixante ans, pour la possession des bouts de manches de saint Martin. Le comte de Laro-

---

(1) *Honorius d'Autun, sermo de Mart. in spec. Eccles.*

(2) Le nom de chapelle fut donné à l'oratoire où l'on conservait la chape de saint Martin. Les chapelains étaient des officiers qui portaient la chape et desservaient la chapelle. (*Dictionnaire féodal*, au mot *Chape de saint Martin.*) C'est de cette chape, à ce qu'il paraît, que nous viennent les mots *chapelle* et *chapelain*.

chefoucauld mit les parties d'accord en jetant la relique au feu (1).

On vénéra aussi quelque temps la paillasse de saint Martin. Sulpice-Sévère dit que cette paillasse ayant été pendue au cou d'un possédé, le diable n'eut que le temps de plier bagage (2).

On montre encore, à l'abbaye de Marmoutier, qui n'est plus une abbaye, la grotte de saint Martin. C'est là qu'il se livrait aux austérités de la pénitence. Les possédés et les malades y vont chercher guérison (3).

Le même Sulpice-Sévère raconte que l'huile de la lampe qui brûlait devant le tombeau de saint Martin opérait des merveilles étonnantes: Un médecin qui s'en frotta les yeux cessa d'être aveugle. Un possédé qui s'en oignit le front, eut aussitôt un grand flux de ventre, dans lequel il rejeta son diable. Ces miracles continuèrent fort long-temps.

Saint Grégoire de Tours rapporte comme un grand prodige que saint Martin changea un pot de vin en eau bénite (4). En mémoire de ce miracle, on distribuait pieusement, la veille de la fête du saint, des brocs de vin aux moines et aux pauvres gens. Mais ces mendians et ces moines s'enivraient d'une manière si scandaleuse, jusque dans les égli-

---

(1) *Histoire ecclésiastique* de Bèze, citée par Leduchat, *ubi suprà*.

(2) *In vita divi Martini*.

(3) Dussaulx, *Voyage à Barrège*, chap. 1er. et Note donnée par un Tourangeau.

(4) Histoire, liv. V, chap. 21.

ses, qu'on fut obligé de supprimer ces distributions, qui s'appelaient *le vin de saint Martin*.

MARTINE, — vierge et martyre romaine. On ignore le temps où elle vécut. Son corps est à Rome dans l'église qui porte son nom. Il fut trouvé en 1634, dans un grand pot de terre cuite, qui était enseveli sous les ruines de son ancienne église. Sa tête était séparément, dans un bassin de cuivre rongé par l'humidité (1). Rien n'indiquait ce que pouvaient être ces ossemens; mais de doctes prélats reconnurent sans difficulté qu'ils étaient les restes de la jeune vierge Martine. D'ailleurs, ces reliques se mirent à faire de grands miracles.

On en faisait aussi à Plaisance, où sainte Martine possédait un second corps. Elle avait une troisième tête à Rome même, dans l'église d'*Ara-Cœli*.

MARTINIEN ET PROCESSE, — martyrs du premier siècle. Ces deux saints ont chacun deux corps à Rome seulement : 1°. dans l'église de Saint-Pierre au Vatican; 2°. dans l'église de Saint-Pierre *in carcere* (2).

MASSE-BLANCHE. — C'est le nom qu'on a donné à une multitude de martyrs qui souffrirent à Saragosse, vers l'an 304. Après qu'ils furent

---

(1) Baillet, 30 janvier.

(2) *Merveilles et antiquités de Rome*, etc. édition de 1730, pages 14 et 55.

morts, on brûla leurs corps avec les cadavres de plusieurs idolâtres exécutés pour de grands crimes, afin de mettre en défaut le zèle des chrétiens qui recherchaient les saintes reliques. Mais que peut l'astuce du diable contre la volonté de Dieu? Les cendres des saints martyrs se séparèrent en boules blanches, que les chrétiens ramassèrent. C'est là l'occasion du nom qu'on donne à la sainte bande de Saragosse.

Toutes les cendres de la sainte masse sont dans cette ville. Mais on montre à Bologne trois corps des saints martyrs qui la composaient. Ces trois corps ont-ils su se doubler et renaître de leurs cendres? On les honore sous les noms d'Optat, d'Urbain et de Cécilien.

Le corps de sainte Encrasse, ou Engraisse, ou Engratie, qui faisait aussi partie de la troupe sacrée, fait avec ses reliques de grands prodiges à Saragosse.

MATHIAS, — l'un des douze apôtres. Ce fut lui qui remplaça Judas Iscariote. On ne sait pas s'il mourut en Judée, ou en Éthiopie, ou ailleurs. Mais on assure que son corps fut apporté à Rome par l'impératrice Hélène. On le vénère toujours à Sainte-Marie-Majeure, et sa tête, qui est séparée, se montre tous les ans en grande pompe au peuple romain.

Il a un second corps à Padoue, un troisième à Trèves; sa quatrième tête fut brûlée par les huguenots à Barbezieux en Saintonge, et diverses

églises possèdent sous son nom assez d'ossemens pour compléter cinq ou six autres corps saints.

MATHIEU, — apôtre, puis évangéliste. On croit qu'il mourut en Éthiopie ou chez les Parthes. On voit dans saint Paulin de Nole que les Parthes possédaient au cinquième siècle le corps de saint Mathieu. Mais, dans le siècle suivant, Fortunat de Poitiers compte un second corps du même saint, qu'il place à Naddaver, lieu dont on cherche encore aujourd'hui la situation.

Dans le même siècle, des marchands vendirent à saint Pol, évêque de Léon en Bretagne, un troisième corps de saint Mathieu. Ils l'avaient acheté en Égypte, disaient-ils, à des marchands qui l'apportaient d'Éthiopie. Ce corps est perdu sans doute; mais la tête se montre peut-être encore à Brest, où elle fut transportée par la suite.

Un quatrième corps de saint Mathieu fut apporté en Italie au dixième siècle, et déposé à Salerne, au royaume de Naples; on lui éleva une église magnifique.

Saint Mathieu avait une cinquième tête à Beauvais, une sixième à Chartres, une septième à l'abbaye de Rogevaux au diocèse de Toul. On vénère encore au monastère des Apôtres, en Arménie, une huitième tête et un cinquième corps de saint Mathieu, qui a aussi une onzième jambe à Saint-Marc de Venise, un onzième bras à Rome, dans l'église de Saint-Marcel, un douzième dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, etc., etc.

Nous ne parlons pas d'une multitude de reliques peu importantes, comme la côte que l'on voit à Rome dans l'église de Saint-Nicolas *in carcere*, les trois doigts qu'on possède à l'Escurial, etc. « Tout ce qu'on a pu dire des reliques de saint Mathieu, n'empêchera jamais les personnes sincères de reconnaître qu'on ne sait rien au vrai de tout ce qui regarde son corps (1). »

MAUR, — abbé de Glanfeuil, l'un des patrons des bénédictins, mort vers l'an 604, *le dix-huitième jour de devant le premier de février*, comme dit l'inscription qu'on trouva dans son tombeau.

On l'avait enterré, selon l'usage assez commun alors, avec une petite boîte qui contenait quelques reliques de saint Étienne. Son corps, qui reposait dans l'église de Saint-Martin de Glanfeuil en Anjou, fut levé de terre en 845 ; on dit qu'il fit alors huit miracles.

Les Normands obligèrent ce saint corps à voyager ; on l'amena dans le diocèse de Paris, et l'évêque Énée le porta sur ses épaules, dans l'abbaye qu'on appela depuis Saint-Maur-des-Fossés.

En 879, de nouvelles frayeurs firent encore voyager le saint, qui s'arrêta à Sessieu au diocèse de Lyon. On ne sait pas en quel temps il sortit de cette retraite. Mais au dernier siècle, saint Maur avait un premier corps à Saint-Maur-des-

---

(1) Baillet, 21 septembre. — Bruzen de la Martinière, au mot *Arakil-vanc*. — *Voyage de France et d'Italie*, p. 823, 282. — *Merveilles de Rome*, pages 40, 53. Calviu, etc.

Fossés, un second à Sessieu, un troisième à Messine, un quatrième à Gênes, la moitié d'un cinquième à Bavay en Hainaut, l'autre moitié à Prague, un sixième à Suze en Piémont, un septième à Badajoz, un huitième à Huy dans l'évêché de Liége, un neuvième à Montserrat, une dixième tête à Cologne, une onzième à Aquigny en Normandie, et un grand os détaché au Mont-Cassin. Toutes ces reliques chassent parfaitement les démons.

MAURE, — vierge de Troyes, morte vers l'an 850. Il se fit à sa mort beaucoup de prodiges surprenans. L'eau dans laquelle on lava son corps devint odorante et blanche comme du lait. Un jeune homme qui en but fut délivré de la fièvre. Une jeune femme qui s'en frotta le visage fut débarrassée de certaines taches qui déplaisaient à son mari.

On gardait son corps à Sainte-Maure-sur-Seine à quatre lieues de Troyes. Son cilice faisait des merveilles ; et le peu qu'on avait conservé de l'eau qui l'avait lavée guérissait tous les malades. Cette sainte liqueur ne diminuait guères, parce qu'on avait soin de remplir le déficit avec de l'eau commune, ce qui ne lui ôtait ni sa couleur ni sa vertu.

MAURE ET BRITTE OU BRIGITTE, — vierges du cinquième siècle. Elles avaient chacune deux corps ; 1°. à Nogent-les-Vierges en Beauvoisis, 2°. au bourg de Sainte-Maure en Touraine.

MAURICE, — chef de la légion Thébéenne, martyr, avec sa légion au troisième siècle. La plupart des corps de ces martyrs furent jetés dans le Rhône, et les villes voisines en profitèrent.

On montrait une tête de saint Maurice à Vienne en Dauphiné, une seconde tête à Orcamp près de Noyon, un bras à Angers, deux autres bras à Mirepoix, diverses reliques à Paris dans les églises de Saint-Benoît, des Célestins, du Val-de-grâce, de Saint-Martin-des-Champs, etc.; ce qui n'empêche pas que le saint avait un corps complet qui emplissait douze petites châsses dans l'église de saint Maurice de Senlis.

On montrait sous son nom un second corps à Magdebourg et quelques ossemens considérables à Turin. Les restes de ses compagnons se trouvent partout.

MAURILLE. — Le corps de saint Maurille, évêque d'Angers, mort en 437, était à Angers, dans l'église de Saint-Maurice. Le corps de saint Maurille, archevêque de Rouen, mort en 1067, était honoré dans la cathédrale de Rouen. Il paraît que l'un de ces deux saints a un second corps, qui se montre à Ferrare. On a tenté plusieurs fois d'enlever ce saint corps; mais il a toujours su reprendre miraculeusement le chemin de l'église de Saint-Georges, où les Ferrarais le vénèrent sans doute encore (1).

(1) *Voyage de France et d'Italie*, 1667, pag. 802.

MAURONT ou MAURANT, — abbé de Bruel, au huitième siècle, patron de la ville de Douai. Son corps est à Douai, mais il avait une seconde tête à Saint-Guislein en Hainaut.

Saint Mauront a toujours été un bon patron pour les habitans de Douai. En 1556, Gaspard de Coligny, voulant surprendre cette ville, avait choisi pour l'assaut la nuit de la fête des rois, sachant bien qu'il trouverait les Flamands ensevelis dans la bière et le vin du roi-boit. Saint Mauront, qui tremblait pour sa châsse, et qui s'intéressait à ses fidèles ivrognes, alla trouver le sonneur de la collégiale de Saint-Amé, à qui il ordonna par trois fois de sonner les matines. Le bonhomme qui ronflait son vin, et qui sentait le danger d'éveiller trop tôt les chanoines anéantis dans les fatigues de la soirée, refusa d'abord d'obéir, et ne se leva qu'après un long débat avec le saint.

Mais par miracle, au lieu de sonner en branle, il sonna le tocsin et l'alarme. Ce bruit effrayant éveille le peuple; on court en foule sur les remparts, et l'on trouve saint Mauront vêtu d'un habit de bénédictin, semé de fleurs de lis d'or, qui défendait la porte de la ville. Il n'est pas nécessaire de dire que l'ennemi fut repoussé.

Dans une autre circonstance où l'on voulait encore surprendre Douai, saint Mauront alla sur le rempart, et tira le canon; ce qui fit fuir les assiégeans, en leur montrant qu'ils étaient découverts.

Bien que la protection de saint Mauront n'ait pas empêché sa ville d'être prise plusieurs fois, ces deux miracles ont suffi pour engager les bons Flamands à porter tous les ans sa châsse en procession ; ce qui se faisait le 16 de juin avec une grande pompe (1).

MAXIMIN. — On dit que saint Maximin vint en France avec la Madeleine, et qu'il fut le premier évêque d'Aix. Mais on ne sait ni ce qu'il a fait, ni son pays, ni de qui il tenait sa mission. On ne trouve ce saint que dans les légendes modernes ; et il paraît qu'on l'imagina dans un siècle peu éloigné de nous.

Quoi qu'il en soit, son nom est fameux en Provence, et son corps est en partie à Avignon, en partie à Aix où il est très-vénéré. On visite son tombeau dans la petite ville de Saint-Maximin, à six lieues d'Aix.

MECQUE (LA), — ville de l'Arabie heureuse.

Si la Mecque est sacrée, en savez-vous la cause ?
Ibrahim y naquit, et sa cendre y repose ;
Ibrahim, dont le bras docile à l'Eternel,
Traîna son fils unique aux marches de l'autel (2).

Avant Mahomet, qui naquit dans cette ville, les Arabes y faisaient un pèlerinage à un temple

---

(1) Dulaurens, *les Abus dans les cérémonies et dans les mœurs*, page 122 de l'édition *in*-12.

(2) Voltaire, *Mahomet*, *acte III*, *scène VI*.

qu'ils disent bâti par Abraham, et qu'ils nomment la maison de Dieu. Cette maison a environ quarante-cinq pieds de long, vingt de haut et trente de large. La porte est d'or massif.

On y baise la fameuse pierre noire, que les mahométans vénèrent, parce qu'ils croient qu'Abraham était monté dessus lorsqu'ils bâtissait ce temple, et qu'elle lui servait d'échafaudage, se haussant et se baissant à sa volonté. Ils ajoutent que cette pierre fut apportée au patriarche par l'ange Gabriel, qui est chez eux un personnage très-important.

On voit auprès de la maison de Dieu le fameux puits de Zemzem, qui, selon les Arabes, est la même fontaine que Dieu fit paraître en faveur d'Agar et d'Ismaël dans le désert.

On vénère aussi à peu de distance de la Mecque la grotte d'Ève, où Mahomet se retirait souvent pour converser avec Dieu (1).

MÉDARD, — évêque de Noyon, au sixième siècle, fondateur de la belle cérémonie de la rosière. Le roi Clotaire Ier. donna pour l'ensevelir la moitié de sa terre de Crouy; mais on ne put lever le corps, que quand Clotaire eut donné le domaine de Crouy tout entier.

Le corps de saint Médard était à Soissons où il fut transporté en 841, et à Dijon où l'on se vantait de l'avoir depuis le commencement du dixième siècle.

---

(1) Bruzen de la Martinière, au mot *Mecque*.

« Saint Médard eut une main coupée, Dieu la fit repousser comme une pate d'écrevisse. C'est pour rappeler ce miracle, que dans l'église de Lanmeur dont il est le patron, la statue du bon saint tient une main coupée, qu'elle montre orgueilleusement aux spectateurs (1). »

La fête de la rosière, établie par saint Médard, se célèbre toujours à Salency et dans beaucoup d'autres lieux.

MEIN, — premier abbé de Ghé en Bretagne, mort au sixième siècle. Son corps était tout entier dans l'abbaye de Saint-Mein chez les Bretons. Mais on n'en montrait pas moins des parties considérables à Toulouse, à Morfontaine, à Saint-Maur-des-Fossés, etc. Ses reliques guérissaient les douleurs corporelle et l'épuisement qu'on appelait le mal de saint Mein (2).

Il y avait dans les nombreux pèlerinages qu'on faisait autrefois à ses reliques une particularité assez remarquable; c'est que les plus riches, comme les plus pauvres pèlerins, étaient obligés, pour ne pas s'attirer le courroux du saint, de mendier au moins le premier jour du voyage (3).

MEINRAD ou MEGINRAD, — ermite suisse,

---

(1) M. Cambry, *Voyage dans le Finistère*, tome I, p. 164.

(2) Le vieux mot *Mehaing* signifie douleurs, tourmens d'un homme épuisé qui n'en peut plus. Saint Mein s'appelle chez les Bretons *Saint Méhen*.

(3) Baillet, 21 de juin.

qui fut assassiné en 863 par deux voleurs. Des corbeaux poursuivirent ces brigands jusqu'à Zurich et les firent découvrir. On publia aussitôt que le corps de saint Meinrad faisait des miracles ; les pèlerins y accoururent ; et l'on bâtit à la place de son ermitage l'abbaye d'Einsidlen au canton de Switz, laquelle abbaye porte deux corbeaux dans ses armes.

On va particulièrement en pèlerinage à Saint-Meinrad pour retrouver les objets volés.

MÉNEHOU ou MÉNECHILDE, — vierge champenoise du cinquième ou du septième siècle. Elle a donné son nom à l'ancienne ville d'Auxuenne, où ses reliques recevaient un grand culte et faisaient des miracles sans nombre. Toutefois nous ne la plaçons ici qu'à cause de sa célébrité.

MENNE, — martyr de Phrygie ou de Libye au commencement du quatrième siècle. Son corps se trouva à Constantinople, et à l'abbaye d'Orval au diocèse de Trèves, six cents ans après sa mort, sans qu'on pût dire d'où ces reliques étaient venues, non plus que quatre ou cinq autres corps, que l'on vénérait ailleurs sous le nom du même saint.

MERCURE, — soldat cappadocien, qui souffrit le martyre à Césarée vers l'an 250. Quelques-uns en ont fait le ministre de la *terrible mort* de Julien l'apostat. Voici comment cela se fit :

Saint Basile étant allé de nuit visiter le tombeau de saint Mercure, qui reposait dans une église de Césarée, n'y trouva plus les armes de ce vaillant champion de Jésus-Christ; car ce Mercure-là avait été soldat. Basile, pensant qu'on les avait volées, se disposait à sortir, lorsqu'il eut une extase, où il vit la sainte Vierge entourée d'anges. Elle était sur un trône et disait : « Appelez-moi sur-le-champ Mercure, et dites-lui qu'il aille tuer l'empereur Julien. » Saint Mercure partit aussitôt, revêtu de ses armes.

Basile, ayant visité de nouveau le tombeau du saint, n'y vit plus le corps. Mais le lendemain on retrouva les armes où elles avaient habitude d'être, le corps dans le cercueil, la lance du saint tout ensanglantée; et, peu de jours après, on apprit la mort malheureuse de Julien, tué par un soldat inconnu.

Ce qui doit étonner ici, c'est que saint Basile, qui n'a rien oublié de tout ce qui pouvait noircir l'empereur, ne parle de cette vision dans aucun de ses ouvrages; et qu'elle n'est rapportée que dans les légendes modernes, qui ne s'accordent même pas; car les unes font donner l'ordre de mort par la sainte Vierge, d'autres par Jésus-Christ, d'autres par une voix du ciel, et quelques-unes font tuer Julien par le diable.

Ne se pourrait-il pas que le général qui trahissait Julien, ou quelques-uns de ces chrétiens qui désiraient la mort du tyran, eussent adroitement rempli le rôle du diable ou de saint Mer-

cure (1)? On ne sait au reste ce que sont devenues les reliques de ce grand saint; ce qui est assez peu inquiétant.

MICHEL. — Cet archange qui était honoré par les juifs, avant que les chrétiens lui rendissent un culte, remplit chez nous les fonctions du Mercure des anciens, c'est-à-dire, qu'il ouvre aux morts les portes de l'éternité. Il est vrai que Gabriel, qui est chargé des messages du ciel, a quelques droits aussi à remplacer l'ancien Mercure.

Ce qui a contribué encore à faire honorer saint Michel, c'est qu'il s'est montré aux hommes, en diverses apparitions, dont l'église célèbre les trois plus fameuses.

La première apparition eut lieu à Colosses, ville à laquelle saint Paul reproche le culte superstitieux des anges. Il paraît même que Michel se montrait souvent à Constantinople vers le quatrième siècle, et qu'il guérissait les malades, dans une église qu'on lui avait bâtie. Mais ces petites apparitions ne sont pas comptées.

La seconde apparition importante est celle du mont Gargan, aujourd'hui mont Saint-Ange, dans le royaume de Naples. Elle eut lieu à la fin du siècle cinquième. Un seigneur nommé Gargan ayant perdu un taureau, l'aperçut, après l'avoir long-temps cherché, dans une caverne obscure.

---

(1) *Le Diable peint par lui-même*, ch. XIV, après la légende dorée, etc. etc.

L'un des bouviers lui tira une flèche, qui rejaillit sur le bouvier lui-même, et le blessa. On jeûna trois jours, au bout desquels saint Michel apparut, déclarant que le lieu où le taureau s'était réfugié était un lieu saint, et que Dieu voulait que l'on y bâtît une église. Il s'est fait depuis de très-grands miracles dans cette église.

En troisième lieu, saint Michel apparut avec éclat à la Tombe-de-Mer, aujourd'hui le mont Saint-Michel, entre la Normandie et la Bretagne. Ce lieu est devenu un pèlerinage célèbre pour les pécheurs et les malades.

On croit aussi que saint Michel vint sur une meule de moulin bâtir la ville d'Archangel, qui porte ce nom à cause de son fondateur. On garde précieusement cette sainte meule, qui servait de bateau à Michel, comme on gardait à l'abbaye de la Celle, près de Troyes, une partie de la pierre sur laquelle l'archange apparut, lorsqu'il vint bâtir l'église du mont Saint-Michel.

On voit aussi, dans les montagnes du Piémont, un monastère construit par le même ange, qui aime sans doute à faire le métier de maçon.

Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que Michel a laissé des reliques importantes. On vénérait à Saint-Julien de Tours le braquemart de saint Michel, qui était comme un petit poignard, et son bouclier qui avait la taille d'une soucoupe. C'est avec ces armes qu'il vainquit le dragon.

On montrait à Carcassonne diverses reliques du même personnage. On a vu, au mont Saint-

Michel, en 1784, un Suisse qui vendait aux pèlerins des plumes de l'archange, qui a en effet des ailes (1); et Henri Estienne parle d'un moine qui se vantait d'avoir honoré, à Jérusalem, une fiole pleine de la sueur qui sortit du corps de saint Michel, lorsqu'il se battit avec le diable (2).

On voyait encore au dernier siècle, dans une église grecque d'Alexandrie en Égypte, une image de l'archange Michel, peinte par saint Luc. Il s'y faisait des pèlerinages et des miracles (3). —Voyez mont Saint-Michel.

MITRE ou MÈTRE, — martyr d'Aix en Provence vers le quatrième siècle. On lui donne le nom de saint Mitre Garde-Vignes, et on l'invoque pour avoir du vin, parce que de son vivant il multiplia les grappes d'un paysan qui lui reprochait d'avoir mangé sans permission quelques grains de sa vigne.

Saint Mitre fut décapité; et l'on ajoute qu'il porta sa tête l'espace de trois cents pas. Son corps et sa tête recevaient un culte à Aix en Provence.

Grégoire de Tours rapporte (4) un grand miracle qui se fit à son tombeau. Ce miracle, qui eut lieu vers l'an 566, prouve que la féodalité était alors organisée en France.

---

(1) *Essais sur Paris*, pour faire suite à ceux de Sainte-Foix, par M. Aug. Poullain de Sainte-Foix. Paris, 1805. T. I, p. 266.

(2) *Apologie pour Hérodote*, chap. 39.

(3) Manesson-Mallet, *Description de l'univers.*

(4) *De gloriâ confessor.*, cap. 71.

Francon, évêque d'Aix, était seigneur et possesseur d'un village, qui convenait à un courtisan, et que le courtisan prit pour lui. L'affaire fut plaidée devant Sigebert, roi d'Austrasie, qui adjugea le village au courtisan.

L'évêque en colère alla au tombeau de saint Mitre, et lui dit qu'on n'allumerait plus de cierges sur sa tombe et qu'on n'y dirait plus de prières, jusqu'à ce qu'il eût fait rendre le village. En même temps il jeta des immondices sur le tombeau, ferma la porte de la chapelle, et couvrit l'entrée de chardons et d'épines.

Le saint fut sensible à la douleur du prélat. Le lendemain, le ravisseur du village fut attaqué d'une maladie violente ; tout le poil de son corps tomba, il semblait dévoré par un poison lent, mais corrosif.

Au bout d'une année de souffrance, il sentit sa faute, restitua le village, envoya au tombeau du saint une bourse pleine d'or, et mourut une heure après.... Ce miracle terrible augmenta considérablement le culte de saint Mitre.

MOISE. — On montre au mont Sinaï la grotte où Moïse reçut, de la main de Dieu, les Tables de la loi. On fait voir un peu plus bas le rocher qu'il frappa de sa verge, pour en tirer une fontaine (1).

Malheureusement pour la relique de la Terre-Sainte, ce même rocher est à Rome, dans l'église de Saint-Jean-de-Latran.

---

(1) Manesson-Mallet, *Description de l'univers.*

On vénère également, à Saint-Marc de Venise, le rocher que Moïse frappa au désert. « C'est une espèce de marbre grisâtre. Rien n'est plus joli que les quatre petits trous, par où l'on assure que l'eau sortit; ils sont disposés à deux doigts l'un de l'autre; et l'ouverture de chaque trou n'est grande que pour admettre un tuyau de plume d'oie. C'est une chose doublement merveilleuse, qu'il soit sorti en peu de temps, de ces petits canaux, une assez grande abondance d'eau pour désaltérer une armée de six cents mille hommes, avec les femmes, les enfans et tout le bétail (1). »

Ce rocher a été apporté de Constantinople, où sainte Hélène l'avait amené de la Palestine.

Quant à la verge de Moïse, on l'a retrouvée il y a sept ou huit cents ans; elle se voit à Rome, dans l'église de Saint-Jean-de-Latran, à la cathédrale de Florence, à Milan, à l'Escurial; on la vénérait aussi à Sens, à Paris dans la Sainte-Chapelle, et dans beaucoup d'autres lieux.

On sait que les Juifs conservaient le serpent d'airain que Moïse fit élever dans le désert, comme un monument de la puissance du seigneur. Par la suite il devint pour eux une sorte d'idole devant laquelle ils brûlèrent de l'encens. C'est pour cela que le roi Ézéchias fit mettre en pièces le serpent d'airain, comme on le voit dans le chapitre 18 du IV^e^. livre *des Rois*.

Malgré une pareille autorité, on montre dans

---

(1) Misson, tome I, page 207.

l'église de Saint-Ambroise de Milan, et sans doute ailleurs, le serpent d'airain que Moïse éleva dans le désert. Ce serpent est sur une colonne qui n'a rien de trop juif; c'est peut-être quelque *ex-voto* d'un dévot à Esculape. Le peuple de Milan l'honore comme une relique puissante.

Nous finirons par une merveille plus singulière. On gardait autrefois à Rome, dans l'église de Saint-Marcel, et on vénère sans doute encore à Gênes, les cornes de Moïse, apportées dans une bouteille par un prêtre qui fit le pèlerinage de la Terre-Sainte (1).

MONIQUE, — Africaine, mère de saint Augustin. On croit qu'elle mourut à Ostie en 387, et qu'elle y fut enterrée. En l'année 1159, un chanoine de l'abbaye d'Arouaise en Artois, s'en alla déguisé à Ostie, découvrit adroitement le tombeau de la sainte, déroba son corps, et le transporta sans obstacle à son abbaye, où il faisait encore des miracles au dernier siècle.

Mais les Romains ne conviennent pas de l'authenticité de ces reliques. Ils prétendent qu'on ne trouva le corps de Monique qu'au quinzième siècle; et les pieux vénèrent ce saint corps à Rome, dans l'église de Saint-Augustin.

Sainte Monique avait une troisième tête à Douai, un quatrième crâne à Bologne, une moitié de corps

---

(1) Misson, tome II, page 148. Henri Estienne, *Apologie pour Hérodote*, chap. 38.

à Chisoing dans le diocèse de Tournai, beaucoup d'ossemens chez les jésuites de Munster. Et toutes les autres reliques qu'on montre sous son nom dans diverses églises, pourraient composer cinq ou six autres corps raisonnables.

MONTAGNES. — MONT DE PILATE.

Cette montagne, qu'on appelle quelquefois *mons Pileatus*, parce qu'elle est toujours coiffée d'un chapeau de nuages, et que le peuple appelle par corruption *mont de Pilate*, est située dans le canton de Lucerne. Le vulgaire prétend que Ponce-Pilate, désespéré d'avoir fait mourir Jésus-Christ, courut jusque sur le sommet de cette montagne et s'y noya dans un petit lac. — Voyez lacs.

MONT SAINT MICHEL, ET BRETAGNE.

« Sur le point le plus élevé des montagnes d'Arès, en Bretagne, est une chapelle antique consacrée sans doute au soleil dans les temps les plus reculés; c'est à présent saint Michel qu'on y révère. Dans les belles nuits, on le voit quelquefois déployer ses ailes d'or et d'azur, et disparaître dans les airs.

» Les environs de cette chapelle sont peuplés de lapins; ces animaux s'y réfugient comme dans un asile respecté. Ils vivent sous les ailes de saint Michel, comme autrefois les pigeons de la Sicile sous la protection de Vénus.

» On croit encore que les démons chassés des

corps qu'ils ont obsédés, sont enchaînés dans un cercle magique, sur le haut du mont Saint-Michel. Ceux qui mettent le pied dans le cercle, courent toute la nuit sans pouvoir s'arrêter (1). »

Il y a plusieurs autres montagnes où saint Michel s'est montré l'épée nue à la main, déployant ses ailes, et demandant un culte (2).

On vit un jour à Milan, un ange dans les nuages, armé d'une longue épée et les ailes étendues. La consternation était grande, lorsqu'un homme plus froid fit remarquer que ce n'était que la représentation qui se faisait dans les nuées, d'un ange de marbre placé au haut du clocher de Saint-Gothard.

On dit que le monastère d'Engelberg en Suisse ne fut fondé que parce que des anges apparaissaient fréquemment sur la montagne.

LA MONTAGNE INACCESSIBLE.

La montagne inaccessible, dans le Dauphiné, était autrefois habitée par des fées ou des vierges, qui s'occupaient à filer du lin ; on y voyait flotter des toiles d'une blancheur éblouissante ; on faisait beaucoup de contes populaires. Depuis qu'on a visité cette montagne, on a trouvé qu'elle était seulement plus escarpée que beaucoup d'autres.

---

(1) M. Cambry, *Voyage dans le Finistère*, tome I, p. 235, 239, 242.

(2) Voyez l'article *Michel*.

MONTAGNE DE JÉSUS-CHRIST.

On vénère au royaume de Naples, près du lac d'Averne, le mont du Christ, qui s'ébranla au tremblement de terre de la Passion, et s'entr'ouvrit profondément. On dit que cette crevasse pénétrait jusqu'aux limbes, et que c'est par-là que Jésus-Christ sortit des sombres demeures, emmenant en triomphe avec lui les âmes des saints de l'ancien Testament, qui attendaient sa venue.

On voit ailleurs beaucoup d'autres montagnes devenues sacrées par des apparitions et des miracles. Nous en avons indiqué quelques-unes dans les articles des saints qui en ont fait la célébrité. Nous parlerons plus tard de la Terre-Sainte.

MOSAÏQUE DE SAINT-MARC. — On vénère dans l'église de Saint-Marc de Venise, deux figures en mosaïque, qui représentent, dit-on, saint Dominique et saint François d'Assise. Ce qui rend cette pièce vraiment précieuse, c'est que les portraits qu'elle offre furent faits long-temps avant la naissance des personnages qu'ils représentent. Le peuple vénitien croit que c'est l'ouvrage d'un ange ou de quelque grand saint.

MURAILLE DU DIABLE. — C'est cette fameuse muraille qui séparait autrefois l'Angleterre de l'Écosse, et dont il subsiste encore diverses parties, que le temps n'a pas même altérées. La force du ciment et la dureté des pierres ont per-

suadé aux habitans des lieux voisins qu'elle a été bâtie de la main du diable ; et les superstitieux ont grand soin d'en recueillir jusqu'aux moindres débris, qu'ils mêlent dans les fondemens de leurs maisons, pour leur communiquer la même solidité (1).

N.

NABUCHODONOSOR. — On voit dans le cabinet du roi de Danemarck un ongle de Nabuchodonosor (2). Est-ce une relique ? Est-ce une curiosité? Est-ce l'ongle de l'homme ou l'ongle du bœuf? Car Nabuchodonosor fut homme et bœuf, comme dit la sainte Bible.

NARCISSE, — évêque de Girone et martyr au quatrième siècle. On montrait à Montmorency, près de Paris, son étole et une partie de sa soutane. Ses deux corps recevaient de grands honneurs à Girone et à Prague.

Ribadéneira dit que quand les Français firent la guerre à Dom Pédre d'Aragon, ils prirent d'assaut la ville de Girone, et pillèrent le tombeau de saint Narcisse. Aussitôt, il en sortit des taons et des guèpes d'une grosseur et d'une forme extraordinaires, qui se ruèrent sur les hommes et les che-

(1) *Dictionnaire infernal*, au mot *Muraille du diable.*
(2) *Voyages de Regnard.*

vaux français, et tuèrent quarante mille soldats et vingt-quatre mille chevaux. C'est de là, selon la remarque de Baronius, que saint Narcisse est devenu patron et comme intendant des mouches (1).

Au reste, on conçoit difficilement comment les mouches de saint Narcisse purent tuer, pour le péché de quelques sacrilèges, quarante mille hommes et vingt-quatre mille chevaux, dans une ville qui n'en pouvait pas contenir la quatrième partie.

NAZAIRE ET CELSE, — martyrs de Milan, au premier siècle. Leurs corps étaient autrefois à Milan, à Autun, à Embrun et à Paris. Outre ces quatre corps, ils avaient enrichi beaucoup d'églises de quelques parties de leurs reliques. On raconte à Embrun, où l'on se vantait d'avoir les vrais corps, que les deux Saints étaient enterrés sans honneur dans un champ; qu'il poussa sur leur tombe ignorée un poirier dont les fruits excellens guérissaient toute espèce de maladie; et que ce miracle décela le trésor dont on se hâta de profiter. Mais les actes des deux saints les enterrent à Milan; et certains critiques pensent qu'ils n'ont été enterrés ni à Milan ni à Embrun. C'est très-embarrassant.

NERLIN ou ROBERT. — C'est le nom d'un saint qui est totalement inconnu, et qui recevait un grand culte au prieuré de la Tour-du-Lay, dans le diocèse de Beauvais. Son image et sa fontaine

(1) Baronius, 1er. mars. — Ribadéneira, 18 mars.

faisaient faire des enfans aux femmes stériles, rendaient la force aux maris impuissans, et opéraient beaucoup d'autres miracles aussi gracieux. Un évêque de Beauvais trouva le culte de saint Nerlin indécent, et défendit, au dernier siècle, de continuer les honneurs qu'on lui rendait. — Voyez Guignolé.

NICAISE, — évêque de Reims et martyr au cinquième siècle. Il a laissé sept moitiés de corps; à Reims, à Noyon, à Tournay, à Meulan, à Rouen, à Orléans, à Condé en Parisis; et quelques petites pièces détachées dans une centaine d'églises.

NICODÈME. — Nous avons dit, à l'article de saint Étienne, comment on découvrit le corps de saint Nicodème. Le prêtre Lucien distingua ces corps avec peine, car il était un peu obtus; et quoique les noms fussent écrits dans les tombeaux, il serait sans doute encore indécis, s'il n'eût trouvé des roses blanches sur le corps de Nicodème, et des roses rouges qui indiquaient précisément le corps du martyr Étienne.

On garde à Pise les corps de saint Nicodème, de saint Abibas son fils, de saint Gamaliel son ami, quoique ces saints corps soient toujours en terre sainte, et en beaucoup d'autres lieux.

NICOLAS, — évêque de Mire en Lycie, vers le quatrième siècle. L'histoire de ce grand saint

est à peu près ignorée ; mais voici un petit précis de sa légende.

Il naquit à Patare, de parens nobles, comme de droit, et jeûna au maillot, car le mercredi et le vendredi il ne prenait qu'une fois le jour la mamelle de sa nourrice, sans qu'il fût possible de lui faire avaler autre chose : c'est pour cela qu'il est le patron des petits enfans.

Il était encore adolescent lorsqu'on le fit évêque. C'est pour cela qu'il est le patron des écoliers.

Il était très-charitable, et l'on remarque qu'il dota trois demoiselles nobles, qui se trouvaient ruinées, et qui « pour entretenir leur noblesse étaient sur le point de vendre leur chasteté (1). » C'est pour cela que les jeunes filles vont en pèlerinage aux chapelles solitaires de saint Nicolas pour lui demander des maris.

Il fit plusieurs voyages sur mer, apaisa des tempêtes, et sembla gouverner les élémens. Il ressuscita aussi plusieurs noyés. C'est pour cela qu'il est le patron des marins, et qu'on le prie quand on fait un voyage par eau. Dans les campagnes, lorsqu'on recherche un malheureux qu'on soupçonne noyé, on jette le pain de saint Nicolas. C'est une miche percée qui suit les courans et qui, dit-on, s'arrête en tournant trois fois sur l'endroit du fleuve où est le corps du défunt.

Les miracles de saint Nicolas eurent tant d'éclat,

---

(1) Ribadéneira, 6 décembre.

qu'aussitôt qu'il fut mort, il reçut un culte extraordinaire. On accourait de toutes parts à son tombeau. Dès le cinquième siècle, il avait quatre églises à Constantinople. Son corps, qui était toujours à Mire, suait des flots d'huile par la tète, et jetait une eau très-salutaire par les pieds. Il avait une puissance si étendue, que son tombeau était continuellement entouré de pèlerins. C'est toujours chez les Grecs l'un des principaux saints; c'est le premier chez les Russes.

On conte que, dans le huitième siècle, des barbares qui avaient tenté de détruire la tombe du saint, s'embarquèrent le lendemain, et périrent le second jour dans un naufrage.

Trois cents ans plus tard, comme tous les peuples chrétiens désiraient ardemment de posséder les reliques d'un si grand saint, quarante marchands de Bari, au royaume de Naples, firent le projet de les enlever. Ils firent part de leur dessein à quelques Vénitiens, qu'ils rencontrèrent à Alexandrie, en Égypte; ceux-ci leur ayant répondu qu'ils avaient formé la même résolution, les marchands de Bari se hâtèrent de se remettre en mer, pour n'être pas prévenus. Ils s'arrêtèrent à la rade de Lycie, et, sachant par leurs espions que le monastère où reposait le corps de saint Nicolas n'était alors gardé que par trois moines, parce que les Sarrazins jetaient l'épouvante dans le pays, ils entrèrent la bourse à la main, annoncèrent qu'ils étaient envoyés par le Pape, pour garantir les reliques de saint Nicolas des fureurs de l'en-

nemi, en leur procurant un asyle en Italie, et donnèrent cent écus d'or à chacun des trois moines. Cet argument leva toutes les difficultés. Ils rompirent le tombeau, y trouvèrent le corps du Saint, avec une urne pleine de l'huile, qui sortait, disait-on, de sa tête, et qui opérait des guérisons surprenantes en transpirant à travers le marbre. Après qu'ils eurent rassemblé toutes les reliques, ils se remirent en mer. La navigation fut aussi heureuse qu'on pouvait l'espérer, sous la protection du patron de la mer, qui approuva à ce qu'il paraît la pieuse fraude. Ils débarquèrent à Bari le 8 de mai 1087. Le trésor qu'ils apportaient fut reçu avec une pompe extraordinaire; et il n'y a pas long-temps que les miracles ont cessé. L'huile coulait encore de la tête du saint, au dix-septième siècle.

Une circonstance surprendra sans doute ici; c'est que les marchands vénitiens, qui avaient formé comme ceux de Bari, le projet de voler le corps de saint Nicolas, allèrent à Myre quelque temps après, et y trouvèrent encore les reliques du saint, qu'ils apportèrent à Venise.

On prétend même qu'outre ces deux corps, on en vénérait toujours un autre dans la Lycie; et nous ne saurions dire ce qu'il est devenu. Mais les deux corps de Bari et de Venise sont dans leurs chasses. Il y en a un troisième à Moscou.

On avait à Worms, dans le Palatinat, une fiole pleine de l'huile de saint Nicolas. Cette huile faisait des prodiges, qui cessèrent quand les protes-

tans s'établirent dans le pays, à cause de leur incrédulité (1). Mais on vénère toujours la fiole, quoiqu'elle ne soit plus bonne à rien. C'est ainsi qu'on honore à Rome une main de saint Nicolas, dans l'église Saint-Nicolas *in carcere*, un doigt index de la main droite à Saint-Paul en la voie d'Ostie, un autre doigt index de la même main au bourg de Vintimille; et mille ossemens détachés, dans diverses églises.

On avait à Heisterbach, au diocèse de Cologne, une dent de saint Nicolas. Des moines qui la portaient dans les villages pour attraper l'argent des fidèles, se moquaient ensuite de leurs dupes. La sainte dent fut sensible à ces profanations; et, par un grand miracle, le cristal qui contenait la relique se laissa tomber et se cassa; de sorte qu'on n'osa plus promener la dent du saint pour le trafic (2).

MIRACLE DU TOMBEAU DE SAINT NICOLAS.

« Croirait-on que le jugement de Sancho, dans l'île de Barataria, est tiré presque mot à mot d'un recueil de légendes écrites en latin par un Espagnol du douzième siècle, et dont la bibliothéque du roi conserve le manuscrit? Dans la vie de saint Nicolas, folio 196, on raconte qu'un Juif redemandant à un chrétien une somme d'argent qu'il lui avait prêtée sur sa parole, le chrétien

---

(1) Baillet, 6 décembre.
(2) Cæsarii miracula, Lib. 8, cap. 68.

soutint qu'il l'avait renduc. Outré de cette mauvaise foi, le Juif cita son débiteur devant les juges, qui ordonnèrent que le chrétien se purgerait par serment sur le tombeau de saint Nicolas. Les deux parties s'y rendirent, accompagnécs de témoins. Le chrétien avait fait faire un gros bâton creux dans lequel était renfermée la somme qu'il devait. Chemin faisant, il pria le Juif de porter son bâton jusqu'à l'église, et avant de le reprendre, il jura sur le tombeau du saint qu'il avait remis cette somme entre les mains de son créancier. Un moment après, il sentit une envie de dormir, se coucha sur le grand chemin et mit à côté de lui le bâton où était l'argent. Un chariot qui vint à passer rompit le bâton, l'argent en sortit, les juges ouvrirent les yeux et adjugèrent la somme au Juif, en bénissant saint Nicolas (1).

L'auteur de la Légende Dorée, qui rapporte la même histoire, ajoute que le chrétien fut tué par le chariot qui rompit son bâton. Le Juif, qui était sans doute bon homme, s'écria : «Si saint Nicolas veut ressusciter ce malheureux, je croirai en lui et je me ferai chrétien.» Aussitôt le débiteur infidèle se leva sur ses pieds, et le Juif reçut le baptême.

HISTOIRE D'UNE IMAGE DE SAINT NICOLAS.

Saint Nicolas était si bien renommé pour ses miracles et sa grande puissance, qu'un Juif fit

---

(1) Cité par Sainte Foix. *Essais sur Paris*, tome II, p. 408.

faire son image et la mit dans sa maison pour la protéger et pour la garder. Un jour qu'il partait pour un petit voyage, il dit à l'image du saint : « Vous voyez, Nicolas, que je vous laisse la garde de tous mes biens. Veillez-y soigneusement, ou vous serez étrillé à mon retour. »

Or les voleurs arrivèrent, pillèrent la maison, et n'y laissèrent que les murailles et l'image.

Quand le Juif revint, et qu'il se vit ruiné : « Seigneur Nicolas, dit-il, ne vous avais-je pas chargé de garder la maison? puisque vous avez laissé tout voler, vous allez payer pour les voleurs. » En achevant ces mots, le Juif souffleta la sainte image et la frappa long-temps de grands coups de bâton.

Chose admirable! tous les coups que le Juif frappait sur l'image retombaient sur le dos de saint Nicolas, qui était alors dans le ciel.

Il se hâta de courir après les voleurs, qui se partageaient leur butin, et leur parla ainsi, dit l'historien : « Coquins, c'est pour vous que je suis rossé sans miséricorde! Voyez mes bosses, et mon sang qui va couler! Reportez bien vite tout ce que vous avez pris, ou vous allez tous être pendus. »

Les voleurs lui demandèrent qui il était. « Je suis saint Nicolas, répondit-il, et je pâtis cruellement pour votre brigandage. » Aussitôt les voleurs effrayés rapportent au Juif tout ce qu'ils lui ont pris; ils se convertissent; le Juif se fait

chrétien, et saint Nicolas retourne dans le ciel à moitié assommé (1).

Cette image de saint Nicolas avait été peinte, selon Césaire de Cîteaux, par un certain saint Grégoire, fils d'un roi grec ; elle ne représentait que la partie supérieure du corps, et n'avait qu'une coudée de haut. On la conservait dans un monastère du diocèse d'Aix-la-Chapelle (2).

NICOLAS DE TOLENTINO, — ermite de saint Augustin, mort en 1310. Son corps est à Tolentino, dans l'église qui lui est dédiée. On dit même que ceux qui mettent leur tête dans un trou qu'on a pratiqué exprès dans une muraille du chœur, peuvent entendre le bruit sourd que fait continuellement le saint, en psalmodiant dans son tombeau.

On conserve, dans un grand coffre de fer, dont le premier magistrat de la ville garde la clef, le cilice de fer que portait le saint, le bâton dont il fut frappé par le diable, et un de ses bras qu'un religieux avait coupé secrètement pour le porter en Allemagne ; mais à mesure qu'il faisait un pas avec son fardeau, il se sentait repoussé par une force miraculeuse qui le faisait reculer vers Tolentino ; si bien qu'il fut obligé de restituer le saint bras.

On montre dans le couvent où le saint vivait, un

---

(1) Legenda aurea Jacobi de Voragine, Leg. 3.
(2) Cæsarii miracula, Lib. VIII, cap. 76.

puits profond qui était à sec. Nicolas le frappa de son bâton et y fit jaillir une source abondante, qui ne s'est pas tarie depuis et qui guérit les dévots.

Un jour que Nicolas était malade, il envoya emprunter du pain chez sa voisine, qui était malade aussi, et lui rendit le lendemain une miche, qui a fait un millier de miracles. La voisine en trempa un petit morceau dans un verre d'eau, et se leva entièrement guérie. Les plus petits fragmens de ce pain préservent de tout danger ceux qui les gardent avec foi. Un Savoyard, qui portait un crouton de ce pain, fut attaqué par des voleurs; mais la pointe de leur poignard ayant touché le saint crouton, se replia sur elle-même, et le Savoyard ne reçut aucun mal. On affirme aussi qu'une bribe de ce pain miraculeux, jetée dans les flammes, arrêta un incendie qui allait réduire en cendres l'église de Saint-Marc de Venise.

On a peint tous ces miracles dans l'église de Tolentino. Les pèlerins s'arrêtent surtout devant un tableau fameux, qui représente Nicolas à table, un samedi, dans une petite auberge. On lui sert des perdrix, il s'en indigne; il ordonne aux perdrix toutes rôties de s'envoler, et les perdrix s'envolent un peu étonnées. — Ce sont là de ces miracles qu'on ne voit plus (1).

---

(1) Ceux qui ont raconté que récemment un saint en voyage changea un chapon en carpe, un jour de carême, n'ont fait que rajeunir un des vieux miracles de notre saint Nicolas de Tolentino. — Voyez *Étoile de saint Nicolas de Tolentino.*

NICAISE, — prêtre qui souffrit le martyre au Vexin français, vers le troisième siècle. Il a laissé deux têtes, une à Rouen, une autre à Meulan avec son corps.

NOTRE-DAMES. — § I. DU CULTE DE LA SAINTE-VIERGE.

Le culte de la Sainte-Vierge ne s'établit qu'assez tard. Nous avons déjà dit qu'au cinquième siècle, l'opinion de son assomption par le ministère des anges n'était pas encore répandue; et l'on voit que Pulchérie, à qui l'on envoya le lait, la quenouille et le fuseau de Marie, demandait aussi son corps, qu'elle voulait faire honorer à Constantinople.

Cependant les peuples chrétiens se vantent à l'envi d'avoir honoré la Sainte-Vierge avant même qu'elle fût morte. Ils ignorent sans doute que, pendant près de quatre cents ans, la Sainte-Vierge ne fut pas regardée, ainsi qu'aujourd'hui, comme une sainte supérieure à toutes les autres.

Les Espagnols prétendent que la première église élevée à la Vierge fut bâtie à Sarragosse, par l'apôtre saint Jacques, pendant que Marie vivait encore. Beaucoup d'églises ont montré une vanité toute semblable, relativement à l'antiquité de leurs Notre-Dames. Dans quelques pays on a été plus loin. A Chartres, à Moutiers-en-Puisaye, à Nogent-sous-Coucy, et dans cent autres lieux, autrefois peuplés de druïdes, on vé-

nère de vieux autels, que l'on ose dire consacrés à Marie avant qu'elle fût née. Ces autels portent la fameuse inscription : *A la Vierge qui doit enfanter*, VIRGINI PARITURÆ. Ils furent élevés, dit-on, par des druïdes qui honoraient la mère de Jésus, lorsqu'ils ne pouvaient encore la connaître, parce que Dieu leur avait révélé d'avance les mystères de la rédemption des hommes, comme il les avait révélés aux mages et aux sibylles.

Mais malgré tout ce qu'on a pu dire à Chartres, à Sarragosse et ailleurs, il est constant que le culte de la Sainte-Vierge a dû commencer à Éphèse, où elle est morte ; et c'est là sans doute qu'on lui éleva sa première église. L'usage des premiers siècles était d'honorer les saints dans les lieux seulement où étaient leurs tombeaux.

Il était naturel, disent quelques théologiens, que Marie fût d'abord révérée à Éphèse, afin que son culte remplacât celui de la grande Diane, divinité fausse, il est vrai, mais vierge aussi, nourrice de l'univers et honorée pour sa chasteté.

Il ne paraît pas que Marie ait eu d'autre église que celle d'Éphèse, jusqu'au cinquième siècle. Mais après le concile qui se tint à Éphèse, en l'an 431, on dédia quelques autres temples à Marie. On peut croire que Rome vit consacrer l'église de Notre-Dame-des-Neiges ou de Sainte-Marie-Majeure, vers l'an 440. Le conte de la Vierge qui demande l'érection de cette église, comme nous le dirons plus tard, ne fut imaginé que dans le dixième siècle.

Ce ne fut qu'en l'an 610 que l'on destina au culte de Marie l'ancien Panthéon des Romains, qui porta depuis les noms de Notre-Dame-des-Martyrs ou de Notre-Dame-de-la-Rotonde.

Après la mort de Constantin-le-Grand, Rome n'avait pas même une chapelle en l'honneur de la sainte Vierge, qui a maintenant dans Rome plus de soixante églises.

Lorsque Constantinople fut prise par les Turcs, en 1453, il était difficile d'y trouver une rue qui n'eût pas une église ou une chapelle dédiée à Marie. Cependant la première église qu'on y éleva, sous le nom de la mère de Jésus, ne fut commencée qu'au cinquième siècle, par l'impératrice Pulchérie : c'est Notre-Dame du faubourg de Blakerne, qui était, dit-on, le plus beau temple de Constantinople, après celui de Sainte-Sophie.

Quant aux églises françaises consacrées à Marie, il n'y en a sans doute pas de plus ancienne que celle de Paris, qui fut commencée par Childebert Ier., au milieu du sixième siècle. Dès lors le culte de Marie s'étendit rapidement. Mais c'est surtout aux siècles des croisades, lorsqu'on eût inventé les confréries, les rosaires, etc., que ce culte devint si grand, qu'on oublia presque généralement de songer à Dieu, qui n'a point d'église, pour ne s'occuper que de Marie qui en a dix mille (1).

---

(1) Dieu avait pourtant une église. C'est celle que Voltaire fit bâtir à Ferney, avec cette inscription : *Deo devovit Voltaire.* On vient d'ôter, dit-on, cette inscription.

On vit une foule d'ordres religieux prendre la Sainte-Vierge pour protectrice, les moines de Notre-Dame-du-Mont-Carmel, ceux de Notre-Dame-de-la-Mercy, les clercs réguliers de la Mère de Dieu, les servites ou serviteurs de la Sainte-Vierge, les porte-croix de sainte Marie, les filles de la conception, les annonciades, les confrères du rosaire, les sœurs de l'*ave Maria*, les visitandines, les filles de sainte Marie, les religieux de l'ordre de Cîteaux, les moines de saint François, etc., tous gens qui n'avaient à la bouche que le nom de la Vierge, et qui ne parlaient jamais du Créateur.

§ II. DU CULTE DES IMAGES DE MARIE, ET DES PORTRAITS PEINTS PAR SAINT LUC.

Lorsque la religion chrétienne eut pris quelque force, on remarqua que le culte des images était le meilleur moyen de convertir les païens, accoutumés à brûler leur encens devant des dieux visibles.

Les propagateurs de la foi profitèrent des dispositions qu'ils purent trouver. On eut des images presque aussitôt que des temples ; car dans les premiers siècles on célébrait les saints mystères dans des lieux profanes.

On vénérait à Constantinople quelques objets qui avaient été à l'usage de la Sainte-Vierge ; on voulut avoir aussi son image ; et Pulchérie plaça dans l'église qu'elle venait de bâtir, un portrait de la Sainte-Vierge que l'on disait peint par saint Luc, et qui par cette circonstance était doublement sacré.

On connaît saint Luc comme historien ; saint Paul dit qu'avant d'être disciple il exerçait la médecine ; mais tous les critiques demandent, avec Calvin, où l'on a vu que saint Luc ait jamais été peintre ? ce n'est certainement pas dans les écrivains des six premiers siècles.

Quoi qu'il en soit, l'image qui fut mise dans l'église de Blakerne fut tellement vénérée des Grecs, qu'ils la portaient aux combats comme un sûr garant de la victoire, et qu'ils la promenaient en triomphe dans leurs fêtes solennelles.

Et non contens de faire peindre une fois la Vierge, par un saint qui n'a jamais tenu le pinceau, les chrétiens ont montré partout des Notre-Dames de saint Luc ; on lui attribue même des statues sculptées.

L'image de sainte Marie-Majeure est son ouvrage, aussi bien que celle de Notre-Dame-de-la-Garde, près de Bologne, celle de Notre-Dame d'Édesse, celle de saint Augustin de Rome, celle de sainte Marie-la-Neuve, celle de Cambrai. On voit encore à Rome un portrait de Notre-Dame, peint par saint Luc, dans l'église de Saint-Sixte, une autre à Notre-Dame de la rotonde, d'autres dans mille autres églises du monde chrétien. Nous parlerons des plus célèbres.

Ces images et celles qui étaient peintes par d'autres mains, firent des miracles ; on leur donna des noms qui en perpétuèrent le souvenir, et le culte devint plus grand, à mesure que les miracles frappèrent davantage.

On eut soin surtout d'intéresser le vulgaire à honorer les Notre-Dames, à leur offrir de l'argent et des bijoux. Elles donnaient en retour la santé, les biens, les accouchemens heureux, la guérison de tous les maux, le pardon de tous les péchés. Notre-Dame de Montserrat était entourée de richesses qu'on pouvait évaluer à quelques millions. Notre-Dame de Lorette était plus riche encore.

Il est absurde de faire un saint plus grand qu'un autre, de présenter Nicolas comme plus puissant que Nicaise. C'est régler le ciel sur les bassesses de ce monde. C'est établir des privilégiés et des faibles dans un lieu où l'égalité doit régner ; mais c'est le comble du ridicule de faire une image de la vierge plus puissante qu'une autre image de la vierge.

Assurément Notre-Dame du Chou et Notre-Dame des Crottes sont bien moins invoquées que Notre-Dame de Liesse et Notre-Dame du Chêne. C'est pourtant l'image de la même sainte.

Le nombre des Notre-Dames est si grand, qu'il faudrait plusieurs volumes pour en écrire l'histoire. Il serait insipide d'ailleurs de les rassembler toutes, même de la manière la plus concise, parce que les miracles et les circonstances se répètent souvent. Nous ne parlerons ici que des Notre-Dames qui ont eu de la célébrité, c'est-à-dire de toutes celles qui sont connues hors de leur église, des miracles curieux qu'elles ont faits, et des pèlerinages auxquels elles ont donné lieu.

NOTRE-DAME DE CLAREMONT.

Les miracles de Notre-Dame de Claremont ont rendu son culte célèbre. On ajoute à cela que cette puissante image a été peinte par saint Luc, et apportée par un saint évèque aux bons Polonais. Voici un miracle qu'elle fit en l'année 1540.

Un boucher de Lublin en Pologne avait deux fils, l'un âgé de deux ans, l'autre de quatre. Un jour que ces deux enfans étaient seuls dans la maison, l'aîné, qui souvent avait vu son père égorger divers animaux, prit un grand couteau et coupa le cou à son petit frère. Quand il le vit mort et tout inondé de sang, il songea qu'on lui donnerait peut-être le fouet, et il alla se cacher dans un four, derrière quelques fagots disposés exprès, parce qu'on allait cuire le pain.

La mère de ces deux petits malheureux rentra bientôt; et sans trop penser à ses enfans, elle mit le feu aux fagots. Les cris de son fils aîné la frappent; elle le retire étouffé. Elle voit dans son berceau son autre fils égorgé.... Pendant qu'elle se désole, le boucher arrive. Sa tête se trouble; il s'imagine que sa femme a tué ses deux fils; il la tue elle-même..... Jusque-là cette histoire serait digne de figurer dans une tragédie anglaise.

Le boucher, entouré de sa famille inanimée, voit devant lui la justice qui va le saisir, et les supplices qui l'attendent. Il attèle un cheval à sa charrette, y charge les trois cadavres et se dévoue à

Notre-Dame de Claremont. Quoique l'église où l'on vénère cette sainte image soit éloignée de Lublin d'une cinquantaine de lieues, il en entreprend le voyage. Il arriva heureusement; mais les trois cadavres étaient déjà corrompus. Il les porte cependant avec foi devant la bienheureuse image; il prie avec ferveur, il se frappe la poitrine avec beaucoup de larmes: et bientôt il voit son plus jeune fils se lever; l'aîné en fait autant; leur mère se ranime ensuite; et après avoir offert des cierges et payé bien des messes, il s'en retourne gaiement, avec toute sa famille bien portante. Heureux ceux qui croient (1).

NOTRE-DAME DE LA PAIX.

On raconte de Gaspar Becera, sculpteur, né à Baeza en Andalousie, qu'il avait déjà fait deux statues de Notre-Dame de la Soledad, sans les terminer, parce qu'il n'en était pas content; et qu'avant de commencer la troisième, qui lui avait été ordonnée par la reine d'Espagne, Élisabeth de Valois (dite de la paix), il rêva qu'un fantôme dont il ne distinguait précisément aucun trait, lui adressait la parole. Il entendit que ce fantôme lui disait: « Lève-toi, et de ce tronc informe qui » brûle dans ton foyer, ébauche ton idée; tu rem- » pliras ton intention et satisferas ton génie sur » la statue que tu veux faire. »

---

(1) Abraham Bzovius, de Mirandis Deiparæ, etc. § 7.

Il se leva, retira le morceau de bois du brasier, l'éteignit bien vite, et en fit la statue de Notre-Dame de la Paix. Il la présenta à la reine qui, à la première vue, ne put s'empêcher de se récrier sur l'air divin qui régnait dans cette figure, et sur l'expression de beauté, de douceur, de tendresse, d'affection et de constance qui s'y remarquait. Elle fixe encore l'attention des curieux (1), et attire les dévots par ses miracles.

On vénère à Rome dans l'église de Sainte-Marie de la Paix, une Notre-Dame qui porte le même nom que celle de Becera, et qui fut peinte par saint Luc. On l'appelle Notre-Dame de la Paix, parce qu'elle prédit au seizième siècle la paix qui allait se faire entre l'Espagne et la France, en disant un matin devant quelques moines : *Et in terrâ pax*, car cette image-là sait le latin. Elle versa du sang comme beaucoup d'autres, ayant été frappée par un insolent. Ses miracles sont nombreux, mais elle a surtout le talent de chasser les diables (2).

NOTRE-DAME DE L'ANNEAU.

On conte à Rome que l'église de Sainte-Marie *in viâ latâ* est bâtie sur le lieu même où saint Luc écrivit les actes des apôtres, dont on se vante de posséder le manuscrit original. On révère dans cette église une image de Notre-Dame que saint

---

(1) *Aménités littéraires*, tome II.

(2) Misson, tome III, page 267. *Voyage de France et d'Italie*, page 452.

Luc peignit, dit-on, au même endroit où elle a toujours été placée. On ajoute qu'il fit ce portrait par révélation, le jour même du mariage de la sainte Vierge, qu'il n'avait jamais vue. C'est pour cela que Notre-Dame est peinte avec un anneau au doigt.

Quoiqu'il soit à peu près constant que saint Luc n'était pas né le jour que la Vierge se maria, Notre-Dame de l'Anneau a fait des miracles et des guérisons sans nombre (1).

NOTRE-DAME DES ARDILLIERS DE SAUMUR.

On vénérait à Saumur en Anjou une image qui représentait la sainte Vierge tenant Jésus-Christ mort entre ses bras. La puissance de cette image avait une si grande renommée, que, dans l'infâme fourberie des diables de Loudun, le démon Isacaron déclare « qu'on ne pourra le faire sortir du corps de la religieuse qu'il occupe, que dans la chapelle de Notre-Dame des Ardilliers de Saumur. » Les diables chassés, les boiteux redressés, les malades guéris, mille miracles fameux ont fait de cette sainte image, le but d'un pèlerinage célèbre (2).

NOTRE-DAME DE LAGHETTE.

C'est un pèlerinage assez fréquenté, à deux lieues de Nice en Savoie. Elle tire son nom d'un petit lac qui occupait autrefois la place de l'église

---

(1) *Merveilles de Rome*, page 40, et divers Voyages.

(2) *Histoire des Diables de Loudun*. Baillet, 15 août.

actuelle. C'est sur ce lac que la sainte image apparut miraculeusement et fut recueillie par un bon prêtre. Aussitôt le lac se combla d'une manière prodigieuse, et l'on y trouva les fondemens d'une église, que l'on n'eut que la peine d'achever. Elle fait beaucoup de miracles, et l'on raconte qu'une mère étant venue faire une neuvaine pour demander à Notre-Dame de Laghette le retour de son fils, captif chez les infidèles, elle le trouva à son retour bien portant dans sa maison (1).

NOTRE-DAME MÈRE DE GRACE.

La sainte image de Notre-Dame Mère de grâce a été donnée à la ville de Cambrai, dont elle est la patrone, par l'illustre saint Gery qui lui éleva une belle église. Les miracles de cette vierge sont innombrables. En l'année 1326, un bon homme qui passait sur un pont laissa tomber son enfant dans la rivière. Il s'y précipita aussitôt lui-même, en se recommandant à Notre-Dame Mère de grâce. La benoite image eut pitié de ce pauvre père ; elle fit sortir du fond des eaux un petit batelet qui conduisit l'enfant à bord ; et en même temps un cavalier inconnu, monté sur un cheval blanc, traversa la rivière, prit le bon homme qui se noyait par le collet de son habit, le porta à côté de son enfant, et disparut.

Deux siècles plus tard, une dame de Cambrai accoucha d'un fils qui mourut en naissant. On ne lui apprit cette nouvelle que quand l'enfant

---

(1) *Voyage d'un gentilhomme français en Italie et en France*, page 136, etc.

fut enterré. Elle s'en désola, parce qu'elle avait été long-temps stérile, et se recommanda avec un torrent de larmes à Notre-Dame Mère de grâce. Incontinent le ventre de cette femme s'enfle; elle sent de nouveau les symptômes d'un accouchement prochain, et au bout d'une heure elle met au monde un second enfant qui se porte bien, que l'on offre à l'église en grande pompe, et qui n'a pour père que Notre-Dame (1).

NOTRE-DAME DE BOURGES.

Un petit juif de Bourges s'avisa de communier le jour de Pâques, sans savoir ce qu'il faisait. Il suivait les chrétiens, ses petits camarades. A son retour, il conta à son père ce qu'il avait fait; et le vieux juif furieux le jeta dans un four allumé. Incontinent, la sainte image de Notre-Dame de Bourges, qu'il avait saluée comme ses petits amis en passant devant son autel, vint le voir dans son four et le garantit de l'ardeur du feu. Ce miracle fit du bruit; les chrétiens accoururent; ils retirèrent l'enfant et jetèrent le père dans les flammes qui l'eurent bientôt consumé (2).

On voit que ce conte est une imitation de l'histoire édifiante du verrier de Constantinople, que nous avons rapportée à l'article des hosties (3).

---

(1) *Histoire de Notre-Dame Mère de grâce. R. de Haultport, mir. cap.* 16 *et* 20.

(2) Legenda aurea Jacobi de Voragine aucta à Claudio à Rota, 1546. Leg. 114, fol. 77, à col. 1.

(3) Voyez le tome I, page 407.

Mais Notre-Dame de Bourges n'a jamais rien fait de neuf.

NOTRE-DAME DU CHOU, PRÈS DE BOURGES.

On vénérait près des murs de Bourges la célébre Notre-Dame du Chou, ainsi nommée parce qu'elle fut trouvée miraculeusement sous un chou énorme.

Un pigeon blessé par un chasseur vint se poser sur la tête de Notre-Dame du Chou. Quelques gouttes de sang coulèrent sur sa face, et une heure après, le pigeon étant parti, les fidèles qui vinrent à la messe crièrent miracle. On sonna les cloches : « Voyez, disait-on, comme le monde est méchant, Notre-Dame pleure sang et eau. C'est présage de guerre et de déluge. » Mais le lieutenant de roi ayant fait visiter la tête de l'image, on y trouva quelques plumes du pigeon qui était allé mourir à deux pas ; et le miracle fut perdu (1).

D'autres images de la Vierge pleurèrent visiblement, ayant des éponges pleine d'eau dans la tête (2).

NOTRE-DAME DE SAINT-AUGUSTIN DE LUCQUES.

« Je ne puis m'empêcher de vous faire l'histoire de la Notre-Dame de St.-Augustin (de Lucques); peut-être n'avez-vous jamais entendu parler d'un plus joli tour d'image.

---

(1) Henri Estienne, ch. 39, *Histoire de l'Église de Bourges*.
(2) Voyez aussi l'article *Images*, tome I, p. 425 et 426.

» On dit que cette Notre-Dame étant autrefois contre la muraille d'un corps-de-garde, un soldat qui jouait aux dés et qui perdait, s'en prit insolemment à elle, lui dit mille injures, et lui jeta une pierre pour achever son insulte. La pierre, dit l'histoire, visait droit à la tête de l'enfant Jésus ; ce que la Notre-Dame ayant aperçu, elle fut plus prompte que le coup, et fit si heureusement passer l'enfant du bras droit au bras gauche, qu'il ne fut pas blessé.

» En mémoire de cet événement, le petit Jésus s'appesantit sur ce même bras pour y demeurer, quand sa mère le voulut remettre sur le bras droit : et il y a toujours été depuis, ce qui prouve la vérité du fait, plus clair que le jour, aux dévots pèlerins qui viennent visiter l'image.

» Il faut savoir encore que la terre s'ouvrit sur-le-champ, et qu'elle engloutit le soldat. Le trou est là ; et on avertit les curieux de n'en pas approcher, parce qu'il descend tout droit en enfer : on devrait bien l'environner de quelques garde-fous (1). »

NOTRE-DAME DE SAINT-AUGUSTIN DE ROME.

On vénère beaucoup, à Rome, dans l'église de Saint-Augustin, une image de Notre-Dame que l'on dit la principale et la plus belle de celles que peignit saint Luc. Il fit ce portrait, la dernière fois qu'il vit l'original, et il l'aimait tant, qu'après

(1) Misson, tome II, page 324.

l'avoir porté dans tous ses voyages, il ordonna qu'on l'enterrât avec lui dans son sépulcre.

On le retrouva avec le corps du saint, quoique l'histoire des reliques de saint Luc ne fasse aucune mention de cette circonstance.

Du temps du pape Innocent VIII, il survint dit-on une grande peste dans Rome. Le pape porta en procession la sainte image depuis l'église de Saint-Augustin jusqu'au Vatican, et la peste cessa incontinent. Elle a fait une foule d'autres miracles (1).

On a compté, dans le grand nombre des églises chrétiennes, plus de six cents portraits de la Vierge, de la main de saint Luc. Ce qu'ils offrent de plus curieux, c'est qu'il n'y en a pas deux qui se ressemblent.

NOTRE-DAME DES PORTES.

« Notre-Dame des Portes, dans le Finistère, est une chapelle entourée de vieux arbres consacrés par la piété de nos pères. Cette vierge fut trouvée dans le cœur d'un chêne énorme. J'ai vu la niche qu'elle occupait : son image d'argent a disparu.

» Un bois sacré descend jusqu'au rivage par une pente de cinq à six cents pieds, sur laquelle on a pratiqué des allées. C'est là que, dans les nuits, on voit errer Notre-Dame des Portes en robe blanche, éblouissante de lumière. Le frottement

---

(1) Calvin, *Traité des Reliques. Merveilles de Rome*, p. 47. *Voyage de France et d'Italie*, page 306.

de sa robe de soie se fait entendre au loin dans la campagne : cette apparition annonce de beaux jours, d'amples récoltes et des succès à ses fidèles adorateurs. On n'ose pas alors approcher de l'enceinte ; on s'agenouille, on s'humilie ; on chante une hymne en l'honneur de la vierge ; on se retire enfin à reculons, et sans tourner le dos à la déesse. Ainsi nos bons aïeux sortaient jadis des forêts druïdiques.

» On ne peut voir un chêne plus auguste, de plus nerveuses rugosités, des branchages plus étendus, un tronc plus vénérable, que celui qui renferma l'image de la vierge des Portes.

» Les prêtres catholiques n'ont pu détruire l'ancien respect de nos ancêtres pour cet arbre religieux : il était l'emblème de la force, de la durée, de l'Être-Suprême. La massue d'Ogmius était faite d'une de ses branches ; il couronnait celui qui protégeait la vie d'un citoyen. La plus sévère punition que pût subir un gentilhomme Breton, quand il s'était déshonoré par une lâcheté, par une bassesse, était il y a peu de temps encore, la destruction de la longue allée de chênes qui conduisait à son château. Le désespoir alors frappait toute sa famille : on le fuyait comme un proscrit, comme une victime dévouée aux enfers, comme ces criminels auxquels la sévère religion de nos ancêtres défendait d'accorder le feu et l'eau (1). »

---

(1) M. Cambry, *Voyage dans le Finistère en* 1794, t. I, page 259.

NOTRE-DAME D'ARRAS.

On vénérait à Arras, une Notre-Dame miraculeuse. C'était, selon les pieux, cette Notre-Dame qui, dans l'an 1105, avait apporté la sainte chandelle pour la guérison des fidèles affligés du mal des ardens. — Voyez l'article, *Chandelle d'Arras.*

NOTRE-DAME DE HÉAS.

« A quelque distance de Barrège, on va sans doute encore en pèlerinage à la fameuse chapelle de Notre-Dame de Héas. Sa situation pittoresque dans les Pyrénées est très-propre à entretenir la superstition. On y vénère plusieurs images de Marie. Au-dessus du principal autel est le tableau de la Notre-Dame, en capulet rouge, comme une franche montagnarde. C'est ainsi que la Vierge, noire chez les nègres (1), blanche chez nous, affublée de rubans et de dentelles dans la plupart de nos provinces, change de couleur et de costumes selon les différens pays.

» Une foule de cierges allumés sur le maître-autel éclaire deux statues de Notre-Dame. L'une de demi-nature et très-parée est au-dessus du tabernacle, hors de la portée des assistans. L'autre, de dix-huit pouces environ, livrée à la ferveur publique, repose sur le retable de l'autel. Les

(1) Elle est souvent noire aussi chez les blancs, parce qu'on a converti beaucoup de vieilles statues d'Isis, etc. en Notre-Dames.

dévots, après de grandes génuflexions et révérences, embrassent la petite statue, la baisent sur les deux joues, lui passent la main sur toutes les formes, de la tête aux talons. Les dévotes plus tendres l'enlèvent de l'autel, lui font des caresses comme à leur enfant nouveau-né, la pressent dans leurs bras. Les confrères viennent devant cette patronne des montagnes, portant au bout d'un bâton des chapelets de bois et des anneaux de cuivre, qu'ils font passer et repasser mystérieusement sur la statue supérieure, qui a trois pieds de haut.

» *Le caillou de la Raillé* reçoit aussi auprès de la chapelle une espèce de culte. Ce fut sur ce caillou, ou plutôt sur ce bloc énorme de granit, que la petite Notre-Dame apparut subitement dans ce canton, en descendant du ciel ; elle se reposa sur le caillou, et s'y reposa jusqu'à ce qu'on l'eût logée dans son petit sanctuaire. Tous les montagnards emportent avec respect des fragmens de ce caillou, qu'ils regardent comme de précieuses amulettes.

» On dit, comme une chose certaine, que la chapelle de Héas fût bâtie par trois maçons, dont l'atelier était visité chaque jour par trois chèvres qui, suivies de leurs chevreaux, venaient nourrir de leur lait ces trois ouvriers (1). »

NOTRE-DAME DE TOUTES BEAUTÉS.

« Il me souvient de ce que j'ai lu au livre de

(1) Dusaulx, *Voyage à Barrège*, chap. 15.

Jean Ménard, que Notre-Dame de Toutes Beautés, à Tours, eut ce nom parce qu'on avait usé pour la peindre du même moyen qu'employa un ancien peintre pour peindre la déesse Vénus. On rassembla toutes les plus belles filles et jeunes femmes de Tours ; de l'une on prit le large front, de l'autre les beaux yeux, de l'autre la petite bouche riante, de l'autre le nez gracieux, de l'autre le joli menton, des autres le reste du visage et du corps. Je laisse à prononcer si la vue d'une Notre-Dame si belle enflamme mieux la dévotion (1). »

Notre-Dame de Toutes Beautés fit plusieurs miracles, en faveur des amans que des parens barbares refusaient d'unir. Elle faisait faire aussi des enfans.

NOTRE-DAME DE FERRIÈRES.

L'abbaye de Ferrières près de Montargis, exposait à la vénération des fidèles, une Notre-Dame, qu'on disait apportée de Bethléem par un pieux croisé. Le jour de son installation dans l'abbaye de Ferrières, toutes les cloches des environs sonnèrent d'elles-mêmes ; et de vieux arbres qui ne portaient plus rien, se chargèrent en quelques heures de fleurs et de fruits.

On assure aussi que la ville de Montargis ne fut délivrée de la peste, en 1625, que par la bienveillance de Notre-Dame de Ferrières. C'est en mé-

(1) Henri Estienne, *Apologie pour Hérodote*, chap. 38.

moire de ce miracle qu'on faisait tous les ans une procession solennelle, de Montargis à Ferrières, le lundi de la Pentecôte. On établit aussi, sous la protection de cette Notre-Dame, une confrérie dans laquelle les moines surent enrôler Louis XIII et sa famille.

NOTRE-DAME DE BOLOGNE.

On vénérait à Bologne, une Notre-Dame miraculeuse qui délivra autrefois la ville d'une grande peste. On dit, qu'un scélérat qui ne croyait pas aux prodiges opérés par cette sainte image, s'avisa un jour de la frapper d'un coup de couteau. Aussitôt la Notre-Dame répandit quelques gouttes de sang que l'on a conservées. Le scélérat fut pendu, et l'image plus révérée que jamais (1).

NOTRE-DAME DE BONNES-NOUVELLES.

Notre-Dame de Bonnes-Nouvelles, à Lyon, est célèbre aussi par ses miracles. On l'honorait dans l'église des Célestins. Un jour que les Français devaient livrer une grande bataille, on vit la sainte image qui souriait d'un air satisfait. On s'écria : « Bonne nouvelle ! Notre-Dame a ri. » Les Français avaient en effet remporté une victoire. C'est à cette circonstance patriotique que l'image des Célestins dut son nom.

Il y avait une Notre-Dame de Bonnes-Nouvel-

---

(1) Misson, tome II, p. 349, *Voyage de France et d'Italie*, page 793.

les à Abbeville, une autre à Orléans, d'autres ailleurs.

NOTRE-DAME DE CHARTRES.

Les Chartrains prétendent, comme nous l'avons dit, que leurs anciens druides élevèrent des autels à la Vierge, avant qu'elle fut née, et que leur fameuse Notre-Dame-Noire est plus ancienne que le christianisme.

« Les druides dédièrent par révélation un autel à la Vierge qui devait enfanter, comme dit l'historien de l'église de Chartres. S'ils avaient été soigneux d'écrire les miracles que fit cette Notre-Dame avant l'ère chrétienne, ils nous en auraient laissé un bon nombre, car il s'en fit beaucoup. Mais nous ne connaissons que celui-ci :

» Le fils de Geoffroi, roi de Montlheri, du temps des druides, tomba dans un puits. Son père éploré alla prier Notre-Dame de faire en sa faveur un de ces miracles qui lui étaient si faciles, et la sainte image ressuscita le prince. « Geoffroi, comme on le pense bien, fit de magnifiques présens. C'était cependant un païen que les catholiques doivent damner.

Priscus, roi de Chartres, qui n'avait pas d'enfans, fut touché aussi du prodige et laissa son royaume en héritage à la sainte image de Marie, qui devait bientôt naître. La Vierge fut sensible à ce legs ; car, en plusieurs apparitions, elle se qualifia du titre de dame suzeraine de Chartres ; et Jean le marchand conte que jusqu'au onzième

siècle, toutes les fois que Notre-Dame venait visiter avec quelque pompe son église chartraine, elle s'entourait de tonnerres et d'éclairs lumineux, pour redoubler la piété des âmes dévotes.

» *Vers le méme temps*, un nommé Benoit servait un laboureur qui le fit travailler le jour de sainte-Agathe, *féte chômable pour lors*. A l'heure de midi, le feu prit à son râteau, et il eut la main toute rôtie. On le porta à l'église de son village, et, pendant la nuit qui suivit, il fut visité par deux grandes princesses, dont l'une était Notre-Dame de Chartres, et l'autre sainte Agathe, qui demandait grâce pour lui. Il se fit conduire devant la sainte image, où l'on vit en un instant sa main guérie comme si elle n'eût jamais été brûlée. »

— Un jeune garçon nommé Guillot servait un gentilhomme du Perche, qui lui coupa la langue pour une petite faute. Guillot s'en vint à Notre-Dame de Chartres qui lui rendit sa langue.

— Ces miracles attirèrent tant de pèlerins qu'on ne suffisait pas à recevoir l'argent que les riches et les pauvres apportaient de tous pays. En moins de trois ans Notre-Dame de Chartres ressuscita six morts.

— Une villageoise de Berchères, à deux lieues de Chartres, avait chargé sa fille aînée de garder son autre fille qui était encore au berceau. Un grand homme noir, d'un aspect hideux, entra un moment après. Il avait sur le front une grosse touffe de cheveux hérissés. Cette mine effroyable fit peur

à la fille qui gardait la maison. Elle courut chercher sa mère. Hélas ! s'écria la bonne femme, c'est sans doute le diable. O sainte dame de Chartres, conservez-moi ma fille. Elle entra dans sa maison en disant ces mots; le grand homme noir s'échappait par la cheminée; la chambre était pleine d'une fumée épaisse ; le berceau de la petite fille à demi brûlé, mais l'enfant n'avait rien souffert : en mémoire de quoi cette villageoise offrit à l'église de Chartres le berceau que le diable avait brûlé à moitié. On le voyait encore, il y a cinquante ans.

—Les habitans de Pithiviers, en Gâtinais, amenaient des charrettes de froment pour les ouvriers qui rebâtissaient l'église de Notre-Dame de Chartres. En arrivant à Puiset, les bonnes gens de ce bourg les invitèrent à boire un coup. Les pieux charretiers vidèrent le muids ; et, chose admirable ! comme on se disposait à le remporter vide, la sainte Vierge le remplit de nouveau d'un vin cent fois meilleur que le premier, et d'une odeur cent fois plus agréable ; de sorte que tout le monde se remit à boire encore.

—Du temps des guerres du quatorzième siècle, un marchand d'Aquitaine apportait sur son cheval un baril plein d'huile, pour l'entretien des lampes de la vierge de Chartres. Il fut pris par des soldats anglais ; et, comme il ne pouvait payer sa rançon, il invoqua Notre-Dame, qui lui dit de se présenter hardiment avec les autres prisonniers. Il le fit; et la vierge l'ayant rendu invisible, il passa sans être vu du geôlier, retrouva son baril d'huile, et l'apporta à Chartres.

— En 1206, un paysan nommé Guillaume eut l'impiété de fauciller son champ le jour de saint-Germain-d'Auxerre. Mais, sur le soir, il se sentit brûlé d'un feu violent; sa faucille demeura collée à sa main droite, sa dernière brassée de blé se fixa sur son bras gauche, sans qu'il fût possible de l'en arracher. Il ne se délivra de cet état misérable, qu'en se vouant à Notre-Dame de Chartres, et en promettant de ne plus travailler les jours de fêtes (1).

— En 1665, quelqu'un dit à un homme muet des environs d'Étampes d'aller visiter Notre-Dame de Chartres. Oui da, j'irai, répondit le muet; il y alla, et la sainte image lui rendit la parole.

— Un habitant d'Évreux, se sentant mourir, chargea un de ses voisins d'aller à Chartres, et d'y faire dire une messe pour lui sur l'autel de Notre-Dame. Il lui donna de l'argent pour les frais du pèlerinage et de la messe. Le voisin vint à Chartres; mais au lieu de faire dire la messe pour le défunt, il but l'argent au cabaret. La nuit suivante, le mort parut dans l'auberge, tira le voisin par les pieds, et fit un vacarme si épouvantable, qu'on alla chercher un prêtre. Que voulez-vous, dit-il au mort? Je veux qu'on fasse dire ma messe, répondit le revenant, et je ferai tapage jusqu'à ce qu'elle soit dite. Le bon prêtre s'engagea à dire le

---

(1) Vous voyez qu'en tout cela les saints sont plus redoutables que Dieu; car il n'a guère puni ceux qui ont travaillé le dimanche. Aussi sont-ils mieux servis.

lendemain la messe en question ; et le mert ne revint plus (1).

Notre-Dame de Chartres sauvait aussi les noyés, chassait la peste, faisait retrouver les objets volés et opérait des miracles de toutes les sortes en faveur de ceux qui la priaient. Nous ne pensons pas que la révolution l'ait ôtée aux Chartrains ; mais s'ils l'ont encore, elle ne fait plus rien.

NOTRE-DAME DE LA COLONNE.

Il y avait dans la principale église de Chartres une grosse colonne d'une pierre extrêmement dure, sur laquelle un pieux chanoine avait placé une petite image de Notre-Dame ; entourée d'une balustrade de cuivre. Elle délivrait les possédés, guérissait les rhumatismes, et donnait le gros lot à ceux qui jouaient à la loterie. La ferveur des dévots était si ardente pour cette sainte image, que leurs baisers avaient usé les trois quarts de l'épaisseur de la colonne. (2)

NOTRE-DAME DE LA BRÈCHE.

Les Chartrains vénéraient une autre image de Notre-Dame, dont voici l'histoire. Au mois de février de l'année 1568, le prince de Condé vint avec ses huguenots mettre le siége devant Chartres; il donna l'assaut du côté de la porte de Dreux.

---

(1) *Histoire de l'auguste et vénérable église de Notre-Dame de Chartres*, chap. 16 et 17.

(2) Notes prises sur les lieux, et *Histoire de l'église de Chartres*, chap. 4.

Cette porte était ornée, comme à présent, d'une image de la Vierge tenant son fils dans ses bras.

Les huguenots tirèrent plusieurs coups de canon contre la sainte sculpture, sans pouvoir jamais la frapper, quoiqu'à quelques pieds, de chaque côté, les murailles fussent brisées par les boulets.

Comme la fureur des huguenots était insensible à ce prodige, Notre-Dame les frappa d'une soudaine terreur qui leur fit prendre la fuite. On éleva près de la porte une chapelle où l'on plaça avec honneur la miraculeuse image, qu'on nomme Notre-Dame de la Brèche; et tous les ans à Chartres, le 15 de mars, on fêtait, par une procession solennelle, la mémoire de la victoire que Notre-Dame avait donnée aux Chartrains (1).

NOTRE-DAME DES CROTTES, A CHARTRES.

Notre-Dame des Crottes se nomme ainsi, non pas qu'elle soit crottée, mais parce qu'elle est dans un creux ou dans une cave (2). On la vénérait dans l'église souterraine de Chartres, sur un autel érigé par les druides à la Vierge qui devait enfanter. La chapelle fut consacrée, dit-on, par saint Potentien; et l'image a été faite par les druides. Elle est assise sur un trône, tenant son fils entre ses bras. Elle est représentée d'une couleur noire mauresque, comme presque toutes les Notre-Dames de Chartres; et l'on croit que les druides

---

(1) *Histoire de l'église de Chartres*, chap. 17.

(2) Henri Estienne, *Apologie pour Hérodote*, ch. 38.

l'ont dépeinte ainsi, à cause qu'elle était d'un pays plus exposé au soleil que le nôtre.

On ne sait pas bien au vrai quelle était la couleur de la sainte Vierge. On peut conjecturer pourtant, par les paroles prophétiques de Salomon(1), qu'elle était brune, et qu'elle ne laissait pas d'être belle. Nicephore dit cependant qu'elle était de la couleur du froment, qui est rouge; à moins qu'il ne veuille parler du blé de turquie, lequel tire sur la couleur de châtaigne (2).

NOTRE-DAME AUX TROIS MAINS.

« Les Russes racontent que la Vierge Marie apparut à un peintre qui faisait son portrait dans le Cazan; pour peu que vous paraissiez en douter, ils vous accuseront d'abord d'athéisme. Voici cette histoire en abrégé.

« Le peintre avait représenté la Vierge Marie, avec notre Sauveur sur ses bras, et avait disposé le portrait de manière que les deux mains paraissaient; mais lorsqu'il revint, pour le finir, dans la chambre où il l'avait laissé, il trouva trois mains disposées régulièrement autour de l'enfant. Sur quoi, s'imaginant que quelqu'autre personne du métier était venue la nuit lui jouer ce tour, il prit son pinceau, effaça comme en colère la troisième main; et après avoir achevé son portrait, il

---

(1) « Je suis noire, mais je suis belle — comme les peaux de Salomon. » *Cantique des cantiques*, chap. 1^er^. verset 4.

(2) *Histoire de l'église de Chartres*, chap. 7.

ferma la porte de sa chambre et mit la clef dans sa poche.

» Il fut fort surpris en y rentrant le lendemain de retrouver une troisième main dans son tableau, et fit le signe de la croix. Après s'être un peu remis de son étonnement, il se persuada de nouveau qu'il fallait que quelqu'un lui eût fait cette pièce ; c'est pourquoi il effaça encore la nouvelle main, et finit son portrait comme auparavant ; ensuite il sortit et ferma toutes les fenêtres et les portes avec plus de précaution que la veille.

« Mais le troisième matin qu'il y retourna, il fut plus stupéfait qu'il ne l'avait encore été, de retrouver une troisième main peinte pour la troisième fois. Comme il était sur le point de l'effacer, la Vierge Marie lui apparut, et lui défendit de le faire, disant qu'elle voulait être peinte de cette manière, qui est aussi celle dont les Moscovites la représentent toujours en peinture. Cette image est vénérée au monastère de Jérusalem, à vingt lieues de Moscou. Toutes les fois qu'on va l'honorer, il faut faire le signe de la croix, se mettre à genoux et baiser la terre (1). »

NOTRE-DAME DES SEPT DOULEURS.

Au commencement de l'été de 1817, un chêne énorme fut frappé de la foudre, dans un bois qui tient au village de Bruai, à quelque distance de Valenciennes.

---

(1) Jean Perry, *État présent de la Russie*, page 213.

Peu de jours après, trois paysans, qui sortaient d'une mine à charbon, passèrent près de cet arbre, et, en examinant le tronc et les branches fracassées, ils aperçurent à l'extrémité une espèce de petite figure en bois. Un impie n'eût vu là qu'un simple jeu de la nature. Les trois charbonniers, qui avaient de la foi, y distinguèrent une Vierge. Ils coururent au village, en criant miracle! C'est *Notre-Dame des sept Douleurs*, qui est descendue sur cet arbre avec un coup de tonnerre : telle fut la clameur générale.

Tout le pays se mit en route, le chapelet à la main ; on voulait voir et adorer cette sainte Vierge. Les trois charbonniers racontent qu'avant la révolution, il y avait déjà une Notre-Dame dans ce bois ; mais elle a été dépouillée et brûlée par des brigands ; c'est la même qui revient aujourd'hui : ils la reconnaissent.

Le précieux arbre est bientôt orné par les mains des fidèles ; chacun veut y suspendre ses offrandes : les charbonniers y placent un tronc pour recueillir les aumônes ; une échelle est dressée contre le chêne, pour ceux qui voudront contempler la vierge de plus près, et lui baiser les pieds, moyennant une honnête rétribution. L'affluence augmente tous les jours, et tous les jours le tronc s'emplit. On attache à l'arbre quelques vieilles béquilles, témoins infaillibles des guérisons miraculeuses que Notre-Dame opère à chaque instant.

Le bruit de ces merveilles va porter l'espé-

rance dans la chaumière d'un vieillard nommé Philippe, qui, depuis plusieurs années, a perdu l'usage de ses jambes. Il arrive comme il peut, soutenu par deux voisins, au pied du chêne sacré. Mais il s'efforce vainement de monter l'échelle. Il faut cependant qu'il touche la Vierge, s'il veut être guéri; et il le veut.

On apporte des cordes, on garrotte fortement le vieillard; et, toutes les précautions prises, on l'enlève comme une pierre de taille, on le monte péniblement vers Notre-Dame des sept Douleurs. Miracle! s'écrie-t-il, aussitôt qu'il eut touché la Vierge. Miracle! répètent en chœur tous les assistans. Je n'éprouve plus aucun mal, ajoute Philippe, suspendu et secoué dans tous les sens; descendez-moi, je n'ai plus besoin de soutien, je vais courir.

On le descend, il veut faire un pas et fait une lourde chute; on le relève, il tombe une seconde fois. Après quelques essais aussi malheureux : Cependant je suis guéri, s'écrie-t-il! — Peut-être imparfaitement, lui dit une pieuse femme, vous avez sans-doute omis quelque chose dans vos prières? — Ah! c'est probable. — Eh bien! Il faut recommencer.... Mais les cinq ou six chutes de ce pauvre homme avaient tellement aggravé ses maux, qu'on fut obligé de le reporter à sa cabane, et de remettre à une autre fois sa complète guérison.

Cependant la foule des dévots à Notre-Dame des sept Douleurs augmentant tous les jours, la

sainte image était devenue l'objet d'un culte presque universel, lorsque l'administration des forêts fut instruite que les pèlerins causaient de grands dégâts dans les bois, en venant visiter le chêne merveilleux. Pour couper court au désordre et trancher toutes les difficultés, le chêne fut abattu par le pied, ce qui ne se fit pas sans scandale.

Les trois charbonniers emportèrent leur tronc, en gémissant sur la perversité du siècle. Les âmes pieuses déplorèrent le mal que causait à la religion le progrès des lumières. On sentit bien qu'après un pareil outrage à la sainte Vierge, la commune était menacée des plus grands malheurs. Aussi, depuis que le chêne est abattu, lorsqu'il meurt quelque bétail ou qu'il arrive quelque accident fâcheux à Bruai, les anciens du pays disent, dans leur sage expérience, qu'il faut attribuer cela au ressentiment de Notre-Dame des sept Douleurs (1).

NOTRE-DAME DE ALMUDENA.

On découvrit, il y a sept ou huit siècles, dans une vieille tour de Madrid, une image de la sainte Vierge, qui fit des miracles aussitôt qu'on l'eut portée dans une église. On publia que cette image avait été faite par les anges et apportée de Jérusalem à Madrid par saint Jacques le majeur. On la plaça sur un autel d'argent, et bientôt elle ne cessa d'opérer des merveilles étonnantes.

---

(1) *Anecdotes du dix-neuvième siècle*, tome II, page 41.

On raconte, entre autres prodiges, qu'anciennement les habitans de Madrid étant assiégés par les Maures, et réduits à la famine, Notre-Dame de Almudena leur envoya une grande quantité de blé, que l'on découvrit dans les greniers des moines : ce qui mit les Espagnols en état de soutenir le siége avec honneur.

On a peint dans l'église de Notre-Dame de Almudena ce miracle de bienfaisance. Mais la sainte image n'en fait plus de tels (1).

NOTRE-DAME DES ANGES OU DE LA PORTIONCULE.

Un crucifix ayant dit à saint François d'Assise : Allez, François ; réparez ma maison qui tombe en ruines ; ce grand Saint entendit tout à travers et fit rebâtir trois églises, dont la plus célèbre est celle de Notre-Dame de la Portioncule, auprès d'Assise. Elle s'appelait Notre-Dame de la Portioncule parce qu'elle était située dans une très-petite propriété qui appartenait à de riches Bénédictins. Mais on lui donnait plus généralement le nom de Notre-Dame des Anges, parce qu'on y vénérait une image de Notre-Dame, autour de laquelle les anges apparaissaient souvent, chantant des psaumes et s'accompagnant d'une musique céleste.

Un jour que François était en oraison devant cette Notre-Dame, il vit au-dessus de l'autel,

---

(1) Bruzen de la Martinière, à l'article *Madrid*. Manesson-Mallet, *Description de l'univers*.

Notre-Seigneur et la Sainte-Vierge accompagnés d'une multitude d'esprits bienheureux « qui lui donnèrent mille témoignages d'amitié. » Notre-Seigneur lui permit de demander quelque grâce : Eh bien! mon doux Jésus, répondit François, accordez-moi que tous les pécheurs qui viendront visiter cette église, s'en retournent avec indulgence plénière de tous leurs péchés. Notre-Dame joignit ses prières à celles de François ; et Jésus répondit qu'il accordait l'indulgence, après que le pape y aurait donné son consentement.

François sollicita et obtint d'Honorius III le maintien de la grâce que Jésus-Christ avait faite ; et cette fameuse indulgence de la Portioncule attire à Notre-Dame des Anges, plus de pélerins encore que les miracles de l'image (1).

NOTRE-DAME-DU-FOU-DU-BOIS.

La célèbre Notre-Dame-du-Fou-du-Bois est exposée à la vénération des fidèles, dans une église voisine de Lesneven en Bretagne. On raconte qu'un écolier ne put apprendre dans ses études que ces seules paroles : « O Dame vierge Marie. » On le chassa. Il vint en répétant sans cesse ces mots chéris se réfugier sous la protection de Notre-Dame. Il vivait des aumônes de Lesneven, et se couchait dans un grand arbre. S'il faisait froid, il se plongeait dans la fontaine, jusqu'au cou, en prononçant toujours le doux nom de sa protectrice.

(1) *Annales des frères mineurs*, le P. Giry au 2 août, etc.

Il meurt. Un lis s'élève de sa bouche, quelque temps après son enterrement. Ce miracle fait grand bruit ; le duc et la noblesse de Bretagne font élever une chapelle à la Vierge, sur la tombe de son ami. Il se fait des miracles sans nombre. Anne de Bretagne, François Ier., se rendirent en pélerinage à cette chapelle, qui n'a perdu son influence miraculeuse que depuis la révolution (1).

NOTRE-DAME DE NEUBOURG.

Le capucin Marc d'Aviano, fameux par ses miracles, passa par Neubourg en 1682. Comme il entrait dans l'église de Saint-Pierre, il aperçut dans un coin une vieille Notre-Dame de bois, qui était toute estropiée et toute chargée de poussière. Le zèle le saisit, en même temps que la douleur de voir cette Notre-Dame en si mauvais état. Il se prosterna tout de son long devant elle; il se mit à frapper sa poitrine et à se répandre en lamentations.

Comme il était au milieu de ces gémissemens, il cria tout d'un coup miracle! et protesta que la bonne Notre-Dame avait remué les yeux, et l'avait regardé. Il y avait alors plusieurs vieilles femmes dans l'église, qui accoururent aux cris du capucin; et qui embrassèrent avec joie l'occasion de pouvoir dire qu'elles avaient été témoins d'un miracle. Elles s'écrièrent avec le capucin, que la Notre-Dame l'avait regardé.

---

(1) M. Cambry, *Voyage dans le Finistère*, tome II, p. 39.

Il sortit incontinent avec elles, et remplit toute la ville du prétendu miracle. Il fut appuyé des puissances; et après certains préalables, qu'il n'est pas nécessaire de raconter, on alla à Saint-Pierre en procession; on débarbouilla la statue, on ôta le sacrement de dessus le grand autel, qui lui était dédié : on habilla splendidement la Notre-Dame, et on la mit sur cet autel, « où elle fait des miracles par millions. Les princes et les peuples l'accablent de présens, et on y vient de toutes parts en pèlerinage (1). »

LA MADONE DOULOUREUSE DE TOLÈDE.

« Le général Lasalle étant à Tolède, alla visiter le palais de l'Inquisition; car en Espagne l'humilité des inquisiteurs est comme celle des autres moines; elle porte des étoffes de bure et habite des palais de marbre.

» A la vue des instrumens de torture, on vit frémir ce général et tous les guerriers qui l'accompagnaient : cette vue était plus affreuse que celle du plus horrible champ de bataille. Au nombre de ces instrumens, il y en avait un surtout qui, par l'espèce de sacrilége dont il donnait l'idée, fixa plus particulièrement l'attention des militaires français.

Au fond d'un cachot souterrain, près d'une pièce où se tenait l'inquisiteur chargé d'interroger les malheureux, accusés d'hérésie, se trouvait

---

(1) Misson, tome I, page 96.

dans sa niche la statue de la Vierge. Une gloire dorée lui environnait la tête ; une draperie d'étoffe de soie descendait de ses épaules jusqu'à ses pieds, et l'on distinguait à travers les plis de son manteau une espèce de cuirasse. Cette statue semblait être une imitation de la Jeanne d'Arc que l'on voit à Orléans.

En y regardant de plus près, on s'aperçut que la cuirasse était garnie de lames de couteau et de pointes de clous très-affilés. Les bras de la statue étaient mobiles ; une manivelle placée derrière la cloison les mettait en mouvement. Le général donna à l'un des familiers de l'inquisition l'ordre de faire jouer cette machine : le sac d'un grenadier polonais tint lieu d'hérétique ; la statue l'enlaça dans ses bras et l'étreignit fortement. Lorsqu'on le lui eut fait lâcher, on reconnut que le sac était criblé de trous ; les pointes et les lames y avaient pénétré à plusieurs lignes de profondeur.

Ainsi la secourable Marie, la reine des anges, était dans les mains des inquisiteurs le ministre sanglant des fureurs du fanatisme ; et pour que rien ne manquât à cette odieuse profanation, ils avaient par une espèce de jeu de mots, donné à cette affreuse statue le nom de *madre dolorosa* (1).

LA MADONE DE VALLADOLID.

Il y avait également à Valladolid une madone

---

(1) *Lettres normandes*, 96e. livraison.

plaquée d'or pur qui tenait de chaque main un poignard, et qui déchirait en l'embrassant l'hérétique ou le juif qu'on voulait *châtier*. Quand la sainte image remuait les bras par le moyen d'une mécanique, le peuple était obligé de crier miracle, de peur d'être soupçonné d'hérésie (1).

NOTRE-DAME DU CHÊNE.

Il n'y a point de personne dévote qui n'ait fait, au moins une fois dans sa vie, le pèlerinage de Notre-Dame du Chêne. Sa chapelle qui est en grande dévotion dans tout le pays, a été bâtie avec assez d'élégance à l'entrée d'une forêt, à un quart de lieue de Bar-sur-Seine. On y va honorer une image miraculeuse de la Sainte-Vierge, qui est fort petite, grossièrement faite, mal sculptée, et qui ne laisse pas de faire bien des miracles.

Elle est fort ancienne. On l'appelle Notre-Dame du Chêne parce qu'elle fut apportée du ciel par les anges, et trouvée dans un chêne par des bergers. Le maître-autel de la chapelle est encore appuyé contre le tronc d'un vieux chêne, dont les pèlerins ont grand soin de détacher quelques petits morceaux qu'ils conservent pieusement, comme des préservatifs infaillibles contre toutes sortes d'accidens.

Aux fêtes de la Sainte-Vierge, le concours du peuple est immense à Notre-Dame du Chêne. Dans

---

(1) Note donnée par un militaire qui a fait la guerre d'Espagne.

les calamités publiques, on va en procession chercher cette image ; on l'expose pendant plusieurs jours dans l'église paroissiale de Bar-sur-Seine ; et quand les calamités sont passées, on la reporte en pompe dans sa chapelle.

Il est inutile d'énumérer les miracles de Notre-Dame du Chêne. C'est toujours un paralytique qui marche, un boiteux qui ne cloche plus, un aveugle qui voit, un possédé que le diable abandonne. Observons seulement que l'image miraculeuse, perdue dans la révolution, a reparu après le danger, qu'on a repris les pèlerinages, et que depuis quelques années on y a fait cinq ou six guérisons merveilleuses, sans parler d'une pauvre fille dont trois démons s'étaient emparés, et qui fut délivrée de ces hôtes incommodes, après avoir gambadé une demi-journée devant la sainte image (1).

NOTRE-DAME D'ATOCHA (2).

La magnifique église de Notre-Dame d'Atocha, à un quart de lieue de Madrid, appartenait à un riche couvent de dominicains, dont elle augmentait toutes les années le revenu, par les nombreux pèlerinages dont elle était le but. On y révère une Notre-Dame noire qui tient l'enfant Jésus entre ses bras, et qui fut apportée d'Antioche par

---

(1) *Anecdotes du dix-neuvième siècle*, tome II, page 44.

(2) Notre-Dame d'Atocha par corruption. Elle devrait s'appeler Notre-Dame d'Antioche.

un saint personnage à qui un ange l'avait remise.

C'est devant cette image que les rois d'Espagne font chanter le *Te Deum*, dans les événemens heureux. Elle était entourée de cent grosses lampes d'or et d'argent qui brûlaient nuit et jour. On avait soin aux grandes fêtes de la couvrir de pierreries et de vêtemens superbes. Elle avait la tête couronnée d'un soleil de diamans d'une richesse incalculable.

Notre-Dame d'Atocha arrête les incendies, chasse la peste, pleure dans les malheurs publics, et rend la santé aux princes (1).

NOTRE-DAME DE LA SIBYLLE OU D'AUGUSTE.

On montre à Saint-Jean-de-Latran une vieille image de Notre-Dame, que l'on dit la plus ancienne de toutes celles qui furent peintes par saint Luc. On ajoute que c'est cette image qu'une sibylle montra à l'empereur Auguste, en lui disant d'adorer l'enfant qu'elle tient dans ses bras.

Mais saint Luc ne vivait pas du temps d'Auguste; il ne donnait point de tableaux aux sibylles parce qu'il n'en faisait point et qu'il n'y avait plus de sibylles; et le conte de la sorcière qui fit voir Notre-Dame à Auguste, dit précisément qu'elle lui montra vers le soleil couchant une apparition lumineuse, qui représentait la Sainte-Vierge. Ce n'est pas cette apparition qu'on a conservée à Saint-Jean-de-Latran.

---

(1) *Délices de l'Espagne*, tome I. *Voyage de Jouvin de Rochefort*, etc.

NOTRE-DAME DE MONTSERRAT.

Le premier comte de Barcelonne avait une fille d'une beauté si merveilleuse, qu'on ne pouvait la voir sans en devenir amoureux. Elle était dans tout l'éclat de ses charmes, lorsqu'elle se trouva possédée du diable.

Les exorcistes ordinaires ne pouvant la délivrer, son père la conduisit à un ermite, nommé Jean Guérin, et surnommé *le saint homme*, qui avait déjà chassé plusieurs démons avec le plus grand bonheur. Jean Guérin fit une certaine prière; et incontinent l'ange de ténèbres, qui s'était emparé de la jeune fille, sortit en hurlant.

Mais de peur qu'il ne rentrât dans ce beau corps, le comte (sans doute par un conseil intérieur du démon qu'on venait de chasser) laissa sa fille avec *le saint homme*, qui conçut bientôt pour elle l'amour le plus effréné, la viola et l'égorgea... (1).

Après qu'il eut commis ces deux forfaits exécrables, Guérin courut à Rome, pour en obtenir le pardon. Il se confessa au pape, qui frémit

---

(1) Louis Montegut, dans son histoire de Notre-Dame de Montserrat, met tout le crime sur le compte du diable. C'est assez naturel. Le diable, dit-il, prit la figure et l'habit d'un ermite, et s'alla loger dans une caverne qu'on appelle encore aujourd'hui *la Grotte du diable*, au-dessus de celle où logeait Jean Guérin. Il l'alla voir, gagna sa confiance; et lorsque Guérin vint lui dire qu'il était tenté du crime, en voyant auprès de lui la belle princesse, l'ermite infernal lui reprocha sa lâcheté, l'engagea à braver le péril. Guérin le brava, mais il tua la jeune fille, après l'avoir violée, et l'enterra sous une roche. (*Histoire*, page 56.)

d'horreur, et qui lui ordonna, pour pénitence, de s'en retourner à quatre pates à Montserrat, et de vivre solitaire, de ne point parler, de ne point se lever sur ses pieds, jusqu'à ce qu'un enfant de trois mois lui annonçât le pardon de son double crime.

Guérin obéit; et pendant sept ans, il vécut au milieu des bois, avec les bêtes sauvages, marchant et se nourrissant comme elles.

Un jour que le comte de Barcelonne chassait sur la montagne de Montserrat, les gens de sa suite trouvèrent, dans une caverne, un homme velu comme un ours, et se traînant à quatre pates. Ils le prirent vivant, l'emmenèrent à Barcelonne, et l'enchaînèrent dans une écurie du château.

A quelques jours de là, le comte fit un festin solennel, à l'occasion d'un fils qui lui était né. Les conviés, entendant parler de l'homme velu, demandèrent à le voir. On l'amena dans la salle du banquet, où l'enfant dont on célébrait la naissance, et qui avait à peine trois mois, arriva en même temps, porté par sa nourrice. Il n'eut pas plus tôt jeté les yeux sur l'homme velu, qu'il lui dit d'une voix haute et distincte : *Lève-toi*, *frère Jean Guérin*; *car Dieu t'a pardonné tes péchés.*

L'étonnement que causa ce discours, dans une bouche de trois mois, fit bientôt place à la curiosité. On pria Jean Guérin de raconter son histoire. Il le fit en gémissant. — Puisque Dieu t'a pardonné, dit le comte, je te pardonne aussi

de bon cœur ; mais je désire savoir où tu as enterré ma fille, afin que je la fasse apporter à Barcelonne, et qu'elle soit ensevelie dans le tombeau de ses pères.

Guérin montra le lieu où il l'avait mise ; on y ouvrit la terre ; et, au grand étonnement desspectateurs, on y trouva la fille du comte pleine de vie et belle à ravir.

On lui voyait seulement une espèce de collier de fil d'écarlate, à l'endroit où le saint homme lui avait coupé la gorge. Elle raconta à son père que la Sainte-Vierge, à qui elle se recommandait tous les jours, l'avait ainsi miraculeusement conservée vivante au sein de la terre.

En reconnaissance d'un si grand et si long miracle, on fit bâtir en ce même lieu un couvent de nonnes, dont la fille du comte devint l'abbesse ; et frère Jean Guérin en fut fait le confesseur et le directeur (1).

Vers le même temps, des bergers aperçurent plusieurs nuits de suite quelques anges qui chantaient au milieu d'une lumière éclatante, sur le sommet d'un rocher où la jeune fille avait été trouvée vivante. On y fouilla, et on y trouva une image rayonnante, qui parfumait les airs d'une odeur très-suave. On essaya de l'emporter à Barcelonne, mais elle se rendit si pesante qu'il fut impossible de la soulever (2).

On comprit par ce prodige qu'elle voulait

---

(1) On conserve au trésor de Montserrat les reliques de saint Jean Guérin, *Histoire de Notre-Dame du Monts.*, page 37.

(2) La tradition du pays veut que cette sainte image ait été

rester dans le lieu où la fille du comte avait été enterrée, et on la déposa solennellement dans la chapelle du monastère de Montserrat, qu'on fit élever en cet endroit.

Les miracles continuels que cette fameuse image ne cessa dès lors d'opérer, y attirèrent une foule de pèlerins, et en firent un des plus riches couvens de l'Espagne. Ce fut devant cette image qu'Ignace de Loyola fit la veille des armes, lorsqu'il voulut être armé *chevalier de la Vierge*. C'est auprès de cette image qu'il avait résolu de tuer un musulman, qui ne croyait pas à la virginité de la mère de Jésus (1).

Orlandin assure que la sainte image regarda tendrement Ignace, lui présenta son fils, et l'engagea fort à établir la compagnie de Jésus (2).

On fonda à Notre-Dame de Montserrat une confrérie célèbre; et le pape Paul V daigna accorder aux confrères de très-grandes indulgences. C'est aussi un pèlerinage fameux (3).

---

apportée en Espagne au premier siècle. On l'honorait, dit-on, à Barcelonne, du temps de la domination des Romains; et on l'appelait l'*Image du trioniphe*, parce que la victoire était toujours du côté de ceux qui en étaient dépositaires. Après l'irruption des Maures, on la cacha dans les rochers du Montserrat où elle ne fut retrouvée que comme on vient de le lire (vers l'an 888.) *Histoire citée*, page 48, etc.

(1) *Histoire de don Inigo de Guipuscoa*, tome I, p. 19, 20 et 21; *Histoire des miracles faits par l'intercession de Notre-Dame de Montserrat*, etc. Voyez *Ignace*

(2) Histor. soc. Jesu. Lib. I, num. XII.

(3) Louis XIV fit dire mille messes pour l'âme de sa mère, à l'abbaye de Montserrat.

Nous ne rapporterons ici que quelques-uns des mille et un miracles de Notre-Dame de Montserrat.

Une grande dame de Valence avait tant d'affection pour cette Notre-Dame, qu'elle donnait la moitié de ses biens à son monastère, et qu'elle ne passait pas de mois sans envoyer quelque ornement à son image. Or le feu prit un jour à sa maison, avec tant de rapidité et de violence, qu'elle n'eut pas le temps de fuir. Elle se rappela heureusement l'image miraleuse, de laquelle elle avait droit d'attendre quelque protection. Elle prit ses quatre enfans, l'un après l'autre, et les jeta par les fenêtres, du troisième étage sur le pavé, en disant à chacun : *Mon fils, je te recommande à Dieu et à Notre-Dame de Montserrat.* Elle se précipita ensuite, en se recommandant elle-même; et, chose admirable! ni la mère ni les enfans ne reçurent la moindre contusion, parce que l'image de Montserrat était venue, et les avait soutenus dans leur chute.

Une femme, qui avait fait trois fausses couches, promit à Notre-Dame de Montserrat que, si elle avait un enfant, elle le dévouerait au service de la Vierge. Peu de jours après, elle fut enceinte pour la quatrième fois ; elle accoucha d'un enfant qui mourut, et qui fut enterré. Lorsque les douleurs de l'enfantement furent apaisées, et qu'elle eut repris ses sens, cette mère demanda à voir son fils. On lui dit qu'il était mort. — Qu'on me l'apporte cependant, répliqua-t-elle ; je veux le voir. Elle fit tant d'instances, qu'on exhuma le

petit enfant, et qu'on le lui mit entre les mains. Elle pleura, elle reprocha à la sainte Vierge de n'avoir pas protégé un enfant destiné au service des autels; et à l'instant, ô prodige! l'enfant se ranima, cria, et se mit à téter.

Un petit garçon s'était jeté dans un puits, en jouant à la balle. Ses parens, ne le retrouvant plus tombèrent dans un grand désespoir. On ne le repêcha qu'au bout de trois jours, et l'on se disposait à l'enterrer, quand, aux prières et aux sanglots de la mère, qui faisait tous les ans le pèlerinage de Notre-Dame de Montserrat, la bienheureuse image rendit la vie à l'enfant, qui se mit à courir par la chambre, au grand étonnement des voisins et de la famille rassemblés pour l'enterrement.

Une paysanne avait laissé seul dans son berceau un enfant de quelques mois. La porte de la chambre était ouverte; un cochon entra, qui mangea le nez, les lèvres, les doigts et les pieds du petit innocent. La mère accourut à ses cris, chassa l'animal horrible, et pleura amèrement son imprudence; mais comment la réparer? Par bonheur elle avait une grande dévotion à Notre-Dame de Montserrat; elle la supplia de venir à son aide. Son oraison était à peine achevée, que par la toute-puissance de la Vierge, on vit repousser en un instant toutes les pièces que le cochon avait mangées (1).

---

(1) *Histoire des miracles faits par l'intercession de Notre-Dame de Montserrat*, et Ph. Berlaymont, *Paradisus Puerorum*.

Mais ce n'est pas seulement à Montserrat que cette sainte image fait des miracles. Elle avait en France un procureur général, qui quêtait pour la confrérie, et qui guérissait ceux qui se vouaient à Notre-Dame. Un bon homme de Bordeaux avait une petite fille de quinze mois, qui depuis huit jours ne voulait plus téter. Il la mit dans la confrérie de Notre-Dame de Montserrat; et incontinent la petite fille se jeta sur la mamelle de sa mère.

Au-dessus du cloître de l'abbaye de Montserrat, on voit un rocher penchant, où la sainte Vierge s'est montrée quelquefois. On y a planté trois croix, auprès desquelles on dit tous les jours la messe, pour que Notre-Dame ne permette pas que ce rocher tombe sur son église ni sur le couvent; ce qui n'empêche pas que vers le milieu du seizième siècle, il s'en détacha un gros quartier, qui tomba sur l'infirmerie, et y tua plusieurs moines malades (1).

NOTRE DAME DE CLÉRY.

Notre-Dame de Cléry, dans l'Orléanais, est célèbre par quelques miracles, mais surtout par la dévotion et les pèlerinages de Louis XI, qui l'appelait sa bonne amie. On sait qu'en faveur de l'amitié qu'il portait à cette Notre-Dame, Louis XI donna à la Vierge le comté de Boulogne.

---

(1) On s'étonnera peut-être que les moines de Notre-Dame de Montserrat soient malades, ayant à leur disposition la sainte image qui guérit tous les maux des pèlerins. Mais....

Son bonnet était garni de petites Notre-Dames de plomb, qu'il honorait du culte le plus superstitieux. On assure qu'il en avait une à laquelle il demandait pardon d'avance des crimes qu'il voulait commettre. Il ôtait son bonnet, regardait sa Notre-Dame et lui disait : « Encore ce péché-là, petite bonne Vierge. »

NOTRE-DAME DE SAINT-DOMINIQUE.

On vénère à Rome, dans l'église des religieuses de Saint-Dominique, un portrait de la sainte Vierge commencé par saint Luc et terminé de la main des anges. Un jour que saint Dominique portait cette image en procession, pour détourner la peste qui affligeait Rome, la Notre-Dame lia conversation avec le saint, lui promit de faire cesser la peste, et lui annonça qu'on lui gardait une place dans le ciel. Elle a fait bien d'autres miracles (1).

NOTRE-DAME DE LIESSE.

Parmi les chevaliers qui se distinguèrent en Palestine, au douzième siècle, on remarquait trois frères de la maison d'Eppe en Picardie, très-illustres par leur piété et leurs belles actions. Or, dans un petit combat que livrèrent les chrétiens aux habitans de l'ancienne ville d'Ascalon, les trois frères picards furent pris et conduits dans les prisons du soudan d'Égypte.

Ce prince ayant voulu les voir, fut si charmé de

---

(1) *Voyage de France et d'Italie*, page 448.

leur bonne mine et de leur taille imposante, qu'il leur proposa de se faire musulmans, promettant de leur donner de bons emplois dans ses armées. Les trois frères rejetèrent ces propositions, et furent mis au cachot avec de l'eau et du pain.

Ces traitemens et les insultes qu'on y ajouta ne détournèrent pas les trois frères de la bonne voie. Le soudan y perdit son éloquence ; il les fit prêcher par ses docteurs, qui n'y gagnèrent pas davantage ; il les tenta par les plus belles promesses, sans réussir d'aucune façon.

A la fin, il avisa un moyen plus sûr ; ce fut d'envoyer aux chevaliers sa fille même, la princesse Ismérie. Elle était jeune, belle, charmante ; elle avait une touchante douceur, des regards expressifs, un esprit agréable, et parlait avec une grâce qui entraînait tous les cœurs.

Elle pénétra dans la prison, séduisante et parée, et dit aux trois frères qu'ils devaient sa visite à leur renommée ; qu'elle avait été curieuse de les voir, et qu'elle serait désolée que des chevaliers si braves fussent empalés. Elle leur insinua doucement qu'ils pouvaient retrouver la liberté, la vie, les honneurs, en abandonnant une religion malheureuse, pour le culte du grand prophète.

Les charmes du sexe sont bien puissans et bien funestes à la religion. Mais la foi de nos chevaliers était grande : au lieu de se laisser séduire par les discours de la belle Ismérie, ils lui expliquèrent si bien le mystère de l'incarnation, la trinité et les autres mystères de notre religion, qu'ils la

convertirent elle-même dans la même séance, et que la princesse conçut le plus vif désir de voir la sainte Vierge.

Écoutez, dit l'un des chevaliers, je ne suis ni sculpteur ni peintre; néanmoins si vous voulez m'envoyer du bois et des instrumens, je vous en ferai une figure qui vous en donnera quelque idée..... La princesse sortit, envoya ce qu'on lui demandait, et retourna vers son père, qui l'attendait avec impatience : elle se garda bien de lui dire qu'elle était convertie; elle dissimula, et lui fit espérer au contraire qu'elle convertirait bientôt les trois frères picards.

Cependant les trois chevaliers étaient bien embarrassés de faire leur image ou statue : après y avoir travaillé plusieurs jours, ils prièrent le ciel de les aider, et s'endormirent là-dessus. De beaux songes les enchantèrent pendant leur sommeil; mais quel fut leur ravissement, lorsqu'à leur réveil ils virent devant eux une image de la sainte Vierge, envoyée d'en haut, ravissante de beauté, et presque lumineuse!

Ils attendirent impatiemment la princesse, pour lui faire part de ce miracle. Ismérie ne les fit pas languir long-temps. Le matin de cette favorable nuit, elle arriva à la prison. On se figure aisément son agréable surprise, à la vue de la miraculeuse image, que les chevaliers d'Eppe lui présentèrent comme une insigne faveur du ciel. Ses yeux furent éblouis de la beauté de la statue; son esprit pénétré des vives lumières de l'Esprit saint; son

cœur si fortement touché de la grâce, qu'elle fut dès lors tout-à-fait bonne chrétienne. Elle adora et baisa la précieuse image, qu'on appela *Notre-Dame de Liesse*, à cause de la joie qu'elle apportait dans cette prison.

Bref, la princesse, ayant fait ses réflexions, proposa aux chevaliers de les délivrer, à condition qu'ils l'emmèneraient avec eux dans un pays où elle pût faire son salut. Les trois frères pi-cards se jetèrent à genoux, rendant grâces à Dieu, à la sainte Vierge et à la princesse.

Au commencement de la nuit, la sainte Vierge apparut, au milieu d'une splendeur céleste, à la bonne Ismérie, l'engagea à passer en France, et lui promit qu'après avoir mené une vie chaste et sainte, elle recevrait dans le ciel la couronne de gloire. Ismérie n'hésita plus ; elle fit retirer ses filles, se chargea de ses pierreries, de la céleste image, de tout ce qu'elle avait de précieux, délivra les prisonniers et sortit avec eux de la ville, dont les portes s'ouvrirent miraculeusement devant l'image sainte.

Arrivés au bord du Nil, un jeune homme se présenta pour les passer à l'autre bord dans sa barque ; et quand le fleuve fut traversé, le jeune homme et la barque disparurent.

La princesse et les chevaliers, frappés de ces miracles, marchent par le premier chemin qu'ils trouvent, en s'entretenant des miséricordes de Dieu. Après avoir marché quelque temps, *le ciel permit* que la princesse (dont la complexion était

délicate et qui avait déjà passé deux nuits sans dormir), se trouvât fatiguée et hors d'état de continuer la route. Cela les obligea de s'arrêter ; et ils s'endormirent au pied d'un arbre.

Ils eurent un nouvel étonnement à leur réveil ; ce fut de se trouver dans un autre pays et sous un autre climat. Les chevaliers reconnurent, à quelques pas, une fontaine de la Picardie, et un peu plus loin leur château, avec les tours et les ponts-levis. En un mot, la princesse et les trois frères de la maison d'Eppe s'aperçurent qu'un ange les avait transportés, pendant leur sommeil, d'Égypte en Picardie.

Les chevaliers ravis dirent donc à la princesse qu'elle pouvait être tranquille : Nos libertés et nos vies sont en sûreté, continuèrent-ils, nous sommes en France, et qui plus est en Picardie, et sur les terres de notre maison, et le château qui est devant nous est à nous.....

La princesse cherchait la miraculeuse image ; mais la miraculeuse image avait aussi voyagé, et s'était arrêtée auprès de la fontaine qu'ils avaient distinguée d'abord. On jugea prudemment que la sainte image voulait rester là, d'autant plus qu'il fut impossible de l'en ôter : c'est pourquoi on y bâtit une chapelle, où la princesse Ismérie fut baptisée sous le nom de Marie, et où il se fit depuis tant de miracles, que le nombre en est innombrable.

Telle est l'histoire miraculeuse de la céleste image de Notre-Dame de Liesse, qui est arrivée

en Picardie, l'an de Notre-Seigneur 1134. La chapelle et le bourg de Liesse s'élevèrent la même année (1); il s'y fit un pèlerinage perpétuel qui est encore célèbre aujourd'hui, et qui est grandement encouragé par les miracles de l'image.

La fameuse possédée de Vervins ne fut délivrée des démons qui la tourmentaient que dans la chapelle de Liesse, où Belzébuth avoua que la Notre-Dame venait de lui ôter vingt-six de ses compagnons, et qu'il était obligé de partir.

On voit aussi Claude Leloup, du pays Chartrain, guéri en 1665 d'une maladie qui le menaçait de perdre l'esprit, si toutefois il avait de l'esprit à perdre. Il offrit à la sainte image un cœur d'argent.

Avant la révolution, l'église de Liesse était pleine d'*ex-voto* semblables, d'enfans d'argent, de navires d'argent, de tétons d'argent, de bras, de pieds, de têtes d'argent, etc. On y comptait, tant en argent qu'en or, quinze calices, vingt-six images de la Vierge, quatre-vingt-quatre lampes, cinquante-quatre statues d'enfans, trente-cinq cœurs, seize couronnes, etc., etc., etc.

Charles VI, Charles VII, Louis XI, François Ier., Henri II, firent le pèlerinage de Notre-Dame de Liesse. Charles IX y allait souvent faire

---

(1) *Histoire de l'image miraculeuse de Notre-Dame de Liesse*, par M. Villette, 1728. — *Annales de Malte*, etc., etc. Ce morceau a déjà été publié dans l'appendice aux *Mémoires d'un vilain du quatorzième siècle*.

ses dévotions. Marie de Médicis et Anne d'Autriche en firent aussi le voyage, et donnèrent divers objets précieux.

En 1675, la reine de Pologne, qui avait déjà présenté à l'image de Liesse un enfant d'argent représentant Alexandre Sobieski son fils, avec une chaîne d'or enrichie de diamans, envoya une mamelle d'or, pour remercier Notre-Dame de ce qu'elle se trouvait délivrée d'un grand mal de sein.

Ce qui augmenta beaucoup la dévotion au pèlerinage de Liesse, c'est qu'entre autres faveurs la Notre-Dame qu'on y vénère accorde surtout des enfans aux femmes stériles. Beaucoup de princesses ont cru devoir leur grossesse au vœu qu'elles avaient fait de visiter Notre-Dame de Liesse; et Henri Estienne raconte que (de son temps du moins) les femmes qui n'avaient pu faire d'enfans et voulaient en avoir, allaient tirer avec leurs dents les cordes des cloches de l'église de Liesse (1), et boire ensuite avec dévotion l'eau de la fontaine miraculeuse, auprès de laquelle l'image s'était arrêtée.

Notre-Dame de Liesse est une statue noire; elle est assise, et tient sur ses genoux l'enfant Jésus qui a sous la main gauche une boule surmontée d'une croix. Elle était élevée au-dessus d'un autel, sur lequel on avait placé une autre image de la Vierge en vermeil, à la portée des dévots, qui

---

(1) *Apologie pour Hérodote*, chap. 38.

veulent toujours baiser quelque chose. Cette statue de vermeil a été détruite en 1793.

Nous pourrions citer une multitude d'enfans que Notre-Dame de Liesse a fait naître ou qu'elle a ressuscités. Mais ces miracles ne sont pas assez variés.

On sait que le 23 mai 1821, son altesse royale madame la duchesse de Berri visita Notre-Dame de Liesse, pour rendre grâces à la Vierge de la naissance heureuse de monseigneur le duc de Bordeaux, et pour remplir le vœu qu'avait fait à Liesse M. de Bombelles, au nom de la princesse (1).

NOTRE-DAME DE SAINT-GRÉGOIRE.

La Notre-Dame de saint Grégoire est bien célèbre à Rome ; on la vénère dans l'église de Saint-Cosme et de Saint-Damien ; et c'est encore une image peinte par saint Luc. Elle eut autrefois un long entretien avec saint Grégoire, qui avait discontinué de la saluer en passant devant elle. Cet entretien a été mis en vers latins, dont voici la traduction. On les attribue à l'abbé Joachim ou au vénérable Bède :

L'image de Notre-Dame.—Parle, hé ! l'homme aux clefs (2) ! Où vas-tu, étourdi ? Veux-tu donc t'arrêter quand on t'appelle !

---

(1) Voyez la *Relation du voyage de S. A. R. Madame la duchesse de Berri et de son pèlerinage à Notre-Dame de Liesse*, par M. Brayer. 1821.

(2) Saint Grégoire était pape : *claviger*.

Saint Grégoire. — Qu'est-ce que j'entends? Quelle impudente voix me frappe les oreilles? Quel impie scélérat ose parler ainsi à un vice-Dieu?

L'image. — Arrête-toi, téméraire, et rends le respect à qui tu le doiś.

Saint Grégoire. — O ciel! est-il possible? O prodige! ô miracle! je pense que c'est une image qui crie après moi! Mais non, je rêve sans doute; c'est une illusion, c'est un songe. M'appelez-vous, sainte image? En vérité, je vois ses lèvres qui remuent et sa tête qui branle. Que demandez-vous, merveilleuse image? Qui êtes-vous, par votre permission?

L'image. — Quoi! Grégoire, insensé Grégoire, quoi! tu ne connais pas la mère de ton seigneur, celle qui est tout ensemble mère et pucelle, la fille et la tour de David, la rose mystique, l'arche d'alliance, la reine du ciel, le palais d'or, l'épouse de Dieu, le miroir et le bouclier de justice, la porte du paradis?...

Saint Grégoire. — Je vous demande pardon, ô vénérable image. Je n'avais jamais vu la Vierge Marie; je ne vous avais non plus jamais entendue parler; et qui est-ce qui a vu des choses semblables?

L'image. — Passe pour le premier coup; va, je te le pardonne. Mais une autre fois, ne sois pas si fou, je te prie, que de manquer à ton devoir. Où t'en allais-tu donc si vite?

Saint Grégoire. — Messire Jean vient de dire

une messe sur un de vos autels privilégiés, et il a délivré une âme du purgatoire. La pauvre créature est demi-cuite à la porte, ou elle m'attend avec impatience : je m'en allais lui ouvrir.

L'image. — Eh bien, va ; fais promptement ton affaire. *Perge Gregori* (1).

On ajoute que, depuis ce colloque, saint Grégoire ne manqua plus de saluer la sainte image. Il accorda aussi le privilége de délivrer une âme du purgatoire, à tout prêtre qui dirait une messe sur l'autel de la Notre-Dame qui lui avait parlé si long-temps (2).

LA MADONE LIBÉRATRICE.

Les Romains révèrent, au Campo Vaccino, sous le nom Madone libératrice, une image de Notre-Dame, que saint Grégoire trouva dans ce lieu même, au milieu de quelques décombres. On assure qu'elle délivra Rome d'une grande peste ; et c'est ce qui lui fit donner le nom qu'elle porte. Son église remplace le temple de Vénus génératrice (3).

NOTRE-DAME DES GUIDES.

Lorsque l'impératrice Pulchérie vit qu'elle ne pouvait se procurer le corps de la sainte Vierge,

---

(1) On a employé la traduction que Misson donne de cette pièce, dans son *Voyage d'Italie*, tome II, page 146.

(2) *Voyage de France et d'Italie par un gentilhomme français*, page 346. — Voyez *Notre-Dame des Neiges.*

(3) Même voyage, pages 380 et 381.

elle chercha à s'en consoler, en rassemblant tout ce qu'elle put découvrir des objets qui avaient été à l'usage de la mère de Jésus. Elle acheta surtout à grands frais une image miraculeuse de Marie, peinte comme tant d'autres par saint Luc, et comme tant d'autres la première qu'il eût peinte. On appelait cette image *Notre-Dame des Guides*, sans que nous sachions trop pourquoi. Nicéphore dit qu'elle avait demeuré d'abord dans Antioche où elle avait fait de grands miracles.

Les Grecs avaient tant de vénération pour elle, qu'ils la portaient à la tête des armées, dans les processions, dans les marches triomphales. On est même forcé d'avouer qu'ils lui rendaient un culte exagéré. Ils avaient fait de Notre-Dame des Guides un nouveau Palladium, et l'adoraient à peu près comme les Troyens adoraient l'image de Pallas, à laquelle ils attachaient la conservation de leur ville.

Cependant Notre-Dame des Guides n'empêcha pas Constantinople d'être prise plusieurs fois, et en dernier lieu par le sultan Mahomet II.

On raconte que les Turcs, maîtres de la ville des Constantins, pillèrent l'église de Notre-Dame des Guides, dépouillèrent la sainte image des diamans et des bijoux qui la bordaient, la traînèrent ensuite par les rues, la foulèrent aux pieds et finirent par la mettre en pièces. Mais il y a des écrivains qui disent les choses différemment.

Les uns prétendent qu'à la prise de Constan-

tinople par les Français, Notre-Dame des Guides fut envoyée à Venise, où elle est toujours vénérée depuis.

D'autres soutiennent qu'à la vérité elle resta dans Constantinople, jusqu'au pillage de 1453; mais qu'au moment où les soldats turcs voulurent la mettre en pièces, elle s'envola de leurs mains et vint s'arrêter dans l'église de Sainte-Justine de Padoue, qui la possède encore.

Quelques-uns assurent que Notre-Dame des Guides est à Rome; et que c'est elle qui parla à saint Grégoire. Quelques autres enfin soutiennent qu'elle est toujours à Constantinople. On la montre aussi à Cracovie, où l'on dit qu'elle fut apportée au quatorzième siècle par un seigneur russe qui l'avait volée aux Grecs.

Toutes ces choses sont très-embarrassantes. Mais malheureusement on s'en occupe peu aujourd'hui.

Mathieu Tympius parle d'un prince qui voulait tuer son grand-père, et qui devint meilleur sujet par un miracle de Notre-Dame des Guides.

Il ajoute, après Nicéphore et Nicétas, que plusieurs empereurs remportèrent des victoires éclatantes, parce que la benoite image combattait à leurs côtés. On ne voit pas trop avec quoi une image peut se battre. Mais après la bataille qu'Emmanuel Comnène gagna sur les Hongrois, il en fit honneur à Notre-Dame des Guides, qui fut reconduite en triomphe, sur un chariot cou-

vert de lames d'or et d'argent, et attelé de quatre chevaux d'une blancheur éclatante (1).

On serait bien surpris chez nous de voir un vieux portrait sur toile dans une calèche découverte.

NOTRE-DAME D'ÉDESSE.

Celle-là est aussi une des plus célèbres images de la sainte Vierge, par l'antiquité qu'on lui donne. On prétend qu'elle fut peinte de la main de Dieu même, et qu'on l'honorait à Édesse en Mésopotamie, du vivant de Notre-Dame.

Elle fut apportée à Constantinople par Constantin-le-Grand ou par Constantin Porphyrogénète; ce qui est un peu différent, puisque l'un vivait au quatrième siècle et l'autre au dixième. Mais il y a peu de choses précises dans les matières de foi.

On raconte que saint Alexis alla en pèlerinage à Édesse, qu'on lui refusa l'entrée de l'église à cause des haillons dont il était couvert; que l'image dit au sacristain de faire entrer le pèlerin qui était à la porte, parce que c'était un saint, et qu'elle eut ensuite avec lui un entretien assez long.

Notre-Dame d'Edesse est à Rome dans l'église de Saint-Alexis au mont Aventin; elle a fait beaucoup de miracles (2). C'est le refrain ordinaire.

---

(1) *Matthæi Tympii præmia virtutum*, pages 200 et 243.

(2) *Voyage de France et d'Italie*, page 366. *Merveilles de Rome*, page 69, etc.

NOTRE-DAME-DU-PILIER, DE SARAGOSSE.

Lorsque les apôtres sortirent de Jérusalem, pour aller prêcher la foi aux gentils, ils prirent tous congé de la sainte Vierge, et reçurent sa bénédiction, comme dit l'histoire. Saint Jacques partait pour l'Espagne. Notre-Dame lui dit : « Va, » mon fils, étends la loi de ton maître ; mais je » te prie de me dédier une église dans celle des » villes de l'Espagne où tu feras le plus de chré- » tiens. Je te ferai savoir ma volonté en temps et » lieu. »

Saint Jacques visita Oviédo, Padron, et plusieurs autres villes où il toucha peu de personnes. Mais étant arrivé à Sarragosse, il y convertit huit citoyens, avec qui il s'entretenait tous les soirs du royaume de Dieu, dans un endroit où l'on jetait les immondices de la ville.

Un soir, vers l'heure de minuit, pendant que saint Jacques et ses fidèles étaient en contemplation, ils entendirent la voix des anges qui chantaient en latin : *Ave*, *Maria*, *gratiâ plena*. Ils virent en même temps, au milieu d'un chœur d'esprits célestes, la figure de Notre-Dame sur un pilier de marbre.

Saint Jacques se prosterna ; l'image lui dit : « Regarde, mon fils, c'est ici que tu bâtiras une » église par ton industrie. Considère le pilier » sur lequel je suis assise ; mon fils, ton maître » me l'a envoyé par le ministère des anges du ciel. » Ce pilier demeurera en ce lieu jusqu'à la fin du

» monde ; et par les prières des fidèles et pour la » révérence qu'ils me porteront, la vertu du Très- » Haut fera ici des miracles, en faveur de ceux » qui dans leurs nécessités imploreront mon assis- » tance. »

Sur quoi les anges disparurent ; et saint Jacques commença aussitôt de bâtir l'église de Notre-Dame-du-Pilier, où il ordonna pour prêtre le plus pieux des chrétiens nouveau-convertis.

Cette sainte image a opéré depuis des miracles sans nombre ; et souvent on l'a vue entourée d'anges, qui venaient chanter matines à Sarragosse.

Notre-Dame-du-Pilier est représentée debout sur un pilier, qui fut renversé, dit-on, dans les dernières guerres, quoique la fin du monde ne soit pas encore venue. Elle porte sur son bras gauche le petit Jésus, qui tient à la main un pigeon. On l'a entourée de lampes et ornée de bijoux précieux.

Voici un miracle assez récent : Michel Pellicer, paysan du royaume de Valence, tomba du haut d'un chariot chargé de blé, et se cassa la jambe. Comme il faisait très-chaud, et qu'il ne fut pas possible de soigner d'abord la blessure, il fallut quelques jours après couper la jambe malade. Michel, appuyé sur deux béquilles, s'en alla en mendiant visiter la sainte image de Notre-Dame-du-Pilier, frotta sa jambe coupée de l'huile des lampes qui brûlaient dans la chapelle, et demanda l'aumône pendant deux ans, avec les autres pauvres, à la porte de l'église de Notre-Dame de Sarragosse.

Au bout de ce temps, il s'en retourna dans son pays, monté sur une petite ânesse; et le 29 de mars de l'an 1640, ses parens voyant dans son lit quelqu'un qui avait deux pieds, l'éveillèrent avec surprise. Michel leur annonça qu'il avait vu en songe Notre-Dame-du-Pilier, qui lui faisait remettre sa jambe par deux anges, en récompense de la confiance qu'il avait toujours eue au pouvoir de cette sainte image.

On le conduisit à l'église. Le curé le fit communier, et s'aperçut que sa jambe était remise de travers, parce que les anges, qui sans doute sont maladroits en chirurgie, avaient placé le mollet en avant, les doigts en arrière, et le talon à la place du bout du pied.

Il fit sur Michel une oraison, laquelle étant achevée, la nouvelle jambe se retourna et s'arrangea si bien, qu'il ne paraissait plus que Michel eût marché avec des béquilles.

Il s'en alla bien joyeux à Saragosse, dans la résolution de se consacrer au service de Notre-Dame-du-Pilier; et quoique la bonne image ait fait une grande quantité de miracles étonnans, celui-là parut si beau, que six écrivains espagnols furent chargés d'en publier l'histoire, qui est, comme on voit, bien édifiante.

On vénérait à Nivelle en Brabant une copie de l'image de Notre-Dame de Saragosse. Cette copie attirait aussi beaucoup de pèlerins (1).

---

(1) L'histoire de Notre-Dame-du-Pilier de Saragosse, et l'ad-

NOTRE-DAME-DE-L'ÉPINE.

C'est un des plus célèbres pèlerinages de la France, à quelque distance de Châlons-sur-Marne.

En l'année 1400, vers la fête de l'annonciation de la sainte Vierge, des bergers qui gardaient leurs troupeaux pendant la nuit, aperçurent auprès d'une petite chapelle qui était dédiée à la Vierge, un buisson qui s'enflamma. Ils y coururent pour éteindre le feu; mais en approchant du buisson, ils se sentirent repoussés par une force surnaturelle. Ils comprirent bien vite qu'il y avait là du miracle; car les bergers de village ont toujours eu beaucoup d'esprit.

Ils ôtèrent leurs souliers, dans l'opinion qu'ils foulaient un terrain sacré, et ils se mirent à genoux, pensant que Dieu renouvelait pour eux le miracle du buisson ardent de Moïse.

Le buisson brûla vingt-quatre heures, après quoi la flamme disparut avec un éclat de tonnerre. Ce prodige avait attiré beaucoup de dévots. La chapelle appartenait aux religieux de Saint-Jean de Laon, qui avaient une maison tout auprès. Un moine ou un prêtre visita le saint buisson,

---

mirable miracle fait en 1640 en la personne de Michel Pellicer, lui ayant rendu la jambe qui avait été coupée deux ans anparavant. Bruxelles, 1657. Par Emmanuel de Palomar-Conçalès. Avec approbation de Hierosme Britz, de George Colvenere, de Pierre de Roeck, théologiens et censeurs des livres.

qui avait brûlé un jour et une nuit, et qui se trouva aussi vert que jamais. On y trouva une petite image de la Vierge, tenant son fils dans ses bras. On la nomma Notre-Dame-de-l'Épine.

Elle fit sur-le-champ des miracles, elle ne cessa plus d'en faire. Les pèlerins accoururent; les dévotions abondèrent; on bâtit une superbe église; le petit hameau devint un gros bourg; et Louis XI, qui y vint en pèlerinage vers l'année 1472, donna aux moines de Notre-Dame-de-l'Épine douze mille écus d'or, à condition qu'ils prieraient leur sainte image de le faire vivre le plus long-temps possible.

Dans les guerres de la ligue, les seigneurs du lieu défendirent si bien Notre-Dame-de-l'Épine, que les huguenots ne purent lui mal faire; c'est pour cela que tous les ans le curé présentait à son seigneur deux épées bénites, achetées aux frais de l'église; et le seigneur les donnait aux deux jeunes gens du village qui avaient gagné le prix de la course (1).

NOTRE-DAME-DE-LA-FONTAINE.

Au printemps de l'année 1820, vers le temps de Pâques, un berger étant entré dans une petite grotte qui se trouve à l'entrée d'un bois distant de trois lieues de la ville de Turin, pour se désaltérer à la fontaine, fut témoin privilégié d'un

---

(1) Bruzen de la Martinière, au mot *Notre-Dame-de-l'Épine; et notes données sur les lieux.*

miracle qui en promettait d'autres. Au moment où il allait boire, comme il était dévot de son naturel, il fit le signe de la croix. Incontinent l'eau s'agita ; il lui semblait qu'il voyait une lumière céleste briller sur la fontaine. Il s'imagina d'abord que c'était l'effet des rayons du soleil, mais cette idée se dissipa, lorsqu'il crut entendre un bruit de musique très-harmonieux et doux.

En même temps une sorte de nuage s'éleva de la surface de l'eau, et il en vit sortir un grand cadre d'or, dans lequel se plaça merveilleusement une riche draperie de drap d'azur. Sur ce drap parut, un instant après, la figure d'une belle femme vêtue de blanc, laquelle tenait en ses bras un jeune enfant couronné de rayons. La dame avait à ses pieds un serpent et sur sa tête des étoiles.

Le pâtre, reconnaissant la sainte Vierge et Notre-Seigneur, se prosterna et pria, rendant grâces au ciel d'être témoin d'un si grand miracle, lui faible et chétif chrétien.

Alors la sainte Vierge, ouvrant la bouche dans le cadre, lui dit : « Mathéo, tu es bien heureux, » parce que tu es soumis à la sainte église catholique, apostolique et romaine. De ce moment, » ta femme qui était paralytique est complétement » guérie, et tu trouveras sous ton coffre soixante » amédées d'or pour t'aider à élever ta famille. » Va à Turin. Dis au clergé de venir m'honorer. »

Le pâtre, ayant remercié la sainte Vierge en fondant en larmes, courut vite à sa maison pour

voir s'il n'était point déçu par les prestiges du malin. Mais ayant trouvé sa femme debout et toute joyeuse, et soixante amédées d'or pur et bon sous son coffre, il courut à la ville, racontant à tous son aventure, et alla prévenir les prêtres du Seigneur.

Le clergé de la ville de Turin se rendit donc incontinent en procession, et chantant des psaumes, à la grotte de la fontaine. Un saint prêtre ôta ses souliers, prit la bienheureuse image, et on l'emporta en triomphe à la ville, où elle a déjà fait plusieurs grands miracles, guérissant les boiteux, rendant l'ouïe aux sourds, et délivrant les possédés.

Les chrétiens pieux y font des pèlerinages et des neuvaines; et ceux qui porteront sur eux ce récit avec foi auront indulgence de vingt jours de purgatoire (1).

NOTRE-DAME DE LORETTE, ET LA SANTA CASA, OU LA MAISON DE LA VIERGE.

Qui n'a entendu parler de Notre-Dame de Lorette dans la marche d'Ancône, et de la maison de la sainte Vierge? Cette maison sainte que les Italiens appellent *la Santa Casa*, la chambre de gloire, le sanctuaire de Dieu, le tabernacle de l'alliance, etc., est, dit-on, la même dans laquelle la Vierge-Marie reçut le jour. C'est là qu'elle fut

---

(1) *Anecdotes du dix-neuvième siècle*, tome II, page 39.

élevée ; et qu'elle épousa Joseph ; c'ést dans cette chambre que l'ange Gabriel lui annonça le mystère de l'incarnation, qu'elle conçut le fils de Dieu (1), et qu'elle passa la plus grande partie de sa vie.

Il n'y a point de lieu sous le ciel, disent les historiens de Notre-Dame de Lorette, qui soit comparable à cette maison sacro-sainte.

La Santa Casa était toujours à Nazareth, où les Turcs et le temps l'avaient sans doute respectée, lorsque les anges l'enlevèrent, le 9 de mai 1291, et la déposèrent le lendemain, vers l'heure de minuit, dans la Dalmatie, sur la petite montagne de Tersatto, où elle reçut des honneurs extraordinaires, pendant trois ans et sept mois.

Mais apparemment que ce culte lui sembla insuffisant, car le 8 de décembre 1294, elle disparut, et s'alla reposer en Esclavonie. Les peuples de ce pays furent si vainement fiers de posséder la maison de la sainte Vierge, que Notre-Dame, mécontente de leur orgueil, les quitta le lendemain, et vint se fixer dans une forêt de la Marche d'Ancône, au territoire de Récanati.

La douce mélodie qui l'accompagnait réveilla les bûcherons du voisinage, qui accoururent de tous côtés à la lumière céleste dont la maison-

---

(1) C'est là, dit un gentilhomme qui fit le voyage, c'est là que *le verbe s'est raccourci*, et que le fils de Dieu s'est incarné. *Voyage de France et d'Italie*, page 740.

nette était environnée. Ils virent toute la nature tressaillir de joie, et les arbres s'incliner pour saluer le prodige.

Mais la forêt s'étant bientôt peuplée de brigands qui détroussaient les pèlerins, et qui se réfugiaient dans la *Santa Casa* même, comme dans une retraite, les anges, après huit mois de séjour, enlevèrent de nouveau la maison de la Vierge, et la placèrent sur un coteau, à un mille de là.

Le coteau appartenait à deux frères qui se mirent à disputer vivement pour la possession de la maison sainte. Le bâtiment sacré ne souffrit que quatre mois ces querelles qui ne finissaient point; les anges l'emportèrent encore et la placèrent au milieu du grand chemin, d'où elle n'a jamais bougé depuis. On vend à Lorette une carte géographique des voyages de la *Casa Santa*.

Un voyageur observe que la maison de la sainte Vierge voulut se fixer en Italie, comme dans le pays le plus célèbre pour sa dévotion. Mais on conviendra qu'elle eut bien de la peine à s'y placer.

Tout cela se passait sous Boniface VIII, ce pape, dont on a dit qu'il entra au pontificat comme un renard, qu'il vécut comme un lion, et qu'il mourut comme un chien. Il avait donné des preuves de son adresse, en supposant des anges qui effrayèrent le bon pape Célestin V son prédécesseur, et l'obligèrent de quitter la tiare pour reprendre l'habit de moine. Comme il vit que la procession de l'âne de Vérone attirait beaucoup d'étrangers, il pensa que la maison de la Vierge-

Marie en attirerait davantage ; et il ne se trompa point. Si le peuple croyait que l'âne de Jésus-Christ avait marché sur la mer, de Jérusalem jusqu'à Vérone (1), il pouvait bien croire que la maison de Marie avait été transportée par les anges, de Nazareth dans la Marche d'Ancône (2).

Il est donc vraisemblable qu'il employa pour l'expédition de Lorette les mêmes anges qui avaient apparu à Célestin V ; et sans doute il ne fut pas plus difficile de bâtir cette maisonnette en une nuit, que de construire un moulin entier, comme les jésuites sont convaincus de l'avoir fait à Sainte-Foi près de Grenade (3).

Quoi qu'il en soit, on songea bientôt qu'il fallait garantir la sainte maison des inconvéniens auxquels l'exposaient sa situation ; et l'on voulut prévenir le malheur d'un nouveau transport. On éleva une magnifique église, au milieu de laquelle elle se trouva à l'abri de toute sorte d'insulte et de toute tentation de voyager désormais. Et pour la conserver plus précieusement encore, on construisit quatre murailles, qui l'environnent et la renferment comme dans une boîte, sans toutefois la toucher, parce que les pierres reculaient avec violence et blessaient les ouvriers, lorsqu'ils les voulaient joindre au bâtiment sacré ; de sorte

---

(1) Voyez dans l'article *Animaux*, l'âne de Vérone.

(2) Voltaire, *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, chap. 82.

(3) Arnaud, tome Ier., *de la Morale pratique des jésuites.*

qu'ils furent contraints de laisser quelque espace entre le mur juif et le mur chrétien.

Les plus fameux artistes du quinzième et du seizième siècle employèrent toutes les ressources de la sculpture et de l'architecture à l'ornement de ces quatre murailles, qui sont de marbre blanc de Carare. C'est un ordre corinthien avec des bas-reliefs extrêmement précieux, où sont représentés les voyages de la sainte maison et toute l'histoire de la Vierge. Il y a aussi, dans vingt niches entre les doubles colonnes, les statues de dix prophètes et de dix sibylles.

Cette superbe enceinte enveloppe toute la maisonnette, qui ne consiste qu'en une seule chambre, longue d'environ trente pieds, large de douze et haute de seize. On veut persuader aux pèlerins qu'elle est bâtie de pierres inconnues. Mais il est aisé de voir qu'on n'y a employé que des briques et des pierres communes, assez mal choisies, et si grossièrement assemblées, qu'elles prouvent que tout a été maçonné à la hâte. On ne peut en juger que par le dedans, puisque le dehors est recouvert comme nous l'avons dit.

Les murailles sont presque toutes gâtées. Il reste pourtant encore quelques fragmens d'enduit couvert de peintures, qui représentent cinq ou six fois la Vierge tenant l'enfant Jésus, et quelques autres sujets, comme saint Louis, sainte Catherine, etc. Le pavé est composé de carreaux de marbre, blanc et rouge. Ce n'est pas l'ancien

pavé, que les anges ont laissé à Nazareth avec les fondemens de la maison (1).

On croit prouver fortement la translation de la *Santa Casa*, sur ce qu'en effet elle ne paraît point assise sur des fondemens, mais posée sur terre comme étant tombée du ciel.

Il est permis d'en lécher les murailles. Mais il est défendu sous peine d'excommunication, d'emporter même la poussière de ce bâtiment sacré. On assure qu'il est arrivé des choses terribles à ceux qui ont eu l'audace d'en enlever la moindre partie. On montre une pierre qu'un voleur avait prise, et qui vint toute seule se remettre à sa place, après avoir sévèrement châtié le voleur. Un évêque de Portugal, qui était venu au concile de Trente, obtint un bref du pape qui lui permettait de prendre une brique de la muraille sainte, pour en orner une église qu'il voulait faire bâtir sous le nom de Notre-Dame-de-Lorette. Le chapelain qui emportait la brique versa à toutes les postes, fit des chutes terribles, et l'évêque fut si dangereusement malade, qu'il fut obligé de renvoyer ce qu'il avait pris.

La sainte brique, que les fidèles ne manquent pas de baiser, fut reçue par une procession solennelle ; et les chevaux qui la rapportaient marchè-

---

(1) On a vu, à l'article *Marie*, que cette maison est aussi à Nazareth, avec toutes les circonstances des mystères de la vierge qu'on vénère à Lorette, comme la place et la fenêtre de l'annonciation, etc.

rent avec une vitesse prodigieuse ; il est vrai qu'ils n'étaient pas très-chargés.

La chambre de la sainte Vierge était couverte autrefois d'un toit de bois azuré, et parsemé d'étoiles dorées. On ne sait trop ce que ce toit est devenu, non plus que le petit clocher qu'on remarque dans les anciennes peintures de la *Santa Casa*. La voûte qu'on y voit aujourd'hui est de nouvelle fabrique.

Quant aux anciennes petites cloches, on les a conservées ; et il ne faut que les sonner pour apaiser t[illegible]sorte de tempête ; mais on ne les sonne pas, [illegible] peur de les user.

On voit à un bout la petite cheminée où la Vierge faisait sa cuisine, et au-dessus, dans une [illegible]che, la grande et très-sainte image de Notre-Dame-de-Lorette, qui vint par les airs, comme tout le reste, avec la maison. Cette Notre-Dame est noire, ainsi que mille autres ; elle a environ quatre pieds de haut. On dit qu'elle est de bois de cédre du Liban ; et l'on sait par mille révélations que c'est un ouvrage de saint Luc, que l'on fait sculpteur aussi-bien que peintre ; à moins qu'on ne suive le sentiment de quelques doctes qui prétendent que cette sacrée statue a été taillée par Jésus-Christ même.

Elle est chargée d'ornemens d'un prix infini ; et plusieurs armoires sont remplies des nombreuses pièces de sa garde-robe ; elle a par exemple sept habits de deuil pour la semaine sainte ; et on ne l'habille qu'avec de grandes cérémonies.

On montre à travers une vitre, dans une châsse d'argent, la robe sainte dont elle était vêtue, sans doute de la main des anges, lorsqu'elle arriva à Lorette.

Elle avait jusqu'au dernier siècle la tête chargée d'une triple couronne (comme la tiare du pape), qui était un présent de Louis XIII. Mais les immenses richesses de Lorette furent un peudiminuées dans les guerres de 1796 et 1797. On sait que Bonaparte envoya alors la Notre-Dame au directoire, et qu'il enrichit ses soldats des trésors de la sainte image. On apporta, d[illegible] la madone noire sur la table de Barras qui donnait un grand dîner. « Vous seriez bien étonnés, messieurs, dit Masséna, si la madone allait s'enlever tout à coup pour retourner à Lorette (1)... » Mais le temps des grands miracles était passé ; la Notre-Dame ne regagna Lorette que lorsqu'on l'y renvoya ; et les pèlerinages y redevinrent bientôt fréquens.

Dans une armoire opposée à la niche de l'image, on garde quelque vaisselle qui fut, dit-on, à l'usage de la sainte famille. On prétend que c'est dans cette armoire que la Vierge mettait ses écritures, si toutefois elle en faisait.

On montre la fenêtre par laquelle l'ange entra pour annoncer à Marie qu'elle serait mère de Dieu. Cette même fenêtre, qui est aussi à Nazareth, est encore à Rome, au-dessus de l'escalier

---

(1) *Histoire des trois derniers mois de la vie de Napoléon*. par S***, page 11.

saint (*Scala Santa*) qu'on vénère auprès de Saint-Jean-de-Latran. La fenêtre de Lorette a environ trois pieds de haut et de large ; on l'a revêtue d'une grille de fer. On voit dans la *Santa Casa*, comme à Nazareth, le lieu où la sainte Vierge était à genoux, lorsqu'elle reçut la visite de Gabriel.

Il y a encore quelques reliques qui ont été apportées en même temps que la maison ; l'autel, que l'on dit fait de la main des apôtres ; la pierre sacrée, sur laquelle saint Pierre célébra sa première messe ; un crucifix de bois incorruptible que les apôtres avaient mis sur l'autel, et que les Italiens ont placé au-dessus de la fenêtre, où il s'est trouvé si bien qu'il n'a plus été possible de l'en ôter, etc.

Autour de la sainte maison, il se forma bientôt une ville qui est toujours florissante. Elle devint si riche qu'on la fortifia, et que Sixte-Quint l'érigea en évêché. On conte que, sous Mahomet II, les Turcs firent une descente dans la Marche d'Ancône, avec le dessein de piller les trésors de Lorette. Mais la madone les aveugla tous comme ils étaient prêts d'entrer dans l'église ; ce qui donna moyen de les désarmer.

On montre aussi, sur la mer voisine, à ceux qui ont des yeux pour tout voir avec foi, une trace blanche, qui marque le passage de la sainte maison.

On assure que ceux qui osent entrer dans la chambre de la sainte Vierge sans avoir commu-

nié, tremblent jusqu'à la moelle des os et sont en danger de mort subite. Mais on a tant de fois éprouvé le contraire, qu'on peut y entrer en sûreté sans confession, et que les contes des moines n'effraient plus personne, excepté les sots.

Ce qui paraît encore assez curieux, c'est la procession des pèlerins qui font à genoux le tour de la *Santa Casa*. Les uns tournent cinq fois, les autres sept, les autres douze. Qu'on se représente une file d'hommes, de femmes, d'enfans trottant sur leurs genoux, en tournant d'un côté, et une autre file qui les rencontre en allant de l'autre. Chacun tient son chapelet et songe à côtoyer la muraille, ce qui cause quelquefois bien de l'embarras.

Ces petites processions ne se font que lorsqu'il y a peu de monde. La grande affluence des pèlerins est à Pâques, au 8 de septembre, jour de la nativité de la sainte Vierge et aux autres fêtes de Notre-Dame. On y a vu quelquefois deux cent mille pèlerins.

On se vante de posséder à Lorette la vieille serrure de la principale porte de la *Santa Casa*. La clef de cette serrure juive est chez les dominicains de Farfa, à douze lieues de Rome. Mais on sait trop que les juifs ne connaissaient ni les clefs ni les serrures. Ils fermaient leur porte avec une cheville de bois.

Il serait trop long d'énumérer les richesses du trésor de Lorette. La Notre-Dame en est éblouissante. On y voyait avant les guerres douze chan-

deliers d'or massif, qui pesaient chacun plus de trente livres, vingt-huit candelabres de vermeil, une multitude infinie de statues, de bustes, de lampes d'or et de divers objets qui remplissaient dix-sept grandes armoires à deux battans. L'argenterie était entassée confusément dans des chambres écartées.

Joignez à cela des domaines immenses, de grosses rentes, des palais. Toutes ces richesses sont le fruit de la libéralité des dévots. Anne d'Autriche donna deux couronnes d'or massif, et un ange d'argent qui tenait un dauphin d'or, pour remercier Notre-Dame-de-Lorette de la naissance de Louis XIV; car cette Notre-Dame fait faire aussi des enfans.

Une autre princesse fit présent d'une grosse perle en forme de gondole, sur laquelle était représentée l'image en petit de la Vierge de Lorette. Les moines prétendaient que cette représentation était un ouvrage de la nature, et qu'on avait trouvé cette perle telle qu'on la montrait aux dévots (mais aux dévots privilégiés).

L'ex-voto qui fit le plus de bruit à la fin du dix-septième siècle était un ange d'or massif, qui tenait un cœur plus gros qu'un œuf, et qui était tout couvert de diamans de grand prix. La reine d'Angleterre, femme de ce malheureux Jacques II, qui fut chassé d'Angleterre en 1668, avait offert son ange, l'année précédente, pour avoir un enfant. L'ange fut présenté, dit-on, à cinq heures cinquante-huit minutes du matin,

et l'on ajoute qu'au même instant la reine conçut Jacques III, qui ne régna qu'en peinture.

Un jésuite écrivit l'entretien de l'ange de la reine avec la madone. Voici la traduction qu'en donne Misson :

L'ange d'or de la reine d'Angleterre. — Bien vous soit, puissante madone. Vous voyez un ange du ciel qui vient vous présenter une très-humble requête. Marie, reine d'Angleterre, est dans une affliction inconcevable de n'avoir point d'enfans. Elle vous salue en toute humilité, et vous supplie d'agréer le présent qu'elle vous adresse. O pitoyable Vierge! faites en sorte que ses entrailles un peu négligées puissent être fécondément arrosées, afin qu'elle conçoive et qu'elle enfante bientôt selon son souhait. Cela est nécessaire, non-seulement pour sa consolation, mais aussi pour le bien des états dont elle est reine, et pour l'affermissement de la religion catholique, qui est présentement chancelante dans ce pays-là.

La madone de Lorette. — Oui-dà, cher ange, j'accepte volontiers le présent de la reine d'Angleterre et j'exauce ses vœux. Elle aura des enfans, je te le promets; au moment que je te parle, la chose se fait : Jacques embrasse Marie, Marie embrasse Jacques, et Marie conçoit.

L'ange. — Mais, ô bénigne madone, c'est un fils que la reine demande à votre majesté; car il y a déjà deux filles du roi qui sont capables d'hériter. Accordez donc un fils aux vœux de Marie.

La madone. — Oui, mon enfant, la reine aura

un fils. Crois-moi, l'affaire est déjà faite. Cet heureux héritier sera l'honneur et l'appui de la couronne et de la religion . . . . .

L'ange. — O joie inexprimable ! La reine Marie exauce la reine Marie. Alleluia ! ô félicité ! alleluia ! alleluia ! alleluia !

Notre-Dame-de-Lorette a fait vingt volumes de merveilles semblables. Deux pères capucins qui avaient fait le pélerinage de la *Santa Casa*, s'en retournaient par mer dans un vaisseau qui fit naufrage. Par une grâce de la Vierge, la mer se durcit tellement sous les pieds des deux moines, qu'ils gagnèrent le rivage à pied sec.

Nous pourrions citer mille autres miracles, qui à la vérité ne sont pas tous aussi remarquables. Mais nous finirions par ennuyer (1).

NOTRE-DAME-DU-FEU (DEL FUOCO).

On revère Notre-Dame-du-feu, à Forli dans la Romagne. C'est une image peinte qui représente la sainte Vierge tenant l'enfant Jésus. On avait coiffé les deux têtes de cette peinture de deux couronnes de pierres précieuses.

On conte que dans un incendie qui réduisit

---

(1) L'article est tiré de Misson, *Voyage d'Italie*, tome I, pages 307 et suiv. de la 4e. édition. — *Horatii tursellini Historia divæ virg. Lauretanæ.* — *Voyage de France et d'Italie par un gentilhomme français*, 1667, pages 740 et suivantes. — *Merveilles de Rome*, etc. pages 4, 242 et suivantes. — Baillet, 15 août. — Dans Voltaire *les Entretiens de Fr. Rigolet avec l'empereur de la Chine*, etc.

en cendres la maison où l'on gardait la sainte image, on trouva Notre-Dame-du-feu miraculeusement conservée et aussi entière que si les flammes n'eussent pas approché d'elle.

Cette Notre-Dame attire beaucoup de pèlerins ; elle a la réputation de garantir des incendies ceux qui lui sont dévots. On dit qu'un jour elle parla à un jeune homme qui hésitait dans le choix d'un état, et qu'elle l'engagea à se faire moine (1).

NOTRE-DAME DE TROADE.

On montre à Rome, dans l'église de Sainte-Marie-la-Neuve, une sainte image de la sainte Vierge, qui fut retrouvée pareillement intacte après l'incendie de cette église, du tems du pape Honorius III. On dit que cette Notre-Dame fut peinte par saint Luc, dans la Troade ; et comme quelques-uns ont écrit qu'elle fut transportée à Rome par le chevalier Ange Frangipani, le peuple romain assure qu'elle a été apportée par un ange. Reste à savoir comme on l'entend. Elle fait des miracles (2).

NOTRE-DAME de KERNITRON.

A deux portées de fusil de Lanmeur, dans le Finistère, on vénérait autrefois Notre-Dame de Kernitron, qui se voyait toujours environnée d'une multitude de pèlerins. Cette bonne Vierge

---

(1) *Voyage de France et d'Italie par un gentilhomme français*, page 771, et divers autres voyageurs.

(2) *Merveilles de Rome*, etc. p. 57. Calvin, *Traité des Reliques*.

présidait aux mariages. Les amans lui offraient de la cire, du blé, de l'argent; elle donnait en retour de bonnes femmes aux jeunes gens et de riches maris aux jeunes filles (1).

NOTRE-DAME D'INTERCESSION.

L'église de Saint-Agnello de Naples possède sans doute encore la miraculeuse image de Notre-Dame d'intercession. On raconte que cette sainte image a eu souvent de longs entretiens avec la béate Jeanne, mère de saint Agnello, et avec saint Agnello lui-même.

Au reste, ajoute Misson (2), de semblables choses ne sont pas nouvelles; chez les Romains, avant le triumvirat, plusieurs statues de dieux suèrent du sang et de l'eau; un bœuf cria, comme dit Valère-Maxime : « Rome prends garde à toi (3); » et sous Caligula, la statue de Jupiter qui était à Olympie fit de si grands éclats de rire, que ceux qui la démontaient pour l'emporter à Rome s'enfuirent épouvantés. Mille autres images parlèrent.

NOTRE-DAME-DES-NEIGES.

La bienheureuse image de Sainte-Marie-Majeure, autrement dite Notre-Dame-des-Neiges, ou Notre-Dame-de-la-Crèche, a plusieurs titres à la célébrité. C'est une de celles que peignit saint

---

(1) *Voyage dans le Finistère*, tome I, page 164.
(2) *Nouveau Voyage d'Italie*, tome II, page 35.
(3) Voyez l'introduction des *trois Animaux philosophes.*

Luc, et que les anges retouchèrent. Elle était perdue depuis long-temps, lorsque, vers le milieu du cinquième siècle, une série de miracles la fit découvrir. Le patrice Jean et sa femme se voyant sans enfans voulurent instituer la Vierge héritière de tous leurs biens. Pendant qu'ils formaient cette pieuse résolution, Notre-Dame, qui acceptait le testament, leur apparut en songe, et les engagea à lui élever, avec l'argent qu'ils lui offraient, une petite église dans un endroit qu'ils trouveraient couvert de neige. C'était le 5 d'auguste, et il faisait une chaleur extrême. Jean et sa femme coururent pourtant tous les coins de Rome, et remarquèrent en effet un peu de neige sur le mont Esquilinus. Le pape Libère, qui avait eu la même vision, se rendit au lieu où Jean et sa femme criaient miracle. On détourna la neige; on y trouva enfouie la miraculeuse image qui fit aussitôt des merveilles; on y bâtit une belle église; c'est aujourd'hui Sainte-Marie-Majeure, où l'image de Notre-Dame reçoit un culte très-splendide.

Il est fâcheux que le prodige des neiges et de la vision ne se trouve que dans les légendaires modernes, comme Pierre de Noëls, Baronius, Ribadenéira, etc.

Le miracle qui suit est rapporté par le compilateur Sigonius, qui vivait mille ans après l'événement (1).

---

(1) *De regno Italiæ, lib.* 1, *sub anno* 591.

En l'année 591, Rome fut en proie à une peste si horrible, qu'on n'entendait que des pleurs et qu'on ne voyait de toutes parts que des cadavres. Saint Grégoire le Grand, alors pape, s'étant aperçu que la moitié des citoyens de Rome avait déjà succombé, fit appeler le peuple à l'église, prêcha la pénitence, et fit faire des processions et des jeûnes.

La peste cependant ne s'apaisait point; elle devint si terrible, que tous ceux qui éternuaient tombaient morts, parce qu'elle attaquait les fibres du cerveau; et c'est de là qu'est venu l'usage de dire : *Dieu vous bénisse* à ceux qui éternuent.

Saint Grégoire vit bientôt qu'il fallait recourir aux grands moyens; et le jour de Pâques, il prit avec dévotion la sainte image de Notre-Dame-des-Neiges, et la porta en procession par la ville, en versant beaucoup de larmes et en récitant des prières propres à conjurer la peste. Chose étonnante! devant la bienheureuse image, on voyait l'air pestilentiel se dissiper visiblement, et les malades se sentaient renaître. On entendit un ange qui saluait Notre-Dame du haut des cieux; et des voix célestes chantèrent l'hymne : *Regina cœli lætare*, *alleluia*, jusqu'au dernier verset, que saint Grégoire acheva avec grande joie.

On était arrivé au mole d'Adrien, lorsque toute la procession aperçut en l'air un ange qui remettait son épée sanglante dans le fourreau. On jugea par-là que la colère de Dieu était apaisée; la peste cessa effectivement; on reporta Notre-

Dame-des-Neiges en grande solennité ; et l'on bâtit une église au lieu où l'ange avait rengaîné ; c'est maintenant le mont Saint-Ange.

Quelques-uns prétendent que Notre-Dame-des-Neiges est la même qui parla à saint Dominique dans une autre peste. Nous ne déciderons pas cette question.

Nous ajouterons qu'on a souvent trouvé les anges chantant les litanies autour de cette sainte image, qu'elle opère d'étonnans miracles, et qu'il se fait tous les samedis, à Rome, dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, un grand salut, où l'on montre au peuple la toute-puissante Notre-Dame-des-Neiges.

NOTRE-DAME D'HILDESHEIM.

On sait que Louis-le-Débonnaire était un prince très-pieux. Un jour qu'il chassait dans une forêt voisine d'Hildesheim en Saxe, se trouvant dans une vaste solitude où il s'était arrêté à contempler un grand chêne, il voulut y faire sa prière, et commanda que l'on y mît une sainte image de la Vierge, qu'il faisait porter partout avec lui.

Lorsqu'il eut achevé sa prière, il s'éloigna ; et le chapelain se hâtant de le suivre, oublia l'image, à laquelle il ne songea que le lendemain, lorsqu'il fallut dire la messe. Il retourna aussitôt au lieu où il avait laissé la Notre-Dame, que le prince aimait beaucoup ; il ne la trouva qu'après l'avoir cherchée assez long-temps, parce qu'elle s'était déplacée ; et il ne put venir à bout de l'enlever de

l'arbre qu'elle avait choisi. C'était un chêne encore plus gros que le premier.

Le chapelain étonné de cette aventure, alla conter ce qui se passait à l'empereur. Louis y fit bâtir une église où l'on plaça la sainte image ; et il y eut bientôt tant de miracles, que la ville d'Hildesheim s'éleva auprès de la nouvelle église, qui devint le siége d'un évêché (1).

NOTRE-DAME-DE-L'HUMILITÉ.

On révère à Lucques, dans l'église de Notre-Dame-de-l'Humilité une madone qui pleure dans les calamités publiques. « Un bon religieux qui était dans l'église lorsque je visitai cette madone, dit Misson (2), nous a dit que cette image miraculeuse sua sang et eau, dans une triste occasion, il y a environ deux mille ans, c'est-à-dire, trois cents ans avant sa naissance. »

NOTRE-DAME DE MONTENÉGRO.

L'image de Notre-Dame de Montenégro, auprès de Livourne passe pour une source intarissable de guérisons miraculeuses et de prodiges. C'est un pèlerinage extrêmement fréquenté ; et l'église est bâtie sur une montagne si escarpée, qu'il a fallu faire des dépenses énormes pour la rendre abordable.

On aurait pu, direz-vous, transporter la ma-

---

(1) Alberti Krantz, *Saxoniæ*, *lib.* 1.

(2) *Mémoire pour les voyageurs à la suite du voyage d'Italie*, tome III, page 217.

done à Livourne même, qui n'est qu'à deux lieues, et ménager ainsi de grandes sommes d'argent. Mais les images miraculeuses ne sont pas traitables comme les tableaux profanes. Notre-Dame de Montenégro a été apportée par un ange sur le rocher où l'on a bâti son église ; tous les efforts humains n'ont pu la fixer ailleurs. Toutes les fois qu'on a essayé de la retenir à Livourne, elle a regagné seule son autel ; et d'ailleurs elle ne fait de miracles que lorsqu'elle est au milieu de ses moines (1).

NOTRE-DAME-DE-LA-CROIX D'ASTORGA.

Un frère lai d'un couvent voisin d'Astorga avait pour emploi la charge de garder les pourceaux du monastère. C'était le plus occupé de la maison : et comme le diable tente moins les gens qui travaillent, ce frère était très-pieux.

Un jour qu'il était en extase, au milieu d'un champ, ayant à côté de lui sa besace et la gaule qui lui servait de sceptre, un nuage chargé de lumière descendit devant lui ; et ses yeux tombèrent sur une Notre-Dame haute de quatre pieds et demi, brillante de beauté. Sa face, qui jetait au loin des rayons de lumière, était enveloppée d'un béguin de dentelles, et sa tête chargée d'une couronne royale. Elle tenait d'une main l'enfant Jésus coiffé d'une couronne radiale, et de l'autre une longue croix.

---

(1) *Voyage de Labat*, tome VII, page 122, et notes communiquées.

Le moine se mit à genoux, et l'image lui dit : « Porte cette croix à l'évêque. Dis-lui qu'il la place sur l'autel de ma chapelle, dans le couvent de Sainte-Jeanne, et qu'aussitôt la peste qui afflige le pays d'Astorga sera dissipée. » C'était le 9 de mars de l'an 1449. Le bon frère obéit ; on alla en procession prendre la Notre-Dame ; on l'apporta dans le couvent ; on lui remit sa croix en main ; on la vêtit d'habits superbes ; la peste cessa ; et il se fit de grands miracles (1).

On vend en Espagne une image qui représente l'apparition de cette Notre-Dame. Elle remet sa croix au moine, qui est à genoux aussi-bien que ses cinq petits porcs. On lit au bas cette inscription : « Nous, don Fr.-Antonio Lopez, par la grâce de Dieu et du saint siége apostolique, évêque d'Astorga, conseiller de sa majesté, etc., accordons quarante jours d'indulgence aux personnes des deux sexes qui réciteront dévotement un *Ave Maria* devant cette sainte image. Madrid, 11 évrier 1784. *Fr.-Antonio, obispo de Astorga*. »

NOTRE-DAME-DE-LA-LAMPE.

On vénère à Rome, dans l'église de Saint-Jean-Calibite, une Notre-Dame qui est, dit-on, très-puissante. On le prouve par ce fait : il y a deux ou trois cents ans que le Tibre s'étant extraordinairement débordé, les eaux montèrent

(1) *La Santa imagen de santa Maria de la Cruz*, etc. Astorga, 1780.

jusqu'au-dessus d'une lampe qui pendait devant la madone. Mais si elles enveloppèrent la lampe, elles ne l'éteignirent point; et elle ne s'est jamais éteinte depuis, quoiqu'on n'y mette point d'huile (1).

NOTRE-DAME DE JESSÉ.

Le couvent de Jessé, près de Groningue, était habité, au treizième siècle, par des nonnes qui avaient dans leur maison un prieur et quelques moines pour la direction de leurs consciences; car la clôture n'y était pas très-sévère.

Il y avait dans l'église une image de la sainte Vierge, sculptée par les anges. Un jour qu'on avait dit la messe devant cette image, la religieuse sacristine éteignit la chandelle, comme de coutume. Deux charpentiers, qui avaient là quelque besogne, entrèrent un instant après, virent la chandelle allumée, et dirent au prieur que si l'on n'éteignait pas la chandelle avec plus de soin, on perdrait tout, parce que l'autel et les chandeliers étaient de bois. On appela la sacristine qui alla éteindre de nouveau sa chandelle; mais elle ne fut pas plus tôt sortie que la chandelle se ralluma encore.

Le prieur après avoir un peu juré, reconnut que c'était un miracle, et laissa brûler la sainte chandelle, qui brûla plus d'un an sans se consu-

---

(1) *Voyage de Misson*, tome II, page 294. — *Voyage d'un gentilhomme français*, page 340.

mer, et que l'on conserva ensuite comme une relique.

Un autre jour, on vit le petit Jésus qui était sur les bras de l'image, se lever debout à l'évangile, prendre la couronne de sa mère et s'en coiffer. Lorsqu'il entendit ces paroles du *Credo* : *Et homo factus est*, il ôta la couronne, qui devait aller mal à sa petite tête, et la remit sur le front de la Notre-Dame.

Ce prodige parut si merveilleux qu'on refusa d'abord d'y croire ; mais, comme il se renouvela trois fois, quoiqu'il n'eût jamais été vu que par un seul homme, on le proclama miracle authentique ; et l'on ajoute que Notre-Dame de Jessé en fit d'autres (1).

NOTRE-DAME-DE-GUÉRISON.

Vers l'an 1505, dans le diocèse d'Auch en Gascogne, une jeune fille qui paissait des moutons, s'étant assise au bord d'une petite fontaine, vit venir à elle une image de Notre-Dame, qui lui dit : « Ma fille, va dire à ton père de prévenir les officiers de Mauléon qu'il faut me bâtir une chapelle auprès de cette fontaine. » La jeune bergère, un peu troublée, répondit qu'elle voulait bien faire cette commission ; mais qu'elle priait la sainte image de garder son dîner, qui était dans une petite besace.

L'image y consentit ; et les officiers de la com-

(1) *Cæsarii Heist. mirac. Lib.* 7, cap. 47.

mune n'ayant pas voulu croire ce que leur contait la petite fille, elle s'en revint à la fontaine, où elle trouva son écuelle de choux changée en ragoût exquis et son pain noir en gâteau de Nanterre. Elle retourna bien vite à Mauléon, montra les preuves du miracle ; et l'on vint en procession recueillir la Notre-Dame, à laquelle on bâtit une chapelle.

La fontaine fit tant de cures merveilleuses, et la bonne image rendit la santé à tant de malades, qu'on l'appela bientôt Notre-Dame-de-Guérison ; ce fut dès lors un pèlerinage très-couru pour les miracles. On raconte qu'une jeune fille étant tombée dans le Gard, où elle resta plus de dix minutes, en fut retirée sans vie. On la voua à Notre-Dame-de-Guérison, et en même temps on la suspendit par les pieds. Elle rendit aussitôt toute l'eau qu'elle avait bue et rouvrit les yeux (1).

Il y a dans l'histoire des Notre-Dames cent mille guérisons aussi surprenantes que celle-là. Nous ne les citerons point, parce qu'elles sont trop communes.

NOTRE-DAME DE HALL.

On révère probablement encore, dans la petite ville de Hall, en Hainaut, une Notre-Dame de bois doré, qui tient d'une main une fleur de lis et de l'autre l'enfant Jésus. Cette image appartenait ; dit-

---

(1) *Ex libro miracul. divæ Virginis salutiferæ. relat. in Parad. pueror. Ph. Berlaymont. Pars II, cap.* 26. § 10 *et cap.* 5, § 32 *et* 33.

on, à sainte Élisabeth de Hongrie, qui l'avait reçue d'un pieux personnage entre les mains de qui elle était venue par une suite de miracles. Juste Lipse, qui a écrit l'histoire de la Vierge de Hall, suspendit une plume d'argent devant son image, en reconnaissance des faveurs qu'il se flattait d'en avoir reçues.

Elle était ordinairement vêtue de l'une des douze robes que lui apportaient tous les ans, le premier dimanche de septembre, les députés de douze villes qui ressentirent les effets de sa protection puissante. Ces douze villes étaient Ath, Bruxelles, Valenciennes, Tournai, Condé, Namur, Lambec, Quiévrain, Braines, Crépin, Bausiquies et Saintes. Le jour où les députés lui offraient les robes, ils avaient aussi l'honneur de porter la sainte image en procession par la ville.

L'église de Notre-Dame de Hall était remplie de richesses et d'ex-voto du plus grand prix. Mais aussi elle faisait de beaux miracles. Un nommé Jean Bidaut alla à la messe, dîna chez son compère, et perdit son fils dans la grande procession du premier dimanche de septembre. Il le chercha pendant trois jours, et le repêcha enfin dans un gouffre où il s'était noyé. Mais Notre-Dame de Hall n'abandonne pas ceux qui se perdent à sa procession. On n'eût pas plus tôt retiré l'enfant de son gouffre, qu'il se mit à trotter, quoique noyé depuis trois jours, et qu'il s'en retourna avec ses parens.

Une femme de Binch allant au sermon laissa

son enfant dans un berceau, après l'avoir emmaillotté et serré de plusieurs bandes, selon la coutume des paysans. Une heure après, la voisine entra ; elle venait chercher du feu, et quoiqu'il n'y eût personne, la porte n'était pas fermée, parce que la femme qui était au sermon était si pauvre, qu'elle n'avait pas de quoi acheter une serrure. La voisine n'eut pas plus tôt mis le pied dans la chambre, qu'elle aperçut avec horreur le petit enfant pendu à son berceau ; il s'était débattu pour en sortir, et la bande dont il était lié s'étant accrochée à une cheville l'avait étranglé. On voit que cette aventure corrobore le système d'éducation de Jean-Jacques Rousseau, qui ne veut pas qu'un enfant soit comprimé dans des lieus, comme une botte de paille (1).

Heureusement la mère de ce petit malheureux avait une grande dévotion à Notre-Dame de Hall ; elle lui voua son enfant, qui ressuscita aussitôt.

La bienheureuse image rendit la vie à plusieurs autres enfans qui étaient déjà enterrés. Nous ne parlerons que du plus célèbre. Élève-toi, mon style, comme dit Juste Lipse. Étienne Morel, du bourg de Saint-Hilaire, près de Cambrai, eut un fils qui mourut en naissant et ne put recevoir le baptême : c'est pourquoi on l'enterra dans un champ. Firmiane, sa mère, désolée de voir son fils privé du paradis, fit le pèlerinage de Notre-Dame de

---

(1) Voyez le premier livre de l'Émile.

Hall, qui lui annonça que son enfant n'était pas mort. Elle revient pleine de joie, fait fouiller le champ et retrouve son fils vivant, frais comme une rose, quoique enterré depuis long-temps. Sans doute que la Vierge l'avait nourri de son lait.

Les témoins de cette scène craignirent pourtant qu'on ne les accusât de supposer un miracle. Ils firent venir le curé ; on prit l'enfant qui s'agita, mais qui ne cria point ; on lui donna le baptême ; on le dévoua à la Vierge, et aussitôt il remourut, fut enterré en terre sainte, et (voyez la sympathie !) sa mère sentit incontinent le lait de ses mamelles se dessécher naturellement, avec plusieurs autres miracles dont deux paysans ont donné témoignage.

« Si quelque impie est assez impudent pour contester ces merveilles, il faut le regarder comme un calomniateur, que Marie, la déesse des déesses, empêchera d'entrer dans l'éternité bienheureuse (1). »

NOTRE-DAME-DU-MONT.

Dans le couvent des religieuses de Sainte-Claire de Rome, auprès de l'église de Sainte-Marie *ad montes*, il y avait sur une vieille muraille, une image de la Vierge qui se trouvait abandonnée. Lassé un jour du mépris dans lequel elle demeu-

---

(1) *Justi Lipsii de divâ Virgine Vallensi*, cap. 17, 20, 21 et Bruzen de la Martinière, au mot *Halle*, n°. 2.

rait, la Notre-Dame s'avisa, le 25 d'avril 1679, de remuer la tête et de faire en trois jours une douzaine de miracles qui firent grand bruit. On accourut de toutes parts, et les présens des dévots fournirent bien vite de quoi bâtir une belle église, avec de bonnes rentes pour les prêtres (1).

NOTRE-DAME DEL PIANTO.

On révérait, dans l'ancienne église de *San-Salvatore*, à Rome, une madone qui pleurait pour la moindre affliction. Pendant le sac de la ville, en 1527, elle versa tant de larmes, que les moines suffisaient à peine pour lui essuyer les yeux (2). On l'appela Notre-Dame *del Pianto*, et elle fit des miracles qui attirèrent si bien l'argent, qu'elle donna son nom à l'église où elle opérait.

NOTRE-DAME DE MONT-BERIC.

Un jour que des moines de Vicence étaient en prière sur le mont-Beric, ils virent paraître devant eux une image miraculeuse de Notre-Dame, qui sortait du sein de la terre, et qui leur sembla environnée d'une lumière céleste; on cria miracle, et un grand nombre de dévots étant venus pour adorer la bienheureuse Madone, le clergé se décida à l'emporter en pompe dans une église de la ville. Mais c'était une autre affaire. L'image s'ob-

---

(1) Misson, tome III, page 266. *Voyage de France et d'Italie, fait par un gentilhomme français*, page 351.

(2) *Idem*, tome II, page 145.

stina à demeurer au lieu qu'elle avait choisi ; et l'on assure que dix mille hommes ensemble, avec toutes les cordes du pays, n'auraient pu la faire branler. On lui bâtit donc une église ; les moines qui l'avaient vue les premiers furent dévoués à son service ; les prodiges vinrent, et l'argent abonda (1).

NOTRE-DAME DE RIMINI.

On gardait à Rimini une Notre-Dame qui ne servait qu'à faire venir ou à faire cesser la pluie, lorsqu'on n'en avait point ou lorsqu'il en tombait trop. On dit qu'on ne lui demandait jamais rien qu'en l'une de ces deux occasions (2).

NOTRE-DAME D'ASPREMONT OU DE MONTAIGU.

Notre-Dame d'Aspremont, ou de Sichem, appelée plus tard Notre-Dame de Montaigu, sur la rivière de Demer, est un des plus célèbres pèlerinages des Pays-Bas. Elle a rendu la parole à une fille muette, ce qui selon saint Bernard, n'est pas un miracle très-difficile.

Mais Notre-Dame de Montaigu a fait mieux que cela. Les prodiges qu'on lui doit forment trois gros volumes. Une dame qui était venue à sa chapelle avec une seule jambe s'en retourna sur ses deux pieds (3).

On dit que cette Notre-Dame fut trouvée au

---

(1) *Voyages divers*, et Misson. tome I, page 174.
(2) *Idem*, tome I, page 298.
(3) *Justi Lipsii de divâ Virgine Aspricollis*, cap. 6, etc.

pied d'un chêne, par un berger pieux ; qu'il lui fut impossible de l'enlever, et qu'il fut obligé de la rattacher au chêne, où elle attira par ses miracles un grand nombre de pèlerins. Elle se pe dit en 1580 et fut retrouvée, sept ans après, chez une dévote.

En 1602, on lui bâtit une chapelle ; on coupa le vieux chêne dont on fit des reliques, et on en offrit une poutre de quarante pieds à l'empereur d'Allemagne, qui fut très-reconnaissant.

En 1603, on remarqua du sang sur les lèvres de l'image, ce qui présageait des malheurs, et il en arrive toujours. En 1604, elle guérit d'une maladie de langueur une jeune religieuse de Louvain, et rendit la santé à une nonne d'Anvers qui avait des pâmoisons et des attaques de nerfs. La même année elle chassa un démon qui possédait Catherine du Bus, de Lille en Flandre, et qui la faisait parler latin, grec, hébreu : ce n'était pas un si mauvais démon.

Notre-Dame de Montaigu guérissait surtout les hernies. En 1605, elle délivra une demoiselle d'Amsterdam qui avait le ventre si enflé qu'on la croyait enceinte. Elle rendit le même service, en 1606, à sœur Philippotte Plantereuse, pareillement langoureuse et enflée.

On peut voir dans l'une des histoires de cette Notre-Dame, qu'elle fit trois cents miracles attestés en moins de soixante ans (1).

---

(1) *Abrégé des miracles, des grâces*, etc., de *Notre-Dame de Montaigu*. Louvain, 1706.

NOTRE-DAME DE LA GARDE, PRÈS DE BOLOGNE.

On vénère, à cinq mille de Bologne, sur le mont de la Garde, une autre image de la Vierge encore de la façon de saint Luc. C'est un pèlerinage extrêmement fréquenté, et l'on assure que la Notre-Dame a délivré plusieurs fois Bologne de la peste. On monte à la chapelle par un chemin couvert d'arcades, qui a coûté des sommes énormes.

La bonne image a, dit-on, beaucoup d'affection pour la ville de Bologne; elle y est venue souvent toute seule, et elle ne manquerait pas d'y venir au moins une fois par an, si on ne l'allait pas chercher. C'est pourquoi toute la ville va la prendre en grande pompe deux ou trois fois l'année (1); on la promène solennellement par la ville; on la garde quelques jours dans l'église de Saint-Pétrone; on la reporte ensuite avec des cérémonies sans nombre à sa chapelle. Elle fait des miracles à chaque pas.

On raconte que cette précieuse Notre-Dame fut apportée de Constantinople, où saint Luc l'avait laissée; et on lisait autrefois cette vieille inscription sur la muraille : « C'est là l'image » de la Vierge, faite par saint Luc, et destinée par » lui au mont de la Garde. »

Le pèlerinage de Notre-Dame de la Garde ne devint pourtant célèbre à Bologne qu'au com-

(1) Principalement le 20 de novembre.

mencement du quinzième siècle, après qu'elle eut sauvé la ville d'une peste extraordinaire (1).

NOTRE-DAME DE LYDDA.

On montrait autrefois à Lydda, en Palestine, une ancienne image de la sainte Vierge, que l'on disait faite de la main de Dieu même, comme celle d'Édesse. On ajoutait que Notre-Dame avait donné cette image aux saints apôtres Pierre et Jean, et qu'elle faisait des prodiges surprenans.

Quelques-uns ont dit que Notre-Dame de Lydda était la même qui fut apportée sur le pilier de Sarragosse ; mais ce sentiment sonne mal et sent l'hérésie, puisque les Espagnols adoraient leur Notre-Dame du pilier dès le premier siècle, et que Notre-Dame de Lydda était encore en Palestine vers l'an 600.

Au reste, si tous les tableaux qu'on nous montre comme peints par saint Luc ou par les anges ont vraiment une origine céleste, il faut espérer que Raphaël aura pu donner des leçons à saint Luc, et qu'il n'en fera plus de si mauvais. Mais c'est le comble de l'impudence de présenter de vieilles croûtes faites par des peintres en bâtimens, comme l'ouvrage du Dieu qui fit tous les mondes.

---

(1) *Voyage de Misson*, tome II, page 350. *Voyage d'un gentilhomme français*, page 793. Bruzen de la Martinière au mot *Mont de la Garde*.

L'image de Lydda était encore, il y a peu de temps, à Constantinople (1).

NOTRE-DAME DE LOUVAIN.

Elle est célèbre surtout par les miracles qu'elle a faits en faveur des noyés. On l'honore à Louvain dans l'église de saint Pierre. Un enfant de deux ans alla jouer au bord d'un puits, pendant que ses parens étaient à la messe, comme c'est l'usage. Il se noya et ne fut retiré qu'au bout de deux heures. On pense bien qu'il était raide mort. Mais on le dévoua à Notre-Dame de Louvain, et il se ranima sans difficulté. Ce miracle eut lieu en 1545 et fut écrit en 1610, ce qui lui donne beaucoup d'autorité.

En 1548, une demoiselle de Louvain tomba dans un autre puits, en tirant un seau d'eau. Après qu'on l'eut cherchée, on s'aperçut qu'elle était noyée ; les parens et les voisins accourent en poussant des cris de douleur. O prodige ! La jeune fille leur crie du fond du puits : « Ne vous effrayez point ; je suis protégée par une belle dame blanche. » Elle avait invoqué en tombant Notre-Dame de Louvain. On lui descend une corde, dont elle s'attache par le milieu du corps ; et on la retire vivante (2).

---

(1) *Johannis Damasc.* edit. Combefis, pag. 115. *Voyages divers en Terre-Sainte*, etc.

(2) Ph. Berlaymont, Paradisi puer. pars II, cap. 5, § 38 et 39.

Des douteurs ont prétendu qu'il n'y avait pas d'eau dans cé puits ; car on le montre à Louvain, et il est toujours à sec.

NOTRE-DAME DE MOLÊME.

Lorsque saint Robert de-la-Celle fonda l'opulente abbaye de Molême (1), au diocèse de Langres, il lui vint du ciel une Notre-Dame qu'il mit dans son église, et qui fit de grands miracles. Nous n'en citerons qu'un fameux.

Une pauvre femme, qui tombait du mal caduc, fit le pèlerinage de Notre-Dame de Molême, ayant sur ses bras un enfant d'un an, et menant par la main un autre enfant un peu plus âgé. Comme elle arriva à la nuit tombante, les moines de Molème ne la laissèrent pas entrer, attendu que c'était une pauvre femme ; elle fut obligée de passer la nuit dans la forêt.

Le hasard lui fit rencontrer un peu de feu qu'elle ranima ; elle se coucha tout auprès avec ses deux enfans.

Vers minuit, un loup survint, s'arrêta devant le feu et se coucha aussi à côté ; de sorte qu'il n'était séparé de la pauvre pèlerine que par la flamme. Cette malheureuse fut si effrayée du voisinage du loup, que, malgré le signe de la croix dont elle s'arma, elle fut attaquée de son triste mal et tomba inanimée. Le loup profita de la cir-

---

(1) Cette abbaye devint si riche, qu'on disait d'un dissipateur : *il mangerait Moléme et la Hollande.*

constance et emporta le plus jeune des deux enfans.

En revenant à elle, la bonne femme vit son malheur. Elle s'écria en pleurant : « Notre-Dame de Molême, rendez-moi mon fils. » La Vierge compatissante ne délaissa point cette mère désolée. Le loup reparut, rapportant l'enfant qu'il n'avait pas encore entamé ; et le lendemain cette histoire fut publique ; la mère fut guérie par la Notre-Dame de sa maladie cruelle ; et l'enfant, qui se voua à la Vierge, porta toujours sur son dos la marque des dents du loup (1).

NOTRE-DAME-DU-SAUT, A BOLOGNE.

Un jour que les Espagnols assiégeaient Bologne, et qu'ils avaient miné une partie de la ville, une Notre-Dame miraculeuse sauta en l'air avec sa chapelle et un grand pan de murailles. Mais, ajoutent les moines, elle retomba à la même place et dans la même situation qu'elle occupait auparavant ; ce qui étonna si fort l'ennemi qu'il leva le siége.

Cette Notre-Dame s'appela depuis Notre-Dame-du-saut ; on lui rebâtit une chapelle où elle fait des merveilles. Il faut observer que le grand saut qu'elle a fait ne lui a pas laissé la moindre égratignure (2).

NOTRE-DAME-DU-SAPHIR.

Sainte Galle, qui était une riche dame de

---

(1) *Surius, in Vitâ sancti Roberti, 20 aprilis.*

(2) *Voyage de France et d'Italie, par un gentilhomme français*, page 790, et notes données.

Rome, dînait un jour avec son mari Symmaque qui lui avait amené pieuse compagnie. Les anges furent si contens de ce saint dîner, qu'ils vinrent au dessert chanter les litanies; et deux chérubins apportèrent sur le buffet de Galle un saphir d'un éclat surprenant, sur lequel était gravée l'image de Notre-Dame, tenant son fils dans ses bras.

Sainte Galle et sa compagnie se mirent à genoux, etincontinent toutes les cloches de Rome sonnèrent sans que personne les ébranlât. C'était en l'an 524. Le pape Jean Ier. apprit le miracle; Galle et son mari vinrent à ses pieds et lui remirent la miraculeuse Notre-Dame-du-saphir, qui fut visiblement accompagnée de deux anges, jusqu'à ce qu'on l'eût solennellement déposée dans une église.

Cette sainte image fit beaucoup de miracles dans l'église de Sainte-Marie *in portico*; elle est à présent dans celle de Sainte-Marie *in campitelli*. On ajoute qu'elle est douée d'un talent particulier pour faire cesser la peste (1).

NOTRE-DAME *in arenâ*.

C'est encore, comme dans Notre-Dame de Mölème, un loup qui joue ici le grand rôle. Le 23 juin 1506, un enfant de cinq ans, du village de Bibergaw près d'Ettelbach, en Franconie, prit une faucille et s'en alla seul dans un champ où il voulait scier du blé, comme il voyait ses parens

(1) *Merveilles de Rome*, p. 65. Misson. tome III, p. 265, etc.

faire. C'était le jour de Sainte-Apollinaire, fête alors chômable dans le pays. Le péché de l'enfant fut puni; un loup sortit des blés et l'emporta.

Le père, à qui on vint apprendre cette triste nouvelle, se hâta de demander pardon pour son fils et d'invoquer Notre-Dame *in-arená* (1) qu'on révère auprès d'Ettelbach, lui promettant un grand cierge. La Notre-Dame parla au loup, le loup rapporta l'enfant, l'enfant ne faucilla plus les jours de fête, et son père donna à la Vierge le cierge qu'il avait promis (2).

NOTRE-DAME-DES-VERTUS.

Il y avait, à ce qu'il paraît, dès l'année 1240, au village d'Aubervilliers près de Paris, une Notre-Dame dont la chapelle commençait à opérer quelques miracles. On l'appela bientôt Notre-Dame-des-Vertus; et dès-lors il se fit des prodiges. On accorda des indulgences à ceux qui donneraient de l'argent pour bâtir une église; de sorte que Notre-Dame se vit peu après richement logée. Des guérisons merveilleuses, des enfans donnés aux princesses et aux bourgeoises stériles, beaucoup de grâces surprenantes firent que Notre-Dame-des-Vertus s'appela aussi Notre-Dame-des-Miracles. C'était, le second mardi du mois de mai, un concours de près de cent mille personnes.

---

(1) Ainsi nommée parce qu'elle fut trouvée dans un monceau de sable.

(2) *Trithemii, Miracul.* 2, *lib.* 2.

En l'année 1529, sous le règne de François Ier., toutes les paroisses de Paris se rendirent de nuit, en procession, à Notre-Dame-des-Vertus, pour obtenir la destruction de l'hérésie. Tous les dévots portaient des chandelles; ce cortége répandit une si grande clarté, que, des hauteurs de Montlhéri, on crut que Paris était en flammes.

On demanda fréquemment à Notre-Dame-des-Vertus l'extinction des mêmes hérétiques; et comme elle ne l'accorda point, on essaya de se passer d'elle par le masacre de la Saint-Barthélemi. Dans les derniers temps, la sainte image ne faisait presque plus de miracles, parce que la foi commençait à se perdre (1).

NOTRE-DAME-DE-LA-PEUR.

On visite, à quelque distance de Nazareth, une petite chapelle où se trouve une Notre-Dame grossièrement sculptée, que l'on dit cependant faite par les anges, et que l'on appelle Notre-Dame-de-la-Peur, parce que c'est là que la Sainte-Vierge reçut l'effrayante nouvelle que les Juifs allaient précipiter Jésus, du haut d'un rocher.

On montre un peu plus loin le roc vif dans lequel Jésus se cacha, pénétrant dans la pierre comme dans la neige. Mais la dévotion des pèlerins a détruit l'empreinte du corps de Notre-Seigneur, que l'on y voyait autrefois.

---

(1) M. Delord, *Voyages aux environs de Paris*, tome II, page 252. M. Dulaure, *Curiosités des environs de Paris*. Aubervilliers.

On vénère aussi, auprès de la chapelle, une fontaine où Marie envoya le petit Jésus puiser de l'eau avec une cruche. On ajoute que, la cruche s'étant cassée, l'enfant divin, pour ne pas perdre le mérite d'obéissance, apporta de l'eau dans le pan de sa robe (1).

NOTRE-DAME DE VALENCIENNES.

En l'an 1008, la ville de Valenciennes étant affligée d'une grande peste, un saint ermite pria une petite Notre-Dame, qui était déjà révérée, de mettre fin à ce fléau. La Vierge l'exauça ; elle entoura la ville d'un cordon ou lacet miraculeux, et la peste cessa aussitôt.

On recueillit le précieux lacet, qui fut mis dans une châsse fort riche. On rendit plus d'honneur que jamais à la Notre-Dame, que l'on portait tous les ans en procession avec le lacet sacré, le 8 de septembre, jour du miracle. La Notre-Dame était souvent traînée sur des chars de triomphe, qui coûtaient de grandes sommes ; et cette procession attirait à Valenciennes un concours immense d'étrangers et de dévots (2).

NOTRE-DAME DE TONGRES.

Notre-Dame de Tongres est célèbre depuis longtemps par ses grands miracles. Elle ressuscita un

---

(1) *Voyage du P. Goujon en Terre-Sainte*, page 70. — *Voyage du P. Nau*, etc.

(2) *Histoire des Religions*, etc., tome VI, page 87. 1819 ; et *Notes données par un habitant.*

enfant à qui son père avait fauché la tête en fauchant ses blés. Elle rendit la vie à une jeune fille qui était tombée dans une chaudière d'eau bouillante, et qui en était sortie à peu près cuite. Mais ce qui suit est mieux encore.

En l'année 1336, un enfant de cinq ans alla cueillir des mûres dans un bois, avec sa sœur qui avait neuf ans, et son frère aîné qui en avait dix. Le petit enfant se perdit; et sa mère le chercha plusieurs jours sans le retrouver. Elle fit le pèlerinage de Notre-Dame de Tongres, et dit à l'image: « Souvenez-vous, bonne Vierge! que vous avez perdu aussi votre fils Jésus à Jérusalem. Ayez pitié d'une femme qui éprouve des chagrins que vous avez connus. » Comme elle achevait ces mots, un ange, que personne ne vit, se présenta devant elle et lui remit son fils entre les bras. Jugez de sa joie! Elle donna un grand cierge à la Notre-Dame (1).

NOTRE-DAME-DE-LA-VICTOIRE.

« En l'année 1620, l'empereur Ferdinand II, voulant réduire sous son obéissance la ville de Prague qui était dans la rébellion, livra trois combats sans succès contre les hérétiques qui habitaient cette ville, et qui avaient fait outrage à une image de la sainte Vierge, en lui donnant un coup de poignard dans les yeux, avec une impiété sans pareille.

---

(1) Robert de Hautport, *de Mirac. Divæ Virginis Tongrensis*, cap. 24.

» La Notre-Dame fut trouvée en ce triste état par un soldat, qui la porta à un carme déchaussé, confesseur de l'empereur. Le bon père, touché jusqu'au vif de l'injure faite à la sainte Vierge, engagea l'empereur à donner une quatrième bataille, lui promettant une victoire assurée. Il mit l'image devant lui (comme une pièce d'estomac), suivit le prince au combat, et lui fit remporter une victoire insigne sur ces *athées* (1). »

En mémoire de cette faveur, Ferdinand II fit élever à Rome l'église de Notre-Dame-de-la-Victoire, où l'on plaça l'image miraculeuse qui fait toujours des merveilles.

Les Grecs avaient une Notre-Dame-de-la-Victoire, qui leur donna quelquefois l'avantage sur les Sarrasins et sur les Turcs. Il faut espérer qu'ils l'auront su garder.

On attribua à une autre Notre-Dame la victoire que les chrétiens remportèrent à Lépante sur les infidèles. Il y avait auprès de Senlis une abbaye de Notre-Dame-de-la-Victoire, bâtie par Philippe-Auguste, pour rendre grâces à la Vierge de la victoire de Bouvines. Les Espagnols, les Flamands, tous les peuples qui se sont battus, avaient des Notre-Dame-de-la-Victoire, parce que les hommes sont assez insensés pour croire que les puissances du ciel prennent part à ces boucheries exécrables, que nous travestissons en journées glorieuses.

---

(1) *Journal d'un Voyage de France et d'Italie par un gentilhomme français*, page 336.

NOTRE-DAME DE LA CAROLE.

« Dans le mois de juillet de l'année 1418, un Suisse qui se trouvait à Paris, sortant ivre d'un cabaret, vint frapper de plusieurs coups de couteau une image de la Vierge, qui était dans la niche qu'on voit encore sur la muraille, au coin de la rue aux Ours. Il en sortit du sang, comme l'observèrent quelques bonnes femmes. Le coupable fut arrêté, fouetté de verges et brûlé à petit feu sur le lieu du crime. L'image de la Vierge (qui ne subsiste probablement plus) fut transportée à l'église de Saint-Martin-des-Champs, où elle fut honorée sous le nom de *Notre-Dame de la Carole* (1). On mit dans la niche une autre image de la Vierge; devant laquelle on entretenait, encore dans le dernier siècle; une lampe continuellement allumée; et pour mieux célébrer l'anniversaire du miracle et de l'attentat si sévèrement puni, on lâchait tous les ans un feu d'artifice, et on brûlait un grand mannequin habillé en Suisse, après l'avoir traîné dans les rues de Paris.

Cette farce dura jusqu'en 1789. Le peuple d'alors, qui se croyait déjà éclairé, était encore aussi sot que le peuple du quinzième siècle.

Quant au trait principal, il n'est peut-être fondé que sur une tradition et sur des usages populaires; s'il a réellement eu lieu; l'effusion

---

(1) On ne sait trop ce que peut signifier ce nom-là.

du sang dans la statue, n'était, comme on le croit, qu'une ruse atroce des épiciers et des cabaretiers voisins, pour attirer la foule dans leur quartier (1). »

NOTRE-DAME DE SCOT.

A la porte de l'église souterraine de la Sainte-Chapelle de Paris, on voyait une statue de Notre-Dame, qui avait la tête baissée. On conte que Scot allant disputer pour l'Immaculée Conception de la sainte Vierge, fit sa prière devant cette image, et lui demanda le talent de confondre ses ennemis. La statue baissa la tête pour l'assurer de sa protection ; et cependant Scot ne gagna pas sa cause (2).

NOTRE-DAME DE VELDEN.

Il y avait, dans le château de Velden, au diocèse de Trèves, une vieille image de Notre-Dame, qui n'était pas sans puissance, quoique très-mal peinte et fort laide. La dame du château, choquée de la vue de cette image qui ne lui plaisait point, dit un jour en la regardant : « Qu'est-ce que fait là cette vieille carogne (3)? » Elle parlait de l'i-

---

(1) *Voyage de P. Béranger dans Paris, après 45 ans d'absence.* Par M. Saint-Albin, tome II, page 2 ; 2e. édit. 1820.

(2) Piganiol, *Description de Paris*; tome I, *quartier de la Cité.* — Scot prétendait, comme on sait, que la Sainte-Vierge était née exempte de la tache du péché originel, par un privilége unique.

(3) *Vetus hæc rumbula* : cette vieille infâme, cette vieille carogne, ou quelque chose de pis.

mage, qui ne répliqua rien. Mais le lendemain une dévote étant venue prier dans la chapelle, Notre-Dame de Velden lui dit : « Puisque la maî-» tresse de céans m'a appelée vieille carogne, » elle sera malheureuse toute sa vie. » En effet, son fils la chassa du château quelques jours après, et elle mendia jusqu'à sa mort (1). Ce grand miracle eut lieu au treizième siècle.

NOTRE-DAME DE MESSINE.

On vénère, dans la cathédrale de Messine, une Notre-Dame d'argent massif, qui attire tous les jours des grâces infinies sur les dévots. Toutes les dames ont l'usage de lui offrir les diamans et les objets de prix dont elles ne se servent plus. Elle est immensément riche, et sa chapelle est remplie de lampes d'or et d'argent, qui brûlent jour et nuit. C'est le lieu de la plus tendre dévotion des Messinois, qui soutiennent que la sainte Vierge leur a écrit une lettre, dont ils prétendent avoir encore aujourd'hui l'original, qu'ils portent dans la procession solennelle du jour de l'Assomption (2).

NOTRE-DAME DE LA BOULE.

On montre à Saint-Pierre de Rome une image de la sainte Vierge, peinte par saint Luc, laquelle image ayant été frappée d'une boule, lancée par

---

(1) Cæsarii hist. miracul. Lib. 7, cap. 45.
(2) Bruzen de la Martinière, au mot *Messine*.

un joueur qui se dépitait de perdre tout son argent, jeta une certaine quantité de sang qui rejaillit sur une pierre. On garde, comme preuve de ce miracle, une pierre marquée de trois petites taches de couleur jaunâtre; et l'on ajoute que le soldat ne fut pas englouti, parce qu'il avait lancé sa boule sans intention de tuer la sainte image (1).

NOTRE-DAME DE SAVONE.

Le 18 de mars de l'année 1536, Antonio Botta, paysan du village de San-Bernardo, près de Savone, se lavant les mains dans un ruisseau, vit une lumière qui venait du ciel, et entendit une voix qui disait: « Lève-toi et ne crains point; je » suis la vierge Marie; va trouver ton confesseur » et dis-lui qu'il avertisse le peuple de jeûner » trois samedis; tu te confesseras et communieras; » et le quatrième samedi, tu reviendras en ce lieu » saint. »

Botta revint à point nommé. Il trouva au bord du ruisseau une Notre-Dame vêtue d'une robe et d'un manteau blanc, ayant une couronne d'or sur la tête, qui lui annonça que les crimes des hommes avaient irrité son fils contre eux, et que sa colère était prête à éclater. Les magistrats et le clergé de Savone vinrent prendre en procession la bienheureuse image. On fit pénitence, et on

---

(1) *Voyage de France et d'Italie par un gentilhomme français*, page 268, etc.

institua une fête solennelle qui se célébra tous les ans le 18 de mars : au moyen de quoi la colère divine fut désarmée.

Notre-Dame de Savone devint fameuse; et Anne d'Autriche, qui demandait un fils à toutes les Notre-Dames puissantes, promit d'ériger, dans l'église des Petits-Pères à Paris, une chapelle à Notre-Dame de Savone. Louis XIV, dont la sainte image avait prédit la naissance par l'organe du bienheureux frère Fiacre, eut soin de remplir le vœu de sa mère (1).

NOTRE-DAME-DU-PEUPLE.

Dans cet endroit de la ville de Rome où l'on voit aujourd'hui l'église de Sainte-Marie *del popolo*, il y avait autrefois un grand noyer, dont les branches étaient toujours chargées de diables; qui gardaient les cendres de l'empereur Néron enterré sous ce noyer, et qui faisaient mille méchancetés aux passans.

Le peuple, en l'an 1160, se plaignit au pape Pascal II; qui jeûna et pria. La sainte Vierge lui révéla qu'il fallait déraciner le noyer; jeter les cendres de Néron dans le Tibre, et bâtir à la place infestée une église sous l'invocation de Marie. Tout cela fut fait. On fouilla ensuite dans un endroit voisin, où l'on trouva une image de Notre-Dame peinte par saint Luc. On éleva l'église, qui s'appela Sainte-Marie-du-Peuple; parce que tout

(1) M. Dulaure, tome I, page 68, *des Curiosités de Paris*.

le peuple Romain y contribua par ses offrandes ; et il se fit une grande quantité de miracles (1).

NOTRE-DAME-DE-LA-VIE.

On n'entre qu'avec une sainte terreur dans la chapelle de Notre-Dame-de-la-Vie, à Vienne en Dauphiné. Cette chapelle est bâtie sur la chambre qu'habita Pilate, durant l'exil auquel les légendaires l'ont condamné. C'est, dit-on, en horreur du séjour de Pilate, que les fondemens de cette chapelle se sont renversés vers le toit, et que le haut des murailles a pris la place du bas.

On montre dans cette chapelle la boule du sceptre de Pilate ; qui ne porta jamais de sceptre ; une vieille tour où il fut quelque temps captif ; et à deux lieues de là un lac qui porte son nom, parce qu'il s'y est noyé. Mais il s'est aussi noyé dans un lac suisse (2). — Au reste Notre-Dame-de-la-Vie fait beaucoup de conversions (3).

NOTRE-DAME DE MOSCOU.

Les Russes vénèrent à Moscou, dans la principale église, une Notre-Dame célèbre qui fut peinte, dit-on, par saint Luc et dorée par les anges. Elle fut apportée par cinq prélats grecs d'une grande piété ; et l'image jetait tant de lumière, que les cinq porteurs conservèrent sur leurs têtes, jus-

---

(1) *Merveilles de Rome*, page 35. Misson, tome II, page 158. *Voyage d'un gentilhomme français*, page 309.

(2) Voyez les articles *Lacs* et *Montagnes*.

(3) *Voyage de France et d'Italie*, page 53, et *Notes données*.

qu'à leur mort, une couronne de rayons dans le genre des cornes de Moïse.

Cette Notre-Dame a déplacé des montagnes, tari des marais et fait des miracles innombrables. Les Moscovites la regardent comme le palladium de l'état ; et il n'est pas possible qu'ils l'aient laissé perdre dans le dernier incendie de leur ville (1).

NOTRE-DAME DE DAMAS.

Nous ne pouvons oublier Notre-Dame de Damas, jadis célèbre dans cette ville par des prodiges inouis. Sa puissance était si grande et ses miracles si surprenans que les Juifs, les Sarrasins, les Éthiopiens venaient l'honorer, aussi-bien que les disciples de Jésus. C'est du moins ce qu'on raconte. Cette image était une statue de bois, sculptée par une main céleste. Un jour qu'elle était satisfaite de ses adorateurs, elle fit un miracle à moitié semblable à celui de la statue de Pygmalion.

On avait apporté beaucoup d'offrandes ; les pèlerins étaient nombreux ; tout le monde était en prières, et il n'y avait point d'hérétiques, lorsqu'à la vue de tous les dévots spectateurs, la partie supérieure de l'image, depuis la ceinture jusqu'aux cheveux, s'anima, devint chair humaine, et présenta le buste vivant d'une belle vierge. Mais le reste du corps demeura statue de bois. Ce miracle unique fut le prélude d'une foule d'autres mira-

---

(1) *Histoire des religions*, etc., tome III. *Ephem. Mosc. in Papebrock contin. ad Bolland.*

cles. Notre-Dame de Damas put s'entretenir avec les pèlerins, sans les étonner. Ce n'était plus une bouche de bois qui parlait.

Il paraît que cette partie supérieure de la sacro-sainte image resta animée. Il découlait continuellement de son front un baume précieux, qui devint le remède de tous les maux; on l'apelait la sueur de la très-sainte Vierge de Damas; et dans le dernier siècle, on conservait encore au monastère de Cluni en Bourgogne, une fiole pleine de cette divine liqueur.

On assure que Notre-Dame de Damas subsiste toujours, et qu'on la vénère maintenant à six lieues de cette ville, dans un couvent de religieuses grecques. Mais on ne dit pas si la partie supérieure de son corps, qui s'est animée à ce qu'on croit vers le neuvième siècle, est toujours en chair humaine (1).

NOTRE-DAME DE VALENÇAY.

Pendant le séjour que fit le roi d'Epagne Ferdinand VII au château de Valençay, sa majesté catholique broda de ses mains royales une robe fort riche, pour la Notre-Dame que l'on vénérait à la chapelle et qui faisait, dit-on, quelques miracles.

Peu de temps après le retour du roi en 1814, le père Escoïkil, confesseur de sa majesté, dans

(1) *Baronii*, *anno* 870. *Spond. anno* 1103. *Voyages divers*, et Baillet 15 août.

un sermon prêché à l'Escurial, devant le monarque et sa cour, assura que Notre-Dame de Valençay avait été si satisfaite de se voir vêtue d'une robe faite par le roi, qu'elle en avait souri, et qu'elle s'était retournée trois fois dans sa châsse, pour admirer et faire admirer comme sa belle robe l'habillait bien....

Ce fait est trop public pour que nous ayons pu le passer sous silence.

NOTRE-DAME DU PUY-EN-VELAY.

Dès le dixième siècle, Notre-Dame du Puy-en-Velay, était un pèlerinage célèbre; c'est même cette célébrité qui fit du bourg du Puy une ville assez considérable. Les papes Urbain II, Gelase II, vinrent rendre hommage à cette Vierge. Notre roi Louis VII y fit deux pèlerinages; Philippe-Auguste alla réclamer l'appui de Notre-Dame du Puy-en-Velai, pour sa croisade. Saint Louis, Philippe-le-Hardi, Philippe-le-Bel, Charles VI, firent également leurs dévotions devant la puissante image, dont on racontait autrefois les choses les plus merveilleuses. Charles VII y entendit la messe en habit de chanoine. Louis XI accoutré en pèlerin se sanctifia, en 1476, par une neuvaine à Notre-Dame du Puy; il se fit vêtir pour les offices d'une chape et d'un surplis, et donna à la statue six cents écus d'or. François Ier. imita tous ces rois dans sa dévotion pour la Notre-Dame.

Cette Vierge si révérée, qui attirait un concours

immense de pèlerins, fut, dit-on, apportée d'Égypte du temps des premières croisades, par un saint prélat; elle remplaça une autre image de la Vierge, dont la renommée était grande, et à qui cependant elle fut préférée à cause de sa forme remarquable.

Elle fit d'abord un effet surprenant sur les Languedociens. Mais vers la fin du douzième siècle, la France fut si malheureuse, qu'on négligea les pèlerinages. Les seigneurs, qui se faisaient honneur du brigandage, couraient les grandes routes, détroussaient les passans, pillaient les villages, et se faisaient entre eux des guerres si atroces, qu'ils ne respectaient pas même la vie des nobles et des prêtres. Le peuple était dans une désolation extrême. Un charpentier, nommé Durand, publia que le ciel lui avait ordonné de rendre la paix à la France. Il ajoutait qu'un ange lui avait remis un papier qui représentait Notre-Dame du Puy, avec cette inscription : *Agnus dei qui tollis peccata mundi, dona nobis pacem.* On le traita d'abord de visionnaire; cependant il se fit des partisans et forma une confrérie de chevaliers de la Vierge, qui portaient des habits de moine avec une plaque d'étain sur la poitrine. Cette plaque représentait l'image que le bon Durand avait reçue du ciel.

Comme les brigandages ne diminuaient point, l'évêque du Puy sentit que ces chevaliers de la Vierge pouvaient être utiles; il les encouragea, les bénit, leur donna des indulgences; et les

braves confrères se mirent à poursuivre les brigands nobles avec assez de bonheur. Cette nouveauté ranima la dévotion à la sainte image de Notre-Dame du Puy; le nombre des pèlerins devint plus grand que jamais, et la célébrité de cette vierge n'a pas baissé depuis. Nous pensons que la révolution ne l'a qu'interrompue.

Nous décrirons maintenant cette statue, d'après un observateur exact et instruit, qui parvint, après bien des difficultés, à l'examiner de près (1), et qui prétend que c'est la plus ancienne statue de la Vierge que nous ayons dans nos églises.

Elle est placée sur un autel à la romaine, fait en marbre de diverses couleurs, et surmontée d'un baldaquin; le jour est ménagé de manière qu'on ne la voit pas distinctement, à moins qu'on ne monte sur l'autel. Elle est noire et couverte d'un grand manteau d'étoffe d'or; l'Enfant-Jésus, qui paraît de loin collé sur l'estomac de sa mère, montre sa petite tête noire par une ouverture faite au manteau. La Vierge a aux pieds des souliers de drap d'or, et sur la tête une couronne en manière de casque, d'une façon singulière. Une seconde couronne d'un style plus moderne est suspendue sur la première; divers rangs de

---

(1) Faujas de Saint-Fond, dans les *Recherches sur les volcans éteints du Vivarais et du Velay*, cité par M. Dulaure dans la *Description du Languedoc*.

très-petites perles pendent derrière le cou en guise de cheveux.

Le manteau est surchargé d'une multitude de petits reliquaires enrichis de diamans et de pierres précieuses ; on y admire surtout une cornaline orientale antique représentant Apollon nu, qui tient de la main droite une branche de laurier et qui appuie la main gauche contre un fût de colonne sur lequel repose une lyre. Cette pièce est montée en forme de médaille ; quelque dévot l'a peut-être portée autrefois suspendue à son chapelet ou à son cou.

La statue a deux pieds trois pouces de hauteur ; le dessin en est dur ; son attitude est celle d'une personne assise, comme certaines divinités d'Égypte. Elle tient un enfant sur son sein, et peut peser vingt-cinq livres. Le fauteuil sur lequel elle est assise est d'un travail moderne.

Cette Notre-Dame est noire, comme nous l'avons dit, et sculptée en bois de cèdre. Mais une circonstance bien remarquable, c'est que toute la statue est enveloppée, depuis la tête jusqu'aux pieds, de plusieurs bandes d'une toile assez fine, très-soigneusement et très-solidement collées sur le bois, à la manière des momies égyptiennes. Ces toiles sont appliquées sur le visage de la mère et de l'enfant ; les pieds en sont également entourés, ce qui est cause qu'on ne peut distinguer aucun vestige des doigts.

La face de la Vierge et celle du petit Jésus sont peintes d'un noir foncé qui imite le poli de l'é-

bène ; mais le frottement des chapelets et des reliquaires y a laissé quelques égratignures.

La forme du visage de la mère présente un ovale extrêmement allongé et contre toutes les règles du dessin. Le nez est d'une grosseur et d'une longueur démesurée, la bouche petite, le menton raccourci, les sourcils très-marqués.

Les petits yeux que les historiens ont appelés « ces deux beaux yeux, ces deux perles, » ne sont que deux portions demi-sphériques de verre commun, qui imitent le globe et l'iris de l'œil, parce qu'elles sont appliquées sur deux petites peintures qui représentent deux yeux. Comme ces yeux ont été mal assortis à la grandeur du visage, et que malgré leur petitesse ils sont fort saillans sur une face noire, ils donnent à la figure un air hagard qui inspire de la surprise et même de l'effroi.

On croit avec quelque fondement que cette statue est une divinité égyptienne, et qu'elle représente Isis et Osiris : telles sont du moins les remarques de Faujas de Saint-Fond, qui visita Notre-Dame du Puy en Velay, au mois de novembre de l'année 1777.

NOTRE-DAME DE VASSIVIÈRE.

On vénère sans doute encore à Besse en Auvergne la bienheureuse Notre-Dame de Vassivière, qui attirait autrefois un concours innombrable de pèlerins. C'est une petite statue noire, qui tient entre ses bras un enfant. Ce petit groupe était

autrefois placé dans quelque vieille masure sur la montagne de Vassivière, au bas des Monts-d'Or. On reconnut tout à coup que l'image faisait des miracles; on l'alla prendre en procession, et on l'apporta à Besse, qui n'est qu'à une lieue de distance.

Mais malgré la joie et la dévotion du peuple, Notre-Dame de Vassivière ne put s'accoutumer au séjour de la ville; elle s'en alla la nuit suivante, et retourna à sa montagne. Les habitans de Besse la ramenèrent dans leurs murs à plusieurs reprises; elle regagnait toujours invisiblement son séjour chéri.

Cette merveilleuse résistance de la part de la petite Notre-Dame augmenta le désir qu'on avait de la posséder. Les habitans de Besse se déterminèrent enfin à fonder une messe à perpétuité pour tous les mercredis de l'année. Aussitôt que le clergé fut assuré de la fondation de cette messe, l'image céda aux sollicitations des dévots.

Cependant elle fit connaître par divers miracles qu'elle serait bien aise de ne pas abandonner entièrement son ancien manoir de Vassivière. En conséquence, on fit bâtir en 1550 une petite chapelle sur la montagne : c'est là que l'image passe l'été, tandis que durant l'hiver elle habite l'église de Saint-André dans la ville de Besse.

On assure encore que si on négligeait de transporter Notre-Dame de Vassivière sur sa montagne, à l'époque fixée, elle ne manquerait pas de

s'y rendre d'elle-même (1). Piganiol ajoute, dans sa nouvelle *Description de la France*, qu'il s'est fait à Besse et à Vassivière tant de miracles avérés, qu'il faut être insensé pour ne pas y croire. On n'y croit pourtant plus.

NOTRE-DAME DES MARAIS.

L'église collégiale de Notre-Dame des Marais de Ville-Franche doit son origine à une petite chapelle qui fut fondée à l'occasion d'un événement miraculeux. Des bouviers faisant paître leurs troupeaux, à l'endroit où l'église fut construite depuis, remarquèrent que leurs bœufs s'étaient mis à genoux et restaient prosternés. Ils accoururent et virent devant ces animaux une image de la Vierge, au milieu des marécages. On transporta cette Notre-Dame dans l'église de la Madeleine ; mais pendant la nuit elle s'en retourna à l'endroit même où les bouviers l'avaient découverte, et où l'on bâtit une église (2).

NOTRE-DAME D'ESPÉRANCE.

Notre-Dame d'Espérance faisait autrefois de grands miracles chez les carmes de Toulouse. On raconte que Charles VI, pendant le séjour qu'il fit dans cette ville, étant allé à la chasse dans la forêt de Bouconne, fut surpris incontinent par une nuit très-obscure et s'égara. Comme il ne

---

(1) M. Dulaure, *Description de l'Auvergne.*
(2) *Idem*, *Description du Beaujolais.*

savait plus quel chemin il devait prendre, il fit vœu d'offrir le prix de son cheval à Notre-Dame d'Espérance. Aussitôt les ténèbres se dissipèrent, le roi sortit heureusement du bois, et le lendemain il acquitta son vœu (1).

NOTRE-DAME DU PORT.

Notre-Dame du Port ou de [illegible]pport, à Clermont en Auvergne, ainsi nommée parce qu'il y avait un marché devant son église, est honorée dans une chapelle souterraine, autrefois toute tapissée d'*ex-voto*. C'est une statue de bois peinte en noir, qu'on trouva dans un puits dont on voit l'ouverture au milieu de la chapelle. L'eau qu'on en tire avait la propriété de guérir la fièvre (2).

NOTRE-DAME-DE-CONFESSION.

Les Marseillais prétendent que l'autel de Notre-Dame-de-Confession fut érigé en l'an 170, dans la fameuse église souterraine de Saint-Victor, et devint bientôt un pèlerinage célèbre. Cette image, qui fait de grands miracles, et qui est, dit-on, fort sévère à l'égard des fidèles qui viennent la voir en état de péché, est noire comme tant

---

(1) M. Dulaure, *Description du Languedoc.*

(2) Le doyen du chapitre de Notre-Dame du Port officiait, (jusqu'à la fin du quinzième siècle) avec toute la pompe féodale. Il avait à l'autel l'oiseau sur la perche gauche; il allait aux processions solennelles *menant ses chiens de chasse*, ayant l'oiseau sur le poing, et se faisant suivre de ses serviteurs, etc. (M. Dulaure. *Description de l'Auvergne.*)

d'autres ; et plusieurs écrivains la citent sous le nom de la Vierge noire de Saint-Victor.

On dit qu'elle fut appelée Notre-Dame-de-Confession, parce qu'elle était entourée de reliques de martyrs qui avaient confessé la foi. On montrait dans sa chapelle le tombeau de quarante religieuses, qui se coupèrent le nez, pour sauver, par cette difformité, la fleur de leur virginité que des barbares menaçaient.

Les femmes, au dernier siècle même, n'osaient entrer dans cette chapelle terrible, de peur d'y perdre la vue. On assurait que tout être du sexe féminin qui osait y mettre le pied en sortait aveugle ; et l'on ajoutait qu'une grande reine voulant en faire l'essai, y avait lâché sa petite chienne, qui avait laissé ses yeux devant la sainte image.

La statue est, à ce qu'il paraît, une sculpture de bois noir ; mais le peuple de Marseille, qui ne peut la voir de très-près, prétend que c'est un ouvrage de fenouil (1), tressé par saint Luc, en forme de vierge... ; et les antiquaires qui croient que c'est une statue égyptienne d'Isis, dont les dévots enfans des Phocéens ont fait une Vierge noire, n'ont pas eu raison devant les Provençaux.

Notre-Dame-de-Confession disparut dans les troubles révolutionnaires ; on l'a retrouvée depuis peu ; on l'a réinstallée avec pompe dans son an-

---

(1) Espèce de jonc odoriférant dont le jus est bon pour les yeux. Cette plante, infusée dans l'eau, a aussi la propriété de faire uriner.

cienne chapelle. On la promène pour avoir de la pluie ; on assure qu'elle a repris l'habitude des miracles ; et pour preuve qu'elle en fait, il y a déjà des *ex-voto* (1).

NOTRE-DAME DE LA GARDE, PRÈS MARSEILLE.

C'est une divinité importante pour les Provençaux qui lui rendent un grand culte, et l'on a lieu d'être étonné que Ruffi n'en dise presque rien dans les deux volumes in-folio qu'il a intitulés : *Histoire de Marseille*. On ne sait trop l'origine du culte de cette Notre-Dame, que l'on croit très-ancienne. La chapelle a été fondée en 1218, au sommet d'un rocher qui domine la mer et la ville de Marseille (2).

Les uns disent qu'un pêcheur près de périr dans une tempête, aperçut au sommet du mont de la Garde une vierge lumineuse qu'il invoqua, et qui le tira de danger. Selon d'autres, plusieurs

---

(1) Notes prises sur les lieux ; et Ruffi, *Histoire de Marseille*, Liv. II.

(2) Le fort de Notre-Dame de la Garde était gardé en 1792 par un invalide. C'était une petite cabane. Cependant Scudéri eut le titre de gouverneur du fort de Notre-Dame de la Garde,

» Gouvernement commode et beau,
» A qui suffit pour toute garde
» Un suisse avec sa hallebarde
» Peint sur la porte du château. »

(*Voyage de Chapelle et de Bachaumont.*)

Ce fort, qui est à présent quelque chose, a soutenu un siége en 1594. Un prêtre y disait alors la messe avec la cuirasse sous le surplis.

(Ruffi, *Histoire de Marseille*, liv. II.)

navires furent sauvés du naufrage par la Vierge qui apparaissait sur le roc et calmait les tempêtes. La reconnaissance publique fit donc élever une chapelle où l'on plaça une image de Notre-Dame, et bientôt ce fut un pèlerinage très-fréquenté.

Aujourd'hui il y a peu de marins provençaux qui s'embarquent sans avoir visité Notre-Dame de la Garde. On la descend tous les ans, à la Fête-Dieu, avec toute la pompe possible. Elle est portée par quatre pénitens blancs, qui ont les pieds nus et des sandales pour chaussure. La procession est toujours accompagnée d'une multitude de pénitens de diverses couleurs, de matelots et de femmes.

On dit que la Notre-Dame est extrêmement lourde, lorsqu'on la descend de sa chapelle, qu'elle ne quitte qu'avec peine. Elle est au contraire d'une légèreté surprenante, lorsqu'elle regagne le haut de son rocher.

Les Marseillais la reçoivent avec solennité dans leurs murs. On la place sur un reposoir très-riche, d'où elle contemple la procession de la Fête-Dieu qui défile devant elle. On lui fait passer la nuit dans l'église de Saint-Martin, où elle reste un jour ou deux; et l'on assure qu'une fois qu'on tardait trop à la remonter à sa chapelle, elle s'en retourna seule.

Elle était autrefois d'argent massif plaqué d'or; en 1793 elle fut vendue aux Génois qui la fondirent pieusement et la convertirent en monnaie. Elle n'est maintenant qu'en bois doré. La révo-

lution lui a ôté aussi ses diamans et ses riches parures ; mais sa garderobe se remonte de jour en jour.

On l'habille le plus mal qu'on peut pour la descendre dans la ville, où les dévots s'empressent de lui donner une belle robe, un manteau, une couronne, un voile, un chapelet, un bouquet de prix. Elle a toujours un doigt auquel il manque une bague ; et les âmes pieuses ne souffrent pas long-temps cette irrégularité. En 1810, on lui donna un poisson d'argent de la longueur d'un pied, suspendu à une chaîne d'or.

Comme elle est surtout la patronne des marins, sa chapelle est toujours pleine de vaisseaux, de mats, de poissons d'argent, de tableaux de naufrages et d'*ex-voto* divers (1). Elle protége aussi les pécheresses qui vont lui offrir des cierges ; on lui attribue même des conversions célèbres et un nombre infini de miracles (2).

Les Marseillais faisaient encore autrefois le pèlerinage de Notre-Dame de la Garde, pour le repos des âmes de leurs parens défunts. Mais comme cette chapelle est trop près de la ville, il fallait s'en éloigner de douze lieues pour se

---

(1) Notes données sur les lieux.

(2) En 1811, une célèbre appareilleuse, qui avait gagné une fortune immense à Marseille, se convertit tout à coup, monta pieds nus, cheveux épars, vêtue de noir, à Notre-Dame de la Garde. Elle vécut depuis comme une béguine, en conservant pourtant la plus grande partie de ses richesses, et l'esprit de son premier état.

rendre ensuite nu-pieds devant la Notre-Dame (1).

DE QUELQUES AUTRES NOTRE-DAMES.

Les Notre-Dames que nous venons d'indiquer ne forment pas la millième partie de toutes celles qui ont un nom, c'est-à-dire quelque célébrité plus ou moins étendue. Nous en compterons encore quelques-unes, qui ne peuvent être omises.

On vénérait en Sicile une Notre-Dame des Guides qui portait son fils au milieu de son sein, et qui n'était pas moins puissante, quoique moins fameuse, que celle de Constantinople.

Notre-Dame la Majeure était presque toujours environnée de pèlerins à Naples. Mais son histoire n'a rien de saillant.

On exposait avec pompe à Dijon l'image de Notre-Dame de Talant, fameuse par ses miracles. Elle fit marcher droit plus de cent vingt boiteux.

Notre-Dame de Frisinge en Bavière est sans-contredit un ouvrage de Saint-Luc. Elle fut donnée par un empereur de Constantinople à Jean Galeas, duc de Milan, qui en fit présent à une courtisane anglaise, pour qui il avait beaucoup d'affection. Celle-ci la céda à un seigneur de la Scala, qui la donna à son frère, alors évêque de Frisinge.

Si l'on s'étonne de voir une courtisane rechercher l'image de Marie, il faut se rappeler que

---

(1) Ruffi, *Histoire de Marseille*, liv. 14.

presque toutes les prostituées italiennes ont une madone au pied du lit où elles font leur commerce, et qu'elles retournent l'image vers la muraille, lorsqu'elles s'apprêtent au péché.

C'était encore un grand pèlerinage que Notre-Dame de Pitié à Peyrusse dans le Rouergue. Il s'y faisait des miracles sans nombre.

Notre-Dame de Fourvières (1) à Lyon est une image miraculeuse, dont on fait le plus grand cas; et Notre-Dame du Puy chez les augustins du Puy de la Garde en Anjou, attirerait encore l'affluence des pèlerins, si les augustins n'étaient pas supprimés.

L'image de Notre-Dame, que l'on révère à Rome dans l'église de Sainte-Marie *in viâ*, fut trouvée dans un puits, sous le pape Alexandre IV; la petite statue et le puits guérissent de la fièvre.

En l'année 1811, un paysan des environs de Salon, en Provence, trouva une Notre-Dame enterrée dans son poulailler, comme un songe le lui avait révélé (2). Il exhuma la Notre-Dame,

---

(1) Ou mieux de *Forvières*, bâtie dans un lieu autrefois consacré à Vénus et appelé *forum Veneris*, dont on a fait Forvières.

(2) Il rêva qu'il allait dans son poulailler relever les œufs de ses poules, et qu'une voix souterraine lui disait : « Y a-t-il » assez long-temps que tu me marches sur le corps ? déterre-» moi. Fais-moi rendre honneur, et tu prospéreras. » Il fouilla le lendemain et trouva une Notre-Dame de pierre. On a remarqué que le poulailler était heureux, et que les poules du bon homme pondaient beaucoup d'œufs.

qui reçoit sans doute un culte dans quelque chapelle.

Notre-Dame de Simonodonskoï, près de Moscou, fut trouvée au bord d'une rivière. On éleva à la place un riche couvent et une belle église qui est toujours remplie d'*ex-voto* et de pèlerins.

On vénérait auprès de Paris, dans le bois de Boulogne, une Notre-Dame autrefois trouvée au pied d'un chêne. Il s'y faisait des pèlerinages nocturnes, qui n'avaient pas toujours pour but la Vierge Marie.

Jacques de Voragine raconte dans sa cent quatorzième légende une anecdote assez curieuse d'une Notre-Dame dont on ne sait malheureusement pas le nom. Un vieux capitaine, qui manquait d'argent, et qui aurait voulu fêter quelques amis le jour anniversaire de sa naissance, se promenait dans une campagne déserte, en rêvant aux moyens de se procurer quelque ressource. Un cavalier vêtu de noir, d'une taille imposante, se présente devant lui et lui demande avec interêt la cause du chagrin qui paraît l'occuper. Le militaire avoue sa détresse. Eh bien ! dit l'étranger, si vous voulez me permettre de voir à mon aise la figure de votre femme, qui passe pour fort belle, je vous tirerai d'embarras. L'étranger paraissait si honnête que le vieux soldat accepta sa proposition. Retournez donc chez vous, dit le cavalier noir, vous y trouverez de grandes sommes d'or ; et vous amènerez votre femme ici dans trois mois.

Le capitaine revint au logis, se vit tout à coup

riche des libéralités du généreux étranger, traita ses amis et vécut dans la joie.

Le jour du rendez-vous étant arrivé, il pria sa femme de monter à cheval, et de venir voir avec lui celui qui les avait enrichis. La dame y consentit de bon cœur; et comme elle était très-dévote à la sainte Vierge, ayant rencontré en chemin la chapelle d'une Notre-Dame, elle y entra pour prier un instant; son mari garda les chevaux à la porte. Mais à peine se fut-elle mise à genoux, qu'elle s'endormit. La Notre-Dame, qui lui voulait du bien, se revêtit de ses habits, prit sa figure, sortit à sa place, et partit au rendez-vous, avec le mari qui ne se doutait de rien.

L'étranger arriva d'un air souriant, et d'un ton satisfait. Mais il n'eut pas plus tôt aperçu la Notre-Dame déguisée, qu'il se mit à trembler de tous ses membres; car il reconnut la sainte Vierge, et il était le diable. La Notre-Dame le renvoya, lui défendit de jamais se montrer devant des gens qu'elle protégeait, releva le militaire qui s'était mis à genoux, lui rendit sa femme qui dormait encore, et leur donna elle-même tant d'argent, qu'ils vécurent dans l'abondance.

C'est là assurément une très-belle histoire. Mais revenons aux Notre-Dames plus connues.

Il y a peu de chose à dire sur Notre-Dame de la Piève, auprès de Venise, sinon que les miracles de l'image en ont fait un pèlerinage célèbre. On visite aussi avec ardeur Notre-Dame de la Basille aux bords du Pô, Notre-Dame de Mon-

dovi en Piémont, Notre-Dame de Geneste en Ligurie, Notre-Dame du roc auprès de Fiesole, Notre-Dame de la voûte auprès de Florence, Notre-Dame de la vigne auprès de Viterbe.

Saint Charles Borromée avait une grande dévotion pour Notre-Dame de Rho à trois lieues de Milan; il s'y est fait beaucoup de miracles.

Notre-Dame de Guadaloupe dans l'Estramadure, et Notre-Dame de la Sierra dans l'Aragon, sont aussi très-fameuses. Mais les Espagnols ont tant de madones célèbres et tant de miracles surprenans, qu'on perdrait sa peine à les rassembler.

La France vénérait grandement encore Notre-Dame de Moyen-Pont en Picardie, Notre-Dame du Bourg-Dieu en Berry, Notre-Dame du Bouchet sa voisine, une Notre-Dame du chêne en Anjou, Notre-Dame de Buch en Guyenne, Notre-Dame de Béteram en Béarn, Notre-Dame de Gimont près de Toulouse, Notre-Dame du Grau près d'Agde, Notre-Dame de Rocquamadour en Quercy, Notre-Dame de Manosque sur la Durance, Notre-Dame de Vauvert auprès de Nîmes, Notre-Dame de Vauvert auprès de Paris, toutes deux également célèbres par leurs miracles d'autrefois; Notre-Dame de l'Hozier à six lieues de Grenoble, Notre-Dame de Gray en Franche-comté, Notre-Dame de Vivone en Savoie, Notre-Dame de Bellefont dans les Pays-Bas catholiques, Notre-Dame de Hulst dans la Flandre française, Notre-Dame de Mastricht, Notre-Dame d'Esquermes près de Lille, Notre-Dame de Cambron en Hainaut,

Notre-Dame des dons à Avignon, Notre-Dame de bon secours auprès de Rouen, Notre-Dame de secourance à Rennes, Notre-Dame de bonne rencontre auprès d'Agde, Notre-Dame de foi à Gravelines, etc. etc. etc.

Nous n'avons rien dit d'une petite Notre-Dame qui faisait à Paris quelques petits miracles, dans une niche qui donnait sur la rue derrière le petit Saint-Antoine. Cette image était en pierre. Le 31 de mai 1538, un hérétique lui coupa la tête que l'on trouva à terre (peut-être par un accident naturel). François Ier. fit chercher l'hérétique pour le brûler; mais il n'en eut pas la joie. On répara le sacrilége par une grande procession à laquelle le roi assista; il fit mettre une image d'argent à la place de la statue de pierre, qui se conservait encore avec révérence, au dernier siècle, dans l'église de Saint-Gervais.

Ce zèle pour l'honneur des images de Marie a quelque fondement, s'il est vrai que ces images soient sensibles. Notre-Dame en Vaux, au diocèse de Châlons-sur-Marne, fut repeinte vers 1760, en mauvaise détrempe qui se fondit au dégel. Le clergé fit une procession solennelle; et l'on prouva que Notre-Dame pleurait, à cause des impiétés des encyclopédistes.

Notre-Dame de Milly en Gâtinais pâlit d'indignation lorsqu'on la descendit de sa châsse en 1793. La même année, Notre-Dame d'Orsai, peu éloignée de Notre-Dame de Milly, se couvrit de rougeur quand les révolutionnaires mirent la

main sur elle pour l'ôter de sa chapelle ; et l'on a beaucoup parlé en 1820 d'une Notre-Dame qui tomba sur une tendre pécheresse et la tua, parce que cette malheureuse l'avait prise par le cou pour l'embrasser.

Dans des temps reculés, Notre-Dame de Painpont, au diocèse de Saint-Malo, fut plus généreuse. Une dévote alla l'embrasser pour lui demander la guérison d'une maladie secrète ; et la maladie secrète disparut le lendemain.

On voit des madones à tous les coins de rue de Gênes. Un samedi, jour consacré à la Vierge (1), une malheureuse qui mourait de faim embrassa une petite Notre-Dame, en lui demandant du pain pour ses enfans. Elle se retourne aussitôt à un petit bruit argentin qu'elle entend auprès d'elle, et trouve à ses pieds trois pièces d'argent, qu'elle ramasse comme un don du ciel.

Voici encore un trait qui prouve la complaisance de certaines Notre-Dames. Une veuve ayant perdu son fils qui était son soutien, alla le redemander à une Notre-Dame dont on n'a pas conservé le nom. Comme l'image ne rendit pas l'enfant perdu assez vite, la veuve revint, et s'approchant de la Notre-Dame, elle lui enlèva le petit Jésus, en disant : « Vous n'aurez votre fils que quand j'aurai le mien. » La Vierge voyant que cette femme y allait si hardiment, délivra le

---

(1) Ce jour-là les Gênois mettent des bougies, qui brûlent jusqu'au bout, devant chaque madone.

jeune homme qui était en prison, et lui dit : « Va dire à ta mère qu'elle me rende mon fils puisque je lui rends le sien. »

Une autre dame enleva pareillement l'enfant Jésus, pour obliger une image de la Vierge à lui rendre une petite fille que le loup avait mangée ; et la petite fille revint incontinent à la maison.

Autres histoires. Une nonne d'un monastère de Cîteaux récitait les psaumes devant une Notre-Dame en bois. Tout à coup l'enfant Jésus descendit des bras de sa mère, vint par-dessus l'épaule de la nonne voir ce qu'elle lisait, et s'en retourna gaiement au giron de l'image.

Une autre religieuse, fortement tentée du péché d'amour, succomba avec un jeune ecclésiastique. Plusieurs visions terribles lui firent connaître que le ciel était irrité contre elle. Elle alla se jeter aux pieds d'une Notre-Dame, qu'elle supplia en pleurant de lui obtenir le pardon de son péché. «J'ai des sens, disait-elle ; pourquoi m'a-t-on fait religieuse?- Et que voulais-tu être, lui répondit l'image? Va au dortoir, coquine. » En même temps, la Notre-Dame lui donna sur la bouche un coup de poing qui l'étendit comme morte sur la place. On ajoute qu'elle ne pria plus cette madone sévère.

On vénérait à Cluni une Notre-Dame, qui rendit la langue à un prêtre à qui les hérétiques l'avaient coupée. Mais le miracle qui suit est plus piquant.

Un jeune officier devint éperdûment amoureux de la femme de son colonel, qui était aussi sage

que jolie. Il comprima long-temps son amour; il l'avoua enfin, et fut repoussé sans pruderie, mais avec fermeté. Il alla confier ses chagrins à un bon ermite. — Si vous voulez faire ce que je vais vous dire, répondit le saint homme, vous serez bientôt heureux amant. Allez tous les jours aux pieds de quelque Notre-Dame, et récitez avec piété cent *Ave Maria*. L'officier monta à cheval le jour même, entra dans une chapelle, se mit à genoux devant l'image de la Vierge, et vit un instant après une jeune dame, d'une beauté éblouissante, qui tenait la bride de son dextrier. Il accourut. La charmante Vierge lui dit en souriant : Me trouvez-vous quelque beauté? — Il est impossible d'en avoir davantage, répondit le jeune homme. — Et consentiriez-vous à me prendre pour épouse. — Ah! vous charmeriez le monarque le plus difficile. — Eh bien! je suis à vous; donnez-moi le premier baiser. Les noces se feront demain.... L'officier, transporté d'amour, ne pensa plus à la femme de son colonel; il alla remercier l'ermite, qui lui dit : Mon fils, faites votre testament. — Pourquoi cela? — Vous êtes époux de la vierge Marie, mon fils; et vous partez demain pour la célébration du mariage..... Le jeune homme un peu étonné mit ordre à ses affaires, et mourut doucement le lendemain.

Après une nouvelle aussi animée, il est bien sec de dire qu'on vénère à Marseille, dans la vieille église de Notre-Dame-la-Majeure, une Notre-Dame peinte par un saint, laquelle saigna un jour,

parce qu'un infidèle l'avait frappée d'un coup de poignard.

Nous dirons aussi qu'on possède à Malte la véritable Notre-Dame peinte par saint Luc, avec un visage basané, les cheveux, les yeux et les sourcils noirs et le nez aquilin. La Notre-Dame de Saint-Hyacinthe de Vénise, peinte également par saint Luc, ne ressemble aucunement à celle de Malte.

Notre-Dame d'Hanswich, auprès de Malines, est connue pour la tendresse qu'elle porte aux petits enfans; elle en ressuscita plusieurs qui étaient morts sans baptême; mais elle les rendit à la mort après qu'ils furent baptisés.

Notre-Dame-des-Miracles à Lucques, et Notre-Dame-des-Miracles à Rome, portent un nom assez beau pour être admirées sans être connues. Leurs miracles, au reste, sont communs. Mais les grands noms et les grandes réputations sont quelquefois usurpés.

Il y a aussi à Rome, dans l'église de Sainte-Marie-de-la-Consolation, deux Notre-Dames-des-Grâces, dont l'une est peinte par saint Luc (1). Leur nom n'indique pas qu'elles soient gracieuses, mais qu'elles font des gracieusetés.

Notre-Dame-de-la-Morère et Notre-Dame-de-la-Carère ôtaient le pain aux médecins, dans le

(1) Nous pourrions compter aisément cent portraits de la Vierge peints par saint Luc. Mais cette nomenclature serait un peu fastidieuse. Nous en avons indiqué un assez grand nombre.

diocèse de Rieux (1)... Mais nous pourrions enfin lasser l'attention du lecteur. Toutefois avant de terminer ce long article, nous ferons encore une observation qui peut expliquer certains miracles.

On a trouvé quelquefois une Notre-Dame dans le cœur d'un arbre abattu. Comment une image de pierre est-elle venue se placer au milieu d'un bois vivace ? Sans doute elle est descendue du ciel ! On vénérait à Lille, à Bologne, à Prague, et en beaucoup d'autres lieux, des images de Marie trouvées dans le roc ou dans le milieu d'un gros arbre ; on leur faisait faire des miracles, et les douteurs mêmes étaient embarrassés sur l'origine de ces Notre-Dames. Voici une anecdote qui peut être utile.

A une demi-lieue des Planches, dans le Jura, au bord d'un bois qui avoisinait la route, on remarquait, il y a vingt-cinq ans, un hêtre superbe, qui n'avait pris qu'à peine la moitié de sa croissance, et qui n'est peut-être pas abattu. On l'avait préparé pour les miracles. Ce hêtre renfermait

---

(1) Cette longue nomenclature est prise de Ph. Berlaymont Paradisi Puerorum part. II, cap. 4, § 5. Jacobi de Voragine de nativ. virg. in leg. ejusdem Parad. part. II. cap. 5, § 40. Cæsarii Hist. miracul. Lib. VII, cap. 24, 33, 34. Lib. VIII, cap. 22. Baillet au 15 août. Bruzen de la Martinière, aux mots: *Painpont*, *Peyrusse*, *Puy de la Garde*, *Moscou*, etc. *Voyage de France et d'Italie*, pages 44, 106, 194, 467, et 839. *Merveilles de Rome*, page 64, etc. *Voyage d'un franciscain en Terre-Sainte en* 1760, page 3, etc. *Calendrier, de M. Legall.* tome I, p 260. Calvin, *Traité des reliques*, etc. et *Notes données.*

une petite Notre-Dame de pierre, haute d'un pied et demi et surmontée d'une croix. On avait niché la petite statue dans une entaille faite exprès, à la hauteur de l'homme. En 1796, l'abondance de la séve et la force de la végétation avaient déjà rapproché l'écorce des deux côtés de la niche. Il ne restait plus qu'une ouverture verticale large d'un pouce, et qui a dû être fermée trois ou quatre ans après.

Que l'on abatte à présent ce hêtre, qui a triplé sa grosseur ; la Notre-Dame se trouvera au centre de l'arbre. Si quelque *athée* s'avise de le faire scier le dimanche, la scie ne mordra point, ou se rompra, parce qu'elle ne sera pas préparée pour la pierre. On fendra l'arbre ; la vénérable statue sera mise au grand jour. On dira qu'elle est descendue exprès du haut des cieux, pour avertir les chrétiens qu'il ne faut pas travailler le dimanche. Elle recevra les hommages de la multitude ; elle tiendra dans ses mains la destinée des dévots ; elle fera des milliers de prodiges (1) ; car on nous fait encore des miracles, et on trouve des gens qui les croient.

Finissons en demandant aux catholiques, avec Henri Estienne (2), si toutes les Notre-Dames sont autant de Vierges Maries, mères de Notre-Seigneur Jésus-Christ. S'ils répondent que oui, ils tomberont en des absurdités énormes. S'ils ré-

---

(1) Léquinio, *Voyage dans le Jura*, tome I, page 142.
(2) *Apologie pour Hérodote*, chap. 38.

pondent que non, ce sera pis encore. Car il faut savoir qu'il y a des différences bien grandes entre ces Notre-Dames ; l'une est vieille et fort laide, l'autre jeune et fort belle ; une autre de moyen âge et de moyenne beauté ; celle-ci est blanche, celle-là est noire, cette autre est rouge. L'une fait des miracles, l'autre n'en fait point ; l'une est fort grande, l'autre fort petite ; l'une a la face triste, l'autre a la face joyeuse ; l'une est bonne, l'autre est méchante ; l'une est richement vêtue, l'autre fort pauvre.

Si toutes ces Notre-Dames sont la même, pourquoi se déguisent-elles en tant de sortes ? Si elles sont différentes, laquelle devons-nous honorer ? Il faudra se contenter de l'opinion de cette bonne-femme, qui disait de quelques Notre-Dames qui ne se ressemblaient aucunement, que c'étaient des sœurs qui portaient un même nom de famille.

NUNILLON et ALODIE, — vierges et martyres d'Espagne, sous les Sarrasins, vers l'an 840. On croit qu'elles étaient sœurs. Elles ont laissé chacune deux corps, 1°. à Saint-Sauveur de Lejer en Navarre ; 2°. à Bologne en Italie.

O.

ODEUR DES RELIQUES. — On apporta au treizième siècle dans un couvent de l'ordre de Cîteaux plusieurs corps saints des onze mille vierges qui accompagnaient sainte Ursule. Les moines

ayant lavé ces vénérables reliques, les déposèrent dans le chœur de l'église, où il s'éleva aussitôt une puanteur insupportable, qui paraissait sortir des sacrés ossemens et qui infectait l'odorat.

Voilà une malice du diable, dit l'abbé; si ces reliques continuent de puer, mes moines n'en voudront point. En même temps il se revêtit de ses habits de cérémonie, monta à l'autel et dit : « Je t'adjure, esprit immonde, par celui qui viendra juger les vivans et les morts, de faire connaître la cause de cette puanteur, si elle vient de toi. » Tout à coup, on vit une grande mâchoire de cheval sortir du milieu de la pile de reliques; on la jeta dehors; et à l'horrible puanteur qu'on avait sentie jusqu'alors succéda l'odeur la plus suave : de quoi les moines rendirent grâces à Dieu (1).

Quoique les corps ne sentent bon que lorsqu'ils ont été embaumés, il est constant que la carcasse d'un saint ne peut puer, si le diable ne s'y mêle; et cet article de foi n'est un doute que pour les impies.

OLAF ou OLAUS, — roi de Norwège au onzième siècle. Le bon roi Canut-le-Grand, roi de Danemarck, qui lui faisait la guerre, termina tout en l'assassinant; c'est pour cela qu'Olaf fut saint et martyr. Son corps faisait des miracles à Drontheim; et les moines de Saint-Victor de Paris gar-

(1) Cæsarii Heist. miracula, Lib. VIII, cap. 89.

daient une de ses chemises, que les voyageurs allaient baiser avec foi, parce qu'elle préservait des mauvaises rencontres.

OMER, — évêque de Thérouenne, mort en 668. Son corps fit tant de miracles, qu'il s'éleva bientôt autour de son tombeau une ville qui porte son nom. Il était encore dans cette ville naissante en 843, lorsqu'un abbé de Saint-Quentin vint l'enlever avec des moines armés. Saint Folcuin, évèque de Thérouenne n'eût pas plus tôt appris ce brigandage, qu'il s'arma aussi et courut après les voleurs, avec ses chanoines et son peuple. Le corps saint fut repris après une bataille, et ramené à Saint-Omer ; mais comme on redoutait un nouveau rapt, on l'enterra si bien, qu'il ne se retrouva que cinq ou six cents ans plus tard. Ce qu'il en reste fait encore des miracles.

ONEZIME. — FONTAINE DE SAINT-ONEZIME.

Auprès de Donchery-sur-Meuse, dans les Ardennes, on va faire ses dévotions à la fontaine de Saint-Onezime. En voici la source :

Quand la châsse de saint Onezime, patron de cette ville, fut rapportée de Saint-Médard de Soissons, où elle avait été mise en dépôt, ceux qui la portaient s'arrêtèrent au milieu du chemin, épuisés de soif et de fatigue. Aussitôt que la châsse eut touché la terre, il en jaillit, pour soulager la soif des porteurs et de ceux qui suivaient, la fontaine miraculeuse qui coule encore à présent.

Ceux qui ont la fièvre et qui vont boire l'eau de saint Onezime, ne manquent pas de s'en retourner guéris; et ceux qui ont la colique sont bien sûrs de remporter leur ventre frais.

Le troisième dimanche de carême, les habitans du pays vont prier à cette fontaine, et en rapportent de l'eau, dans des pots qu'on nomme *buires;* c'est pour cela que ce dimanche s'appelle à Donchery, le dimanche des buires (1). L'eau qu'on puise ce jour-là est douée, dit-on, d'une vertu des plus efficaces contre toute espèce de maladie.

ONZE MILLE VIERGES. — Voyez *Ursule.*

OPPORTUNE, — abbesse de Montreuil, au diocèse de Séez, morte à ce qu'on croit en 770. Durant les invasions des Normands, on promena beaucoup son corps; car alors les Français s'occupaient plus de sauver leurs reliques que leur patrie; et le ravage d'une ville frappait faiblement, si la carcasse du patron était en sûreté.

Louis-le-Germanique donna à l'évêque de Séez la terre de Moucy-le-Neuf, près de Senlis, pour y déposer le corps de sainte Opportune. Mais Charles-le-Chauve, ne les croyant pas encore hors d'insulte, les fit apporter dans l'église de Notre-Dame-au-Bois, qui fut mise depuis sous l'invocation de

---

(1) *Nouvelles recherches sur la France*, tome I. Notice sur Donchery.

l'abbesse de Montreuil et qui donna son nom à une paroisse et à un quartier de Paris.

Les reliques de la sainte ressuscitèrent un bourgeois, tué par le seul aspect d'un basilic qu'il avait rencontré aux Porcherons, au-dessous de Montmartre ; et l'honnête Piganiol dit qu'on ne peut pas douter de ce miracle, qui donna une grande réputation à sainte Opportune (1).

Quand les dangers furent passés, le clergé de Séez remporta la meilleure partie de ces os que les Parisiens vénéraient pourtant de bon cœur ; dès lors sainte Opportune eut à Beauvais, à Paris, à Senlis, à Moucy-le-Neuf, à Poitiers, à Vendôme et ailleurs les pièces de trois ou quatre corps. Elle avait une tête miraculeuse à Moucy-le-Neuf, un second crâne chez les bénédictines d'Almenesche, au diocèse de Séez, une seconde mâchoire à l'Ile-Adam-sur-Oise. Une de ses côtes guérissait à Paris les paralysies et les maladies de la gorge et des aisselles ; lorsqu'on faisait toucher les parties malades à la sainte châsse qui contenait l'ossement sacré.

ORIFLAMME. — Les uns disent que l'oriflamme fut donnée miraculeusement à Charlemagne ; d'autres prétendent qu'elle fut faite par l'ordre de Dagobert. Mais il vaut mieux croire, avec Froissard, que Dieu l'envoya du ciel et qu'un ange

---

(1) Piganiol, *Description du quartier Sainte-Opportune.*

en fit présent à l'évêque Remy, le jour du baptême de Clovis. Ce prélat la remit au jeune roi qui la portait avec lui à la bataille ; et Dagobert en donna la garde aux moines de Saint-Denis, qui la conservèrent jusqu'à la fin du seizième siècle.

Ce fameux étendard était autrefois si vénéré parmi nos pères, que les plus grands seigneurs briguaient l'honneur de le porter. Il était d'un drap de soie rouge, chargé de flammes de couleur d'or (1), décoré de trois queues et entouré de houppes de soie verte. Le bâton était doré et surmonté d'une petite lance allongée.

Les moines de Saint-Denis étant devenus maîtres de l'oriflamme (dont on ne sait pas au vrai l'origine) la prêtaient aux comtes du Vexin ; qui étaient obligés de se battre quelquefois pour soutenir les droits et défendre les grands biens des moines, dont ils étaient vassaux.

Quand le Vexin fut réuni à la couronne, les rois profitèrent du prestige attaché à l'oriflamme ; et il paraît probable que ce fut Louis-le-Gros qui alla le premier la prendre à Saint-Denis. On portait plus généralement avant ce prince la chape de saint Martin.

Mais quoiqu'on prétendît que cette bannière merveilleuse ne pouvait être prise, elle disparut

(1) Il ne fut orné de fleurs de lis que quand les fleurs de lis furent adoptées, c'est-à-dire après les croisades. Car les figures que nous appelons fleurs de lis étaient autrefois des crapauds, et plus anciennement des abeilles, comme on en a trouvé dans le tombeau de Childéric, père de Clovis Ier.

plusieurs fois; elle fut enlevée et mise en pièces par les Flamands à la bataille de Mons-en-Puelle; on en trouva le lendemain les lambeaux épars sur le champ de bataille. L'abbaye de Saint-Denis en eut bientôt une autre toute semblable; et on publia que l'oriflamme perdue n'était pas la véritable, mais une bannière faite sur son modèle.

Quand le roi allait prendre l'oriflamme, on descendait sur l'autel les corps de saint Denis et de ses compagnons; le roi, sans chaperon et sans ceinture *les adorait*, et faisait dévotement ses oraisons et ses offrandes, aussi-bien que les seigneurs. Ensuite il faisait apporter et bénir la sainte bannière, la recevait des mains de l'abbé et la donnait à un brave, qui communiait et jurait de porter loyalement l'oriflamme à la tête de l'armée du roi.

On ne se servait déjà plus de l'oriflamme sous Charles VII; on cessa d'en parler sous Henri IV, parce qu'elle disparut, à ce qu'on prétend, lorsque le bon roi huguenot assiégea Paris.

Polybe raconte que les anciens Gaulois conservaient précieusement certains étendards dorés, qu'ils disaient imprenables, et qu'on ne portait que dans les grands dangers; quelques écrivains prétendent que c'est là l'origine de l'oriflamme (1).

---

(1) *Dictionnaire infernal*, au même mot. M. Dulaure, *Environs de Paris*. Piganiol, *ibid. Anecd. franç.* p. 160. Sauval, tome II, p. 746, etc.

OSITHE, — princesse de Mercie, à qui les Danois coupèrent la tête en 870. Aussitôt que son chef fut à terre, le corps se releva, prenant sa tête avec ses mains. Osithe fit ainsi plus de quatre cents pas, et rencontrant une église, elle frappa à la porte; après quoi elle tomba sans mouvement (1).

Il sortit de ce lieu saint, qui était à ce qu'on croit dans le manoir de Chick au comté d'Essex (2), une fontaine qui guérissait tous les malades; et les reliques d'Osithe, qu'on vénéra longtemps à Londres, n'auraient point laissé de paralytiques en Angleterre, si tous les paralytiques étaient allés les visiter.

OSWALD, — roi de Northumberland au septième siècle. Il fut tué dans une bataille contre un roi qui n'était pas chrétien, et on le fit martyr. Offride sa nièce envoya son corps dans le monastère de Bearden au territoire de Lincoln. Les bons moines refusaient de le recevoir, lorsqu'un phénomène de lumière qui apparut sur le corps d'Oswald, les avertit que c'était un saint à miracles. Dès lors, ils lui rendirent grand honneur, et ils en retirèrent beaucoup d'argent. Saint Oswald avait un second corps à Soissons dans l'église de Notre-Dame.

On vénérait à Worcester le corps d'un autre

---

(1) Ribadéneira, 7 octobre.

(2) Godescard, *Vies des saints d'*Alban-Butler, 7 octobre.

saint Oswald, qui fut évêque de cette ville au dixième siècle et ensuite archevêque d'Yorck. L'eau dans laquelle on avait lavé les os du saint opérait toutes sortes de guérisons miraculeuses.

OUEN, — *Audoënus*, évêque de Rouen, mort en 683, à Clichy-la-Garenne, près de Paris, dans le palais du roi Thierry III, pour qui il faisait quelques négociations. Le roi, la reine, les princes, le clergé et la noblesse accompagnèrent son corps jusqu'à Rouen, avec de grands honneurs; c'était un saint d'une renommée prodigieuse. Ses reliques furent déposées dans l'abbaye qui depuis porta son nom.

Ce corps voyagea ensuite, pendant les ravages des Normands, vint à Paris, retourna à Rouen, et se doubla en chemin; car depuis le commencement du dixième siècle, les moines de l'abbaye de la Croix-Saint-Leuffroy (1) montrèrent un second corps de saint Ouen, qui leur fut très-profitable, et qui avait une troisième tête au village de Bourg, entre Arras et Cambrai.

On montrait à Saint-Ouen, près de Clichy, un doigt du saint qui faisait de beaux miracles. On sait que saint Oueu et toutes ses reliques rendent l'ouïe aux sourds. Le doigt dont nous venons de parler avait surtout pour cela une vertu éminente.

OURS. — Ce n'est pas de l'ours de saint Cor-

(1) Sur l'Eure, dans le diocèse d'Évreux.

binian, ni de l'ours de saint Waast que nous parlerons ici, mais de saint Ours, moine en Berry, mort vers 508. Il a laissé deux corps, l'un à son monastère de Loches, l'autre dans la cathédrale d'Aoste.

Il est le patron des meuniers, parce que selon Grégoire de Tours, il inventa les moulins de rivière. Vivent donc saint Ours et les inventeurs!

OVIDE, — saint martyr à peu près inconnu, qui était le patron d'une foire assez célèbre à Paris. Son corps était en grande vénération chez les capucines de la place Vendôme, où le duc de Créqui l'avait apporté de Rome en 1665. Ce que ce corps offrait de particulier, c'est qu'il avait deux pieds gauches, qui furent brûlés en 1793.

P.

PACOME, — patriarche des cénobites, mort vers le milieu du quatrième siècle. Il avait chargé un de ses disciples de soustraire son corps à toutes les richesses, parce qu'il avait le sens assez droit pour savoir que les cendres d'un mort ne doivent pas recevoir de culte. C'est pourquoi l'on n'a jamais su où son corps fut transporté. On se vante cependant de l'avoir à Porto-Venere, et pour donner plus de vraisemblance à leurs prétentions, les habitans de cette ville racontent que, personne ne connaissant le lieu où reposaient les reliques

de saint Pacome, Dieu les leur envoya miraculeusement lui-même, sur un vaisseau brisé qui arriva sans pilote, dans un temps que l'on ne peut trop dire précisément. Ces reliques ont nécessairement opéré des miracles ; ce qui ne prouve pas qu'elles soient des reliques de saint.

PAIN BÉNIT. — Tout le monde sait comment se fait le pain bénit ; et tous les dévots en font des amulettes. Il y a peu de personnes pieuses, dans nos départemens qui n'aient un morceau de pain, béni par le pape, lors de son voyage en France pour le sacre de Napoléon. Les uns portent ce préservatif cousu au couvercle de leur malle, pour éviter dans les voyages la main des voleurs. D'autres le gardent enveloppé sur leur poitrine comme un remède à des maux divers.

Comment une croûte séchée peut-elle avoir tant de vertus ? et comment l'homme est-il si misérable, avec tant de moyens de faire des merveilles ?

A Plouider en Bretagne, on bénissait du pain dans la chapelle de Saint-Didier, avec certaines cérémonies qui lui donnaient la vertu de faire parler les enfans de bonne heure (1).

Beaucoup de saints, comme Nicolas de Tolentino, ont donné au pain des qualités admirables. La meilleure, c'est qu'il nourrit le pieux et l'impie.

---

(1) M. Cambry, *Voyage dans le Finistère*, t. II, page 14.

PANCRACE, — martyr à Rome au commencement du quatrième siècle. Son tombeau fut signalé par de grands miracles ; et Grégoire de Tours raconte que l'on ne pouvait faire de faux sermens sur ses reliques, parce que ceux qui se parjuraient, après avoir juré sur le corps de saint Pancrace, mouraient aussitôt, ou devenaient possédés du diable. Mais ces prodiges ne durèrent pas long-temps.

Saint Pancrace a deux corps à Rome, dans l'église dédiée sous son nom chez les carmes déchaussés, un troisième corps avec la tête à Bologne, un quatrième à Venise dans l'église de Saint-Zacharie, un cinquième à Milan, un sixième à Lantosca, près de Nice en Piémont ou en Provence, un septième à Avignon, un huitième à Gand, un neuvième à Malines, un dixième à Cologne, un onzième à Trèves, un douzième à Prague, et une vingtaine d'autres corps dans d'autres villes, avec cinq ou six cents ossemens détachés dans une multitude d'églises catholiques. C'est beaucoup pour un saint dont on ne sait absolument rien.

Celle des têtes de saint Pancrace que l'on montre à Rome, dans l'église de Saint-Jean-de-Latran, saigna trois jours de suite, dans un temps où les hérétiques faisaient de grands maux à la religion.

PANTALÉON, — médecin qui souffrit le martyre à Nicomédie au quatrième siècle. Ses reliques furent transportées à Constantinople, sous Théo-

dose-le-Grand ; et il ne paraît pas qu'elles en soient jamais sorties. Cependant elles étaient aussi à Carthage au huitième siècle ; et sa tête commença de paraître à Lyon sous le règne de Charlemagne. Cette troisième tête a reçu long-temps un grand culte, aussi-bien qu'un troisième corps, que les moines de Saint-Denis se vantaient d'avoir reçu d'Afrique.

Pantaléon avait un quatrième corps à Burgos, un cinquième à Cologne, un sixième à l'île de Saint-Georges près de Venise ; et dans l'église de Saint-Jean-de-Latran, un grand ossement que les uns appellent un bras, les autres une jambe, et qui n'est peut-être ni un bras ni une jambe.

Les légendaires racontent divers miracles qui eurent lieu au martyre de saint Pantaléon. On ne put le faire mourir qu'en lui coupant la tête ; et l'olivier auquel il était lié se chargea de fleurs et de fruits, aussitôt que le chef du saint tomba à terre, jetant du lait au lieu de sang.

Néanmoins il faut bien que ce saint ait saigné ailleurs, puisqu'on garde à Ravenne une fiole de son sang, qui est figé toute l'année, mais qui se liquéfie régulièrement le 27 de juillet, jour de la Saint-Pantaléon. On porte cette fiole en procession, pour avoir la pluie, le beau temps, et autres grâces (1).

PARADIS TERRESTRE. — Ce serait sans

(1) Ribadéneira, 27 juillet.

doute une relique curieuse à connaître, que le jardin de délices où furent mis nos premiers parens. Mais le péché, le déluge et le temps l'ont tellement dégradé qu'on ne le trouve plus.

Jamais lieu n'a tant excité la curiosité des hommes que celui-là. On a fait mille volumes pour expliquer la position, les produits et les agrémens du Paradis terrestre. On a écrit bien davantage sur le Paradis céleste, qui est encore plus inconnu.

Les uns ont mis le jardin d'Éden sous le pôle arctique dans la Tartarie; d'autres l'ont reculé dans la terre de feu, d'autres sur les bords du Gange, d'autres sur une montagne de l'ile de Ceylan, où l'on montre même la trace du pied d'Adam; d'autres dans la Chine, dans l'Afrique, dans l'Amérique; quelques-uns même ont soutenu qu'il était en France dans le pays d'Artois; et quelques autres assurent qu'il était dans la Lune.

Huet et Calvin le placent en Arabie, D. Calmet en Arménie; le fameux père Hardouin le met en Palestine. Mais en quelque lieu qu'il soit, il ne paraît pas que le chérubin, armé d'un sabre, ait besoin maintenant de le garder; car tous ces pays qu'on appelle le Paradis terrestre ne sont pas si séduisans que les bords de la Loire, de la Seine ou du Rhône.

Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que ce jardin d'Éden, dont nous parlons tous les jours, n'était presque pas connu des juifs. Leurs livres n'en

disent rien, à l'exception de la Genèse qui en parle très-vaguement (1).

« Quelques savans curieux ont cru que le jardin des Hespérides, gardé par un dragon, était une imitation du jardin d'Éden gardé par un bœuf ailé ou par un chérubin. D'autres savans plus téméraires ont osé dire que le bœuf était une mauvaise copie du dragon, et que les juifs n'ont jamais été que de grossiers plagiaires : mais c'est blasphémer (2). »

PARDOUX ou PARDULPHE, — abbé de Gueret, dans la Marche, mort au huitième siècle. Son corps, qui était à Gueret, fut dérobé en 1028, par un pieux gentilhomme qui en fit présent au monastère d'Arnac en Limosin. Mais avant d'être volé, ce saint corps était déjà double ; on lui attribuait de grands miracles à Sarlat en Périgord. Après l'événement de 1028, le corps de saint Pardoux fut triple, car les moines de Gueret le montraient encore il y a un demi-siècle aussi-bien que ceux de Sarlat et d'Arnac.

Saint Pardoux est toujours grandement vénéré à Gueret, où son image opérait autrefois des guérisons miraculeuses et attirait un grand nombre de pèlerins. Comme on faisait à la sainte statue des présens et des offrandes continuelles, sans

---

(1) On peut voir, dans le grand dictionnaire de la Martinière, les articles *Éden* et *Paradis terrestre*.

(2) Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, au mot *Paradis*.

qu'elle en parût plus riche, parce que les moines la dépouillaient à leur profit, le peuple se lassa de donner à un saint qui ne savait pas garder son bien ; et saint Pardoux n'eut plus que des oraisons (1).

PARIS. —(*Cet article est de* M. Jules Garinet, *auteur de l'histoire de la Magie en France, etc.*)

Qui ne connaît le bienheureux diacre François Pâris, mort en 1732, et si célèbre par les miracles qui se firent à son tombeau ? Il ne fut point et ne sera jamais canonisé par la cour de Rome ; mais les jansénistes n'ont pas eu besoin du pape pour opérer des merveilles devant les reliques de leur patron.

Qu'on ne croie pourtant pas que le corps du bienheureux M. de Pâris ait jamais ressuscité un mort, ni rendu la vue à un aveugle de naissance, ni fait marcher un cul-de-jatte ; jamais il ne s'est avisé de pareils prodiges. « C'est un abbé » Bécheran qui, couché sur le tombeau, fait le » saut de carpe et saute à se briser les os. Ce sont » des fous qui avalent des charbons allumés, qui » souffrent dix hommes sur leur ventre, qui pré- » disent l'avenir, qui parlent grec, latin, hébreu » sans avoir rien appris, et mille autres choses de » cette nature. Je regarde tout cela comme des » tours de passe-passe ; et j'ai vu dans mes voyages

(1) M. Dulaure, *Déscription de la Marche.*

» vingt joueurs de gibecière qui feraient nargue » à la vertu miraculeuse émanée du corps de » l'abbé Pâris (1). »

Mais les pieux furent moins incrédules. Pâris était mort dans l'obscurité, après avoir appelé et réappelé de la bulle *Unigenitus* au futur concile. Les jansénistes se saisirent de son appel et de son réappel ; ils firent du défunt un saint à miracles : le bon homme n'y avait jamais songé. On lui éleva un tombeau au cimetière Saint-Médard. Quelques gueux malades allèrent prier sur cé tombeau et se crurent soulagés. D'autres gueux payés invoquèrent le nouveau saint pour des maux qu'ils n'avaient pas, et guérirent. Le bruit de ces miracles se répandit dans Paris et dans les provinces. On ne parla plus que du diacre Pâris.

Marguerite Thibaut, Marie Couronneau, Louise Coirin, Louise Hardouin, Françoise Duchesne recouvrèrent la santé en faisant des convulsions et des sauts de grenouilles sur le tombeau du saint diacre, ou, pour parler comme les jansénistes, sur *les précieux restes de sa mortalité*.

Les miracles commencèrent en 1727, et durèrent une douzaine d'années. Les jansénistes qui désespéraient de voir jamais un appelant canonisé par le souverain pontife, résolurent de lui faire opérer de si grandes choses, que le peuple lui

---

(1) Ch.-Et. Jordan, *Histoire d'un voyage littéraire fait en* 1733, page 123.

accordât la dignité de saint, sans le consentement du pape.

L'abbé Becheran ouvrit les exercices ; il dansa sur le tombeau du saint diacre une danse, dans laquelle il y avait un saut de carpe qui plaisait généralement au public, et que l'abbé faisait de tout son cœur, dans l'espérance qu'une de ses jambes, plus courte que l'autre de quatorze pouces, se rallongerait petit à petit.

Tous les trois mois on publiait que la jambe s'allongeait d'une ligne ; et un mathématicien calcula là-dessus qu'il fallait à Becheran cinquante-cinq années de cabrioles.

En attendant, l'abbé devenait un objet de vénération pour la populace, si les jésuites ne l'eussent fait enfermer à Saint-Lazare.

Mais il manquait toujours quelque chose aux miracles du saint tombeau. Marguerite Thibaut, après la guérison de sa paralysie, conserva trois doigts crochus. Il est vrai qu'en fait de miracles, trois doitgs de moins sont peu de chose ; et d'ailleurs si Marguerite Thibaut n'était pas radicalement guérie, c'est qu'elle n'avait qu'une demi-foi.

Don Alphonse de Palacios, qui avait beaucoup de foi, obtint plus de célébrité. Ce jeune Espagnol, étudiant au collége de Navarre, déjà borgne de l'œil gauche, était menacé de perdre l'œil droit des suites d'un coup de poing qu'il avait reçu à son collége. Son gouverneur fit appeler un apothicaire, qui bassina l'œil malade avec de l'eau de guimauve, mêlée de jus de solanum. Ce bain

produisit un bon effet : l'apothicaire se réjouissait d'avoir guéri le jeune homme ; les jansénistes revendiquèrent cette guérison , en disant que le linge dont il s'était servi pour bassiner l'œil était un morceau de la chemise du diacre Pàris, qui n'en portait point

On fit entendre des témoins ; on dressa un procès verbal du miracle.

Bientôt on vénéra plusieurs vieilles friperies qui venaient du saint diacre. Sa culotte de peau de mouton, son unique culotte, guérissait les femmes des maux de tête, des migraines et des vapeurs. On en coiffait les demoiselles et les petites maîtresses jansénistes. Elle circulait sans cesse dans le faubourg Saint-Germain; les jésuites obtinrent contre elle une lettre de cachet; mais la sainte culotte échappa à toutes les recherches (1).

Le menu peuple, qui ne pouvait toucher la culotte, réservée aux seuls honnêtes gens, se dédommagea d'une autre façon. On répandit la grande nouvelle qu'un bouton de cuivre qui brillait à la brayette de la culotte du docteur Hamon, curé de Saint-Étienne-des-Grès, avait été détaché de la culotte de saint Pàris. Le docteur était appelant, chacun le savait : il fut entouré au

---

(1) On dit qu'une vieille princesse acheta cette pièce trois mille francs, quelque temps avant la révolution. — On sait que la culotte de saint Griffon guérissait les coliques des femmes. Casti en a illustré l'histoire dans les *Nouvelles galantes*.

sortir de la messe par une multitude de femmes, qui baisèrent le sacré bouton malgré tous ses efforts, et qui pressèrent le bon curé dans leurs bras, en criant : Oh ! le saint homme !

Tout ce qui avait appartenu au diacre Pâris était soigneusement recueilli : la corde du puits de la maison qu'il habitait fut partagée en une multitude de petits morceaux, qui avaient la vertu de chasser les démons. Il suffisait de tremper ses pantoufles dans un vase d'eau, et de boire cette eau avec dévotion, pour être délivré des plus violentes coliques. L'eau du puits du saint diacre (1) était merveilleuse pour cicatriser les plaies; elle guérissait les hémorroïdes, elle éclaircissait la vue.

En dépit des jésuites, les miracles allaient leur train. La manière dont on s'y prenait pour en obtenir mérite que nous en disions quelques mots. On posait le malade sur le tombeau ; tandis que des milliers de spectateurs en prières, dans un recueillement religieux, frottaient leurs chapelets autour de la pierre tumulaire, et faisaient toucher à cette pierre des draps et des serviettes pour le soulagement des appelans souffreteux, on attendait l'œuvre de Dieu, en invoquant le saint diacre. Cette œuvre s'annonçait par de légers frémissemens qu'éprouvait le corps du malade. Bientôt la grâce devenait plus active, produisait

(1) A Paris, dans une petite maison du faubourg Saint-Marceau.

des contorsions, des grimaces, auxquelles succédaient des convulsions plus marquées, des trémoussemens soudains et involontaires.

Les jansénistes n'y trouvaient rien de surprenant ; c'était, disaient-ils, une suite de l'état d'effroi qu'éprouvait la nature, en sentant déranger ses lois générales. Les trémoussemens furent poussés jusqu'aux sauts, aux pirouettes et aux gambades. Les jansénistes, gens sévères, hypocondriaques, sérieux, observaient les mondains attirés par ces tristes nouveautés. Quiconque eût osé, par un rire moqueur, ou par un geste de mépris ou d'indignation, troubler ces mystères, eût couru risque de perdre la vie, par le concours concomitant des dévots.

Le cimetière Saint-Médard offrait chaque jour quelque scène nouvelle : des magistrats de cours souveraines venaient en robe honorer le bienheureux ; les femmes de ces magistrats et des docteurs de Sorbonne venaient se mèler à la populace, et accréditer ces extravagances.

Le gouvernement, étonné des progrès de ce fanatisme, fit fermer le cimetière Saint-Médard et un plaisant écrivit sur la porte :

De par le roi, défense à Dieu
D'opérer miracle en ce lieu.

Les jansénistes ne se découragèrent point de cette catastrophe. Des portions de terre enlevées du tombeau de Pâris, et diverses autres béatilles de cette espèce entretenaient leur foi ; la pous-

sière ramassée autour du cimetière, opérait des guérisons moins éclatantes, mais non moins réelles. On finit par arrêter tous ceux qui se présentèrent pour invoquer publiquement saint Pâris. Alors malheur aux épileptiques attaqués de leur mal au milieu des rues; on les traitait comme des convulsionnaires.

On emprisonna beaucoup de jansénistes. De vieilles religieuses, chassées de leur couvent pour l'appel et le réappel, étaient forcées de recevoir la communion de la main des prêtres constitutionnaires. Ces prêtres se faisaient accompagner de quelques soldats du guet, qui forçaient les bégates, la baïonnette au bout du fusil, à recevoir leur créateur.

Les convulsionnaires persécutés imaginèrent de se réunir dans des galetas élevés, d'où ils pouvaient voir le cimetière Saint-Médard. Là on priait; on invoquait en commun le saint diacre. On ne se bornait plus à trembler, et à se tordre les membres. On eut bientôt besoin de se faire battre, de se faire fouetter, afin de persuader que les cinq propositions n'étaient pas dans Jansénius, et que le pape qui les y avait trouvées n'était pas infaillible.

A force d'exercices, les convulsionnaires parvinrent à soutenir l'épreuve du feu, de la croix, des coups de bûches, et de la barre de fer sur l'estomac. Ces épreuves furent appelées *l'œuvre des convulsions*. Les coups portèrent le nom de *secours*. De jeunes filles qui avaient obtenu le

don de prophétie par l'intercession de Pâris furent dressées à demander et à soutenir les secours humains ; et les hommes qui ne manquaient pas pour les leur administrer prirent le nom de *frères secouristes*.

Quand les sœurs demandaient ces secours, les frères ne pouvaient les leur refuser sans pécher grièvement contre la charité.

Il y avait les grands et les petits secours. Pour les premiers, on se servait du chenêt, de la bûche, de la broche ou du bâton. La sœur secourue par les coups terribles qu'on lui administrait éprouvait un grand soulagement dans ses souffrances. Quelquefois aussi elle se couchait sur le dos. Les *frères secouristes* plaçaient des poutres sur son ventre, montaient dessus, et s'exerçaient à sauter à qui mieux mieux, en récitant des actes de foi, d'espérance et de charité.

Carré de Montgeron, non suspect d'avoir chargé les tableaux, fait ainsi la description de l'exercice de la planche. « L'exercice de la planche se faisait en étendant, sur la convulsionnaire couchée à terre, une planche qui la couvrait entièrement, et alors montaient sur cette planche autant d'hommes qu'elle pouvait en tenir. Il faut observer que comme on se prêtait la main pour se soutenir réciproquement, la plupart de ceux qui montaient sur cette planche n'y posaient qu'un pied qui supportait tout leur corps ; aussi a-t-on vu souvent plus de vingt hommes à la fois rassemblés sur cette planche, et portés sans peine par une

jeune convulsionnaire. Cependant non-seulement elle n'en était pas oppressée, mais souvent elle ne trouvait pas que cela fût assez pesant, pour faire passer le gonflement qu'elle ressentait dans ses muscles.

» Pour l'exercice du caillou la convulsionnaire se couchait sur le dos. Un frère prenait un caillou pesant vingt-deux livres (1), et lui en déchargeait plusieurs coups sur le sein ; il est bon de noter que celui qui frappait avec ce caillou se mettait à genoux près de la convulsionnaire, qui était couchée sur le plancher; qu'il élevait le caillou à peu près aussi haut qu'il le pouvait ; qu'après quelques légères épreuves, il le précipitait ensuite de toutes ses forces sur la poitrine de la convulsionnaire, et qu'il lui en donnait ainsi cent coups de suite : à chaque coup, toute la chambre était ébranlée, le plancher tremblait, et les spectateurs ne pouvaient s'empêcher de frémir, en entendant le bruit épouvantable que ces secours faisaient en frappant le sein. »

« Voici, dit l'auteur des *Vains Efforts* (2), un exemple d'autant plus digne d'attention, que des personnes de tout ordre, et de toute condition, des ecclésiastiques, des magistrats, des dames de bonne famille en ont été les spctateurs.

---

(1) On allait chercher ces cailloux dans les ruines de l'abbaye de Port-Royal.

(2) Cet auteur des *Vains Efforts* est très-opposé aux rêveries des convulsionnaires.

» Jeanne Mouler, jeune fille de vingt-deux à vingt-trois ans, étant appuyée contre la muraille, un homme des plus robustes prenait un chenet, pesant, dit-on, vingt-cinq à trente livres, et lui en déchargeait de toute sa force plusieurs coups dans le ventre : on en a compté jusqu'à cent et plus. Un frère lui en ayant donné un jour soixante, s'essaya sur un mur, et l'on assure qu'au vingt-cinquième coup il y fit une ouverture.

Ce frère était Carré de Montgeron : « Le chenet dont il est ici question, observe-t-il, est un très-gros barreau de fer, sans aucune façon, il est seulement plié aux deux bouts, et séparé en deux par devant pour former les pieds ; il a un montant fort gros et très-court. Ce chenet pèse vingt-neuf à trente livres. »

C'est avec un tel instrument que cette convulsionnaire se faisait donner les coups les plus terribles, non pas dans le ventre, comme le dit l'auteur des *Vains Efforts*, mais dans le creux de l'estomac.

Carré de Montgeron se vante d'être le frère désigné par l'auteur des *Vains Efforts*. « J'avais commencé, poursuit-il, suivant ma coutume, à ne donner d'abord à la convulsionnaire que des coups très-modérés : cependant excité par ses plaintes qui ne me laissaient aucun lieu de douter que l'oppression qu'elle ressentait dans l'estomac ne pouvait être soulagée que par des coups très-violens, j'avais toujours redoublé le poids des miens ; mais ce fut en vain que j'y employai à la fin tout

ce que je pus rassembler de forces ; la convulsionnaire continua à se plaindre que les coups que je lui donnais étaient si faibles, qu'ils ne lui procuraient aucun soulagement, et elle m'obligea de remettre le chenet entre les mains d'un grand homme fort vigoureux, qui se trouva au nombre des spectateurs.

« Celui-ci ne ménagea rien ; instruit par l'essai que je venais de faire qu'on ne pouvait lui donner des coups assez violens, il lui en déchargea de si terribles, toujours dans le creux de l'estomac, qu'ils ébranlèrent le mur contre lequel elle était appuyée. La convulsionnaire se fit donner tout de suite, de cette force, les cent coups qu'elle avait demandés d'abord, ne comptant pour rien les soixante qu'elle avait reçus de moi ; aussi ne discontinuait-elle pas de remercier celui qui lui rendait un secours qu'elle disait lui faire tant de bien, et en même temps de me reprocher ma faiblesse, mon manque de foi et ma prétendue timidité.

» Après ces cent coups donnés, je repris le chenet et je voulus essayer contre un mur, si mes coups qu'elle trouvait si faibles, et dont elle se plaignait si amèrement n'y produiraient aucun effet ; au vingt-cinquième coup, la pierre sur laquelle je frappais, qui avait été ébranlée par les coups précédens, acheva de se briser ; tout ce qui la retenait tomba de l'autre côté du mur et y fit une ouverture de plus d'un demi-pied de large.

» Lorsque les coups sont frappés avec beaucoup de violence, ajoute-t-il, le chenet s'enfonce si

avant dans l'estomac de la convulsionnaire, qu'il paraît pénétrer jusqu'au dos, et qu'il semble devoir écraser tous les viscères. C'était pour lors que la convulsionnaire s'écriait avec un air de contentement peint sur son visage : *Ah ! que cela est bon! ah ! que cela me fait de bien! Courage, mon frère, redoublez encore de force si vous pouvez* (1)... »

L'œuvre allait toujours en croissant. A force d'essais, une prophétesse qu'on nomma *la Salamandre*, se mettait sur un brasier ardent, après s'être frottée de pommades. Quand le feu expirait, elle criait *sucre d'orge*. Ce sucre d'orge consistait en un bâton aussi gros que le bras et pointu au bout. La *Salamandre* en sortant du feu ployait son corps en arc au milieu de la chambre, le ventre en l'air, et les reins portant sur la pointe du bâton ; dans cette situation affreuse, elle criait *biscuit, biscuit !* Ce biscuit était une pierre de cinquante livres, attachée à une corde qui passait par une poulie pendue au plancher. On laissait tomber à plusieurs reprises cette pierre sur l'estomac de la sœur, ce secours était réitéré, jusqu'à ce que la sœur cessât de crier *sucre d'orge*.

Cette scène est d'autant plus remarquable, qu'un lord apparemment attaqué du spleen quitta la religion anglicane pour se faire janséniste-convulsionnaire, ne pouvant expliquer cette merveille que par l'influence d'en haut, qui soutenait une prophétesse au bout d'un bâton. Ce lord figure

(1) Idée des secours mal à propos nommés meurtriers.

comme témoin dans l'enquête de ces miracles.

L'exercice de la broche avait quelque chose de plus merveilleux encore. On embrochait une sœur toute nue, de l'espèce de la salamandre, à peu près comme on embroche réellement un aloyau. On attachait une poularde sur ses reins ; un frère tournait la broche devant un feu très-ardent. Le prodige de ce secours était l'impassibilité de la sœur embrochée, pendant que la poularde cuisait sur son derrière.

Nous rapporterons encore l'exercice de la croix. C'était un vrai crucifiement : on clouait à une croix un frère ou une sœur ; les spectateurs avaient la permission d'aller sur elle à coups d'épée, le sang coulait, on criait au miracle, la sœur expirait, mais pour descendre bientôt de la croix toute joyeuse, sans qu'on aperçût, ni sur ses mains, ni sur son côté, les moindres vestiges des coups de lance qu'elle avait reçus.

Le célèbre Morand, dans ses opuscules chirurgicaux, rapporte qu'il a été témoin de trois de ces crucifiemens. Les femmes qui se livraient à ces épreuves volontaires prenaient alors les gestes, le langage, le ton de voix et les bégaiemens d'un enfant : elles s'en faisaient mettre aussi le costume. Les convulsionnaires portaient des noms significatifs, que leurs partisans eux-mêmes leur donnaient, pour se rapprocher, à ce qu'il paraît, de la simplicité des enfans. Ainsi ils avaient la Nisette, l'Imbécile, l'Ardente, l'Invi-

sible, l'Aboyeuse, la Frétillante, la Carpe-Frite, la Truite, etc.

Il y avait des convulsionnaires qui aboyaient, qui miaulaient, qui prophétisaient; on vit des femmes dire la mésse. Toutes ces réunions se terminaient par des imprécations contre la bulle *unigenitus*, pour annoncer le triomphe de la grâce et la chute des jésuites. Frère Hilaire rebaptisait dans son grenier : ce nouveau baptême était celui de la perfection.

Ce fanatisme des secours, qui se variait à l'infini, se partagea en différentes sectes : il y eut des Augustinistes, des Naturalistes, des Figuristes, des Vaillantistes, des Mélangistes et des Discernans.

Un frère augustin, effrayé des grands secours, fit bande à part. Les siens lui donnèrent le nom de précurseur. Dans sa troupe, on n'administrait que les petits secours. On tâtait les sœurs, on les chatouillait tout doucement. Les grands secouristes ne désapprouvaient pourtant pas certains petits secours, *quand l'instinct d'une bonne convulsion l'exigeait.*

Dans le grenier du frère augustin, on autorisait des attitudes opposées à la pudeur, sous prétexte qu'elles étaient des figures. Une convulsionnaire se mit toute nue, pour représenter, disait-elle, la nudité de Jésus-Christ et la beauté de son église. On raconte que deux docteurs en Sorbonne, montés sur le dos d'une autre convulsionnaire, allaient faire leurs dévotions à la nudité de

Jésus-Christ et à la beauté de son église, en invoquant aussi M. de Pâris.

Pendant que le frère augustin se disait le précurseur, et que les sœurs de son grenier montraient leur derrière, dans d'autres préaux, les prophétesses annonçaient l'avénement d'Élie. Cet Élie était l'abbé Vaillant, renfermé à la Bastille. Il devait paraître au milieu des airs, et se montrer à tous les appelans de Paris. La populace passa plusieurs nuits d'été, dans l'attente de l'avénement. Élie ne parut point, et le guet dispersa les attroupemens.

Frère Vaillant, avant d'être enfermé à la Bastille, avait soufflé sur sœur Madelon, dans le même temps que le jésuite Girard avait soufflé sur la belle Cadière. Ces deux souffles, l'un parti d'un janséniste et l'autre d'un jésuite, produisirent à peu près les mêmes effets ; mais le souffle de Girard se termina par un avorton, tandis que la prophétesse de Vaillant ressentit une enflure dans les seins et dans le ventre, qui dura neuf mois, au bout desquels la tumeur disparut. C'était un symbole.

On voulut savoir quel était le principe dominant qui opérait le merveilleux des convulsions ; les Discernans l'attribuaient à Dieu, les Mélangistes prétendaient qu'il y avait le *diable dominant et le diable dominé*, dans le merveilleux de la convulsion. Chaque parti avait à ses gages des médecins, des chirurgiens, des apothicaires et des docteurs, pour certifier les miracles.

Les jésuites déconcertés décriaient ces prodiges : les philosophes faisaient mieux : ils les mettaient en chansons.

Mais comme les synagogues des secouristes se multipliaient dans tous les quartiers de Paris, que ce ténébreux fanatisme infestait une partie de la magistrature et du clergé, la police, pour nettoyer les galetas de ces énergumènes, eut recours à des voies de rigueur, qui ne produisirent pas toujours l'effet qu'on en attendait. D'Alembert avait donné un sage conseil à d'Argenson, qui le consultait sur ces turpitudes ; c'était de faire jouer les miracles sur les boulevarts et sur les théâtres de la foire. C'eût été un excellent spécifique ; l'amour-propre trouve son compte à être persécuté, mais il ne peut placer sa gloire à être vilipendé sur les théâtres et sifflé par le public (1).

Cependant quelle idée doit-on se former de tous ces faits? Sont-ils exacts ? Hume, fort difficile en fait de preuves, en est convenu dans sa dissertation sur les miracles ; Carré de Montgeron en a été l'historien et le martyr, et Cabanis, dans ses *Rapports du physique et du moral dans l'homme*, explique la possibilité de toutes ces extravagances. Nous renvoyons à ce savant ceux qui voudraient approfondir la matière des convul-

---

(1) On a consulté pour cet article le grand recueil de Carré de Montgeron, l'*Histoire de la Sorbonne*, et un grand nombre d'ouvrages, maintenant oubliés, mais fameux dans le temps des convulsions.

sions: sous le point de vue médical. Nous devons dire seulement ici que ce ne sont pas des miracles.

Dans notre siècle, ces choses paraissent incroyables ; mais ceux qui connaissent l'esprit des dévots, ne s'étonneraient pas de voir reproduire de telles extravagances. Il y a des possessions et des exorcismes. Les convulsions ne sont guère plus difficiles.

PARRE ou PATROCLE, — martyr à Troyes au troisième ou au quatrième siècle. On ne sait rien de son histoire ; mais au village de Saint-Parre auprès de Troyes, il est représenté portant sa tête, ce qui suppose qu'on la lui coupa.

Le corps de saint Patrocle resta chez les Troyens de Champagne, jusqu'en l'an 960 qu'il passa à Cologne, et de là à Soest en Westphalie, où il reçoit toujours un grand culte. Ce saint corps est aussi à Périgueux. — Nous ne parlons pas des pièces diverses qui se trouvent disséminées dans la Champagne.

PATRICE, — apôtre de l'Irlande, mort vers le milieu du cinquième siècle, et fameux par ses grands miracles. On conte qu'il délivra l'Irlande de toute espèce de bêtes venimeuses, comme saint Paul condamna les serpens à ne point paraître dans l'île de Malte.

Le corps de saint Patrice faisait de choses si merveilleuses, et le défunt s'était montré si habile homme, que les Irlandais voulaient l'adorer. Le

culte superstitieux qu'ils rendaient à ses reliques parut si exagéré, qu'on fut obligé de les enterrer secrètement, de manière à les soustraire à tous les yeux. Il résulta de cette précaution un très-grand mal; car on ne sut plus par la suite où trouver les restes du saint.

Ils reparurent pourtant à Downe, après qu'on les eut laissés plus de sept cents ans dans l'oubli; et bientôt saint Patrice eut un second corps au monastère de Glassembury chez les Anglais. Nous ne saurions dire s'il s'est multiplié davantage.

On gardait à Dublin son bâton, qui faisait des cures merveilleuses sur les malades qui pouvaient en attraper le bout. Les légendaires qui aiment à faire faire aux saints des tours de passe-passe, racontent que saint Patrice chauffa un four avec de la neige. On vénérait en divers lieux de l'Irlande une foule d'objets sanctifiés par saint Patrice. Nous dirons quelques mots de son célèbre trou.

TROU OU PURGATOIRE DE SAINT PATRICE.

Lorsque saint Patrice prêchait la foi aux Irlandais, il leur parla du purgatoire, dont ils n'avaient aucune connaissance, et qu'ils ne comprirent point. Nous ne croirons ce que vous nous contez, lui dirent-ils, que lorsque quelques-uns de nous l'auront vu. Le saint s'aperçut bien qu'il fallait un miracle; il pria, et aussitôt il se forma, dans une des îles du lac de Derg, un souterrain qui conduisait en purgatoire. Il invita les Irlandais à y

entrer; plusieurs s'y décidèrent. Quelques-uns ne reparurent plus; d'autres racontèrent des choses terribles.

Voici l'histoire du soldat Agneïus, rapportée par Denis le chartreux (1) :

Agneïus, qui ne s'était pas converti tout-à-fait aux sermons du saint, entra dans le trou et descendit courageusement au purgatoire. Les démons le reçurent assez mal et le jetèrent dans un brasier, d'où il ne sortit qu'en invoquant le nom de Jésus. Il vit dans une grande plaine des femmes et des hommes nus, cloués ventre à terre, et fouettés sans relâche par les démons. Ailleurs c'étaient des dragons qui déchiquetaient les pauvres pécheurs, ou d'énormes crapauds qui cherchaient à les avaler.

Plus loin Agneïus vit des hommes lardés de grands clous, depuis la tête jusqu'aux pieds; le pays des pendus était tout à côté; et dans une place voisine on mettait les patiens dans la poële, sur le gril, à la broche; on leur faisait boire du plomb fondu; on les baignait dans des muids de soufre bouillant.

Observez que ces tortures n'étaient que le purgatoire, et qu'après leur pénitence les bonnes gens, si paternellement châtiés, devaïent aller chanter *hosanna* dans le ciel.

Agneïus eut des frayeurs terribles; mais il se tira de toutes les malices du diable par des signes

(1) *De quatuor novissimis*, art. 48.

de croix ; il revint en Irlande tremblant et converti, et il en convertit d'autres.

Il est fâcheux que tous ceux qui ont vu le purgatoire l'aient peint de tant de manières différentes. Le moine Vetin en fait un séjour très-ennuyeux, mais peu dégoûtant. Le soldat Tondal raconta que le ciel de ce pays-là était une plaque de fer rougi au feu, et le sol un pavé de charbons toujours ardens.

Un autre voyageur assure qu'il y a dans le purgatoire un grand diable qui avale un patient à chaque minute, et le rend au bout d'une heure frais et gaillard aux lieux immondes. Nous ne saurions trop nous figurer si ce supplice est bien pénible.

Un chevalier nommé Olen trouva le purgatoire de saint Patrice assez semblable à un vaste monastère. Les démons couraient dans les cloîtres après les pénitens ; ils pleuraient amèrement lorsqu'on leur parlait de la religion.

Ces sortes de voyages furent fréquens par une petite supercherie de moines. On avait bâti un couvent auprès du trou terrible ; ce couvent devint un pèlerinage, parce que les moines disaient que ceux qui voulaient entrer dans le purgatoire, avec l'aide de leurs prières, pouvaient y faire leur pénitence avant de mourir. Il n'y fallait rester que vingt-quatre heures, pour en sortir purgé de toutes ses fautes.

Beaucoup de dévots se décidaient à ce voyage. Les moines enfermaient le pèlerin pendant neuf jours seul dans une cellule, au pain et à l'eau.

Il s'affaiblissait encore par les méditations et les prières ; on ne lui faisait rien prendre le neuvième jour ; on le confessait, et après qu'il avait reçu la communion, on le prêchait, on lui troublait l'imagination ; on le prévenait de tout ce qu'il devait voir.

Il entrait ensuite dans le trou de saint Patrice ; il s'endormait, et il avait un mauvais cauchemar.

S'il ne reparaissait point, on publiait qu'il n'avait pas eu de foi et qu'il était damné.

Ce trou, ce purgatoire, avait encore au dix-septième siècle une réputation formidable, quoique Henri VIII l'eût fait fermer, comme un lieu profané par des superstitions abominables.

Le P. Lebrun, dans son Histoire des pratiques superstitieuses (1), observe qu'on ne commença qu'au douzième siècle les contes du trou de saint Patrice ; et il paraît qu'il fut imaginé par les moines que saint Bernard établit en Irlande.

En 1491, un cordelier visita le trou de saint Patrice, y passa la nuit et en sortit sans avoir rien vu. On eut de plus grands doutes au dix-septième siècle ; on visita le saint trou ; ce n'était qu'une caverne longue de soixante pieds, et large de trente. Les moines y enfermaient le pèlerin dans l'obscurité la plus complète. Après l'avoir exténué par les veilles et les jeûnes, après avoir égaré son imagination par des récits effrayans, il en sortait sans avoir changé de place ; mais il racontait

(1) Tome IV, *Dissertation sur le purgatoire de saint Patrice.*

des songes merveilleux comme des aventures réelles.

» On détruisit cette caverne, on chassa les moines, et le trou de saint Patrice perdit toute sa considération (1). »

PAUL, — apôtre des gentils. Il n'est pas besoin de dire qu'il fut de bonne heure honoré d'un grand culte. L'impératrice Constantine demanda au pape saint Grégoire la tête ou quelque autre partie du corps de saint Paul, pour en orner une église qu'elle lui faisait bâtir. Mais alors on laissait les corps entiers dans leurs tombeaux; et le pape n'osa rien détacher des reliques du grand apôtre.

Ses successeurs furent moins scrupuleux. Grégoire IX sépara au treizième siècle la tête et le corps de saint Paul. Il mit la tête dans Saint-Jean-de-Latran, où elle est montrée tous les ans au peuple, sur une estrade si obscure qu'on ne sait trop si elle n'est pas en carton peint (2); car on prétend que les chairs et la barbe se sont conservées, aussi-bien qu'au chef de saint Pierre, qui est avec celui de saint Paul.

---

(1) M. Salgues, *Des Erreurs*, etc. Tome III, p. 202.

(2) Lorsqu'on montre au peuple les têtes de saint Pierre et de saint Paul, ceux qui assistent à cette pieuse cérémonie, gagnent trois mille ans d'indulgence, s'ils sont de Rome; six mille ans s'ils sont des pays voisins; douze mille ans, si ce sont des pèlerins qui viennent de loin. (*Merveilles de Rome*; page 3.)

On partagea même les corps de ces deux saints ; on mit moitié de l'un et de l'autre dans la basilique de saint Pierre, et les deux autres moitiés dans l'église de Saint-Paul au chemin d'Ostie.

Dès lors on prétendit avoir partout quelque relique de Paul. La sœur de saint Louis avait à Longchamp une seconde tête qui portait son nom. On montre, dans une église d'Arles plusieurs de ses os ; une de ses épaules à Argenton en Berry, des poils de sa barbe à Saint-Victor de Marseille, divers ossemens à Chartres ; et tant de pièces détachées dans une multitude d'églises, que d'Aubigné s'est trouvé loin de compte, lorsqu'il n'a donné que dix-huit corps à saint Paul (1).

Mais heureusement ces dix-huit corps se trouvent disséminés en dix-huit cents châsses différentes.

On prétend à Rome que l'église de Saint-Pierre *in carcere* est la prison où furent enfermés saint Pierre et saint Paul. On montre, à Nuremberg et à saint Paul de Rome, les chaînes dont il fut chargé après sa sentence de mort. On a souvent distribué comme reliques quelques limures de ces saintes chaînes.

On vénère à saint Anastase de Rome la colonne sur laquelle saint Paul eut la tête tranchée. Il n'est pas aisé de comprendre comment on a fait pour lui couper la tête sur une colonne (2) ; et

---

(1) *Confession de Sancy*, première partie, chap. VII.
(2) Misson, tome II, page 178.

Calvin demande en quel temps et en quel pays on a exécuté les gens au haut d'un pilier (1)?

Un voyageur dit bien que cette colonne n'a que cinq pieds de hauteur, et qu'elle est grosse comme la cuisse d'un homme (2). Mais saint Paul avait dans la taille un peu moins de cinq pieds. Les actes de sainte Thècle disent qu'il avait les sourcils joints, le nez aquilin, la tête chauve, la jambe grosse, les cuisses tortues, et qu'il était de la plus petite taille. On peut entendre par-là quatre pieds et quelques pouces.

On voit aussi à Rome, dans l'église de Sainte-Marie-Transpontine, d'autres colonnes auxquelles saint Pierre et saint Paul furent attachés quand on les flagella; mais ces colonnes au moins ne présentent rien d'incompréhensible.

On prétend que lorsqu'on trancha la tête de saint Paul, il répandit, au lieu de sang, un ruisseau de lait que les fidèles recueillirent. On en conserve une fiole à Rome, dans l'église de Saint-Alexis, et une autre à l'Escurial. Il n'est pas étonnant, dit saint Ambroise que saint Paul ait été plein de lait, puisqu'il était en quelque sorte *la mère-nourrice* des Gentils (3).

On ajoute qu'en tombant, la tête de saint Paul fit trois bonds miraculeux, lesquels bonds ébran-

---

(1) *Traité des Reliques.*

(2) *Voyage de France et d'Italie par un gentilhomme français*, page 440.

(3) Cité par Ribadéneira, 30 juin.

lèrent le sol, et firent jaillir trois fontaines, que les pèlerins ne manquent pas d'aller visiter à Saint-Paul aux trois fontaines, qui est le lieu du martyre. On dit que l'eau de chaque source a un gout différent, et qu'elle opère de grandes merveilles.

On garde encore à Rome l'épée avec laquelle saint Paul eut le cou coupé; c'est cette épée que le pape Jules II portait à la main, lorsqu'avec ses bataillons de Turcs il faisait la guerre aux rois chrétiens.

On révère dans l'île de Malte la grotte où saint Paul séjourna quelque temps. On sait qu'ayant allumé du feu dans cette île pour se réchauffer, une vipère sortit d'un fagot de sarment, et le mordit au bout du doigt. Paul maudit les serpens de l'île et les changea en pierre. On ajoute que l'île de Malte est pleine de petites pierres qui ressemblent à des langues de serpens, et que, par une suite du miracle de saint Paul, ces petites pierres guérissent la morsure des reptiles. Mais on ne peut citer un seul fait qui autorise ce préjugé.

On dit de plus que la terre de Malte tue les serpens et fait disparaître leurs morsures; il est fâcheux que ce soit encore un conte. Si les serpens ne sont pas dangereux à Malte, c'est une particularité naturelle que les physiciens expliqueront, sans recourir aux miracles.

On avait, dès le troisième siècle, des images de saint Paul, d'après le portrait qu'en donne sainte Thècle. Ces images faisaient de grands prodiges.

On raconte que les Lyonnais, s'étant décidés à bâtir une église à saint Paul, dont ils avaient une image miraculeuse, Notre-Seigneur vint la dédier en personne; l'image fit depuis des choses surprenantes; mais on ne sait ce qu'elle est devenue.

Il y a dans cette église une singularité, que nos sots ancêtres prenaient pour un miracle perpétuel (si toutefois cette singularité est vraie); c'est qu'on ne peut y enterrer personne, parce que le mort n'est pas plus tôt dans la fosse, qu'il jette une grande abondance de sang (1), comme faisaient les vampires. — Voyez *Pierre*.

PAUL, — patriarche de Constantinople, au quatrième siècle. Après qu'Arius eut rendu l'âme en allant à la selle, le saint patriarche Alexandre, son ennemi zélé, mourut aussi, et eut pour successeur un homme de bien nommé Paul, qui se montra si ardent à persécuter les hérétiques, et à troubler l'empire, qu'on le chassa quatre fois.

Il alla mourir à Cucuse en Arménie; les catholiques en firent un martyr.

Théodose-le-Grand fit revenir son corps à Constantinople; et bientôt le peuple trompé par le nom honora dans ses os les reliques de l'apôtre saint Paul. Le clergé de Constantinople ne s'opposa point à cette erreur, parce qu'à tout prendre

(1) *Voyage d'un gentilhomme francais*, page 47.

l'apôtre était d'un meilleur revenu que le patriarche. Ce ne fut qu'au treizième siècle que la cour de Rome s'éleva contre les prétentions des églises, qui se vantaient d'avoir le corps de l'apôtre.

Il fut connu généralement dès lors que les reliques du patriarche Paul étaient à Constantinople. Cependant on les possédait aussi à Venise, où l'on continua de les honorer.

PAUL, — premier ermite. Il vécut cent douze ans; et saint Antoine, poussé par l'esprit, vint lui rendre les honneurs de la sépulture. En entrant dans la caverne du vieil ermite, il trouva son corps à genoux, la tête levée et les mains étendues vers le ciel. Il crut d'abord qu'il priait; mais il s'aperçut bientôt qu'il était mort. Il le tira dehors pour l'enterrer. C'était en l'année 341 ou 342 ou 343 (source de dissertations très-savantes et surtout très-utiles).

Antoine n'avait pas d'instrumens pour creuser la fosse; il se tira d'embarras par un miracle. Deux lions vinrent du fond du désert et firent l'office de fossoyeurs. Après quoi ils demandèrent leur salaire. Antoine les bénit et pria Dieu *de leur donner ce qui leur était convenable.* Il s'en alla ensuite, emportant la tunique de feuilles de palmier que Paul avait portée, et qu'il vénéra toute sa vie. Cette tunique est dans un couvent de Moscou, et dans une église de Venise.

Le corps du saint ermite Paul resta enterré dans la Thébaïde jusqu'au milieu du douzième

siècle. Alors on le vit paraître inopinément à Constantinople ; et en 1240 il passa à Venise, de là chez les Hongrois : il est toujours à Bude.

On montre à Rome une tête de saint Paul le premier ermite, sans qu'on puisse dire où on l'a prise. Le bon saint avait un second corps à l'abbaye de Cluny, un troisième chez les moines de Jouarre, au diocèse de Meaux ; un septième pied qui guérissait les boiteux à Bourbon-l'Archambaut, etc.

PAUL ou POL DE LÉON, — premier évêque de Léon en Bretagne, au sixième siècle. Il naquit en Angleterre, et sa vie fut une suite de prodiges.

Des oiseaux ravageaient le champ de son maître d'école ; on le chargea d'y veiller ; le petit Paul amena tous ces oiseaux à la maison, marchans devant lui comme un troupeau de moutons. Le maître d'école se contenta de les réprimander ; ils s'envolèrent reconnaissans et ne vinrent plus ravager son champ.

La sœur de Paul vivait dans un couvent que baignaient les eaux de la mer. Il commande aux flots de s'éloigner de quatre mille pas. La sœur du saint et ses jeunes nonnes rangent sur le rivage de petits cailloux qui grandissent bientôt, et deviennent des rochers menaçans capables d'arrêter toutes les fureurs de la mer.

En 517, les Anglais voulant donner à Paul la dignité d'évêque, il s'enfuit, traverse la mer à

pied sec, arrive à l'île d'Ouessant, passe de là dans l'île de Batz, guérissant en chemin trois aveugles, un paralytique et deux muets, en les touchant seulement de son bâton.

Le comte de Guythure, qui gouvernait une partie de la Bretagne, désirait alors une clochette que possédait le roi Marc, fameux chez les Anglais. Saint Paul fait une prière : la clochette tombe dans la mer; un poisson l'avale, et l'apporte au comte de Guythure. Cette clochette d'argent était encore au dernier siècle dans le trésor de la cathédrale de Léon. Il ne fallait autrefois que la sonner pour guérir les malades; souvent même elle ressuscita des morts.

Un dragon long de soixante pieds désolait le pays. Saint Paul l'enchaîna avec son étole; car il était devenu évêque; il le fait conduire à la pointe de l'île de Batz, et d'un coup de son bâton merveilleux le précipite dans les gouffres de la mer. On montre le rocher qui fut le théâtre de cette heureuse expédition.

Un jour que tout le monde avait soif, Paul ficha son bâton en terre, il en jaillit une fontaine. Le même bâton répéta plusieurs fois le même miracle.

Il mourut à cent deux ans, en 594. Les habitans de l'île de Batz où il était mort voulurent conserver ses dépouilles; ceux d'Occismor (Saint-Pol-de-Léon) les réclamèrent et prétendirent avoir les reliques de leur saint évêque. Les parties se décident enfin à placer le corps, moitié sur un

charriot tourné vers le monastère de Batz, moitié sur un autre charriot tourné vers le rivage. Le saint n'attend pas la fin de la querelle; il disparaît, passe la mer, et se rend par les airs à Occismor, qui dès ce moment s'appela Saint-Pol-de-Léon.

Ce saint corps fut transporté, au temps des Normands, chez les moines de Saint-Benoît-sur-Loire, qui ne lui laissèrent pas perdre l'habitude de faire des miracles (1).

PAUL, — premier évêque de Narbonne au troisième siècle, selon l'opinion la moins déraisonnable; car les Narbonnais prétendent que ce Paul est Sergius Paulus, gouverneur de Chypre, qui fut converti, disent-ils, par l'apôtre saint Paul, et qui vint planter la foi dans le midi de la France.

Quel que soit ce saint, dont on ne sait pas l'histoire, son corps était à Narbonne et à Rochechouart au diocèse de Limoges.

PAULIN, — évêque de Nôle, mort en l'an 431. Il faut que ç'ait été un bon saint, car il fut pleuré par les juifs et par les infidèles de son diocèse, comme par les chrétiens. Son corps, qui se trouvait à Bénévent, fut emporté à Rome au onzième siècle par l'empereur Othon III, à qui on le

---

(1) M. Cambry. *Voyage dans le Finistère*, t. I, pages 145 et suivantes. Baillet, 12 mars. Ribadéneira et autres légendaires, même jour.

donna pour le corps de saint Barthélemy qu'il voulait avoir. Mais saint Paulin a un second corps à Nôle.

PAULIN, — évêque de Trèves. Comme il avait persécuté les hérétiques, les hérétiques le persécutèrent; il fut chassé de son siége par l'empereur Constance, et mourut en Phrygie, vers l'an 360. On prétend que son corps revint à Trèves; mais on ne dit pas comment. On trouva ce corps saint dans un tombeau de pierre en l'année 1071, au fond d'une cave de la cathédrale. On peut observer sur cette découverte une circonstance assez curieuse, c'est que le tombeau de saint Paulin et divers autres tombeaux de martyrs qui ornaient avec lui la même cave, étaient non pas élevés sur le sol selon la coutume, mais suspendus à la voûte avec des chaînes de fer.

Ces tombeaux attiraient beaucoup de pèlerins; et tous les ans, le 13 de mai, il s'y faisait des miracles sans nombre.

PEINTURES. — Pourquoi certaines peintures, comme certaines statues, font-elles plus de miracles que d'autres statues et d'autres peintures? Il y a beaucoup d'images saintes peintes par saint Luc; les unes opèrent des prodiges; les autres sont dignes à peine de quelque attention.

L'ouvrage d'un peintre profane fait souvent plus de merveilles que le chef-d'œuvre d'un artiste saint; et une mauvaise croûte est quelquefois

plus puissante qu'un tableau de grand prix. La Notre-Dame du Puy en Velay, qui était hideuse, s'était fait par ses miracles une réputation immense. On a vu à Paris des Notre-Dames charmantes ne montrer aucun pouvoir.

C'est que les images travaillent lorsqu'on les fait travailler, et qu'elles s'accommodent aux temps et aux lieux. Elles ne feront point de miracles, devant des gens habitués à examiner avant de croire.

Nous dirons quelques mots de certaines peintures, qui peuvent donner aux pieux des idées fausses. C'est ainsi qu'on a vu des crucifix vêtus de braguettes à la suisse, et des vierges en vertugadin (1).

On voyait, chez les carmes d'Aix, un saint Jérôme avec la pourpre et le chapeau de cardinal, quoiqu'il n'y eût point de cardinaux du temps de saint Jérôme.

Il y a, dans je ne sais quelle petite ville d'Italie, un tableau qui représente Jésus-Christ enlevé au jardin des Olives par une bande de soldats du guet armés de carabines. Il est très-plaisant que de telles images aient fait des miracles ; mais on sait que l'ignorance et la foi vont bien ensemble.

Dans une église de Bordeaux, Jésus était peint montant au ciel sur un aigle aux ailes déployées. C'était sans doute quelque ancien Jupiter, devant

---

(1) On voit à Rome, dans l'église de Saint-Cosme et de Saint-Damien, un crucifix qui représente Jésus en croix avec sa robe, ce qui dément les quatre évangélistes.

qui les bonnes gens venaient demander la grâce de communier en dispositions saintes.

On pourrait citer mille faits aussi singuliers. Avant la construction du nouveau portail de Saint-Eustache à Paris, une peinture de plafond représentait le mariage d'Adam et d'Ève, béni par Dieu le père accompagné des quatre évangélistes.

On exposa dans la même ville, aux processions de la Fête-Dieu de 1819, dans la rue du Vieux-Colombier, une vieille peinture de l'Annonciation. L'ange Gabriel, affublé d'une chape d'évêque, faisait porter sa queue par un second ange qui recevait le même office d'un troisième, et ainsi de suite jusqu'au septième qui laissait traîner sa chape. Assurément le peintre qui fit ce tableau ne peignit pas d'après nature.

On sait que Louis Cigoli représenta, dans la circoncision, le grand-prêtre Siméon avec des lunettes. Un autre artiste peignit les apôtres jouant des cymbales aux funérailles de la Vierge. Titien mit des chapelets à la ceinture des deux disciples qui rencontrent Jésus-Christ sur le chemin d'Emmaüs. Le Rosso plaça des moines en froc aux noces de Notre-Dame; et Michel-Ange fit entrer le batelier Caron dans son tableau du jugement dernier.

Il est probable qu'on peut admirer encore chez les Allemands, dans une église de Brixen, un tableau assez singulier du purgatoire. Des chérubins voltigent au-dessus des âmes souffrantes. Dieu le père et le Saint-Esprit sont immobiles tout au haut. Jésus fait couler de son côté un petit ruis-

seau de sang, et la sainte Vierge presse ses mammelles pour en faire jaillir du lait. Ces deux liqueurs se mêlent dans un bassin, découlent ensuite dans un autre, et se répandent sur les âmes du purgatoire qui s'en rafraîchissent (1).

On voit, à un quart de lieue de Landerneau, dans la petite chapelle de la Fontaine-Blanche, une sculpture sur granit qui représente les couches de la Vierge. Saint Joseph est au pied du lit où la sainte est étendue. Le Père Éternel, qui fait les fonctions d'accoucheur, tient par la jambe l'enfant Jésus, qui sort en saisissant la queue du Saint-Esprit (2). Quelles idées de pareils tableaux peuvent-ils donner?

Dans une église d'Espagne, on vénérait une Vierge qui fait jaillir une ondée de son lait dans la bouche de saint François d'Assise; l'enfant Jésus en paraît fâché; et saint François le fait taire, en le menaçant de son cordon qu'il tient à la main (3).

Dans une église de Hollande, (d'Amsterdam, dit-on), Abraham était représenté sacrifiant Isaac et le couchant en joue avec un fusil. Un ange arrête le coup en pissant dans le bassinet.

Chez les cordeliers de Clermont, un tableau de l'adoration des rois représentait des cordeliers mêlés à la sainte famille; et un de ces rois faisait

---

(1) Misson, tome I, page 145.
(2) M. Cambry, *Voyage dans le Finistère*, tome II, p. 199.
(3) Même ouvrage, tome II, p. 200.

porter la queue de sa robe par un page vêtu à la Henri IV.

Chez les capucins d'Yssoire, un capucin priait aux pieds de Jésus enseveli.

Dans un tableau de la mort de la Vierge, qui ornait la cathédrale de Limoges, on voyait un prêtre qui apportait une croix épiscopale. Un autre prêtre en chasuble jetait de l'eau bénite avec un goupillon, et l'un des apôtres récitait son chapelet au pied du lit (1). Le même tableau se voyait à Paris, avec les mêmes particularités, dans l'église de Saint-Étienne-du-Mont.

Il est probable qu'on peut voir encore à Avignon, et à Saint-Victor de Marseille, deux tableaux qui représentent l'incarnation, et qui paraissent copiés l'un sur l'autre. C'est une église gothique, où la Sainte-Vierge est à genoux devant l'ange Gabriel qui remplit son message. Dieu le père et le Saint-Esprit entrent par une fenêtre. Un faisceau de lumière jaillit de leur sein et vient tomber sur le sein de Marie. Au milieu du rayon, on distingue un petit enfant Jésus tracé en embryon, qui va plonger dans les entrailles de la Vierge (2).

A Paris, dans l'église de Saint-Paul, Clovis était représenté recevant le baptême, mais absolument nu, dans l'eau jusqu'au ventre, et coiffé de sa couronne. A Saint-Germain-des-Prés, on voyait saint Germain malade, couché dans un lit, sans

---

(1) M. Dulaure, *Description du Limosin.*

(2) M. Bérenger, *Soirées provençales*, neuvième lettre.

chemise, avec une mitre d'or pour bonnet de nuit.

Sur les vitres de Saint-Gervais, dans la même ville, la religion était représentée d'une manière assez édifiante. Les patriarches labouraient une vigne ; les prophètes et saint Pierre faisaient la vendange, et apportaient le raisin dans une cuve ; tout le jus de ce raisin coulait dans la bouche de Jésus, qu'on étendait ensuite sous un pressoir. Le vin ou le sang qui ruisselait des plaies de Notre-Seigneur, était reçu dans des tonneaux par les cardinaux et les docteurs de l'église. Les quatre évangélistes, conduits par un ange et attelés à des chariots, sous des figures de bœuf, de lion, d'homme et d'aigle, trainaient ces tonneaux sur une place publique, où le pape Paul III, Charles V, François Ier, et Henri VIII, en habits de cérémonies et la couronne en tête, s'occupaient à descendre les muids dans la cave.

On voyait des peintures semblables à saint Louis du Louvre, à Saint-Jacques-de-la-Boucherie et à Saint-André-des-Arcs.

Aux vitres du chœur de Saint-Merry, saint Pierre était en prison avec une mitre : à la vérité, c'était par accident ; car un ouvrier avait pris dans un vitrage voisin la tête d'un prélat, pour la mettre à la place de celle du saint, qui était cassée.

Une tapisserie de Saint-Nicolas-des-Champs représentait Nicolas donnant un soufflet à Arius, dans le concile de Nicée. Le pape, qui blâmait cette action, ôtait au saint la dignité d'évêque ; mais Jésus-Christ arrivait pour réparer l'incon-

gruité du souverain pontife, et il renvoyait à Nicolas sa crosse et sa mitre.

Dans une tapisserie de Saint-Merry, Jésus-Christ était tenté par le diable habillé en ermite, avec un gros chapelet à sa ceinture.

Dans plusieurs églises de Paris, sainte Élisabeth, en couches de saint Jean, disait son chapelet.

A Saint-Martin-des-Champs, on avait peint Martin descendant un escalier pour aller à matines : le diable semait des pois sur les degrés : le saint faisait une lourde chute ; et la sainte Vierge, accompagnée d'un ange, le guérissait en versant sur la contusion quelques gouttes d'un élixir qu'elle avait apporté dans une petite fiole (1).

Au commencement du dix-septième siècle, dans la chapelle de la sainte Vierge des Carmes-Billettes, le père Mathias-de-Saint-Jean, provincial des Carmes-Mitigés, fit représenter Agabus, l'un des amans de Notre-Dame, rompant sa baguette et prenant l'habit de carme, de dépit de la voir mariée à saint Joseph.

Sauval, qui nous fournit la plupart de ces détails (2), dit qu'il vit quelque part une Notre-Dame lisant les heures de la Vierge.

La nomenclature de ces sortes de curiosités serait immense. Il n'y a pas d'église, un peu an-

---

(1) Cette fiole se conservait à Marmoutiers. Voyez *Ampoule*.

(2) Vitrages, tapisseries et peintures des églises de Paris, à la suite du cahier des amours de nos rois.

cienne, qui ne présente, dans ses vitrages, dans ses tableaux ou dans ses sculptures, quelques extravagances. On voit, au portail de Notre-Dame, un diable accroupi sous l'une des balances de saint Michel : le saint pèse des âmes, et le diable cherche à en escroquer quelques-unes.

On avait sculpté, à l'hôpital du Roule, saint Éloi en habit d'évêque, ferrant un cheval d'une manière toute particulière. Le saint était assis dans un fauteuil devant une enclume ; il avait la mitre en tête et le marteau à la main. Le cheval n'avait que trois pieds, parce que le saint lui avait coupé celui qu'il ferrait. C'était, dit-on, son habitude ; le cheval ne souffrait point, et le saint lui remettait la jambe sans qu'il y parût.

La plupart de ces images recevaient un culte : on priait devant elles ; on les invoquait, on leur demandait des grâces.

Plusieurs étaient de fabrique merveilleuse, comme le tableau de l'Annonciation qu'on voyait à Rome, dans l'église de l'Annonciade : on prétendait que dans ce tableau la figure de la Vierge avait été faite par des anges.

Il semble que les peintres aient voulu surpasser les légendaires ; ils ont peint tous leurs saints avec quelque ridicule : saint Honoré, avec sa mitre, met le pain au four ; il tient la crosse d'une main, et de l'autre la pelle de boulanger.

Sainte Marie-Égyptienne est souvent nue comme une sauvage ; saint Jean, dans une chaudière bouil-

lante ; saint Christophe, avec une taille de vingt ou trente pieds ; saint Antoine de Padoue, avec un enfant perché sur le doigt. Saint Victor de Marseille, le casque en tète et l'étendard à la main droite, tient dans la gauche un grand moulin à vent, parce qu'il fut martyrisé sur une meule.

- Nous avons déjà dit sous quels costumes ridicules on a peint la sainte Vierge et Jésus. Les absurdités se sont étendues sur Dieu même, qui peut-être ne devait pas être représenté à nos yeux, puisque personne n'a pu le voir : on le peint ordinairement sous la figure d'un vieillard à barbe blanche. Pourquoi en fait-on un vieillard? pourquoi lui a-t-on donné tant de figures qui semblent faites pour égayer l'impiété? On a vu des tableaux où Dieu était en habit de capucin, occupé à créer l'homme ; il défendait le fruit défendu, en menaçant du doigt comme un maître d'école. Dans d'autres peintures, on met à Dieu une tiare de pape sur la tête. — Il y aurait encore bien des choses à dire.

PELAGE. — Caverne de Pelage.

Le bon roi Pelage, qui régna au commencement du huitième siècle sur une partie de l'Espagne, est presqu'un saint pour les Espagnols. Ils racontent qu'ayant été vaincu par les Sarrasins, beaucoup plus forts que lui, il se cacha dans une caverne qu'on vénère encore dans les Asturies, et attendit avec mille soldats seulement une armée nombreuse d'infidèles. Les Sarrasins lancèrent

une grêle de pierres et de traits à l'entrée de la caverne ; mais, par un miracle auquel on doit s'attendre, les pierres et les traits, au lieu de blesser les chrétiens, retournaient avec impétuosité sur les Maures, qui tombaient de toutes parts. Pelage, voyant ses ennemis consternés, sortit hardiment de sa caverne, et les mit en déroute (1).

On va en pèlerinage à cette caverne. Mais le plus grand miracle de l'affaire, c'est le courage de Pelage qui, avec une poignée de vaincus, triomphe d'une armée puissante et victorieuse (2).

PÉLAGIE, — comédienne d'Antioche, célèbre par les désordres de sa vie et par l'austérité de sa pénitence. On l'appelait généralement Marguerite, à cause de sa beauté ; et la plupart des critiques pensent que son histoire n'est qu'un conte moral.

Cependant on montrait son corps à l'abbaye de Jouarre, dans le diocèse de Meaux ; et l'on visite au mont des Olives la grotte où elle se retira vers le cinquième siècle.

PÈLERINAGES. — Les voyages aux saints lieux, et les pèlerinages des dévots, étaient autrefois la plus grande ressource des églises. Un saint

---

(1) *Histoire d'Espagne de Mariana*, liv. 7.
(2) *Abrégé chronolog. de l'histoire d'Espagne*, année 718.

fameux devenait un moyen de splendeur ; il attirait des richesses ; la ville qu'il habitait était bientôt peuplée et florissante.

On pense bien que les trois ou quatre cent mille pèlerins qui allaient tous les ans à Lorette, à Liesse, à Compostelle, etc., etc., etc., ne pouvaient manquer d'y laisser quelque chose de leur argent. Aussi, dans les temps de dévotion, estimait-on comme un trésor les reliques d'un saint à miracles : on s'en disputait la possession ; on cherchait à le dérober ; il y avait même des querelles sanglantes et des guerres cruelles pour des ossemens qui intéresseraient peu aujourd'hui.

Les pèlerinages, dans les siècles de la barbarie féodale, ont un point qui doit en faire pardonner les extravagances ; c'est qu'ils entretinrent quelque commerce entre les hommes près de retomber dans l'état sauvage. On sait que la servitude de la glèbe, les routes infestées de brigands, le droit d'aubaine et les autres droits de rapine qui tuaient le commerce, l'ignorance enfin, empêchaient les Européens du moyen âge de sortir de leurs villages. On n'osait entreprendre un voyage de trente lieues, parce que l'on ne connaissait pas le pays. Les pèlerinages seuls faisaient tout braver : il est vrai qu'ils jouissaient d'une protection générale, et que les pèlerins marchant par troupes, avaient peu de périls à redouter. Mais il n'en résulte pas moins que les pèlerinages furent utiles.

D'un autre côté, on les voit entourés d'abus

monstrueux. Ils font la ruine des familles, et la fortune des moines. Les pèlerins pillent lorsqu'ils sont en nombre, et se préparent à visiter de saintes reliques par toutes sortes d'excès. Les bandes de pèlerins et de dames richement parées, qui allaient en partie de plaisir à Notre-Dame de Lorette, y tenaient la conduite qu'on observe aux bals masqués. Beaucoup de femmes rapportaient la grossesse ; et de jeunes filles qui ne demandaient pas d'enfans, en obtenaient aussi quelquefois.

D'ailleurs, les miracles qui attiraient les dévots avaient toujours un côté abominable, puisqu'ils étaient faits par l'avarice et l'imposture.

C'était aussi pour attirer les pèlerins qu'on supposait tant de reliques fausses, avec une impudence inconcevable. On vendait au peuple cinquante mille parcelles d'une étole de saint Hubert, sans qu'il s'aperçût que toutes ces parcelles réunies pouvaient former cinq cents étoles. Mais, encore un coup, le peuple mérite qu'on le trompe, puisqu'il est certain que la populace n'a pas de plus grand plaisir que celui de voir pendre ceux qui rêvent son bonheur. Voltaire, sur l'échafaud, eût été pour certains pays un spectacle délicieux.

Jusqu'au dix-septième siècle, les pèlerinages étaient tellement en usage, que le peuple et les grands ne connaissaient presque pas d'autre mérite. Tous nos rois faisaient des pèlerinages. Louis XI était plus souvent vêtu en pèlerin qu'en

roi. François Ier. sortait des bras de ses maîtresses pour aller visiter quelques lieux saints, ou pour faire brûler les hérétiques.

On imposait des pèlerinages pour pénitences. Conrad de Luxembourg fut condamné par l'archevêque de Trèves à faire le pèlerinage de Jérusalem pour la rémision de ses péchés.

On votait aussi des pèlerinages bizarres. Catherine de Médicis envoya en Terre-Sainte un pèlerin qui fit le voyage à pied, en avançant de trois pas et reculant d'une enjambée sur lui-même à chaque troisième pas qu'il faisait.

Toutes ces platitudes sont un peu négligées chez nous, à présent que les reliques n'occupent plus les esprits. On fait pourtant encore quelques pèlerinages ; mais on en parle peu.

D'UNE PÈLERINE MUETTE QUI SE PRÉTENDIT GUÉRIE AU TOMBEAU DE JACQUES II.

Extrait de l'histoire critique des pratiques superstitieuses du P. Lebrun. Liv. II, ch. IV, § VIII.

Ayant entendu dire qu'une jeune fille, que les missionnaires de Saint-Magloire avaient vue muette à la mission du diocèse de Sens, venait de recouvrer la parole au tombeau de Jacques II, roi d'Angleterre, mort à Saint-Germain-en-Laye, le P. Lebrun voulut parler à cette fille, pour examiner le miracle. Elle vint à Saint-Magloire le 27 d'auguste 1702; et lui apprit qu'elle se nommait Catherine Dupré, qu'elle était fille de Louis Dupré, qu'elle avait reçu le jour à Elbeuf près

de Rouen, et qu'elle était devenue muette en 1691. Elle pensait qu'elle avait perdu la parole par l'effet d'un sortilége, dont un homme de mauvaises mœurs l'avait menacée, et qu'il lui avait envoyé dans un bouquet.

En même temps que sa langue se raccourcit, son esprit s'égara, et pendant cinq ans elle passa pour folle ou pour ensorcelée. On la mena à l'évêque d'Évreux, qui fit sur elle quelques prières. De là on l'envoya à l'abbaye de Longchamp près de Paris, où elle ne guérit point.

Elle fit ensuite le pèlerinage de Notre-Dame de Liesse, s'y confessa par signes, et gagna les bonnes grâces du curé, qui la retint deux mois. Elle avait alors vingt-trois ans.

Elle partit de Liesse sans être guérie, pour se rendre au pèlerinage de Sainte-Reine en Bourgogne; elle s'arrêta en chemin, et resta six ans au service d'un fermier qui demeurait aux environs de Châlons-sur-Marne, et qui n'exigeait pas qu'une fille sût parler.

Enfin la dévotion la reprit : elle alla à Sainte-Reine, y resta deux mois, et intéressa un prêtre qui prit soin d'elle, et la fit communier. Elle ne parlait toujours point.

Après qu'elle eut fait trois neuvaines et bu plusieurs fois l'eau de Sainte-Reine, comme elle était aussi muette qu'auparavant, on la mena devant un château du voisinage, sur le sommet duquel apparaissaient continuellement, disait-on, des lumières semblables à des flambeaux allumés, qui

n'étaient vues que par les personnes en état de grâce. On lui demanda si elle voyait ces lumières ; elle ne vit rien du tout, et quitta le pays sans avoir recouvré la parole.

Elle apprit que les pères de l'Oratoire faisaient une mission dans le diocèse de Sens ; elle y vint, logea dans la maison qu'habitaient ces missionnaires, devint leur blanchisseuse, les suivit à Paris, et fut mise par eux à Vanvres, dans la maison du blanchisseur des pères de l'Oratoire.

La femme du blanchisseur, la voyant muette, lui dit qu'il se faisait depuis quelque temps de grands miracles à Saint-Germain, dans la chapelle du roi Jacques, et lui conseilla d'y faire une neuvaine.

Le 22 d'auguste 1702, après qu'elle eut passé trois quarts d'heure à genoux, devant le tombeau de Jacques, elle eut une sueur qui fut suivie d'une pâmoison. En revenant à elle, elle s'écria qu'elle était guérie, parla d'abord d'une voix enrouée, et ensuite très-librement. Elle publia que Dieu venait de lui rendre la parole, par l'intercession du roi Jacques.

Tel est du moins le récit qu'elle fit au père Lebrun, et que le père Lebrun écrivit pour le confronter avec les informations qu'il avait le projet de faire. Ces informations lui apprirent que Catherine Dupré n'était jamais née à Elbeuf ; qu'on ne la connaissait pas dans cette ville, et que c'était une bonne fille qui courait les pèlerinages, en qualité d'instrument à miracles.

Elle changeait de nom et d'histoire suivant les lieux ; et plusieurs fois elle avait recouvré la parole pour édifier les fidèles. Elle gagnait sa vie à ce pieux négoce.

Elle avait fait la muette à Paris, et avait recouvré l'usage de la langue en passant sous la châsse de saint Ovide. Elle s'était rendue célèbre en Picardie sous le nom de *la dévote de Beauvais.* Elle avait demeuré quelques semaines chez le curé de Villambray, qui lui avait aussi procuré guérison, et qui avait célébré ce miracle par des processions solennelles.

Elle retrouva également la voix à Notre-Dame de Liesse ; et après avoir fait des miracles à Senlis, elle vola son hôte et se fit chasser. On n'osa livrer à la justice une sainte fille, dont le procès eût fait scandale.

Elle fit aussi le pèlerinage de Notre-Dame des Ardilliers à Saumur, s'y présenta comme muette, et parla après avoir fait une neuvaine. L'évêque de La Rochelle lui donna un certificat de ce miracle.

Il est certain que dans beaucoup de pèlerinages où l'on a vu des malades guéris, la plupart des cures merveilleuses ressemblaient un peu à celles que le roi Jacques et les Notre-Dames firent sur Catherine Dupré.

PEREGRIN ou PELERIN, — *Peregrinus*, premier évêque d'Auxerre, martyr à la fin du troisième siècle. Son corps qui était à Auxerre

disparut miraculeusement au siècle huitième, dans un temps de guerre où il courait quelque danger. Un villageois, trouvant ce corps dans son champ, fut averti par un ange de révérer les reliques de saint Peregrin, et de les transporter en lieu de sûreté. Le bon homme crut qu'un saint qui faisait des miracles, et qui était surveillé par des anges, n'avait pas à craindre l'ennemi; et qu'il fallait seulement le mettre à l'abri de la pluie. C'est pourquoi il le chargea sur sa charrette et se disposa à le reconduire à Auxerre. La nuit vint bientôt : le paysan marcha long-temps sans distinguer sa route ; enfin il entendit une douzaine de cloches qui sonnaient d'elles-mêmes. Comme il se croyait aux portes d'Auxerre, il entra dans l'abbaye de Saint-Denis près de Paris. C'était là que le saint voulait se réfugier. Les moines, avertis par l'ange dont on a parlé, vinrent recevoir en pompe le trésor que le ciel leur envoyait (1); et depuis, saint Peregrin demeura à Saint-Denis, jusqu'à la révolution. Mais il avait un second corps à Prague, et un troisième à Rome dans l'église du Vatican. Celui de Rome fut donné, dit-on, par Charlemagne; celui de Prague par François Ier. Toutefois c'est très-modeste que trois corps pour un grand saint.

PERPÉTUE, — martyre en Afrique avec sainte Félicité, en l'année 205. Elle avait cinq corps :

(1) Ribadéneira, et notes données par un Auxerrois.

un premier à Bologne ; un second à Vierzon en Berry ; un troisième qui vint, dit-on, de Carthage à Rome, et de Rome à l'abbaye de Beaulieu en Limousin ; un quatrième au monastère de Dèvre sur le Cher ; un cinquième à l'abbaye de Sancère sur la Loire, si toutefois il n'y en a pas un sixième à Rome.

PÉTRONE, — évêque de Bologne au cinquième siècle. Son corps, que l'on avait négligé, fut retrouvé en 1141, et se signala par de grands miracles. Ce corps est toujours à Bologne, dans l'une des églises qui sont dédiées sous le nom de Saint-Étienne. On le porte tous les ans pour un jour à l'église de Saint-Pétrone, moyennant six mille écus que les chanoines donnent en gage, pour assurance qu'ils le rendront le lendemain (1). Du moins les choses étaient ainsi au dernier siècle.

Voltaire raconte (2) sur ce saint une anecdote assez singulière. « Dans le temps que les fragmens de Pétrone (le poëte satirique) faisaient grand bruit dans la littérature, Meibomius, grand savant de Lubeck, lit dans une lettre imprimée d'un autre savant de Bologne : « Nous avons ici un » Pétrone entier ; je l'ai vu de mes yeux et avec » admiration (3). » Aussitôt il part pour l'Italie,

---

(1) *Voyage de France et d'Italie*, page 793.

(2) *Dictionnaire philosophique*, au mot *abus des mots.*

(3) *Habemus hìc Petronium integrum, quem vidi meis oculis, non sine admiratione.*

court à Bologne, va trouver le bibliothécaire Capponi, lui demande s'il est vrai qu'on ait à Bologne le Pétrone entier. Capponi lui répond que c'est une chose dès long-temps publique. « Puis-je voir ce Pétrone? Ayez la bonté de me » le montrer. » — « Rien n'est plus aisé, » dit Capponi. Il le mène à l'église où repose le corps de saint Pétrone. Meibomius prend la poste et s'enfuit en se mordant les lèvres. »

PÉTRONILLE, — appelée aussi *Perronelle*, *Perrine* et *Pernelle*, crue fille de l'apôtre saint Pierre. Ce saint, qui fit mourir la fille d'un jardinier, qui tua de sa malédiction Ananias et Saphira, faisait quelquefois des miracles moins désolans. On dit qu'il guérit sa fille de la paralysie et des fièvres; mais toutes ces choses sont bien incertaines.

Elle fut enterrée à Rome, à ce qu'on prétend, et son corps est toujours dans la belle église de son père. Sainte Pétronille avait un second corps chez les jacobins du Mans, un troisième à Oviédo, un quatrième à Munster, un cinquième à Naples, et un sixième au monastère de la Barre, près de Château-Thierry.

PHILIPPE. — En sa qualité d'apôtre, on lui a donné aussi un bon nombre de reliques. Nous ne citerons que celles qui ont fait de grands miracles, comme le corps qui est à Rome dans l'église des

saints apôtres, et qui délivra un jour deux cents femmes possédées du diable (1).

Un second corps de saint Philippe se rendit aussi fameux à Toulouse. On en vénérait un troisième dans l'île de Chypre ; et les Parisiens faisaient tous les ans, le premier de mai, la procession de sa quatrième tête qu'on gardait à Notre-Dame. Saint Philippe avait une cinquième tête à Troyes en Champagne, une sixième à Monte-Major en Portugal, une septième à Prague, une huitième à Florence, un septième et un huitième bras à l'abbaye d'Andech en Bavière, un neuvième à Prague, un dixième à Florence, un onzième à Oetingen en Allemagne ; un douzième richement enchâssé dans la cathédrale de Reims. On visita ce dernier bras en 1793 ; il ne se trouva dans la châsse qu'un morceau de fer rouillé. On disait cependant que ce bras, apporté à Reims en 1268, était garni de sa chair et de sa peau.

Naples, Trèves, Cologne, Milan, et une infinité d'autres villes possèdent encore, sous le nom de saint Philippe, assez d'ossemens pour composer huit ou dix corps de belle taille.

D'UNE IMAGE DE SAINT PHILIPPE.

Thomas Fazello rapporte, dans son histoire de Sicile, les grands miracles opérés à Saint-Philippe-d'Argyrione, par une image de l'apôtre, qui est le

---

(1) *Matthæi Tympii Præm. virtut.* page 440.

patron de cette ville. Cette image est noire, contre l'usage ; qui ne met pas saint Philippe au nombre des nègres ; c'est pour cela que les démons appelaient Philippe le serviteur noir.

Tous les ans, le premier de mai, on amenait devant l'image des bandes de possédés qui s'en retournaient libres. On conte pourtant l'histoire d'une femme, tourmentée d'un diable si tenace que saint Philippe ne put le chasser. C'était une pauvre hystérique qui cessa d'être possédée en vieillissant.

L'image de saint Philippe guérit les malades et préserve de la peste ; on dit que c'est un ouvrage des anges, qui étaient peintres et sculpteurs autrefois.

PHILIPPE DE NÉRI, — fondateur de la congrégation de l'oratoire en Italie, mort à Rome en 1595. Son corps est dans cette ville, à Sainte-Marie-*in-Vallicella*, où il a fait de grands miracles. On a disséminé les pièces de sa garde-robe dans plusieurs villes. Son chapeau qui est à Naples, avec deux de ses os, a opéré des guérisons merveilleuses. Un enfant mort-né, en ayant été touché, se ranima petit à petit, reçut le baptême et vécut encore quelques jours. On présume qu'il eût vécu tout-à-fait, s'il eût vu seulement la tête qui avait porté le saint chapeau.

PHOCAS, — jardinier ou évêque de Sinope dans le Pont. On sait peu de choses de son histoire;

on ignore même le temps où il vécut; et quelques-uns font deux saints de ce nom, l'un évêque, l'autre jardinier, tous deux à Sinope. Mais les Grecs n'en reconnaissent qu'un, qu'ils mettent au nombre des martyrs. Il était autrefois pour eux le patron de la mer. Les marins réclamaient son secours dans la tempête, et lui chantaient des cantiques quand la navigation était heureuse. C'était même une coutume établie sur les vaisseaux, de ne point faire de repas sans mettre à part la portion de saint Phocas. On la vendait ensuite au profit des pauvres (1).

Le corps de ce saint était, au septième siècle, à Antioche et à Constantinople. On apporta vers le même temps un troisième corps, qui fut depuis honoré sous le nom de saint Phocas, à Vienne en Dauphiné; et c'est encore vers le septième siècle, que l'on commença de vénérer à Rome la tête et une partie du corps de saint Phocas. Cette tête est perdue; mais les autres ossemens reçoivent un culte dans l'église de Saint-Marcel.

On ne l'invoque plus guère dans les nav gations, depuis qu'on a saint Nicolas qui est beaucoup plus puissant, et Notre-Dame de Bon-Secours qui est beaucoup plus connue.

PIAT ou PIATON, — apôtre de Tournai au troisième siècle. On dit qu'il convertit un jour trente mille Flamands avec leurs enfans et leurs femmes.

---

(1) Baillet, 14 juillet.

Rictius Varus, gouverneur du pays pour les Romains, lui fit trancher la tête. Baronius raconte qu'aussitôt son corps se leva debout, selon l'usage, qu'il prit sa tête dans ses mains, sortit de Tournai, marcha pendant quatre heures avec beaucoup de vitesse, et s'arrêta à Seclin, où les chrétiens l'enterrèrent.

Saint Piat n'a laissé modestement qu'un corps et demi. Ses reliques avaient été découvertes par saint Éloi. Elles furent dérobées au bourg de Seclin, par des soldats que l'on poursuivit vainement, parce que le saint qui approuvait le vol les cacha dans un brouillard. Ce saint corps fut apporté à Chartres au dixième siècle et il y demeura sous son nom; mais on imagina à Seclin de présenter à la vénération des fidèles une moitié de corps, et de dire que les Chartrains n'avaient que l'autre moitié.

PIERRE, — prince des apôtres et premier pape. — C'est une chose étonnante que les honneurs rendus par les fidèles, aux restes de saint Pierre et de saint Paul. On les honora peu de temps après leur martyre, et leurs corps furent long-temps vénérés dans les catacombes. Mais vers le commencement du quatrième siècle, le corps de saint Pierre fut porté au pied du Vatican, et celui de saint Paul au chemin d'Ostie, où l'on éleva depuis une église. Celle de Saint-Pierre, au Vatican, fut consacrée au sixième siècle, et le corps du saint y fit beaucoup de miracles.

On sait qu'alors on se permettait à peine de déplacer les corps saints ; on respectait leurs reliques ; on ne les distribuait point comme depuis ; et saint Grégoire-le-Grand assure qu'il se faisait aux tombeaux de saint Pierre et de saint Paul, des prodiges si terribles, qu'on n'osait en approcher qu'en tremblant. Il ajoute que ceux qui avaient voulu toucher leurs tombeaux, en avaient été punis visiblement ; aussi, quand Justinien demanda des reliques de saint Pierre et de saint Paul, on ne lui envoya que des limures de leurs chaînes, et des linges sanctifiés pour avoir reposé sur les os des deux apôtres.

On sait que ces linges étaient ensuite vénérés comme de véritables reliques. Dieu les honorait même de miracles, à cause de ses saints dont ils avaient senti la vertu. On se préparait par les jeûnes et les prières à faire toucher ces linges ; et Grégoire de Tours conte (1) que, de son temps, Dieu faisait connaître qu'il était plus ou moins content de la foi des dévots, en rendant les linges plus ou moins pesans, lorsqu'on les enlevait des saints tombeaux.

Un peu plus tard, on toucha aux reliques de saint Pierre et de saint Paul, sans que personne en fût puni *visiblement*. On porta les têtes de ces deux apôtres à Saint-Jean de Latran ; on partagea leurs corps en deux ; on mit deux moitiés dans la

---

(1) *De glorid martyr.* cap. 28.

grande église de Saint-Pierre, et les deux autres à Saint-Paul, au chemin d'Ostie.

On soutient à Rome que l'on possède ces deux corps complets, quoiqu'on en montre partout quelques morceaux. On en avait des reliques considérables, à la fameuse abbaye de Saint-Claude en Franche-Comté; on les possédait presqu'entières dans une urne précieuse, chez les moines de Cluny; on vénérait aussi à Constantinople, depuis quelques siècles, le corps de saint Pierre, dont on ne laissait que la tête à Rome; et les Grecs faisaient même, avant la fête du saint, un carême de quelques semaines, qu'ils appelaient le jeûne de saint Pierre. Ce jeûne s'observe sans doute encore.

On vénérait à Arles divers ossemens de saint Pierre et de saint Paul; on montre, à Saint-Sébastien de Rome, un doigt et une dent de chacun de ces deux saints, quoique leurs dents soient avec leurs têtes, et leurs doigts avec leurs mains. On voit un autre doigt de saint Pierre au monastère de Trois-Églises, en Arménie; un pouce à Toulon; trois dents à Marseille.

On révérait à Poitiers la mâchoire de saint Pierre avec sa barbe, dont les Marseillais ont aussi quelques poils.

On gardait à Genève la cervelle de ce saint, richement enchâssée. Nul ne doutait de cette relique, dit Calvin (1), et c'eût été un blasphème de

(1) *Traité des Reliques.*

ne pas s'y fier. Cependant, lorsqu'on visita la sainte cervelle, il se trouva que c'était une pierre ponce.

Il n'y a pas d'église un peu considérable qui n'ait quelque relique de saint Pierre; et d'Aubigné dit (1) qu'il avait seize corps entiers, avant que les Huguenots eussent brûlé tant de saintes châsses.

Les tombeaux de saint Pierre et de saint Paul à Rome, étaient autrefois le but du plus saint pèlerinage, après celui de Jérusalem. Leurs corps et leurs têtes attirent encore aujourd'hui un concours immense de dévots.

Lorsqu'on veut visiter le corps de saint Pierre, dans la fameuse basilique qui porte son nom, il faut descendre au fond d'un caveau, où brûlent sans cesse cent lampes d'argent. Il est défendu aux femmes d'y entrer, excepté le lundi de la Pentecôte; et il n'est pas permis aux hommes de s'y présenter ce jour-là, sous peine d'excommunication pour les hommes comme pour les dames. L'escalier du caveau est fort obscur; il y a de petits réduits mystérieux, et ce fut une aventure galante qui donna lieu à ce règlement.

Ceux qui descendent dévotement l'escalier du caveau de saint Pierre obtiennent à chaque marche sept ans d'indulgence (2).

Les papes ont toujours attaché beaucoup de privilége aux reliques de saint Pierre et de saint

---

(1) *Confession de Sancy*, chap. 7, première partie.
(2) Misson, tome II, page 129.

Paul. Lorsque Guillaume-le-Conquérant alla s'emparer de l'Angleterre, le pape lui donna un cheveu de saint Pierre, un étendard bénit, et avec ces deux talismans, une bulle d'excommunication contre quiconque s'opposerait à son entreprise (1).

On vénère à Ligorna, en Toscane, dans une église bâtie par saint Pierre même, un caillou sur lequel sont restées trois gouttes du sang de saint Pierre. Outre les indulgences attachées, pour les pécheurs, à cette sainte relique, il ne faut que s'y frotter pour obtenir guérison des hémorragies et des rhumatismes.

L'huile des lampes qui brûlent à Rome devant le corps de saint Pierre, rend la vue aux aveugles; on en gardait une petite fiole, qui faisait les mêmes miracles dans la cathédrale de Lyon. Tout ce qui appartient à saint Pierre, fait d'aussi beaux prodiges. On avait sans doute de bonnes raisons, pour révérer à l'abbaye de la Celle-en-Champagne, quelques pièces de sa garde-robe. Sa chasuble est à Rome; mais, comme dit Calvin, on ne se déguisait pas du temps de saint Pierre, sous des habits de farces comme à présent; et avant de prouver que saint Pierre porta la belle chasuble qu'on montre sous son nom, il faudrait faire voir d'abord que saint Pierre connaissait les chasubles, dont l'usage ne peut remonter plus haut que le quatrième siècle.

---

(1) Saint-Foix, *Histoire des guerres entre la France et l'Angleterre.*

On révère à San-Salvador une pantoufle de saint Pierre ; et ceux de Poitiers montraient, comme ayant été chaussées par lui, deux belles mules de satin broché en or. On oubliait que saint Pierre n'avait pas été pape comme on l'est à présent.

D'autres dévots ont fait de saint Pierre un bon saint, marchant à pied. Mais pourquoi l'ont-ils affublé en pèlerin, et pourquoi vénère-t-on son bourdon à Trèves et à Cologne? On gardait sa crosse à Paris, dans l'église de Saint-Etienne-des-Grès. On honore à Rome le sabre ou couteau avec lequel saint Pierre coupa l'oreille à Malchus. Mais il faut que ce couteau ait eu au moins trois lames, car on le montre aussi à Venise et à Constantinople. Surius dit qu'on doit beaucoup de vénération à ce couteau ou sabre, parce que saint Pierre le porta avec lui jusqu'à sa mort, et qu'il s'en servait dans ses besoins.

On possède encore à Rome les clefs de saint Pierre, quoique le pape Jules II les ait jetées dans le Tibre, et quoique saint Pierre en ait envoyé une à saint Hubert. On aurait pu croire aussi, en lisant l'Évangile, que Jésus-Christ ne remit à saint Pierre que des clefs allégoriques (1). Mais il se faut soumettre aux explications de nos

---

(1) On dit que le pape Grégoire-le-Grand envoya à notre roi Childebert une petite croix d'or, avec une lettre où il lui disait : « Nous vous envoyons la clef de saint Pierre, dans laquelle il y a de la limure de ses chaînes, afin qu'en les portant au cou vous soyez préservés de tous maux. » (Ribadéneira.)

saints théologiens; car autrement on ne sait pas trop ce qu'on lit.

On n'aurait pas pensé non plus que saint Pierre eût jamais eu un siége épiscopal, si l'on ne montrait sa chaire comme une relique. Ce petit trône, où il ne s'est jamais assis, à ce que dit Calvin, est à Rome, dans l'église de Saint-Pierre. Sous le pape Alexandre VII, il était d'ivoire et représentait, en ciselures, les travaux d'Hercule (1). Apparemment qu'on y trouva quelque chose d'incongru, car le cardinal Baronius y fit substituer un fauteuil gothique, que quelques-uns disent fait en bois gris, sans oser toutefois l'affirmer, attendu que les ornemens qui le chargent empêchent de voir la matière qu'on y a employée.

Comme saint Pierre avait siégé à Antioche, avant d'être pape à Rome, on garde à Venise, dans l'église de Saint-Pierre du château, un vieux siége de pierre qu'on nomme la chaire de saint Pierre à Antioche, et que les dévots baisent avec dévotion.

On montre, à Sainte-Marie-Transpontine, les colonnes auxquelles saint Pierre et saint Paul furent liés, lorsqu'on les flagella. Ces reliques sont moins vénérées que la colonne sur laquelle le coq de saint Pierre chanta, et qui est à Saint-Jean de Latran.

On voit aussi, chez les Franciscains, la croix de saint Pierre, et le trou dans lequel elle fut plan-

---

(1) Tillemont, *Mémoires ecclésiastiques*, tome I, p. 547.

tée. On sait qu'il voulut être crucifié la tête en bas.

On vénère à Rome, dans l'église de Saint-Pierre-aux-Liens, les chaînes que le saint porta à Jérusalem, et qu'un ange fit tomber de ses mains en le tirant de prison. On ne sait trop dire comment on a pu se procurer ces saintes chaînes, qui faisaient également de grands miracles à Constantinople.

Nous avons déjà dit qu'on en donnait des limures, sans que les chaînons en parussent usés. Les pieux portaient cela à leur cou, dans une petite clef ou dans une petite croix. Le pape limait lui-même; et saint Grégoire le Grand dit que sa lime mordait sans peine, quand il travaillait pour des gens de grande foi; mais il ne pouvait rien tirer pour les impies.

On voit qu'autrefois on délivrait les possédés en leur mettant au cou les chaînes de saint Pierre; et Sigébert rapporte dans ses chroniques, que ces saintes chaînes chassaient le diable, aussi vite que saint Pierre l'aurait pu faire lui-même.

On pense bien que les pèlerins ne manquent pas de visiter, à Jérusalem, la prison de saint Pierre, car tous ces lieux sacrés se sont conservés.

On révère à Rome, dans la chapelle de saint Pierre *in carcere*, son autre prison, c'est-à-dire, celle où il fut enfermé avant sa mort. On y montre une fontaine que le saint fit jaillir du rocher vif, pour baptiser quelques convertis. Les dévots disent que cette fontaine a le goût du lait. On fait voir aussi contre une muraille, l'empreinte du visage

de ce même apôtre, la pierre s'étant amollie, quand un soldat la lui fit heurter rudement en lui donnant un soufflet (1).

On visite, auprès de Jérusalem, la grotte où saint Pierre alla pleurer son péché, sur un bloc de rocher, qui est toujours humide, depuis que le saint l'arrosa de ses larmes.

On révère à Saint-Pierre de Rome, l'autel sur lequel saint Pierre disait la messe; il n'y a que le pape qui approche de cet autel, qui est pareillement à Pise et à Naples, dans l'église de Saint-Pierre *in ara*.

On baise, à Notre-Dame-de-Lorette, l'autel sur lequel saint Pierre *chanta sa première messe*.

On conte à Livourne que saint Pierre, étant à la pêche, fit naufrage dans le pays, qu'il y éleva un autel sur lequel il célébra l'office divin; cet autel est maintenant dans une église.

On croit même à Rome que saint Pierre officiait sur un autel garni d'une nappe, comme on fait à présent; et c'est cette *nappe de l'autel sur lequel monseigneur saint Pierre chantait la messe*, qui fut envoyée par le pape Sixte IV à Louis XI, dans sa dernière maladie. Cette relique ne le guérit pas plus que la sainte-ampoule.

DES IMAGES DE SAINT PIERRE.

On a partout des images de saint Pierre qui ont

---

(1) Misson, tome II, page 234.

fait des miracles surprenans. L'image noire dont on va baiser les pieds au Vatican, et qui est coiffée d'une tiare précieuse, est, comme on sait, un ancien Jupiter Olympien.

Nous nous bornerons à rapporter ici une particularité, qui est peut-être plus curieuse qu'un miracle.

« Dans quelques villes du royaume de Navarre, lorsque la sécheresse durait trop long-temps, le clergé et les magistrats, suivis du peuple, faisaient porter l'image de saint Pierre au bord d'une rivière; et là on chantait : *Saint Pierre secourez-nous; saint Pierre, une fois, deux fois, trois fois, secourez-nous.* Comme l'image de saint Pierre ne répondait point, le peuple se fâchait et criait : *qu'on plonge saint Pierre dans la rivière.* Alors les principaux du clergé représentaient qu'il ne fallait pas en venir à cette extrémité; que saint Pierre était un bon patron, et qu'il ne tarderait pas à les secourir. Le peuple demandait des cautions; on lui en donnait; et rarement, dit-on, il manquait de pleuvoir dans les vingt-quatre heures (1). »

Les païens s'indignaient pareillement contre leurs dieux et les traînaient dans la boue, lorsqu'ils n'en obtenaient rien. Les sauvages brûlent les fétiches inutiles. Auguste fit ôter du cirque la statue de Neptune, parce qu'il avait perdu quelques vaisseaux dans une tempête. — Voyez *Paul.*

---

(1) Martin de Arles, en son *Traité des Superstitions*, imprimé en 1560, cité par Saint-Foix, tome II, p. 334, édition de 1778.

PIERRE D'ALCANTARA, — franciscain espagnol, ami de sainte Thérèse, mort en 1562.

« Le bâton sur lequel il s'appuyait, ayant été fiché en terre, fut peu après changé en un beau figuier, qui produisit de très-bons fruits, dont les malades recevaient allégement à leurs maux, et se trouvaient souvent affranchis de leurs infirmités. Il se nomme aujourd'hui *le figuier des miracles* (1). »

Les austérités de saint Pierre d'Alcantara l'avaient rendu extrêmement laid; il était voûté, crochu, recourbé, basané comme un demi-nègre, les yeux enfoncés, les lèvres retirées. Il ne fut pas plutôt mort, qu'il devint frais, beau, odorant; on vit une lumière sortir de son corps. La pluie cessa par un miracle, à son enterrement.

Il fut gardé au couvent d'Arenas où, ses reliques ayant été canonisées, il fit des guérisons et des prodiges sans nombre, qui attirèrent de toutes parts les pèlerins et les offrandes.

Il apparut souvent à sainte Thérèse, qui disait que depuis sa mort le bienheureux Pierre lui apportait plus de soulagement que quand il vivait.

PIERRE D'ALEXANDRIE, — évêque et martyr dans cette ville, au quatrième siècle. Il avait un corps auprès d'Alexandrie d'Égypte où il fut enterré, et un second corps à Grasse en Provence. On dit que ce second corps est venu d'Égypte

---

(1) Ribadéneira, 18 octobre.

autrefois. Mais il est venu aussi à Tolède ; et si saint Pierre n'a pas trois corps, il en a au moins deux.

PIERRE BALSAME, — ou *Pierre Apselame*, martyr qui fut brûlé au commencement du quatrième siècle, à Césarée en Palestine, où l'on garde son corps, quoiqu'il en ait un second à Venise.

PIERRE CÉLESTIN, — pape et martyr du treizième siècle. C'était un bon homme, que Boniface VIII effraya en lui faisant parler à l'oreille au moyen d'une sarbacane. Il prit les gens apostés par Boniface pour des anges, et se retira dans un monastère. Boniface, en montant sur le trône pontifical, craignit encore celui qu'il remplaçait ; il le fit tuer avec un gros clou, qu'on lui planta dans la tête.

Les reliques de saint Pierre Célestin, qui ne fut pas canonisé par le pape dont il était le martyr, étaient à Férentino, où elles furent volées par un brave prélat, et transportées dans une église d'Aquila dans l'Abruzze. Il y eut pour cela des querelles et des guerres qui n'aboutirent à rien ; et le saint corps fit partout des miracles, sans s'affliger du déplacement. Pierre avait une seconde mâchoire chez les Célestins de Paris.

PIERRE GONÇALEZ, — dominicain, patron des matelots espagnols, mort au milieu du treizième siècle. Son corps est à Tuy en Galice, où

il fait des miracles sans nombre. Les matelots l'invoquent sous le nom de saint Elmo, le confondant avec saint Érasme, qui a huit ou neuf corps, comme nous avons dit.

PIERRE-MARTYR, — dominicain, l'un des patrons de la sainte inquisition, mort au treizième siècle.

Un jour qu'il était dans sa cellule, sainte Agnès, sainte Cécile et sainte Catherine vinrent le visiter, et passèrent plusieurs heures familièrement avec lui. Les autres moines, croyant qu'il péchait avec des femmes de la terre, l'accusèrent devant le prieur. Pierre, au lieu de découvrir les faveurs qu'il avait reçues, se prosterna en terre et confessa qu'il était un grand pécheur. Le prieur l'envoya en prison.

Un jour qu'il s'ennuyait, il dit à un crucifix : « Mais seigneur, pourquoi consentez-vous à me voir souffrir si long-temps? vous savez mon innocence. » Le crucifix lui répondit : « et moi donc, Pierre, quelles fautes avais-je faites pour être cloué en cette croix (1)? »

Saint Pierre prêcha dans la suite avec tant d'acreté qu'on l'assassina; il fut martyr comme de juste; et on l'appelle communément Pierre-Martyr ou Pierre le Prêcheur.

Son corps est à Milan; mais il a un second corps

---

(1) Ribadéneira, 29 avril. — Voyez un beau miracle de ce saint, dans les *Anecdotes du 19e. siècle*, p. 80, tome Ier.

mi-partie à Prague et mi-partie à Palerme. Le bras qui manque au corps de Milan est à Tolède. Il a une cinquième main à l'Escurial, un vingt-sixième doigt à Césène, un vingt-septième à Como, un vingt-huitième à Vérone, un vingt-neuvième à Plaisance, un trentième à Cologne. Il en avait deux autres, avec la peau et les ongles, chez les jacobins de la rue Saint-Jacques à Paris, où l'on vénérait encore le coutelas qui fut l'instrument de son martyre; quoique ce coutelas soit également dans une église de Forli.

PIERRE-PASCAL, — évêque espagnol du treizième siècle. Comme les villes de Jaën et de Baëça se disputaient son corps, on le mit sur une jument aveugle, qui prit d'elle-même le chemin de Baëça. Ses reliques demeurèrent dans cette ville, où elles ont fait merveilles.

PIERRES MIRACULEUSES. — Nous avons déjà indiqué, dans divers articles, plusieurs pierres célèbres par des miracles. De telles reliques ne seront jamais rares, parce qu'elles ne coûtent rien, et qu'on les remplace aisément lorsqu'elles sont volées. D'ailleurs on ne les vole pas.

Les pierres dont on se servit pour lapider saint Étienne, sont à Florence, à Arles, au Vigan en Languedoc, à Poitiers. Ces dernières, qui furent trouvées en 1585, délivraient les femmes en mal d'enfant (1).

(1) Calvin, *Traité des Reliques.*

On révère, à Padoue, une pierre sur laquelle on coupa la tête à plusieurs martyrs. Ceux qui ont la migraine, et qui vont s'y frotter avec foi, reviennent guéris. Il y a une pierre pareille dans une chapelle souterraine de Saint-Pierre de Rome.

On faisait des miracles à Chartres, avec une pierre que l'on disait apportée du calvaire, comme celles qu'on révère actuellement au Mont-Valérien.

Les dévots honorent, à Poitiers, *la pierre qui pue*. Le diable passa un jour dans l'église de Saint-Hilaire, et fit de telles incongruités sur cette pierre, qu'elle a conservé une odeur assez mal odorante (1).

La *pierre levée* est une autre curiosité de Poitiers; on la trouve à un quart de lieue de la ville, sur le chemin de Bourges. C'est une masse brute, longue de vingt pieds, large de dix-sept, élevée sur cinq bornes hautes de trois pieds et demi. Sainte Radegonde apporta la pierre sur sa tête, et les piliers dans son tablier; elle disposa le tout comme on le voit aujourd'hui. On ajoute qu'elle s'était chargée d'un sixième pilier, mais elle le laissa tomber et le diable le ramassa.

On a fait beaucoup de recherches sur ces sortes de monumens, qui sont assez fréquens dans le

---

(1) Voici le miracle : c'est une pierre de celles que les naturalistes appellent pierres puantes, et qui, lorsqu'on les frotte, exhalent une forte odeur d'urine de chat. Il y en avait une pareille à Paris, au-dessus de la petite porte de l'église des Mathurins. (*M. Dulaure, Description du Poitou.*)

Poitou, et qui se trouvent toujours sur les bords des chemins; on a cru enfin y reconnaître des autels agrestes à Mercure, qui était aussi le dieu des grandes routes (1).

On baise, à Rome, dans l'église de Sainte-Marie d'*Ara cœli*, une pierre plus vénérable; c'est celle sur laquelle un ange assista à la dédicace de l'église. Il y laissa même l'empreinte de ses deux pieds.

Les Suisses font voir au contraire la *pierre du diable*, dans la vallée de Schellenen. C'est un fragment de rocher de beau granit, que le diable apporta, dit-on, pour renverser un ouvrage qu'il avait eu la complaisance de faire, et que les habitans ne voulaient pas lui payer (2).

On montre à Cologne, dans l'église de Saint-Pierre, une autre pierre du diable. L'esprit malin creva un jour la voûte, et jeta cette pierre sur un prêtre qu'il voulait tuer, mais à qui il ne fit aucun mal parce qu'il tenait le calice.

D'autres disent que cette grosse pierre était dirigée contre les reliques des trois rois; et l'on ajoute que le diable, ayant manqué son coup à Cologne, vint à Rome, dans l'église de Sainte-Sabine, avec l'espoir d'y tuer saint Dominique. Mais son caillou ne fut pas plus heureux; il se brisa contre le capuchon du saint qu'il ne fit qu'effleurer.

---

(1) M. Dulaure, *Description de la même province*.

(2) *Nouveau voyage en Suisse*, de Madame Williams, trad. par M. Say, tome I^er^.

On vénérait, à Marseille, la pierre sur laquelle la Sainte-Vierge enfanta. Cette pierre n'a pourtant pas quitté Bethléem. On a dans cette même ville une pierre du saint sépulcre, une pierre du tombeau de Lazare, et quelques autres raretés d'aussi grand prix.

Les chrétiens d'Abyssinie révèrent la pierre qui servait d'autel à Melchisédech. On baise à Jérusalem, dans le chemin de douleur, une grosse pierre qui marque, dit-on, le lieu où Notre-Seigneur tomba en portant sa croix. On révère aux Trois-Églises, en Arménie, la pierre sur laquelle Jésus-Christ traça le plan de l'église patriarchale, avec un rayon de lumière.

On voyait partout des pierres consacrées par de semblables miracles ou par les souvenirs des saints. Mais il y en avait d'autres dont on ne savait pas l'origine. A Notre-Dame du Puy en Velay, on voyait une pierre qui avait, disait-on, la vertu d'endormir les femmes et de guérir leurs maladies. Les dames allaient en conséquence s'étendre sur cette pierre et y faire un somme.

C'est du reste un culte qui n'a manqué à aucune religion que celui des pierres (1); on a tout adoré, et puis on se vante de n'adorer qu'un Dieu.

PLATS DE LOOSDUYNEN. — La comtesse

(1) Les musulmans révèrent, au pied du Mont de Sainte-Catherine, une pierre sur laquelle est l'empreinte du pied du chameau de Mahomet.

de Henneberg, fille de Florent, quatrième comte de Flandres, ayant fait quelques reproches à une pauvre sainte femme qui mendiait, sur ce qu'elle faisait trop d'enfans, cette mendiante lui répondit qu'elle lui en souhaitait pour la punir autant qu'il y a de jours dans l'an ; ce qui ne manqua pas d'arriver la même année. La comtesse accoucha de trois cent soixante-cinq enfans, qui furent tous baptisés et enterrés le même jour à Loosduynen, où l'on montre comme une relique qui ôte sans doute la stérilité, les deux plats d'airain dans lesquels ces trois cent soixante-cinq enfans furent présentés au baptême (1).

—On aurait aimé à placer ici saint Platon, saint Pline et saint Plutarque ; mais chacun de ces trois saints ne présente qu'un corps, et rien de remarquable que le nom.

POLYCARPE, — évêque de Smyrne, disciple de saint Jean l'évangéliste, martyr du deuxième siècle. « Des témoins oculaires ont beau écrire » que l'évêque de Smyrne, saint Polycarpe, ayant » été condamné à être brûlé, et étant jeté dans » les flammes, ils entendirent une voix du ciel » qui criait : *Courage*, *Polycarpe*, *sois fort*, » *montre-toi homme* ; qu'alors les flammes du » bûcher s'écartèrent de son corps, et formèrent » un pavillon de feu au-dessus de sa tête ; que

(1) Misson, tome Ier., page 16.

» du milieu du bûcher il sortit une colombe, » et qu'enfin on fut obligé de trancher la tête » de Polycarpe. A quoi bon ce miracle, disent » les incrédules? pourquoi les flammes ont-elles » perdu leur nature, et pourquoi la hache de » l'exécuteur n'a-t-elle pas perdu la sienne? » D'où vient que tant de martyrs sont sortis sains » et saufs de l'huile bouillante, et n'ont pu ré- » sister au tranchant du glaive?..... (1) »

Quoi qu'il en soit, saint Polycarpe eut la tête tranchée; et comme on craignait que les chrétiens n'adorassent encore ses os, on les brûla. Le feu ne perdit cette fois rien de sa force, et il est probable que tout fut réduit en cendres; mais les chrétiens se vantèrent d'avoir sauvé quelques ossemens, que l'on vénère peut-être toujours à Smyrne, quoiqu'ils aient été enlevés par les chevaliers de Rhodes qui, dans la suite, les transportèrent à Malte. On possède aussi à Rome divers ossemens de saint Polycarpe, sans parler d'un bras brûlé qui était à Paris à Saint-Jean-en-Grève, et d'un corps entier qui faisait des miracles à l'abbaye de Hautvillé près d'Épernay.

POLYEUCTE, — martyr de Mélitène, au troisième siècle, plus célèbre par la tragédie de Corneille que par son aventure. Son corps était à Mélitène; mais il en avait un second à Constan-

---

(1) Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, au mot *Miracles*.

tinople, où il jouissait de la réputation de punir les parjures. On menait à son tombeau ceux que l'on soupçonnait de vol ; et s'ils niaient leur crime ils étaient punis sur-le-champ, par des miracles perpétuels.

Nos rois de la première race juraient aussi par saint Polyeucte, comme par saint Martin.

PONS ou PONCE, — martyr languedocien ou provençal, au troisième siècle. Il avait un premier corps à Nice, un second corps au monastère de Saint-Pons près de Nice, un troisième corps qui fut brûlé à Cemèle dans les Alpes, par les Lombards du huitième siècle, une quatrième tête à Marseille, et diverses reliques à Pezenas et ailleurs.

PONTS. — Pont d'Avignon.

Les miracles (ou la foi aux miracles) ont quelquefois produit de bonnes choses, témoin le pont d'Avignon.

Au mois de septembre 1176, un jeune berger nommé Benezet, âgé de douze ans, eut une révélation en gardant ses brebis. Il se rendit devant l'évêque d'Avignon qui se nommait Ponce, et lui déclara qu'il avait reçu de Dieu l'ordre de construire un pont sur le Rhône. Le doux prélat prit le jeune paysan pour un insensé, et l'envoya au prevôt de la ville, en le menaçant de le faire écorcher s'il s'avisait de faire l'homme à miracles.

Benezet ne s'effraya point ; il pria le prevôt de

venir avec lui aux bords du Rhône, et devant une grande foule de curieux il chargea sur ses épaules une grande pierre longue de treize pieds et la porta au lieu où le pont devait être bâti.

Il n'en fallut pas davantage. On travailla de toutes parts à répandre le bruit de ce premier miracle. On donna des indulgences à ceux qui coopéreraient au pont; les bourses s'ouvrirent, on fit des legs dans les testamens, et le pont fut construit (1).

Benezet mourut avant de l'avoir vu finir. On l'enterra sur l'édifice qu'on devait à son miracle; on bâtit tout auprès un monastère qui prospéra; et lorsqu'en 1670 on ouvrit le tombeau de saint Benezet, on le trouva si frais qu'on pouvait le prendre pour un corps qu'on y aurait mis la veille (2).

C'était une tradition populaire, dans le comtat d'Avignon, que saint Benezet avait bâti le pont tout seul; mais la construction dura onze années, et plusieurs pièces prouvent que diverses personnes y contribuèrent de leur argent. Quoi qu'il en soit, tous les légendaires conviennent qu'il se fit tous les jours des miracles, depuis le premier coup de truelle jusqu'à la fin des travaux. Le Rhône s'arrêtait, dit-on, à la voix de saint Benezet, et les plus grandes pierres se plaçaient d'elles-mêmes.

---

(1) Bouche, *Essai sur l'histoire de Provence*, t. I, p. 278.
(2) Baillet, 14 avril.

Mais, malgré le miracle de sa construction, le pont d'Avignon fut rompu sous Louis XIV ; on ne put le réparer, et il subsiste sans plus rien présenter qu'un débris. La chapelle de saint Benezet orne toujours l'une des extrémités du vieux pont ; mais on a su en construire un nouveau sous l'empire ; ce beau pont, qui est à cent pas au-dessous de celui de saint Benezet, sera longtemps admiré, sans qu'il soit nécessaire de l'attribuer à un miracle.

PONTS DU DIABLE.

On fait ce conte sur le pont de Saint-Cloud, que l'architecte ne pouvant l'achever, promit au diable (qui s'engageait à le terminer pour lui) de lui donner le premier être qui passerait dessus. Pour s'acquitter de sa promesse, il y fit passer un chat, que le diable emporta d'assez mauvaise humeur (1).

C'est encore le diable qui a fait le fameux pont de Schellenen en Suisse, que l'on appelle *le Pont du Diable*. On attribuait au diable le pont de Ceret, le pont de Pont-à-Mousson, et beaucoup de constructions difficiles. C'est avoir une opinion bien modeste des capacités humaines, et une bien haute opinion des talens du diable (2). Le pont de Sestri à Lucques avait également le diable pour architecte.

---

(1) Piganiol, *Description de Saint-Cloud.*
(2) Voyez *le Diable peint par lui-même*, ch. 19.

PONT DU SAINT-ESPRIT.

On attribue au même petit saint Benezet la construction du pont du Saint-Esprit, qui dura quarante-cinq ans, et qui selon nos bons légendaires, fut achevé en un clin d'œil.

Pendant que des moines s'opposaient à des travaux si utiles, les papes et les rois donnaient des indulgences et des priviléges à ceux qui aïdaient les architectes. Il doit son nom au saint Esprit qui inspira l'idée de le construire.

Il y a plusieurs ponts miraculeux que nous ne pouvons indiquer ici, sans trop nous écarter du sujet que nous traitons.

PORTES. — On dit que les deux principales portes de la cathédrale de Pise, qui sont en fonte, sont les portes du temple de Salomon, et qu'elles furent apportées comme telles de Jérusalem. Mais outre que ces portes ne présentent aucun caractère juif, on aurait dû songer que le temple de Salomon fut détruit, avant qu'on songeât à faire des reliques chez les Pisans.

Lorsque le pape ouvre à Rome la porte sainte pour le jubilé, des maçons abattent le mur qui ferme cette porte ; on distribue les décombres aux dévôts, qui les conservent avec soin et qui ont presque autant de foi à ces reliques qu'à celles des saints. Ces pierres et le mortier béni guérissent diverses maladies.

PRAXÈDE, — vierge et martyre romaine, dont on ne sait pas l'histoire. Son corps est à Rome dans l'église qui porte son nom ; sa tète se voit à Saint-Jean-de-Latran, avec la peau, la langue, les yeux et les lèvres ; mais on ne la montre plus que de fort loin.

On vénère, dans la même église, les éponges avec lesquelles elle recueillait le sang des martyrs, et une fiole remplie de ce sang précieux.

On honore encore dans l'église de Sainte-Praxède le puits où elle cachait ses reliques, et une table de marbre sur laquelle la sainte prenait son sommeil : elle y a laissé une légère empreinte de son corps, qui n'est remarquée que par les dévots. — Les légendaires disent que sainte Praxède fut convertie par l'apôtre saint Pierre.

PRIME ET FÉLICIEN, — martyrs à Rome, au troisième siècle. Ces deux saints frères ont chacun trois corps, 1°. à Toscanella près d'Orviette ; 2°. en France, dans la ville d'Agen ; 3°. à Stein en Carniole.

PRINCIPIN, — martyr de Souvigny en Bourbonnais, sous Agrippin, roi des Goths. Malheureusement on ne connaît point de roi des Goths qui se soit nommé Agrippin. Il fut décapité, et prit, comme saint Denis, sa tête entre ses mains. Il la porta dans une maison où demeurait un aveugle, qui se nommait Machaire. « Je suis Principin, dit-il en entrant ; on m'a coupé la tête et je l'apporte ici. »

Machaire trempe son doigt dans le sang du saint, s'en frotte les yeux et recouvre la vue.

Le corps de saint Principin était honoré à Souvigny (1).

PRIX, PREY ou PRIET, — *Projectus*, évêque de Clermont, en Auvergne, et martyr au septième siècle. Son premier corps était auprès de Venise; il en avait un second disséminé dans diverses églises de Paris, et un troisième au monastère de Flavigny, en Bourgogne.

Il était célèbre en France par une multitude de pèlerinages. On pourrait compter plus de quatre cents églises qui faisaient des miracles au moyen de ses reliques ou de ses images.

A Cormeil, près de Paris, et dans beaucoup d'autres lieux, saint Prix recevait un culte abominable, parce qu'il avait la réputation de faire des enfans aux femmes stériles. On vit long-temps à Cormeil son image, nue comme celle de saint Guignolé, et employée aux mêmes usages.

PROCESSIONS. — On doit regarder comme la principale cause des processions publiques, la nécessité de promener et de montrer au peuple les images et les reliques. C'est ainsi que les païens promenaient leurs dieux et que nous faisons courir nos saints.

---

(1) Légende des moines de Souvigny, citée par M. Dulaure, *Description du Bourbonnais*.

On faisait aussi la procession des bêtes qu'on sacrifiait. On menait par les champs le cochon qu'on immolait à Cérès, le bouc qu'on offrait à Bacchus. On promène toujours le bœuf gras à Marseille, le jour de la Fête-Dieu (1). Il porte sur son dos un enfant, qui représente saint Jean-Baptiste. Quelques-uns prétendent que c'est un reste de paganisme ; mais Ruffi attribue l'origine de cette cérémonie aux confrères du corps de notre Seigneur « qui promenaient tous les ans un bœuf, pour en régaler ensuite les confrères, le jour de la Fête-Dieu. » Il cite des pièces de 1530, qui prouvent du moins que cette procession avait alors l'usage qu'il lui donne, mais qui ne prouvent point que ce ne soit pas un reste du paganisme (2).

Les processions de reliques furent plus générales. On croyait posséder à Billom, en Auvergne, un flacon du sang de notre Seigneur, que l'on promenait tous les ans en procession, le troisième jour de mai. La marche était ouverte par quelques jeunes garçons, vêtus en anges et portant les mystères de la passion en peinture. Venaient ensuite douze hommes représentant les

---

(1) Les nourrices ont bien soin de faire baiser le museau du bœuf gras par leurs nourrissons. Elles se persuadent que cette cérémonie préserve pour toujours un enfant des maux de dents. Les bonnes femmes, qui peuvent faire entrer le bœuf gras chez elles, regardent comme un heureux présage qu'il dépose sa digestion dans leur maison ou dans leur cour.

(2) *Histoire de Marseille*, livre XIV, chap. VI.

douze apôtres, avec les instrumens de leur martyre; après cela les capucins, les pèlerins, et différens ordres de pénitens, parmi lesquels se mêlaient des femmes qui marchaient pieds nus et en chemise, la chandelle à la main.

C'était alors une dévotion que d'aller en chemise à une procession remarquable. De pieuses femmes s'y présentaient même tout-à-fait nues.

En 1224, la reine Blanche et la reine Marguerite de Provence, firent à Paris une procession où plusieurs personnes marchaient en chemise, et quelques-unes sans chemise.

En 1589, il se fit, dans le paroisse de Saint-Nicolas-des-Champs, une belle procession où marchaient plus de mille personnes, tant hommes que femmes et filles, tous absolument nus.

Le prêtre qui portait à Billom la divine relique du précieux sang, se tournait sans cesse de tous côtés pour la montrer aux dévots, et renversait à tout instant le cristal, pour faire voir que la liqueur conservait sa fluidité.

On ajoute qu'autrefois, quand le prêtre déposait sa fiole sur l'autel qui était le but de la procession, les spectateurs voyaient aussitôt une belle étoile, qui se montrait en plein midi, et qui ne se montre plus depuis long-temps.

On croit, au reste, que le sang de Billom n'était que du vin consacré à la messe (1).

---

(1) M. Dulaure; *Description de l'Auvergne.*

On faisait autrefois bien solennellement à Rouen la procession de la gargouille : c'est le nom qu'on donnait au dragon qui fut tué par saint Romain, et dont on promenait l'effigie par la ville.

Dans le quinzième et le seizième siècle, les Normands faisaient à Noël la procession des ânes. Deux ânes, chargés de chapes, marchaient suivis des chanoines habillés en prophètes. Virgile y figurait, à cause que sa quatrième églogue est, selon les théologiens, un poëme sur la naissance de Jésus-Christ. Balaam était monté sur son âne ; et Daniel menait en lesse Nabuchodonosor transformé en bœuf.

Le jour des rois, un prêtre, travesti en vierge, tenait sur ses genoux un enfant nu, que trois chanoines, habillés en mages, venaient adorer. L'un d'eux était barbouillé de noir, pour représenter un nègre.

Le samedi saint, ces trois chanoines, coiffés de béguins, pour figurer les trois Maries, allaient pleurer sur le sépulcre.

« On choisissait à Dieppe, le jour de l'Assomption, plusieurs jeunes filles. La plus belle représentait la vierge, les autres les filles de Sion. Un prêtre et onze laïcs, costumés en apôtres, portaient la Vierge, couchée dans un lit, environnée du clergé, des minimes, des capucins, et suivie des magistrats de la ville. Parmi eux étaient mêlés des hommes chargés de jeter aux spectateurs des poires molles.

» Cette procession se rendait à l'église, dans

laquelle était élevé, sur une tribune, un théâtre représentant le ciel. Un vieillard vénérable, coiffé d'une tiare, était assis sur des nuages, entouré d'étoiles et surmonté d'un soleil d'or; c'était le père éternel.

» Des marionnettes de grandeur naturelle figuraient les chérubins, parcouraient l'air, battaient des ailes, sonnaient de la trompette et faisaient jouer un carillon.

» Dès le commencement de la messe, deux anges descendaient, prenaient dans le chœur une effigie de la Vierge, et l'enlevaient dans le ciel, où le père éternel la couronnait et lui donnait sa benédiction. Pendant toutes ces cérémonies dramatiques, un personnage, nommé *Gringalet*, égayait la fête en faisant des grimaces, des contorsions et des culbutes (1). »

Le vendredi saint, à Courtray, on donnait vingt-cinq francs à un pauvre homme pour représenter les souffrances du Sauveur. On le menait en procession dans toutes les rues, vêtu d'une robe violette, couronné d'épines et chargé d'une croix. Douze moines faisaient l'office de bourreaux, le tirant à eux de tous côtés avec de grosses cordes qui lui liaient le corps. Un autre homme venait jouer le rôle de Simon le Cyrénéen, et soulager ce malheureux, qui n'arrivait à l'église qu'à demi mort. Ordinairement il ne laissait échapper ni

---

(1) *Voyage de M. Cadet-Gassicourt en Normandie*, t. II et notes communiquées.

plainte ni murmure, parce qu'on l'assurait qu'il allait au ciel, s'il mourait sous les coups.

A Bruxelles, on crucifiait aussi un homme, le vendredi saint. Mais on prenait un scélérat condamné à mort, à qui on accordait la vie s'il jouait bien son rôle. La crucifixion ne se faisait qu'après une procession lugubre; les confrères de la miséricorde marchaient en tête, le visage masqué, et traînant à leurs pieds de gros boulets de canon attachés avec des chaînes de fer. Des moines, travestis en Juifs et en bourreaux, accompagnaient celui qui représentait Jésus-Christ. Ils étaient armés de grands clous et de marteaux. Après la procession ils le faisaient monter sur un échafaud, le dépouillaient nu, tiraient ses habits au sort, l'étendaient enfin sur une croix haute de vingt pieds, et lui attachaient les pieds et les mains avec des courroies, sous lesquelles étaient des vessies pleines de sang, qui laissaient croire au peuple qu'on avait réellement percé les pieds et les mains du crucifié.

A Venise, le vendredi saint, on portait le saint sacrement en procession dans un cercueil couvert de velours noir.

Les pénitens, coiffés de leurs bonnets pointus, hauts de deux pieds, et les épaules nues, auraient cru mal fêter Notre-Seigneur, s'ils ne s'étaient pas fouettés jusqu'au sang, avec des fouets de cordes (1).

(1) *Histoire des Religions et des Mœurs de tous les peuples*, tome V, pages 104 et suivantes.

On faisait encore, à la fin du règne de Louis XV, la procession du jeudi saint, établie à Perpignan au quatorzième siècle. Cette procession, qui durait depuis dix heures du soir jusqu'à quatre heures du matin, parcourait presque toutes les rues de la ville. Les églises étaient magnifiquement illuminées. Deux trompettes et un porte-enseigne habillés de rouge ouvraient la marche. Suivaient deux bannières noires chargées des instrumens de la passion. Les pénitens venaient ensuite, masqués, coiffés de hauts bonnets pointus et portant des cierges de cire rouge.

Les confréries étaient séparées par les *mystères;* on appelait ainsi des sculptures de grandeur naturelle, portées sur des brancards et représentant les diverses circonstances de la passion. Les jardiniers portaient le jardin des olives; les menuisiers la flagellation; les procureurs le couronnement d'épines; la noblesse portait l'*Ecce-homo*.

Un bonhomme figurait Jésus-Christ portant sa croix; sainte Véronique l'accompagnait avec son mouchoir; saint Jean avec une palme, la Sainte-Vierge en pleurs, et la Madeleine avec les cheveux épars.

Il y avait aussi des *saints Jérômes*, des *Dames-Jeannes*, qui portaient le casque et la cuirasse, avec une tête de mort; les *traîneurs de chaînes* marchaient deux à deux; les *barres de fer* avaient les bras étendus sur des broches ou sur de longs morceaux de fer battu, et restaient souvent six heures dans cette position. Les flagellans avaient

un jupon blanc et les épaules nues. Un amant faisait bien la cour à sa maîtresse, s'il la fouettait jusqu'au sang (1).

La fameuse procession d'Aix était plus singulière encore. On en attribue l'institution au roi René. Elle sortait à onze heures et demie de l'église de Saint-Sauveur ; la croix de la métropole ouvrait la marche, suivie de cinquante bannières représentant les corps et métiers. Venaient ensuite les ermites, les moines et les soldats du guet. La bazoche y paraissait, avec les notaires et les procureurs.

Cette procession se fait encore avec quelques suppressions. Hérode est entouré d'une douzaine de diables qui le tourmentent avec leurs fourches. C'est le jeu des grands diables.

Dans le jeu des petits diables, un enfant en corset blanc tient une longue croix, et fuit devant trois diables. Cet enfant représente une petite âme. Il a auprès de lui son ange gardien, qu'un quatrième diable rosse à coups de bâton. Les diables ont de longues cornes, des culottes noires chargées de flammes, et chacun une vingtaine de sonnettes en bandoulières. Ils tiennent la fourche à la main et sautent continuellement.

Il y a aussi une diablesse, dont le costume est la caricature des modes actuelles du pays ; elle porte une brosse et cherche à brosser l'habit du roi Hérode.

---

(1) *Voyages en France et autres pays*. Chez Briand, T. II.

Ces diables entendent la messe à Saint-Sauveur. Ils ne font pas leurs jeux dans l'église ; mais ils les commencent devant l'image de la Vierge qui est à la porte.

Dans le jeu du chat, Moïse montre au peuple les tables de la loi ; quatre ou cinq Juifs, qui représentent le peuple, tournent avec vitesse autour du veau d'or. Un d'entre eux, qui porte un chat enveloppé dans un mouchoir, le jette ensuite aussi haut qu'il peut ; il ne doit pas le laisser tomber à terre.

La reine de Saba fait les révérences en remuant les fesses avec agilité. Son écuyer porte, à la pointe d'une épée, un petit château doré, garni de girouettes. Ses trois dames d'atours ont à la main des coupes d'argent.

Dans le jeu de la belle étoile, un homme en longue robe blanche porte une étoile d'or au bout d'une perche ; les trois rois mages suivent avec leurs pages, coiffés de bonnets en pain de sucre.

Le massacre des innocens est représenté par des enfans qui se traînent à terre ; Hérode, accompagné d'un fusilier, ordonne le massacre au son du tambour.

Judas paraît ensuite avec sa bourse ; saint Paul l'épée à la main ; saint Pierre avec ses clefs ; saint Jacques avec des coquilles ; saint Luc avec la tête d'un bœuf ; saint Marc avec la tête d'un lion : saint Simon, coiffé d'une mitre, chargé d'une chape, porte au bras gauche un panier

d'œufs, et distribue des bénédictions de la main droite. Saint Jean-Baptiste est vêtu d'une peau de mouton.

Les apôtres et les évangélistes marchent sur deux files. Ils font place à Judas, qui donne le baiser à Jésus-Christ, habillé d'une longue robe et portant sa croix.

Cette scène est suivie du ballet des chevaux de frise, exécuté par sept ou huit jeunes gens sautant en cadence, le corps passé dans des chevaux de carton.

Les danseurs leur succèdent, et sont remplacés par des teigneux, qui figurent les lépreux de l'Évangile. Tous ont la tête rase. L'un porte un peigne, l'autre une brosse, un troisième des ciseaux; un quatrième, coiffé d'une vieille perruque, évite tant qu'il peut la rencontre de ses trois compagnons.

Saint Christophe, qui vient après, porte un petit Jésus sur l'épaule droite. C'est un mannequin haut de neuf à dix pieds, qu'un crocheteur fait mouvoir.

Le vilain jeu de la mort succède à saint Christophe. Un homme habillé d'un surtout noir, peint en squelette, traîne une faux sur le pavé, et fait reculer les spectateurs qui ne donnent pas une pièce de monnaie à son quêteur.

La veille de la Fête-Dieu, on faisait autrefois la course du guet, où figuraient la Renommée à cheval, le duc et la duchesse d'Urbin montés

sur des ânes (1), Momus à cheval, Mercure, la Nuit, Pluton, Proserpine, Neptune, Amphitrite, Pan, Syrinx, tous à cheval; Bacchus dans un petit char; Mars, Minerve, Apollon, Diane, Saturne, Cybèle, à cheval; Jupiter, Junon, Vénus, Cupidon, dans un char très-brillant; tous ces dieux vêtus d'une manière bizarre et mêlés avec les apôtres, les saints, les trois parques, la reine de Saba, les diables et le reste (2).

Cette fête se fait à Aix tous les deux ans; mais elle a subi beaucoup de modifications. Elle attire cependant un grand nombre de curieux.

La procession de la Fête-Dieu d'Angers n'était guère moins remarquable.

A la procession de Beauvais, où les femmes ont le pas sur les hommes, en mémoire de l'action héroïque de Jeanne Hachette, on portait solennement la châsse de sainte Angadrème, patronne de la ville, qui était déposée dans l'église de Saint-Michel. Lorsqu'on s'arrêtait à la cathédrale, les chanoines, gardiens de la châsse, avaient bien soin de ne la pas laisser entrer dans le chœur, parce qu'on savait que le chapitre de la cathédrale s'en serait emparé.

Cette châsse, perdue à la révolution, fut retrouvée par un chanoine; et la procession rétablie

---

(1) Pour railler un duc d'Urbin qui fut vaincu par le fils du roi René en 1461.

(2) *Soirées provençales de* M. Bérenger. *Voyages en France*, *Histoire des Religions*, etc.

en 1806, par un décret impérial daté du camp de Posen (1).

Il y avait, à Autun, à Dijon, à Rouen, et dans beaucoup d'autres villes, des processions plus ou moins curieuses, des fêtes de fous, des fêtes de l'âne; on promenait avec les reliques des ânes mitrés. On jouait aux dés dans les églises; on mangeait la soupe sur l'autel où le prêtre officiait. On faisait des feux de joie dans le chœur; on brûlait de vieilles savates, etc. La plupart de ces farces pieuses furent supprimées par le concile de Trente, qui défendit aussi le mariage des prêtres.

On faisait à Marseille la course du cheval de saint Victor, le jour de sa fête. Un gentilhomme marseillais, qui avait le titre de capitaine de saint Victor, paraissait à cheval, armé de toutes pièces et tenant en main un guidon de satin cramoisi, sur lequel était brodée l'image du saint. Il fermait la grande procession de toutes les églises; mais à chaque instant il se détachait pour faire des courses dans différentes rues. On lui donnait ensuite une somme d'argent.

Depuis le commencement du dix-septième siècle, cette parade continua, sans faire partie de la procession.

D'autres cavaliers couraient aussi le guet de saint Lazare; et dans tout le midi les fêtes des

---

(1) *Histoire des Religions et des Mœurs*, tome VI.

saints dont on avait quelques reliques se célébraient avec des cérémonies semblables.

On promène toujours à Tarascon la tarasque, ou le dragon de sainte Marthe. C'est une longue poutre peinte, ou un dragon de toile empaillée, que l'on charge d'artifices pour le dénoûment.

A Montpellier on fait toujours la danse du chevalet, durant les huit jours de la Fête-Dieu. On ne sait trop l'origine de cette cérémonie. Des hommes dans des chevaux de frise courent les rues, avec des polichinelles qui les font danser. Ce n'est peut-être pas un mauvais moyen d'adorer Dieu que de se divertir sans scandale.

La procession de la Fête-Dieu, à Valréas, au comtat Venaissin, avait quelque chose de gracieux. Un homme, habillé en laboureur qui va semer, ouvrait la marche. On conduisait à côté de lui une charrue décorée de rubans, de branches de buis, et accompagnée de divers instrumens d'agriculture. On avait élu un roi des bouviers, qui assistait à la procession, la hallebarde à la main (1). Ces cérémonies simples et innocentes valent mieux sans doute que les fêtes de certains moines.

Par exemple, la fête des Innocens, chez les cordeliers d'Antibes, se célébrait d'une manière si abjecte, que l'on ne conçoit pas de telles brutalités. Les pères religieux n'allaient pas au chœur

---

(1) M. Dulaure, *Description du comtat Venaissin.*

ce jour-là ; mais les frères lais, les frères coupe-choux, les quêteurs, les cuisiniers et les marmitons s'emparaient de l'église et y faisaient l'office. Ils s'habillaient de vieux habits sacerdotaux qu'ils mettaient à l'envers ; ils tenaient leurs livres du bas en haut, et ils portaient sur le nez des lunettes dont ils avaient ôté le verre, pour le remplacer par des morceaux d'écorce d'orange ; ce qui leur donnait une figure épouvantable. Ils ne chantaient point d'hymnes ; ils poussaient des cris et des sons mal articulés : on aurait cru entendre une bande de porcs.

Et c'est par ces abominations que les moines souillaient les temples (1), dans les mêmes temps où l'on brûlait un laïc, qui avait manqué de respect à une image de pierre.

Les processions des rogations, instituées à Poitiers par saint Mamert, étaient autrefois entourées de coutumes assez singulières. Bouchet, témoin oculaire (2), raconte que, quand cette procession passait dans le faubourg du Pont-Joubert, le trompette de la ville, monté sur un rocher, lançait contre la châsse de saint Hilaire une bouteille pleine de vin : s'il était assez adroit pour la toucher, il avait la valeur de la partie de la châsse que le vin avait mouillée. Mais aussi il était excommunié.

---

(1) *Lettre du P. Neuré à Gassendi en* 1645, citée dans le *Voyage de M. Cadet-Gassicourt en Normandie.*

(2) Cité par M. Dulaure, *Description dù Poitou.*

On figurait, dit-on, par-là les persécutions des infidèles qui, en pervertissant les chrétiens, sont maudits et damnés.

On supprima cette cérémonie au commencement du seizième siècle, parce qu'il se trouvait des gens qui s'en moquaient; ce qui était aux bonnes personnes scandale et occasion de pécher. Mais on conserva l'usage de porter à ces processions la figure d'un dragon volant, que le peuple nomme *la bonne sainte Vermine*; on voulait rappeler le dragon dont sainte Radegonde avait délivré le pays.

Il n'y avait guère de processions qui n'eussent quelque chose d'absurde. A Paris, le dragon de saint Marcel avait toujours la gueule ouverte; et les dévots se croyaient obligés d'y jeter quelque chose pour les bedeaux.

Mais il faudrait plusieurs volumes pour faire un traité complet de nos processions; nous devons nous borner aux principales; nous avons parlé de quelques autres, qui ne sont pas mentionnées ici, dans les articles des saints qui en furent l'objet (1).

PROTAIS. — Voyez *Gervais et Protais.*

PROTE, — martyr avec saint Hyacinthe, au commencement du quatrième siècle. On prétend

---

(1) Les autres processions remarquées dans cet ouvrage sont indiquées au mot *Procession* dans la dernière table.

que ces deux saints étaient eunuques. Ils ont laissé chacun trois corps ; premièrement à Rome, dans l'église de Saint-Jean-des-Florentins ; 2°. à Selgenstad sur le Mein ; 3°. à Como dans le Milanais.

PROVERBES. — *Il vaut mieux s'adresser à Dieu qu'à ses saints.*

Il n'est telle chasse que de vieux chiens ; il n'est bonne chasse que de vieux saints.

A chaque saint sa chandelle.

On dit d'un homme dont les affaires vont mal qu'*il ne sait plus à quel saint se vouer.*

Un homme disgracié est un *saint qu'on ne chôme plus*, ou qui n'est bon à rien.

On dit d'un honnête homme : *il y a pires saints en Paradis ;* et d'un hypocrite : *c'est un petit saint de bois. — On n'a point foi à ses reliques*, etc.

On respecte une femme *comme un corps saint*, lorsqu'elle n'est pas aimable et qu'on ne la touche pas. *C'est une relique.*

Un homme chaussé trop étroitement est *à la prison de saint Crépin.*

Si deux personnes ne peuvent se quitter, *c'est saint Roch et son chien.*

On dit d'un homme qui estime quelque objet qu'*il en fait une relique.*

On dit d'une belle femme qui est sotte que c'est *une belle image.*

Il ne faut pas chômer les fêtes, avant qu'elles ne soient venues.

Il y en a beaucoup d'autres.

PUDENTIANE ou POTENTIANE, — sainte du deuxième siècle, dont on ne sait absolument rien. Son église, qui est fort ornée, passe pour l'une des plus anciennes de Rome, où l'on vénère sa tête. Son corps était à Châtillon-sur-Seine; elle en avait un second à Bologne, un troisième à Prague, diverses reliques à Douay, à Parme, à Cologne.

On vénère à Rome un puits où elle cacha, dit-on, le sang de trois mille martyrs (1). — On fait sainte Pudentiane sœur de sainte Praxède.

Q.

QUARANTE MARTYRS. — C'est sous ce nom qu'on désigne quarante soldats de la garnison de Sébaste en Cappadoce, qui souffrirent le martyre en 320, sous la persécution de Licinius. On les condamna aux flammes; et après que leurs corps furent réduits en cendres, on les jeta dans l'Iris. Mais ces saints restes brillaient dans l'eau comme des diamans, à ce que dit Ribadéneira; si bien que les chrétiens les découvrirent, et qu'en peu de temps, selon saint Grégoire de Nysse, il n'y eut presque pas de pays dans la chrétienté qui n'eut quelque chose de leurs reliques.

Dès le sixième siècle, on aurait fait plus de

(1) *Merveilles de Rome*, édition de 1730, page 58.

cent vingt corps avec ce qu'on montrait des cendres des quarante martyrs.

Une dame de Constantinophe s'était fait enterrer avec un petit coffre plein de ces saintes reliques ; comme cette femme était de l'hérésie macédonienne, les quarante martyrs se déplûrent en sa compagnie. Ils apparurent tous ensemble, vêtus de robes blanches, dans la chambre de l'impératrice Pulchérie, et lui demandèrent de les loger en lieu plus convenable. Saint Thyrse, à qui la princesse faisait alors bâtir une église, arriva en même temps, désigna à Pulchérie le lieu où elle trouverait les cendres des quarante martyrs, et lui ordonna de les faire transporter auprès de son corps, et de leur rendre les mêmes honneurs qu'à lui Thyrse et aux autres grands saints.

Les saintes cendres se trouvèrent ; on les plaça honorablement ; elles firent tant de miracles, qu'en 590 l'empereur Maurice dédia une belle église sous le nom des Quarante Martyrs. On vénère encore à Milan, à Rome, à Brescia, et dans une foule d'autres villes, quelques restes qu'on attribue à ces saints.

QUATRE COURONNÉS.— On nomme ainsi, sans trop savoir pourquoi, quatre martyrs qui s'appellent Sévère, Severin, Carpophore et Victorin. Leurs corps sont à Rome dans l'église des Quatre Couronnés, qui est un titre de cardinal ; mais ces mêmes corps sont aussi à Toulouse.

QUENTIN, — martyr au Vermandois en 287. On dit que Rictius-Varus lui fit vainement souffrir divers supplices. On lui brûla les côtes, on le déchira avec des peignes de fer, on lui perça tous les membres avec de longues broches. Il fallut pour se défaire de lui, lui faire trancher la tête. On jeta son corps et son chef dans la Somme, où ces saintes reliques demeurèrent ignorées plus d'un demi-siècle.

Enfin une femme qui se nommait Eusebie, et qui était aveugle depuis neuf ans, eut révélation qu'elle recouvrerait la vue par l'attouchement des reliques de saint Quentin; elle les fit chercher aux bords de la Somme, dans les lieux que la révélation lui avait indiqués; et aussitôt qu'elle se fut mise à genoux, le saint corps, blanc comme la neige, et odorant comme les parfums exquis, sortit de la bourbe et vint se jeter entre les bras des bateliers. La tête qui était un peu plus loin, s'empressa en même temps de se rejoindre au corps. Eusebie recouvra l'usage de ses yeux, et fit bâtir une église, où l'on ensevelit honorablement les restes du saint. Tout cela se passait dans un faubourg d'Augusta, qui porta depuis le nom de saint Quentin.

On enterra si bien le corps et la tête de Quentin, qu'on ne le retrouva plus, pendant trois cent vingt ans. Mais comme son nom était très-révéré, on s'avisa, en l'an 640, de le rechercher de nouveau pour le mettre dans une châsse. Un prêtre nommé Morin, qui avait été chapelain de la cour,

et qui s'y était perverti, eut la présomption qu'il découvrirait saint Quentin. La témérité de ce lubrique fut punie. Il n'eut pas plutôt prit le hoyau pour fouiller dans l'église, qu'il tomba paralytique; le manche du hoyau, s'attacha à sa main sans qu'on pût l'en ôter; les vers qu'il avait remués se jetèrent sur son corps avec fureur. En vingt-quatre heures, ce fut un homme mort; ce qui sema l'épouvante et fit bien redouter le saint.

Lorsque saint Éloi fut fait évêque de Noyon et du Vermandois; il voulut à son tour retrouver Quentin. Comme il était saint, il ne craignit pas d'être mangé par des vers en fureur.

Premièrement il s'adressa à Jésus-Christ et lui dit : « Je vous proteste que je ne prendrai aucune nourriture, jusqu'à ce que vous m'ayez fait découvrir le corps du martyr Quentin. » C'était en l'année 641, un an après l'accident de Morin. Le ciel se soumit à la volonté si fortement prononcée d'Éloi, qui fit fouiller et qui trouva ce qu'il cherchait, dès le premier jour.

Il fit mettre le corps de Quentin dans une châsse d'or, d'argent et de pierreries. Il en ôta les dents et les cheveux; il retira les broches et les clous que les bourreaux avaient fichées dans le corps du saint; il distribua à diverses églises ces précieux objets, qui faisaient beaucoup de miracles.

Le corps et la tête de saint Quentin doivent être toujours dans la ville qui porte son nom. Avant la révolution, ces reliques étaient gardées par

quatre ou cinq moines, qui avaient vingt-cinq mille livres de rentes.

On dit qu'il a une seconde tête et une troisième main à Cambray, comme il avait une troisième mâchoire à Port-Royal de Paris. Toutes ces reliques échappèrent aux ravages des Normands.

On montrait aussi à Saint-Quentin, dans un reliquaire de grand prix, une grosse dent, que l'on disait la principale de celles qu'Éloi tira du chef de notre saint. La mâchoire jeta un sang frais et vermeil, que l'on a conservé; et la dent répandit à l'instant une si grande clarté, que toute l'église en fut éclairée, quoique ce fût au milieu de la nuit. Il est vrai qu'Éloi avait fait allumer trois ou quatre cents flambeaux. Mais pour montrer que le miracle est incontestable, on ajoute que la lumière de la dent se répandit aussi par toute la ville. Nous n'y étions pas pour disputer là-desssus.

L'église de saint Quentin célèbre toujours ce prodige, et tâche de suppléer au miracle qui ne s'est fait qu'une fois, par une immense quantité de cierges. Cette cérémonie, qui s'appelle l'*allumerie*, a lieu le 2 de janvier.

QUINTIEN, — évêque de Rodez et ensuite de Clermont en Auvergne. Son corps demeura dans cette dernière ville. — C'est à lui que saint Amand ou Chamant se montra, pour le gourmander d'avoir exposé ses os pouris à un culte qui n'est pas dû à des os pouris. — Quintien mourut en 527.

QUIRIN, — martyr de Sisseg en Pannonie au quatrième siècle. On le fit jeter à la rivière avec une meule au cou. Mais, chose admirable! cette meule de moulin nageant sur l'eau conservait la vie à celui que l'on voulait noyer.

Quirin, entraîné par le cou, à la suite de sa meule qui flottait, se mit à louer et glorifier la majesté divine qui confondait ses ennemis. Il fit ensuite, dans cette position, un bon sermon aux chrétiens qui se trouvaient sur le rivage, pour les confirmer dans la foi, Après quoi, las de nager, il s'en alla doucement au fond de l'eau, comme dit le révérend père Ribadéneira, au quatrième jour de juin.

Son corps fut nécessairement retiré dans la suite, et enterré à Sabarie. On prétend qu'il fut apporté à Rome, vers l'an 395. Si cela est vrai, saint Quirin n'a que quatre corps. Le premier est à Rome dans l'église de Sainte-Marie *in trastevere*, le second à Milan, le troisième à Aquilée. Le quatrième fut apporté en 746 dans l'abbaye de Tegernsée en Bavière. Il doit être à Frising.

FIN DU TOME SECOND.

DICTIONNAIRE

CRITIQUE

DES RELIQUES ET DES IMAGES

MIRACULEUSES;

Précédé d'un Essai historique sur le Culte des images et des reliques, sur les troubles élevés par les Iconoclastes, etc.

Suivi du Traité des Reliques de J. Calvin, et de neuf Tables alphabétiques.

PAR J.-A.-S. COLLIN DE PLANCY.

« Et je vis (dans les enfers) entre les mains des démons un saint évêque dont les reliques avaient fait des miracles. »

DENYS LE CHARTREUX, *de Quat. Nov. art.* 47.

« Vous commandez à un ouvrier de vous faire des dieux, vous les achetez à prix d'or, et vous les adorez. »

ISAÏE, *chap.* 46.

TOME TROISIÈME.

PARIS,

GUIEN ET COMPAGNIE, LIBRAIRES,

BOULEVART MONTMARTRE, N°. 23.

1822.

DICTIONNAIRE

CRITIQUE

DES RELIQUES ET DES IMAGES

MIRACULEUSES;

PAR J.-A.-S. COLLIN DE PLANCY.

« Et je vis (dans les enfers) entre les mains des démons, un saint évêque dont les reliques avaient fait des miracles. »

DENYS LE CHARTREUX, *de Quat. Nov. art.* 47.

« Vous commandez à un ouvrier de vous faire des dieux, vous les achetez à prix d'or, et vous les adorez »

ISAÏE, *cap.* 46.

TOME TROISIÈME.

PARIS,

GUIEN ET COMPAGNIE, LIBRAIRES,

BOULEVART MONTMARTRE, N°. 23.

Janvier 1822.

DICTIONNAIRE

CRITIQUE

DES RELIQUES ET DES IMAGES.

III.

ON VIENT DE METTRE EN VENTE

CHEZ LES MÊMES LIBRAIRES :

IMOGÈNE, ou les Moines du Liban. 2 vol. in-12, fig. Prix, 5 fr. (Le sujet a été pris dans la légende attendrissante de sainte Marine.)

OEUVRES DE MIRABEAU, réunies en une seule collection par des titres suivis. Dix volumes in-8°. contenant les OEuvres oratoires, l'Essai sur le despotisme, le livre de la Liberté de la presse, les Lettres de cachet et les Prisons d'état, l'Histoire secrète de la cour de Berlin, les Léttres à Sophie, le Portrait de Sophie et celui de Mirabeau, avec deux *fac-simile* de son écriture ; son Éloge par Cérutti ; l'Essai sur sa vie privée par Cadet-de-Gassicourt, etc. Prix, 70 fr. et par la poste 85 fr. Il n'y a eu que 100 exemplaires.

Autres ouvrages de M. Collin de Plancy.

DICTIONNAIRE FÉODAL, seconde édition. 2 vol. in-8°. Prix, 10 fr.

MÉMOIRES D'UN VILAIN DU QUATORZIÈME SIÈCLE. 2 vol. in-12. Prix 5 fr.

DICTIONNAIRE INFERNAL. Épuisé. La seconde édition est sous presse. Elle formera quatre forts vol. in-8°., et sera ornée d'un *fac-simile* de l'écriture du diable, dans le procès des sorcières de Verviers.

LE DIABLE PEINT PAR LUI-MÊME, ou Galerie de petits Romans et de Contes tirés des légendaires et des démonomanes, etc. Un vol. in-8°. fig. Prix, 6 fr.

LA PRISE DE CONSTANTINOPLE PAR MAHOMET II, nouvelle historique. 2 vol. in-12. Prix, 5 francs.

ANECDOTES DU XIX^e^. SIÈCLE. Deux vol. in-8°. Prix, 10 fr.

IMPRIMERIE DE FAIN,
Place de l'Odéon.

DICTIONNAIRE

CRITIQUE

DES RELIQUES ET DES IMAGES.

R.

RABONI. — Les femmes invoquaient, dans l'église de l'abbaye de Montmartre, un certain saint Raboni, qui avait la réputation de *rabonnir* les maris jaloux ou méchans, ou de les faire mourir dans l'année.

L'image de ce saint rapportait bien de l'argent aux religieuses de Montmartre, comme l'observe Sauval (1).

RACHEL. — Quoique Rachel ait adoré des

(1) Cité par M. Dulaure : *Description des environs de Paris*, tome II, article *Montmartre*. Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, article *Beker*. — Sainte Anastasie, ayant un méchant mari, s'adressa à saint Chrysogone qui pria, et le mari mourut. On croit que saint Chrysogone est le même que saint Raboni. Lamonnaie, dans le *Menagiana*, raconte qu'une femme fit une neuvaine à saint Raboni, pour le prier de rendre son mari moins brutal. Quatre jours après, le mari étant mort, elle s'écria : Que le saint est bon! il donne plus qu'on ne lui demande. (Note de M. Dulaure).

idoles, et qu'elle ait volé les dieux de Laban, on en a fait une sainte. On vénère toujours son tombeau, sur le chemin qui va de Bethléem à Rama. Son corps était à Constantinople.

RADEGONDE, — sixième femme de notre roi Clotaire Ier. Elle honorait si fort les prêtres, qu'elle leur baisait les pieds et les servait à table (1). Elle aimait tant la croix, qu'elle s'en imprima la forme sur le corps, avec le bout d'une pique rougie au feu; et qu'elle fit venir, pour la première fois en France, un morceau de la vraie croix.

Lorsqu'elle vit que son mari se lassait d'elle, Radegonde se retira à Poitiers, où elle se fit abbesse de religieuses. Elle avait tant de ferveur, qu'il fallait à chaque instant lui appliquer sur l'estomac des feuilles trempées dans l'eau, pour tempérer la chaleur qui la dévorait.

« Notre Seigneur la caressait souvent visiblement. Une fois il lui apparut et la prit sur ses genoux : Radegonde, lui dit-il, vous n'êtes que sur mes genoux; bientôt vous serez sur mon cœur. »

Quelques courtisans, ayant calomnié les mœurs de Radegonde auprès du roi, moururent honteusement en allant à la selle; ce qui fit respecter la sainte.

Des marins, sachant la vertu de Radegonde,

---

(1) Ribadéneira, 13 août.

l'invoquèrent dans une tempête, quoiqu'elle fût encore vivante. Incontinent, une colombe blanche comme la neige voltigea autour du vaisseau. Un matelot la prit, lui arracha trois plumes qu'il trempa dans la mer, et aussitôt la mer s'apaisa. Ces trois saintes plumes se conservaient à Poitiers, où elles faisaient des miracles.

Un an avant sa mort, elle vit la nuit un jeune homme d'une exquise beauté, qui lui fit mille caresses. Elle le repoussa d'abord très-durement, le prenant pour un séducteur; elle avait alors soixante-huit ans. Mais le beau jeune homme lui parla si honnêtement, qu'elle vit qu'il n'en voulait pas à sa chasteté, et qu'il venait tout simplement lui annoncer sa mort, de façon qu'elle le traita mieux (1).

L'abbaye de Sainte-Croix, que Radegonde fonda à Poitiers, avait deux cents religieuses lorsqu'elle mourut. Malgré ce saint établissement, et la piété qu'elle fit paraître, Radegonde fut en butte aux traits de la médisance. On lui reprocha sa trop grande intimité avec le poëte Fortunat, qui était sans cesse auprès d'elle, qui en recevait et lui faisait des présens, etc. Mais ces soupçons furent détruits par les miracles que la princesse opéra après sa mort.

On vénérait à Poitiers le corps de sainte Radegonde, qui se trouvait double dans l'abbaye de Quinçai, à deux lieues de cette ville, quoique

(1) Tout cela est extrait de Ribadéneira, cité.

les Normands l'eussent, dit-on, anéanti au neuvième siècle. Il fut brûlé pour la seconde fois par les protestans, dans ces deux endroits, en l'année 1562, avec tant de publicité qu'on n'osa le reproduire. Mais son tombeau faisait des guérisons miraculeuses au dernier siècle.

En 1412, lorsque le duc de Berri fit ouvrir ce tombeau, on y trouva le corps de Radegonde encore entier, quoiqu'enseveli depuis huit cent vingt ans. Le duc voulut lui faire couper la tête pour l'emporter à la sainte chapelle de Bourges. Les assistans furent saisis d'une telle frayeur à cette proposition, qu'il fallut y renoncer. Le prince se contenta d'emporter l'anneau d'alliance que la sainte avait au doigt; mais on ajoute qu'elle retira sa main, lorsqu'il voulut aussi lui ôter l'anneau religieux.

On voyait dans l'ancienne église la fameuse chapelle du *pas de Dieu*, bâtie sur l'emplacement de la chambre qu'occupait la sainte. On contait que Jésus, lui ayant apparu sous la forme du beau jeune homme dont nous avons parlé, avait laissé dans sa cellule l'empreinte d'un de ses pieds; c'est ce qu'on nommait le pas de Dieu (1).

On montrait enfin la meule dont Radegonde

---

(1) Il y a dans le Poitou d'autres pas que l'on vénère. On montrait auprès de Cîteaux le pas de la biche, empreint sur une pierre, aux bords de la Vienne. On disait que Clovis passa cette rivière à gué, à la suite d'une biche miraculeusement envoyée, parce que le ciel voulait lui faire gagner la bataille de Vouillé.

se servait pour moudre le grain nécessaire à la nourriture de ses religieuses, et le mortier où elle pilait les drogues qu'elle employait dans leurs maladies (1). Ce qui reste de ces saintes reliques ne fait plus merveilles.

RAIMOND DE PEGNAFORT, — général des dominicains, mort en 1275. Il fut confesseur du pape Grégoire IX, à qui il ordonnait pour pénitence d'expédier plus promptement et à meilleur marché les affaires qu'on portait en cour de Rome.

Un jour qu'il voulait passer de l'île de Mayorque à Barcelone, comme il n'avait point de vaisseau, il prit la chape de son compagnon, l'étendit sur l'eau, et s'y embarqua en faisant le signe de la croix, avec autant d'assurance que si c'eût été un bateau. Puis ayant fiché son bourdon au milieu de la chape, il appela son compagnon qui n'osa le suivre. Il releva donc un coin de ladite chape, en guise de voile, fit en six heures plus de cinquante lieues de mer, et arriva heureusement à Barcelone.

Avant de se montrer dans la ville, il mit sur ses épaules la merveilleuse chape, aussi sèche que si on l'eût tirée d'un coffre, et entra pour souper dans un couvent dont les portes étaient

---

(1) M. Dulaure, *Description des principaux lieux de France*, tome IV, du *Poitou*.

fermées, car il passait comme un esprit à travers les murailles (1).

On garde cette chape à Barcelone, avec son corps qui fait des miracles. Il sort continuellement de son tombeau une poussière sainte, qui guérit les fièvres, les hémorragies, les maux d'enfans ; pour peu qu'on ait le courage d'en boire une demi-once dans un verre d'eau.

RÉGNOBERT, — ou *Rénobert* ou *Raimbert*, évêque de Bayeux au septième siècle.

Les deux parties de son corps, qui étaient en 1789 à Corbeil près de Paris et au prieuré de Saint-Raimbert près de Besançon, sont, dit-on, à peu près perdues. Mais on doit avoir encore sa chasuble à Bayeux.

Elle était renfermée dans un petit coffre d'ivoire, de figure antique, avec une serrure d'argent. On voyait sur cette serrure une inscription arabe, dont voici le sens : « Quelque honneur que nous » rendions à Dieu, nous ne pouvons pas l'hono- » rer autant qu'il le mérite. » C'est, dit-on, une inscription mahométane.

On ne savait trop comment la chasuble du saint se trouvait dans un coffre arabe, lorsque le révérend père Tournemine expliqua la chose. Il prétendit que Charles-Martel, ayant vaincu les Sarrasins dans la Touraine, pilla leur camp, et prit la cas-

(1) Ribadéneira, 6 janvier.

sette en question. Par la suite, cette cassette passa entre les mains du roi Charles-le-Chauve, qui la donna à la reine Ermentrude, sa femme.

Or, Charles-le-Chauve eut une maladie, que l'on guérit en lui mettant sur le dos la chasuble de saint Régnobert. Ermentrude, en bonne et pieuse épouse, donna sa cassette au saint (qui était mort depuis long-temps), et l'on y mit sa chasuble, qui faisait beaucoup de guérisons.

REINE.— On ne sait ni le siècle, ni l'histoire, ni le pays de cette sainte; dont la légende ressemble à celle de sainte Marguerite. Le père Giry dit qu'elle vint au monde en l'an 238, dans le pays d'Autun, et que son père, qui se nommait Clément, était un païen très-inclément. Il chassa Reine, parce que sa nourrice l'avait fait baptiser; et Reine se mit à garder les moutons.

Le gouverneur Olibrius, passant un jour dans le champ où paissait son petit troupeau, s'arrêta pour la considérer; car elle était jolie. Il en devint amoureux, et la fit mettre en prison.

Comme Reine ne répondait pas à sa tendresse, il la fit charger de chaînes. Comme ce moyen n'avança pas son amour, il la fit fouetter; et voyant que Reine ne voulait décidément pas aimer un amant si poli, il résolut de l'affaiblir par les supplices. Une colombe vint la consoler, à la vue de huit cents personnes; de quoi Olibrius courroucé ordonna qu'on lui tranchât la tête.

On gardait à Alise, la chaîne de sainte Reine, et

le cercle de fer qui lui ceignait le corps dans sa prison. A en juger par ce cercle, elle avait la taille fort mince.

Le corps de cette sainte attirait une foule immense de pèlerins à Flavigny en Bourgogne, quoiqu'elle eût un second corps à Osnabruck en Westphalie.

Le corps qui était à Flavigny fut découvert au neuvième siècle, auprès d'Alise, par une colombe qui descendit du ciel, et qui était peut-être la même dont il a déjà été question. On disait au dernier siècle que son cœur était encore frais et entier.

Mais les eaux de sainte Reine sont un peu plus fameuses que ses reliques. La fontaine d'Alise guérissait les galeux, les teigneux, et l'on n'y voyait que des pèlerinages de gens dont la peau se gâtait.

Les cordeliers avaient dans leur église une petite fontaine, plus merveilleuse encore que le grand bassin public. Ils se vantaient de guérir les plus vilaines gales et la lèpre la plus horrible, pourvu qu'on eût de la foi.

On vénérait aussi à Paris, dans l'église de Saint-Eustache, une image de pierre de sainte Reine, qu'un bon marchand de la rue Saint-Denis avait apportée d'Angleterre. Cette sainte image avait fait tant de miracles, qu'on avait institué, sous sa protection, une confrérie dont les aggrégés étaient assurés contre la teigne.

Les miracles de la fontaine d'Alise n'ont pas encore cessé.

RELIQUES. — ANECDOTES DIVERSES.

— Cest assez généralement l'usage, chez les Espagnols, de n'avoir d'autres médecins que les reliques, dans les maladies graves. En 1774, le fils du prince des Asturies s'étant trouvé en danger de mort, on fit venir d'Alcala les reliques de je ne sais quel saint, qui furent portées processionnellement à Madrid et déposées dans le palais, auprès du prince. Mais, malheureusement, le saint ne se trouva pas d'humeur à faire un miracle (1).

— « Antoine, duc d'Albe, et Isabelle son épouse, avaient un fils qu'ils nommaient Nicolas, et qui, comme son père et sa mère, était perdu de vilaines maladies et tombait en pièces. Isabelle sa mère envoya demander des reliques à des moines pour guérir son fils. Aussitôt, comme c'était une grande dame, les moines envoyèrent le doigt d'un certain saint. Isabelle prit ce doigt, le pila dans un mortier, le réduisit en poudre ; puis elle en fit deux parts, l'une qu'elle fit prendre à son fils dans un breuvage, l'autre qu'elle lui administra dans un clystère, afin de porter le remède partout en même temps. Mais Nicolas ne guérit point.

» Il faut pourtant convenir, comme disait la reine d'Espagne, que M. Nicolas, avec les maladies qui le pourissaient, était une belle châsse de reliques (2). »

---

(1) *Voyage de Dalrymple en Espagne et en Portugal*, p. 67.

(2) *Mémoire sur l'établissement de la maison de Bourbon en Espagne.* Extrait de la *Correspondance de Louville*, etc.

— On lit, dans la vieille chronique de Robert-le-Diable, cette anecdote que nous ne songeons ni à discuter ni à garantir : Robert, tourmenté d'une grosse fièvre pendant un séjour qu'il fit à Paris, fit demander à l'abbé de Sainte-Geneviève quelques reliques de son église, pour sa guérison. Cet abbé eut l'impudence de lui envoyer des os de chat dans un reliquaire. Le prince découvrit la fraude, et fit pendre l'abbé de Sainte-Geneviève par les parties sexuelles à la porte de l'abbaye.

Le peuple de Paris montrait encore, il y a cent ans, le gros anneau de fer où la suspension se fit, au-dessus du portail de Sainte-Geneviève.

—Un bon Picard, entrant dans une église, le jour de la fête du saint, vit toutes les reliques étalées, et au bout de l'autel un encensoir d'argent qui venait de servir, et qui était encore plein de feu. Il se mit à baiser dévotement tous les reliquaires, et prenant l'encensoir pour une châsse, il le baisa aussi, se brûla les lèvres, et s'écria en son patois : « Tidié! que ce petit saint à la gueule chaude! (1) »

— Lorsque la réforme commença de s'établir en Lithuanie, Christophe Radziwil, très-fâché qu'un prince de sa maison l'eût embrassée, s'en alla à Rome, où il honora le pape, qui, à son départ, lui donna une boîte remplie de reliques.

La nouvelle de ces reliques s'étant répandue, quelques mois après son retour, des moines vinrent avertir le prince de Radziwil qu'ils avaient

---

(1) *Bibliothèque de société*, tome III.

un possédé, dont le démon résistait à tous les exorcismes. Ils le prièrent de leur prêter lês précieuses reliques qu'il avait apportées de Rome; ce qu'il accorda volontiers. On les porta en pompe à l'église; on les déposa solennellement sur l'autel; et au jour assigné, une multitude innombrable de peuple étant rassemblée, après les conjurations ordinaires, les moines appliquèrent les reliques. A l'instant même le démon sortit hors du corps du possédé, avec les gestes et les grimaces ordinaires. Chacun cria miracle, et le prince rendit grâces au ciel de ce qu'il avait chez lui une boîte de reliques si saintes.

Mais quelques jours après, comme il était toujours dans l'admiration et qu'il ne cessait de vanter la vertu de ses reliques, il s'aperçut qu'un jeune gentilhomme de sa maison, qui avait la garde de ce trésor, souriait d'un air moqueur. Il voulut en savoir la cause. Le gentilhomme, ayant été assuré qu'on ne lui ferait aucun mal, déclara secrètement au prince, qu'en revenant de Rome, il avait perdu la boîte de reliques qu'on lui avait donnée en garde; et que, n'ayant osé l'avouer, il avait trouvé le moyen de se procurer un coffret pareil; qu'il l'avait rempli de tout ce qu'il avait pu trouver de petits os de bêtes et de bagatelles semblables aux reliques perdues; enfin qu'il avait lieu de s'étonner qu'on fit faire des miracles à cet amas d'ordures.

Le prince, voulant éclaircir la fourberie, fit venir les moines et leur demanda s'il n'y avait

plus de démoniaques qui eussent besoin de ses reliques. Ils lui amenèrent bien vite un autre possédé, qui faisait également des contorsions. Le prince commanda qu'on fît en sa présence les exorcismes ordinaires; mais tout fut inutile. Le démon attendait, pour sortir, la sainte boîte d'os de bêtes.

On fit retirer les moines, sous prétexte qu'on voulait garder le démoniaque au palais jusqu'au lendemain.

Quand les bons pères furent partis, le prince mit le possédé entre les mains de ses palefreniers tartares, qui, selon l'ordre qu'ils avaient reçu, l'exhortèrent d'abord à confesser la fourberie. Il ne répondit que par des gestes furieux. Mais six vigoureux palefreniers n'eurent pas plus tôt commencé de l'exorciser à grands coups de fouets, qu'il courut se jeter aux genoux du prince, à qui il confessa qu'il n'était possédé que pour faire un miracle.

On rappela les moines, devant qui ce malheureux répéta qu'il n'avait jamais été démoniaque, mais que ces bons pères l'avaient obligé à jouer le rôle de possédé pour édifier le peuple.

D'abord les moines s'écrièrent que c'était un artifice du diable, qui parlait par la bouche de cet homme. Mais le prince répondit que si ses Tartares avaient pu contraindre le diable à dire la vérité, ils sauraient bien la tirer aussi de la bouche des moines. Les révérends pères, effrayés de la mine des palefreniers, qui apprêtaient déjà leurs coups

de fouets, avouèrent l'imposture, et dirent que ce qu'ils en avaient fait était à bonne intention et pour empêcher le cours de l'hérésie. Le prince les chassa de sa présence et embrassa la religion réformée (1).

Il est probable qu'il ne garda plus avec tant de respect sa boîte de saintes reliques.

— Nous n'avons point fait d'article pour sainte Grimonie, vierge et martyre honorée à Lequielle près d'Autun, parce qu'il est trop évidemment reconnu que son histoire n'est qu'un petit conte imaginé il y a deux ou trois cents ans, et parce qu'elle n'est pas fameuse. Il y a pourtant quelque chose de curieux dans la découverte de ses reliques, qui furent indiquées par un bœuf; car on observera que les bêtes jouent toujours un grand rôle dans les rencontres des saintes reliques.

Il faut savoir d'abord que sainte Grimonie était fille d'un roi d'Irlande; qu'elle s'enfuit la première nuit de ses noces; qu'on la trouva à genoux dans un champ; qu'on la ramena à son père qui lui dit : « Ma fille, pourquoi me fuyez-vous? je ne veux que votre bonheur. »

A quoi Grimonie répondit : « Vous êtes païen, » convertissez-vous à Jésus-Christ, et faites péni- » tence, ou bien vous serez damné. »

Le roi, rugissant, la fit mettre en prison. Un ange l'en tira; elle se réfugia ee France au pays

---

(1) Drelincourt, *Réponse au prince Ernest, landgrave de Hesse*; page 357; cité dans Bayle, au mot *Radziwil.*

d'Autun. Son père, qui la cherchait toujours, l'ayant encore trouvée à genoux dans un champ, lui fit couper la tête. On jeta le chef et le corps dans un grand trou.

Long-temps après, voici ce qui advint : Un gentilhomme du village de Lequielle avait des bœufs. Une de ces bonnes bêtes s'écartait trois fois par semaine du pâturage et allait seule se mettre à genoux à l'endroit où reposait le corps de Grimonie. On remarqua cette conduite, extraordinaire dans une bête à quatre pieds.

On observa qu'il *cornillait* contre les buttes, comme pour montrer qu'il y avait là un trésor. Il revenait toujours, avec les cornes couvertes de cire odoriférante.

On s'approcha du trou qui renfermait les saintes reliques; il en sortit une clarté, accompagnée d'une odeur très-délicieuse.

On tira le corps et la tête; mais on ne savait à quel saint il fallait l'attribuer, lorsqu'on vit venir un vieillard inconnu qui s'écria : « Bienheureuse Grimonie! » Il dévoila ainsi le mystère en peu de mots et s'éloigna, sans qu'on entendît davantage parler de lui. On ne douta pas qu'il ne fût envoyé du ciel. On cria miracle! On bâtit une chapelle où l'on déposa le saint corps.

La châsse de sainte Grimonie fut plusieurs fois brûlée, perdue, oubliée. On ne savait ce qu'elle était devenue en 1747. On la retrouva en 1748; et les miracles y furent grands.

La bienheureuse Grimonie préserve du ton-

nerre et garantit des coups de feu ceux qui vont l'honorer à Lequielle (1).

— Nous avons déjà dit que les sermens se faisaient sur les reliques. Les rois de France juraient souvent sur la châsse de saint Martin; et dans les affaires qui demandaient de plus grandes précautions, ils exigeaient le serment de la même personne, sur les reliques de saint Denis, de saint Martin, de saint Germain et de saint Médard.

Si le prévenu n'était pas tué par la foudre ou emporté par le diable, ses intentions étaient réputées pures.

Quelquefois, sur les mêmes reliques, l'accusé jurait qu'il était innocent, et l'accusateur jurait le contraire. Alors, si le saint ne faisait pas un miracle, les deux parties se battaient à coups de bâton ou à coups d'épée. Le jugement par les reliques était comme nos tribunaux ordinaires; le jugement de Dieu par le duel était un tribunal de dernier ressort.

Quelques années après la mort de Chilpéric, comme Gontran, qui soupçonnait Frédégonde de quelques infidélités conjugales, avait peine à croire que le jeune Clotaire II fût véritablement fils du défunt, trois cents évêques jurèrent sur les reliques que Chilpéric était très-certainement le père de Clotaire II.

---

(1) La *Vie et miracles de sainte Grimonie*, vierge et martyre; sans date, imprimé récemment à Saint-Quentin.

On demande à ces trois cents évêques s'ils avaient assisté à la conception de Frédégonde.

On pourrait citer d'autres sermens, remarquables pour leur absurdité ou pour leur barbarie. Chramnus, fils de Clotaire Ier., promit à Childebert Ier., roi de Paris, d'être à jamais l'implacable ennemi de Clotaire son père, et lui jura sur les reliques des saints qu'il mourrait dans ces bons sentimens (1).

— Les légendaires prétendent qu'il ne peut pas y avoir de fausses reliques, parce que les saints ne le souffriraient pas. Ils ajoutent que les bienheureux sont très-sensibles aux honneurs qu'on rend ici-bas à leurs restes. Un convers de l'ordre de Cîteaux ayant reçu une des têtes des onze mille vierges, la lava dévotement dans du vin, et la baisa tendrement, après qu'il l'eut lavée. Il s'alla coucher ensuite. Vers deux heures du matin, il vit paraître devant lui une jeune pucelle, extrêmement fraîche, belle, charmante, qui l'embrassa avec un doux sourire et lui dit : « Hier, quand tu m'as lavé la tête, tu l'as baisée avec tant d'amour, que j'ai voulu te le rendre (2). »

— Les saints veulent quelquefois que ceux qui portent leurs reliques aient l'âme pure et le corps aussi. Un moine de Citeaux portait sous son froc quelques petites reliques de saint Jean et de saint

---

(1) Déjà cité dans le *Dictionnaire féodal*, au mot *Jugement*. Voyez aussi l'*Introduction au Dictionnaire des Reliques*.

(2) Cæsarii heist. miracula. Lib. VIII, cap. 88.

Paul ; et toutes les fois qu'il se laissait aller aux mouvemens impudiques, ces saintes reliques lui pinçaient le flanc. D'abord il n'y prit pas garde et alla son train ; mais sa petite châsse le mordit si bien, qu'il reconnut ses fautes et en fit pénitence (1).

On ne voit pas aisément le but moral de ces histoires-là. Le voici pourtant ; c'est qu'il faut acheter des reliques et les porter sur soi.

— Nous avons cité quelques saints, comme saint Quintien, qui ne voulaient pas qu'on honorât leurs os. Nous en avons vu d'autres qui prirent toutes leurs précautions pour avoir un culte après leur mort. Saint Guignolé donna à sa sœur une de ses dents, comme une relique future ; et l'on gardait pour le même usage les cheveux qui tombaient de la tête de la bienheureuse Isabelle de France, lorsqu'on la peignait.

Mais ces préparatifs n'ont pas réussi à tout le monde. Un jésuite du collége de Presk, nommé Bohola, laissa en mourant une cassette pleine d'argent, avec un billet qu'il avait signé de sa main, et qui était conçu en ces termes : « Je prie mon » cher confrère, dépositaire de cette cassette, de » l'ouvrir lorsque j'aurai fait des miracles. L'ar- » gent qu'elle contient servira aux frais du pro- » cès de ma béatification. J'y ai joint quelques » mémoires authentiques pour la confirmation

(1) Ejusdem Cæsarii, libri ejusdem, cap. 67.

» de mes grandes vertus et pour l'utilité de ceux » qui écriront ma vie (1). » Cependant saint Bohola n'est pas encore béatifié.

—L'auteur de la Légende dorée dit que les pierres mêmes ont quelquefois vénéré les saintes reliques ; que les anges les ont toujours honorées, et que les bêtes leur ont souvent rendu un culte. Suivons ces grands exemples, ajoute-t-il ; car les os des saints sont très-puissans ; et lorsqu'on met une châsse sur la tête d'un possédé, c'est un feu miraculeux qui brûle le diable, et l'oblige à sortir tout grillé (2).

—C'était une chose si importante autrefois qu'une châsse de reliques, que les papes les avaient soumises aux taxes des parties casuelles. On voit dans le livre du pape Jean XXII, que celui qui a tué son père ou sa mère doit payer en cour de Rome, 17 liv. 1/4 sous 6 deniers; et que celui qui se permet de transférer les reliques d'une ville, d'une paroisse, à une autre, doit payer 33 livres 13 sous (3).

Ces distinctions ne sont plus en usage, et on ne paye plus rien sans doute pour le transport des saintes reliques.

—Henri Estienne observe que les saints ont porté double profit aux gens d'église. Leurs corps ont

---

(1) *Tableau de la bonne compagnie*, tome II, page 99.

(2) Legendæ, operis aurei, leg. 158.

(3) Voyez les *Taxes des parties casuelles de la boutique du pape*, rédigées par Jean XXII et publiées par Léon X, pour l'absolution (argent comptant) de toute espèce de crimes. Publié par M. J. de Saint-Acheul, ch. 22 et 45 (2e. édit. 1821).

fait des reliques ; et leurs âmes, placées dans le ciel, ont été chargées de divers patronages. « Quant aux reliques, ajoute-t-il, ils ne se sont pas contentés de faire adorer les charognes de ceux qui avaient été un peu plus gens de bien que les autres ; ils ont fait adorer aussi celles de quelques damnés. *Multorum corpora adorantur in terris, quorum animæ cruciantur in inferis.*

» Je laisse de côté deux tromperies qui tenaient à ce culte ; l'une quand on faisait accroire à quelque pauvre saint, qui n'y pensait nul mal, qu'il avait eu une demi-douzaine d'oreilles, autant de mains, autant de bras, autant de jambes. L'autre tromperie consiste à remplacer le corps d'un saint qui est pouri, par un autre corps, plus frais et quelquefois par le corps d'un pendu. Mais la carcasse n'y fait rien ; car le corps d'un saint n'est comme un autre qu'une charogne. » Le corps n'est rien en effet. Il doit être la proie des vers et retomber dans le néant, selon la sentence que Dieu porta dès le commencement.

« Calculons, dit encore le même critique, combien les reliques ont rapporté. Ne mettons les meilleures qu'à cent mille écus, quoiqu'il y en ait qui aient produit plusieurs millions, les moyennes à soixante mille écus, et les plus mauvaises à douze mille (1). « Que l'on compte maintenant combien il y avait de mille châsses.

---

(1) *Apologie pour Hérodote*, chap. 38.

— Ce qu'il y a encore de singulier, c'est que les restes d'un saint tout-à-fait inconnu occupent tous les pays chrétiens; on sait partout où trouver les reliques nombreuses de saint Pancrace, qui n'a peut-être pas existé; et très-peu de personnes savent que le cerveau de Voltaire est chez M. Mitouard, à Paris, rue du Bouloi, n°. 10.

Tout un grand royaume s'occupera de la perte d'un ossement précieux, ou de quelque semblable béatille. Henri III prit des mesures extrêmes et dépensa des sommes énormes, pour retrouver un morceau de la vraie croix que l'on avait volé à la Sainte-Chapelle. On a mis en 1820 toute la police allemande à la piste des dévots qui avaient dérobé à Cologne les reliques des trois rois; et il est rare qu'on fasse, pour préserver une ville de la peste, ce qu'on fait pour conserver quelques restes inutiles.

— Leloyer donne aux saints moins d'immensité qu'à Dieu; mais il prétend qu'il sont plusieurs présences réelles; que d'abord ils sont dans le ciel, et qu'ils sont également présens dans tous les lieux où l'on vénère quelque chose de leurs reliques. Il a raison, si les miracles sont vrais. Il cite les saints évêques Chrysante et Musonius, qui signèrent après leur mort le concile de Nicée. Il est vrai que le concile rétablissant le culte des reliques, les morts y étaient intéressés. Il cite encore les reliques qui punissaient le parjure, qui chas-

saient les démons, et qui étranglaient les voleurs sacriléges (1).

— Au dernier siècle, lorsque la fameuse baguette divinatoire faisait tant de merveilles, on publia qu'elle découvrait les reliques des saints.

On porta à mademoiselle Ollivet, qui se vantait de remuer très-heureusement la verge de Moïse, et de distinguer surtout les reliques des saints d'avec les os des morts non canonisés, deux petits reliquaires à éprouver. Mademoiselle Ollivet prit la baguette; et tout à coup on la vit tourner avec rapidité sur le premier reliquaire, tandis qu'elle ne fit pas la sixième partie d'un tour sur le second, qui ne contenait en effet que quelques morceaux d'étoffe qui avaient servi à une carmelite de Baune, morte en odeur de grande piété. Le premier paquet était plein de bonnes reliques venues de Rome, comme celles du prince de Radziwil (2)

Nous ne pensons pas qu'il soit nécessaire d'ajouter que la baguette divinatoire n'était qu'un petit charlatanisme, que le père Lebrun met assez maladroitement sur le compte du diable (3).

— « Les prêtres, hommes rapineux et avares, » ont cherché à entretenir leur avarice, non-

---

(1) Leloyer, *Histoire des Spectres*, Liv. VI, chap. 10.

(2) *Histoire des pratiques superstitieuses du P. Lebrun*, tome III, page 380.

(3) Voyez aussi l'article *Baguette* dans le *Dictionnaire infernal*.

» seulement par le ministère de la pierre et du » bois qu'ils font adorer dans les images, mais » aussi en se servant des os des trépassés et des » reliques des saints martyrs ; ils en ont fait les » outils et instrumens de leur art et boutique. » Ils vendent l'attouchement et le baiser de ces » choses, les ornent et leur célèbrent des fêtes » en grande pompe, et prêchent les louanges » des saints, dont ils fuient la vie tant loin qu'ils » peuvent (1). »

Voilà ce que disait Agrippa au seizième siècle ; et les prêtres déclarèrent qu'Agrippa était sorcier, sans doute parce qu'il avait rencontré la vérité.

— Les reliques des bons saints, qui faisaient peu de miracles, n'étaient pas très-bien gardées. On les laissait sur quelque planche de sacristie. Mais les reliques précieuses étaient surveillées continuellement. Les restes de saint Louis de Marseille, richement enchâssés, étaient dans cette ville sous trois clefs, dont l'une était tenue par le sénéchal de Provence, l'autre par quelqu'un des principaux habitans, et la troisième par un religieux du couvent des frères-mineurs. D'autres reliques étaient enfermées plus soigneusement encore.

— Il y avait des églises qui possédaient les reliques de deux ou trois cents saints ou davantage, comme Saint-Victor de Marseille, la Sainte-Cha-

---

(1) Agrippa, *de la Vanité des sciences*, trad. de Mayerne-Turquet, chap. 57.

pelle de Paris, l'Escurial, et mille autres, à Cologne, à Rome, à Milan, à Raguse, à Naples, etc. Toutes ces reliques avaient leurs fêtes de translation, outre celle du saint. Mais toutes ces choses subsistent encore; et de même qu'on fait le 1^er^. de novembre la fête de tous les saints, on célèbre toujours, le 8 du même mois, la fête de toutes les reliques.

— Il y a des cérémonies qui ne se font plus, en France du moins. Dans les grandes fêtes publiques d'autrefois, on exposait les reliques au peuple, sous la garde de trois ou quatre nobles capitaines. Nos généraux ne feraient peut-être pas de bon cœur aujourd'hui une pareille faction.

On ne recevait pas non plus un souverain dans une ville, sans porter au-devant de lui les châsses que l'on vénérait; et la principale chose du prince était d'aller visiter les reliques et les madones, de faire des fondations et de donner de l'argent. Louis XIV n'y manquait pas.

— On cite dans les miracles des saintes reliques deux corps morts qui ont chanté. C'étaient deux moines italiens que les Lombards pendirent à un arbre, en haine de la religion chrétienne. Quelque temps après, comme on allait décrocher leurs corps, on entendit avec surprise les deux saints pendus qui chantaient les psaumes. On emporta leurs corps avec respect, on leur fit faire d'autres miracles; on les honore encore en Italie, et la légende les fête le 14 de mars. Nous ne savons pas leurs noms.

— Nous avons dit que, sans leur rendre un culte, on avait souvent conservé avec un certain respect les tombeaux des grands hommes et les objets qui rappelaient leur souvenir. Nulle part on n'a porté plus loin que les Anglais cette noble vénération. Ils vont visiter, à Strafford sur l'Avon, le mausolée de Shakspeare, les restes de son arquebuse, sa boîte à tabac, l'épée avec laquelle il jouait le rôle du spectre dans Hamlet, la lanterne qu'il portait dans le personnage de frère Laurence, au tombeau que Roméo et Juliette avaient choisi pour refuge, et les débris de son mûrier,

« qui semble doué, pour se multiplier, de la
» même vertu miraculeuse que la vraie croix,
» dont il reste encore assez de morceaux pour
» construire un vaisseau de ligne (1) »

On voit toujours dans sa maison la chaise sur laquelle il aimait à s'asseoir. On garde un de ses vieux habits, comme on garde à Montpellier la robe de Rabelais, à Pise le froc de François d'Assise, à Paris l'armure de François Ier. et la veste de Damiens.

DE LA CONGRÉGATION DES RELIQUES.

(Extrait du *Tableau de la cour de Rome*, par Jean Aymon la Haye, 1726, cinquième partie).

La congrégation des reliques est composée de

(1) *Voyage d'un Américain à Londres*, par M. Irwin Washington, tome II, page 271, de la traduction publiée chez Ponthieu, 1821. Voyez aussi la notice sur le jubilé de Shakspéare, en tête de la traduction de Shakspeare par Letourneur.

six cardinaux et de quatre prélats, parmi lesquels sont le cardinal vicaire et le préfet de la sacristie du pape. Ils ont l'inspection des reliques des anciens martyrs, qu'on trouve dans les catacombes et dans les autres souterrains de Rome.

Quand tous ces cardinaux et prélats sont réunis, ils examinent les procès-verbaux dressés par ceux d'entre eux qui sont descendus sur les lieux, pour examiner les marques qui font distinguer les ossemens ou les tombeaux des martyrs, d'avec ceux des païens. Ces marques sont communément des fioles qui contiennent quelque reste de sang, ou bien des palmes gravées sur la pierre, ou les instrumens du martyre, comme un cimeterre, une lance, une épée, un couteau, ou enfin quelque inscription.

Lorque ces marques paraissent anciennes et dignes de foi, les prélats de la congrégation opinent; et s'il n'y a point d'opposant, le préfet de l'assemblée déclare les reliques dont il s'agit dignes de la vénération des fidèles.

On les baptise ensuite, parce qu'on ne sait pas leur nom. On leur donne un parrain et une marraine; et on leur impose le nom de saint qu'elles doivent porter.

Après cela, la congrégation remet ces reliques entre les mains du vicaire et du sacristain du pape, qui les distribuent aux pieux qui les demandent, avec des attestations de la vérité desdites reliques, en faisant signer toutefois un reçu en forme

par ceux qui sont favorisés, argent comptant, de quelque parcelle de ce trésor inépuisable.

— Voyez le reste, dans les divers articles de ce Dictionnaire, et dans l'introduction.

RÉMI, — évêque de Reims. Le peuple l'ayant choisi pour son prélat, on vit tout à coup briller sur sa tête une lumière surnaturelle, et l'on sentit autour de lui une excellente odeur. Il fit beaucoup d'autres miracles.

Quand sa cave était vide, il faisait une petite prière et aussitôt tous ses tonneaux se trouvaient pleins.

Il éteignit un jour un incendie, qui n'avait encore brûlé que la moitié de la ville.

Des méchans, qui l'accusaient d'amasser du blé dans un temps de famine, pour le revendre ensuite à haut prix, mirent le feu à ses greniers. Le saint se contenta de donner de grosses maladies à ces incendiaires, et d'envoyer des goîtres à la gorge de leurs femmes.

La ville d'Épernai n'était alors qu'un château qui appartenait à un gentilhomme nommé Enlage, lequel s'étant trouvé coupable d'un crime de lèse-majesté, obtint sa grâce par l'entremise de saint Remi. Le bon saint eut pour cela le beau château que le gentilhomme aimait beaucoup; il lui donna en retour cinq mille livres, qu'il prit dans le trésor de l'église de Reims, et fit du château d'Épernai sa maison de campagne. Il y avait peu de saints alors qui fussent aussi riches que saint Remi.

Ce fut lui qui baptisa le roi Clovis. On sait que la sainte Ampoule lui fut envoyée du ciel pour cette cérémonie ; et l'on ajoute que toute la nuit qui précéda le baptême du prince, Remi pria dans l'église, ayant sur la tête une lumière céleste, qui éclairait mieux que n'eussent pu faire cent livres de chandelles.

Saint Remi mourut dans un âge très-avancé, et son tombeau fit bientôt des miracles sans nombre. Grégoire de Tours témoigne qu'ils commençaient à baisser de son temps (1), lorsqu'un grand prodige ranima toute l'admiration des fidèles.

On voulait mettre le corps du saint dans un tombeau plus riche; il fut impossible de le remuer. Les moines et le peuple étonnés passèrent la nuit dans l'église, tenant des cierges à la main et chantant des hymnes. Vers minuit, ils furent tous surpris d'un sommeil insurmontable; et à leur réveil, ils trouvèrent le corps de saint Rémi placé par la main des anges derrière l'autel où ils avaient projeté de le mettre.

L'archevêque Hincmar, au neuvième siècle, fit une seconde translation du corps de Rémi, qu'il trouva très-sec, mais entier, et qu'il ensevelit dans un linceuil rouge. En 882, on le transporta dans les murs d'Épernai, qui était déjà une petite ville fortifiée, pour le soustraire à la fureur des Normands. Il passa ensuite chez les moines d'Orbais, au diocèse de Soissons, et revint à Reims, faisant partout des miracles.

---

(1) De Gloriâ confessorum, cap. 79.

Le pape Léon IX, qui tint un concile à Reims au onzième siècle, transporta le corps de saint Rémi dans l'église qui porte encore son nom. C'est là qu'on lui éleva le magnifique mausolée qu'on peut admirer encore.

On visita le corps du saint en 1646. Il fut trouvé entier dans toutes ses parties, et couvert encore de sa peau, qui tenait de telle sorte au linceuil qu'on n'osa découvrir que la tête. Les yeux étaient couverts de leurs paupières; la bouche contenait quatre ou cinq dents assez nettes, il y avait quelques cheveux; et la barbe, que le saint portait longue, paraissait rasée depuis huit jours.

Au dernier siècle, on ne montrait à travers une glace que les pieds de saint Rémi, qui étaient toujours entiers. Lorsqu'on fit l'ouverture du tombeau en 1793, on n'y trouva que deux pieds d'homme, coupés à un cadavre et près de se gâter, avec des os de mouton, une pate de lièvre, et quelques autres infamies. Les pieux prétendent que le vrai corps avait disparu.

On vénérait aussi, à Reims, la crosse dorée de saint Rémi. La sainte Ampoule était déposée dans son tombeau, renfermée dans un reliquaire précieux (1).

RENAN. — Ce saint personnage habitait, au quatrième siècle, un ermitage autour duquel s'é-

(1) Voyez *Ampoule*, dans ce dictionnaire.

tablit par la suite le bourg de Loc-Renan dans le Finistère.

Lorsqu'il fut mort, comme on ne savait où l'enterrer, on mit son corps sur une charrette attelée de deux bœufs, qui firent le même tour de promenade que le saint faisait tous les jours pour se donner de l'exercice. Ils s'arrêtèrent dans son ermitage ; et ce fut là que les habitans élevèrent son tombeau.

Les roues de la charrette qui portait son corps laissèrent des marques sur deux rochers, contre lesquels les femmes stériles vont se frotter pour avoir des enfans, comme elles vont s'engrosser à Landevenec sur le grand clou de saint Guignolé (1).

RENÉ. — Ce saint faisait aussi des enfans dans l'Anjou ; et quelques-unes de ses images n'étaient pas plus décentes et ne recevaient pas un culte plus moral que celle de saint Guignolé à Brest.

On ne sait au reste d'où est venu saint René. On dit qu'il fut évêque d'Angers et de Sorrento au cinquième siècle ; et il a deux corps au moins, s'il n'a pas eu deux évêchés, l'un à Angers, l'autre à Sorrento.

RESTITUTE. — On croit que cette sainte était Napolitaine et qu'elle souffrit le martyre au troisième siècle. On la lia dans une nacelle pleine

(1) *Voyage dans le Finistère*, tome II, p. 228.

de poix et d'étoupes auxquelles on mit le feu et on lança le tout en pleine mer. Mais les flammes respectèrent la sainte, tandis que ceux qui les avaient allumées se sentirent consumés d'un feu intérieur qui les dévora. Restitute mourut cependant, parce qu'il faut faire une fin ; et son corps, que la nacelle rapporta fidèlement auprès de Naples, est toujours invoqué contre la brûlure.

RICHARD. — On révère à Lucques les reliques de saint Richard, roi d'Angleterre : *Hìc jacet corpus sancti Riccardi regis Angliæ.* Il serait bon de savoir quel peut être ce roi saint Richard ? Le tyran Richard Ier., que l'on surnomma Cœur-de-Lion, et qui ne fut pas saint, mourut en France et fut enterré chez les moines de Fontevraut. Richard II, chassé du trône, fut tué à Pomfret ; son tombeau est toujours à Westminter. L'horrible Richard III mourut à Bosworth et fut enterré à Leicester (1).

Quelques-uns disent que ce saint roi Richard n'était pas un roi, mais seulement un lord anglais qui suivit saint Boniface en Allemagne. Il faudrait qu'il fût allé mourir à Lucques.

D'autres prétendent que les reliques des Lucquois sont le second corps de saint Richard, évêque de Clichester, dont le premier corps est à Clichester. Ce saint mourut en 1253.

Ce qu'il y a de certain, c'est que si l'on ne sait

---

(1) Misson, tome II, page 323.

pas où l'on a pêché le corps qui est à Lucques : on sait qu'il s'y fait de beaux miracles.

RIEULE, — premier évêque et patron de Senlis. On ignore absolument son histoire ; mais Ribadenéira le fait vivre au premier siècle. Il raconte que des cerfs honoraient tous les ans son tombeau (1). Il ajoute que lorsqu'on visita son corps, en 502, le roi Clovis voulut avoir une de ses dents ; qu'on arracha cette dent avec des tenailles ; que les os desséchés du saint jetèrent beaucoup de sang ; qu'on mit ce sang dans une fiole d'argent, qui se baisait tous les ans avec dévotion le 25 d'avril ; que Clovis ayant reçu la dent avec peu de révérence, le saint mura les portes de la ville ; que le prince fut obligé de retourner à l'église et de remettre humblement la dent à sa place (2), etc.

Le corps de saint Rieule, qui préservait Senlis de la peste, qui l'empêcha quelquefois d'être prise, lorsqu'on avait la précaution de mettre la sainte châsse sur les murs assiégés, ce corps vénérable ne doit pas être perdu.

On visita en 1793 la fiole qui contenait son sang miraculeux ; on n'y trouva rien.

RIGOBERT ou ROBERT, — évêque de Reims

---

(1) Voyez, dans le premier volume de ce dictionnaire, au mot *Animaux*, l'article *Cerfs de saint Rieule.*

(2) *Fleurs des vies des Saints*, 30 mars.

au commencement du huitième siècle. Le gouverneur de la ville lui donna un jour une oie pour son dîner. Rigobert la fit porter devant lui par son petit garçon qui la lâcha ; et l'oie prit son vol au loin ; car les oies d'alors n'étaient pas non plus civilisées.

Le petit garçon s'en désolait. Mais au bout d'un quart d'heure, l'oie revint se mettre entre ses mains, comme Rigobert l'avait ordonné en secret. Le saint fut si content de cette docilité, qu'au lieu de mettre l'oie dans son pot, il lui laissa la vie, et lui donna même les invalides lorsqu'elle fut vieille. On gardait quelques plumes de cette oie dans l'église de Saint-Rémi de Reims.

Le corps de saint Rigobert jetait toutes les nuits une grande lumière et une odeur de parfum. On entendait une musique céleste; il s'y faisait des guérisons miraculeuses ; c'est ce qui fit que les Rémois gardèrent long-temps ce saint dépôt avec respect. Mais au quatorzième siècle on le distribua à diverses églises où il ne fit plus rien ; on avait un de ses ossemens à Paris dans l'église de Notre-Dame.

ROBERT, — premier abbé de la Chaise-Dieu en Auvergne, mort en 1067, avec une si grande réputation de sainteté, que l'on s'empressa de toutes parts d'enrichir son abbaye, qui était très-opulente au dernier siècle. Son corps avait beaucoup de puissance.

En 1092, Raimond, comte de Toulouse, lui

fit hommage de sa principauté et ne voulut relever que de lui. Lorsqu'il partit pour la croisade qui l'a rendu célèbre, Raimond demanda la permission d'emporter la tasse dans laquelle saint Robert buvait; il ne quitta point cette relique, pendant les guerres qu'il soutint dans la Terre-Sainte; et, quelques jours avant sa mort, il la fit reporter aux moines, avec de magnifiques présens.

Cette tasse avait la vertu de guérir la fièvre, lorsqu'on y buvait de l'eau de la fontaine qui était dans la tour du pape Clément VI, lequel fut enterré à la Chaise-Dieu.

Les bénédictins gardaient encore la dalmatique de saint Robert, et sa crosse abbatiale, dont le haut qui était d'ivoire se terminait en forme de béquille.

Pendant le séjour que le cardinal de Rohan fit à la Chaise-Dieu, en 1786, après la fameuse affaire du collier, la ville fut menacée d'un incendie général. Le prélat contribua par son activité et par son exemple à arrêter les progrès de la flamme. Lorsque le feu fut apaisé, les moines apportèrent en procession la tête de saint Robert. On se mit à genoux; et il y eut quelques personnes qui crièrent miracle (1)!

ROBERT D'ARBRISSEL, — fondateur de l'ordre de Fontevrault, né au diocèse de Rennes dans le village d'Arbrissel (maintenant Arbresec),

(1) M. Dulaure, *Description de l'Auvergne*, et notes données.

en l'année 1045. Son corps est à Fontevrault, où il donne quelquefois des enfans aux femmes.

On parle aussi avec admiration de la fontaine qu'il fit jaillir pour les besoins de ses nonnes, et qui opère des guérisons merveilleuses.

Mais son histoire est plus célèbre que ses reliques. Et si nous pouvions nous écarter dans les légendes, nous dirions qu'il donna à ses moines des femmes pour abbés et réciproquement; qu'on lui reprocha une grande tendresse pour le beau sexe (1); qu'on l'accusa de coucher avec les filles les plus charmantes, dans le but périlleux de donner plus de mérite à sa continence; que le cardinal Geoffroi de Vendôme, et Marbeuf, évêque de Rennes, lui firent de fortes réprimandes publiques, pour le scandale que causait son genre de vie; et qu'il s'accusa en mourant de beaucoup de faiblesses.

On soutient toutefois que saint Adelme et saint Robert d'Arbrissel ne couchaient entre deux femmes que pour se mortifier, et qu'ils ne succombèrent jamais. Si cela est, admirons, et convenons qu'on trouve bien peu de gens qui ressemblent au bienheureux Robert,

A ce grand saint qui se plut à coucher
Entre les bras de deux nonnes fessues,
A caresser quatre cuisses dodues,
Quatre tétons, et le tout sans pécher (2).

---

(1) Il convertit, en 1100, dans un seul sermon, toutes les filles de joie de la ville de Rouen. Il était toujours suivi dans ses missions d'une grande troupe de femmes.

(2) Voltaire; 4e. chant de *la Pucelle*.

ROBERT, — abbé de Newminster en Angleterre, mort en 1159. Son corps se perdit chez les Anglais; mais on lui en trouva un second dans l'église des jésuites de Munster en Westphalie.

On l'accusa aussi de quelques galanteries, parce qu'il avait un commerce trop étroit avec une dame qu'il avait convertie, etc. Mais sa ceinture faisait tant de miracles à Newminster, en faveur des femmes qui souhaitaient un accouchement heureux, qu'elle fit taire la médisance.

On conte qu'un jour saint Robert donnant son dîner à un pauvre, le mendiant crut que l'écuelle en était aussi; et il emporta tout. Mais sur le soir, l'écuelle fut rapportée sur sa table, sans qu'on sût par qui. Ce saint plat guérissait, dans ceux qui y buvaient avec foi, les maladies d'estomac et les indigestions. Les Anglais ont dû le conserver.

ROCH. — On dit qu'il naquit à Montpellier, à la fin du treizième siècle et qu'il y mourut en 1327. Cependant il n'est fait aucune mention de lui, ni dans le *Thalamus*, qui est le registre de tout ce qui s'est passé dans cette ville, depuis sa fondation, ni dans le vieux rituel de l'église de Notre-Dame-des-Tables, où l'on trouve des oraisons qu'on disait autrefois en temps de peste (1).

Mais il n'est peut-être pas juste d'en conclure que saint Roch n'a jamais existé.

(1) Bruzen de la Martinière, au mot *Montpellier*.

Les légendes content qu'il était de bonne famille, qu'il courut le monde, qu'il cherchait les lieux affligés de la peste, qu'il soignait les malades, et que les épidémies semblaient fuir devant lui (1). On ajoute que, pendant le concile tenu à Constance, en 1414, la peste s'étant jetée sur cette ville, on la fit cesser en promenant par les rues l'image de saint Roch. Ces circonstances lui donnèrent un grand nom; les pestiférés l'invoquèrent, et de tous côtés on lui éleva des autels.

Son corps, qui était à Montpellier, fut volé par quelques amateurs, et emporté à Venise, où il reçoit toujours un grand culte. Mais Roch avait un second corps dans la ville d'Arles; et trois ou quatre mille églises se vantaient de posséder quelque chose de ses reliques, en Espagne, en France, en Italie, en Allemagne et dans les Pays-Bas. Un de ses os faisait merveilles, à Villejuif, près de Paris. On avait une partie de sa tête à Marseille, une de ses cuisses à Turin, un de ses bras à Avignon, un de ses mentons à Anvers, avec l'épine du dos; et partout des cuisses, des bras, des ossemens divers.

En 1617, le général des maturins d'Arles, considérant qu'à force de donner tous les jours quelque partie du corps de saint Roch, on se per-

---

(1) On prétend aussi que saint Roch, si heureux contre la peste, mourut cependant de la peste, et qu'*il rendit l'âme en bon chrétien, dans les bras de son chien*, comme dit le cantique.

suaderait qu'il ne donnait que de fausses reliques, défendit de toucher désormais à la châsse, sous peine d'excommunication majeure. L'année suivante cependant, il envoya lui-même une nouvelle partie du chef de saint Roch aux mathurins de Douay; on continua de faire des distributions semblables, si bien qu'au dernier siècle le bon saint était *partout* et peut-être *nulle part*.

Ce qui fait croire aussi à quelques-uns que saint Roch est imaginaire, c'est qu'il n'est pas encore canonisé. Avant lui, c'était saint Sébastien qui guérissait de la peste.

DU BATON DE SAINT ROCH.

On a donné à saint Roch un chien, dont nous avons parlé, à l'article des animaux qui accompagnent les saints; et comme il voyageait beaucoup, on l'a habillé en pèlerin; on lui a fait porter une tasse de fer, avec laquelle il buvait, et que l'on vénère à Rome dans l'église de Saint-Marcel.

Mais son bâton est un objet plus célèbre. Il est fâcheux qu'on se le dispute; car il est à Montpellier, à Bordeaux et nécessairement ailleurs. Le saint bâton de Montpellier est d'un bois noirâtre, haut de cinq pieds, ferré par les deux bouts, et orné de plusieurs nœuds, dont l'un représente la tête d'un ange. Il pèse treize livres.

Le *véritable bâton de saint Roch* à Bordeaux était autrefois gardé par les grands carmes. Ces bons pères étaient dans l'usage de mettre tous les ans à l'enchère le droit de le posséder. Les ci-

toyens bordelais, et surtout les négocians, persuadés que cette relique portait bonheur à la maison qui pouvait l'avoir une année, sacrifiaient pour cela des sommes assez considérables. Au commencement du dernier siècle, l'enchère allait encore à quinze cents, dix-huit cents, deux mille francs.

Mais soixante ans plus tard, la foi au bâton de saint Roch s'était si rapidement refroidie, qu'on ne le louait plus que douze ou quinze francs, quand toutefois on trouvait à le louer (1).

Il serait trop long d'énumérer les miracles qu'on attribue aux reliques et aux images de saint Roch. Il n'y a pas de peste un peu connue, depuis qu'on parle de lui, qu'il n'ait fait cesser, à ce que disent les dévots.

ROIS-MAGES (2). — « On demande d'où venaient ces trois rois? en quel endroit ils s'étaient donné rendez-vous? Il y en avait un, dit-on, qui arrivait d'Afrique. Celui-là n'était donc pas venu de l'Orient. On dit que c'étaient trois mages; mais le peuple a toujours préféré trois rois. On célèbre partout la fête des rois et nulle part celle des mages. On mange le gâteau des rois et non pas le gâteau des mages. On crie : Le roi boit, et non pas : Le mage boit.

---

(1) M. Dulaure, *Description de la Guyenne.*

(2) Il n'y a que saint Mathieu qui parle des trois mages, de l'étoile, du massacre des innocens, etc. Voyez l'article *Innocens*. Quelques anciens pères disent aussi qu'il y avait quatorze mages.

» Tertullien est le premier qui ait assuré que ces trois voyageurs étaient des rois. Les uns ont appelé ces trois rois Magalat, Galgalat, Saraïm; les autres Atos, Satos, Paratoras; les catholiques les connaissaient sous les noms de Gaspar, Melchior et Balthasar (1). L'évêque Osorius rapporte que ce fut un roi de Cranganor, dans le royaume de Calicut, qui entreprit ce voyage avec deux mages; et que ce roi, de retour dans son pays, bâtit une chapelle à la Sainte-Vierge.

» On demande combien ils donnèrent d'or à Joseph et à Marie? Plusieurs commentateurs assurent qu'ils firent les plus riches présens. Ils se fondent sur l'Évangile de l'enfance, dans lequel il est dit que Joseph et Marie furent volés en Égypte. Or, disent-ils, on ne les aurait pas volés, s'ils n'avaient pas eu beaucoup d'argent. Les deux voleurs furent pendus depuis; l'un fut le bon larron et l'autre le mauvais larron.

» Le même Évangile de l'enfance dit que ce furent des mages et non pas des rois qui vinrent à Bethléem; qu'ils avaient été à la vérité conduits par une étoile; mais que l'étoile ayant cessé de paraître quand ils furent dans l'étable, un ange leur apparut en forme d'étoile pour en tenir lieu.

» Suarez a recherché ce qu'était devenu l'or que présentèrent les trois rois ou les trois mages. Il prétend que la somme devait être très-forte, et que trois rois ne pouvaient faire un présent

---

(1) Ces trois noms allemands leur ont été donnés à Cologne.

médiocre. Il dit que tout cet argent fut donné depuis à Judas qui, servant de maître d'hôtel, devint un fripon et vola tout le trésor (1). »

Mais les légendaires ne s'embarrassent aucunement des difficultés que présente cette matière. On croirait même qu'ils étaient présens à tout ce qui s'est passé dans la sainte étable. Ribadéneira dit que les trois saints rois ne se troublèrent aucunement de ce que l'enfant Jésus n'avait pas un train royal. « Le fumier de l'étable ne leur fit pas » mal au cœur ; ils ne se scandalisèrent point de » de la pauvreté des linges, ni de voir le divin » enfant prendre le tétin de sa très-sainte mère. au » contraire, ils se jetèrent à ses pieds, » et lui offrirent de la myrrhe comme à up homme, pour honorer sa sépulture, de l'or comme à un roi et de l'encens comme à un Dieu; car tout est symbolique.

« Ensuite, les dévotes larmes à l'œil, ils prirent » congé de la mère et du fils et s'en retournèrent » en leur pays, » où ils se firent moines et se mirent à prêcher (2).

On montre dans la Terre-Sainte, à quelque distance de Bethléem, la grotte où les trois rois furent avertis par un ange de n'aller point revoir Hérode (3).

On prétend qu'ils furent enterrés en Perse ou en Arabie, que l'impératrice Hélène fit apporter

---

(1) Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, au mot *Épiphanie*.
(2) Ribadéneira, 6 janvier.
(3) *Voyage du Père Goujon en Terre-Sainte*, page 286.

leurs corps à Constantinople, et qu'ils passèrent à Milan du temps de l'empereur Manuel Comnène. Mais aucune histoire ne fait mention de ces circonstances.

Cependant les reliques des trois rois étaient à Milan, lorsqu'en l'année 1162, cette ville ayant été détruite par le tyran Frédéric-Barberousse, on les transporta à Cologne.

On révère toujours, à Saint-Eustorge de Milan, le tombeau où reposaient les trois rois. L'odeur de sainteté qu'ils y ont laissée fait quelques petites guérisons; mais elle n'entreprend pas les cures difficiles (1).

Il faut que Calvin se soit trompé, en disant que les reliques des trois rois étaient à Milan et à Cologne tout à la fois; mais il n'y a pour cela rien de perdu; car quoique leurs corps soient entiers à Cologne, on montre diverses parties de leurs reliques à Mont-Serrat, et quelques ossemens dans une infinité d'églises.

Les trois corps de Cologne sont dans l'église cathédrale où ils ont le renom de faire beaucoup de miracles. Ils en avaient tant fait dans le chemin (2), qu'ils attirèrent un immense concours de peuple, qui agrandit considérablement la ville.

On conte qu'une sécheresse extraordinaire ayant causé la famine en Hongrie, un grand nombre de gens de ce pays-là vinrent implorer le

---

(1) Misson, tome III, page 29.

(2) Voyez l'article *Onezime*, etc.

secours des trois rois, après avoir inutilement invoqué les saints de leur voisinage. Dès qu'ils eurent dit un mot à Cologne, la pluie tomba avec abondance. Depuis ce temps, il vient toutes les sept années à Cologne une procession de Hongrois, qui vont rendre hommage aux saintes reliques, et qui sont traités pendant quinze jours par le principal magistrat, dans une maison bâtie exprès pour eux (1).

On porte à Douay, avec quelque cérémonie, et l'on vénère un billet qui a touché la tête des trois rois. Il faut que ce billet ait fait des miracles; car ces sortes d'amulettes ne sont pas rares. Misson les vit vendre à Cologne un sou la douzaine. On dit que ces billets préservent les voyageurs de toute mauvaise rencontre.

On raconte cette petite histoire : Un capucin chargé de prêcher à Bruxelles, au dernier siècle, devant une brillante assemblée de princes et de prélats, avait pris pour texte l'histoire des trois rois dont on faisait la fête. Il était un peu ignorant; l'assemblée qu'il avait devant les yeux le troubla. Il commença pourtant; et après avoir cité son latin, il s'écria : « Le premier lui offrit de l'en-» cens, le second de l'or-myrrhe, le troisième.... » Comme il avait mêlé la myrrhe avec l'or, il balbutia long-temps sur ce qu'avait pu offrir le troisième.

---

(1) Misson, tome I, page 46. — Voyez *Pierres miraculeuses* dans ce dictionnaire.

Il désespérait de s'en tirer, lorsque par bonheur il aperçut un grand tableau qui représentait l'adoration des rois, l'un desquels était peint en nègre. Ce fut un trait de lumière; il reprit d'un ton assuré : « Le troisième, mes très-chères frères, » le troisième ne présenta rien; et Jésus indigné » le noircit, comme vous pouvez le voir. » Il partit de là pour prouver qu'il ne fallait pas venir à l'église les mains vides (1).

Les reliques, ou peut-être seulement les têtes des trois rois mages furent volées à Cologne au mois d'octobre de l'année 1820. Mais les voleurs furent découverts et pris par la police de Munster; et l'on y continue les pèlerinages.

Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est que quelques écrivains ont dit que les trois rois de l'Épiphanie avaient été rois de Cologne; et Thomas Brown s'est donné la peine de les réfuter assez longuement.

Si Cologne avait, au moment de la naissance de Jésus, trois rois, dont un nègre, c'était beaucoup.

ROLAND, — neveu prétendu de Charlemagne.

---

(1) On a imprimé, je ne sais où, une autre aventure. Un prédicateur avait mêlé également l'or et la myrrhe, et comme il répétait sans cesse : « Le troisième lui présenta..... », l'auditoire perdit patience. C'était dans un village. Un paysan qui se trouvait derrière la chaire, tira le prédicateur par son surplis et lui cria : « Eh bien! dites donc ce que le troisième présenta ? » — « Une vesse de chien à ton nez, malheureux ! repliqua le curé courroucé. C'est bien à toi à savoir les secrets de Notre-Seigneur. »

célèbre dans les fastes de la chévalerie, mort à Roncevaux en 778. On l'a béatifié ; du moins les légendaires le mettent au nombre des bienheureux.

On prétend que Charlemagne le fit enterrer à Blaye en Guyenne, où l'on possède encore son tombeau et sans doute le petit cor dont il sonnait pour appeler l'ennemi.

Son braquemar que les chroniqueurs appellent la bonne épée Durandal, fut porté à Notre-Dame de Roquamadour ou du roc de Saint-Amadour (1), dans le Querci. On raconte que Roland, visitant un jour cette chapelle, fit présent à la Vierge d'autant d'argent que pésait son braquemar. C'est sans doute à cause de cela qu'on donna ce braquemar à Notre-Dame-de-Roquamadour. Il s'égara dans les guerres de la ligue ; et les prêtres le remplacèrent par une lourde masse de fer, que l'on continua d'appeler l'épée de Roland. Les femmes du pays allaient en pèlerinage toucher ce braquemar afin de devenir fécondes (2).

On vénérait aussi à Notre-Dame-du-Mont-Roland, une vieille statue du preux chevalier, qui faisait faire également des enfans aux femmes stériles. Celles qui avaient le désir d'être mères allaient gratter un peu le mollet du bienheureux, qui avait une jambe si usée qu'elle ne tenait plus à rien. Elles buvaient cette poudre dans de l'eau

---

(1) Qui est dans les légendes saint Amateur.

(2) M. Dulaure, *Description du Quercy, et principaux lieux de la France*, tome III.

et ne tardaient pas de se trouver grosses, après toutefois qu'un homme avait aidé au miracle.

ROMAIN, — évêque de Rouen au septième siècle. Un dragon furieux ravageant la Normandie, Romain sortit de la ville, avec un scélérat condamné à mort, qu'il tira des prisons; il prit le dragon par le cou avec son étole, le donna à conduire au criminel qui l'accompagnait; et le dragon se laissa brûler tranquillement sur la place publique de Rouen. C'est en mémoire de ce grand événement, que tous les ans, à l'Ascension, on promenait en procession l'image d'un monstre que le peuple de Rouen appelait la Gargouille (1).

Le chapitre métropolitain, qui possède la fierte ou châsse de saint Romain, avait autrefois le privilège de délivrer ce jour là un prisonnier condamné à mort.

On conte aussi qu'un jour la Seine s'étant débordée, Romain accourut avec la croix et la fit rentrer dans son lit.

Son corps, qui fut trouvé entier par l'archevêque Guillaume Bonne-Ame, à la fin du onzième siècle, était encore à Rouen à la révolution.

Saint Romain, fondateur des monastères du Mont-Jura, et abbé de Saint-Claude en Franche-

---

(1) « Dans une autre fête on porte aussi très-religieusement » à Rouen l'effigie d'un hareng; mais je n'ai pas encore dé- » couvert l'origine de cette cérémonie. » (M. Cadet de Gassicourt. *Voyage en Normandie*, tome II, Lettre 3e.)

Comté, avait un corps au monastère de Baume, et un autre corps à Evora en Portugal.

Outre saint ROMAIN, martyr de Césarée, qui était bègue et qui parla très-nettement lorsqu'on lui eut coupé la langue, il y a plusieurs saints du même nom qui sont assez célèbres, mais dont nous ne connaissons pas les reliques.

ROMARIC, — fondateur de l'abbaye de Remiremont en Lorraine, mort en 653. Son corps était à Remiremont.

Un jour que ses moines avaient soif, et que le pot était vide, Romaric pria, et aussitôt le pot se remplit d'eau fraîche. Quoique les moines n'eussent pas fort admiré d'abord ce miracle, ils en tirèrent parti par la suite; car les malades qui buvaient de ce qui restait de cette eau qui ne tarissait point, recouvraient la santé.

On dit qu'une femme lépreuse se trouva radicalement guérie, pour s'être lavée dans un tonneau plein d'eau où le saint s'était baigné.

ROMUALD, — fondateur de l'ordre des camaldules, né à Ravenne, au milieu du dixième siècle.

Sergius, son père, s'était fait moine comme lui. Il s'en repentit au bout de quelques mois, et voulut retourner dans le monde. Romuald n'eut pas plus tôt appris cette nouvelle, qu'il songea à y mettre ordre. Mais les Catalans, chez qui il demeurait alors, ayant découvert que le saint allait

quitter leur pays, délibérèrent sur les moyens de l'en empêcher. Le meilleur qu'ils imaginèrent fut de le tuer, afin de profiter du moins de ses reliques, et des guérisons et autres miracles qu'elles opéreraient après sa mort.

La dévotion que les Catalans avaient pour lui ne plut point du tout à saint Romuald (1); il contrefit l'insensé, pour leur persuader qu'il n'était plus saint, et partit nu-pieds, avec un bon bâton pour Ravenne.

Un bon fils doit aider ses parens, comme dit Ribadéneira. Saint Romuald enferma son père dans une petite cellule, lui mit les fers aux pieds, et le rossa si bien avec son bâton, qu'il lui fit revenir la vocation monastique. Quelque temps après, il eut le plaisir d'apprendre que son père était mort très-saintement.

Après avoir rempli de la sorte les devoirs de la piété filiale, Romuald se retira dans une solitude, où des moines à qui ses leçons moroses déplaisaient vinrent lui rendre un soir les coups de bâton qu'il avait donnés à son père. Le saint assommé résolut de ne plus se mêler du salut des autres; mais il rejeta bientôt cette lâcheté, qu'il regarda comme une tentation du malin.

Il se réfugia d'abord dans le marais de Comachio pour se rétablir; il ne pouvait choisir plus mal : le mauvais air le rendit tout bouffi, enflé;

---

(1) Saint-Foix, tome II, page 354.

ses cheveux et sa barbe tombèrent; sa peau devint jaune-sale comme celle des lézards.

Dans cet état de laideur, et ne sachant trop ce que Dieu voulait faire de lui, il alla au monastère de Classe, dont l'abbé venait de mourir, et il arriva tout juste pour le remplacer.

Il fonda dans la suite l'ordre des camaldules, et mourut dans un âge avancé, à soixante-dix ans selon les uns, à cent vingt ans selon d'autres.

Son corps était révéré au Val-de-Castro, où il attirait une grande affluence de pèlerins. En 1480, deux moines ouvrirent son tombeau pour voler le corps; on dit qu'au même instant les chairs qui n'étaient que desséchées, tombèrent en poussière. Les deux moines n'en furent point intimidés; ils prirent les os dans un sac et les emportèrent à Jési, dans la marche d'Ancône.

Le saint s'y déplut; et au bout d'un an, les moines du Val-de-Castro vinrent le reprendre. Ils étaient escortés des habitans de Fabriano, qui s'étaient mis en armes; et malgré tous les efforts des moines qui voulaient reconduire le saint chez eux, le mulet qui le portait alla droit à Fabriano où il fallut laisser les saintes reliques.

Il n'était resté à Jési qu'un bras qui fait sans doute encore des miracles. On transporta l'autre bras au couvent de Camaldoli.

Les reliques de saint Romuald devinrent si fameuses, et il se signala par tant de prodiges, qu'au seizième siècle, on lui rendait plus d'honneurs qu'aux illustres saints Gervais et Protais : le pape

Clément VIII se crut obligé d'y remédier ; et au lieu qu'on fêtait saint Romuald le 19 de juin, avec saint Gervais et saint Protais, il ordonna que le premier serait désormais honoré le 7 de février, pour ne pas faire tort aux deux autres.

On a vu, dans l'histoire de saint Dominique, que les dévots lui arrachaient sa chemise, pour avoir de ses reliques, comme les Catalans voulurent assommer saint Romuald, pour se le partager peut-être. Les dévots furent souvent animés de ce zèle violent.

Un jour que le capucin Marc d'Aviano, si célèbre par ses miracles, à la fin du dix-septième siècle, devait prêcher à Venise, la dévotion du peuple se montra si grande envers ce saint homme, qu'on déchira son froc pour en avoir les pièces ; on lui arracha les cheveux et les poils de la barbe ; les pieux l'eussent démembré tout-à-fait pour avoir ses reliques, si l'on ne se fût avisé de percer la muraille de l'église, et de le faire monter en chaire par une ouverture qui le mettait à l'abri des atteintes de la populace, prête à l'adorer (1).

ROSAIRE. — Saint Dominique, au douzième siècle, releva beaucoup l'éclat du chapelet, en publiant que la Sainte Vierge lui en avait apporté un du ciel, composé mystérieusement d'un certain nombre de grains, qu'il appela le *Rosaire*.

Les chapelets ordinaires n'ont que cinquante-

(1) Misson, tome I, page 263.

trois *Ave* et cinq *Pater*. Le rosaire se compose de cent cinquante grains qui font autant d'*Ave-Maria ;* les dixaines sont séparées par un grain un peu plus gros qui fait un *Pater*. Ces quinze gros grains représentent quinze mystères de la naissance, de la vie et de la mort de Jésus-Christ. Il y a cinq mystères joyeux, cinq mystères douloureux, et cinq mystères glorieux (1).

Vers l'an 1470, un jacobin nommé Alain de la Roche, arrangea les prières du rosaire, le prêcha au lieu de l'Évangile, et en fit une confrérie qui est devenue célèbre, et que le pape enrichit de grandes indulgences.

On publia aussi sur le rosaire un livre, « au » commencement duquel il était récité qu'un » jour la vierge Marie était entrée en la cham- » brette dudit Alain, et lui avait fait un anneau de » ses cheveux, avec lequel elle l'avait épousé ; » *item* qu'elle l'avait baisé, et lui avait présenté » ses tétins pour les manier et les téter ; en som- » me, qu'elle était aussi familière avec lui qu'une » femme a coutume d'être avec son mari (2). »

On imagina plusieurs miracles pour donner plus d'autorité au rosaire (3). Voici ce qu'on

---

(1) *Histoire des religions de tous les peuples*, tome V, p. 98.

(2) Henri Estienne, *Apologie pour Hérodote*, chap. 35.

(3) Mathieu Tympius prétend que Blanche de Castille, qui fit onze enfans, était d'abord stérile, qu'elle consulta saint Dominique qui lui donna le rosaire, et que ce fut par la vertu du rosaire que la France eut saint Louis. *Præmia virtutum*, page 444.

lit dans les *Nouveaux Mémoires sur l'Italie* :

« Un jacobin prêchant à Venise, le jour d'une grande fête, en l'honneur du rosaire, racontait l'histoire suivante : Un voleur de grand chemin, assassinant quand l'occasion s'en présentait, était exact à dire tous les jours le rosaire. Un voyageur qu'il avait attaqué se défendit et le tua. Il mourut sans confession ; et son corps, dont l'âme ne voulut pas se détacher, fut enterré au pied d'un chêne par ses camarades. Quelques mois après, saint Dominique apparut en cet endroit, et appela le voleur par son nom. A cette voix, le défunt écarte la terre qui le couvre, sort de son tombeau, se jette aux pieds de saint Dominique, qui le confesse, l'absout, et emporte son âme en paradis.... »

ROSALIE. — On prétend que cette sainte était fille d'un roi d'Espagne. Elle vécut plusieurs années au mont Pelegrino en Sicile, dans une caverne semblable à la sainte Baume. On ne sait pas de quoi elle faisait pénitence, et on ignore les détails de sa vie.

On voit à côté de sa caverne une fontaine où elle allait boire, et dont l'eau fait de fréquens miracles.

Le corps de Rosalie ayant été trouvé dans cette grotte, fut transporté à Palerme et délivra la ville d'une grande peste. En mémoire de ce miracle, sainte Rosalie fut déclarée patronne de Palerme, où l'on célèbre sa fête avec pompe le

4 de septembre. Les miracles que font ses reliques attirent tous les ans plus de cent mille pèlerins.

On a élevé aussi sur le mont Pelegrino l'image de cette sainte. Elle est d'une hauteur si prodigieuse, que ceux qui sont en pleine mer peuvent la voir aisément; et l'on ajoute que dès qu'on la voit on n'a point de naufrages à craindre.

ROSE, — religieuse du tiers-ordre de saint Dominique, à Lima au Pérou, morte en 1617. On dit que son corps, avant d'être enterré, fit cent quatre-vingts guérisons miraculeuses. Sa canonisation fut, à ce qu'on prétend, la plus magnifique solennité qu'on eût vue à Rome jusque-là, parce qu'on voulait honorer dignement la première sainte du nouveau monde.

Son corps doit toujours être à Lima; cependant il est aussi à Viterbe. On le montre derrière un rideau, où la sainte, qui est couchée avec son habit de religieuse, semblait autrefois endormie.

ROSOLINE. — C'est encore une de ces saintes dont on ne sait rien. Son corps était honoré dans une jolie église, au village des Arcs près de Draguignan. Thomas Corneille dit, dans son Dictionnaire géographique, qu'on voyait de son temps le corps entier de cette sainte dans une belle châsse, et que les traits de son visage paraissaient aussi beaux et aussi marqués que quand elle vivait,

quoiqu'il y eût alors plus de trois cents ans qu'elle était morte (1).

RUISSEAU DE BARBERON. — Les ruisseaux même se mêlaient autrefois de faire des miracles. Le ruisseau de Barberon, que nos pères comptaient au nombre des merveilles du Dauphiné, avait été si bien béni par je ne sais quel saint, qu'il débordait pour annoncer une année abondante, et qu'il se resserrait dans son lit en signe et présage de mauvaise année.

Beaucoup d'autres ruisseaux avaient des vertus aussi miraculeuses.

S.

SABAS, — fondateur de plusieurs monastères en Palestine, mort en 531. On ne sait ce qu'est devenu son corps, qui était fécond en miracles au douzième siècle, dans les environs de Jérusalem. Son capuchon est à Rome dans l'église de Saint-Sabas; il guérit le flux de sang et communique ses vertus curatives à une petite fontaine, dont les eaux emportent toute espèce de maladies dans ceux qui boivent avec foi.

SADROC ou SARDOS, — en latin *Sacerdos*, évêque de Limoges, mort au sixième ou au huitième

---

(1) A l'article *Draguignan*.

siècle. Son corps, qui était au Sarlat en Périgord, fut brûlé par les huguenots, en 1574; mais on retrouva depuis six ossemens qui ont fait des milliers de miracles. Les reliques de sainte Mondaine sa mère opéraient avec les siennes.

Le bon prêtre saint Riquier, qui hérita de la chemise que saint Sadroc, portait sur lui quand il décéda, n'en voulut plus mettre d'autre tant qu'il vécut; et l'on ajoute que cette sainte chemise n'était pas très-blanche lorsque Riquier la déposa.

SAINTS. — DE LA CONGRÉGATION DES RITS A ROME.

« Cette congrégration a été fondée par le pape Sixte V, pour régler les cérémonies et les rits des nouveaux offices des saints, qu'on ajoute au calendrier romain, toutes les fois qu'il se fait quelque canonisation.

» Elle est composée de huit cardinaux et d'un secrétaire, qui est du collége des prélats référendaires; il y entre aussi deux maîtres des cérémonies du pape.

» Tous ces députés s'assemblent une fois le mois, chez le plus ancien cardinal, qui en est le préfet, et qui a la faculté de l'intimer plus souvent, à proportion que son bureau est plus chargé d'affaires.

» Quand il s'agit de la canonisation de quelque saint, les trois plus anciens auditeurs de la rote se trouvent dans cette assemblée, comme canonistes experts en telles matières, avec un proto-

notaire apostolique participant, et le promoteur de la foi, qui est ordinairement l'avocat fiscal de la chambre apostolique.

» Il y entre encore pour ce sujet plusieurs consulteurs, qui sont théologiens et profès de différens ordres, entre lesquels sont le maître du sacré palais, et le préfet de la sacristie du pape.

» Tous ces assesseurs extraordinaires, joints aux députés ordinaires de la congrégation, examinent les preuves de la sainteté de ceux qu'on souhaite de faire béatifier ou canoniser; et si elles sont trouvées bonnes et suffisantes, le pape rend ensuite un jugement en leur faveur, sur le vu des actes et procédures juridiques de cette congrégation, en ordonnant que leurs noms soient écrits dans le catalogue des bienheureux, s'il n'y est pas encore, et s'ils n'ont déjà été béatifiés par un jugement antérieur à celui-ci.

» L'ordonnance du pape se rend en forme d'arrêt par lequel il est enjoint et commandé, en vertu de l'autorité absolue du souverain pontife, que les noms de ces bienheureux soient mis dans les diptyques des saints, afin qu'ils soient invoqués par tous les chrétiens dans le service public de la religion, et que le sacrifice de la messe soit offert en leur honneur.

» Le pape ne prononce cet arrêt qu'après en avoir fait une déclaration préalable, dans un consistoire secret, de l'avis de tous les cardinaux et de tous les évêques et abbés qui se trouvent alors dans la ville de Rome, et qui forment une espèce

de concile, tout différent des assemblées générales du clergé romain, auxquelles on donne ordinairement ce nom.

» Les preuves que tous les opinans de cette assemblée, ou congrégation consistoriale, tiennent pour valables et suffisantes, dans les actes et procédures de canonisation, sont le martyre, les miracles non contestés, les témoignages de bonne vie et les vertus héroïques de ceux qu'on souhaite de faire canoniser.

» On observe maintenant cette coutume, qui n'est suivie que depuis environ deux siècles, de ne pas commencer à faire le procès de la canonisation, qu'il n'y ait au moins cinquante ans passés depuis la mort de celui qui doit être béatifié, c'est-à-dire, selon le style du Vatican, déclaré bienheureux, et on diffère tout ce temps-là de faire ces sortes de procédures, afin d'ôter les soupçons qu'on pourrait avoir, que les parens de celui qu'on désire faire canoniser ne rendissent quelques faux témoignages en sa faveur, soit par intérêt, ou par amour-propre, s'ils étaient encore vivans et sur les lieux où se doivent faire les enquêtes (1). »

— Voyez les articles *Corps saints*, *Reliques*, *Châsses*, *Catacombes*, etc., et l'introduction. — Nous avons déjà dit que l'église romaine honore plus de cent mille saints, et plus de deux cents mille.

---

(1) Extrait du *Tableau de la cour de Rome*, par Jean Aymon, cinquième partie, chap. 15.

SALOMÉ, — mère des apôtres saint Jacques et saint Jean. Son corps était à Jérusalem et aux Trois-Maries en Provence, où l'on prétend qu'elle vint avec la Madeleine. — Voyez l'article *Maries*.

SALOMON. — Pour les chrétiens, ce n'est pas un saint, parce que l'Écriture marque ses crimes sans parler de sa conversion ; et saint Augustin ne le traite que comme un scélérat (1).

Il est vrai qu'ayant reçu de Dieu tant de bienfaits, il devait être meilleur qu'un autre.

Les philosophes admirent la sagesse qu'il montra, en donnant la liberté des cultes à son peuple, et en permettant d'élever des autels à des dieux différens.

Les Juifs regardent toujours Salomon comme un saint roi, qui entendait le langage des oiseaux, et qui avait bien d'autres priviléges.

Quelques Orientaux disent qu'il fut enterré dans l'île de Ceylan. D'autres mettent son sépulcre dans un pays inaccessible, où il est gardé par un serpent terrible qui tue les téméraires. On prétend qu'il n'est qu'endormi dans son cercueil.

Les musulmans font surtout grand cas de l'anneau de Salomon, qui porte sur une pierre précieuse le grand nom de Jéhova. C'est le plus précieux de tous les talismans. Au moyen de cet

---

(1) *Contra Faust. lib.* 22, *cap.* 88.

anneau, Salomon avait un pouvoir absolu sur les esprits, les génies, et sur toute la nature. Celui qui pourrait se le procurer aurait la même puissance. Mais il est toujours au doigt du roi juif, et il n'est pas possible à un homme ordinaire de le lui ôter.

Il y a aussi dans la Palestine beaucoup de fontaines et de lieux saints qui portent le nom de Salomon. On montre son tombeau à Jérusalem. Il ne reste plus rien de son temple.

SALVE ou SAUVE, — évêque d'Angoulême. Un jour qu'il allait dire la messe à Valenciennes, chargé de ses habits pontificaux, qui étaient fort riches (car il courait ainsi par les provinces), des voleurs le dépouillèrent, lui coupèrent la tête et l'enterrèrent dans une étable à vaches.

« Dieu voulut manifester sa gloire par plusieurs miracles. Il permit qu'un taureau nous apprît le respect que nous devons aux serviteurs de Dieu, ne souffrant pas qu'aucune vache vînt se coucher ou faire ses ordures à l'endroit où il était, et cela pendant l'espace de trois ans; Superius, compagnon de saint Salve, avait été tué et enterré avec lui. C'est pour cela que toutes les nuits il paraissait dans l'étable deux belles lumières.

» Au bout de trois ans on songea à y faire attention; et Charlemagne fit mettre les corps sur un chariot traîné par des bœufs qui s'arrêtèrent à Valenciennes, où les reliques de saint Sauve et

de saint Supère se mirent à opérer les plus beaux miracles (1).

SAMARITAINE. — L'église a rendu un culte à la Samaritaine, que Jésus convertit au puits de Jacob, près de la ville de Sichar ou Sichem. Quelques-uns l'honorent sous le nom de sainte Photine. Sa tête est à Rome dans l'église de Saint-Paul.

On avait bâti une église, aujourd'hui ruinée, sur le puits de la Samaritaine, et l'on disait la messe dans le puits même. On n'en voit plus que les restes en mauvais état.

« L'illustre auteur de l'histoire scolastique remarque que ce puits est le centre de la terre habitable, à cause que tous les ans, un certain jour de l'été, à midi, le soleil y plonge perpendiculairement, sans faire à l'entour aucune ombre (2). »

SAMSON. — On conserve, dans plusieurs couvens grecs et latins, la mâchoire d'âne avec laquelle Samson tua mille Philistins.

On dit qu'après sa victoire, Samson, ayant soif, pria le Seigneur; qu'il sortit aussitôt de la mâchoire une fontaine abondante; et que cette fontaine continua de couler.

---

(1) Ribadéneira, 26 juin.

(2) Cité dans le P. Goujon, *Histoire et Voyage en Terre-Sainte*, chap. 96.

On prétend même qu'elle subsiste toujours, près de Tibériade selon les uns, près du torrent de Cédron selon d'autres, près d'Éleuthéropolis selon Glicas. On l'appelle la fontaine de la Mâchoire (1).

Les carmes de Nazareth conservaient la grosse dent qui tomba de cette mâchoire pour laisser passage à la fontaine. Cette dent donnerait à croire que la mâchoire d'âne de Samson était de bonne taille; et il le fallait bien pour tuer mille hommes sans doute armés.

SAMSON, — abbé de Dol en Bretagne, mort au sixième siècle. Il avait un demi-corps à Orléans, un demi-corps à Dol, et un demi-corps à Paris, sans parler de divers ossemens que l'on distribua dans plusieurs églises. Les reliques d'Orléans furent brûlées par les huguenots, et celles de Paris par les républicains de 1793.

Sauval rapporte que les reliques de saint Samson, de saint Magloire et de quelques autres saints, ayant été exposées dans la salle du palais à Paris, le maître-d'hôtel de Hugues-le-Grand s'avisa de les toucher d'un air de mépris avec le bout de son bâton, et qu'aussitôt il devint fou furieux (2), pour montrer la révérence que nous devons aux saintes châsses.

SAMUEL. — Les Juifs le regardent comme

---

(1) Sans doute qu'elle ne jaillit plus de la mâchoire.
(2) *Antiquités de Paris*, livre 7, page 5.

leur plus grand prophète après Moïse. On sait que son tombeau recevait un culte distingué, depuis que la pythonisse d'Endor avait fait apparaître son spectre devant Saül.

On retrouva, au cinquième siècle, le corps de Samuel, que l'on porta à Constantinople, et qui est peut-être perdu aujourd'hui. On vénère toujours auprès de Ramatha, en Palestine, son tombeau, auprès duquel une fontaine sacrée guérit toutes sortes de maladies.

SANÉ. — Saint Sané, que quelques-uns nomment aussi saint Sidoine, n'est guère connu que des Bretons. Il reçoit un grand culte à cause de ses miracles, dans le Finistère.

L'eau de sa fontaine procurait, pendant vingt-quatre heures, des vents favorables aux navigateurs qui en emportaient avec foi quelques bouteilles dans leur vaisseau.

Le collier de fer que saint Sané portait à son cou servait aux épreuves judiciaires : il étranglait sur-le-champ les parjures et les fourbes.

De petits cailloux olivâtres, que l'on trouvait dans le tombeau du saint, préservaient de la peste et des naufrages (1).

SANG. — Les bernardines de la rue de Vaugirard, à Paris, gardaient une fiole de sang sorti

(1) M. Cambry, *Voyage dans le Finistère*, tome I, p. 173.

d'un crucifix de bois frappé par un Juif. On avait partout des reliques semblables. — Voyez les articles *Crucifix*, *Notre-Dame*, *Jésus-Christ*, *Janvier*, etc., etc., etc.

SARA. — On apporta de la Palestine à Rome, et ensuite de Rome à Pavie, dans le huitième siècle, le corps d'une sainte Sara; mais les savans ne peuvent décider si c'est la vieille Sara, femme d'Abraham, ou la jeune Sara, femme de Tobie, en huitièmes noces.

Des incrédules prétendent que ce n'est pas la seconde, et que ce ne peut pas être la première, qui est toujours dans son tombeau près de Cariath-Arbé.

SATURNIN. — Barbare, étant gouverneur de Sardaigne, tua de sa main saint Saturnin à Cagliari (1), où l'on conserve son corps.

Mais on croit que ce saint a été imaginé, et que c'est le même que saint Saturnin de Toulouse, martyrisé vers le même temps, à la fin du troisième siècle. Le premier fut tué par un païen furieux, le second par un taureau qu'on lâcha sur lui. Son corps est à Toulouse.

On fait un troisième saint Saturnin, martyr à Rome au commencement du quatrième siècle, et qui a tout l'air d'être encore le même que le saint toulousain. L'un et l'autre sont fêtés le 29 de novembre.

---

(1) Baillet, 30 octobre.

On ne vénère que trois corps du Saturnin de Rome, un à Rome dans l'église de saint Jean et Paul, un second à Pavie, le troisième était à Paris chez les minimes de la Place-Royale; de sorte que s'il n'y a eu qu'un seul Saturnin, il a cinq corps, avec ceux que nous ignorons.

SAVINIEN ou SABINIEN, — martyr à Troyes en Champagne, au troisième siècle. On dit qu'il était né à Samos, et qu'il vint en Champagne pour faire son salut.

« L'empereur Aurélien étant à Troyes, fit couper la tête à beaucoup de saints. Savinien fut mis dans un grand feu qui ne lui fit aucun mal. On l'attacha à un poteau pour le percer de flèches; mais Dieu détourna tous les coups; au contraire, une flèche retournant en arrière blessa l'empereur à l'œil; ce que les historiens n'ont pas dit, en haine des chrétiens.

» On mit Savinien dans une prison, d'où il s'échappa, si bien que l'empereur dépêcha des soldats à sa poursuite, avec ordre de le tuer sans autre procès.

» Cependant Savinien, étant sur le bord de la Marne, qui était alors très-grosse à cause des pluies, traversa cette rivière comme un plancher très-sec, et arriva de l'autre côté sans se mouiller les pieds. Il apperçut bientôt les soldats qui le poursuivaient, et pria Dieu de leur permettre de passer comme lui; ce qu'ils firent. » C'était le 29 de janvier, et les douteurs prétendent que la ri-

vière était gelée ; mais ils n'expliqueront pas si facilement la fin du conte.

« Le saint ayant salué ces soldats, les pria de ne pas l'épargner et tendit le cou. » C'était bien la peine de fuir, disent les impies.

« Le plus cruel lui coupa la tête, que le saint prit aussitôt entre ses mains, et qu'il emporta au village de Rilly-sur-Seine, à trois lieues de Troyes, où il voulait être enterré. »

Avant de mourir, il avait dit à un de ses bourreaux, que si l'empereur se frottait l'œil de quelques gouttes de son sang, il serait guéri ; le miracle eut lieu en effet, mais il ne convertit personne.

Le corps de saint Savinien était, avant la révolution, dans la cathédrale de Troyes. On vénérait dans la même ville les reliques de sainte Savine, sa sœur, laquelle a donné son nom à un faubourg où elle avait une jolie église.

Les reliques de saint Savinien, premier évêque de Sens, ont fait aussi de grand miracles à Sens et l'abbaye de Jouarre, au diocèse de Meaux. Ce bon saint rendait les maris fidèles, et amollissait les cœurs endurcis de ceux qui voulaient divorcer d'avec leurs femmes.

SCALA-SANTA. — Nous en avons déjà parlé ; c'est l'escalier de vingt-huit marches que Jésus-Christ monta en allant chez Pilate. On montre sous une petite grille quelques gouttes de sang du Sauveur.

Cet escalier saint fut apporté à Rome devant l'église de Saint-Jean de Latran par l'impératrice Hélène. On le monte à genoux, et, avant d'entrer dans le saint des saints, il faut réciter une petite prière.

Les femmes, qui n'entrent jamais dans le saint des saints, gagnent l'indulgence en regardant à la porte.

SCHOLASTIQUE, — vierge du sixième siècle, sœur de saint Benoît.

Saint Grégoire-le-Grand raconte qu'à sa mort saint Benoît vit son âme monter au ciel, sous la forme d'une colombe. Il fit transporter son corps dans son monastère du Mont-Cassin. Ces reliques furent depuis apportées au Mans; et les Normands les brûlèrent vers la fin du neuvième siècle, mais on les retrouva peu après.

En 1562, les calvinistes se disposaient à brûler de nouveau les os de sainte Scholastique, lorsqu'ils furent obligés de quitter précipitamment la ville. On publia aussitôt que la sainte les avait frappés d'une terreur panique; et elle n'a pas cessé de faire les plus grands miracles.

Cependant sainte Scholastique avait un second corps au Mont-Cassin, avec beaucoup de reliques dépareillées à Anvers, à Saint-Hubert dans les Ardennes, à Luxembourg, à l'abbaye de Juvigny, dans le diocèse de Trèves et surtout dans cinq ou six églises de Cologne.

SÉBASTIEN, — martyr à Rome, en l'année 288. Ses reliques ne sont pas moins célèbres que son histoire.

On le représente en France comme un jeune homme et en Italie comme un vieillard; mais quoi qu'il en soit de son âge, il paraît qu'on le fit mourir à coups de bâton, après l'avoir inutilement percé de flèches. On jeta son corps dans un cloaque, d'où les chrétiens le retirèrent; et son culte fut fameux à Rome, dès le quatrième siècle. On lui éleva une église qui est toujours une des sept principales de Rome.

Le corps du saint y fit de beaux miracles. Saint Grégoire-le-Grand raconte qu'une dame de Toscane, mariée depuis peu de temps, ayant osé s'approcher des reliques de saint Sébastien, un jour où elle n'avait pas eu la précaution de s'abstenir des plaisirs de la chair, fut aussitôt possédée du diable.

Un bon prêtre qui se trouvait là eut pitié de cette jeune dame, et voulut la délivrer en la couvrant de la nappe de l'autel. Le diable s'empara du prêtre lui-même.

On conduisit les deux possédés à un grand magicien, chez qui ils ne trouvèrent pas leur salut; car aussitôt que le sorcier eut prononcé quelques mots magiques, une légion de six mille six cent soixante-six diables entra dans le corps de la pauvre femme. Il n'y eut que saint Sébastien qui voulut bien la débarrasser, à la prière d'un saint homme.

Le premier corps de saint Sébastien est à Rome, dans l'église qui porte son nom. La tête qui en faisait partie enrichit le trésor de Saint-Pierre au Vatican.

Il a un second corps à Soissons, quoique les huguenots l'aient brûlés en 1564.

Le troisième corps est indiqué par Calvin à Piligny près de Nantes ; on en comptait un quatrième dans un faubourg de Narbonne, une cinquième tête aux jacobins de Toulouse, une cervelle chez les cordeliers d'Angers, un bras dépareillé chez les jacobins de la même ville, un autre bras à Toulouse dans l'église de Saint-Saturnin, un autre bras à la Case-Dieu en Auvergne, un autre à Montbrisson en Forez, un autre à Avignon, et une foule de pièces détachées à Séville, à Malaga, à Compostelle, à Prague, à Munich, à Brunswich, à Cologne, à Paris, à Trèves, à Sens, à Troyes, à Beauvais, à Tournay, à Aix, en Provence, à Bruxelles, à Marseille, etc., etc. M. Pouqueville trouva, dans le trésor de la cathédrale de Raguse, un tibia de cheval que l'on fait honorer comme un tibia de saint Sébastien (1).

FONDATION DE L'ABBAYE DE MANLIEU.

Un bon prêtre auvergnat, qui se nommait Magnus, fut averti en songe d'aller visiter à Rome le tombeau de saint Sébastien. Il part avec soumission, honore humblement les reliques du

(1) Voyez le tome Ier. de l'ouvrage sur la Grèce.

saint, ramasse la poussière de son sépulcre, en remplit un petit sac et s'en revient. Cette poussière était un trésor qui opéra bientôt des merveilles.

Un jour que Magnus s'était endormi sous un arbre, et qu'il avait pendu son petit sac à une branche, l'arbre se mit à fleurir; et il se fit tant d'autres miracles, que Magnus jugea que saint Sébastien voulait être honoré dans cette partie de l'Auvergne. Il bâtit donc l'abbaye de Manlieu, qui se trouve à peu de distance d'Yssoire. Cette fondation eut lieu vers l'an 656; la poussière de saint Sébastien n'a cessé qu'à la révolution ses guérisons et ses miracles (1).

FLÈCHES DE SAINT SÉBASTIEN.

Si les flèches sont dignes d'être adorées, ceux qui les ont décochées ne mériteraient-ils pas également un culte, comme dit Henri Estienne (2)?

On vénérait une des flèches qui percèrent saint Sébastien, dans le trésor de son église de Rome, une autre à Lambese en Provence, une autre chez les augustins de Poitiers, et d'autres dans diverses églises.

On révère aussi à Rome, dans l'église de Saint-Sébastien, la colonne à laquelle le saint fut attaché lorsqu'on le perça de flèches.

SEPT FRÈRES MINEURS. — Vers l'an 1220, sept moines de Saint-François, nommés Daniel,

---

(1) Bruzen de la Martinière, au mot *Manlieu*.

(2) *Apologie pour Hérodote*, chap. 38.

Samuel, Ange, Domne, Léon, Nicolas et Hugolin, s'avisèrent d'aller prêcher la foi chez les Maroquins. Ils dirent beaucoup de mal de Mahomet, beaucoup de bien de saint François, et furent conduits devant l'empereur de Maroc, qui, regardant leur audace comme un signe de folie, leur promit la vie et la liberté de retourner dans leur pays, à condition qu'ils rétracteraient ce qu'ils avaient avancé contre Mahomet. Les sept frères ne demandaient pas mieux que le martyre. Ils répondirent à l'empereur par des injures, et l'empereur les condamna à mort. La populace les mit en pièces pour l'honneur de Mahomet ; et ils se laissèrent mettre en pièces pour l'honneur du nom chrétien.

Alphonse-le-Gras, roi de Portugal, fit demander leurs corps à l'empereur de Maroc, qui les rendit comme ils se trouvèrent ; on les honore à Lisbonne, depuis que Léon X a déclaré que ce n'étaient pas des extravagans, mais bien de saints martyrs.

SÉPULCRE DE JÉSUS-CHRIST. — « Le » corps de Notre-Seigneur est reçu dans le ventre » d'une vierge, quand il vient au monde, et il » est déposé dans le tombeau d'un juste quand il » en sort. Dans le sein de la Vierge, il ne reçoit » pas la moindre atteinte de l'impureté humaine, » et dans le tombeau de Joseph d'Arimathie il est » exempt de la corruption de la mort. Mais Jésus, » au sortir du tombeau, inspire plus de respect

» qu'au sortir du ventre de sa mère ; car il est » dégagé de toutes les infirmités humaines (1). »

C'est pour cela que le Saint-Sépulcre de Jésus-Christ est devenu un lieu si vénérable. Il a causé des guerres longues et funestes, et ces croisades que l'on ne sait trop juger.

Mais le Tasse a chanté *le capitaine qui délivra le tombeau de Jésus-Christ*; et cette relique, en allumant une guerre sainte, a inspiré un beau poëme.

Nous donnerons la description du Saint-Sépulcre, suivant Deshayes, cité dans les notes au voyage du Levant de M. de Forbin, page 396 de l'édition in-8°.

« L'église du Saint-Sépulcre comprend le Saint-Sépulcre, le mont Calvaire et plusieurs autres lieux saints. Ce fut sainte Hélène qui en fit bâtir une partie, pour couvrir le tombeau de Jésus-Christ. Mais les princes chrétiens qui vinrent après, la firent augmenter pour y comprendre le mont Calvaire, qui n'est qu'à cinquante pas du Saint-Sépulcre.

» Anciennement, le Calvaire était hors de la ville : c'était le lieu où l'on exécutait les criminels condamnés à mort; et, afin que tout le peuple y pût assister, il y avait une grande place entre le mont et les murailles de la ville : le reste du mont était environné de jardins, dont l'un appartenait à Joseph d'Arimathie, disciple secret de Jésus-

(1) D. Ambrosii, serm. 3, in die Parasceve.

Christ ; il y avait fait faire pour lui un sépulcre, dans lequel fut mis le corps de Notre-Seigneur.

» La coutume, parmi les juifs, n'était pas d'enterrer les corps comme nous le faisons. Chacun, selon ses moyens, faisait pratiquer dans quelque roche une espèce de petit cabinet, où l'on déposait le corps, que l'on étendait sur une table du rocher même ; puis on refermait ce lieu avec une pierre que l'on mettait devant la porte, qui n'avait d'ordinaire que quatre pieds de haut.

» L'église du Saint-Sépulcre est fort irrégulière; car l'on s'est assujetti aux lieux que l'on voulait y renfermer : elle est à peu près faite en croix, ayant vingt pas de long et soixante-dix de large. Il y a trois dômes, dont celui qui couvre le Saint-Sépulcre sert de nef à l'église ; il a trente pas de diamètre, et il est ouvert par le haut, comme la rotonde de Rome. Il est vrai qu'il n'y a point de voûte ; la couverture en est soutenue seulement par de grands chevrons de cédre, qui ont été apportés du mont Liban. On entrait autrefois dans cette église par trois portes ; mais aujourd'hui il n'y en a plus qu'une, dont les Turcs gardent soigneusement la clef, de crainte que les pèlérins n'y entrent sans payer les neuf sequins, ou trente-six livres, à quoi ils sont taxés. Cette porte est toujours fermée, et il n'y a qu'une petite fenêtre, traversée d'un barreau de fer par où ceux du dehors donnent des vivres à ceux qui sont dedans, lesquels sont de huit nations différentes.

» La première est celle des Latins ou Romains,

que représentent les religieux cordeliers. Ils gardent le Saint-Sépulcre, le lieu du mont Calvaire où notre Seigneur fut attaché à la croix, l'endroit où la sainte croix fut trouvée, la pierre de l'onction, et la chapelle où Notre-Seigneur apparut à la Vierge, après sa résurrection.

» La seconde nation est celle des Grecs, qui ont le chœur de l'église où ils officient, et au milieu duquel y a un petit cercle de marbre, dont ils estiment que le centre est le milieu de la terre.

» La troisième nation est celle des Abyssins; ils tiennent la chapelle où est la colonne du couronnement.

» La quatrième nation est celle des Copthes, qui sont les chrétiens d'Égypte; ils ont un petit oratoire proche du Saint-Sépulcre.

» La cinquième est celle des Arméniens; ils ont la chapelle de sainte Hélène, et celle où les habits de Notre-Seigneur furent joués et partagés.

» La sixième nation est celle des nestoriens ou jacobites, qui sont venus de Chaldée et de Syrie; ils ont une petite chapelle située près du lieu où Notre-Seigneur apparut à la Madeleine en forme de jardinier, et qui, pour cela, est appelée la chapelle de Madelcine.

» La septième nation est celle des Géorgiens, qui habitent entre la mer Majeure et la mer Caspienne; ils tiennent le lieu du mont Calvaire où fut dressée la croix, et la prison où demeura Notre-Seigneur, en attendant que l'on eût fait le trou pour la placer.

» La huitième nation est celle des maronites qui habitent le mont Liban ; ils reconnaissent le pape comme nous le faisons.

» Chaque nation, outre ces lieux, que tous ceux qui sont dedans peuvent visiter, a encore dans les voûtes et les coins de cette église, quelque endroit particulier qui lui sert de retraite ; et où elle fait l'office selon son usage ; car les prêtres et les religieux qui y entrent, demeurent d'ordinaire deux mois sans en sortir, jusqu'à ce que, du couvent qu'ils ont dans la ville, l'on y en envoie d'autres pour servir en leur place. Il serait difficile d'y demeurer long-temps sans être malade, parce qu'il y a fort peu d'air, et que les voûtes et les murailles rendent une fraîcheur assez malsaine.

» En entrant dans l'église on rencontre la pierre de l'onction, sur laquelle le corps de Notre-Seigneur fut oint de myrrhe et d'aloès, avant d'être mis dans le sépulcre. A cause de l'indiscrétion de quelques pèlerins qui la rompaient, on a été contraint de la couvrir de marbre blanc, et de l'entourer d'un petit balustre de fer, de peur que l'on ne marchât dessus. Elle a huit pieds moins trois pouces de long, et deux pieds moins un pouce de large; et au-dessus il y a huit lampes qui brûlent continuellement.

» Le Saint-Sépulcre est à trente pas de cette pierre, justement au milieu du grand dôme dont j'ai parlé ; c'est comme un petit cabinet qui a été creusé et pratiqué dans une roche vive, à la pointe

du ciseau. La porte, qui regarde l'orient, n'a que quatre pieds de haut et deux et un quart de large; de sorte qu'il se faut grandement baisser pour y entrer.

» Le dedans du sépulcre est presque carré : il a six pieds moins un pouce de long, et six pieds moins deux pouces de large; et depuis le bas jusqu'à la voûte, huit pieds un pouce. Il y a une table solide de la même pierre, qui fut laissée en creusant le resté : elle a deux pieds quatre pouces et demi de haut, et contient la moitié du sépulcre; car elle a six pieds moins un pouce de long, et deux pieds deux tiers et demi de large. Ce fut sur cette table que le corps de Notre-Seigneur fut mis, ayant la tête vers l'Occident, et les pieds à l'Orient.

» A l'entrée de la porte du sépulcre, il y a une pierre d'un pied et demi en carré, et relevée d'un pied, qui est du même roc, laquelle servait pour appuyer la grosse pierre qui bouchait la porte du sépulcre : c'était sur cette pierre qu'était l'ange, lorsqu'il parla aux trois Maries; et, tant à cause de ce mystère que pour ne pas entrer d'abord dans le saint sépulcre, les premiers chrétiens firent une petite chapelle au-devant, qui est appelée la Chapelle-de-l'Ange.

» A douze pas du Saint-Sépulcre, en tirant vers le septentrion, on rencontre une grande pierre de marbre gris, qui peut avoir quatre pieds de diamètre, que l'on a mise là pour marquer le lieu où Notre-Seigneur se fit voir à la Madeleine en forme de jardinier.

» Plus avant, est la chapelle de l'apparition, où l'on tient par tradition, que Notre-Seigneur apparut premièrement à la Vierge après sa résurrection. C'est le lieu où les religieux cordeliers font leur office, et où ils se retirent; car, de là, ils entrent dans des chambres qui n'ont point d'autre issue que cette chapelle.

» Continuant à faire le tour de l'église, on trouve une petite chapelle voûtée, qui a sept pieds de long et six de large, que l'on appelle autrement la prison de Notre-Seigneur, parce qu'il fut mis dans ce lieu, en attendant que l'on eût fait le trou pour planter la croix; cette chapelle est à l'opposite du mont Calvaire.

» Assez proche de là est une autre chapelle de cinq pas de long, et de trois de large, qui est au même lieu où Notre-Seigneur fut dépouillé par les soldats, avant d'être attaché à la croix, et où ses vêtemens furent joués et partagés.

» En sortant de cette chapelle, on rencontre à main gauche, un grand escalier qui perce la muraille de l'église, pour descendre dans une espèce de cave qui est creusée dans le roc.

» Après avoir descendu trente marches, il y a une chapelle que l'on nomme vulgairement la chapelle de sainte Hélène, à cause qu'elle était là en prière pendant qu'elle faisait chercher la sainte croix. On descend encore onze marches, jusqu'à l'endroit où la croix fut trouvée avec les clous, la couronne d'épines et le fer de la lance, qui avaient été cachés en ce lieu pendant plus de trois cents ans.

» Proche du haut de ce degré, en tirant vers le mont Calvaire, est une chapelle qui a quatre pas de long et deux et demi de large, sous l'autel de laquelle on voit une colonne de marbre gris, marquetée de taches noires, qui a deux pieds de haut et un de diamètre : elle est appelée la colonne d'impropère, parce que l'on y fit mettre Notre-Seigneur pour le couronner d'épines.

» On rencontre à dix pas de cette chapelle, un petit degré fort étroit, dont les marches sont de bois au commencement et de pierre à la fin; il y en a vingt en tout, par lesquelles on va sur le mont Calvaire; ce lieu qui était autrefois si ignominieux ayant été sanctifié par le sang de Notre-Seigneur, les premiers chrétiens en eurent un soin particulier; et, après avoir ôté toutes les immondices et toute la terre qui était dessus, ils l'entourèrent de murailles : de sorte que c'est à présent comme une chapelle haute, qui est enclose dans cette grande église. Elle est revêtue de marbre en dedans, et séparée en deux par une arcade. Ce qui est vers le septentrion est l'endroit où Notre-Seigneur fut attaché à la croix. Il y a toujours trente-deux lampes ardentes, entretenues par les cordeliers, qui célèbrent aussi tous les jours la messe en ce saint lieu.

» Dans l'autre partie qui est au midi, fut plantée la sainte croix. On voit encore le trou qui est creusé dans le roc environ un pied et demi, outre la terre qui était dessus. Le lieu où étaient les croix des deux larrons est proche de là : celle

du bon larron était au septentrion, et l'autre au midi, de manière que le premier était à la droite de Notre-Seigneur, qui avait la face tournée vers l'occident, et le dos du côté de Jérusalem qui était à l'orient. Il y a continuellement cinquante lampes ardentes pour honorer ce saint lieu.

» Le mont Calvaire est la dernière station du Saint-Sépulcre; car à vingt pas de là, l'on retrouve la pierre de l'onction, qui est justement à l'entrée de l'église. »

Les chrétiens ont toujours eu la plus grande vénération pour le Saint-Sépulcre, et l'on a mis parmi les reliques les plus efficaces les pierres que l'on a pu s'y procurer.

On vénérait quelques-unes de ces pierres que l'on dit prises au tombeau de Jésus-Christ, à Rome dans les églises de Saint-Eusèbe, de Saint-Jean de Latran, de Sainte-Susanne, des saints Jean et Paul, à Paris dans la Sainte-Chapelle, à Marseille, à Bologne, à Chartres, à Clermont en Auvergne, à Assise, à l'abbaye de la Celle en Champagne, etc. — Voyez *Suaires*.

SERÉNUS, — évêque de Marseille au sixième siècle. Il brisa les images que son peuple adorait, et en défendit le culte. Saint Grégoire-le-Grand le blâma d'avoir brisé ces images avec trop de vivacité; mais il le loua d'en avoir empêché l'adoration.

Malgré qu'il ait été iconoclaste, Sérénus a été mis au rang des saints. Son corps était à Biandras

au diocèse de Verceil, où il faisait la pluie et le beau temps. On le promenait dans les nécessités publiques ; et l'on assure qu'en 1630 il délivra le pays de la peste, car il y a beaucoup de pestes dans les légendes (1).

SERGE, — martyr en Syrie avec saint Bacchus, vers la fin du troisième siècle. Il fut enterré dans le bourg de Rasaph, où ses reliques attirèrent tant de dévots, que ce bourg devint une ville qui porta le nom de Sergiopolis.

Justinien envoya au saint une riche croix d'or ; on lui fit de toutes parts des présens, en retour de ses miracles ; et, dès l'an 540, Sergiopolis était une ville métropolitaine.

Dix ans auparavant, Cosroès, roi de Perse, faisant la guerre aux Romains, obligea les Sergiopolitains à lui donner les richesses de l'église de saint Serge, et surtout la belle croix de Justinien. On ne toucha point aux reliques du saint, qui étaient renfermées dans une grande châsse couverte d'argent.

Cosroès ayant appris que le clergé y avait caché divers objets précieux vint mettre le siége devant la ville. Évagre raconte qu'il trouva les murailles garnies de soldats, quoiqu'il n'y eût plus dans la ville que quelques vieillards ; qu'il

---

(1) Voyez l'*Histoire de Marseille*, du sieur de Ruffi, liv. X, chap. I.

reconnut là dedans un effet de la protection de saint Serge, et qu'il leva le siége. Mais Procope, qui était contemporain, ne parle pas de ce miracle.

Cinquante ans après, Cosroès II, chassé de ses états par son allié Baram, implora, quoique païen, le secours de saint Serge et lui promit une belle croix d'or, s'il le soulageait. Il n'y avait pas un mois qu'il avait fait ce vœu, lorsqu'on lui envoya la tête de Baram.

Dès qu'il eut repris son trône, Cosroès fit offrir au saint la croix qu'il lui avait promise, avec celle que Cosroès Ier. avait enlevée, et divers présens magnifiques.

Saint Serge donnait aussi des enfans aux femmes dont les maris ne pouvaient pas en faire. Il favorisa d'un fils ce Cosroès II, qui était sans doute impuissant.

Saint Serge avait des reliques à Alexandrie en Égypte, à Ptolémaïde en Phénicie, à Constantinople, à Rome, à Paris, à Chartres, et dans une infinité d'églises, où il faisait des miracles depuis les temps les plus reculés.

Au commencement du sixième siècle, on avait un de ses doigts à Bordeaux ; le général Mummol ayant eu la témérité de rompre une partie de cette relique, dans l'espoir qu'elle lui ferait gagner des batailles ; devint depuis si malheureux, que Frédégonde le fit mourir dans des tortures inouies, sous prétexte qu'il était sorcier.

Vers le même temps, on débitait que Dieu pu-

nissait avec sévérité ceux qui volaient quelque chose de ce qu'on avait donné à saint Serge. C'est pourquoi les propriétaires faibles mettaient leurs biens sous sa protection ; ils avaient les prêtres du saint pour seigneurs suzerains, et le saint ne s'appauvrissait pas.

SERVAIS, — dernier évêque de Tongres et premier évêque de Maestricht, mort en 384. On ne sait pas son pays. Il fut amené par un ange dans la ville de Tongres, qui n'avait pas d'évêque.

Il se montra très-zélé contre les hérétiques ; ce qui n'empêcha pas l'hérésie de pénétrer dans son diocèse.

Il alla visiter les tombeaux de saint Pierre et de saint Paul, à Rome, où saint Pierre lui révéla que la ville de Tongres allait être ravagée, qu'ainsi il se réfugiât à Maestricht, que Dieu épargnerait par considération pour lui.

Là dessus saint Pierre lui donna une petite croix d'argent, faite de la main d'un ange, laquelle se conserve encore, comme nous le dirons.

En s'en retournant, il fut pris par les barbares qui le mirent en prison ; mais une lumière éclatante, qui l'environna toute la nuit, engagea à le relâcher. On le garda quelques jours dans le camp. Pendant qu'il dormait, on vit un grand aigle se percher derrière lui, et lui faire de ses ailes une manière de parasol. Les barbares étonnés lui demandèrent sa bénédiction et le laissèrent aller.

Un jour qu'il était auprès de Worms, et qu'il

avait soif, il fit jaillir une fontaine par un signe de croix. Plusieurs furent guéris des fièvres en buvant l'eau de cette fontaine, et quelques-uns eurent la piété d'enrichir saint Servais, par de magnifiques présens qui témoignaient leur dévotion et leur reconnaissance.

Il quitta bientôt la ville de Tongres; son peuple lui fit la conduite en pleurant, car il emportait avec lui les reliques de la ville.

Lorsqu'il eut fait environ une lieue, sur la route de Maestricht, il eut envie de se reposer. La terre s'éleva incontinent et lui fit un siége, qu'on appelle toujours la chaise de saint Servais; les dévots vont s'y asseoir avec humilité.

Le saint mourut à Maestricht, où ses reliques firent bientôt des choses merveilleuses. On raconte que lorsque les princes voulaient faire quelque tort aux moines de saint Servais, les bons pères s'allaient plaindre à la châsse de leur patron, qui faisait réparer l'injure.

Outre le corps de Maestricht, Servais en avait pourtant un second à Quedlinbourg, une troisième tête à Goslar en basse Saxe, une quatrième mâchoire à Rome, et diverses pièces à Cologne où il a une église, et dans une infinité de pays chrétiens.

Cependant on ne croit pas que saint Servais ait jamais paru à Maestricht. Il y a même des critiques qui prétendent que c'est un saint imaginé, comme saint Denis, saint Gervais, et cinq ou six mille autres.

LA CROIX DE SAINT SERVAIS.

On vénère sans doute encore, à Maestricht ou à Utrecht, la croix d'argent qui fut donnée à Rome par l'apôtre Pierre à l'évèque Servais. On la portaiten procession dans les campagnes, comme ayant une vertu souveraine contre les souris et les mulots qui détruisent les moissons, et qui ne manquent pas de crever lorsqu'on les a excommuniés avec cette croix.

Elle fut volée un jour ; on ordonna des prières publiques pour le recouvrement d'icelle ; et après trois jours de jeûnes et de processions, un miracle la fit retrouver. Une grande volée d'oiseaux se percha sur un buisson d'épines qui était au bord du chemin. On fouilla ; on trouva la croix enterrée au pied du buisson.

Mais elle était rompue. Pour rejoindre les deux parties, on employa les meilleurs ouvriers, qui n'y purent rien faire. Là-dessus saint Servais apparut à un bon moine, et lui dit que la main d'un homme ne pouvait rien dans un ouvrage fait par les anges ; et qu'il fallait s'adresser à Dieu. On mit donc la croix sur l'autel ; le lendemain, on la trouva miraculeusemeut rétablie en son premier état (1).

SETH, — fils d'Adam. Les rabbins disent qu'il avait quarante pieds de taille, parce que son tom-

(1) Ribadéneira, 13 mai.

beau en a quarante-cinq, et qu'il se voit auprès de Damas.

Si le déluge a respecté le tombeau de Seth, il faudrait voir au moins sur quelle preuve on le montre en Syrie, plutôt qu'ailleurs.

Des hérétiques, qui avaient pris Seth pour leur patron, prétendaient que Jésus-Christ n'était que Seth ressuscité.

SEVERIN, — abbé d'Agaune en Valais, qui passa quelques années à Paris dans un ermitage, et qui alla mourir à Château-Landon vers l'an 507.

Ses reliques, qui étaient dans cette ville, furent dissipées au huitième siècle, et sa châsse emportée par les Normands. Mais on ne tarda pas à retrouver le corps de saint Severin.

Durant les guerres de Charles VII, les Anglais ayant mis le feu à l'abbaye de Château-Landon, un religieux zélé se jeta dans les flammes pour sauver la châsse. Le saint n'eut pas la bonté de protéger son moine, qui fut brûlé avec l'église; mais la châsse fut sauvée.

En 1568, les huguenots dispersèrent encore une fois les reliques de saint Severin. Dès lors, si l'on ne devait plus s'attendre à trouver rien de son corps, on dut être un peu surpris de rencontrer ses reliques partout.

Dans la fouille que l'on fit à Notre-Dame en 1699, on déterra le corps entier de saint Severin; on voulut expliquer la possibilité de ces re-

liques, en disant que saint Severin solitaire à Paris, était différent de saint Severin mort à Château-Landon. Mais cette distinction eut peu de succès.

On garde à Rome, dans l'église de Saint-Laurent-in-Lucina, le corps d'un autre saint Severin qui nous est inconnu, car il y a encore saint Severin de Cologne, dont le corps est à Cologne, et saint Severin de Bordeaux dont le corps était à Bordeaux et à l'abbaye de Mauzac en Auvergne.

SIGEBERT, — roi d'Austrasie, fils du bon roi Dagobert. Il bâtit et dota douze monastères considérables, fit beaucoup d'œuvres pies et fut mis au rang des saints. Son corps fut honoré à Metz, et ensuite à Nanci, où il était le but d'un concours prodigieux de pèlerins, qui lui demandaient la conservation des biens de la terre; on assure que le saint faisait souvent des miracles.

SIGISMOND, — roi de Bourgogne et cousin germain de sainte Clotilde. C'était un tyran, qui fit massacrer son fils presque sous ses yeux, et qui se signala par d'autres violences. Mais il chantait au lutrin, comme le bon roi Robert, et il enrichissait les moines.

Les trois rois qui se partagaient alors la France lui déclarèrent la guerre, à la sollicitation de sainte Clotilde. Il fut tué avec sa femme et ses enfans,

et l'on jeta leurs corps dans un puits. Ribadéneira le met avec sa famille au rang des martyrs.

Au bout de trois ans, un saint abbé eut révélation que le puits du village de la Colombe renfermait des reliques; l'eau qu'on y puisait guérissait diverses maladies; et l'on voyait souvent des éclats de lumière dans les alentours. On chercha; on découvrit les corps du roi Sigismond, de sa femme et de ses enfans; tous ces corps étaient frais et vermeils; on les transporta à l'abbaye d'Agaune, où ils firent des miracles.

Mais au temps des Normands, toutes ces saintes reliques disparurent; et, par un prodige qui n'est pas rare, on retrouva le corps de saint Sigismond à Prague, où il travaille depuis le quatorzième siècle. On montre, depuis le onzième siècle, un second corps à Imola; il y en a un troisième à Milan, un quatrième à Cahors, un cinquième au Mont-Serrat. Partout il guérit les fièvres.

SILVESTRE, — pape, mort en l'année 335; il a laissé deux corps, le premier à Rome, dans l'église de son nom, le second à Compostelle en Galice.

Le pape Silvestre II, qui n'était pas un saint comme Silvestre I^er^. et que l'on met au nombre des magiciens, ordonna qu'après sa mort on mît son corps sur un chariot traîné par des bœufs sans guide, et qu'on l'enterrât au lieu où ils s'arrêteraient. Les bœufs firent halte devant l'église de Saint-Jean-de-Latran, où le tombeau de Silves-

tre II présageait autrefois la mort des papes, par un grand bruit des os au dedans, et par une espèce de sueur que la pierre du monument rejetait au dehors (1).

Saint Silvestre, évêque de Châlons-sur-Marne, mort en 532, couchait sur un tapis de corde, qui fit des miracles après sa mort; tous les malades qui pouvaient se rouler sur ce tapis recevaient guérison. On ôtait aux filles les pâles couleurs en leur pendant au cou le lit du saint évêque.

Il paraît que ce saint ne nous a laissé que la moitié d'un corps, qu'on ne retrouva même que trois ou quatre cents ans après son décès, et qui était honoré à Châlons-sur-Marne?

SIMÉON. — On prétend que les reliques de ce saint vieillard furent transportées à Constantinople, et de là à Venise en l'an 1220. On montre toujours son tombeau dans la vallée de Josaphat auprès de Jérusalem; et, ce qui est assez singulier, on le montre aussi sur la montagne des Oliviers.

Saint Siméon avait une seconde tête à Paris, dans le trésor de la Sainte-Chapelle, et un troisième bras à Saint-Denis. On prétendait que c'était le même bras sur lequel il avait reçu Notre-Seigneur dans le temple.

SIMÉON, — évêque de Jérusalem, cousin

(1) Platine, dans la Vie des papes.

germain de Jésus-Christ et martyr : il fut crucifié en l'an 107, à l'âge de cent vingt ans. Son corps est à Bologne, à Bruxelles, à Brindes, et à Torre-Laguna en Espagne.

SIMÉON-STYLITE. —Tout jeune, il passait des semaines entières sans manger. Il se serrait le ventre avec la corde du puits de son couvent. Un jour qu'on l'avait cherchée inutilement ailleurs, on trouva que cette corde était entrée dans sa chair, où la corruption et les vers commençaient à s'établir. Siméon ne voulut point qu'on pansât sa plaie ; c'est pourquoi on le chassa du monastère, qu'il infectait.

Cela se passait en Syrie ; il se réfugia dans les montagnes voisines, trouva un puits sec, y descendit, au milieu des lézards et des crapauds, et y resta cinq jours sans manger, mais chantant continuellement des psaumes.

Quelques moines qui l'entendirent le retirèrent avec des cordes ; on le ramena à son monastère, où il ne voulut plus demeurer.

Il passa trois années dans une petite caverne, et ce fut alors qu'il commença le régime qu'il suivit exactement de jeûner les quarante jours du carême, sans prendre aucune espèce d'aliment.

Il grimpa ensuite sur la croupe d'une montagne, s'enchaîna par le pied à une grosse pierre, et se condamna à vivre dans cette situation, exposé au soleil, à la pluie et à toutes les injures de l'air.

Nous sommes obligés de rappeler ces petites circonstances de la vie de saint Siméon, parce qu'on vénère toujours dans la Syrie les lieux qu'il illustra par ses extravagances.

Les singulières austérités de saint Siméon n'étaient point approuvées des chrétiens véritablement pieux; ce qui ne l'empêcha pas de les continuer; et il fit bien, puisqu'on l'a placé pour cela parmi les plus grands saints.

Mélèce, évêque d'Antioche, les lui reprocha, et fit couper la chaîne qui lui attachait le pied. Dès lors Siméon était si connu de la populace, que tous les cabaretiers prenaient sa figure pour enseigne.

Il voulut se distinguer davantage encore; il se plaça sur une colonne haute de cinquante-quatre pieds, et donna de là ses consultations à ceux qui vinrent le voir.

L'extrémité de cette colonne avait trois pieds de diamètre, avec une petite balustrade qui lui donnait un peu la tournure d'une chaire à prêcher. Il s'était condamné à vivre debout le reste de ses jours. Lorsqu'il priait, il faisait humblement de continuelles génuflexions. Théodoret dit qu'il en compta un jour douze cent quarante.

Il paraît qu'il avait le corps très-souple, car quand il se prosternait il mettait son front sur ses talons : tout cela ne l'empêchait pas d'être doux et courtois, comme dit le révérend père Ribadéneira.

Cependant les femmes n'entraient pas dans

l'enclos où était sa colonne ; il ne voulut même point voir sa mère, qu'il avait abandonnée dans sa jeunesse, et qui, ayant entendu parler de lui, était venue pour le voir avant de mourir.

Le bon saint se croyait très-grand devant Dieu. Dans un délire d'imagination qu'il eut un jour, il crut voir un ange qui venait le chercher sur un chariot lumineux. Il leva le pied pour y entrer, mais aussitôt l'ange et le chariot disparurent. Ce fut pour se punir de ce moment de vanité, qu'il se condamna à tenir en l'air, tout le reste de sa vie, le pied qu'il avait levé si légèrement.

Il lui vint un ulcère où les vers se mirent : loin de souffrir qu'on en prît soin, il avait chargé celui de ses disciples qui lui apportait à manger de remettre les vers à leur place, lorsqu'ils tombaient de la plaie (1).

Il mourut en l'an 462, à l'âge de soixante-neuf ans ; il en avait passé quarante-sept sur la colonne. On révère encore cette sainte colonne, à quelques lieues d'Antioche.

Son corps sembla si précieux, que quelques-uns voulurent l'avoir par la force des armes, et d'autres à prix d'argent. Mais le patriarche d'Antioche le transporta dans son église, où tous ceux qui osèrent le toucher furent miraculeusement punis. Ce corps resta long-temps à Antioche,

---

(1) On demande pardon au lecteur de mettre ces horreurs sous ses yeux ; mais on y est forcé, comme on le verra à la fin de cet article.

tandis qu'on le montrait en même temps à Constantinople. On vénérait aussi, dans la première ville, la chaîne qu'il porta au cou toute sa vie, en guise de cravate.

On dansait tous les ans, le jour de sa fête, autour de sa colonne; car les danses ont souvent fait partie des cérémonies religieuses. Évagre conte aussi que tous les ans, le 5 de janvier, on voyait une grosse étoile au-dessus de la colonne de saint Siméon.

Les dents que l'on montrait dans différentes villes, sous le nom de notre saint, étaient plus grosses que des dents de cheval; ce qui suppose à Siméon une taille honnête.

Mais la plus curieuse de toutes les reliques de saint Siméon, c'est un ver de son ulcère, qu'un de ses disciples donna à Bazilic, roi des Sarrasins, lequel ver se changea en perle (1).

SIMON, — l'un des douze apôtres, compagnon de saint Jude, et martyr, à ce qu'on croit.

Les Grecs se vantaient de posséder, dans un faubourg de Constantinople, le corps de saint Simon, qui était aussi chez les Anglais; mais les latins prétendent que saint Simon et saint Jude furent enterrés dans la Perse, où ils étaient morts, et que de là on les apporta à Rome, où ils reçoivent un culte dans l'église de Saint-Pierre au Vatican.

---

(1) Voyez la vieille légende de saint Siméon, écrite, à ce qu'on croit, par son disciple Antoine.

Saint Simon avait un quatrième corps à Toulouse, où l'on montrait aussi les reliques de saint Jude, avec des titres sans authenticité, comme à Rome. Il avait une cinquième tête à l'abbaye de la Sauve-Majeure au diocèse de Bordeaux, une sixième mâchoire et un neuvième bras à Cologne, et diverses reliques dans une multitude d'églises.

Les chrétiens grecs croient que saint Simon est l'époux des noces de Cana.

SIMON, ou SIMÉON, ou SIMONIN. — On vénère à Trente, dans une chapelle de l'église de Saint-Pierre, le corps du petit saint Simonin, dont voici l'histoire. « On dit que l'an 1276, les Juifs dérobèrent l'enfant d'un cordonnier, nommé Simon, et qu'après lui avoir tiré tout son sang d'une manière extrêmement cruelle, pour s'en servir dans la célébration d'une de leurs fêtes, ils jetèrent le cadavre dans un canal, qui passe encore présentement dans la maison où la chose est arrivée, et où s'assemblait alors leur synagogue.

» Le corps fut porté par le ruisseau dans la rivière, et rapporté par des pêcheurs. Bientôt toute l'affaire fut découverte ; les Juifs furent convaincus ; on en pendit trente-neuf, et les autres furent bannis de la ville à perpétuité (1).

» Sixte IV, qui était pape alors, ayant été in-

---

(1) Ceux des accusés qui demandèrent le baptême furent simplement décapités ou brûlés, tandis que les endurcis furent roués, tenaillés, écartelés, etc.

formé de tout le fait, trouva à propos de canoniser l'enfant; il lui laissa le nom de Simonin qu'il portait, et qui est le diminutif de celui de Simon, que portait son père. Le corps fut donc embaumé, et on le voit tout à découvert, dans une châsse qui est sur l'autel de la chapelle qu'on lui a dédiée.

» On garde aussi, dans une armoire qui est à côté, un couteau, des tenailles, quatre grandes aiguilles de fer dont ses bourreaux le tourmentèrent, et deux gobelets d'argent dans lesquels on dit qu'ils burent son sang.

» Les Juifs furent tous chassés; mais, quelques années après, ils obtinrent la permission de séjourner trois jours dans la ville, à cause du négoce. On assure que ces trois jours ont été réduits à trois heures, depuis qu'au dernier siége de Bade, ils ont défendu cette place avec tant d'opiniâtreté.

» On a peint cette histoire à Francfort sous la porte du Pont, pour charger d'un nouvel opprobre ceux d'entre ce misérable peuple qui demeurent dans cette ville, où ils sont en très-grand mépris. On y a aussi ajouté d'autres figures infamantes, où les Juifs servent de jouets à des diables et à des pourceaux.

» Le petit Simonin n'avait que vingt-huit mois selon les uns, et dix-huit mois selon d'autres, quand il fut ainsi martyrisé (1). »

---

(1) Misson, *Voyage d'Italie*, tome 1er., page 151. — En

SISINNE, MARTYRE ET ALEXANDRE. — Ces trois saints furent brûlés à Trente, en l'année 397. On vénéra bientôt leurs cendres, que l'on distribua dans une infinité d'églises.

Dans la suite, on le savait presque oubliés ; mais il était notoire qu'ils n'avaient laissé que des cendres, lorsqu'au commencement du seizième siècle, on trouva leurs têtes entières à Trente, et leurs os à Milan ; ces dernières reliques font beaucoup de bien à ceux qui les honorent.

SIXTE ou XYSTE, — premier pape de ce nom, mort au deuxième siècle : on ne trouva son corps qu'en l'an 1100, et on l'honora à Rome dans l'église de Saint-Pierre. Peu de temps après, il se perdit, parce qu'on s'en occupait peu ; et il se retrouva en 1584, à Alatri dans la Campanie, où il est toujours révéré.

SOTER, — pape du deuxième siècle, qui a laissé un premier corps à Rome, dans l'église de Saint-Sylvestre au Champ-de-Mars, et un second à Tolède.

SOTÈRE, — vierge, martyrisée à Rome ou

1180, vers la fête de Pâques, les Juifs de Paris crucifièrent un jeune garçon de douze ans nommé Richard. Les criminels furent exécutés, tous les Juifs chassés et le jeune Richard canonisé. On conte beaucoup d'histoires aussi peu vraisemblables, imaginées dans des temps atroces pour persécuter les Juifs, qui sont de bons citoyens dans tous les pays où ils peuvent jouir des droits naturels.

ailleurs, vers l'an 304. Son corps est à Rome, dans la même église de Saint-Sylvestre; mais elle en a un second tout entier à Madrid, et un troisième à Dordrecht, où on l'appelle sainte Zwarde. On révère aussi quelques-uns de ses os, sous le nom de sainte Sure, à Sesanne en Brie, et diverses reliques à Soissons et en d'autres villes.

SPACCATA. — C'est le nom d'une montagne fendue qu'on vénère auprès de Gaëte, et qu'on appelle la montagne de la Trinité. Ce gros rocher s'est séparé du haut en bas, depuis la cime jusqu'à la mer. On dit que c'est un des prodiges qui eurent lieu, lorsque Notre-Seigneur rendit l'esprit; et on fait voir contre un des côtés de l'ouverture de la montagne l'empreinte de quelque chose qui ressemble à une main, sous laquelle le rocher s'amollit un jour, sur le défi que lui en fit un incrédule.

On a pratiqué une petite chapelle, qui est dédiée à la Trinité, à sainte Anne et à saint Nicolas de Bari. Misson raconte que le chapelain prit la peine d'aller chercher un marteau pour rompre des morceaux de rocher, et pour les lui donner en qualité de reliques. « Nous lui avons répondu ajoute-t-il, que nous étions déjà embarrassés de trop de bagage, et le pauvre homme a été tout scandalisé de notre refus (1). »

---

(1) *Voyage d'Italie*, tome II, page 21.

SPIRE ou EXUPÈRE, — premier évêque de Bayeux, patron de Corbeil, près de Paris, mort au troisième, ou au quatrième, ou au cinquième siècle.

Son corps, qui recevait un culte à Bayeux, fut obligé de fuir devant les Normands : et on l'apporta en 912 à Corbeil, où il est toujours demeuré depuis, quoiqu'on montre une seconde tête de lui à Bayeux, et beaucoup d'ossemens doubles en différentes sacristies normandes.

Du moment où il se vit installé à Corbeil, saint Spire fit des miracles beaucoup plus grands qu'avant son émigration. On prétendit qu'il n'aimait pas les Normands, et qu'il se plaisait mieux avec ses nouveaux chanoines.

On descendait tous les ans la châsse de saint Spire, qui restait exposée à la vénération publique, depuis le jour de l'Ascension jusqu'au lendemain de la Pentecôte. Elle attirait un concours immense de dévots et de curieux ; et il se faisait tous les ans de grands miracles. On portait la châsse en procession au pré de Saint-Jean, qui appartenait aux chevaliers de Malte, et qui sert aujourd'hui à l'étalage des toiles de M. Oberkampf. Il se trouvait toujours dans ce pré une centaine de paralytiques et de boiteux, qui arrivaient avec des béquilles, et qui s'en allaient guéris, après avoir touché la sainte châsse.

On remarquait souvent que les mêmes malades venaient chercher la guérison des mêmes maladies plusieurs années de suite. On soupçonnait quel-

que peu de supercherie. En 1781, des jeunes gens, qui sortaient du collége et qui étaient venus à Corbeil pour voir la fête, y rencontrèrent un de leurs camarades qui était officier de maréchaussée: Ils lui proposèrent d'aller tous ensemble en uniforme voir les préparatifs des miracles. La châsse devait marcher à onze heures; il en était dix. Les jeunes gens se rendirent au pré de Saint-Jean, armés de longs fouets de poste, et se disant chargés de faire la police publique.

Lorsqu'ils se trouvèrent au milieu des malades, ils firent jouer si habilement leurs fouets, que les paralytiques et les boiteux, laissant leurs béquilles, s'enfuirent à toutes jambes; et quand saint Spire passa, il n'y eut plus rien à faire.

Ces miracles à coups de fouet firent beaucoup de bruit; on parlait de poursuivre l'irrévérence des jeunes incrédules, comme on avait poursuivi le chevalier de la Barre. Mais Louis XVI qui régnait alors n'était pas persécuteur; et d'ailleurs il se trouvait dans les coupables un fils de M. Berthier, lieutenant de Paris; de sorte qu'on endormit l'affaire.

On dit que depuis, Spire n'osa plus faire de miracles dans le pré de Saint-Jean. Ses reliques en font seulement quelques petits dans l'église de Corbeil; car elles ont échappé à la révolution.

STANISLAS, — évêque de Cracovie, fameux par ses miracles et par la fermeté avec laquelle il gourmandait le roi Boleslas, qui le fit tuer en 1079.

Ses membres dispersés dans un champ, pour être abandonnés aux bêtes, jetaient une lumière si vive, que des fidèles les reconnurent, les réunirent en leur place ; et ces différentes pièces se rejoignirent si miraculeusement, qu'ils firent un corps où il ne paraissait pas la moindre trace de cicatrice. Ce corps entier, frais et vermeil, reçut un culte, malgré le tyran ; il est toujours à Cracovie, dans une châsse magnifique, quoiqu'il ait un troisième bras à Prague.

D'UN MORT RESSUSCITÉ PAR SAINT STANISLAS.

« Stanislas ayant acheté d'un gentilhomme, nommé Pierre, une terre située sur la Vistule, en donna le prix au vendeur, mais sans marché, sans quittance, sans écrit quelconque ; il en jouit pendant trois ans, sans être tourmenté dans sa possession, quoique les fils du gentilhomme qui avait vendu la terre la réclamassent comme leur bien.

» Enfin, trois ans après la mort de leur père, ils citèrent l'évêque devant le roi Boleslas. L'évêque soutint qu'il avait payé la terre; mais il ne put produire de témoins. Il allait être condamné : aussitôt il s'écria qu'il demandait un délai de trois jours, promettant d'amener devant le roi le gentilhomme qui lui avait vendu la terre.

» Toute ridicule qu'était cette proposition, elle fut acceptée. Le troisième jour, Stanislas se rend en habits pontificaux, avec son clergé, au tombeau de Pierre; il lui ordonne de sortir et de venir

rendre témoignage. Le mort se lève ; on lui donne un manteau, on le conduit au roi. Le mort, qui était méconnaissable, prend la parole, déclare qu'il a reçu le prix de sa terre, et gourmande ses fils de leur impiété. Stanislas lui demande ensuite s'il veut rester en vie ; mais il répond que non, et retourne en paix à son tombeau.

» Cet événement aurait dû faire effet sur les Polonais : il paraît que le roi ne s'y laissa pas séduire, ou plutôt qu'il avait le cœur bien endurci, puisque, quelque temps après, sans respect pour un saint à miracles, il fit mourir Stanislas comme un séditieux (1). »

STANISLAS KOTSKA, — jeune Polonais mort novice des jésuites à dix-sept ans, en l'année 1568. Son corps est à Rome dans la belle église du noviciat de la compagnie de Jésus. On lui attribue beaucoup de miracles.

On distribue à Rome, et dans quelques églises de Pologne, du vin où l'on a trempé une dent de saint Stanislas ; et tous les malades qui en boivent n'ont plus besoin de médecin.

STURME, — premier abbé de Fulde en Allemagne, mort en 779. Son corps est toujours à Fulde ; tout ce qu'il a de remarquable, c'est qu'il offre les os d'un géant, et que saint Sturme dut

---

(1) *Histoire des Vampires et des Spectres malfaisans*, 3°. partie, chap. 5. — 1820.

avoir au moins huit ou dix pieds de taille. C'était un grand saint.

SUAIRE. — On voit, dans les quatre évangélistes, que Jésus-Christ fut enseveli par Joseph d'Arimathie. Mais saint Jean observe que le corps était enveloppé dans un linceul, et la tête dans un linge séparé, à la manière des juifs. C'est ce linge que l'on appelle proprement suaire. On devait donc distinguer ces sortes de linges et ne pas faire honorer des suaires tout d'une pièce.

L'Écriture n'a pas marqué que personne ait pris soin de ramasser les linceuls de Jésus-Christ, pour les conserver à la postérité : mais on s'est peu embarrassé de ce silence.

Parmi les suaires que l'on proposa au culte des fidèles, quelques-uns ne sont qu'une simple toile; d'autres portent l'empreinte du corps entier de Jésus-Christ. On pourrait mettre dans cette dernière classe la fameuse image d'Édesse en Mésopotamie, qui avait été envoyée au roi Abgare par Jésus-Christ lui-même. On assurait que Jésus avait imprimé sa face, et même l'effigie de sa personne entière sur ce linceul en se l'appliquant sur le corps. Évagre raconte même quelques grands miracles opérés par cette image, qui passa à Constantinople et de là à Gênes, où elle fut vénérée assez mal à propos, comme le suaire qui avait couvert Jésus-Christ dans le tombeau.

Mais les deux suaires les plus célèbres sont à Turin et à Besançon. Ils portent tous deux l'em-

perinte du corps de Jésus-Christ ; et tous deux ont fait des prodiges.

SUAIRE DE TURIN.

Le saint suaire de Turin offre la double effigie du corps de Jésus-Christ, vu par devant et par derrière, et dépouillé de tout vêtement, à l'exception d'une large ceinture. On a dit qu'un chrétien l'avait emporté de Jérusalem, lorsque cette ville fut prise par Titus ; que cette précieuse relique fut long-temps vénérée dans la Perse ; qu'elle retourna, en 614, dans la Palestine, et que delà, pendant les croisades, elle fut transportée à Chambéri en Savoie. Elle passa à Turin au seizième siècle.

Mais long-temps avant, ce suaire faisait déjà du bruit en France. Il se trouva entre les mains de Geoffroi de Charny, qui le donna à l'église collégiale du bourg de Liré, dont il était seigneur, à trois lieues de Troyes en Champagne. Il disait que ce sacré linceul était une conquête qu'il avait faite à la guerre contre les infidèles, et que deux anges l'avaient tiré miraculeusement d'un cachot où il avait été jeté par les Anglais, qui l'avaient fait prisonnier quatre ans auparavant,

Ce suaire était un long drap de toile, où l'on voyait, comme nous l'avons dit, la double représentation du corps de Jésus-Christ, peint en couleur de sang un peu passée. Les chanoines, considérant le profit qu'ils pouvaient retirer d'une telle relique, se hâtèrent de l'exposer ; et leur église fut bientôt rétablie d'une affluence

nuelle de dévots. L'évêque de Troyes, Henri de Poitiers, ne voyant aucune preuve de l'authenticité de ce suaire, défendit de l'exposer comme un objet de culte; et pendant vingt-quatre ans on ne le vit plus.

Vers l'an 1378, le fils de Geoffroi de Charny obtint du légat du pape la permission de remettre la relique de son père dans l'église de Liré. Les chanoines l'exposèrent de nouveau entourée de cierges, devant leur jubé. Mais Pierre d'Arcys, alors évêque de Troyes, défendit à son tour de montrer cette relique, sous peine d'excommunication.

On obtint en même temps un ordre du roi Charles VI, qui permettait d'honorer le saint suaire dans l'église de Liré. L'évêque vint à la cour, et représenta au roi que le culte de ce prétendu linceul de Jésus-Christ n'était qu'une idolâtrie, si bien que Charles révoqua sa permission, par un édit du 4 d'auguste 1389.

Le fils de Geoffroi de Charny alla se pourvoir devant le pape, qui siégeait à Avignon; et Clément VII rétablit la permission d'exposer le saint suaire. L'évêque de Troyes envoya bien vite au saint père un mémoire, où il dévoilait toutes les impostures de cette prétendue relique; Clément ne défendit pas d'exposer le suaire; mais il défendit de le montrer désormais comme le *véritable* suaire de Jésus-Christ.

Les chanoines renfermèrent donc leur relique,

qui courut ensuite différentes villes et vint à Chambéri (1) en 1452.

En 1578, saint Charles Borromée, qui n'était pas difficile en fait de reliques, annonça qu'il voulait aller à pied honorer le saint suaire à Chambéri. Le duc de Savoie, pour lui épargner les peines de ce pèlerinage, fit venir la relique à Turin ; et elle est toujours demeurée dans l'église métropolitaine de cette ville, où de grands miracles et un culte solennel ne permettent plus de douter de son authenticité.

SUAIRE DE BESANÇON.

Le saint suaire que l'on révère à Besançon n'offre qu'une représentation de Jésus-Christ, vu par devant et sans ceinture. La peinture n'y est pas si forte qu'à celui de Turin, mais les membres y sont disposés de la même manière, et il a pareillement huit pieds de long.

Le vénérable Bède, qui écrivait au huitième siècle, raconte que des Juifs l'enlevèrent au saint-sépulcre ; que Mauvias, roi des Sarrasins, mit cette relique à l'épreuve du feu ; mais qu'elle en fut garantie par un vent violent qui la poussa entre les bras d'un chrétien. On ajoute que ce suaire fut apporté de la Palestine à Besançon ; on ne sait ni quand ni comment, ni par qui cela s'est fait. Chifflet donne pour raison de cette igno-

---

(1) François Ier. alla à pied de Lyon à Chambéry honorer en pèlerin cette pièce de toile.

rance, qu'en l'année 1349, un coup de tonnerre étourdit tellement les cerveaux, apparemment faibles, des habitans de Besançon, que tout le monde y perdit la mémoire.

Ce suaire échappa à différens incendies ; on assure même qu'il ressuscita plusieurs morts ; et en 1544 il délivra la ville de Bésançon d'une grande peste : c'est en mémoire de ce dernier événement qu'on établit, dans l'église de Saint-Étienne, la célèbre confrérie du Saint-Suaire.

On rend à cette relique le culte le plus solennel. On le montre tous les ans au peuple, le jour de Pâques et le dimanche d'après l'Ascension. On prend de grandes précautions pour cette cérémonie ; et comme la foule est immense, et que l'on craint qu'un excès de zèle ne porte le peuple à se jeter sur une si précieuse relique, on ne la montre que du haut d'une galerie qui règne au-dessus de la corniche du haut de l'église.

On porte tous les ans le saint suaire en procession par la ville, le 3 de mai : alors il est escorté d'un fort détachement de troupes, et toutes les portes de Besançon sont fermées. La révolution n'a fait que suspendre un instant le cours de ces cérémonies.

SUAIRE DE COMPIÈGNE.

Le saint suaire que l'on garde à Compiègne, dans l'église de Saint-Corneille, enfermé autrefois dans une chasse d'or, est un linge long de deux aunes, qui paraît être de coton ou de fil de lin,

tissu à la façon des toiles de damas, épaissi par les aromates, comme dit le procès verbal de la visite faite en 1628. Il ne porte aucune représentation ; et les moines n'ont pas recouru aux peintres, pour abuser davantage la crédulité des dévots.

On prétend que ce suaire fut envoyé à Charlemagne, avec la robe sans couture ; que ce prince le mit à Aix-la-Chapelle, et que Charles-le-Chauve le fit transporter à Compiègne, sa ville favorite.

SUAIRE DE CADOUIN.

Le saint suaire de Cadouin en Périgord, n'est guère moins célèbre que les précédens, et il devrait être le plus vénéré, car il est autorisé par quatorze bulles de papes, tandis que le suaire de Turin ne peut s'appuyer que de quatre.

On commença de le connaître en France au douzième siècle, et on le présenta comme une dépouille enlevée aux infidèles. Un prêtre périgourdin l'apporta, dit-on, vers l'an 1115, dans le haut d'un tonneau de vin, qu'il avait séparé avec des planches. Il le mit dans son église, renfermé dans le même tonneau, et le tint caché, parce qu'il craignait qu'on le lui volât.

Les religieux de Cadouin, sachant qu'il possédait ce trésor, crurent devoir profiter du malheur arrivé à son église, où le feu prit en son absence. Ils accoururent, sous prétexte d'éteindre l'incendie, enfoncèrent les portes, et emportèrent le petit tonneau dans leur monastère.

Le bon curé redemanda vainement sa relique. Tout ce qu'il put obtenir fut d'être reçu au nombre des moines, en quittant sa cure, et d'avoir la garde du prétendu suaire, le reste de ses jours. Cette relique obtint dès lors un grand culte et attira de toutes parts les pèlerins. Il y eut tant de miracles, que les moines de Cadouin enrichis firent bâtir sept autres monastères de leur ordre.

A la fin du quatorzième siècle, l'abbé ayant eu avis que les Anglais avaient fait le projet d'enlever cette relique, la porta secrètement à Toulouse. Elle y fut reçue avec beaucoup de pompe, et resta dans cette ville jusqu'en l'an 1398, qu'on lui fit faire un voyage à Paris; elle retourna au bout de cinq mois à Toulouse, et ne fut reportée qu'en 1455 à l'abbaye de Cadouin. Il fallut pour cela que les moines usâssent d'adresse; car les Toulousains ne voulaient pas se dessaisir d'une relique aussi précieuse.

AUTRES SUAIRES.

Quoique Jésus-Christ n'ait dû avoir qu'un linceul, et que nous en ayons déjà compté quatre, on en montre encore beaucoup d'autres. Le saint suaire ne pouvait pas manquer d'être à Rome. On le révère à Saint-Jean-de-Latran, à Sainte-Marie-Majeure, à Saint-Pierre au Vatican. Ils sont tous entiers, et chaque sacristie assure que le sien est le véritable, c'est-à-dire celui qui fut acheté par Joseph d'Arimathie.

On en montre un huitième dans une ville

d'Andalousie, un neuvième chez les religieuses d'Enxobregas près de Lisbonne ; ce dernier porte la peinture du corps de Jésus, comme le linceul de Turin.

On en révère un dixième à Milan ; le onzième est peut-être à Carcassonne.

On garde à Cahors le suaire qui couvrait la tête de Jésus-Christ, et qui, s'il était authentique, détruirait tous les autres. On l'appelle la sainte coiffe. L'impératrice Irène la donna, dit-on, à Charlemagne, qui en fit présent à l'église de Cahors. Elle porte quelques taches de sang et fait des miracles. Comment résister à de pareils titres?

Il est fâcheux que cette sainte coiffe soit aussi à Mayence, à Clermont en Auvergne, à Arles, etc.

On montrait encore de grands morceaux du saint suaire à Paris, dans le trésor de la Sainte-Chapelle ; à Chartres ; à l'abbaye de Montdieu, en Champagne ; à Aix-la-Chapelle, à San-Salvador, à Albi, et dans une infinité d'autres villes (1). Joignez à cela tout ce que nous ne connaissons pas..... — Voyez l'article *Jésus-Christ*.

SULPICE-LE-DÉBONNAIRE, — évêque de

---

(1) Calvin, *Traité des reliques*. *Histoire de l'église de Chartres*. Chifflet, *Histoire des Suaires de Turin et de Besançon*. M. Dulaure, *Description des principaux lieux de France*. Bruzen de la Martinière, dans son grand *Dictionnaire géographique*. *Voyage de Misson en Italie*. Tome V de l'*Histoire des Religions*, et principalement Baillet, *Histoire de la Semaine sainte*.

Bourges, mort vers le milieu du septième siècle. Un jour que saint Éloi passait à Bourges, il apprit qu'on allait pendre quelques assassins, qui avaient égorgé un juge. En sa qualité de saint, il eut pitié de ces bonnes gens, fit un miracle qui rompit leurs chaînes, les tira de prison sans ouvrir les portes, et leur conseilla de se réfugier dans l'église de Saint-Sulpice, qui avait eu un culte à Bourges immédiatement après sa mort. Les soldats de la ville vinrent prendre les assassins et les chargèrent de nouvelles chaînes : mais comme ils se recommandaient à saint Sulpice et que saint Éloi priait pour eux, leurs chaînes se rompirent de nouveau. Les archers étonnés se retirèrent, et les assassins échappèrent par la fuite.

Saint Sulpice-le-Débonnaire fut toujours favovorable aux brigands qui eurent recours à lui. Son corps est à Bourges, où il échappa, dans le fond d'un puits, en 1562, aux recherches des huguenots. Il avait une seconde tête à Villefranche dans le Roussillon, et un troisième bras à Paris, dans l'église de Saint-Sulpice.

On dit que lorsqu'il vit venir l'heure de sa mort, il célébra la messe en habits pontificaux; après quoi il fit ouvrir le tombeau de sa femme et de sa fille (car alors les évêques étaient mariés), se coucha au milieu d'elles, et rendit l'âme devant son clergé.

SUPERSTITIONS. — Voyez tous les articles de ce Dictionnaire et tout le culte des reliques et des images.

Mais il y a beaucoup d'autres superstitions qui tiennent à cette matière et que nous n'avons pu indiquer. Nous en remarquerons quelques-unes.

Je ne sais si j'ai observé que beaucoup de bonnes gens ont bien soin de ne pas brûler de coques d'œufs, de peur de rôtir une seconde fois saint Laurent, qui avait sous son gril un brasier de coques d'œufs.

Dans certaines provinces, si quelqu'un meurt hors de chez soi, la personne chez qui il meurt met une croix au carrefour voisin : on prétend que sans cela le mort ne retrouverait plus le chemin de sa maison, s'il voulait revenir pour demander des messes.

D'autres villageois font une croix à la cheminée, pour empêcher leurs poules de s'égarer.

La plupart des dames espagnoles font quatre fois le signe de la croix sur leur bouche, en baillant, pour écarter le diable, qui a pourtant d'autres entrées.

Il y a aussi des gens qui offrent à quelque image de saint, un morceau de cire ou un peu de laine d'agneau, pour en obtenir la guérison d'une fièvre.

D'autres prétendent que le jour de saint Martin est un jour heureux, le jour des Innocens un jour malheureux ; qu'on ne se baigne pas sans péril le jour de sainte Anne, le jour de saint Jacques-le-Majeur, le jour de la Madeleine ; qu'il ne faut pas filer le samedi après-midi, de peur de

faire pleurer la bonne vierge ; qu'il faut cuire un pain la veille de Noël et le faire manger aux vaches, pour qu'elles mettent bas leur portée sans accident ; qu'on ne doit pas faire de linge, ni mettre sa chemise, ni se peigner le vendredi, si l'on ne veut avoir des poux.

Dans quelques pays, lorsqu'un malade est à l'extrêmité, on le voue à sainte Christine, après que minuit a sonné. On est persuadé, surtout en Basse-Normandie, que sainte Catherine a tous les jours le pouvoir de rendre la santé à une personne, et qu'elle accorde cette grâce à la première qui la lui demande. Si le malade meurt, c'est que l'horloge va mal ou qu'on a été prévenu.

Si l'on chante *Alleluia* ou *Noël* en carême, on fait pleurer la sainte Vierge.

Si on lave ses brebis la veille de la saint Jean-Baptiste, et les enfans le Vendredi-Saint, on les préserve de la gale.

Ne mangez point de choux le jour de saint Étienne, parce qu'il s'est caché dans des choux pour éviter le martyre.

Faites trois fois le tour du feu de la Saint-Jean, et vous n'aurez ni maux de reins, ni maux de tête.

Laissez le pain sur la table, pendant toutes les nuits qui se trouvent entre Noël et la Circoncision, parce que la sainte Vierge cherche sa vie toutes ces nuits-là, et que c'est un grand bonheur pour une maison qu'elle veuille bien y souper.

Ceux qui firent le jour de saint Saturnin,

sont bien sûrs que leurs brebis auront le cou de travers.

Ceux qui offrent de l'avoine à sainte Radegonde sont guéris du mal caduc.

On empêche les souris et les rats de faire dégât dans un tas de blé, en l'arrosant d'un seau d'eau tiré à jeun, dans lequel on a mis un verre d'eau bénite de Pâques ou de la Pentecôte. C'est aussi avec cette eau bénite qu'on préserve une maison du tonnerre,

On se guérit de la fièvre, en se roulant sur la rosée dans un champ d'avoine, le jour de la Saint-Jean, avant le lever du soleil.

Tournez trois fois autour d'une escabelle, avec un cierge à la main, le jour de la Chandeleur; et vous serez à l'abri du tonnerre et des maléfices.

On croit en Espagne que les sorcières font leur grand sabbat, la nuit du 4 février, veille de sainte Agathe. Si on sonne la cloche à minuit, on les chasse de la contrée.

Ceux qui veulent savoir quelle figure ils feront le jour de leur mort, doivent écrire sur leur front, avec leur propre sang, la nuit de l'Épiphanie, les noms allemands des trois rois mages, *Gaspar*, *Melchior* et *Balthasar*, et se regarder ensuite dans un miroir.

On sait qu'il y a quarante jours de pluie, s'il pleut le jour de saint Médard.

Quelques personnes, qui tiennent plus aux superstitions qu'aux préceptes de l'église, mangent un coq le Jeudi-Saint, en mémoire de celui qui

chanta après le péché de saint Pierre. Apparemment qu'on honore les coqs en les mangeant.

C'est un grand péché de faire travailler les chevaux, le jour de saint Éloi, qui est leur patron.

Le blé ne profite point lorsqu'on le sème le jour Saint-Léger. Cette superstition n'est qu'un jeu de mots.

En portant sur soi l'Évangile de saint Jean, un rosaire, un chapelet, un scapulaire, une ceinture de saint Augustin, un ceinturon de sainte Monique, un cordon de saint François, ou quelque autre instrument de piété, on ne sera jamais damné, quelque mal que l'on fasse.

On vend à Conflans des jarretières de sainte Honorine, lesquelles procurent d'heureux accouchemens, etc.

Il y a tant d'autres superstitions de ce genre, qu'on ne les indiquerait pas dans l'espace d'un gros volume.

SUSANNE. — Tout le monde sait la touchante histoire de la chaste Susanne de Babylone. Mais depuis que Daniel eut fait voir qu'elle était innocente du crime d'adultère dont les deux vieillards l'avaient accusée, il n'est plus question d'elle dans les saintes écritures. On vénérait pourtant son tombeau auprès de Babylone, et ses reliques plus récemment à Toulouse.

Au commencement du seizième siècle, un prêtre de Bordeaux, accusé d'avoir volé l'argent que les fidèles donnaient pour les réparations de

son église, eut recours à sainte Susanne, comme protectrice des innocens calomniés. Susanne lui apparut en songe, avec Daniel, et lui promit de le délivrer de ses calomniateurs. Mais en récompense, elle lui demande un petit service; c'était de faire rendre un culte à ses reliques, qui étaient à Toulouse dans l'église de Saint-Saturnin.

Le prêtre se hâta de publier sa vision. On reconnut dès lors son innocence; l'abbé de Saint-Saturnin fit une fouille; on trouva des os qu'on mit dans une châsse, sous le nom de sainte Susanne, en l'année 1512.

Jean de Pétra, inquisiteur de la foi, en France, fut chargé de prêcher à cette translation. Il assura que les reliques de sainte Susanne avaient été apportées à Toulouse, avec celles de saint Simon, par l'empereur Charlemagne. Mais on ne sait où ce prince avait pris ses reliques, ni où le prédicateur avait pris son anecdote.

On montre à Saint-Maximin en Provence, la tête d'une sainte Susanne, qui est, dit-on, la femme que Notre-Seigneur guérit du flux de sang, après qu'elle eut touché le bord de sa robe(1).

SUSANNE, — vierge qui souffrit le martyre à Rome, au troisième siècle. Son corps est à Rome, dans l'église de son nom. Mais elle en a un second à Compostelle en Galice.

---

(1) *Voyage de France et d'Italie, par un gentilhomme français*, page 93.

SYMPHOROSE, — martyre à Tivoli vers l'an 120, avec ses sept fils Crescent, Julien, Nemèse, Primitif, Justin, Stactée et Eugène. Leurs huit corps sont à Tivoli; ce qui n'empêche pas qu'ils en aient huit autres à Rome, dans l'église de Saint-Michel.

T.

TERRE-SAINTE. — Nous avons déjà parlé du Calvaire et de quelques-uns des principaux lieux que l'on vénère en Palestine. Mais le lecteur sera peut-être curieux d'en parcourir un tableau suivi, qui pourra lui servir de guide, s'il fait le pèlerinage de Jérusalem.

PETIT VOYAGE EN TERRE-SAINTE.

Extrait, à peu près textuel, de la Relation fidèle d'un franciscain, publiée à Paris en 1760.

« Je m'embarquai à Marseille; et après quelques jours de navigation j'arrivai à Malte.

» La ville n'est pas grande, mais elle est fort peuplée. Ce que j'y vis qui me parut le plus précieux est une image qui offre le véritable portrait de la Vierge, peint par saint Luc. Elle a un petit visage basané, les cheveux, les yeux et les sourcils noirs, et le nez aquilin.

» A deux lieues dans l'île est la grotte de saint Paul. Tout le monde sait que cet apôtre allant à Rome, la tempête l'obligea de prendre port à

l'île de Malte, où il prêcha l'Évangile et convertit les Maltais; et qu'ayant été piqué d'une vipère, il donna sa malédiction à toutes les bêtes venimeuses, dont le nombre était infini dans cette île. Elles moururent toutes dans le moment, et se changèrent en pierres; ce qui fait qu'aujourd'hui on ne peut fouiller la terre, ni casser les pierres et les rochers, que l'on n'y trouve des serpens, des langues ou des yeux de ces animaux; et c'est un remède infaillible contre toute sorte de venin (1).

» Il y a encore dans cette île des serpens vivans qu'on manie sans danger (2).

---

(1) Ces prétendues langues de serpent ne sont que des pétrifications qui ressemblent aussi bien à toute autre chose, et qui n'ont jamais préservé de rien.

(2) « J'ai vu des personnes religieuses garder très-dévotement de la terre de Malte, pour se prémunir contre la malice et le venin des vipères. J'ai vu même des médecins de province l'employer avec respect, et en reconnaître la puissance miraculeuse, quand le malade en revenait. On doit dire à un médecin que la piété est un sentiment très-louable, mais qu'il ne faut pas la confondre avec la superstition. Dans quel livre ont-ils vu que saint Paul ait attaché à la terre de Malte la prérogative qu'ils lui attribuent? Si la terre de Malte avait réellement le privilége de guérir de la morsure des vipères, ce serait pour les Maltais, la source d'un commerce immense, avec toutes les parties du monde; car en quel lieu ne se trouvent pas les vipères. Un vrai miracle serait assurément une chose digne du plus grand respect; mais il ne faut pas les prodiguer; s'ils étaient trop communs, ils ne frapperaient plus personne. C'est donc une religion bien entendue que d'en restreindre le nombre; et l'on peut, sans trop d'impiété, douter des vertus de la terre de Malte. » (M. Salgues, *des Erreurs et des Préjugés*, etc., t. II, p. 258.)

» Je visitai la Sicile; de là je passai en Chypre et ensuite à Tripoli.

» De Tripoli au pied de mont Liban, il y a une lieue; mais il en faut monter sept à huit pour arriver jusqu'aux cédres. On en voit quelques-uns que l'on tient être du commencement du monde : ils sont si gros que quatre hommes ne pourraient pas les embrasser. On a fait un autel dans l'un de ces gros arbres, et l'on y célèbre le sacrifice de la messe. Les habitans sont chrétiens catholiques romains; on les appelle maronites; ils ont une fort belle maison religieuse à Kanobin, où demeure leur patriarche qui est soumis au saint siége. Ils savent ce qu'ils paient tous les ans au bacha.

» De Tripoli de Syrie, pour aller à Jérusalem, on suit la côte de la mer. On s'embarque sur de petits bateaux turcs pour venir à Baruch. C'est là que saint Georges tua le dragon.

» De Baruch, on vient à Séide, que l'Évangile appelle Sidon. On voit l'endroit où était la maison de la Cananéenne, dont Jésus-Christ guérit la fille, qui était possédée du démon. On en avait fait autrefois une église. Les Turcs l'ont transformée en mosquée.

» A deux portées de mousquet, est une petite montagne où Notre-Seigneur prêcha.

» De Séide, on vient à Sour, que l'Évangile appelle Tyr. Mais avant on voit les ruines de la ville de Sarepta, ou le prophète Élie fut reçu par cette pauvre veuve, dont tout le monde sait

l'histoire. On voit aussi les fontaines de Salomon, que l'Écriture appelle le puits des eaux vivantes.

» Nous sommes trop près de Damas, pour passer sans en parler. Ce qui la rend considérable, c'est que le grand apôtre allait à Damas pour persécuter les chrétiens, lorsqu'il fut renversé de son cheval, et converti à la foi de Jésus-Christ.

» Le mont Carmel, qui n'est qu'à quelques lieues, n'est pas extraordinairement haut. Un religieux m'accompagna sur le haut de la montagne, où il me fit voir la grotte de saint Elie : c'est là qu'il se cachait, étant persécuté de Jézabel.

» Nous vîmes aussi un endroit qu'on appelle le jardin d'Élie. Ce saint prophète, passant en ces quartiers, vit un jardinier qui avait quantité de melons ; en ayant demandé un pour se rafraîchir, le jardinier lui répondit : hé, pauvre homme, ne vois-tu pas que ce sont des pierres? A quoi le saint répliqua : hé bien, si ce sont des pierres, qu'elles soient pierres. On y trouve en effet des pierres, qu'on prendrait pour des melons.

» Nazareth, à cinq lieues du mont Carmel, n'est aujourd'hui qu'un très-petit village dans la Galilée. Pour y arriver, on descend presque comme dans une cave. Mais on ne peut voir ce saint lieu sans un transport de joie.

» Nous fûmes d'abord visiter la chambre de la Sainte-Vierge. C'est une espèce de grotte obcure, et petite : elle est dans le rocher, et la voûte n'est que d'une seule pierre. Cette pauvre chambre peut

avoir six pas de long, et elle n'en a pas tant de large. Elle sert d'église et de chœur aux cordeliers, qui y font régulièrement l'office, comme dans une cathédrale.

» Ce rocher était l'oratoire de la Sainte-Vierge; c'est là qu'elle était en prière, lorsque l'ange Gabriel lui vint annoncer, de la part de Dieu, le mystère de l'incarnation. C'est là qu'après qu'elle eût donné son consentement, le Verbe fut fait chair. La place est marquée par une belle colonne de marbre, que sainte Hélène y a fait mettre.

» Auprès de ce rocher, il y avait une autre petite chambre, bâtie à la mode du pays. C'est cette chambre que nous appelons aujourd'hui Notre-Dame de Lorette, en Italie. J'ai eu le bonheur de la voir à Lorette ; et j'ai vu à Nazareth le lieu où elle a été prise par les anges, qui en ont laissé les fondemens. Je n'ignore point le sentiment de quelques savans sur ce fait ; et cela suffit.

» Au milieu de Nazareth, se voit l'ancienne synagogue des Juifs, où Notre-Seigneur expliquait les écritures. C'est de là qu'ils le menèrent sur une montagne fort haute, au bas de laquelle est un effroyable précipice, où ils voulaient le précipiter. On y voit encore les ruines d'une belle église que sainte Hélène y avait fait bâtir ; et l'on a creusé un autel dans le rocher, où nos religieux vont dire la messe.

» A douze ou quinze pas, on montre une grande pierre de la forme d'une meule de moulin ; on l'appelle la table de Notre-Seigneur. La tradition

porte qu'il mangea plusieurs fois dessus, avec ses apôtres.

» On voit aussi la fontaine de la Vierge, ainsi appelée à cause que la mère de Dieu y allait souvent.

» Le Thabor est éloigné de deux lieues de Nazareth, du côté de l'orient : on peut dire que c'est la plus belle montagne qui soit au monde (1).

» Notre conducteur nous montra les restes d'une vieille église, qui était au lieu où Notre-Seigneur laissa ses apôtres, lorsqu'il monta sur le Thabor, n'ayant avec lui que Pierre, Jacques et Jean. On voit deux petites chapelles l'une près de l'autre : la première est le lieu où étaient les trois apôtres ; la seconde celui où étaient Jésus-Christ, Moïse et Élie ; il y a trois petits autels que nous appelons les trois tabernacles, en mémoire de ces paroles de saint Pierre : Seigneur il fait bon ici, faisons-y trois tabernacles.

» On voit aussi le Champ-des-Épis, appelé ainsi à cause que c'est là que les disciples ayant

---

(1) « C'est sur cette montagne que le prêtre-roi de Salem, Melchisédech, vint à la rencontre d'Abraham, au retour de la victoire qu'il remporta sur les quatre rois qu'il défit et qu'il mit à mort. Après l'avoir reçu à bras ouverts, il le régala de tout ce qu'il put, pour subvenir aux besoins qu'il en avait, et apaiser sa faim. En récompense, Abraham lui donna la dîme de son butin ; d'où est venu, pour les prêtres, le droit de dîme. Autrefois on voyait la table où Melchisédech festoya Abraham ; mais je ne l'ai pas vue. » (*Le père Goujon, Histoire et Voyage de la Terre-Sainte*, page 74.

faim ; pressaient des épis dans leurs mains, le jour du sabbat.

» On voit plus loin une grande plaine où Jésus-Christ fit ce grand miracle de donner à manger à cinq mille personnes, et de les rassasier avec sept pains et quelques poissons.

» Au milieu de cette plaine est une petite montagne, sur laquelle il prononça les huit béatitudes de l'Évangile.

» Celui qui prenait soin de nous conduire, ne nous a pas laissé sortir de ces quartiers, sans nous faire voir la ville de Cana, où Jésus-Christ étant aux noces, changea l'eau en vin. La fontaine où l'on alla remplir les cruches se voit encore. Sainte Hélène avait fait bâtir une église au lieu où se fit le festin : il n'en reste que les ruines.

» Assez près de Cana, on nous montra le sépulcre du prophète Jonas. Les Turcs y ont bâti une mosquée : ils paraissent avoir de la vénération pour ce prophète.

» Nous passâmes par la grande plaine d'Estrelon, qui est au midi du Thabor. Au bout de cette plaine est la ville de Naïm, où Notre-Seigneur ressuscita le fils de la veuve : ce n'est aujourd'hui qu'un très-pauvre village.

» Notre conducteur nous fit remarquer les ruines d'une ville nommée Endor. C'est là que demeurait cette Pythonisse, que Saül alla consulter.

» Il me montra aussi le village de Genin, d'où sortirent les dix lépreux pour aller au-devant de Jésus-Christ.

» Derrière la ville de Naïm sont les montagnes de Gelboé, où Saül se tua de son épée; on les appelle aussi montagnes maudites; il n'y vient ni herbes, ni buissons, et l'eau du ciel ne tombe jamais dessus.

» Les montagnes de Samarie ne sont pas loin; et à une journée, on trouve le puits tant renommé dans l'Évangile, où Jésus-Christ trouva et convertit la Samaritaine. Il y a apparence qu'autrefois on disait la messe dedans, puisqu'on y voit encore une chapelle.

» L'on nous montra un village nommé Iscariote; c'est le lieu natal du traître Judas.

» Jaffa est le dernier port de mer pour arriver à Jérusalem, on me conduisit en une maison, qui est la véritable demeure de Simon-le-Corroyeur, chez lequel saint Pierre logeait, lorsque Corneille le Centenier l'envoya quérir. C'est aussi dans Jaffa que demeurait cette bonne femme nommée Tabitha, que saint Pierre ressuscita, à la sollicitation des pauvres qui lui montraient les robes qu'elle leur avaient données.

» Rama est une ville assez propre pour la Turquie. Les Turcs y sont très-méchans. On m'y montra la maison de Joseph d'Arimathie.

» On nous mena aussi au village du bon larron, près duquel on découvre, sur une éminence, une vieille église où le prophète Samuel est enterré.

» On voit encore près de là Anathoth, lieu natal du prophète Jérémie.

» Nous arrivâmes à Émaüs, ou allaient les deux pèlerins lorsque Notre-Seigneur leur apparut. J'avais pris quelques branches d'olivier par dévotion, je les perdis dans le chemin.

» En approchant de Jérusalem, on voit cette plaine où David défit Goliath.

» Après avoir passé de très-mauvais chemins, nous arrivâmes enfin à Jérusalem. La coutume des chrétiens est de descendre de cheval, à la vue de cette sainte ville, qui en premier lieu fut nommée Jébus, et ses habitans Jébuséens ; ensuite elle fut nommée Salem, comme nous voyons que Melchisédech, qui en était le roi, est nommé roi de Salem.

» S'il est vrai, comme le marquent quelques auteurs, que le lieu ou Jacob eut la vision de l'échelle mystérieuse, était le même que celui ou Salomon fit bâtir le temple, nous dirons qu'elle a été encore nommée Lusa, et ensuite Béthel par le même patriarche, comme on le voit au vingt-huitième chapitre de la Genèse.

» Elle est non-seulement sur les montagnes, mais encore entourée de montagnes. L'ancienne ville renfermait le mont Sion ; et le Calvaire était dehors. Aujourd'hui le mont Sion, ou du moins une partie est au dehors de la ville, et le Calvaire est dedans. Elle a environ une lieue de circuit, et elle est presque aussi large que longue. Les rues y sont étroites, et les bâtimens peu remarquables. Le plus bel édifice est la principale mosquée, qui est bâtie à l'endroit où était le temple de Salomon.

Si par malheur nous y mettions le pied, il n'y aurait pas de milieu, il faudrait être empalé ou se faire turc (1).

---

(1) « Le temple de Salomon est au plus bas de la ville de Jérusalem, à cent pas des murailles, vers l'orient, sur le mont Moria. Salomon voulant construire lé temple, assembla des ouvriers au nombre de trente mille, pour couper les bois de cédre et de cyprès au mont Liban. Des trésors immenses furent employés à la perfection d'un si prodigieux ouvrage. Il fut détruit par Nabuchodonosor, quatre cent quarante-un ans après qu'il fut bâti. — Zorobabel le fit rebâtir, et cinq cent quatre-vingt-six ans plus tard, il fut de nouveau brûlé par Titus. — Quant à celui qui se voit à présent, il a été bâti par les Turcs, au lieu même où était le *Sancta Sanctorum* de celui de Salomon, sur la partie orientale du mont Moria. On entre par un parvis de cinq cents pas de longueur et de quatre cents de largeur. Pour entrer dans ce parvis, il y a douze portes, chacune couverte d'une voûte de dix ou douze pas, où sont quatre ou cinq lampes. Ces voûtes servent d'oratoire aux Mahométans, lorsque le temple est fermé. — Ce temple est tout enrichi et revêtu par dehors de tables de marbre, et de carreaux damasquinés, où sont peintes des moresques dorées, chose agréable à voir, lorsque le soleil darde ses rayons dessus, pour le grand éclat qu'ils rendent. — Il est tout couvert de plomb, et les vitres sont de diverses couleurs. — Dans l'intérieur, il y a trente-deux colonnes de marbre gris en deux rangs, dont seize grandes soutiennent la première voûte, et les autres le dôme ; chacune est posée sur son piédestal et ornée de son chapiteau. Tout autour des colonnes, il y a de très-beaux ouvrages de fer et de cuivre doré, faits en forme de chandeliers, sur lesquels sont posées sept mille lampes, lesquelles brûlent depuis le jeudi après le coucher du soleil, jusqu'à vendredi à midi, et tous les ans, pendant le temps du ramazan ou carême, qui dure un mois. — Dans le milieu du temple est une petite tour de marbre, où l'on monte en dehors par dix-huit degrés ; c'est là que se met le cadi, tous les vendredis, depuis midi jusqu'à

» Le mont Sion est en partie hors de la ville, comme nous l'avons dit; la tour de David et son palais étaient en cet endroit. C'est de là que, se promenant sur le soir, il vit Betzabée, qui se lavait dans la piscine qui est en bas. Ce fut aussi dans ce palais que le prophète Nathan le vint reprendre de son péché; et c'est encore le lieu où ce saint roi-prophète et son fils Salomon sont enterrés.

» Mais ce n'est pas tout, ce lieu est appelé aujourd'hui le saint Cénacle, à cause que c'est là que Notre-Seigneur fit la cène avec ses apôtres. C'est là qu'il leur envoya le Saint-Esprit, et qu'il fit mettre le doigt de saint Thomas dans ses plaies.

---

deux heures que durent les cérémonies. — Outre le temple de Salomon, que les Arabes appellent *Haram*, il y en a un autre qu'ils nomment *Dgiami-el-hadrah*, qui est le temple de la Vierge, lequel est à cent ou cent vingt pas plus loin, du côté du midi. Après celui de Salomon, c'est le plus bel édifice de la Terre-Sainte : il est de forme longue, du midi au septentrion, bâti de belles pierres; il y a trois voûtes couvertes de plomb, soutenues de deux rangs de colonnes de pierre grise; la porte est au septentrion, prise dans le parvis du temple de Salomon; le porche est formé de trois arcades soutenues de douze colonnes de marbre. C'est en ce lieu que la Vierge demeura depuis l'âge de trois ans, qu'elle y fut présentée par sainte Anne et saint Joachim, jusqu'à ce qu'elle fût prête de se marier. Ce lieu est en grande vénération parmi les Turcs, et leurs femmes vont ordinairement y faire leurs dévotions. »

(*Notes au voyage du Levant de M. le comte de Forbin, pages* 394 *et suiv. de l'édition* in-8°.). Voyez l'*Introduction au dictionnaire des Reliques*, tome Ier., page xlij, notes.

» Au même endroit était une maison, dans laquelle la sainte Vierge se retira avec saint Jean-le-Bien-aimé, après la passion de Notre-Seigneur : elle y demeura jusqu'à sa mort, qui arriva, si je ne me trompe, environ vingt ans après l'ascension de Jésus-Christ; et selon la tradition, tous les apôtres se trouvèrent miraculeusement rassemblés pour assister à son glorieux trépas. Elle a vécu soixante-dix ans, selon l'opinion la plus commune (1).

» On nous mena à la Piscine probatique; ce fut Salomon qui la fit bâtir. Ce qu'il y a de remarquable dans cette piscine, c'est ce que dit le saint Évangile, qu'un ange venait tous les ans troubler l'eau, et qu'aussitôt le premier malade qui y descendait était guéri de toutes sortes de maladies.

» Ensuite on nous conduisit à la maison de Caïphe, qui est dans la ville. C'est là que saint Pierre renia Notre-Seigneur. On montre le lieu où il se chauffait, pendant que son maître était sous un olivier, que l'on voit encore, et que l'on dit être le même. Ce fut sous cet olivier que Jésus reçut un soufflet de la main d'un soldat. On voit aussi où le coq chanta; il est gravé sur la muraille.

» De la maison de Caïphe, nous allâmes à la

---

(1) Nous avons remarqué que le plus grand nombre des savans font mourir la Vierge à Éphèse. Voyez *Marie*, et l'*Introduction aux Notre-Dames*.

grotte où l'on dit que saint Pierre vint pleurer son péché. Elle est devant un village que l'on nomme Silot, où Salomon tenait uue partie de ses concubines, où il adora leurs idoles, et leur donna de l'encens. C'est là aussi qu'il avait une idole monstrueuse, toute de métal de fonte, à laquelle les pères et mères, plus dénaturés que les brutes, sacrifiaient leurs propres enfans (1).

» Nous passâmes par la grotte de Jérémie, où ce saint prophète pleura sur la désolation qui devait arriver au temple de Salomon et à la ville de Jérusalem. Tout proche, l'on voit le puits où il fut mis en prison.

» On nous mena à la maison d'Anne le Pontife, qui n'est pas loin de celle de Caïphe. Les Arméniens en ont fait un couvent. Ils nous dirent que leur église était la salle même dans laquelle on fit comparaître Notre-Seigneur. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle est bâtie au même endroit.

» De la maison d'Anne, nous fîmes un bon trajet pour venir à celle de Pilate; l'entrée est une grande porte cochère ronde. C'est là qu'était ce bel escalier de marbre blanc, qui a été transporté à Rome : on le nomme l'Escalier-Saint (2) à cause que Notre-Seigneur passa et repassa dessus, en allant et sortant de la maison de Pilate; il ne se monte qu'à genoux, et j'ai eu une sainte conso-

---

(1) Le père Goujon dit que Salomon avait autant d'idoles que de femmes, et il avait mille femmes.

(2) Scala-Santa.

lation après l'avoir monté et examiné plusieurs fois à Rome, lorsque j'ai vu le lieu où il a été pris à Jérusalem.

» On nous montra le Prétoire, où l'on garde un morceau de colonne sur laquelle les soldats firent asseoir Jésus-Christ, pour lui mettre la couronne d'épines, après l'avoir fustigé.

» De la maison de Pilate, on va sur une grande arcade qui couvre toute la rue ; c'est là que Pilate mena lui-même Notre-Seigneur, pour le faire voir au peuple, en leur disant : *ecce homo*. La rue qui passe sous l'arcade est appelée le Chemin-de-Douleurs, à cause que Notre-Seigneur y passa en portant sa croix ; nos religieux ôtent leurs sandales pour la travesser.

» On baise une grosse pierre qui est dans le chemin, et qui marque, dit-on, le lieu où Notre-Seigneur tomba, et où les soldats contraignirent Simon-le-Cyrénéen de l'aider à porter sa croix.

» Dans la maison de saint Joachim et de sainte Anne, on montre une grotte sous laquelle on dit que la sainte Vierge fut conçue.

» Nous fûmes voir la prison de saint Pierre, où l'ange étant venu rompit les chaînes, ouvrit les portes, et le conduisit jusque dans la rue. — On voit encore où les chaînes étaient attachées, et où cet apôtre était couché au milieu des soldats.

» Il y a une église qui renferme le lieu où saint Jacques-le-Majeur eut la tête tranchée. On voit une pierre de jaspe de la grandeur d'une as-

siette, que l'on baise avec grande dévotion, comme étant le lieu où ce saint fut martyrisé. L'histoire nous apprend que ses disciples portèrent son corps en Espagne.

» L'église du Saint-Sépulcre est à peu près grande comme la nef de Notre-Dame de Paris ; elle n'en a point la forme ; il n'y a point d'ailes ; elle est presque ronde, et soutenue de gros piliers d'une belle pierre dure. L'entrée de cette église est une grande porte que le Turc tient toujours fermée de barres de fer et d'un gros cadenas.

» La pierre de l'onction est la première qui se présente aux yeux : nous l'appelons ainsi, à cause que Notre-Seigneur fut embaumé dessus, après avoir été détaché de la croix. Il y a huit ou dix lampes d'argent qui brûlent continuellement.

» Le Calvaire est renfermé dans cette église : ce n'est pas une montagne élevée, comme la plupart se la figurent ; il n'y a qu'un escalier de dix-neuf degrés, qu'on a fait dans le roc pour y monter. La tradition porte que c'est le lieu que Dieu marqua à Abraham, pour le sacrifice de son fils. On ajoute que l'endroit ou Notre-Seigneur fut attaché sur la croix, est le même où Isaac fut mis sur le bûcher pour être immolé. L'Évangile le nomme Golgotha, et nous l'appelons Calvaire.

» Sur la gauche il y a une élévation de deux bons pieds, sur laquelle était plantée la croix du Sauveur, le trou y est encore, comme une espèce de forme de chapeau, en sorte que les pèlerins peuvent y mettre leurs dévotions.

» A un pas, se voit le rocher qui se fendit; il est ouvert de plus d'un pied de large. Pour la profondeur, on ne peut en voir la fin.

» A trois ou quatre pas est l'endroit où Notre-Seigneur fut attaché sur la croix.

» Les lieux où les croix des larrons furent plantées, sont marqués par deux petites chapelles. Une belle pierre marque l'endroit où étaient la Vierge et saint Jean.

» On voit une grande arcade, qui donne sur la porte de l'église; elle servait dans l'ancien temps pour montrer la vraie croix au peuple.

» Quand on est sorti de ce saint lieu, et qu'on a descendu l'escalier, on trouve une chapelle, justement sous le Calvaire. Dans le fond de cette chapelle, il y a comme une fenêtre, avec une grille de fer qui la ferme, par laquelle on voit la continuité du rocher fendu. La tradition porte que c'est l'endroit où Adam fut enterré, ou du moins sa tête.

» Le lieu ou la vraie croix fut trouvée est justement sous le rocher du Calvaire; c'était un véritable abîme, ou l'on jetait toutes sortes d'ordures. C'est aujourd'hui une cave noire et obscure, qui ne reçoit la lumière d'aucune part, que par le moyen de cinq ou six lampes qui y brûlent continuellement.

» On trouve dans le même lieu, une chapelle où les soldats partagèrent les habits de Notre-Seigneur.

» Le Saint-Sépulcre est dans l'autre partie de

l'église, à l'opposite de l'invention de la croix. Tout le monde sait que ce sépulcre est creusé dans le rocher. La porte n'a que deux pieds et demi de haut et deux de large. On voit le lieu où était l'ange, quand les trois Maries vinrent au sépulcre, et qu'il leur dit : Jésus-Christ n'est pas ici, il est ressuscité. La place est marquée d'une pierre de marbre blanc, élevée d'un demi-pied.

» Le Saint-Sépulcre est pour sa longueur de la taille d'un grand homme. Le dessus est couvert d'une belle table de marbre blanc, qui sert d'autel pour dire la messe, sans autre ornement qu'une nappe. Au-dessus sont suspendues plus de soixante lampes d'argent, toutes différemment travaillées. Ces lampes brûlent nuit et jour.

» L'endroit où Notre-Seigneur apparut à la Madeleine, en forme de jardinier, après sa résurrection, n'est éloigné du Saint-Sépulcre que de neuf ou dix pas. Il y a une grande pierre de marbre blanc, qui marque la place.

» Tout proche on voit une pierre de marbre gris, sur laquelle on dit que sainte Hélène fit apporter les trois croix, pour connaître celle de Notre-Seigneur d'avec celles des deux larrons. Derrière le Saint-Sépulcre, on voit deux autres tombeaux. On dit qu'ils sont de Joseph d'Arimathie et de Nicodême (1).

---

(1) Il y aurait encore bien des choses à dire sur les ruines de l'ancienne Jérusalem, sur son temple qu'on n'a pu rebâtir, etc.

» Le sépulcre de la Sainte-Vierge n'est qu'à une portée de mousquet des murailles de Jérusalem. Pour y aller, on passe par la porte de Saint-Étienne, où l'on trouve une pierre de roche, sur laquelle ce saint fut lapidé. Il y a encore quelques vestiges de son corps, que l'on voit imprimés sur le rocher.

» Le torrent de Cédron, qui va se décharger dans la mer Morte, et que je trouvai en chemin, n'est pas bien furieux, puisque, quand je l'ai vu, il n'y avait point d'eau : c'était à la fin de septembre.

» Le sépulcre de la Sainte-Vierge est un grand bâtiment, profond comme une cave. On nous fit voir les sépulcres de saint Joseph, de saint Joachim et de sainte Anne. Le Jardin des Olives était en ce même endroit, à un jet de pierre (1).

» Derrière le sépulcre de la Vierge, nous voyons la grotte en laquelle Notre-Seigneur sua sang et eau. L'endroit où Notre-Seigneur priait, lorsque l'ange lui apparut, est marqué par trois ou quatre mots latins que le temps a effacés.

---

(1) On l'appelle la montagne des Olives, à cause de quantité d'oliviers dont elle était embellie. On la nomme aussi la *Montagne des trois lumières*, parce que Godefroi de Bouillon assiégeant Jérusalem, qu'il délivra, ses soldats furent encouragés par un cavalier céleste, qui apparaissait sur le mont des Olives avec un bouclier chargé de trois étoiles éclatantes, qui étaient peut-être trois lampions. Ce cavalier ne parut plus quand Jérusalem fut prise. (*Le père Goujon*, page 235, etc.)

» Après qu'on est sorti de la sainte grotte, on voit le lieu où étaient les apôtres endormis.

» A sept à huit pas on remarque un petit olivier : c'est là que les soldats tombèrent tous, quand Notre-Seigneur leur dit : C'est moi. C'est aussi là que Judas lui donna le baiser : c'est encore là que saint Pierre tira son épée; et c'est là enfin que Jésus fut pris. Ce lieu est appelé le Jardin des Oliviers; il y en a encore sept ou huit, d'une hauteur et d'une grosseur extraordinaires, que l'on tient être du temps de Notre-Seigneur. On ne peut, sous peine d'excommunication, en ôter seulement une feuille. Lorsqu'on cueille les olives, les noyaux sont conservés; l'on en donne une poignée à chacun des religieux.

» Du Jardin des Olives, il n'y a pas un demi-quart de lieue pour arriver à la cime de cette montagne, d'où Notre-Seigneur monta au ciel. On entre d'abord par une petite porte dans une grande place. On voit au milieu un bâtiment avec un dôme. La forme qu'il laissa de ses sacrés pieds était bien imprimée sur une pierre dure. Les Turcs en ont pris le pied droit, qu'ils ont mis dans leur grande mosquée; le pied gauche est encore aujourd'hui à sa place.

» Tout proche on nous montra la grotte dans laquelle sainte Pélagie fit pénitence.

» En descendant nous vîmes les endroits où Notre-Seigneur composa le *Pater-Noster*, et où il pleura sur Jérusalem. On nous mena ensuite

dans une petite cave, où les apôtres étaient cachés lorsqu'ils composèrent le *Credo*.

» C'est dans la vallée de Josaphat que toutes les nations doivent être rassemblées, pour recevoir le dernier jugement : sa largeur n'est pas plus que d'une portée de pistolet.

» On y voit le lieu où Judas se pendit. On nous montra aussi où le prophète Isaie fut scié ; et à quelque distance, la piscine de Siloé, où Notre-Seigneur donna la vue à l'aveugle-né.

» La coutume est de passer dans le champ du potier, qui fut acheté de l'argent que Judas avait reçu en trahissant Notre-Seigneur. Ce champ n'est pas grand ; et dans ce qu'il contient, il est renfermé sous une voûte, que sainte Hélène y a fait bâtir (1).

» Sur le chemin de Bethanie, qui est éloignée de trois bons quarts de lieue de Jérusalem, on montre l'endroit où était le figuier que Jésus-Christ maudit, pour n'y avoir pas trouvé de fruits.

» On voit ensuite les ruines de la maison de Simon-le-Lépreux : c'est là que Notre-Seigneur était à table, lorsque la Madeleine le vint trouver.

» Béthanie est un très-méchant village, aussi-bien que les Turcs qui n'y valent rien. Nous y vîmes les ruines d'un beau bâtiment. Notre con-

---

(1) On voit que sainte Hélène a fait bâtir bien des choses, pour le peu de temps qu'elle a passé en Palestine. *Voyez* HÉLÈNE.

ducteur me dit que c'était le château de Madeleine et de Lazare.

» On entre dans le sépulcre du Lazare, par une petite porte. On descend par un petit escalier de seize degrés taillé dans le rocher. Après cela il y a une échelle de huit pieds, qui conduit dans une petite cave, où l'on voit la pierre qui était sur le sépulcre. Elle est de figure carrée, un peu plus longue que large, et peut avoir deux pieds et demi de largeur et trois de long : elle sert de table pour dire la messe. On passe une autre petite porte, où il faut presque se coucher, et marcher en cette posture le temps de deux *Pater*; après quoi on trouve une autre petite cave ; c'est là qu'était le Lazare depuis quatre jours, lorsque Jésus-Christ lui dit : Lazare, lève-toi.

» De Béthanie, on revient par le mont des Olives ; et sur le chemin on voit une grande pierre, sur laquelle Notre-Seigneur était assis, lorsque la Madeleine, l'étant venue trouver, lui dit : Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort.

» Sur la même route, on voit les ruines du château de Betphagé, où les deux disciples allèrent prendre l'ânesse, sur laquelle le Sauveur fit son entrée dans Jérusalem, le jour des Rameaux. La porte par où il entra, fait face au mont des Olives. Les Turcs la tiennent toujours bouchée. Ils ont une prophétie entr'eux, qui dit que notre monarque très-chrétien doit conquérir la Terre-Sainte et entrer par cette porte dans Jéru-

salem, un jour de vendredi. Ils ajoutent que le temps est arrivé.

» De Jérusalem à Bethléem on compte deux lieues. On me fit traverser une très-belle plaine ; la tradition porte que c'est le lieu d'où venaient ces hommes de haute taille, que l'Écriture appelle les géans.

» En continuant, on me fit voir sur la route les ruines de la maison du saint vieillard Siméon, qui reçut entre ses bras Notre-Seigneur dans le temple: ensuite on me fit remarquer sur la droite le lieu où était autrefois un arbre que l'on appelle térébinthe, sous lequel la Sainte-Vierge s'arrêta avec l'enfant Jésus. La tradition porte que cet arbre épanouit ses branches, pour leur faire ombrage.

» Plus loin, on trouve un beau puits, où l'on dit que les trois rois s'arrêtèrent, ayant perdu la vue de l'étoile qui les conduisait à Bethléem.

» On voit encore le lit d'Élie : c'est une grande pierre de roche à rase terre, au bord du chemin, sur laquelle on voit comme la figure d'un grand homme. On tient que ce saint prophète passant par là fatigué, se coucha sur cette pierre, et qu'elle reçut ainsi les marques de son corps.

» On me montra l'endroit où était le prophète Habacuc, lorsque l'ange le prit par les cheveux, et le transporta à Babylone sur la fosse aux lions, dans laquelle on avait jeté le prophète Daniel.

» Après cela, on trouve le sépulcre de la belle Rachel. On voit aussi un village nommé Rama, où tous les enfans furent égorgés par le comman-

dement d'Hérode. Enfin, un peu en-deçà de Bethléem, on voit cette citerne tant renommée que l'Écriture appelle citerne de Bethléem, de laquelle David souhaitait avec tant de passion d'avoir un peu d'eau.

» Bethléem, où David fut sacré roi par Samuel, n'est aujourd'hui qu'un village. Notre couvent, avec l'église qui renferme la sainte étable, est à gauche. Le portail de l'église fait face au village. Je trouve que cette église a beaucoup de rapport avec celle de Saint-Denis en France, non-seulement pour être couverte de plomb, mais pour le dessin, excepté que celle de Bethléem est plus grande.

» On entre par une grande porte carrée. Nos religieux l'ont fait condamner, et ont fait au milieu une petite porte fort basse, pour empêcher les Turcs d'y faire entrer leurs ânes et autres bestiaux.

» La sainte étable est entre le chœur et la nef : on y entre par deux endroits du côté du chœur, qui est plus élevé que le reste de toute l'église. Les portes sont d'un beau bronze, bien poli et bien travaillé. On descend un petit escalier de marbre blanc, d'environ douze degrés, au bout duquel il y a un autel un peu à gauche ; c'est le lieu où Notre-Seigneur est né. La place est marquée d'une pierre de jaspe, de la grandeur d'une assiette, autour de laquelle on a mis une bordure d'argent avec des rayons de même métal, qui forment une belle étoile. Ces rayons sont ornés de grosses pierreries et de diamans.

» On descend encore trois petits degrés pour aller à la sainte crèche. Elle est de figure carrée, d'environ trois pieds et demi de long, et deux de large. Il est vrai que ce n'est que la place où elle était que l'on a conservée; car pour la sainte crèche, elle a été levée et portée à Rome. Je l'ai vue à Sainte-Marie-Majeure.

» Tout auprès de la sainte crèche, il y a une pierre que l'on conserve, sur laquelle, suivant la tradition, la Sainte-Vierge était assise tenant l'enfant Jésus, lorsque les trois rois vinrent l'adorer.

» On montre aussi l'endroit où Notre-Seigneur fut circoncis.

» On descend ensuite un escalier de quinze ou vingt degrés. La première station est une chapelle de saint Joseph; la tradition porte que ce grand saint, voyant le temps où la Vierge immaculée devait mettre au monde le créateur, il la laissa par pudeur et se retira pour quelque espace de temps dans ce lieu.

» La seconde station est le sépulcre des Innocens. C'est une petite cave, dans laquelle on dit que plusieurs mères avaient caché leurs enfans, et qu'Hérode y envoya des soldats qui les massacrèrent.

» Le sépulcre de saint Jérôme, est à l'occident; et à un pas tout vis-à-vis est le sépulcre de sainte Paule et d'Eustochie sa fille. Elles sont toutes les deux dans le même tombeau, ou du moins elles y ont été; car leurs saintes reliques, aussi-bien que celle de saint Jérôme, ont été portées à Rome.

» L'oratoire de saint Jérôme, est une grotte un peu plus longue que large, d'une grandeur assez raisonnable; c'est là que cet homme admirable a demeuré un si grand nombre d'années; c'est dans ce rocher qu'il a tant passé de nuits, à étudier, à travailler, à traduire la Bible, à expliquer l'Écriture, et à composer de si excellens livres.

» Ce que je trouve de plus remarquable dans le voisinage, c'est la grotte des pasteurs, où l'ange vint leur annoncer la naissance du Messie, la nuit de Noël, comme ils étaient à veiller sur leurs troupeaux. Nos religieux l'appellent grotte; mais c'est plutôt une méchante cave, qui peut avoir vingt pas de circuit.

» Nous passâmes dans un village de Turcs, qui est le pays natal de ces pasteurs.

» Pour revenir en Bethléem, on nous fit remarquer les ruines de quelques églises. En approchant du couvent, on voit une cave où se prend la pierre sur laquelle est tombée une goutte de lait de la Vierge. La tradition porte que la Sainte-Vierge, étant sur son départ pour s'enfuir en Égypte, entra dans ce rocher, pour s'y cacher pendant que saint Joseph était allé à la ville pour prendre quelques provisions; et comme elle donnait à téter au divin enfant, une goutte de son lait vint à tomber sur le rocher, qui s'amollit. Depuis ce temps les nourrices qui manquent de lait s'en servent, ou en prennent un peu dans du vin ou du bouillon; et l'on en voit tous les jours des effets merveilleux : les femmes turques en pren-

nent elles-memes, pour l'expérience qu'elles en ont.

» On nous montra les montagnes d'Engaddi, qui sont à deux bonnes lieues de Bethléem : c'est là que se voit cette grotte célèbre, dans laquelle David coupa le bout de la robe de Saül.

» Saint-Sabas est une furieuse montagne toute de roche, dans laquelle je crois que l'on voit plus de vingt mille cellules telles quelles. La tradition et les histoires nous apprennent qu'elles étaient autrefois toutes remplies de saints religieux.

» Hébron n'est qu'à une journée de Bethléem ; on y voit les sépulcres d'Abraham, de Sara, de Jacob et de plusieurs autres patriarches.

Il y a deux lieues, de Bethléem jusqu'à Saint-Jean ; c'est un village que nous nommons ainsi, à cause que saint Jean-Baptiste y est né.

» Nous arrivâmes à la fontaine où saint Philippe baptisa l'eunuque de la reine d'Éthiopie : elle est sur le bord du chemin, bien entretenue, et ornée de belles pierres.

» Une charmante église est bâtie à la place de la maison de sainte Élisabeth. Le lieu où saint Jean-Baptiste est né, est à gauche du grand autel. Il est marqué d'une pierre de porphyre. La table de l'autel est au-dessus ; on y célèbre la messe, et au-dessous de cette table sont représentés en sculpture les mystères de la vie de saint Jean. Tout cet édifice, qui était une petite chambre dans laquelle sainte Élisabeth accoucha du divin précurseur, est aujourd'hui une chapelle du plus beau marbre du monde.

» Après avoir demeuré quatre jours dans ce saint lieu, je brûlais du désir de voir le désert où saint Jean avait prêché la pénitence, et où il l'avait mise en pratique. Il n'y avait qu'une petite lieue. Nous passâmes par des vignes et des figuiers. Toute la campagne pour y arriver est fort agréable; et quand le saint Évangile appelle ce lieu un désert, ce ne peut être que par rapport à ce qu'il était éloigné, comme j'ai dit, d'une petite lieue du village. C'est un des plus agréables séjours qui se puissent voir.

» La grotte dans laquelle le grand saint se retirait, est une chambre fabriquée par la nature dans le rocher; la porte et la fenêtre sont aussi proprement construites que si les architectes s'en étaient mêlés. La porte est élevée de dix-pieds. — Il y a des trous dans le rocher, et l'on monte comme on peut.

» A l'extrémité de cette chambre, il y a une élévation du rocher, que nous appelons le lit de saint Jean-Baptiste, parce que le saint y couchait. On dit la messe dessus.

» Au pied du rocher, on remarque une fontaine qui fournissait l'eau au précurseur.

» A une douzaine de pas, on voit un arbre creux, ouvert et noir; mais pour sa verdure c'est une merveille. Cet arbre s'appelle un carrache. Les chrétiens du pays tiennent par tradition qu'il est du temps de saint Jean-Baptiste, et qu'il en mangeait les fruits, qui sont comme des cosses de grosses fèves; j'en ai apporté par dévotion.

» Nous passâmes par la maison de campagne de sainte Élisabeth, à un quart de lieue du village de saint Jean. Elle est en ruines. C'est l'endroit où la Sainte-Vierge vint rendre visite à sa cousine ; le lieu où le *Magnificat* fut composé et conservé par nos religieux.

» De Saint-Jean à Jérusalem il n'y a que deux lieues. Je ne sais rien de remarquable sur la route, qu'un couvent de chrétiens schismatiques géorgiens. Ils se sont établis là, disant que c'est le lieu où fut pris le bois dont on fit la vraie croix.

» De Jérusalem, après avoir marché environ trois heures, on trouve le lieu où, comme dit l'Évangile, un homme venant de Jérusalem à Jéricho, tomba entre les mains des voleurs.

» On voit aussi une fontaine, sur le bord de laquelle Notre-Seigneur s'arrêtait souvent avec ses apôtres.

» Ensuite on vient à la plaine de Jéricho. Le terrain n'en vaut rien ; ce n'est qu'un sable ingrat. L'Évangile fait mention d'un nommé Zachée, qui était monté sur un arbre pour voir Notre-Seigneur; il était de Jéricho. On montre encore les ruines de sa maison, dans laquelle Jésus-Christ lui fit la grâce de manger à sa table et de le convertir avec sa famille.

» On voit aussi l'arbre sur lequel il était monté. La tradition dit que c'est le même. Il rapporte un espèce de fruit qui a des noyaux blancs, gros et longs comme de petites noix. L'Évangile l'appelle un sycomore.

» Rahab, que l'Écriture surnomme la Paillarde, était de Jéricho ; elle cacha les espions juifs dans sa maison ; et Josué, ayant pris cette ville, mit tout à feu et à sang, excepté la maison de cette femme.

» La fontaine d'Élisée est proche ; on l'appelle ainsi, à cause que ce prophète changea l'amertume de son eau.

» La grotte où Notre-Seigneur jeûna est éloignée de Jéricho d'une petite lieue. C'est un véritable endroit de pénitence, et il faut avoir une grande dévotion aux saints lieux, pour entreprendre d'aller dans cette sainte grotte, où le Sauveur jeûna quarante jours. On y monte par un mauvais chemin mal accommodé dans le roc ; ensuite on trouve des rochers droits, qu'il faut grimper comme si on escaladait des murailles ; mais ce qui est plus capable de faire perdre le jugement, c'est un abîme furieux, dans lequel on tomberait indubitablement, si par malheur le pied ou la main venait à manquer.

» Enfin, après bien des craintes et bien des frayeurs, on arrive à la grotte, qui fait deux parties. On entre dans une première chambre qui conduit dans l'autre, plus petite ; c'est là que Notre-Seigneur se retirait. Il y a apparence qu'autrefois elle était enrichie de belles peintures ; on en voit encore quelques restes.

» On trouve aussi la place où étaient les pierres que le démon lui présenta, pour les changer en pains, et où les anges vinrent le servir après la tentation.

» Le Jourdain sert de bornes à la plaine de Jéricho, qu'il sépare de celle de Moab. Tout le monde sait que saint Jean-Baptiste y baptisait ceux qui, de toutes parts, accouraient à lui. Notre-Seigneur le vint trouver, se mêlant dans la foule des pécheurs pour être baptisé comme eux (1). L'Évangile ne marque pas positivement l'endroit, et nous ne le savons pas non plus. Ceux qui veulent le déterminer prennent un peu trop de liberté. Le Jourdain décharge ses eaux dans la mer Morte, qui n'est pourtant pas une mer, mais un lac, et un lac bien extraordinaire, puisqu'il nous représente et nous prêchera jusqu'à la fin du monde les justes châtimens de Dieu.

» Tout le monde connaît Sodome et Gomorre, dont la seule histoire fait horreur. Outre ces deux villes, il y en avait trois autres, Adama, Seboin et Segor. Elles avaient chacune leur souverain; elles étaient entourées de campagnes vastes et fertiles. Cette abondance ne servit qu'à les précipiter dans des débordemens si désordonnés, que notre nature même, toute corrompue qu'elle est, en tremble au seul rapport de la Genèse, où nous apprenons que le feu et le soufre tombèrent sur ces cinq misérables villes, qui furent abîmées et remplacées par ce lac dont nous parlons, que les gens du pays nomment aujourd'hui lac de Loth,

---

(1) C'est une grande dévotion de se baigner dans le Jourdain. M. de Châteaubriant a rapporté une bouteille de son eau sainte, que l'on vénère en divers lieux.

peut-être à cause qu'il n'y eut que ce saint patriarche et sa famille qui n'y furent point submergés.

» Le nom vulgaire dans notre Europe est la mer Morte (1). Je trouve que cela lui convient assez ; premièrement, parce que ses eaux sont salées comme l'eau de la mer ; secondement, elle ne produit rien de vivant. Que si on y met quelque poisson, il meurt aussitôt. Cependant l'eau en est belle et claire, et il n'est pas facile d'en trouver la raison.

» Ce lac n'a guère que vingt lieues de long et

---

(1) La mer Morte, appelée aussi lac Asphaltite, a été le sujet de beaucoup de contes. On disait autrefois ses eaux si épaisses et si fortes, qu'on pouvait y marcher comme sur un pavé solide. Mais personne ne s'y fie. On contait aussi que l'odeur qui s'en exhalait tuait les oiseaux au vol ; et qu'il croissait sur ses bords des pommes superbes en apparence, mais qui n'étaient, sous la dent, qu'un charbon qui tombait en cendres. Il est reconnu que le pays de Sodôme est tout simplement une contrée volcanique ; que la mer Morte est un lac bitumineux. Quant aux fruits de cendres et de charbon, « les voyageurs qui ont voulu vérifier, sur les bords du lac, ce phénomène merveilleux, ont en effet remarqué des fruits qui, sous une belle enveloppe, ne contenaient qu'une poussière sèche ; mais ces fruits étaient des grenades gâtées, dont l'intérieur s'était desséché, tandis que la surface avait conservé l'éclat de ses couleurs. On a pris aussi pour un effet miraculeux un autre phénomène qui se répète partout : il arrive souvent que des insectes piquent la feuille ou l'écorce de quelques arbres. Il s'y forme alors une tumeur qui se charge souvent de couleurs éclatantes, tandis que l'intérieur ne renferme que des insectes, ou quelques détrimens que l'amour du merveilleux a transformés en cendres. »

(M. Salgues, *des Erreurs et des Préjugés*, etc. t. I, p. 268).

quatre de large. C'était tout le circuit de ces cinq villes. Les terres de ces belles campagnes, autrefois si grasses et si fertiles, sont aujourd'hui comme de la cendre, qui ne produit pas seulement des chardons. On n'y voit presque point de pierres, et s'il y en a quelques-unes, on dirait, à les sentir, que ce sont des morceaux de soufre.

» On m'a dit qu'il y avait, auprès de cette mer, des endroits où l'on voit des arbres qui portent un très-beau fruit, comme de grosses pommes ; mais en les pressant ils se cassent, et le dedans n'est que de la cendre. Je n'ai pas eu la consolation d'en voir ; mais ce que j'ai vu fait que j'y ajoute foi facilement.

» Nous ne manquons pas de nos Français qui se piquent d'avoir tout vu. Il y en a même qui disent avoir vu la statue de sel en laquelle fut transformée la femme de Loth ; je veux croire qu'elle y est encore ; mais l'impossibilité qui se trouve d'aller en cet endroit, à cause des Arabes, me fait conclure qu'ils ne disent pas la vérité (1).

» Après que j'eus visité tous les saints lieux de la Palestine, je revins par Marseille, où je m'étais embarqué à mon départ. » —

Il y aurait bien des choses à ajouter au voyage du bon père franciscain. Il ne parle pas de la mer Rouge, si fameuse chez les Juifs. Grégoire de Tours conte (2) que de son temps on voyait encore,

---

(1) Voyez l'article *Édith, femme de Loth.*
(2) Histor. lib. I, cap. 10.

au fond de la mer Rouge, les sillons tracés par les chars égyptiens..... Il est vrai, dit-il ensuite, qu'on les perd de vue quand les flots sont agités ; mais ils reparaissent dès que la mer redevient calme.

Il oublie aussi le mont Horeb, où Dieu apparut à Moïse dans le buisson ardent, où Moïse frappa le rocher dont il tira une fontaine, où l'on vénère la grotte dans laquelle le prophète Élie se réfugia lorsqu'il fuyait devant Jézabel, etc.

Nous avons indiqué ailleurs les autres lieux saints, auprès desquels on pourrait mettre Cologne, qui a trois cent soixante-cinq églises pleines de reliques, Rome qui a plus de châsses que d'habitans, la Sainte-Chapelle de Paris, et beaucoup d'églises fameuses chez les catholiques.

C'est généralement l'habitude des pèlerins de rapporter de la Palestine quelques reliques locales, comme un peu de la terre du tombeau de Jésus-Christ. Cette terre a fait souvent de grands miracles.

On vénérait, à l'abbaye de la Celle en Champagne, une poignée de la terre qui était sous les pieds de Jésus-Christ, au moment de la transfiguration. On guérissait les malades à San-Salvador avec un peu de la terre qui se trouvait sous les pieds de Jésus, quand il ressuscita Lazare. On rendait un culte dans Tarascon à une petite châsse pleine de terre prise au pied de la croix, et trouvée sur le sein de sainte Marthe.

Saint Augustin, au livre XXII de la *Cité de Dieu*, chapitre 8, parle d'une maison d'où l'on

chassa une bande de malins esprits, en y mettant un peu de terre du tombeau de Notre-Seigneur.

On dit que le cimetière que les Pisans appellent le *Campo-Santo* dévore les cadavres en une heure. On ajoute qu'il a cette vertu, parce que la surface est couverte de terre sainte, que les Pisans apportèrent de la Palestine, au temps des croisades.

A Rome et partout, on avait quèlques livres de terre sainte, quelques bouteilles d'eau du Jourdain, et d'autres reliques qui ne doivent leur importance qu'au pays où Jésus-Christ mourut.

Il n'est pas nécessaire d'observer que la Palestine était autrefois considérée comme une grande relique, pour la conquête de laquelle les chrétiens sacrifièrent des sommes énormes et des millions d'hommes.

Aux siècles des croisades, un pieux catholique ne pouvait faire son testament sans laisser quelque legs pour la délivrance du tombeau de Jésus-Christ. Il fallait en faire le pèlerinage. Un brave n'était fameux que s'il avait porté les armes contre les infidèles.

Toutes ces choses ne sont plus que de brillans souvenirs qui ont fait naître de beaux romans.

TETRIC, — évêque d'Auxerre, où l'on conserve son corps. Il fut massacré par son archidiacre (qui voulait avoir son évêché), sur un banc où il prenait un peu de repos. « Ce banc a été depuis

une source de santé, pour ceux qui sont affligés du mal de dents (1). »

THADÉE, — apôtre d'Édesse selon quelques-uns, et l'un des soixante-douze disciples. Mais d'autres prétendent que c'est le même que saint Jude. Ses reliques sont peu connues. — Voyez les articles Jude et Bernard.

THÈCLE, — vierge, née à Icone, convertie pàr saint Paul, et la première martyre du nom chrétien. Elle abandonna sa mère et l'époux auquel on l'avait fiancée pour suivre les apôtres. Cet époux irrité la fit prendre, et la livra aux juges qui la condamnèrent aux bêtes.

Ellé parut toute nue dans l'amphithéâtre. Mais les lions vinrent lui lécher les pieds. On la condamna au feu qui ne la brûla point. Toutes les peines du tyran ne purent lui faire mal; et elle mourut de sa belle mort. Mais on la dit martyre, à cause de ses supplices.

Elle fut enterrée à Séleucie; et il y a apparence qu'elle laissa plusieurs corps, car on en montre un à Milan, un second à Chamalières en Auvergne, un troisième à Chartres, un quatrième à Tarragone, un neuvième bras à Prague, et beaucoup d'autres reliques ailleurs.

Ribadéneira dit que Pierre IV, roi d'Aragon, ayant voulu prendre un champ qu'on avait donné

---

(1) Le P. Giry, 18 mars, dans le Mart.

au corps de sainte Thècle à Tarragone, pour l'entretien de ses prêtres, la sainte sortit de son tombeau, et donna à ce prince impie un grand soufflet dont il mourut (1).

Ce soufflet devait en effet être un peu sec, car le corps de Tarragone n'avait déjà plus que les os sans la peau (2).

THÉODORE, — soldat et martyr à Héraclée, au commencement du quatrième siècle. Son corps était à Héraclée; mais il en avait un second dans la ville de Venise, dont il fut le patron avant qu'on l'eût remplacé par saint Marc. On prétendait qu'il y était venu de Constantinople.

Son troisième corps était à Brindes; on lui en compte un quatrième à Chartres; il avait une cinquième tête à l'abbaye de Molesme, une sixième à Gaëte, et une foule de reliques à Rome, à Cologne, à Saint-Denis, à Cambrai, etc. On montrait son bouclier à Rome, à Dalisande en Asie, et ailleurs.

THÉODORE, — martyr qui souffrit la mort sous Michel-le-Bègue, pour la défense du culte des images. Son corps était à Chalcédoine en Bithynie.

---

(1) *Fleurs des vies des saints*, 23 septembre.

(2) On donnait, dans les premiers siècles de l'église, le nom de *Thècles* aux femmes courageuses. Comme on abuse de tout, on appelle maintenant *Thècles*, en Provence, les filles effrontées et méprisables.

THÉODOSIE, — martyre de Césarée en Palestine, au quatrième siècle. Son corps est à Constantinople et à Moscou. Elle en avait un troisième à l'abbaye de Montiérender en Champagne, et divers demi-corps à Liége, à Bologne, en Espagne *et ailleurs*.

THÉODOTE, ET LES SEPT VIERGES D'ANCYRE. — Au commencement du quatrième siècle.

« Nilus, témoin oculaire à la vérité, mais qui est inconnu, et c'est grand dommage, assure que son ami saint Théodote, cabaretier de son métier, faisait tous les miracles qu'il voulait. C'était à lui de changer l'eau en vin; mais il aimait mieux guérir les malades en les touchant du bout du doigt. Le cabaretier Théodote rencontra un curé de la ville d'Ancyre, dans un pré tout-à-fait propre à y bâtir une chapelle dans un temps de persécution. « Je le veux bien, dit le prêtre, mais il me faut des reliques. » — Qu'à cela ne tienne, dit le saint, vous en aurez bientôt; et voilà ma bague; que je vous donne en gage. » Il était bien sûr de son fait, comme vous allez voir.

» On condamna bientôt sept vierges chrétiennes d'Ancyre, de soixante et dix ans chacune, *à être livrées aux brutales passions des jeunes gens de la ville*. La légende ne manque pas de remarquer que ces demoiselles étaient très-ridées; et, ce qui est fort étonnant, c'est que ces jeunes gens ne leur firent pas la moindre avance, à l'exception d'un seul, qui, ayant en sa personne *de quoi négliger*

ce point-là, voulut tenter l'aventure, et s'en dégoûta bientôt. Le gouverneur, extrêmement irrité que ces sept vieilles n'eussent pas subi le supplice qu'il leur destinait, les fit prêtresses de Diane; ce que ces vierges chrétiennes acceptèrent sans difficulté. Elles furent nommées pour aller laver la statue de Diane dans le lac voisin; elles étaient toutes nues; car c'était sans doute l'usage que la chaste Diane ne fût jamais servie que par des filles nues, quoiqu'on n'approchât jamais d'elle qu'avec un grand voile : deux chœurs de ménades et de bacchantes, armées de thyrses, précédaient le char, selon la remarque judicieuse de l'auteur, qui prend ici Diane pour Bacchus; mais, comme il a été témoin oculaire, il n'y a rien à dire.

» Saint Théodote tremblait que ces sept vierges ne succombassent à quelques tentations : il était en prières, lorsque sa femme vint lui apprendre qu'on venait de jeter les sept vieilles dans le lac : il remercia Dieu d'avoir ainsi sauvé leur pudicité. Le gouverneur fit faire une garde exacte autour du lac, pour empêcher les chrétiens, qui avaient coutume de marcher sur les eaux, de venir enlever leurs corps. Le saint cabaretier était au désespoir : il allait d'église en église; car tout était plein de belles églises pendant ces affreuses persécutions; mais les païens rusés avaient bouché toutes les portes. Le cabaretier prit alors le parti de dormir : l'une des vieilles lui apparut dans son premier sommeil; c'était, ne vous déplaise, sainte Técuse, qui lui dit en propres mots : « Mon cher

Théodote, souffrirez-vous que nos corps soient mangés par les poissons? »

» Théodote s'éveille; il résout de repêcher les saintes du fond du lac, au péril de sa vie. Il fait tant qu'au bout du trois jours, ayant donné aux poissons le temps de les manger, il court au lac par une nuit noire, avec deux braves chrétiens.

» Un cavalier céleste se met à leur tête, portant un grand flambeau devant eux, pour empêcher les gardes de les découvrir : le cavalier prend sa lance, fond sur les gardes, les met en fuite; c'était, comme chacun sait, saint Soziandre, ancien ami de Théodote, lequel avait été martyrisé depuis peu. Ce n'est pas tout; un orage violent mêlé de foudre et d'éclairs, et accompagné d'une pluie prodigieuse, avait mis le lac à sec. Les sept vieilles sont repêchées et promptement enterrées.

» Vous croyez bien que l'attentat de Théodote fut bientôt découvert; le cavalier céleste ne put l'empêcher d'être fouetté et appliqué à la question. Quand Théodote eut été bien étrillé, il cria aux chrétiens et aux idolâtres : « Voyez mes amis, de quelles grâces notre Seigneur Jésus comble ses serviteurs; il les fait fouetter jusqu'à ce qu'ils n'aient plus de peau, et leur donne la force de supporter tout cela. » Enfin il fut pendu.

» Son ami Fronton le curé fit bien voir alors que le saint était cabaretier; car, en ayant reçu précédemment quelques bouteilles d'excellent vin, il enivra les gardes et emporta le pendu, lequel lui dit : « Monsieur le curé, je vous avais

promis des reliques, je vous ai tenu parole (1). »

Nous ne saurions dire ce que sont devenues les reliques de saint Théodote et des sept vierges d'Ancyre. Elles se nommaient Técuse, Alexandria, Phaïné, Claudia, Euphrasie, Matrone et Julitte. Quelques voyageurs prétendent qu'on garde leurs corps à Salamine.

THÉRÈSE. — Sainte Thérèse naquit à Avila en Castille, dans l'année 1515. Elle montra de bonne heure un esprit vif, une imagination ardente; son cœur était formé pour les grandes passions.

Les Espagnols ne lisaient que des romans et des légendes. Les vies des saints tournèrent la tête de la jeune Thérèse; elle voulut aller prêcher la foi aux Maures et mériter le martyre; elle débaucha un jeune frère qu'elle avait, et à l'âge de dix ans elle s'enfuit avec ce frère de la maison paternelle. Mais Thérèse était encore trop jeune pour propager la foi.

Un parent qui les rencontra,
Commençant leur voyage,
Sans dire pourquoi les força
De rentrer au village;
Et leur père ayant entendu
Le projet de la belle,
Fit évaporer par leur cu
La moitié de leur zèle (2).

(1) Voltaire, *Examen important de milord Bolingbroke*; seconde partie, chap. 25.

(2) Complainte de sainte Thérèse, sur le vieil air de Joconde.

Comme elle ne put être martyre, elle se fit anachorète, et convertit en ermitage une grotte du jardin de son père.

Elle paya plus tard le tribut à l'amour, car elle était aussi sensible que belle; et c'est avec justice que M. de Jouy l'appelle *la plus aimable des saintes*.

La mort de son aman[illegible]oucha fortement son cœur; elle se fit pénitente, et les extases de la plus tendre piété succédèrent dans son âme aux ravissemens de l'amour.

Nous ne pouvons parler ici de la vie de sainte Thérèse, de ses travaux religieux, de ses ouvrages; nous devons nous contenter de dire qu'elle mourut dans sa soixante-huitième année; et qu'aussitôt après sa mort, son corps répandit une excellente odeur; sa peau redevint fraîche; deux religieuses furent guéries du mal de tête, pour avoir baisé ses pieds.

Un an après, on lui coupa la main gauche pour l'emporter à Lisbonne. Son corps, qui sua longtemps une huile miraculeuse, resta au monastère d'Alve; mais on donna les doigts de sa main droite à diverses personnes.

Six ans après sa mort, le corps de sainte Thérèse ainsi estropié, mais toujours entier et frais, était exposé debout à la vénération publique. Il se dessécha par la suite sans se corrompre.

Dans *les trois animaux philosophes*, chap. 9, des *Voyages de l'ours de saint Corbinian.*

Les carmès déchaussés de Rome obtinrent, en 1615, un de ses pieds qui sue continuellement une huile sainte, avec laquelle on procure diverses guérisons.

Sainte Thérèse est la patrone de l'Espagne. Toutes ses reliques font des miracles, et son cœur, que les Espagnols conservent avec vénération, rend la santé aux malades et la piété aux tièdes.

Le père Honoré de Sainte-Marie (1) rapporta même des prodiges opérés par un cœur de taffetas, fait à la ressemblance du cœur de sainte Thérèse.

Comme cette sainte était jésuitesse, la société de Jésus s'en empara et la mit dans ses églises. Ses images sont toutes séduisantes; le tableau de l'extase de sainte Thérèse, dans la grande église des jésuites de Rome, est plutôt fait pour inspirer des idées de concupiscence, que des sentimens de piété.

THIBÉE. — On vénérait au bourg de Grand, dans le diocèse de Toul, le tombeau de saint Thibée, seigneur du lieu, décapité, comme disent les bonnes gens, par Julien l'Apostat. Ce tombeau était visité par une grande affluence de pèlerins, parce que le saint avait la réputation de guérir particulièrement les maladies incurables (2). Il lais-

---

(1) Cité par Godescard, 3 mai. *Notes.*
(2) Baugier, *Mémoires sur la Champagne*, t. I, p. 356.

sait le reste aux médecins; à qui il ne voulait pas faire tort.

THIOU,—abbé de Saint-Thierry de Reims, au sixième siècle. Son corps était dans son abbaye, quoiqu'on en montrât un double à Trèves.

THOMAS, — apôtre, surnommé l'*incrédule*, parce qu'avant d'être habitué aux miracles, il ne voulait croire que ceux qu'il avait touchés du bout du doigt. Les légendaires racontent qu'après qu'il eut reçu le Saint-Esprit, il alla en Orient, baptisa les trois rois mages, et les emmena prêcher avec lui. On dit encore qu'il catéchisa le roi Abgare; et les anciens historiens prétendent qu'il mourut paisiblement à Édesse; car on ne disait pas dans les premiers siècles qu'il eût souffert le martyre.

Mais, par la suite, les auteurs de légendes ayant voulu donner à tous les apôtres une mort violente, changèrent l'histoire de saint Thomas, qui d'ailleurs n'avait déjà rien de certain. On l'envoya porter l'Évangile chez les Parthes, les Mèdes, les Perses, les Hircaniens, aux bords du Gange et ailleurs. Quelques docteurs avancent même que saint Thomas alla sous le pôle arctique, et qu'on y trouve des églises dédiées sous son nom. On demande à ces docteurs chez quels voyageurs ils ont pris leurs documens (1).

(1) Il n'est pas parlé de ces églises dans le seul livre qui

On ajoute que saint Thomas visita aussi le Brésil, et qu'il portait un habit tout rapetassé. On dit qu'il fut tué dans les Indes, par un prêtre du pays qui lui donna un coup de lance.

Lorsque les Portugais firent la conquête de la presqu'île en deçà du Gange, ils trouvèrent à Méliapour, sur la côte orientale, une inscription qui leur apprit le martyre du saint apôtre. Ils découvrirent aussi son corps qu'ils transportèrent à Goa, avec la lance dont il avait été tué, le bourdon qu'il portait dans ses pèlerinages, et une cruche pleine de son sang.

Cependant le corps de saint Thomas était honoré à Édesse, d'où il n'alla point aux Indes. On le vénérait à Édesse du temps de Grégoire de Tours. Le saint y faisait les plus beaux miracles. La veille de sa fête, on lui mettait tous les ans dans la main un sarment sec, qui le lendemain se trouvait couvert de feuilles et de grappes mûres.

Grégoire de Tours dit (1) qu'à la fête de saint Thomas, qui se faisait alors en juillet ou en mars, et qui se fait à présent en décembre, il y ayait à Édesse une foire franche qui durait un mois, pendant lequel le saint se signalait par diverses merveilles. Premièrement, quoique la ville fût

---

aurait pu en donner connaissance : le *Voyage au centre de la terre en passant par la grande ouverture du pôle-nord*, 3 vol. *in*-12. 1821.

(1) De gloriâ martyrum, cap. 32.

infestée de mouches tout le reste de l'année, on n'en voyait aucune durant la foire de saint Thomas. Ensuite, le dernier jour de la foire, le saint envoyait une grande pluie qui nettoyait les rues de toutes les immondices que les marchands y laissaient.

Le même écrivain assure encore que la lampe qui brûlait devant le tombeau de saint Thomas était toujours ardente quoiqu'on n'y mît jamais d'huile.

Le corps de Méliapour ne faisait pas moins de prodiges. Tous les ans le saint apparaissait aux fidèles et les faisait communier de sa main ; « cela » est rapporté par plusieurs auteurs et peut bien » être vrai, » comme dit le père Ribadéneira.

Saint Thomas laissa aux Indiens une croix blanche, qui a aussi beaucoup de vertus. Chaque année, le jour de sa fête, elle changeait quatre fois de couleur, devenant jaune, puis noire, puis azurée, puis reprenant sa couleur blanche à la fin de la messe.

A chaque couleur nouvelle que prenait cette croix, qui ne fait plus de si grandes choses, il en tombait des gouttes de sang que l'on avait soin de recueillir. Les années où ces miracles marquaient étaient très-malheureuses pour le pays.

Outre ces reliques, on en montre d'autres partout, depuis dés temps éloignés. On en avait à Nôle, sous l'épiscopat de saint Félix ; la France en possédait beaucoup ; saint Ambroise en mit trois ou quatre pièces dans son église des apôtres.

Saint Jean-Chrysostome témoigne que de son temps il n'y avait presque point d'églises où l'on ne vénérât quelque chose des reliques de saint Thomas.

On dit que le corps qui était à Édesse fut par suite transporté dans l'ile de Chio, et que sa tête passa à Constantinople. Il a un autre corps à Ortone dans l'Abbruzze.

On garde à Soissons divers ossemens qu'on attribue à saint Thomas. On révérait, dans l'abbaye de Saint-Denis, la main qu'il mit dans la plaie du côté de Jésus-Christ ; cette même main est à Bologne, dans l'église de Saint-Dominique, à Rome dans l'église de la Sainte-Croix ; elle était également à Chartres.

On montre aussi à Rome, dans l'église des Saints-Apôtres, à côté du scapulaire de saint François, une soutane sans manches qui fut, dit-on, portée par saint Thomas (1).

THOMAS-SALUS, — moine du quatrième siècle, que l'on surnomma *Salus*, c'est-à-dire l'insensé, parce qu'il faisait de grandes extravagances. Il délivra Antioche d'une peste, et mourut en odeur de sainteté.

On l'avait pourtant enterré avec la multitude des morts ordinaires. Mais tous les matins on le trouvait hors de terre et éloigné des autres corps morts. Jean Moschus, qui rapporte cette circon-

---

(1) Baillet, Ribadéneira 21 décembre., *Merveilles de Rome*, etc.

stance (1), dit que des femmes enterrées auprès de Thomas sortaient de leur tombeau par respect pour lui, et se tenaient à honnête distance. On avertit l'évêque d'Antiocbe, qui fit porter en pompe le corps de Thomas dans la ville, où il reçut un culte. On ne sait ce qu'est devenu ce corps à miracles.

THOMAS D'AQUIN, — né au royaume de Naples en 1225. Il était de la plus haute taille et gros à proportion. Comme il joignait à sa masse corporelle une grande taciturnité, ses compagnons d'étude l'appelaient le *Bœuf muet*. Mais Albert-le-Grand, sous qui il commença d'étudier, vers sa vingt-unième année, devinant d'avance le génie de Thomas, assura que « ce bœuf dont on se moquait pousserait des mugissemens qui étonneraient le monde. » On sait qu'en effet Thomas se fit une réputation si grande, qu'on l'appela l'*Ange de l'école*.

Il sut conserver, dit-on, le joyau de sa virginité. Un jour qu'il était seul dans sa chambre, une fille séduisante vint le voir et tenta de le débaucher. Thomas prit un tison ardent de sa cheminée et la mit en fuite. C'était un bon moyen d'éloigner le péril.

Il évitait soigneusement les femmes. Une dame lui demanda s'il n'avait pas eu de mère. « C'est parce que je suis fils d'une femme, répondit-il,

(1) Au chapitre 88 du *Pré spirituel*.

que je les fuis toutes. » L'ange de l'école aurait pu être un peu plus galant, sans perdre pour cela sa virginité.

Il se fit dominicain malgré ses parens, délivra sa sœur du purgatoire par ses prières, et mourut à l'abbaye de Fossa-Nova, près de Fondi (1).

Trois jours avant sa mort, on vit briller au-dessus de l'abbaye une étoile extraordinaire, qui disparut lorsqu'il trépassa: Albert-le-Grand, qui était à Cologne, eut révélation de sa mort, et l'annonça à l'instant même où le saint rendait l'âme. Le prieur de Fossa-Nova qui se nommait père Jean (2), et qui était aveugle, baisa les pieds du saint aussitôt qu'il fut mort, et se trouva incontinent rendu à la lumière.

Le tombeau de Thomas répandit une suave odeur ; un chirurgien goutteux vint sauter auprès de son cercueil et s'en retourna guéri. Un impie se railla de la sainteté de Thomas. Aussitôt la tête lui enfla grosse comme un tonneau ; il ne revint à son état naturel qu'après avoir baisé la main du saint. Il se fit une multitude d'autres prodiges aux reliques de Thomas d'Aquin.

Son corps, que l'on avait trouvé frais à l'exception du nez, sept mois après sa mort, demeura long-temps chez les moines de Fossa-Nova, qui lui coupèrent la tête, par la crainte qu'ils avaient

---

(1) Voyez dans le tome I, page 43, le *Mulet de saint Thomas d'Aquin.*

(2) Ce n'est pas le père Jean du *Compère Mathieu.*

qu'on ne leur redemandât le corps. Dans la suite, comme ce corps tenait trop de place, ils le firent bouillir et le désossèrent. Le tout fut volé par le comte de Fondi, qui le vendit en 1368 aux dominicains de Toulouse, chez qui il est resté depuis.

On en a détaché quelques parties qu'on honorait à Paris, à Naples, à Rome, etc. Partout il s'y faisait des miracles aussi surprenans que ceux que nous avons contés.

THOMAS DE CANTORBÉRY, — ou plutôt Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry. Il serait trop long de rappeler les détestables actions de ce prétendu saint, qui éleva en Angleterre des séditions funestes, et qui mérita le châtiment des factieux. Il était si bien soutenu par la cour de Rome, que Henri II n'osa jamais le faire juger. Mais il désirait souvent « qu'on le vengeât de ce prêtre qui, à lui seul, était plus dangereux que tous les rebelles de l'Angleterre. » Quatre gentilshommes, excommuniés par Thomas, aussi-bien que leur roi, assassinèrent le saint archevêque, que l'on déclara aussitôt martyr.

Ribadéneira dit qu'en dépouillant son corps on lui trouva le dos tout couvert de vermine. Henri II fut obligé de demander pardon au pape d'un meurtre, illégal à la vérité, mais qu'il n'avait point ordonné, et il fallut qu'il se soumît à la pénitence publique que lui imposèrent deux légats envoyés exprès de Rome. On le fouetta cinq fois devant le

tombeau de Thomas : « remarquable exemple à proposer aux rois catholiques, de se soumettre à l'église, qui les châtie comme mère (1). »

Le corps de ce saint était à Cantorbéry ; il fut brûlé publiquement par ordre de Henri VIII, qui tira de son église vingt-six chariots de richesses jusque-là inutiles.

On vénère une seconde tête de Thomas à Rome, dans la grande église de Saint-Pierre. Sa tunique et son étole sont à Sainte-Marie-Majeure. Il avait une troisième tête à l'abbaye de Royaumont, quelques reliques à Paris, dans l'église de Saint-Thomas du Louvre, et ailleurs.

On attribue de grands miracles à ce saint. Une pie qui savait parler, se voyant poursuivie par un aigle, s'écria : « Saint Thomas, ayez pitié de moi. » Au même instant l'aigle tomba mort (2).

THYRSE, — martyr en Bithynie au troisième siècle. Son corps ayant été apporté à Constantinople, il apparut un soir à l'impératrice Pulchérie, pour lui révéler les reliques des quarante martyrs, et la prier de les faire transférer auprès des siennes ; ce qui eut lieu. Il avait un second corps à Limoges. Il en a un troisième à Oviédo, dans les Asturies.

TIBURCE, MAXIME ET VALÉRIEN, — mar-

(1) Ribadéneira, 29 décembre.
(2) Jacobi de Vorag. legenda undecima.

tyrs à Rome ou ailleurs, au deuxième ou au troisième siècle. Leurs corps sont à Rome, dans l'église de Sainte-Cécile. Mais ils ont chacun un second corps à Mayence. Ils sont en troisième lieu à Luques. Quatrièmement, on révérait leurs reliques à l'abbaye de Saint-Urbain, au diocèse de Châlons-sur-Marne. Enfin, on montre à Bologne un neuvième bras de saint Tiburce, et un neuvième bras de saint Valérien.

TIMOTHÉE, — disciple de saint Paul, évêque d'Éphèse, et martyr. Son corps est à Rome, dans l'église de Saint-Paul, au chemin d'Ostie. Il est aussi à Minden en Basse-Saxe.

TITE-LIVE. — En l'année 1413, on trouva dans un des jardins de Sainte-Justine, à Padoue, une châsse de plomb faite à l'antique. On ne douta pas un seul moment que ce ne fût le cercueil de Tite-Live, par la raison que Tite-Live était prêtre de la Concorde, et que le couvent des bénédictins de Sainte-Justine est bâti sur les ruines du temple de cette déesse. Dès qu'on sut cette découverte, toute la ville y accourut avec des acclamations et des transports de joie. « Le peuple faisait toucher ses chapelets à la châsse du prétendu Tite-Live, comme si c'eût été quelque nouveau canonisé; et Tite-Live, tout démantibulé par une populace affamée de reliques, fut mis dans un coffre de bois, chargé de branches de laurier, et porté en triomphe au temple de Sainte-

. . . . .

Justine (1), » où il est, sans doute, tout surpris de recevoir les prières des dévots.

TOBIE. — Nous ne pourrions dire où l'on prit, au septième siècle, les corps des deux Tobies et de la jeune Sara qu'on apporta à Rome, et que Rotharis, roi des Lombards, transporta à Pavie. On déroba ces trois corps vers l'an 1625, et l'on ne sait où les voleurs les mirent.

TOILE DE LA RESSUSCITÉE.—« La femme d'un consul de Cologne, ayant été enterrée en 1571, avec une bague de prix, le fossoyeur ouvrit le tombeau la nuit suivante, pour dérober la bague. Il fut bien étonné, quand il se sentit serrer la main, et quand la bonne dame l'empoigna pour se tirer du cercueil : il s'en dépêtra pourtant et s'enfuit sans autre conversation.

» La ressuscitée se développa aussi du mieux qu'elle put, et s'en alla frapper à la porte de sa maison ; elle appela un valet par son nom, et lui dit en trois mots le principal de son aventure, afin qu'on ne la laissât pas languir ; mais le valet la prit pour un fantôme, et courut tout effrayé raconter la chose à son maître.

» Celui-ci, également incrédule, le traita de fou, et dit qu'il croirait plutôt que ses chevaux seraient dans son grenier. En même temps, on entendit dans le grenier un tintamarre épouvantable ; le

(1) Misson, tome I, page 183.

valet y monta et y trouva six chevaux de carrosse, sans compter le reste de l'écurie. Le consul, étourdi de tant de prodiges, n'avait pas la force de parler. Le valet était évanoui dans le grenier; et la défunte qui n'était pas morte, grelottait dans son drap, en attendant qu'elle pût entrer.

» Enfin la porte lui fut ouverte, on la réchauffa, et on la traita si bien, qu'elle recommença de vivre, comme si de rien n'eût été; et le lendemain, on travailla aux machines nécessaires pour faire descendre les chevaux.

» Pour preuve de cela, on voit encore aujourd'hui dans ce grenier quelques chevaux de bois, qui sont revêtus de la peau des autres; et on montre dans l'église des Douze-Apôtres, où cette aventure est peinte, un grand rideau de toile, que cette femme fila depuis son retour au monde, où elle vécut encore sept ans.

» Il en est arrivé de l'histoire de cet événement, comme de celles de la plupart des autres événemens rares. On ne se contente pas de la pure singularité des faits, on veut les embellir par de nouveaux prodiges (1). »

TOMBEAUX. — Sans compter les tombeaux des grands saints, où il s'est toujours fait des miracles, comme on l'a vu, plusieurs monumens de ce genre ont été signalés par des prodiges,

(1) Misson, tome I, page 50. — Voyez l'*Histoire des Vampires et des Spectres malfaisans*, III^e. partie, chap. 5 et 6.

sans qu'on sût bien quelles reliques ils renfermaient.

Les deux bénédictins, qui firent le *voyage littéraire*, content qu'ils virent dans une vieille église de Villeneuve-d'Agénois, un grand tombeau de marbre blanc, où l'on avait enterré un bienheureux Adouin, évêque. Un seigneur du pays voulut prendre le marbre de ce tombeau pour l'employer à des usages profanes. On sortit bien le vieux tombeau de l'église, mais quand il fut à la porte, tous les bœufs du monde n'auraient pu l'ébranler, et on fut obligé de le laisser sur la place.

Il n'est rien arrivé de semblable à ceux qui dépouillèrent les tombeaux et les châsses en 1793.

On voit peut-être encore à Dax, dans les Landes, trois tombeaux de marbre antique, qui sont vides depuis long-temps. Au déclin de la lune, les deux plus petits sont pleins d'une eau rougeâtre; et dans la pleine lune, le plus grand se remplit de la même eau, tandis qu'il n'y a rien dans les petits. Du moins c'était encore ainsi au dernier siècle.

On ne sait à qui appartiennent ces tombeaux: ce qui donne matière à beaucoup de contes et de suppositions miraculeuses.

On dit qu'en 1700, comme on voulait construire une petite sacristie dans le voisinage de ces tombeaux, on puisa l'eau qu'ils contenaient pour faire le mortier. On s'aperçut aussitôt qu'ils se vidaient entièrement, et que l'eau n'y revenait plus comme à l'ordinaire. Les habitans prirent

cela pour un miracle qui leur reprochait leur profanation. On fit des processions et des prières, et l'eau revint comme auparavant (1). Voyez *Paris*, etc.

TORPET ou TROPEZ. — On ne sait pas le lieu ou souffrit ce martyr, qui mourut, à ce qu'on croit, dans le premier siècle. Son corps est à Saint-Tropez, chez les Provençaux ; mais il a un second corps en Portugal, et une troisième tête aux minimes de Pise.

Les Provençaux disent que saint Tropez fut martyr sous Néron, et que ses reliques furent apportées de Rome dans leur pays par un ange.

TOURS. — TOUR DE BABEL.

Selon le calcul de Benjamin de Tudèle, cette tour avait dix mille pieds de diamètre à sa base. Saint Jérôme lui donne vingt mille pieds de hauteur; d'autres l'élèvent jusqu'à quatre-vingt mille pieds. C'est beaucoup, pour le nombre d'hommes qui peuplaient la terre cent dix-sept ans après le déluge. Mais des commentateurs disent que cette tour de quatre-vingt mille pieds fut bâtie par quinze ouvriers.

On voit auprès de Bagdad de vieux débris de rocher et de brique, élevés d'une centaine de pieds au-dessus du sol. Le père Kircher dit que

---

(1) M. Dulaure, *Description de la Gascogne, dans les principaux lieux de la France*, tome III, page 185.

ce sont les restes de la tour de Babel ; et Manesson-Mallet ajoute (1) que Dieu nous permet de voir encore les traces de ce monument d'orgueil, pour nous faire songer à ne pas exciter sa colère (2).

LA TOUR ENCHANTÉE DE TOLÈDE.

« Il y avait auprès de Tolède une vieille tour déserte, que l'on appelait la tour enchantée : personne n'avait osé y pénétrer, parce qu'elle était fermée de plusieurs portes de fer. Mais on disait qu'elle renfermait d'immenses trésors.

Rodrigue, dernier roi des Goths en Espagne, ayant besoin d'argent pour lever une armée contre les Maures, se décida à visiter cette tour, malgré les avis de tous ses sujets. Après en avoir parcouru plusieurs pièces, il fit enfoncer une porte de fer battu, que mille verrous fermaient intérieurement. Il entra dans une grande cave, où il ne trouva qu'un étendard de plusieurs couleurs, sur lequel on lisait ces mots : *Lorsqu'on ouvrira cette tour les barbares s'empareront de l'Espagne....*

» Alboulkacim-Tarista-Ben-Tarik, historien

---

(1) *Description de l'Univers*, tome II, page 234.

(2) Le poëte juif Emmanuel explique, dans un de ses sonnets, comment le mot *Sac* est resté dans toutes les langues. Ceux qui travaillaient à la tour de Babel avaient, dit-il, comme nos manœuvres, chacun un sac pour mettre les petites provisions. Quand le Seigneur confondit leurs langues, la peur les ayant pris, chacun voulut s'enfuir, et demanda son sac : on ne répétait que ce mot. C'est ce qui l'a fait passer dans toutes les langues qui se formèrent. (*Dictionnaire infernal*, au mot *Origines*.)

arabe, ajoute que, malgré son effroi, Rodrigue entra encore dans une belle salle, au milieu de laquelle il vit une statue de bronze, qui frappait la terre d'une massue, avec un bruit épouvantable ; auprès de cette statue, on lisait ces paroles, écrites sur la muraille : « Malheureux » prince, tu seras détrôné par des nations étran- » gères. »

Rodrigue épouvanté sortit de la tour et en fit refermer toutes les portes. Mais les barbares s'avançaient à grands pas ; il marcha à leur rencontre avec son armée. La bataille se livra un dimanche, au pied de la Sierra-Moréna. L'armée espagnole fut taillée en pièces, et Rodrigue disparut du milieu des siens, sans que l'on sût ce qu'il était devenu.... »

On pensa qu'il avait été emporté par le diable, puisqu'il fut impossible de découvrir son corps après le combat ; et qu'on ne trouva que son cheval, ses vêtemens et sa couronne, au bord d'une petite rivière (1).....

LA TOUR SANS VENIN.

« La tour sans venin est située à une lieue de Grenoble, sur la rivière du Drac. On l'appelle aussi *tour du Pariset*. Il est faux que les animaux venimeux ne puissent y vivre. On y trouve des serpens et des araignées. Des amateurs y ont porté des crapauds et des vipères ; et ces reptiles n'ont

---

(1) *Le diable peint par lui-même*, chap. 12.

pas témoigné le moindre déplaisir dans leur nouveau domicile.

» La réputation de cette tour ne vient que d'une erreur de nom, ou d'une croyance populaire. Près de ce lieu était autrefois une chapelle dédiée à saint Verain (1). Verain signifie en langue du pays, *venin;* et comme le peuple attribue toujours aux saints des vertus analogues à leur nom, les dévots du Dauphiné s'étaient imaginé que saint Verain préservait du venin, et que par conséquent sa chapelle et la tour du Pariset devait être exempte de serpens et d'araignées, quoique la plupart des serpens et des araignées soient sans venin (2). »

LA TOUR DES RATS.

On montre, à quelques lieues de Coblentz, une vieille tour carrée que l'on appelle la tour des Rats. On dit que Hatton II, archevêque de Mayence, fit brûler une quantité de mendians, en disant qu'ils ne servaient qu'à manger le pain nécessaire aux citoyens utiles. Quelque temps après il tomba malade et se vit assiégé de tant de rats qu'il fut impossible de les chasser. Il se fit transporter dans une petite île du Rhin, à la tour dont nous parlons. Mais les rats le suivirent à la nage et le mangèrent dans sa tour.

---

(1) Saint Verain, évêque de Cavaillon au comtat Venaissin, dans le sixième siècle, a fait une foule de miracles. Son corps était à Gergeau, dans le diocèse d'Orléans.

(2) M. Salgues, *des Erreurs et des Préjugés*, etc. tome II, page 374.

C'est ainsi qu'Hérode fut mangé par des vers et Pharaon par des poux. Pline conte aussi que l'île de Gyara, l'une des Cyclades, fut abandonnée de ses habitans, à cause des rats ; qu'une ville d'Espagne fut renversée par des lapins, une ville de Thessalie par des taupes, une ville de France par des grenouilles, une autre ville en Afrique par des sauterelles (1).

TRANSLATION. — C'est le nom qu'on donne au transport des reliques d'un saint, que l'on tire du cercueil pour le mettre dans une châsse, ou que l'on fait passer d'un lieu dans un autre.

Dans les bons temps, la France s'occupait beaucoup plus de la translation d'un grand saint, que de l'avénement d'un prince à la couronne.

TRON ou TRUDON, — prêtre liégeois mort en 698. On leva son corps de terre en 880, et on l'exposa au culte des fidèles, dans l'église de Sarcing. Mais la crainte qu'on eut bientôt des Normands fit qu'on le cacha dans un caveau, où il resta jusqu'en 1045. Lorsqu'on voulut l'en tirer, le caveau jeta une puanteur si fétide, que les ouvriers en furent suffoqués ; ce qui altéra un peu la bonne odeur de la sainteté de Tron.

Quarante ans après, on chercha pourtant de nouveau à retrouver ses reliques. On ne vit dans

---

(1) Cité par Misson, tome I, page 57.

le caveau que des carcasses tellement pouries, qu'on n'osa pas encore y choisir les os de saint Tron. Ce ne fut qu'en 1169 que l'abbé Wirie découvrit et fit honorer un corps, auquel il donna le nom du saint. Les Liégeois y vont en pèlerinage pour la toux.

TUGAL ou TUGDWAL, — appelé aussi par les Bretons *Pabut*, évêque bas-breton du sixième siècle, patron de Tréguier, de Laval et de Château-Landon. Son corps, qui se perdit huit ou dix fois dans ses diverses translations, et qui fut brûlé par les huguenots, à Laval et à Château-Landon, après avoir été brûlé par les Normands, était pourtant au dernier siècle, à Tréguier, à Laval et à Chartres.

TULLIE. — Vers le milieu du seizième siècle, on découvrit un tombeau près de la voie Appienne. On y trouva le corps d'une jeune fille, nageant dans une liqueur inconnue; elle avait les cheveux blonds, attachés avec une boucle d'or; elle était aussi fraîche que si elle eût été en vie. Au pied de ce corps, il y avait une lampe qui brûlait, et qui s'éteignit d'abord que l'air s'y fut introduit. On reconnut, à quelques inscriptions, que ce cadavre était là depuis quinze cents ans, et on conjectura que c'était le corps de Tullie, fille de Cicéron. On le transporta à Rome, on l'exposa au Capitole, où tout le monde courut en foule pour le voir. Comme le peuple imbécile com-

mençait à lui rendre les honneurs des saints, le pape qui ayait cent moyens de soustraire cette précieuse antiquité à la vénération des idiots, et qui n'en vit aucun, la fit jeter dans le Tibre (1). »

U.

UDALRIC ou ULRIC, — évêque d'Augsbourg, mort en 973. C'est le premier saint que les papes aient canonisé solennellement; et c'est depuis sa canonisation que cette cérémonie est exclusivement réservée aux souverains pontifes.

Le corps de saint Ulric est à Augsbourg où il n'a pas cessé de faire des merveilles. On dit que dans toute la ville et dans tout le territoire qu'il protége, il n'y a ni loirs ni rats. Mais c'est un fait aussi fondé que le privilége de la tour sans venin.

On prétend aussi que la poussière de son tombeau chasse les rats. Sans doute qu'on y mêle quelque autre poussière.

Il n'y avait pas de rats non plus dans le territoire du monastère de Saint-Hubert des Ardennes, parce qu'on y vénérait quelques ossemens de saint Ulric. On bénissait dans ce monastère de petits pains que l'on faisait toucher à la châsse du saint, et que l'on distribuait aux fidèles comme des préservatifs contre les rats. Dans une instruction

---

(1) *Dictionnaire infernal*, au mot *Ignorance*.

imprimée (1) il est dit qu'il faut distribuer le pain béni de saint Ulric dans tous les coins, et que peu après qu'ils en auront mangé, les rats mourront. On faisait aussi pour cela des prières.

Mais l'usage de ce pain béni n'est-il pas indécent et superstitieux, dit le père Lebrun, puisqu'on a tant de moyens naturels de détruire les rats?

On pense bien d'ailleurs que ce pain était empoisonné, et qu'il y avait de la fourberie à le bénir, pour en faire des miracles. Mais cette fourberie rapportait de l'argent.

URBAIN, — premier pape de ce nom, mort vers l'an 230. Son corps est à Rome dans l'église de Sainte-Cécile, et sa tête séparée dans l'église d'Ara-Cœli. Il avait un second corps et une seconde tête dans l'abbaye de Saint-Urbain, au diocèse de Châlons-sur-Marne.

URBIC, — évêque de Clermont en Auvergne, vers le cinquième siècle. Il était marié; mais il avait fait vœu, en recevant l'épiscopat, de garder la continence avec sa femme. Un soir que tout était endormi, le démon tenta cette femme délaissée; elle vint frapper à sa porte et le pria d'une voix tremblante de lui ouvrir. Urbic à moitié endormi ne la fit pas trop attendre. Elle lui repré-

(1) Citée par le père Lebrun, *Histoire des pratiques superstitieuses*, tome I, page 432.

senta en pleurant que si le cœur d'un mari appartenait à Dieu, le corps était à sa femme (1). Après de tendres remontrances, elle se glissa dans le lit épiscopal et devint grosse d'une fille. Urbic fit pénitence. On l'enterra avec sa femme et sa fille, qui recevaient comme lui un culte à Clermont. Sa châsse donnait des enfans aux femmes qui en voulaient.

URSIN, — premier évêque de Bourges, vers le troisième siècle, quoiqu'on dise à Bourges que c'est le même que Nathanael, appelé le docteur sans malice, dont il est parlé dans l'Évangile. Son corps était perdu, lorsqu'il apparut en 568 à Saint-Germain de Paris, qui était alors chez les Bourgeois, et à l'abbé de Saint-Symphorien. Il leur indiqua le lieu où ils pourraient découvrir ses reliques. Son corps se trouva frais comme s'il n'eût été qu'endormi : c'est l'ordinaire. On le mit dans une belle châsse à Bourges. Mais il avait un second corps à Lisieux, depuis les invasions des Normands.

URSULE ET LES ONZE MILLE VIERGES. — Leur légende conte qu'un capitaine anglais s'étant révolté, s'empara de la Basse-Bretagne dont il se fit souverain, et alla chercher des femmes à Londres pour ses soldats. Il prit pour lui la princesse

(1) Baillet, 3 avril.

Ursule, et enrôla onze mille vierges. C'était une armée assez rare.

On embarqua les onze mille vierges; les unes allaient de bon gré, d'autres bien malgré elles, à ce qu'on prétend. Une tempête les jeta dans le Rhin et elles débarquèrent à Cologne, où se trouvaient les Huns qui voulurent prendre avec elles les droits de maris. Mais animées par sainte Ursule, qui avait le pas sur toute la bande, elles se défendirent si bien que les Huns les mirent à mort. On ne sait en quel siècle se passa une aventure aussi remarquable.

On dit que les corps des onze mille vierges, qui ont fait chacune plus de onze mille miracles, furent trouvés à Cologne au seizième siècle. Le corps de sainte Ursule resta d'abord confondu avec les autres. Il fut distingué par un pigeon, qui venait régulièrement tous les jours à certaines heures sur son tombeau.

On rechercha ensuite ses compagnes, et on leur donna des noms, en distribuant leurs reliques. On trouva ainsi sainte Cordule, dont la tête recevait un culte à Rome dans l'église de Saint-Louis, et à Paris, dans l'église de Saint-Leu et Saint-Gilles ;

Sainte Antonine, sainte Brigide, sainte Helène, sainte Gérésine, fêtées à Cologne ; sainte Othille, dont le corps était à Huy au pays de Liége ; sainte Cunère, vénérée à Rhène au diocèse d'Utrecht; sainte Honorée, sainte Fleurine et sainte Languide, dont les corps sont à Tournay; sainte

Vincence et sainte Benedicte dont les têtes sont à Marseille ;

Sainte Orsmarie, sainte Sigillende, sainte Praxède, sainte Walpurge, sainte Julienne, sainte Théomate, sainte Cléomate, sainte Christiancie, sainte Anastasie, sainte Candide, sainte Flore, sainte Aurélie, sainte Christine, sainte Cunégonde, sainte Mactande, sainte Vibrande, sainte Colombine, sainte Calamande, sainte Jeanne, sainte Cécile, sainte Eugénie, dont les corps sont en Allemagne et en Espagne ;

Sainte Valère, sainte Florine, sainte Claire, sainte Honorée, sainte Panfrède, sainte Seconde, sainte Semibaire, sainte Natalie, sainte Sponce, sainte Avoye, honorées dans diverses églises de France ; etc.

Beaucoup d'autres corps des onze mille vierges n'ont pas de nom. On révérait dans Paris seulement vingt-un corps de ces saintes. On avait à Saint-Maximin en Provence la tête de sainte Société, que l'on disait une des compagnes de sainte Ursule. Il y avait trois têtes de ces vierges à Padoue ; quelques corps à Ancône ; cinq têtes à Assise ; plusieurs corps à Rome ; une tête à Bologne ; deux têtes à Avignon ; cinq têtes au Mont-Serrat. D'autres reliques semblables dans toutes les églises, outre cent *charretées* qu'on vénérait à Cologne, comme dit Calvin.

Le corps de sainte Ursule est à Cologne et à Ancône ; il était aussi à Saint-Jean-d'Angeli. Elle avait une quatrième tête à Aix en Provence, une cin-

quième mâchoire au Mont-Serrat, un cinquième crâne à Notre-Dame de Paris, et beaucoup de reliques à Imola, au Mans et dans une foule de sacristies.

L'église de Sainte-Ursule de Cologne est pleine de tombeaux et tapissée d'ossemens rangés en trophées, comme on place les vieilles armures dans les arsenaux. Les têtes ont toutes quelque ornement. Les unes sont enchâssées dans l'argent, d'autres dans des bustes dorés. Il n'y en a point qui n'ait au moins sa calotte de brocard d'or, ou son bonnet de velours cramoisi, chamarré de perles et de pierres précieuses.

On dit que la terre de l'église de Sainte-Ursule ne peut souffrir aucun autre corps mort, depuis qu'on y a enterré les onze mille vierges; car on croit qu'on les a toutes enterrées là; et, pour prouver ce prodige, on montre le tombeau de la fille d'un duc de Brabant, qui se soulevait et demeurait en l'air, jusqu'à ce qu'on l'eût cramponné à deux ou trois pieds de terre, contre un des piliers de l'église (1).

La merveilleuse histoire de sainte Ursule et de ses onze mille compagnes a donné lieu à beaucoup d'histoires, mais aussi à beaucoup de critiques. On a remarqué d'abord qu'il n'était pas facile de trouver onze mille vierges. On a vu quelques martyrologes du neuvième siècle, qui n'en comptaient que mille; et c'est encore beaucoup trop. L'inscription qui a fait croire aux onze mille vier-

---

(1) Misson, tome I, page 48.

ges, était dit-on ainsi exprimée : S. URSULA ET XI. M. V., que quelques critiques traduisent : *Sainte Ursule et onze martyres-vierges.*

Selon d'autres savans, d'anciens martyrologes portaient : SS. URSULA ET UNDECIMILLA VIRGINES-MARTYRES, *Sainte Ursule et sainte Undecimille vierges-martyres.* Des copistes maladroits prirent *Undecimilla* pour une abréviation barbare de *undecim millia*; et d'un nom qui n'annonçait qu'une vierge, ils en firent onze mille. Après cela on forgea la légende, qui se conte de cinq ou six manières différentes. Nous laissons aux doctes le soin de les juger.

AVENTURE DES RELIQUES DE TROIS COMPAGNES DE SAINTE URSULE.

L'abbé d'un monastère de bénédictins en Thuringe eut une vision vers l'an 1200. Il se crut transporté dans l'église des onze mille vierges à Cologne, auprès d'un tombeau qui renfermait les reliques des saintes Théomate, Cléomate et Christiancie. Il se hâta d'aller à Cologne, révéla sa vision, et demanda la permission d'emporter les trois corps qu'il avait rêvés.

Le fossoyeur de l'église découvrit effectivement trois corps, dont l'un avait sur sa poitrine un peigne de grand prix. Il mit le peigne de côté pour en faire son profit. Mais une religieuse nommée Friderinde étant survenue s'en empara par dévotion.

La nuit suivante, les trois vierges apparurent à l'abbé et lui dirent : Nous ne voulons pas nous en aller avec toi. — Et pourquoi donc, mes chères dames, reprit-il. — Parce que j'ai perdu mon peigne que ma mère m'avait donné, dit une des saintes. C'est le fossoyeur qui l'a pris, et la nonne Friderinde l'a emporté.

L'abbé alla le lendemain se plaindre à l'abbesse, qui fit rendre le peigne, après quoi il s'en retourna à son couvent avec ses reliques. Des guerres survinrent bientôt. On cacha les châsses des trois saintes sur une corniche, et quand la paix eut dissipé les frayeurs, on les oublia. Cléomate, Théomate et Christiancie finirent par s'ennuyer dans leur coin. On les entendit pendant plus d'un mois, frapper à grands coups dans leurs châsses ; on ne les remit point en place honnête. Elles avertirent le sacristain qu'elles allaient s'en aller si on les négligeait ; on ne se pressa pas davantage, et un matin pendant la messe, on vit trois belles vierges sortir de l'église et prendre le chemin de Cologne ; on courut aux châsses, les reliques avaient disparu.

Les trois saintes retournèrent avec leurs compagnes, qu'elles n'ont plus quittées depuis (1).

On débite à Cologne beaucoup d'historiettes de ce genre.

---

(1) Cæsarii miracula. Lib. VIII, cap. 85.

V.

VALENTIN, — prêtre qui souffrit le martyre vers le troisième siècle. On croit qu'il mourut à Rome. Il guérit le mal caduc.

Son corps est à Rome dans l'église de Sainte Praxède, et sa tête dans l'église de Saint-Sébastien. Mais il a un second corps à Bologne. Il avait encore une tête à l'abbaye de Jumièges, dans le pays de Caux, la moitié d'un corps à Milan, un autre corps à peu près entier à Melun, et quelques bras détachés à Macerata, dans la Marche d'Ancône, à l'abbaye de Saint-Denis de Mons, à l'Escurial, et ailleurs.

VALÈRE, — martyr à Soissons vers l'an 287. Son corps est à Soissons et à Bologne. Il a un troisième crâne à Anvers.

VALERI, — abbé en Picardie, mort en 622. On avait retrouvé son corps qui faisait des miracles. Hugues Capet fonda pour le placer honorablement l'abbaye de Saint-Valeri, à l'embouchure de la Somme. Mais sous le règne de Philippe II, comme les moines de Saint-Valeri faisaient la contrebande avec les Anglais, et introduisaient en France des marchandises prohibées à cause de la guerre, Philippe détruisit la ville et le monastère, chassa les moines et emporta le corps du saint dans la haute Normandie.

Les moines le rapportèrent sous le règne suivant, et on l'honorait encore au dernier siècle, quoiqu'on montrât à Turin un second corps de saint Valeri.

VENANT, — abbé à Tours, au cinquième siècle. Un jour qu'il disait la messe, et qu'il en était à ces mots de l'oraison dominicale : *et délivrez-nous du mal*, il entendit du fond de la terre une voix qui répétait ces mêmes paroles. C'était un prêtre enterré là, qui se nommait Basin, et qui demandait des prières, parce qu'il était en purgatoire : ce qui prouve, comme disent les catholiques, qu'il faut payer des messes aux morts (1).

Le corps de saint Venant était à Saint-Martin de Tours, et à Paris dans l'église de Saint-Germain-des-Prés. On avait beaucoup de vénération pour ces deux corps du même saint.

VÉRONIQUE. — *Veronica*, transposition de *Vera icon*, vraie image. — Le culte de la Véronique, ou vraie image de la sainte face de Jésus, n'est pas si récent que le croient certains critiques. Mais les histoires qu'on en fait ne remontent guère plus loin que le quatorzième siècle.

Après que l'église eut autorisé le culte des images, on honora particulièrement la représentation de la face du Sauveur, montant au Calvaire,

(1) Grégoire de Tours, hist. liv. 10, cap. 31, et de gloriâ conf. cap. 15.

couvert de sueur et de sang. On croit que dès le huitième siècle, il y avait à Rome un autel du saint suaire, sous la coupole duquel on vénérait un voile qui portait l'empreinte de la sainte face. Il est parlé de cette sainte face dans un bref du pape Serge IV, en l'an 1011. Il paraît qu'on y entretenait dix lampes continuellement allumées.

Nous ne savons pas quelles histoires on en contait dès lors, mais il s'y faisait de grands miracles, et l'on commença bientôt d'en vendre des copies à la porte de l'église du Vatican.

La sainte image s'appelait *la Véronique*, et ceux qui en vendaient les gravures, *les marchands de Véroniques* ou vraies images. On n'y représentait comme aujourd'hui que le devant de la face de Jésus-Christ avec les cheveux. Celles de ces images que l'on avait peintes sur la toile, n'étaient point encadrées selon l'usage, mais flottantes pour mieux ressembler au tableau original. On les faisait tenir quelquefois par un ange, et plus souvent par une femme.

Cette figure ne fut regardée d'abord que comme un support de la Véronique. Mais insensiblement on s'accoutuma à donner le nom de Véronique, à la femme même qui portait l'image.

Un chanoine de Mayence, qui fit le voyage de la Terre-Sainte en 1483, racontait qu'il avait vu à Jérusalem la maison de sainte Véronique. On montra cette maison à d'autres pèlerins, et bientôt on raconta que sainte Véronique avait vécu

long-temps avec Jésus-Christ, et qu'elle avait épousé saint Amateur (qui ne parut que quatre cents ans après dans le Quercy).

On prétendit même que cette sainte était l'hémorroïsse de l'Évangile, et que saint Amateur ou Amadour, était le même que Zachée le publicain. On ajouta qu'il avait été valet de la sainte Vierge, et apprenti charpentier dans la boutique de saint Joseph.

D'autres savans, effrayés du nom de Véronique qui n'est pas juif, assurèrent qu'on avait estropié le nom, et que la femme qui essuya le visage de Notre-Seigneur, n'était autre que Bérénice, nièce du roi Hérode.

Quoi qu'il en soit, sainte Véronique avait une maison sur le chemin du Calvaire, à trois cents quarante pas, ou environ, du palais de Pilate. Lorsqu'elle vit passer Jésus-Christ chargé de sa croix, elle courut à sa rencontre, et lui présenta son voile de tête. Jésus essuya le sang et la sueur qui découlaient de son visage, et lui rendit le voile, marqué de l'empreinte de sa face, pour prix de son bon office.

Il y a quelque chose de gracieux dans ce petit conte, qui se débite encore d'une autre manière. Des auteurs du douzième siècle prétendent que Notre-Seigneur était trop embarrassé de sa croix pour s'essuyer le visage, et qu'il fit l'empreinte de sa face sur le voile, non pas sur le chemin du Calvaire, mais au jardin des Olives, après l'agonie où il sua sang et eau.

Les légendaires disent ensuite qu'après la dispersion des apôtres, sainte Véronique vint à Marseille, avec la Madeleine, Lazare et sainte Marthe. Elle y vivait saintement, lorsque l'empereur Tibère étant tombé malade, et sachant les merveilles que Véronique faisait avec son voile, la fit venir à Rome; elle le guérit en un instant, fut comblée de présens et d'honneurs, passa le reste de sa vie dans la compagnie de saint Pierre et de saint Paul, et légua l'image de la face, au pape saint Clément.

Il résulte des recherches de plusieurs savans, que l'on croit à Rome avoir la représentation de la sainte face de Notre-Seigneur, imprimée par lui-même sur un voile; mais que l'histoire de la femme est récente, et qu'il n'y a pas quatre cents ans que cette histoire est faite.

Il ne faut pas dire comme Godescard, en reconnaissant Véronique pour une sainte imaginaire, que « la méprise de quelques particuliers ne peut retomber sur l'église, qui n'a jamais reconnu une telle sainte. » L'église a reconnu sainte Véronique. Elle est marquée au 4 de février, comme une sainte veuve, dans le martyrologe romain. Du Saussay, dans le martyrologe de France, la fait mourir au diocèse de Bordeaux, et place sa fête au 15 de février. La plupart des missels du seizième siècle, portent également sainte Véronique.

A Paris, on fêtait Véronique et la sainte face le jour de carnaval, qui est la fête des masques.

Dans les différens pays, on a fait de sainte Vé-

ronique une veuve, une vierge martyre, une martyre non vierge, etc. On met ordinairement son image en regard de celle de saint Fiacre, parce qu'on la prend pour l'hémorroïsse, et que saint Fiacre a la réputation de guérir les hémorroïdes.

Enfin, on vénère à Rome, dans l'église de Saint-Pierre au Vatican, la sainte face que Notre-Seigneur imprima sur un voile, et qui du moins devrait être unique. On avait pourtant aussi la vraie sainte face, à Paris, dans la Sainte-Chapelle. Elle est encore à Laon ; elle est également à Jaen dans l'Andalousie, et dans beaucoup d'autres lieux (1).

DE LA SAINTE FACE DE LAON.

On se vante à Laon, comme à Rome et comme dans cent autres villes, de posséder le vrai voile de sainte Véronique, et la vraie représentation de la sainte face. Elle fut envoyée à Laon, en 1249, par le pape Urbain IV. On voit au haut de l'image ces quatre lettres : IC. XC., qui signifient Jésus-Christ. On voit au bas une inscription, qui donna beaucoup d'exercice aux savans. Quelques-uns prétendirent que c'était de l'hébreu, comme cela devrait être. Le P. Mabillon avoua qu'il n'en connaissait pas les caractères. Le P. Hardouin eut le talent d'y trouver un vers grec hexamètre, sur lequel il publia une

---

(1) Baillet, *Traité des fêtes mobiles, au mardi de la Quinquagésime.* — Godescard au 13 janvier. — M. Salgues, t. II, page 350, etc.

grosse dissertation, imprimée en 1707, dans le journal des savans.

Mais enfin le P. Honoré de Sainte-Catherine crut reconnaître que l'inscription était esclavone. On se moquait de lui, lorsque le czar Pierre-le-Grand vint à Laon, et avoua que le P. Honoré avait rencontré juste, et qne l'inscriptiou portait ces mots : « Portrait du Sauveur, imprimé sur le mouchoir de la Véronique. »

Cette relique de Laon, attire tous les ans un concours immense de dévots et balance utilement Notre-Dame-de-Liesse qui est voisine.

On vend encore à présent, dans tous nos villages, de petites images de plomb qui représentent la sainte face de Laon; c'est même un commerce important pour cette ville; et les vendeurs ambulans assurent que ces petites médailles de cinq centimes, qui portent d'un côté la Véronique et de l'autre Notre-Dame-de-Liesse, sont un préservatif assuré contre le tonnerre et autres accidens.

VICTOIRE, — martyre romaine du troisième siècle. Son corps est à Monte-Léone et à Plaisance. Elle en avait un troisième à Paris, dans le couvent des Filles-Dieu.

Ce troisième corps fut envoyé de Rome en 1784; lorsqu'on l'exposa, on fut émerveillé de voir une sainte, morte depuis si long-temps, conserver un teint frais et une peau superbe. Quelques incrédules ouvrirent d'autres yeux que ceux de la foi;

et l'on reconnut que les Filles-Dieu, pour éviter aux dévots le spectacle hideux d'un squelette, et pour donner meilleure grâce à leur sainte, avaient couvert sa tête d'un masque de soie et le reste de ses os d'une longue robe (1).

VICTOR, — martyr de Marseille, au troisième siècle. Pendant que l'empereur Maximien-Hercule était dans cette ville, Victor renversa d'un coup de pied un autel consacré aux idoles. Quoiqu'il fut officier des troupes de l'empereur, on l'arrêta aussitôt; on le lia à la queue d'un cheval indompté: ce supplice ne tua point le saint. On le fouetta à coup de nerfs de bœuf, sans qu'il y parût. On le crucifia, sans qu'il semblât moins à son aise.

Comme il chantait sur sa potence, on le mit en prison : pendant la nuit, il convertit ses geôliers, les baptisa, et fut foutté le lendemain plus rudement que la première fois.

On le mena ensuite devant la statue d'une idole, à qui il donna de nouveau un coup de pied. Ce pied très-saint fut coupé par ordre des tyrans, et Victor n'en marcha pas moins droit. On fut obligé de le faire mourir sous une meule de moulin.

On coute qu'il y avait autrefois à Marseille, dans la place qu'occupa depuis l'abbaye de Saint-Victor, un bois de pins, où se retirait un serpent prodi-

(1) Voyez M. Dulaure, *Description des curiosités de Paris*, tome I, page 352.

gieux, qui avalait un homme comme une lentille. Saint Victor, qui était soldat, le tua d'un coup de sabre ; c'est pour cela qu'on le représente avec un dragon à ses pieds.

Les restes de saint Victor furent enterrés honorablement : ils avaient surtout la vertu de chasser les démons. On compte une foule d'aveugles, de sourds et de muets qu'il guérit. Il ressuscita même quatre morts.

On vendait autrefois à Marseille des bouteilles d'eau bénite où l'on avait trempé quelques ossemens de saint Victor ; c'était un remède souverain contre toutes espèces de maladies.

Le corps et la tête de saint Victor sont à Marseille ; mais il avait une seconde tête à Sens, et un troisième crâne à Saint-Victor de Paris. On montrait aussi dans cette dernière abbaye, le vénérable pied, avec lequel Victor renversait les idoles. On dit qu'il a un second corps à Rome, dans l'église de Saint-Pancrace.

L'abbaye de Saint-Victor de Marseille était une des plus anciennes et des plus célèbres de France. On se vantait d'y posséder le premier autel où l'on a dit la messe, et le premier confessionnal où l'on a confessé. Ses moines étaient extrêmement riches ; ils possédaient un immense trésor de reliques ; où l'on pouvait honorer toute sorte de saints. On dit que la châsse de Saint-Victor valait plus d'un million.

C'est dans l'église souterraine de cette abbaye, que l'on tremblait à la porte d'une petite chapelle,

dans laquelle les dames ne pouvaient entrer sans péril.

On conservait à l'abbaye de Montier-Ramey, auprès de Troyes, le corps d'un autre saint Victor, qui se sanctifia dans une solitude à trois lieues d'Arcis-sur-Aube.

VICTOR, — surnommé *le Maure*, sans doute parce qu'il était nègre, martyr à Milan au quatrième siècle. Son corps est à Milan, et à Volterre en Toscane.

VINCENT, — diacre et martyr espagnol, qui souffrit vers l'an 303. Nous ne répéterons pas la hideuse légende de ses supplices. Le bréviaire de Sens dit qu'on le fit rôtir après l'avoir assaisonné au sel. On jeta son corps à la mer avec une meule de moulin ; mais il surnagea. On l'exposa dans une voierie pour être mangé par les bêtes. Un corbeau vint le garder, et donna la chasse aux oiseaux de proie, aux bêtes farouches et surtout à un grand loup qui cherchait tous les moyens de faire son souper avec le corps de saint Vincent.

Les fidèles l'enterrèrent auprès de Valence, et son tombeau fit les plus grands miracles.

Lorsque Childebert faisait la guerre en Espagne, il épargna la ville de Sarragosse, parce que l'évêque eut l'adresse de lui donner la tunique de saint Vincent, que l'on vénérait encore à Paris au dernier siècle, dans l'église de Saint-Germain-des-Prés. On révéra partout les reliques d'un si

grand saint. Le corps enterré à Valence passa dans la suite à Lisbonne, mais il y en avait un second à Paris, avec la tunique. Il y en a un troisième à Rome dans l'église de Saint-Eusèbe, un quatrième à Metz, une cinquième tête au Mans, une sixième à Saint-Anastase de Rome, une septième dans la même ville, à l'église de la Sainte-Croix de Jérusalem, un neuvième bras au Mont-aux-Malades, en Normandie, et beaucoup de pièces détachées à Poitiers, à Tournay, à Bruxelles, à Mayence, à Prague, etc.

VINCENT-FERRIER, — dominicain mort en 1419. Il faisait des miracles comme on n'en fait plus. Les Bas-Bretons l'entendaient, quoiqu'il prêchât en espagnol. Il guérissait les malades par l'imposition des mains. Lorsqu'il faisait un sermon, des anges venaient se percher sur ses épaules, avec des figures de jeunes garçons.

Un jour qu'il disait la messe à Vannes, il alla chercher ses gands et son parapluie, qu'il avait oubliés à Rome ; et l'on ne s'aperçut point de son absence (1).

Il ressuscita auprès de Valence un enfant moitié cuit et moitié cru, et fit environ huit cent soixante miracles de cette sorte. Le matelas sur lequel il est mort a guéri à Vannes plus de quatre cents malades. Son manteau chassait les démons. On

(1) *Voyage dans le Finistère*, tome I, page 173.

faisait même des miracles avec l'eau où l'on avait lavé son corps.

Ce saint corps est toujours à Vannes, quoiqu'il ait été volé par Philippe II qui l'emporta en Espagne. On révère sous son nom des reliques détachées, dans trois ou quatre cents églises de l'Espagne et de l'Italie.

VIT. — On l'appelle aussi *Guy*. Mais son nom latin est *vitus*. Il souffrit le martyre en Italie, avec saint Modeste, son précepteur, et sainte Croissance (*Crescentia*) sa nourrice. Les corps de ces trois saints sont à Polignano. Mais saint Vit avait un second corps à la nouvelle Corbie en Westphalie ; et les habitans des côtes de la mer Baltique l'adoraient au douzième siècle comme un dieu.

Saint Vit a un troisième corps à Salzbourg, où l'on croyait l'honorer en allant danser des rondes devant sa châsse. On garde à Rome, dans l'église de Saint-Vit, quelques reliques de ce saint dont il découle une huile qui guérit de la morsure des chiens enragés. Nous ne savons pas s'il guérit autre chose.

DE LA DANSE DE SAINT VIT.

Voici ce qu'en dit la chronique de Limburg :

« Les danseurs de saint Vit datent de l'année 1374. On vit avec étonnement, dans plusieurs contrées de l'Allemagne, des gens qui dansaient comme s'ils eussent été fous, pendant la moitié d'un jour et deux à deux. Ils tombaient ensuite

par terre ; on leur marchait sur le corps et on les regardait comme guéris. Ils couraient d'une ville à l'autre, s'asseyaient devant les églises et recevaient de l'argent. Le nombre de ces danseurs s'accrut tellement qu'on en a vu jusqu'à cinq cents à Cologne. Plus de cent femmes et filles devinrent grosses illégitimement. Les médecins regardaient ces danseurs comme des gens d'un tempérament fougueux, ou attaqués de quelque maladie. Les prêtres les exorcisaient comme possédés du diable. »

On croit que cette maladie, qui attaquait généralement les gens privés des plaisirs du mariage, fut appelée danse de saint Vit, à cause d'une chapelle bâtie auprès d'Ulm, sous l'invocation de ce saint, que l'on allait visiter avec dévotion pour la guérison de la maladie dont il s'agit, parce qu'on prétend qu'il en avait été attaqué lui-même (1). — Voyez Willibrord.

VITAL, — ancien martyr, honoré à Ravenne. Il a une seconde tête à Lille, et d'autres reliques doubles à Bologne et à Prague.

VITALINE, — J'ai souvent entendu raconter, dit Grégoire de Tours, par des vieillards, le fait suivant arrivé dans le bourg d'Artonne en Auver-

(1) M. Éloi Johanneau, *Dissertation sur le pèlerinage dansant d'Epternach*, tirée de Muller et publiée dans les Mémoires de l'académie celtique.

gne. Une certaine vierge, nommée Vitaline, repose dans ce lieu. Saint Martin vint un jour visiter son tombeau, et salua la défunte, qui aussitôt ressuscita pour le solliciter de lui donner sa bénédiction. Après que l'oraison fut achevée, le bienheureux Martin adressa ce discours à Vitaline : « Dites-moi, très-sainte Vierge, si déjà vous jouissez de la présence de Dieu ? » La morte répondit : « Un seul péché, facile à éviter dans ce monde, m'a privée de cet avantage; le vendredi, jour où nous célébrons la passion du Rédempteur du monde, j'ai osé me laver la tête avec de l'eau. »

Saint Martin s'en alla bien étonné. Il pria pour Vitaline, revint quelques jours après, s'approcha de nouveau du tombeau, et s'écria : « Réjouissez-vous maintenant, ma bienheureuse sœur, car dans trois jours vous pourrez contempler la majesté divine. »

L'historien ajoute, que la sainte fit depuis beaucoup de miracles, et apparut à plusieurs personnes. L'archiprêtre d'Artonne, nommé Eulalie, ayant célébré les vigiles en l'honneur de cette sainte, et ayant invité à un repas les prêtres de son voisinage, le poisson vint à lui manquer. La sainte eut la complaisance d'apparaître à un pêcheur qui dormait, et de l'avertir d'aller promptement pêcher du poisson pour le repas que devait donner Eulalie. Le pêcheur, d'après cet avis, sortit de son lit, prit son filet ; mais ô prodige ! à peine l'avait-il développé, qu'il y trouve un poisson énorme ; il le porte aussitôt aux convives de l'archi-

prêtre, qui le mangèrent dévotement (1). — Le corps de cette sainte est toujours à Artonne. Mais il n'y fait plus de si belles choses.

W.

WAAST, — évêque d'Arras, mort vers l'an 540. Un jour qu'il errait dans un désert, un gros ours vint à lui pour le manger. Mais il ne savait pas qu'il s'adressait à un saint. Waast fit une petite prière et rendit son ours apprivoisé comme un chien. On lui attribue beaucoup d'autres miracles.

Ses reliques faisaient merveilles dans la fameuse abbaye de Saint-Waast d'Arras, où l'on possédait son corps entier, quoiqu'on l'ait perdu plusieurs fois. On vénère à Lisbonne une seconde tête de saint Waast, et différentes reliques doubles à Beauvais, à Cambrai, à Bruges, etc.

WALBURGE, — abbesse de Heidenheim, morte en 780 ; son corps est à Aichstat. Il dégouttait de ses os une huile qui est un remède souverain contre diverses maladies. On dit qu'elle cessait de couler lorsqu'il y avait quelques discordes parmi les religieuses qui les gardaient. Aussi elle ne coulait pas tous les jours.

Sainte Walburge a un second corps à Prague,

---

(1) M. Dulaure, *Description de l'Auvergne*, page 108, 5. vol. des principaux lieux de France.

un troisième à Ypres, et une foule de reliques détachées dans deux églises d'Allemagne et des Pays-Bas. Elle donne, dit-on, la discrétion à ceux qui parlent trop.

WANDRILLE, — abbé de Fontenelles au pays de Caux. Il avait deux corps, l'un à Gand, l'autre à Abbeville. Il en reste encore quelque chose, quoique les huguenots aient tout brûlé.

WILLIBRORD, — surnommé *Clément*, apôtre de la Frise, et premier évèque d'Utrecht, mort vers l'an 740. Son corps fut transporté à Epternach dans le duché de Luxembourg, à quatre lieues de Trèves, où il devint le but d'un pèlerinage singulier.

Plusieurs princes y vinrent en cérémonie. En 1512 l'empereur Maximilien I^cr^. offrit à saint Willibrord un cierge qui pesait 353 livres. Ce cierge était encore dans le monastère d'Epternach, 1794.

Le pèlerinage avait lieu à la Pentecôte. Lorsqu'on était arrivé sur le territoire du saint, on l'honorait par une espèce de danse, où l'on avançait trois pas pour en reculer deux. Les danseurs étaient obligés de se ranger trois à trois. On dansait quelquefois pendant plus de deux heures.

On dit que ce pèlerinage commença peu de temps après la mort du saint; en voici l'occasion. Toutes les bêtes du pays furent frappées d'une maladie qui les faisait sauter continuellement,

jusqu'à ce qu'elles mourussent. On établit le pèlerinage dansant ; et aussitôt l'épidémie cessa (1).

Ce pèlerinage a toujours lieu. La révolution ne l'a interrompu que quelques années. — Voyez l'article *Vit*.

WINIFRIDE. — Le village de Holy-Inel, dans le pays de Galles en Angleterre, est remarquable par la fontaine de sainte Winifride, vierge qui y fut martyrisée, et dont les reliques paraissent perdues. On prétend qu'il sort de cette fontaine un ruisseau qui a quelque chose de sanglant, et que Dieu a fait ce miracle pour rappeler le martyre de la sainte (2).

WOLFGANG, — évêque de Ratisbonne, mort en 999. Son corps est à Ratisbonne. Son missel, que l'on garde comme une relique, guérit de la fièvre ceux qui le touchent.

WULFRAN, — évêque de Sens, mort en 721. Il avait un premier corps à Gand, et un second à Abbeville, dont il est le patron.

X.

XISTE, — que l'on appelle maintenant Sixte II,

---

(1) M. Éloi Johanneau, dans la dissertation citée à l'article de *saint Vit*.

(2) Thomas Corneille, *Dictionnaire géographique*.

vingt-cinquième pape, qui souffrit le martyre en l'an 258. Son corps est, dit-on, toujours à Rome. Il avait une seconde tête et deux bras doubles dans la chartreuse de Pettel, en Touraine. — Voyez aussi l'article Sixte.

Y.

YVES, — curé breton, qui plaidait les causes des malheureux et des pauvres. Il mourut en 1303. Les avocats l'ont pris pour leur patron.

Il a un corps entier à Tréguier, un demi-corps à Rome, dans l'église qui porte son nom, et diverses reliques détachées dans une infinité d'églises. — Voyez l'article *Chats*, dans les animaux.

Z.

ZACHARIE, — père de saint Jean-Baptiste. Son corps était à Constantinople, quoiqu'on dise qu'il n'a pas quitté Jérusalem, et quoiqu'on prétende avoir sa tête à Rome, dans l'église de Saint-Jean-de-Latran.

On garde à Aix, en Provence, dans le trésor de la sacristie de saint Jean-Baptiste, un anneau d'or, où est enchâssé un saphir. Les uns disent qu'il a été porté par Zacharie, d'autres par saint Jean-Baptiste. D'autres accordent tout, en disant qu'il a appartenu au fils après avoir appartenu au père.

ZENOBE, — évêque de Florence, mort au

commencement du cinquième siècle. Sa châsse a fait beaucoup de miracles chez les Florentins. Dans une procession, elle toucha par hasard au tronc d'un arbre sec, qui poussa incontinent des fleurs et des fruits. On révère à Florence un crucifix qui a été fait du bois de cet arbre (1).

ZENON, — évêque de Vérone et martyr vers l'an 370. Il a un premier corps à Vérone, un second à Ulm et un troisième à Rome, dans l'église de Saint-Paul-des-trois-Fontaines.

Ribadéneira conte qu'il y eut un jour à Vérone, un grand débordement pendant qu'on était à la messe dans l'église de Saint-Zenon ; que l'eau monta jusqu'au toit de l'église, et qu'elle n'entra pas dedans, quoique les portes fussent ouvertes. Tant il est vrai que la matière et les objets sans raison respectent les reliques des saints et nous donnent bon exemple.

Malgré la longueur de ce dictionnaire, il s'en faut de beaucoup qu'il présente toutes les reliques et toutes les images que l'on vénère. Nous avons dû nous borner à examiner les objets de culte les plus curieux ; et nous pensons avoir rassemblé tout ce qu'il y a de plus digne d'attention, dans les reliques et dans les images des saints.

Mais quelques articles, découverts par l'auteur ou indiqués par des personnes instruites, pendant

---

(1) Misson, tome II, page 338.

l'impression de l'ouvrage, ne doivent pas être négligés parce qu'ils n'ont pas été connus d'abord. On pardonnera donc à l'auteur d'avoir fait un supplément, si l'on considère que c'est la première fois qu'on traite cette grande matière, et que malgré ses longues recherches, il a pu laisser échapper quelques particularités remarquables dans des choses si multipliées. On comptait en France seulement plus de cinquante mille églises; et à la rigueur il n'y en avait pas une qui n'eût quelques reliques à miracles, quelque histoire d'image merveilleuse, quelque fontaine sacrée, etc. Mais beaucoup de curiosités n'ont pas été écrites; et il faudrait trop de volumes pour tout rassembler.

SUPPLÉMENT.

ABRAHAM, ISAAC ET JACOB. — *Supplément aux articles.* — L'abbaye de Saint-Gall en Suisse, se vantait de posséder les os des trois patriarches, Abraham, Isaac et Jacob. Rodolphe, comte de Pfullendorf, les y envoya de Palestine, en l'an 1180. Il avait payé ces saintes reliques dix marcs d'or à des moines du territoire de Damas, et s'était voué pour la vie au service du Saint-Sépulcre. C'est à propos de ces reliques d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, qu'un moine de Saint-Gall assure qu'Adam fut créé dans le territoire de Damas (1).

---

(1) *Anecdotes helvétiques*, page 46, dans le tome I des *Anecdotes des républiques.*

AGNUS-DEI. — *Supplément à l'article* CIERGES, *etc.* — « Chaque pape, la première année de son pontificat a coutume de *baptiser* solennellement les *Agnus-Dei*, qui sont de petits pains de cire blanche, tant soit peu ovales, et qui portent d'un côté la figure d'un agneau tenant l'étendard de la croix; et de l'autre quelque saint en demi-relief.

» Quand ce baptême se doit faire, le prélat-sacristain du pape, a le soin de tenir les *Agnus-Dei* prêts. La cire qu'on y emploie se prend dans les restes du cierge pascal des années précédentes. Mais comme il n'y en a pas une quantité suffisante, on y mêle une grande quantité d'autre cire blanche. Le mardi de Pâques, à l'issue de la messe pontificale, le pape, ayant sur la tête une mitre de toile d'argent, enrichie de perles, bénit premièrement l'eau commune, en récitant les oraisons ordinaires, auxquelles il ajoute une prière que les évêques et les cardinaux ne disent jamais. Après quoi, il prend le saint chrême, qui est un mélange d'huile d'olive, de baume du nord et de baume de Galaad en Judée. Il répand le tout sur l'eau en forme de croix; puis il dit quantité de prières sur les *Agnus-Dei*, qu'on lui présente dans des bassins de vermeil doré.

» Le pape se place ensuite dans un fauteuil; ses cameriers lui présentent un certain nombre de ces *Agnus-Dei*, qu'il plonge par paquets dans l'eau bénite. Les cardinaux les retirent et les essuient avec des serviettes qu'ils ont autour des

reins, en forme de tablier. Les prélats assistans, les portent sur de grandes tables, où on les laisse bien sécher.

» On continue les mêmes cérémonies les jours suivans jusqu'au vendredi

» Le samedi suivant, il y a chapelle papale, et la messe doit être chantée par un cardinal-prêtre. Le pape y assiste sur son trône, revêtu de ses ornemens pontificaux. Quand on a chanté l'*Agnus-Dei*, un sous-diacre apostolique, précédé du porte-croix, des acolytes, avec leurs chandeliers et des turiféraires, s'en va prendre des mains du sacristain du pape un bassin plein des *Agnus-Dei* nouvellement bénis, et enveloppé dans du coton de la Chine, qui est naturellement de diverses couleurs.

» Il s'arrête à la porte de la chapelle, se met à genoux, et tenant son bassin un peu élevé, il s'écrie : « Voici les nouveaux agneaux qui vous » sont annoncés. Alleluia! Ils sont venus tout à » l'heure aux fontaines; ils sont remplis de lu- » mière et de beauté. Alleluia! »

» A cette nouvelle, le chœur répond en musique, *Deo gratias. Alleluia!* Le diacre s'avance alors au milieu de la chapelle papale, et crie une seconde fois les mêmes paroles. Il les répète une troisième fois en se prosternant aux pieds du pape, qui prend le bassin, et en tire les *Agnus-Dei* pour les distribuer.

» Les cardinaux viennent les premiers, tour à tour, chacun à son rang, se prosterner devant le

pape, qui met de sa propre main les *Agnus-Dei* qu'il veut leur donner dans leurs mitres qu'ils tiennent renversées. Les prélats viennent ensuite avec le reste du clergé; puis les ambassadeurs, les princes, les seigneurs et les autres personnes distinguées.

» La distribution faite et la messe achevée, chacun se retire. Les *Agnus-Dei* qui restent sont conservés par le prélat, maître de la garde-robe du pape, qui les distribue tous les jours, à une certaine heure, aux pèlerins et aux étrangers.

» Par une constitution faite en 1572, le pape Grégoire XIII défend à ceux qui n'ont pas reçu les ordres sacrés de toucher les *Agnus-Dei*, et pour plus grande précaution ordonne que les laïques aient soin de les tenir enchâssés dans quelques matières transparentes, et que ceux qui en ont le moyen les enveloppent dans quelques riches étoffes, de telle sorte qu'ils paraissent toujours de quelque côté comme dans un reliquaire.

» Il est aussi défendu, par la même constitution, de les colorier, sous peine d'excommunication, quoique ces médailles bénites par les papes ne soient en substance que des gâteaux de cire; ils détournent la foudre, suspendent les pernicieux effets des autres élémens, et conservent la vie aux dévots qui les portent. (1) »

AMABLE. —*Supplément à l'article.*—On croit

(1) Extrait du *Tableau de la cour de Rome*, par Jean Aymon, IVe. partie, chap. 6.

qu'il fut chantre de l'église de Riom. Son corps délivrait déjà les possédés du temps de Grégoire de Tours. Il guérissait les énergumènes au dernier siècle. On promène toujours sa châsse, qui rend la raison aux fous, à ce qu'on dit.

Quand Massillon visita les reliques de saint Amable, il fut poursuivi à coups de pierres par la dévote populace de Riom, qui voulait l'assommer, parce qu'il doutait un peu de la vertu du grand saint des Riomois.

AMPOULE.—*Supplément à l'article.*—« Lorsque le roi était arrivé pour le sacre à la cathédrale de Reims, on adressait à Dieu quelques prières, après lesquelles on annonçait la Sainte-Ampoule.

« Cette ancienne relique était apportée processionnellement de Saint-Remi, par le prieur de cette abbaye, revêtu d'une chappe d'étoffe d'or, et monté sur un cheval blanc de l'écurie du roi, couvert d'une housse d'argent richement brodée, et que deux maîtres palefreniers de la grande écurie conduisaient par les rênes. Ce religieux était sous un dais de même étoffe, qui était porté par quatre barons, appelés chevaliers de la Sainte-Ampoule, vêtus de satin blanc, avec un manteau de soie noire, une écharpe de velours blanc garnie de franges d'argent, et la croix de chevalier passée au cou et attachée à un ruban noir. Les quatre seigneurs nommés pour ôtages de la Sainte-Ampoule marchaient aux quatre coins du

dais, précédés chacun de son écuyer portant un guidon chargé d'un côté des armes de France et de Navarre, et de l'autre de celles de leur maison.

» L'archevêque de Reims, averti par le maître des cérémonies de l'arrivée de la Sainte-Ampoule, allait à la porte de l'église, accompagné de ses assistans et avec diverses cérémonies, la recevoir des mains du prieur de l'abbaye. Celui-ci, en la remettant à l'archevêque, lui disait ces paroles : « Monseigneur, je mets entre vos mains ce pré-
» sent envoyé du ciel au grand saint Remi, pour
» le sacre de Clovis et des rois ses successeurs :
» mais auparavant je vous supplie, selon l'ancienne
» coutume, de vous obliger à me la remettre en-
» tre les mains, après que le sacre du roi sera
» fait. » L'archevêque le promettait, et le prieur remettait la Sainte-ampoule (1). »

En 1793, le proconsul Ruhl, membre de la convention nationale, en mission à Reims, tira la Sainte-Ampoule du tombeau de saint Remi, où elle était gardée, brisa publiquement cette sainte fiole, et fit constater par un procès-verbal, publié dans le moniteur, qu'elle ne contenait rien, et qu'il n'en était sorti qu'une exhalaison infecte, comme d'une bouteille où l'on aurait mis autrefois quelque peu d'huile droguée.

Cependant tout le monde sait que les Rémois

---

(1) *Histoire des religions et des mœurs de tous les peuples*, tome V, page 135.

ont retrouvé la Sainte-Ampoule. Les uns disent que celle qui fut brisée par le proconsul Ruhl n'était pas la véritable fiole, envoyée du ciel à saint Remi. D'autres, sentant qu'on ne peut nier un fait aussi public, disent que la fiole n'était rien, que l'huile était tout, et que c'est cette sainte huile céleste que l'on a sauvée. On prétend qu'un bon prêtre prévoyant le danger, renversa la liqueur de la Sainte-Ampoule sur un léger flocon de coton béni, que toute l'huile sainte se réduisit miraculeusement à une seule goutte, qu'il enveloppa le tout dans une lettre, et qu'il envoya cette lettre, qui contenait un si précieux trésor, à un bénédictin par qui la relique fut conservée en lieu de sûreté.

On ajoute que, quand les temps paisibles furent revenus, un prodige fit retrouver une fiole toute semblable à celle que Ruhl brisa dans l'église de Saint-Remi. (C'est peut-être la même !) On mit sur cette fiole le coton sacré. La goutte d'huile se hâta d'y descendre, se multiplia, et remplit le vase, en vertu de l'ancien miracle habituel qui faisait que l'huile de la Sainte-Ampoule ne diminuait point, quoiqu'on y puisât au besoin.

ANTOINE. — *Supplément à l'article.* — Ce grand saint avait un cinquième corps à Marseille, dans l'église des Pénitens-gris-de-Saint-Antoine.

On assure que quand saint Antoine arriva à Novogorod, sur sa meule de moulin, huit ou neuf cents ans après sa mort, il rencontra des pêcheurs

avec lesquels il fit marché de tout ce qu'ils prendraient du premier coup de filet. Ils amenèrent un grand coffre plein d'ornemens sacerdotaux, de livres et d'argent. Le saint leur paya la somme convenue, et bâtit lui-même la chapelle où l'on garde son corps, aussi entier que le jour où il mourut, avec toutes les nippes du coffre. Il s'y fait beaucoup de miracles; mais on ne permet pas aux étrangers d'entrer dans cette chapelle. On se contente de leur montrer la meule de moulin, qui est légère comme un liège (1).

Il y a dans Rome, à Sainte-Marie-Majeure, une image de saint Antoine qui protége les chevaux et les mulets. Le jour de la fête du saint on mène tous ces animaux à l'église avec leurs harnais; on les bénit, on les asperge d'eau bénite, moyennant une certaine somme pour chaque bête. On excommunie en même temps, et on livre au diable les hannetons, chenilles, souris, sauterelles, etc. (2)

ANTOINE DE PADOUE. — *Supplément à*

---

(1) Oléarius, *Voyage de Moscovie*, livre II, page 90. — On montre au Mogol une pierre que l'on dit légère, et qui peut être soutenue par un seul doigt, en vertu de quelque miracle à nous inconnu. Le voyageur Bernier n'étant pas musulman, ne put la voir qu'avec beaucoup de peine. Il reconnut que c'était pure friponnerie, ceux qui la montrent glissant dessous quelque chose qui la soutient. Il pensa découvrir la fraude; mais la peur lui fit crier merveille, sans quoi il ne serait jamais revenu nous donner ce petit trait de miracle.

(2) Misson, tome II, page 295.

l'article. — Il avait, à Marseille, un doigt qui ne manquait pas de faire retrouver les choses perdues.

AUSTREMOINE, — apôtre des Auvergnats, mort à Yssoire au troisième siècle. Son corps fut transporté à Volvic; et de Volvic, Pepin-le-Bref l'emporta sur ses épaules, comme dit le moine qui fit sa légende, à Mozat près de Riom. On a toujours conservé ce saint corps, avec la chasuble que saint Austremoine ne porta sans doute pas, et qui guérit les maux des yeux.

AUTELS. — On vénère à Rome, dans l'église de Sainte-Marie-d'*Ara-Cœli*, un autel dont voici l'histoire. L'empereur Auguste consultait un jour la Sibylle de Cumes, qui lui montra au-dessus du soleil un cercle lumineux, au milieu duquel apparaissait une vierge qui tenait un enfant dans ses bras. Elle lui dit que c'était là le fils de Dieu. Auguste l'adora et lui éleva un autel qu'on appela *Ara-Cœli.*

Dans la suite, un pape consacra cet autel à la Sainte-Vierge, et l'on bâtit l'église sur la place qu'occupait la chambre où l'empereur eut sa vision (1).

Quelques-uns ajoutent que l'oracle de Delphes confirma les paroles de la Sibylle, en déclarant que l'enfant hébreu, fils de Dieu, et Dieu lui-même, était plus grand que lui, et qu'Auguste

(1) *Leg. aureæ;* leg. 6. *Voyage de France et d'Italie*, p. 298.

appela d'abord cet autel *Ara Primogeniti Dei* (1). — Voyez l'article *Pierre*, apôtre, l'article *Notre-Dames*, etc.

AVENTIN. — Ce saint, dont le nom est romain, vivait, à ce qu'on croit, au huitième siècle. Son corps était à Troyes, dans l'église de Saint-Étienne. On vénérait sa statue auprès de Beauregard en Auvergne. On la promène toujours avec pompe, et l'on assure qu'elle guérit de la fièvre.

Saint Odon, second abbé de Cluni, raconte que quelques gentilshommes rencontrant des marchands de cochons auprès de l'église de Saint-Aventin-d'Auvergne, enlevèrent par violence quelques-uns de ces animaux; car les seigneurs faisaient au dixième siècle le métier de brigands sur les grandes routes. Mais saint Aventin, qui est, comme on sait, le patron des porcs et des jaloux, vengea l'injure. Des deux gentilshommes qui avaient fait le vol, l'un fut tué par son cheval qui se cabra, l'autre eut la hanche rompue et ne survécut pas long-temps à son brigandage.

« Je suis bien aise de rapporter ce miracle, afin qu'il serve de leçon à ceux qui font le métier de brigands (2). »

BARTHÉLEMI. — *Supplément à l'article.* —

---

(1) Misson, tome II, page 233.

(2) Sancti Odonis collectionum, lib. III, in biblioth. clun., cité dans M. Dulaure, *Description de l'Auvergne*, page 459.

On vénérait à Marseille un neuvième bras de ce saint apôtre. Les habitans de Guéret dans la Marche allaient en pèlerinage à une vieille chapelle de Saint-Barthélemi, où ils croyaient trouver la guérison de la fièvre (1).

BENOIT. — *Supplément à l'article.* — Saint Benoît s'enfuit à seize ans avec sa nourrice, et arriva dans un village. La nourrice voulant nettoyer du blé pour lui préparer à manger, emprunta un crible qui se cassa. Comme elle n'avait pas de quoi le payer, Benoît prit les deux pièces du crible, pria, et le rétablit si parfaitement, qu'il ne parut pas qu'il eût été rompu. Les villageois étonnés suspendirent le crible dans leur église (2). Cette relique est sans doute encore au bourg d'Afile, à quelque distance de Rome.

DE LA MÉDAILLE DE SAINT BENOÎT.

La médaille de saint Benoît a tout l'air d'un préservatif superstitieux, comme dit le curé Thiers.

---

(1) Vitruve, dans son *Traité d'architecture*, recommande aux Romains, quand ils auront à construire le temple d'un dieu renommé pour guérir quelque maladie, de le bâtir dans des lieux élevés, où l'on respire un air sain, afin que le peuple attribue à la Divinité qu'il vient prier, une guérison que la salubrité de l'air pourra seule opérer. On sait combien la persuasion d'être guéri, l'exercice, le passage d'un air grossier à un air plus pur, opèrent de miracles en ce genre. (*Note de M. Dulaure, Description de la Marche dans les principaux lieux de France.*)

(2) Baillet, 21 mars.

Les bénédictins d'Allemagne l'ont découverte les premiers. Les bénédictins de France l'ont préconisée après eux, dans un petit livre intitulé : *Les effets des vertus de la croix ou médaille du grand patriarche saint Benoît, extrait de l'imprimé d'Allemagne. Paris*, 1668.

En 1647 (est-il dit dans ce petit livre), comme on recherchait les sorciers dans la Bavière, et qu'on en exécutait plusieurs dans la ville de Straubingen, quelques-uns d'entre eux avouèrent que leurs sortiléges n'avaient pu avoir d'effet sur les bestiaux ni sur les autres habitans du château de Nattremberg, voisin de l'abbaye de Metten, de l'ordre de Saint-Benoît, à cause de quelques médailles sacrées qu'on y gardait.

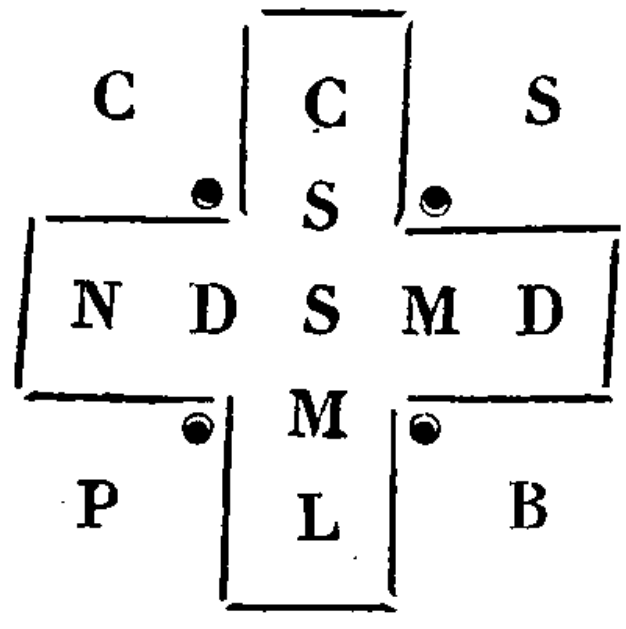
On voulut voir ces médailles, dont personne ne put expliquer les caractères. Elles étaient rondes, de la largeur d'une pièce de deux francs, et portaient d'un côté le monogramme de Jésus-Christ, surmonté d'une petite croix, et entouré de ces lettres, en forme de légende circulaire : V. R. S. N. S. M. V. — S. M. Q. L. I. V. B. Les moines expliquèrent ces mots, où ils prétendirent qu'il fallait lire ces deux vers :

Vade Retrò Satana, Numquam Suade Mihi Vana.
Sunt Mala Quæ Libas; Ipsè Venèna Bibas (1).

(1) On a traduit ainsi ces deux vers :

Retire-toi, Satan, cesse de me tenter;
Garde bien ton poison, je n'y veux pas goûter.

L'autre face de la médaille présentait ces lettres ainsi disposées :



Les quatre lettres qui sont aux quatre coins hors de la croix, signifient : Crux Sancti Patris Benedicti., *la croix du saint père Benoît*. Les cinq lettres qui sont de haut en bas dans la croix, C. S. S. M. L. s'expliquent ainsi : Crux Sacra Sit Mihi Lux, *que la croix sacrée soit ma lumière.* Les cinq autres lettres qui traversent la croix, N. D. S. M. D. signifient : Non Draco Sit Mihi Dux, *que le dragon ne soit pas mon guide.*

Le bruit de la découverte de ces médailles s'étant répandu, tout le monde voulut en avoir. On en fit un grand nombre ; les religieux les bénirent, et ce fut une nouvelle branche de commerce.

On assure que ceux qui portaient au cou ces saintes médailles, étaient à l'abri des charmes et des sortiléges, et qu'on guérissait les animaux ensorcelés, en trempant ces amulettes sacrées dans l'eau qu'on leur faisait boire.

Thiers a démontré que ces médailles étaient

une invention des moines du dix-septième siècle, que l'usage en était superstitieux, et que ces sortes de préservatifs étaient condamnés par tous les théologiens sensés (1). Cependant les sœurs de la Charité à Paris, portent cette médaille à leur chapelet, pour conserver leur virginité (2).

Cette petite superstition n'empêche pas que les vénérables vierges, qui consacrent leur vie à soigner les pauvres malades, ne soient dignes de tous nos respects; les Grecs leur eussent élevé des autels.

CAPRAIS. — Au nord d'Agen, s'élève un rocher, au sommet duquel est un couvent, dont la chapelle et quelques-unes des cellules sont taillées dans le roc. On y voit aussi une source qui ne tarit jamais, et qui, suivant les anciennes légendes, fut ouverte miraculeusement par saint Caprais. Comme un autre Moïse, ce saint fit jaillir l'eau du rocher en le frappant de sa baguette. On croit qu'il fut le premier évêque d'Agen et qu'il habita cet ermitage (3).

On conservait à l'abbaye de Lerins, le corps d'un saint Caprais qui en fut abbé.

CLOCHES.—*Supplément à l'article.*—Après la

(1) *Traité des Superstitions*, livre V, chap. 2.

(2) *Histoire des Religions*, etc. avec les fig. de B. Picard, tome V, planche 97. 1819.

(3) M. Dulaure, *Description de la Guienne.*

prise de la Rochelle, le lieutenant du roi vendit aux paroissiens de Saint-Barthélemi, la cloche du temple des protestans. Pour punir cette cloche d'avoir servi à convoquer des hérétiques à la prière, et la purger des habitudes qu'elle avait pu contracter avec les infidèles, on la fouetta très-dévotement. On ajoute que quand le lieutenant du roi voulut en demander le paiement, on lui répondit que cette cloche avait été huguenote, qu'elle était nouvelle convertie, et qu'en cette qualité elle devait jouir du délai de trois ans accordé aux nouveaux convertis pour payer leurs dettes (2).

CLOTILDE.—*Supplément à l'article.* — « Une tradition populaire attribue l'origine de la fameuse fête des Andelys, à un miracle opéré par sainte Clotilde, femme du roi Clovis Ier. ; et voici comme on raconte le fait :

« Cette reine était occupée à faire bâtir au grand Andelys, une église pour des moines ou des religieuses, quand les ouvriers venant à manquer de vin, se mirent à murmurer et voulurent abandonner leurs travaux. Clotilde, pleine de confiance dans le secours du Ciel, leur ordonna d'aller avec leurs cruches puiser de l'eau à la fontaine voisine : ils y coururent et furent bien surpris de voir qu'elle était changée en vin. La nouvelle de ce miracle s'étant bientôt répandue, tous

---

(1) M. Dulaure, *Description de l'Aunis.*

les ivrognes du canton s'y rendirent en foule ; mais la sainte leur joua un bon tour ; car, par un second miracle, l'eau continuant d'être toujours du vin pour les ouvriers, ne fut que de l'eau claire pour eux.

» C'est ainsi que le peuple raconte l'origine de la fête qu'on célébrait tous les ans le 2 de juin. Maintenant la cérémonie est toujours remise au dimanche le plus prochain de la fête de sainte Clotilde. Après l'office des vêpres, le chapitre, composé du doyen, des chanoines, etc., etc., et précédé d'un fifre, de deux tambours et de deux violons, sort en chantant, de l'église collégiale d'Andelys ; il marche en ordre processionnel avec le clergé de la Madeleine, celui de Saint-Sauveur, du petit Andelys et celui de quelques paroisses voisines ; il est accompagné du corps de ville, des officiers de la haute-justice et des quatre confréries de la croix, de la trinité, de la charité, et de Notre-Dame-des-Anges, dont chaque membre tient une torche à la main.

» Le doyen porte une petite statue de vermeil, haute d'environ quinze pouces, représentant sainte Clotilde, qui tient dans ses mains une petite chapelle du même métal, où est renfermé un morceau de son crâne, dont l'abbaye de Sainte-Geneviève de Paris a fait présent au chapitre. Son piédestal est un reliquaire de neuf à dix pouces de longueur, sur cinq de hauteur, qui renferme une côté de sainte Clotilde.

» Dans cet ordre, ils parviennent à une petite

place qui domine l'endroit d'où jaillit la fontaine, et le doyen, perçant à peine avec son cortége la foule immense d'hommes et de femmes qui se pressent les uns les autres, dépose le reliquaire qui sert de piédestal à la statue, sur une table de pierre soutenue par quatre colonnes d'un ordre simple, et qui est couverte d'une riche moisson de fleurs.

» Aussitôt que le reliquaire est posé, le doyen s'avance précipitamment vers la fontaine, tenant seulement la statue de sainte Clotilde, et quand il est parvenu au bord du bassin de pierre qu'on y a pratiqué, il la plonge trois fois dans l'eau; au même instant deux hommes y versent des brocs de vin, sans doute pour servir de symbole au miracle de sainte Clotide; et soudain les boiteux, les paralytiques, les goutteux, etc., qui sont rangés autour de la fontaine, s'y précipitent tous ensemble; car il est de croyance, que celui qui a le bonheur de s'y jeter le premier, est immanquablement guéri.

» Le doyen reprend le reliquaire, et le clergé s'en retourne dans le même ordre qu'il est venu. Aussitôt que le reliquaire est enlevé, le peuple s'empare des fleurs qui couvrent la table de pierre; on se les dispute, on se les arrache, on se bat pour les obtenir. Les coups de poings et les gourmades voltigent sur les joues des fidèles; et quand il ne s'offre plus de matières à cet objet de leur dévotion, hommes et femmes frottent sur la pierre des chapeaux, des mouchoirs, des bas, des cu-

lottes, auxquelles on attribue des vertus particulières.

» La même dévotion se manifeste auprès du bassin. On a pratiqué dans le mur qui l'avoisine, une petite niche où est une figure en bois, de sainte Clotilde, assez richement vêtue; elle est entourée de plusieurs douzaines de béquilles, qui attestent ses miracles passés. Mais comme le peuple ne saurait y atteindre, on se sert de longues perches, au bout desquelles on suspend des colliers, des jarretières, des chapelets qu'on fait toucher à la figure; et ce travail occupe nombre de bras, pendant nombre de jours.

« Tout cela n'est encore rien en comparaison de ce qui se passe autour du bassin. La cuve de pierre qui le forme, peut avoir neuf pieds de longueur, quatre de largeur, et trois de profondeur : il y a une grille de fer qui la sépare en deux parties. Autrefois les hommes étaient d'un côté, et les femmes de l'autre, mais aujourd'hui on n'y regarde pas de si près. Figurez-vous trente à quarante hommes et femmes en chemise, qui se pressent, se poussent, tombent les uns sur les autres dans le bassin, qui sortent ensuite de l'eau, courent de là vers la table de pierre, en font trois fois le tour, passent trois fois dessous, puis, traversant une populace nombreuse, se rendent dans un large fossé qui règne le long du grand Andelys, où, déposant sa chemise mouillée devant les assistans, chacun se r'habille à l'aide de ses parens ou de ses amis; vous aurez une idée fidèle de cette pieuse saturnale.

» J'ai vu, pendant une heure à peu près, que j'eus la fermeté de contempler ce spectacle, plus de deux cents enfans, depuis l'âge de neuf à dix mois, jusqu'à celui de trois ans, plongés dans les eaux glacées de la fontaine, tordre leurs petits membres, et pousser des cris perçans, qui devraient faire saigner tous les cœurs sensibles. Tirons le rideau sur cette scène cruelle, et reposons-nous sur un tableau moins attristant pour l'humanité.

» Le soir amène une autre cérémonie. Vis-à-vis de l'église, on allume un feu, au bruit des tambours ; et ceux des pèlerins qui ont le plus de foi, en prennent quelques charbons, qui les préservent, disent-ils, du tonnerre, des incendies, etc. Quand la nuit est venue, on dresse des tables sous des tentes ; on mange, on boit, on crie ; les uns se promènent, les autres dansent ou se couchent pêle-mêle, hommes, femmes et enfans.

» Parmi les miracles attribués à l'eau salutaire de cette fontaine, on en cite un, arrivé il y a quelques années, dont toute la ville a été témoin. Une jeune paysanne, âgée de dix-huit ans, qu'on croyait attaquée d'hydropisie, et que son père fit baigner dans la fontaine, deux heures après devint mère d'un gros garçon ; ce n'est pas en cela que gît le miracle, mais en ce qu'elle ne mourut pas des suites de l'immersion, et qu'elle et son fruit n'aient point été les victimes de l'ignorance des chirurgiens et d'une piété inconsidérée (1). »

---

(1) Lettre de M. Noël (inspecteur de l'université royale),

» En face de la fontaine (ajoute M. Cadet de Gassicourt), est une maison où se placent pour leur argent, les spectateurs toujours nombreux. Le sang normand est beau, et si toutes les baigneuses n'ont pas de jolis traits, le plus grand nombre peut dédommager les yeux par d'autres trésors. »

Cette fête se fait toujours, et les demoiselles normandes paraissent y tenir beaucoup.

COLOMBE. — *Supplément à l'article.* — La prose de sainte Colombe, dans le missel de Sens, dit que cette sainte ayant été liée pour être violée par un jeune homme, fut défendue par un ours *femelle*, car il faut de la décence. On la mit ensuite sur un bûcher que la pluie éteignit. Enfin on lui coupa la tête, les faiseurs de miracles n'ayant encore rien inventé qui puisse parer à ce genre de supplice (1). On représente aussi sainte Colombe avec un ours.

CRUCIFIX. — *Supplément à l'article.* — On révèrait extrêmement à Marseille, au portail de l'église des Acoules, qui ne subsiste plus aujourd'hui, un vieux crucifix où Jésus était attaché, avec un habit d'évêque et la mitre en tête.

---

insérée dans le journal de Normandie du 14 juin 1788, citée dans le *Voyage de Normandie*, de M. Cadet de Gassicourt, tome II, page 77 et suiv.

(1) M. Cadet de Gassicourt, *Voyage en Normandie*, t. II, page 84.

Les dévots ne manquaient pas non plus d'aller visiter chez les capucins d'Aix, en Provence, un crucifix de bois qui reçut au bras gauche un boulét, lorsque la ville fut assiégée en 1589, par le duc d'Épernon. Le bras n'en fut qu'un peu noirci et le boulet se brisa (1).

Nous avons parlé du crucifix de Sainte-Marie-des-Carmes, de Naples, qui fit un miracle à peu près semblable.

DISAIN. — On doit garder encore à Ardes, en Auvergne, le corps de saint Disain, dont on sait très-peu de choses. Il vivait du temps de Pepin-le-Bref. On dit qu'il ressuscitait les enfans, en les plongeant dans une fontaine qui porte son nom, et qui est près de la ville. C'est en mémoire de ces miracles, que les nourrices et les bonnes femmes d'Ardes plongent encore leurs enfans dans la fontaine de Saint-Disain pour les fortifier (2).

DOMINIQUE D'OSMA. — *Supplément à l'article.* — Les jacobins de Marseille conservaient avec beaucoup de respect l'aube et l'étole de saint Dominique. On dit que ces deux pièces de friperie donnaient d'heureux accouchemens aux femmes; mais saint Dominique a tant fait de mal, qu'on ne peut croire que ses reliques puissent faire du bien.

---

(1) M. Bérenger, *Soirées provençales*, tome III, page 158, édition de 1786.

(2) M. Dulaure, *Description de l'Auvergne.*

ÉCROUELLES. — *Supplément à l'article de saint Louis.* — « François Ier. étant à Marseille pour le mariage de son fils, toucha *et guérit* plus de cinq cents personnes malades des écrouelles (1). »

ÉDITH. — *Supplément à l'article.* — On trouve dans les vies des saints de Bretagne, du P. Albert, un petit conte qui est une imitation assez curieuse de l'histoire de Sodome et de la femme à Loth. Nous donnons ce morceau tel que l'a extrait l'auteur des *Étrennes du bon vieux temps* (2).

« La ville d'Herbauges, l'une des plus grandes, riches et florissantes de Bretagne, au pays de Retz, étant livrée à toutes sortes de vices et d'abominations, saint Félix, évêque de Nantes, y envoya saint Martin de Vertou, pour prêcher. Ce saint y étant entré, resta long-temps sur le pavé, sans qu'aucun voulût le loger. Enfin une bonne femme, prenant compassion de lui, le retira en sa maison. Cette bonne femme et son mari se convertirent, mais les autres ne firent que se moquer du saint et de ses sermons. Saint Martin résolut de s'en retourner à Nantes. Dieu lui révéla l'horrible punition dont l'incrédulité de ce peuple devait être châtiée; il en avertit son hôtesse et son mari, leur commandant de sortir de la ville avec lui, et

---

(1) Ruffi, *Histoire de Marseille*, liv. VII, page 324.

(2) Page 20. — Un vol. *in*-18, publié sous le nom de *Frère Candide, ignorantin.* Paris, chez Barrois aîné. 1820. (Sans date.)

leur défendit de regarder derrière soi vers la cité. Ils sortent tous trois de la ville. Saint Martin s'étant mis en oraison, voilà qu'il se fait un horrible tremblement de terre, laquelle s'entr'ouvrant engloutit en moins de rien cette ville avec ses tours, murs, etc., et en leur lieu se fit un grand lac, qui contient deux grandes lieues de long, une et demie de large et sept de circuit. L'hôtesse du saint, oyant le grand bruit et fracas, se détourna pour regarder ce que c'était, mais elle en fut punie sur-le-champ, ayant été convertie en une statue de pierre. »

ÉGLISES. — *Supplément à l'article.* — On révère beaucoup à Aix-la-Chapelle, dans la cathédrale, une petite chapelle célèbre qui a peut-être donné son nom à la ville, à cause du premier miracle qui s'y fit. On ne sait trop quel personnage vint tout exprès du ciel pour la dédier. Mais deux saints évêques de Liège, Monulfe et Gondulphe, ressuscitèrent tout exprès pour assister à cette dédicace; après quoi ils s'en retournèrent tranquillement dans leurs tombeaux.

On voyait à Bordeaux, dans l'église de Saint-Surin ou Severin une inscription latine dont voici la traduction : « Il y a dans le monde deux » cimetières célèbres, l'un à Arles dans les » Champs-Élysés, l'autre à Bordeaux à Saint-Se-» verin. Notre Seigneur Jésus-Christ les consacra » tous deux sous la figure d'un archevêque, avec » sept évêques ci-dessous nommés qui n'osèrent

» point lui demander qui il était, le reconnais-
» sant bien pour le Seigneur, jusqu'à ce qu'enfin
» il disparut. Il consacra aussi les églises de ces
» deux villes. »

Les noms des sept évêques qu'on trouve ensuite et qui ne sont point les mêmes qui, selon Grégoire de Tours, prêchèrent les premiers l'Évangile dans les Gaules, prouvent assez que l'auteur de ce petit conte pieux était ignorant comme un moine du douzième siècle (1).

L'église de Saint-Paul de Lyon fut pareillement dédiée par Jésus-Christ, accompagné de tous ses anges.

On fait aussi beaucoup d'histoires sur les profanations des églises. Un gardeur de pourceaux s'étant réfugié avec ses élèves, par un orage, dans les ruines de l'église de Saint-Maxime, au-dessus de Riez en Provence, en fut si sévèrement puni, qu'il garda toute sa vie le cri peu gracieux de ses compagnons d'impiété. Beaucoup de prodiges semblables eurent lieu autrefois. Mais les saints ne sont plus si susceptibles. On ne voit pas qu'ils aient vengé dans la révolution leurs églises changées en salles de bal et de spectacle, etc. Il est vrai qu'il y aurait eu trop à punir.

ENNEMOND, — évêque de Lyon. On rapporta qu'ayant été assassiné en 667 par des émissaires d'Ébroïn, près de Châlons sur Saône, son

(2) M. Dulaure, *Description de la Guienne.*

corps fut exposé dans un bateau sans rameurs et sans guide. Le bateau suivit le cours de la Saône, et arriva jusqu'à Lyon. Les cloches de toutes les églises sonnaient miraculeusement sur son passage. Malgré les invitations du clergé et du peuple, le saint corps ne voulut s'arrêter dans la ville que lorsque ses deux sœurs, qui étaient religieuses, vinrent l'en solliciter (1). On l'enterra dans l'abbaye de Saint-Pierre-les-Dames, où il faisait encore des miracles au dernier siècle.

ERCONWALD, — évêque de Londres au septième siècle. Son corps, qui était à Londres dans l'église de Saint-Paul, disparut à la réforme de Henri VIII. On opérait autrefois de grands miracles avec le chariot qu'il s'était fait faire dans les dernières années de sa vie, lorsqu'il ne pouvait plus marcher à pied. On avait gardé très-religieusement ce chariot, parce que tous les malades qu'on y mettait y laissaient leurs maladies. Les parcelles de bois qu'on en détachait guérissaient pareillement toutes sortes de maux (2). On ne sait ce qu'il est devenu.

ESPÉRIE. — Espérie ayant fait vœu de garder sa virginité, refusa constamment d'épouser un seigneur que ses parens lui proposaient pour terminer des querelles de famille. L'amant proposé,

(1) M. Dulaure, *Description du Lyonnais*.
(2) Venerab. Bed. lib. 4, cap. 7, hist.

sans autre façon, coupa la tête à la vierge. Comme saint Denis, elle se leva, prit sa tête coupée entre ses mains, et dans cet état se mit à poursuivre son bourreau, qui, épouvanté du prodige, prit la fuite et abandonna le pays. Les reliques de cette sainte, portées au lieu de Saint-Coré, attirèrent beaucoup de dévots qui s'y fixèrent et commencèrent à y bâtir cette petite ville (1).

ÉTIENNE. — *Supplément à l'article.* — On avait à Marseille une troisième tunique de saint Étienne, dans l'église de Notre-Dame la majeure. Elle guérissait les maladies de sang.

ÉTIENNE DE GRANDMONT. — *Supplément à l'article.* — Le tombeau d'Étienne, à Grandmont dans la Marche, faisait toujours tant de merveilles, que l'affluence des dévots devint à charge aux moines mêmes. Pierre de Limoges, qui en était le prieur, voyant les miracles que saint Étienne opérait, appréhenda qu'ils ne troublassent son repos et celui de ses religieux, et que les serviteurs de Dieu ne fussent trop longtemps sans goûter la paix intérieure, si le peuple continuait d'assister au lieu où se faisaient ces miracles ; c'est pourquoi il vint au tombeau du saint, et lui adressa ces paroles : « Serviteur de » Dieu, vous nous avez montré la voie de la » pauvreté, et vous nous avez appris de toutes

(1) M. Dulaure, *Description du Quercy.*

» vos forces à y marcher. Maintenant vous voulez,
» par vos miracles, nous retirer de la voie étroite,
» pour nous en faire prendre une large et spa-
» cieuse; vous nous avez prêché la solitude, et vous
» voulez aujourd'hui assembler autant de peuples
» autour de nous qu'il s'en trouve dans les mar-
» chés et dans les foires. Nous sommes assez
» persuadés de votre sainteté, pour n'être point
» curieux de vos miracles; gardez-vous donc à
» l'avenir d'en opérer : car en faisant paraître
» votre sainteté, vous nous faites perdre notre
» humilité ! Sacrifiez un peu votre gloire au soin
» de votre salut; si vous ne renoncez à vos mi-
» racles, nous vous le disons et déclarons haute-
» ment, en vertu de l'obéissance que nous vous
» avons promise, nous déterrerons vos ossemens,
» et nous les jetterons dans la rivière (1). »

Le même auteur ajoute qu'après cette menace le corps du saint devenu raisonnable cessa de faire des miracles.

FONTAINES. — *Supplément à l'article.* — Il y a dans la forêt d'Escars une fontaine dont l'eau est excellente. Les Limosins lui attribuent des qualités miraculeuses. On la nomme la fontaine de Bonnefons. A certains jours de l'année, principalement à la fête de saint Fiacre, et à l'exaltation de la croix, on y voit arriver en affluence, de

(1) Le P. Henriquez, cité dans M. Dulaure, *Description de la Marche.*

cinq à six lieues à la ronde, des dévots et des malades. Les uns et les autres commencent par se laver les pieds dans la fontaine ; ils en boivent de l'eau et s'en versent dans les manches et dans le dos; après ces ablutions intérieures et extérieures, qui ont beaucoup de rapport, avec d'anciennes cérémonies du paganisme, ils coupent un morceau d'une croix de bois qui est auprès, et que l'on est obligé de renouveler tous les ans, tant leur dévotion est grande. Ils y attachent aussi les licous de leurs bestiaux malades, et de petits sacs remplis d'herbe ou de sel ; puis ils jettent quelques monnaies dans la fontaine, en font trois fois le tour, et s'en retournent. Ils croient s'y guérir de la fièvre.

A deux lieues de cette fontaine miraculeuse, il y en a une autre qui ne l'est pas moins. Elle est située à Benac. Les pèlerins vont alternativement à ces deux fontaines, afin de trouver dans l'une le remède qui leur a manqué dans l'autre. On sait au reste que l'usage de jeter de l'argent dans les fontaines consacrées remonte au paganisme (1).

FRANCHARD, — solitaire qui se sanctifia autrefois dans la forêt de Fontainebleau. Nous n'avons pas découvert sa légende. On vénère sous son nom, aux lieux qu'il habita, une roche qu'on appelle aussi *la Roche-qui pleure*. C'est

---

(1) M. Dulaure, *Description du Limosin.*

une grande pierre de laquelle il découle continuellement une goutte d'eau ; et l'on assure que le saint.fit cela par tendresse pour les gens du pays. Tous les ans, le jour de saint Franchard, qu'on fête d'un culte mobile, le lendemain de la Pentecôte, les bonnes femmes recueillent l'eau de sa roche dans de petits vases, avec la persuasion que c'est un remède infaillible pour les convulsions des enfans (1).

GENEVIÈVE. — *Supplément à l'article.* — Nous avons oublié de dire un mot du pain de sainte Geneviève. C'est un petit biscuit sec de forme ovale, sur lequel on figurait la sainte gardant ses moutons, avec une houlette, un livre de prières, et surmontée de quelques anges. Les religieux génovéfains bénissaient et vendaient ces petits pains, comme remèdes assurés contre la fièvre (2).

Nous aurions dû remarquer aussi que Louis XIII alla à Nanterre chercher un remède à son impuissance, au puits de Nanterre (3) ; car il fit tout au monde pour avoir un fils, et il en eut un.

GERMAIN D'AUXERRE. — *Supplément à l'article.* — On a retrouvé à Auxerre, depuis la révolution, quelques-uns de ses ossemens, et ses pantoufles qui font des miracles.

---

(1) Notes donnécs.

(2) *Histoire des Religions et des Mœurs de tous les peuples du monde*, avec les fig. de B. Picard. 1819. Planche 97 du t.V.

(3) *Voyage de Cadet Gassicourt en Normandie*, t. I, p. 13.

HONORINE, — vierge et martyre normande, dont on ne sait pas l'histoire. On possède toujours son corps à Conflans-Sainte-Honorine, elle donne des accouchemens heureux et préserve des fausses couches. On a bien soin, dans le pays, de faire toucher à sa châsse les linges des femmes en travail d'enfant. On vend aussi des jarretières ou ceintures de sainte Honorine, qu'il faut porter tout le temps de la grossesse, et qu'on ne doit quitter qu'aux relevailles.

Autrefois, le chapelain du prieuré de Sainte-Honorine, disait pour quinze sous une certaine oraison sur la tête des femmes qui voulaient avoir des enfans, il leur mettait ensuite son étole sur la tête; et elles concevaient le lendemain (1).

INNOCENS. — *Supplément à l'article.* — On vénérait à Marseille, dans l'église souterraine de Saint-Victor, le tombeau de l'un des petits saints Innocens. Cette curiosité, qui ne doit pas être perdue, est décorée assez singulièrement pour un tombeau juif; car on voit des deux côtés des amours forgerons battant l'enclume, et au milieu une louve qui allaite deux enfans.... (2)

JÉSUS-CHRIST. — *Supplément à l'article.* — On conservait à Userche, en Limosin, la nappe sur laquelle Jésus célébra la cène avec ses apôtres.

---

(1) Notes communiquées.
(2) Ruffi, *Histoire de Marseille*, tome II, page 132.

On vénérait, dans la cathédrale de Marseille, une des larmes que Jésus-Christ versa sur Lazare et quelques arêtes du poisson dont il rassasia les cinq mille hommes sur la montagne (1).

On conte que sainte Anstremoine apporta à Clermont, le nombril de Notre-Seigneur, son prépuce, les langes dans lesquels il fut enveloppé, une partie du saint suaire, une partie de sa tunique, une partie de sa barbe, une partie de ses cheveux, une partie de la couronne d'épines, les cinq ongles de sa main gauche, avec deux ongles de sa main droite et quelques rognures des trois autres, un morceau de pain qu'il avait béni, les verges dont il fut flagellé, une partie de son éponge, et une pierre de son sépulcre (2). La plupart de ces reliques se sont perdues. Il paraît qu'on en avait inventé les étiquettes au dixième siècle.

DU SAINT NOMBRIL DE CHALONS-SUR-MARNE.

Nous avions dit (après Voltaire) qu'on possédait autrefois à Châlons le prépuce de Jésus-Christ; c'est une erreur fondée sur ce que dans le pays, on donne ordinairement le nom de saint prépuce à cette relique, qui n'était que le nombril, et que l'évêque Noailles fit disparaître. Nous tirerons là-dessus quelques détails curieux

---

(1) Le même, tome II, page 9.

(2) Mémorial publié par Baluze, cité dans M. Dulaure, *Description de l'Auvergne.*

d'une lettre publiée au quatrième tome de l'histoire critique des pratiques superstitieuses du P. Lebrun. Cette lettre a été écrite à l'occasion de la visite du saint nombril, faite le 19 d'avril 1707.

« Vous saurez donc, monsieur, qu'il y a, dans notre ville de Châlons, une paroisse appelée Notre-Dame-en-Vaux, où l'on prétend conserver depuis plusieurs siècles, une partie du saint nombril de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Quoi, en a-t-il un, vous récriez-vous d'abord?.... Patience, ce n'est pas de quoi il s'agit. Je sais ce que les anciens pères ont pensé sur la maternité de la Sainte-Vierge, sur sa virginité, sur la naissance de son fils notre Sauveur. La manière pure et miraculeuse dont ils ont cru qu'il était venu au monde, fait juger qu'ils n'eussent pas été extrêmement crédules sur cette relique; mais ne nous engageons point dans des dispustes, je ne veux que vous rapporter des faits.

» Mais comment cette relique a-t-elle été apportée à Châlons? L'histoire en est curieuse, il faut la reprendre de plus haut. Cette parcelle attachée à la chair de Jésus-Christ lui étant tombée comme aux autres enfans, la sainte Vierge la ramassa, dit-on, avec beaucoup de révérence et de foi; elle la garda chèrement toute sa vie, je ne sais même si elle ne la portait pas toujours sur elle. Après la mort de son fils, elle devint la source de sa consolation. Elle donna, en mourant, ce précieux dépôt à saint Jean l'évangéliste, comme à celui que son amour pour la personne

de Jésus-Christ en rendait le plus digne ; saint Jean, établi évêque d'Éphèse, le laissa à ses successeurs ; de ses successeurs il passa successivement par plusieurs mains en celles de Charlemagne. Eh ! comment? Tout comme il vous plaira. — Nous le lui enverrons, si vous voulez, par l'impératrice Irène, en reconnaissance de ce qu'il avait chassé les Sarrasins de l'Empire ; ou par Aroun, roi de Perse. Que si ce moyen vous paraît trop naturel pour une relique si miraculeuse, nous la lui ferons porter exprès par un ange, comme l'assure l'auteur des annales ecclésiastiques de Châlons.

» Charlemagne ne crut pas déplaire à l'ange en se défaisant de son présent au profit d'un tiers : il eût pu en enrichir son royaume et sa capitale, mais il aima mieux la porter à Rome, et en fit un présent au pape Léon III. Cette relique, qui semblait être destinée d'abord pour la France, y est revenue ensuite en partie ; elle a établi son siége dans la ville de Châlons ; et la paroisse de Notre-Dame-en-Vaux se fait une grande gloire de la posséder. Elle aurait raison, s'il était véritable qu'elle la possédât en effet. On ne l'y vénère pas seulement, on l'y adore, on la porte en procession sous un dais, et on en donne la bénédiction avec les mêmes cérémonies que si c'était le corps de Jésus-Christ.

» Que si vous me demandez des preuves authentiques de ce que j'avance, je vous répondrai, monsieur, avec le respect que je vous dois, que vous n'êtes pas assez crédule, et que vous ne feriez

pas plaisir à messieurs nos Châlonnais d'être si curieux. Nous la possédons d'un temps immémorial, vous diront-ils : que cela vous suffise, et si vous me poussez à bout par vos questions indiscrètes, je vous renverrai à la rue des Marmousets, à l'enseigne des trois pigeons, demander à Haymald-Robert, de Limoges, jadis clerc licencié ès lois, ensuite domestique d'un cardinal, depuis soldat, demeurant à Paris dans cette auberge, « homme d'honnête condition et de bonne » façon, comme il paraissait à l'extérieur, et qui » avait maintes connaissances », s'il n'est pas vrai qu'il a vu à Rome, dans le trésor où se gardent les saintes reliques et précieux joyaux avec les papiers de l'église romaine, et où sa qualité de domestique d'un cardinal lui donnait apparemment plein pouvoir de fouiller : je vous renverrai, dis-je, demander à ce savant critique s'il n'a pas vu certaines lettres apostoliques en forme de bulle, portant qu'une partie du saint nombril est à Châlons. Si vous pouvez en douter après cela, je n'ai plus rien à vous dire pour forcer votre incrédulité.

» Ainsi se conservaient l'origine et la succession du saint nombril, lorsqu'en 1407, Charles de Poitiers évêque de Châlons, à l'instance des paroissiens de Notre-Dame, changea cette relique de place, et la mit, sans la regarder, dans un autre reliquaire plus beau que le premier, sous la bonne foi seule de trois habitans de cette paroisse, qui l'assurèrent de ce que leur avait rapporté le Limosin de la rue des Marmousets. On a continué

depuis ce temps-là à lui rendre les honneurs dont je vous ai parlé ; on y est venu en pèlerinage de fort loin ; on dit même qu'il s'y est fait des miracles, ce qu'il n'est pas impossible de croire.

» Or, le cinquième dimanche du carême dernier, dixième avril, Messire Gaston Jean-Baptiste-Louis de Noailles, frère et successeur de Monseigneur le cardinal en ce siége, commença sa première visite épiscopale dans la paroisse de Notre-Dame avec les solennités ordinaires. Comme les comptes qu'il eut à recevoir, et la multitude des affaires qui se présentèrent ne lui permirent pas de les terminer toutes, il indiqua plusieurs assemblées dans son palais, où il invita les paroissiens, et où se trouvèrent tous ceux qui voulurent y assister. Vous connaissez le mérite du prélat ; on doit certainement lui rendre cette justice qu'il est très-éclairé, et très-zélé pour ne souffrir dans son diocèse non-seulement aucun abus, mais rien de ce qui peut en approcher ; et les affaires qu'il a soutenues jusqu'à présent pour la discipline et dont il est venu glorieusement à bout, font bien voir qu'il n'a pas encore moins de fermeté que de lumières.

» Il avait ouï parler depuis long-temps de la relique en question, mais les affaires de son diocèse, ses visites, ses infirmités l'avaient empêché de s'en instruire à fond par lui-même. Il ne pouvaït ignorer ce que les goûts différens en faisaient penser aux divers esprits ; il savait que les uns l'adoraient, que les autres n'y avaient aucune foi,

que d'autres en parlaient d'une manière peu édifiante. Il savait d'un autre côté combien un évêque doit être exact à ne proposer au peuple, pour objet de son culte et de sa foi, que des choses indubitables. Ces considérations portèrent notre prélat à dire à messieurs les chanoines de Notre-Dame et aux paroissiens assemblés dans son palais, qu'il était résolu de faire la visite de la relique. Il crut qu'il était de sa piété d'autoriser le culte qu'on lui rendait si elle se trouvait véritable, ou de le régler au moins, si par hasard il s'y était glissé quelque abus.

» Jour pris, Monsieur l'évêque en rochet et camail se transporte à Notre-Dame, avec presque tous les chanoines de cette église, et le peuple qui voulut l'y suivre; il se fait apporter une image en ronde bosse de vermeil représentant la sainte Vierge tenant Jésus-Christ son fils, au nombril duquel est un cercle d'argent avec cette inscription autour : *De umbilico domini Jesu-Christi.* Le prélat se met à genoux, animé d'une sainte hardiesse, et persuadé qu'un évêque qui a l'honneur de consacrer le corps de Jésus-Christ et de le tenir tout entier dans ses mains, ne doit pas craindre à la vue de son nombril prétendu, principalement quand il n'est poussé que par un esprit de zèle et de religion.

» Sa prière finie, il ordonna à un orfévre d'approcher, lequel, sans autre secours que celui de la pointe de son couteau, enlève le cercle et ôte le cristal. Je ne vous dirai pas, mon-

sieur, si depuis la translation que fit Charles de Poitiers du prétendu saint nombril, on n'a pas touché à ce reliquaire, et si la curiosité n'y a pas porté les yeux ou les mains : la facilité qu'on eut à l'ouvrir le pourrait faire soupçonner. Ce que je sais, c'est que M. de Châlons en ayant tiré, en présence de tous les assistans, ce qui y était enfermé, il vit trois morceaux de taffetas rouge usés et percés, enveloppés les uns dans les autres, dans lesquels il ne trouva que trois petits morceaux de pierre, dont l'un était lisse, comme du gravier, de même couleur et de même dureté, les deux autres comme des éclats d'une pierre jaunâtre, graveleuse et friable, avec d'autres grains de très-petit volume, de même qualité et de même couleur.

» Vous jugez bien, Monsieur, quelle fut la surprise et la consternation des assistans, quand ils virent qu'au lieu d'une relique précieuse, d'un sacré dépôt, comme ils l'appelaient, ils ne trouvèrent qu'un peu de gravier. On eut beau recourir aux lunettes, les objets purent être grossis, mais ils ne changèrent pas pour cela de nature, et on reconnut que l'oracle de la rue des Marmousets n'était pas infaillible. On n'en demeura pas là ; on fit venir sur-le-champ le sieur Chèvre, qui, par sa profession d'accoucheur, et d'accoucheur habile, pouvait mieux connaître les parties du corps humain et la nature des vaisseaux ombilicaux ; il assura, en pleine assemblée, que ce ne pouvait être, ni n'avait ja-

mais été un nombril d'enfant, et il satisfit si solidement à toutes les questions qu'on lui proposa, que tous les assistans, et même les chanoines, furent désabusés, souffrirent, sans la moindre opposition, que monsieur l'évêque emportât ce gravier dans une boîte d'argent, et le reconduisirent avec les mêmes honneurs qu'ils lui avaient rendus en le recevant. »

Néanmoins, les notables Châlonnais, paroissiens de Notre-Dame-en-Vaux, et le clergé de la paroisse firent au prélat une remontrance imprimée. Ils redemandaient leur sainte relique. Cette affaire fit beaucoup de bruit, un peu de scandale ; mais la relique n'a pas reparu depuis.

JONAS. — « En sortant de l'abbaye de Fécamp, j'entrai dans une église voisine, où je vis un vieux matelot à genoux devant une figure de triton, tel qu'Ovide le dépeint, à barbe limoneuse et à queue de poisson. Étonné de trouver cet emblème mythologique dans un temple chrétien, j'attendis que le matelot eût fini sa prière, et je lui demandai quel était le personnage pour lequel il paraissait avoir tant de dévotion. « Mon-
» sieur, me dit-il, c'est un grand saint qui jadis
» tomba dans la mer, et fut, par la grâce du Sei-
» gneur, changé en poisson. Tous les marins ont
» confiance dans son intercession, et comme je
» pars demain pour Cherbourg, je suis venu l'in-
» voquer. . . » C'était Jonas (1).

---

(1) *Voyage de Cadet de Gassicourt en Normandie*, tome I, page 88.

LOUIS, — évêque de Toulouse. — *Supplément à l'article.* — On conserve à Marseille un débris de son testament, son quatrième bras et ses habits épiscopaux.

Lorsqu'Alphonse le magnanime eut livré Marseille au pillage, il emporta sur sa galère le corps de saint Louis, disant qu'il n'était pas juste de le laisser dans une ville ruinée. Des matelots ayant tenté de dérober le corps et le calice du saint, Alphonse les fit pendre sur-le-champ. Durant la traversée, il s'éleva une tempête; des prêtres dirent au prince que c'était une punition du ciel, parce qu'il avait dérobé les reliques de Louis. « Le saint ne peut pas se fâcher contre moi, répondit Alphonse, puisque je ne l'emmène que pour le loger plus commodément. » Les Marseillais, trouvant qu'ils avaient tout perdu, non dans le sac de leur ville, mais dans le vol de leurs reliques, envoyèrent une ambassade au roi Alphonse, qui ne leur rendit pas les saints ossemens; c'est pourquoi ils en firent qui, quoique doubles, opèrent des miracles (2).

MANNE. — *Supplément à l'article.* — Il est vrai que, par la permission de Dieu, on conserva dans le tabernacle quelque peu de la manne du désert, comme un souvenir du prodige qui

---

(2) Ruffi, *Histoire de Marseille*, liv. IX.

avait nourri quarante ans les Israélites. Mais cette manne devait-elle faire des miracles ? elle en fit pourtant à Arras. Lorsque l'évêque Noailles voulut examiner le prétendu nombril de Châlons-sur-Marne (1), on lui représenta qu'il devait craindre le sort d'un évêque d'Arras, qui devint aveugle au moment où il tenta d'ouvrir le vase qui renfermait la sainte manne qu'il souhaitait de visiter (2).

MARIEN, — solitaire de la forêt d'Entraigues, mort vers le sixième siècle. Après son trépas, les villes de Chambon et d'Evaux en Auvergne, se disputèrent son corps. On termina les altercations en plaçant le cercueil de saint Marien sur une charrette, à laquelle on attela deux bœufs indomptés. On convint que le saint corps appartiendrait aux habitans du lieu où les bœufs s'arrêteraient librement. Cette proposition fut adoptée. Les bœufs prirent la route de Chambon ; mais il fallait nécessairement passer par Evaux pour arriver à l'autre ville. Les habitans suivaient avec une inquiétude religieuse. Le char s'avance près des murs d'Evaux. S'y arrêtera-t-il ? Les bœufs sans entrer dans la ville, en cotoyent les murs et suivent la route de Chambon. Alors ceux

---

(1) Voyez le Supplément à l'article *Jésus-Christ.*

(2) Le P. Lebrun, *Histoire des pratiques superstitieuses*, tome IV, page 323.

d'Evaux, désespérés, remplissent l'air de gémissemens, tandis que leurs adversaires poussent des cris de joie, et font retentir les échos de leurs chants d'allégresse. Ce concert flattait infiniment les oreilles du saint; mais il penchait pour ceux d'Evaux : on dit même qu'il ne feignit de diriger le char vers Chambon, que pour éprouver combien il était aimé.

Bientôt tout changea de face. Les bœufs inspirés, qui semblaient avoir abandonné Evaux, tournèrent brusquement à droite, entrèrent dans cette ville, et s'arrêtèrent à la porte de l'église. Les habitans de Chambon se retirèrent confus et désespérés; et ceux d'Evaux témoignèrent, par mille actions de grâce, tout le plaisir que leur causait cet heureux événement.

On voit toujours, à une lieue d'Evaux, les ruines d'une chapelle qui porte le nom de saint Marien, et qui lui servait d'oratoire : les habitans vont, le 10 d'octobre de chaque année, boire l'eau d'une fontaine, qui a surtout la vertu de guérir la fièvre (1).

MAXIMILIEN-HERCULE. — On trouva à Marseille le corps de cet empereur, vers le milieu du onzième siècle. Il s'était conservé sans corruption, frais et vermeil, dans une liqueur odorante. Sans l'inscription, c'eût été un corps saint.

---

(1) M. Dulaure, *Description de l'Auvergne.*

L'archevêque d'Arles le fit jeter à la mer ; et un vieux chroniqueur rapporte qu'à l'endroit où on le jeta on vit long-temps des tourbillons de fumée et des colonnes de flammes (1).

NOTRE-DAMES. — *Supplément à l'article.* L'image de la Vierge qu'on révérait à Orcival, en Auvergne, est une petite statue qui fut, dit-on, sculptée par saint Luc. On la promenait avec confiance dans les temps de calamité.

On lit, dans l'histoire de sainte Lidwine, qu'un marchand ayant apporté à Schiedam une image en bois de la Sainte Vierge, qu'il voulait aller vendre à Anvers, il la fit mettre dans un vaisseau pour le transport ; mais l'image devint si pesante, que vingt hommes des plus robustes ne la purent soulever, et qu'il fallut la laisser à Schiedam, où elle fit de très-grands miracles.

Les femmes sonnent toujours les cloches de Notre-Dame de Liesse pour avoir des enfans.

Au siége de Mézière, en 1814, une bombe tomba sur la chapelle d'une Notre-Dame, célèbre dans le pays, et s'arrêta dans la voûte, suspendue entre deux pierres par ses anses, à peu près au-dessus de la tête de l'image. Ce phénomène, qui est peut-être un effet du hasard, ou une œuvre de sacristain, est toujours admiré comme un miracle.

On vénère aussi à Bellinzone, chez les bons

(1) Chronicon Novalicense, liv. V, ap. And. Duchesne.

Suisses, une image de la Vierge peinte par saint Luc, perdue en Turquie, retrouvée à Rome, et apportée par un ange dans la chapelle où elle reçoit un culte.

NOTRE-DAME-LA-GRANDE DE POITIERS.

L'église de Notre-Dame-la-Grande, à Poitiers, était autrefois dédiée à saint Nicolas ; un miracle la mit sous la protection de la Sainte Vierge. On remarque à l'entrée du chœur une colonne de six à sept pieds, sur laquelle est gravé un cœur surmonté d'un arbrisseau. Cette colonne a été élevée, dit-on, sur le tombeau d'un jeune homme qui mourut de douleur et de repentir auprès d'une femme de mauvaise vie. Bouchet raconte que ce jeune homme, ayant été inhumé en terre profane, il s'éleva quelques jours après, sur le lieu de sa sépulture, un rosier garni de fleurs. On découvrit la tombe, et on lui trouva dans la bouche un billet portant le nom de Marie. Ce nom, qui pouvait être celui de la femme débauchée auprès de laquelle il était mort, fut regardé comme le nom de la mère de Dieu. Le miracle parut suffisamment prouvé ; on éleva la colonne dont nous avons parlé ; et ce fut à cette occasion que cette église reçut le nom de Notre-Dame, au lieu de celui de saint Nicolas qu'elle portait auparavant.

Un autre miracle confirma, à cette église, le titre de Notre-Dame. Les Anglais étant devant Poitiers, parvinrent à séduire le clerc du maire

de cette ville, qui s'engagea à leur livrer une des portes : il éveilla son maître à quatre heures du matin, et lui demanda les clefs de la ville, sous prétexte de laisser sortir un officier qui devait aller trouver le roi Philippe. Le maire chercha inutilement les clefs sous le chevet de son lit. Il se leva avec précipitation, fit prendre les armes aux bourgeois, et courut remercier Dieu, dans l'église de Notre-Dame, d'avoir eu le temps de prévenir la trahison.

En faisant sa prière devant la Vierge, il s'aperçut que cette statue tenait les clefs de la ville dans ses mains et les lui présentait. Les cris de miracle se firent entendre de toutes parts, et personne n'osa douter que la sainte Vierge ne fût venue, prendre elle-même, sous le chevet du maire, les clefs de la ville, pour les remettre entre les mains de sa statue.

Des critiques diront peut-être que ce miracle aurait pu s'opérer d'une manière plus simple et aussi avantageuse aux habitans de Poitiers. Mais les chanoines de Notre-Dame-la-Grande n'en auraient pas retiré le même profit. C'est à cette occasion qu'ils durent plusieurs priviléges, et surtout celui de garder les clefs de la ville, d'exercer la justice pendant les trois jours des Rogations, et de délivrer tous les ans un prisonnier (1).

---

(1) M. Dulaure, tome IV, page 126, de la *Description des principaux lieux de France.*

ORIFLAMME. — *Supplément à l'article.* On garde à la cathédrale de Brescia une relique que les moines appellent l'oriflamme de Constantin. On ne la montre jamais entièrement. Le sacristain qui raconta au voyageur Misson les vertus de cette relique, lui dit seulement que c'était une croix bleue de matière inconnue, et que cette croix était la même qui apparut autrefois à Constantin lorsqu'il allait combattre Maxence. On croit que c'est le Labarum (1).

PATRONAGES. — Il y aurait un gros volume à faire sur ce sujet. Nous avons indiqué déjà divers patronages, dans les différens articles des saints. On nous permettra d'en rassembler ici un petit nombre, dont quelques-uns seront peut-être répétés.

Saint Acaire ou Achard mitige les personnes acariâtres. Saint Adelme et saint Robert d'Arbrissel donnent la continence. Sainte Afre est patronne des femmes qui tiennent comme elle une mauvaise maison. Elle fut martyrisée en Espagne avec trois de ses filles de joie et la servante de ces demoiselles.

Saint Agapet guérit les coliques venteuses. Saint Agile protége les piétons. Saint Agobart ou Aiguebaud garantit du nouement de l'aiguillette. Saint Aignan ou Tignan préserve de la teigne. Saint Andoche est le patron de ceux qui gardent les

(1) Misson, tome III, page 14.

canards. Sainte Anne, qui fait retrouver les choses perdues, est la patronne des palefreniers. Saint Antoine protége les pourceaux. Saint Atourni guérit les étourdissemens. Sainte Apolline et saint Médard guérissent le mal de dents.

Sainte Aye, fêtée à Mons, est la patronne des plaideurs. Saint Blanchard est patron des blanchisseuses ; saint Boniface donne l'embonpoint ; sainte Barbe protége les arquebusiers et les chasseurs ; elle veille aux magasins à poudre.

Saint Benezet est le patron des architectes-pontifes ; saint Cloud guérit les boutons de la peau ; saint Crépin et saint Crespinien sont les patrons des cordonniers ; saint Clair et sainte Claire, sainte Flaminie de Clermont, sainte Othilie, guérissent les maux des yeux ; saint Claude est invoqué par ceux qui boitent ; saint Cassien est le patron des greffiers. Les maîtres d'école se recommandent à un autre saint qui porte le même nom.

Saint Cyr est le patron des ciriers ; saint Étanche et saint Fiacre guérissent les hémorroïdes. Ce dernier est aussi le patron des jardiniers ; saint Eutrope est invoqué par les hydropiques ; saint Éloi est le patron de tous les états qui emploient la forge et l'enclume ; saint Fort ou Guinefort délivre des faiblesses ; sainte Gertrude chasse les souris et les rats ; saint Genou guérit de la goutte ; saint Jean délivre du mal caduc ; Job ôte la galle ; saint Just est le patron des cuisiniers, parce qu'il préside aux jus ou sauces.

Saint Liénard est le patron des prisonniers ; saint Léger est imploré par ceux qui sont trop gras ; saint Loup donne de bonnes jambes ; saint Mathurin rend la raison à ceux qui l'ont perdue.

La Madeleine est la patronne des cardeurs de laine ; saint Mammard guérit les douleurs de mamelles ; saint Michel est le patron des boulangers, parce qu'ils font des miches.

Saint Main ou Méen guérit la galle des mains, qu'on appelle pour cela le mal-saint-Main, comme on nomme l'épilepsie le mal-saint-Jean ; saint Ouen rend l'ouïe aux sourds ; sainte Pétronille ôte les fièvres ; saint Roch et saint Sébastien guérissent de la peste ; saint Rabboni, qui rend les maris meilleurs, est le patron des femmes malheureuses et persécutées par un époux crédule et barbare.

Ceux qui ont la toux, invoquent la Toussaint ; saint Vandelin garde les oies ; saint Waast et saint Victor sont les patrons des meuniers ; saint Paterne ou Paternel, invoqué surtout à Vannes, donne des enfans aux femmes stériles, comme saint Guignolé et quelques autres.

Sainte Rolende, très-célèbre à Liége, délivre de la colique et de la pierre : sainte Lidwina est invoquée par les gens pouris. Les procureurs même ont un patron, quoiqu'on ait dit le contraire. C'est saint Eustache (1) qui est aussi le patron des aubergistes. Saint Benoît est le patron

(1) Et à Rome dans les processions générales du clergé romain, les procureurs marchent sous la bannière de St Eustache.

des notaires ; saint Yves le patron des avocats ; saint Thomas le patron des secrétaires et copistes; saint Luc le patron des peintres ; saint Léonard le patron des graveurs ; saint Georges le patron des serruriers ; saint Laurent le patron des postillons ; sainte Luce , qui traite aussi les maladies des yeux, la patronne des cochers ; saint Vincent le patron des vignerons et des charretiers; saint Anastase le patron des messagers ; saint Barthélemi le patron des tanneurs ; saint Sylvestre le patron des cabaretiers ; saint Sébastien le patron des merciers ; saint Cosme et saint Damien les patrons des médecins ; saint Pantaléon le patron des fourreurs ; saint Bonhomme le patron des savetiers ; saint Joseph le patron des charpentiers ; saint Grégoire le patron des maçons ; saint Nicolas le patron des enfans et des amoureux , etc. , etc. , etc. *Voyez l'introduction.*

PIERRE DE DRAGON. — Il y a , dans une maison de Lucerne , une pierre de dragon , qui est une des plus grandes raretés qu'on puisse voir. Un paysan la trouva , en fauchant un pré. Ayant vu un dragon horrible qui passa dans l'air à côté de lui , il tomba en défaillance , et vit en se relevant , dans du sang caillé que ce dragon avait répandu , une pierre qu'il ramassa. Elle demeura dans sa maison durant trois générations , et depuis elle passa à un bourgeois de Lucerne. Elle est plus dure que le marbre , et aucun fer n'y peut faire la moindre brêche ; elle est ronde , à peu

près comme un globe partagé en trois zones. Les deux bouts sont bruns, le milieu est blanc, tirant sur le jaune ; elle pèse neuf onces ; on lui attribue des propriétés admirables pour guérir diverses maladies, comme la peste, les pertes de sang, et autres (1).

RESTITUTE. — Son corps était à Sora, au royaume de Naples. Dans une irruption des Sarrazins, sous le pape Léon IV, on le transporta à Rome; de là on l'amena à Mareuil auprès d'Amiens. Mais le voyage ne devait pas se faire sans miracles. Le fils de l'aubergiste, chez qui le porteur des reliques logea à Florence, étant mort pendant la nuit, on lui fit toucher le corps de sainte Restitute, et aussitôt il ressuscita.

En traversant une petite campagne du Soissonnais, on déposa un moment le cercueil de la sainte, dans un endroit où parut incontinent une fontaine miraculeuse ; on apporta en même temps un enfant mort-né qui recouvra tout d'un coup la vie ; et comme on allait lever la châsse pour aller plus loin, l'enfant cria d'une voix intelligible : *arrêtez ici*. Le saint corps devint aussitôt tellement pesant, qu'il fallut lui bâtir une église dans ce lieu même, qui s'est appelé *Arcy* à cause du cri de l'enfant.

Nous ne dirions pas si le corps de sainte Restitute y est toujours ; mais sa fontaine remet dans leur bon sens ceux qui ont l'esprit aliéné (2).

---

(1) Bruzen de la Martinière, au mot *Lucerne*.
(2) Le père Giry, tome I, page 1445.

SOLANGE, — vierge martyre, patronne du Berry. Son histoire est une copie assez gauche de la légende de sainte Geneviève. Elle fait également le beau temps et la pluie.

Un jour, deux hommes qui menaient une vie déréglée osèrent se présenter pour porter sa châsse. Il leur fut impossible de remuer la sainte.

En 1631, un des porteurs de la châsse s'étant mis à jurer, le brancard s'appesantit sur son épaule, si bien qu'il se sentit près d'être écrasé. Il se hâta de demander pardon à Dieu et à la sainte; et peu à peu il reprit la faculté de continuer sa marche.

Le père Giry conte qu'en 1635, un calviniste se raillant des prières qu'on faisait en portant les sacrés ossemens de Solange pour avoir de la pluie, la sainte ferma incontinent la bouche de l'impie en faisant pleuvoir.

URSULE. — *Supplément à l'article.* — Sainte Avoye, l'une des compagnes de sainte Ursule, avait des corps à Paris et ailleurs. Elle apparut autrefois à quelques bonnes gens de Pleumelec au diocèse de Vannes, et s'arrêta au bord de la mer sur une pierre qui a fait depuis des miracles. On vénère aussi dans le voisinage une fontaine sanctifiée par sainte Avoye. Lorsqu'un enfant ne peut pas marcher, on le pose sur cette pierre, qui est creuse par le milieu; on le plonge ensuite dans la fontaine: on assure que cette cérémonie l'affermit sur ses jambes.

On révérait aussi sainte Avoye à Meulan, où elle était pareillement invoquée pour les enfans privés de la faculté de marcher, et pour la conversion des pécheurs endurcis (1).

(1) Le père Giry, tome I, page 1346.

FIN DU SUPPLÉMENT.

TRAITÉ

DES RELIQUES,

PAR JEAN CALVIN.

TRAITÉ

DES RELIQUES,

OU

AVERTISSEMENT TRÈS-UTILE

Du grand profit qui reviendrait à la chrétienté, s'il se faisait inventaire de tous les corps saints et reliques, qui sont tant en Italie qu'en France, Allemagne, Espagne, et autres royaumes et pays.

PAR JEAN CALVIN.

« Les corps des saints martyrs et des autres saints qui sont avec Jésus-Christ, doivent être révérés par les fidèles, Dieu faisant beaucoup de bien aux hommes par le moyen de leurs reliques ; et ceux qui soutiennent qu'il ne faut ni révérer ni honorer les reliques des saints, et qui disent que les reliques et les images ne portent aucun secours aux chrétiens, doivent être damnés expressément, comme l'église les a toujours damnés depuis long-temps, et les damne encore aujourd'hui. »

Décret du concile de Trente.

Comme il est devenu impossible de se procurer aucune édition du *Traité des Reliques*, que les curieux recherchent avec tant de soin, nous avons cru faire plaisir au lecteur en le réimprimant ici.

Nous ne ferons ni l'examen, ni l'apologie de ce petit chef-d'œuvre. Le lecteur en sentira tout le mérite.

D'ailleurs nous l'avons déjà employé, en très-grande partie, dans les divers articles du dictionnaire. Mais nous pensons qu'on aimera à pouvoir le lire de suite et dans toute la pureté du texte, où nous n'avons corrigé que des fautes de typographie, et des noms estropiés. On s'est permis encore d'adoucir l'orthographe de quelques vieux mots.

TRAITÉ

DES RELIQUES.

Saînt Augustin, au livre qu'il a intitulé *Du labeur des moines*, se complaignant d'aucuns porteurs de rogatons, qui déjà de son temps exerçaient foire vilaine et déshonnête, portant çà et là des reliques de martyrs, ajoute, *voire si ce sont reliques de martyrs....* par lequel mot il signifie que dès lors il se commettait de l'abus et tromperie, en faisant accroire au simple peuple que des os recueillis çà et là étaient os de saints. Puisque l'origine de cet abus est si ancienne, il ne faut douter qu'il n'ait bien été multiplié, cependant, par si long temps. Même vu que le monde s'est merveilleusement corrompu depuis ce temps-là, et qu'il est décliné toujours en empirant, jusqu'à ce qu'il est venu en l'extrémité, où nous le voyons.

Or le premier vice, et comme racine du mal, a été, qu'au lieu de chercher Jésus-Christ en sa parole, en ses sacremens et en ses grâces spirituelles, le monde, selon sa coutume, s'est amusé à ses robes, chemises et drapeaux : et en ce faisant, a laissé le principal, pour suivre l'accessoire. Semblablement a-t-il fait des apôtres, mar-

tyrs et autres saints. Car au lieu de méditer leur vie, pour suivre leur exemple, il a mis toute son étude à contempler et tenir comme en trésor leurs os, chemises, ceintures, bonnets et semblables fatras.

Je sais bien que cela a quelque espèce et couleur de bonne dévotion et zèle, quand on allègue qu'on garde les reliques de Jésus-Christ pour l'honneur qu'on lui porte, et pour en avoir meilleure mémoire, et pareillement des saints. Mais il fallait considérer ce que dit saint Paul : Que tout service de Dieu inventé en la tête de l'homme, quelque apparence de sagesse qu'il ait, n'est que vanité et folie, s'il n'a meilleur fondement et plus certain que notre semblant. Outre plus, il fallait contrepeser le profit qui en peut venir avec le danger : et en ce faisant, il se fût trouvé que c'était une chose bien peu utile, ou du tout superflue et frivole, que d'avoir ainsi des reliquaires ; au contraire qu'il est bien difficile, ou du tout impossible que de là on ne décline petit à petit à idolâtrie. Car on ne se peut tenir de les regarder et manier sans les honorer ; et en les honorant, il n'y a nulle mesure qu'incontinent on ne leur attribue l'honneur qui était dû à Jésus-Christ. Ainsi, pour dire en bref ce qui en est, la convoitise d'avoir des reliques n'est quasi jamais sans superstition; et qui pis est, elle est mère d'idolâtrie, laquelle est ordinairement conjointe avec.

Chacun confesse que ce qui a ému Notre-Seigneur à cacher le corps de Moïse, a été de peur

que le peuple d'Israël en abusât en l'adorant (1). Or, il convient étendre ce qui a été fait en un saint à tous les autres; vu que c'est une même raison. Mais encore que nous laissions là les saints, avisons ce que dit saint Paul de Jésus-Christ même. Car il proteste de ne le connaître plus selon la chair, après sa résurrection, admonestant par ces mots que tout ce qui est charnel en Jésus-Christ se doit oublier et mettre en arrière, afin d'employer et mettre toute notre affection à le chercher, et posséder selon l'esprit. Maintenant donc, de prétendre que c'est une belle chose d'avoir quelque mémorial tant de lui que des saints, pour nous inciter à dévotion : qu'est-ce sinon une fausse couverture, pour farder notre folle cupidité qui n'est fondée en nulle raison? Et même quand il semblerait avis que cette raison fût suffisante, puis qu'elle répugne apertement à ce que le saint Esprit a prononcé par la bouche de saint Paul, que voulons-nous plus? Combien qu'il n'est là métier de faire longue dispute sur ce point : à savoir s'il est bon ou mauvais d'avoir des reliques, pour les garder seulement comme choses précieuses, sans les adorer. Car ainsi que nous avons dit, l'expérience montre que l'un n'est presque jamais sans l'autre.

Il est bien vrai que saint Ambroise (2), par-

---

(1) Genèse, chap. 34, p. 5.

(2) En l'oraison de la mort de Théodosius.

lant d'Hélène, mère de Constantin empereur, laquelle avec grande peine et gros dépens, chercha la croix de Notre-Seigneur, dit qu'elle n'adora sinon le Seigneur qui y avait été pendu, et non pas le bois. Mais c'est une chose bien rare, d'avoir le cœur adonné à quelques reliques que ce soit, qu'on ne se contamine et pollue, quant et quant, de quelque superstition.

Je confesse qu'on ne vient pas du premier coup à idolâtrie manifeste, mais petit à petit on vient d'un abus à l'autre, jusqu'à ce qu'on trébuche en l'extrémité. Tant y a que le peuple qui se dit chrétien est venu jusque-là, qu'il a pleinement idolâtré en cet endroit, autant que firent jamais païens. Car on s'est prosterné et agenouillé devant les reliques, tout ainsi que devant Dieu : on leur a allumé torches et chandelles, en signe d'hommage ; on y a mis sa fiance ; on a là eu son recours, comme si la vertu et la grâce de Dieu y eût été enclose. Si l'idolâtrie n'est sinon transférer l'honneur de Dieu ailleurs, nierons-nous que cela ne soit idolâtrie?

Et ne faut excuser que ça été un zèle désordonné de quelques rudes et idiots, ou de simples femmes. Car ça été un désordre général, approuvé de ceux qui avaient le gouvernement et conduite de l'église : et même on a colloqué les os des morts, et toutes autres reliques sur le grand autel, au lieu le plus haut et le plus éminent, pour les faire adorer plus authentiquement. Voilà donc comme la folle curiosité qu'on a eue du commencement

à faire trésor de reliques, est venu en cette abomination toute ouverte, que non-seulement on s'est détourné du tout de Dieu, pour s'amuser à choses corruptibles et vaines (1), mais que par sacrilége exécrable, on a adoré les créatures mortes et insensibles, au lieu du seul Dieu vivant.

Or comme un mal n'est jamais seul, qu'il n'en attire un autre : ce malheur est survenu depuis qu'on a reçu pour reliques, tant de Jésus-Christ que de ses saints, je ne sais quelles ordures, où il n'y a raison ni propos : et que le monde a été si aveuglé, que quelque titre qu'on imposât à chaque fatras qu'on lui présentait, il l'a reçu sans jugement ni inquisition aucune. Ainsi quelque os d'âne ou de chien, que le premier moqueur ait voulu mettre en avant pour os de martyr, on n'a point fait difficulté de le recevoir bien dévotement. Autant en a-t-il été de tout le reste, comme il sera traité ci-après.

De ma part, je ne doute pas que ce n'ait été une juste punition de Dieu. Car puisque le monde était enragé après les reliques, pour en abuser en superstition perverse, c'était bien raison que Dieu permît qu'après un mensonge un autre survînt. C'est ainsi qu'il a accoutumé de se venger du déshonneur qui est fait à son nom, quand on transporte sa gloire ailleurs. Pourtant, par ce qu'il y a tant de fausses reliques et controuvées, tout

(1) *Pauli ad Rom.*, cap. 25.

cela n'est venu d'autre cause, sinon que Dieu a permis que le monde fût doublement trompé et déchu, puisqu'il aimait tromperie et mensonge.

C'était l'office des chrétiens de laisser les corps des saints en leur sépulcre, pour obéir à cette sentence universelle, *que tout homme est poudre et retournera en poudre* (1); non pas de les élever en pompe et somptuosité pour faire une résurrection devant le temps. Cela n'a pas été entendu; mais au contraire, contre l'ordonnance de Dieu, on a déterré les corps des fidèles, pour les magnifier en gloire, au lieu qu'ils devaient être en leur couche et lieu de repos, en attendant le dernier jour. On a appété de le savoir, et on a là mis sa fiance : on les a adorés, on leur a fait tous signes de révérence. Et qu'en est-il advenu? Le diable, voyant telle stupidité, ne s'est point tenu content d'avoir déchu le monde en une sorte, mais a mis en avant cette autre déception, de donner titres de reliques des saints à ce qui était du tout profane. Et Dieu par sa vengeance a ôté sens et esprit aux crédules : tellement que sans enquerir plus outre, ils ont accepté tout ce qu'on leur présentait, sans distinguer entre le blanc ou le noir.

Or, pour le présent, mon intention n'est pas de traiter quelle abomination c'est d'abuser des reliques, tant de Notre-Seigneur que des saints, en telle sorte qu'on a fait jusqu'à cette heure, et

(1) *Genèse*, chap. 3, 14.

comme on fait en la plupart de la chrétienté. Car il faudrait un livre propre pour déduire cette matière ; mais pour ce que c'est une chose notoire que la plupart des reliques qu'on montre partout sont fausses, et ont été mises en avant par moqueries, qui ont impudemment abusé le pauvre monde, je me suis avisé d'en dire quelque chose, afin de donner occasion à un chacun d'y penser et prendre garde.

Car quelquefois nous approuvons une chose à l'étourdie, d'autant que notre esprit est préoccupé : tellement que nous ne prenons le loisir d'examiner ce qui en est, pour asseoir bon et droit jugement, et ainsi nous faillons par faute d'avis. Mais quand on nous avertit, nous commençons à y penser, et sommes tous ébahis comment nous avons été si faciles et légers à croire ce qui n'était nullement probable. Ainsi en est-il advenu en cet endroit. Car, par faute d'avertissement, chacun étant préoccupé de ce qu'il oit dire : voilà le corps d'un tel saint, voilà ses souliers, voilà ses chausses, se laisse persuader que ainsi est. Mais quand j'aurai remontré évidemment la fraude qui s'y commet, quiconque aura un peu de prudence et raison, ouvrira lors les yeux, et se mettra à considérer ce qui jamais ne lui était venu en pensée. Combien que je ne puis pas faire en ce livret ce que je voudrais bien : car il serait besoin d'avoir registres de toutes parts, pour savoir quelles reliques on dit qu'il y a en chacun lieu, afin d'en faire comparaison. Et alors on connaîtrait que chaque apôtre

aurait plus de quatre corps (1), et chaque saint pour le moins deux ou trois : autant en serait-il de tout le reste. Bref, quand on aurait tout amassé en un monceau, il n'y aurait celui qui ne fût étonné, voyant la moquerie tant sotte et lourde, laquelle néanmoins a pu aveugler toute la terre.

Je pensais que, puisqu'il n'y a si petite église cathédrale qui n'ait comme une fourmilière d'ossemens, et autres tels menus fatras, que serait-ce si on assemblait toute la multitude de deux ou trois mille évèchés, de vingt ou trente mille abbayes, de plus de quarante mille couvens, de tant d'églises paroissiales et de chapelles ?

Mais encore le principal serait de les visiter et non pas nommer seulement. Car on ne les connaît point toutes à nommer. En cette ville (Genève), on avait, ce disait-on, le temps passé, un bras de saint Antoine. Quand il était enchâssé, on le baisait et adorait : quand on le mit en avant, on trouva que c'était le membre d'un cerf.

Il y avait, au grand autel, de la cervelle de saint Pierre. Pendant qu'elle était en châsse, on n'en faisait nul doute; car c'eût été un blasphême de ne s'en fier au billet. Mais quand on éplucha le nid, et qu'on y regarda de plus près, on y trouva que c'était une pierre ponce.

Je pourrais réciter beaucoup de semblables exemples ; mais ceux-ci suffiront, pour donner à entendre combien on découvrirait d'ordure, si on

---

(1) Ils en ont bien davantage. Voyez leurs articles.

faisait une fois une bonne visitation universelle de toutes les reliques d'Europe : voire avec prudence, pour savoir discerner.

Car plusieurs en regardant un reliquaire ferment les yeux par superstition, afin, en voyant, de ne voir goutte : c'est-à-dire, qu'ils n'osent pas jeter l'œil à bon escient, pour considérer ce que c'est. Ainsi que plusieurs, qui se vantent d'avoir vu le corps de saint Claude tout entier (1), ou d'un autre saint, n'ont jamais eu cette hardiesse de lever la vue pour regarder ce que c'était. Mais celui qui aurait la liberté de voir le secret, et l'audace d'en user, en saurait bien à dire autrement. Autant en est-il de la tête de la Madelaine, qu'on montre près de Marseille, avec le morceau de pâte ou de cire attachée sur l'œil. On en fait un trésor, comme si c'était un Dieu descendu du ciel : mais si on en faisait l'examen (2), on trouverait clairement la fourbe.

Ce serait donc une chose à désirer que d'avoir certitude de toutes les fariboles qu'on tient çà et là pour reliques : ou bien, au moins, d'en avoir un registre et dénombrement, pour montrer combien il y en a de fausses. Mais puisqu'il n'est possible de ce faire, je souhaiterais d'avoir seulement l'inventaire de dix ou douze villes : comme de Paris, Toulouse, Reims, Poitiers. Quand je

(1) Il fut brûlé par les ligueurs. Mais on publia ensuite qu'on l'avait retrouvé, et on fit vénérer quelques ossemens. Il était à Genève et ailleurs.

(2) Quelques-uns prétendent que ce n'était qu'une tête de carton.

n'aurais que cela, si verrait-on encore de merveilleuses garennes : ou pour le moins, ce serait une boutique bien confuse. Et est un souhait que j'ai accoutumé de faire souvent, que de pouvoir recouvrer un tel répertoire. Toutefois pour ce que cela me serait aussi trop difficile, j'ai pensé à la fin qu'il valait mieux donner ce petit avertissement qui s'ensuit, afin de réveiller ceux qui dorment, et les faire penser ce que peut être du total, quand en une bien petite portion, il se trouve tant à redire. J'entends, quand on aura trouvé tant de mensonge en ce que je nommerai des reliquaires, qui n'est pas à peu près la millième partie de tout ce qui s'en montre : que pourra-t-on estimer du reste? Davantage, s'il appert manifestement que celles qu'on a tenues pour les plus certaines ayent été fraudulensement controuvées, que pourra-t-on penser des plus douteuses?

Et plût à Dieu que les princes chrétiens pensassent un peu à cela. Car leur office serait de ne permettre point leurs pauvres sujets être ainsi séduits, non-seulement par fausse doctrine, mais visiblement, en leur faisant accroire que vessies de belier sont lanterne, comme dit le proverbe. Car ils auront à rendre compte à Dieu de leur dissimulation, s'ils se taisent en le voyant : et leur sera une faute bien chèrement vendue, que d'avoir permis qu'on se moquât de Dieu, où ils pouvoient donner remède.

Quoi qu'il en soit, j'espère que ce petit traité servira à tous, donnant occasion à un chacun de

penser en son endroit, à ce que le titre porte. C'est que si on avait un rôle de toutes les reliques qui se trouvent au monde, on verrait clairement, combien on aurait été aveuglé par ci-devant et quelles ténèbres et stupidité il y aurait eu par toute la terre.

De Jésus-Christ.

Commençons donc par Jésus - Christ, duquel, pour ce qu'on ne pouvait dire qu'on eût le corps naturel (car du corps miraculeux, ils ont bien trouvé la façon de le forger, voire en tel nombre, et toutes et quantes fois que bon leur semblerait), on a amassé au lieu mille autres fatras pour suppléer ce défaut. Combien encore qu'on n'a point laissé échapper le corps de Jésus-Christ, sans en retenir quelque lopin. Car outre les dents et les cheveux, l'abbaye de Charroux, au diocèse de Poitiers, se vante d'avoir le prépuce : c'est-à-dire, la peau qui lui fut coupée à la circoncision. Je vous prie, d'où est ce que leur est venue cette peau? L'évangéliste saint Luc récite bien, que Notre-Seigneur Jésus a été circoncis (1) : mais que la peau ait été serrée, pour la réserver en relique, il n'en fait point de mention ; toutes les histoires anciennes n'en disent mot. Et par l'espace de cinq cents ans, il n'en a jamais été parlé en l'église chrétienne. Où est-ce donc qu'elle était cachée, pour la retrouver si soudainement? Davantage, comment eût-elle volé

(1) Luc, chap. 2, 22.

jusqu'à Charroux? Mais pour le prouver ils disent qu'il en est tombé quelques gouttes de sang. Cela est leur dire, qui aurait métier de probation. Par quoi on voit bien que ce n'est qu'une moquerie.

Toutefois, encore que nous leur concédions que la peau qui fut coupée à Jésus-Christ, ait été gardée, et qu'elle puisse être ou là, ou ailleurs, que dirons-nous du prépuce qui se montre à Rome, à Saint-Jean-de-Latran? Il est certain, que jamais il n'y en a eu qu'un. Il ne peut donc être à Rome et à Charroux tout ensemble. Ainsi voilà une fausseté toute manifeste (1).

Il y a puis après le sang, duquel il y a eu grands combats. Car plusieurs ont voulu dire qu'il ne se trouvait point de sang de Jésus-Christ, sinon miraculeux. Néanmoins il s'en montre de naturel en plus de cent lieux. En un lieu quelques gouttes, comme à la Rochelle en Poitou, que recueillit Nicodème en son gant, comme ils disent. En d'autres lieux, des fioles pleines, comme à Mantoue, et ailleurs. En d'autres à pleins gobelets, comme à Rome, à Saint-Eustache. Même on ne s'est pas contenté d'avoir du sang simple, mais il a fallu en avoir mêlé avec l'eau, comme il saillait de son côté quand il fut percé en la croix. Cette marchandise se trouve en l'église de Saint-Jean-de-Latran à Rome. Je laisse le jugement à chacun quelle certitude on en

---

(1) Il y avait cinq ou six autres prépuces. Voyez l'article *Jésus-Christ* et le supplément.

peut avoir, et même si ce n'est pas mensonge évident, de dire que le sang de Jésus-Christ ait été trouvé sept ou huit cents ans après sa mort, pour en répandre par tout le monde : vu qu'en l'église ancienne jamais il n'en a été fait mention.

Il y a puis après ce qui attouche au corps de Notre-Seigneur, ou bien tout ce qu'ils ont pu ramasser pour faire reliques en sa mémoire, au lieu de son corps. Premièrement la crèche, en laquelle il fut posé à sa nativité, se montre à Rome en l'église de Notre-Dame-la-Majeure. Là même, en l'église Saint-Paul, le drapeau dont il fut enveloppé ; combien qu'il y en a quelque lambeau à Saint-Salvador en Espagne. Son berceau est aussi-bien à Rome, avec la chemise que lui fit la vierge Marie sa mère. Item, en l'église Saint-Jacques à Rome, on montre l'autel sur lequel il fut posé au temple à sa présentation, comme s'il y eût eu lors plusieurs autels, ainsi qu'on en fait à la papauté tant qu'on veut. Ainsi en cela ils mentent sans couleur.

Voilà ce qu'ils ont eu pour le temps de l'enfance de Jésus-Christ. Il n'est jà métier de disputer beaucoup où c'est qu'ils ont trouvé tout ce bagage, si long-temps depuis la mort de Jésus-Christ. Car il n'y a nul de si petit jugement qui ne voie la folie. Par toute l'histoire évangélique, il n'y a pas un seul mot de ces choses. Du temps des apôtres jamais on n'en ouït parler. Environ cinquante ans après la mort de Jésus-Christ, Jérusalem fut saccagée et détruite. Tant de docteurs anciens ont

écrit depuis, faisant mention des choses qui étaient de leur temps, même de la croix et des clous, qu'Hélène trouva. De tout ce menu fatras ils n'en disent mot. Qui plus est, du temps de saint Grégoire, il n'est point question qu'il y eût rien de tout cela à Rome, comme on peut voir par ses écrits ; après la mort duquel, Rome a été plusieurs fois prise, pillée, et quasi du tout ruinée.

Quand tout cela sera considéré, que saurait-on dire autre chose, sinon que tout cela a été controuvé pour abuser le simple peuple ? Et de fait, les caffards, tant prêtres que moines, confessent bien qu'ainsi est, en les appelant *pias fraudes* ; c'est-à-dire, des tromperies honnêtes, pour émouvoir le peuple à dévotion.

Il y a puis après les reliques qui appartiennent au temps qui est depuis l'enfance de Jésus-Christ jusqu'à sa mort; entre lesquelles est la colonne où il était appuyé en disputant au temple, avec onze autres semblables du temple de Salomon. Je demande, qui leur a révélé que Jésus-Christ fut appuyé sur une colonne. Car l'évangéliste n'en parle point, en racontant l'histoire de cette dispute (1). Et n'est pas vraisemblable, qu'on lui donnât lieu comme à un prêcheur, vu qu'il n'était pas en estime, ni en autorité, ainsi qu'il appert. Outre plus, je demande, encore qu'il fût appuyé sur une colonne, comment est-ce qu'ils savaient que ce fût celle là. Tiercement d'où est-ce

(1) Voyez Luc, chap. 2.

qu'ils ont eu ces douze colonnes, qu'ils disent être du temple de Salomon?

Il y a puis après les cruches, où était l'eau que Jésus changea en vin, aux nôces de Cana en Galilée, lesquelles ils appellent hydries.

Je voudrais bien savoir qui en a été le gardien par si long-temps, pour les distribuer. Car il nous faut toujours noter cela, qu'elles ont été trouvées seulement huit cents ans, ou mille, après que le miracle a été fait. Je ne sais point tous les lieux où on les montre. Je sais bien qu'il y en a à Pise, à Ravenne, à Cluni, à Anvers, à Saint-Salvador, en Espagne. Mais sans en faire plus long propos, il est facile, par la vue seule, de les convaincre de mensonge. Car les unes ne tiennent point plus de cinq quartes de vin, tout au plus haut, les autres encore moins, et les autres tiennent environ un muid. Qu'on accorde ces flûtes, si on peut, et lors je leur laisserai leurs hydries, sans leur en faire controverse.

Mais ils n'ont pas été contens seulement du vaisseau, s'ils n'en avaient quant et quant le breuvage. Car à Orléans ils se disent avoir du vin, lequel ils nomment *de l'architriclin*; car pour ce que l'évangéliste saint Jean, récitant le miracle, parle de l'architriclin, qui est à dire maître d'hôtel, il leur a semblé que c'était le nom propre de l'époux : et entretiennent le peuple en cette bêtise. Une fois l'an, ils font lécher le bout d'une petite cuillère à ceux qui leur veulent apporter leur offrande, leur disant qu'ils leur donnent à

boire du vin que Notre-Seigneur fit au banquet. Et jamais la quantité ne s'en diminue, moyennant qu'on remplisse bien le gobelet.

Je ne sais de quelle grandeur sont ses souliers, qu'on dit être à Rome, au lieu nommé *Sancta sanctorum*, et s'il les a portés en son enfance, ou étant déjà homme. Et quand tout est dit, autant vaut l'un que l'autre. Car ce que j'ai déjà dit, montre suffisamment quelle impudence c'est de produire maintenant les souliers de Jésus-Christ, que les apôtres mêmes n'ont point eu de leur temps.

Venons à ce qui appartient à la cène dernière que Jésus-Christ fit avec ses apôtres. La table est à Rome à Saint-Jean-de-Latran. Il y en a du pain à Saint-Salvador en Espagne. Le couteau, dont fut coupé l'agneau pascal, est à Trier (1). Notez que Jésus-Christ était en un lieu emprunté, quand il fit la cène. En partant de là, il laissa la table, laquelle n'a jamais été retirée par les apôtres. Jérusalem quelque temps après fut détruite, comme nous avons dit. Quelle apparence y a-t-il d'avoir trouvé cette table sept ou huit cents ans après ?

Davantage, la forme des tables était lors toute autre qu'elle n'est maintenant ; car on était couché au repas, et non pas assis : ce qui est dit expressément en l'Évangile. Le mensonge donc est trop patent. Et que faut-il de plus ?

---

(1) *Trier* est le nom allemand de Trèves.

La coupe où il donna le sacrement de son sang à boire à ses apôtres, se montre à Notre-Dame de l'Ile près de Lyon, et en Albigeois, en certain couvent d'Augustins. Auquel croira-t-on ? Charles Sigonius, renommé historien de notre temps, au IX.me. livre du royaume d'Italie, dit que l'an 1101 Baudouin, frère de Godefroy de Bouillon, deuxième roi de Jérusalem, assisté des Génois, se rendit maître de Césarée, ville de Syrie, et qu'entre le butin qu'eurent alors les Génois se trouva un vase ou coupe d'émeraude, duquel on tient, dit-il, que Jésus-Christ se servit en son dernier souper. « Aussi (ce sont ses mots) est » encore cette coupe aujourd'hui dévotement » comme telle gardée en la ville de Gênes. »

A ce compte, Notre-Seigneur aurait fait un banquet magnifique. Car de boire dans un si précieux hanap, et n'avoir le reste à proportion, eût été aussi convenable, comme ce que l'on voit en quelques tableaux en la papauté, à savoir la vierge Marie peinte en femme ayant les cheveux éparpillés sur les épaules, vêtue d'une robe de drap d'or et montée sur un âne, que Joseph mène par le licou. Que l'on considère bien tout le texte des évangélistes.

Encore est-ce pis du plat où fut mis l'agneau pascal : car il est à Rome, à Gênes, et à Arles. Il faut dire que la coutume de ce temps-là, était diverse de la nôtre. Car au lieu qu'on change maintenant de mets, pour un seul mets on changeait de plat. Voire, si on veut ajouter foi à ces

saintes reliques, voudrait-on une fausseté plus patente ?

Autant en est-il du linceuil, duquel Jésus-Christ torcha les pieds de ses apôtres, après les avoir lavés. Il y en a un à Rome à Saint-Jean-de-Latran ; un autre à Aix en Allemagne, un à Saint-Corneille de Compiègne, avec le signe du pied de Judas. Il faut bien que l'un ou l'autre soit faux. Qu'en jugerons-nous donc ? laissons les débattre l'un contre l'autre, jusques à ce que l'une des parties ait vérifié son cas. Cependant, estimons que ce n'est que tromperie de vouloir faire accroire, que le drap que Jésus-Christ laissa au logis où il fit la cène, cinq ou six cents ans après la destruction de Jérusalem, soit volé ou en Italie ou en Allemagne.

J'avais oublié le pain, dont miraculeusement furent repus les cinq mille hommes au désert, duquel on montre une pièce à Rome en l'église Notre-Dame-la-Neuve, et quelque petit à Saint-Salvador en Espagne. Il est dit en l'écriture qu'il y eut quelque portion de manne réservée, pour souvenance que Dieu avait nourri miraculeusement le peuple d'Israël au désert. Mais les reliefs qui demeurèrent des cinq pains, l'évangile ne dit point qu'il en fut rien réservé à telle fin, et n'y a nulle histoire ancienne qui en parle, ni aucun docteur de l'église. Il est donc facile de juger qu'on a pétri depuis ce qu'on montre maintenant.

Autant en faut-il juger du rameau, qui est à Saint-Salvador en Espagne. Car ils disent que

c'est celui que tenait Jésus-Christ quand il entra en Jérusalem, le jour de Pâques fleuries. Or, l'Évangile ne dit pas qu'il en tînt, c'est donc une chose controuvée. Finalement, il faut mettre en ce rang une autre relique, qui se montre là même : c'est de la terre où Jésus-Christ avait les pieds assis quand il ressuscita Lazare. Je vous prie, qui est-ce qui avait si bien marqué la place, qu'après la destruction de Jérusalem, que tout était changé au pays de Judée, on ait pu adresser au lieu où Jésus-Christ avait une fois marché?

Il est temps de venir aux principales reliques de Notre-Seigneur. Ce sont celles qui appartiennent à sa mort et passion. Et premièrement nous faut dire de sa croix en laquelle il fut pendu. Je sais qu'on tient pour certain, qu'elle fut trouvée par Hélène, mère de Constantin, empereur romain. Je sais aussi ce qu'ont écrit aucuns docteurs anciens, touchant l'approbation pour certifier que la croix qu'elle trouva, était sans doute celle même en laquelle Jésus-Christ avait été pendu. De tout cela je m'en rapporte à ce qui en est. Tant y a que ce fut une folle curiosité à elle ou une sotte dévotion et inconsidérée. Mais encore prenons le cas que c'eût été une œuvre louable à elle de mettre peine à trouver la vraie croix, et que Notre-Seigneur déclara donc par miracle, que c'était celle qu'elle trouva; seulement considérons ce qui en est de notre temps.

On tient que cette croix, que trouva Hélène, est encore en Jérusalem, et de cela nul n'en doute.

Combien que l'histoire ecclésiastique y contredit notamment. Car il est là récité qu'Hélène en prit une partie pour envoyer à l'empereur son fils, lequel la mit à Constantinople, sur une colonne de porphyre, au milieu du marché : de l'autre partie, il est dit qu'elle l'enferma en un étui d'argent, et la bailla en garde à l'évêque de Jérusalem. Ainsi, ou nous arguerons l'histoire de mensonge; ou ce qu'on tient aujourd'hui de la vraie croix est une opinion vaine et frivole.

Or, avisons d'autre part combien il y en a de pièces par tout le monde? Si j'en voulais réciter seulement ce que j'en pourrais dire, il y aurait un rôle pour remplir un livre entier. Il n'y a si petite ville où il n'y en ait, non-seulement en église cathédrale, mais en quelques paroisses. Pareillement il n'y a si méchante abbaye, où l'on n'en montre. Et en quelques lieux il y en a de bien gros éclats; comme à la Sainte-Chapelle de Paris, et à Poitiers, et à Rome, où il y en a un crucifix assez grand, qui en est fait, comme l'on dit. Bref, si on voulait ramasser tout ce qui s'en est trouvé, il y en aurait la charge d'un bon grand bateau.

L'évangile testifie que la croix pouvait être portée d'un homme. Quelle audace donc a ce été, de remplir la terre de pièces de bois en telle quantité, que trois cents hommes ne les sauraient porter? Et de fait, ils ont forgé cette excuse, que quelque chose qu'on en coupe, jamais elle n'en décroît.

Mais c'est une bourde si sotte et lourde, que même les superstitieux la connaissent. Je laisse donc à penser quelle certitude on peut avoir de toutes les vraies croix qu'on adore çà et là. Je laisse à dire d'où c'est que sont venues certaines pièces, et par quel moyen les uns disent que ce qu'ils en ont leur a été porté par les anges, les autres qu'il leur est tombé du ciel. Ceux de Poitiers racontent que ce qu'ils en ont fut apporté par une demoiselle d'Hélène, laquelle l'avait dérobé, et comme elle s'enfuyait, se trouva égarée auprès du Poitou. Ils ajoutent à la fable qu'elle était boiteuse. Voilà les beaux fondemens qu'ils ont pour persuader le pauvre peuple à idolâtrer. Car ils n'ont pas été contens de séduire et abuser les simples, en montrant du bois commun au lieu du bois de la croix, mais ils ont résolu qu'il le fallait adorer, qui est une doctrine diabolique: et saint Ambroise nommément la réprouve, comme superstition de païens.

Après la croix, s'ensuit le titre que fit mettre Pilate, où il avait écrit: *Jésus de Nazareth, Roi des Juifs*. Mais il faudrait savoir et le lieu et le temps, et comment c'est qu'on l'a trouvé. Quelqu'un me dira que Socrate, historien de l'église, en fait mémoire. Je le confesse; mais il ne dit point ce qu'il est devenu. Ainsi ce témoignage n'est pas de grande valeur. Davantage, ce fut une écriture faite à la hâte, et sur-le-champ, après que Jésus-Christ fut crucifié. Pourtant, de montrer un tableau curieusement fait, comme pour tenir en

montre, il n'y a nul propos. Ainsi, quand il n'y en aurait qu'un seul, on le pourrait tenir pour une fausseté et fiction. Mais quand la ville de Toulouse se vante de l'avoir, et que ceux de Rome y contredisent, le montrant en l'église de Sainte-Croix, ils se démentent l'un l'autre. Qu'ils se combattent donc tant qu'ils voudront ; en la fin toutes les deux parties seront convaincues de mensonge, quand on voudra examiner ce qui en est.

Encore y a-t-il plus grand combat des clous. Je réciterai ceux qui sont venus à ma notice. Sur cela, il n'y aura si petit enfant qui ne juge que le diable s'est par trop moqué du monde, en lui ôtant sens et raison, pour ne pouvoir rien discerner en cet endroit. Si les anciens écrivains disent vrai, et nommément Théodorite, historien de l'église ancienne (1), Hélène en fit enclaver un au heaume de son fils; des deux autres, elle les mit au mors de son cheval. Combien que saint Ambroise ne dit pas du tout ainsi : car il dit que l'un fut mis à la couronne de Constantin ; de l'autre, le mors de son cheval en fut fait ; le troisième, qu'Hélène le garda. Nous voyons qu'il y a déjà plus de douze cents ans que cela était en différent : ce que les clous étaient devenus, quelle certitude en peut-on donc avoir à présent ?

Or, à Milan, ils se vantent d'avoir celui qui fut

---

(1) *Histor. tripart. lib.* 2.

posé au mors du cheval de Constantin. À quoi la ville de Carpentras s'oppose, disant que c'est elle qui l'a. Or, saint Ambroise ne dit pas que le clou fut attaché au mors, mais que le mors en fut fait; laquelle chose ne se peut nullement accorder avec ce que disent tant ceux de Milan que ceux de Carpentras. Après, il y en a un à Rome à Saint-Hélène; un autre, là même, en l'église Sainte-Croix; un autre à Sienne; un autre à Venise; en Allemagne deux; un à Cologne, aux trois Maries; l'autre à Triers (1); en France un à la Sainte-Chapelle de Paris, l'autre aux Carmes; un autre à Saint-Denis; un à Bourges, un à la Tenaille (2), un à Draguignan. En voilà quatorze de compte fait.

Chacun lieu allègue bonne approbation en son endroit, ce lui semble. Tant y a que chacun a aussi bon droit que les autres. Pourtant il n'y a meilleur moyen que de les faire passer tous sous un fidelium. C'est de réputer que tout ce qu'on en dit n'est que mensonge, puisqu'autrement on n'en peut venir à bout.

S'ensuit le fer de la lance; qui ne pouvait être qu'un : mais il faut dire qu'il est passé par les forneaux de quelque alchimiste ; car il s'est multiplié en quatre, sans ceux qui peuvent être çà et là, dont je n'ai point ouï parler. Il y en a un à

---

(1) Trèves. — Calvin n'indique que quatorze clous. Nous en avons découvert davantage. Voyez l'article *Clous*.

(2) Abbaye de Saintonge.

Rome, l'autre à la Sainte-Chapelle de Paris, le troisième en l'abbaye de la Tenaille en Saintonge : le quatrième à la Selve, près de Bordeaux. Lequel est-ce qu'on choisira maintenant pour vrai ? Pourtant, le plus court c'est de les laisser tous quatre pour tels qu'ils sont. Mais encore, quand il n'y en aurait qu'un seul, si voudrais-je bien savoir d'où il est venu ; car les histoires anciennes, ni aussi tous les autres écrits, n'en font nulle mention. Il faut donc qu'ils aient été forgés de nouveau.

Touchant la couronne d'épines, il faut dire que les pièces en ont été replantées pour reverdir : autrement, je ne sais comment elle pourrait être ainsi augmentée.

Pour un *item*, il y a la troisième portion en la Sainte-Chapelle de Paris ; à Rome, en l'église Sainte-Croix, il y en a trois épines ; et en l'église Saint-Eustache de Rome même, quelque quantité : à Sienne, je ne sais quantes épines ; à Vicence une ; à Bourges cinq ; à Besançon, en l'église de Saint-Jean, trois ; à Mont-Royal trois ; à Saint-Salvador en Espagne, je ne sais combien ; à Saint-Jacques en Galice, deux ; à Albi, trois ; à Toulouse, à Mâcon, à Charroux en Poitou, à Cléri, à Saint-Flour, à Saint-Maximin en Provence, en l'abbaye de la Salle, en l'église paroissiale de Saint-Martin à Noyon ; en chacun de tous ces lieux il y en a pour le moins une. Quand on aurait fait diligente inquisition, on en pourrait nommer plus de quatre fois autant. Né-

cessairement on voit qu'il y a là de la fausseté. Quelle fiance donc peut-on avoir ni des unes ni des autres? Avec ce, il est à noter qu'en toute l'église ancienne, jamais on ne sut à parler ce que cette couronne était devenue. Par quoi il est aisé de conclure que la première plante a commencé à jeter long-temps après la mort et passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Il y a puis après la robe de pourpre, de laquelle Pilate vêtit Notre-Seigneur par dérision, d'autant qu'il s'était appelé roi. Or, c'était une robe précieuse, qui n'était pas pour jeter à l'abandon: et ce n'est pas à présumer que Pilate ou ses gens la laissassent perdre, après s'être moqués pour une fois de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Je voudrais bien savoir qui a été le marchand qui l'acheta de Pilate, pour la garder en reliquaire. Et pour mieux colorer leur bourde, ils montrent quelques gouttes de sang dessus, comme si les méchans eussent voulu gâter une robe royale, en la mettant par risée sur les épaules de Jésus-Christ.

Je ne sais pas s'il y en a quelqu'une aussi bien ailleurs (1); mais de la robe qui était tissue de haut en bas sans couture, sur laquelle fut jeté le sort, pour ce qu'elle semblait plus propre à émouvoir les simples à dévotion, il s'en est trouvé plusieurs; car à Argenteuil, près de Paris, il y en a une; et à Triers un autre. Et si la bulle de Saint-Salvador en Espagne dit vrai, les chrétiens, par leur zèle

(1) Voyez dans l'article de *Jésus-Christ*.

inconsidéré, ont fait pis que ne firent les gendarmes incrédules ; car iceux n'osèrent la déchirer en pièces, mais, pour l'épargner, mirent le sort dessus ; et les chrétiens l'ont dépecée pour l'adorer.

Mais encore, que répondront-ils au Turc, qui se moque de leur folie, disant qu'elle est entre ses mains? Combien qu'il n'est jà métier de les faire plaider contre le Turc ; il suffit qu'entre eux ils vident leur débat. Cependant nous serons excusés de ne croire ni l'un ni l'autre, de peur de favoriser à l'une des parties plus qu'à l'autre, sans connaissance de cause ; car cela serait contre toute raison. Qui plus est, s'ils veulent qu'on ajoute foi à leur dire, il est requis en premier lieu qu'ils s'accordent avec les évangélistes. Or est-il ainsi que cette robe, sur laquelle le sort fut jeté, était un saie, ou un hoqueton, que les Grecs appelent *choeton*, et les Latins *tunica*. Qu'on regarde si la robe d'Argenteuil, ou celle de Triers, ont telle forme. On trouvera que c'est comme une chasuble. Ainsi, encore qu'ils crevassent les yeux aux gens, si connaîtrait-on leur fausseté en tâtant des mains.

Pour faire fin à cet article, je demanderai volontiers une petite question : de ce que les gendarmes ont divisé entre eux les vêtemens de Jésus-Christ, comme l'Écriture témoigne, il est certain que c'était pour s'en servir à leur profit. Qu'ils me sachent à dire qui a été le chrétien qui les ait rachetés des gendarmes, tant le saie que les au-

tres vêtemens, qui se montrent en d'autres lieux, comme à Rome en l'église Saint-Eustache, et ailleurs. Comment est-ce que les évangélistes ont oublié cela? car c'est une chose absurde de dire que les gendarmes ont butiné ensemble les vêtemens, sans ajouter qu'on les a rachetés de leurs mains, pour en faire des reliques. Davantage, comment est-ce que tous ceux qui ont écrit anciennement, ont été si ingrats de n'en sonner mot? Je leur donne terme à me répondre sur ces questions, quand les hommes n'auront plus sens ni entendement pour juger.

Le meilleur est qu'avec la robe ils ont aussi bien voulu avoir les dés dont le sort fut jeté par les gendarmes. L'un est à Triers, et deux autres à Saint-Salvador en Espagne. Or en cela ils ont naïvement démontré leur ânerie, car les évangélistes disent que les gendarmes ont jeté le sort, qui se tirait adonc d'un chapeau ou d'un boucal; comme quand on veut faire le roi de la fève, ou bien quand on joue à la blanque. Bref, on sait que c'est jeter aux lots. Cela se fait communément en partage. Ces bêtes ont imaginé que le sort était jeu de dés, lequel n'était pas adonc en usage, au moins tel que nous l'avons de notre temps: car au lieu de six et as, et autres points, ils avaient certaines marques, lesquelles ils nommaient par leurs noms: comme Vénus où Chieu. Qu'on aille maintenant baiser les reliques, au crédit de si lourds menteurs.

Il est temps de traiter du suaire, auquel ils

ont encore mieux montré tant leur impudence que leur sottise : car outre le suaire de la Véronique, qui se montre à Rome en l'église de Saint-Pierre, et le couvre-chef que la vierge Marie, comme ils disent, mit sur les parties honteuses de Notre-Seigneur, qui se montre à saint Jean-de-Latran ; lequel aussi-bien est derechef aux augustins de Carcassonne, *item*, le suaire qui fut mis sur sa tête au sépulcre, qui se montre là même, il y a une demi-douzaine de villes, pour le moins qui se vantent d'avoir le suaire de la sépulture tout entier ; comme Nice, celui qui a été transporté là de Chambéri (1). *Item*, Aix en Allemagne ; *item*, Triers ; *item* Besançon, *item*, Cadoin en Limousin ; *item*, une ville de Lorraine, assise au port d'Aussois : sans les pièces qui en sont dispersées d'un côté et d'autre ; comme à Saint-Salvador en Espagne, et aux augustins d'Albi. Je laisse encore un suaire entier qui est à Rome en un monastère de femmes, pour ce que le pape a défendu de le montrer solennement.

Je vous prie, le monde n'a-t-il pas été bien enragé, de trotter cent ou six vingts lieues loin, avec gros frais et grande peine, pour voir un drapeau, duquel on ne pourrait nullement être assuré, mais plutôt était contraint d'en douter ? Car-

(1) On le possède à Turin, quoique Rabelais témoigne que de son temps il fut brûlé sans qu'il en restât un seul brin. Livre I, chap. 27.

quiconque estime le suaire être en un certain lieu, il fait faussaires tous les autres qui se vantent de l'avoir. Comme, pour exemple, celui qui croit que le drapeau de Chambéri soit le vrai suaire, celui-là condamne ceux de Besançon, d'Aix, de Cadoin, de Triers et de Rome, comme menteurs, et qui font méchamment idolâtrer le peuple en le séduisant, et lui faisant accroire qu'un drapeau profane est le linceul où fut enveloppé son rédempteur.

Venons maintenant à l'Évangile, car ce serait peu de chose qu'ils se démentissent l'un l'autre; mais le Saint-Esprit leur contredisant à tous, les rend tous ensemble confondus, autant les uns que les autres.

Pour le premier c'est merveille que les évangélistes ne font nulle mention de cette Véronique, laquelle toucha la face de Jésus-Christ d'un couvre-chef, vu qu'ils parlent de toutes les femmes lesquelles l'accompagnèrent à la croix. C'était bien une chose notable et digne d'être mise en registre, que la face de Jésus-Christ eût été miraculeusement imprimée en un linceul. Au contraire, il semble que cela n'importe pas beaucoup de dire que certaines femmes aient accompagné Jésus-Christ à la croix, sans qu'il leur soit advenu aucun miracle. Comment est-ce donc que les évangélistes racontent des choses menues et de légère importance, se taisant des principales? Certes, si un tel miracle avait été fait, comme on fait accroire, il nous faudrait accuser le Saint-Esprit

d'oubliance ou d'indiscrétion ; qu'il n'aurait su prudemment élire ce qui était le plus expédient de raconter.

Cela est pour leur Véronique, afin qu'on connaisse combien c'est un mensonge évident de ce qu'ils en veulent persuader.

Quant est du suaire, auquel le corps fut enveloppé, je leur fais une semblable demande. Les évangélistes récitent diligemment les miracles qui furent faits à la mort de Jésus-Christ, et ne laissent rien de ce qui appartient à l'histoire : comment est-ce que cela leur est échappé, de ne sonner mot d'un miracle tant excellent, que l'effigie du corps de Notre-Seigneur était demeurée au linceul auquel il fut enseveli. Cela valait bien autant d'être dit comme plusieurs autres choses. Même l'évangéliste saint Jean déclare comment saint Pierre étant entré au sépulcre, vit les linges de la sépulture, l'un d'un côté, l'autre d'autre. Qu'il y eut aucune portraiture miraculeuse, il n'en parle point ; et n'est pas à présumer qu'il eût supprimé une telle œuvre de Dieu, s'il en eût été quelque chose. Il y a encore un autre doute à objecter : c'est que les évangélistes ne parlent point que nul des disciples, ni les femmes fidèles, aient transporté les linceuls dont il est question hors du sépulcre ; mais plutôt ils donnent à connaître qu'ils les ont là laissés, combien qu'ils ne l'expriment pas. Or, le sépulcre était gardé des gendarmes, qui eurent depuis le linceul en leur puissance. Est-il à présumer qu'ils le baillassent

à quelque fidèle pour en faire des reliques, vu que les pharisiens les avaient corrompus pour se parjurer, disant que les disciples avaient dérobé le corps.

Je laisse à les rédarguer de fausseté par la vue même des portraitures qu'ils en montrent ; car il est facile à voir que ce sont peintures faites de main d'homme. Et ne me puis assez ébahir, premièrement, comme ils ont été si lourdauds de ne point avoir meilleure astuce pour tromper ; et encore plus comment le monde a été si niais de se laisser ainsi éblouir les yeux, pour ne voir point une chose tant évidente.

Qui plus est, ils ont bien montré qu'ils avaient les peintres à commandement; car quand un suaire a été brûlé, il s'en est toujours trouvé un nouveau le lendemain. On disait bien que c'était celui-là même qui avait été auparavant, lequel s'était par miracle sauvé du feu ; mais la peinture était si fraîche que le mentir n'y valait rien, s'il y eût eu des yeux pour regarder.

Il y a, pour faire fin, une raison péremptoire, par laquelle ils sont du tout convaincus de leur impudence. Partout où ils se disent avoir le saint suaire, ils montrent un grand linceul qui couvrait tout le corps avec la tête ; et voit-on là l'effigie d'un corps tout d'un tenant. Or l'évangéliste saint Jean dit, au chap. 19, que Jésus-Christ fut enseveli à la façon des Juifs. Et quelle était cette façon? Non-seulement on le peut entendre par la coutume que les Juifs observent encore au-

jourd'hui, mais aussi par leurs livres, qui montrent assez l'usage ancien : c'est d'envelopper à part le corps jusqu'aux épaules, puis envelopper la tête dedans un couvre-chef, le liant aux quatre coins. Ce qu'aussi l'évangéliste exprime, quand il dit que saint Pierre vit d'un côté les linges où le corps avait été enveloppé, et d'un autre côté le suaire qui avait été posé sur la tête. Car telleest la signification de ce mot *suaire*, de le prendre pour un mouchoir ou couvre-chef, et non pas pour un grand linceul qui serve à envelopper le corps. Pour conclure brièvement, il faut que l'évangéliste saint Jean soit menteur, ou bien que tous ceux qui se vantent d'avoir le saint suaire soient convaincus de fausseté, et qu'on voie apertement qu'ils ont séduit le pauvre peuple par une impudence trop extrême.

Ce ne serait jamais fait, si je voulais poursuivre par le menu toutes les moqueries dont ils usent. On montre à Rome à Saint-Jean-de-Latran le roseau qui fut mis en la main de Jésus-Christ au lieu d'un sceptre, quand on le battait par moquerie, en la maison de Pilate. Là même, en l'église Sainte-Croix, on montre l'éponge avec laquelle on lui mit en la bouche le fiel et la myrrhe. Je vous prie, où est-ce qu'on les a recouvrés? C'étaient les infidèles qui les avaient entre leurs mains. Les ont-ils délivrés aux apôtres pour en faire des reliques? Les ont-ils eux-mêmes enserrés, pour les conserver au temps à venir? Quel sacrilége est-ce d'abuser ainsi du nom de

Jésus-Christ pour couvrir des fables tant froidement forgées !

Autant en est-il des deniers que Judas reçut pour avoir trahi Notre-Seigneur. Il est dit en l'Évangile, qu'il les rendit en la synagogue des pharisiens, et puis on en acheta un champ, pour ensevelir les étrangers. Qui est-ce qui a tiré ces deniers-là de la main du marchand ? Si on dit que ç'ont été les disciples, cela est par trop ridicule ; il faut chercher une meilleure couleur. Si on dit que cela s'est fait long-temps après, encore y a-t-il moins d'apparence, vu que l'argent pouvait être passé par beaucoup de mains. Il faudrait donc montrer ou que le marchand qui vendit sa possession aux pharisiens, pour faire un cimetière l'eût fait pour acheter les deniers, afin d'en faire des reliques ; ou bien qu'il les a revendus aux fidèles. Or de cela il n'en fut jamais nouvelle en l'église ancienne.

C'est une semblable fourbe des degrés du prétoire de Pilate, qui sont à Saint-Jean-de-Latran à Rome, avec des trous où ils disent que des gouttes de sang tombèrent du corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ. *Item*, là même, en l'église Sainte-Praxède, la colonne à laquelle il fut attaché quand on le fouetta ; et en l'église Sainte-Croix, trois autres à l'entour desquelles il fut promené allant à la mort. De toutes ces colonnes, je ne sais où ils les ont songées ; tant y a qu'ils les ont imaginées à leur propre fantaisie, car en toute l'histoire de l'Évangile, nous n'en lisons rien. Il est

bien dit que Jésus-Christ fut flagellé ; mais qu'il fut attaché à un pilier, cela est de leur glose.

On voit donc qu'ils n'ont tâché à autre chose sinon d'amasser comme une mer de mensonges ; en quoi ils se sont donnés une telle licence, qu'ils n'ont point eu honte de faire une relique de la queue de l'âne sur lequel de Notre-Seigneur fut porté ; car ils la montrent à Gênes (1). Mais il ne nous faut étonner non plus de leur impudence, que de la sottise et stupidité du monde, qui a reçu avec grande dévotion une telle moquerie.

Quelqu'un pourrait ici objecter qu'il n'est pas vraisemblable qu'on montre tous les reliquaires que nous avons déjà nommés si authentiquement, qu'on ne puisse quant et quant alléguer d'où ils viennent, et de quelle main on les a eus. A cela je pourrai répondre en un mot, qu'en mensonges tant évidens, il n'est pas possible de prétendre aucune vérisimilitude ; car, quelque chose qu'ils s'arment du nom de Constantin ou du roi Loys (2) ; ou de quelque pape, tout cela ne fait rien pour prouver que Jésus-Christ ait été crucifié avec quatorze clous, ou qu'on eût employé une haie toute entière à lui faire sa couronne d'épines, ou qu'un fer de lance en ait enfanté depuis trois autres ; ou que son saie se soit multiplié en trois, et ait changé de façon pour devenir une chasuble, ou

---

(1) L'âne entier était à Vérone. Voyez dans l'article *Animaux*, l'âne de Vérone.

(2) Louis IX ou saint Louis.

que d'un suaire seul il en soit sorti une couvée, comme de poussins d'une poule, et que Jésus-Christ ait été enseveli, tout autrement que l'Évangile ne porte.

Si je montrais une masse de plomb, et que je disse: Ce billon d'or m'a été donné par un tel prince, on m'estimerait un fou insensé, et pour mon dire le plomb ne changerait pas sa couleur, ni sa nanature, pour être transmué en or. Ainsi quand on nous dit : Voilà ce que Godefroy de Bouillon a envoyé par deçà, après avoir conquis le pays de Judée et que la raison nous montre que ce n'est que mensonges, nous faut-il laisser abuser de paroles, pour ne point regarder ce que nous voyons à l'œil ?

Mais encore, afin qu'on sache combien il est sûr de se fier à tout ce qu'ils disent pour l'approbation de leurs reliques, il est à noter que les principales reliques, et les plus authentiques qui soient à Rome, y ont été apportées, comme ils disent, par Tite et Vespasien. Or, c'est une bourde aussi chaude comme si on disait que le Turc fût allé en Jérusalem pour quérir la vraie croix, afin de la mettre à Constantinople. Vespasien, avant qu'il fût empereur, conquêta et détruisit une partie de Judée. Depuis lui, étant venu à l'empire son fils Tite, lequel il avait là laissé pour son lieutenant, prit la ville de Jérusalem. Or, c'étaient païens, auxquels il chalait autant de Jésus-Christ que de celui qui n'avait jamais été. Ainsi on peut juger s'ils n'ont pas osé mentir aussi franchement, en alléguant Godefroy de

Bouillon, ou saint Loys, comme ils ont allégué Vespasien.

Davantage, qu'on pense quel jugement a eu tant le roi qu'on appelle saint Loys, que ses semblables. Il avait bien une dévotion et zèle tel quel d'augmenter la chrétienté ; mais si on leur eût montré des crottes de chèvre, et qu'on leur eût dit : Voici des patenôtres de Notre-Dame, ils les eussent adorées, sans contredit, ou les eussent apportées en leurs navires par-deçà, pour les colloquer honorablement en quelque lieu. Et de fait, ils ont consumé leurs corps et leurs biens, et une bonne partie de la substance de leur pays, pour rapporter un tas de menues folies dont on les avait embabouinés, pensant que ce fussent joyaux les plus précieux du monde.

Pour donner encore plus amplement à connaître ce qui en est, il est à noter qu'en toute la Grèce, l'Asie mineure et la Mauritanie, que nous appelons aujourd'hui en vulgaire le pays des Indes, on montre avec grande assurance toutes ces antiquailles, que les pauvres idolâtres pensent avoir à l'entour de nous. Qu'est-il de juger entre les uns et les autres? Nous dirons qu'on a apporté les reliques de ce pays-là. Les chrétiens qui y habitent encore affirment qu'ils les ont, et se moquent de notre folle vanterie : comment pourrait-on décider ce procès sans une inquisition, laquelle ne se peut faire et ne se fera jamais. Par quoi le remède unique est de laisser la chose comme elle est, sans se soucier ni d'une part ni d'autre.

Les dernières reliques qui appartiennent à Jésus-Christ, sont celles qu'on a eues depuis sa résurrection, comme un morceau du poisson rôti que lui présenta saint Pierre, quand il s'apparut à lui sur le bord de la mer. Il faut dire qu'il a été bien épicé, ou qu'on y a fait un merveilleux saupiquet, qu'il s'est pu garder un si long temps. Mais, sans risée, est-il à présumer que les apôtres aient fait une relique du poisson qu'ils auraient apprêté pour leur dîner? Quiconque ne verra que cela est une moquerie aperte de Dieu, je le laisse comme une bête, qui n'est pas digne qu'on lui remontre plus avant.

Il y a aussi le sang miraculeux, qui est sailli de plusieurs hosties, comme à Paris en l'église de Saint-Jean-en-Grève, à Saint-Jean-d'Angeli, à Dijon, et ailleurs, en tout plein de lieux. Et afin de faire le monceau plus gros, ils ont ajouté le saint Canivet, dont l'hostie de Paris fut piquée par un Juif, lequel les pauvres fous parisiens ont en plus grande révérence que l'hostie même. Dont notre maître de Quercu ne se contenait point; et leur reprochait qu'ils étaient pires que Juifs, d'autant qu'ils adoraient le couteau, qui avait été instrument pour violer le précieux corps de Jésus-Christ; ce que j'allégue, pour ce qu'on en peut autant dire de la lance, des clous et des épines. C'est que tous ceux qui les adorent, selon la sentence de notre maître de Quercu, sont plus méchans que les Juifs, qui ont crucifié Notre-Seigneur.

Semblablement on montre la forme de ses pieds, où il a marché, quand il s'est apparu à quelques-uns depuis son ascension, comme il y en a un à Rome, en l'église Saint-Laurent, au lieu où il rencontra saint Pierre, quand il lui prédit qu'il devait souffrir à Rome; un autre à Poitiers, à Sainte-Radegonde; un autre à Soissons; un autre à Arles. Je ne dispute point si Jésus-Christ a pu imprimer sur une pierre la forme de son pied; mais je dispute seulement du fait, et dis, que puisqu'il n'y en a nulle probation légitime, il faut tenir tout cela pour fable.

Mais la relique la plus fériale de cette espèce, est la forme de ses fesses, qui est à Reims en Champagne, sur une pierre derrière le grand autel. Et disent que cela fut fait du temps que Notre-Seigneur était devenu maçon, pour bâtir le portail de leur église. Ce blasphème est si horrible et si exécrable, que j'ai honte d'en plus parler.

Passons donc outre, et voyons ce qui se dit de ses images, non point de celles qui se font communément par peintres, ou tailleurs, ou ménuisiers, car le nombre en est infini, mais de celles qui ont quelque dignité spéciale, pour être tenues en quelque singularité, comme reliques. Or, il y en a de deux sortes : les unes ont été faites miraculeusement, comme celle qui se montre à Rome, à l'église Sainte-Marie, qu'on appelle *in porticu*. *Item*, une autre à Saint-Jean-de-Latran; *item*, une autre, en laquelle est pour-

traite son effigie, en l'âge de douze ans; *item*, celle de Lucques, que l'on dit avoir été faite par les anges, et laquelle on appelle *vultus sanctus*. Ce sont fables si frivoles, qu'il me semble avis que ce serait peine perdue, et même qúe je serais ridicule et inepte, si je m'amusais à les réfuter. Par quoi il suffit de les avoir notées en passant. Car on sait bien que ce n'est pas le métier des anges d'être peintres; et que Notre-Seigneur Jésus veut être connu de nous, et se réduire en notre souvenance, autrement que par images charnelles.

Eusèbe récite bien, en l'histoire ecclésiastique, qu'il envoya au roi Abagarus son visage pourtrait au vif; mais cela doit être aussi certain qu'un des *Comments* des chroniques de Mélusine (1). Toutefois, encore qu'ainsi fût, comment est-ce qu'ils l'ont eu du roi Abagarus? Car ils se vantent à Rome de l'avoir. Or Eusèbe ne dit pas qu'elle fût demeurée en être jusques à son temps. Mais il en parle par ouï-dire, comme d'une chose lointaine. Il est bien à présumer que six ou sept cents ans après, elle soit ressuscitée, et soit venue depuis Perse jusqu'à Rome.

Ils ont aussi-bien forgé les images de la croix, comme du corps. Car ils se vantent à Bresce (2)

---

(1) *Comments* est mis là pour *chapitres*, parce que les chapitres des chroniques ont toujours en titre : *Comment la fée Mélusine fut vue dans son bain*, etc.

(2) Brescia.

d'avoir la croix qui apparut à Constantin. De quoi je n'ai que faire d'en débattre à l'encontre d'eux, mais je les renvoie à ceux de Cortone, qui maintiennent fort et ferme, qu'elle est par devers eux. Qu'ils en plaident donc ensemble. Lors, que la partie qui aura gagné son procès vienne, et on lui répondra. Combien que la réponse soit facile, pour les convaincre de leur folie. Car ce qu'aucuns écrivains ont dit, qu'il apparut une croix à Constantin, n'est pas, à entendre d'une croix matérielle, mais d'une figure, qui lui était montrée au ciel en vision. Encore donc que cela fût vrai, on voit bien qu'ils ont trop lourdement erré par faute d'intelligence. Et ainsi ont bâti leurs abus sans fondement.

Quant est de la seconde espèce des images qu'on tient en reliques, pour quelques miracles qu'elles ont fait, en ce nombre sont compris les crucifix, auxquels la barbe croît, comme celui de Saint-Salvador, et celui d'Orange. Si je m'arrête à remontrer quelle folie, ou plutôt bêtise, c'est de croire cela, on se moquera de moi. Car la chose de soi-même est tant absurde, qu'il n'est jà métier que je mette peine à la réfuter. Toutefois, le pauvre monde est si stupide, que la plupart tient cela aussi certain que l'Évangile.

Je mets semblablement en ce rang, les crucifix qui ont parlé, dont la multitude est grande. Mais contentons-nous d'un pour exemple. A savoir, de celui de Saint-Denis en France. Il parla (ce disent-ils) pour rendre témoignage que l'église

était dédiée (1). Je laisse à penser si la chose le valait bien. Mais encore je leur demande, comment est-ce que le crucifix pouvait être adonc en l'église, vu que quand on les veut dédier, on en retire toutes les images? Comment est-ce donc qu'il s'était dérobé pour n'être point transporté avec les autres? Il faut dire qu'ils ont pensé tromper le monde fort à leur aise, vu qu'ils ne se sont souciés de se contredire apertement, mais qu'il leur a suffi de mentir à gueule déployée, ne se donnant point garde des répliques qu'on leur pouvait faire.

Il y a finalement des larmes, dont l'une est à Vendôme, une à Trier, une à Saint-Maximin, une à Saint-Pierre-le-Puellier d'Orléans, sans celles que je ne sais point. Les unes, comme ils disent, sont naturelles, comme celle de Saint-Maximin, laquelle, selon leurs chroniques, tomba à Notre-Seigneur en lavant les pieds de ses apôtres; les autres sont miraculeuses, comme s'il était à croire que les crucifix de bois fussent si dépits que de pleurer. Mais il leur faut pardonner cette faute. Car ils ont eu honte que leurs marmousets n'en fissent autant que ceux des païens. Or les païens ont feint que leurs idoles pleuraient quelquefois. Ainsi nous pouvons mettre l'un avec l'autre.

De la Sainte Vierge.

Quant à la vierge Marie, pour ce qu'ils tien-

---

(1) Quand les évêques vinrent pour faire la dédicace de

nent que son corps n'est plus en terre, le moyen leur est ôté de se vanter d'en avoir les os. Autrement je pense qu'ils eussent fait accroire au monde, qu'elle avait un corps pour remplir un grand charnier.

Au reste, ils se sont vengés sur ses cheveux, et sur son lait, pour avoir quelque chose de son corps. De ses cheveux, il y en a à Rome à Sainte-Marie-sus-Minerve, à Saint-Salvador en Espagne, à Mâcon, à Cluny, à Nevers, à Saint-Flour, à Saint-Jaquême, et en autres plusieurs lieux.

Du lait, il n'est jà métier de nombrer les lieux où il y en a. Et aussi ce ne serait jamais fait. Car il n'y a si petite villette, ni si méchant couvent, soit de moines, soit de nonains, où l'on n'en montre, les uns plus, les autres moins. Non pas qu'ils aient été honteux de se vanter d'en avoir pleines potées, mais pour ce qu'il leur semblait avis que leur mensonge serait plus couvert, s'ils n'en avaient que ce qui pourrait tenir dedans quelque montre de verre, ou de cristalin, afin qu'on n'en fît pas d'examen de plus près. Tant y a, que si la Sainte Vierge eût été une vache, ou qu'elle eût été nourrice toute sa vie, à grande peine en eût-elle pu rendre telle quantité.

D'autre part, je demanderais volontiers comment ce lait, qu'on montre aujourd'hui partout, s'est recueilli, pour le réserver en notre temps.

---

l'église, ce crucifix leur dit que Jésus-Christ l'avait dédiée pendant la nuit.

Car nous ne lisons pas que jamais aucun ait eu cette curiosité. Il est bien dit que les pasteurs ont adoré Jésus-Christ, que les sages lui ont offert leurs présens, mais il n'est point dit qu'ils aient rapporté du lait pour récompense. Saint Luc récite bien ce que Siméon prédit à la Vierge, mais il ne dit pas qu'il lui demanda de son lait. Quand on ne regarderait que ce point, il ne faut jà les arguer davantage pour montrer combien cette folie est contre toute raison, et sans couverture aucune. Et c'est merveille, puisqu'ils ne pouvaient avoir autre chose du corps, qu'ils ne se soient avisés de rogner ses ongles, et de choses semblables : mais il faut dire que tout ne leur est pas venu en mémoire.

Le reste qu'ils ont des reliques de Notre-Dame, est son bagage. Premièrement il y en a une chemise à Chartres, de laquelle on fait une idole assez renommée, et à Aix en Allemagne une autre. Je laisse là comment c'est qu'ils les ont pu avoir. Car c'est chose certaine, que les apôtres et les vrais chrétiens de leur temps n'ont pas été si badins que de s'amuser à telles manigances. Mais qu'on regarde seulement la forme, et je quitte le jeu, si on n'aperçoit à l'œil leur impudence. Quand on fait la montre à Aix en Allemagne de la chemise que nous avons dit être là, on montre au bout d'une perche, comme une longue aube de prêtre. Or quand la vierge Marie aurait été une géante, à grande peine eût-elle porté une si grande chemise.

Et pour lui donner meilleur lustre, on porte quant et quant les chaussettes de saint Joseph, qui seraient pour un petit enfant ou un nain. Le proverbe dit qu'un menteur doit avoir bonne mémoire, de peur de se couper par oubli. Ils ont mal gardé cette règle, quand ils n'ont pensé de faire meilleure proportion entre les chausses du mari, et la chemise de la femme. Qu'on aille maintenant baiser bien dévotement ces reliques, lesquels n'ont autre apparence de vérité.

De ses couvre-chefs, je n'en sais que deux : à Triers un, en l'abbaye Saint-Maximin ; à Lisio en Italie, un autre. Mais je voudrais qu'on avisât de quelle toile ils sont, et si on les portait de telle façon en ce temps-là, au pays de Judée. Je voudrais aussi qu'on fît comparaison de l'un à l'autre, pour voir comment ils s'entre-semblent. A Bologne ils en ont un fronteau. Quelqu'un me demandera, si je pense que ce fronteau soit une chose controuvée. Je réponds que j'en estime autant que de sa ceinture, qui est à Prato, et de celle qui est à Notre-Dame de Montserrat. *Item*, de sa pantoufle, qui est à Saint-Jaquème, et d'un de ses souliers, qui est à Saint-Flour.

Quand il n'y aurait autre chose, tout homme de moyenne prudence sait bien que ce n'a pas été la façon des fidèles, de ramasser ainsi chausses et souliers, pour faire des reliques ; et que jamais il n'en fut fait mention, de plus de cinq cents ans après la mort de la vierge Marie. Qu'en faut-il donc plus arguer ; comme si la chose était dou-

teuse? Même ils ont voulu faire accroire à la sainte vierge Marie qu'elle était fort curieuse à se parer et tétonner. Car ils montrent deux de ses peignes: l'un à Rome, en l'église de Saint-Martin; et l'autre à Saint-Jean-le-grand de Besançon, sans ceux qui se pourraient montrer ailleurs. Si cela n'est se moquer de la sainte Vierge, je n'entends point ce que c'est que moquerie.

Ils n'ont point aussi oublié l'anneau de ses épousailles; car ils l'ont à Pérouse. Pour ce que maintenant la coutume est que le mari donne un anneau à sa femme en l'épousant, ils ont imaginé qu'il se faisait ainsi adonc. Et sans en faire plus longue inquisition, ils ont député un anneau à cet usage, beau et riche, ne considérant point la pauvreté en laquelle a vécu la Sainte Vierge.

De ses robes, ils en ont à Rome à Saint-Jean-de-Latran. *Item*, en l'église Sainte-Barbe. *Item*, à Sainte-Marie-sus-Minerve. *Item*, en l'église Saint-Blaise. Et à Saint-Salvador en Espagne, pour le moins ils se disent en avoir des pièces. J'ai bien encore ouï nommer d'autres lieux, mais il ne m'en souvient. Pour montrer la fausseté en cet endroit, il ne faudrait que regarder la matière. Car il leur a semblé avis, qu'il leur était aussi facile d'attribuer à la vierge Marie des vêtemens à leur poste, que de vêtir les images ainsi qu'ils les vêtent.

Il reste à parler des images, non point des communes, mais de celles qui sont en recommandation par-dessus les autres, pour quelque

singularité. Or ils font accroire à saint Luc qu'il en peignit quatre à Rome, au lieu où est maintenant l'église de Sainte-Marie, qu'ils appelent *in viâ Latâ*. L'une se montre là en un oratoire, laquelle il fit (comme ils disent) à sa dévotion, avec l'anneau duquel saint Joseph l'avait épousée. Il s'en montre, à Rome même, un autre à Sainte-Marie-la-Neuve, laquelle ils disent avoir été faite ainsi par saint Luc en Troade, et que depuis elle leur a été apportée par un ange. *Item*, une autre à Sainte-Marie d'*Ara-cœli*, en telle forme qu'elle était auprès de la croix. Mais à Saint-Augustin ils se vantent d'avoir la principale; car c'est celle, si on les croit, que saint Luc portait toujours avec soi, jusqu'à la faire enterrer en son sépulcre.

Je vous prie, quel blasphème, de faire d'un saint évangéliste un idolâtre parfait? Et même quelle couleur ont-ils pour persuader que saint Luc ait été peintre? Saint Paul le nomme bien médecin : mais du métier de peintre, je ne sais où ils l'ont songé. Et quand ainsi serait qu'il s'en fût mêlé, il est autant à présumer qu'il eût voulu peindre la vierge Marie, comme un Jupiter ou une Vénus, ou quelque autre idole. Ce n'était pas la façon des chrétiens, d'avoir des images; et n'a été long-temps après, jusqu'à ce que l'église ait été corrompue de superstitions. D'autre part, tous les anglets (1) du monde sont pleins des images de la vierge Marie, qu'on dit qu'il a faites, comme

(1) Pour *tous les coins du monde.*

à Cambrai, et deçà et delà; mais en quelle forme? Il y a autant d'honnêtété, comme qui voudrait pourtraire une femme dissolue. Voilà comment Dieu les a aveuglés, qu'ils n'ont eu considération non plus que bêtes brutes.

Combien que je ne m'étonne pas trop de ce qu'ils ont imputé à saint Luc d'avoir fait des images de la Vierge, vu qu'ils ont bien osé imposer le semblable au prophète Jérémie, témoin le Puy, en Auvergne: il serait temps, je crois, que le pauvre monde ouvrît les yeux une fois pour voir ce qui est tant manifeste.

Je laisse à parler de saint Joseph, dont les uns en ont des pantoufles, comme en l'abbaye Saint-Simeon de Triers; les autres ses chausses, comme nous avons déjà dit; les autres ses ossemens. Il me suffit de l'exemple que j'ai allégué, pour découvrir la sottise qui y est.

De saint Michel.

Je mettrai ici saint Michel, afin qu'il fasse compagnie à la vierge Marie. On pensera que je me gaudisse, en récitant les reliques d'un ange; car les joueurs de farce même se sont moqués. Mais les cafards n'ont pas laissé pourtant d'abuser tout à bon escient le pauvre peuple. Car à Carcassonne ils se vantent d'en avoir des reliques; et pareillement à Saint-Julien de Tours au grand Saint-Michel, qui est si bien fréquenté de pèlerins, on montre son braquemart qui est comme un poignard à usage de petit enfant et son bou-

clier de même, qui est comme la bossette d'un mors de cheval. Il n'y a homme ni femme si simple qui ne puisse juger quelle moquerie c'est.

Mais pour ce que tels mensonges sont couverts sous ombre de dévotion, il semble avis que ce n'est point mal fait de se moquer de Dieu et de ses anges. Ils répliqueront, que l'écriture témoimoigne que saint Michel a combattu contre le diable. Mais s'il fallait vaincre le diable à l'épée, il la faudrait plus forte et de meilleure pointe et de meilleur tranchant que n'est pas celle-là. Sont-ils si bêtes d'imaginer que ce soit une guerre charnelle qu'ont tant les anges que les fidèles à l'encontre des diables, laquelle se démène par glaive matériel? Mais c'est ce que j'ai dit du commencement, que le monde méritait bien d'être séduit en telle bêtise, d'autant qu'il était si pervers de convoiter des idoles et marmousets pour adorer, au lieu de servir le Dieu vivant.

De saint Jean-Baptiste.

Pour tenir ordre, il nous faut maintenant traiter de saint Jean-Baptiste, lequel, selon l'histoire évangélique, c'est-à-dire la vérité de Dieu, après avoir été décollé, fut enterré par ses disciples. Théodorite, chroniqueur ancien de l'église, raconte que son sépulcre étant en Sebaste, ville de Syrie, fut ouvert par les païens, quelque temps après; et que ses os furent brûlés par iceux, et la cendre éparse en l'air; combien qu'Eusèbe ajoute, que quelques hommes de Jérusalem sur-

vinrent là, et en prirent en cachette quelque peu, qui fut porté en Antioche, et là enterré par Athanase en une muraille.

Touchant la tête, Sozomenus, un autre chroniqueur, dit qu'elle fut emportée par l'empereur Théodose, auprès de la ville de Constantinople. Par quoi, selon les histoires anciennes, tout le corps fut brûlé, excepté la tête; et tous les os et les cendres perdues, excepté quelque petite portion, que prirent les ermites de Jérusalem à la dérobée. Voyons maintenant ce qu'il s'en trouve. Ceux d'Amiens se glorifient d'avoir le visage; et en le masque qu'ils montrent, il y a la marque d'un coup de couteau sur l'œil, qu'ils disent qu'Hérodias lui donna.

Mais ceux de Saint-Jean d'Angeli y contredisent, et montrent la même partie. Quant au reste de la tête, le dessus, depuis le front jusqu'au derrière, était à Rhodes, et maintenant à Malte, comme je pense. Au moins les commandeurs ont fait accroire que le Turc le leur avait rendu. Le derrière est à Saint-Jean de Nemours; la cervelle est à Nogent-le-Rotrou. Nonobstant cela, ceux de saint Jean de Maurienne ne laissent point d'avoir une partie de la tête; et sa machoire ne laisse point d'être à Besançon, à Saint-Jean-le-Grand. Il y en a une autre partie à Saint-Jean-de-Latran; à Paris, et à Saint-Flour en Auvergne un bout de l'oreille; à Saint-Salvador en Espagne, le front; et des cheveux, il y en a aussi-bien quelque lopin à Noyon qui s'y montre fort authentiquement; il

y en a semblablement une partie à Lucques, je ne sais de quel endroit. Tout cela est-il fait? Qu'on aille à Rome au monastère de Saint-Sylvestre, et on entendra dire, voici la tête de saint Jean-Baptiste. Les poëtes feignent qu'il y avait autrefois un roi en Espagne, nommé Gérion, lequel avait trois têtes : si nos forgeurs de reliques en pouvaient autant dire de saint Jean-Baptiste, cela leur viendrait bien à point, pour leur aider à mentir : mais puisque cette fable n'a point lieu, comment s'excuseront-ils ? Je ne les veux point presser de si près, que de leur demander comment la tête s'est ainsi déchiquetée, pour être départie en tant de lieux et si divers, ni comment c'est qu'ils l'ont eue de Constantinople : seulement je dis qu'il faudrait que saint Jean eût été un monstre, ou que ce sont abuseurs effrontés, de montrer tant de pièces de sa tête.

Qui plus est, ceux de Sienne se vantent d'avoir le bras : ce qui est répugnant, comme nous avons dit, à toutes les histoires anciennes. Et néanmoins cet abus non-seulement est souffert, mais aussi approuvé, comme rien ne se trouve mauvais au royaume de l'antechrist (1), moyennant qu'il entretienne le peuple en superstition.

Or ils ont controuvé une autre fable : c'est, que quand le corps fut brûlé, le doigt dont il avait montré Notre-Seigneur Jésus-Christ demeura entier, sans être violé. Cela non-seule-

(1) C'est le pape, que Calvin appelle l'antechrist.

ment n'est pas conforme aux histoires anciennes, mais même il se peut aisément rétorquer par icelles ; car Eusèbe et Théodorite, nommément, disent que le corps était déjà réduit en os, quand les païens le ravirent. Et n'eussent eu garde d'oublier un tel miracle, s'il en eût été quelque chose : car ils ne sont autrement que trop curieux à en raconter, même de frivoles. Toutefois, encore qu'ainsi fût, voyons un peu où est ce doigt.

A Besançon, en l'église Saint-Jean-le-Grand, il y en a un, à Toulouse un autre, à Lyon un autre, à Bourges un autre ; à Florence un autre, à Saint-Jean-des-Aventures près Mâcon, un autre. Je ne dis mot là-dessus, sinon que je prie les lecteurs de ne se point endurcir, à l'encontre d'un avertissement si clair et si certain, et ne point fermer les yeux à une telle clarté, pour toujours se laisser séduire comme en ténèbres. Si c'étaient joueurs de passe-passe, qui nous éblouissent les yeux, tellement qu'il nous semblât avis qu'il y en eût six, encore aurions-nous cet avis de craindre d'être abusés. Or ici, il n'y a nulle subtilité ; il est seulement question si nous voulons croire que le doigt de saint Jean soit à Florence, et qu'il soit autre part en cinq lieux : autant de Lyon et de Bourges, et des autres ; ou pour le dire plus brief, si nous voulons croire que six doigts ne soient qu'un, et qu'un seul soit six. Je ne parle sinon de ce qui est venu à ma notice. Je ne doute pas que si on enquérait plus diligemment, il ne s'en trouvât encore une

demi-douzaine ailleurs; et de la tête, qu'il ne se trouvât encore des pièces qui monteraient bien la grosseur d'une tête de bœuf, voire outre ce que j'en ai dit (1).

Et de peur de ne rien laisser derrière, ils ont aussi-bien fait semblant d'avoir les cendres, dont il y en a une partie à Gênes, l'autre partie à Rome en l'église Saint-Jean-de-Latran. Or avons-nous vu que la plupart avait été jetée en l'air; toutefois ils ne laissent point d'en avoir, comme ils disent, une bonne portion, et principalement à Gênes.

Restent maintenant, après le corps, les autres appartenances; comme un soulier, qui est aux Chartreux de Paris, lequel fut dérobé, il y a environ douze ou treize ans; mais incontinent il s'en retrouva un autre de nouveau. Et de fait, tant que l'engeance des cordonniers soit faillie, jamais ils n'auront faute de telles reliques.

A Rome, à Saint-Jean-de-Latran, ils se vantent d'avoir sa haire, de laquelle il n'est fait mention en l'Évangile; sinon pour ce qu'il est là parlé qu'il était vêtu de poil de chameau; et ils veulent convertir une robe en haire.

Là même, ils disent qu'ils ont l'autel sur lequel il priait au désert, comme si de ce temps-là on eût fait des autels à tous propos, et en chacun lieu. C'est merveille qu'ils ne lui font accroire qu'il ait chanté messe.

---

(1) On a vu, dans notre article *Jean-Baptiste*, que Calvin ne connaissait qu'une partie des reliques de ce saint.

En Avignon est l'épée de laquelle il fut décollé; et à Aix, en Allemagne, le linceul lequel fut étendu sous lui. Je voudrais bien savoir comment le bourreau était si gracieux que de lui tapisser le pavé de la prison, quand il voulait le faire mourir. N'est-ce pas une sotte chose de controuver cela? Mais encore, comment l'un et l'autre sont-ils venus entre leurs mains? Pensez-vous qu'il est bien vraisemblable que celui qui le mit à mort, fût-il un gendarme ou un bourreau, donnât le linceul et son épée pour en faire une relique? Puisqu'ils voulaient faire une telle garniture de toutes pièces, ils ont failli de laisser le couteau d'Hérodias, dont elle frappa l'œil, tout le sang qui fut répandu, et même son sépulcre. Mais je pourrais bien aussi errer, car je ne sais pas si toute ces bagues sont autre part.

De saint Pierre et de saint Paul.

C'est maintenant aux apôtres d'avoir leur tour; mais pour ce que la multitude pourrait engendrer confusion, si je les mettais tous ensemble, nous prendrons saint Pierre et saint Paul à part, et puis nous parlerons des autres. Leurs corps sont à Rome, la moitié en l'église de Saint-Pierre, et l'autre moitié à Saint-Paul. Et disent que saint Silvestre les pesa, pour les distribuer ainsi en égales portions. Les deux têtes sont aussi à Rome, à Saint-Jean-de-Latran, combien qu'en la même église il y a une dent de saint Pierre à part.

Après tout cela, on ne laisse point d'en avoir

des os partout : comme à Poitiers on a la mâchoire avec la barbe de saint Pierre ; à Triers, plusieurs os de l'un et de l'autre ; à Argenton en Berry, une épaule de saint Paul. Et quand serait-ce fait? car partout où il y a église qui porte leurs noms, il y en a des reliques.

Si on demande quelles, qu'on se souvienne de la cervelle de saint Pierre, dont j'ai parlé, qui était au grand autel de cette ville. Tout ainsi qu'on trouva que c'était une pierre ponce, ainsi trouverait-on beaucoup d'os de chevaux ou de chiens qu'on attribue à ces deux apôtres.

Avec les corps il y a suite. A Saint-Salvador, en Espagne, ils en ont une pantoufle : de la forme et de la matière, je n'en puis répondre, mais il est bien à présumer que c'est une semblable marchandise que celle qu'ils ont à Poitiers, lesquelles sont d'un satin broché d'or. Voilà comment on le fait brave après sa mort, pour le récompenser de la pauvreté qu'il a eue sa vie durant. Pour ce que les évêques de maintenant sont ainsi mignons quand ils se mettent en leur pontificat, il leur semble avis que ce serait déroger à la dignité des apôtres si on ne leur en faisait autant. Or, les peintres peuvent bien contrefaire des marmousets à leur plaisir, les dorant et ornant depuis la tête jusques aux pieds, puis après leur imposer le nom de saint Pierre ou de saint Paul. Mais on sait quel a été leur état pendant qu'ils ont vécu en ce monde, et qu'ils n'ont eu d'autres accoutremens que de pauvres gens.

Il y a aussi-bien à Rome la chaire épiscopale de saint Pierre, avec sa chasuble, comme si de ce temps-là les évêques eussent eu des trônes pour s'asseoir. Mais leur office était d'enseigner, de consoler, d'exhorter en public et en particulier, et montrer exemple de vraie humilité à leur troupeau ; non point de faire des idoles, comme font ceux de maintenant. Quant est de sa chasuble, la façon n'était point encore venue de se déguiser ; car on ne jouait point des farces en l'église comme on fait à présent. Ainsi, pour prouver maintenant que saint Pierre eût une chasuble, il faudrait premièrement montrer qu'il aurait fait du bateleur, comme font nos prêtres de maintenant en voulant servir à Dieu.

Il est bien vrai qu'ils lui pouvaient bien donner une chasuble, quand ils lui ont assigné un autel ; mais autant a de couleur l'un comme l'autre. On sait quelles messes on chantait alors. Les apôtres ont célébré de leur temps simplement la cène de Notre-Seigneur, à laquelle il n'est point métier d'avoir un autel. De la messe, on ne savait encore quelle bête c'était, et ne l'a-t-on pas su longtemps après.

On voit bien donc que quand ils ont inventé leurs reliques, ils ne se doutaient point de jamais ouïr contredisans, vu qu'ils ont ainsi osé impudemment mentir à bride avalée. Combien que de cet autel ils ne conviennent point entre eux, car ceux de Rome affirment qu'ils l'ont, et ceux de Pise le montrent aussi bien, au faubourg tirant vers la mer.

Pour faire leur profit de tout, ils n'ont point oublié le couteau duquel Malchus eut l'oreille coupée, comme si c'était un joyau digne de mettre en relique. J'avais oublié la crosse, laquelle se montre à Saint-Étienne-des-Grès, à Paris, de laquelle il faut estimer autant que de l'autel ou de la chasuble, car c'est une même raison.

Il y a un petit plus d'apparence à son bourdon; car il est bien à présumer qu'il pouvait être armé de tel bâton allant par les champs. Mais il gâtent tout de ne se pouvoir accorder; car ceux de Cologne se font forts de l'avoir, et ceux de Triers semblablement. Ainsi, se démentant l'un l'autre, ils donnent bien occasion qu'on n'ajoute nulle foi à tous deux.

Je laisse de parler de la chaîne de saint Paul, dont il fut lié, laquelle se montre à Rome, en son église; *item*, du pilier sur lequel saint Pierre fut matyrisé, lequel est à Saint-Anastase. Je laisse seulement à penser aux lecteurs d'où c'est que cette chaîne a été prise, pour en faire une relique; *item*, à savoir si en ce temps-là on exécutait les hommes sur des piliers.

Des autres apôtres.

Nous traiterons en commun de tous les autres apôtres, pour avoir plus tôt fait. Et premièrement nous raconterons où il y en a des corps entiers, afin qu'en faisant conférence de l'un à l'autre, on juge quel arrêt on peut prendre sur leur dire. Chacun sait que la ville de Toulouse en pense

avoir six, savoir : saint Jacques-le-Majeur, saint André, saint Jacques-le-Mineur, saint Philippe, saint Simon et saint Jude. A Padoue est le corps de saint Mathias ; à Salerne, le corps de saint Mathieu ; à Orconne, celui de saint Thomas ; au royaume de Naples, celui de saint Barthélemi.

Avisons maintenant lesquels ont deux corps ou trois. Saint André a un second corps à Amalfi ; saint Philippe et saint Jacques-le-Mineur, chacun aussi un autre à Rome, *ad Sanctos Apostolos* ; saint Simon et saint Jude, aussi-bien à Rome, en l'église Saint-Pierre ; saint Barthélemi à Rome, en son église. En voilà déjà six qui ont deux corps chacun ; et encore, de superabondant, la peau de saint Barthélemi est à Pise.

Toutefois, saint Mathias a emporté tous les autres ; car il a un corps à Rome, à Sainte-Marie-la-Majeure, et le troisième à Triers ; outre cela encore a-t-il une tête à part, et un bras à part, à Rome même.

Il est vrai que les lopins qui sont de saint André, çà et là, récompensent à demi ; car à Rome, en l'église Saint-Picrre, il y a une tête ; en l'église Saint-Chrysostome, il a une épaule ; à Saint-Eustache, une côte ; et au Saint-Esprit, un bras ; à Saint-Blaise, je ne sais quelle autre partie ; à Aix en Provence, un pied. Qui conjoindrait cela ensemble, ce serait tantôt pour en faire deux quartiers, moyennant qu'on les pût bien proportionner.

Or, comme saint Barthélemi a laissé sa peau à Pise, aussi y a-t-il laissé une main. A Triers il y en a je ne sais quel membre ; à Fréjus, un doigt ; à Rome, en l'église Sainte-Barbe, d'autres reliques. Ainsi encore n'est-il point des plus pauvres, car les autres n'en ont pas tant.

Toutefois chacun en a encore quelque lopin, comme saint Philippe a un pied à Rome, *ad Sanctos-Apostolos*, et à Sainte-Barbe je ne sais quelles reliques ; *Item*, plus à Triers. En ces deux dernières églises, il a semblablement saint Jacques pour compagnon, lequel a pareillement une tête en l'église Saint-Pierre, un bras à Saint-Chrysogone, et un autre *ad Sanctos-Apostolos*.

Saint Mathieu et saint Thomas sont demeurés les plus pauvres, car le premier avec son corps n'a sinon quelques os à Triers, un bras à Rome à Saint-Marcel, et à Saint-Nicolas une tête ; sinon que par aventure il m'en soit échappé quelque chose, ce qui se pourrait bien faire ; car en tel abîme, qui n'y serait confus ?

Pour ce qu'ils trouvent en leur chroniques que le corps de saint Jean-l'Évangéliste s'évanouit incontinent après qu'on l'eût mis en la fosse, ils n'ont pu produire de ses ossemens. Mais, pour suppléer ce défaut, ils se sont rués sur son bagage. Et premièrement ils se sont avisés du calice, auquel il but le poison, étant condamné par Domitien. Mais pour ce que deux l'ont voulu avoir, il nous faut croire ou ce que disent les alchimistes de leur multiplication, ou

que ceux-ci, avec leur calice, se sont moqués du monde. L'un est à Bologne, et l'autre à Rome à Saint-Jean-de-Latran. Ils ont puis après controuvé son hoqueton, et une chaîne dont il était lié quand on l'amena prisonnier d'Éphèse, avec l'oratoire où il soûlait prier étant en la prison.

Je voudrais bien savoir s'il avait lors menuisiers à louage pour lui faire des oratoires ; *item*, quelle familiarité avaient les chrétiens avec sa garde, pour retirer sa chaîne, et en faire une relique ? Ces moqueries sont trop sottes, et fût-ce pour abuser les petits enfans.

Mais le joyau le plus férial est des douze peignes des apôtres, qu'on montre à Notre-Dame de l'Ile-sur-Lyon. Je pense bien qu'ils ont été du commencement là mis, pour faire accroire qu'ils étaient aux douze pairs de France ; mais depuis, leur dignité s'est accrue, et sont devenus apostoliques.

De sainte Anne.

Il nous faut dorénavant dépêcher, ou autrement jamais nous ne sortirons de cette forêt. Nous réciterons donc en bref les reliques qu'on a des saints qui ont été du temps que Notre-Seigneur Jésus-Christ vivait ; puis conséquemment des martyrs anciens et des autres saints. Sur cela les lecteurs auront à juger quelle estime ils en devront avoir.

Sainte Anne, mère de la vierge Marie, a l'un de ses corps à Apt en Provence, l'autre à Notre-

Dame de l'île à Lyon. Outre cela, elle a une tête à Triers, l'autre à Duren près Cologne, l'autre en Thuringe, en une ville nommée de son nom. Je laisse les pièces qui sont en plus de cent lieux; et entres autres il me souvient que j'en ai baisé une partie en l'abbaye d'Orcamps près de Noyon; dont on fait grand festin. Finalement, elle a un de ses bras à Rome en l'église Saint-Paul. Qu'on prenne fondement là-dessus, si on peut.

Du Lazare, de la Madeleine, etc.

Il y a puis après le Lazare, et la Madeleine sa sœur. Touchant de lui, il n'a que trois corps que je sache; l'un est à Marseille, l'autre à Autun, le troisième à Avalon. Il est vrai que ceux d'Autun en ont eu gros procès à l'encontre de ceux d'Avalon. Mais après avoir beaucoup dépensé d'argent d'un côté et d'autre, ils ont tous deux gagné leur cause; pour le moins ils sont demeurés en possession du titre.

Pour ce que la Madeleine était femme, il fallait qu'elle fût inférieure à son frère : pourtant elle n'a eu que deux corps, dont un est à Vézelai près d'Auxerre; et l'autre, qui est de plus grand renom, à Saint-Maximin en Provence; là où la tête est à part, avec son *Noli me tangere*, qui est un lopin de cire, qu'on pense être la marque que Notre-Seigneur Jésus-Christ lui fit, par dépit, pour ce qu'il était marri qu'elle le voulût toucher.

Je ne dis pas les reliques qui en sont dispersées par tout le monde, tant de ses os que de ses che-

veux. Qui voùdrait avoir certitude de tout cela, il s'enquerrait pour le premier, à savoir si le Lazare et ses deux sœurs, Marthe et Madeleine, sont jamais venus en France pour prêcher. Car en lisant les histoires anciennes, et en jugeant du tout avec raison, on voit évidemment que c'est la plus sotte fable du monde, et laquelle a autant d'apparence que si on disait que les nuées sont peaux de veau, et néanmoins ce sont les plus certaines reliques qu'on ait; mais encore qu'ainsi fût, il suffisait d'abuser d'un corps en idolâtrie, sans faire d'un diable deux ou trois.

De saint Longin et des trois Rois.

Ils ont aussi bien canonisé celui qui perça le côté de Notre-Seigneur en la croix, et l'ont appelé saint Longin. Après l'avoir ainsi baptisé, ils lui ont donné deux corps, dont l'un est à Mantoue, et l'autre à Notre-Dame de l'Ile près Lyon(1).

Ils ont fait le semblable des sages qui vinrent adorer Notre-Seigneur Jésus après sa nativité. Et premièrement, ils ont déterminé du nombre, disant qu'ils n'étaient que trois. Or, l'Évangile ne dit pas combien ils étaient; et aucuns des docteurs anciens ont dit qu'ils étaient quatorze; comme celui qui a écrit le commentaire imparfait sur saint Mathieu, qu'on intitule de Chrysostome.

Après, au lieu que l'Évangile les dit philosophes,

---

(1) On a parlé plus haut de sa lance. Voyez aussi l'article *Longin* dans le Dictionnaire.

ils en ont fait des rois à la hâte, sans pays et sans sujets. Finalement ils les ont baptisés, donnant nom à l'un Balthasar, à l'autre Melchior, et à l'autre Gaspar. Or, encore que nous leur concédions toutes leurs fables, ainsi frivoles qu'elles sont, il est certain que les sages retournèrent au pays d'Orient. Car la sainte écriture le dit, et ne peut-on dire autre chose sinon qu'ils moururent là. Qui est-ce qui les a transportés depuis ? et qui est-ce qui les connaissait, pour les marquer, afin de faire ainsi des reliques de leurs corps ? Mais je m'en déporte, d'autant que c'est folie à moi de redarguer des moqueries tant évidentes. Seulement je dis qu'il faut que ceux de Cologne et ceux de Milan se combattent à qui les aura (1); car tous deux prétendent ensemble de les avoir, ce qui ne se peut faire. Quand leur procès sera vidé, lors nous aviserons ce qu'il sera de faire.

De saint Denis.

Entre les martyrs anciens, saint Denis est des plus célèbres; car on le tient pour un des disciples des apôtres, et le premier évangéliste de France. A cause de cette dignité, on a de ses reliques en plusieurs lieux. Toutefois, comme l'on dit, le corps est demeuré entier seulement en deux lieux, à Saint-Denis en France; et à Regensbourg (2) en Allemagne.

---

(1) Calvin se trompe. On ne montre à Milan que le tombeau vide des trois rois. Voyez l'article *Rois*.

(2) Regensburg est le nom allemand de Ratisbonne.

Pour ce que les Français maintenaient de l'avoir, ceux de Regensbourg en émurent le procès à Rome, il y a environ cent ans, et le corps leur fut adjugé, par sentence définitive, présent l'ambassadeur de France, dont ils ont une belle bulle. Qui dirait à Saint-Denis près Paris que le corps n'est point là, il serait lapidé.

Quiconque voudra contredire qu'il ne soit à Regensbourg sera tenu pour hérétique, d'autant qu'il sera rebelle au saint siége apostolique. Ainsi le plus expédient sera de ne s'entremettre point en leurs querelles. Qu'ils se crèvent les yeux les uns aux autres s'ils veulent, et en ce faisant qu'ils ne profitent de rien, sinon pour découvrir que tout leur cas gît en mensonge.

De saint Étienne.

De saint Étienne ils en ont tellement parti le corps, qu'il est entier à Rome en son église ; le chef à Arles ; et des os, on en a en plus de deux cents lieux. Mais pour montrer qu'ils sont des adhérens de ceux qui l'ont meurtri, ils ont canonisé les pierres dont il a été lapidé.

On demandera où c'est qu'on les a pu trouver, et comment ils les ont eues, de quelles mains et par quel moyen. Je réponds brièvement que cette demande est folle ; car on sait bien qu'on trouve partout des cailloux, tellement que la voiture n'en coûte guère. A Florence, à Arles aux Augustins, au Vigan en Languedoc, on en montre. Celui qui voudra se fermer les yeux et

l'entendement croira que ce sont les propres pierres dont saint Étienne fut lapidé. Celui qui voudra un peu considérer s'en moquera. Et de fait les carmes de Poitiers en ont bien trouvé depuis quatorze ans, auxquelles ils ont assigné l'office de délivrer les femmes, lesquelles sont en travail d'enfant. Les jacobins, auxquels on avait dérobé une côte de sainte Marguerite servant à cet usage, leur ont fait grande noise, criant contre leur abus ; mais en la fin ils ont gagné en tenant bon.

Des saints Innocens.

J'avais quasi délibéré de ne parler des Innocens, pour ce que quand j'en aurais assemblé une armée, ils répliqueront toujours que cela ne contrevient point à l'histoire, d'autant que le nombre n'en est point défini. Je laisse donc à parler de la multitude. Seulement, qu'on note qu'il y en a, en toutes les régions du monde. Je demande maintenant comment c'est qu'on a trouvé leurs sépulcres si long-temps après ; vu qu'on ne les tenait point pour saints quand Hérode les fit mourir. Après, quand c'est qu'on les a apportés. Ils ne me peuvent répondre autre chose, sinon que ç'a été cinq ou six cents ans après leur mort. Je m'en rapporte aux plus pauvres idiots qu'on pourra trouver, si on doit ajouter foi à des choses tant absurdes.

Après, encore qu'il s'en fût trouvé par fortune quelqu'un, comme se pouvait-il faire qu'on en

apportât plusieurs corps en France, en Allemagne, en Italie, pour les distribuer en des villes tant éloignées l'une de l'autre? Je laisse donc cette fausseté pour convaincue du tout.

De saint Laurent.

Pourtant que saint Laurent est du nombre des anciens martyrs, nous lui donnerons ici son lieu. Je ne sais point que son corps soit en plus d'un lieu, c'est savoir à Rome en l'église dédiée à son nom. Il est vrai qu'il y a puis après un morceau de sa chair grillée; *item*, deux fioles pleines, l'une de son sang, et l'autre de sa graisse; *item*, en l'église surnommée Panisperne (1) son bras et de ses os, et à Saint-Silvestre d'autres reliques. Mais si on voulait amasser tous les ossemens qui s'en montrent seulement en France, il y en aurait pour former deux corps au long et au large.

Il y a puis après la grille sur laquelle il fut rôti, combien que l'église qu'on surnomme Panisperne se vante d'en avoir une pièce. Or pour la grille, encore la laisserai-je passer; mais ils ont d'autres reliques trop fériales, desquelles il ne m'est point licite de me taire : comme des charbons, qu'on montre à Saint-Eustache; *item*, une serviette dont l'Ange torcha son corps.

Puisqu'ils ont pris le loisir de songer telles rêveries pour abuser le monde, que ceux qui ver-

---

(1) L'église de Saint-Laurent *in Panispernâ*, à Rome, est un titre de cardinal.

ront cet avertissement prennent aussi loisir de penser à eux pour se garder de n'être plus ainsi moqués.

D'une même forge est sortie sa tunique, qu'on montre à Rome même en l'église Sainte-Barbe. Pour ce qu'ils ont ouï dire que saint Laurent était diacre, ils ont pensé qu'il devait avoir les mêmes accoutremens dont leurs diacres se déguisent en jouant leur personnage à la messe; mais c'était bien un autre office de ce temps-là, en l'église chrétienne, que ce n'est à présent en la papauté. C'étaient les commis ou députés à distribuer les aumônes, et non point bateleurs pour jouer des farces. Ainsi ils n'avaient que faire de tuniques ni dalmatiques, ni autres habits de fous pour se déguiser.

Des saints Gervais et Protais.

Nous ajouterons à saint Laurent, saint Gervais et saint Protais, desquels le sépulcre fut trouvé à Milan du temps de saint Ambroise, comme lui-même le testifie; pareillement saint Jérôme, saint Augustin, et plusieurs autres. Et ainsi, la ville de Milan maintient qu'elle en a encore les corps.

Nonobstant cela, ils sont à Brisach en Allemagne, et à Besançon en l'église paroissiale de Saint-Pierre, sans les pièces infinies qui sont éparses en diverses églises : tellement qu'il faut nécessairement que chacun ait eu quatre corps pour le moins, ou qu'on jette aux champs tous les os qui s'en montrent à fausses enseignes.

De saint Sébastien.

Pour ce qu'ils ont donné à saint Sébastien l'office de guérir de la peste, cela a fait qu'il a été plus requis, et que chacun a plus appété de l'avoir. Ce crédit l'a fait multiplier en quatre corps entiers : dont l'un est à Rome à Saint-Laurent, l'autre à Soissons, le troisième à Piligni près Nantes ; le quatrième près de Narbonne, au lieu de sa nativité.

En outre, il a deux têtes ; l'une à Saint-Pierre de Rome, et l'autre aux Jacobins de Toulouse. Il est vrai quelles sont creuses, si on s'en rapporte aux cordeliers d'Angers, lesquels se disent en avoir la cervelle. *Item* plus, les Jacobins d'Angers en ont un bras. Il y en a un autre à Saint-Sternin de Toulouse (1), un autre à la Case-Dieu en Auvergne, et un autre à Montbrison en Forêt, sans les menus lopins qui en sont en plusieurs églises. Mais quand on aura bien contrepesé, qu'on devine où est le corps de saint Sébastien.

Même ils n'ont pas été contens de tout cela, s'ils ne faisaient aussi-bien des reliques des flèches dont il fut tiré, desquelles ils en montrent une à Lambesc en Provence, une à Poitiers aux Augustins, et les autres par-ci, par-là. Par cela voit-on bien qu'ils ont pensé de ne jamais rendre compte de leurs tromperies.

De saint Antoine.

Une semblable raison a valu à saint Antoine

(1) Saint-Sternin ou Saint-Saturnin.

pour lui multiplier ses reliques : car d'autant que c'est un saint colère et dangereux, comme ils le feignent, lequel brûle ceux à qui il se courrouce : par cette opinion il se fait craindre et redouter. La crainte a engendré dévotion, laquelle a aiguisé l'appétit, pour faire désirer d'avoir son corps, à cause du profit. Pourquoi la ville d'Arles en a eu grand combat, et long, contre les Antoniens de Viennois : mais l'issue n'en a été autre qu'elle a accoutumé d'être en telle matière ; c'est-à-dire, que tout est demeuré en confus : car si on voulait liquider la vérité, l'une des parties n'aurait bonne cause.

Avec ces deux corps, il a un genou aux Augustins d'Albi ; à Bourg, à Macon, à Dijon, à Châlons, à Ouroux, à Besançon, des reliques de divers membres, sans ce qu'en portent les quêteurs, qui n'est point petite quantité. Voilà que c'est d'avoir le bruit d'être mauvais : car sans cela le bon saint fût demeuré en sa fosse ou en quelque coin, sans qu'on en eût tenu compte.

De sainte Pétronille (1) ; *de sainte Suzanne ; de sainte Hélène et des onze mille Vierges.*

J'avais oublié sainte Perronelle, la fille de saint Pierre, laquelle a son corps entier à Rome en l'église de son père ; *item* plus, des reliques à part à Sainte-Barbe. Mais elle ne laisse point pour-

(1) Appelée plus généralement *Pétronille*, et aussi *Perronelle*, *Pernelle*, etc.

tant d'en avoir un autre au Mans, au couvent des Jacobins : lequel est là tenu en grande solemnité, pour ce qu'il guérit de fièvres.

D'autant qu'il y a eu plusieurs saintes nommées Suzanne, je ne sais pas bonnement si leur intention a été de redoubler le corps d'une : mais tant y a qu'il y a un corps de sainte Susanne à Rome, en l'église dédiée de son nom, et un autre à Toulouse.

Sainte Hélène n'a pas été si heureuse : car outre son corps qui est à Venise, elle n'a gagné de superabondant qu'une tête, laquelle est à saint Géreon de Cologne.

Sainte Ursule l'a surmontée en cette partie : son corps premièrement, est à Saint-Jean-d'Angély ; elle a puis après une tête à Cologne, une portion aux jacobins du Mans, une autre aux jacobins de Tours, l'autre à Bergerat.

De ses compagnes, qu'on appelle les onze mille vierges, on en a bien peu, pour en avoir partout. Et de fait, ils se sont bien aidés de cela pour oser mentir librement, car outre cent charrettes d'ossemens qui sont à Cologne, il n'y a, à grande peine, ville en toute l'Europe, qui n'en soit remparée ou en une église, ou en plusieurs.

De quelques autres saints.

Si je commençais à faire la montre des saints vulgaires, j'entrerais en une forêt dont je ne trouverais jamais issue ; par quoi je me contenterai d'alléguer quelques exemples en passant,

dont on pourra faire jugement de tout le reste. A Poitiers, il y a deux églises qui se disputent le corps de saint Hilaire, à savoir les chanoines de son église, et les moines de la Selle; le procès en est pendant au crochet, jusqu'à ce qu'on en fasse visitation. Cependant, les idolâtres seront contraints d'adorer deux corps d'un homme; les fidèles laisseront reposer le corps, où qu'il soit, sans sen soucier.

De saint Honorat, son corps est à Arles, et aussi bien à l'île de Lérins, près Antibes.

Saint Gilles a l'un de ses corps à Toulouse, et l'autre à une ville de Languedoc, laquelle porte son nom.

Saint Guillaume est en une abbaye du Languedoc, nommée Saint-Guillaume du désert, et en une ville d'Aussois, nommée Ecrichen, avec la tête à part, combien qu'il ait une autre tête au faubourg de Duren en Juliers, en l'abbaye des Guillemites.

Que dirai-je de saint Saphorin ou Simphorien, lequel est en tant de lieux en corps et en os.

Pareillement de saint Loup, qui est à Auxerre, à Sens, à Lyon, et faisait-on accroire qu'il était à Genève (1). Autant de saint Ferréol, qui est tout-entier à Uzès, en Languedoc, et à Brioude en Auvergne. Au moins qu'ils fissent quelques bonnes transactions ensemble, pour ne point tant

---

(1) Calvin peut se tromper ici; car il y a plusieurs saints coups : saint Loup de Troyes, saint Loup de Sens, saint Loup de Lyon, etc.; j'en connais quinze.

découvrir leurs mensonges, comme ont fait les chanoines de Triers avec ceux de Liége, touchant la tête de saint Lambert, car ils ont composé à quelque somme d'argent, pour l'intérêt des offrandes, de ne la montrer publiquement, de peur qu'on ne s'étonnât de la voir en deux villes tant voisines. Mais c'est ce que j'ai déjà dit du commencement, ils n'ont point pensé d'avoir jamais un contrôleur qui osât ouvrir la bouche pour remontrer leur impudence.

On me pourrait demander comment ces bâtisseurs de reliques, vu qu'ils ont ainsi amassé sans propos tout ce qui leur venait en la tête, et en soufflant ont forgé tout ce qu'il leur plaisait, ont laissé derrière les choses notables du vieux testament. A cela je ne saurais que répondre, sinon qu'ils les ont méprisées, pour ce qu'ils n'espéraient point d'en avoir grand profit. Combien qu'ils ne les ont du tout oubliées; car à Rome ils se disent avoir des os d'Abraham, d'Isaac, et de Jacob, à Sainte-Marie *supra Minervam*. A Saint-Jean-de-Latran, ils se vantent d'avoir l'arche de l'alliance avec la verge d'Aaron, et néanmoins cette verge est aussi bien à la Sainte-Chapelle de Paris, et ceux de Saint-Salvador en Espagne en ont quelque pièce.

Outre cela, ceux de Bordeaux maintiennent que la verge de saint Martial, qui se montre là en l'église de Saint-Severin, est celle même d'Aaron. Il semble avis qu'ils aient voulu faire miracle nouveau, à l'envi de Dieu : car comme cette

verge fut convertie en serpent, par la vertu d'icelui, aussi maintenant ils l'ont convertie en trois verges.

Il peut bien être qu'ils aient beaucoup d'autres manicles de l'ancien testament. Mais il suffit d'en avoir touché ce mot-là, pour montrer qu'ils se sont portés aussi loyalement en cet endroit qu'en tout le reste.

Je prie maintenant le lecteur d'avoir souvenance de ce que j'ai dit du commencement, c'est que je n'ai pas eu des commissaires pour visiter les sacristies de tous les pays dont j'ai fait par ci-dessus mention. Pourtant, il ne faut point prendre ce que j'ai dit des reliques, comme un registre ou inventaire entier de ce qui s'en pourrait trouver. Je n'ai nommé d'Allemagne que environ demi-douzaine de villes; je n'en ai nommé d'Espagne que trois, que je sache; d'Italie environ une quinzaine; de France, de trente à quarante, et de celles-là encore n'ai-je dit tout ce qui en est.

Que chacun donc fasse conjecture en soi-même quel tripotage ce serait, si on mettait par ordre la multitude des reliques qui sont par toute la chrétienté, je dis seulement des pays qui nous sont connus, et où nous hantons. Car le principal est de noter que toutes les reliques que l'on montre de Jésus-Christ par deçà, et des prophètes, on les trouve aussi bien en Grèce, et en Asie, et aux autres régions, où il y a des églises chrétiennes.

Or, je demande maintenant, quand les chrétiens de l'église orientale disent que tout ce que nous en pensons avoir est par devers eux, quelle résolution pourra-t-on prendre là-dessus? Si on les contredit, alléguant qu'un tel corps saint fut apporté par des marchands, l'autre par des moines, l'autre par un évêque; qu'une partie de la couronne d'épines fut envoyée à un roi de France par l'empereur de Constantinople, l'autre conquise par la guerre, et ainsi de chaque pièce, ils hocheront la tête en se moquant.

Comment videra-t-on ces querelles? Car en cause douteuse, il faudra juger par conjecture. Or, en ce faisant, ils gagneront toujours : car ce qu'ils ont à dire de leur côté est plus vraisemblable que tout ce qu'on pourra prétendre du côté de par deçà. C'est un point fâcheux à démêler, pour ceux qui voudront défendre les reliques.

Pour faire fin, je prie et exhorte, au nom de Dieu, tous lecteurs de vouloir entendre la vérité, pendant qu'elle leur est tant ouvertement montrée, et connaître que cela s'est fait par une singulière providence de Dieu, que ceux qui ont voulu ainsi séduire le pauvre monde, ont été tant aveugles, qu'ils n'ont point pensé à couvrir autrement leurs mensonges; mais comme Madianites, ayant les yeux crevés, se sont dressés les uns contre les autres. Comme nous voyons qu'ils se font eux-mêmes la guerre et se démettent mutuellement. Quiconque ne se voudra point endurcir pour répugner à

toute raison à son escient, encore qu'il ne soit pas pleinement instruit que c'est une idolâtrie exécrable d'adorer relique aucune, quelle qu'elle soit, vraie ou fausse, néanmoins voyant la fausseté tant évidente, n'aura jamais le courage d'en baiser une seule, et quelque dévotion qu'il y ait eue auparavant, il en sera entièrement dégoûté.

Le principal serait bien, comme j'ai du commencement dit, d'abolir entre nous chrétiens, cette superstition païenne, de canoniser les reliques, tant de Jésus-Christ que de ses saints, pour en faire des idoles. Cette façon de faire est une pollution et ordure, qu'on ne devrait nullement tolérer en l'église. Nous avons déjà remontré, par raisons et témoignages de l'Écriture, qu'ainsi est. Si quelqu'un n'est content de cela, qu'il regarde l'usage des pères anciens, afin de se conformer à leurs exemples. Il a eu beaucoup de saints patriarches, beaucoup de prophètes, de saints rois, et autres fidèles en l'ancien testament : Dieu avait ordonné plus de cérémonies de ce temps-là que nous n'en devons avoir : même la sépulture se devait faire en plus grand appareil que maintenant, pour représenter, par figure, la résurrection glorieuse, d'autant qu'elle n'était pas si clairement révélée de parole comme nous l'avons. Lisons-nous qu'on ait tiré hors les saints de leurs sépulcres, pour en faire des poupées ? Abraham, père de tous fidèles, a-t-il jamais été élevé? Sara, aussi princesse en l'église de Dieu, a-t-elle été retirée de la fosse ? Ne les a-t-on pas laissés avec tous les autres saints en repos ?

Qui plus est, le corps de Moïse n'a-t-il pas été caché par le vouloir de Dieu, sans que jamais on l'ait pu trouver? Le diable n'en a-t-il pas débattu contre les anges, comme dit saint Jude? Pourquoi est-ce que Notre-Seigneur l'a ôté de la vue des hommes, et que le diable l'y voulut remettre? C'est comme chacun confesse; que Dieu a voulu ôter à son peuple d'Israël occasion d'idolâtrie; le diable au contraire l'a voulu établir.

Mais le peuple d'Israël, dira quelqu'un, était enclin à la superstition. Je demande ce que c'est de nous? N'y a-t-il pas sans comparaison plus de perversité entre les chrétiens, en cet endroit, qu'il n'y eut jamais entre les Juifs?

Avisons ce qu'il a été fait en l'église ancienne: il est vrai que les fidèles ont toujours mis peine de retirer les corps des martyrs, afin qu'ils ne fussent mangés des bêtes et des oiseaux, et les ont ensevelis honnêtement, comme nous lisons et de saint Jean-Baptiste et de saint Étienne. Mais c'était afin de les mettre en terre, pour les laisser jusqu'au jour de la résurrection, et non pas les colloquer en vue des hommes, pour s'agenouiller devant.

Jamais cette malheureuse pompe de les canoniser n'a été introduite en l'église, jusqu'à ce que tout a été perverti, et comme profané, partie par la bêtise des prélats et pasteurs, partie par leur avarice, partie qu'ils ne pouvaient résister à la coutume, depuis qu'elle était reçue; et aussi que le peuple cherchait d'être abusé, s'adonnant

plutôt à folies puériles, qu'à la vraie adoration de Dieu. Pourtant, ce qui a été mal commencé, et mis sus contre toute raison, devrait être totalement abattu, qui voudrait droitement corriger l'abus. Mais si on ne peut venir du premier coup à cette intelligence, pour le moins que l'on en vienne à l'autre ; et qu'on ouvre les yeux, pour discerner quelles sont les reliques qu'on présente.

Or, cela n'est pas difficile à voir à quiconque y voudra entendre ; car, entre tant de mensonges si patens, comme je les ai produits, où est-ce qu'on choisira une vraie relique, de laquelle on se puisse tenir certain ? Davantage, ce n'est rien de ce que j'en ai touché, au prix de ce qui en reste. Même cependant qu'on imprimait ce livret, on m'a averti d'un troisième prépuce de Notre-Seigneur, qui se montre à Hildesheim, dont je n'avais fait nullement mention. Il y en a une infinité de semblables. Finalement, la visitation découvrirait encore cent fois plus que tout ce qui s'en peut dire.

Ainsi, que chacun à son endroit s'avise de ne se laisser à son escient traîner comme une bête, pour errer à travers champs, sans qu'il puisse apercevoir, ni voie, ni sentier, pour avoir quelque sûre adresse.

Il me souvient de ce que j'ai vu faire aux marmousets de notre paroisse, étant petit enfant. Quand la fête de saint Étienne venait, on parait aussi bien de chapeaux et affiquets les images des

tyrans qui le lapidaient (car ainsi les appelle-t-on en commun langage), comme la sienne. Les pauvres femmes, voyant les tyrans ainsi en ordre, les prenaient pour compagnons du saint, et chacun avait sa chandelle ; qui plús est, cela se faisait bien au diable, comme à saint Michel.

Ainsi en est-il des reliques ; tout y est si brouillé et confus, qu'on ne saurait adorer les os d'un martyr, qu'on ne soit en danger d'adorer les os de quelque brigand ou larron, ou bien d'un âne, ou d'un chien ou d'un cheval. On ne saurait adorer un anneau de Notre-Dame, ou un sien peigne ou ceinture, qu'on ne soit en danger d'adorer les bagues de quelque paillarde.

Pourtant, se garde du danger qui voudra, car nul d'orénavant ne pourra prétendre excuse d'ignorance.

FIN DU TRAITÉ DES RELIQUES.

TRAITÉ

DES SAINTES RELIQUES,

PAR L'ABBÉ DE CORDEMOY,

Débarrassé des inutilités et des lenteurs, mais conservé dans le texte original.

Ce traité a été publié en l'année 1719, dédié à M. Bosc, conseiller du roi. Nous l'avons abrégé sans en altérer le texte. C'est une réponse au livre de Calvin. On ne s'en douterait pas. — Mais nous avons pensé qu'on nous saurait bon gré d'avoir mis cet extrait à la suite du petit chef-d'œuvre de Calvin.

TRAITÉ

DES SAINTES RELIQUES.

§ Ier. *Ce qu'on entend par les Reliques.*

L'Église donne généralement le nom de *Reliques* à tout ce qui nous reste des saints après leur mort. Elle regarde les corps des saints, comme ayant été les temples du Saint-Esprit, et ses victimes par le martyre ou par la pénitence. Ainsi l'honneur, qu'elle veut que nous leur rendions dans cette vue, retourne à Dieu même.

Si l'affection que nous avons pour une personne qui nous a fait du bien, s'étend à tout ce qui nous reste d'elle après sa mort, peut-on trouver étrange que nous honorions les reliques des saints? Ils ont affermi notre foi, ou par leurs doctes écrits, ou par l'effusion de leur sang; et tous nous ont laissé des exemples admirables de vertu. D'ailleurs, comme le remarque saint Chrysostome, rien ne nous excite davantage à les imiter, que la vue de leurs corps. Dieu, dit ce grand docteur, nous les veut laisser, afin qu'ayant toujours devant les yeux ces saintes dé-

pouilles, nous nous animions à la pratique des vertus qui les ont consacrées.

Comment n'aurions-nous pas de la vénération pour ceux que Dieu a lui-même honorés par des miracles, avant et après leur mort? C'est ce que l'Écriture nous apprend en divers endroits, comme nous l'allons voir.

§ II. *Dieu a honoré les saints par des miracles.*

Commençons par l'ancien testament. Élie se coucha sur le corps d'un enfant qui venait de mourir, et le rendit vivant à sa mère. Son disciple Élizée, ressuscita de la même manière le fils d'une autre veuve. Il reçut ensuite avec une extrême joie le manteau que lui laissa tomber Élie, lorsqu'il fut enlevé dans un char de feu. C'était pour Élizée, dit saint Chrysostome, un héritage plus précieux que tout l'or du monde. Et, comme il avait vu que ce prophète, pour traverser le Jourdain à pied sec, en avait séparé les eaux avec ce manteau, il fit aussi la même chose.

Mais ce qui arriva après sa mort n'avait point encore eu d'exemple. Le seul attouchement de ses os rendit la vie à un homme, qui fut jeté par hasard dans son tombeau; et l'Écriture nous dit la-dessus que le corps mort d'Élizée prophétisa.

Saint Cyrille de Jérusalem enseigne pourquoi les corps des saints doivent être respectés : « afin dit-il, qu'on n'honore pas seulement leur âme,

mais qu'on croie aussi qu'il reste dans leurs corps une certaine vertu. »

Quand Vigilance osa parler des reliques avec mépris, saint Jérôme lui dit, pour le confondre : « Si les os des morts souillent les personnes qui les touchent, comment Élizée, tout mort qu'il était, a-t-il pu ressusciter un mort? »

La terre, sur laquelle marchait ce prophète, parut si vénérable à Naaman (qu'il avait guéri de la lèpre), que ce prince lui fit cette prière, avant que de retourner en Syrie : « Permettez-moi d'emporter la charge de deux mulets de cette terre. » Était-ce par un esprit de superstition qu'il parlait ainsi? Non certainement : Que voulait-il donc faire du peu de terre, qu'il demandait avec tant d'instance? En élever dans son pays un autel, où il pût sacrifier au vrai Dieu qu'adorait Élizée. Lorsque Théodoret examine cet endroit de l'Écriture, il appelle Naaman *un homme admirable*. Nos réformés n'auraient garde d'en parler de même.

Si nous ouvrons l'Évangile, nous y trouvons d'abord qu'une femme, malade depuis douze années d'une perte de sang, entendit parler de Jésus ; qu'elle vint derrière lui au travers du peuple, en disant, si je puis seulement toucher le bord de sa robe, je serai guérie ; qu'elle le toucha ; et qu'elle fut guérie à l'instant même. Les pères de l'Église, qui ont parlé de cette femme, admirent sa foi. Ils la proposent même

aux chrétiens, comme un exemple, qu'ils doivent imiter.

Quand les habitans de Génézareth surent que Jésus-Christ était chez eux, « ils envoyèrent dans tout le pays d'alentour, et lui présentèrent tous les malades, le priant qu'il leur permît de toucher seulement le bord de sa robe; et tous ceux qui le touchèrent furent guéris. » Si nos prétendus réformés eussent vécu de ce temps-là, ils se fussent bien gardés de faire la même chose; car voici ce que dit Calvin sur cet endroit de l'Évangile. « Il y a apparence que ces gens étaient enveloppés de quelque superstition quand ils restreignaient la grâce du Christ à l'attouchement de sa robe. Pour le moins, ils le dépouillaient d'une partie de son honneur, vu qu'ils n'espéraient point de sentir aucun secours de sa vertu par sa simple parole. Mais lui, de peur d'éteindre le lin fumant, s'accommode à leur rudesse (1). »

Ainsi Calvin ne se contente pas d'accuser de superstition ceux de Génézareth, il veut encore que Jésus-Christ, la sainteté même, les ait soutenus dans ce mal.

Nous lisons, dans les actes des apôtres, que fort peu de temps après l'ascension de Notre-Seigneur, « le nombre des fidèles s'augmentait de plus en plus : de sorte qu'ils apportaient les malades dans les rues, et les mettaient sur des lits, afin que lorsque Pierre passerait, son ombre couvrît au

(1) *Commentaire sur l'harmonie des évangiles*, etc.

moins quelqu'un d'eux, et qu'ils fussent guéris de leurs infirmités. Calvin se fâche encore de ce que les catholiques se servent de cet endroit de l'écriture pour justifier la conduite de l'église sur les reliques. « Je réponds, dit-il, que de tout ce que saint Luc raconte avoir été fait par des gens rudes et ignorans de la vraie foi, il ne s'ensuit pas qu'il le faille affirmer être du tout bon et droit. Car voici à quoi tendent les papistes, c'est que le monde étant détourné de Christ, ait son recours aux saints. » Ces premiers fidèles ignoraient la vraie foi ! Le peut-on croire de gens que les apôtres mêmes venaient d'instruire ?

Enfin nous trouvons dans les actes des apôtres, que « Dieu faisait des miracles si extraordinaires par les mains de Paul, que l'on portait même les mouchoirs et les tabliers, qui avaient touché à son corps, sur les malades ; et qu'ils étaient guéris. » Cet endroit marque avec évidence que la coutume, qu'ont les catholiques de faire toucher, pour les malades, des linges ou d'autres choses aux reliques des saints, est aussi ancienne que l'église, et que le grand saint Paul l'a approuvée, en se laissant ainsi toucher. Calvin redouble ici contr'eux sa colère. « Tant plus, dit-il, se montrent ridicules les papistes, qui s'aident de ce passage, pour faire valoir leurs reliques : comme si Paul avait fait valoir ces couvre-chefs, afin que les gens les baisâssent en son honneur par dévotion, comme en la papauté on adore les souliers de saint François, la ceinture de sainte Rose, le

peigne de sainte Marguerite, et tels autres fatras... Ces invectives tombent d'elles-mêmes, lorsque l'église catholique déclare qu'elle ne rend à aucune créature l'adoration qui n'est due qu'à Dieu ; et qu'elle ne respecte les corps des saints, que parce qu'ils ont été les temples du Saint-Esprit.

§. III. *Que les premiers fidèles avaient beaucoup de respect pour les reliques.*

On ferait un gros volume, si l'on voulait rapporter toutes les preuves de cette vérité. Il suffira de mettre ici les plus considérables.

Lorsque saint Ignace d'Antioche eut souffert la mort à Rome, pour Jésus-Christ, les actes de son martyre nous apprennent que ses os, recueillis avec respect par les fidèles, furent portés à Antioche, et déposés dans l'église, *comme un trésor inestimable*.

Douze ans après, Adrien fit mourir, à Tivoli, la bienheureuse Symphorose et les sept fils qu'elle avait. « Le sang de ces généreux martyrs, dit leur histoire, éteignit pour quelques mois la persécution. De sorte que les chrétiens employèrent ce temps de paix à rendre à leurs *sacrées reliques*, l'honneur qui leur était dû. »

La fameuse lettre que les fidèles de Smyrne écrivirent à l'église du Pont sur le martyre de saint Polycarpe leur évêque, marque la même chose à l'égard de ce qui leur resta de son corps,

après qu'il eut été brûlé. Ils racontent d'abord de quelle manière cet homme admirable endura le martyre. Ensuite ils ajoutent :

« Le démon fit tant que les chrétiens ne pu-
» rent avoir le corps de ce grand saint, quoiqu'ils
» souhaitâssent de pouvoir enlever *ce trésor*, et
» que plusieurs se fussent déjà mis en devoir de
» le retirer du bûcher. » Le proconsul refusa
» *ces précieux restes* aux chrétiens, sous pré-
» texte qu'ils devaient abandonner le culte du cru-
» cifié, pour mettre Polycarpe en sa place, s'ils
» pouvaient avoir ses reliques. »

Voilà ce qu'on tâche aussi, dans la nouvelle réforme, de faire croire des catholiques, afin de les rendre plus odieux. On y dit à tout moment qu'ils détournent les peuples de Jésus-Christ, pour les porter à recourir aux saints.

Mais il répondent, avec les fidèles de Smyrne :
» Pouvons-nous ne plus reconnaître Jésus-Christ,
» après ce qu'il a souffert pour nous ? Il ne nous est
» point permis d'offrir à un autre Dieu nos prières
» et nos vœux. Car, bien que nous honorions *les*
» *martyrs*, *et les autres fidèles serviteurs de Jé-*
» *sus-Christ*, nous n'adorons que le fils unique de
» Dieu ; et nous ne rendons qu'à lui les honneurs
» divins. »

Quand Saturnin, premier évêque de Toulouse, eut été mis en pièces par un taureau, auquel on l'avait attaché, « deux femmes, surmontant la fai-
» blesse de leur sexe, et méprisant, à l'exemple de
» leur saint pasteur, les supplices où elles s'ex-

» posaient... descendirent son corps dans une fosse » profonde, songeant moins à lui dresser un tom- » beau, qu'à dérober *ses précieuses dépouilles* à » la haine sacrilége des païens. » Elles demeurè- » rent quelque temps inconnues aux hommes sous » un simple gazon, mais *connues de Dieu et hono- » rées des anges*, jusqu'à ce que saint Hilaire dé- » couvrit *ce trésor*. Mais, n'osant toucher à *ces » reliques sacrées*, il les couvrit de terre, pour » ne les pas laisser exposées à la profanation des » infidèles, et fit élever dessus une petite cha- » pelle. »

Les protestans doivent être bien confus d'entendre ce que Prudence, cet excellent poëte chrétien, rapporte sur les honneurs qu'on rendait aux reliques de saint Hippolyte, prêtre de l'église de Rome. Lorsque le gouverneur, devant qui l'on présenta ce vénérable vieillard à Ostie, apprit son nom, il dit : Qu'il soit, comme Hippolyte, fils de Thésée, trainé et mis en pièces par les chevaux. Ce cruel arrêt est exécuté sur le champ; et ces animaux, effrayés des clameurs que poussent les forêts, l'emportent au travers des rochers et des forêts... Cependant ses amis le suivent. *On voit les uns ramasser dans le pan de leurs robes, ses membres dispersés. Les autres emportent le sable imbibé de son sang, afin qu'il ne reste rien de cette précieuse rosée sur une terre profane.* « Après que cette pieuse » troupe a recueilli toutes les parties du corps d'Hip- » polyte, elle pense à lui chercher un tombeau. » Prudence poursuit sa narration en ces termes :

« *Les sacrées dépouilles* de cette grande âme sont » renfermées dans une châsse d'argent massif.

» Parlerai-je du prodigieux concours de monde » qui s'y fait chaque jour? Dès que le soleil paraît, » le peuple s'y rend en foule, pour prier. Et » quand le soleil se retire, on voit encore ce lieu » sacré rempli de ceux qui vont y porter leurs » vœux. . . Pendant que *les uns baisent avec respect* » *le métal qui renferme les sains ossemens*, *les au-* » *tres répandent des parfums*, *ou des larmes*. »

Saint Chrisostôme marquait grand empressement d'aller à Rome, pour y voir les reliques de saint Paul. « Qui me donnera, disait-il, *d'em-* » *brasser le corps de Paul*, *de m'attacher à son* » *tombeau*, *de regarder la poussière de ce corps*, » qui répandait en tout lieu la semence de l'évangile.... « *Je voudrais voir le tombeau*, où sont » renfermés ces membres qui furent le temple » du Saint-Esprit. *Ce corps et celui de Pierre*, » *font la défense de Rome*. »

Nous lisons dans les Actes du martyre de saint Cyprien, qu'après que le proconsul d'Afrique l'eut condamné à perdre la tête, les fidèles *jetèrent des linges autour de lui*, pour recueillir son sang.

On bâtit bientôt après deux basiliques, sous le nom de ce saint martyr : l'une dans l'endroit où il répandit son sang pour Jésus-Christ, et l'autre dans celui où il fut inhumé.

Justin, gouverneur de la Thrace, fit mourir, en 304, saint Philippe, évêque d'Héraclée, avec un diacre qu'on nommait Hermès ; le démon lui in-

spira de faire jeter dans l'Hébre *les reliques sacrées* de ces saints martyrs. Mais quelques personnes, animées d'une pitié généreuse, prirent des rêts, montèrent sur une barque et se rendirent à l'endroit où on les avaient jetées. Dieu récompensa leur charité, en poussant dans leur filet les corps des deux saints. Aussitôt ces heureux pêcheurs, plus satisfaits de leur pêche que s'ils avaient trouvé *de l'or et des perles*, regagnèrent le bord et furent cacher leur prise à douze milles de la ville.

Les fidèles de la Cilicie eurent grand soin de recueillir les corps de Taraque, de Probe et d'Andronic, qui moururent en 304 pour la foi. Le gouverneur de la province fit mêler leurs restes avec les corps des gladiateurs. « Ainsi, disent les » fidèles de Cilicie, dans leur relation, nous nous » mîmes à genoux pour demander à Dieu qu'il » nous montrât les *reliques des saints martyrs*... » Et dans le même temps, il tomba du ciel un » globe de lumière qui se posa sur leurs corps. » Nous les enlevâmes donc avec une joie que nous » ne saurions exprimer. »

Saint Chrisostôme fait l'éloge de sainte Domnine et de ses deux filles, Bérénice et Prodosce, qui eurent le courage de se noyer elles-mêmes, pour ne se pas exposer à l'insolence des bourreaux. « Ne vous sentez-vous pas à présent tout remplis d'amour et de respect pour la mère et pour les filles, dit-il? Profitons de ces momens de ferveur, et allons nous prosterner devant leurs reliques; es châsses des martyrs, et leurs os sacrés ont la

vertu d'attirer les grâces et les bénédictions du ciel sur ceux qui les révèrent. »

Saint Grégoire de Nysse appelle le tombeau du saint martyr Théodore « une source de grâces et de secours contre les ennemis du salut. Celui à qui l'on permet de prendre de la poussière, qui est au pied du tombeau, ajoute-t-il, la ramasse avec respect, l'emporte avec joie, et la serre soigneusement. Il croit posséder un trésor dans ce peu de terre ; car de toucher aux reliques mêmes, c'est une faveur singulière qu'on accorde à peu de personnes. Ceux à qui un semblable bonheur est arrivé savent combien il leur a fallu employer de prières, et marquer d'empressement pour l'obtenir.

« Alors, continue Grégoire de Nysse, ils embrassent se corps sacré, comme s'il était vivant. Ils le baisent avec respect, ils le contemplent avec avidité ; ils en portent quelque partie à leurs yeux, à leurs oreilles, à tous leurs sens. Ensuite ils s'adressent à lui, comme s'ils le voyaient ; ils le prient, ils répandent des larmes pour le toucher ; ils lui demandent son intercession ; ils le conjurent de se rendre auprès de Dieu leur avocat et leur protecteur. »

Tout ceci doit paraître bien étrange au peuple protestant, à qui les ministres cachent, autant qu'ils peuvent, les sentimens et les coutumes de la plus sainte antiquité.

Nous voyons que saint Ambroise parle comme les pères qu'on vient de citer. C'est dans le dis-

cours qu'il fit à la fête des saints martyrs Nazaire et Celse, qui répandirent leur sang pour la foi, sous l'empire de Néron. « Le peuple de chaque ville, dit-il, se trouve heureux et se réjouit, lorsqu'il possède au moins les reliques d'un seul martyr. Nous au contraire, nous en avons d'un fort grand nombre. C'est avec raison que les enfans de l'église célébrent la gloire des bienheureux martyrs..... Honorons-les.

« Si vous me dites : Qu'honorez-vous dans une chair déjà réduite en poudre, et pour laquelle Dieu n'a plus de soin ? Je vous répondrai, par le prophète : Le Seigneur garde leurs os, et pas un ne sera brisé (1). »

Saint Astère, évêque d'Amasée en Cappadoce, commence ainsi le panégyrique du saint martyr Phocas : « En entrant aujourd'hui dans ce temple, que la piété des fidèles a élevé au bienheureux Phocas, je me rappelle tout ce que la tradition a conservé des actions de ce saint martyr. Je me représente un jardinier, qui des fruits dont la terre paie libéralement son travail, entretient sa famille, et assiste les pauvres. Je le considère comme l'honneur de ces rivages, l'ange tutélaire de la Méditerranée, comme un grand saint, comme un confesseur de Jésus-Christ..... L'ancienne ville de Synope, nôtre voisine, fut sa patrie..... Il se présenta lui-même à la mort. On lui coupa la tête, et il fut offert à Dieu, par les anges, comme une hostie d'agréable odeur.

(1) Psaume 33.

« Depuis ce jour, l'église le reconnaît comme une des principales colonnes qui la soutiennent. Elle le révère comme un martyr de grande distinction. Toutes les villes, toutes les provinces, envoient leurs habitans à son tombeau; et tous les chemins sont couverts de ceux qui lui vont offrir des vœux. De tous les temples qui lui sont dédiés, le plus superbe, comme le plus fameux, est celui qui possède *son sacré corps*. Êtes-vous dans l'affliction? Allez à Phocas, il vous consolera. Êtes-vous infirme, accablé de maux? Visitez le tombeau de Phocas, vous y trouverez la santé. »

Théodoret décrit en peu de mots la manière dont on reçut à Constantinople le corps de saint Jean Chrisostôme, qui était mort en exil. « Lorsque les reliques de ce grand docteur furent transférées dans la ville impériale, la mer devint comme une terre ferme, par la multitude des barques. Le peuple fidèle, avec des flambeaux, couvrit toute l'entrée du Bosphore, du côté de la Propontide. Celui qui tient à présent l'empire (1), et qui fait revivre en sa personne le nom et la haute piété de son aïeul, donna ce trésor à Constantinople. Il approcha même les yeux et le front de la châsse du saint, le priant de vouloir pardonner à son père et à sa mère l'injustice qu'il lui avaient faite par imprudence. »

Nous voyons dans l'histoire de sainte Pélagie, qui avait été une fameuse courtisane, les mêmes

---

(1) Théodose le jeune.

honneurs rendus à ses reliques. « Après sa mort, dit un auteur contemporain, son corps fut mis avec grande vénération sur un drap d'or, enrichi de pierreries. Mais comme on voulut la frotter avec de la myrrhe, on reconnut que c'était une femme.... Le bruit s'en étant aussitôt répandu de toutes parts, tous les monastères de vierges vinrent avec des cierges allumés, en chantant des hymnes ; et les reliques de Pélagie furent portées dans l'église de Jérusalem. »

Les anciens fidèles voulaient encore avoir des reliques sur eux, principalement dans leurs voyages. « Je vous recommande, disait saint Augustin à un évêque de ses amis, les dignes servantes de Dieu, Galle et Simplice sa fille, inférieure à sa mère par l'âge, mais au-dessus d'elle par la sainteté de son état, puisqu'elle a consacré sa virginité à Jésus-Christ, au lieu que sa mère ne lui a consacré que sa viduité. Ces dames portent avec elles des reliques du très-glorieux martyr saint Étienne. »

Plusieurs catholiques imitent encore la piété de ces dames.

§ IV. *Qu'on élevait des autels sur les tombeaux des martyrs.*

Nous avons déjà vu quel empressement on avait de recueillir les corps ou les cendres des martyrs, comme des choses qui étaient plus précieuses que l'or et les perles.

On les mettait ensuite dans des châsses magni-

fiques ; et pour leur faire encore plus d'honneur, on élevait sur leurs tombeaux des autels, pour y célébrer les divins mystères. Il paraît même que cette coutume venait de ce que marque saint Jean dans l'apocalypse, qu'il vit sous l'autel les âmes de ceux qui étaient morts pour la parole de Dieu.

« Lorsqu'on eut mis, dit Prudence, le corps de saint Hyppolyte, dans une grotte auprès de Rome, on éleva sur son tombeau un autel. »

Prudence rapporte ailleurs qu'on posa les os de saint Vincent, diacre, sous un autel ; et que Dieu voulut ainsi partager son trône avec lui sur la terre, comme il l'avait déjà partagé dans le ciel. Les conciles d'Afrique défendirent de dresser aucun autel, sans y mettre des reliques. C'est pourquoi saint Ambroise, pressé de faire la dédicace de l'église qu'il avait bâtie à Milan, répondit qu'il n'y manquerait pas, *s'il en trouvait quelques-unes*. Et, quand il eut découvert les tombeaux de saint Gervais et de saint Protais, il les fit transporter avec beaucoup de cérémonie, dans cette nouvelle basilique.

Saint Odon, abbé de Cluny, nous apprend que le comte Saint Géraud fit bâtir une belle église à Aurillac, et qu'il eut soin de faire mettre sous les autels les reliques qu'il avait apportées de Rome et d'autres endroits d'Italie.

Ecoutons saint Augustin sur le culte que l'église rend aux saints Martyrs, « Nous honorons, » dit-il, les martyrs, de ce culte d'amour, dont les » saints qui sont encore sur terre, sont honorés.

» Mais nous avons d'autant plus de dévotion pour » eux, que leur salut est plus en sûreté depuis » qu'ils sont sortis du combat. Cependant nous » n'honorons, et n'enseignons d'honorer que Dieu » seul, de ce culte que les Grecs appellent *latrie*, » et qui n'est proprement dû qu'à la Divinité. » Et, comme l'oblation du sacrifice n'appartient » qu'à ce culte, nous ne l'offrons, ni ne comman- » dons de l'offrir à aucun martyr, à aucune âme » sainte, ni même à aucun ange.

§. V. *Suite.*

Ce que saint Jérôme écrit contre Vigilance, fait bien voir encore l'égarement de nos réformés. Cet impie disait d'un air railleur aux catholiques : « Quelle nécessité y a-t-il que vous honoriez, et que vous adoriez même ce je ne sais quoi, que vous portez avec tant de respect dans un petit vase ? Pourquoi baisez-vous, en l'adorant, de la poussière enveloppée dans un linge ? Nous voyons presque les mêmes cérémonies des païens introduites dans l'église, sous prétexte de religion. » Vigilance avait aussi la témérité d'appeler les catholiques, idolâtres ; et les protestans, qui renouvellent ses erreurs, nous donnent tous les jours le même nom.

Mais la réponse de saint Jérôme à cet hérétique les doit couvrir de honte. « Vigilance, dit-il, est fâché qu'on mette sur les reliques des martyrs un voile précieux. Il voudrait qu'on les envelop-

pât de haillons, ou qu'on les jetât dans un fumier. O tête insensée! Nous honorons les reliques des martyrs : mais nous adorons celui dont ils sont les martyrs.... »

Si la manière dont saint Jérôme combattait Vigilance était invincible, elle l'est bien davantage à l'égard de nos réformés, puisqu'un plus grand nombre de siècles autorise la doctrine et la coutume de l'église sur la vénération des reliques. Et certainement il faut être bien hardi, ou bien aveugle, pour s'opposer à l'une et à l'autre.

A l'égard des cierges, que cet hérétique trouvait mauvais qu'on allumât devant les tombeaux des martyrs, et dont se moquent encore les protestans, voici ce que repliquait saint Jérôme : « Ceux qui allument des cierges pour honorer les » martyrs en ont la récompense selon leur foi..... » Quand la chose se faisait pour les idoles, il la fal- » lait détester : quand elle se fait pour les mar- » tyrs, il la faut recevoir.

Ces conséquences ont paru si dures au fameux Pierre du Moulin, qu'il a pris le parti de dire qu'on devait garder avec honneur les reliques des saints ; « *Notre différend*, dit ce ministre, *n'est pas s'il faut garder avec honneur les reliques des saints*, ou si leur sépulture doit être en lieu décent, et leur mémoire honorable. Car, si nous visitons avec une curiosité louable les sépulcres des anciens empereurs païens et personnages célèbres. ou en vertu militaire, ou en savoir, combien plus verrions nous volontiers les tombeaux des apôtres ? mais il ne faut pas les adorer. »

§. VI. *De la vraie croix, et de la terre du saint sépulcre.*

Une des plus considérables choses qui soient arrivées au commencement du IV siècle, est l'invention de la vraie croix.

Sainte Hélène, convaincue par des miracles qu'elle l'avait trouvée, fit élever sur le tombeau de Notre-Seigneur une église magnifique, où elle laissa dans une boîte d'argent une portion de la vraie croix. «Chaque année, dit saint Paulin, vers » la fête de Pâques, l'évêque de Jérusalem la fai- » sait adorer à son peuple, après l'avoir adorée » le premier. *Les pèlerins regardaient comme une* » *grâce signalée, d'en pouvoir obtenir quelque* » *particule.* »

Nos réformés, bien loin de se réjouir de tels présens, n'en auraient que du mépris. Ceux de qui nous avons reçu la foi pensaient d'une autre manière. « *Car avec quelle ardeur*, dit saint Chrisostôme, *souhaite-t-on d'avoir du bois* où le corps de Jésus-Christ fut attaché! Ce bois était autrefois une marque de supplice et d'infamie : mais celui qui a tout fait *l'a élevé au-dessus des cieux.* » Cet empressement des chrétiens à se munir de quelques parcelles de la vraie croix, faisait dire à saint Cyrille de Jérusalem, que l'univers en était presque tout rempli, quoiqu'il n'y eût alors que fort peu de temps qu'on eut découvert une chose si précieuse.

Quand sainte Hélène en eut envoyé un morceau à l'empereur son fils, il eut soin de le faire mettre au bas de sa statue, qui était dans la place de Constantinople, *persuadé que la ville, où l'on conserverait ce sacré dépôt, serait invincible.*

Saint Ambroise ajoute que cette sainte femme envoya encore à l'empereur un diadème, où *le peu de la vraie croix*, qu'elle y fût attacher, *valait mieux, que toutes les pierreries* dont elle l'avait enrichi. « De sorte, dit ce père, qu'elle mit *la croix de Jésus-Christ sur la tête des rois, afin qu'elle y fût adorée en leurs personnes...* ».

Les rois de Jérusalem faisaient porter à la guerre ce saint étendard, pour donner du courage à leurs troupes et de la terreur aux infidèles qu'ils allaient combattre.

Saint Louis se rendait tous les ans, le vendredi saint, dans la chapelle qu'il avait fait bâtir à Paris, pour y mettre les reliques que Baudouin II, empereur de Constantinople, lui avait envoyées.

Là, revêtu des habits royaux et la couronne en tête, *il exposait lui-méme la vraie croix à la vénération du peuple.* Ensuite, la tête et les pieds nus, sans ceinture et sans épée, il se prosternait et priait quelque temps. Puis, marchant sur les genoux, il s'arrêtait un moment, et priait encore. Enfin il s'approchait de la croix; et, après avoir prié pour la troisième fois, *il la baisait avec une humilité profonde*; et se retirait les yeux baissés.

Il n'est pas étonnant qu'on eût tant de respect

pour la croix de Jésus-Christ, puisqu'on en marquait même beaucoup pour la terre de son tombeau. Il suffira d'en donner une preuve tirée de saint Augustin. « Le tribun Hespérius, qui est parmi nous, dit ce grand homme, a une métairie dans le territoire de Fussales, où, comme il eut reconnu que les esprits malins tourmentaient ses bestiaux et ses esclaves, il pria nos prêtres, en mon absence, que quelqu'un d'eux y allât pour les chasser par ses oraisons. Il y en alla un, qui offrit *le sacrifice du corps de Jésus-Christ*, et aussitôt elle cessa par la miséricorde de Dieu. Or Hespérius avait reçu d'un de ses amis *un peu de la terre sainte* de Jérusalem, où Jésus-Christ fut enterré, et ressuscita le troisième jour, et *l'avait suspendue dans sa chambre, pour se garantir lui-même des insultes du démon.* Mais, quand sa maison en fut délivrée, il pensa ce qu'il ferait de cette terre, que, *par respect*, il ne voulait plus garder dans sa chambre. Il nous fit prier d'aller chez lui, et après nous avoir fait le récit de tout ce qui s'était passé, il nous pria de vouloir enfouir cette terre en quelque endroit, où les chrétiens se pussent assembler, pour célébrer le service divin. Nous y consentîmes; et la chose se fit. Sur cette nouvelle, un jeune paysan paralytique conjura ses parens de le porter, sans différer, dans ce saint lieu, où il ne fut pas plutôt qu'il s'en retourna, de son pied, *parfaitement guéri*, après avoir fait son oraison ».

Pour achever de convaincre le parti protestant,

sur la vénération des reliques, il faut encore lui rapporter quelques miracles authentiques faits à leur occasion.

§ VII. *Des miracles faits par les saintes reliques.*

Saint Augustin assure qu'il faudrait plusieurs volumes, si l'on voulait décrire toutes les merveilles arrivées par les seules reliques du premier martyr saint Étienne. Il choisit les plus propres à fermer la bouche de ceux qui prétendaient qu'il ne se faisait plus de miracles.

« L'évêque Project, dit-il, apporta quelques reliques du glorieux martyr saint Étienne à Tibilis; et l'on vit un grand concours de peuple à cette châsse. Une femme aveugle, de ces quartiers, pria qu'on la conduisît à l'évêque qui tenait ce sacré dépôt. *Elle donna des fleurs, pour les y faire toucher;* et comme on les lui eut rendues, *elle les mit sur ses yeux, et vit aussitôt.*

» Le fils d'un certain Irénée, collecteur des tailles, mourut à Hippone. Mais, lorsqu'on se préparait à ses funérailles, un des amis de cet homme lui dit *de faire frotter le corps de son fils avec de l'huile du saint martyr :* on le fit, et *l'enfant ressuscita....*

» Voici encore, poursuit ce père, un miracle si éclatant, que je ne crois pas qu'il y ait personne à Hippone, qui ne l'ait vu, ou qui n'en ait entendu parler. Dix enfans, sept frères, et trois sœurs, nés à Césarée en Cappadoce, et d'assez bonne fa-

mille, ayant été maudits par leur mère pour quelque outrage qu'ils lui firent, après la mort de leur père, furent miraculeusement frappés d'un horrible tremblement de tous leurs membres; mais comme ils ne purent souffrir la confusion qu'ils en recevaient dans leur pays, ils s'en allèrent chacun de leur côté, errant par tout l'empire romain. Il en vint deux à Hippone, un garçon et une fille, qu'on nommait Paul et Palladie, déjà fameux par leur disgrâce en beaucoup d'endroits. Ils y vinrent avant Pâques, et visitaient tous les jours l'église, où il y avait des reliques du martyr saint Etienne, priant Dieu d'apaiser sa colère, et de leur rendre leur première santé. Le jour même de Pâques, dans le temps que le jeune homme tenait les barreaux du lieu où étaient ces reliques, il tomba tout d'un coup, et resta par terre comme endormi, sans néanmoins trembler, comme il avait coutume, même en dormant. Quelques-uns le voulurent relever, mais d'autres les en empêchèrent, et disaient qu'il fallait attendre l'issue, lorsqu'il *se releva sur ses pieds*, *entièrement guéri.* Toute l'église retentit de grands cris de joie; et l'on courut vivement à moi, pour me le dire... Le troisième jour d'après le dimanche de Pâques..., comme on eut achevé de lire la relation de ce miracle, on entendit de nouvelles acclamations, qui venaient du tombeau de saint Étienne. Toute l'assistance se tournant aussitôt de ce côté-là, y courut. Car la jeune fille était allée à la châsse du saint martyr,

pour faire ses prières ; et dès qu'elle en eut touché les barreaux, elle tomba comme son frère, et *se releva parfaitement saine....* »

Ces miracles et beaucoup d'autres, ont paru si certains à Grotius, qu'il les a mis entre les preuves incontestables de la vérité du christianisme.

Saint Augustin parle ailleurs d'un aveugle qui fut guéri par les reliques des saints martyrs, Gervais et Protais. « C'était un homme de Milan, aveugle depuis bien des années, et connu de toute la ville. Comme il s'aperçut du bruit qui se faisait parmi le peuple, et qui marquait un sujet extraordinaire de joie, il en demanda la cause. Il la sut, et se fit mener aussitôt où étaient les corps de ces martyrs ; à peine eut-il porté à ses yeux le linge qu'on lui permit de faire toucher au brancard qui soutenait leurs *reliques*, que la vue lui fut rendue. »

Mais tout cela ne plaît point aux ministres, qui en voient les fâcheuses conséquences. Aussi veulent-ils persuader à leurs peuples, ou que le saint évêque de Milan fut séduit par le démon, ou qu'il n'était lui-même qu'un imposteur.

Saint Jean l'aumônier, que ses vertus avaient élevé sur le siége patriarcal d'Alexandrie, retourna vers la fin de ses jours dans l'île de Chypre; et mourut à Amathonte qui était le lieu de sa naissance. « Alors, dit l'auteur de sa vie, pour lui rendre les honneurs qu'on lui devait, un fort grand nombre de prêtres accompagnèrent son corps jusques dans la chapelle du saint évêque

Tycône ; et l'on y vit arriver ce miracle : Il y avait dans le tombeau, où l'on voulait le mettre, deux saints évêques qui étaient morts long-temps auparavant, mais qui lui rendirent le même honneur que s'ils eussent encore vécu.... Car révérant les mérites de cet illustre patriarche, et son pouvoir dans le ciel, *ils se retirèrent chacun de leur côté, par l'ordre de Dieu, pour lui faire place au milieu d'eux.* Ce prodige n'a pas été vu seulement d'une, de dix, ou de cent personnes, mais de toute cette grande multitude qui s'était assemblée à ses funérailles. »

§ VIII. *Que les Prétendus Réformés ont imité les païens.*

On a déjà vu que les gouverneurs païens ordonnaient souvent de brûler ou de jeter dans la mer les corps des martyrs, pour empêcher les fidèles de les honorer. Théodoret marque qu'entre les excès de fureur que les idolâtres commirent sous Julien l'apostat, ils rompirent à Sébaste la châsse de saint Jean-Baptiste, en tirèrent les reliques, les brûlèrent, et jetèrent les cendres au vent. Saint Grégoire de Nazianze leur reproche la même chose. Ils ont, dit-il, brûlé les reliques des saints, et les ont jetées au vent, pour les priver de l'honneur qui leur était dû.

Il ne faut pas s'étonner que les plus grands ennemis de notre religion en usassent ainsi. Mais que des gens, qui portent le nom de chrétiens,

aient suivi leur exemple, en profanant les sacrées dépouilles de ceux que la pénitence ou le martyre a sanctifiés, c'est ce qu'on ne peut comprendre, et c'est néanmoins ce que firent nos réformés, au commencement de leur schisme. Ils n'épargnèrent pas même les reliques de saint Irenée à Lyon, de saint Hilaire à Poitiers, et de saint Martin à Tours, c'est-à-dire, des trois plus illustres évèques qu'ait eus la France. Ils rompirent leurs châsses avec indignite, et jetèrent au loin leurs précieux restes.

Ils n'eurent pas moins d'emportement en Angleterre. Larrey rapporte les outrages que fit Henri VIII aux os et à la mémoire de saint Thomas de Cantorbéry. Ce prince, dit-il, ne voulut pas qu'il restât la moindre trace de la vénération que les siècles précédens avaient eue pour un si indigne sujet. Ce fut pour cela que, non content d'en faire briser *la châsse et brûler les os, il en fit encore ôter la féte dans tous les bréviaires du royaume.*

Peut-on s'imaginer que les siècles précédens, qui ont eu de la vénération pour saint Thomas de Cantorbéry, se soient trompés? Quoi! Henri II, qui fit pénitence sur le tombeau de ce martyr, pour avoir donné occasion à sa mort, était dans l'erreur? Quoi! Louis VII, roi de France, y était aussi, lorsqu'il fut demander sur le même tombeau la guérison de Philippe-Auguste son fils, et qu'il l'obtint? C'est ce qu'il faut dire, si M. Larrey a pu l'appeler *un sujet indigne.*

C'est dommage pour la nouvelle réforme que Larrey n'ait pas fait aussi l'histoire des iconoclastes ; il n'eût pas manqué de louer l'empereur Constantin Copronyme, de ce qu'avec les images des saints, il avait encore attaqué leurs précieuses reliques. Il eût raconté, comme une belle action de ce prince, qu'il fit jeter dans la mer la châsse de sainte Euphémie, dont le corps était en si grande vénération à Calcédoine. Cependant, selon toutes les apparences, il n'eût pas ajouté que Dieu, pour confondre une telle impiété, voulut que les vents conduisissent ce sacré dépôt dans l'île de Lemnos, où les fidèles, qui le reçurent avec respect, le cachèrent, jusqu'à ce qu'on le reportât dans son temple, par l'ordre de l'impératrice Irène.

Voyons à présent ce que les ministres nous objectent de plus fort, contre la vénération des reliques. Ils disent que Dieu ne voulut pas que les Israélites sussent l'endroit où Moïse fut enterré, de peur qu'ils ne rendissent à son corps des honneurs divins. Ainsi, concluent-ils, le respect que l'église romaine porte aux reliques, est fort dangereux, au moins pour les ignorans.

Mais ont-ils oublié, que ce peuple grossier avait toujours un extrême penchant à l'idolâtrie ? En effet, s'il adora le veau d'or, que n'eût-il pas marqué à l'égard du corps de Moïse, qui avait fait à sa vue tant de prodiges dans le désert ? Ce fut aussi, comme nous l'apprend saint Jude, le sujet de la contestation que l'archange saint Michel eut avec le diable. Cet esprit malin vou-

lait, pour engager les Israélites dans l'idolâtrie, qu'on enterrât Moïse publiquement. Saint Michel au contraire lui résista, et fit que le corps de ce grand homme fut mis dans un lieu qu'ils ne pussent connaître. Mais cela condamne-t-il l'honneur que nous rendons aux saintes reliques? Point du tout : car ce culte est au-dessous de celui qui n'est dû qu'à Dieu. D'ailleurs les prophètes ont prédit que le Sauveur du monde détruirait l'empire du démon, c'est-à-dire, l'idolâtrie; et cet Homme-Dieu promet lui-même à son église, que les portes d'enfer ne prévaudront point contre elle.

« Dieu, continuent les ministres, rendit la vie à un mort par l'attouchement des os du prophète Élizée. Mais on ne lit pas qu'on les ait tirés de terre pour les exposer à la vénération du peuple. Bien loin de cela, Isaïe, au chap. 14, verset 19, et Jérémie, au chapitre 22, verset 19, mettent entre les menaces et les malédictions de Dieu de n'être point enterré. Comment donc la chose est-elle présentement en honneur? Pourquoi ôte-t-on les os des saints du lieu de leur repos? Pourquoi les met-on en vue? »

Mais il n'est parlé ici que de deux princes, que la vengeance divine prive de sépulture, à cause de leurs crimes. En effet, c'est du roi de Babylone, qu'Isaïe dit : « Tous les rois des nations sont morts avec gloire; et chacun d'eux a son tombeau. Mais pour toi, tu as été jeté loin de ton sépulcre, comme un tronc inutile. »

Voici le passage de Jérémie : « C'est ce que » dit le Seigneur à Joakim, fils de Josias, roi de » Juda. On ne le pleurera point, en disant : Ah ! » frère malheureux ! Ah ! sœur malheureuse ! On » ne le plaindra point, en criant : Ah ! prince dé- » plorable ! grandeur bientôt finie ! *Sa sépulture* » *sera comme celle d'un âne mort : on le jetera* » *tout pourri hors des portes de Jérusalem.* »

D'ailleurs les cadavres de ceux qui mouraient chez les Juifs, comme dit saint Basile, étaient en horreur. Si quelqu'un, au contraire, souffre la mort pour le nom de Jésus-Christ, *ses reliques sont précieuses.* Dans l'ancienne loi, il était dit aux prêtres et aux Nazaréens, qu'ils ne se souilleraient sur aucun mort, et que, si l'on touchait à un cadavre, on serait impur. Mais à présent, celui qui touche aux os d'un martyr, participe en quelque façon à sa sainteté, à cause de la grâce qui réside dans son corps.

Quelque saintes que fussent donc les personnes mortes sous la loi de Moïse, leurs corps étaient regardés comme impurs, parce qu'avant que Jésus-Christ fût entré dans le ciel, elles ne pouvaient jouir de la gloire ; et c'est pour cela qu'on ne rendait aucun honneur à leurs reliques. Mais présentement qu'elles sont bienheureuses, l'Eglise respecte leurs corps comme ceux des martyrs, ou des autres saints de la nouvelle loi. Ainsi l'empereur Arcade fit transporter avec beaucoup de magnificence, de la Judée dans la Thrace, les os du prophète Samuël.

Les ministres font encore quelques objections qui ne sont que de pures chicanes, et qui tombent d'elles-mêmes. Comme ils ne peuvent nier, que dans les temps les plus saints et les plus éclairés, on n'ait eu beaucoup de vénération pour les reliques, leur dernier retranchement est de dire qu'il y en a de fausses, et qu'ainsi il vaut mieux n'en respecter aucune, que de pouvoir être trompé.

Par la même raison, il ne faudrait croire aucun miracle, parce qu'il y en a de faux; ni recevoir même aucun livre de l'écriture, parce qu'il y en a d'apocryphes et de supposés.

Il est difficile que les protestans, qui voudront lire avec attention ce petit ouvrage, n'en soient touchés. Fasse le ciel qu'ils reviennent à l'unique troupeau de Jésus-Christ, et que tous ensemble nous lui puissions dire : « Seigneur! qui opérez tant de merveilles par les reliques de vos saints, augmentez-en nous la foi de la résurrection; et faites-nous participer à la gloire immortelle, dont nous respectons les précieux gages dans leurs cendres. — Ainsi soit-il. »

FIN DU TRAITÉ DES SAINTES RELIQUES.

TABLES.

PREMIÈRE TABLE.

ORDRE DES MATIÈRES,
ET TABLE DES ARTICLES GÉNÉRAUX.

TOME PREMIER.

AVERTISSEMENT. Page v

INTRODUCTION, CHAPITRE Ier. Du culte des objets extérieurs. vij

CHAP. II. Du culte des reliques et des images chez les peuples anciens. xij

CHAP. III. Des reliques et des images chez les juifs et chez les premiers chrétiens. xviij

CHAP. IV. Des iconoclastes. xxx

CHAP. V. Des reliques et des images chez les Grecs, depuis l'extinction des iconoclastes. Des infidèles. xxxvij

CHAP. VI. Des reliques et des images dans les siècles qui précédèrent la réforme. liij

CHAP. VII. Des protestans, etc. Conclusion.

DICTIONNAIRE. A, B, C, D, E, F, G, H, I.

Animaux qui se trouvent avec les saints. 23

Arbres sacrés. 60

Voyage au Mont-Valérien en 1819. Page 109
Catacombes. 115
Chapelets. 133
Chapelles. 134
Châsses. 140
Cierges et Agnus Dei. 146
Cloches. 155
Colonnes. 168
Corps saints. — (Comment on distingue les corps saints.) 172
Crucifix. 201
Églises. 266
Ermitages. 278
Ex-voto. 301
Fontaines. 318
Grottes. 379
Hosties miraculeuses. 397
Huile des reliques. 414
Iconoclastes. 416
Images. 424
Indulgences. 438

TOME DEUXIÈME.

DICTIONNAIRE, J, K, L, M, N, O, P, Q.

Lacs. 89
Livres-reliques. 106
Madones. 144
Montagnes. 206
Notre-Dames. 220
§ I. Du culte de la Sainte Vierge. *Ibid.*
§ II. Du culte des images de Marie et des portraits peints par saint Luc. 223
Odeur des reliques. 358
Pain-bénit. 368

Pâris. Histoire des Convulsionnaires. Pag. 383
Peintures. 403
Pélerinages. 412
Pierres miraculeuses. 438
Ponts. 445
Processions. 449
Proverbes. 464

TOME TROISIÈME.

DICTIONNAIRE. R, S, T, U, V, W, X, Y, Z.

Reliques. Anecdotes diverses. 9
De la Congrégation des reliques. 25
Saints. 54
De la congrégation des rits. *Ibid.*
Superstitions. 107
Terre-Sainte. 113
Petit voyage en Terre-Sainte. *Ibid.*
Tours. 167
Translation. 171

SUPPLÉMENT. A, B, C, D, E, F, G, H, I, J, L, M, N, O, P, R, S, U. 200

Agnus-Dei. 201
Autels. 208
Cloches. 213
Crucifix. 219
Église. 222
Fontaines. 226
Notre-Dames. 241
Patronages. 244

TRAITÉ DES RELIQUES, ou avertissement très-utile du grand profit qui reviendrait à la chrétienté, s'il se faisait inventaire de tous les corps

saints et reliques, qui sont tant en Italie qu'en France, Allemagne, Espagne et autres royaumes et pays, par Jean Calvin. 251

De Jésus-Christ. 263

De la Sainte Vierge. 293

De saint Michel. 299

De saint Jean-Baptiste. 300

De saint Pierre et de saint Paul. 305

Des autres apôtres. 308

De sainte Anne. 311

Du Lazare, de la Madeleine, etc. 312

De saint Longin et des trois rois. 313

De saint Denis. 314

De saint Étienne. 315

Des saints Innocens. 316

De saint Laurent. 317

Des saints Gervais et Protais. 318

De saint Sébastien. 319

De saint Antoine. *Ibid.*

De sainte Pétronille, de sainte Susanne, de sainte Hélène et des onze mille Vierges. 320

De quelques autres saints. 321

TRAITÉ DES SAINTES RELIQUES, par l'abbé de Cordemoy, débarrassé des inutilités et des lenteurs, mais conservé dans le texte original. 331

§ I^er^. Ce qu'on entend par les reliques. 333

§ II. Dieu a honoré les saints par des miracles. 334

§ III. Que les premiers fidèles avaient beaucoup de respect pour les reliques. 338

§ IV. Qu'on élevait des autels sur les tombeaux des martyrs. 346

§ V. Suite. 348

§ VI. De la vraie croix et de la terre du Saint-Sépulcre. 350

§ VII. Des miracles faits par les saintes reliques. 353

§ VIII. Que les prétendus réformés ont imité les païens. 356

DEUXIÈME TABLE.

SAINTS ET PERSONNAGES A RELIQUES.

Aaron, *tom.* I, *pag.* 1.
Abdenago, I, 20.
Abdon, I, 1.
Abel, I, 2.
Abibas, I, 284.
Abraham. I, 3. II, 196. III, 200.
Achillée, I, 4.
Aciscle, I, *id.*
Adalbert, I, 5.
Adam, I, 5. III, 200.
Adrien, I, 6.
Afre, I, 7. III, 244.
Agathe, I, 7. III, 110.
Aglaé, I, 98.
Agnès, I, 9-23.
Agnès de Monte-Pulciano, I, 9.
Alain de la Roche, III, 50.
Alban, I, 10.
Albert I, 11.
Aldegonde, I, *id.*
Alexandre, I, 276. III, 93.
Alexandria, III, 152.
Alexis, I, 12. II, 36.
Alodie, II, 358.
Alphonse ou Ildephonse, I, 13. II, 101.
Amable, I, 13. III, 203.
Amant ou Chamant, I, 14.
Ambroise de Sienne, I, 14.
Ananias, I, 20.
Anastase, I, 21.
Anastasie, III, 177.
André, I, 22-200.
Angadrème, II, 459.
Ange, III, 69.
Anne, I, 51. III, 108.
Ansbert, I, 52.
Antipas, I, 52.
Antoine, I, 33-53. III, 206.
Antoine de Padouc, I, 27-44-57; II, 411. III, 207.
Antonin, I, 59.
Antonine, III, 176.
Apolline ou Apollonie, I, 59.
Apollone, I, 60.
Arnoul, I, 65.
Athanase, I, 66.
Aubert, I, 66.
Augustin, I, 67.
Augustin de Cantorbéry, I, 67.
Aurélie, III, 177.
Auréus, I, 68.
Austremoine, III, 208-229.
Aventin, III, 209.
Avit, I, 69.
Avoye, I, 390. III, 177-249.
Azarias, I, 20.
Babylas, I, 70.
Bacchus, Bache ou Baque, I, 72.
Balthasar, roi-mage, III, 39.
Barbat, I, 74.
Barbe, I, 75.
Barnabé, I, 76.
Barthélemy, I, 77. III, 209.
Basile, I, 81.
Bathilde, I, 82-320.
Baudèle ou Baudille, I, 83.
Bavon ou Baf, I, 83.
Benedicte, III, 177.
Benezet, II, 444.

Benigne, I, 84.
Benoit, I, 85. III, 210.
Benoite, I, 87.
Bernard, I, 88.
Berthe, I, 9-12-18-371.
Berthoul ou Bertulphe, I, 91.
Beuvon, I, 92.
Bibiane, I, 92.
Birgitte, I, 100.
Birin, I, 93.
Blaise, I, 42-94.
Boèce, I, 96.
Bon ou Bonnet, I, 96.
Bonaventure, I, 98.
Boniface, I, 98.
Boniface de Mayence, I, 100.
Brigitte, III, 176.
Brigitte de Kildar, I, 101.
Brigitte de Suède, I, 100-214.
Brigitte ou Britte, II, 192.
Bruno, I, 101.
Cajetan, I, 347.
Calais ou Calès, I, 103.
Calamande, III, 177.
Callixte, I, 104.
Candide, I, 111. III, 177.
Cant, Cantien, Cantienne ou Cantianille, I, 112.
Caprais, III, 213.
Cariulphe, I, 103. II, 154.
Carpophore, II, 466.
Casimir, I, 112.
Cassi ou Cassius, I, 113.
Cassien, I, 114.
Cassien d'Autun, I, 114.
Catherine, I, 117.
Catherine de Bologne, I, 121.
Catherine de Sienne, I, 124-218.
Ceadde, I, 127.
Cécile, I, 128.
Cécile, compagne de sainte Ursule, III, 177.
Cécilien, II, 189.
Célestin, I, 130.
Celse, I, 130.
Celse, compagnon de saint Nazaire, II, 210.
Censure, I, 130.
César de Bus, I, 131.
Chamant ou Amant, I, 14.
Charlemagne, I, 138.
Charles Borromée, I, 136.
Chaumond, I, 141.
Chrysologue, III, 1.
Christiancie, III, 177-179.
Christine, III, 108-177.
Christophe, I, 34-142. II, 411.
Chrysante, III, 20.
Clair, I, 149.
Claire, I, 150. III, 177.
Claudia, III, 152.
Clément, I, 152.
Cléomate, III, 177-179.
Cléophas, I, 154.
Clotilde, I, 157. III, 214.
Cloud, I, 164.
Clovis, I, 15-164. II, 123.
Cohard, I, 371.
Colmann, I, 165.
Colomb, ou Colomban ou Colombkil, I, 167.
Colomban, I, 46-167.
Colombe, I, 167. III, 219.
Colombine, III, 177.
Conogan, I, 171.
Conrad, I, 26.
Conrad de Plaisance, I, 171.
Cordule, III, 176.
Corentin, I, 172.
Cosme, I, 177.
Crépin et Crépinien, I, 186.
Croissance, III, 192.
Cucufat ou Cucufin, ou Couquenfat ou Cougat, I, 228.
Cunégonde, I 228. III, 177.
Cunère, III, 176.
Cybèle, I, 74. Note 2.
Cyprien, I, 230.
Cyprien-le-Magicien. I, 230.
Cyr, I, 231.
Cyriaque et compagnie, I, 231.
Dagobert Ier., I, 232.
Dagobert II, I, 232.
Damien, I, 177.
Daniel, I, 234. III, 68.
David, I, 235.
Demetrius, I, 236.

Denis, I, 236.
Derien, I, 36.
Dicace, I, 244.
Didier ou Dizier de Langres, I, 245.
Didier de Vienne, I, 246. II, 366.
Diégo, I, 244.
Dimas, I, 246.
Disain, III, 220.
Disma, I, 200.
Dix mille martyrs, I, 248.
Domard, II, 154.
Dominique d'Osma, I, 249. III, 49, 51, 220.
Domitille, I, 252.
Domne, III, 69.
Domnole, I, 253.
Donat, I, 253.
Donatien, I, 253.
Dormans. Les sept Dormans d'Éphèse, I, 254. Les sept dormans d'Allemagne, 255.
Dorothée, I, 255.
Drausin, I, 257.
Dreux, Drogon ou Druon, I, 257.
Dunstan, I, 258.
Dympne ou Dypne, I, 259.
Dysma, I, 246.
Edith, I, 261. III, 221.
Edithe, I, 264.
Edme ou Edmond, I, 265.
Eleuthère, I, 238-268.
Élie, I, 269.
Élisabeth, I, 271.
Élisabeth de Hongrie, I, 271.
Élisabeth de Portugal, I, 273.
Élysée, I, xx-173.
Élme ou Elmo, I, 277. II, 437.
Éloi, I, 274. II, 410. III, 111.
Éloph ou Eliphe ou Aloph, I, 275.
Encrasse, Engraisse, Encratide ou Engratie, II, 189.
Ennemond, III, 223.
Épimaque, I, 276.
Épiphane, I, 276.
Épipode, I, 276.
Equice, I, 277.
Erasme, I, 277. II, 437.
Erconwald, III, 224.
Ermengarde, I, 208.
Esperie, III, 224.
Étienne, I, 284. II, 438. III, 109-225.
Étienne, pape, I, 291.
Étienne, patriarche d'Antioche, I, 291.
Étienne de Grammont, I, 291. III, 225.
Étienne de Hongrie, I, 292.
Eugène, pape, I, 294.
Eugène de Carthage, I, 294.
Eugène, archevêque de Tolède, I, 294.
Eugénie, III, 177.
Eulalie, I, 295.
Euphémie, I, 296.
Euphrasie, III, 152.
Euphrosyne, I, 298.
Eustache, I, 29-298.
Eutrope, I, 300.
Ève, I, 300.
Exupère, III, 95.
Fabien, I, 304.
Fare, I, 304.
Fatime, I, LI.
Fauste, I, 305.
Fées, II, 207.
Félicien, II, 448.
Félicité, I, 305.
Félix, pape, I, 305.
Félix de Cantalice, I, 306.
Félix de Girone, I, 308-310.
Félix de Trèves, I, 311.
Félix, compagnon de saint Anastase, I, 306.
Felix, compagnon de saint Adaucte, I, 306.
Ferréol, I, 311.
Fiacre, I, 312.
Firmin d'Amiens, I, 315.
Firmin le Confès, I, 316.
Fleurine, III, 176.
Flore, III, 77.
Florentin, I, 317.
Florine, III, 177.

Forget, I, 311.
Fortunat, I, 321.
Frambourg ou Frambaud, I, 322.
Franchard, III, 237.
François d'Assise, I, 27-209-323. II, 251. III, 24.
François Borgia, I, 341.
François de Paule, I, 335. II, 124.
François Regis, I, 341.
François de Sales, I, 336.
François Xavier, I, 210-337.
François 1er., III, 24.
Françoise, I, 341.
Fredien, I, 342.
Friard, I, 342.
Fructueux de Brague, I, 344.
Fructueux de Tarragone, I, 344.
Fulbert, II, 162.
Fulcran, I, 344.
Fulgence, I, 345.
Fursy, I, 345.
Fuscien, I, 346.
Gabriel, I, 346. II, 196.
Gaétan, I, 347.
Galle, II, 319.
Galmier, I, 347.
Gamaliel, I, 284.
Gan, I, 372.
Gaspar, roi-mage, III, 39.
Gatien, I, 348.
Gaudence, I, 348.
Gaumier, I, 347.
Gautier, I, 348.
Geneviève, I, 350. III, 227.
Gengoul ou Gengolf, I, 358.
Georges, I, 36-361.
Gérésine, III, 176.
Germain d'Auxerre, I, 362. III, 228.
Germain de Paris, I. 364.
Germain de Constantinople, I, 365.
Germer, I, 365.
Gertrude, I, 365.
Gervais, I, 366.
Gézelin, I, 369.
Gildas, I, 369.
Gilles, I, 370.
Godon, I, 372.
Gohar, I, 371.
Gombert, I, 371.
Gomer, I, 389.
Gon, I, 372.
Gordien, I, 373.
Gorgone, I, 373.
Goule, I, 382.
Goulven, I, 374.
Grat ou Gratus, I, 374.
Grégoire-le-Grand, I, 374.
Grégoire de Nazianze, I, 378.
Grégoire-le-Thaumaturge, I, 376.
Grégoire de Tours, I, 212.
Grégoire d'Utrecht, I, 379.
Grimonie, III, 13.
Gudule, I, 382.
Guédas, I, 369.
Guénaut, I, 382.
Guenolé, I, 383.
Guerlichon, ou Guerlichou, ou Guerlicon, I, 386.
Guignolet, I, 383.
Guillaume, I, 387.
Guingalois, I, 383.
Guislen, I, 387.
Guitierne, I, 388.
Gummar, I, 389.
Guy, III, 192.
Hedwige, I, 390.
Hélène, I, 391. III, 176.
Hélie, I, 48.
Hervé, I, 42.
Hilaire, I, 317-392.
Hildevert, I, 395.
Hippolyte, I, 396.
Honêt ou Honnête, I, 397.
Honorée, I, 397. III, 177.
Honorée, compagne de sainte Ursule, III, 176.
Honorine, III, 228.
Hubert, I, 29-410.
Hugolin, III, 69.
Humbert, I, 415.
Hyacinthe, I, 416.
Hyacinthe, II, 463.
Ignace d'Antioche, I, 417.

Ignace, patriarche de Constantinople, I, 418.
Ignace de Loyola, I, 419. II, 262.
Ildefonse ou Alphonse, II, 101.
Innocens, I, 440. III, 108-229.
Irène de Portugal, I, 443.
Irénée, I, 445.
Isaac, I, 37-448, III, 200.
Isaac de Spolette, I, 448.
Isabelle, I, 448.
Isaïe, I, 449.
Isidore de Chio, I, 450.
Isidore-le-Laboureur, I, 449.
Isidore de Séville, I, 450.
Jacob, II, 1. III, 200.
Jacques-le-Majeur, II, 1-279. 108.
Jacques-le-Mineur, II, 10-177.
Jacques, martyr en Perse, II, 11.
Jacques II, roi d'Angleterre, II, 415.
Jahel, II, 11.
Janvier, II, 11.
Janvier, compagnon de Fauste, I, 305.
Jean-Baptiste, II, 14.
Jean-l'Evangéliste, II, 31-410.
Jean-l'Aumônier, II, 37.
Jean Calybite, II, 36.
Jean Cassien, I, 114.
Jean Chrysostome, II, 34.
Jean de la Croix, II, 39.
Jean-Goul ou Gengoul, I, 358.
Jean de Matha, II, 38.
Jean, pape, II, 38.
Jean et Paul, III, 16.
Jean et Cyr, I, 231.
Jeanne, compagne de saint Ursule, III, 177.
Jeanne d'Arc, I, LVI.
Jeanne de la Croix, II, 39.
Jérémie, II, 40.
Jérôme, II, 42.
Jésus-Christ, I, 26, 158, 180. II, 43. III, 229. Voy. Crucifix, Croix, etc.
Joachim, II, 80.
Job, II, 80.
Jonas, II, 81.
Joseph, patriache, II, 81.
Joseph, époux de la Vierge, II, 82.
Joseph d'Arimathie, II, 83.
Jouin, I, 37.
Judas Iscariote, II, 84.
Jude, II, 84.
Judith, II, 85.
Julien de Brioude, I, 311.
Julien-l'Hospitalier, I, 28. II, 86.
Julien du Mans, I, 37. II, 85
Julienne, II, 86. III, 177.
Julitte d'Ancyre, III, 152.
Just, II, 86.
Justin et Auréus, I, 68.
Justin-le-Philosophe, II, 87.
Justine, I, 230. II, 88.
Juvénal, II, 88.
Kariléfe, I, 103.
Ké, II, 88.
Landelin, II, 90.
Landri, II, 91.
Languide, III, 176.
Larron (le bon), I, 200-246.
Laurent, I, 218. II, 91. III, 108.
Lavrenthios, II, 96.
Lazare, II, 97.
Léger, II, 99. III, 111.
Légion thébéenne, II, 100-193.
Léocadie, II, 100.
Léon-le-Grand, II, 101. III, 69.
Léon IX, II, 102.
Léopold, II, 104.
Leu, II, 104.
Libéral, II, 104.
Liboire, II, 105.
Lidwina, II, 105.
Lomer, II, 117.
Longin ou Longis, II, 117.
Loth (la femme de), V. Edith.
Louis IX, I, 182. II, 120. III, 50. Note.
Louis de Gonzague, II, 127.
Louis de Marseille, II, 127. III, 22-238.
Loup, I, 28. II, 139.

Lubin, II, 130.
Luc, II, 132, 132, 223, 234, 291, 342, etc.
Lucie ou Luce, II, 132.
Lucien, I, 35.
Lucien, II, 133.
Lucifer, II, 133.
Lucine, II, 133.
Mactande, III, 177.
Macaire, II, 134.
Machabées, II, 135.
Maclou ou Malo, I, 27. II, 135.
Madelaine, I, 20. II, 136. III, 108.
Madeleine de Pazzi, II, 143.
Mahout, II, 135.
Malachie, II, 144.
Malo, II, 135.
Mamert, II, 145-462.
Mammès, II, 145.
Marc, II, 146.
Marc d'Aviano, II, 253. III, 49.
Marcel, pape, II, 140.
Marcel ou Marceau, évêque de Paris, II, 151.
Marcellin, II, 153.
Marcellin et Pierre, II, 154.
Marcoul, II, 154.
Marguerite, II, 155.
Marie (la Sainte-Vierge), II, 157-246.
Marie de Béthanie, II, 178.
Marie de Cléophé, II, 177.
Marie Egyptienne, II, 178-410.
Marie-Madelaine, II, 136.
Marie d'Oignies, II, 180.
Marie Salomé, II, 178.
Marien, III, 239.
Maries (les trois-), II, 177.
Marine, II, 181.
Marius ou Maris, II, 181.
Marthe, sœur de Lazare, I, 195. II, 182.
Marthe, femme de saint Marius, II, 182.
Martial, compagnon de Fauste. I, 305.
Martin de Tours, I, 19. II, 182. III, 108.
Martin de Vertou, III, 221.
Martine, II, 188.
Martinien, II, 188.
Martyre, III, 93.
Masse-Blanche, II, 188.
Mathias, II, 189.
Mathieu, II, 190.
Matrone, III, 152.
Maur, II, 191.
Maurant, II, 194.
Maure, II, 192.
Maure, compagne de Britte, II, 192.
Maurice, II, 193.
Maurille, II, 193.
Mauront, II, 194.
Maxime, III, 162-223.
Maximilien-Hercule, III, 240.
Maximin, II, 195.
Médard, II, 196-360. III, 110.
Meginrad ou Meinrad, II, 197.
Mein ou Méen, II, 197.
Melchior, roi-mage, III, 39.
Menechilde ou Menehou, II, 198.
Menne, II, 198.
Mercure, II, 198.
Mètre, II, 202.
Michel, II, 200-410.
Misach, I, 20.
Mitre, II, 202.
Mizael, I, 20.
Modeste, III, 192.
Moïse, II, 203.
Mondaine, III, 54.
Monique, II, 205.
Musonius, III, 20.
Nabuchodonosor, II, 209.
Narcisse, II, 209.
Natalie, III, 177.
Nazaire, II, 210.
Nérée, I, 4.
Nerlin, II, 210.
Nicaise, II, 211.
Nicodème, I, 206, 284, II. 65, 211.

Nicolas, évêque de Mire, II, 211, III, 69.
Nicolas de Tolentino, I, 83; II, 218.
Nigaise, II, 220. On a mal à propos imprimé Nicaise.
Numa, I, XII.
Nunillon, II, 358.
Olaf, ou Olaüs, II, 359.
Omer, II, 360.
Onezime, II, 360.
Onze mille Vierges, III, 16; 175, 178, 179.
Opportune, II, 361.
Optat, II, 189.
Orsmarie, III, 177.
Osithe, II, 365.
Oswald, II, 365.
Othille, III, 176.
Ouen, I, 40, II, 366.
Ours, II, 366.
Ovide, II, 367.
Pacome, II, 367.
Pancrace, II, 369.
Panfrède, III, 177.
Pantaléon, II, 369.
Pardoux, II, 372.
Pardulphe, II, 372.
Pâris, II, 373.
Parre, II, 389.
Pasteur, II, 87.
Patrice, II, 389.
Patrocle, II, 389.
Paul, apôtre, II, 394; III, 113.
Paul, patriarche de Constantinople, II, 398.
Paul, ermite, I, 35, 40; II, 399.
Paul et Jean, III, 17.
Paul de Léon, II, 400.
Paul de Narbonne, II, 402.
Paulin, I, 198.
Paulin, de Nole, II, 402.
Paulin, de Trèves, II, 403.
Pavace, I, 38.
Pélage, II, 411.
Pélagie, II, 412.
Pélerin ou Péregrin, II, 418.
Pernelle ou Perronelle, II, 421.
Perpétue, II, 419.
Perrine, II, 421.
Pétrone, II, 420.
Pétronille, II, 421.
Phaïné, III, 152.
Philippe, apôtre, II, 421.
Philippe de Néri, I, 307; II, 423.
Phocas, II, 423.
Photine, III, 59.
Piat ou Piaton, II, 424.
Pierre, apôtre, I, 34; II, 425.
Pierre d'Alcantara, II, 435.
Pierre d'Alexandrie, II, 435.
Pierre Balsame, ou Apselame, II, 436.
Pierre Célestin, I, 26; II, 436.
Pierre Gonçalez, II, 436.
Pierre et Marcellin, II, 154.
Pierre martyr, II, 437.
Pierre Pascal, II, 438.
Pilate, II, 89.
Platon, II, 442.
Pline, II, 442.
Plutarque, II, 442.
Pol de Léon, II, 400.
Polycarpe, II, 442.
Polyeucte, II, 443.
Ponce ou Pons, II, 444.
Potentiane, II, 465.
Praxède, II, 448; III, 177.
Prey ou Priet, II, 449.
Prime, II, 448.
Principin, II, 448.
Prix, II, 449.
Processe, II, 188.
Protais, I, 366.
Prote. II, 465.
Pudentiane, II, 465.
Quarante martyrs, II, 465.
Quatre couronnés, II, 466.
Quentin, II, 467.
Quintien, I, 14; II, 469.
Quiriace ou Cyriaque, I, 231.
Quirin, II, 470.
Rabelais, III, 24.
Raboni, III, 1.
Rachel, III, 1.

Radegonde, I, 197 ; II, 146, 439; III, 2, 110.
Raimbert, III, 6.
Raimond de Pegnafort, III, 5.
Remi, I, 15; II, 363 ; III, 7, 26.
Renan, III, 28.
René, III, 29.
Renobert ou Regnobert, III, 6.
Restitute, III, 29, 248.
Richard, III, 30.
Rieule, I, 28, 31, 39.
Rigobert, III, 31.
Robert, II, 210.
Robert d'Arbrissel, III, 33.
Robert, évêque de Reims, III, 31.
Robert de la Chaise-Dieu, III, 32.
Robert de Newminster, III, 35.
Roch, III, 35.
Rogatien, I, 253.
Rois mages, I, 229; III, 20, 38, 110.
Roland, III, 43.
Romain, évêque de Rouen, I, 38; III, 45.
Romain, abbé de Saint-Claude, III, 45.
Romain de Césarée, III, 46.
Romaric, III, 46.
Romuald, III, 46.
Rosalie, III, 51.
Rose, III, 52.
Rosoline, III, 52.
Rousseau, I, LVI.
Rustique, I, 238.
Sabas, III, 53.
Sabinien, III, 63.
Sadroc, III, 53.
Salomé, III, 57.
Salomon, III, 57.
Salve, III, 58.
Samaritaine (la), III, 59.
Samson, III, 59.
Samson, abbé de Dol, III, 60.
Samuel, III, 60, 69.
Sané, III, 61.
Sara, III, 62.
Sardos, III, 53.
Saturnin de Toulouse, III, 62.
Saturnin de Rome, III, 62.
Sauve, III, 58.
Savine, III, 64.
Savinien de Troyes, III, 63.
Savinien de Sens, III, 64.
Scholastique, III, 65.
Scocelin, I, 369.
Sébastien, III, 66.
Seconde, III, 177.
Sédoine, III, 61.
Semibaire, III, 177.
Sennen, I, 1.
Sept frères mineurs, III, 68.
Sept vierges d'Ancyre, III, 149.
Serenus, III, 77.
Serge, III, 78.
Servais, III, 80.
Seth, III, 82.
Sevère, II, 466.
Séverin, II, 466.
Séverin de Bavière, I, 368.
Séverin d'Agaune, III, 83.
Séverin de Cologne, III, 84.
Séverin de Bordeaux, III, 84.
Shakspeare, I, 57; III, 24.
Sidrach, I, 20.
Sigebert, III, 84.
Sigillende, III, 177.
Sigismond, III, 84.
Silvestre, premier pape, I, 38; III, 85.
Silvestre II, III, 86.
Silvestre, évêque de Châlons-sur-Marne, III, 86.
Siméon (le vieillard), III, 86.
Siméon, évêque de Jérusalem, III, 86.
Siméon-Stylite, III, 87.
Simon apôtre, III, 90.
Simon, Siméon ou Simonin, enfant, III, 91.
Sisinne, III, 93.
Sixte, III, 93.
Sixte II, III, 197.
Société, III, 177.
Solange, III, 249.
Soter, III, 93.

Sotère, III, 93.
Spire, III, 95.
Sponce, III, 177.
Sulpice-le-Débonnaire, III, 106.
Superius, III, 58.
Sure, III, 94.
Susanne-de-Babylone, III, 3.
Susanne-l'Hémorroïsse, III, 112.
Susanne de Rome, III, 112.
Stanislas, évêque de Cracovie, III, 96.
Stanislas Kotska, III, 98.
Sturme, III, 98.
Symphorose, III, 113.
Técuse, III, 152.
Telo, I, 29.
Tetric, III, 146.
Thadée, I, 88; III, 147.
Thècle, III, 147.
Théodore, II, 148.
Théodore d'Héraclée, III, 148.
Théodore-de-Chalcédoine, III, 148.
Théodosie, III, 149.
Théodote-le-Cabaretier, III, 149.
Théomate, III, 177, 179.
Therèse d'Avila, III, 152.
Thésée, I, xij.
Thibée, III, 154.
Thion, III, 155.
Thomas, apôtre, III, 155.
Thomas-d'Aquin. I, 43, 221; III, 159.
Thomas-de-Cantorbery, I, 19, 44; III, 161.
Thomas-Salus, III, 158.
Thyrse, II, 466; III, 162.
Tiburce, III 162.
Timothée, III, 163.
Tite-Live, III, 163.
Tobie, III, 164.
Torpet, III, 167.
Tron, III, 171.
Tropez, III, 167.
Trudon, III, 171.
Tugal ou Tugdwal, III, 171.
Tullie, III, 172.
Udalric, III, 173.
Ulphe, I, 39.
Ulric, III, 173.
Undecimille, III, 179.
Urbain, II, 189; III, 174.
Urbic, III, 174.
Ursin, III, 175.
Ursule, III, 176, 177, 249.
Valentin, III, 181.
Valère, III, 177, 181.
Valeri, III, 181.
Valérien, III, 162.
Vandelin, I, 28.
Venant, III, 182.
Venerande, I, 38.
Vibrande, III, 177.
Victoire, III, 187.
Victor de Marseille, II, 411; III, 188.
Victor-le-Maure, III, 190.
Victorin, I, 113; II, 466.
Vierges d'Ancyre, III, 149.
Vignevalay, I, 383.
Vincence, III, 177.
Vincent, I, 34; III, 190.
Vincent-Ferrier, III, 191.
Vit, III, 192.
Vital, III, 193.
Vitaline, III, 193.
Vivienne, I, 92.
Voltaire, I, lvi.; III, 20.
Waast, I, 45; III, 195.
Walburge, III, 195.
Walpurge, III, 177.
Wandrille, III, 196.
Willibrord, I, 302; III, 196.
Winifride, III, 197.
Wolfgang, III, 197.
Wulfran, III, 197.
Xyste, III, 93, 197.
Yves, I, 30; III, 198.
Zacharie, III, 198.
Zénobe, III, 198.
Zénon, III, 199.
Zwarde, III, 94.

TROISIÈME TABLE.

IMAGES, CRUCIFIX, NOTRE-DAMES, etc.

Agnus Dei. Tome I, page 146; III, 201.
Albert de Liége. Image de ce saint. I, 10.
Antoine. Image de ce saint. I, 55.
Antoine de Padoue. Image de ce saint. I, 59.
Arnault. Image indécente de ce saint, I, 387.
Bambino (*il*), I, 72.
Catherine. Image de cette sainte. I, 120.
Catherine de Sienne. Image de cette Sainte. I, 126.
Christophe. Le saint Christophe de Notre-Dame de Paris. I, 144.
Claudia (son image). I, xii, note.
Création d'Ève. Idée d'un peintre allemand. I, 301.
Croix. I, 187; III, 108.
Croix de saint André. I, 200.
Croix du bon larron, I, 200.
Croix de Bourbon-Larchambaut. I. 198.
Croix de la Sainte-Chapelle. I, 187; III, 20.
Croix de Constantin. I, 199.
Croix de saint Lô. I, 196.
Croix de sainte Marthe. I, 195.
Croix de Notre-Dame d'Astorga. II, 305.
Croix de saint Paulin. I, 198.
Croix de saint Pierre. I, 431.
Croix de sainte Radegonde. I, 197.
Croix de saint Servais. III, 80, 82.
Croix de Tours. II, 194.
Croix vénitienne. *Ibid.*
Crucifix. I, 201, 430.
Crucifix des Acoules. III, 219.
Crucifix de saint Agnello de Naples. I, 201.
Crucifix des Apôtres. I, 202; II, 293.
Crucifix des Béguines de Gand. I, 203.
Crucifix des Bénédictins de Naples. I, 203.
Crucifix de Béritte. II, 64.
Crucifix de Boksley. I, 210
Crucifix de sainte Brigide de Suède. I, 214.
Crucifix de Burgos. I, 215.
Crucifix de Campen. I, 217
Crucifix des Capucins d'Aix. III, 220.
Crucifix des Carmes de Florence. I, 217.
Crucifix de sainte Catherine de Sienne. I, 218.
Crucifix de Châlons-sur-Marne. I, 228.
Crucifix de Citeaux. I, 208.
Crucifix de la Conception de la Vega. I, 226.
Crucifix de Cordoue. I, 222.
Crucifix des Créanciers. I, 225.
Crucifix de saint Denis. I. 220.
Crucifix de sainte Ermengarde. I, 208.
Crucifix des filles de Gênes. I, 204.
Crucifix de saint François d'Assise. I, 209.
Crucifix de saint François-Xavier. I, 210.
Crucifix frappés par des Juifs.
Crucifix de Gautier de Birbach. I, 211.
Crucifix de saint Georges de Cologne. I, 211.
Crucifix de saint Goar. I, 212.

Crucifix de saint Grégoire de Tours. I, 212.
Crucifix de saint Jean de Latran. I, 222.
Crucifix de Laar. I, 218.
Crucifix de saint Laurent. I, 218.
Crucifix de Lucques. I, 206.
Crucifix Maquereau. I, 219.
Crucifix de sainte Marie des Carmes. I, 205.
Crucifix de sainte Marie Transpontine. I, 225.
Crucifix de Méry-sur-Seine. I, 227.
Crucifix des nones. I, 222.
Crucifix en perruque. I, 225.
Crucifix de saint Pierre martyr. II, 437.
Crucifix de Quimper-Corentin. I, 213.
Crucifix de San-Salvador. I, 221.
Crucifix du Saint-Sépulcre. I, 224.
Crucifix de Solcure. I, 227.
Crucifix de saint Thomas-d'Aquin. I, 221.
Crucifix de Trente. I, 221.
Crucifix de Wilissaw. I, 220.
Crucifix de Wurtzbourg. I, 221.
Crucifix de saint Zénobe. III, 199.
Crucifix (divers autres). I, 226 et suiv.
Cybèle. Son image parle. I, XVI.
Diane Taurique (son image). I, XIII.
Dieu, peint avec impudence. II, 411.
Dieux d'Énée. I, XVI.
Dominique d'Osma. Portrait miraculeux de ce saint. II. 208.
Éloi. Image de ce saint. II, 410.
Face (Sainte) ou Véronique. III, 182.
Face (Sainte) de Laon. III, 186.
François d'Assise. Portrait miraculeux de ce saint. II, 208.
Gabriel (image de). II, 405.
Geneviève. Image de cette sainte. I, 436.
Georges. Image de ce saint. I, 430.
Gilles. Image indécente de ce saint. I, 386.
Grégoire de Nazianze (image de). I, 379.
Guerlichon. Image indécente de ce saint. I, 386.
Guignolet. Image indécente de ce saint. I, 384.
Honoré. Image de ce saint. II, 410.
Hosties miraculeuses. I, 397. Image allégorique de l'hostie, idée allemande. I, 401.
Hostie d'Amsterdam. I, 409.
Hostie de Bolséna. I, 407.
Hostie de Bellitz. I, 405.
Hostie de Braine. I, 408.
Hostie de Bruxelles. I, 403.
Hostie de la Sainte-Chapelle. I, 406, 434.
Hostie de Constantinople. I, 407.
Hostie de Dijon. I, 398.
Hostie de Dole. I, 408.
Hostie de Doraca. I, 409.
Hostie de Faverney. I, 409.
Hostie de Saint Jean-en-Grève. I, 401.
Hostie de Saint-Jean-de-Latran. I, 409.
Hostie de Saint-Pierre-aux-Bœufs. I, 434.
Hostie de Sainte-Pudentiane de Rome. I, 408.
Hostie de Rimini. I, 404.
Hostie des augustins de Seelfeld. I, 406.
Iconoclastes. I, XXX, 297, 416.
Iconolâtres. I, 417.
Image de la Vierge de Torrigiano. I, 436.
Images et peintures curieuses. I. IV, note XXIII, notes. 337, 424; II, 179, note. 403. Anecdotes sur les images. I, 428, 434, 435, chez les catholiques. I, 433, chez les Grecs. I, 430.
Image de Jésus-Christ. II, 79.
Incarnation (image singulière de l'). II, 407.
Jean-Baptiste. Image de ce saint. II, 29.
Jérôme. Image de ce saint. II, 404.

Jésus-Christ, image de Jésus montant au ciel sur un aigle. II, 404; enlevé par les soldats du guet. *Ibid.* Peint par les anges à l'âge de douze ans. II, 79.
Junon. Son image parlant. I, XVI.
Madone libératrice. II, 275.
Madone douloureuse de Tolède. II, 254.
Madone de Valladolid. II, 255. (Voyez Notre-Dame.)
Marie. Image de la Vierge. I, 426; II, 410. Image singulière des couches de la Vierge. II, 406. (Voyez Notre-Dame.)
Médard (image de saint). II, 197.
Michel (image de). Peinte par saint Luc. II, 202.
Mosaïque de saint Marc. II, 208.
Mouchoir où est empreinte l'effigie de Jésus-Christ. II, 80.
Notre-Dames. I, 132; II, 220.
Notre-Dame de Almudena. II, 250.
Notre-Dame des Anges. II, 251.
Notre-Dame de l'Anneau. II, 228.
Notre-Dame du petit Saint-Antoine. II, 351.
Notre-Dame des Ardilliers. II, 229.
Notre-Dame *in Arena*. II, 320.
Notre-Dame d'Arras. II, 236.
Notre-Dame d'Aspremont. II, 313.
Notre-Dame d'Atocha. II, 257.
Notre-Dame d'Auguste. II, 258.
Notre-Dame de Saint-Augustin de Lucques. II, 232.
Notre-Dame de Saint-Augustin de Rome. II, 233.
Notre-Dame de la Basille. II, 349.
Notre-Dame de Bellefont. II, 350.
Notre-Dame de Bellinzone. III, 241.
Notre-Dame de Beteram. II, 350.
Notre-Dame de Blakerne. II, 222, 224.
Notre-Dame de Bologne. II, 239.
Notre-Dame de Bon Secours. II, 351.
Notre-Dame de Bonne Rencontre. II, 351.
Notre-Dame de Bonnes Nouvelles. II, 239.
Notre-Dame du Bouchet. II, 350.
Notre-Dame de la Boule. II, 328.
Notre-Dame de Boulogne. II, 348.
Notre-Dame de Bourg-Dieu. II, 350.
Notre-Dame de Bourges. II, 231.
Notre-Dame de la Brèche. II, 244.
Notre-Dame de Buch. II, 350.
Notre-Dame de Cambron. II, 350.
Notre-Dame de la Carole. II, 326.
Notre-Dame de la Carrère. II, 355.
Notre-Dame de Chartres. II, 240.
Notre-Dame du Chêne. II, 225, 350.
Notre-Dame du Chêne de Bar-sur-Seine. II, 256.
Notre-Dame du Chou. II, 225, 232.
Notre-Dame de Claremont. II, 226.
Notre-Dame de Cléry. II, 265.
Notre-Dame de la Colonne. II, 244.
Notre-Dame de Confession. II, 341.
Notre-Dame de la Croix d'Astorga. II, 304.
Notre-Dame des Crottes. II, 225, 245.
Notre-Dame de Damas. II, 332.
Notre-Dame de Saint-Dominique. II, 266.
Notre-Dame des Dons. II, 351.
Notre-Dame de Douleurs de Tolède. II, 254.
Notre-Dame d'Édesse. II, 224, 278.
Notre-Dame de l'Épine. II, 282.
Notre-Dame d'Espérance. II, 340.

Notre-Dame d'Esquermes. II, 350.
Notre-Dame de Ferrières. II, 238.
Notre-Dame du Feu. II, 297.
Notre-Dame de Foi. II, 351.
Notre-Dame de la Fontaine. II, 283.
Notre-Dame du Fou du Bois. II, 252.
Notre-Dame de Fourvières. II, 347.
Notre-Dame de Frisinge. II, 346.
Notre-Dame de la garde de Bologne. II, 224, 315.
Notre-Dame de la garde de Marseille. II, 343.
Notre-Dame de Geneste. II, 350.
Notre-Dame de Gimont. II, 350.
Notre-Dame des Grâces. II, 355.
Notre-Dame la grande de Poitiers. III, 242.
Notre-Dame du Grau. II, 350.
Notre-Dame de Gray. II, 350.
Notre-Dame de saint Grégoire. II, 273.
Notre-Dame de Guadaloupe. II, 350.
Notre-Dame de Guérison. II, 307.
Notre-Dame des Guides. II, 275, 346.
Notre-Dame de Hall. II, 308.
Notre-Dame d'Hanswich. II, 355.
Notre-Dame de Héas. II, 236.
Notre-Dame d'Hildesheim. II, 302.
Notre-Dame de l'Hozier. II, 350.
Notre-Dame de Hulst. II, 350.
Notre-Dame de l'Humilité. II, 303.
Notre-Dame de saint Hyacinthe de Venise. II, 355.
Notre-Dame d'Intercession. II, 299.
Notre-Dame de Jessé. II, 306.
Notre-Dame de Kernitron. II, 298.
Notre-Dame de Laghette. II, 229.
Notre-Dame de la Lampe. II, 305.
Notre-Dame Libératrice. II, 275.
Notre-Dame de Liesse. II, 266.
Notre-Dame de Lorette. II, 225, 285.
Notre-Dames de Louis XI. II, 266.
Notre-Dame de Louvain. II, 317.
Notre-Dame de Lydda. II, 316.
Notre-Dame la Majeure. II, 346.
Notre-Dame de Malte. II, 355.
Notre-Dame de Manosque. II, 350.
Notre-Dame des Marais. II, 340.
Notre-Dame des Martyrs. II, 222.
Notre-Dame de Mastricht. II, 350.
Notre-Dame de la Merci. II, 22[illegible].
Notre-Dame, mère de Grâce. II, 230.
Notre-Dame de Messine. II, 328.
Notre-Dame de Mézière. II, 241.
Notre-Dame de Milly. II, 351.
Notre-Dame des Miracles. II, 355.
Notre-Dame de Molème. II, 318.
Notre-Dame de Mondovi. II, 349.
Notre-Dame du Mont. II, 311.
Notre-Dame de Montaigu. II, 313.
Notre-Dame de Mont-Béric. II, 312.
Notre-Dame du Mont-Carmel. II, 223.
Notre-Dame de Monténégro. II, 303.
Notre-Dame de Montserrat. I, 420; II, 225, 259.
Notre-Dame de la Morère. II, 355.
Notre-Dame de Moscou. II, 331.
Notre-Dame de Moyen-Pont. II, 350.
Notre-Dame des Neiges. I, 268; II, 221, 299.
Notre-Dame de Neubourg. II, 253.
Notre-Dame d'Orcival. III, 241.
Notre-Dame d'Orsay. II, 351.

Notre-Dame de Painpont. II, 352.
Notre-Dame de la Paix. II, 227.
Notre-Dame du Peuple. II, 330.
Notre-Dame de la Peur. II, 322.
Notre-Dame del Pianto. II, 312.
Notre-Dame de la Piève. II, 349.
Notre-Dame du Pilier de Sarragosse. II, 279.
Notre-Dame de Pitié. II, 347.
Notre-Dame du Port. II, 341.
Notre-Dame des Portes. II, 234.
Notre-Dame de la Portioncule. II, 251.
Notre-Dame du Puy. II, 334, 347.
Notre-Dame de Rho. II, 350.
Notre-Dame de Rimini. II, 313.
Notre-Dame du Roc. II, 350.
Notre-Dame de Rocquamadour. II, 350.
Notre-Dame de la Rotonde. II, 222, 224.
Notre-Dame du Saphir. II, 319.
Notre-Dame du Saut, à Bologne. II, 319.
Notre-Dame de Savone. II, 329.
Notre-Dame de Schiedam. III, 241.
Notre-Dame de Scot. II, 327.
Notre-Dame de Secourance. II, 351.
Notre-Dame des Sept-Douleurs. II, 247.
Notre-Dame de la Sibylle. II, 258.
Notre-Dame de Sichem. II, 313.
Notre-Dame de la Sierra. II, 350.
Notre-Dame de Simonodoskoï. II, 348.
Notre-Dame de Talant. II, 356.
Notre-Dame de Tongres. II, 323.
Notre-Dame de Toutes-Beautés. II, 237.
Notre-Dame de Troade. II, 298.
Notre-Dame aux trois mains. II, 246.
Notre-Dame de Valençay. II, 332.
Notre-Dame de Valenciennes. II, 323.
Notre-Dame de Valladolid. II, 255.
Notre-Dame de Vassivière. II, 338.
Notre-Dame de Vauvert. II, 350.
Notre-Dame en Vaux. II, 351.
Notre-Dame de Velden. II, 327.
Notre-Dame des Vertus. II, 321.
Notre-Dame de la Victoire. II, 324.
Notre-Dame de la Vie. II, 331.
Notre-Dame de la Vigne. II, 350.
Notre-Dame de Vivonne. II, 350.
Notre-Dame de la Voûte. II, 350.
Palladium. I, xiv.
Paul. Images de ce saint. II, 397.
Peintures. Voyez Images.
Philippe. Image de ce saint. II, 422.
Pierre. Images de ce saint. II, 433.
Portrait de Jésus-Christ. II, 54.
Portraits de la Vierge, par saint Luc. II, 223, 224, 232, 258, 266, 315, 316, 328, 346; III, 113, etc.
Priape d'Anvers. I, 436.
Prix. Image indécente de ce saint. II, 449.
Purgatoire (image singulière du). II, 405.
Religion (image singulière de la). II, 408.
Reine. Image de cette sainte. III, 8.
Renaud. Image indécente de ce saint. I, 387.
René. Image indécente de ce saint. I, 386; III, 29.
Robert. Image fécondante de ce saint. II, 211.
Roch. Image de ce saint. III, 36.
Rosalie. Image gigantesque de cette sainte. III, 52.
Sacrifice d'Abraham (image curieuse du). II, 406.
Statue de Grâce. I, 204.
Suaire. III, 99, 229.
Suaire d'Abgare. III, 99.
Suaire de Besançon. III, 102.
Suaire de Cadouin. III, 104.

Suaire de Cahors. III, 106.
Suaire de Compiègne. III, 103.
Suaire d'Enxobrégas. III, 106.
Suaire de Saint-Jean-de-Latran. III, 105.
Suaire de Sainte-Marie-Majeure. *ibid.*
Suaire de Milan. III, 106.
Suaire de saint Pierre au Vatican. III, 105.
Suaire de Turin. III, 100. Autres suaires. III, 106.
Thérèse. Images de cette sainte. III, 154.
Titre de la Croix. I, 193.
Trinité (image de la). I, 426.
Véronique (image de la sainte face). III, 182.
Véronique de Laon. III, 186.
Volto-Santo. I, 206.

QUATRIÈME TABLE.

INDEX ANATOMIQUE

DES MACHOIRES ET AUTRES PIÈCES REMARQUABLES.

Barbe de Jésus-Christ, tome III, 229.

Barbe et cheveux vivaces du crucifix de bois de Burgos, I, 215.

Barbe du crucifix de San-Salvador, I, 221.

Bras de saint Jean-Baptiste, II, 28.
— de la Madone de Torrigiano, I, 437.
— énorme de la Madeleine, II, 140.
— miraculeux de saint Nicolas-de-Tolentino, II, 218.
— singulier, I, 100.
— miraculeux de saint Marc, II, 148.

Bras. — huit à saint Blaise, I, 95. — Neuf à saint Vincent, III, 191. — Autant à sainte Thècle, III, 147. — Douze à saint Philippe, II, 422. — Treize à saint Étienne, I, 288. — Miracle du bras de Besançon. — *Ibid.* dix-sept à saint André, I, 22. — Dix-huit à saint Jacques, II, 6. — Bras singulier de saint Antoine, I, 55.

Cervelle de saint Pierre, II, 427.

Chair. — Morceau de la chair grillée de saint Laurent, II, 93.

Cheveu de saint Pierre, II, 429.

Cheveux et Ongles vivaces du corps de sainte Catherine-de-Bologne, I, 123.

Cheveux de saint François d'Assise, I, 331.
— de sainte Irène-de-Portugal, I, 444.
— de sainte Isabelle, I, 449.
— de Jésus-Christ, II, 62; III, 229.
— de la Madeleine, II, 170.
— de sainte Marguerite, II, 156.
— de la Sainte-Vierge; II, 159.

Cornes de Moïse, en bouteille; II; 205.

Corps saints, I, 172.

Corps de la Sainte-Vierge, II, 158. — De saint François-d'Assise, I, 318. — Les trois corps de sainte Cunégonde, I, 229. — Cinq corps à saint André, I, 22. — Autant à sainte Perpétue, II, 420. — Six à sainte Dorothée, I, 256. — Autant à la Madeleine, II, 139. — Sept à saint Jacques-le-Majeur, II, 6. — Sept également à saint Cant, à saint Cantien, à sainte Cantienne, I, 112. — Huit à saint Luc, II, 131. — Huit à saint Hilaire, I, 394. Neuf à saint Maur, II, 192. — Onze à saint Érasme, I, 278. — Douze à saint François-de-Paule, I, 335. — La douzaine et le treizième à sainte Julienne, qui en a peut-être une trentaine, II, 86. — Seize à saint Pierre, II, 428. — Dix-huit à saint Paul, II, 395. — Une trentaine à saint Pancrace, II, 369. Autant à saint Georges, I, 362, etc.

Côte précieuse de sainte Marguerite, II, 156.

Cœur de sainte Thérèse, III, 154.
— De taffetas fait à l'imitation du même. *ibid.*
— De saint Ignace, I, 418.
— De sainte Claire, I, 151.
— De sainte Catherine-de-Sienne, I, 124.

Crânes, I, 186. (Voyez aussi le mot *Têtes* dans cette table.)

Croupion de saint Ignace-de-Loyola, relique odoriférante, comme dit le marquis d'Argens, I, 424.

Dent de saint Guignolet, III, 17.
— De saint Rieule, III, 31.
— De saint Nicolas, II, 215.
— Miraculeuse de saint Quentin, II, 469.
— De la sainte Croix, I, 244.
— De saint Barthélemi, I, 81.
— De saint Amable, I, 13.
— De saint Christophe, I, 143.

Dents de sainte Apolline, I, 59.

— De saint Siméon-Stylite, III, 90, etc. (Voyez encore *Samson* dans le Dictionnaire.)

Doigt du Saint-Esprit, I, 248.
— De saint Serge, III, 79.
— De Daniel, I, 234.
— De saint Diégo, pris en médicamens, I, 245.
— Medius de la Madeleine, II, 141.
— Anti-scrophuleux de saint Louis, II, 124.
— De saint Mammès, II, 146.
— De sainte Édithe, I, 264.

Doigts. — Trente-deux à saint Pierre martyr, II, 438. — Environ soixante, dont onze index à saint Jean-Baptiste, II, 1824.

Eau ou Sueur des pieds du corps de saint Nicolas, II, 213.

Fesses de Notre-Seigneur, empreintes sur une pierre à Reims, II, 77.
— De saint Fiacre, également marquées sur une pierre, en Brie, I, 313.
— De saint Frambourg, imprimées pareillement sur une pierre, I, 323.

Géans (reliques de), I, 349.

Genoux de sainte Justine, empreints sur une pierre, II, 88.

— De sainte Berthe, empreints sur une pierre, I, 318.
— D'un ange, empreints sur une pierre, I, 330.
— Six genoux à saint Antoine, I, 53.
Graisse de saint Laurent, II, 92 93.
Han de saint Joseph en bouteille, II, 83.
Jambes. — Saint Mathieu avait onze jambes, II, 190.
Lait de la Sainte-Vierge, II, 119 160.
— De sainte Barbe, II, 75.
— De sainte Catherine, I, 118.
— De saint Pantaléon, II, 370.
— De saint Paul, II, 396.
Larmes de Jésus-Christ, II, 54; III, 229.
La sainte Larme de Vendôme, II, 54.
—— d'Amiens, II, 58, etc.
Mâchoires. Voyez d'abord saint Blaise, I, 95.
— De sainte Berthe et de ses filles, I, 91.
— Quatre à saint Eustache, I, 300.
— De saint Pierre, II, 427.
— Quatre à saint Servais, II, 81.
— Six à saint Simon, II, 91.
— Onze à saint Jacques, II, 11.
— Douze à saint Léger, II, 100.
— Vingt à saint Jean-Baptiste, II, 22.
Main de saint Jean-Damascène aventure d'icelle, I, xxxiij.
— De saint Médard, II, 197.
— Neuf à saint Barthélemi, ce qui fait quarante-cinq doigts, I, 78. Voyez encore *Doigts* et *Bras*.
Mamelles. — Sainte Agathe en avait six, à ce qu'il paraît, I, 8.

Membre sexuel de saint Barthélemi, I, 78.

Même pièce de l'image de saint Guignolet, I, 385. Voyez aussi dans cette table le mot *Parties sexuelles*.

Mollet de la statue de Roland, lequel mollet rendait les femmes fécondes, III, 44.

Nombril de Jésus-Christ, II, 45; III, 229.

OEil de saint Clair, I, 149.

Ongle de Nabuchodonosor, II, 209.

— De saint Christophe, I, 144.

— D'un Chérubin, I, 141.

Ongles de Jésus-Christ, III, 229.

— De la Vierge, II, 160.

— De sainte Hedwige, I., 390.

Os de Jésus-Christ, II, 62.

Ossemens de la Sainte-Vierge, II, 158.

Parties sexuelles de saint Arnault, I, 387.

— de sainte Gudule, I, 382. Voyez aussi dans cette table le mot *Membre sexuel*.

Pas de Dieu, III, 4.

Peau de saint Barthélemi, I, 78.

Pieds de Jésus-Christ, empreints sur des pierres, III, 4. II, 76 et 77. I, 447. — Mesure du pied de la Vierge-Marie, II, 171.

— D'Adam empreint sur un roc, I, 6 447.

— D'un ange empreint sur une pierre, II, 440.

— De saint Remi, III, 28.

Plaie. — Mesure de la plaie que Jésus-Christ reçut à l'épaule, II, 78.

Plume de l'ange Gabriel, I, 346.

Plumes de saint Michel-Archange, II, 202.

Prépuces de Jésus-Christ, au nombre de sept, II, 46; III, 229.

Sang de saint Ambroise-de-Sienne, I, 15.
— De crucifix, I, 214, 222; II, 64; III, 61.
— De saint Étienne, I, 288.
— De la châsse de sainte Euphémie, I, 297.
— D'images, II, 79.
— De saint Janvier, II, 12.
— De saint Jean-Baptiste, II, 19.
— De Jésus-Christ, II, 63 65, I, 207 20, II, 450.
Sang et Eau de Notre-Seigneur, II, 64.
Sang de saint Laurent, II, 93.
— De Neufry, II, 66.
— De Hales, II, 67.
— De Notre-Dame-de-Bologne, II, 239.
— De saint Pantaléon, II, 370.
— Des plaies des stigmates de saint François d'Assise, I. 330.
— De saint Rieule, III, 31.
Souffle de Jésus-Christ, II, 62.
Stigmates de saint François-d'Assise, I, 327.
— De sainte Catherine de Sienne, I, 218.
Sueur de saint Michel battant le dragon, II, 202.
Têtes. — Saint Philippe en a huit, II, 442.
— D'Adam, I, 5. — Saint Achillée et saint Nérée ont chacun cinq têtes, I, 4. Six à saint André, I, 22. Huit à sainte Anne, I, 51. Treize à saint Jean-Baptiste, II, 15 *et suiv.* Dix à saint Jacques-le-Majeur, II, 11. — Têtes de sainte Gorgone, I, 373. *Note.* — Onze têtes à saint Georges, I, 362. — Quatre à saint Blaise, I, 95. — Tête énorme de la Madeleine, II, 140. — Tête de la Madone-de-Tonrigiano, I, 437. — Six têtes à saint Ignace, I, 418. — Tête merveilleuse de saint Fortunat,

I, 322. — De saint Pancrace, laquelle saigna trois jours de suite, II, 369. — Onze têtes à saint Maur, II, 192. — Sept têtes à saint Théodore d'Héraclée, III, 148. — Dix têtes à saint Léger, II, 99. — Têtes de saint Julien de Brioude, I, 312. — Huit têtes à saint Étienne, I, 288. — Sept têtes à saint Vincent, III, 191. — Têtes des onze mille Vierges, III, 178. Sainte Julienne à trente ou quarante têtes, II, 87.

Tibia singulier de saint Sébastien, III, 67.

Vertèbre de saint Christophe, I, 143.

Yeux de sainte Luce, II, 133.

CINQUIÈME TABLE.

REGNE ANIMAL.

BÊTES QUI SE TROUVENT DANS LES LÉGENDES OU QUI ONT LAISSÉ DES RELIQUES.

Agneau de saint François-d'Assise. Tome I, page 27.
Agneaux de sainte Agnès. I, 23.
Aigle de saint Jean-l'Évangéliste. II, 34, 149.
Aigle de saint Guislein. I, 388.
Aigle de saint Servais. III, 80.
Ane de Vérone (c'est l'ânesse qui porta Jésus-Christ). I, 24, 26.
Ane de Balaam. I, 26.
Ane de saint Pierre-le-Célestin. I, 26.
Anes de la procession de la Gargouille. II, 452.
Araignée de saint Conrad. I, 26.
Arêtes du poisson des cinq mille hommes. III, 229.
Baleine de saint Maclou. I, 27, 135.
Basilic des Porcherons. II, 362.
Bec de l'oiseau de Nicodème. II, 65.
Bétail de saint Félix-de-Cantalice. I, 306.
Bêtes venimeuses. II, 389.
Biche de saint Gilles. I, 370.
Biches de saint Rieule. I, 28.
Bœuf gras. II, 450.
Bœuf de saint Luc. II, 149.
Bœuf de sainte Grimoine. III, 14.
Bœufs de saint Pierre-aux-Bœufs. I, 435.
Brebis de saint Antoine-de-Padoue. I, 28.
Brebis de saint François-d'Assise. I, 27.
Brebis de Joseph. II, 82.
Brebis de saint Loup. I, 28; II, 130.
Bride du mulet de saint Thomas-de-Cantorbéry. I, 44.
Canards de saint Andoche. III, 245.
Carpe de saint Nicolas-de-Tolentino. II, 219.
Cerf bienheureux. I, 23, note.
Cerf de saint Eustache. I, 29, 299.
Cerf de saint Hubert. I, 29, 411.
Cerf de saint Julien-l'Hospitalier. I, 28.
Cerf de saint Télo. I, 29.
Cerfs de saint Rieule. I, 28; III, 31.
Chapon de saint Nicolas-de-Tolentino. II, 219, note.
Chat de saint Yves. I, 30.
Chats de saint Marcoul. II, 155.
Cheval de saint Georges. I, 30, 362, note.
Cheval du roi Gralon. I, 447.
Chevaux de saint Antoine. III, 207.
Chevaux de saint Victor, de saint Martin, de saint Maurice. I, 30.

Chevaux sous le patronage de saint Éloi. *Ibid.*
Chèvre des croisés de Hongrie. I, 421.
Chèvres de Notre-Dame-de-Héas, avec leurs chevreaux. II, 237.
Le saint Chien de l'abbaye de Corbie. I, 30.
Chien de saint Roch. I, 31 ; III, 36, note, 37.
Chien des Sept-Dormans. I, 32.
Chiens de saint Anastase. I, 21.
Cigale de saint François-d'Assise. I, 32.
Cochon de saint Antoine. I, 33.
Cochons de saint Aventin. III, 209.
Colombe de sainte Radegonde. III, 3.
Colombe de sainte Reine. III, 7, 8.
Coq de saint Pierre. I, xlij, 34, III, 111.
Coqs de saint Christophe. I, 34.
Corbeau d'Élie. I, 35, 270.
Corbeau de saint Paul-Ermite. I, 35.
Corbeau de saint Vincent. I, 34; III, 190.
Corbeaux de saint Jérôme. I, 35.
Corbeaux de saint Meinrad. II, 198.
Corne de licorne. II, 121.
Dauphin de saint Lucien. I, 35; II, 133.
Dauphins de saint Martinien. I, 36.
Dent de la mâchoire d'âne de Samson. III, 60.
Dragon. III, 247.
Dragon de saint Benoit-d'Arezzo. I, 234.
Dragon de saint Dérien. I, 36.
Dragon de saint Jouin. *Ibid.*
Dragon de saint Julien-du-Mans. *Ibid.*
Dragon de saint Marcel. I, 37 ; II, 152, 463.
Dragon de sainte Marguerite. I, 37.
Dragon de sainte Marthe. I, 37 ; II, 182.
Dragon de saint Méen. I, 37.
Dragon de saint Michel. *Ibid.*
Dragon de saint Pavace. *Ibid.*
Dragon de saint Pol-de-Léon. I, 38; II, 401.
Dragon de sainte Radegonde. II, 463.
Dragon de saint Romain. I, 38; III, 45.
Dragon de sainte Vénérande. I, 38.
Dragon de saint Sylvestre. I, 38. Voyez *Serpens*, dans cette table.
Gargouille de Rouen. I. 38 ; II, 452 ; III, 45.
Grenouilles de saint Ouen. I, 40.
Grenouilles de saint Rieule. I, 39.
Grenouilles de sainte Ulphe. I, 39.
Grenouilles de saint Gengoul. I, 360. — Autres Grenouilles. III, 171.
Guêpes de saint Narcisse. II, 209.
Hareng sacré de Rouen. III, 45.
Homme de saint Mathieu. II, 149.
Lapins d'Espagne. III, 171.
Lion de saint Gérasime. I, 40.
Lion de saint Jérôme. II, 43.
Lion de saint Marc. I, 42; II, 149.
Lions de sainte Marie-Égyptienne. II, 180.
Lions de saint Paul-Ermite. I, 40 ; II, 399.
Lion de saint Sabas. I, 41.
Lion de sainte Thècle. I, 42; III, 147.
Loirs de saint Ulric. III, 173.
Loup de saint Blaise. I. 42.
Loup de saint Edmond. I, 43.
Loup de saint Hervé. I. 42.
Loup de saint Malo. I, 42.
Loup de Notre-Dame-in-Arena. II, 320.
Loup de Notre-Dame-de-Molême. II, 318.
Loup de saint Robert-de-Cîteaux. I. 43.

Loup de saint Vincent. III, 190.
Mâchoire d'âne de Samson. III, 59.
Mouches de saint Narcisse. II. 210.
Mouches de saint Thomas. III, 157.
Mulet de saint Antoine-de-Padoue. I, 44.
Mulet de saint Thomas-d'Aquin. I, 43.
Mulet de saint Antoine. III, 207.
OEufs de Léda. I, xij.
Oie des croisés de Hongrie. I, 421.
Oie de saint Guignolet. I, 383.
Oie de saint Rigobert. III, 32.
Oiseaux de saint Pol de Léon. II, 400.
Ours de saint Colomban. I, 46.
Ours de sainte Colombe. III, 219.
Ours de saint Corbinian. I, 45.
Ours de sainte Gudule. I, 45.
Ours de saint Guislein. I, 388.
Ours de saint Martin-de-Vertou. I, 45.
Ours de saint Waast. I, 45; III, 195.
Peau d'Ours de saint André. I, 46.
Perdrix de saint Nicolas-de-Tolentino. II, 219.
Pie de saint Thomas de Cantorbéry. III, 162.
Pied du chameau de Mahomet, empreint sur une pierre. II, 441.
Pied du cheval de Gralon, empreint sur un roc. I, 447.
Pigeon de saint Braule. I, 47.
Pigeon de saint Grégoire-le-Grand. I, 375.
Pigeon de Mahomet. I, xlii, 47.
Pigeon de Notre-Dame-du-Chou. II, 232.
Pigeon de Ravenne. I, 47.
Plumes de la colombe de sainte Radégonde. III, 3.
Plumes qui tuèrent saint Étienne-Patriarche. I, 291.
Poisson des cinq mille hommes. III, 229.
Poisson rôti des apôtres. I, 47.
Poissons de saint Antoine-de-Padoue. I, 48.
Poisson de saint Corentin. I, 48.
Poisson de Jonas. *Ibid.*
Poisson de saint Pol-de-Léon. II, 401.
Poissons miraculeux du Tage. I, 444.
Poisson de sainte Vitaline. III, 194.
Porcs qui s'agenouillèrent devant Notre-Dame-d'Astorga. II, 305.
Poulets de sainte Gertrude. I, 49.
Pourceau de sainte Marie-Majeure-de-Naples. I, 33.
Pourceaux de saint Maxime. III, 223.
Poux de Pharaon. III, 171.
Puce de saint Macaire. II, 134.
Queue de l'âne de Balaam. I, 26.
Queue de l'âne de Jésus-Christ. I, 25.
Rats de Gyara. III, 171.
Rats de Poppiel et de Hatton. I, 49; III, 170.
Rats de saint Ulric. III, 173.
Renard de saint Hervé. I, 43.
Sauterelles de saint Théodose. I, 50. — Autres sauterelles. III, 171.
Scorpions de saint Gaudence. I, 348.
Serpent d'airain de Moïse. II, 204.
Serpent de saint Jean-l'Évangéliste. II, 32.
Serpent de Salomon. III, 57.
Serpent de saint Victor. III, 189.
Serpens de saint Jean-de-Reaume et de saint Vigor. I, 49.
Serpens de Malte. II, 397. Voy. *Dragons*, dans cette table.
Souris. La sainte Souris de Lodève. I, 50.
Taons de saint Narcisse. II, 209.
Tarasque ou dragon de sainte Marthe. I, 37, 196; II, 182, 461.

Taupes de Thessalie. III, 171.
Taureau d'airain de saint Eustache. I, 299.
Taureau de saint Michel. II, 200.
Taureau de saint Sauve. III, 58.
Taureau de saint Sylvestre. I, 50.
Toiles d'araignées de saint Félix de Girone. I, 310.
Vache de saint Martin. I, 50.
Veau de saint Germain, I, 50.
Ver de saint Siméon Stylite. III, 90.
Vermine de saint Thomas de Cantorbéry. III, 161.
Vermine (la bonne sainte). II, 463.
Vers d'Hérode. III, 171.
Vipères de Malte. III, 113.

SIXIÈME TABLE.

RÈGNE VÉGÉTAL.

Amandier de saint François. T. I, page 61.
Arbres saints. I, 60.
Arbre de sainte Gudule. I, 382.
Arbre miraculeux de saint Friard. I, 343.
Arbre miraculeux qui donna asile à la Sainte-Vierge. I, 63, 247.
Arbre de saint Sébastien. III, 68.
Arbre sec de saint Zénobe. III, 199.
Arbres de sainte Eulalie. I, 295.
Baume de saint Marcel. II, 152.
Buisson ardent. I, 63.
Buisson d'épines de Notre-Dame de l'Épine. II, 282.
Cédres du Liban. I, 63.
Charbons qui servirent à brûler saint Eustache. I, 300.
Charbons de saint Laurent. II, 93.
Chênes vénérés. II, 235.
Chêne produit par le bâton de saint François-d'Assise. I, 331.
Chêne de Mambré. I, 64.
Chêne de Notre-Dame d'Apremont. II, 314.
Chêne de Notre-Dame de Bar-sur-Seine. II, 256.
Chêne de Notre-Dame du bois de Boulogne. II, 348.
Chêne de Notre-Dame d'Hildesheim. II, 302.
Chêne de Notre-Dame des Portes. II, 234.
Chêne de Notre-Dame des sept Douleurs. II, 247.
Coignassier de saint François. I, 61.
Confitures de coing honorées comme reliques de sainte Catherine. I, 120.
Corde qui lia Jésus flagellé. II, 74.
Corde de la cloche de l'abbaye de Royaumont. I, 386.
Épines de saint François. I, 61.
Fenouil de Notre-Dame de Confession. II, 342.
Figuier maudit. I, 62.
Figuier de saint Pierre d'Alcantara. II, 435.
Fleur qui sortit de la bouche de saint Louis de Toulouse. II, 127.
Fleurs de Jeanne de la Croix. II, 41.
Fleurs du tombeau de saint Étienne. I, 286.
Foin de la crêche. I, 326, note; II, 44.
Foin de saint François d'Assise. I, 326.
Herbe de sainte Bibiane. I, 93.
Huile des reliques. I, 414.
Huile de saint André. I, 22.
Huile de sainte Catherine. I, 118.
Huile de sainte Geneviève. I, 356.
Huile de sainte Élisabeth de Hongrie. I, 272.
Huile de saint Éloi. I, 275.
Huile rousse de saint Étienne de Hongrie. I, 292.
Huile de sainte Euphémie. I, 297.
Huile de saint Félix-de-Girone. I, 310.
Huile de la lampe de saint Marcellin. II, 153.

Huile de la lampe du tombeau de saint Martin. II, 187.
Huile de la tête de saint Nicolas. II, 213, 214.
Huile des lampes de saint Pierre. II, 429.
Huile du pied de sainte Thérese. III, 154.
Huile de saint Vit. III, 192.
Huile de saint Walburge. III, 195.
Lis de Notre-Dame du fou-du-Bois. II, 253.
Melons d'Élie. I, 270.
Noyer maudit par saint Éloi. I, 62.
Noyer de Notre-Dame du Peuple. II, 330.
Olivier où l'on a pris la croix. I, 111.
Oliviers du baiser de Judas. I, 62.
Olivier de saint Pantaléon. II, 370.
Oranger de saint Dominique. I, 61.
Oranger de saint Thomas d'Aquin. I, 61.
Paille de saint Germain d'Auxerre. I, 363.
Pain bénit. II, 368.
Pain de la Cène. II, 61.
Pains des 5000 hommes. II, 53.
Pain bénit par saint François-d'Assise. I, 331.
Pain de sainte Geneviève. III, 227.
Pain bénit par Jésus-Christ. III, 229.
Pain de saint Nicolas. II, 212.
Pain miraculeux de saint Nicolas-de-Tolentino. II, 219.
Pains de saint Ulric. III, 173.
Palmier (branche de) que J.-C. portait à la main à son entrée à Jérusalem. II, 59.
Poirier des saints Nazaire et Celse. II, 210.
Pommes de Sodome. I, 64; III, 143.
Roses de sainte Dorothée. I, 256.
Roses rouges de saint Étienne. II, 211.
Roses blanches de Nicodème. II, 211.
Sarment de saint Thomas. III, 156.
Sycomore de Zachée. I, 63.
Thérébinte de la Vierge. I, 63.
Verge d'Aaron. I, 1.
Vin de sainte Clotilde. III, 214.
Vin de saint Colmann. I, 166.
Vin de sainte Geneviève. I, 352.
Vin de saint Marcel. II, 152.
Vin de saint Martin. II, 187.
Verge de Moïse. II, 204.
Vin des noces de Cana ou de l'Architriclin. II, 51.
Vin de Notre-Dame-de-Chartres. II, 242.

SEPTIÈME TABLE.

RÈGNE MINÉRAL.

Brique de la Santa Casa. Tome II, 290.
Caillou de saint Dominique. I,
Caillou orné de trois gouttes du sang de saint Pierre. II, 429.
Caillou de la Raillé. II, 237.
Cailloux de saint Sané. III, 16.
Chaînes de saint Guitierne. I, 388.
Chaîne de saint Jean l'évangéliste. II, 33.
Chaîne de Jésus flagellé. II, 74.
Chaînes de saint Paul. II, 395.
Chaînes de saint Pierre. II, 436, 432.
Chaîne de sainte Reine. III, 7.
Lame d'or qui indiqua le tombeau de Joseph. II, 82.
Limures des chaînes de saint Pierre et de saint Paul. II, 246, 432.
Meule de moulin de saint Antoine. I, 54; III, 206.
Meule de moulin de saint Michel. II, 201.
Meule de moulin de saint Quirin. II, 470.
Meule de sainte Radegonde. III, 4.
Pierres miraculeuses. II, 438.
Pierre noire d'Abraham apportée par Gabriel. II, 196.
Pierre vénérable de la Santa Casa. II, 290.
Pierre de la circoncision. II; 49.
Pierres de croix. II, 12, note.
Pierre de saint Daniel. I, 235.
Pierre qui servait de carcan à saint Denis dans sa prison. I. 243.
Pierre du diable. II, 440.
Pierres de saint Dominique. I, 251.
Pierre de dragon. III, 247.
Pierres avec lesquelles on lapida saint Étienne. I, 290; II, 438.
Pierre de saint Fiacre. I, 313.
Pierres qui servaient de lit à saint Frambourg. I, 323.
Pierre de la naissance de saint François-d'Assise. I, 330.
Pierre teinte du sang de saint Janvier. II, 13.
Pierre de saint Jean-Baptiste. II, 19, 24.
Pierre que le diable proposa à Jésus-Christ de changer en pain. II, 54.
Pierre teinte du sang de saint Laurent. I, 219; II, 92.
Pierre levée. II, 439.
Pierre de saint Michel. II, 201.
Pierre sur laquelle saint Pierre chanta sa première messe. II, 293.
Pierre qui pue. II, 449.
Pierre où la Vierge lavait les drapeaux de l'enfant Jésus. II, 176.
Pierre de l'enfantement de la vierge. II, 441.
Poudre déshonnête de saint Guerlichon. I, 386.
Poudre du membre sexuel de l'image de saint Guignolet. I, 385.
Poudre farineuse du tombeau de saint Jean-l'Évangéliste. II, 33.

Poussière des saints Épipode et Alexandre. I, 277.
Poussière de saint Sébastien. III, 62.
Poussière du tombeau de saint Céadde. I, 128.
Poussière du tombeau de saint Raimond de-Pegnafort. III, 6.
Roc du lait de la Vierge. II, 164.
Roche de saint Aubert. I, 66.
Rocher que Moïse frappa de sa verge. II, 203.
Rocher de Notre-Dame-du-Mont-Serrat. II, 265.
Rocher que saint Pierre humidifia de ses larmes. II, 433.
Rocher de saint Pol-de-Léon. II, 400.
Saphir merveilleux apporté à sainte Galle par les anges. II, 320.
Statue de sel. Voyez Édith.
Table de marbre de saint Frédien. I, 342.
Table de pierre de Notre-Seigneur près Nazareth. II, 59.
Terre sainte. Voyez l'article dans le dictionnaire.
Terre du sépulcre de saint Cassien d'Autun. I, 115.
Tuiles du toit de César de Bus. I, 131.

Voyez aussi les tables suivantes.

HUITIÈME TABLE.

GARDES-ROBES, FRIPERIES ET AUTRES USTENSILES.

Aiguilles de fer du martyre du petit saint Simon. Tome III, pag. 92.
Ampoule (la sainte) de Reims. I, 15; II, 123; III, 27, 204.
Ampoule de Thomas Béquet. I, 19.
Ampoule de Marmoutiers. I, 19; II, 409.
Ampoule de saint Maximin. I, 19.
Anneau de saint Marc. II, 150.
Anneau de Salomon. III, 57.
Anneau de la Vierge. II, 164, 229.
Anneau de Zacharie et de saint Jean-Baptiste. III, 198.
Anneaux de sainte Radegonde. III, 4.
Arche d'Alliance. I, 64.
Arche de Noé. I, 65.
Armoire de la Sainte-Vierge. II, 107, 174.
Aube de saint Dominique d'Osma. III, 220.
Aube de saint Lucien. II, 133.
Auge de saint Conogan. I, 171.
Autels. II, 220; III, 208.
Autel des apôtres à la Santa Casa. II, 293.
Autel de saint Friard. I, 343.
Autel où saint Jean-Baptiste disait la messe. II, 23.
Autel à messe de saint Pierre. II, 433.
Baguettes à tambour de saint François-d'Assise. I, 330.
Bandeau de la Sainte-Vierge. II, 167.
Barque de saint Jacques. II, 5.
Bâton de sainte Bathilde. I, 320.
Bâton du chantre de la Sainte-chapelle de Paris. I, 83.
Bâton de saint François d'Assise. I, 331.
Bâton de saint Friard. I, 343.
Bâton de saint Gengoul. I, 360.
Bâton de saint Goulven. I, 374.
Bâton de saint Grégoire le Thaumaturge. I, 378.
Bâton de saint Gummar. I, 390.
Bâton de saint Hilaire. I, 392.
Bâton avec lequel saint Ignace-de-Loyola chassait le diable. I, 423.
Bâton de Jésus-Christ. II, 54.
Bâton de saint Joseph. II, 83.
Bâton de saint Julien-du-Mans, II, 86.
Bâton avec lequel le Diable rossa saint Nicolas-de-Tolentino. I, 82; II, 218.
Bâton de saint Patrice. II, 390.
Bâton de saint Pierre d'Alcantara. II, 435.
Bâton de saint Pol-de-Léon. II, 401.
Bâton de saint Roch. III, 37.
Bâton de Romulus. I, 12.
Berceau de saint Hilaire. I, 394.
Berceau de Jésus-Christ. II, 44.
Bible d'Esdras (manuscrite.) II, 106.
Billets qui ont touché les têtes des Trois-Rois. III, 42.
Bouclier de saint Michel. II, 201.
Bouclier de saint Théodore d'Héraclée. III, 148.
Boules du cœur de sainte Claire. I, 151

Bourdon de saint Pierre. II, 430.
Bourdon de saint Thomas. III, 156.
Bouton de la culotte du docteur Hamon. II, 376.
Braguettes et pourpoint du Crucifix de Soleure. I, 227
Braguettes ou culottes de saint François d'Assise. I, 331.
Bracquemart de saint Michel. II, 201.
Bracquemart de Roland. III, 44.
Brassières de sainte Catherine. I, 119.
Broches du corps de saint Quentin. II, 468.
Calice, burettes et bâton épiscopal de saint Denis. I, 242.
Calice de saint Donat. I, 253.
Calice de saint Goulven. I, 374.
Calice de saint Jean l'Évangéliste II, 33.
Canif (le saint). I, 112.
Capuchon de saint Bernard. I, 89.
Capuchon de saint François d'Assise. I, 331.
Capuchon de saint Sabas. III, 53.
Ceinture ou cordon de saint François-d'Assise. I, 330, 331, 332, 333.
Ceinture de saint Fursy. I, 346.
Ceinture de saint Germain-d'Auxerre. I, 363.
Ceinture de sainte Marguerite. II, 157.
Ceinture de sainte Marie-d'Oignies. II, 180.
Ceinture de saint Robert-de-Newminster. III, 35.
Ceinture de la Vierge. II, 173.
Ceintures de sainte Honorine. III, 228.
Chaires de saint Pierre. II, 431.
Chaise de marbre de saint Fabien. I, 304.
Chaise de saint Marc. II, 148.
Chaise de saint Servais. III, 81.
Chandelle d'Arras. I, 131.
Chandelle de Notre-Dame-de-Jessé. II, 306.
Chape de saint Ràimond-de-Pegnafort. III, 5.
Chape de notre Sauveur. II, 70.
Chape de saint Martin. II, 185.
Chapeau de saint François de Sales. I, 337.
Chapeau de saint Philippe de Néri. II, 423.
Chapelets. I, 133.
Chapelet de saint Dominique. I, 252; III, 49.
Chapelet de Jeanne de la Croix. II, 39.
Chariot de saint Erconwald. III, 224.
Chartre singulière de l'abbaye de Signy. I, 90.
Châsses. I, 140.
Châsse de sainte Geneviève. I, 354.
Châsse de saint Firmin. I, 317.
Chasuble de saint Alphonse ou Ildefonse. I, 13.
Chasuble de saint Austremoine. III, 208.
Chasuble de saint Bernard. I, 89.
Chasuble de saint Pierre. II, 429.
Chasuble de saint Regnobert. III, 6
Chausses de saint Joseph. II, 82, 168.
Chaussures de la Vierge. II, 171.
Chemin du ciel (libelle) II, 115.
Chemise de la Sainte-Vierge. II, 167, 168.
Chemise de sainte Irène-de-Portugal. I, 444.
Chemise de saint Lubin. II, 130.
Chemise de sainte Marie d'Oignies. II, 181.
Chemise de saint Sadroc. III, 54.
Cierges. I, 146, 433.
Cierge ou bougie de la lanterne de sainte Geneviève. I. 352.
Cierge de saint Willibrod. III, 196.
Cilice de saint François d'Assise. I, 330.
Cilice de sainte Maure. II, 192.
Cilice de fer de saint Nicolas de Tolentino. II, 218.
Clef de saint Hubert. I, 411.
Clefs de saint Pierre. II, 430.

Clef du paradis (libelle). II, 115.
Cloches. I, 155, 127; III, 213.
Cloches de Notre-Dame de Liesse. III, 241.
Cloches de la Santa Casa. II, 291.
Cloche hérétique fouettée. III, 214.
Clochette de saint Ké. II, 88.
Clochette du roi Marc. II, 401.
Clous de la croix. I, 158.
Clou de Trèves. I, 163.
Clou de saint Guignolet. I, 383.
Clou de Jahel. II, 11.
Clous du corps de saint Quentin. II, 468.
Coiffes de la Vierge. II, 167.
Collier de fer de saint Sané. III, 61.
Cornet à bouquin de saint François d'Assise. I, 330.
Corde de Judas pendu. II, 84.
Coupe de la Cène. II, 61.
Couperet de Judith. II, 85.
Couronne d'épines. I, 180, 207; III, 229.
Couronne de Charlemagne. I, 138.
Couteau de la Cène. II, 61.
Couteau de la circoncision de Jésus-Christ. II, 49.
Couteau d'Iphigénie. I, xiij.
Couteau de sainte Marie d'Oignies. II, 188.
Couteau avec lequel on égorgea les dix mille martyrs. I, 248.
Couteau de saint Pierre. II, 430.
Couteau du martyre du petit saint Simon, III, 92.
Coutelas de saint Pierre martyr. II, 438.
Crible de saint Benoît. III, 210.
Crosse de saint Pierre. II, 430.
Crosse de saint Denis, III, 28.
Crosse de saint Robert de la Chaise-Dieu. III, 33.
Cruches de Cana. II, 50.
Cruche pleine du sang de saint Thomas. III, 156.
Culotte de M. Pâris. II, 376. De saint Griffon. *Ibid.* Note.
Dalmatique de saint Robert de la Chaise-Dieu. III, 33.
Dés avec lesquels on joua la robe sans couture. II, 73.
Deniers de Juda. II, 83.
Drapeau de saint Jacques-le-Majeur. II, 9.
Durandal, épée de Roland. III, 44.
Écriture de la Sainte Vierge. II, 107, 292.
Écuelle de saint Robert de Newminster. III, 35.
Écuelles de la Vierge. II, 174.
Épée de Charlemagne. I, 149.
Épée ou sabre de saint Ignace de Loyola. I, 421.
Épée d'or de Jérémie. II, 42.
Épée de saint Paul. II, 397.
Épée de Roland. III, 44.
Épine de Port-Royal. I, 183.
Épines de la couronne de Jésus. I, 188.
Éponge de la Passion. II, 75, III, 229.
Eponges de sainte Praxède. II, 448.
Étendard de saint Georges. I, 362.
Étendard de saint Jacques-le-Majeur. II, 9.
Étoile de saint Dominique d'Osma. III, 220.
Étoile de saint Hubert. I. 411; 412.
Étole de saint Jérôme. II, 42.
Étole de saint Narcisse. II, 209.
Étole de saint Thomas de Cantorbery. III, 162.
Évangile (manuscrit) de saint Mathieu, écrit par saint Barnabé. I, 76.
Évangile de saint Marc, manuscrit. II, 106; 148.
Ex voto. I. xviii. 138; 301, 357, 433, 271, 295.
Flacons de saint Benoît. I, 86.
Flacons de Clovis. I, 164.
Flèche qui blessa au bas le crucifix de saint Goar. I, 212.
Flèches de saint Lucien. II, 134.
Flèches de saint Sébastien. III, 68.

Froc de saint François-d'Assise, I, 331,
Fronde de David. I, 236.
Fuseaux de la Vierge. II, 174.
Gants de saint Hildevert. I, 395.
Gants de Nicodème. II, 65.
Gants de la Vierge. II, 174.
Gants de saint Vincent-Ferrier. III, 191.
Garde-robe de saint Pierre. II, 429.
Gril de saint Laurent. II, 91, 95.
Grille sur laquelle Jésus-Christ s'appuya pour prêcher. II, 53.
Habit de saint Anastase. I, 21.
Hache de sainte Benoite. I, 88.
Haire de saint Jean-Baptiste. II, 23.
Jupon de sainte Marguerite. II, 156.
Lacet de Valenciennes. II, 323.
Lance de saint Georges. I, 362.
Lance de la Passion. II, 118.
Lance de saint Thomas. III, 156.
Langes de Jésus-Christ. II, 45, III, 229.
Lanterne de Judas. II, 84.
Lettre de Jésus-Christ au roi Abgare. II, 108.
Lettre de Jésus-Christ aux Français, sous Charlemagne. II, 108.
Lettre trouvée sur l'autel de Paimpol lors de l'apparition de Notre Seigneur Jésus-Christ au très-saint Sacrement de l'Autel, en 1771. II, 112.
Lettre de saint Léon-le-Grand, revue et corrigée par saint Pierre. II, 108.
Lettre écrite par la Sainte-Vierge. II, 109.
Lettre de la Vierge aux habitans de Messine. II, 328.
Linceul funèbre de la Vierge. II, 176.
Linge avec lequel saint François-d'Assise s'essuyait les yeux. I, 330.
Linge sépulchral de saint François Xavier. I, 339.
Linge que la sainte Vierge mit sur les parties honteuses de Notre-Seigneur en croix. II, 72.
Linge sale de la Sainte-Vierge ayant ses fleurs. II, 164.
Linges sanctifiés par l'attouchement des reliques. I, 375, II, 426.
Lit d'Élie. I, 269,
Lit de sainte Geneviève. I, 356.
Lit de sainte Gertrude. I, 366.
Lit de la Vierge. II, 171.
Livres-reliques. II, 106.
Manches de la soutane de saint François-Xavier. I, 341.
Manchettes de saint Martin. II, 186.
Manne du désert. II, 146; III, 238.
Manteau d'Élie. I, xx, 269.
Manteau de saint Jacques. II. 6.
Manteau de Jésus-Christ. II, 71.
Manteau d'écarlate de Jésus-Christ. II, 72.
Manteau de saint Joseph. II, 82.
Manteau de saint Lavrenthios. II, 97.
Manteau de saint Vincent-Ferrier. III, 191.
Manuscrit des actes des apôtres, écrit par saint Luc. II, 131. (Voyez le mot *Évangile* dans cette table.
Marteau de Jahel. II, 11.
Matelas de saint Télo. I, 29.
Matelas de saint Vincent-Ferrier. III, 191.
Médailles de saint Benoît. III, 211.
Médaille de sainte Geneviève, I, 350.
Missel de saint Wolfgang. III, 197.
Mitre de saint François-de-Sales. I, 337.
Mouchoir de poche de sainte Marie-d'Oignies. II. 180.
Moulin de saint Victor. II, 411.
Mules de satin de saint Pierre. II, 430.
Murailles de la Santa Casa. II, 290.

Nappe de la Cène. II, 60, III, 229.
Nappe de l'autel où saint Pierre chantait messe. I, 18; II, 433.
Oreiller de saint François-Xavier I, 340.
Oriflamme. I, 244.
Oriflamme de Brescia. III, 244.
Ornements sacerdotaux de saint Antoine. III, 207.
Paillasse de saint Ignace-de-Loyola. I, 422.
Paillasse de saint Malachie. II, 144.
Paillasse de saint Martin. II, 187.
Pantoufle de saint Pierre. II, 430.
Pantoufles de saint Germain d'Auxerre. II, 228.
Pantoufles de saint Joseph. II, 83.
Pantoufles de la Vierge. II; 171.
Parapluie de saint Vincent-Ferrier. III, 191.
Peigne de Charlemagne. I, 140.
Peigne de sainte Marguerite. I, XXII.
Peigne d'une des compagnes de sainte Ursule. III, 179.
Peignes de la Vierge. II, 160.
Peignes des Apôtres. I, 60; en les supposant de corne, on aurait pu les mettre à la table du règne animal.
Perche ou bâton de saint Christophe. I, 144.
Perruque du crucifix des Machabées de Cologne. I, 225.
Pierre sur laquelle on jeta les dés pour tirer la robe de Jésus-Christ. II, 73.
Pilier de Sarragosse. II, 279.
Pilon de la Madeleine. II, 143.
Plat de la Cène. II, 60.
Plat sur lequel on présenta la tête de saint Jean-Baptiste. II, 23.
Plats de la Vierge. II, 174.
Plume de saint Marc. II, 149.
Poignard de saint Ignace de Loyola. I, 422.
Porte Sainte. II, 447.
Portes du temple de Salomon. II, 447.
Poste aux lettres de saint Louis-de-Gonzague. III, 128.
Poutre de Brenne. II, 95.
Rayon de soleil de saint Lavrenthios. II, 96.
Registres de Vincent-de-Paule. II, 109.
Robe de saint Bonnet. I, 97.
Robe de saint Démétrius. I, 236.
Robe de la sainte Foi Catholique. I, 318.
Robe ou Manteau d'écarlate. II, 72.
Robe sans couture de Jésus-Christ. II, 68.
Robe. — Le bord de la robe de Jésus-Christ touché par l'hémorroïsse. II, 72.
Robe de sainte Marine. II, 181.
Robe de Notre-Dame de Lorette. II, 292.
Robes de la Vierge. II, 172.
Rosaire. III, 49.
Roseau de la Passion. II, 73.
Roue de sainte Catherine. I, 119.
Sabre ou épée de saint Ignace de Loyola. I, 422.
Sabre avec lequel saint Ildefonse coupa le voile de sainte Léocadie. II, 101.
Sabre du décollement de saint Jean-Baptiste. II, 23.
Sabre de Judith. II, 85.
Sabre ou Braquemart de saint Michel. II, 201.
Sabre de saint Pierre. II, 430.
Sandales de Jésus-Christ. II, 73.
Sandales de saint Lucien. II, 133.
Sceptre de Pilate. II, 331.
Serrure de la Santa Casa. II, 294.
Serviette avec laquelle Jésus essuya les pieds des apôtres. II, 62.
Serviette avec laquelle un ange essuya le sang et la graisse fondue de saint Laurent. II, 93.

Siége de Jésus-Christ à la Cène. II, 60.
Soulier de saint Épipode. I, 277.
Soulier de saint Jean-Baptiste. II, 23.
Soulier de saint Marc. II, 148.
Souliers de Jésus-Christ. II, 73.
Souliers de la Vierge. II, 171.
Souliers de saint François d'Assise. I, 330.
Soutane de saint Germain d'Auxerre. I, 363.
Soutane de saint Germain de Paris. I, 365.
Soutane de saint Lubin. II, 130.
Soutane de saint Narcisse. II, 209.
Soutane de saint Thomas. III, 158.
Suaire de la Vierge. II, 176. (*Voyez* le mot *Suaire* dans la table des Images).
Tablier de saint Arnault. I, 387.
Tapis de saint Jean-Baptiste. II, 23.
Tapis de corde de saint Silvestre. III, 86.
Table de la Cène. II, 59.
Table sur laquelle Jésus-Christ distribua dans le désert le pain aux cinq mille hommes. II, 53.
Tasse de Judas. II, 84.
Tasse de saint Louis. II, 121.
Tasse de saint Robert-de-la-Chaise-Dieu. III, 33.
Tenailles du martyre du petit saint Simon. III, 92.
Toile de la Ressuscitée. III, 164.
Touaille ou nappe de la Cène. II, 60.
Tunique de saint Étienne. I, 289.
Tunique de saint Germain-d'Auxerre. I, 363.
Tunique de saint Jacques-le-Mineur. I, 419.
Tunique de saint Jean l'Évangéliste. II, 33.
Tunique de Jésus-Christ. II, 68; III, 229.
Tunique de saint Paul-Ermite, II, 399.
Tunique de saint Thomas-de-Cantorbéry. III, 162,
Vaisselle de la sainte Famille. II, 292.
Vaisselle de la Vierge. II, 172.
Vase à boire de saint Loup. II, 130.
Verges de la flagellation. II, 74; III, 229.
Vêtemens de saint Dominique. I, 250.
Vêtemens de saint François-de-Paule. I, 335.
Vêtemens de saint Jean-Baptiste. II, 23.
Vêtemens de la Vierge. II, 171.
Vitres que le Diable cassa pour effrayer Ignace de Loyola. I, 420.
Vœux. Voyez *Ex voto*.
Voile de sainte Agathe. I, 7.
Voile de sainte Barbe. I, 75.
Voile de sainte Geneviève. I, 355.
Voile de sainte Gertrude. I, 366.
Voile de sainte Léocadie. II, 101.
Voile de la Vierge. II, 166.

NEUVIEME TABLE.

INDEX MÉDICAL DES MALADIES, AVEC RENVOIS AUX SAINTS, AUX RELIQUES ET AUX IMAGES QUI LES GUÉRISSENT.

Aiguillette nouée. Tome III, page 244.
Babil. III, 196.
Boiteux à redresser. III, 245. Saint Claude s'en mêle aussi, à cause de son nom.
Boutons de la peau. III, 245.
Brûlure. I, 53, 448; II, 40; III, 15, 30.
Cécité. I, 308, 304, 331; III, 429, 449, 467.
Chancres et ulcères aux cuisses et à la matrice. I, 336.
Clous ou boutons de la peau. III, 245.
Colique. III, 246.
Coliques venteuses. III, 244.
Concupiscence. I, 346.
Couches laborieuses. I, 98, 320; II, 156, 157, 175, 181, 438; III, 111, 220, 228.
Crampe. II, 125.
Danse de saint Vit. III, 192.
Danse de saint Willibrord. III, 196.
Dents (mal de). I, 59.
Dyssenterie. I, 2, 387; II, 128.
Écrouelles. I, 164, II, 122, 154, III. 221.
Enfans étiques. I, 87.
Enfans noués. I, 111.
Épilepsie *Voyez* Mal caduc.
Étourdissement. III, 245.
Évangile de saint Jean. Le 1er. chapitre est un spécifique excellent. II, 34.
Faiblesses. III, 245.
Fièvre et Fièvres. I, 111, 348; 355; II, 40, 86, 131, 192; III, 6, 33, 110, 197, 209, 228, 245.
Fièvre tierce. I, 321.
Fièvre quarte. I, 448.
Filles laides à marier. I, 272.
Flux de sang. III, 53.
Folie, pour les femmes. I, 85.
Folie pour les deux sexes. I, 318, 395; III, 204.
Gale.—Job la guérit aussi et autre chose. I, 315; III, 8, 245.
Gale des brebis. III, 109.
Gorge (Maux de). I, 166.
Goutte (la). III, 245.
Graisse excessive. III, 246.
Grossesse de contrebande à faire disparaître. I, 223.
Hémorragies. III, 6.
Hémorroïdes. I, 15; III; 245.
Hydropisie. I, 300; III, 218, 245.
Impuissance de mari. III, 228.
Incontinence. III, 244.
Indigestions. III, 35.
Jalousie des maris. III, 1.
Jambes perdues à rajuster. II, 280.
Jaunisse. II, 123.
Lait des femmes. Moyen de l'augmenter. I, 397.
Langueur des enfans, I, 87.
Lèpre. I, 315; III, 8, 46.
Luxure. I, 113.

Maigreur. III, 245.
Mal d'Amérique. I, 341.
Mal caduc. I, 93, 395; II, 125, 197; III, 110, 245.
Mal de dents. III, 245.
Mal de saint Mein. II, 197.
Maladies. *Voyez* Pâris. II, 373.
Maladies des femmes. II, 441.
Maladies honteuses. I. 448.
Maladies impudiques. I, 308.
Maladies de la peau. II, 81.
Mammelles malades. III, 246.
Maris à bonifier. III, 64.
Maris méchans à tuer. III. 1.
Mariages malheureux à réparer. I, 390; II, 299.
Migraine. I, 395; II, 439.
Médecins universels, saints Cosme et Damien. I, 178.
Morsures de bêtes. I, 448.
Morsure des aspics et des crocodiles. II, 41.
Morsure des chiens enragés. III, 192.
Morsures de vipères. I, 13.
Morts à ressusciter. II, 227.
Muets à qui on veut rendre la parole. II, 243, 415.
Nerfs agités. I, 396.
Nerfs (Maux de). I, 171.
Noyés à ressusciter, s'ils sont morts, ou à sauver s'ils vont mourir. I, 272, 366; II, 212, 230, 244, 317.
Pâles couleurs. III, 86.
Panaris. I, 34.
Paralysie. I, 95, 286, 365; II, 40, 362, 365.
Peste. I, 277, 339; II, 40. 123, 266, 423; III, 36, 37, 301.
Pierre (Maladie de la). I, 251; III, 246.
Plaies. I, 119, 396.
Possédés. I, 82, 154, 363; II, 123.
Pouriture. III, 246.
Prisonniers à délivrer. I, 275.
Rage. I. 411 et suiv. 414.
Reins (Maux de). III, 109.
Remèdes universels. I, 22, 101. *Voyez* Médecins universels.
Rhumatismes. I, 49, 171; II, 429.
Rogne. I, 315.
Sortiléges. I, 111.
Spectres à chasser. I, 231.
Stérilité des femmes à dissiper. I, 331, 383; II, 321, 449; III, 29, 44, 79, 175, 246.
Surdité. II, 366, III, 246.
Taches du visage, II, 192.
Teigne. I, 315; III, 8, 244.
Tête (Maux de). 389; III, 109.
Toux. III. 246.
Ulcères. I, 448.
Yeux (Maux d'). III, 149, 150, 171, II, 132; III, 245.

DIXIÈME TABLE.

MATIÈRES NON COMPRISES DANS LES TABLES PRÉCÉDENTES.

Adelme (saint) couchait avec des nonnes pour se mortifier. III, 34.

Alain de la Roche. Comment la Sainte-Vierge l'épousa, parce qu'il avait arrangé les prières du rosaire. III, 50.

Albert. Comment on tua saint Albert pour avoir ses reliques. I, 10.

Allumerie de saint Quentin. II, 469.

Ampoule. Comment on l'a retrouvée et conservée. III, 206.

Anes. Pourquoi les ânes portent la croix sur le dos. I, 26.

Antoine de Padoue, général des armées portugaises. I, 58.

Antre de Vulcain. II, 38; I, 232.

Arbres. Comment les Notre-Dames se trouvent dans le creux des arbres. II, 356.

Baguette divinatoire, devinait les bonnes reliques. III, 21.

Bains de la Sainte-Croix. I, 196.

Bains de Saint-Germain-d'Auxerre. I, 363.

Baptême des reliques. III, 25.

Baptistaire de saint Marcellin. II, 153.

Barthélemi (saint) tue l'empereur Frédéric. I, 79. Empêche un docteur en théologie de forniquer. *ibid.*

Baume (la Sainte-). II, 142.

Birin. La poudre de son corps fait un beau miracle. I, 93.

Boèce. Fit une bonne réponse à ceux qui l'avaient tué. I, 96.

Bohola, jésuite qui voulait être saint. III, 17.

Boucheries de Troyes, protégées par saint Loup. II, 130.

Boutique de saint Joseph. II, 175.

Bruno. Cause prétendue de sa conversion. I, 102.

Calvaire. I, 104; III, 127.

Calvaire du Mont-Valérien. I, 108.

Campo-Santo. III, 146.

Canonisation. Saint Cucufin, canonisé pour avoir mangé un jaune d'œuf cru avec une fourchette. I, 228.

Carnaval édifiant de saint Félix de Cantalice. I, 307.

Casa-Santa. II, 285.

Catacombes. I, 115.

Caveau de saint Pierre de Rome, théâtre d'une aventure galante. II, 428.

Caverne de Pélage. II, 411.

Chambre de sainte Catherine-de-Sienne. I, 126.

CHAPELLES MIRACULEUSES. I, 134.

Chapelle d'Aix-la-Chapelle. III, 222.

Chapelle merveilleuse de saint Clément. I, 152.

Chapelle de la Sainte-Croix-de-Jérusalem à Rome. I. 197.

Chapelle du Damné. I, 102.

Chapelle de la Madeleine. II, 142.

Chapelle de Notre-Dame-de-la-Vie. II, 331.
Chapelle (Sainte-) de Paris. I, 136.
Chapelle de saint Victor de Marseille. III, 189.
Châsse de sainte Aldegonde. Beau miracle. I, 11.
Chemin de saint Jacques. II. 5.
Chemin miraculeux de la maison de la Vierge. II, 293.
Cheminée où la Vierge faisait sa cuisine. II, 291.
Chevaux mieux pensant que les hérétiques. I, 404.
Cheveux. Coutume des femmes de les jeter dans la fente du Calvaire. I, 107.
Chiens peu révérencieux. I, 405.
Cimetières dédiés par Jésus-Christ. I, 222.
Citerne de saint Frambourg. I, 323.
Civilités. Comment les saintes personnes doivent s'entre-saluer, à l'exemple de saint Félix de Cantalice et de saint Philippe de Néri. I, 307.
Colisée. I, 165.
COLONNES. I, 168.
Colonne du Diable. I, 170.
Colonnes de la Flagellation. I, 169; II, 74.
Colonne sur laquelle saint Paul eut la tête tranchée. II, 395.
Colonne où saint Pierre et saint Paul furent flagellés. II, 396, 431.
Colonne de saint Sébastien. III, 68.
Colonne de saint Siméon-Stylite. III, 89.
Colonnes du temple de Salomon. I, 168.
Colonnes de la maison de la Vierge. II, 174.
Conformités de saint François d'Assise avec J.-C. I, 323.
Congrégation des Rèliques. III, 24.
Congrégation des Rits. III, 54.
Convulsionnaires. Hist. des conv. du 18e. siècle. II, 273.
Corps saints. Comment on les distingue. I, 172.
Crèche de J.-C. II, 44.
Croix du chemin de Saint-Denis. (Elles marquaient les stations de Philippe-le-Hardi, portant le corps de Saint-Louis.) I, 120, 243.
Croix de saint Thomas. III, 157.
Crucifix. Un crucifix étrille bien un sonneur qui lui volait ses cierges. I, 211.
Crucifix qui tue d'un coup de poing un moine endormi au chœur. I, 217.
Crucifix qui délivre une nonne grosse. I, 222.
Cuves prophétiques de Sassenage. I, 229.

Denis. Comme quoi il alla laver sa tête coupée. I, 243.
Distributions de Reliques n'étaient pas en usage aux premiers siècles. II, 426.
Dix mille martyrs enterrés en la grandeur d'un coffre. I, 248.
Duels. Saint Drausin se mêle des duels. I, 257,
Dympne. Son histoire est comme celle de Peau-d'Ane. I, 260.

EAU bénite. II, 104.
Eau des saints Abdon et Sennen. I, 2,
Eau de saint Bonnet. I, 96.
Eau à laver de saint François-d'Assise. I, 331.
Eau de saint Gautier. I, 348.
Eau du Jourdain, prise au lieu où Jésus fut baptisé. I, 3.
Eau qui lava le corps de sainte Maure. II, 192.
Eau qui lava saint Oswald. II, 366.
Eaux de sainte Reine. III, 8.
Eau de saint Romaric. III, 46.
Eau bénite de saint Victor. III, 189.
Eaux de saint Cloud. I, 164.
ÉGLISES remarquables. I, 135, 266; II, 220; III, 222.
Église de Chartres. I, 266.
Église de saint Denis. *Ibid.*

Église de Sainte Marie-Majeure. *Ibid.*
Église de la rivière de Tiffin. I, 267. Voyez l'article *Notre-Dames*, dans le Dictionnaire.
Encensoir qui brûle le nez à un baiseur de reliquaires. III, 10.
Enfant miraculeusement né sans père, par la faveur de Notre-Dame-Mère-de-Grâce, une heure après avoir été prodigieusement conçu. II, 231.
Épreuves pour les reliques. I, xxviij, 372.
Ermitages. Histoire de l'ermite de Fluminio. I, 278.
Escalier saint que Jésus monta allant chez Pilate. II, 74, III, 64.
Escalier de saint Alexis. I. 13.
Escurial. I, 282, 302.
Étable sainte de Bethléem. II, 45.
Éternuement du Saint-Esprit. I, 283.
Étienne. Comment on découvrit miraculeusement ses reliques. I, 284.

ÉTOILE des rois mages. I, 292.
Étoile de saint Anastase. I, 21.
Étoile de saint Nicolas-de-Tolentino. I, 293.
Étoile de saint Siméon Stylite. III, 90.
Étoile de saint Thomas-d'Aquin. III, 160.
Euphémie. Comment elle décida dans sa châsse une querelle théologique dont on lui soumit les raisons. I, 296.

EXCRÉMENS-RELIQUES du grand lama, de l'hérétique Tanchelin, de l'évêque Aldebert. I, xliv.
Famille de neige de saint François d'Assise. I, 332.
Félicité singulière de saint Cassien-d'Autun. I, 115.
Femmes. Elles sont mal avec saint Fiacre. 314.
Fenêtre de l'Annonciation. II, 292.
Fête singulière de la fontaine de sainte Clotilde. III, 214.
Fêtes. Comme quoi sont punis ceux qui ne les chôment pas. II, 241, 243.
Feu sacré de sainte Brigide. I, 101.
Feux de saint Elme. I, 278.
Feux de la saint Jean. II, 20.
FONTAINES MIRACULEUSES. I, 318.
Fontaine d'Abraham. I, 3.
Fontaine d'Agar. II, 196.
Fontaine des Apôtres. I, 319.
Fontaine de sainte Avoye. III, 249.
Fontaine de sainte Bathilde. I, 320.
Fontaine de Benac. III, 227.
Fontaine de saint Bernard. I, 89.
Fontaine de sainte Berthe. I, 318, 372.
Fontaine de Bodilis. I, 320.
Fontaine de Cana. I, 319.
Fontaine de sainte Candide. I, 111.
Fontaine de saint Caprais. III, 213.
Fontaine de saint Clément. I, 154.
Fontaine de Clément VI. III, 33.
Fontaine de sainte Clotilde. I, 157; III, 214.
Fontaine de saint Denis. I, 243.
Fontaine de saint Disain. III, 220.
Fontaine d'Élisée. I, 274.
Fontaine de la forêt d'Escars. III, 226.
Fontaine de saint Galmier. I, 347.
Fontaine de saint Gengoul. I, 359.
Fontaine de saint Goulven. I, 374.
Fontaine de saint Gummar. I, 390.
Fontaine d'Huile miraculeuse. I, 319.
Fontaine ou Jésus enfant puisait. II, 323.
Fontaine de Job. II, 80.

Fontaine de saint Julien du Mans. II, 86.
Fontaine du bon Larron. I, 247.
Fontaine de saint Laurent. II, 93.
Fontaine de la Madeleine. II, 143.
Fontaine de Nazareth. I, 321.
Fontaine fécondante de saint Nerlin. II, 211.
Fontaine de Notre-Dame-de-Guérison. II, 308.
Fontaine de Notre-Dame-de-Liesse. II, 270.
Fontaine de saint Onézime. II, 360.
Fontaines de sainte Osithe. II, 365.
Fontaine de saint Paul. II, 397.
Fontaine de saint Pierre. II, 432.
Fontaine de saint Pol-de-Léon. II, 401.
Fontaines de sainte Reine. III, 8.
Fontaine de sainte Restitute. III, 248.
Fontaine du bienheureux Robert d'Arbrissel. III, 34.
Fontaines de sainte Rosalie. III, 51.
Fontaine de Samuel. III, 61.
Fontaine de la Machoire de Samson. III, 59.
Fontaine de saint Sané. III, 61.
Fontaine de Siloé. I, 319.
Fontaine de la Vierge. II, 176.
Fontaine de sainte Winifride. III, 197.
Fontaines. Miracle annuel des fontaines changées en vin, le 6 janvier, jour anniversaire des noces de Cana. II, 52.
Fonts baptismaux de saint Louis, II, 122.
Fructueux de Tarragone. Comme quoi il ne voulut pas que son corps fut dépiécé. I, 344.
Grégoire-le-Grand. Comment, après sa mort, il tua le pape Sabinien. I, 375.
GROTTES. I, 329.
Grotte de l'Apocalypse. II, 34.
Grotte des Apôtres. I, 380.
Grotte de saint Benoît. I, 85.
Grotte du Diable. II, 259, note.
Grotte d'Élie. I, 270.
Grotte d'Ève. II, 196.
Grotte des Fées. I, 380.
Grotte où jeûna Jésus-Christ. II, 54.
Grotte ou Jésus-Christ sua sang et eau. I, 380.
Grotte du lait de la Vierge. II, 163.
Grotte de sainte Marine. II, 181.
Grotte de saint Martin. II, 187.
Grotte ou Moïse reçut les Tables de la loi. II, 203.
Grotte des Pasteurs. I, 380.
Grotte de saint Paul. II, 397.
Grotte de sainte Pélagie. I, 380; II, 412.
Grotte de saint Pierre pleurant. II, 433.
Grotte des Trois rois. III, 40.
Guérin. Histoire terrible de Jean Guérin et de Notre-Dame-de-Montserrat. II, 259.
Guerres pour les Reliques. I, 69.
Herbauges. Histoire de cette ville. III, 221.
Idolâtrie dans le culte des Reliques. II, 105.
Image qui s'anime en chair depuis la ceinture. II, 332.
Indulgences pour les visiteurs de Relique. I, 135, 438. II, 75, 78, 252, 394. Note, 428. III, 65.
Innocens. (Fêtes des) Cérémonies détestables le jour des innocens. II, 461.
Is. Histoire de cette ville. I, 446.
Jacques-le-Majeur. Comment son corps est venu en Espagne. II, 3.
Jacques II. Histoire d'une pèlerine muette qui recouvra la parole au tombeau de Jacques II. II, 415.
Jardin de saint Fiacre. I, 313.
Jean-Baptiste. Histoire miraculeuse du doigt de saint Jean-Baptiste, vénéré à Saint-Jean-du-Doigt, en Bretagne. II, 24.

Jean-de-la-Croix. Prodiges de son cadavre. II, 39.
Jude. Comme quoi il assomma une femme dévote qui ne l'estimait pas assez. II, 85.
Julien l'apostat, sa mort merveilleuse. II, 199.
LACS. II, 89.
Lac bénit. II, 89.
Lac de Pilate. II, 89, 331.
Lait de la lune. II, 90.
Lampe merveilleuse de Notre-Dame de saint Jean-Calybite. II, 306.
Launoi, dénicheur de saints. I, 298.
LÉGENDES CURIEUSES. Légendes de saint Denis. I, 237.
Légende de saint Eustache. I, 299.
Légende de saint Félix de Cantalice. I, 306.
Légende de saint Félix de Gironne. I. 310.
Légende de saint Fiacre. I, 312.
Légende de saint François-d'Assise. I, 313.
Légende de sainte Geneviève. I, 350.
Légende de saint Gengoul. I, 358.
Légende de saint Georges. I, 361.
Légende de saint Gilles. I, 370.
Légende de sainte Grimonie. III, 13.
Légende de saint Guignolet. I, 383.
Légende de saint Hubert. I, 410.
Légende de saint Ignace de Loyola. I, 419
Légende de sainte Irène-de-Portugal. I, 442.
Légende de la Magdeleine. II, 136,
Légende de sainte Marguerite. II, 156.
Légende des onze mille vierges. III, 175.
Légende de saint Pol-de-Léon. II, 400.
Légende de sainte Reine. III, 7.
Légende de saint Savinien. III, 63.
Légende des sept vierges d'Ancyre: III, 149.
Légende de saint Siméon-Stylite. III, 87.
Légende de saint Thomas-Apôtre. III, 155.
Légende de sainte Véronique. III, 183.
Légende de sainte Vitaline. III, 193.
Lieu du repos de saint Bruno. I, 102.
Lieux saints. III, 113.
Loup. Grand et insigne miracle fait au tombeau de ce saint. II, 129.
Maison de Dieu. II, 196.
Maison de sainte Anne. I, 52.
Maison du pauvre Lazare. II, 99.
Maison de la Vierge. II, 174; 285.
Maisons du bon Larron. I, 246.
Marc. Histoire merveilleuse de l'anneau de saint Marc. II, 150.
Marc-d'Aviano. Comme quoi on voulut le dépecer en reliques, tout vivant. III, 49.
Mariage de Jésus-Christ avec l'ancienne sainte Catherine. I, 118.
Mariage de Jésus-Christ avec sainte Catherine-de-Sienne. I, 126.
Mariage de la Sainte-Vierge (image singulière du). II, 409.
Mariage de saint Edmond avec la Sainte-Vierge. I, 265.
Marie. Anecdote d'un cheveu de la Vierge-Marie. II, 160.
Marie d'Agreda. Ses manuscrits. II, 107.
Mauront. Comment il sauva ses bons ivrognes de Douai d'un assaut et pillage. II, 194.
Mecque (la). II, 195.
Menstrues de la femme à Loth changée en statue de sel. I, 261.
Mer Morte. III, 143.

Mer Rouge. III, 144.
Miracle d'un constipé chez les Turcs. I, XLIII. note.
Miracle d'un mort ressuscité par saint Stanislas. III, 97.
Miracles. Comme quoi on pria saint Étienne-de-Grammont de ne plus faire de miracles. I, 292.
Miracles à coups de fouets. III, 95.
Miracles inouïs de saint Grégoire le Thaumaturge. I, 376 et suiv.
Mitre. Anecdote singulière sur le tombeau de ce saint. Preuve que la féodalité existait en France vers le quatrième siècle. II, 203.
Moines italiens dont les corps pendus chantaient des psaumes à la potence. III, 23.
Monastère construit par saint Michel. II, 201.
MONTAGNES SACRÉES. II, 206.
Montagne fendue par Jésus-Christ sortant des limbes. II, 208.
Montagne inaccessible. II, 207.
Montmartre. I, 243.
Mont Saint-Michel. II, 206.
Montagne de la Passion. III, 94.
Mont de Pilate. II, 206.
Muraille du Diable. II, 208.
Neuvaine de saint Gaëtan. I, 347.
Nicolas. Miracle du tombeau de saint Nicolas. C'est le jugement de *Sancho-Pança*. II, 215. Histoire prodigieuse d'une image de saint Nicolas. II, 216.
Nicolas de Tolentino psalmodie toujours dans son cercueil. II, 218.
Nombril de J.-C. Histoire du saint Nombril de Châlons-sur-Marne. III, 230.
Notre-Dame. Du culte de la Sainte-Vierge. II, 220. Du culte des images de Marie et des portraits peints par saint Luc. II, 223.
Odeur des reliques. II, 358; 171.
Onze mille vierges. Et belle histoire de sainte Ursule. III, 179.
Oraisons de sainte Brigitte. I, 134.
Oriflamme. Son histoire. II, 362.
Ornemens ecclésiastiques de l'église de saint Félix de Girone, gardés par icelui saint. I. 309.
Os de chat donnés pour reliques de sainte Géneviève, et ce qui s'ensuivit. III, 10.
Os de bêtes, donnés pour reliques, et ce qui s'ensuivit. III. 11.
Paradis terrestre. II, 370.
Patronages. III, 244.
Paulin de Trève. Curiosité de son tombeau. II, 403.
PÈLERINAGES. I, 109; II, 5, 7, 197, 272, 294, 413, 415.
Pèlerinage de saint Willibrord. III, 196.
Pèlerinages. Histoire d'une pèlerine muette qui recouvra la parole au tombeau de Jacques II. II, 415.
Pèlerins de Hongrie. III, 41.
Pétrone. Anecdote sur le corps de ce saint. II, 420.
Pets de la femme de saint Gengoul. I, 359.
Phocas, patron de la mer. Usage remarquable de son culte. II, 424.
Pierre. Comment on traitait ses images en Navarre. II, 434.
Pierre martyr. Comme quoi de belles jeunes saintes venaient s'enfermer avec lui dans sa cellule. II, 437.
Pol de Léon. Comment son corps vint miraculeusement à Occismor. II, 402.
PONT d'Avignon. II, 444.
Pont du diable. II, 446.
Pont du saint Esprit. II, 447.
Porteurs de reliques. I, 395.
Portrait de saint François d'Assise. I, 334.
Prépuces de Jésus-Christ. Aventure du prépuce de saint Jean de Latran. II, 47.
Présent de noces singulier. I, 68.
Prison de saint Denis. I, 242.

Prison de saint Pierre et de saint Paul. II, 395, 432.
PROCESSIONS. II, 449.
Procession d'Aix. II, 456.
Procession d'Autun. II, 460.
Procession de Beauvais. II, 459.
Procession de Bruxelles. II, 454.
Procession de Courtray. II, 453.
Processions à cu nu. II, 451.
Procession de Dieppe. II, 452.
Procession de la Gargouille. II, 452.
Procession de la Fête-Dieu, à Marseille. II, 450.
Procession de Montpellier, II, 461,
Procession de Perpignan. II, 455.
Procession des Rogations de Poitiers. II, 462.
Procession du sang de Jésus-Christ. II, 450.
Procession de Valréas. II, 461.
Procession de Venise. II, 464. Voyez Geneviève, Willibrord, etc., dans le Dictionnaire.
Proverbes relatifs aux reliques et images. II, 464.
PUITS de sainte Geneviève. I, 351; III, 228.
Puits de Jacob. II, 1.
Puits du Mouchoir. II, 54.
Puits de saint Nicolas de Tolentino. II, 219.
Puits de sainte Proxède. II, 448.
Puits de sainte Pudentiane. II, 465.
Puits de saint Sigismond. III, 85.
Puits de Zemzem. II, 196.
Purgatoire de saint Patrice. II, 390.
Quentin. Comment saint Éloi sut découvrir les reliques de l'inabordable saint Quentin. II, 468.
Relique libérale. I, 450.
Reliques (anecdotes sur les). III, 9.
Reliques en pillules et en lavement. III, 9.
Ressuscitée. Belle histoire d'une femme qui ressuscita, et de six chevaux de carrosse qui se trouvèrent dans un grenier. III, 164.
Robert d'Arbrissel couchait avec des nonnes. III, 34.
Roc dans lequel Jésus se cacha. II, 322.
Roche de saint Franchard. III, 237.
Rochers fécondans de saint Renan. III, 29.
Rois. Sermon curieux sur les offrandes des rois. III, 42.
Romuald. Par quel moyen ingénieux les Catalans voulaient avoir ses reliques. III, 47.
Ruisseau de Barberon. III, 53.
Sacriléges envers les images. I, 434, 435, 437.
Saints. 354. De la congrégation des Rits à Rome. *Ibid.*
Saints canonisés par patriotisme. I, 113.
Saints, punissent qui ne les chôme pas. I, 70.
Scala-Santa. III, 64. Voyez *Escalier saint.*
Sépulcre de Jésus-Christ. III, 69.
Sermens sur les reliques. I, XLVI; II, 184, 369, 444; III, 15.
Spaccata. Montagne fendue à la Passion. III, 94.
Suisse de la rue aux Ours. II, 326.
Superstitions relatives aux reliques. III, 108.
Taxes pour le transport des reliques. III, 18.
Temple de Salomon. III, 122.
Terre-Sainte. III, 113, 145.
Terre de Malte. II, 397.
Terre de l'église des onze mille vierges de Cologne, III, 178.
Tête de saint Irénée, comment on la retrouva. I, 445.
Têtes. SAINTS QUI ONT PORTÉ LEUR TÊTE. Saint Boèce. I, 96. Saint Denis. I, 239. Saint Didier ou Dizier. I, 245. Sainte Espérie. III, 224. Saint Gohar. I, 371. Saint Mitre. II, 202. Sainte Osithe.

II, 365. Saint Parre. II, 389. Saint Piat. II, 425. Saint Principin. II, 448. Saint Savinien. III, 64, etc.
TOMBEAUX. III, 165.
Tombeau de Villeneuve d'Agenois. I, 166.
Tombeaux de Dax. *Ibid.* Voyez Pâris, etc.
Tombeau de Dagobert. I, 232.
Tombeau de David. I, 235.
Tombeau d'Élisée. I, 273.
Tombeau miraculeux de saint Hilaire. I, 394,
Tombeau de saint Mercure. II, 199.
Tombeau de saint Remi. Ce qu'il contenait. III, 28.
Torrigiano, condamné par l'inquisition à être brûlé, pour avoir brisé une vierge sculptée par lui. I, 437.
TOURS. Tour de Babel. III, 167.
Tour enchantée de Tolède. 168.
Tour sans venin. 169.
Tour des rats. 170.
Trou de la croix. I, 107.
Trou de la croix de saint Pierre. II, 431.
Trou de saint Patrice. II, 390.
Trou du diable, qui perça la muraille pour tenter saint Ignace de Loyola. I, 420.
Trou qui engloutit le soldat qui insultait l'image de Notre-Dame de saint Augustin de Lucques. II, 233,
Translation. III, 171. Miracles de la translation du corps de saint Firmin-d'Amiens. I, 316.
Urbic, évêque. Comme quoi il fit un enfant à sa femme qui le lui demandait. III, 174.
Victoire. Comment cette sainte était vermeille long-temps après sa mort. III, 188.
Visage de saint Pierre, empreint sur une muraille par un soufflet. II, 432.
Voyage au mont Valérien, en 1819. I, 109.
Voyage en Terre-Sainte. III, 113.
Voyage de la maison de la Sainte-Vierge. II, 286.
Voyage de saint François d'Assise au purgatoire. I, 333.
Voyage de la Sainte-Vierge au purgatoire. I, 334.

FIN DES TABLES

ET DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.